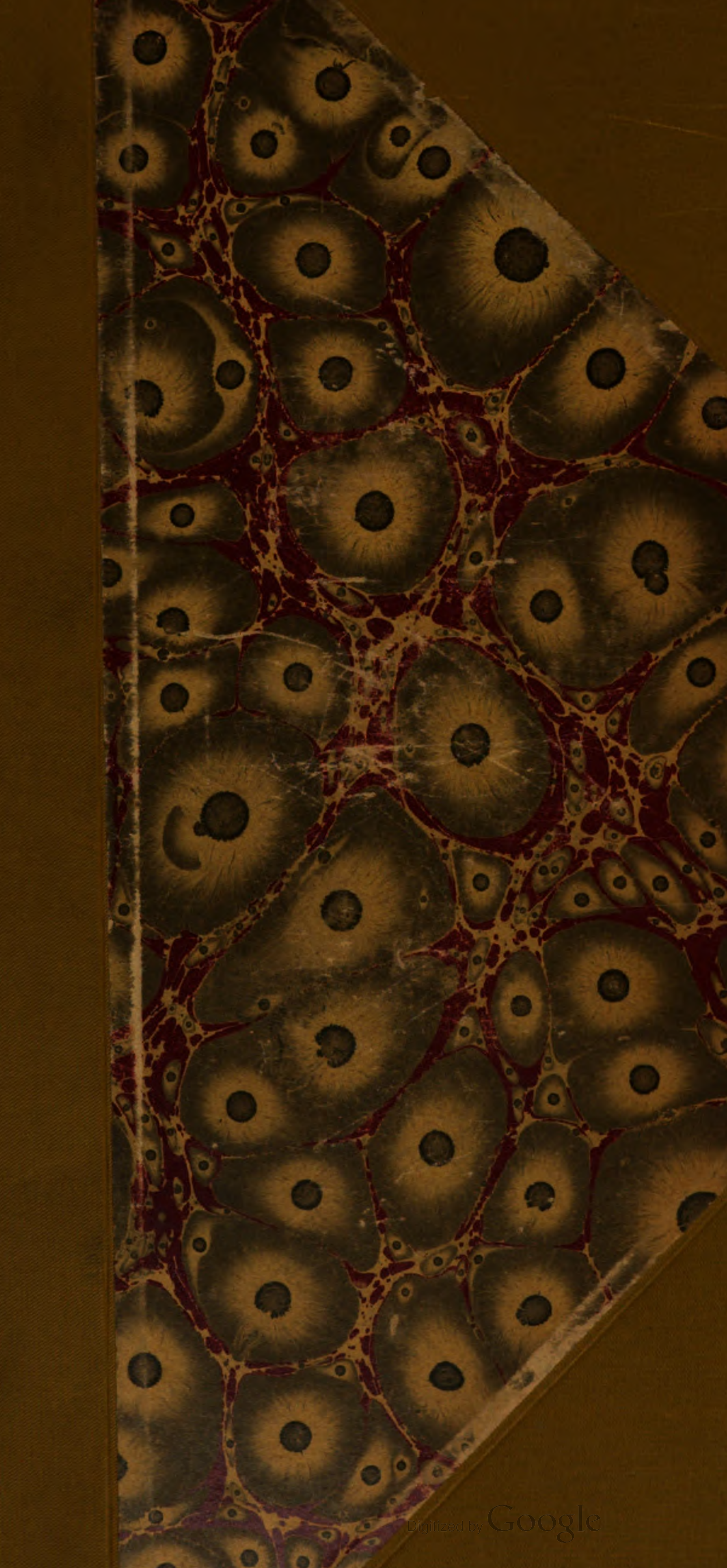
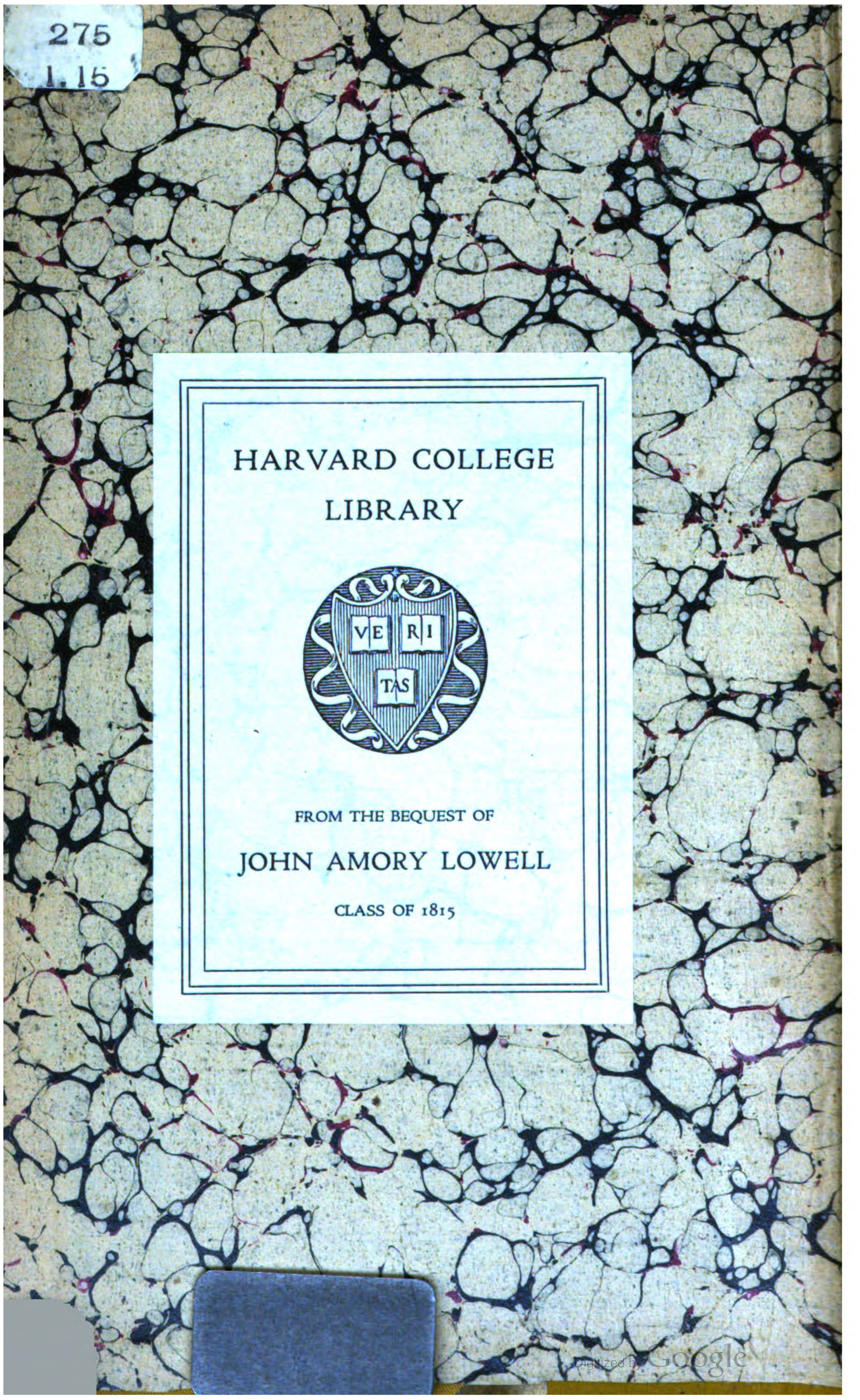
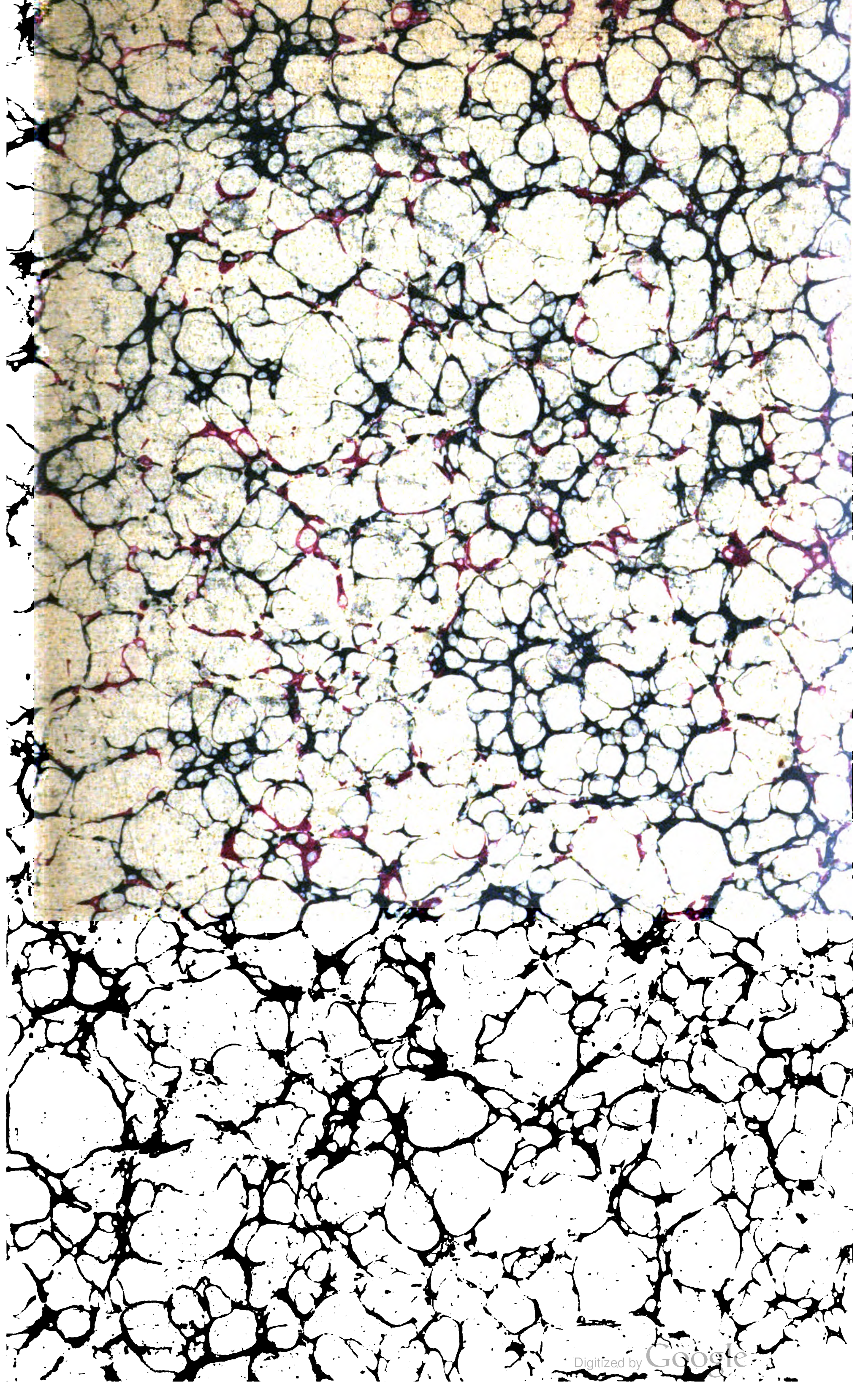



275
1.15
HARVARD COLLEGE
LIBRARY
VE RI TAS
FROM THE BEQUEST OF
JOHN AMORY LOWELL
CLASS OF 1815
Digitized by Google



N° 169 — Tome XLIX Janvier 1904

MERCVRE

DE

FRANCE

(*Série Moderne*)

Quinzième année



HENRI ALBERT, L. BÉLUGOU, R. DE BURY, GUY-CHARLES CROS,
HENRY-D. DAVRAY, EUGÈNE DEMOLDER, GEORGES EEKHOUD,
JEAN DE GOURMONT, REMY DE GOURMONT, A.-FERDINAND HEROLD,
CHARLES-HENRY HIRSCH, JEAN MARNOLD, HENRI MAZEL, STUART MERRILL,
ALEXANDRA MYRIAL, PÉLADAN, GEORGES POLTI, PIERRE QUILLARD,
RACHILDE, YVANHOÉ RAMBOSSON, E. SÉMÉNOFF, GABRIEL VOLLAND.

Sommaire au verso

PRIX DU NUMÉRO
France : 2 fr. *net* | **Étranger : 2 fr. 25**

DIRECTEUR
ALFRED VALLETTE

PARIS-VIe
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMIV

SOMMAIRE

—

N° 169. — JANVIER 1904

REVUE DU MOIS

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai d'UN MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

MERCVRE DE FRANCE

TOME QUARANTE-NEUVIÈME

Janvier–Mars 1904

Janvier-Mars — Tome XLIX

MERCVRE

DE

FRANCE

(Série Moderne)



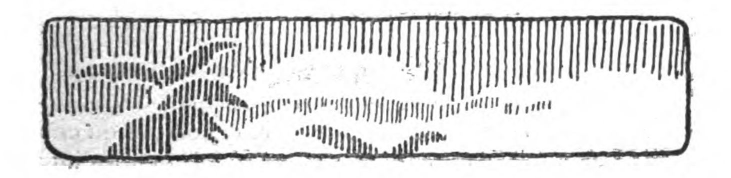
PARIS-VIe

SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMIV


HARVARD COLLEGE
FEB 25 1924
LIBRARY



SUPPLIQUE

A S. S. LE PAPE PIE X

POUR LA RÉFORME DES CANONS, EN MATIÈRE DE

DIVORCE

—

> Si quelque chose paraît obscur à quelqu'un, soit dans le terme, soit dans le sens, et qu'il lui semble avoir besoin de quelque interprétation ou décision, qu'il ait recours au S. Siège apostolique. Si donc il s'élève quelques difficultés au sujet desdits décrets, Nous nous en réservons la décision, ainsi que le saint Concile l'a ordonné, et Nous sommes prêt à pourvoir aux besoins.
>
> (Bulle de Pie IV, 26 janvier 1564.)

Très Saint Père,

S'il fallait motiver cette supplique autrement que par le droit du fidèle de recourir à la bonté de son pasteur, — le fait que Votre Sainteté préside la S. Congrégation du Concile suffirait; puisque cette Congrégation connaît seule des causes matrimoniales (1).

(1) Tous ceux qui ont versé de l'argent aux mains ecclésiastiques à fin d'annulation de mariage peuvent envoyer leurs témoignages à l'auteur de la supplique.

Si les versements infructueux peuvent être établis, il en sera demandé compte globalement à l'Officialité comme à la Sacrée Congrégation du Concile.

Si les preuves civiles de ces versements ne sont pas possibles ou

Peut-être semblera-t-il étrange que cette supplique ne passe pas aux mains du curé paroissial, du cardinal-archevêque et du Nonce, et surtout qu'elle affecte le caractère toujours grave de la chose imprimée. Malgré que je répugne à éveiller Votre Sainteté du songe optimiste qu'elle fait à l'instar de ses prédécesseurs, dans le magnifique décor du Vatican, je dirai que le curé actuel n'inspire aucun sentiment de filiale confiance; que notre archevêque manque d'autorité intellectuelle et que le Nonce ne semble résider que pour bénir quelques mariages riches. Si Votre Sainteté s'avisait de demander par aventure à quelqu'un du troupeau ce que valent les bergers, et entendait, fût-ce une fois, la plainte des laïcs au lieu de l'éternelle voix sacerdotale; si une minute Votre Sainteté cessait d'être le chef des prêtres, ne voyant que par leurs yeux, n'écoutant que par leurs oreilles; quel déchirement en son cœur, mais quel changement bienheureux pour toute l'Eglise ! Le mal contemporain échappe à l'esprit qui veut le caractériser : il n'y a point de ces indignités d'autrefois, à la Borgia, qui soulèvent la conscience. Le catholicisme, en France, meurt de médiocrité.

Que Votre Sainteté ne croie pas que nous souhaitions des docteurs subtils, des talents prestigieux ! Non, nous voudrions seulement rencontrer parfois cette chaleur d'âme, cet accueil si vivement paternel du dernier patriarche de Venise. Nous n'osons nous approcher du prêtre que la bourse à la main ; autrement il nous éconduit par quelque formule vague et brève. Il y a telle paroisse de Paris où pas un homme du peuple ne paraît le

suffisantes, les réclamations d'ordre moral et religieux seront faites, auprès de S.S. Pie X.

dimanche; l'église est pleine, cependant. Cela ne suffit-il pas? Le Casuel domine tout puisqu'il a persuadé l'épiscopat de vendre les réguliers au gouvernement. Ceux qui s'étonnent du silence de Votre Sainteté sur l'expulsion des moines ne réfléchissent pas que Votre Sainteté connaît à quel point cette œuvre attribuée à la franc-maçonnerie est celle du clergé séculier.

J'emploie la publicité aujourd'hui, Très Saint Père, parce que je touche à une question d'argent et à une des sources les plus abondantes du Casuel romain; il ne s'agit pas seulement d'un cas de conscience et de l'examen de canons conciliaires, il s'agit de millions: et jamais ma plainte ne serait arrivée jusqu'à Votre Sainteté, par filière hiérarchique.

Comme la voix cléricale, la seule qu'entende Votre Sainteté, s'enflera calomnieuse et systématique pour détourner la bienveillance, j'ai hâte de protester que je suis un fils de l'Eglise. Je crois à son Credo, j'espère en ses promesses, enfin j'adore Jésus-Christ, seconde personne de la sainte Trinité.

Je ne viens pas opposer ma pensée à l'enseignement traditionnel. La vanité des disputes théologiques m'est connue; et quoique Votre Sainteté conserve, à l'étonnement de tous, le nom exécrable de Saint-Office à une congrégation, heureusement impuissante, je ne soulèverai que des questions de charité.

Vingt mille chrétiens gémissent à la porte des églises, sous un étrange anathème; vingt mille croyants se voient refuser les sacrements! Pour quel crime? Celui d'autrui! Ce sont des époux malheureux qui furent trahis; ils sont anathèmes, parce qu'ils ont préféré reconstruire un foyer que faire du

fumier. Ils ont eu le courage, après un mariage honteux, d'en contracter un nouveau au lieu de vivre dans la débauche.

Oh! je sais, Très Saint Père, qu'il serait plus aisé de passer la corde d'un chameau dans le trou d'une aiguille que de faire entrer l'idée de divorce dans un cerveau sacerdotal; et c'est pour cela que je ne pouvais m'adresser qu'à Votre Sainteté. La grâce des sacrements et celle de l'onction n'est pas si forte qu'elle l'emporte sur la nature de l'individu; et dans le prêtre, il y a le célibataire, qui s'exagère ses mérites autant que l'indignité d'autrui. Chacun propose au monde son propre idéal, avec une partialité fatale et un invincible aveuglement à toute autre conception. Le Concile de Trente (session 24, canon 10) en offre un exemple étonnant: « Si quelqu'un dit que l'état de mariage est préférable à l'état de virginité ou de célibat et que demeurer dans la virginité ou le célibat, ce n'est pas quelque chose de meilleur et de plus heureux que de se marier: qu'il soit anathème! »

Les incroyants sourient à cette impériosité! Que l'on élève en hiérarchie, en dignité, la virginité et le célibat, ce sera l'expression orgueilleuse de gens qui se font valoir et soulignent leur propre mérite. Mais vanter le bonheur « ac beatius » de cet état contredit à ce même mérite et le diminue.

La science physique, domaine où la religion ne saurait intervenir, considère les douleurs de l'accouchement comme les plus vives qui soient, sans excepter les tortures de l'Inquisition; et telle misérable femme du peuple, qui élève sept à huit enfants malgré les coups d'un mari ivrogne, me semble plus méritante que le commun des religieuses. Serai-je anathématisé pour ces sentiments? Il faut

un critère ; le choix n'hésite pas, quand on parle au vicaire de Jésus-Christ ; c'est la charité.

Par conséquent, le canon X gagnerait à être refait et plus bref : « L'état préférable n'est ni la virginité, ni le célibat, le meilleur et le plus heureux est l'état de charité. » Le degré de charité donne le degré de hiérarchie : et tout le reste n'est que de l'orgueil qui se parle à lui-même.

La question très grave que j'apporte à la décision de Votre Sainteté a été résolue par le Concile de Trente d'une façon péremptoire. Le canon 7 de la XXIVe session constitue la loi actuelle :

« Si quelqu'un dit que l'Eglise se trompe, quand elle enseigne comme elle a enseigné, selon la doctrine de l'Evangile et des Apôtres, que le lien du mariage ne peut être brisé pour le péché d'adultère de l'une des parties, et que ni l'une ni l'autre, non pas même la partie innocente qui n'a pas donné sujet à l'adultère, ne saurait contracter un mariage du vivant de l'autre partie ; et que le mari qui, ayant quitté sa femme adultère, en épouse une autre, commet lui-même un adultère, ainsi que la femme qui ayant quitté son mari, en épouserait un autre ; qu'il soit anathème ! »

Aucun prêtre n'a examiné cette loi, car aucun prêtre n'y était intéressé. Que Votre Sainteté permette à un laïc d'y regarder. La langue canonique, comme toute expression judiciaire, affecte un peu d'obscurité et il convient de traduire.

L'Eglise enseigne que le lien du mariage ne peut être dissous pour le péché d'adultère d'une des parties, selon l'Evangile, *juxta Evangelicam*.

Or, nous lisons dans saint Mathieu, c. XIX, v. 9 :

— « Mais je vous dis, que celui qui répudie sa

femme, SAUF POUR INFIDÉLITÉ, et qui en épouse une autre commet l'adultère. »

Nous lisons encore dans le même évangile, au sermon sur la montagne, c. v, v. 31-32 :

« Il a été dit : « Que celui qui répudie sa femme lui donne une lettre de divorce. » Mais moi je vous dis, que celui qui répudie sa femme, SAUF POUR CAUSE D'INFIDÉLITÉ (*excepta fornicationis causa*), l'expose à devenir adultère... »

Très Saint Père, l'anathème du S. Concile de Trente tombe sur le Divin Maître : car il a dit, par deux fois, que le péché d'adultère dissout le lien du mariage.

Adulterium Matrimonii vinculum solvet.

Et, dès lors, que vaut ce canon autrement qu'en exemple d'imposture ?

Les théologiens répondent que l'interprétation de l'Ecriture appartient à l'Eglise. Là où il n'y a rien à interpréter, il faut bien qu'ils laissent la parole au Divin Maître. On objecte encore que saint Marc et saint Luc, quand ils parlent du mariage, ne mentionnent pas l'exception d'adultère : et dans l'acharnement du prêtre contre le laïque, on oublie l'effroyable conséquence d'opposer les Synoptiques entre eux. Ou bien toute parole d'un des quatre est parole d'évangile, ou bien il faut rejeter ce qui ne se trouve que chez l'un d'eux. Dès lors, le miracle des noces de Cana, la Samaritaine, la femme adultère, la Résurrection de Lazare, témoignés par le seul disciple bien aimé, ne sont plus reçus canoniquement.

Ni l'une, ni l'autre des parties, pas même la partie innocente, ne saurait contracter un autre mariage du vivant de son conjoint.

Les Casuistes prétendent que N.-S. en permet-

tant le divorce, défend le remariage. Le texte dit : « Celui qui répudie sa femme et qui en épouse une autre »; la seconde proposition implique la faculté d'un nouveau lien, raisonnablement.

Supposons cependant qu'il y ait doute et traduisons en langue simple :

« En cas d'adultère, l'un et l'autre époux, l'innocent aussi bien que le coupable, feront vœu de chasteté. »

Voilà deux êtres destinés à la vie sociale, préparés pour elle, auxquels on impose un vœu monastique à garder au milieu du monde.

Un vœu doit être juste, délibéré, véridique : ici, c'est un dam.

Qui oserait supposer que l'Eglise préfère l'adultère au remariage? Aucun, je pense.

Ce serait un long exposé que la critique de cette assemblée œcuménique où les prélats italiens votaient au prix de soixante écus d'or; où le nonce Simonnetta entretenait des interrupteurs à gages, où le redoutable Lainez commandait; où Pie IV dépensait cinq millions de nos jours à rallier les suffrages, disant aux ambassadeurs « que les souverains lui seraient bien plus agréables, s'ils l'aidaient à se débarrasser du Concile qu'en exterminant les Huguenots ». Cette assemblée dite œcuménique se composait de cent cinquante Italiens et de soixante étrangers; elle obéissait à un pape fait à coups d'écus, qui avait trois enfants naturels, deux filles et un garçon.

Il y a quelque réflexion à tirer de ce dernier fait en faveur de l'humaine faiblesse. Comment le vicaire de Jésus-Christ, qui n'a pu garder son vœu de continence, veut-il l'exiger du commun des chrétiens?

Pie IV condamne les époux séparés au célibat perpétuel et il est trois fois père.

Paul III, Jules III et Pie IV,qui ont attaché leur nom au Concile de Trente, furent faibles.

Sans croire que Paul III débaucha sa fille avant de la marier à Sforza, ni qu'il empoisonna ce dernier,comme le dit Henri Estienne,il est certain qu'il nomma Pier Luigi gonfalonnier après le viol de l'évêque de Fano raconté par Varchi et que je n'oserais redire. Sans admettre ce que dit Zuingerus (*Tract. hist. theo. 146*) et Henri Estienne (t. I, ch. 6) qui accusent Jules III de sodomie avec son propre fils,le stupide cardinal del Monte,on peut dire qu'ils manquèrent au vœu de chasteté et dès lors se vérifient les paroles du Sauveur : « Ils disent et ne font pas. Ils lient des fardeaux pesants et difficiles à porter, sur les épaules des hommes,mais ils ne veulent pas les remuer du doigt. »

Combien j'éprouve de peine, Très Saint Père, à rappeler les fautes de ces trois Papes. Ne suis-je pas forcé de prouver, par l'exemple de leur fragilité, qu'ils exigèrent trop du fidèle et qu'ils mirent sur les épaules de la chrétienneté un fardeau si pesant qu'ils n'auraient pu le remuer du doigt.

Démenti au texte évangélique, démenti à la raison, ce fameux canon perd l'ombre d'autorité par le péché de ceux qui l'édictèrent.

Moïse admettait le divorce (Deut., XXIV-I, 2-3) : « Si un homme épouse une femme et qu'après cela elle ne trouve plus grâce à ses yeux, à cause de quelque chose de honteux, il écrira pour elle une lettre de divorce et la lui mettra dans la main. »

On a discuté sur le « quelque chose de honteux », *quædam fœditatem*. Hillel comme Akiba disent

qu'il suffit qu'une femme ait cessé de plaire pour la renvoyer.

Abraham répudia Agar pour plaire à Sarah.

Moïse répudia Sephora ou Tharbis l'Ethiopienne, et cela fut cause du murmure d'Aaron. Esdras et Néhémie forcèrent beaucoup d'israélites à répudier leurs femmes, pour cette seule raison qu'elles étaient étrangères.

D'après le sage Salomon, celui qui garde une femme adultère est un fou.

A la basse époque juive, nous voyons la femme répudier son mari; Hérodias répudia Philippe, et l'historien Josèphe, de son propre aveu, fut ainsi quitté. Bérénice répudia le roi de Pont; Mariamme, Archélaüs; Drosille, le roi d'Emèse.

Saint Basile (*à Amphiloque*, c. IX) permet à l'homme qui a répudié sa femme d'en épouser une autre.

Tertullien (*t. IV*, *contra Marc.*, et *de Monogamia*) estime que le lien du mariage est dissous par l'adultère et que la femme répudiée peut épouser un autre homme.

Origène (*Homilia 7 in Mathæ.*) assure que, de son temps, les évêques permettaient le remariage des divorcés.

Votre Sainteté admettra que saint Basile, Tertullien méritent une autre créance que les papes de Trente.

En 1234, le Concile d'Arles (canon 10) continuait cette doctrine.

Si on ouvre le grand catéchisme de Canisius, écho fidèle de Lainez et du fameux concile, la première idée exprimée provoque l'étonnement : « le mariage est l'image de l'union de Jésus-Christ avec son Eglise. » Plus tard, Dom Calmet dira que les deux

seins de l'épouse du Cantique sont l'ancien et le nouveau Testament.

Votre Sainteté sait, par la confession au moins, que le mariage contemporain se forme pour des motifs plus bas que ceux de la fornication,et qu'on y apporte moins que de la concupiscence : un froid calcul de vanité et d'intérêt.

Le mariage est indissoluble parce que l'union de Jésus-Christ avec son Eglise est indissoluble. Pour comprendre une proposition aussi étrange,il faut se figurer que Salomon (prescience merveilleuse) a chanté la fondation du Christianisme sous les traits d'une nouvelle femme, la Sulamite,qui venait enrichir son harem déjà fort peuplé.

Deux êtres mortels, fragiles, douloureux, unissant leurs rêves et leurs misères pour faire ensemble le chemin de la vie, ressemblent-ils à la seconde personne divine et à son œuvre ?

L'Eglise est la fille de Jésus, et non sa femme. Jésus n'a pas connu l'Eglise : elle est née de sa mort.

Si l'Eglise devenait adultère, l'appellerait-on encore l'épouse du Christ ? Et chaque fois que l'adultère spirituel a été commis,les prédécesseurs de Votre Sainteté n'ont-ils pas fulminé et massacré? Quoi, on exige que l'époux reste lié à l'adultère ? Quel exemple l'Eglise en a-t-elle donné?

Elle a exterminé les hérétiques, c'est-à-dire les adultères spirituels. Il y a un siècle, un homme mourait en prison pontificale sans avoir commis aucun crime, le fameux Cagliostro. L'Eglise brûle les maures, les juifs,les sorciers,les libres penseurs, massacre les Albigeois et les protestants et elle nous défend de nous séparer d'un être indigne ? C'est une proposition insoutenable que de dire à

un homme sans vocation d'entrer dans les ordres. « Ta femme t'a trompé, je te condamne à la solitude. » Où est la logique et la charité, en cela ? Où est le code de cet arrêt ?

La matière est tellement réservée qu'un prêtre, professeur en Amérique, a pu, tout seul, codifier à l'instar du siècle. Le cardinal Richard a donné son imprimatur, le 4 septembre 1893. Cela s'intitule *Code de procédure canonique* (Paris, Lethielleux). On y parle des esclaves et des chemineaux, pour que ce soit complet. « Art. 8. Le vagabond peut être cité devant le tribunal du lieu où il se trouve présentement. »

Les causes matrimoniales n'ayant qu'un intérêt mondain et étant toujours ruineuses, cela ressemble fort à une plaisanterie; mais cela prend un air de gravité, comme au temps du jubilé, lorsqu'on dispense en chaire les prisonniers de faire les visites aux églises.

« Art. 13. Le Saint-Office dispense parfois de l'observation exacte des lois rigoureuses de la procédure : mais cette dérogation ne doit jamais être supposée avant d'être effectivement obtenue. » Formule remarquable et qui se rattache à cette autre, également productive d'intérêts :

« La partie qui introduit la cause doit *avancer la somme* nécessaire à tous les frais du procès. Cette somme est fixée par l'officialité de Paris à 1000 fr. Moindre pour certaines causes faciles, elle doit être plus ÉLEVÉE pour certaines autres... Si le demandeur est véritablement pauvre, il peut, sur le témoignage de son curé, demander l'introduction de la cause « *in forma pauperum ;* elle n'est jamais refusée. »

Elle n'est jamais demandée. Un pauvre d'abord est un juste, puisqu'il est pauvre : et encore une

fois, seuls les gens qui occupent une situation sociale considérable ont intérêt à l'annulation.

Celui qui serait assez ingénu pour s'adresser à l'officialité de Paris n'obtiendrait que de vagues paroles. Dans les paroisses riches, il y a des prêtres spécialistes; leurs prix sont élevés. Ils ne commencent pas à moins de *quatre mille francs* et ne donnent aucun reçu.

Je connais de malheureuses femmes qui ont versé ès-mains sacerdodales jusqu'à quarante-quatre mille francs, sans aucun résultat.

Le prêtre-avoué n'avertit pas ses clients de la jurisprudence, qui est assez simple en apparence.

Rome dissout le mariage pour des causes antérieures à sa célébration, jamais pour des motifs postérieurs : parmi elles, l'impuissance a le premier rang.

Elle doit être antérieure, perpétuelle, irréductible par les moyens naturels et licites.

Les auteurs ne considèrent pas comme illicites certaines opérations délicates pouvant même occasionner de grandes souffrances.

La puérilité d'un Sanchez, l'ignorance physiologique d'un saint Liguori et d'un Gasparri, et enfin la prétention du théologien à connaître des matières médicales font de cette littérature une chose honteuse et qui défie la citation, la plupart du temps.

Ce fut une femme qui proposa, au XIIe siècle, de prouver sa virginité à l'examen, et Grégoire VIII, en 1187, érigea ce fait en loi.

On choisit des sommités médicales, autant que possible animées de sentiments religieux.

« Art. 173. Leur rôle consiste à s'enquérir *expérimentalement* de l'état physique de l'époux...

« Art. 174. Le tribunal siège dans la chambre

voisine de celle où les hommes de l'art procèdent à leur enquête ! »

Les canonistes distinguent l'impuissance en évidente, vraisemblable, présomptive.

Sanchez, le fameux jésuite de Cordoue, qui a tranché toutes les questions avec un cynisme parfait, donne aux médecins les signes évidents : « *si virilia amputata sunt; si careat utroque testiculo; si virilia arida sunt.* » Cette dernière opinion, dit l'abbé Peries, est controversée!

« Art. 178. Si les spécialistes déclarent l'impuissance absolue inguérissable et antécédente, le mari peut demander une autre expertise. »

La S. C. du Concile, depuis 1840, exige que la femme demeure trois quarts d'heure dans un bain tiède, dont les experts auront reconnu la pureté.

« Art. 183. Une récente instruction du Saint-Office permet de se contenter de deux sages-femmes au lieu de trois de jadis. (*Instructio in processu super viri impotentia.*)

C'est une religieuse de la rue Oudinot (des Augustines de Meaux) qui préside.

La bulle « Dei Miseratione » mériterait la signature du père Sanchez. Radicalement absurde, elle prétend enseigner aux médecins à discerner la virginité. Or, elle est *indiscernable :* le sceau du pucelage peut être rompu, le plus naturellement du monde, par un caillot de sang menstruel. Cette question stupide du défenseur du lien aux médecins : « Croyez-vous que Madame ait pu employer quelque fraude pour simuler la virginité ? » donne l'idée de ces ridicules pratiques.

Si l'impuissance est absolue, l'impuissant ne peut se remarier. Ils sont trois, Sanchez, Castropolao, Leurénius, à baver comme limaces cette sentence :

« Le conjoint, qui, après la mort de l'autre, se remarierait et redeviendrait puissant, ne pourrait demeurer dans le nouveau mariage. Il lui faudrait prouver qu'il n'est pas impuissant. »

« Art. 192. Quand l'Eglise déclare nul un mariage « *ex capite impotentiæ* » et que la puissance devient évidente, le premier mariage apparaît valide et le second nul. »

Selon le père Sanchez, l'infidèle qui tue sa femme pour en épouser une autre également infidèle, s'il vient à embrasser le Christianisme, peut contracter mariage avec sa complice. Ceci vaut la référence. (*VII disp. 78 n. 3 et 4*).

L'abbé Péries dit en son article 352 :

« Un mariage contracté dans l'idée d'une société d'amitié, et non pour donner naissance à une famille, est radicalement nul, parce que le consentement ne porte pas sur l'objet en question. »

Je prends à témoins la pluralité des gens de ma connaissance que des mariages, dont je connais le mobile, ne comportent qu'une société d'amitié et que l'entente de ne pas engendrer a été formelle.

Mais l'article 366 est contradictoire :

« La résolution de ne pas accomplir les obligations résultant du consentement ne rend pas le mariage nul. »

Tandis que le numéro 421 rouvre la même échappatoire :

« *La condition contraire à la génération entendue dans un sens déshonnête rend nul le mariage.* »

L'article 423, dont les références portent les dates de 1732, 1843, 1874, 1877, annule à peu près tous les mariages actuels :

« L'expression d'une condition contraire à l'une des propriétés essentielles du mariage : fidélité,

unité, perpétuité, cause la nullité du mariage. »

Rien de plus étrange que la question du mariage non consommé, pour nous laïcs, qui considérons tout acte de luxure comme une consommation, et ne nous estimerions pas moins trompés pour l'avoir été *extra vas naturale*. De ce fatras, il résulte que le mariage catholique est soluble, pour le riche, quoique beaucoup, après avoir payé fort cher, n'aient rien obtenu. Dans ce seul titre du défaut de consentement, un habile homme trouvera des motifs de divorce. Ces lois fantômatiques, propices pour le malin, implacables au simple et indignes surtout de la plus sainte communion qui soit sous le ciel, doivent être revues et corrigées. Sans m'aventurer jusqu'à un programme de réforme, j'implore de Votre Sainteté l'obligation pour tous les clercs de délivrer un reçu des sommes qu'ils acceptent à fin d'annulation. L'argent ne change pas de nature, en passant dans la main des oints ; et le prêtre qui vend les biens spirituels doit quittance à l'acheteur. Les tribunaux ecclésiastiques ne présentent aucune garantie ; ils sont secrets, non seulement dans leurs séances, mais dans leurs lois.

« Le canon XII : Anathème sur celui qui dira que le mariage n'appartient pas aux juges ecclésiastiques. »

Que sont les juges, les applicateurs d'une loi ? Où et quand juge-t-on ? A l'officialité diocésaine ! Quand on pénètre dans l'archevêché de Paris, on croit se glisser sous la grande pyramide, à l'effarement qu'on y cause et au mouvement de chauve-souris qui se produit. Quant à la Sacrée Congrégation du Concile, c'est encore plus loin, plus obscur.

Nous n'avons aucune confiance, Très Saint Père, dans une justice sans code et dont les séances sont

hypothétiques. L'Eglise doit les mêmes garanties d'honnêteté que le Siècle. Il faut un code : non la compilation d'un abbé, mais un code officiel, romain, portant l'imprimatur de Votre Sainteté ; la publicité des audiences, l'usage de la langue française pour les causes françaises et un tarif de la procédure. Il n'y a cependant pas de papier timbré, ni d'enregistrement devant la Sacrée Congrégation du Concile : et le Maître a dit : « Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement. « Nous disons nous, pauvres laïcs : « Que la justice du Pape ne soit pas plus chère que celle de la République, que le prêtre ne nous tonde pas plus ras que ne font les avoués civils. »

Pierre Lombard, le maître des sentences, déclare : « La cause efficiente du mariage est le consentement. » Or, la Sacrée Pénitencerie admet que le défaut de consentement entraîne la nullité, ainsi que les erreurs sur l'état social de la personne.

« Quand l'erreur relative aux qualités de la personne devient en réalité une erreur sur la personne, le mariage devient nul. »

Je crois épouser une personne dont je ferai ma compagne et la mère de mes enfants, et je trouve à la place une femme vicieuse et infidèle. Quoi ! la plus grande erreur n'est-elle pas de prendre une dévergondée pour épouse ?

Que vient nous redire l'abbé Péries avec ce cas, « si l'une des parties est esclave, à l'insu de l'autre » ? Il ajoute : « Quand l'erreur porte justement sur un point considéré comme « condition sine qua non » du mariage. » Quel point plus essentiel que la fidélité et l'honnêteté ?

Ici se placent mille circonstances du for intérieur, et toujours d'après l'abbé Péries :

« L'intention de ne pas s'obliger en quelque point essentiel équivaut à l'absence de consentement. » Or, beaucoup se marient avec l'intention d'éviter la fécondation. Ils n'estiment pas assez la femme pour la rendre mère et contractent, avec cette restriction de n'engendrer que si l'épouse démontre sa dignité : prudence explicable, qui ne part pas d'un naturel pervers, mais averti par l'expérience.

Admettons, pour un moment, l'interprétation de l'Eglise et toute la rigueur littérale. « Le mariage catholique n'est rompu que par la mort. » Acceptons cette dure loi, puisque c'est la loi de Dieu, et lisons l'Evangile afin de nous y mieux conformer.

A cette lecture, il apparaît que les prêtres ont aussi des devoirs écrasants. Jésus-Christ leur ordonne ceci : « Ne prenez ni or, ni argent, ni monnaie dans vos ceintures, ni sac pour le voyage, ni deux tuniques, ni souliers, ni bâton. »

Nos curés des villes ont de confortables presbytères, un traitement de l'Etat, un casuel abondant et vivent en fonctionnaires, sans privation, certes, ni mortification d'aucune sorte. Nos évêques, magnifiquement vêtus, occupent un des plus beaux palais de la cité, vont en carrosse; une cour sacerdotale les entoure et ils sont célèbres par leur publique gourmandise. Votre Sainteté elle-même ressemble à un empereur, dans cette cour pompeuse et théâtrale où la *seda gestatoria* et les flabellifères ajoutent la splendeur orientale aux carabiniers, aux dragons et aux suisses de la royauté occidentale. Tous les traits de César, Votre Sainteté les ajoute aux traits évangéliques.

Loin de moi l'absurde pensée de ne pas tenir compte du temps révolu, des circonstances changées et de la faiblesse humaine. Mais si les prêtres

n'ont pas assez de vertu pour réaliser l'idéal évangélique, si Votre Sainteté ne se conforme pas à la parole divine, elle qui reçoit directement les dons du Saint-Esprit, comment nous, chétifs hommes du siècle, pourrions-nous mieux? Il y a une absurde exigence à exiger du laïc ce que Votre Sainteté elle-même ne donne pas!

Le prédécesseur de Votre Sainteté portait une émeraude d'un prix scandaleux et on a trouvé des millions dans sa chambre mortuaire : son pontificat ne fut qu'une incessante concession au siècle, et, malgré son sourire énigmatique et qui n'était qu'italien, il vendit sa bénédiction *urbi et orbi* à un industriel pour l'amusement des impies. Je n'incrimine pas S. S. Léon XIII, je cite son exemple éclatant, pour que Votre Sainteté n'imite pas les scribes et les pharisiens en liant des fardeaux trop pesants sur les épaules des fidèles.

Il y a dans la surhumaine fonction du pontificat deux côtés : l'un aisé, simple, agréable, c'est d'accueillir, de bénir. On s'agenouille, et Votre Sainteté sourit ; Votre Sainteté parle et on applaudit ; Votre Sainteté règne et on l'adore. L'autre part du pontificat est tellement écrasante qu'à y penser l'esprit s'effare ; la conscience de l'univers dépend de la parole de Votre Sainteté. Elle seule lie et délie, et il y a tant de choses à lier et d'autres à délier ! Nous écoutons l'ordre précis, formel ; nous attendons le geste qui dirige. Vaine attention, inutile attente. Votre Sainteté a parlé et n'a rien dit.

L'épithète d'église militante oblige les chrétiens à servir ; elle oblige le Pape à commander. Lorsque s'est produit ce fait si important d'une loi française dissolvant les congrégations, Léon XIII ne se contenta pas de ne rien dire comme en ses encycliques ;

il ne parla même pas ; et l'on vit ce spectacle scandaleux d'un ordre obéissant à la loi civile et d'un autre lui résistant. Les incrédules eux-mêmes éclatèrent en étonnement, le Pape n'avait pas parlé ; le Pape avait laissé la parole à la panique.

Un autre événement beaucoup plus considérable, si considérable qu'il ne s'est rien produit d'égal depuis Constantin, vient de stupéfier le monde ; l'instruction et l'éducation sont interdites aux réguliers ! Votre Sainteté continue à bénir les pèlerins et à recevoir ses officiers, je veux dire les prêtres, et ne semble pas se douter que l'âme française échappe au christianisme.

Il n'y a pas de justice, dans l'Eglise, pour le laïc contre le prêtre, quelque scandaleux qu'il soit. Le curé couvre ses vicaires, l'évêque couvre le curé, la Curie couvre les évêques et l'Eglise actuelle ressemble à la France de Louis XVI. Un pape qui fait des vers latins, un roi qui fait des serrures ; un clergé qui ne sauve que le casuel, une noblesse sceptique ; des fidèles qui commencent à lire l'Evangile et à *réfléchir* ; des manants qui raisonnent de la chose publique : ce sont là des symptômes identiques de révolution prochaine. Le jour où le Concordat sera dénoncé pour le salut du christianisme, il ne faut pas croire que nous accepterons de payer les prêtres et les évêques que nous subissons à cette heure.

Que Votre Sainteté ne se figure pas que nous souhaitions aucun changement à la doctrine et qu'il y ait l'ombre d'hérésie dans nos vœux ! Nous voulons seulement une égale répartition des impôts.

En 1789, on payait, en France, 82 pour 100 ; en 1904, le fidèle porte tout le poids de la discipline ecclésiastique. On lui vend tout trop cher, les dispenses et le divorce.

Ce clergé est-il mauvais ? Non, il est morne. Beaucoup de jeunes prêtres disent leurs premières messes avec tremblement. Bientôt cette émotion se raréfie et la routine prend la place du mysticisme. Est-ce à dire que le prêtre qui dit sa messe laidement, vitement, ne croit pas à la présence réelle? Non, mais la nature de l'homme est telle qu'il s'habitue même au sublime et devient machinal dans ce qu'il répète chaque jour.

Ce ne sont point des critiques acrimonieuses que je présente, mais des preuves de l'infirmité humaine, afin qu'ayant établi la médiocrité des pasteurs ils perdent la prétention d'exiger du troupeau les vertus héroïques.

Dieu n'a pas envoyé son fils pour qu'il juge le monde, mais pour que le monde soit sauvé. Or le prêtre juge et ne sauve pas. Il applique une solution traditionnelle à divers cas de la conscience, il ne s'émeut point à la détresse du pécheur. Qu'est-ce que la vérité sans charité ?

Vingt mille chrétiens sont privés des sacrements ! Cela n'apitoye personne! Nul ne prend en mains la cause de ces malheureux, nul ne se fait le coryphée de ces nouveaux parias et ne porte leurs lamentations aux pieds de Votre Sainteté.

— « Saint-Père, voici une femme qui a eu son fruit tué dans son ventre par un mari ivrogne. Elle a quitté son bourreau ; elle a trouvé un autre père pour ses enfants. Grâce à ce nouveau mari, elle les sauvera !

— « Saint-Père, voici un homme dont la femme s'est prostituée pour augmenter son luxe, quoiqu'elle fût riche ; le malheureux l'a quittée et maintenant il vit sagement avec une autre épouse chrétienne et digne de lui. »

Cette femme, les prêtres de Votre Sainteté la déclarent infâme ; cet homme, les prêtres de Votre Sainteté le disent excommunié : ce sont des bigames, des concubins, des hérétiques. Allons donc ! Ce sont des malheureux, Très Saint Père.

Pour nous lier sur les épaules des fardeaux aussi lourds, il faudrait des mains pures de concussion, chaudes de zèle, des mains d'exemple !

En voyant les prêtres accomplir les travaux apostoliques comme les Etienne et les Paul, nous secouerions notre lâcheté, et nous les imiterions. Mais tant que le prêtre ne sera qu'un fonctionnaire, d'une application d'officier, d'une éloquence de professeur, d'une mentalité bourgeoise, on devra conclure que notre génération ne peut mieux produire ; le prêtre médiocre ne saurait exiger du fidèle l'héroïcité.

Car, se punir pour la faute d'autrui, se faire eunuque matériellement ou spirituellement, renoncer à l'amour, c'est de l'héroïsme ! Je cherche vraiment les héros du clergé et je ne les vois pas. Au contraire, la sensibilité des laïcs beaucoup plus vive s'ébranle souvent et agit. Il y a encore des artistes enthousiastes : quant à des prêtres passionnés, je n'en ai jamais vu. Comment se blasent-ils, c'est un des tristes mystères de l'espèce : qu'ils soient ignorants ou savants, cela est secondaire : je ne leur demande pas même la charité, mais de la pitié pour ceux qui ne sont pas assez riches pour acheter des consolations et des dispenses, et qui pleurent à la porte de l'église parce qu'ils n'ont pas l'or qui l'ouvre.

En 1876, sous Pie IX, une Brésilienne a tué son esclave et blessé plusieurs autres, sans que l'absolution lui ait été refusée ni qu'une pénitence lui ait été imposée : mais elle observait le maigre !

Le fils du président de la République française a fait sa première communion à Saint-Philippe-du-Roule ; cela est à honneur au président : mais où sont les anciens canons sur les persécuteurs et leur famille? La fille du président Faure a pu jouer à l'abbesse, et s'amuser sous l'invocation de saint Philippe de Néri : c'était la fille d'un persécuteur aussi. La famille royale d'Italie jouit de l'absolution quoiqu'elle ait pris Rome et qu'elle la garde. Votre Sainteté n'excommunie pas les puissants, mais les pauvres divorcés sont infâmes, exclus des sacrements, hérétiques, excommuniés — s'ils sont pauvres !

Pour ménager Mammon et ses prêtres, les prêtres de Jésus-Christ ont mis une correction au sermon sur la montagne, et « Bienheureux les pauvres » est devenu « Bienheureux les pauvres en esprit ».

Tant d'accommodation avec le siècle manifeste non pas l'indignité d'une catégorie, une faiblesse originelle. Le pasteur ne doit pas oublier que son devoir est de paître le troupeau autant que d'en être obéi.

Quand les Rohans, évêques héréditaires de Strasbourg et cardinaux d'oncle en neveu, dans leur palais de Saverne, avaient 700 lits, 180 chevaux, 14 maîtres d'hôtel, 25 valets de chambre, et qu'on y trouvait en tout temps vingt femmes des plus aimables de la province, l'Eglise s'est-elle émue de cet étrange spectacle ?

A la veille de 1789, que font les cent trente et un évêques et archevêques, les sept cents abbés commendataires, les vingt-cinq chapitres nobles de femmes et les dix-neuf chapitres nobles d'hommes? Le Concile de Trente ne les concerne pas.

Ecoutez la vocifération du canoniste; on croirait qu'il exorcise Satan en personne ou l'anté-Christ,

ou Judas : les mots volent comme les pierres d'une lapidation :

« *Infamia juris !* caractère d'hérésie, illégitimité des enfants, iniquité à recevoir les sacrements et les bénédictions de l'Église et privation de la sépulture ecclésiastique, excommunication *latæ sententiæ*, intervention du bras séculier selon la constitution d'Urbain VIII. » Quoi encore ! Quel fagot manque au bûcher et comment nommer le crime qui entraîne une telle kyrielle d'exécrations, et pour lequel les prédécesseurs de Votre Sainteté décrétaient la mort ?

Ce crime effroyable est simplement l'acte vertueux par lequel l'homme, forcé de renvoyer sa femme adultère, se remarie au lieu de paillarder et d'aller chez les courtisanes.

A voir les fusils, les sabres et les pertuisanes qui environnent Votre Sainteté ; à entendre les acclamations qu'elle accepte : « *Viva el papa re !* » ; à considérer que les ambassadeurs des puissances politiques l'entourent au lieu de ceux des puissances religieuses, on retrouve la volonté vingt fois séculaire de dominer à tout prix.

Aucun homme n'exerce un pouvoir sans l'exagérer et aucun homme ne s'arrête dans la voie despotique ; et des despotes le plus implacable est celui qui tient son pouvoir du ciel.

Le prêtre confond perpétuellement sa personne et sa fonction ; et Léon XIII a écrit qu'il tenait la place de Jésus-Christ, il voulait dire de saint Pierre.

Combien de braves femmes du peuple, courageuses, économes, vraiment chrétiennes, se révèlent exemplaires du jour où elles appartiennent à un homme qui ne boit pas entièrement sa paye et n'assomme pas, en rentrant, épouse et enfants !

Combien de femmes nerveuses, pleines de délicatesse et d'élévation, semblent des démons avec un homme et deviennent des angèles avec un autre!

Votre Sainteté jugera que ce sont là de vaines remarques et que la religion veut ignorer même ces états séditieux de l'âme. Qu'elle le veuille; soit. Mais le peut-elle?

Le mystique s'intéressera au moindre symptôme de mysticité: il méprise la passion.

Le mariage est un contrat et, comme tel, il cesse si l'un des contractants se révèle incapable d'en accomplir les engagements.

Que fait l'Eglise si un de ses membres devient hérétique? Elle le chasse.

Que doit faire l'époux dont l'épouse devient indigne? Imiter l'Eglise.

« Que l'homme ne sépare point ce que Dieu a uni. » Dieu unit donc à un être pur un autre impur; nous amenons à l'autel une femme qui a trouvé grâce devant nous: c'est notre désir aveugle, notre jugement dérisoire, notre intérêt mesquin qui a choisi, et non pas Dieu.

Saint Ambroise (*De institutione virginis*), c. 6: « Le mariage n'existe que par le contrat. Ce n'est pas la perte de la virginité qui le constitue, mais la convention des époux. » Si le contrat est violé, si la convention est abolie, le mariage n'existe donc plus.

Dans les autres sacrements, un seul individu vient à Dieu; l'homme s'engage envers son Créateur, qu ne peut le décevoir. L'eau du baptême, le chrême de la confirmation, la rémission des péchés, l'Eucharistie, l'extrême-onction et même l'ordre sont des tête-à-tête avec Dieu et ont été institués par Jésus-Christ.

Quant au mariage, il a précédé toute religion,

ce n'est point un signe, mais un fait d'ordre naturel; les animaux se marient ou s'accouplent et la plupart des théologiens voient surtout l'accouplement. Exagération des mérites de la continence, exagération des péchés de la chair, tels sont les caractères de toute la littérature sacrée. Au contraire, exagération de la liberté sexuelle, exagération de la licence amoureuse forment le caractère de la littérature profane.

Pour le mystique, rien n'est permis en cette matière, et pour le laïc, tout paraît l'être.

Je ne suis pas éloigné de l'opinion de Canisius; je suis prêt à honorer le prêtre bon ou mauvais, à une condition toutefois, c'est qu'il ne se plaise pas à me persécuter dans ma foi et à me torturer dans ma conscience.

Nous sommes nombreux qui considérons notre curé comme un huissier sacramentel et qui prenons les sacrements, sans souci de l'impureté du prêtre. Qu'avons-nous à faire de lui, au reste, en dehors de la confession et de la communion? Nous subissons en humilité les fades exhortations du confesseur et nous lisons nos heures, pendant le pitoyable prône.

Dans la somme des péchés du Père Benedicti : « Le mary qui retient sa femme persévérante en adultère public et habite avec elle, en lui rendant le devoir de mariage, consent au péché de sa femme, laquelle il doit chasser de sa maison. Voire, mais après le divorce fait entre eux, se pourra-t-il remarier à une autre ? Non, pour ce que le mariage n'est pas dissous quant au lien, ains seulement quant à la couche. Que fera donc le pauvre mari qui est innocent ? Qu'il implore la grâce de Dieu pour vivre en continence. *Durus est hic sermo*, me direz-vous, et chose bien difficile à faire... Il est bien

vray que si le mari vient ou qu'il ne se puisse contenir, il la peut rappeler, au moyen qu'elle se soit reconciliée de son péché. Elle est toujours obligée de rendre le devoir à moins qu'elle ne soit entrée en religion. Que fera donc le mary pendant ce temps? C'est à lui à bien se recommander à Dieu, pour vivre en continence. Ne se pourra-t-il remarier? Nullement, s'il ne veut perdre son âme. Le mari pèche donc lequel rend le devoir de mary à sa femme incorrigible et persévérante en adultère. Et non seulement péché, s'il le rend, ains aussi (qui plus est, s'il le lui demande. En outre, il contracte bigamie et irrégularité et hérésie. »

Quand ce dernier mot est prononcé, on se félicite de l'impuissance actuelle du clergé. La franc-maçonnerie se contente de barrer le succès à ses adversaires: et cependant elle dispose, à cette heure, du bras séculier. Il faut lui donner acte de sa modération, puisqu'elle ne frappe que les biens et non les personnes.

La question du divorce se réduit à celle du mariage et, sorti de la zone casuistique, l'élucidation ne tardera pas.

L'homme qui commence la vie humainement, qui se marie, et qui est trompé, c'est-à-dire malheureux, mérite de la compassion et non un châtiment. Or, quel dam comparable à celui de la solitude! Son associé l'a trahi et l'Eglise l'oblige à vivre et à vieillir seul. Pourquoi? Parce que l'union de Jésus-Christ avec son Eglise est indissoluble. Cet homme n'a point de rapport avec Jésus-Christ non plus que la femme adultère avec l'Eglise. N'importe! cette allégorie dérisoire d'un ascétisme échauffé fera un paria, un misérable.

Il a eu un foyer et il est seul. Il ira où vont les

gens sans foyer, aux lieux sales et vulgaires, et s'il devient débauché ou ivrogne, qu'importe, les canons de Trente seront respectés.

Cependant l'adultère qualifie l'agissement de l'être marié : le moindre désir, la moindre caresse constituent pour lui des péchés mortels.

Destiné par le créateur à la vie conjugale, il y tendra d'autant plus que sa nature sera honnête. Il devra donc accepter pour compagne secrète une femme répudiée, ce que Jésus défend formellement. Car, quelle femme de bonne réputation acceptera l'infamie que l'Eglise jette sur la seconde épouse d'un homme divorcé ?

Pour le père Benedicti, le mariage du catholique avec le protestant ne compte pas !

« Le mari peut laisser sa femme huguenote et sorcière, et la femme le mari huguenot et sorcier. Pour ce que hérésie est une fornication plus grave que celle du corps, voire plus que la sodomie ; de sorte que celui mesme qui aurait commis un péché contre nature (ce que à Dieu ne plaise) peut faire divorce. D'icy je tire une conclusion, que le plus grand pécheur des catholiques n'est point si méchant que le plus juste des hérétiques, se juste il y a. De même une femme adultère de son corps pourrait bien laisser le mary hugenot, car combien qu'il ne soit adultère de son corps, il est toutefois adultère spirituel, qui pis est. » (Liv. II, c. VI, p. 191.)

Maintenant voulez-vous savoir ce que pensait en 1826 l'abbé Bergier, confesseur de Monsieur, frère du roi ?

« A ce sujet, nous avons deux questions à résoudre : la première, s'il est juste de punir les hérétiques par des peines afflictives, ou s'il faut les tolérer ; la seconde, s'il est décidé dans l'Eglise romaine

que l'on ne doit pas garder la foi jurée aux hérétiques, selon le Concile de Constance. »

Qu'est-ce qu'un hérétique ? « Celui qui a une opinion à lui, qui suit sa propre pensée et son sentiment particulier », et saint Fulgence achève de préciser : « Les bonnes œuvres, le martyre même ne servent de rien pour le salut à celui qui n'est pas dans l'unité de l'Eglise. »

Hors de l'Eglise, point de salut ! J'en suis d'accord pour ceux qui connaissent l'Eglise et la repoussent. Mais ceux qui l'ignorent n'ont-ils pas un mérite infini à la deviner et à se conduire chrétiennement sans être chrétiens et à faire les œuvres d'une doctrine dont ils n'ont pas la formule?

Socialement, le mal c'est la fornication, et non le concubinat. La doctrine des confesseurs est fausse parce que idéologique ; ils n'envisagent que la résistance au commandement. Tout ce qui est fortuit est pardonné. Une femme pèche chaque mois, mais par aventure, avec des gens différents et sans esprit de liaison ; on l'absout douze fois. Une autre avoue une liaison ancienne et appelée à durer, on lui refuse l'absolution. Le prêtre voit un mépris de la loi dans cette continuité. Or, l'être qui ne s'est donné qu'à un être, que ce soit légitimement ou non, mérite une estime relative.

Chaque fois que l'amour est unique et durable, il est digne ; chaque fois qu'il se pluralise et passe, il s'avilit ; et toute la casuistique du monde ne fera pas que ce qui ressemble le plus au mariage ne soit la meilleure chose, après le mariage lui-même.

Je crois donc que non seulement le mari qui a répudié sa femme peut en épouser une autre, mais je suis persuadé qu'il le doit, chrétiennement et socialement.

Il est plus chrétien de recommencer un effort vers l'unité que de se jeter en débauche; et il est plus social de prendre une seconde femme que de promener partout son désir adultère.

Car une chose n'est pas juste parce que Dieu la veut, mais Dieu la veut parce qu'elle est juste, dit saint Thomas.

Qu'une vaine crainte des propos stupides ne gêne point Votre Sainteté. L'immobilité n'est pas la vie; et ce qu'il y a de plus admirable dans l'œuvre ecclésiale, c'est assurément l'adaptation différente qu'elle a su réaliser, suivant les époques.

Le catholicisme n'a qu'un but : rendre Jésus sensible, Jésus aimable, Jésus présent : et à force de le sentir, nous finirons pas l'aimer assez, pour le chercher dans les voies de la perfection.

Qu'on ouvre et qu'on laisse entrer, sans trop de questions et de formalités, les pécheurs et les désorientés, au lieu de les arrêter sur le seuil par des façons rébarbatives.

Le mal en matière sexuelle, c'est la polygamie, ou la polyandrie, ou l'adultère; le bien, c'est la monogamie et la monandrie ou le mariage.

Tout les points de vue sont d'accord, religieux ou sociaux, sur cette proposition.

Il faut empêcher, à tout prix, l'adultère, et favoriser à tout prix le mariage. L'Etat l'a compris le premier en ôtant toute excuse à l'adultère et en autorisant le remariage. L'Eglise, au contraire, préfère la polyandrie et la polygamie au mariage; parce qu'il s'agit de sauver l'intégrité de son appareil despotique.

Est-ce un faux rapport que la pluralité des confesseurs absout la fornication de hasard avec un être de hasard et tient rigueur à une liaison sérieuse

et durable; douce aux luxurieux, elle se fait rude aux concubins.

Le concubinat, cependant, se rapproche du mariage et vaut mieux que la débauche. Que manque-t-il aux concubins, pour être des époux ? Le bon plaisir d'un pape qui fut concubin et qui faussa ou laissa fausser le texte de l'Evangile.

Que Votre Sainteté examine les canons, elle les trouvera inexorables et abusifs.

Faut-il prendre les paroles de Jésus comme des exhortations à la vie parfaite ou comme des ordres positifs, des conditions *sine qua non* du Salut?

En tout cas, on devra prendre pareillement les paroles adressées aux apôtres et celles dites aux fidèles! Si les premières ne sont pas de commandement, les secondes non plus; car aucun maître ne peut exiger que le disciple fasse plus que lui.

« On ne fait point un précepte de ce qui est au-dessus de la loi, » dit saint Ambroise, et il précise: le conseil invite, mais laisse libre; le précepte s'impose à la volonté. S'il est de précepte que le mari trompé doit faire vœu de célibat, il sera aussi de précepte que le prêtre « ne prendra ni or, ni argent dans sa ceinture, ni sac pour le voyage, ni deux soutanes, ni souliers, ni bâton ». Cela serait absurde, et le ministre du Seigneur transformé en vagabond ne pourrait plus remplir son ministère avec dignité. Mais le mari trompé et à qui il est interdit de fonder un foyer, n'est-il pas un vagabond sexuel, gêné, dans son rôle social et ses autres devoirs, par la nécessité de rechercher la tendresse d'une femme disqualifiée ?

L'Eglise, Très Saint Père, se compose de prêtres et de l'humanité; et jamais l'humanité ne fut représentée auprès du Pape : toute la discipline est

l'œuvre du roi et de la noblesse, pardon, du Pontife et de ses officiers, et ce n'est pas équitable.

Si Votre Sainteté juge inconvenante la forme de cette supplique, c'est qu'elle ignore ce que sont nos évêques et son nonce;et que leur indifférence insondable pour les âmes, leur identification de jour en jour plus complète avec les fonctionnaires civils étaient de sûrs garants de leurs mépris et de leur déni de justice. En outre, ils ont perdu depuis longtemps toute autorité, non tant par insuffisance que par entêtement dominateur. Les plus orgueilleux des hommes n'apprécient chez le fidèle que la passivité de l'obéissance. Ils ne s'estiment point missionnés pour convaincre, mais pour contraindre: ce sont des gendarmes, et non des apôtres. Leur arrogance éloigne les meilleurs: ils montrent leur rabat comme premier et dernier argument ; ce geste est trop archaïque. Il y a vingt ans, à Lisbonne, on assommait ceux qui restaient debout sur le passage du S. Sacrement et aujourd'hui on jette des pierres à celui qui le porte. Un excès en appelle un autre; et à Dieu ne plaise que je pallie aucun des attentats actuels contre le catholicisme: je suis allé sur les bancs de la correctionnelle en 1881 pour avoir protesté en faveur des moines expulsés. Aujourd'hui je n'irais pas. Ai-je moins de foi en Jésus, en Marie? Non, certes, ma foi s'est affermie dans l'étude. Mais je distingue entre la religion et le clergé, entre le dogme et la discipline, entre l'Evangile et les canons.

La bulle confirmative du Concile défend à tous, même ecclésiastiques de quelque dignité que ce soit, et séculiers de quelle puissance qu'ils puissent être, sous peine d'interdiction de l'entrée de l'église pour les prélats, et aux laïcs sous peine d'*excommuni-*

cation encourue par le fait : de commenter, gloser, annoter, remarquer et interpréter le dit Concile à quelque titre que ce soit, même à celui d'augmenter la force des décrets et d'en assurer l'exécution.

Un incrédule, après cette citation, s'arrêterait par mauvaise foi ; moi, fidèle, je mets, en épigraphe de ma supplique, ce passage de la même bulle de Pie IV qui justifie entièrement ma démarche : « Que s'il y a quelque chose qui paraisse obscur à quelqu'un, soit dans le terme, soit dans le sens des ordonnances, et qu'il lui semble pour cela avoir besoin de quelque interprétation ou décision, qu'il ait recours au Saint Siège apostolique. Nous nous en réservons l'éclaircissement et la décision et nous sommes prêt à pourvoir aux besoins. »

En vertu de cette invite du Pape, qui a terminé et promulgué le Concile de Trente, j'implore l'examen de Votre Sainteté sur les points suivants :

1° Est-il vrai que, par deux fois, saint Mathieu, d'abord v.31-32 et ensuite xiv-9, met dans la bouche de Notre-Seigneur Jésus-Christ la permission du divorce pour cause d'adultère ?

2° Est-il vrai que littéralement « celui qui répudie sa femme, sauf pour cause d'infidélité, et qui en épouse une autre », implique, selon la raison et la grammaire, que la permission de divorce nécessite la faculté d'un nouveau mariage ? Car autrement « celui qui répudie sa femme » ne commet point d'adultère. Ce sont deux actes différents, de rompre un lien et d'en former un nouveau. Ce qui constitue l'adultère, c'est le remariage, et non la répudiation. Donc, l'exception de répudiation doit s'entendre aussi du remariage.

Cette question n'est point de celles que l'Eglise peut se réserver, car elle ne comporte qu'une lec-

ture, non une interprétation. « Quicumque dimiserit uxorem suam et ALIAM DUXERIT, nisi ob fornicationis causam, mœchatur. »

Le canon 7 de la XXIVe session de Trente falsifie le texte saint : et cette falsification, ne pouvant être imputée à l'ignorance ou à l'étourderie, provient d'une volonté ferme d'alourdir le joug ecclésial, volonté excusable peut-être, par le but poursuivi, mais qui doit se rétracter devant l'évidence.

La pire hérésie serait celle de l'Église elle-même, si elle tenait contre la parole de son fondateur (ce qui ne se peut). Dès lors, les canons touchant le divorce cessent leur autorité puisqu'ils sont basés sur une fausse lecture du saint Evangile.

Est-il vrai qu'il y a dans les paroles de Jésus, comme l'Eglise l'enseigne, des préceptes et des conseils, des commandements et des exhortations?

Si l'Église fait de tous les conseils des préceptes, et de toutes les exhortations des commandements, elle doit mettre un joug égal sur les ecclésiastiques et sur les laïcs. Que le prêtre soit tenu à une observance aussi littérale que le fidèle.

Est-il vrai que les saints, par enthousiasme, et les ecclésiastiques, par une conception césarienne de leur pouvoir, ont préconisé les uns un idéal de perfection, et les autres une obéissance excessive, et qu'il y a lieu, pour le fidèle, d'implorer un soulagement devant des ordres excessifs, donnés par ceux mêmes qui n'eurent jamais à les subir ?

Est-il vrai qu'il y a, dans le clergé romain, un esprit d'entêtement qui confond l'intérémabilité du dogme avec les applications forcément changeantes de la discipline?

Est-il vrai, que l'hérésie, c'est-à-dire la pensée individuelle ou dissidente en matière de foi, a été,

et est encore, donnée comme le péché des péchés : ce qui est contraire à la raison et a permis à l'Eglise de commettre l'homicide, avec une effroyable cruauté?

Est-il vrai que la Papauté n'a jamais précédé le mouvement de l'opinion occidentale par des adoucissements aux mœurs, et que l'Inquisition n'a cessé que par l'intervention des gens du siècle?

Est-il vrai qu'il y a cent ans la Papauté condamnait à mort, pour un délit purement spirituel, Cagliostro, qui a péri en prison, sans qu'on puisse lui imputer d'avoir tué, ni volé, ni débauché personne?

Est-il vrai que les saints ordres, et même le sacrement du Saint-Esprit, le Suprême Pontificat, laissent subsister l'homme et ses tendances : et que l'infaillibilité n'est que dogmatique et non disciplinaire ; d'où il résulte que le catholique doit croire à ce que l'Eglise enseigne sur le mystère et accepter l'Immaculée Conception, mais non pas subir les sublimes exhortations des saints non plus qu'il n'obéit aux visions des poètes ; que la perfection, en un mot, ne saurait être que l'application de la volonté individuelle, et non la règle imposée à l'ensemble du troupeau?

On appelle simonie l'échange d'une chose temporelle contre une chose spirituelle. Au c. VIII des Actes paraît un certain Simon, qui pratiquait la magie. Mais il entendit Philippe. Lorsque ce Simon vit que le Saint-Esprit était donné par l'imposition des mains des apôtres, il leur offrit de l'argent (18-19) en disant : « Accordez-moi aussi ce pouvoir afin que celui à qui j'imposerai les mains reçoive le Saint-Esprit. » Mais Pierre lui dit : « Que ton argent périsse avec toi puisque tu as cru que le don

de Dieu s'acquérait à prix d'argent. » A cela Simon répondit : « Priez vous-mêmes le Seigneur pour moi, afin qu'il ne m'arrive rien de ce que vous avez dit. »

Appelons donc simoniaque le catholique qui vient dire au prêtre : « Faites-moi obtenir l'annulation de mon mariage. » Mais quel nom convient-il de donner au prêtre qui répond : « Donnez d'abord quatre mille, ou dix mille francs, ou cinquante mille » et qui, les ayant reçus, n'obtient pas ou même ne demande pas l'annulation? Car, avant que la S. C. que préside Votre Sainteté touche l'argent du simoniaque, le prêtre intermédiaire, l'officialité diocésaine, prélèvent chacun le plus qu'ils peuvent sur la somme.

Le prêtre, à vrai dire, ne promet pas l'annulation, mais il ne la déclare jamais impossible. Si j'ai cité le code de l'abbé Péries, le plus récent, le plus clair et le plus honnête, c'est pour montrer que, malgré le texte de l'indissolubilité, on trouve, dans les questions de for intérieur, une échappatoire à tous les cas.

Mais si ce prêtre médiocre ou escroc veut nous priver de la nourriture spirituelle et nous refuse les sacrements, en vertu de l'espèce de démence sacerdotale qui a inspiré et inspire encore les canons en matière laïque, alors, Très Saint Père, comme il s'agit du salut que nous voulons de toute notre force, nous crions afin qu'on nous entende et nous frappons, afin qu'on nous ouvre. Et nous crierons et nous frapperons jusqu'à ce qu'il nous soit répondu et jusqu'à ce qu'il nous soit ouvert. Et nous les appellerons par leur nom, par le nom de leur péché, et nous frapperons avec les propres armes qu'ils ont forgées contre nous. Car le royaume des

cieux appartient aux violents; et il ne se lasse point celui qui marche vers son Dieu, et il ne s'effraye d'aucun obstacle. En vain le clergé voudra fermer l'église au croyant ; le droit de l'amour l'emportera sur cette discipline inventée par une caste contre l'humanité. Il n'y a pas de Concile qui puisse m'empêcher d'adorer Jésus et d'appeler la Vierge ma mère; il n'y a pas de Père Jésuite qui ait le droit de se placer entre mon maître et moi. C'est au Christ que j'ai affaire, c'est à Marie immaculée que je vais : les Sanchez, les Gasparini ne m'arrêteront pas.

Votre Sainteté a des clés pour ouvrir, bien plus que pour fermer : son rôle de *délieur* l'emporte sur celui de *lieur*.

Forcés à prendre des airs de charité pour ne pas heurter l'opinion, les prêtres depuis cent ans s'efforcent à défendre l'indissolubilité du mariage au nom de la famille et de l'enfant.

L'expérience leur montre que les secondes unions, presque toujours heureuses, sont du moins très durables, et cela se conçoit : l'expérience acquise à nos dépens profite vraiment et ceux qui se choisissent ainsi savent ce qu'ils font. Quant à évoquer les mœurs du Directoire à ce propos, cela nous semble une détestable plaisanterie. En dehors des frais proprement dits, le divorce amène dans l'existence, même indépendante, de telles perturbations que nul ne s'y engage aisément.

En peu d'années, des milliers de remariages se sont produits, et ces concubins ne diffèrent ni par leur conduite, ni par la considération sociale des autres époux, sauf devant la grille du confesseur.

Quant à l'enfant, mieux lui vaut de vivre avec un seul parent que de voir des scènes de massacre en bas de l'échelle ou des scènes de cynisme en

haut ; il vaut mieux qu'il ne méprise qu'un seul de ses auteurs au lieu des deux ; il vaut mieux qu'un drame se soit passé que s'il en est le témoin ; il vaut mieux, pour lui, le baiser d'une marâtre ou d'un parâtre que les friandises d'un amant ou d'une maîtresse de passage.

Et parce que cela vaut mieux, il faut que cela soit !

Selon le catéchisme, l'Eglise est la société des fidèles répandue par toute la terre ; en réalité, l'Eglise se réduit au clergé et plus particulièrement à cinquante cardinaux italiens.

On dit que les prêtres représentent les fidèles. A peu près comme la maréchaussée représente le peuple et comme le seigneur représentait son village. Si Votre Sainteté croit entendre la pensée des catholiques parisiens lorsque Mgr Richard lui parle, elle se trompe ; elle n'entend que le chef des prêtres. Personne ne représente les fidèles auprès du Pape ; le tiers état ne saurait comment formuler ses doléances, forcément interceptées par la noblesse. Votre Sainteté ne nomme ni les évêques, ni les curés ; nous les recevons malgré nous : donc ils ne représentent ni le Pape auprès des fidèles, ni les fidèles auprès du Pape ! Votre Sainteté les accepte ou les subit comme nous les subissons, mais ils ne sont ni de son choix, ni du nôtre.

La suppression du pouvoir temporel a rendu un immense service à l'Eglise ; la dénonciation du Concordat rendra la vie à l'église gallicane.

Pour l'heure, il s'agit de chrétiens qui frappent à la porte de l'église et qui demandent les sacrements.

« Si vous ne pardonnez, votre père qui est dans les cieux ne vous pardonnera pas non plus » ; ces

suppliants sont des malheureux et non des coupables. Ils implorent cependant : au nom de celui qui a dit ses apôtres : « Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement. »

Sur ma conscience, l'annulation romaine est une question d'argent.

Le fait que beaucoup ont donné inutilement d'énormes sommes ne prouve rien que l'indignité des prêtres-avoués. A qui fera-t-on croire qu'un spécialiste est si peu sûr des questions canoniques qu'il puisse accepter quarante-quatre mille francs dans l'incertitude du résultat? Comme toute l'habileté consiste à payer également le défenseur du lien et l'avocat proprement dit, l'issue n'est douteuse que par le fait des intermédiaires.

La procédure *in forma pauperum* ressemble fort à la question du domicile pour le vagabond. Ni l'un ni l'autre ne s'inquiètent de l'opinion mondaine et, encore une fois, l'annulation n'intéresse que les gens connus et importants.

Il ne m'appartient pas de dicter à Votre Sainteté la conduite la plus sage. Le Saint Esprit, que j'invoque, seul peut opérer par son incréée lumière le grand changement ici humblement demandé.

Toutefois, Votre Sainteté ne laissera pas peser sur la Congrégation qu'elle préside une suspicion aussi infamante ni permettra aux prêtres le délit d'escroquerie : car simonie renferme l'idée de vente et ceux dont je parle reçoivent l'or et ne livrent rien.

Je me suis fait le coryphée d'une détresse digne de la pitié pontificale. A regret, j'ai montré la faiblesse humaine sous la tiare et sous le nimbe. N'était-ce pas le plus puissant des arguments en faveur des pauvres divorcés?

Je n'ai dénoncé personne : je ne veux pas affliger

même des coupables. Il suffit que leur commerce abominable cesse.

J'ai révélé le fait, et non les faits; le vol, et non les voleurs. Que cette charité tourne au profit de ceux que désole une injuste privation des sacrements.

Selon le dogme de l'infaillibilité, je suis prêt à me rétracter sur une bulle « motu proprio » de Votre Sainteté, car Votre Sainteté, parlant *urbi et orbi*, ne peut errer; mais je ne dois aux SS. Congrégations qu'une discussion déférente.

Que Votre Sainteté daigne pardonner toutes les expressions imparfaites ou intempestives de cette supplique et qu'elle m'accorde la bénédiction apostolique que je demande avec les sentiments d'une filialité indéfectible à la sainte Eglise Catholique.

PÉLADAN.



C'ÉTAIENT SEPT PRINCESSES

Au peintre Charles Guérin.

C'étaient sept princesses autour d'une fontaine,
Assises tristement, le menton dans la main.
Elles chantaient d'amour, et la brise incertaine
Soufflait dans leurs cheveux des parfums de jasmin.

Et l'on voyait l'une parfois mordre des roses
Et l'autre follement griffer la chair des lys.
Car elles savaient trop le sens secret des choses,
Et dans leurs voix pleuraient les beaux jours de jadis.

Le pays alentour semblait vu dans un rêve.
Au bord de bassins bleus montaient des palais blancs.
On entendait au loin déferler sur la grève
La mer, avec un bruit de soupirs somnolents.

Des paons, rouant sur des balustrades de marbre,
Ouvraient leurs éventails d'émeraude au soleil.
Midi brûlait. L'ombre était ronde sous chaque arbre.
On se sentait les mains lourdes, comme en sommeil.

C'étaient sept princesses autour d'une fontaine.
J'ai depuis bien longtemps oublié leurs doux noms.
Ce pouvaient être Alix, Rosemonde, Maleine,
Gertrude, Mélusine et Laure aux cheveux blonds.

Je me souviens que la septième, la plus belle,
N'avait pas de nom. Claire comme le matin,
Elle ouvrait de grands yeux couleur de mirabelle.
C'est elle que j'aimai dans ce temps si lointain.

L'ombre des lauriers noirs passait sur son visage.
Elle devait suivre en elle un rêve affligeant,
Car on voyait ses petits seins de vierge sage
Soulever de sanglots son gorgerin d'argent.

Je ne sais si j'osai la baiser sur la bouche,
Tant la douce avait l'air de chérir sa douleur.
Ce pays pourtant se creusait comme une couche
Et le ciel semblait la corolle d'une fleur.

Puis voici que j'oublie. Où donc t'ai-je perdue,
Mémoire d'un temps de reines en pleurs sinon
Au jardin de folie ? Et t'ai-je jamais vue,
O chanteuse triste qui n'avais pas de nom ?

Ah ! ne suis-je vraiment qu'un poète malade
Qui, féru d'amour pour le rêve qui le fuit,
Enchante sa peine au refrain d'une ballade
Apprise aux pages d'un ancien livre, une nuit ?

Non, mon âme à ce point ne peut être incertaine.
— Dans un lointain pays aux parfums de jasmin
C'étaient sept princesses autour d'une fontaine,
Assises tristement, le menton dans la main.

STUART MERRILL.

LE PARJURE

A Monsieur Henri de Régnier.

La lutte la plus terrible est celle que l'on entreprend contre sa conscience; la mort n'en marque pas toujours la fin, mais on y perd la considération de soi-même et l'orgueil de vivre.

Mariés depuis peu, après l'Italie ensoleillée et l'azur de la mer méditéranéenne, l'envie leur était brusquement venue de passer quelques mois dans le silence et le recueillement de pièces vastes et hantées de la seule ombre d'un passé grandiose et mélancolique. Après Venise la divine, où, dès le soir de leur hymen, ils s'étaient réfugiés pour apaiser leur soif intense de baisers et de caresses, après les autres villes italiennes, plus turbulentes, où leur joie d'époux-amants pouvait se manifester avec des rires, une halte reposante leur parut nécessaire. Le château de Kerdren s'offrait. Un décor austère, tout de feuillage rare, d'étangs sombres et verts, puis la campagne bretonne et, à quelques lieues, la mer multicolore, en faisait valoir à souhait la majesté séculaire. Les pierres noblement rassemblées ont ce privilège unique et merveilleux qu'elles s'adaptent parfaitement à ce qui les entoure, et que, par elles, tout ce que l'œuvre humaine a d'éphémère et de vain revêt, avec les siècles, un caractère de noblesse et d'éternité habituel aux œuvres naturelles ou divines. Il

en est des vestiges du passé comme de la mémoire des hommes : le temps les fait resplendir ou s'assombrir davantage, selon que brille le soleil du souvenir ou que s'impose la nuit affreuse de l'oubli. Les ruines elles-mêmes dégagent ce charme tout-puissant, et, comme à la vue du torse mutilé et toujours superbe de quelque déesse souterraine que l'on remet enfin au grand jour, ce spectacle angoisse et console à la fois par son double aspect de vétusté sereine et de beauté toujours jeune. De tels vestiges attestent en faveur des temps abolis et affirment leur ancienne splendeur et leur règne éternel. Le temps, qui brise le chapiteau ou le fût d'une colonne et couche dans l'herbe la statue jadis orgueilleuse, les fait du moins choir avec grâce et leur prépare un décor digne de leur beauté qui veut la solitude, la nature harmonieuse ou, seulement, le pas furtif d'un passant. Autour, l'herbe ondoie; en automne les feuilles mortes préparent au marbre un fragile linceul de bronze et d'or, un pétale de pourpre marque une plaie imprévue au torse nu d'un dieu, un autre fleurit d'azur le poing rude d'un guerrier; plus loin, un arbre chante avec le murmure de son feuillage et le cri d'un oiseau solitaire. Ainsi, le passé revit par ses ruines avec la piété de la nature complice, et la magie d'un décor respecté suffit à montrer encore à travers les siècles son ancienne splendeur.

Le château de Kerdren ne manquait point de ce charme. Sa base, sous la caresse rampante des lierres et le baiser humide des mousses, avait pris cette patine verte et glauque, comme de bronze longtemps immergé, qu'ont certains rocs marins, et ses hauts murs, que, tour à tour, la pluie furtive ou obstinée, les aurores indécises, le soleil éblouis-

sant de midi, les crépuscules de pourpre et les soirs d'ombre, les nuits lunaires, la neige blanche des hivers et la neige multicolore des arbres en fleurs, les brusques tempêtes de vent et d'eau avaient lavés, caressés, brûlés, gardaient la trace indélébile du temps. Suivant la saison et suivant l'heure, il apparaissait à la fois immuable et nouveau : gris et mélancolique sous la pluie, rose et comme de légende à l'aurore, de marbre et d'or sous le soleil, de pourpre et de cuivre et comme anéanti dans l'incendie crépusculaire et bientôt indécis et sombre à la tombée du soir, féerique et bleu au clair de lune, massif sous la chappe blanche des neiges, agrémenté de sculptures fantasques par le gel ou bravant la rage hurlante des tempêtes ; tel il apparaissait, tour à tour lumineux ou sombre, avec, suivant la saison et suivant l'heure, un air d'accueil ou de menace; mais sa silhouette énorme et délicate à la fois et de noble architecture attestait toujours la gloire séculaire et la fortune orgueilleuse d'une famille, — celle d'Edwige de Kerdren.

Orpheline de bonne heure, Edwige de Kerdren avait été recueillie par une vieille tante célibataire dont l'humeur un peu misanthropique et l'amertume se plaisaient à cette image continuelle de la dévastation. Fort dévote, mais très tendre au demeurant et jolie jadis, on disait même, sous le manteau, qu'elle avait aimé passionnément, jusques et peut-être y compris l'abandon d'une vertu précieuse, un jeune et séduisant secrétaire d'ambassade; mais celui-ci, insensible ou infidèle, avait fait bientôt un riche mariage de raison, et sa désinvolture ou sa cruauté affecta à ce point la pauvre amoureuse qu'elle en resta célibataire et aigrie pour jamais.

Depuis lors, malgré les ans qui serraient davantage les lèvres dans un pli d'orgueil et de souffrance et auréolaient peu à peu de neige vénérable le front quasi monacal, la plaie secrète n'en saignait pas moins au fond du vieux cœur mal résigné. Son amour, d'autant plus violent qu'il avait été chaste, en tout cas mal satisfait, essaya le baume de la religion, et sa douleur s'endormit peut-être au rythme indécis et berceur des psaumes et des prières. La femme, ayant échoué à la séduction d'un homme, entreprit la conquête de Dieu.

La tâche était ardue à en juger par sa mine inquiète, mais à voir sa ferveur jamais lasse et ses yeux toujours levés au ciel en l'attente du signe précurseur, elle ne désespérait point de la mener à bonne fin. Sa présence créait une atmosphère angoissante et aggravait encore le silence pesant des hautes salles désertes où sa marche furtive et sa voix basse n'éveillaient aucun écho. En un mot, elle ne semblait plus du monde, et ses nobles aïeux, qui, du haut de leurs cadres d'ébène ou d'or, la regardaient avec des yeux amis, formaient son unique société, étaient les derniers témoins muets de sa vie solitaire. Près de cette personne, vivant dans le culte exclusif du passé et l'espérance d'une prochaine délivrance, et dans l'austère demeure de ses pères, Edwige avait grandi. Elle s'étonnait toujours, avec une crainte obscure et secrète, de la vieille dame qui, les doigts obstinément croisés sur un livre de prières et les yeux baissés, semblait somnoler doucement au coin de l'âtre et ne sortait de temps à autre de son apparente apathie et de son rêve sans fin que pour lui mettre au front un baiser dont la chaleur surprenait de lèvres aussi minces. Parfois encore, elle lui ser-

rait dans ses mitaines de soie noire ses doigts frêles de fillette et scrutait longuement son visage inquiet d'un œil bientôt vif et toujours beau, pour découvrir, dans la ligne indécise de la bouche, la courbe du front, la flamme du regard et l'ovale un peu long de la face, l'épanouissement prochain qui révélerait enfin la marque certaine des aïeux; car à son amour immense et confiant de Dieu, cette avant-dernière des Kerdren mêlait le culte du passé, et son orgueil du noble nom qu'elle portait s'humiliait à peine à l'évocation du nom divin. Le sang bleu d'une glorieuse lignée lui semblait aussi pur que la pourpre adorable qui, ruisselant des cinq plaies de Jésus crucifié, atteste, à travers les siècles, l'originelle cruauté des hommes.

Mais ces manifestations extérieures d'une tendresse anxieuse et secrète étaient plutôt rares, et, dans cette solitude et dans ce silence, l'enfant s'ennuyait. Ses seules joies étaient de venir babiller avec les nonnes blanches d'un cloître proche où sa tante la voyait déjà Mère supérieure comme l'une des aïeules, ou de se promener dans les allées du jardin, car, si le vieux château était austère et sombre, les crevasses énormes de ses murs épais, les sculptures de ses hautes fenêtres et les bois d'alentour étaient pleins de murmures et de chansons. Et, dans l'aube claire ou le crépuscule assombri, Edwige s'amusait au vol capricieux ou rapide des oiseaux prompts, tandis qu'il lui prenait des envies d'être folle et joyeuse comme eux. Parfois même, un grand rire frêle d'insouciance et de jeunesse la secouait toute à les voir se quereller pour une graine au bord de quelque gargouille ou sur l'antique blason de pierre des Kerdren, et, parfois aussi, après de longues courses solitaires et force-

nées où elle luttait de vitesse avec eux, le repos s'imposait, mais, craignant de troubler la songerie de la vieille dame, toute essoufflée, elle s'empressait vers le cloître. Les nonnes et même la Mère supérieure, grave et souriante, avec ce sens inné de la maternité qu'ont toutes les femmes et qui se manifeste dès l'enfance, l'accueillaient toujours avec des baisers et des câlineries. Quelques-unes même, dont les seize ou dix-huit ans avaient encore la grâce provocante et coquette de filles à marier, abandonnaient promptement la prière commencée ou la grave méditation, et, furtives et blanches, emmenaient Edwige au fond du jardin fleuri où leurs rires et leurs courses folles pouvaient se donner libre cours. Les joues pâles se coloraient de rose, le carmin vif des lèvres s'ouvrait dans un rire sur les dents saines et blanches, les yeux luisaient sous le voile et les souffles précipités faisaient saillir sous la bure austère des seins jeunes et fermes.

Ces heures étaient les meilleures pour l'enfant, et pas un jour ne passait sans qu'elle vînt au cloître. D'ailleurs, tout de celui-ci lui plaisait, et son âme s'y distrayait à l'aise. Austère, certes, il ne l'était point cependant comme le vieux château; ses murs blancs n'inquiétaient pas comme les hautes murailles qui, là-bas, dressaient leur masse orgueilleuse et sombre, et son silence même était accueillant. Le murmure continu des prières, les pas furtifs éveillant à peine le bruit des rosaires le long des jupes droites et rudes, les chuchotements des novices bavardes et promptes au rire discret, et la cloche dont le timbre clair les faisait mettre toutes à genoux, semblaient la chanson même du silence. Dans ce calme heureux et cette paix profonde, au

fil des heures uniformes et lentes, l'âme, doucement, sans heurt, se laissait aller à une douce léthargie. Le parfum des fleurs fraîches, l'encens brûlant continuellement, la chaleur douce entretenue par les cierges aidaient encore à cette abdication complète de la volonté, et la vie y devenait toute machinale, sans regret du passé, sans souci de l'heure présente, sans inquiétude de l'avenir...

Mais Edwige grandissait ; ses seize ans étaient proches, et sa vieille tante voyait avec une joie orgueilleuse son visage se modeler à l'image des ancêtres. Le front vaste et bombé, les yeux parfaitement beaux, le nez droit aux narines frémissantes, les lèvres un peu minces et d'une ligne harmonieuse, le menton grand et volontaire et l'ovale un peu long de la face révélaient déjà sa noble ascendance. C'était vraiment une Kerdren. Mais avec l'âge son caractère se modifiait aussi. Comme son visage, son âme se formait, et, dans cette ombre d'autrefois et par le fait d'une vie solitaire et silencieuse, il était naturel qu'elle fût en tous points semblable à celle de sa compagne — moins la dévotion. Les religieuses la voyaient moins, mais en revanche elle se plaisait davantage à promener sa mélancolie et sa grâce languissante dans le jardin et les bois d'alentour. Et ce changement moral était encore le sujet d'une grande joie pour sa tante. Elle y voyait l'indice d'une vocation religieuse certaine, et dans sa piété orgueilleuse elle la contemplait déjà abbesse vénérable et mère supérieure comme l'une des nobles aïeules. Cette rare recrue offerte au Seigneur lui semblait devoir récompenser dignement sa vie de sacrifice amoureux et d'amour divin.

La jeune fille, indifférente et grave, avec, aux lèvres, ce pli d'orgueil et d'amertume qui la faisait

plus Kerdren encore, tout entière à son rêve, promenait toujours sa mélancolie grandissante, tantôt dans la campagne bretonne, tantôt dans les hautes salles désertes du vieux château. Cependant, le calme ombreux des bois la tentait toujours, mais ce n'était plus comme en son enfance, quand les oiseaux prompts la mettaient en joie, et, si elle regardait encore leur vol rapide ou capricieux, c'était pour envier leur liberté. Là, du moins, plus près de la nature, dans la grande âme universelle et tendre des choses, elle se sentait plus à l'aise pour rêver. Les siècles de gloire de sa famille pesaient moins à ses épaules frêles. Elle était jeune, et l'amour la réclamait pour son œuvre adorable et divine.

Un endroit, entre autres, où elle pouvait librement songer, lui était cher. Près d'un étang, dont la profondeur glauque et verte s'aggravait encore de l'ombre frissonnante des arbres proches, un hémicycle de pierre s'appuyait aux rochers. Combien de couples avaient dû s'y enlacer et combien de passants solitaires avaient dû s'y asseoir! De là, Edwige aimait à voir naître le jour et descendre le soir, et son rêve était doux. Le visage entre ses mains ou les doigts à la tempe, assise, elle songeait. En se penchant un peu et en écartant les herbes hautes de la rive, elle voyait frissonner son pâle reflet dans le miroir que lui offrait l'onde immobile. Elle secouait alors sa vaste chevelure blonde délivrée de la morsure du peigne, et ses mains longues et pâles semblaient agiter triomphalement une moisson d'algues merveilleuses. Ses yeux gris luisaient d'espoir et de jeunesse, et l'humble cloche, dont les notes lentes s'attardaient un instant autour d'elle, semblait promettre à son

âme anxieuse des heures prochaines de bonheur et d'amour.

En un mot, c'était une fleur dont l'épanouissement ne demandait qu'un souffle chaud et la venue du magicien...

Mais rien n'en signalait l'approche... Toujours solitaire, elle semblait devoir se faner dans cette attente ou prendre le voile à bref délai, quand sa tante mourut avant que ses vœux ne fussent exaucés. Par bonheur, à son lit de mort, la vieille dame ne fit point promettre à sa nièce d'entrer au cloître. Le fait lui paraissait tellement indéniable que cette dernière précaution lui sembla superflue, et l'orgueil d'avoir assuré une âme au Seigneur lui fit rendre la sienne avec plus de facilité.

Seule de nouveau, Edwige de Kerdren fut recueillie par des parents éloignés, ceux-ci mondains et charmants, et ce fut son entrée dans le monde. Mélancolique, douce et grave, et sans rien de ce charme factice habituel aux jeunes filles ordinaires, elle étonna et parut gauche et sauvage. Mais le magicien vint, le souffle d'amour passa et la fleur rare put s'épanouir à l'aise. Un familier de la maison, le comte Aulnay de Sainte-Croix, gentilhomme de haute et discrète élégance, qui gardait, malgré les plus exquises façons, une grande grande allure d'indépendance, comprit tout ce qu'il y avait de beauté secrète, de charme intime et de fière noblesse en cette enfant trop pâle, et, promptement, il l'épousa.

Jeunes, beaux tous deux, de grande fortune et de famille illustre, le destin se montrait favorable et la vie leur souriait.

Ce fut d'abord Venise la Divine, que protègent

à jamais les grandes ailes d'ombre et d'or d'un passé magnifique et légendaire, Venise où leur enchantement dura de longs mois dans les baisers et les caresses qui n'apaisaient point leur soif amoureuse ; puis d'autres villes italiennes plus turbulentes entendirent leur beau rire d'époux-amants. Enfin, le désir leur vint de passer quelque temps dans le silence et le recueillement, et, d'un accord unanime, ils choisirent le château de Kerdren. Leurs sens apaisés et leur amour immense et calme s'y promettaient de longues et sûres joies.

Par un matin d'automne, ils en franchirent le seuil longtemps désert, et la haute taille du comte s'inclinait tendrement vers l'aimée qui, émue et confiante, frissonnait tout entière sur son cœur.

La cloche humble et légère du cloître proche sonnait pour eux de façon solennelle et joyeuse à la fois, et cette heure était belle d'amour et de bonheur...

Le vieux château familial vécut d'une nouvelle vie amoureuse et divine. Ses hautes salles, naguère sans écho et hantées de la seule ombre austère du passé, résonnèrent bientôt. Au bras de son mari ou pendue à son cou, Edwige passait. Elle chantait, et sa voix voluptueuse et meurtrie faisait frissonner le comte ; elle était joyeuse et folle de bonheur, et le beau rire pourpre et divin de ses lèvres semblait rendre attentifs ses aïeux à jamais immobiles en leurs cadres d'ébène ou d'or. L'amour était là, et son charme tout-puissant éveillait les choses de leur sommeil séculaire et profond. Le silence et le recueillement ne résistaient pas à son souffle impérieux. Tout renaissait... Les bois d'alentour frissonnaient davantage, et le murmure de

l'arbre et le chant de l'oiseau avaient plus de langueur. Tout renaissait malgré l'automne, et le vieux banc de pierre au fond du jardin accueillit souvent l'étreinte d'Edwige et du comte. En se penchant un peu sur l'étang glauque et en écartant les herbes hautes de la rive, ils voyaient frissonner leur double reflet dans le miroir que leur offrait l'onde immobile, et, parfois, quand naissait le jour ou que le soir lentement descendait, l'humble cloche dont l'écho venait mourir là semblait leur assurer la toute-puissance de l'amour.

Les nonnes elles-mêmes, qui, sans rougir, les voyaient s'étreindre bouche à bouche, et, les mains à la taille, rire ou rêver, sentaient un trouble étrange les envahir, et, jamais comme en ce temps-là, le Seigneur n'eut l'offrande de fleurs plus fraîches et plus odorantes, jamais prières plus ardentes ne montèrent vers Lui, jamais les seins inutiles, voués à l'amour mystique de l'Epoux divin, ne furent plus fermes et plus frémissants sous la bure austère et rude.

L'hiver vint. Les époux devaient faire figure dans le monde; nom et fortune leur imposaient ce sacrifice qu'ils se promettaient bien d'abréger le plus possible. Ils rentrèrent à Paris et laissèrent le château reprendre son grave aspect d'autrefois.

Ce furent encore, malgré les fêtes fastidieuses et longues, les réceptions et le train ordinaire et monotone du monde, quelques heures enchantées, d'autant plus précieuses qu'elles étaient rares, où leur mutuel amour put se manifester avant la fin. Ces heures devaient être les dernières, car, au milieu de la saison, par un soir de neige lente, un mal subit et imprévu enleva Edwige. La fleur mer-

veilleuse, qu'un souffle d'amour avait fait épanouir, abandonna sa tige trop frêle comme ces roses éphémères que les premières brises effeuillent au soir de leur floraison, et dont il semble que l'agonie odorante veuille laisser un regret éternel et doux et plus désespérer par sa promptitude qu'effrayer par le spectacle lamentable de leur déchéance.

Elle mourut... Le temps d'un baiser qui voudrait sceller à jamais la bouche ardente aux lèvres déjà froides; le temps d'une étreinte où deux cœurs longtemps unis ne battent plus ensemble, où l'un vibre toujours selon le flux tumultueux et pourpre d'un sang prompt, tandis que l'autre s'affaiblit selon le reflux inexorable de la mort prochaine; le temps d'un bref adieu déchirant, et la femme, hier encore amoureuse et vivante, n'est plus qu'une statue immobile et froide que l'on couche en son linceul de pierre.

La douleur du comte Aulnay de Sainte-Croix fut immense et profonde. Dans la chambre nuptiale et si tôt mortuaire, il sentait sa raison sombrer. Il lui fallait fuir à tout prix, fuir le souvenir obstiné, fuir, fuir encore!... Mais voyages forcenés, paysages nouveaux, cieux inconnus ne l'apaisèrent point. On porte la douleur en soi comme un cilice, et chaque heure en avive encore l'acuité comme si une main implacable mettait du sel dans les plaies saignantes.

Las et résigné, il revint au château de Kerdren.

Les hommes, lorsque le bonheur les affole, que les frappe quelque deuil ou qu'un obscur pressentiment les menace, aiment d'ordinaire à se réfugier où d'autres, avant eux, ont aimé, souffert ou craint. Il en fut ainsi pour le comte Aulnay de Sainte-Croix. Par un soir d'automne, et sans doute

de par l'obscure puissance de son destin, ses pas le conduisirent vers le Passé, hôte austère et silencieux. La cloche sonnait de façon solennelle et funèbre, et cette heure était lourde de menaces, mais il n'y prit point garde. La vie n'a d'autre importance que celle que l'on veut bien y attacher, et maintenant la sienne importait peu au comte.

Les larmes veulent plus de silence que les baisers, la douleur plus de solitude que la joie, et, sans nuire à la chère mémoire, sans amoindrir son culte pour la Morte adorée, les jours passèrent.

Tout lui rappelait Edwige et leur amour : là, enfant insouciante, elle avait passé rieuse et légère; là, jeune fille grave, elle avait rêvé, anxieuse et attentive à l'éveil de son cœur; là, enfin, ils s'étaient aimés. Tout lui rappelait Edwige : les hautes salles désertes, les bois d'alentour, l'étang glauque où leur double reflet avait frissonné, et la cloche du cloître lui remémorait la beauté des heures anciennes. Les aïeux eux-mêmes lui rappelaient celle qui, grave et tendre, se dressait aussi dans la prison étroite du cadre et n'offrait plus qu'une image adorable et vaine. Leurs visages étaient pareils, leurs gestes semblables, dans la ligne pure des lèvres s'épanouissait son sourire, dans les yeux hautains ou doux reparaissait sa pensée ou renaissait son rêve. Ces aïeux! il les chérissait dans le souvenir d'Edwige. La Religieuse, dont les longues mains pâles semblables aux siennes pressaient sur sa poitrine la crosse abbatiale avec le geste familier dont Edwige amoureuse comprimait l'émoi de son cœur; une Kerdren, favorite d'un Roi, dont la beauté célèbre s'auréolait de la même chevelure blonde, somptueuse et lourde et dont la ligne harmonieuse et souple révélait la même volupté divine;



un Philosophe illustre, dont les beaux yeux de songe reflétaient la même âme tendre; tous enfin : celui-ci avec un simple geste, celui-là avec le menton volontaire et le front haut, cet autre avec le nez droit aux narines frémissantes, ceux-ci avec l'ovale un peu long du visage, tous rappelaient au comte la morte adorée. Et lui-même, dont l'attitude hautaine et douloureuse s'harmonisait parfaitement au cadre austère et sombre que son désespoir avait choisi, semblait l'hôte de tous ces fantômes, le dernier survivant d'une époque abolie. Parmi les aïeux immobiles, il se trouvait à l'aise pour rêver; aux heures fréquentes d'angoisse et de douleur révoltée, ses mains pouvaient se joindre sous leurs yeux indulgents et son culte du souvenir s'y manifester avec la ferveur d'un prêtre solitaire. Son enveloppe charnelle lui importait si peu et sa vie était tellement intérieure que la pensée ne lui vint même pas de s'affranchir enfin d'un cœur brisé en l'achevant. Il était de ces hommes que le désespoir sournois mine peu à peu avant de les abattre sur le marbre du tombeau et qui restent lucides — affreusement. Il ne se portait pas à de grands cris, ses poings ne se tendaient point dans l'ombre pour maudire le Destin, et si ses mains se joignaient quelquefois, c'était pour prier comme il l'aurait fait près d'Edwige ressuscitée,— avec extase. Il rêvait et pensait plus qu'il ne pleurait; la chair n'existait plus en lui, et, noble et grave, il semblait plutôt le gardien d'une mémoire que le survivant d'un couple désuni par la mort.

Ainsi, la douleur violente des premiers jours faisait place à ce qu'il y a d'éternel et de divin chez l'homme : la pensée, et l'atmosphère du vieux château, propice aux méditations sereines, y contribuait pour beaucoup.

Cependant, dans cette solitude, une compagne dévouée lui était venue, et, dans ce silence, montait parfois une voix frémissante. Amoureux fervent, désespéré hautain, il était naturellement et profondément artiste. Entre toutes les manifestations du génie, la musique lui plaisait. Elle seule a ce privilège unique et merveilleux de marquer l'éveil des peuples et leur apogée; en elle, il y a quelque chose de la plainte inconsciente d'un être qui naît, du souffle anxieux de l'être que l'on va livrer en pâture à la vie, du cri d'allégresse et de reconnaissance de l'homme qui dresse au ciel la palme échue à sa main victorieuse, et en elle aussi règne l'harmonie profonde et savante des choses éternelles. Elle est le point culminant de tous les arts puisqu'elle ne s'impose pas comme les autres; ceux-ci sont plastiques, elle seule est d'essence purement spirituelle. Une statue, un tableau oblige l'œil et la pensée à une étroite collaboration, et, de plus, la peinture et la sculpture exigent une lutte, une conquête sur la matière qui les révèlent primitives. Dans ce cas, l'artiste est encore un artisan; sa pensée est captive du marbre ou à la merci d'un jeu restreint de couleurs. Son art n'est que l'expression brutale d'un fait, d'une attitude; la musique est l'expression multiple et diverse du rêve. Qu'une phrase musicale trace dans l'air sa parabole sonore, chacun brode à son gré sur le thème initial, selon sa joie ou sa tristesse, et prolonge intérieurement l'essor de la fusée enfin épanouie. L'effet en est voluptueux, tendre, héroïque selon qu'il rouvre la source de larmes anciennes, ravive la pourpre d'une blessure ou réveille l'écho d'un rire adorable. Et cela par le seul prestige d'une corde frémissante ou la magnificence d'un cri de bronze et d'or.

La musique ne s'impose pas, elle crée seulement l'atmosphère sonore où chacun peut faire évoluer à l'aise le héros de son rêve et édifier l'éden de son désir. La musique est aussi l'âme de la danse, plaisir sacré. Elle veut le silence autour d'elle, et toutes les religions emploient nécessairement cet agent émotionnel qui prépare l'âme aux extases divines et la livre, frémissante et charmée, au geste fécondant du Semeur. Ses ondes sonores propagent mieux la bonne parole que le plus bel acte de foi. Elle est le meilleur adjuvant de la prière. Sous les voûtes propices des hautes cathédrales, les orgues éclatantes stimulent l'allégresse des fidèles assemblés et portent jusqu'aux cieux leurs hosannas victorieux. Elle rythme, élargit et donne plus de majesté au geste qui bénit.

Le soir, au bord des mers anciennes, les sirènes charmaient mieux le passant attardé par leur voix mélodieuse que par leur buste lumineux et fleuri émergeant des flots assombris. Les bras étendus pour étreindre ne faisaient que suivre le rythme du chant impérieux et tendre, l'appel à la double extase de l'amour et de la mort, jeté par-dessus la grande voix funèbre de l'abîme où le passant tombait bientôt et défaillait, avec, aux lèvres, le premier cri de la volupté et le dernier soupir de l'agonie. Aussi bien, toutes les légendes amoureuses et héroïques nous viennent-elles, à travers les siècles, sur les ailes harmonieuses et frémissantes de la musique. Au fond des campagnes, un chant garde parfois de l'oubli les hauts faits d'un grand Capitaine; une fille simple, au bord d'une fontaine, chante à mi-voix, et son murmure raconte les amours malheureuses d'un couple célèbre; le soir, dans la maison close, les fileuses disent la vieille histoire du che-

valier parti en Terre-Sainte, dont la fiancée solitaire, quenouille d'or aux doigts, obstinée et toujours fidèle à son amour, fila longtemps, longtemps, le voile nuptial qui lui servit de linceul.

La musique! tout homme en subit l'influence secrète : les pipeaux sous les doigts habiles du pâtre, l'orchestre riche et sonore, qui prête un instant des ailes invisibles à la danseuse tournoyant dans un frisson de soie, éveillent dans l'âme des échos qui en révèlent la toute-puissance éternelle; primitive ou savante, elle est toujours belle.

Quand le comte jouait et que ses doigts effleuraient les cordes frémissantes du violon ou s'y attardaient longuement, le vieux château semblait s'éveiller de sa pesante léthargie; un silence moins hostile et quasi religieux accueillait l'une des manifestations — celle-ci sonore — de la Beauté, dont les expressions se renouvellent incessamment — multiformes comme la vie qui les crée, éternelles comme le souffle divin qui les anime.

Ici, le désespoir en faisait la voix plus humaine, et la Beauté, pour dissimuler son éblouissante nudité sous de longs voiles sombres, n'en apparaissait que plus noble.

Mais les jours passaient; le printemps était proche... Or, un matin que le comte Aulnay de Sainte-Croix songeait, le front entre les mains, derrière lui la porte s'ouvrit et une femme parut. Tout à son rêve, le bruit sourd du battant de chêne épais se refermant, pas plus que le frémissement des jupes sur les dalles ne lui firent tourner la tête, et il fallut que la visiteuse parlât. Il la reconnut vite : c'était la belle Maud Astorg. Un peu gêné et mal remis encore, mais toujours mondain et de

grande politesse, il l'accueillit avec grâce et, debout, la vit qui, féline et souple, le regardait avec un sourire furtif. Comme l'étonnement du comte était visible, bien vite, avec des mots gentils et des gestes gracieux, elle s'excusait et donnait un motif plausible à sa visite. Certes, celle-ci était fort incorrecte, mais elle sut fort habilement la faire excuser. Veuve depuis peu, — et lui-même s'il ne le savait déjà avait dû s'en apercevoir à sa mise, — elle s'était retirée à quelques lieues de là, dans un cottage, au bord de la mer. Par hasard, elle avait appris un mois auparavant la présence du comte au château et se serait empressée de lui rendre visite à ce moment si elle n'eût craint qu'une telle liberté ne parût trop grande et que sa solitude fût trop exclusive. « Cependant, concluait-elle en s'éventant d'un mouchoir fin qui, tout à l'heure, allait dissimuler l'éclat de ses yeux humides, les mêmes grandes douleurs aident les cœurs éprouvés à se mieux comprendre, et, d'ailleurs, j'estimais trop Mme de Kerdren pour ne pas partager votre deuil et y compatir... » Une grande heure elle parla. Emue et tendre, elle s'apitoyait sur le malheur du comte et sur le sien; sa voix douce évoquait tour à tour la Morte bien-aimée et feu son mari, et, quand elle se fut retirée, le solitaire était moins triste. Des souvenirs, antérieurs à son mariage et que le souffle de la mort avait dispersés, lui revenaient, et une mélancolie qui n'était pas amère faisait place en son âme à la douleur affreuse des mauvais jours. Il lui semblait respirer un bouquet ancien dont le parfum délicieux abolissait pour un instant l'odeur habituelle des fleurs funèbres. Une torpeur délicieuse l'envahissait peu à peu. Il revoyait Maud deux ans et plus auparavant. Elle était déjà la belle Maud

Astorg. Des bruits étranges couraient sur son compte sans que rien de précis vînt leur donner créance complète, et, comme elle avait une parfaite éducation mondaine, qu'elle savait recevoir de façon exquise, on lui faisait bon visage et on l'acceptait même avec empressement. Fort belle et d'une grâce captivante, elle avait en outre un salon fort couru et cela suffisait à lui assurer l'unanimité des suffrages masculins et l'envie des femmes. L'étrangeté de sa vie résidait surtout en l'absence continuelle du mari que nul ne pouvait se vanter d'avoir vu. Elle l'expliquait tout naturellement et prétendait celui-ci fort riche banquier en Amérique, où, d'ailleurs, elle était censée se rendre une ou deux fois l'an. Certains hommes, avec des yeux complices, en souriaient parfois.

En réalité, et le comte, ainsi que la majorité de ses plus assidus visiteurs, l'ignorait certainement, c'était une redoutable et subtile aventurière. Mariée, certes, elle l'avait été et l'était même encore, mais, après avoir épuisé son premier mari de caresses et tué bientôt de désespoir, elle avait promptement abandonné l'autre dont la complaisance n'était pas assez grande. De Philadelphie, disait-elle, — ou d'ailleurs, disaient les sceptiques, — elle vint à Paris où elle comptait triompher aisément. Patiente et acharnée, elle sut peu à peu se faire bien voir et se faire rechercher bientôt. Les réceptions qu'elle donnait étaient renommées autant que la grâce de l'hôtesse. Sans un sou vaillant, elle dépensait sans compter, de par les libéralités de plusieurs amants anonymes, dont la luxure se plaisait à voir leur femme et leur maîtresse se sourire, et qui pouvaient en famille jouir secrètement du double triomphe magnifique de leur idole et de leur bon génie do-

mestique et avoir ainsi sous la main le nécessaire et le superflu. Non pas seulement belle, mais pire, la victoire lui était assurée. Sous un Roi, elle eût dirigé les destinées du pays. Son torse de déesse abritait un cœur froid et ambitieux, et la chaleur de sa fauve chevelure odorante ne faisait éclore que des pensées pratiques et des calculs sûrs. Laide, elle aurait quand même triomphé, mais par des moyens plus obscurs encore; belle, un sourire, un regard lui assurait la proie convoitée. Elle devait être de la race de ces grands conquérants qui s'arrêtent parfois en cours de route à piller, violer et détruire par jeu — menues joies de la guerre dont s'amuse un instant leur fatigue, mais qui ne leur font pas oublier le but à atteindre. L'amour lui semblait un accessoire agréable propre à fortifier son prestige et à décider parfois de la victoire. Son âme était redoutable autant que son corps était beau. Nul de ceux qu'elle avait choisis ne pouvait se vanter de s'être dérobé à son charme, et le comte Aulnay de Sainte-Croix devait succomber comme les autres. Elle avait appris son veuvage dès le premier jour et connaissait depuis longtemps le lieu de sa retraite, mais, avant d'entreprendre quoi que ce fût, elle voulait lui laisser quelque répit. Elle craignait de troubler les larmes et les révoltes des premiers jours. Une hâte trop grande aurait pu compromettre le succès de son entreprise, et, toujours à l'affût, elle attendait dans l'ombre. Elle attendait le calme las qui suit les grandes douleurs et elle comptait en outre sur la robuste constitution du comte, qu'une longue abstinence charnelle finirait par exaspérer. Elle attendait le moment favorable, et, lorsque celui-ci lui parut arrivé, elle se montra. Sa victime était sans défense.

Son deuil, véritable quant à l'objet mais non pas par la douleur, permit à l'aventurière d'apparaître avec un masque nouveau approprié à la situation et de mettre ses larmes hypocrites au service de son plan admirable et simple. Ses anciennes relations, quoique toutes superficielles avec le couple, autorisant de telles visites, elle vint, revint, et chaque fois la mémoire tendrement évoquée de la Morte l'aidait à pénétrer plus avant dans l'âme du comte; en pratiquant le culte du souvenir, elle préparait le triomphe prochain de la chair.

Le comte, un peu gêné au début, sentait maintenant un trouble étrange l'envahir en présence de cette femme. Dans le désarroi de son cœur, un souffle impérieux de volupté passait. Ce corps, qu'il devinait de carnation éblouissante sous les voiles de deuil, cette chevelure fauve, dont la splendeur éclipsait l'éclat des joyaux et qui laissait longtemps encore après le départ de Maud son odeur de fleur et de chair, ces grands yeux verts où sa volonté se dissolvait, ces multiples attitudes voluptueuses et félines le rendaient rêveur, une chaleur aux tempes et les mains moites et tremblantes... Parfois, souriante et le buste droit faisant saillir la gorge, Maud semblait provoquer l'étreinte qu'elle devinait prochaine et d'autant plus violente qu'une longue abstinence en serait cause... Le comte s'enhardissait maintenant à lui baiser les mains au départ, et Maud, de plus en plus, l'enveloppait des lianes souples et fleuries de ses phrases, tandis que ses regards le fascinaient. Un jour même, d'un geste prompt, il lui prit la taille, mais comme elle ne jugeait pas encore le moment opportun, elle se fâcha et s'en alla aussitôt, après un long regard au mur qui semblait prendre Edwige

à témoin et attester hautement de sa bonne foi.

De deux jours elle ne revint; le comte s'inquiéta et se mit à sa recherche avec l'intention évidente de faire amende honorable, mais, au cottage, elle était absente, partie de la veille même pour Paris où elle devait rester une semaine au moins. Sur la route du retour, deux sentiments contraires se disputaient le cœur du comte. Une voix intérieure, basse mais impérieuse, et parfois aiguë, lui martelait sans cesse ces mots à même la chair : « La lutte la plus terrible est celle que l'on entreprend contre sa conscience ; la mort n'en marque pas toujours la fin, mais on y perd la considération de soi-même et l'orgueil de vivre... », mais la voix de sa chair révoltée se faisait entendre, plus impérieuse encore, avec un grand cri qui ne se payait pas de raisonnement. Et son cœur et sa chair souffraient. Cette nuit-là, si le culte du souvenir le tint plus longtemps agenouillé sous le portrait d'Edwige, son sommeil ne fut jamais plus agité. Et ce furent encore huit jours d'angoisse et de souffrance, huit jours d'un débat intime et terrible où sa fringale amoureuse s'exaspérait, où se révoltait son cœur agonisant.

Quand Maud revint, elle ne doutait plus de sa victoire et la couronne comtale lui semblait assurée.

Un soir de tempête, comme le comte Aulnay de Sainte-Croix songeait, assis au coin de la haute cheminée, la porte s'ouvrit lentement et une forme sombre glissa dans la vaste salle silencieuse... Avec la mante noire et le fichu de laine grossière qui lui couvrait la face, on eût dit une de ces misérables pastoures qui, le long des landes bretonnes,

mènent paître leurs faméliques troupeaux. D'ailleurs, cette femme ne menait-elle pas à sa suite la troupe ardente et tumultueuse des mauvais désirs, et n'était-ce point la Volupté elle-même, la Volupté implacable qui, au bord des routes humaines, se dresse. pastoure toute-puissante, avec sa face ténébreuse et son grand rire pourpre, et mène, de son pas égal et fatidique, la vie frémissante et charmée, la mène, par son prestige infernal, jusqu'à la folie, jusqu'au crime, jusqu'au tombeau ?

Le comte tressaillit, comme sous une menace obscure, mais il la reconnut vite et s'avança vers elle en s'efforçant de sourire : c'était Maud ! En quelques gestes prompts, elle enleva l'unique vêtement qui la couvrait et son masque de laine noire, et, dans le reflet de l'âtre, parut enfin lumineuse et nue. Aussitôt, il lui sembla qu'une jonchée odorante de fleurs se fanait dans l'ombre et, par le fait de la crinière éblouissante, qu'un brusque rayon berçait leur âme parfumée.

Sûre de son empire et de sa beauté parfaite, la femme se tint un instant immobile. Son corps était de nacre rose et des ombres d'or fauve en indiquaient les replis secrets; ses hanches étaient lisses et souples, et, dans un mouvement qu'elle fit bientôt pour délivrer ses cheveux de la morsure du peigne et laisser leur flot de bronze et d'or s'épandre sur le marbre poli des épaules, ses seins aux pointes corallines se dressèrent déjà frémissants. Ses yeux brillaient ; elle tendit les bras, le comte la prit, et, dans un coin obscur de la haute salle, leur étreinte frénétique se noua... Le hasard voulut qu'un large divan de soie incarnadine, où Edwige aimait naguère à s'abandonner, accueillît le couple luxurieux et râlant.

Heureux, las et la tête délicieusement vide, avec des gestes minutieux et lents, le comte s'amusait à faire se révolter entre ses doigts la pointe aiguë des seins durs, et la femme, avec un roucoulement sourd dans la gorge, frissonnait toute. Leurs lèvres se tendaient impérieusement en l'attente du baiser victorieux, et tous deux s'étreignirent encore...

Une grande lassitude les laissait maintenant sans gestes et sans voix. Après la chaleur de la lutte amoureuse, le comte se reposait; l'arc de son désir s'était enfin détendu, et, dans la déroute de sa force virile, le mâle restait anéanti. L'antique et stupide orgueil de la brute qui vient d'affirmer sa suprématie par la puissance de ses muscles, — le même qui boute l'étalon à la cavale hennissante le faisait sourire; mais, comme il renouvelait la caresse de ses doigts experts sur la chair offerte, il vit soudain les yeux de Maud se tourner vers le portrait d'Edwige. Leur regard manifestait une joie mauvaise, et l'épouse, dans la prison étroite du cadre, était transfigurée. Parmi les jeux d'ombre et les reflets empourprés du foyer, sa face, naguère souriante, se crispait atrocement. Sur les lèvres qu'il venait de posséder passa un sourire provocant. Ce fut l'espace d'un éclair! Il comprit : la Vivante raillait la Morte et jouissait de son triomphe; la chair avait vaincu le souvenir. Il comprit la duplicité de cette âme, et son infamie lui apparut. Le temps de bondir, et, prise aux épaules, la femme frissonnante était dehors... Sur le sol humide, parmi les brusques rafales de vent et d'eau, hébétée et muette, elle l'étreignait encore étroitement. Une atroce frayeur lui faisait chercher un refuge sur ce cœur révolté, mais, d'un poing lourd, le comte se dégagea, et, comme la

femme assommée gémissait, avant de refermer la porte, il lui jeta sa mante noire à la face avec un grand geste de haine...

Seul maintenant, dans la haute pièce sombre, une humiliation l'avait pris et lui faisait regretter la brutalité de son acte. Peut-être même allait-il s'en excuser et solliciter son pardon, mais, dans le mouvement qu'il fit vers la porte, ses mains tremblantes heurtèrent le violon qui tomba. L'instrument, avec un bruit affreux de cordes et de bois brisés, exhala son âme frémissante, et ce fut comme si le dernier lien qui le retenait encore à la vie se rompait. Il était captif du passé, et cette heure était lourde de menaces...

Dehors la tempête plus âpre continuait, comme si la nature avait voulu ajouter de son horreur tragique au drame qui se préparait, et la femme gémissait toujours doucement, puis ses plaintes diminuèrent et bientôt elles cessèrent tout à fait. Elle avait dû se résigner et s'éloigner. D'ailleurs, elle n'avait plus que faire en ces lieux. Elle était la passante aux gestes d'oubli, la pastoure des mauvais désirs qui se dresse parfois, à la faveur des ténèbres de la conscience, et conduit l'homme jusqu'à la folie, jusqu'au crime, jusqu'au tombeau. Son œuvre était accomplie, et, seul, l'homme restait.

Dans cette ombre hostile, le comte n'osait lever les yeux; quand il le fit, ce n'était plus seulement la Morte toujours aimée dont la face trahissait le dédain grandissant et la douleur immense, les aïeux eux-mêmes, dans leurs cadres d'ébène et d'or, souffraient comme elle et leur dédain n'était pas moindre. Tous semblaient revivre pour le maudire. La Mère supérieure serrait plus étroitement sur sa poitrine la crosse abbatiale et compri-

mait ainsi les battements précipités de son cœur; la Favorite penchait douloureusement son front alourdi d'or; le Philosophe révélait par les yeux agrandis un désespoir profond et secret; un illustre Capitaine même, dont la cuirasse étincelait aux feux d'une bataille, semblait vouloir se précipiter sur lui l'épée haute; tous, par leurs regards, dans leurs gestes et leurs attitudes, tous trahissaient le même dédain qui crispait la bouche orgueilleuse d'Edwige et la même douleur qui mouillait de larmes ses beaux yeux de songe.

« La lutte la plus terrible est celle que l'on entreprend contre sa conscience!... » Les aïeux clamaient sans cesse cette phrase à ses oreilles. Il était le Parjure! Son adultère posthume avait souillé leur foyer vénérable et irrité la mémoire d'une des leurs. Il était le Parjure! et tous, probes et orgueilleux, souffraient affreusement de cette première atteinte à l'héritage séculaire des Kerdren. Il était l'unique dépositaire de leur honneur et le gardien de leur blason jusqu'alors sans tache, et tous, à travers les siècles, venaient lui demander compte du dépôt confié à son propre honneur de gentilhomme et à sa piété vigilante. Qu'avait-il fait du serment, juré jadis à l'autel nuptial et plus tard au chevet de la Morte, de rester à jamais fidèle à la mémoire de son épouse et de vouer sa vie au culte de leur mutuel amour? Par quelle étrange démence s'était-il donné en spectacle, luxurieux et râlant, dans cette salle où tout disait leur gloire et leur fierté, où chantait encore le souvenir d'Edwige? Il n'avait donc point vu le calcul de l'Intruse qui voulait s'asseoir au foyer profané?... Leur intervention était nécessaire pour éviter à leur nom cette suprême honte : ils venaient.

Il en venait sans cesse! Eperdu, le comte sentait la folie l'étreindre au front. Il en venait toujours! Ils semblaient parfois se mouvoir et se concerter dans les ténèbres, et, parfois encore, le rouge de la honte semblait leur monter à la face, selon les reflets empourprés et les jeux d'ombre de l'âtre flamboyant. Le comte râlait. O terreur! ils n'étaient plus immobiles et figés en des attitudes éternelles; à mesure que leur courroux augmentait, ils quittaient la prison étroite du cadre où le temps les avait relégués et venaient le provoquer face à face, ou pleurer et gémir, et, parmi eux, inexorable et pâle, Edwige s'avançait vers lui avec sa bouche crispée et ses yeux de désespoir. Fuir! il ne le pouvait; sa frayeur même le clouait au sol, et ses yeux clos ne lui dérobaient point l'horreur du spectacle tant son âme était pleine de leurs clameurs muettes et de leurs pleurs silencieux, et l'épouse s'avançait toujours vers lui dans le cortège épais des aïeux. Un rubis qu'il lui avait offert au beau temps de leurs amours scintillait à sa main droite, et, chaque fois qu'elle la portait à sa poitrine avec un air de souffrance indicible, la pierre prenait un éclat particulier, et la main tout entière était rouge comme si la pourpre vive d'une blessure y ruisselait.

Comme la main allait imprimer sur son front les cinq pétales de sa fleur sanglante, il comprit; il comprit que sa mort était nécessaire pour calmer tant de douleur et de courroux et que le repos ne lui viendrait qu'à ce prix. Avisant au mur une dague aiguë à poignée d'or, d'un seul geste libérateur il s'ouvrit la gorge...

....

Il ne mourut pas aussitôt, et sa sanglante agonie refit — avec quelles douleurs! — le chemin où, par un matin d'automne, l'Elue frissonnait tout entière sur son cœur, car, à l'aube, les nonnes blanches le trouvèrent étendu, sans vie, près de l'étang. Sa face, au ras de l'onde immobile, semblait chercher encore le reflet d'un couple enlacé que, goutte à goutte, sa gorge ouverte ensanglantait de pourpre vive...

Le vent du large chassait les dernières ténèbres. Un oiseau chanta, et, aussitôt, dans le ciel rasséréné, monta la grande voix harmonieuse et paisible de la terre; la cloche y mêla son carillon argentin, et cette heure fut douce et grave à la fois, douce comme la pitié, grave comme le pardon...

GABRIEL VOLLAND.

Mai 1902.



LES PHÉNICIENS
ET L'ODYSSÉE [1]

—

La fable de Proteus représente l'origine primitive de l'univers, depuis que le tout constitué a pris la forme que nous voyons maintenant.
(L'auteur des *Allégories homériques*.)

C'est le nom de *prouiti* ou *prouti* que le poète homérique reprend sous la forme de πρωτεύς, proteus. Son Proteus n'est que le Pharaon des contes d'Egypte.
(Victor Bérard. *Les Phéniciens et l'Odyssée*)

De Vico et de Wolf aux plus récents exégètes anglais, allemands et français, il est depuis un peu plus d'un siècle à peu près admis que l'Iliade et l'Odyssée, dans leur forme actuelle, sont l'œuvre collective de plusieurs poètes, ne travaillant pas sur un plan préconçu, mais qui empruntèrent le sujet de leurs poèmes à un même cycle de légendes populaires : autour de la Querelle d'Achille et d'Agamemnon, autour du Nostos d'Odysseus se sont groupés les récits et les épisodes qui contribuèrent à former les deux grandes épopées; par une sorte de phénomène littéraire analogue à la cristallisation, l'Iliade et l'Odyssée se formèrent presque mécaniquement ou même, selon l'expression de M. Paul Girard, elles s'agglutinèrent : « Je serais « tenté de croire que si le thème de la querelle

(1) A propos de *les Phéniciens et l'Odyssée*. Vol. II, par Victor Bérard (Armand Colin). Cf. *Mercure de France*, septembre 1902.

« ne fut pas l'unique cause des premiers groupe-
« ments épiques, il en fut une des causes les plus « actives et les plus efficaces; pour employer une « comparaison homérique, il fut plus que d'autres « thèmes le *suc de figuier* dont quelques gouttes « suffisent à faire coaguler le lait. » (*Comment a dû se former l'Iliade.*)

Depuis quelques années, en France surtout, une opinion différente sur l'origine des épopées homériques se fait jour à nouveau: M. Georges Perrot et M. Michel Bréal, en un article de la *Revue de Paris* (février 1903), ont contesté les théories de Wolf et de ses continuateurs et M. Victor Bérard résume ainsi les thèses principales qu'il a voulu établir dans *les Phéniciens et l'Odyssée* : « A la cour de ces « rois Néléides [de Milet], dans l'entourage de ces « aristocraties kadméennes, voilà comment j'ima- « gine vers 900 ou 850 avant J.-C. l'apparition de « cet admirable poème, œuvre d'un grand artiste, « d'un habile et savant écrivain que les siècles ont « salué du nom d'Homère. »

Pour défendre une doctrine aussi inattendue et quasi-scandaleuse, M. Victor Bérard ne manque point d'arguments. Il faut rappeler ici sommairement par quelle méthode il est venu à de telles affirmations. Selon Strabon et les *Plus homériques*, et contrairement à Eratosthènes, qui tenait pour fabuleuse la géographie odysséenne, il crut qu'on ne peut comprendre le poème qu'en interprétant chacun des termes au sens strict et en considérant qu'il représente un état de civilisation préhellénique et les mœurs d'une époque où les Phéniciens, après les Egyptiens, étaient maîtres de la Méditerranée. Il suffit d'étudier les sites des stations phénicien-

(1) *Revue de études grecques*, juillet-octobre 1902, page 217.

nes et helléniques — et les sites sont à peu près permanents — pour se rendre compte que, dans le monde homérique, le choix des ports correspond aux besoins de la navigation d'alors : ils sont orientés vers le Levant et vers le Midi, c'est-à-dire à l'usage d'un peuple étranger venu de la mer et qui se doit garder des autochtones. Quand une marine grecque sera maîtresse de la Méditerranée, l'échelle de Phalères aux fines grèves de sable, d'où il est aisé de reprendre la mer en cas de surprise, sera remplacée par l'échelle du Pirée, en rade creuse et abritée. Si l'on confronte à l'Odyssée les *Instructions nautiques*, les *Portulans*, *Pilots et Miroirs de la mer* et les relations de voyage, on constate que, depuis les périples les plus anciens jusqu'à l'heure présente, les marines successives se sont transmis leurs aiguades et leurs routes. Les mêmes manœuvres seront recommandées par les *Instructions nautiques* aux marins de l'an 1903 et à ceux de l'époque odysséenne au passage de Kharybde et de Skylla et par une série d'intermédiaires le nom antique de l'Hymette est resté le même qu'à l'âge hellénique *Trelo Vono* (grec moderne), *Deli Dagh* (turc) = *Monte Matto*, *le mont fou* des transcriptions italiennes (1). De même à l'époque hellénique, l'existence de doublets sémitiques dans l'onomastique de la Méditerranée prouvera l'hégémonie successive de deux marines :

(1) Dans une curieuse étude publiée par l'*Intermédiaire des chercheurs et des curieux*, le lieutenant-colonel de Rochas cite quelques intéressants exemples français de calembours géographiques semblables : la *Baume du Solier* (*solarium*, balcon), près Salins, devient d'abord la *Baume du Soulier*, puis, grâce à l'imagination d'un ingénieur plaisant, le *Rocher de la Savate ;* le *Champ de la lioura* (champ du lièvre), près Grenoble, est devenu le *Chandeliour* et le *Chandelier*.

GREC	LANGUES SÉMITIQUES	FRANÇAIS
Akhné	Kasos	Ecume
Kéladousa	Rin'a	La hurlante
Psykhia	Morgoa	L'île du souffle.

On peut établir ainsi tout un système de doublets pour les noms propres, pour les noms des parfums et des plantes odoriférantes ainsi que pour l'onomastique des vins et des boissons fermentées et une pareille alternance se retrouve dans l'emploi des rythmes et des nombres : au système hellénique de numération par 5, s'oppose le système sémitique de numération par 6 et 7.

Pour chacune des « erreurs » d'Odysseus, M. Victor Bérard, en appliquant sa méthode, arrive à identifier les sites homériques avec des sites réels :

1 Pillage d'Ismaros chez les Kikônes sur la rive macédonienne du canal de Thasos (doublet : *Aéria* = *Thasos* (de *thaouas*), l'aérienne, la volante.)

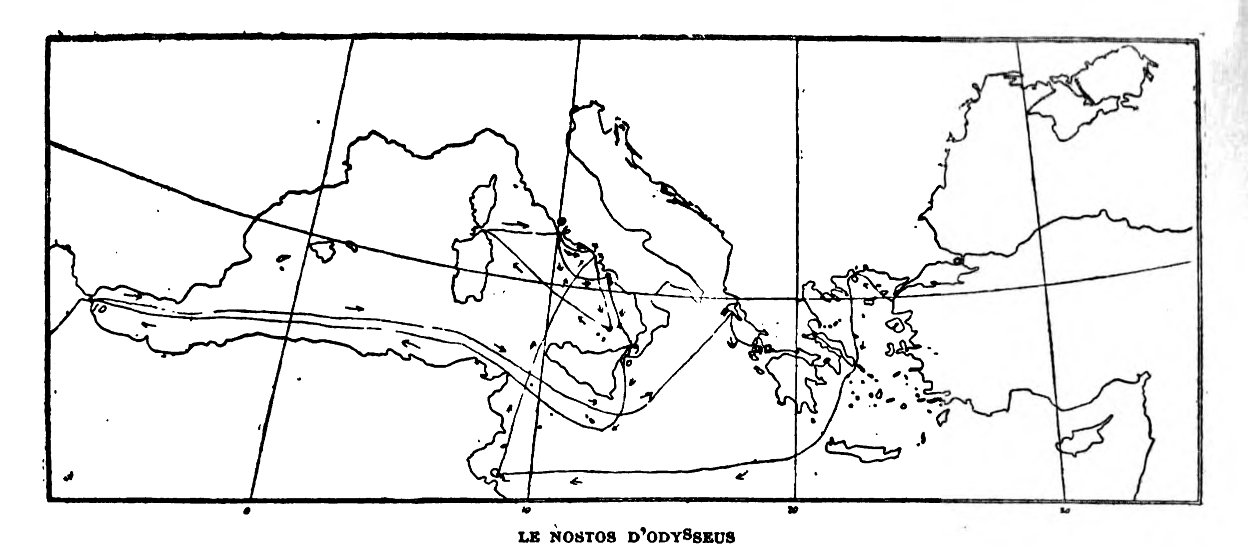
2 Après la tempête qui fait manquer au vaisseau le canal de Kythère, arrivée chez les Lotophages, sur la route du détroit entre la Sicile et l'Afrique. Les anciens classaient volontiers les peuples suivant leurs nourritures, comme nous les classons selon leurs langues. Le *lotos*, pour les Grecs de l'époque historique, est une herbe de prairie ; pour le poète homérique, c'est le fruit de l'oubli (doublet : *Lot* sémitique = λωτος homérique rapproché par calembour de la racine *let*, qui signifie l'oubli). La Lotophagie est l'île de Djerba, dont les habitants, selon les *Instructions nautiques*, sont « hospitaliers » comme l'étaient les antiques Lotophages.

3 Les Kyklopes vivent au « pays des yeux ronds » (doublet : *Kykhopie* = *Oïn-Otar'a* (œil-cercle) ; Ὑπερείη = Κόμη, *Koum'a*, la ville dressée). Les géo-

logues comparent à des pustules crevées les Monts creux du plateau Phlégréen ; le pays était habité à l'époque phénicienne et à l'époque hellénique par des peuplades entièrement sauvages, « non unies par des lois communes, qui n'agissent ni ne se reposent ensemble » : ainsi dans les périples classiques, les Barbares « n'ont aucune notion du bien et du mal » et à une époque plus moderne, les bergers moraïtes de la côte Laconienne de l'Archipel vivent à peu près de même dans des grottes, avec leurs troupeaux et leurs chiens. Du site, des noms et des mœurs, l'imagination a combiné la forme monstrueuse et l'histoire terrifiante du Kyklops.

4 L'île Aeoliê, où aborde ensuite Odysseus, doit être identifiée avec la Stromboli des îles Lipari *Ai—Oliê—Aiola*, l'île haute ; cependant, le nom donné à l'époque hellénique est celui de Στρογγύλη, d'où *Stromboli* (l'île ronde) ; c'est que le premier nom a été donné par des marins étrangers pour lesquels l'île « pointait » hors de la mer, tandis que du sommet elle apparaissait ronde et plate aux indigènes : la définition homérique est maritime, celle des géographes postérieurs est une définition de terriens : Aioliê est une île « flottante » ; alors que le Stromboli était en pleine activité, il s'y produisit certainement des phénomènes volcaniques analogues à celui qui, au temps de Thevenot, « fit sortir de la mer quantité de pierres ponces » qui flottèrent longtemps sur l'Archipel.

5 La Laistrygonie (Λᾶας Τρυγονιη, la Pierre des colombes) se retrouve sur la côte Nord de la Sardaigne aux Bouches de Bonifacio, autour du Rocher Colombo ; dans toute l'onomastique de la Sardaigne, se distinguent des doublets helléno-sémitiques : Ἱεράκων νῆσος = *E — noxim*, l'île des Faucons. —



LE NOSTOS D'ODYSSEUS

1. Les Kikônes. — 2. Les Lotophages. — 3. Les Kyklopes. — 4. Aiolié. — 5. Les Lestrygons. — 6. Kirkê. — 7. Les Kimmériens. — 8. Les Sirènes. — 9. Kharybde et Skylla. — 10. L'Ile du Soleil. — 11. L'Ile des Phéakiens — 12. Ithaque.

Télé — pylos = Erouk'[*â-sâarim*]. La ville aux larges portes; — Βάλαροι (nom corse des Sardes, qui veut dire fugitif, exilé, bandit) = *Sarid* (fugitif, errant.) Lors de la pêche du thon, les poissons amenés dans la « chambre de mort » sont massacrés aujourd'hui encore, au jour annoncé par un petit pavillon blanc, comme le furent les compagnons d'Ulysse lorsque les Lestrygons

Les ayant harponnés comme des poissons les emportèrent pour un dégoûtant festin.

6 L'île de Kirké est située sur la côte Italienne à l'est de la Laistrygonie. On montrera tout à l'heure plus en détail, à propos de cette identification, la méthode même de M. Victor Bérard.

7 Le pays des Morts, à une journée de navigation de Kirkè, n'est point imaginaire : il le faut reconnaître dans la région de l'Averne et du Lucrin. La Nékuya n'est pas une descente aux enfers, comme les expéditions de Thésée et d'Héraklès, mais une montée des morts, une évocation à la manière sémitique: ainsi la femme nécromancienne d'Aïn-dor, au livre de Samuel, évoqua, pour Saül, Samuel enseveli à Rama.

8 Les Sirènes, près des bouches de Capri, sont les îles Galli, au sud du cap de Sorrente (doublet Θέλγουσαι, *fasciantes* = *Sir-en*, chant de fascination); elles sont assises dans une prairie et leur île sans doute dans le périple primitif s'appelait *Aben-Siren*, la prairie de l'Enchantement ou du Chant magique.

9 Kharybde et Skylla, aux bouches de Messine, conservent à travers toute l'antiquité, jusqu'à nous, la trace de leur origine sémitique : *Khar-oubed*, c'est le trou de la perte, Χάρυβδις ὀλοή, la pernicieuse Kharybdis comme dans Σκύλλα πετραίη, la « pier-

reuse Skylla », l'épithèle homérique n'est que la traduction du sémitique *skoula*, la pierre; Skylla « pêche les espadons » (*Instructions nautiques*) et « les chiens de mer aux soixante-quatre dents ».

10 Après avoir échappé aux Sirènes, à Skylla et à Karybdis, Odysseus et ses compagnons abordent dans l'île du Soleil, c'est-à-dire au sud de Messine et de Taormine, au cap Schizzo, où fut érigée la ville de Naxos (*Nax* = le signal) : les nymphes qui gardent les bœufs du soleil s'appellent Phaetousa et Lampetie, la *Rayonnante* et la *Brillante*, elles sont filles de la déesse Néaira, dont le nom n'a pas de sens en grec : mais le sémitique *Neer* signifie précisément la lampe à sept branches et Δῖα Νέαιρα équivaut ainsi à la déesse de la lumière.

11 De l'île du Soleil et de Kharybdis, Odysseus est jeté dans l'île de Kalypso, en qui l'onomastique fait découvrir un doublet sémitique *I-spania*, qui veut dire l'île de la Cachette ; les Hellènes ne connurent que le nom d'Iberia pour l'Espagne ; mais à travers le mot latin Ispania on retrouve le doublet : Καλυψω = *I-spania*, l'île de la Cachette. La description homérique correspond exactement aujourd'hui encore à l'île de Perejil, située sur la côte Africaine, au nord-est de Ceuta ; pour les navigateurs phéniciens venant de l'est, l'île de Perejil semblait appartenir à la côte espagnole avant qu'ils n'eussent franchi « les colonnes du ciel » : M. J. Perez et Bonnier, qui l'ont explorée pour M. Victor Bérard, y ont retrouvé

les molles prairies de violette et de selinon.

Le *Selinon* des Grecs est le *petroselinum* des Latins et, par eux, le *perejil* (persil de mer) des Espagnols.

12 L'île des Phéakiens, c'est Corcyre, où la roche de *Karavi* (le bateau) rappelle le doublet sémitique de *Kerkour* (le croiseur); et pas à pas, dans le site actuel, on peut suivre Odysseus de la mer à la ville haute des Phéakiens.

13 De Corcyre Odysseus, revient enfin à Ithaque, la moderne Théaki.

Mais il n'est de meilleur moyen de juger la méthode de M. Victor Bérard que d'examiner un épisode tout à fait caractéristique. L'histoire de Kirké a grandement exercé la critique; c'est une des parties les plus suspectes du poème; les commentateurs modernes y voient une fantasmagorie fabuleuse et le personnage principal, Kirké l'enchanteuse, qui change en cochons les compagnons d'Odysseus, leur a paru un double, un pâle reflet de Kalypso. Prenons au contraire le texte homérique en l'interprétant au sens littéral, à peu de mots près, comme l'a fait M. Victor Bérard : les variantes de la traduction ne portent d'ailleurs pas sur des mots importants. Odysseus raconte ainsi à Alkinoos l'aventure de Kirké :

Nous arrivâmes dans l'île d'Aiaié, là habitait
Kirké aux belles boucles, déesse savante de chants sonores
Sœur du pernicieux Aiètès.
Tous deux étaient nés de Hélios qui éclaire les hommes
Et leur mère était Persê, qu'Okéanos engendra.
Là, sur une pointe, nous fîmes entrer la nef en silence
Dans un port aux bons mouillages : et un dieu nous conduisait.
Là, ayant débarqué, deux jours et deux nuits
Nous restons couchés, rongeant notre cœur à la fois de fatigue et de chagrins.
Quand Eros aux belles boucles amena le troisième jour,
Alors je pris ma lance et mon glaive aigu,
Et rapidement, quittant le vaisseau, je montai vers un observatoire
Pour voir si j'apercevrais œuvres des hommes ou entendrais leur voix.

Je me tins debout sur la guette escarpée, au sommet,
Et une fumée m'apparut montant de la terre aux larges routes
Dans le palais de Kirké, à travers les chênaies épaisses et la forêt.
Et je me demandai dans mon esprit et dans mon cœur
Si j'irais m'y enquérir, puisque je voyais la noire fumée.
Après réflexion, il me sembla plus profitable
De revenir d'abord à la nef rapide et aux bords de la mer,
De donner le repas à mes hommes et d'envoyer en reconnaissance.
Mais comme j'étais déjà près de la nef à la double pointe,
Alors un dieu eut pitié de me voir seul.
Et c'est lui qui sur ma route même envoya un grand cerf aux bois élevés;
Il descendait au fleuve des pâturages de la forêt
Pour boire : car la force du soleil le tenait.
Et moi, comme il sortait, sous l'échine, au milieu du dos,
Je le frappai : de part en part la lance de bronze le traversa
Et il tomba dans la poussière en bramant et son âme s'envola.
Alors mettant le pied sur lui, je retirai de la plaie
La lance de bronze et la couchant à terre
Je la laissai; puis j'arrachai des broussailles et des osières
Et en ayant tressé un lien d'une coudée bien tordu des deux bouts,
J'attachai ensemble les pattes du monstre énorme
Et je m'en allai, portant la charge sur mon dos, vers la nef noire,
M'appuyant sur ma lance..............................

Odysseus, dans le discours qu'il tient à ses compagnons avant de les envoyer en reconnaissance complète, la description :

J'ai vu étant monté au sommet de la guette escarpée
Une île que couronne une mer sans limite;
Elle est basse, et au milieu j'ai vu de la fumée
De mes yeux à travers les chênaies épaisses et la forêt.

Eurylokhos et vingt-deux de ses compagnons partent alors à la découverte, en s'éloignant à la fois du vaisseau et de la mer.

Et ils trouvèrent dans des vallons les demeures de Kirkê construites,

En pierres polies, en un lieu découvert
Et autour d'elles (ou d'elle) étaient des loups montagnards et des lions.

Kirkè, déesse des fauves, transforme en cochons les vingt-deux hommes, en leur faisant boire un mélange pernicieux de vin pramnien, de fromage, de farine et de miel doux. Eurylokhos seul, qui n'est pas entré dans le palais, échappe au maléfice, et revient à la nef « annoncer la dure destinée de ses compagnons ». Odysseus, à son tour, armé de l'arc et de l'épée, s'en va vers la demeure de la déesse :

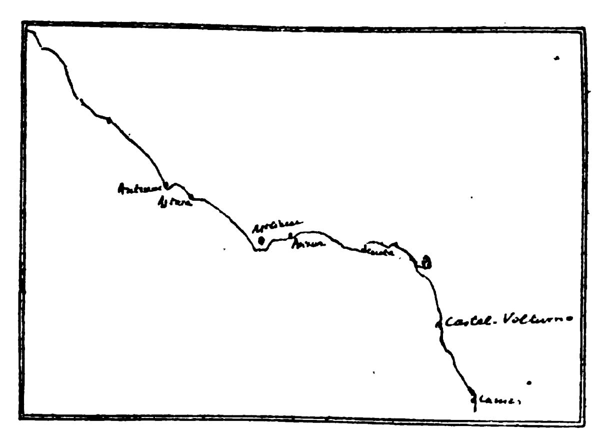
... Je montai m'éloignant de la nef et de la mer;
Et j'allais parvenir aux vallées sacrées
Entrer dans la grande maison de Kirkè aux philtres nombreux.
Là, Hermeias à la baguette d'or vint à ma rencontre
Comme j'arrivais à la demeure, semblable à un adolescent
De qui fleurit la première barbe et dont la jeunesse est pleine de charmes.

Et le dieu, pour le préserver des maléfices, arrache du sol une plante merveilleuse dont la racine est noire et les fleurs laiteuses :

Les dieux l'appellent *molu;* il est difficile de l'arracher
Aux hommes mortels ; mais les dieux peuvent tout.

L'onomastique de la côte italienne de Cumes à Antium livre le secret de la généalogie de Kirké. Kirké, c'est l'épervière, *Aiè*, fille de κίρκος, l'oiseau sacré d'Apollon et de Persè ; *Persè* en grec n'a pas de sens apparent, mais le sémitique *persa* désigne un oiseau de proie que Gesen et Bochart traduisent par l'aigle de mer de qui, selon Pline, *vultures progenerantur minores;* à mi-chemin entre Cumes et Caiète se trouve le Cap du Vautour ; le doublet *Persè = Volturnus*, est analogue au doublet *Aiè — Kirkè*, et de même dans *Kaièta*, on retrouve la racine *Kat*,

nom d'un autre oiseau de proie qui donne un troisième doublet : *Aiètès* = *Kaieta*, l'aigle.



D'ANTIUM A CUMES

Le paysage décrit correspond trait pour trait au Monte Circeo et au Valle San Benedetto, près de Terracine (Anxur). De la mer, le Monte Circeo, bien qu'il ne soit pas séparé du continent, « a l'apparence d'une île quand on le voit à distance » (*Instructions nautiques*). De son sommet, la vue s'étend sur une côte basse et vers l'est sur un vaste espace de marais et de forêts où sont nombreux les porcs errants, les buffles, les sangliers, les cerfs et les bécasses. Quelques feux de charbonniers y indiquent seuls la présence des hommes. Cependant le poète appelle εὐρυδείη, aux larges voies, cette vaste solitude; mais avant l'époque romaine, le marais et la silve furent parcourus en effet par de larges chaussées, encore reconnaissables aujourd'hui; à l'âge antélatin, des routes nombreuses sillonnaient le pays avant que les *latifundia* en eussent

fait un désert. C'est à travers la forêt et les fourrés qu'Eurylokhos et ses compagnons gagnent la demeure de Kirkè : durant toute l'antiquité au pied du Monte Leano, dans le Vallon san Benedetto, au nord d'Anxur-Terracina, la déesse latine des fauves, Feronia, avait un sanctuaire fameux dans les vallons sacrés dès lors. Auprès de Feronia, les italiotes adoraient le dieu *Anxur*, sous les traits d'un jeune homme semblable à l'Hermeias qui donne à Odysseus la plante *moly* pour le garder des sortilèges et cette plante même se peut retrouver aujourd'hui ; *moly*, dans la langue sémitique non comprise des Hellènes, c'est l'*atriplex halimus* des côtes méditerranéennes ; la fleur en est pâle et « la racine pivotante, très difficile à arracher, disent les botanistes, est jaunâtre avec des radicelles plus sombres ; mais dans certains terrains il arrive forcément qu'elle prenne une teinte plus foncée » ; en traversant le fourré épais, M. Bérard tenta en vain d'arracher la moindre racine d'atriplex halymus : les dieux seuls, qui peuvent tout, en sont capables.

Ainsi, par le site, par l'onomastique, par la faune et la flore, il est aisé de découvrir dans l'aventure d'Odysseus chez Kirkè, à côté des inventions fabuleuses et pour en expliquer la genèse, des éléments positifs, aucunement « tératologiques ».

En cherchant à reconnaître, selon la même méthode, par l'étude minutieuse et l'interprétation littérale du texte, chacun des sites odysséens, M. Victor Bérard a pu se faire et proposer une théorie nouvelle sur les sources, la composition, l'âge et la patrie probable du poème.

Sous la trame des vers, il a découvert ainsi l'élément originel de toute l'œuvre, un périple primitif

dont les fragments se distinguent sans peine, si apparents qu'il suffit de lire les *Instructions nautiques* pour y retrouver les mêmes expressions dont se servaient déjà les premiers navigateurs de la Méditerranée. Les paysages y sont décrits non point vus de terre, mais vus de mer : ainsi le mont Circéo semble une île aux navires et pour qui vient de l'est l'île de Perejil appartient à la terre espagnole. Autant les plans visibles du large, les côtes, le décor extérieur du pays sont dessinés avec netteté, autant l'intérieur peu intéressant pour les hommes de la mer s'estompe en contours incertains : le périple de Skylax qui énumère toutes les villes côtières, les caps, les moindres échancrures du rivage sicilien, ne nomme pas plus l'Etna que ne le fait le poète de l'Odyssée, alors que, pour un géographe, pour Strabon ou Elysée Reclus, « l'Etna surplombe, envahit toute description des côtes siciliennes ». La nomenclature — noms propres et alliances de mots — trahit de même le périple : elle est très différente de la nomenclature hellénique et permet d'affirmer que dans l'Odyssée : « Le poète — Homère, si l'on veut — était Grec; le navigateur — Ulysse, pour lui donner un nom — était Phénicien. »

De sites comme celui des Lestrygons ou de Perejil, les périples helléniques ne font pas mention parce que leurs marines ne fréquentaient jamais les côtes de Sardaigne et de Corse, ni cette partie du rivage Libyen. Aussi le poète odysséen essaya-t-il d'adapter la nomenclature hellénique au périple phénicien. Tandis que la nomenclature des Hellènes est une nomenclature parlée et populaire, la sienne est savante, littéralement traduite : où le peuple dit *Opikia*, le pays des yeux, il emploie la traduction littérale *Kyklopia*, le pays de yeux ronds. Dans sa

langue enfin ont pénétré des formules et des mots proprement sémitiques, dont quelques-uns mêmes n'ont pas pour lui de sens appréciable : le *molu*, par exemple, qui n'est pas un terme de la langue des hommes et que les dieux seuls connaissent.

.... Les dieux l'appellent *molu*.

Le périple fournit les détails précis et les noms; ici commence le travail du poète qui de ces noms crée des êtres et les relie entre eux par de fabuleuses généalogies : c'est ainsi que Kirkè devient la fille de Persê et la sœur d'Aéétès et qu'autour de ces noms se disposent les éléments du paysage et des pays voisins, la sylve des Marais Pontins, les vallées de Feronia, les porcs errants, les cerfs, les brousses de molu, toute la faune et la flore de la région.

Le poète a mis en œuvre plutôt des fragments de périple qu'un périple continu : il n'indique en général ni l'orientation de la marche ni la longueur des étapes; mais ses fragments n'ont point été choisis au hasard : sauf le pays des Lotophages, il ne décrit que des contrées inhospitalières, habitées par des êtres monstrueux, tueurs et dévorateurs d'hommes, et la plupart des aventures sont situées auprès de bouches et de détroits donnant accès à la mer du couchant : c'est une anthologie d'horreurs, une sorte de *Roman des sept bouches* représentant avec complaisance tous les épouvantements de la mer occidentale, comme pour en détourner les navigateurs non phéniciens : ainsi, pendant longtemps dans les récits hollandais « des légendes à l'usage des étrangers grossissaient à plaisir les tempêtes du cap de Bonne-Espérance, les typhons de la mer des Indes et les difficultés de la navigation dans les passes étroites des mers de corail ».

Le genre même du Nostos, du retour dans la patrie, fut très probablement emprunté par les Hellènes à ces romans sémitiques, si bien qu'un assyriologue de marque, M. P. Jensen, pouvait écrire récemment qu'il avait trouvé entre l'Odyssée et l'épopée assyrienne de Gilgamish des analogies telles qu'elles décelaient entre les deux poèmes des rapports de dépendance. Le Nostos d'Odysseus, comme nous le savions déjà par la tradition hellénique, n'est donc pas un coup d'essai : « Son auteur travaillait sur des modèles et construisait artistement, savamment ce chef-d'œuvre des nostoi » ; et pour prendre plus près de nous un exemple certain, il serait aux œuvres antérieures à peu près ce que les descriptions du Nouveau Monde dans Chateaubriand sont à la prose quelconque de Charlevoix, de Bertram et de quelques autres, par un phénomène de transposition et d'adaptation analogues que M. Joseph Bédier a fort exactement décrit en rapprochant irréfutablement les textes.

Une telle hypothèse ne permet pas de faire remonter la naissance du poème à une antiquité insondable ni d'admettre « la légende de la composition et de la transmission orale ». D'ailleurs, « les fouilles récentes de Crète ont mis au jour des milliers de briques couvertes d'écriture et ont révélé non pas un, mais deux systèmes graphiques, non pas des écritures monumentales destinées à perpétuer quelques noms propres, mais des écritures courantes servant aux usages ordinaires de la vie (1) ».

C'est entre la colonisation grecque de la Sicile (fondation de Naxos, du milieu du VIIIe siècle) et la fondation sémitique de Kumè (fin du XIe siècle) qu'il faudrait placer la composition de l'Odyssée. Les

(1) Michel Bréal, *Revue de Paris* (février 1903).

synchronismes de l'histoire égyptienne et de l'histoire hellénique, confirmés par les fouilles de Mycènes et de Crète, autorisent à fixer au XIe siècle la première civilisation hellénique que nous décrivent l'Iliade et l'Odyssée ; ces poèmes représentent « une société déjà fort ancienne, avec ses classes et ses castes bien établies, ses traditions lointaines, sa littérature perfectionnée ». Formée vers le XIe siècle (émigration néléide en Ionie), elle eut son développement parfait au cours du Xe siècle ou au milieu du IXe siècle, « ce qui donne la date de 900 ou de 850 pour l'âge de notre peinture homérique ».

La patrie du poème ne doit pas être cherchée dans l'Hellade Européenne : dès l'antiquité, sept villes d'Asie se disputaient la naissance d'Homère. La langue du poème est le dialecte mêlé et savant d'un pays où voisinent l'ionien et l'éolien et pour son auteur comme pour les marins anatoliotes, ses contemporains, l'Eubée est la plus lointaine des îles et Syra est au delà de Delos, c'est-à-dire plus avant vers le couchant. A cette époque, dans la Grèce européenne dévastée par les invasions doriennes, il n'y a pas place pour les poètes, qui ne trouveraient pas d'auditeurs. La Grèce d'Asie, florissante et cultivée, leur assure un « public instruit » de chefs de négoce et de guerre. La grande part faite aux légendes et aux généalogies des familles pyliennes dans la Téleimakhie, permet de placer à Milet, de fondation néléide, la patrie du poème, et l'importance qu'avaient pour les marines pyliennes les bouches d'Ithaque et de Zante explique la connaissance qu'avait le poète des sites et des personnages helléniques. En même temps, il lui fut aisé de connaître à Milet la littérature des périples phéniciens : des familles kadméennes, émigrées de Thèbes, s'y

étaient installées et étaient en relations constantes avec le quartier phénicien de Milet; elles furent les intermédiaires naturels entre les idées et les récits sémitiques et les Hellènes de Milet, de même que les familles néléides y avaient apporté les traditions de Pylos. Ainsi aux dernières lignes de son œuvre, M. Victor Bérard croit-il pouvoir écrire : « A la cour de ces rois néléides, dans l'entourage de ces aristocraties kadméennes, voilà comment j'imagine, vers 900 ou 850 av. J.-C., l'apparition de cet admirable poème, œuvre d'un grand artiste, d'un habile et savant écrivain que les siècles ont salué du nom d'Homère. »

PIERRE QUILLARD.



POÉSIES

NUIT D'HIVER

Avec le jour obscur s'éteignit la tourmente
Et les chemins, de neige nouvelle argentés,
Assoupis maintenant dans une ombre éclatante
Rayonnent de candeur et de virginité.

L'étang ouvre son œil vitreux ; la lune lente
Meurtrit de son halo tout le ciel enchanté;
Mais un instinct vivant en moi s'impatiente
Devant tant de blancheur et de sérénité;

Mais mon sang, ma chair inquiète, mes pensées
Sentent planer sur eux, haineuses et glacées,
Les étoiles d'hiver dont le regard dur luit :

Car, pour que tout soit paix et que tout soit silence,
La Nature endormie a fait le rêve immense
D'arrêter tous les cœurs de battre, cette nuit.



HUMILITÉ, TA VOIX...

Humilité, ta voix est douce
Aux grands cœurs sonores d'orgueil,
Aux grands cœurs pleins de voix farouches,
Humilité, sœur de l'orgueil.

Comme tes mains calmes et blanches
Sont fraîches sur les fronts ardents!
C'est l'écran transparent des branches
Qui fait le soleil moins brûlant;

C'est le talisman qui délivre
De toat mauvais enchantement;
C'est comme un tremblement de givre
Dans la torpeur des bois dormants.

Quand il n'est plus rien qui frissonne
Dans les grands cœurs figés d'orgueil,
Humilité, ta voix est bonne,
Humilité, sœur de l'orgueil.



LA ROSÉE PLEURE...

La rosée pleure le matin
La nuit morte et l'éteinte lune,
Et, quand le jour aussi s'éteint
Pleure la victoire nocturne.

C'est une bizarre amoureuse
Qui s'attriste ainsi tour à tour
D'abandonner la nuit ombreuse,
De quitter la clarté du jour.

Pour avoir trop senti le charme
Des grands ciels bleus, des lourds ciels noirs,
Elle a d'intarissables larmes
Tous les matins et tous les soirs.

Et toi, mon cœur, pleure comme elle
Celle que la vie t'enleva;

Tu sais bien : aucune n'est belle
Autant que celle qui s'en va.



LONGTEMPS IL AVAIT ÉTÉ...

Longtemps il avait été faible et malade
Ce pauvre amour qui ne voulait pas mourir
Et qui gardait l'espoir tenace de guérir ;

Mais quel silence dans la chambre du malade
Juste après que tout enfin s'est accompli
Et quand personne n'ose encore avoir compris !

Je savais bien qu'il était malade,
Je pensais bien qu'il était mourant,
J'ai bien pleuré pourtant.



NOVEMBRE

Un ciel mauvais, roux, carmin sale et bleu pâle
Et des nuages déchirés par le vent ;
Un triste soir sans tendresses et sans flammes
D'égoïsme féroce et d'isolement.

J'entends en mon cœur des portes qui se ferment ;
Les verroux sont tirés ; il fait noir en moi.
Endormis et gourds mes souvenirs hivernent
Accroupis et serrés pour avoir moins froid.

Ils ne s'éveilleront pas tous ; qu'importe ?
Peut-être mourront-ils tous ? Je n'y puis rien ;
L'heure impitoyable de fermer les portes
Tinte triomphale dans mon cœur éteint.

Un ciel mauvais, roux, carmin sale et bleu pâle
Et des nuages déchirés par le vent!



LES VOLETS FERMÉS...

Les volets fermés et la chambre close
Conseillaient la paix mieux que toute voix;
Tu pensais pourtant à toute autre chose
Et tes seins gonflaient ton corsage étroit.

Ces regards traînants, ces rouges sourires
Dans mon cœur déjà sont entrés souvent.
Détourne tes yeux; je n'y veux point lire
L'impossible aveu que tu vas rêvant.

Quoi! mentir encore et tromper et feindre!
Dire sans frisson les mots parfumés?
Mais rien ne me sert de vouloir me plaindre,
Mais rien ne me sert de vouloir t'aimer.



ELLE ME REGARDAIT...

Elle me regardait, la tête renversée,
Je me penchai sur elle et regardai ses yeux;
Alors, comme une enfant que le soir a lassée,
Elle entr'ouvrit sa bouche et sourit vers mes yeux.

Vers ses yeux puérils, pleins de faiblesse heureuse,
Je penchai plus encore et ma bouche et mes yeux,
Avide d'entrevoir l'âme mystérieuse
Que j'avais tant cherchée, si souvent, dans ces yeux.

Mais elle avait fermé ses paupières lassées
Avant que mon regard eût pénétré ses yeux,
Et comme elle était là, la tête renversée,
J'ai pris sa jeune bouche, et j'ai fermé les yeux.

GUY-CHARLES CROS.



NOTES HISTORIQUES SUR LA CORÉE

—

Dans ces derniers temps, l'attention du public a été tout spécialement attirée sur la Corée, pays lointain jalousement convoité par les Russes et les Japonais. Quelques détails sur cette contrée peu connue peuvent, ce me semble, présenter un certain intérêt pour le lecteur en qui le nom de la grande presqu'île n'éveille, le plus souvent, que la vague notion géographique d'une région quasi-barbare, située à l'autre bout du monde.

La Corée — officiellement *Tchio-Shen*, royaume de la Sérénité du Matin — est, certainement, à l'heure actuelle, celui des pays d'Extrême-Orient qui nous est le moins familier. Si, depuis quelques années, les données ethnographiques que nous possédons à son sujet se sont rapidement accrues, le nombre des personnes au courant de son histoire est encore des plus limités : aussi, est-ce sur le passé politique de cet état asiatique que porteront ces notes succinctes.

Ainsi que tous les peuples orientaux, les Coréens font remonter leur histoire à la plus haute antiquité. Les insulaires de *Tsiei-tsiou* ou *Tchae-tchiou*, dans la mer de Corée (1), vont jusqu'à prétendre que leur montagne sacrée, le *Pak-than-san* ou *Halla san*, fut le berceau du genre humain.

A l'origine de la terre, dit la légende, il n'existait ni hommes, ni bêtes, ni végétaux. Ces derniers et les animaux furent déposés, sur le *Halla san*, par les nuages. Quant aux hommes, ils surgirent du sommet de la mon-

(1) C'est l'île désignée sous le nom de *Quelpaert*, par les Occidentaux.

7

tagne. Ils étaient au nombre de trois et se nommaient *Ko*, *Pou* et *Yang*. Ces ancêtres de l'humanité descendirent avec majesté vers la plaine, tout en discourant de questions philosophiques (?) et en agitant de profonds problèmes. Arrivés au bord de la mer, ils aperçurent trois grandes boîtes que les vagues portaient doucement au rivage. Ils s'en emparèrent, les ouvrirent et y trouvèrent trois femmes d'une extraordinaire beauté qu'ils épousèrent aussitôt.

L'orgueilleuse tradition des Coréens de *Tchae-tchiou* est, malheureusement pour eux, fortement battue en brèche par certaines chroniques chinoises et japonaises qui attribuent, à leur fameuse montagne sacrée, une origine volcanique relativement récente, postérieure de dix siècles à l'ère chrétienne.

Moins ambitieux, les Coréens de la terre ferme commencent leur histoire 23 siècles av. J.-C., ne le cédant que de trois siècles environ à la chronologie officielle des Chinois, datée de la 61e année du règne du grand empereur *Hoang-Ti* (2637 ans av. J.-C.).

Les vieux historiens rapportent que, la sixième année du règne de l'empereur chinois *Yao*, un ermite vint fixer sa demeure sur le mont *Taihakou* (selon une autre version il descendit miraculeusement sous un arbre de santal). Pleins de vénération pour son savoir et ses vertus, les indigènes le nommèrent roi sous le nom de *Tankoun*. Ce souverain vécut 1668 ans, puis fut enlevé par des génies qui le conduisirent dans les demeures célestes.

Le lettré Hong-tjyong-ou, avec qui j'ai eu de longs entretiens sur le passé de son pays, place l'arrivée de *Tankoun* en Corée, vers l'an 2358 avant notre ère. D'après la chronologie chinoise, l'empereur *Yao* aurait effectué sa sixième année de règne en 2322 av. J.-C. ; mais j'estime que ce détail est de fort médiocre importance lorsqu'il s'agit de personnages dont l'âge atteint un chiffre aussi respectable de siècles.

Hong-tjyong-ou, dont l'esprit était trop cultivé pour

admettre la réalité de cette légende fantastique, tentait de l'expliquer de la manière suivante :

On trouve dans le *Chou-King* (le livre des Rois des Chinois) un passage où il est rapporté que l'empereur *Yao* envoya l'un de ses hauts fonctionnaires vers une montagne située à l'Est de sa capitale et derrière laquelle le soleil semblait se lever. Ce seigneur, nommé *Ghi-Tciou*, avait pour mission de s'établir sur la montagne désignée et, là, de saluer chaque matin, au nom de son souverain, l'astre du jour émergeant de l'horizon (1).

S'appuyant sur ce texte, Hong-tjyong ou suppose que le mystérieux ermite *Tankoun* pourrait bien être *Ghi-Tciou*, l'émissaire de *Yao*.

L'hypothèse est fort plausible. L'empereur *Yao* est, en effet, représenté par les chroniques comme très épris d'astronomie. Il envoya des savants dans la direction des quatre points cardinaux pour y faire des observations sur la longueur des jours et la position de certains astres. Dans un entretien qu'il a avec les chefs du tribunal d'astronomie et de religion, ce monarque établit que l'année de 365 jours était en usage, dans son empire, plus de deux mille ans avant notre ère.

En dehors de ce que rapportent des légendes et de vagues traditions, il n'existe aucune donnée sérieuse sur les siècles qui suivirent l'avènement de *Tankoun*. La période fabuleuse de l'antiquité coréenne ne prend fin que vers le onzième siècle avant J.-C., date à laquelle s'ouvre, avec le règne de *Ghi-si*, l'ère vraiment historique du pays.

Si le premier souverain de la Corée semble avoir été un astronome, le second n'est rien de moins qu'un philosophe, ainsi que le prouve son nom chinois : *Ki-tse* c'est-à-dire Ki le philosophe. Il figure dans les annales de la Corée sous la dénomination de *Ghi-si*, adaptation à la langue nationale du mot étranger *Ki-tse*.

Ki-tse était l'oncle de l'empereur chinois *Chéou-sin*,

(1) Telle est la version d'Hong-tjyong-ou, mais le texte du *Chou-King* semble plutôt indiquer que l'envoyé devait se livrer à des observations astronomiques et non à une cérémonie à tendances astrolâtriques.

le dernier souverain de la dynastie des *Yn* (1). Les remontrances qu'il avait adressées à son neveu, dont la conduite, au dire des historiens, était des plus blâmables, excitèrent contre lui la colère de son impérial parent et il dut simuler la folie pour échapper au châtiment qu'on lui préparait.

Lorsque *Wou-Wang*, après avoir détrôné *Chéou-sin*, eut pris en main les rênes de l'empire, il fit appeler *Ki-tse* à la cour et lui témoigna la plus haute estime. Le nouvel empereur se plaisait à converser longuement avec ce sage lettré sur la philosophie, l'économie politique, l'astronomie, etc. Les propos de *Ki-tse* ont été relatés, en partie, par les historiographes chinois et nous pouvons, par la lecture du *Chou-King*, nous faire une idée des pensées que nourrissait, il y a plus de trois mille ans, celui qui devait être le véritable fondateur du royaume de Corée.

« A la treizième année, dit le texte, le roi interrogea « Ki-tse.

« Le roi dit : « Oh! Ki-tse, le ciel a des voies secrètes « par lesquelles il rend le peuple tranquille et fixe. Il « s'unit à lui pour l'aider à garder son repos, son état « fixe. Je ne connais point cette règle, quelle est-elle? »

Ki-tse lui répond par un exposé des neuf règles de la sublime doctrine qui sont :

1° La connaissance des lois propres aux cinq « agissants », c'est-à-dire les cinq éléments : l'eau — le feu — le bois — les métaux — la terre.

2° L'attention à donner dans les cinq occupations : le maintien — la parole — la vue — l'ouïe — la pensée.

3° L'application aux huit principes de gouvernement : les vivres — la répartition des richesses — le culte et les cérémonies — les travaux publics — l'instruction publique — la justice, sanctions pénales, magistrature — le

(1) La dynastie des *Yn* n'est autre que la seconde partie de la dynastie des *Chang*. Vers 1.400 av. J.-C. l'empereur *Pan-keng* des *Chang* changea son nom de famille en celui de *Yn*, que ses successeurs continuèrent à porter.

régime à appliquer aux étrangers résidant sur le territoire de l'empire — les armées.

4° L'accord dans les cinq choses périodiques : l'année — le mois — le jour — la révolution des astres — les nombres astronomiques (1).

5° La règle de conduite du souverain.

6° L'observance des trois vertues : la droiture — l'exactitude et la sévérité dans le gouvernement — l'indulgence et la douceur.

7° L'intelligence dans l'examen des cas douteux,

8° L'attention apportée aux phénomènes : la pluie — le beau temps — la chaleur, le froid — le vent — les saisons.

9° La poursuite des cinq bonheurs : une longue vie — la richesse — la paix — l'amour de la vertu — une mort paisible après avoir accompli sa destinée ; et l'éloignement des six malheurs : une vie courte et vouée au vice — les maladies — les afflictions — la pauvreté — la haine — la faiblesse et l'oppression.

Ki-tse développe chacun de ses neuf points. Ses dissertations paraissent obscures en plus d'un passage et le commentaire de *Tchou-hi* n'y apporte pas de bien grands éclaircissements.

Comme tous les anciens, *Ki-tse* croyait qu'il existait une corrélation directe entre les actes des hommes et les manifestations de la nature :

« Quand la vertu règne, dit-il, la pluie vient à pro-
« pos... Quand on rend des jugements équitables le froid
« vient à son temps... »

A côté de ces propos, nous en trouvons d'autres qui dénotent, chez le premier roi de la Corée, des connaissances d'ordre sociologique et un esprit sceptique, dénué d'illusions sur les causes, toutes matérielles, qui font régner la paix dans le peuple et inclinent à l'équité 'âme des magistrats. Le bien-être lui paraît être

(1) L'accord dont il s'agit est, vraisemblablement, celui du calendrier officiel avec le mouvement des astres.

le meilleur gardien de la tranquillité et de la vertu publiques :

« Si la constitution de l'atmosphère dans l'année, le « mois, le jour est conforme à la saison, les grains viennent à leur maturité, il n'y a aucune difficulté dans « le gouvernement et chaque famille est dans le repos « et dans la joie. Mais s'il y a du dérangement dans « l'atmosphère... les grains ne mûrissent pas, le gou- « vernement est en désordre, la paix n'est pas dans les « familles. »

« ... Si vos magistrats ne manquent de rien ils seront vertueux. »

Wou-Wang, pénétré d'admiration pour la sagesse de *Ki-tse*, le nomma prince de Corée (1). Celui-ci quitta la cour de Chine, emmenant avec lui huit savants éminents qui devaient lui servir de conseillers.

De nos jours, encore, huit familles coréennes prétendent posséder une généalogie remontant à ces illustres personnages. Elles entretiennent ensemble des relations de parenté et se considèrent comme formant la plus haute noblesse du pays. Mon ami Hong-tjyong-ou se targuait, avec fierté, d'avoir pour grand ancêtre l'un de ces compagnons de *Ki-tse*, nommé *Hong*.

Ki-tse, devenu le roi *Ghi-si*, organisa ses états d'après le système chinois. La durée de son règne est réputée comme une ère de paix et de prospérité sans égales.

A cette époque, le royaume de Corée ne comprenait pas, ainsi que de nos jours, toute l'étendue de la presqu'île. La partie méridionale, sauvage et presque inexplorée, restait indépendante. Elle portait le nom de *Shim*.

Vers le commencement du 2e siècle av. J.-C., le roi *Ghi-joun* se déclara souverain de la presqu'île entière. Vaincu par un prince chinois, qui l'avait attaqué, il dut

(1) Certains historiens coréens prétendent, paraît-il, que *Wou-Wang* aurait envoyé *Ghi-si* (Ki-tse) en Corée pour se débarrasser d'un homme dont la haute réputation lui portait ombrage et qui, fort de sa parenté avec le précédent empereur, refusait de paraître à la cour de l'usurpateur. Le texte du *Chou-King* ne permet pas de se ranger à cette opinion.

se réfugier dans le *Shim*, qui se peupla rapidement par l'émigration de nombreux Chinois s'expatriant pour éviter d'être englobés dans les bandes de travailleurs que l'empereur *Chi-Hoang-ti* faisait recruter de force, pour la construction de la « Grande Muraille ».

Il est utile de remarquer que c'est improprement que les Occidentaux donnent le nom de Corée à l ensemble de la presqu'île : seul, un territoire de la partie septentrionale était autrefois appelé *Kouré*. Quant aux régions s'étendant vers le sud, elles furent dénommées, comme je l'ai indiqué plus haut, d'abord *Shim*, et ensuite *Kam*. Au temps de *Ghi-joun*, elles se divisaient en *Ba-Kam*, *Ben-Kam* et *Shim-Kam*, formant, ainsi, trois petits états distincts, quoique ayant des liens communs.

Les descendants du vainqueur de *Ghi-joun* ne jouirent pas longtemps de son héritage. Son petit-fils *You-Kio* se vit, à son tour, dépossédé par un empereur chinois de la dynastie des *Han*, dans le courant du premier siècle avant notre ère.

Un laps de temps assez long s'écoule ensuite, sans que nul relève le trône du grand *Ghi-si;* puis un étranger, venant du Nord, s'empare du pays et prend le titre de roi.

L'histoire de ce personnage comporte plus de légendes que de détails vraiment historiques. Son origine, comme cellede la plupart des héros orientaux, est fabuleuse,et voici, d'après la tradition, la façon surnaturelle dont sa mère le conçut :

Dans le palais du roi de *Pou-Yo* (1) se trouvait une jeune vierge, fille du génie d'un fleuve. Ce souverain l'avait vue, par hasard, dans une de ses promenades et, frappé de son extraordinaire beauté, s'était empressé de la faire conduire parmi ses femmes. Cependant, le roi dut entreprendre un très long voyage. A son retour, il s'aperçut que la jeune fille était enceinte. Plein de fureur

(1) *Pou-Yo*, contrée indéterminée qui était située au nord de la Corée.

il ordonna qu'on la mît à mort; toutefois, avant de l'envoyer au supplice, il voulut permettre à la coupable de présenter sa défense.

« Seigneur, lui dit alors la fille du génie, je me trouvais dans une chambre de l'appartement des femmes lorsqu'un rayon de soleil y pénétra avec une intensité telle que j'en fus incommodée. Pour éviter son ardeur, je passai dans une autre pièce. La lumière éclatante m'y poursuivit. J'essayai de me retirer dans les parties les plus obscures du palais, mais, partout, les rayons éblouissants de l'astre du jour s'attachaient à moi. Peu de temps après cet événement mystérieux, j'ai senti que je portais un enfant en mon sein. »

« Le roi, devinant, dans ce phénomène, la manifestation d'une puissance supérieure, fit grâce à la jeune mère, qui donna bientôt naissance à un fils.

Dès qu'il fut sorti de la première enfance, le jeune garçon se manifesta comme un archer d'une adresse incomparable et reçut, de ce fait, le nom de *Shou-mô* (tireur adroit). Plus tard, obligé de fuir le royaume de *Pou-Yo* pour échapper à des rivaux qui complotaient sa perte, il s'enfuit dans la direction du sud, s'arrêta dans la région appelée *Kouré*, et, comme on vient de le voir, en devint le roi.

Tandis que les descendants de *Shou-mô* se succédaient sur le trône de *Kouré*, la presque totalité du sud de la presqu'île passait sous la domination de *Shei-Kyo-Khan* qui, au dire de certains, aurait été l'ancêtre du fameux *Tchinggis Khan* (1).

A cette époque, l'ensemble de la Corée actuelle comprenait les royaumes de *Shinra*, fondé par *Shei-Kyo-Khan*, de *Kouré*, fondé par *Shou mô*, et de *Koutara*, fondé par un fils de Shou-mô.

Si l'histoire de ces états minuscules est, en général, dénuée d'intérêt, elle comporte cependant un fait d'une

(1) On sait que les Japonais revendiquent Tchinggis-Khan pour leur compatriote. Certains de nos orientalistes inclinent à croire que le terrible guerrier était d'origine coréenne.

importance capitale : la civilisation du Japon due, pour la plus grande partie, à leur influence.

Au deuxième siècle de notre ère, les Japonais, qui marchent aujourd'hui à la tête du progrès en Extrême-Orient, étaient encore un peuple barbare, sans philosophie, sans arts, sans science, sans industrie.

Or il advint, à cette époque, qu'un parti se forma parmi les Japonais habitant le littoral de la mer du Japon et voulut se soustraire à la domination de l'empereur. Les sujets du roi de *Shinra* encouragèrent les révoltés, et, traversant le détroit de Corée, vinrent à leur secours contre les troupes de leur souverain. Celui-ci, ayant triomphé de la rébellion, résolut de punir les étrangers qui avaient fomenté des troubles sur son territoire. Il fit donc équiper une flotte pour se rendre en Corée ; mais, avant que les préparatifs fussent terminés, le monarque mourut.

L'impératrice, qui avait, accompagné son mari pendant toute la campagne, ne renonça pas à poursuivre le projet du défunt. Elle partit et, sous ses ordres, son armée débarqua sur les côtes du *Shinra*.

Cependant, le roi corée, avait de son côté, rassemblé des soldats et s'avançait à la rencontre de l'envahisseur. Les deux adversaires furent bientôt en présence. Mais en apercevant l'impératrice qui, selon les chroniques, était d'une beauté sans égale, toute idée belliqueuse abandonna le souverain ; il se prosterna devant celle qui lui apparaissait comme une divinité et ne songea plus qu'à conclure la paix.

A leur tour, le roi de Kouré et celui de Koutara vinrent admirer l'impératrice japonaise et ne furent pas moins enthousiasmés que leur voisin. Les trois monarques et la souveraine conclurent un traité d'alliance, puis celle-ci s'en retourna dans ses Etats (1).

Depuis lors, de nombreux Coréens se rendirent au

(1) Telle est la version coréenne, mais les historiens japonais prétendent que l'impératrice *Ling-gou-kwo-go* défit les troupes envoyées contre elle et imposa à la Corée le paiement d'un tribut.

Japon ; ils y portèrent, avec eux, le système d'écriture chinoise, les sciences, les arts et l'industrie que la Corée tenait de la Chine. Les belles-lettres, la philosophie des Chinois et, plus tard, le bouddhisme, lorsque les Coréens l'eurent adopté, passèrent, à leur tour, chez les Japonais par le même intermédiaire.

Les habitants de l'Empire du Soleil levant (Daï Nippon, le Japon) furent de bons élèves et dépassèrent rapidement leurs premiers maîtres.

Après cet événement, le plus saillant de l'histoire de Corée, la vie de la grande péninsule retombe à la monotonie des luttes entre les petits états qui partageaient son territoire. Quelques campagnes contre les Chinois qui, à plusieurs reprises, tentèrent de s'annexer la Corée, tranchent seules sur la banalité des querelles entre roitelets indigènes.

Vere 610, les Coréens repoussèrent victorieusement l'armée de l'empereur chinois *Yang-ti*. Une trentaine d'années plus tard, l'empereur *Taï-Tsoung*, ayant voulu s'emparer de la Corée, dut, également, renoncer à son projet.

En 668, le roi de *Shinra* fut attaqué par ses voisins de *Koutara* et de *Kouré*. Pour leur résister, il demanda l'appui de la Chine. Ses ennemis ripostèrent en appelant les Japonais à leur secours. Ils furent vaincus. Le roi de Kouré se rendit aux généraux chinois qui avaient pris sa capitale. Un de ces généraux fut nommé gouverneur du royaume. On établit un tribunal chinois dans la capitale de la *Kouré* et le pays fut divisé en cinq gouvernements, neuf départements, quarante-deux arrondissements et cent cantons.

Le royaume de Shinra, délivré de ses rivaux, est ensuite en proie aux luttes intestines : les souverains sont fréquemment détrônés ou massacrés, le trône est successivement occupé par des chefs de parti qui s'expulsent à tour de rôle. L'un d'eux, nommé *O-Ken*, porta ses armes au delà des anciennes limites du *Shinra* et reconstitua, en partie, le royaume de *Kouré*, qu'il adjoi-

gnit au *Shinra* (vers 950). Ses descendants régnèrent trois siècles.

Vers 1200, le fils de *Tchinggis Khan* donna à l'un des successeurs d'*O-Ken* la partie septentrionale de la presqu'île dont la Chine s'était emparée six siècles auparavant. Ce prince fut le premier qui régna sur la Corée entière. Ses successeurs suivirent la fortune de la dynastie mongole en Chine dont ils furent les fidèles alliés. Le dernier d'entre eux se vit forcé d'abdiquer devant l'hostilité que lui témoignaient ses sujets. Un général, du nom de *Li-Shei-Kei*, le remplaça sur le trône, en 1392.

Li-Shei-Kei est, lui aussi, le héros de plusieurs légendes qui lui prêtent des actes merveilleux. Une tradition, très en honneur en Corée, rapporte que l'empereur chinois *Houng-wou*, le chef de la dynastie des *Ming*, lui prédit, plusieurs années à l'avance, le sort glorieux qui lui était réservé. Voici comment le fait est narré :

Li-Shei-Kei, avant d'avoir embrassé la carrière des armes, avait songé à devenir moine. Il habitait donc, en qualité de novice, un couvent situé à la frontière chinoise dans les monts *Tcio-Hakou*. Parmi ses compagnons se trouvait un autre novice de très humble origine, fils de campagnards, qui se nommait *Tchou-youan-tchang*. Pendant les dix années qu'ils vécurent côte à côte, les deux jeunes gens n'échangèrent jamais une parole.

Un jour, fatigué des corvées humiliantes que les bonzes lui imposaient, *Tchou-youan-tchang* abandonna le monastère pour s'enrôler dans un parti révolutionnaire qui tentait de libérer la Chine du joug des Mongols en renversant la dynastie régnante. Comme il allait franchir le seuil du couvent, *Tchou-youan-tchang* s'adressa pour la première fois à *Li-Shei-Kei* : « Vous régnerez un jour, lui dit-il, sur le pays qui s'étend au sud de ces montagnes ; moi-même j'aurai en partage l'Empire du Milieu. »

La prédiction se réalisa à la lettre : *Tchou-youan-tchang* devint rapidement le chef des insurgés et, après

une campagne victorieuse, il prit possession du trône sous le nom de *Houng-wou*. C'est l'empereur désigné, dans les tables chronologiques, par le titre honorifique de *Ming-taï-tsou* (grand aïeul de la dynastie des Ming).

En ce qui concerne le novice coréen, la prophétie de son taciturne compagnon s'accomplit avec la même exactitude, puisqu'il devint le souverain de son pays.

Nous avons dit que l'appellation de « Corée » n'avait jamais été appliquée, par les Coréens, à l'ensemble de la péninsule et qu'une région seule avait, momentanément, formé un royaume de *Kouré*. En 1398, le roi *Li-Shei-Kei* abolit définitivement l'ancien nom de Kouré et le remplaça par celui de *Tciô-Shen* (Sérénité du Matin), seul usité, aujourd'hui, en Corée.

La fin du XVI[e] siècle est marquée, pour les Coréens, par de longues luttes entre les Japonais et les Chinois, dont leur pays devint le théâtre.

En 1604, à la fin des hostilités, la Corée signa un traité de paix avec le Japon. Ce fut, pour elle, le terme des guerres avec l'étranger. Son histoire n'enregistre plus, ensuite, que des troubles locaux, des intrigues de palais — sans grande importance, peut-on croire — puisque, après cinq siècles, la dynastie fondée par *Li Shei-Kei* se continue encore en la personne du souverain régnant.

Dans les temps modernes on peut signaler la reconnaissance de l'indépendance de la Corée par la Chine qui, jusque-là, l'avait toujours traitée en royaume vassal. Cependant, malgré l'abandon officiel de ses droits, le Céleste Empire conserve toujours, dans le pays, un prestige et des prérogatives dont ne jouissent point les autres états. Mais nous touchons, ici aux événements contemporains généralement connus et qui, par cela même, sortent du cadre de ces notes.

§

Quel sort les compétitions actuelles de ses voisins prépare-t-elles à la Corée?... Une fois de plus, peut-être, son sol servira de théâtre aux luttes des belligérants. Les gouvernants coréens, enclins à la superstition, comme

tous les Orientaux, ne s'étonneront sans doute pas, si l'avenir réserve encore des jours sombres à leur malheureux pays. Une antique légende, toujours vivante en Corée, semble, en effet, devoir vouer le royaume de la « Sérénité du Matin » aux plus tristes destinées. L'étrangeté de cette tradition mérite qu'on la rapporte :

En butte aux sortilèges d'on ne sait quel magicien ou quel dragon ennemi, la Corée est, selon l'opinion de ses habitants, une contrée enchantée. Tout y est bouleversé, détourné de son ordre naturel. Montagnes, fleuves, rivières y occupent une place différente de celle qui leur avait été assignée à l'origine du monde...

A quelle époque s'est accompli ce singulier cataclysme?... Les Coréens l'ignorent, mais la croyance populaire emprunte encore une nouvelle force à la confirmation que lui donnent les paroles du très illustre bonze *Ha-thing*, qui vivait en Chine vers le IXe ou le Xe siècle.

Un moine coréen, nommé *To-Sou*, attiré par la grande réputation de *Ha-thing*, s'était rendu près de lui dans but d'apprendre, sous sa direction, les diverses philosophies chinoises, l'astronomie et la magie. Lorsqu'il crut son instruction suffisante, il manifesta le désir de retourner dans son pays. Alors, son maître lui parla en ces termes :

« J'ai appris qu'il y a, en Corée, beaucoup de montagnes et de cours d'eau qui ont désobéi à leur maître; « il s'ensuit que ce pays a subi des divisions successives « et que, sans cesse, il a été troublé par des conspirateurs. La terre est donc malade : son sang, ses nerfs « sont dérangés ; voilà pourquoi les Coréens meurent, « tués par les maladies, la famine et les guerres. »

Le savant *Ha-thing* n'aurait point été digne de son renom s'il n'eût trouvé le remède approprié à cette situation aussi fâcheuse qu'extraordinaire. Il n'eût pas été un véritable moine s'il n'avait pensé à confier, à ses confrères, le soin de cette cure d'un genre peu commun :

« Je veux soigner la maladie des montagnes et des

« rivières de votre pays, annonça-t-il à *To-sou*. Appor-
« tez-moi une carte de la Corée. »

Lorsqu'il eut la carte entre les mains, il la considéra attentivement : « Puisque les montagnes et les cours d'eau « sont dans de telles conditions, dit-il, il est certain que « la Corée doit être la scène de nombreuses guerres. »

Il désigna alors, par un trait de pinceau, dix-huit cents points situés soit dans les montagnes, soit sur le bord des fleuves et, rendant la carte à son disciple, il ajouta :

« Quand on est malade, il faut chercher prompte-
« ment l'endroit où l'on doit piquer les veines et brûler
« la peau : c'est ainsi que l'on peut guérir les maladies.
« Les maladies des montagnes et des canaux ressemblent
« à celles de l'homme. Si l'on établit des monastères aux
« endroits que j'ai marqués, les résultats obtenus seront
« pareils à ceux de l'acuponcture et du feu et les mala-
« dies de la terre seront alors guéries. De même que les
« personnes ignorantes qui ne veulent pas qu'on les
« pique et qu'on les brûle sont condamnées à une mort
« certaine, de même, si l'on ne me croit pas ou si l'on
« détruit les monastères que l'on aura érigés, le pays sera
« certainement dépeuplé. »

Les dix-huit cents bonzeries exigées par l'ascète chinois furent-elles édifiées?... Il serait peut-être exagéré de le croire. Cependant, de très nombreux couvents s'élevèrent autrefois en Corée ; mais une réaction violente, amenée par la conduite des moines, s'étant produite vers le XIVe siècle, ceux-ci furent massacrés et leurs couvents détruits...

Le sol de la péninsule, privé du remède prescrit jadis par le vieil *Ha-thing*, est-il à la veille de subir une recrudescence de la mystérieuse maladie dont il souffre en devenant le théâtre de combats sanglants?... L'avenir nous l'apprendra.

ALEXANDRA MYRIAL.

LE JARDINIER DE LA POMPADOUR

(*Suite* [1])

—

VIII

Le lendemain Buguet s'éveilla tôt, ouvrit un volet : des brumes d'or planaient sur la Seine, les oiseaux chantaient au marronnier d'Inde, dont un fruit creva et fit rouler deux petites balles brunes devant les théâtres de fleurs où verdissaient des lauriers-thyms. Une buée couvrait les grappes de raisins le long de la façade. Des pigeons roucoulaient sur le toit. Le sorbier planté à l'entrée du verger éclatait comme une flamme.

La mère Buguet sortit de la maison, ouvrit le poulaillier. Les volatilles s'élancèrent, battant des ailes et secouant leurs bonnets sanglants.

L'apparition de la bonne ménagère mit du chagrin au cœur du jardinier.

— Grand Dieu! Oserai-je jamais lui avouer que je vais la laisser seule ?

Il eut le cœur serré.

— Pauvre femme!

Il descendit, embrassa la Buguet plus fort que les autres jours.

— Que tu es tendre! dit la vieille.

Au repas de midi Jasmin annonça son prochain

(1) Voy. *Mercure de France*, n°s 167, 168.

mariage et son engagement chez la marquise de Pompadour. Il le fit en rougissant, le nez dans son assiette.

La Buguet leva les mains :

— Ai-je bien entendu !

La paysanne pâlit :

— Y penses-tu? Abandonner la maison de ton père, ce jardin, notre gagne-pain, où tu es ton maître, et ça pour aller travailler à gages, râtisser les allées sous les pas d'une enjôleuse d'hommes ! Ah ! Ayez donc des enfants, esquintez-vous pour leur assurer un abri ! C'est une pitié, une pitié !

Jasmin ne disait rien. La mère reprit :

— Quel lièvre possédé de l'esprit a passé par nos choux ! La vieille Fourgonne qui est morte (Dieu ait son âme) m'avait bien prédit, en tirant les cartes après ta naissance, qu'une grande dame ferait notre malheur à tous ! Ah ! Jasmin ! Jasmin !

Elle se leva en sanglotant, gagna sa chambre, où elle ne voulut pas que son fils entrât.

— Laisse-moi seule, dit-elle. Je vais prier le bon Dieu.

L'hiver fut pluvieux. Jasmin passa le temps à jardiner, quand le ciel était propice, à ranger les graines par petits paquets, à réparer les pièges à loirs. Martine ne vint ni à Noël, ni aux Roys. La soubrette écrivit de Paris que la mère de Mme de Pompadour était morte le 24 décembre et que cela occupait et peinait beaucoup sa maîtresse. Cependant quelques semaines après elle faisait savoir que la marquise allait acheter la terre de Crécy, près de Dreux, et se disposait à replanter le parc et refaire les ailes du château. Elle ajoutait :

« *Nous retournons à Versailles, car il y a un concert dans trois jours avec Mademoiselle Jel et Monsieur Jeliotte, et Madame de Pompadour tient aussi à présider dans son cabinet d'assemblée aux jeux. J'espère qu'on nous trouvera des emplois pour le parc de Crécy.* »

D'autres obtinrent ces places, car Martine n'en parla plus et ses nouvelles devinrent rares.

Ce silence désola Jasmin. Il avait dû confesser au curé de sa paroisse sa faute avec sa promise. Le bon prêtre lui donna l'absolution en l'exhortant à se marier au plus tôt. Il venait de temps en temps rendre visite au jardinier. Parmi les fleurs, il n'aimait que la grenadille, qui est celle la Passion. En été il en cueillit une :

— C'est un miracle du bon Dieu, expliqua-t-il. Il y a figuré les principaux instruments de la passion. Les feuilles nous représentent l'habit dont les juifs revêtirent Notre Seigneur, et leurs pointes aiguës les épines qui couronnèrent sa tête. Ces petits filets couleur de sang n'est-ce point les fouets qui le flagellèrent? Cette colonne rappelle celle où il fut attaché.

D'autres jours, le vénérable curé, en dégustant un verre de vin, exhortait l'amoureux à la patience.

— Il faut en avoir chez les grands. Ils ne songent pas tous les jours à leurs sujets et à leurs promesses. Mais vous pouvez être sûr de la fidélité de Martine. Je lui ai enseigné la religion, et je connais son cœur. D'ailleurs la patience est une vertu chrétienne. Combien d'années Job vécut-il sur son fumier et saint Siméon le Stylite sur sa colonne? Ils ne vivaient pas comme vous parmi les roses.

En octobre Jasmin n'alla point aux vendanges.

Un jour que la mère Buguet entrait chez elle avec un potiron sous le bras :

— On dirait que tu portes la roue de la fortune, lui jeta Jasmin.

—Ah! fit la paysanne, il vaut mieux la tenir que de courir après sur les routes de Paris et Versailles!

La vieille avait fini par souhaiter que son fils n'épousât point Martine.

— On dit pis que pendre de la marquise de Pompadour, insinua-t-elle à Jasmin. Des gens de condition qui traversaient Melun, il n'y a pas longtemps, racontaient que c'est une intrigante de basse naissance qui fait la honte de la France, qu'elle est la fille d'une maquerelle et d'un voleur!

— Ils ont menti! hurla Jasmin rouge de colère. J'eusse été là que j'aurais arraché leur langue! Le Roi admettrait-il pareille femme à la cour!

— Comme te voilà!

Il ne se passait rien que de banal dans le village. Eustache Chatouillard vint annoncer son mariage avec la fille d'un ébéniste de Corbeil et invita Jasmin à la noce. Il y alla. Quelques semaines plus tard, un matin de novembre, des éclats de voix s'élevèrent dans la rue. Tiennette Lampalaire, échappée du château d'Orangis, sautait les ruisseaux avec des bas roses et de jolis souliers à boucles. Accroché à la grille, le vieux marquis, la perruque de travers, les joues rouges, montrait le poing à la gamine. Quand elle se retournait, il lui envoyait un baiser.

— Damnée femelle! dit Gourbilhon à l'agaçante noiraude, tu as eu affaire au vieux marquis!

— Point du tout! Il me mit bas et souliers, en essayant de vilaines caresses. Mais je suis partie sans qu'il m'en coutât rien!

Le 1er janvier 1747 (il y avait plus d'un an qu'il n'avait vu Martine!), Buguet reçut de sa promise une lettre où elle le suppliait d'attendre encore. Mme de Pompadour était si occupée! Elle préparait le théâtre des petits appartements auquel n'avaient part que trois ou quatre grands seigneurs, des gentilshommes des menus plaisirs et quelques gens de la grande domesticité. « *Au surplus*, écrivait Martine, *Mme de Pompadour n'oublie point le jardinage. Elle vient de terminer deux dessins, qui seront gravés en jaspe vert. L'un représente le trophée qui serait le tien : arrosoir, bêche, ratissoir, serpette. L'autre des amours nus (que n'est-ce toi!) cultivant des lauriers.* » Martine envoyait des compliments, des vœux, des baisers, d'une écriture toujours plus fine et d'un style plus relevé.

— Elle devient bien évaporée, soupira la Buguet.

Jasmin eut un geste triste et l'année commença, s'acheminant vers Pâques par les temps d'averses et de neiges.

Buguet envoyait à Martine des épîtres brûlantes où il décrivait son impatience : « *Tout me semble lugubre ici, je n'attends plus les fleurs et les fruits des arbres, mais bien ta venue, car c'est elle seule qui ferait ma joie. Je ne lis plus les livres de M. de la Quintinye, bien que j'aie beaucoup à y apprendre encore pour le temps où je serai chez Mme la marquise, un temps qui m'apparaît comme le paradis au bout de la vie, et dont tu devrais tacher de hâter l'arrivée.* » La soubrette répondait qu'elle ne pouvait rien faire, qu'il était défendu d'interroger les maîtres. « *Mais Mme de Pompadour est toujours bien disposée à notre égard*, écrivait-elle. *Elle va faire construire un château*

tout neuf près de Paris. Nous serons les jardiniers et Agathon Piedfin entrera dans les cuisines. Il est toujours aussi bigot et épris de ta Martine. Les autres se moquent de lui. Ils lui offrirent à sa fête un chapelet d'oignons et lui firent manger sans qu'il s'en doutât son pigeon, son saint Esprit, aux petits pois. Il en a pleuré et j'eus pitié de lui. »

Jasmin se sentait envahi par un secret désespoir. La vraie lumière de sa vie commençait à lui manquer. Ses joues devenaient maigres, son front soucieux. Il délaissait ses plantes, négligeait son jardin, ne lisait plus que les missives de Martine qu'il portait sur lui, avec le billet paraphé par la Pompadour et dont il n'avait pas touché la valeur.

Enfin au bout de l'année, il reçut une grosse nouvelle : « *J'arrive à Boissises en avril prochain ; nous nous marierons en mai et nous partirons retrouver Mme de Pompadour.* » C'était signé MARTINE en grande écriture joyeuse.

Le mariage eut lieu dans les premiers jours de mai 1748.

La veille, un vendredi, une lourde patache s'arrêta devant la maison du jardinier. Un long personnage maigre en sauta, leste, et pirouetta sur lui-même.

— Buguet ! s'écria-t-il. Buguet ! Est-ce ici ?

Jasmin apparut.

— Agathon Piedfin ! s'exclama-t-il.

— C'est moi-même ! Mme la marquise de Pompadour me charge d'apporter des présents pour le repas de noce ; ma maîtresse a ajouté que, me sachant bon cuisinier, elle m'ordonnait d'accommoder

les mets pendant que les mariés seraient à l'église.

Jasmin troublé ne sut que répondre. Sa mère arriva. Elle avait fini par se faire une raison au sujet du départ de son fils. La magnificence de la marquise la toucha.

Agathon prit dans la patache des paquets enveloppés de linges.

— N'y touchez pas, disait-il d'un air important.

— Qu'y a-t-il là dedans? demanda Martine, qui était accourue.

— Vous verrez demain !

La tante Laïde arriva, poussa des exclamations, fut désolée de ce qu'Agathon ne pût aller le lendemain à l'église. Elle déclara qu'elle resterait avec lui :

— Il ferait beau voir qu'on laissât tout faire à cet aimable jeune homme ! Je renoncerai de grand cœur à la messe, j'écosserai les petits pois et je goûterai les plats pour voir s'ils nous conviennent. Ah ! C'est qu'on n'est pas accoutumé aux sauces qui emportent la goule ! Les épices, c'est bon pour les grands seigneurs et les curés, qui ont le goût affadi par le trop de frippe !

Agathon était vêtu avec une certaine recherche. Il portait un joli bas de soie, comme un abbé galant. Il avait un pied très court, dont il exagérait encore la petitesse.

Il demanda un tablier pour plumer des chapons. Martine dénoua celui qu'elle portait, en passa la bavette au cou du cuisinier, qui leva les bras et frissonna étrangement en se sentant enveloppé de la toile encore chaude du corps de la soubrette.

Tout le monde travaillait chez Buguet. Tiennette Lampalaire fourbissait avec de la cendre le cuivre d'un poëlon.

— Voilà que ça brille! dit-elle. M. Agathon pourra y mirer ses oreilles pointues et son nez. Tiens! Il ressemble à une bête en marbre de chez le marquis d'Orangis, comme qui dirait une espèce d'homme qui a des pieds de bouc. Ça court les bois aux trousses des filles. Eh bien! si ton Agathon voulait être mon mari, je voudrais voir avant s'il a des pieds de chrétien.

Le lendemain tout le village était en rumeur. Le monde disait que la marquise de Pompadour avait envoyé son meilleur cuisinier pour fricoter le repas de noce.

Nicole Sansonnet, la pêcheuse d'anguilles, affirmait que c'était le même qui, à certains jours de fête, inventait pour le Roi quarante plats d'entrée, neuf rôtis, sans compter les desserts.

Le dernier béquillard quitta son escabeau pour voir au passage les élus d'un tel festin.

Il faisait un joli temps de mai. La cloche de la petite église envoyait des sons fêlés aux muguets des bois voisins, aux dernières fleurs des pommiers. Des tourterelles roucoulaient dans le parc du marquis d'Orangis.

Le cortège eut peine à sortir de l'église. Tous voulaient saluer Martine. Elle apparut aux derniers accords du petit orgue.

La mariée portait une robe de guingan bise et rose, qui faisait bien valoir son teint ému. Une fantaisie de Jasmin lui avait mis au corsage un bouquet de narcisses. Un petit bonnet blanc la coiffait.

A la maison, Piedfin effeuilla un parterre de pivoines pour en faire un chemin aux mariés. Il posa des gerbes de lys-flamme des deux côtés de

la porte. Au retour de la messe, ce furent des cris d'admiration :

— On dirait que c'est fait par un ange, dit la tante Gillot.

Tiennette fut en extase devant les fleurs de Saint-Joseph :

— Une chapelle !

Agathon baissait les yeux. Il les releva sur Martine avec une flamme au fond de ses prunelles troubles.

Nicole Sansonnet dilatait ses larges narines du côté des casseroles :

— Oh ! oh ! On en attrape plus avec le nez qu'avec un rateau !

A ce moment la vieille marquise d'Orangis et une de ses cousines passèrent. Ces dames revenaient de la messe de mariage ; en guise de cadeau, elles avaient payé le violoneux, car elles étaient de dure desserre, comme les arbalètes de Coignac. Pratiquant les modes de l'ancien régime, elles se coiffaient de fontanges avec des passes de rayons qui leur mettaient comme des queues de perroquets bigarrés par-dessus le front et donnaient l'air à ces précieuses d'avoir caqueté aux boudoirs de la Maintenon. Elles portaient de raides gourgandines, des engageantes, et sur leurs joues du rouge de Portugal et des mouches, dont l'une se garnissait de petits brillants.

Sans prêter attention aux manants qui grouillaient autour d'elles, l'une des marquises regarda le mignon bourdaloue que sa cousine tenait — un vase exquis pris en vue des longueurs du sermon, — en porcelaine de Saxe, avec émaux translucides verts et rouges sur fond blanc.

— Grand Dieu, qu'il est coquet, mais petit !

— Ma bonne, je ferais dans un tuyau de plume sans en mouiller les bords.

L'oncle Gillot à l'intérieur de la demeure de Buguet criait :

— A table ! A table !

On plaça les mariés au milieu. Ils s'assirent en hésitant devant les jacinthes et les primevères qui ornaient leurs assiettes.

Gillot leur trouva l'air de deux corps sans âme.

— Si vous m'aviez vu le jour de ma noce ! s'écria-t-il.

Il se tourna du côté de sa femme :

— Tu t'en souviens, Théodosie ?... Et toi, la Buguet ?

La Buguet haussa les épaules avec un air de résignation et Martine esquissa un sourire vague. La mélancolie l'avait prise tandis qu'elle écoutait l'orgue à l'église. Elle songeait à la chasse de Sénart, à la robe rose de sa maîtresse, au matin de Fontainebleau, et à tout ce qui se passait au fond du cœur de Jasmin. La jeune femme se disait qu'en vérité ce n'était pas elle qu'épousait Buguet. Bien qu'elle fût heureuse du mariage, Martine se sentit presque un regret des artifices dont elle avait usé pour séduire son promis. Une vague jalousie la prenait. Il lui semblait qu'une étrangère présidait à la table et que Jasmin, malgré ses rubans blancs à la boutonnière, ne lui appartenait pas en entier.

— Ah ! sans la marquise la fête eût été moins splendide, mais j'eusse été tout à fait contente, se dit la soubrette.

Les convives attaquèrent les andouilles à la pistache qu'Agathon avait apportées. Martine croqua des

olives. On n'en avait jamais vu à Boissises-la-Bertrand. Tiennette voulut y goûter. Elle fit la grimace, cracha sous la table.

— Ça ne vaut pas un radis rose, déclara la femme d'Eustache Chatouillard, qui était enceinte à son huitième mois.

— Voilà des radis roses, lui conseilla Nicole Sansonnet. Avalez-en une poignée avec les feuilles. C'est souverain pour les femmes quand les cheveux de l'enfant commencent à leur tourner sur le cœur.

De son côté Euphémin Gourbillon, le sacristain, pour amuser la société, tirait un petit livre de sa poche et le passait à ses voisins. C'était l'*Almanach des cocus*.

— Le frontispice représente une « forge à cornes », expliqua le collectionneur.

La tante Gillot referma le livre avec pudeur, mais son mari s'écria :

— Eh ! Eh ! Ça vous donnerait des idées !

Tiennette se précipita pour voir. La tante Laïde déclara :

— C'est dégoûtant, une image pareille ! Il n'y a que les chiens qui font cela en plein air !

Euphémin reprit le livre et lut quelques épigrammes.

— Pour le mois de janvier, annonça-t-il.

Quand Dieu bénit le mariage
L'eau devient vin et tout est beau,
Mais lorsque sans lui on s'engage,
Le meilleur vin de change en eau.

L'oncle Gillot se leva :

— Pour toi, Jasmin, l'eau se changera en vin, tout comme aux noces de Cana !

— Je l'espère, bien que je ne sois pas un ivrogne !

Gourbillon reprit :

— En août :

L'on doit à Dieu le plus beau cierge,
Quand on trouve un objet dont la vertu tient bon.
Mais qui prétend n'épouser qu'une vierge
Peut, sur ma foi, rester garçon.

Martine rougit très fort..

— Ah ! Celui-ci n'est point pour notre mariée, s'écria Cancri. Nous répondons tous de sa vertu.

Cependant les convives avaient mangé les anguilles, un cadeau de Nicole, accommodées « à la Napolitaine ». Ils attendaient les plats de la marquise de Pompadour. Agathon annonça des « pyramides d'Egypte ». Elles étaient faites de rouelles de veau et de jambon hachés menu et finement épicés. Piedfin les déposa délicatement sur la table afin qu'elles ne s'écroulassent point.

— Quelles affaires en pointe ! s'écria la Moneau.

— Des Pyramides d'Egypte ! Cela doit être une recette qui date des Grecs, comme le jeu de l'oie, sentencia Gourbillon, qui aimait à faire de l'érudition.

— Non point, fit Piedfin en haussant les épaules d'un air dédaigneux, la recette se trouve dans le *Manuel des officiers de bouche.*

Les invités trouvèrent les pyramides délicieuses. Gillot n'avait jamais rien mangé de pareil !

— Es-tu heureuse d'avoir rencontré la marquise ! dit la tante Gillot à la mariée.

— Et que Martine doit être contente de pouvoir emmener son mari chez pareille maîtresse ! ajouta Cancri en se fourrant une bouchée.

— Ah, oui, je suis bien contente, soupira Martine.

Elle avait envie de pleurer.

— Tu es heureuse, Martine, murmura Jasmin.

Il embrassa sa femme dans le cou.

— A la bonne heure ! approuva Gillot. Les gens ne se marient pas pour se regarder comme des chiens de faïence !

On mangea ensuite des chapons du Mans dorés à point. Puis Agathon apporta à bras tendus un cochon de lait croustillant qui tenait un citron entre ses lèvres. Les pattes étaient enrubannées de blanc.

— Les jarretières de la mariée ! cria Eustache.

Agathon déposa le plat devant les époux et d'une voix onctueuse (il avait appris à prêcher !) il déclama :

— Martine, ceci vous est offert par tous vos amis de l'office. Qu'il vous plaise de l'accepter !

— Il n'y a que les gens de la Cour pour parler ainsi, fit observer Nicole Sansonnet, coulant vers Agathon un regard langoureux.

Piedfin découpa lui-même.

— Donnez le haut des cuisses au marié ! s'écria Gourbillon.

Chacun se recueillit pour goûter au mets qui sentait la truffe.

— On se croirait au ciel, affirma Tiennette.

Agathon disparut pour préparer le dessert. Gillot fit apporter de nombreuses bouteilles.

— Eh bien, mon garçon, dit-il à Jasmin, tu parles si peu, tu ne bouges pas. Il faut boire, un jour de noces, pour se donner des forces ! Voyons, vide ton verre ! Asticote le, Martine !

— J'ai beau faire, dit celle-ci. Jasmin !

Le marié donna un nouveau baiser à sa femme.

— On pourrait les compter, déclara Martine.

— Ils seront plus abondants ce soir, fit Gillot. N'est-ce pas, la mère Buguet ?

Dans son coin Tiennette avouait :

— Je serai bien contente, ayant goûté à tout cela, d'aller en condition à Paris.

— A Paris ? répliqua la Monneau, les graillons de ton espèce n'y manquent point ! Et pour une qui s'en tire, combien restent sur le pavé ou reviennent au village après avoir tenu boutique su'l'devant ? Je sais bien que ce métier-là n'est pas fait pour t'embarrasser, mâtine !

Rémy Gosset intervint :

— Allons ! allons ! tante Laïde ! Faites pas la rodomont ! On sait que vous avez été ravaudeuse à Paris et que dans un tonneau de ravaudeuse il y a quelquefois place pour deux !

— Oui da, fit la Monneau piquée, et de mon métier j'ai gardé le secret de bien des mollets et la façon de tricoter un bas qui ne déforme pas la jambe d'une belle fille ! A preuve le cadeau que j'ai préparé pour Martine. Tiens, détache la ficelle, petite !

Elle passa un paquet à Tiennette, qui se mit à défaire le nœud avec ses dents.

— Pouah ! s'exclama la fillette, vous avez donc mis ça avec vos fromages ?

— Où que tu voulais donc que je les mette ? C'est la seule armoire qui ferme à clef et où les rats ne peuvent atteindre ! Mais ça ne doit pas sentir si fort, car j'ai pris soin de les mettre avec mon linge sur la planche de dessus et les fromages sont en bas.

— Sentez ! sentez ! dit Tiennette, faisant passer le présent.

Le femmes se récrièrent sur la finesse des mailles.

Agathon appelé admira le petitesse du pied. Martine garda le tout pour couper la plaisanterie que préparait Gourbillon.

Le dessert vint. Il y eut d'abord un beau « bonnet de Turquie », préparé avec une pâte de massepain. Il fut acclamé d'autant plus que le vin commençait à échauffer les têtes. On servit les premières tranches à Jasmin et à Martine et on les obligea à s'embrasser. Puis apparut un « puits d'amour » empli de confiture.

— Un puits d'amour, s'écria Eustache, c'est vraiment pour un repas de noce !

Les mariés durent se serrer la main au-dessus du gâteau. Piedfin servit ensuite des délicatesses qui portaient des noms inconnus aux paysans : semelles à la Dauphine, bâtons royaux, meringues, biscotiers.

— Semelles à la Dauphine ! Tu n'en feras jamais de pareilles, Cancri ! s'écria Gourbillon.

Les friandises exaltèrent les convives. La tante Monneau poussait des soupirs.

— Quels parfums ! gémissait-elle.

Agathon offrit des vins plus délicats envoyés par la marquise. La femme d'Eustache en avala de telles lampées que son mari lui dit :

— Tu veux donc que ton enfant vienne au monde en nageant ?

Devant ces liqueurs, qu'il trouva divines, Euphémin s'exclama :

— Vive la marquise de Pompadour !

— Il y a deux reines au repas, affirma Rémy Gosset, la marquise et Martine !

— Vive la mariée ! Vive la marquise ! brailla toute la noce.

Martine devint verte comme si une vipère l'eût piquée.

Jasmin se leva en chancelant. Tiennette silencieuse frappait doucement sur le dos de la mère Buguet qui pleurait à chaudes larmes.

On trinqua. Puis Euphémin Gourbillon prononça un discours qui arracha des pleurs à toutes les femmes. Il parla de la sainteté du mariage.

— T'as l'*Almanach des cocus* dans ta poche ! interrompit Tiennette.

— Tison d'enfer ! vociféra Gourbillon.

— Oh ! oh ! ça sent le soufre, renchérit Agathon en dirigeant son nez du côté de Tiennette.

Celle-ci, enchantée d'attirer l'attention, par ricochet flaira la Monneau sa voisine :

— C'est le fromage que vous voulez dire !

Elle reçut un soufflet et se tut. Gourbillon acheva sa harangue, il appela la Buguet une heureuse mère ; puis le violoneux vint chercher les mariés pour les conduire à la danse.

Martine était fort attristée des rêveries de Buguet. Afin de le rappeler à elle, en se levant pour aller au bal champêtre, elle songea à la façon dont Mme de Pompadour entamait le menuet.

Prévenus par la musique, le marquis d'Orangis et ses compagnes sortirent pour voir la fête villageoise. Le gentilhomme avait une perruque à la financière qui paraissait lourde à ses épaules. La marquise lui disait :

— Jadis les femmes portaient trois jupes de dessous, d'abord la « modeste », puis la « friponne », puis la « secrète ». Aujourd'hui les femmes se contentent de la « friponne », n'est-ce pas, Adhémar ?

Elle frappa du bout de sa longue canne les jambes



maigres du marquis et elle releva avec dédain son nez majestueux de Junon où elle avait posé une mouche de jadis « l'effrontée ».

Le bal s'organisa au bord de la Seine. Jasmin l'ouvrit avec Martine et la marquise dut avouer que la rustaude avait des grâces de l'ancien temps. Laïde offrit la main au vieux Gillot et Tiennette dansa avec tous les garçons et agaça fort le marquis d'Orangis : il piétinait sur ses hauts talons et ouvrait nerveusement sa tabatière d'or.

Tandis que les invités continuaient à sauter sous les tilleuls, les mariés se promenèrent au bord du fleuve.

Jasmin regardait l'eau rosie par le soir tombant.

Martine mit sa joue sur l'épaule de son mari :

— Tu songes à Etioles et à Paris où nous allons nous rendre? lui demanda-t-elle.

— Oui, Martine, répondit Buguet qui ne savait pas que la soubrette connaissait les secrets de son cœur.

Des larmes coulèrent sur les joues pâles de Martine.

— Eh bien, Martine, qu'as-tu? demanda Jasmin.

— J'ai vu tout à l'heure deux corbeaux passer en criant au-dessus de moi. J'ai peur.

— Folle, murmura Jasmin.

IX

La marquise de Pompadour laissa Martine et son époux un mois à Boississes-la-Bertrand. Puis elle lui ordonna de la rejoindre avec Jasmin à Paris.

Le jour du départ, on se leva chez Buguet avant le soleil. La mère avait les yeux rouges. Elle donna

à Martine un chapelet qui avait appartenu à l'aïeule paternelle de son fils :

— Egrène-le souvent et songe à moi!

L'excellente femme remit aussi à sa bru un poulet grillé, une miche de pain, de la galette froide :

— Vous allez faire un si long voyage, vous vous rendez si loin, mes pauvres enfants! Et Dieu sait où vous entraînera votre diablesse de marquise!

Elle fit des recommandations à Jasmin :

— Sois bon mari, récite tes prières, ne bois jamais un coup de trop! Et puis, voici une graine du sorbier que ton père a planté le jour de son mariage. Garde-la près de sa montre, dans ta pochette.

Les apprêts du départ s'accomplissaient à la lueur de deux chandelles. Tiennette vint, malgré qu'il fît encore nuit; elle dit à Martine :

— Tu m'écriras si tu deviens enceinte.

Elle embrassa sa grande amie et lui glissa à l'oreille :

— Tu m'embaucheras aussi chez la marquise de Pompadour.

— Je te le promets, dit Martine.

Jasmin consolait sa mère :

— Nous reviendrons souvent, promettait-il, et tu recevras tous les mois de longues lettres. Les Gillot et Remy Gosset te feront visite et mon ami le cordonnier Cancri veillera sur toi. Vincent Ligouy se charge de mes arbres et des soins du jardin. Je lui ai tout appris. Si tu as peur, Tiennette logera ici. Et puis quand notre fortune sera faite, nous vivrons de nouveau ensemble à Boissises.

— Votre fortune, soupira la Buguet en secouant la tête, elle était dans cette petite maison.

Tiennette et Martine mirent au fond de la carriole de Jasmin les caisses avec les vêtements, les bran-

ches de buis bénit à Pâques, puis des flacons d'eau divine à l'esprit de vin préparés par la mère Buguet.

— Ces douceurs vous feront plaisir quand vous serez le soir à deux, dit la vieille.

Le froid de la nuit entrait par la porte ouverte, avec le silence que troublait le grelot de Blanchon.

La Buguet servit du lait chaud. Après l'avoir bu on s'embrassa une dernière fois et les deux époux montèrent dans la voiture.

— Que Dieu vous garde, murmura la mère Buguet.

La carriole démarra. Elle n'avait point fait vingt tours de roue qu'on entendit le bruit d'un poing frappant une porte, puis un immense sanglot. Tiennette disait :

— Allons, la Buguet, ils reviendront !

Martine dans l'obscurité devina que Jasmin pleurait.

La petite voiture et le cheval, par Boissette, se dirigeaient vers Melun. Jasmin avait revendu son attelage au marchand, perdant quelques écus sur le prix, et il devait livrer avant de partir. Blanchon suivit le bord de la Seine, qui clapotait par la brise nocturne.

Bientôt une lueur blafarde se dessina à l'horizon et l'aurore allongea dans les nues une longue barre qui fit, avec la flèche élancée de Saint-Aspais, une croix aux bras d'or à travers le ciel. Melun dormait sous ce signe.

Le marchand de voitures remit quelques pièces bien sonnantes à Buguet et aida les jeunes époux à s'installer dans le coche d'eau qui partait pour Paris.

Il y avait déjà à l'entrepont deux moines et trois nourrices, des paysans, un officier des gardes suis-

ses, des marchands de volaille. Ceux-ci embarquèrent des paniers remplis de poules, d'oies, de canards, qui se prirent à criailler dans les cordages du tillac.

On partit.

Cinq chevaux traînaient le coche au moyen d'une longue corde attachée au mât. Parfois celle-ci, se détendant et frôlant l'eau rosie par le matin, y faisait comme le feu à une traînée de poudre. Les mariniers sur le pont se préparèrent une soupe dans une huguenote. L'onde était calme ainsi qu'un miroir.

Le coche fut bientôt en vue de Boissises-la-Bertrand, devant laquelle il fallait repasser. La Buguet était au bord de la Seine avec Tiennette. Elles firent des gestes d'adieu. Jasmin regarda sa mère aussi longtemps qu'il put ; lorsque le bateau s'approcha de Saint-Port, il ne distingua plus que le point blanc de la cornette de la vieille qui remontait la berge. Alors il chercha des yeux le toit de sa maison : il le reconnut entouré des cimes de ses arbres. Un peu de fumée s'éleva du pignon. Jasmin songea que la Buguet serait seule à se préparer des tranches de pain dans son lait; il mit sa figure dans ses mains et pleura.

Martine cherchait à le distraire.

— Voici les Gillot ! dit-elle.

Ils sortaient de leur tannerie. L'oncle cria :

— Revenez pour les vendanges !

Les roches frappées par le soleil du matin avaient des douceurs d'ambre. Les vignobles brillaient. La Seine, après un coude, passa entre la forêt de Rougeau et le bois de la Guiche. Les arbres montraient des verdures tendres.

Dans le coche, les moines caressaient une bou-

teille de vin : ils buvaient à tour de rôle. Une nourrice chantait d'une voix aigre, et l'officier des gardes suisses retroussait sa moustache en regardant Martine à la dérobée.

L'embarcation atteignit Le Coudray, un endroit clair, où la Seine s'élargit et refléta avec éclat le ciel devenu tout bleu. Puis ce fut Corbeil, avec ses bastions, ses tours et ses grands magasins de grains. Comme c'était jour de marché, le pont s'encombrait de charrettes, et les paysans descendaient, sur l'autre rive, d'Yerres et de Tigery, par la petite église de Saint-Germain, qui tintait gaiement, haute sur sa butte. On débarqua quelques paniers de volailles.

Un peu plus loin apparurent à droite les toits du château d'Etioles.

Jasmin se souvint : la marquise lui réapparut parmi l'herbe enlunée, pleine de grâce avec sa robe rose : il revit le pied de la patricienne, tout petit, qui caressait la verdure nocturne, tandis que le son des violons montait vers le ciel printanier. Il se rappela l'air du menuet qu'il avait en vain cherché jusqu'à ce jour. Rêveur, il regarda le rustre qui attirait un brochet au bout de sa ligne et les chalands qui flottaient au gré du courant. Un berger, au milieu des roseaux, s'abreuvait à deux genoux dans le creux de son chapeau. Des lavandières se penchaient sur le flot, qui les peignait comme en miniature. Des villages apparaissaient avec des rideaux d'arbres. On allait passer à Juvisy.

— Mangeons, dit Martine. Midi est loin déjà. Les angelus ont sonné partout.

Elle exhiba le poulet, le déchiqueta, prit sa part et servit Buguet. Les moines demandèrent la carcasse et avant de la dévorer récitèrent le benedicite.

A Choisy, des gens du pays apportèrent à bord des tartelettes, comme ils le faisaient d'habitude. Jasmin en offrit à Martine et l'officier des gardes aux nourrices, dont l'une était jolie.

Du château de Choisy, on ne voyait guère en passant que les grands toits, le bout d'un jet d'eau, la balustrade et à l'extrémité de celle-ci, au-dessus de parterres qui flanquaient la rive et descendaient jusqu'à l'eau, un salon dressé au bord du fleuve et pareil à un kiosque ajouré.

— Je suis venue parfois ici avec la marquise, raconta Martine. Elle a fait arranger ce château comme un théâtre pour une féerie.

Jasmin regarda les toits avec admiration : ils lui paraissaient couvrir des mystères éblouissants.

Cependant le coche avançait.

— Nous arriverons bientôt à Paris, mes frères, dit un moine.

En effet, comme le soleil tombait en une grande nappe dorée qui rendait la Seine pareille à un fleuve de cuivre fondu, Jasmin aperçut à l'horizon sur ce ciel magnifique des remparts, des toits innombrables, un dôme bas à gauche, une forteresse gigantesque à droite.

— Paris! clama un marinier.

Buguet regarda, sous les trophées du firmament, la ville rongée par la lumière.

— Est-ce grand! dit-il à Martine.

— Dame! répliqua la soubrette, c'est là qu'il y a le Louvre!

— Et cela? demanda Jasmin en montrant la forteresse.

— C'est la Bastille. Dieu t'en préserve!

Ils prirent deux crocheteurs pour les aider à porter leurs mannes. Ayant contourné la Bastille, dont

Jasmin regarda longtemps les fenêtres scellées de grilles, les gros donjons, la corniche, les échauguettes et les canons braqués au-dessus des créneaux, ils arrivèrent à la rue Saint-Antoine. Des échoppes de pâtissiers, de tourneurs, de bibelotiers, d'apothicaires y flanquaient les murs de la forteresse, comme des cages pendues aux pierres grises. Du populaire, par ce soir de juin, s'ébattait le long de la maison de la Pomponette, qui a une terrasse fleurie, de la maison de la Tournelle, qui possède une poivrière, de la maison du Lunetier, qui est pointue. Une vacherie épandait de chaudes odeurs d'étables jusqu'à l'auberge du Lion d'Or, où s'attablaient des gardes du Roi et jusqu'à l'hôtel de Mayence, devant lequel s'arrêtait un carrosse. Une chaise à porteurs passait, et deux grisettes troussées se hâtaient, entendant sonner l'angélus à l'église Sainte-Marie, qui soutient de grands vases sur des contreforts et qui a un dôme écaillé d'ardoises.

Jasmin fut ravi par cette entrée joyeuse dans la ville. Il tirait de cet accueil plaisant bon augure pour son avenir.

— Dieu t'entende! lui dit Martine.

Plus loin les Buguet prirent des rues plus étroites. Jasmin s'étonna de la hauteur des maisons. Il s'amusait des coups de fouet des cochers, des embarras de charrettes et de voitures, des auvents des librairies, de l'éclat d'or des rôtisseries qui s'allumaient.

Une grosse femme était assise sur une borne avec, sur ses genoux, un panier plein de bouteilles. Elle tenait un verre d'une main, un bocal de l'autre, et criait :

— La vie! La vie!

Buguet offrit à boire de son eau aux crocheteurs qui le suivaient. Ils toussèrent en l'avalant. Cela fit rire Martine.

Une petite fille vendait des pots dans une hotte, clamant :

— De la belle faïence !

La soubrette insinua :

— Pour commencer notre ménage.

— Sotte ! Mais voici chose meilleure !

Il présenta à sa femme des gaufres à l'étal d'un pâtissier.

Quand elle se fut régalée, les Buguet reprirent leur route. Jasmin s'attardait aux boutiques des tabaquières, des évantaillistes, des marchands de curiosités, bousculé par quelque petit maître qui descendait de son cabriolet et se retournait pour lancer à Martine un regard arrogant.

Aux approches du Palais-Royal, à la porte d'un traiteur, une vielleuse jouait de son instrument. Buguet s'arrêta charmé. La musique lui rappela les sentiments qui avaient chanté dans son cœur et il songea à Mme de Pompadour.

— Viens, dit Martine. Nous sommes en retard.

Ils arrivèrent à un grand bâtiment de briques rouges, qui était le palais Mazarin, et s'arrêtèrent, après quelques détours, devant un hôtel. Un laquais costumé en jaune et vert les reçut :

— On vous attendait.

Les époux montèrent dans les combles, à une petite mansarde. Martine était fatiguée. Elle mangea ce qui restait des provisions de la Buguet et se coucha.

Jasmin alla souper avec les domestiques. Agathon Piedfin lui sauta au cou. Le marmiton fleurait

l'ail et le musc. Il semblait fatigué, avait les yeux battus.

— La ville me pèse, dit-il. Je suis trop fait à l'existence des châteaux.

Dès neuf heures, il entraîna Buguet dans une rôtisserie, où il allait chaque soir. L'enseigne représentait un soleil d'or aux lourds rayons entouré de raisins. On avait fini de manger. La salle sentait la sauce épanchée et la lie de vin. Agathon serra la main au rôtisseur, un gros homme qui lui remplit jusqu'au bord un gobelet, ainsi qu'à Jasmin. Le marmiton de la Pompadour s'empara d'un pilon de dinde qui refroidissait sur un plat et le plongea dans le sabot plein de sel accroché à la cheminée. Il le dévora.

— Je ne puis manger ma propre cuisine, dit-il. J'aime mieux celle des autres.

Il s'assit à côté de Jasmin et ils causèrent.

— Aimez-vous vraiment votre femme? demanda le défroqué au jardinier.

— Plaisante question! répondit Jasmin. Je ne l'eusse point épousée si elle m'avait été indifférente.

— Tiens! C'est qu'à la noce vous aviez l'air distrait, si loin de la mariée!

— Vous avez mal vu, affirma Buguet.

— Ah! J'ai pu me tromper, répliqua humblement le cuisinier. L'homme n'est point infaillible. Puis le jour de la noce le marié ne se trouve pas dans la même situation que les autres jours de sa vie. Il est en proie à certaines tentations. Son âme est trouble. Il ressemble à un chrétien qui ne se serait pas confessé depuis longtemps.

Agathon joignit les mains :

— Moi je me confesse quatre fois l'an. Cela soulage, même lorsque l'on n'a que deux ou trois

péchés minimes sur la conscience. Je me promène plus léger après l'absolution. Et si j'avais plus de loisir je m'approcherais plus souvent du tribunal de la pénitence.

Il fit remplir les gobelets.

— Et puis je n'aime pas les femmes, déclara-t-il à brûle-pourpoint, d'un ton sec. Elles sont filles de Satan. Ève nous a perdus tous; et je ne puis voir des jupes sans songer au péché originel. Vous aimez les femmes, vous, n'est-ce pas Buguet? Je lis cela dans vos yeux. Si vous n'êtes point très chaleureux envers Martine (je puis me tromper!), votre cœur doit s'enflammer aisément et brûler peut-être pour une autre.

Buguet tressauta.

— Oh! Ce mouvement vous trahit! s'écria le défroqué. Si mon métier m'oblige à regarder sous le croupion des poulardes (et je fais mon métier avec la résignation qui convient pour gagner le ciel!) je sais aussi plonger dans l'âme humaine et descendre au fond de ces puits obscurs qu'on nomme les consciences, car je fus tonsuré et j'ai fréquenté les moines les plus subtils, les ennemis des capucins, dont ils furent en toute controverse les vainqueurs, j'ai dit les Prémontrés!

Agathon leva les yeux au ciel :

— Les chers pères, murmura-t-il d'une façon extatique.

Il continua :

— Et l'on vit bien chez eux, ils aiment les douceurs et les partagent entre tous. Ils sont aimants, caressants. On ne se sent jamais seul. Et ils vous farcissent le cœur de bons sentiments. Encore un gobelet?

— Merci, dit Jasmin.

— Voyons, je régale! reprit Piedfin. Et boire du bourgogne n'est point pécher, je vous assure. Jésus changea l'eau en vin. A chaque messe, il se transforme encore lui-même en ce précieux liquide. C'est la boisson la plus sacrée et je me jetterais à plat ventre sous les roues des voitures s'il en coulait, de Champagne ou de Beaune, dans le ruisseau des rues.

Piedfin continua :

— Les pères possèdent des clos d'où l'on tire un vin magnifique.

— Mais pourquoi les avoir quittés ? demanda Jasmin.

— Ceci est un mystère, dit Agathon en baissant les paupières.

Un abbé entra dans la rôtisserie. Il avait de petites mains de femme. Piedfin se précipita vers lui et l'embrassa. Puis il revint près de Buguet.

— C'est un de mes plus chers amis, dit-il. Ah! ce saint homme surtout, que je connus jadis au séminaire, m'enseigna à détester les femmes. Je puis vous assurer qu'il les a en horreur. Et je suis enchanté qu'il m'ait appris que, dans la vie, il faut savoir se suffire à soi-même, sans prendre souci de s'encombrer de falbalas, de jérémiades, de petits airs stupides, de soupirs et d'ennuyeuses fadaises! Ah! Je ne dois jamais, comme ces jolis coureurs dont j'ai pitié, offrir une éclanche de mouton au *Treillis vert* ou du vin blanc au *Pavillon chinois* — et ce à quelque prétentieuse poissarde, à quelque figurante ou chanteuse des chœurs! La femelle n'empeste point mes nuits! Et quand j'acquiers quelque pommade à la frangipane ou du vinaigre de Vénus, je me les applique à moi-même!

Agathon sourit d'un air malicieux :

— J'aime mieux de Vénus attrapper le vinaigre que le coup de pied.

— Evidemment, dit Jasmin, qui écoutait tout ébahi les propos du marmiton.

Agathon tira de sa poche un cure-dents avec lequel il soigna ses chicots.

— Voyez, Buguet, dit-il, combien je méprise cette engeance. Ceci est un cure-dents à la carmeline. Je ramasse ceux de la marquise. J'en use avec plaisir. Mais ce que je déplore, c'est qu'ils ont servi à une femme. Rien n'est impur comme la bouche d'une femme! On y trouve peut-être la plus grande source de péchés. La bouche savante d'une luronne damne à coup sûr un homme! Vous rappelez-vous le pigeon que j'apprivoisais à Etioles? Je remarquai que les caméristes l'embrassaient. A partir de ce jour je cessai de lui donner à boire entre mes lèvres. Ah! le contact d'Ève! Quand je fus à votre noce, Martine me passa pour plumer les chapons le tablier qu'elle portait. Il était tout chaud d'elle. Ç'eût été une volupté pour vous, sans aucun doute. Eh bien, il me brûla comme une flamme de l'enfer.

— Eh! Eh! Pourtant, à Etioles, vous adressiez des bouquets et des vers à Martine!

— C'était pour l'éprouver, déclara le cuisinier avec l'onction d'un prêtre.

— Quelle idée!

— Ah! fit Agathon avec un grand geste, loin de moi toujours l'idée de la fornication que je laisse aux bêtes! Mais quand je vois une femme à mes côtés, je la tente...

— Vous avez la beauté du serpent, interrompit Jasmin ironique.

— Je la tente, reprit Piedfin, et si elle donne

dans mes embûches, si elle se compromet, je la délaisse, et j'apprends à son père, à sa mère, à son fiancé, si elle est fiancée, la faute qu'elle a failli commettre avec moi !

Agathon se redressa, sifflant entre ses longues dents jaunes :

— Ainsi je me venge du péché originel !

— Quel drôle d'homme vous faites !

Ils bavardèrent longtemps. Dans la rue, Agathon prit à plusieurs reprises la main de Buguet et la pressa comme en ardent témoignage d'amitié.

— Oh ! si tu voulais un jour m'écouter et me croire, soupira-t-il.

On avait éteint les lanternes. Les deux compagnons n'entendaient que l'appel prolongé du falot offrant du feu ou de la lumière aux rares passants.

X

Le lendemain de lourdes voitures s'arrêtèrent devant l'hôtel. Une fliguette à deux places, pourpre avec des paysages à moulins sur les caissons, pénétra dans la cour. Mme de Pompadour y monta, accompagnée d'un négrillon habillé de velours vert. Elle donna un coup de fouet au cheval, qui se cabra et partit. Son grand chapeau de paille battit des ailes au vent du porche.

Dans les voitures prirent place différents personnages. A la dernière, Collin, « le chargé des domestiques de la maison », fit monter Buguet, avec Flipotte, une caméristé, Edme, le porteur de barquettes, Agathon Piedfin et un garçon sommelier. Le même attelage emportait des flacons bouchés de cire rouge et de quoi, confia Agathon, préparer en plein air la chiffonade et des cailles à la Xaintonge.

On allait à Meudon. Flipotte se déclara heureuse de revoir la campagne : elle avait son saoul des toits qui dégoûtent, des essieux gras des fiacres, des seigneurs portant becs de corbin qui vous pincent dans les rues. Elle quittait avec plaisir la grande ville où les églises puent le cadavre et les escaliers la fosse d'aisances, où le sang qui coule des boucheries se caille sous vos pieds et où des femelles mouchetées et fardées, assises sur des bornes, en plein midi, insultent au passage les honnêtes filles. Flipotte était de Touraine :

— J'ai un promis à Montoire, avoua-t-elle.

Néanmoins elle se laissait prendre la taille par Edme et par le sommelier, et même baiser sur la gorge d'où elle faisait glisser le « venez y voir », qui cachait la naissance de ses seins.

— Les libertins! criait-elle de temps en temps.

Elle jetait des regards pleins de feu à Buguet.

— Au moins avec vous on est sage! Vous êtes marié!

Edme s'écria :

— Peuh! Ce n'est point un motif pour rester coi! Je sais de grands personnages qui ont passé devant l'autel, avec ostentation, ma foi! et qui ne se gênent pas pour faire l'amour avec d'autres!

L'allusion aux maîtres crispa Jasmin.

— Oui, avec maman putain, comme disent Monseigneur le Dauphin et Mesdames! s'exclama Flipotte.

Jasmin pâlit. Il avait déjà entendu le propos.

— Ce n'est pas à nous de répéter pareilles choses, affirma-t-il avec colère.

— Le cuistre! s'écria Flipotte.

Elle approcha son visage de celui de Jasmin et lui chanta d'un air provoquant ce couplet de Mon-

crif, mis en musique par Courtenvaux et pris à une parade jouée à la Cour devant le Roi :

Nous autres, jeunesses,
Nous écoutons vos raisons,
Mais dans la belle saison,
Nous nous en battons
Les fesses, les fesses !

Elle frappa deux fois sur ses cuisses et ses yeux noirs eurent une lueur insolente.

Jasmin se tint silencieux. Il regarda les premiers champs dans la plaine de Grenelle.

Alors on parla du voyage. Mme de Pompadour avait acheté de grands terrains au bord de la Seine, avant Sèvres, pour y bâtir.

— Ce n'était point assez de la campagne de Montretout, dit aigrement Flipotte. Ça lui convenait mieux, ce nom-là !

— Tais-toi donc ! dit Jasmin.

— Ah ! pied plat !

Agathon se pencha vers Jasmin :

— Vous semblez aimer beaucoup notre maîtresse, insinua-t-il avec un sourire onctueux.

— Elle est si bonne, balbutia Buguet interloqué.

On s'arrêta à mi-côte, entre Sèvres et des bois qui se trouvaient sur une hauteur. Collin fit descendre Buguet de voiture :

— Voici votre futur jardin, dit-il en ricanant.

Le terrain était aride, montagneux, bosselé, plein de pierres, de sables et de mousses. Quelques maigres arbustes disposaient une verdure avare au-dessus d'éboulis.

Jasmin s'engagea à travers le coteau, puis en fit l'ascension. A mesure qu'il montait il découvrait le pays : la plaine qu'il avait traversée et Paris dans un lointain bleu ; de l'autre côté, un village avec

une grande église et un château seigneurial, puis des bois, de vastes amphithéâtres pleins de lumières, de hautes collines ondulant au ciel d'été. Sur toutes les éminences, des moulins-à-vent. Au bas du coteau, la Seine contournait une île et passait sous un pont en bois de vingt et une arches. L'eau coulait plus vite qu'à Boissises.

Vers le sommet de la côte, Jasmin s'arrêta. Sur un trône rustique formé de cailloutage et de gazon, était assise Mme de Pompadour. Buguet la reconnut à sa robe de satin dont le soleil faisait briller les rubans multicolores. Il avait entrevu cette toilette au moment où la marquise quittait son hôtel à Paris. Ici pour se garantir du vent la maîtresse du Roi avait jeté son chapeau de paille à côté d'elle et mis une bagnolette: ce capuchon, couvrant ses épaules, lui cachait la figure; mais elle releva le front et son visage brilla, avec une mouche au coin de l'œil, sous ses cheveux poudrés à frimas.

Mme de Pompadour tenait sur ses genoux une chienne gredine qui aboya. Elle regardait, étendu à ses pieds, un plan. Du bout d'une ombrelle fermée elle y indiquait des tracés et des lignes à deux gentilshommes attentifs qu'elle appelait M. de l'Assurance et M. de l'Isle. L'un était architecte, l'autre décorateur de jardins, à ce qu'apprit plus tard Buguet. Pour l'instant il se tint à distance, ne se lassant de regarder en tapinois le groupe éclairé par le soleil au milieu des bouquets d'arbustes et des ceps de vigne, avec Flipotte qui portait un manteau sur le bras et Martine qui apparut tout à coup tenant un bouquet de fleurs sauvages qu'elle venait de cueillir.

Buguet n'avait plus vu Mme de Pompadour depuis sa visite au château de Fontainebleau. Sa passion

se ralluma aux deux yeux qui brillaient comme des pierres précieuses. Il se rappella l'aventure de Sénart, quand il avait tenu la belle marquise dans ses bras, et la nymphe de Fontainebleau. Il la revoyait! Il la reverrait toujours! Il était de sa maison! Il lui parut qu'il se trouvait au faîte du bonheur. La vue de Mme de Pompadour l'enivrait, le grisait. Sa poitrine était trop petite pour contenir pareille joie. Il avait envie de la crier au ciel.

Au bout d'une demi-heure, Mme de Pompadour se leva du siège où elle figurait une sorte de Flore à falbalas. Suivie des deux gentilshommes, elle passa à proximité de Jasmin, le reconnut et lui fit signe d'approcher.

— Vous voilà, dit-elle. Vous habiterez dorénavant cette maison que je baptiserai plus joliment « Brimborion » ou « Babiole », ajouta-t-elle en souriant à ses compagnons. Et Collin vous dira ce que vous aurez à faire, reprit-elle en s'adressant à Buguet. C'est là!

La marquise désignait au pied du coteau, sur le bord de la Seine, les toits d'une maison de plaisance entourée de charmilles.

Elle-même, d'un pas léger, sous le parasol de soie jaune qu'elle avait ouvert et qui plongeait sa figure en un bain d'or fluide, descendit vers Babiole. La chienne gredine arrosait la mousse d'un air insolent.

— C'est l'heure de la collation, dit la marquise de Pompadour à un gentilhomme qui s'empressait vers elle.

Au trente juin, le lendemain de la fête de Saint-Pierre, quatre cents ouvriers arrivèrent sous les

ordres de Messieurs de l'Assurance et de l'Isle. Ils arrachèrent les bouquets d'arbustes du coteau, jetèrent des planches pour établir des descentes à leurs brouettes, ramassèrent les pierres. Ils venaient régulariser le coteau, créer des rampes. A coups de pelles, de houes, de pioches, le sol fut attaqué. Des monticules enlevés comblèrent les crevasses et les fentes. Pour creuser des talus les manouvriers enfonçaient des pièces de bois : solides, ils pesaient dessus et détachaient de lourdes masses de terre. La poudre à canon faisait voler des roches en morceaux. Des charrettes chaque jour enlevaient les décombres et les sables.

M. de l'Isle montra à Jasmin le plan: d'un château qu'on bâtissait au sommet avec ses dépendances sur une grande terrasse, il importait de mener par pentes douces un jardin vers la Seine. Les chemins dessinaient des courbes, se rejoignaient aux carrefours, étageaient des boulingrins et des parterres; leurs boucles finissaient au bord du fleuve à une arcade.

Derrière le château, M. de l'Isle traçait des chemins décoratifs, établissait un labyrinthe, des cabinets de treillage et de verdure, plusieurs berceaux. Des fontainiers amèneraient les eaux pour les bassins, les cascades en buffet, les jets, les lames, les croisées d'onde et les grottes. Enfin l'architecte ménagerait des « ah! ah! », c'est-à-dire des claires-voies qui feraient pousser ce cri aux visiteurs en admiration devant la vue que les arbres bien taillés encadreraient sous un pan de ciel.

M. de l'Isle insista sur la superbe situation de l'endroit choisi par la marquise de Pompadour. Il jeta un regard circulaire:

— Ce sera plus beau que des belvédères dans les jardins hauts de Marly.

Il ajouta :

— Nous ferons d'ailleurs mieux qu'à Marly. Vîtes-vous la colonnade de verdure?

— Non, Monsieur !

Cette colonnade borde une salle verte, tondue par-dessous. Nous serons plus gracieux, quoique ce fût très bien.

M. de l'Isle donna une chiquenaude à son jabot :

— Il y a à Marly des galeries en ormes taillés frêlement sur leurs tiges découvertes. C'est élégant, mais suranné ! Vraiment, avec leurs petites boules entre les cintres, ils font songer à des seigneurs du temps d'Henri II fatigués d'avoir ballé.

Jasmin s'inclina. M. de l'Isle ajouta d'une façon doctorale :

— Retenez, Buguet, qu'en matière horticole il est quatre maximes fondamentales : tout d'abord, il faut faire céder l'art à la nature; ensuite, n'offusquez jamais un jardin ; en troisième lieu, ne le découvrez point trop ; enfin tâchez toujours de le faire paraître plus grand qu'il n'est !

M. de l'Isle semblait content de lui-même ; il jeta à Jasmin en sorte de conclusion :

— Mais, en somme, il faut toujours rechercher avant tout la régularité et l'arrangement !

De nouveaux manœuvriers arrivèrent bientôt. Ils plantèrent des piquets et des jalons jusqu'à la Garenne de Sèvres et au bois des Cotiniers, suivant les chemins indiqués dans les plans. Ils avaient des graphomètres, des équerres, agitaient des traçoirs, des bâtons longs de six pieds de Roi, des chaînettes de quatre toises; ils allongèrent des cordeaux en écorces de tillot.

En même temps, au sommet de la côte, des gens de corvée creusaient les fondations du château et élevaient la terrasse.

— La terrasse aux orangers, dit M. de l'Isle à Buguet, qui frémit d'aise.

On eût dit qu'on avait versé une ruche d'hommes au bord de la Seine. Ils besognaient souvent le torse et les mollets nus, brûlés par le soleil.

Pour les nourrir et abreuver, Nesme, le premier intendant de la marquise de Pompadour, réquisitionna l'aide de toutes les auberges des environs, même celle des cabarets à pots et à assiettes et des simples cabarets à pots et à pintes. En cabriolet, il s'arrêta devant toutes les enseignes flanquées d'un bouchon de lierre.

Jasmin, sur les chantiers, allait d'un groupe à l'autre, rajustait les piquets, excitait au travail, embauchait des apprentis, répétant à tous les ordres de M. de l'Isle. On le voyait escalader ou dévaler les pentes, disparaître dans les bois du haut, où parfois un élagueur, les éperons aux pieds, collé aux arbres comme un grand pic vert, faisait tomber sous ses coups d'herminette, à immense fracas, les têtes trop libres de marronniers ou de hêtres.

A la droite du domaine, les fontainiers creusaient un grand réservoir. Au faîte des terrains acquis, M. de l'Assurance surveillait la jetée des fondations du château. Son habit rouge se voyait de loin et attirait l'attention. Bientôt des échafaudages s'élevèrent au ciel, légers comme d'immenses mues. On put discerner la forme et la hauteur du bâtiment principal, celles des communs, de la chapelle, du théâtre, la place des cours et des deux

pavillons d'entrée. Les maçons montaient aux échelles, couraient sur les planches, pâles de chaux, et pareils de loin à des gilles. De lourds chalands s'amarrèrent au bord de la Seine ; ils apportaient des poutres et de grands blocs de pierre qu'on hissait avec des poulies jusqu'au sommet du coteau.

Partout cela bruissait et grouillait. Une armée montant à l'assaut n'eût pas été plus animée. Parfois, au milieu du bruit des truelles, des marteaux, des moutons frappant sur les pilotis, un artisan lançait quelque chanson entendue à la barrière des Gobelins.

Des filles venaient trouver les solides remueurs de pierres, les jardiniers, les maçons, les charpentiers qui campaient aux environs. Elles arrivaient de Paris par le coche d'eau ou en masse joyeuse sur des voitures louées. Le soir, elles se promenaient au bord de la Seine avec leurs amants et les couples allaient aux cabarets de Meudon, de Sèvres, de Saint-Cloud, boire à grande mesure.

Attirés par la foule débarquaient aussi des joueurs de gobelets, des faiseurs de tours de gibecière, des marchands de bagatelles et dorioles. L'endroit jadis égayé du seul chant des oiseaux et des grillons devenait une foire de Saint-Laurent ou de Saint-Ovide et l'on s'amusait autant qu'au Tambour Royal, chez Ramponneau, dans la basse Courtille des Porcherons — un endroit renommé cependant pour ses charivaris, ses beuveries et ses gais tintamarres.

Jasmin ne se mêlait pas à la plèbe. Martine lui avait été enlevée par Mme de Pompadour et il couchait seul dans une chambre de Brimborion. Il y entendait couler la Seine, et parfois le clair de lune

venait le réveiller. Alors il songeait à Mme de Pompadour et à Martine. Elles se trouvaient loin, à Versailles ou à Choisy-le-Roi. Jasmin avait le corps brisé par les travaux de la journée : cette fatigue lui paraissait délicieuse parce que c'était pour la marquise qu'il avait épuisé ses forces. Il la voyait déjà aux allées du parc, parmi les fontaines. Il croyait surprendre un de ses regards apporté par un rayon de lune, et sa voix dans le murmure du fleuve. Il se levait et, par la lucarne, apercevait la robe rose qui traînait au ciel comme à Boissises, comme partout. Mais un bénitier donné par Martine lui rappelait soudain la douce bonté de sa femme, ses regards de tourterelle, ses soins, sa tendresse. Jasmin se disait que Martine rêvait de lui. Il la revoyait petite, dans le jardin du père Buguet, puis plus grande et déjà amoureuse. Elle croissait et s'attachait comme un lierre.

— Elle m'aime, se disait Buguet, elle m'aime à en mourir si je la trahissais !

Il la plaignait, s'accusait et sanglotait à la fois, d'amour et de pitié en songeant aux deux femmes.

Elles arrivaient souvent. La camériste restait plusieurs jours, logeait à Brimborion. Comme pour se faire pardonner ses fautes cachées, Jasmin dévorait Martine de baisers. Il la choyait de repentirs, de câlineries ardentes et parfois d'une ivresse presque douloureuse. Il avait envie de demander pardon à Martine, tandis que ses lèvres parcouraient sa gorge et ses épaules. Et l'épouse répondait à Jasmin par des caresses passionnées qu'elle avait devinées dans l'alcôve des favorites et qu'elle doublait dès qu'elle voyait le regard de son mari plus lointain et sa bouche absente de la sienne.

Après ces nuits l'aurore laissait Jasmin endormi.

Plus vaillante Martine, se levait au chant du merle afin de préparer un fin régal à son mari.

C'était du chocolat apporté de Paris. Elle le faisait fondre dans une tasse de lait au-dessus du feu silencieux de trois bouts de chandelles. Patiente, Martine attendait l'ébullition pour éveiller d'un baiser le dormeur. Puis elle l'empêchait de quitter son lit.

— Je veux que tu manges comme le roi, disait-elle.

Quant à Mme de Pompadour, elle ordonnait à son arrivée qu'on appelât Messieurs de l'Isle et de l'Assurance. Elle inspectait les constructions et les jardins et donnait des conseils que les architectes acceptaient. Elle changeait la courbe d'une rampe, la place d'une fabrique, agrandissait les hortolages, projetait des pattes d'oies, des ronds-points, des étoiles. Un jour elle manda Buguet :

— C'est ici que je veux créer un jardin potager. Le terrain y est-il propice?

Suivant l'usage des jardiniers, Jasmin mit une poignée de terre dans un verre plein d'eau et passa ensuite cette eau dans un linge. Il but.

— Ce n'est ni âpre ni amer, déclara-t-il. Le sol est bon pour les légumes.

Le roi accompagna plusieurs fois la marquise. On voyait arriver de loin les carrosses avec les escadrons rouges de la maison royale. La cavalcade approchait au galop. Les chevaux en masse dansante agitaient comme des bannières leurs cavaliers qui saluaient la crinière de leur monture ou rebondissaient jusqu'à frôler les branches les plus basses des arbres. Les carrosses étaient cahotés à travers les ornières, et le soleil faisait briller le cuir de leur toit.

Le roi paraissait heureux de descendre de voi-

ture. Il offrait la main à Mme de Pompadour. Louis XV marchait avec élégance sur les chemins qu'on avait tracés pour lui. Il s'intéressait à la coupe des arbres, au plan de l'orangerie, aux futurs parterres, disant que les fleurs écartent les idées de mort.

Buguet fut plusieurs fois près du souverain, s'agenouillant, sur l'ordre de M. de l'Isle, pour tenir ouverte une esquisse, apportant des paquets de semences où le roi aimait à plonger la main. Le jardinier était ébloui par la majesté qu'il prêtait à son maître. Louis XV parlait peu, d'une voix douce, qui glissait comme une caresse d'aile.

Chaque fois que le roi venait, il prenait une collation. Agathon Piedfin et d'autres cuisiniers préparaient les mets et le monarque mangeait sous une tente qu'on dressait au-dessus du coteau et sur laquelle flottait un drapeau blanc aux fleurs de lys.

A l'occasion des visites, le roi faisait distribuer aux ouvriers des langues de bœuf et des quartiers de moutons coupés. Le soir on illuminait et les artisans dansaient en une vaste salle improvisée, fort galante, peinte en verdure comme une bergerie et éclairée par des terrines de suif.

Jasmin suivait du regard la marquise partout où elle se promenait. Agathon Piedfin lui dit :

— Quand Mme de Pompadour est ici, tu as l'air d'un astrologue qui suit la marche d'un astre au ciel !

Il ajouta en baissant les yeux :

— Point ne convient de reluquer ainsi les grandes dames.

La marquise revenait chaque fois avec des grâces imprévues. Elle portait une larme en perle qui roulait sur ses cheveux poudrés, ou bien un ruban

de velours noir qui rendait son cou si blanc et si voluptueux que Jasmin y songeait longtemps. Une après-midi elle ouvrit une ombrelle en soie, décorée de miniatures chinoises sur mica et elle parut à Buguet la princesse étrange d'un pays lointain. Un dimanche, comme elle revenait de l'église Saint-Romain, à Sèvres, elle jeta son gant qui s'était déchiré au fermoir de son paroissien — un gant de chevrotin, en peau blanche cousue à la diable, avec de fines rosettes de couleur incarnate.

Jasmin, d'un geste de voleur, le ramassa au coin d'une allée, le porta à ses lèvres.

— Cela sent bon? demanda une voix ironique.

C'était Agathon Piedfin.

— Odeur de femme, odeur de diable! dit le marmiton.

L'hiver vint et par ses gelées et ses neiges ralentit les travaux. Jasmin écrivit de longues lettres à sa mère; il faisait l'éloge du Roi et de la marquise. Il se disait le plus heureux des hommes. Une seule chose le chagrinait: Martine, obligée de suivre sa maîtresse, n'était jamais près de lui. « *Cela ne durera qu'un temps*, ajoutait-il, *le château achevé nous logerons ensemble dans les communs*. » Néanmoins il avait parfois l'âme en peine; le dimanche surtout, quand, après la messe, il n'avait à ses côtés ni sa douce femme, ni sa bonne mère, il se sentait sans foyer. Souvent il mettait son repas dans un panier et malgré le froid s'installait sur une terrasse au milieu des pelles et des pioches en repos comme lui. Jasmin racontait à sa mère que Martine était venue de Paris, un matin de décembre, tout exprès pour lui apporter par le coche d'eau une chaude couverture et des moufles de laine, ainsi que des bas tricotés par

elle. « *La mignonne suit ton exemple, ma bonne mère ; on voit que tu l'as élevée un peu. Elle me soigne comme tu soignais mon père. Ah ! si j'étais sûr de l'aimer assez pour être digne d'un si tendre zèle ! Aime-t-on jamais assez une telle femme ! Toi aussi tu fus la meilleure des mères et je t'ai quittée ! Que veux tu ? J'ai l'amour des grandeurs et jamais mon modeste jardin n'aurait pu me donner la joie que je cherchais dans les livres de M. de la Quintinye et que je trouve ici. Mais quand le château sera terminé j'irai te voir. Je ne regarde jamais la rivière sans songer à toi et sans penser que peut-être tu as aussi regardé l'eau qui passe.* » Jasmin disait encore que Martine placerait Tiennette Lampalaire. Il envoyait des compliments à tous ceux de Boississes et demandait quelques nouvelles de ses arbres. La mère Buguet ne sachant pas écrire, c'est Gourbillon qui répondait.

Le printemps de l'an 1749 fut délicieux. La clémence de la nature facilita les travaux. Le château s'éleva : on voyait le rez-de-chaussée, avec six fenêtres de côté et neuf croisées de face, ainsi que l'avait voulu le roi. Un contre-maître montra à Jasmin le vestibule, la salle à manger, le salon de compagnie et la salle de musique. A gauche, l'appartement de Louis XV, un boudoir, la salle des gardes. Les dépendances s'achevaient déjà, jetant, de chaque côté de la cour royale, deux ailes reliées au château par des grilles dorées. Celle de droite se raccordait au théâtre, à la chapelle, aux communs, qui entouraient la cour d'entrée. Au bord de la route de Meudon on construisait les pavillons du concierge.

Mme de Pompadour vint plus souvent avec Mar-

tine. MM. de l'Isle et de l'Assurance étaient heureux de montrer les progrès des bâtisses et des terrasses. Le roi réapparut. Sous la tente, à l'heure du repas, Jasmin surprit la Pompadour qui sucrait des cerises et les présentait à la bouche de son amant.

Martine arriva bientôt près de Buguet avec un plat d'argent plein de fruits rouges :

— Tiens, voici des cerises que Madame offrit au roi. Il en reste. Je les ai prises pour toi.

Avec les mêmes gestes gracieux, elle mit devant les lèvres du jardinier les fruits sur lesquels la marquise avait promené ses jolis doigts.

— On dirait que ma femme devine et satisfait mes émois les plus secrets, pensa Jasmin.

Il posa sur les mains de Martine trois baisers brûlants qui la firent pâlir.

Quand Martine était partie, Buguet rêvait en regardant le fleuve qui l'avait emportée avec sa maîtresse. Au pied de Bellevue, l'île qu'embrassait la Seine formait du côté de Sèvres un port où les péniches et les allèges s'amarraient. L'autre partie était couverte de troupeaux qui promenaient des taches blanches au milieu du vert irisé des herbes et faisaient de l'îlot une sorte d'arche de Noë.

La Seine était toujours animée. Des bateaux montaient, venant de la mer ou de Rouen et portant à Paris le tribut des marées ou les riches provisions de Normandie. A la belle saison une multitude de barques conduisaient un peuple immense aux promenades de Saint-Cloud.

Un jour que Jasmin contemplait ce spectacle, il vit arriver au loin un bateau ponté qui captiva son attention. Il avançait poussé par six rames rouges. Sa proue était dorée. A l'arrière un grand drapeau rose et bleu flottait.

— Mais qu'ai-je donc, se dit le jardinier, à ne pouvoir détourner mes yeux de ce bateau ?

Il aperçut quelques femmes debout sur le pont et, bien qu'elles fussent au loin pareilles à des poupées, il reconnut parmi elles la marquise et Martine. Il descendit au galop le coteau et vint les attendre au bord de la rivière. La marquise, en paniers cadets, s'appuyait sur une longue canne et portait un tricorne. Le premier regard de Buguet fut pour elle. Martine, qui guettait les yeux de son mari, en souffrit ; mais elle ressentait si grande joie à revoir Jasmin qu'elle l'étreignit de tout son cœur au milieu des autres femmes de chambre, qui riaient, voltigeant autour de leur maîtresse, un papillon de dentelle posé sur leur tête.

Mme de Pompadour donna le couple Buguet en exemple à ses servantes :

— Ils s'aiment vraiment, et je souhaite à vous toutes des époux n'aimant ainsi que leur femme.

Jasmin fut troublé.

— Il ne faut pas rougir, Buguet, comme un dévot plein de péchés qui s'approche du confessionnal, continua la marquise.

L'année suivante le château se couvrait. On avait enlevé les échafaudages. Les combles et les chevrons se peuplaient d'ardoisiers. L'escalier était construit. Au premier étage on montrait l'appartement du Dauphin et celui de Madame la Dauphine, puis la galerie, à laquelle on avait déjà mis des vitres parce que des peintres y travaillaient. Le deuxième étage, pratiqué sous les combles, était réservé aux seigneurs de la suite.

Devant le château régnait la grande terrasse où l'on se proposait de mettre des orangers en caisse.

Elle était soutenue par une longue muraille de pierres meulières qui dominait les jardins élevés sur le coteau et se flanquait de deux escaliers. Un large chemin courait sous cette muraille : on y planta des tillots à têtes rondes pas plus hauts que le mur et amenés sur des binards traînés par sept hommes.

Derrière le château, depuis l'an précédent, arrivaient pour les bosquets, des lilas, les arbres de Judée, des érables de Virginie, les peupliers d'Italie et de la Caroline. M. de l'Isle les faisait venir des pépinières royales et répétait à leur sujet les principes du vieil escuyer Jacques Boyceau, intendant des jardins de Louis XIII : « Pour transplanter un arbre, il faut le prendre en croissance, fort et vigoureux, de belle venue, bien appuyé sur ses racines de tous côtés. »

A la fin d'avril, les lilas et les arbres de Judée fleurirent. Les lilas lourds et voluptueux épandaient des senteurs bienheureuses ; les arbres de Judée se contentaient de leur pourpre claire. C'étaient les premières fleurs du jardin de Bellevue. Jasmin les fit offrir à Mme de Pompadour par Martine et Flipotte, qui les apportèrent sur une grande claie d'osier. La marquise en garda durant tout le jour au corsage. Elle enfonçait son bras nu dans les branches fraîches, humait les odeurs pénétrantes du printemps.

Au soir Buguet retrouva, dans la tente dressée pour la favorite, les fleurs qui étaient fanées. Il les prit dans ses mains, les porta à sa bouche, puis sa tête roula dans les thyrses et il ferma les yeux en cherchant d'autres parfums mêlés à ceux des plantes.

Un ricanement le fit bondir. Piedfin entrait pour chercher un huilier en porcelaine de France.

— Tu as l'air d'un épagneul qui se vautre dans les fanfioles de la marquise, dit-il.

Et il s'en alla, portant l'huilier avec l'air d'un desservant qui à la messe présente les burettes.

Le 18 du mois de mai, des événements singuliers se produisirent. Jasmin entendit raconter par des menuisiers de Paris que l'émeute couvait dans la grande ville. Les archers de l'écuelle avaient arrêté de petits gueux et de jeunes bourgeois.

— Pourquoi ? demanda Buguet.

— Nous n'oserions répéter ce qu'on dit, répondirent les artisans.

Le lendemain les gardes de la maréchaussée occupèrent le pont de Sèvres. Jasmin les regarda descendre de cheval.

En même temps derrière Bellevue, dans le chemin des Charbonniers, une sonnerie de trompettes signala la présence d'un régiment de dragons.

— Leurs fusils sont chargés, accourut dire un aide jardinier.

Buguet se rendit à Sèvres pour s'informer de ce qui se passait. Le village était rempli de gardes françaises, bayonnette au canon.

— La populace de Paris va passer ici pour aller brûler le château de Versailles, raconta tout bas une femme à Jasmin. On dit que le roi est ladre et prend des bains de sang d'enfant comme Hérode. C'est pour lui que les archers de l'écuelle ramassent les petits gueux.

Jasmin fut épouvanté..

— Ce n'est pas possible ! s'écria-t-il.

La femme haussa les épaules et serra avec ostentation le gamin qu'elle portait sur ses bras.

Buguet s'adressant à un officier se fit connaître, et demanda les nouvelles.

— Elles sont graves, dit le soldat. On a arrêté des enfants pour extirper la mendicité. La canaille s'est fâchée. Elle a enfoncé la porte d'un fourbisseur pour avoir des armes. On arrête les carrosses dans les rues, on tend des chaînes, on attaque les archers.

Agathon Piedfin accompagnait Buguet. Il avait été envoyé par son chef afin d'examiner les fourneaux des cuisines et il séjournait à Bellevue pour quelques jours.

Il trembla :

— Je suis heureux de n'être ni à Paris, ni à Versailles, mais je voudrais aussi ne point me trouver à Sèvres.

Les troubles durèrent quelque temps.

Au 13 mai, le soir, un samedi, Buguet et Piedfin allèrent à Meudon pour se renseigner.

Dans le cabaret où ils se rendirent, des gens mal vêtus, arrivés de la capitale, discutaient bruyamment sur les arrêts du Parlement. La cabaretière raconta à Buguet qu'on avait pillé des maisons et tué sept archers dans la journée. Les vitres de M. Duval, chef du guet, étaient brisées, une immense fureur s'élevait contre toute la cour.

— Hé ! Hé ! ricana un des va-nu-pieds, on faillit massacrer, au faubourg Saint-Germain, la marquise de Pompadour !

Jasmin se leva, pâle :

— C'est-il vrai ? bégaya-t-il.

— Je n'ai point l'habitude de mentir, dit l'homme d'une voix traînarde.

Il ajouta en frappant sur sa cuisse :

— Et c'est dommage qu'on n'ait point éventré la putain !

— Tu dis ? hurla le jardinier.

Le gaillard se retourna :

— Ce que je dis? Que si tu me parles encore sur ce ton, c'est à ta barrette que je parlerai, morveux !

— Pendard ! répliqua Buguet. N'as-tu pas appelé putain la marquise de Pompadour ?

— Eh bien, oui !

La cabaretière s'approcha du Parisien et lui glissa à l'oreille :

— Taisez-vous donc, c'est un des jardiniers de la marquise.

— Je m'en fous, dit l'homme en avalant un grand coup de vin.

Il regarda Jasmin, fit une grimace :

— Il paraît, jeune têtard, que tu cultives des fleurs pour la Pompadour? Est-ce toi qui les donnes toutes à la « jeunesse » du Roi? Alors tu es un rude fleuriste, à en croire la chanson !

L'émeutier se leva et entonna le refrain qui venait on ne sait d'où, et que le peuple de Paris avait mis en musique :

Par vos façons nobles et franches,
Iris, vous enchantez nos cœurs ;
Sur nos pas vous semez des fleurs,
Mais ce ne sont que des fleurs blanches !

— Tais-toi ! vociféra Buguet.

Il envoya à la tête de l'insolent son verre empli de vin.

Ce fut une bataille. Deux aides de Jasmin, qui se trouvaient, là prirent parti pour leur maître. Les amis du Parisien sautèrent dessus. Agathon s'esquiva.

Les mots violents partirent :

— Crève !

— Un poignard dans ta gorge !

Les coups de poing pleuvaient. Les tables tombèrent, faisant rouler les chopines.

Alors la cabaretière s'arracha les cheveux :

— Pareil esclandre chez moi ! hurla-t-elle. A moi, messieurs les hussards ! à moi, messieurs les gardes !

Elle courut dans la rue, tandis qu'en sa cantine, sous les horions, le sang commençait à couler, les visages à bleuir. On entendait gémir :

— Meurtrier !

— Bandit !

Jasmin prit son adversaire à la gorge, le jeta à genoux sur le sol :

— Implore ton pardon ou je te tue !

Mais d'autres Parisiens accoururent et Buguet allait être terrassé, quand des soldats entrèrent. L'officier reconnut le fleuriste du château. Il fit arrêter les va-nu-pieds et ils furent conduits au poste sous escorte.

— Ce sont des punaises d'émeute, dit le lieutenant. Ils verront que la Bastille n'est pas faite pour les chiens.

Buguet regagna Bellevue. Piedfin le rejoignit sur la route.

— Marie-Joseph ! clama le cuisinier, tout en coupant en « hosties » un saucisson qu'il venait d'acheter, êtes-vous exalté ! Vraiment, ne savez-vous pas que la colère est péché mortel ?

— Peuh ! fit Jasmin encore plein de rage.

— Et puis quels sentiments vous professez pour la Marquise ! Mon cher ami, on n'adore ainsi que Dieu et le Roi ! On vous dirait épris d'elle !

— Tais-toi !

— Mais oui ! Vous n'avez pas songé un instant à Martine !

— Martine ! s'écria Buguet.

— Martine est à Paris, affirma le marmiton d'un air sentencieux. Elle a pu aussi courir quelque danger !

Les jours suivants, l'émeute se calma. Une lettre de sa femme rassura Buguet. On ne vit plus de soldats aux alentours de Sèvres.

Des deux côtés du château, M. de l'Isle préparait d'immenses parterres de broderie. On y disposait les nilles de buis d'Artois, les feuilles et les rinceaux que les aides emplissaient de machefer. Le dessin se déroulait avec des allures de grand serpent aux multiples têtes qui présentaient des palmettes, des fleurons, des panaches, des dents de loup; les courbes naissaient d'un nœud ou d'une agrafe et se terminaient en volutes. Mme de Pompadour voulut que des fleurs de lys héraldiques et ses propres armoiries: trois tours, fussent mêlées à ces caprices.

En août, Jasmin et ses aides se rendirent dans tous les bois des environs pour déraciner les églantiers. Ils en cherchaient dans les fossés, aux lisières, les prenant épineux et sauvages. Quand ces arbustes furent alignés dans la terre de Bellevue, Jasmin y greffa des rosiers de Virginie et de Gueldre, ceux de Muscat et de Chine, ceux de Damas et des panachés.

Mme de Pompadour surveillait ces travaux délicats. Elle s'aventurait au milieu des églantiers et une fois elle passa à Jasmin le brin de laine nécessaire

à la ligature de la greffe. Mme de Pompadour voulait beaucoup de fleurs dans ses jardins et Buguet l'entendait parler avec M. de l'Isle de la sévérité trop guindée de l'horticulture française. Elle prétendait y jeter plus de fantaisie, plus d'éclat et en même temps plus de nature. Elle se moquait des vieux parterres du Louvre où jadis figuraient, dessinés en verdures sur le sol, des chiens tenant des palmettes, des dauphins bizarres et des vases ! En dehors de ces grotesques, ce n'était que passements, moresques, gloires, targes, arabesques et guillochés ! Fi de tout cela ! Mme de Pompadour voulait faire dominer les fleurs.

— Ce sont les jolités du Bon Dieu !

Et la marquise s'exaltait. Les fleurs possédaient la vie, la grâce, la couleur ! Elles étaient variées et innombrables comme les cœurs humains ! Elles avaient des vices : l'orgueil, la paresse, la volupté, et des vertus : l'amour, la tendresse, la modestie. Le pavot versait le sommeil, l'aconit donnait la mort !

Mme de Pompadour déclara que les fleurs étaient l'âme de tout art. Sources d'inspiration pour les poètes, même pour les architectes, harmonie pour les peintres ! On pouvait tout tirer d'elles ! Les fleurs serviraient de modèle aussi bien à une toilette (n'est-ce pas la nature qui les pare ?) qu'à une coupe (ne sont-elles pas destinées à recevoir la rosée du matin ?)

Jasmin, accroupi parmi les épines des églantiers, les pieds dans la terre humide qui sentait la sève, écoutait avec délices cette voix. Il n'avait jamais entendu parler ainsi. M. de l'Isle lui-même paraissait rester sous le charme. Longtemps ces paroles revenaient aux oreilles de Jasmin, ailées et irritan-

tes Elles empêchaient le jardinier de dormir la nuit, et le jour elles idéalisaient son travail.

A la fin de l'été arrivèrent les arbres précieux qui furent remisés dans les serres : les grenadiers rougeâtres avec leurs feuilles pointues, les myrthes au vert profond, les lauriers luisants, les orangers qui balançaient à l'arrivée leurs balles d'or. Jasmin les recevait ainsi que des êtres qui eussent été ses amis et ses princes.

Le château était couvert. Toutes les vitres placées, c'étaient des peintres qui travaillaient. Dans l'escalier ils exécutèrent des Diane, des Vénus, des Ariane, qui s'accoudaient sur des nuées. Jasmin, devant ces divinités, songea à l'apparition de Mme de Pompadour dans la vapeur du bain. Il se rappelait les lignes des seins, la grâce des épaules et soudain se reprochait ces pensers téméraires; mais il revint souvent aux déesses orgueilleuses comme des cygnes blancs.

On comptait inaugurer Bellevue à la fin de novembre. Des tapissiers déballaient les meubles, depuis les bras de fleurs de Vincennes, les feux de bronze, les girandoles, jusqu'aux brocs lapis et or, aux assiettes de Saxe, aux couteaux à manche verte.

Le 24 novembre, le roi, revenant de Fontainebleau, arriva à Bellevue pour souper et dormir. Il faisait un temps gris. Le petit château tout neuf paraissait transi, parmi les arbres sans feuilles, comme un nouveau-né privé de langes. Pourtant Mme de Pompadour voulut que ce fût fête. Elle ordonna un feu d'artifice et fit revêtir sa domesticité d'un uniforme fabriqué exprès à Lyon.

Le roi était accompagné de plusieurs seigneurs.

Mais les cheminées qui n'avaient pas encore essuyé l'humidité enfumèrent les appartements. Il fallut souper au bord de la Seine, à Brimborion, et la marquise contremanda le feu d'artifice, au grand dam des badauds, qui s'étaient réunis à l'extrémité de la plaine de Grenelle.

— Que n'a-t-on attendu la saison des fleurs? dit Jasmin.

— La marquise paie cher cette fête manquée, répliqua Martine. Elle a été énervée tout le jour et elle souffre de la migraine à en mourir.

En revanche, le 28 janvier suivant, on joua la comédie au château de Bellevue. Les comédiens représentèrent l'*Homme de Fortune* par le sieur Lachaussée. Après la pièce M. de la Vallière ordonna un ballet qui fit grand plaisir.

Martine avait apporté à la marquise de Pompadour et aux autres dames des éventails de Nankin qui s'harmonisaient avec la salle de théâtre décorée à la chinoise; elle raconta le ballet à Buguet :

— On vit d'abord une montagne, dit-elle, qui, bien qu'enserrée sur la scène, semblait plus haute qu'une tour de Notre-Dame. Elle n'avait pourtant qu'un peu plus de la taille des valets de coulisse qui l'avaient dressée cette après-midi. Elle s'ouvrit et il en sortit un petit château tout pareil à celui de Bellevue. Tu aurais pu compter les fenêtres et les cheminées, le compte y était. On voyait les balustres, le reflet du soleil dans les vitres. Alors des jardiniers — ô des jardiniers à rosettes, avec des vestes bleues vermicellées de rose — firent semblant de perfectionner les parterres et puis se mirent à baller! Ils étaient jolis à croquer et tout au parfait, avec leurs joues rouges comme la crête d'un coq et leurs perruques en aile de pigeon,

mais je t'aime mieux qu'eux. Ils me rappelaient ces petits abbés qui viennent trop souvent chez Madame, qu'Agathon comble de salutations à toute outrance, mais auxquels il ne manque vraiment que d'accoucher pour être des femmes ! Tu ris ?... Ensuite la décoration représenta le grand chemin de Versailles. Et il arriva une de ces voitures qu'on appelle ici pots-de-chambre. Elle était ma foi pleine de femmes. Elle culbuta et les dames dansèrent. Ces dames, c'étaient des petites filles de neuf à quatorze ans. Elles étaient mignonnes et le roi applaudissait très fort.

Ces événements enchantèrent Jasmin, d'autant plus que Martine lui fut rendue et que la marquise vint plus souvent à Bellevue.

Quelques centaines d'ouvriers travaillaient encore au parc en avril. Vers mai, le domaine rayonna dans toute sa splendeur.

Au milieu de ce mois, Buguet, ayant fait un matin le tour des allées, s'arrêta un peu avant midi près du réservoir, à l'extrémité de la terrasse des orangers.

Une lumière diamantine caressait les murs du château ; au ciel tendre un nuage d'un blanc pâle pénétré d'azur s'allongeait vers le zénith, comme un voile qu'on aurait levé.

— Enfin ! s'écria Jasmin.

Ses fleurs brillaient épanouies. Ah ! ce qu'il avait attendu l'éclosion ! Sous les nuits étoilées, que de fois il avait écouté les plantes qui, poussant dans le silence, écartaient quelque miette de terre, un brin de paille, une feuille morte ! Elles produisaient un bruit imperceptible, mais le jardinier en saisissait la musique. Il guettait les levées dans les plates-bandes, les premiers mouvements quand le zéphyr

passait. Dès qu'un bouton apparaissait, Jasmin était heureux comme le père qui voit s'ouvrir les yeux de son enfant. Les pivoines sortirent du sol pareilles à des nichées d'oiseaux pourpres, les tulipes en cornets verts. De fins boutons fusèrent aux touffes de narcisses. Les iris érigèrent parmi les poignards de leurs feuilles leurs flammes d'abord encloses d'une enveloppe livide. Les ancolies ailées s'apprêtèrent à voler sur leur tige.

Maintenant tout frémissait. De la terrasse des orangers jusqu'au bord de la Seine, la côte se couvrait de corbeilles où l'or et l'argent des alyses, le safran des crocus, les centaurées légères, la multitude douce ou révoltée des pavots s'embrasaient. Les auricules mêlées aux primevères posaient des bijoux clairs sur du velours chaud. Les adomides jetaient des gouttes de sang dans leur verdure aérienne.

Les feuilles avaient poussé partout, tendres, jeunettes, les tillots offraient leurs têtes vierges à la dorure du soleil, les éventails des palissades allongeaient des décors d'une brillante nouveauté, les marronniers dressaient leurs thyrses d'ivoire radieux.

D'un coup d'œil Jasmin embrassa cette féerie où le printemps étendait son superbe manteau, que la Seine ourlait. Le château lui-même, sur le fond des bois rajeunis, paraissait s'enlever au ciel sur les ailes des parterres qui s'allongeaient à ses côtés.

Et Buguet vit la beauté de ce petit palais, la jolie proportion des fenêtres, entre lesquelles reposaient des bustes de marbre, et celle des balcons où les armoiries de la marquise apparaissaient : trois tours dorées. Il comprit la majesté souriante des frontons sur les toits mansardés où les croisées s'encadraient comme des miroirs, et la juste échelle

des huit marches qui conduisaient aux trois portes alignées. Et ayant saisi l'irrépprochable disposition des terrasses, la mesure des allées, la place choisie des palissades, les engageantes combinaisons des chemins, il aperçut la façon divine dont la grâce du château se mêlait à celle des jardins. Ensemble délicat où les choses se faisaient valoir l'une l'autre sans jalousie! Comme pour tenter d'aimables avances, la pierre prenait la souplesse de la fleur, et les fleurs, dans leurs ensembles, frémissant comme des guitares, obéissaient à des lois d'élégante architecture. Les ciseaux du sculpteur et la serpette du jardinier se retrouvaient d'une même famille dans la joie de plaire. Tout se mariait, tout recélait une âme ailée, radieuse, donnant aux murs, aux parterres, aux arbres, une physionomie spirituelle, une cadence parfumée, un rythme subtil, attirant les caresses et toute la lumière du printemps.

Jasmin, transporté par cette harmonie, s'agenouilla devant le chef-d'œuvre de MM. de l'Isle et de l'Assurance.

Mais l'âme du décor apparut : Mme de Pompadour en toilette dorée sortait de la ruche, exquise abeille pour qui s'épanouissaient les fleurs. Elle ouvrit un éventail, regarda longtemps le jardin, et, suivie de Martine vêtue aussi de jaune, se dirigea vers un grand carrosse, un carrosse de fée, aux panneaux chantournés.

XI

Pendant des années, Jasmin soigna le jardin de Bellevue avec un zèle que d'habitude les jardiniers n'apportent point à leur besogne. Du matin au soir il y veillait et les premières lueurs de l'aube le trouvaient l'arrosoir au poing, le rateau à l'épaule,

les pieds dans la rosée, au milieu des parterres. Le soir, il se reposait lorsque les ténèbres avaient éteint la dernière tulipe, le dernier œillet.

Fervent disciple de M. de l'Isle, Jasmin voulait que les masses des plantes eussent des profils aussi nets et élégants que les scabellons de marbre; il voulait les allées propres comme les tapis d'un salon, et aux boulingrins des fraîcheurs d'émeraude. Il dirigeait de minutieux échenillages, chassait les taupes; il lâcha dans le parc plusieurs vanneaux et des pluviers, après leur avoir coupé l'aile et afin qu'ils prissent les limaces, les taons et les turcs.

Jasmin possédait d'excellents instruments qui luisaient ainsi que des armes, effilés ou tranchants. Certains avaient été forgés avec d'anciennes épées, qui fournissent les meilleurs outils de jardinage. Jasmin les maniait, émondant, faisant tomber les pousses et les rameaux qui compromettaient les symétries. Ce zèle fit répéter par M. de l'Isle le proverbe qui avait cours parmi les gens d'horticulture :

— Les jardiniers sont si accoutumés à couper qu'ils étêteraient leur père, s'il était arbre.

Ce disant M. de l'Isle rit de bon cœur.

Buguet eut des attentions précieuses pour les orangers. Ils étaient ses arbres de joie. Il s'en approchait sur la pointe des pieds, caressait légèrement les fruits comme des seins de vierge. Les serres étaient chauffées par des terrines de fer pleines de charbon ardent ou par des poëles d'Allemagne. Jasmin fit ajouter des lampes suspendues, qui répandent une chaleur égale et uniforme.

Il préparait les bouquets pour le corsage de Mme de Pompadour. Il y mettait à la saison beau-

coup de muguets et plus tard mariait heureusement les roses de tons différents. Le jardinier glissait ces touffes dans de petites bouteilles masquées de rubans verts et emplies de façon à conserver la fraîcheur des plantes. Il confectionna aussi des « navets » à la mode du temps. Il les creusait d'un coup de couteau et y introduisait des oignons de jacinthes : ce mélange mis à l'eau, on voyait, distraction de l'époque! croître une jacinthe entourée des feuilles pâles du navet.

Jasmin avait pour mission d'orner les pyramides dans le vestibule d'un blanc de carme où se dressaient les statues de M. Falconnet et M. Adam, qui représentaient la Poésie et la Musique. Il savait par Martine les robes dont la marquise allait se vêtir. Alors il cueillait les fleurs qui flattaient ces toilettes. Les pyramides formaient des colonnes de flammes qui paraissaient brûler pour les statues de marbre, ou des cônes d'or, des échelles bigarrées ou des autels plus blancs que la Poésie et la Musique. Mme de Pompadour souriait en voyant la couleur de ses atours ainsi répétée.

Les Buguet étaient installés dans une des ailes communes qui entouraient la cour des offices, par où les carrosses entraient avant d'arriver à la cour royale. Leurs lucarnes donnaient sur les boulingrins au milieu desquels, d'un petit bassin rond, fusait un jet-d'eau. Plus à droite, c'étaient les jardins du potager avec les murs à espaliers et, derrière, et dressant leurs flèches que le vent caressait comme des plumes, s'élevaient en deux salles les peupliers de la Caroline, puis ceux d'Italie. Les Buguet apercevaient aussi la grande allée, couverte d'un tapis de gazon où se dressait la statue de

Louis XV par M. Pigalle, et bordée de deux larges chemins ombrés par des tilleuls façonnés en berceaux. C'est par cette allée que Mme de Pompadour, se faisant promener en chaise à porteur, aimait à gagner le mur d'enceinte pour s'enfoncer dans les bois, vers les bruyères des hauteurs de Sèvres.

D'autres fois, au « Cavalier », elle s'habituait à quelque nouveau cheval, et, amazone experte, tournait dans le chemin sablé, autour d'un grand pan de gazon orné d'un cabinet de treillage où Jasmin palissait des volubilis. Mme de Pompadour aimait à se vêtir en rose pour ses exercices d'écuyère et elle rappelait à Buguet son apparition à Sénart. Ou bien, décolletée en carré, des nœuds à la saignée des bras et au creux d'un corset garni de touffes de « soucis-d'hanneton », la marquise flânant autour des bassins se penchait à leurs bords. Dès qu'elle était partie, Buguet se précipitait vers les bassins : il espérait y retrouver par miracle le reflet de la marquise, avec ses regards couleur de violette.

Pour plaire au Roi, la Pompadour revêtait les costumes les plus imprévus. Les chroniques ne disent-elles pas qu'on la vit en sœur grise? La religieuse eut-elle ce grain de beauté taillé en cœur qu'on appelait « l'équivoque » ? A Bellevue, elle apparut en Diane, les pieds nus lacés dans des brodequins roses, les épaules sortant d'une tunique bleue qui flottait sur ses genoux. La déesse, poudrée à frimas, portait un croissant sur le front. Elle lançait des flèches aux ramiers du parc et lorsqu'elle était adroite, le roi se précipitait pour voir mourir les bêtes transpercées qui tombaient des branches.

Mme de Pompadour se costumait aussi en jardinière, sous un chapeau de paille doublé de ce bleu qui rendait son visage plus céleste. Elle faisait chanter dans ses nœuds toute la gamme des œillets et partait son panier sous le bras, décolletée, la poitrine offerte au soleil, la chevelure riche, la bouche, délicieusement arquée, creusant des fossettes aux joues en une esquisse de sourire. Jasmin la voyait descendre de la terrasse des orangers; elle suivait les chemins qui allaient vers la Seine et parfois se penchait pour cueillir.

Un jour, costumée de la sorte, la marquise fit mander Jasmin pour l'aider à tresser une guirlande de roses de Bengale. Ils choisirent celles qui étaient dans tout leur feu. Mme de Pompadour dirigeait la besogne. Le garçon intimidé se piqua les doigts. Lorsque la guirlande fut terminée, la belle jardinière et Jasmin l'attachèrent au socle de la statue de Louis XV. Les fleurs éclatèrent autour du marbre de Gênes comme si l'on eût sacrifié un ange et qu'un peu de sang fût resté. Le souverain vint voir et parut flatté.

— Il y a de fort belles fleurs dans le jardin, dit-il en prenant du tabac d'Espagne.

Quelques semaines plus tard Buguet se rendait à une petite ferme située sur la route des Charbonniers, menant de Paris à Versaillles. C'était derrière le parc de Bellevue, vers le bois de Meudon. La métairie dépendait du château. De loin le jardinier aperçut Martine et une autre paysanne. Celle-ci était accroupie auprès d'une vache blanche qu'elle trayait. Jasmin reconnut la marquise. Il s'embusqua dans un buisson et entendit le bruit de frelon bourdonnant que fait le lait en tombant dans le seau. La marquise, laissant la vache qui rentra seule à l'éta-

ble, se leva et courut vers le parc, suivie par Martine. Elles avaient la même taille, des bonnets clairs, des jupes courtes, les bras nus et des corsages semblables, en étoffe de Jouy. Jasmin se rappela avoir vu Martine dans une robe de Mme d'Etioles; aujourd'hui la marquise prenait l'allure de la villageoise. Elles allèrent jusqu'au milieu du verger, puis se séparèrent. Jasmin vit le roi, en habit rouge, à une petite porte pratiquée près du bosquet de la salle des Marronniers. Martine revint sur ses pas. Alors Buguet la saisit au passage, la baisa avec violence sur le cou, à la gorge et l'entraîna, mi-pâmée, vers la ferme où il n'y avait qu'un petit vacher endormi au soleil.

En hiver, Mme de Pompadour arrivait dans son traîneau que conduisait un cocher costumé à la moscovite.

Dans le corridor elle jetait ses sabots, ôtait son toquet de fourure, son manteau de loup-cervier et elle se précipitait vers les bûches du salon que Martine ranimait avec un soufflet en bois de cèdre.

— Quel froid!

Jasmin apportait les gros bouquets de roses de Noël.

— Elles sont charmantes, disait la marquise, distribuez-les dans toutes ces jolités.

Elle désignait les vases de Chine, les coupes en céladon, un singe en porcelaine. Les Buguet fourraient les fleurs dans ces choses élégantes, parmi les pots-pourris d'or qui sur les brèches blanches de la cheminée épandaient des odeurs de violettes et de muscades par leurs couvercles percés d'yeux.

— Vous avez du goût, disait Mme de Pompadour.

Le roi arrivait plus tard, avec une suite de car-

rosses, des seigneurs et des musiciens. Un remue-ménage agitait le château. Toutes les cheminées fumaient, la meute aboyait, faisait rage, les soubrettes égrenaient rapides les marches des escaliers et l'on voyait Piedfin, réveillé dans la chapelle, dégringoler vers les cuisines qui commençaient à s'éclairer des lueurs de graisses tombant sur les sarments rougis.

Jasmin entendait des bruits de vaisselle, d'argenterie, les sons des instruments qui s'accordaient.

Le soir, par une fenêtre, il apercevait en passant Mme de Pompadour debout au milieu de la salle de musique sous les petits lustres qui avaient l'air d'être tenus par les amours ailés voltigeant dans les bleus du plafond. Malgré les fatigues de la journée, en une robe jaune qui bouffait sur ses paniers, la favorite dansait devant le roi avec un seigneur en habit blanc tout brodé d'or et qui portait sur sa nuque un nœud violet pareil à un immense papillon. Ils levaient un bras en l'air et ils se donnaient la main par-dessus leur tête ; il semblait à Jasmin que leurs pieds glissassent sur les phrases cadencées que lâchaient la basse, le hautbois et les violons.

Il en parla à Martine au moment où ils allaient se coucher. La soubrette avait une robe de laine d'un gris pâle.

— Je pourrais danser comme Madame, dit-elle, mais je n'ai point d'aussi beaux ajustements.

Prise d'une inspiration, elle souffla la chandelle. La lune inondait la chambre. A sa clarté Martine parut habillée comme sa maîtresse d'une étoffe lamée d'argent. Elle jeta son bonnet. La nuit la poudra. Alors elle leva le bras, tendit une main à un cavalier invisible et de l'autre souleva légère-

ment un pan de sa jupe. Elle entama le menuet à la musique des rayons qui frôlaient les arbres du parc.

Jasmin et Martine vécurent ainsi dans un des plus coquets châteaux du monde. Leurs âmes peu à peu s'étaient assouplies et les plaies qui les faisaient saigner jadis s'effaçaient. Martine n'avait plus de tristesse ni de jalousie. Jasmin n'éprouvait plus de remords. Tous les deux étaient sous le charme de la marquise. Mme de Pompadour avait le secret de se faire adorer. D'une nature foncièrement froide, toute de calcul et d'ambition, elle savait pourtant, par mille grâces et inventions, retenir le roi, qui, égoïste, volage, ennuyé, hypocrite, avait besoin d'être charmé et séduit chaque jour. Heureusement que, pour suffire à ce qu'elle appelait ce « combat perpétuel », Mme de Pompadour était douée d'un tempérament extraordinaire d'artiste. C'était la plus délicieuse et la plus habile comédienne de son siècle. Si, pour rendre son corps voluptueux — car, ainsi qu'elle le disait à Mme de Brancas, les hommes mettent beaucoup de prix à certaines choses, — elle usait de philtres d'Orient et de régimes échauffants, qui lui prodiguaient la grimace de l'amour, elle trouvait dans son génie toute la vénusté d'une belle danseuse, la vivacité d'un poète, la raison d'un philosophe ; elle chantait mieux que Mlle Yel et, au clavecin, elle eût ému un bloc de marbre, tant son jeu était suave. Elle savait dire le conte libertin comme la Scheherazade des Mille et une Nuits, et voulait ôter au souverain jusqu'au souci de l'Etat. De cette agitation, qui torturait la favorite (car elle avait au cœur l'angoisse

de la disgrâce et aux lèvres le sourire assuré d'une reine), Mme de Pompadour gardait un désir de plaire et un besoin d'attirer. Pour Louis XV, elle s'était faite caresse, et, pour tous, en dehors des heures de tristesse et de terreur qu'elle cachait, elle restait caresse. Avec les serviteurs elle était douce et savait se montrer d'une familiarité enjouée.

Ce qui ravissait Jasmin, c'est que la Pompadour se plaisait au château. « Je suis comme une enfant de revoir Bellevue », avait-elle dit un jour en arrivant par l'allée des tillots. Là elle se livrait toute à la joie de posséder des vases en céladon et des figurines de Saxe, de cultiver des roses, d'être musicienne, d'écrire des choses flatteuses à ses amis, de lire les livres des futurs Encyclopédistes, quelque impromptu de Gresset, un roman de chevalerie, un manuel de droit public. Elle causait de longues heures avec Boucher ou Marmontel et parfois mandait son ministre Machault pour compléter une alliance avec l'Autriche contre le roi de Prusse qui l'avait appelée « Cotillon IV ».

La Pompadour avait converti le roi aux plaisirs de Bellevue. Fatigué des repas du Grand Couvert, il aimait les soupers fins du joli castel, et se plaisait au bosquet de lilas, sous l'Apollon en marbre de Coustou, à préparer lui-même son café sur une table chantournée. Les King's Charles de la Pompadour, Inès et Mimi, agitaient dans le soleil leurs grelots d'or et parfois s'élançaient furieux vers les moutons qui du verger gagnaient la ménagerie, en agitant par la grande allée leurs oreilles transparentes comme des coquillages et en sautant sur leurs sabots qui imitaient le bruit de la grêle. Louis XV et sa maîtresse menaient à Bellevue une vie que le marquis d'Argenson appelait méchamment « à pôt

et à rôt », mais qui les distrayait infiniment. Certains après-midi d'été, le roi vidait, à l'ombre des érables de Virginie, quelques flacons de vins de Champagne, dont il raffolait, et qu'on lui apportait de la glacière, puis il faisait la sieste dans la petite grotte, par les ouvertures de laquelle le monarque entrevoyait la cascade et les deux nymphes de Pigalle. A d'autres saisons Louis XV forçait le cerf dans les bois de Meudon et annonçait son retour en faisant jouer par les cors la Fanfare de la Reine, composée par M. de Dampierre, gentilhomme des chasses.

Jasmin et Martine entretenaient avec les autres serviteurs de la marquise de bonnes relations de camaraderie. Le caractère de Buguet le faisait aimer de l'heyduque aussi bien que du surtoutier, du délivreur et du maître queux. Flipotte avait oublié ses premières préventions contre le jardinier. C'était d'ailleurs une excellente fille, un peu libertine et volage, mais que voulez-vous?

— J'ai un cœur mobile comme le vif argent, avouait-elle.

Flipotte n'était point de ces soubrettes qui feignent des langueurs et des évanouissements comme leurs maîtresses, qui s'imaginent aux antipodes aussitôt qu'elles sont à Grenelle et se croient les plus fines jolivetés des hôtels de leurs patrons. Elle était rustique et gaie, ce qui plaisait à Martine. Cependant elle conservait l'habitude de médire de la marquise, parlait de cantharides dont usait la favorite pour se rendre plus chaude auprès du roi :

— L'autre fois, elle affirma à Mme du Hausset que Sa Majesté la trouvait un peu macreuse.

— Macreuse? interrogea Jasmin.

— C'est du gibier de carême, d'un sang très froid, répondit Agathon.

— Comme celui des poissons, s'écria méchamment Flipotte.

Elle ajouta que la Pompadour se fanait, qu'elle prenait du pavot pour dormir et du quinquina, que ses seins deviendraient bientôt pareils à des vessies, surtout à cause de ses fausses couches.

Jasmin protesta. Il revoyait toujours la marquise telle qu'elle était apparue à Sénart, huit ans auparavant, et ne s'apercevait pas des artifices de toilette, qui, suivant un petit maître, eussent réveillé des yeux morts, fait renaître des dents, embelli des cadavres, ranimé des squelettes.

— Sais-tu, dit-il à Flipotte, qu'un laquais fut naguère condamné au carcan et aux galères pour avoir dit des sottises de sa maîtresse?

— Je ne dis point des sottises, mais la vérité, se récria Flipotte.

— La vérité! fit Jasmin en haussant les épaules.

— Qu'en sais-tu, toi? Moi je la vois partout, même sur la chaise percée!

— Dégoûtante!

— Crois-tu qu'elle n'y va point? Surtout les jours où elle prend de la poudre des Chartreux.

— La poudre des Chartreux fait faire des évacuations surprenantes, conclut Piedfin avec onction.

Martine s'amusait des réparties si salées pourtant de Flipotte. Ensemble elles complotaient des farces à Piedfin, lui envoyant des billets doux, signés de noms inconnus, qui flattaient la vanité du marmiton et le faisaient se noircir les sourcils de fusain et se regarder avec plus de complaisance dans les miroirs.

Agathon avait pris en amitié un jeune négrillon, offert par un amiral à la marquise, et qui, le regard atone et le front abruti, pouvait à peine tenir avec quelque élégance un parasol. Le cuisinier donnait à son jeune ami des dorioles, il récoltait pour lui les fonds des tasses de chocolat, lavait ses vestes de drap avec une décoction de feuilles de lierre, ainsi que cela se pratique dans certains couvents pour les robes des moines.

— Tu as dû adorer la Vierge Noire à ton monastère ? demanda Martine au défroqué.

Agathon répondit :

— Cela ne vous regarde point. Je catéchise ce jeune Africain et lui apprends à aimer Dieu et à se mettre en garde contre les tentations du diable et celles des filles d'Eve.

Parfois les valets et les gardes organisaient des repas pendant l'absence des maîtres. On s'installait près du réservoir, où Jasmin mettait rafraîchir les bouteilles, ou dans le bosquet vert, ou dans le cabinet de treillage. Les gens se couchaient sur l'herbe, les femmes près de leurs maris, les amants près de leurs maîtresses, Flipotte à côté du plus bel homme et Piedfin tout seul.

Le marmiton préparait la cuisine en plein air. Il joignait les mains au-dessus des marmites et apportait les plats comme s'il eût présenté le bon Dieu. Flipotte se moquait de lui. Il rougissait sans rien dire, puis, aussitôt les convives assis autour des plats, il racontait son goût pour le théâtre, un goût que tous lui connaissaient pour l'avoir surpris souvent à répéter devant le miroir des cheminées le tic des acteurs. Il récitait des fragments d'Athalie.

— Fallait te faire comédien ! lui dit Martine.

— Hé! Ce métier n'est point assez bien vu du ciel! Et le comédien n'est pas assez indépendant vis-à-vis des gens du parterre. S'il arrive qu'il se moque d'eux, les gentilshommes de la chambre le font emprisonner au For l'Evêque!

Un jour le défroqué prétendit organiser une collation auprès de la statue représentant Mme de Pompadour en déesse de l'Amitié, qui se trouvait dans un bosquet à droite de la grande allée. Cette statue, exécutée par Pigalle et d'une ressemblance parfaite, était vêtue d'une tunique flottante. La marquise appuyait une main sur son cœur, montrait un peu de sa poitrine, et, par une fente, un peu de sa jambe. Jasmin la contemplait chaque matin à la lueur de l'aurore. Il voyait le sein palpiter, l'épaule rosir, le sourire animer le marbre.

A la proposition de Piedfin, il redouta les plaisanteries que la valetaille ne manquerait pas de décocher à l'élégant chef-d'œuvre. Il déclara que la place n'était point bonne. Mais Agathon prit un malin plaisir à insister:

— Pourquoi pas ? dit-il. L'endroit est délicieux et notre maîtresse présiderait à nos ébats!

— Cela n'aura pas lieu, affirma Jasmin.

— Je ne te comprends vraiment pas plus qu'un capucin ne comprend le latin, répliqua le défroqué avec un sourire méchant.

EUGÈNE DEMOLDER.

(A suivre.)

REVUE DU MOIS

ÉPILOGUES

Herbert Spencer. — Ce qui reste de Mallarmé. — Les trois Anarchies. — « Ma Vérité ».

Herbert Spencer. — Est-il vrai qu'il était presque inconnu en Angleterre et que sa mort n'y a été qu'un tout petit événement? Les journaux nous l'ont affirmé, mais cela est incroyable. Je voudrais avoir là-dessus l'opinion de M. Edmund Gosse ou celle de M. Ernest Newman. Avaient-ils l'impression que Spencer fût ou ignoré ou dédaigné? Il faudrait encore savoir si c'était du peuple, ou des classes moyennes ou des hommes cultivés. Et si cela est exact, même partiellemeut, ne faudrait-il pas encore se demander à qui la faute, et si ce ne sont pas les écrivains eux-mêmes qui seraient responsables de l'absence de gloire où aurait vécu le premier d'entre eux? Le peuple ne connaît rien directement que son journal. Il ne peut pas plus, Anglais, lire Spencer, que, Français, lire Taine. C'est au journaliste à faire son éducation intellectuelle. En France, le journaliste n'y manque pas. Soyons justes: pour un grand écrivain qu'il méconnaît ou qu'il bafoue, il en célèbre dix avec abondance et avec enthousiasme. Souvenons-nous, si c'est encore possible, de feu M. Larroumet qui trépassa, il y a quelques mois. Qu'était-il de son vivant? Rien du tout; un des quinze ou vingt normaliens qui n'ont pas encore pu, à eux tous, faire oublier l'infiniment oubliable Sarcey. Que devint-il, au lendemain de son trépas? Un grand homme. Je crois que je n'oublierai jamais un certain article où Larroumet était comparé à Gœthe, à Balzac. Cela faisait rougir comme une mauvaise photo-

graphie obscène. Le peuple anglais est peut-être privilégié : il ignore les Spencer, mais cette ignorance a rarement à s'exercer ; il ignore les Larroumet, et cela lui tient le cerveau propre.

Non pas que je méprise un M. Larroumet. C'était un journaliste honorable, un professeur honorable, un fonctionnaire honorable, un académicien honorable, et un mauvais écrivain : cinq motifs d'estime ; mais je compare deux incidents, et je trouve que si l'un n'a rien de glorieux pour le peuple anglais, l'autre ne l'est guère plus pour le peuple français. Il vaut mieux ignorer que de savoir mal. Ce gentleman qui se montra ahuri quand on lui affirma qu'Herbert Spencer était un grand philosophe est moins affligeant que ce bourgeois qui vous dit : Hein ? Larroumet ? Les maîtres s'en vont !

Si le journal anglais est une école d'ignorance, le journal français est une école de badauderie.

Mais ce Spencer, dont nous avons lu les louanges rédigées par tant de gens qui n'avaient jamais ouvert ses livres, était-il vraiment le génie transcendant dont la presse a donné l'image multipliée ? Que reste-t-il de lui, en somme ? Il reste d'abord, cette borne qu'il a plantée, en tremblant, aux limites du connaissable. Cette borne, acte de piété prudente, me gâte les perspectives de la philosophie spencérienne ; j'en vois l'ombre se projeter sur les paysages de la connaissance : est-ce un cube de pierre ou une bible ? Il n'y a ni connaissable ni inconnaissable. Tout est inconnaissable, mais ce qui l'est le moins est précisément ce que Spencer mettait en dehors de nos atteintes. L'inconnaissable, en fait, est fort connu : c'est le domaine religieux. Laisser ce domaine à la disposition du peuple, rien de plus sage ; mais il vaudrait mieux appeler les choses par leur nom vulgaire, imiter jusqu'au bout les attitudes de Descartes ou de Gassendi. L'inconnaissable, terrain admirable à bâtir des églises : DEO IGNOTO.

Bien à l'abri derrière son terme, M. Spencer, lui aussi, traça les plans d'une église et, lui aussi, mais dans le

connaissable, disait-il, fonda une religion, celle du progrès indéfini. Nous avions déjà vu cela dans Condorcet, mais la sottise de ce bon philosophe tournait à vide ; Spencer jeta entre les meules l'idée d'évolution. Le moulin donna un temps d'abondante farine : toutes les intelligences en furent nourries.

L'idée d'évolution n'est pas une chimère, quand on la conçoit purement mécanique, c'est-à-dire quand on se garde de lui donner des buts moraux ou bienfaisants. Spencer n'eut pas cette prudence. Il crut que l'évolution évoluait vers le bien, vers le bonheur : et revoilà les contes à endormir les petits enfants. C'était, a dit assez durement M. Th. Ribot, un optimiste anarchiste. Pour lui la vie possédait en soi une vertu d'organisation spontanée qui devait nécessairement s'épanouir un jour en une fleur de perfection. Mais cette perfection, il la confondait avec la complexité. Or, la marche de la nature est différente. La complexité n'est pour elle qu'une étape vers la simplicité. A mesure qu'elle écrit, elle efface.

Anarchiste, cela doit s'entendre ici : partisan d'un État à pouvoir restreint, d'une constitution infiniment libérale, ami de toutes les initiatives individuelles, ennemi des Lois, c'est-à-dire de la tyrannie. Cet anarchisme, qui devient rare, est le rêve public ou secret de tous les esprits; mais c'est un rêve : le citoyen jouit d'être tyrannisé. Optimiste, M. Spencer l'était jusqu'à la saturation. Cet état est contraire à l'esprit scientifique; il n'y a de science véritable que chez celui qui oublie même qu'il est un homme. Le désintéressement doit aller jusque-là. Herbert Spencer se confina dans son humanité; il voulut concilier le sentiment et la raison, faire avec ces deux éléments une sorte de sentimentalisme raisonnable où comme à un abreuvoir commun, tous les hommes seraient venus se désaltérer. « Sa philosophie, dit un de ses admirateurs, est essentiellement pacificatrice. Elle cherche à réconcilier l'expérience avec l'a priori, la science avec la religion. Il a voulu terminer le conflit tragique et éternel du cœur et de la rai-

son. Et s'il n'y a pas réussi de façon à décourager l'esprit humain d'un nouvel effort, il lui reste, du moins, l'honneur d'avoir tenté, avec presque tous les maîtres de la pensée, cette difficile et haute entreprise (1). » M. Henry Michel s'abuse. Les vrais maîtres de la pensée ont toujours dédaigné de mettre la main à ces combinaisons adultères; et leur tâche éternelle est, au contraire, d'accentuer cruellement ce conflit, et, cependant qu'ils compatissent à la sentimentalité des hommes, de leur en montrer, d'un doigt ironique, le ridicule.

Spencer n'avait pas le sens du ridicule; c'est à-dire qu'il manquait de géométrie dans l'esprit. Il accumulait des objets disparates de forme, de poids et de volume; il additionnait des bœufs et des autruches avec l'avidité et la sérénité de ces avares à qui tout est bon, qui fait nombre. Son sens critique était des plus médiocres.

Mais son intelligence était vaste. C'était un immense palais sans art et sans goût où il entassait les faits dans les armoires; de temps en temps, il en dressait l'inventaire. C'est ce qu'il appelait faire la synthèse des connaissances humaines. La race est terrible : à trois siècles de distance, avec une méthode qui simule la rigueur théologique, il refaisait l'œuvre de Bacon.

Au commencement du dix-septième siècle, des hommes purent profiter beaucoup à l'œuvre de Bacon; à la fin du dix-neuvième, celle de Spencer fut un réservoir immense de science. Les faits systématisés sont utiles; ils le sont moins que les faits libres, ceux que l'on choisit soi-même, mais quand on sait lire, quand on est capable de doute, des travaux comme ceux de Spencer sont providentiels. Ils m'ont donné de grandes joies et j'en ai gardé pour ce grand homme (tout de même, c'est un grand homme) une profonde reconnaissance. J'ai un petit cahier de notes tiré des *Data of Ethics*, qui fut longtemps pour moi un préservatif contre les mauvaises pensées, c'est-à-dire contre le rationalisme. Spencer était naturiste, comme

(1) *Le Temps*, 11 décembre.

Bacon, et, comme lui, collectionneur. Oubliez le catalogue et regardez dans les vitrines : c'est un beau musée.

Ce qui reste de Mallarmé.—Les symbolistes de la première heure commencent à publier leurs souvenirs. Certains sont sans bienveillance pour Mallarmé; et cela m'a fait songer à chercher ce qui reste de Mallarmé, je trouve :

1° Des poèmes en prose aussi beaux que ceux d'Aloysius Bertrand et parfois que ceux de Baudelaire;

2° Des vers presque égaux aux plus divins de Baudelaire et nouveaux, d'une originalité évidente, des vers mallarméens;

3° Des traductions telles que seules peut-être entre toutes les traductions, le Milton de Chateaubriand excepté, elles donnent la sensation nette de l'original;

4° Des critiques sagaces, pleines d'idées ténues, mais très personnelles ;

5° Une influence d'art et de pensée sur nombre de bons esprit qui apprirent de lui à cultiver leur personnalité propre;

6° L'exemple d'une vie digne, d'une âme dédaigneuse des biens mal acquis, d'un esprit dédaigneux des approbations médiocres.

Les trois Anarchies. — Il y a encore des anarchistes. Ils semblent réactionnaires. A moins que, sous ses trois formes présentes, l'anarchie ne soit éternelle.

Il y a celle des intellectuels, qui réclament la liberté de tout dire, tout écrire, tout figurer : journaux, revues, livres, tableaux, estampes, statuaire, théâtre, etc. Cela ne va pas plus loin, car l'intellectuel vrai a réalisé toute son idée, quand il a dit son idée.

Il y a celle des malins, des filous, des fraudeurs, des gens qui filent entre les mailles, trouvent moyen de vivre libres dans une société pleine de pièges, comme des serpents ou des loups dans un bois plein de collets. Satisfaits de leurs ruses, inquiets pourtant, ils se réjouissent violemment dans leurs tanières ou leurs hôtels, cambrioleurs, financiers, politiciens, maraudeurs, contrebandiers, pirates, etc.

Il y a celle des simples qui, nourris de lectures bizarres ou de paroles extravagantes, attendent, menaçants, la réalisation matérielle, tangible, de la doctrine, et parfois essaient d'en pratiquer les principes ou d'en hâter l'accomplisement par la terreur. Quelques-uns acceptent le martyre : état d'esprit des premiers chrétiens, de ceux qui n'avaient pas encore la croyance à la vie future. Ce sont des émotifs.

« **Ma Vérité** ». — Le raisonnement de Stirner : « Ma vérité est la vérité, » ne me déplaît pas. C'est de l'idéalisme pur. Quand deux partis s'enragent à répéter cet aphorisme impudent, après avoir bien crié, ils en viennent aux coups, nécessairement, et la solution se dessine. C'est la guerre civile qui pose le dernier trait, achève la figure. Le parti vaincu se cache, emporte son erreur avec lui. La vérité triomphe toujours, car la vérité, c'est ce qui a triomphé.

REMY DE GOURMONT.

LES ROMANS

William Ritter : *Fillette slovaque*, « Mercure de France », 3 fr. 5o. — F. A. Beyerlein : *Iéna ou Sedan*, traduit par Joseph Schrœder et P. Bruck-Gilbert, Tallandier, 7 fr. — Paul Bru : *L'Insexuée*, Flammarion, 3 fr. 5o. — Jean Reibrach : *La Nouvelle Beauté*, Calmann Lévy, 3 fr. 5o. — M. A. Monnet : *Pour être adorée*, Plon, 3 fr. 5o. — Gaston Charles : *A chacun sa chimère*, Ambert, 3 fr. 5o. — Albert Faure : *La Clé des Carrières*, Stock, 3 fr. 5o. — François de Nion : *Bellefleur*, Fasquelle, 3 fr. 5o. — André Lichtenberger : *Monsieur de Migurac*, Calmann Lévy, 3 fr. 5o. — A.-J. Dalsème : *L'Orgueil de la chair*, Ambert 3 fr. 5o. — Henry Kistemaeckers : *Le Marchand de bonheur*, Fasquelle, 3 fr. 5o. — Marguerite Rolland : *L'Embâcle*, Simonis Empis, 3 fr. 5o. — Camille Lemonnier : *Comme va le ruisseau*, Ollendorff, 3 fr. 5o. — Georges Bonnamour : *Marie et Marthe*, Plon, 3 fr. 5o. — Jean Dalvy : *Protestante*, Dujarric, 3 fr. 5o. — Louis Létang : *La Muette*, Calmann Lévy, 3 fr. 5o. Ernest George : *La Libératrice*, adapté par Fay Petit, Tallandier. 3 fr. 5o. — Léonide Andreieff : *Le Gouffre*, traduit par S. Persky,, Perrin, 3 fr. 5o. — G. Rovetta : *Loulou*, trad. par Albert Lecuyer, Calmann Lévy, 3 fr. 5o. — Heimberg : *Le Roman d'une Orpheline*, traduit par V. Tissot, Hachette, 3 fr. 5o. — Sanborne Gama : *Cœurs saignants*, Messein, 3 fr. 5o. — Docteur Mardrus : Tome XIV du *Livre des Mille nuits et une nuit*, Fasquelle, 7 fr.

Fillette slovaque, par William Ritter. Une petite fille, pieds nus, s'en va loin de son pays natal pour gagner sa dot. Elle veut épouser un beau garçon de son village, parti, de

son côté, pour chercher à mériter sa plume de coq, son brevet de vaillant champion de toutes les libertés masculines. Elle est très honnête, très douce, très blonde, mais il est bien coureur, lui, le fiancé, bien brutal, brun et sauvage, sans autre idée que la volonté de sa force. Elle sait qu'il n'est pas fidèle, qu'il ne le deviendra jamais. Elle s'est imposée à lui par son apparence de faiblesse qu'il aime à protéger. Il la respecte surtout parce qu'il ne la désire pas. C'est un trop menu gibier pour un tel chasseur. Alors, on travaille chacun en s'attendant et cela pourrait finir en idylle banale : « Ils eurent beaucoup d'enfants de retour au village », l'idylle que tous les poètes et tous les musiciens ont chantée. Mais voici que, durant ses monotones travaux de servante chez la vulgaire Mme Wieland, une Viennoise préoccupée à la fois de mauvaise cuisine et de meilleure hygiène, car elle fait laver perpétuellement sa maison où grouillent de très sales gamins, le cerveau de la petite slovaque est illuminé par la glorieuse apparition de sa propre nationalité, une affiche, dans une rue, qui rayonne comme un drapeau. Cette affiche d'une exposition prochaine représente, non pas celui qu'elle aime, mais le portrait de celui qu'elle aimerait dans son fiancé si ce garçon pouvait être tendrement amoureux, tout pareil, de l'âme, au regard de l'image. C'est un jeune Slovaque : « à vrai dire un Juro bien un peu idéalisé, bien un peu affiné, mais Juro tout de même pour son cœur, portant avec une rare élégance le vrai, l'intégral costume de sa race. » Elle obtient de son promis, venu chez Mme Wieland, en visite pour lui faire admirer sa cocarde, sa plume nouvelle de beau coq émancipé, le morceau de l'affiche qui... lui ressemble. Et Juro éloigné, elle s'aperçoit que c'est de moins en moins lui qu'elle aime dans le portrait de ce Juro idéal. L'image grandit, dévore de plus en plus la réalité, s'empare de tout le cerveau de cette petite contemplative qui aurait pu jouer, en France, les frêles Bernadette de Lourdes et arriver, avec quelques ruses d'hystérique, à voir mieux qu'un futur mari dans la silhouette d'un homme en papier ; peut-être un amant ou un dieu. L'image finit par diriger cette enfant. Elle la conduit aux pires des illusions et aux plus farouches renoncements. Engagée comme servante dans une auberge de comédie qui fait la joie de l'exposition de Prague, elle est l'innocente coquette de ce rustique théâtre où l'on boit les vins capiteux aux sons des violons roucouleurs d'un musicien épris d'elle, sans aucun espoir. Comme la vierge, elle attend le Messie annoncé, elle demeure sous l'étoile de son

mystère, rien ne peut la distraire de son amour pour le Juro idéal, et, enfin, récompensée de sa folle constance, elle apprend qu'il existe ! C'est bien un jeune homme de sa nation qui a posé pour ce portrait merveilleux. Il ne s'appelle pas Juro, mais Janko. Le pauvre musicien lui révèle tout cela en immolant sa propre passion au bonheur futur de son ami, Janko, le forestier, et il va trouver ce Janko, lui porte la nouvelle délicieuse : « Tu es aimé par une belle jeune fille qui ne t'a encore vu qu'en peinture... que sera-ce quand elle te verra bon et beau, tel que tu es ! » Ce roman, dont tous les chapitres sont précédés d'une rapide ouverture musicale et qui est construit selon toutes les règles du meilleur art symbolique, est cependant une scrupuleuse étude de mœurs, ce qui prouve qu'on peut écrire un poème pour autre chose que le plaisir d'assembler les jolis fragments d'une symphonie populaire. On y découvre la vie provinciale de Vienne, la tyrannie des juifs de l'Autriche, des humbles juifs toujours persécutés, la fantaisie des bohémiens pillards ou grands seigneurs, la douceur du peuple tchèque, la profondeur limpide de ses croyances, l'ingénuité de sa manière de souffrir, toutes les coutumes slovaques qui sont à la fois slaves et hongroises sans la duplicité russe. C'est aussi une belle action, ce livre : « Le turc peut passer et tout raser, le grand soleil magyar tout incendier de sa clarté. Une ou deux fleurs bleues poussent encore et malgré tout. Et nul pays n'est plus que le pays slovaque propice et apaisant aux âmes altières et lasses puisque même les ruines y sourient de ce sourire bleu des yeux de Janko », ce Janko, petite âme slovaque très pure à qui l'on dédie cette histoire. Les épigraphes musicales de chaque chapitre sont tirées des recueils de mélodies populaires tchéco-slovaques de M. Kaska et de M. Karel Kovarovic, tous les deux édités par M. Urbanek à Prague.

Iéna ou Sedan, par P. A. Beyerlein. Un gros, très gros roman, deux volumes traduits de l'allemand par Joseph Schrœder et P. Bruck-Gilbert avec une préface de Pierre Baudin. A l'ombre de la barricade sacrée, M. Pierre Baudin écrit de très belles phrases : « Parce qu'il voit des chefs inconscients et qui méconnaissent la grandeur à venir du peuple, l'officier allemand qui a écrit ce livre porte à sa patrie la plainte de son âme éplorée. Combien plus âpre et plus forte devrait être la plainte de l'officier français qui nous verrait souffrir des mêmes maux ! » Le malheur, et je m'étonne que M. Pierre Baudin ne l'aperçoive pas tout de suite, c'est

qu'un officier français ou allemand écrivent bien ou mal des romans sur des cas exceptionnels que les bons lecteurs, allemands ou français, s'imaginent être la généralité. Par métier je ne crois pas à la sincérité du romancier, pas plus qu'à ses scrupules. Nous avons dans l'armée française des tas d'écrivains charmants, légers, blagueurs, qui sont très fiers de donner leur démission pour un duel de presse ou un scandale de garnison. Ce sont de très mauvais soldats. Ils l'avouent eux-mêmes puisqu'ils éprouvent un immense soulagement à quitter l'épée pour la plume. M. Baudin parle de la contagion socialiste dans sa préface. Elle existe encore plus en Allemagne qu'en France, mais en supposant que ce soit un péril effroyable pour toute autorité, cette contagion, elle se répandrait moins si elle n'avait pas les bons romanciers pour principaux agents. Les doctrines socialistes, sans le piment d'une intrigue ou les péripéties d'un drame, seraient un mince régal littéraire. Le plus sûr moyen de frapper l'intelligence des foules, c'est de leur montrer les raisonnements déguisés en folies. Plus il y a de grelots mieux, on entend, et plus on exagère et plus on a raison. Le livre de M. Beyerlein : *Iéna ou Sedan*, est un roman selon la formule naturaliste, une étude de mœurs fort bien faite au double point de vue de l'art et de la vérité en marche, c'est-à-dire du possible à prévoir. On peut toujours fabriquer de la vérité chimiquement pure avec de la déduction logique littérairement conduite à ses dernières extrémités. Si ce n'est pas vrai, c'est vraisemblable et cela suffit pour la réalisation d'une belle œuvre. L'auteur prend le soldat Franz Vogt au sortir de son village et le mène par toutes les étapes militaires au geste fatal du révolté, de l'homme libre. Ce pauvre paysan, qui va de prison en prison et recommence son dur calvaire de soldat au moment où il espérait s'en retourner chez lui, est le type du brave allemand patient, honnête, et un peu bien rêveur. Il ne réclame pas, il subit et quand il soufflette un de ses supérieurs, c'est encore plus pour venger son voisin que pour se venger lui-même. Il nous intéresse par sa douceur, nous attendrit par sa longue résignation. Et l'armée allemande défile devant lui tout entière avec ses ombres et ses lumières, ses qualités et ses défauts, la morgue de ses officiers nobles, la bêtise de ses sous-officiers, l'ignorance de certains instructeurs, la lourdeur massive de sa discipline. Une tristesse envahit le lecteur sous la pluie de ces détails très circonstanciés et à lire ce rapport méticuleux, d'apparence sans fiel et sans haine personnelle contre les hommes cou-

pables de toutes ces brutalités, on reconnaît que cet écrivain-là est d'une excellente race d'écrivains, supérieur aux amateurs de ces sortes de scandales, écrivant d'abord pour l'art d'écrire; mais si c'est là de bonne littérature, rien ne nous prouve la solidité de sa documentation. Un excellent romancier est seul maître de la dose de convenu qu'il lui plaît d'employer pour arrondir les angles des choses, les polir selon la formule de son art. Il y a un superbe chapitre sur la mort d'un soldat du train qu'une vieille femme compatissante, gardienne d'un château royal, recueille et installe dans le lit même destiné aux hôtes princiers, et cela est d'un effet très saisissant en temps que roman; cependant l'auteur affirmerait-il que les concierges des véritables châteaux royaux d'Allemagne, si jaloux et si farouchement attachés aux souvenirs d'or de ces maisons qui sont leur gagne-pain, en feraient comme il est dit pour l'ami du pauvre Vogt? Les brutalités qu'il nous mentionne sont-elles toutes si révoltantes et n'excuserait-on pas volontiers l'officier amateur de chevaux, énamouré de ses bêtes au point de frapper jusqu'au sang un garde d'écurie qui a laissé pendre à son attache la belle « Dornrœschen »? Est-ce qu'en Allemagne ou en France, où j'ai vu un ordonnance roué de coups parce qu'il avait frotté la plaie d'une jument couronnée avec de la poudre de chasse, nous serions tellement assoiffés de dignité sociale que nous ne pourrions, de loin en loin, prendre la revanche animale sur toutes les stupides mesquineries du procédé humain? Sommes-nous donc tous si avilis et si lâches que nous ne pouvons pas supporter que l'un de nous remonte, d'instinct, jusqu'à ses ancêtres, les fauves, en défendant sa bête domestique, c'est-à-dire son vrai petit, contre cet autre domestique tellement plus ignoble, l'homme sournois? A côté des mâles, officiers, sous-officiers et soldats, M. Beyerlein nous exhibe aussi leurs femelles, toutes plus ou moins victimes de la discipline ou de la mauvaise conduite de leur seigneur et chef. Oh! oui! La vie est bien la même partout et que voilà donc un beau sujet de stupeur! Les femmes sont amoureuses, trompeuses, victimes ou complices, et il en ira ainsi jusqu'au bout des sociétés, si le monde a jamais une fin. Les philosophes ont cessé de s'étonner dès le début de ce monde et c'est précisément ce qui fait leur force. *Iéna ou Sedan?* C'est en effet la même chose, allez, et il demeure entendu, sans qu'il soit besoin de crier, d'écouter des lieutenants Bilse ou des capitaines Beyerlein que rien n'est scandaleux pour un peuple comme d'être le plus puissant.

Vous êtes de très malheureux vainqueurs, embarrassés de vos victoires comme d'une armure trop pesante qui commence à vous rompre les os. Comme les grands *Marsiens* trop perfectionnés de Wells, vous périssez peut-être à cause des infiniment petits ; le microbe du socialisme se glisse à vos jointures, pénètre vos ferrailles et trouve enfin la chair sous vos écailles de métal. Et c'est peut-être bien parce que vous avez bu un sang quelque peu pourri... que vous mourrez ! Mais ce n'est pas le moment de nous vanter de cela et de nous enorgueillir de voir nos ennemis malades de toutes nos pestes. « Il (le corps des officiers allemands) rappelait en cela les militaires du second empire français qui, confiant dans la routine qui s'était brillamment confirmée en plusieurs campagnes, étaient allés, en se bandant eux-mêmes les yeux, au-devant de l'écroulement de Sedan ». Allons, tant mieux ! Si un officier allemand voit, à cette heure, les officiers français courant aux obus les yeux bandés, c'est que tout n'est pas perdu pour la vieille cause de la chevalerie ! Nos écrivains à nous fusillent assez nos généraux par derrière (et quand ils sont déjà morts depuis longtemps), pour que nous puissions être fiers de ce brevet de bravoure délivré par l'adversaire M. Baudin, qui confie ces pages aux officiers français, a raison de leur faire étudier ce livre sous le rapport de sa modération dans les injures. En Allemagne on s'efforce encore à de certaines réserves, mais en France, quand un soldat reçoit une gifle ou que l'on met un braillard aux arrêts, nous sommes déjà tous prêts à revendre l'Alsace et la Lorraine ! Oui, nos ennemis sont bien malades, nous leur avons communiqué le goût de la délation outre frontière. Ils savent maintenant qu'on peut parler sous les armes ! Ne nous réjouissons pas de cette victoire inespérée. C'est la plus honteuse de toutes, celle du microbe sur le grand Marsien, celle de la corruption, je dirais celle des Sans-Patrie, si j'avais la coutume baroque des Naturalistes de daigner *enrégimenter* ces gens-là.

L'Insexuée, par Paul Bru ; **La Nouvelle Beauté**, par Jean Reibrach ; **Pour être adorée**, par M. A. Monnet, **A chacun sa chimère**, par Gaston Charles ; **La Clé des Carrières**, par Abel Faure. Maintenant, hâtons-nous de rentrer à Paris, en France, où des romans plus spécialement gais nous attendent. Ce ne sont plus les idylles d'amour, les naïfs refrains populaires, ou les malheurs d'une armée trop heureuse qui exaltent jusqu'à l'art du symbole ou de l'exagération naturaliste nos romanciers férus d'autres beautés, sinon

de vérités consolantes. A Paris, nos livres ont la fièvre, ils ont la fièvre d'hôpital, ils sont grelottants, osons même dire qu'ils commencent à se contaminer les uns les autres, à *s'avarier*, comme dans une simple petite classe. L'*Insexuée*, c'est encore une histoire de clinique, il s'agit encore d'améliorer ou de détruire les sexes, ce qui est souvent synonyme. A ce triste sujet, si encombrant, je dois et je ferai des excuses à l'auteur de *la Grappe*, M. Landay; lui au moins parlait d'une femme du peuple et il avait le droit d'être peuple Novice encore dans le sport de l'*avarié*, il disait des choses simples beaucoup plus près de l'indignation sincère que les phrases des rhéteurs mondains, médecins pour rire, très pressés de plaire quand même et alambiquant le noble besoin de la repopulation avec un autre, moins noble. L'*insexuée*, c'est une pauvre jeune fille devenue jeune femme sans espoir d'aucune maternité, parce que son jeune époux, un charmant jeune homme, héritier d'une grande maison commerciale, est resté chaste trop longtemps. Je vais tâcher de vous expliquer un peu plus scientifiquement son cas en empruntant quelques transparentes métaphores à M. Brieux, qui possède le tour de main en ces sortes de matières. Je cite sa lettre-préface :

« Dans *les Avariés*, je n'ai parlé que des ravages sociaux de la syphilis et j'ai eu tort. L'autre maladie vénérienne, moins tragique d'aspect, peut avoir des conséquences aussi graves, frappant, elle aussi, des innocentes qu'elle amène trop souvent de la chaise longue à la table d'opération. Cette seconde avarie est d'autant plus dangereuse qu'elle est moins redoutée. Les jeunes gens la considèrent même comme un accident dont on plaisante ou comme un certificat de virilité dont on se glorifie. Vous comprenez donc, monsieur et cher confrère, le plaisir que m'a donné la lecture de votre roman. Avec votre compétence et votre talent vous montrez le mal méconnu... etc., etc. »

Il s'agit donc de ce mal méconnu, « mal que le ciel en sa fureur », « tous n'en mouraient pas mais tous étaient frappés », qui couche sur les tables d'opérations la trop sensible Simone, femme légitime de Raymond Morel. Elle devient l'*insexuée*, la folle qui berce des poupées ne pouvant plus prétendre bercer des enfants. Et le jeune mari fait la noce parce qu'il faut bien oublier, surtout quand on est cause de toutes ces catastrophes.

Dans la *Nouvelle Beauté*, M. Jean Reibrach nous fait assister à la lutte de l'ancienne femme contre la nouvelle. Une

jeune femme socialement consacrée aux misères de ce monde, belle, jeune, riche, soignant les pauvres, les filles-mères surtout, maniant le code pharmaceutique aussi bien que l'automobile, *sportive* enfin, et capable de comprendre l'union libre et les ouvrages de M. Brieux. L'ancienne femme est une mondaine éprise de chiffons, de bijoux et d'adultère. Ce qui s'en suit est à peine croyable. Marsanne, le peintre, préfère d'abord l'ancienne, puis il s'éprend de la nouvelle, bref il les désire toutes les deux. Mais il y a le couplet final : « ... le frisson des races enchaînées qui s'éveilleront à la lumière, le divin désir, préparant l'éclosion d'une fleur nouvelle au champ de leur amour, où des moissons germaient à l'infini ». Ça sent un peu Zola, mais pas trop la pharmacie. Un seul chapitre nous explique pourquoi les filles-mères seront encore très nombreuses malgré leur *nouvelle* beauté! Et ce chapitre ne manque pas de grâce.

Dans *Pour être adorée*, ou les luttes de la femme, nous voyons notre Eve future transformée en actrice. Elle sort de sa province, chante devant le directeur de l'Opéra qui l'engage séance tenante. Cent mille francs dans le gosier! Mais elle méprise l'homme, l'amour, le mariage... et finit par épouser un député qui s'est vendu à une vieille folle pour une modeste somme. Pas de clinique, mais l'odeur, très entêtante, d'une chambre à coucher de morphinomane. La vertu triomphe. (Il est si difficile de trouver un dénouement neuf!) Eve sympathique, mais bien trop née coiffée.

Dans *Chacun sa chimère*, roman qui, entre parenthèse, ne finit pas, reste sur un accord vague comme une mélodie se perdant en fugue, on voit le juif, le juif royal ainsi que l'on prononcerait le tigre, ayant posé sa patte sur notre Eve future et en faisant une machine à plaire, un mannequin à toilette n'aimant ni son mari ni ses amants. Ce serait sportif sans inconvénient, si le juif sentimental ne pointait en la personne d'Abel Tréal qui s'énamoure d'une Marie Monique, une mystique noble, Marie Monique de Balsan.

La *Clé des Carrières* nous décrit les tribulations d'un pauvre diable de bachelier qui ne parvient pas à gagner sa vie, parce que cette clé du bachot qui ouvre toute les portes ne rencontre aucune serrure digne d'elle. Si, vers la fin, l'honnête garçon succombe à la tentation de fuir la vertu par une porte de derrière, chez un député. Le député abonde quand il s'agit de dénouements malpropres.

Et voilà, en cinq volumes très différents les uns des autres,

le bilan de notre littérature française ultra-moderne. Il est certain que les jeunes gens de letres, dont quelques-uns sont déjà vieux, vont nous créer, de chic, toute une société qui, plus tard, sera peut-être copiée par la vraie, comme le fut celle de Balzac, et il est peut-être dangereux de s'imaginer qu'on sera obligé d'en faire partie, maintenant ou plus tard. Il me semble impossible que tous les hommes soient *avariés*, toutes les femmes insexuées, doctoresses, sportives, adultères ou épousent des juifs sans l'excuse de l'amour. Et, chose autrement grave, si les garçons instruits ne peuvent plus que devenir des malfaiteurs politiques... ou irons-nous, mon Dieu, pour entendre chanter une jolie petite romance sentimentale qui nous remette le cœur en place!

Belle fleur, par François de Nion. Le roman comique... ou du comique jeune homme, possesseur de la savonnette à vilains et amoureux de l'ingénue qui se fait tuer pour lui dans une rencontre de ruelle. C'est bien écrit, élégant et peut-être jusqu'à un certain point, facile pour un écrivain de talent comme François de Nion.

Monsieur de Migurac, par André Lichtenberger. Ou le périgourdin très philosophe. Autre roman du XVIII[e] siècle. On dirait que les littérateurs vraiment amateursd'art fuient notre époque dans laquelle ils ne trouvent pas de suffisant pittoresque ou de types assez entiers pour tenter leur plume.

L'Orgueil de la chair, par A.-J. Dalsème. Courte odyssée d'une jeune femme du monde qui devient chanteuse, actrice et enterre la naissante gloire d'un pauvre mari malade sous l'avalanche fleurie de la sienne; mais l'épouse veut rester fidèle, non par amour peut-être, pour ce suprême orgueil de la chair qui a peur de se salir. Elle est forcée de se retirer de la lutte ayant tout perdu... fors cet honneur à qui elle tient tant. Ce livre est écrit avec une fougue imagée intéressante, même dans ses plus violents écarts.

Le Marchand de bonheur, par Henry Kistemaeckers. Mais on dirait bien qu'il s'agit du roman, dramatique, en effet, du *petit sucrier*. Alors pourquoi avoir omis sa mort et les circonstances toutes célèbres de cette mort? Peut-être aurait-il fallu mettre en cause des gens qui faillirent sombrer au milieu de cet orage et qui sont debout tels quelques veaux d'or pleurant comme des veaux ou des crocodiles de ne pas avoir mangé les autres! Cette histoire est amusante; le type de Machbeth, le philosophe parasite, a de l'allure. Mais il ressort une morale de tout cela qui me semble néfaste :

faire le bien est inutile et nous ne devons pas souhaiter que Rothschild partage sa fortune avec le premier venu qui est, du reste, presque toujours un imbécile dangereux.

L'Embâcle, par Marguerite Rolland. Une femme amoureuse qui s'y prend trop tard pour aimer. Le fils de celui qu'elle épouse aime sa propre fille et elle met, par son mariage, obstacle à leur union projetée. Ils se réveillent un beau matin frère et sœur de par la loi. Drame original. Cela finit par la retraite de toutes ces amoureuses déçues dans le plus pur altruisme.

Comme va le ruisseau, par Camille Lemonnier. Pourquoi ces deux êtres calmes et bons ne peuvent-ils pas s'unir et pourquoi faut-il qu'un vain désir de charité tumultueuse entraîne loin du nid la petite hirondelle s'étant déjà rafraîchi le bout de l'aile au ruisseau, paisible, des normales joies? Cette jeune institutrice qui sacrifie l'enfant sans mère de son meilleur ami, aux enfants de sa petite classe ne commet-elle pas un crime qu'elle déguise, dans sa propre conscience, sous les somptueux atours d'une mission sociale? On finira par pervertir les femmes *féministes* avec les mêmes idées de renoncement que le catholicisme a inspirées à ses vertueuses nonnes, celles dont nous nous fichons si agréablement aujourd'hui. Cela n'empêche nullement le livre de Camille Lemonnier d'avoir toute la saveur de ses autres ouvrages.

Marthe et Marie, par George Bonnamour. Le duel de deux sœurs qui ne se comprennent qu'au milieu du drame le plus inexplicable. L'une tue un vieux parent à héritage et l'autre se laisse condamner à sa place. La frivolité de Marie, qui pratique l'adultère, ne permet guère cet état d'âme, mais peut-être l'auteur a-t-il voulu relever l'humble coupable et abaisser la fière innocente, selon la parole du Christ.

Protestante, par Jean Dalvy. Une fillette qui commence à protester contre la vie et ses superstitions. Une femme qui continue à protester contre les injustices du sort, mais ne sait pas définitivement choisir entre les sévérités de ses deux religions Tantôt catholique et tantôt vraiment protestante, la pauvre Renée s'agite vainement pour gagner à la fois sa vie et le pain de sa conscience.

La Muette, par Louis Létang. Un drame noir. Un duel sur un gouffre, deux officiers se battent à qui va noyer l'autre sans témoin. Il en résulte des choses terribles, naturellement. Curieux détails sur ce que l'auteur entend par l'espionnage allemand. Une jeune fille muette retrouve tout à coup la

parole pour sauver son bien-aimé et aussi un peu les destinées de la France. C'est vieux jeu, mais palpitant.

La Libératrice, par Ernest George. Roman adapté de l'allemand par Fay Petit. Ce mot *adapté* m'a toujours fait rêver et j'ignore ce qu'au juste il veut dire. Il s'agit d'une femme très malheureuse et comme épouse et comme mère. Son enfant est un monstre, condamné au gâtisme perpétuel, atteint de douloureuses attaques d'épilepsie. Elle finit par le tuer pour l'empêcher de souffrir. Elle a bien raison et il semble superflu de citer le Zarathousthra de Nietzsche pour en arriver à ce résultat. Il devrait être entendu, en dehors de toute espèce de philosophie, littéraire ou non, qu'une mère ou un père ont droit de vie et de mort sur l'individu mal conformé qu'ils ont eu l'imprudence de mettre au monde, puisque aussi bien les médecins sont assez bassement humanitaires pour ne pas accorder le coup de pouce suprême dès la naisance d'un avorton.

Le Gouffre, par Léonide Andreief. Certainement, cet auteur, jeune Russe de trente trois-ans, a du talent et ce n'est pas parce qu'il peint sombre que je lui reprocherai la virulence de ses tableaux, c'est parce qu'il cherche trop visiblement l'originalité. Son personnage est amené à tomber dans un gouffre qui se présente rarement aux yeux des hommes. Une femme, une jeune fille, est violée par des bandits, et son fiancé, jusque-là très respectueux, la reviole à son tour. Il s'agit de savoir si tous les fiancés en feraient autant, le cas, exactement semblable et amené par les mêmes circonstances, se représentant. Il est bon de savoir faire remonter la lie de la vie humaine du fond de son vase d'eau, soi-disant pure, mais il faut se défier des spécialités maladives. Un homme vraiment bien portant aurait probablement fui en fermant les yeux une tentation de ce genre. Et puis encore une timide remarque : un homme précipité la tête la première au fond d'un ravin n'a pas très envie de violer personne, quand, par hasard, il remonte à peu près intact !...

Loulou, par G. Rovetta. Histoire italienne d'une petite femme.

Le Roman d'une Orpheline, par Heimburg. Ou les malheurs d'une jeune personne qu'on a trop obligée en l'élevant dans un milieu de richards très exigeants sous le rapport de la reconnaissance.

Cœurs saignants, par Sanborne Gama. Orageuse description d'une rafale et d'un sauvetage. Il y a des vers, beau-

coup de poésie romantique et une intrigue cependant moderne La femme ayant vieilli se refusant à l'amour et voyant s'éloigner le vaisseau le Rêve sur la terrible mer salée de ses larmes.

Tome XIV des *Mille Nuits et une nuit*, par le docteur Mardrus. Espérons de plus en plus qu'il y aura toujours de ces histoires comiques et merveilleuses pour nous faire oublier la très plate réalité de nos romans modernes, je veux dire de la vie.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Edouard Champion : *De l'éducation des femmes, par Choderlos de Laclos, suivi de notes inédites de Baudelaire* Messein. — Ad. van Bever et Sansot-Orland : *Œuvres galantes des conteurs italiens* (xive,xve et xvie siècles) : « Mercure de France. » — Henri Lion : *Un magistrat homme de lettres au XVIIIe siècle : Le président Henault ;* Plon.

M. Edouard Champion vient de publier un manuscrit, jusqu'alors inédit, de Laclos, l'auteur des *Liaisons dangereuses : De l'éducation des femmes*. Cet essai nous montre que Laclos était décidément, ainsi que Rousseau son maître, et les Terroristes, leurs disciples — un homme vertueux et moral. Le titre de son fameux roman n'était donc pas une hypocrisie, et s'il décrit le vice c'est bien réellement pour en dégoûter ses contemporains. La peinture est agréable ; la moralité bien artificielle. La Marquise de Merteuil est défigurée par la petite vérole ; elle perd un important procès ; le vicomte de Valmont est tué d'un coup d'épée. C'est encore la main de la Providence. Logiquement, et, d'après les faits, la marquise et le vicomte devaient réussir jusqu'au bout : ils sont les plus forts. La logique de Laclos est une logique sentimentale.

M. Champion résume ainsi cette étude de Laclos sur l'éducation des femmes :

« Ce mathématicien voluptueux et réfléchi, dit-il, ne bannit pas l'amour ; il le résout comme un théorème de géométrie ; il le voudrait dépouillé de tout caractère artificiel et trompeur. Toutefois prêchant le retour à la nature, opposant à *la femme sociale*, infectée physiquement et moralement, *une emme naturelle*, belle de corps et d'âme, rendons-lui cette justice qu'il n'imagine rien. La sensiblerie d'*Emile* et de la *Nouvelle Héloïse* a profondément influé sur son esprit... »

Laclos croyait à la femme naturelle, c'est-à dire dépouillée

de tout l'acquit des civilisations ; une sorte de type parfait, sorti des mains d'un Dieu juste et bon, et dont le mécanisme était aussi déterminé; aussi fixé que celui des abeilles. La civilisation a faussé ce ressort instinctif. Il y a un remède : abstraire la civilisation, redevenir de bons animaux sans hésitation. Les animaux ne se trompent jamais : horloges remontées, ils accomplissent les gestes commandés : l'heure du manger, l'heure de l'amour, l'heure du dormir.

Laclos le dit : on s'est trompé, il faut recommencer la vie du monde ; c'est bien pour lui, sans qu'il le sache, la faute d'Adam qui pèse sur l'humanité, c'est le fruit de la science, qui a grisé l'homme, le fruit de la connaissance. Son Evangile sera donc la prédication de l'ignorance et pour employer un terme biblique, de l'innocence. Laclos se montre, ainsi que ses contemporains d'ailleurs, d'une profonde ignorance sociologique, cette science n'était pas inventée. — Il ne sait pas que « le centre des premiers systèmes de la nature, ce n'est pas l'individu, mais la société. C'est elle qui s'objective, et non plus l'homme (1). » Il proclame, comme instinctive, une morale acquise, verse cette moraline dans les artères de sa femme naturelle, et la voilà vertueuse, réellement momifiée et inconsciente.

L'homme naturel ignore même le principe de la division du travail, il faut qu'il se suffise à lui-même, qu'il soit boucher, moissonneur, tisserand : il naît avec ces multiples vocations.

« On sent assez, dit-il, que le souci de sa nourriture doit être une occupation, longue et laborieuse, pour un enfant sans force et sans expérience. Les herbes contiennent peu de sucs nourriciers, en proportion de leur volume : les graines sont dispersées, et l'on en recueille peu à la fois ; les fruits pour la plupart sont élevés, il faut apprendre à monter sur les arbres ; le poisson, les animaux offrent plus de difficultés encore. Dénué de force, l'enfant ne peut s'attaquer qu'aux animaux faibles, mais ceux-là sont d'ordinaire timides et fuyards ; la course est une ressource mal assurée, si la ruse ne s'y joint, et la ruse est le fruit de l'expérience ; il sera donc journellement exercé, souvent même fatigué....... Cependant, ce n'est pas assez de manger, il faut boire ; nouvelle course à faire ; mais celle-ci se fait plus lentement que les

(1) E. Durkhein et M. Mauss. *l'Œuvre Nouvelle*.

autres... il n'est poussé ni par l'inquiétude de trouver sa proie, ni par la crainte de la manquer; il arrive donc plus fatigué qu'échauffé.

« Là il boit et il se baigne.... »

Et la nature redevient sauvage, pour que l'enfant puisse se frayer un chemin dans les bois fourrés.

Bientôt Marie-Antoinette installera une ferme à Trianon : elle voudra traire elle-même ses vaches et ses brebis. Elle aussi s'essaye à devenir la femme naturelle. La révolution ne voulut pas autre chose, en somme, que de réaliser ce paradoxe d'égalité. Les terroristes étaient des gens ivres de littérature.

Laclos poursuit son étude. Arrive l'âge pubère; là, l'auteur abandonne le mâle pour étudier uniquement la jeune femelle.

Son innocence est parfaite : aucune rêverie n'alluma « le feu de son imagination »; elle attend l'heure sexuelle, sans inquiétude : « vingt fois, cent fois, elle a vu s'accomplir, devant elle, l'acte de la génération ; elle n'a pas rougi, elle n'a pas fui... ». « Enfin le moment arrive où l'enfant va cesser de l'être... Déjà les formes s'arrondissent, la gorge croît sensiblement, les parties de la génération se resserrent et se couvrent d'un poil naissant. Un doux frémissement se répand dans tout son corps; ... involontairement elle rougit, non de pudeur, mais de trouble ; ... le morne ennui, la vague inquiétude la tourmentent tour à tour; un léger engourdissement dans les aines, une sensibilité presque douloureuse dans les jointures rendent son état encore plus pénible... C'est alors qu'à quelque distance elle aperçoit un homme ; un instinct puissant, un mouvement involontaire la fait courir vers lui; plus près, elle devient timide, elle s'arrête. Mais, emportée de nouveau, elle le joint et le serre entre ses bras... jouissance délicieuse, qui, jamais, pourra te décrire ? » Chateaubriand, peut-être ? O Atala, O Natchez ! O vertueux sauvages !

Une femme naturelle est une femme de plein vent : elle n'a la peau ni blanche ni délicate, mais d'une teinte brune; « elle est moins fine à la vérité, mais si, par là, la sensation du toucher est moins générale, elle devient plus forte dans les parties qui en sont le siège » Agréable compensation.

Elle se pare de sa chevelure flottante, se parfume d'eau claire. « Pour douter de la propreté rigoureuse de la femme naturelle, il faudrait, note Laclos, n'avoir jamais observé les animaux sauvages. » Ces conseils de propreté étaient nou-

veaux, et peut-être ont-ils contribué au développement de la culture physique si en honneur aujourd'hui. Au moins ces philosophes nous auront-ils appris que ce qu'il y avait de principal dans l'homme, c'était ce qu'on avait jusqu'alors méprisé, l'enveloppe.

Dans la suite de son étude, Laclos cite une réfutation de M. de Buffon : « Si cela est, écrit-il, disons en même temps qu'il est plus doux de végéter que de vivre, de ne rien appéter que de satisfaire son appétit, de dormir d'un sommeil apathique que d'ouvrir les yeux pour voir et pour sentir ; consentons à laisser notre âme dans l'engourdissement, notre esprit dans les ténèbres, à ne nous jamais nous servir ni de l'une ni de l'autre, à nous mettre au-dessous des animaux, à n'être, enfin, que des masses de matière brute attachée à la terre. »

Buffon, avait compris que ce qui fait la supériorité de l'homme, c'est justement la conscience, qui lui donne, au moins, l'illusion du libre-arbitre. La liberté que prêchent Rousseau et Laclos, c'est le déterminisme absolu, ce qu'il y a de plus fatal et de plus tyrannique.

Suivent les *Notes inédites de Charles Baudelaire* sur Laclos et les Liaisons dangereuses. « Ce fut, écrit M. Edouard Champion, en 1856, l'année qui précéda la publication des « Fleurs du Mal », que Baudelaire projeta de rééditer les « Liaisons dangereuses » ; il voulait y inscrire en tête une étude sur la vie et les œuvres de Choderlos et faisait à ce sujet les recherches les plus minutieuses : « Mettez-moi de côté tout ce que vous accrochez de Laclos et sur Laclos », écrivait-il le 9 décembre 1856 à Poulet-Malassis..... et encore : « Excepté en faveur de Laclos, je n'écris plus rien. »

Voici quelques passages de ces notes, très curieuses, très concises, et très justes : il y avait là les matériaux d'un livre que personne n'osera faire.

« La Révolution a été faite par des voluptueux...

« Au moment où la Révolution française éclata, la noblesse française était une race physiquement diminuée (de Maistre).

« Les livres libertins commentent donc et expliquent la Révolution.

« — Ne disons pas : *Autres mœurs que les nôtres*, disons : *Mœurs plus en honneur qu'aujourd'hui*.

« Est-ce que la moralité s'est relevée ; non, c'est que l'énergie du mal a baissé. — Et la niaiserie a pris la place de l'esprit.

« La fouterie et la gloire de la fouterie étaient-elles plus

immorales que cette manière moderne d'*adorer* et de mêler le saint au profane ?

« Tous les livres sont immoraux. » Et à côté : « Livre de moraliste aussi haut que les plus élevés, aussi profond que les plus profonds. » ... « Livre essentiellement français. »

« Livre de sociabilité, terrible, mais sous le badin et le convenable. »

Et puis, voici des « documents pour servir à l'histoire de la vie de Choderlos de Laclos ». J'y cueille ce bref portrait de Laclos : Homme de génie, très froid et très fin... orateur...

§

« C'est ici, nous disent les traducteurs des « Œuvres galantes des Conteurs italiens », MM. van Bever et Sansot-Orland, le premier recueil collectif de contes italiens qu'on ait publié en français... Longtemps on a pu croire... que les récits de la Renaissance Italienne participaient de notre littérature... Il n'en est rien : Lombards, Toscans, Vénitiens, Napolitains et autres, sont des écrivains personnels empruntant aux traditions de leur race, aux mœurs de leurs cités, les joyeuses histoires qu'ils narrent », sans se douter qu'elles parviendraient jusqu'à nous. L'idée de « gloire et d'immortalité » est plus récente. Ces conteurs n'avaient qu'un but : s'amuser et distraire leurs contemporains. Ils écrivirent, d'ailleurs, dans la langue du peuple : on sait que ceux qui destinaient leurs œuvres à l'admiration des siècles futurs écrivirent en latin. Quelques-uns se sont trompés.

Ces contes sont d'une agréable licence, mais sans mystère : de la chair souvent nue, de belles gorges que l'on baise, des croupes très fermes. C'est l'amour, sans psychologie, sans ces fouilles vaines dans l'âme féminine. Et cela repose, comme le spectacle d'une prairie où d'innocentes bêtes se cavalent. Le troupeau humain, en ces xve et xvie siècles, avait une qualité que nous avons perdue : la santé physique. Notre mysticisme est une conséquence de nos neurasthénies.

Parmi ces histoires, une, de Francesco Maria Molza, intitulée « Ridolfo de Florence » eût peut-être tenté un peintre du xviiie siècle. Ridolfo dédaigne sa femme, pourtant belle; il lui préfère de jeunes Ganymèdes.

« Mon ignoble mari, dit cette noble dame, persiste à ne pas vouloir naviguer dans mon port, quoique j'aie, grâce à Dieu, de quoi largement le recevoir, même s'il voulait naviguer à son bon plaisir et dresser le plus grand mât qui eût jamais

été ; même, s'il voulait se réfugier en petit golfe, où il ne manque pas de place et où on pourrait facilement le mettre à la rade, et l'engloutir. »

Elle se console avec un des mignons de son mari. Celui-ci les surprend, et sans montrer qu'il avait rien découvert, il dit à Béatrice :

« Ma femme, il me plaît que nous allions, après déjeuner, nous distraire un peu à la campagne, dans nos terres. Prépare-toi le plus tôt que tu pourras. »

Et lorsqu'ils arrivèrent à un ravin, auquel des rochers très hauts faisaient une couronne, Ridolfo « mit au clair un poignard » et dit à sa femme : « Recommande ton âme à Dieu, car tu vas mourir. »

« Puisque tu as décidé de me tuer de ta propre main, dit-elle, fais du moins que mes yeux ne voient pas la mort. » « Tournant le dos à son mari, elle releva par derrière ses jupes et sa chemise par-dessus sa tête, elle montra à Ridolfo les parties qu'elle savait lui plaire. En les voyant... plus blanches que la neige, fraîches et agréables... Ridolfo resta tout ébloui. » Et il se reconcilia avec sa femme.

C'est de la *Barberina* de Matteo Bandello, que Musset tira son exquise comédie de *Barberine*. Ce rapprochement assurera à ce Bandello un peu de gloire.

Il y a aussi, de Giovanni Fiorentino, un *Marchand de Venise*, source certaine du drame de Shakespeare. Ce conte italien a quelque chose de mystérieux et de légendaire que négligea Shakespeare. Cette femme, reine d'une île lointaine, sirène qui ne se veut domptée que par l'amour. Elle endort, par un breuvage, les amants que tente sa beauté, avec lesquels elle partage sa couche, et qui, endormis, la laissent toujours intacte. C'est un conte de Perrault pour de grands enfants : il a encore, si l'on veut, une signification symbolique, au gré du lecteur.

Ce livre, en outre de ces contes agréables, est une véritable source biographique et bibliographique, où iront puiser peu de personnes. Belles épitaphes sur des tombes obscures. Il y a beaucoup de grands écrivains français dont les œuvres ne furent jamais si scrupuleusement cataloguées, la vie si exactement notée.

§

A coté du Président de Montesquieu, le Président Henault tient probablement la seconde place, parmi les magistrats-hommes-de-lettres du dix-huitième siècle. Platonique amant

de Mme du Deffand, il fut pour elle prétexte à de jolies lettres : « Vous m'êtes un mal nécessaire », lui écrit-elle, et ceci : « Je dirai de vous comme Mme d'Autrez de M. de Céreste : vous avez l'absence délicieuse. »

Henault, dans une lettre à la comtesse de Tillières, raconte lui-même comment la reine Marie Leczinska le nomma surintendant de sa maison : « Enfin la reine me fit entrer dans son cabinet, et avec une bonté que je ne dois jamais oublier, elle me dit : « Vous m'entendez bien mal, vous n'avez pas compris que quand je vous demandais un conseil, c'était pour vous donner l'occasion de me parler de vous-même, etc. » Son discours fut suivi d'un grand attendrissement, je me mis à pleurer et je sortis. Elle écrivit sur-le-champ au roi pour lui demander la charge, en l'assurant que c'était de son propre mouvement et que je ne lui en avais jamais parlé, et en ajoutant qu'elle le priait au nom de son tendre attachement pour lui de ne lui pas refuser un si grand plaisir. » ... Il se croit transporté dans les romans du Grand Cyrus ou de Cléopâtre. Enfin, le roi en son conseil donne à deviner pour qui il se déterminerait : « tout le monde dit que cela n'était pas difficile... et le roi en souriant eut la bonté de me nommer. » On lui donne la charge gratuitement, et tout le monde lui fait compliment, même Voltaire, qui voit là une occasion de faire sa cour à la reine. Les flatteries de Voltaire sont même bien exagérées (il comptait sans doute sur la postérité pour remettre les choses au point) ; à distance elles nous paraissent de simples moqueries : le Président Henault ne les trouva pas excessives :

Rival heureux de Salluste et d'Horace
Vous savez peindre, orner la verité ;
J'ai crayonné pour le moment qui passe
Et vous gravez pour la postérité.

Voltaire eut un jour la maladresse d'être sincère, il écrivit à Henault :

Henault fameux par vos soupers
Et par votre chronologie
....

Le Président se fâcha « de voir ses soupers cités aux détriment de ses poésies », mais Voltaire rectifia et, faisant allusion au grand œuvre de ce magistrat : « l'*Abrégé chronologique* :

Vous qui de la chronologie,
Avez réformé les Erreurs.
....
Vous qui de la philosophie

Avez sondé les profondeurs

....

« J'ai bien à cœur, ajoutait-il en souriant, que ce petit ouvrage soit bon et qu'il fasse aller un jour mon nom à côté du vôtre. » Et le président fut content.

Voici comment Voltaire, dans son discours de réception à l'Académie, faisait l'apologie de cet *Abrégé chronologique*.

« Ces dernières années n'ont-elles pas produit le seul livre de chronologie dans lequel on ait jamais peint les mœurs des hommes, le caractère des cours et des siècles? Ouvrage qui, s'il était sèchement instructif, comme tant d'autres, serait le meilleur de tous, et dans lequel l'auteur a encore trouvé le moyen de plaire, partage réservé au très petit nombre d'hommes qui sont supérieurs à leurs ouvrages. »

Les œuvres littéraires du Président Henault se composent encore d'églogues, de cantates, épîtres, stances, madrigaux, épigrammes, rondeaux, sonnets, étrennes, chansons et noëls; — aussi de tragédies, ballets, comédies, dont voici quelques titres : *Cornélie Vestale*, *Marius à Cirthe*, *le Réveil d'Epiménide*, *la Triple Hécate*, et *le Temple des chimères*, etc....

« Il nous a semblé, dit en terminant son étude sur le Président Henault, M. Henri Léon, qu'il y avait.... une injustice à réparer, envers un homme considérable de l'avant-dernier siècle, et qu'il était équitable, alors que le meilleur de sa vie et une partie de ses œuvres pouvaient être mieux connus, d'essayer de remettre les choses au point. »

Il serait bien surprenant que la postérité se soit trompée sur la valeur littéraire du Président Henault : en tout cas, il y a, dans ce livre de M. Lion, tous les matériaux nécessaires à une glorieuse réhabilitation. Je crains cependant que ce magistrat n'ait dépensé toute sa gloire de son vivant, et que ce qu'il y ait de plus solide dans ses œuvres complètes, ce soit les « lettres que Voltaire lui adressa » (1).

JEAN DE GOURMONT.

LITTÉRATURE DRAMATIQUE

Walter Schinz : *Le Problème de la tragédie en Allemagne*; Alcan, 1.25. — George Vitoux : *Le Théâtre de l'Avenir* (*aménagement général, mise en scène, trucs, machinerie*, etc.), avec figures, Schleicher, 3, 50. — Léon Brémont : *L'Art de dire les vers*; Fasquelle, 3.50. — Maurice Maeterlinck : *Joyzelle*, p. en 5 a.; id.,

(1) Appendice. *Lettres inédites de Voltaire au Président Henault*. — Ouvrage cité.

3.50. — Maurice Pottecher : *A l'écu d'argent*, com. en 3 a. ; Ollendorff, 2.50. — Jean le Fustec : *Sous les pommiers*, sayn. bretonne; le Dault, 1 fr. — Véra Starkoff : *L'Issue*, p. sociale en 2 a ; Stock, 0 fr. 50.— Roger le Brun : *Le Bonheur des hommes*, p. en 1 a; Bibl. Intern. d'édition, 1 fr. —Id. : *Maurice Donnay* (coll. des *Célébrités d'aujourd'hui*) ; même édit., 1 fr. —Henry Bernstein : *Joujou*, com. en 3 a. ; Fasquelle, 3.50 — Auguste Achaume : *La Frousse*, com. en 1 a., libr. Molière, 1 fr. — Gustave Fréjaville : *La Peur d'aimer*, com. en 1 a., en vers; Toulouse, Société provinciale d'édition, 1 fr.— Paul Viteau : *Brelan-tor*, com. en 3 a.; Schleicher, 6 fr.; — Adolphe Mony : *Etudes dramatiques* (*Prométhée enchaîné ; Alfred le grand*, dr en 5 a. et 9 tableaux : *Lorma ou la bataille de Lora*, dr. en 5 a.) en vers ; Plon, 3.50. — Louis Tautrey : *Polycrate, tyran de Samos*, dr. en 5 a. et en vers ; Lemerre, 3 fr. — REVUES.

De tous les chefs-d'œuvre qui s'entrefécondent en même temps que leur parfum nous vivifie, des théoriciens ont été les bourgeons : aussi pullulaient-ils aux grands siècles, desquels la sève déborda par leurs éclatantes querelles (1). L'Allemagne, qui ne l'ignore, s'obstine, comme nous faisions sous Richelieu, comme le firent les belles générations de Rome et de la Grèce, de l'Inde aussi.

M. Schinz ne pouvait donc étudier, à un point de vue moderne, qu'outre-Rhin **le Problème de la tragédie**. « Pourquoi de grands hommes ont-ils mis tout leur génie dans des œuvres d'éternelle souffrance ? — C'est que les tragiques savaient que l'homme n'est brisé que par ce qui est plus grand que lui et que leurs regards sont allés tout droit à ce qu'il y a de plus grand. »

« En somme, — conclura l'auteur de cette thèse vraiment remarquable — nous avons rencontré, dans notre étude des théories tragiques, deux tendances principales : la tendance optimiste et la tendance pessimiste, Hegel et Schopenhauer... La tragédie montre la poignante réalité, l'écroulement des désirs de l'homme. Et Hegel, dont le regard est déjà perdu au delà du monde sensible, entonne un chant de justice. Presque en même temps, Schopenhauer est allé considérer le véritable monde... Il ne s'attarde pas à des chimères... Penseur stoïque, il ne cherche d'autre grandeur que celle de son courage. Et il méprise Hegel qui ne l'a pas eu.

« Mais parfois Hegel descend dans le domaine des réalités, ou Schopenhauer s'élève à des considérations transcendantes, et alors il arrive aux deux irréconciliables adversaires de se ressembler... Tous » (Lips, Nietzsche, Wagner, Hartmann, Schopenhauer, Schlegel, Hegel, Schiller, Kant, Lessing, et...

(1) Témoin encore, chez nous, la littérature lyrique.

la vie) « ont montré que l'*homme doit être brisé*, mais tous regardent, au delà des grandes souffrances et des incompréhensibles destinées, une justice supérieure... Hegel l'appelle divine, Schopenhauer l'appelle transcendante, Nietzsche dionysienne, Lips morale, c'est tout un...

« Les théories tragiques sont toutes semblables dans leur essence. Nous ne voulons pas d'autre conclusion que celle-là. »

§

Or l'examen de leurs contradictions n'est pas moins instructif.

Pourquoi Lips a t-il en effet si mal compris Eschyle ? C'est que l'homme de Marathon et des *Perses* se montre « dominé constamment *par l'idée religieuse* ». De même Sophocle, d'ailleurs ; de même... toute la tragédie grecque en somme.

En revanche, combien le positiviste allemand a raison « en prévenant des interprétations puériles ou grandiloquentes !... on y parle du divin, de l'infini, du Nirvâna, d'Apollon et de Dionysos », que sais-je ? Mais Lips « n'a rencontré tout ce fatras d'expression dans aucune tragédie ». Grâce à sa judicieuse critique, Schopenhauer ni Nietzsche ne prévaudront contre Wagner, — un vrai tragique, celui-là ; sans le vouloir, il lui a fait la place nette.

« Wagner cite le mot de Napoléon ; La politique a remplacé le Fatum des anciens. » Et s'emparant de ce mot du Gibelin corse, le grand Guelfe germain (que reniera, très justement, Nietzsche) proclame que « l'art est individuel » et « prend donc naturellement parti contre l'Etat », que « l'art doit abroger la loi extérieure, la loi de l'Etat (1), pour éveiller en nous la loi intérieure, *la loi religieuse*. La religion, c'est l'amour, c'est la jeunesse de l'humanité ; l'Etat, c'est la contrainte, c'est un monde vieilli... et l'art doit parler sans cesse de jeunesse et d'amour. »

Hegel aussi « a étudié la tragédie comme une manifestation religieuse (2), ce qu'elle était effectivement. »

Et l'auteur dit un peu plus loin : « Nous retrouvons la tragédie moderne édifiée sur la même base que la tragédie antique », « aussi faut-il remarquer l'allure mystique de *Faust* », — où culminent le génie de Gœthe et l'originalité allemande.

(1) Vînt-elle du Bloc, bien entendu.
(2) Une manifestation religieuse ? veillons, jacobins, au salut de l'oligarchie !

§

J'ajouterai :

Le catholicisme de Shakespeare (tout son *Hamlet* n'a pour sujet que la Contrition Finale, faute de laquelle erre, lamentable, l'âme du vieil Hamlet et hors de laquelle le jeune vengeur veut atteindre l'assassin, ce qui explique sa légendaire « incertitude » sur quoi l'on écrivit tant de sottises ; le héros favori de Will, c'est Henri V, chef « fanatique » de l'irrésistible croisade contre la France *schismatique*, et déchue, du coup, de son hégémonie médiévale). En Espagne ? Tirso de Molina est prêtre ; Lope de Véga est prêtre ; Calderon est prêtre. Chez nous : voyez Corneille disciple fidèle des jésuites et ses poésies religieuses tellement significatives à toute critique qui ne serait pas universitaire ; voyez Racine de plus en plus appelé par la religion, à mesure que son génie grandit... Et, sous cette unanimité des plus hauts tragiques, tant d'autres exemples que je pourrais citer des études théologiques où aboutit un Destouches, par exemple, avec sa comédie de caractères, comme s'y acheva celle encore d'un Lessing.

Ici, ma critique à M. Schinz :

C'est s'avouer un peu trop compatriote de Voltaire raillant (avec le reste !) « le galimatias » de *la Poétique* que de reprocher à Lessing la « superstition de l'antiquité », parce que, « plutôt que de reconnaître à Aristote des imprécisions, il lui prête des intentions profondes » dans sa fameuse définition de la tragédie, produisant « au moyen de la Pitié et de la Crainte la purification de telles passions ».

Non ! ce ne fut nullement par hasard ou par imprécision qu'Aristote, héritier des grands techniciens grecs, nomma ces deux passions-là, et elles seules. Un philosophe dans l'antiquité et, dans les temps modernes, un théologien ne pouvaient s'y tromper : la Crainte et la Pitié forment bien, complémentaires, les deux éléments de l'Emoi, depuis celui, bas et fugitif, du sexe (l'homme n'y incline-t-il pas, sentimentalement au moyen de la pitié et la femme avec crainte, origine première de cette double perversion, le *sadisme*, pitié dilettante et onanistique de l'actif, et le *masochisme*, plaisir analogue dans la crainte chez les natures passives ?) jusqu'aux deux attitudes de l'histoire pour avoir contemplé successivement de Dieu les deux aspects, avec crainte dans *l'Ancien Testament* et dans le *Nouveau* avec pitié !

§

Tandis que l'Allemagne nous dépasse de si haut dans sa métaphysique du drame et si largement comme répertoire en ses théâtres, elle les asseoit sur une base moderne plus sûre, en les faisant bénéficier des perfectionnements de l'industrie. Quel usinier accepterait pour son entreprise les troisièmes et quatrièmes dessus et dessous? Le *Residenz Theater* de Münich a tout remplacé par la conception, bien simple, d'une scène pivotante. (Conception gréco-latine, d'ailleurs, et en harmonie avec celle de la salle-amphithéâtre, de la salle-cirque. Celle-ci se débat, dans nos combinaisons bâtardes, avec la conception médiévique du hall-cour, inspirée par les cours d'auberge où le théâtre moderne débuta et dont les fenêtres ont donné naissance à nos loges). Au *Deutsches Theater* de Münich, nous disait M. Carré dès 1898, *un seul homme*, « placé devant un tableau indicateur, fait à son gré, et du bout du doigt descendre les rideaux et les frises, s'ouvrir les trappes, surgir les fermes et les praticables, glisser sur leurs rails les portants de fer et, enfin, monter ou s'abaisser le plancher de la scène qui, posé sur treize pivots en forme de vis, peut être amené au niveau de la salle. »

Vis-à-vis de cette application si normale des forces électrique ou, comme à Budapest, Vienne, Bayreuth, Wiesbaden, hydraulique, nos directeurs en sont aux procédés des factoreries du Centre Afrique : tout, chez eux, se traîne à dos d'hommes, avec quelle lenteur et quelle maladresse, vous le savez ; notre Opéra emploie ainsi *plus de cent cinquante* bêtes de somme à face humaine, inutilement. Le beau livre de M. Vitoux, **le Théâtre de l'Avenir**, nous fait sentir à chaque page notre infériorité : chauffage, ventilation, mise en scène enfin vraisemblable, sécurité, autant de problèmes faciles à résoudre et la plupart résolus ailleurs. Très souvent les réformes furent d'abord proposées à Paris ; mais la même bande à qui se heurte l'auteur dramatique s'est dressée devant l'ingénieur et le décorateur. On croit avoir tout fait pour attirer le public, quand on lui annonce qu'on a gaspillé, à monter telle ânerie dont ne voulait plus la province, notre province, quatre cent mille francs en sucreries de mauvais goût, faute d'imagination. Mais, messieurs, l'*Orfeo* de Mazarin coûta déjà 500.000 livres « et, l'on a même prétendu, un million de l'argent du peuple ».

Un acteur dirigera-t-il mieux un théâtre ? Je ne le crois

pas. L'acteur, perroquet éduqué selon les méthodes de quelques vieux messieurs, reste seul, après leur décès, à répéter pieusement leur langage : ce n'est pas la belle langue d'une époque, mais celle de ces intrigants qui tenaient, tant qu'ils vécurent, la place du génie, systématiquement écarté. Ne vous étonnez donc pas du mauvais goût ordinaire de l'acteur, dès que, sorti de l'admiration machinale des classiques (de Corneille à Musset, pour l'instant), il lui faut choisir parmi les rôles qu'on lui apporte : il ne trouve, d'ajustable à sa taille déformée dès l'adolescence par des médiocrités, que leurs imitations. Mieux : ouvrez-lui, à titre d'expérience, les lyriques de son âge !... M. Brémont, l'excellent, le célèbre acteur, vient de publier un **Art de dire les vers**, bien significatif ; citant, de Francis Jammes :

> Oh ! ce soleil ! et ce bon, doux, triste chien....
> Et la petite paysanne,
> A qui j'ai dit : Vous chantez bien ;...
> Dansera-t-elle sous les hêtres ?

« — De telles impressions sont véritablement trop spéciales ». s'écrie notre interprète déjà découragé, qui, par la même occasion, reproche... au grand Verhaeren de nous révéler « ses souffrances morales et même physiques dans ce qu'elles ont de plus spécial, de plus exceptionnel ». Et de se replonger en l'élément natal, voluptueusement, avec d'insipides versificateurs tels que M. Boschot. Il croit, bien entendu, à l'humanisme. (Qui me dira, mon Dieu ! de quel humanisme enfin il s'agit ; car il y en eut deux, mortels ennemis l'un de l'autre, lisez Jansen : le premier qui continuait le grand mouvement médiévique et, parti de Pétrarque et de Boccace, ce fils pieux du Dante, fit, aux XIVe et XVe siècles, la Renaissance Italienne laquelle précéda, comme on sait, la fameuse « révélation de l'antique » ; l'autre, souffle de pourriture venu de Byzance égorgée par le Turc et qui ne produisit, juste châtiment de la chrétienté abâtardie, que les pédants du XVIe siècle, la Réforme et la misère.) M. Brémont sait de quel accent on doit dire *Pâle étoile du soir* et, il l'enseigne, à la barbe, ou plutôt au menton de ses prédécesseurs : rien d'amusant comme leur manie de l'inflexion « anecdotique » et du « mot de valeur » ; il leur révèle ainsi, mais un peu tard, l'existence d'une diction lyrique, à larges plans, pour ce que d'une poésie de même nature, créée depuis 100 ans. Dans 60 années, un autre illustre acteur, ayant enfin perçu, à travers les singes de Verhaeren et de

Jammes, qui floriront autour de 1930, le chant éperdu du vers libre, les célébrera pour condamner l'évolution qu'accomplira alors, avec la prononciation et le vocabulaire, la poésie.... vers le PARALLÉLISME je pense.

§

Cette forme, de laquelle on me permettra de me faire à cette place, en ce jour, le premier prophète — et qui, dans le rythme, correspond à la technique rigoureuse dont j'essaie de préparer, d'autre part, l'avènement dans les idées (*Analogies*), dans l'histoire, cette preuve de l'idée (*Loi des IV siècles*), dans l'invention (*les 36, les Personnages dramatiques*, etc.), dans la composition (*Homère a existé, les 3 Electres*), et dans la plastique (*Notation des Gestes*, art décoratif, etc.) — a semblé, un instant, tressaillir aux premières pièces de Maeterlinck : ainsi les physionomies futures passent parfois, plusieurs siècles d'avance, sur les visages transfigurés d'une génération.

Joyzelle n'est pas indigne de ses aînées ! moins féminine et adolescente que *Maleine* ou *Mélisande*, mais empreinte d'une sorte de tristesse, c'est le crépuscule d'une grande âme de qui le corps se fait quadragénaire. Au lieu des vieillards, découragés : des œuvres d'antan, voici Merlin l'Enchanteur, il dresse, dans cette ombre, un front où luit le reflet de quelque aube nouvelle ; sous sa protection, on dirait que l'amour. tant galvaudé par notre art, se défarde pour un rôle plus pur,

L'État encourage M. Pottecher, dont le Théâtre du Peuple joue, comme il convient, les propres ouvrages, ce qui suscite une touchante émulation sur notre territoire entier. **A l'Écu d'argent**, Erckmann-Chatrian se reconnaîtrait en tâtonnant un peu. Plutôt, la soubrette devrait se nommer Lise, car elle figurerait à merveille dans ces copies qu'on débitait en Allemagne, vers 1740, de notre comédie du second ordre. Les autres personnages ? Un aubergiste (il y en a encore) naïf et ambitieux de la députation ; deux aigrefins, agents électoraux ; un femme grondeuse ; un médecin, non, un vétérinaire philosophe ; et un jocrisse, domestique de l'hôtel. Les deux intrigants sont, à la fin, démasqués. Ces quelques malices, dit l'écrivain en sa dédicace au sénateur Déandreis, « ne sauraient vous faire douter de mon respect pour une Assemblée, etc. »

Sous les Pommiers, un Pottecher breton, M. le Fustec, montre la jalousie d'une gamine pour son aînée ; elle essaie d'en rompre à son profit personnel les fiançailles. Mais le gars

Armel devine : et sa démonstration quasi-aristophanienne du rude rôle qu'a le penbas viril dans les rapports matrimoniaux effraie la précoce démangeaison de la fillette. Elle retire la main des pommes convoitées, et restitue à son aînée celle des accordailles, qu'elle avait sournoisement marquée à son chiffre pour exciter une querelle entre les amoureux. Le penbas, c'est la canne bretonne.

L'Issue, d'action urbaine, marque chez Mme Starkoff un sensible progrès : elle n'a pas mis d'invraisemblance à la fuite de sa jeune bourgeoise, Lucie Rouet, chez l'instituteur que M. Rouet père chassa pour ses opinions « avancées » : voire, un peu faisandé cet amalgame à la Sand de l'amour et du socialisme! Et puis des « élans de solidarité ».... il faut beaucoup lire les journaux pour comprendre.

Le Bonheur des hommes consiste, comme chacun sait, à faire l'amour en tout temps, fort inutilement du reste, puisque la gestation est plus longue chez eux que chez les volailles. Où chercher l'origine d'un vice tant prôné par la société présente et qu'ils partagent d'ailleurs avec les singes? Sans doute dans l'« opposabilité » de leur pouce. Des paysans gascons en leur grossier patois, chantent la dite amusette; et elle remplit d'envie et de désespoir un pauvre diable de curé! Ses désirs incestueux provoquent une scène très pathétique... Encore quelque patience, homme de peu de foi. Et les sports d'une part, l'aspiration, d'une autre, à un renouveau d'originalité mentale, nous redresseront vraisemblablement vers le zénith où tendirent à leur apogée toutes les grandes races, l'anglaise au XIXe siècle, la française au XIIIe, la Rome de Scipion et de Caton, la Grèce d'Eschyle et d'Homère, et l'Eglise en tout temps : la chasteté.

§

Il ne s'agit pas de décence. Car la sincérité seule nous y conduira, par l'aveu de nos moins excusables défaillances : **Maurice Donnay** s'en est fait le confesseur, explique fort nettement dans sa biographie M. Roger le Brun. Pourvu seulement que Donnay reste un destructeur !

Toujours il se maintint au-dessus de ses héroïnes; c'est bon signe. M. Bernstein s'est trop épris de la sienne. Est-ce lui, est-ce son Maurice qui, dans le nouveau dénouement de sa comédie, jette, avec tant d'accent, ce « Ah ! Joujou... »

Pente dangereuse: on en peut voir le bas dans la **Frousse**, où M. Achaume a montré une forte dame livrée par un

éphèbe inquiet au garçon d'hôtel qu'ils croient un policier chargé de les surprendre et qui se laisse corrompre : elle y prend plaisir extrême. C'est un mime. Et je nommerais idylle, plutôt aussi que comédie, la scène à deux personnages que le théâtre des Poètes joua de M. Fréjaville sous ce titre : **la Peur d'aimer**.

J'ai lu **Brelan-Toc**, de M. Viteau, rivalité de frères, dont la mère protège le moins intéressant. M. Mòny nous donne deux **Etudes dramatiques** choisies à deux admirables sources : les poèmes du faux Ossian et Augustin Thierry. La Comédie-Française, après lecture ouïe, a demandé qu'on changeât le temps, le milieu et le nom des personnages de *Lorma*. Pourtant M. Mòny n'est pas un sectaire de la couleur locale, puisque son *Alfred le Grand* contemple celle qu'il aime à une ogive.

§

Le volume contient en outre une traduction fidèle, quoique en vers fort aisés, du *Prométhée*. Je ne ferai pas le même éloge de ceux où s'exprime, d'après M. Lautrey, **Polycrate, tyran de Samos** :

Comme l'autre tyran dans ce beau champ de blé
Tranchons tous les épis qui dépassent la foule.

THÉANO

L'odieuse maxime... Oh ! bientôt ton sang coule
Si tu n'as pas horreur du sang de tes sujets !...

Chut ! Anacréon prélude. Ecoutons-le :

Ou plutôt je me ravale
Au seul désir qui me sied,
Eros, fais-moi la sandale
Que foule son petit pied
....

MAEANDRIOS

C'est un charme !

DÉMOKÉDÈS

Un régal !

Hélas ! l'auteur ne nous laisse rien à dire.

Revues. — Nos gloires, selon le *Monde artiste :* « Le spectacle qui a le plus de succès après *Hérodiade* et *la Tosca*, et après *l'Adversaire* de Capus, c'est Consul, oui, Consul, le chimpanzé. » Dans la *Revue théâtrale*, une caricature démoniaque de... Beethoven, ce maître de la joie ! Dans les boîtes de biscuits L.U., le portrait et un autographe-réclame de M. A. Antoine. Enfin, dans la *Revue d'art dra-*

matique, M. Jean Jullien expose « l'Art de faire du théâtre » — ou plutôt de se faire jouer, lequel n'a pas plus de rapport avec la dramaturgie que celui de se faire imprimer n'en a avec la poésie : qui ne préférerait à un coupon de loge un simple manuscrit de Ménandre ?

GEORGES POLTI.

SCIENCE SOCIALE

Comment la route crée le type social, tome II, par Edmond Demolins (Didot). — *Le Peuple Roi*, par Th. Darel (Alcan et Georg). — *La Coopération*, par Hubert-Valleroux (Lecoffre). — *Le Monde socialiste*, par Léon de Seilhac (Lecoffre). — *La Mutualité*, par F. Lépine, préface de Passy (Colin). — *Moralistes économistes et solidaristes*, par H. L. Follin (Aberlen, Vals-les-Bains).

J'ai déjà dit, à propos du premier volume de **Comment la route crée le type social**, combien il était facile de prendre en plaisanterie certaines thèses de M. Edmond Demolins et combien on avait tort de le faire. L'histoire sociale des Scandinaves expliquée par le saumon, celle des Slaves par l'herbe, celle des Gaulois par le porc, à première vue tout cela est simplet, mais les esprits simplistes rendent en science de plus grands services que les esprits « ondoyants et divers ». Pour bien saisir un facteur, il faut l'isoler, et nous devons nous réjouir qu'étant donné, je suppose, le problème romain, Montesquieu ne se soit attaché qu'à la solution politique, Fustel de Coulanges qu'à la solution religieuse, Deloume qu'à la solution financière, Demolins qu'à la solution culturale. Est-ce à conclure que chacune de ces explications soit parfaite en elle-même ? Assurément non. Rome pour Demolins n'est qu'une cité de laboureurs, mais que d'autres choses elle fut ! Esquissons-en, puisque notre auteur nous donne l'exemple de toutes les audaces, l'histoire en quinze lignes. A l'origine, les Latins sont, en effet, des cultivateurs, des gens de la « plaine », tel est le sens probable du mot Latium, mais on aurait tort de les prendre pour d'épais paysans ; le lien fédéral qui les unit, l'accueil qu'ils font aux étrangers, le choix pour métropole de cette pittoresque citadelle volcanique qu'est le Mont Albain, tout cela donne d'eux le meilleur augure. Leur limite au nord, c'est le Tibre, car en ces vieux temps les rivières ne sont que des barrières. Mais, avant tous autres ils prévoient qu'elles deviendront artères, et ils veulent y prendre position. Leurs voisins étrusques font de même, seulement Véïes est plus dans l'intérieur des terres

qu'Albe ; aussi la tête de pont d'Albe, Rome, coupe-t-elle de la mer la tête de pont de Véïes, Fidènes, et dès ce moment c'est la victoire des Latins qui est assurée. Mais ce simple exposé qui montre bien que Rome n'est pas un gros bourg de paysans qui a poussé à la sauvageonne, c'est la création voulue d'un peuple fédéral donc vigoureux, une sorte de fort du Far-West créé dans un pays de bois (ramée, romain), et de loups (lupercales), à la fois poste stratégique, et comptoir commercial. Dans d'autres villes, la raison d'être est un rocher, une crique, une colline, à Rome c'est un pont ; d'où le collège des faiseurs de pont, et le titre subsistant de Souverain Pontife, comme si tous les prêtres étaient des pontonniers. Rome est donc une ville d'ingénieurs, d'explorateurs, de négociateurs et de spéculateurs ; ceci explique le caractère violent et cupide de son patriciat, et l'habileté de sa lutte contre la plèbe, qui n'est pas le fait de simples gros propriétaires, mais de seigneurs féodaux pourvus de toutes les armes juridiques et guerrières. De là aussi la lointaine introduction à Rome de la monnaie, des douanes, des traités de commerce, toutes choses qui ne se comprendraient pas si la ville n'avait été peuplée que de bouviers et de maraîchers, mais qui s'expliquent très bien avec la donnée mi-historique mi-légendaire de l'asile ouvert à tous les aventuriers de la guerre et du commerce. Or tout cela M. Demolins le néglige. Pour lui la victoire de Rome c'est celle du travail agricole sur l'aléa commercial. Ce n'est vrai qu'en gros. Incomplète aussi l'explication qu'il donne de l'anarchie gauloise ; le mot *clan* dont il se sert y est détourné de sa signification, ce qui est grave pour un disciple de Le Play ; clan veut dire tribu familiale et non faction. Le texte célèbre de César qu'il a raison de rappeler : *In Gallia, non solum in omnibus civitatibus atque in omnibus pagis partibusque, sed pene etiam in singulis domibus factiones sunt* ne veut pas dire que la Gaule était déchirée par des luttes de clans ou de gentes, mais par des luttes de partis comme sa remplaçante l'est aujourd'hui, et comme Rome l'était alors ; César et Pompée agissaient tout comme Orgetorix et Dumnorix Ici M. Demolins aurait gagné à prendre pour guide Fustel de Coulanges, comme il avait pris sur Sybaris et Crotone François Lenormant, lequel a écrit, sur *la Grande Grèce paysages et histoires*, un des livres les plus intéressants qui soient. Sur la question des migrations de peuples, par contre, il aurait dû ne pas suivre aveuglément Pictet et Mortillet qui ont déjà vieilli. Le Plateau du Pâmir, les Aryens rayonnant en

éventail dans tout l'Occident « nous avons changé tout cela ». Le dernier cri, c'est le mirage septentrional, la race aryenne se constituant dans l'Europe du nord-ouest, l'effondrement du continent aujourd'hui recouvert par la mer du Nord séparant les deux branches de la race, les Scandinaves et les Gaëliques, un peu comme l'engloutissement du plateau égéen séparait les Phrygiens des Pélasges, et les migrations se produisant alors du nord au sud, et de l'ouest à l'est. Mais au fond cela a moins d'importance qu'il semble, et la question du Pâmir laissée de côté, beaucoup de positions de l'Ecole dite de la Science sociale, subsistent, celles notamment qu'ont fixées MM. de Tourville, Champault et de Rousiers.

§

Le Peuple Roi n'est pas, comme on pourait le croire, une nouvelle étude sur Rome, c'est, le sous-titre l'indique, un « essai de sociologie universaliste », et il faut savoir gré à l'auteur, M. Th. Darel, de ne pas l'avoir intitulé : *le Peuple-Dieu*, comme l'épigraphe de son choix *Vox Populi Vox Dei* lui en a sans doute donné envie. Hélas, Dieu ou Roi, le Peuple reste ce qu'il est, ce qu'il était déjà au temps d'Aristophane, quand le bonhomme Démos avait à choisir entre le Charcutier et le Corroyeur, ou quand le bonhomme Strepsiade avait à décider entre des Nuées dont M. Darel est le Zeus nephelègeretès. Ah la charmante intrépidité de nos Nuageux à nous ! « Isolé, le citoyen n'est rien, ne peut rien ; rattaché volontairement et consciemment au « tout », il devient ce tout lui-même ; telle est la royauté de devenir populaire... » Est-ce assez beau ! Mais, en vérité, si M. Darel ne s'est pas mis à plusieurs pour inventer ces admirables choses, il a du moins démontré que « l'homme isolé » était capable de découvertes sensationnelles.

§

Une de ces découvertes, que « la coopération effective et volontaire n'est possible que dans les milieux où s'est développée, déjà, la pensée libre et souveraine » — semble devoir être appréciée particulièrement par ces Fédérations de coopérateurs, dont parle M. Hubert-Valleroux dans son livre la **Coopération**, qui font passer à leurs candidats, avant de prononcer le *Dignus intrare*, un petit examen sur le catéchisme. Ce livre de M. Hubert-Valleroux vient à son heure. Il est bon de savoir au juste où on en est en ce domaine pour

se faire une idée sur la valeur et l'avenir du principe que certains, tels que M. Charles Gide, assignent comme couronnement à l'évolution du travail : esclavage, servage, salariat, coopération. Et d'abord, il faut distinguer entre les coopératives de consommation et les coopératives de production. Les premières sont faciles à organiser ; elles présentent d'ailleurs de l'utilité pour toutes les classes ; et les bourgeois, même et surtout les bureaucrates, ne se sont pas fait faute d'en fonder. L'Angleterre est le pays par excellence de ces associations (ce qu'on nous a rasés avec les *Equitables pionniers de Rochdale!*) mais la France en possède pas mal. On estime qu'il y a chez nous environ 1 million de coopérateurs, et le double en Angleterre ; comme ce sont en général des pères de famille, il faut quadrupler au moins les chiffres pour avoir la clientèle des coopératives. Ce n'est pas, toutefois, la majorité des consommateurs, et nous sommes encore loin du moment, escompté par l'*Ecole de Nimes*, où la coopération accaparant la demande forcera la production à se régler sur la consommation et préviendra ainsi le sur-travail, la crise et le chômage. En laissant de côté ces plans grandioses pour lesquels, à ne rien céler, on néglige les concurrences des étrangers et les résistances des producteurs, nul ne peut nier que les coopératives de consommation aient donné des résultats très réels. Quant aux coopératives de production qui, elles, ne peuvent se faire que chez les ouvriers, et qui exigent de grandes qualités d'initiative et de discipline à la fois, elles sont très rares en Angleterre, peut-être par manque d'initiative, et très peu nombreuses en France, probablement par manque de discipline ; on compte chez nous environ 10.000 producteurs coopératifs, ce qui est peu sur 3.600.000 ouvriers, et c'est encore chez nous qu'il y en a le plus. Beaucoup de ces associations ne sont pas d'ailleurs des coopératives véritables ; le Bon Marché, légué par ses fondateurs à une partie des employés, le Familistère de Guise légué par M. Godin à tous les ouvriers, la Maison Leclaire, où il y a seulement participation aux bénéfices consentie par le patron au profit des ouvriers, n'en sont guère. Pas davantage ne méritent ce nom les sociétés vagues qui se fondent uniquement pour avoir part aux faveurs officielles, subventions en argent ou privilèges de travail. Un décret du 4 juin 1888 permet de confier aux coopératives les entreprises de travaux publics de moins de 20.000 fr. sans passer par l'adjudication publique, et on recommande de morceler les grosses entreprises en petits lots ; de plus, il n'y

a pas de cautionnement. Aussi, de soi-disant coopératives de production s'organisent-elles vite, dès qu'il y a un compère dans la place. Il y a d'ailleurs des sociétés plus sérieuses que ces syndicats d'exploitation politicienne. La coopération agricole, en particulier, a donné de fructueux résultats, non seulement en France, mais en Danemark, où les producteurs de lait, de beurre et d'œufs sont arrivés à conquérir le marché anglais. Un point intéressant de la question coopérative, c'est l'attitude, à son égard, du socialisme. En principe, il y a contradiction absolue entre l'universel et obligatoire cotravail, qu'est le socialisme, et la coopération libre, dont on vient de parler, mais tout principe est fait pour fléchir, et à l'exception de quelques intransigeants, les socialistes de tous les pays recourent à la panacée nouvelle. On sait les bénéfices que retire le parti ouvrier belge de la grande coopérative de consommation qu'Anseele a fondée à Gand sous le nom de *Vooruit*, mais il n'y a là de socialiste que l'affectation des bénéfices ; tout le reste, organisation, procédés, rémunération, est « capitalistique » et même pis, car les patrons se feraient vite conspuer s'ils poussaient à la consommation forcée comme fait le *Vooruit* avec ses ristournes payables en denrées. Quant aux coopératives de production socialistes, on en a connu trois : la Verrerie de Rive-de-Gier qui a disparu ; la Verrerie d'Albi, qui subsiste ; la Mine de Monthieux, qui marche aussi, bien qu'ayant succédé à une compagnie qui s'y était ruinée (la concession, où 1.600.000 fr. avaient été dépensés, fut rachetée pour 10.000 par la Mine aux mineurs). Ces deux entreprises socialistes ne se fondèrent d'ailleurs qu'avec des apports de capitalistes, et ne marchèrent qu'avec les procédés des patrons industriels, déplaisamment aggravés au surplus, comme le montre la comparaison des règlements des usines rivales, et comme le mit en lumière un procès qui fit grand bruit à l'époque. Jusqu'ici la « collaboration » n'a pas donné de meilleurs résultats en industrie qu'en littérature.

§

Veut-on plus de détails ? Justement M. de Seilhac nous offre son **Monde socialiste**. C'est un guide important pour qui veut y faire son entrée sans gaffer. Il s'agit de ne pas confondre le Parti socialiste français avec le Parti socialiste de France, ni les sous-partis les uns avec les autres. Dans le premier, on nous dénombre les Indépendants, les Allemanistes, les Broussistes. Dans le second, les Guesdistes, les Blanquistes,

les Communistes. Et il y a un troisième Parti socialiste ouvrier syndical. Au fond, cela n'est pas plus sot que le grand U et le petit U qui jadis jouèrent un si grand rôle dans les couloirs des Chambres. Avec du style épique, ce pourrait, même, être très beau... Le Catalogue des Vaisseaux de l'*Ili*[illegible] ! Il est vrai qu'on parlera encore de l'Atride et du Péléiade, alors que Brousse et Guesde seront plongés dans l'oubli. Mais pour l'instant où ils s'efforcent, hélas ! de s'imposer, holà ! à notre attention, le livre de M. de Seilhac sera le bienvenu.

§

Bienvenu, aussi, le livre de M. F. Lépine : **La Mutualité**, qui fait si heureusement pendant à la *Coopération*, de M. Hubert-Valleroux. C'est le travail d'ensemble le plus complet, sauf erreur, que nous ayons sur ce mouvement dont l'importance ira grandissant (il y a 5 millions et demi de mutualistes scolaires). C'est aussi une œuvre personnelle par les réformes que préconise l'auteur : remplacement du service médical et pharmaceutique dans les mutualités par l'indemnité pécuniaire de maladie, laquelle est plus facile à contrôler et ne favorise pas le coulage ; suppression du fonds commun inaliénable, qui est inutile et gênant, au profit des livrets individuels lesquels, entre autres avantages, rendent facile le passage d'une mutuelle à une autre ; enfin suppression des subventions de l'Etat et de la bonification d'intérêts et création de caisses autonomes de retraites. Ce sont là, on le devine, les conclusions de longs développements techniques que j'épargne au lecteur. Je me contente de citer la fin de cette fin : « Quoi qu'on fasse, on ne trouvera pas de mécanisme qui réalise le progrès social, l'amélioration du bien-être de tous, en dehors de cette condition essentielle : la moralisation croissante de l'individu, la modération de ses appétits et de ses désirs, l'apprentissage de la maîtrise de soi. » Sages paroles et qui devraient donner à réfléchir aux apôtres d'une soi-disant solidarité qui n'est qu'une forme de la mendicité (au fait, dans solidarité, il y a sou). « Toute augmentation, de la contrainte collective, et, partant, de l'impôt, toute atteinte à la liberté et au droit pour atténuer ou corriger l'inégalité des conditions sociales, va contre son but. » En gros, oui. Et pour terminer en citant un écrit dans le même sens, M. Follin me semble avoir raison quand il termine ainsi sa substantielle brochure : **Moralistes, économis-**

tes et solidaristes : « Les hommes de l'école libérale sont des économistes qui ont le sens moral ; ceux de l'école solidariste sont des moralistes qui n'ont pas le sens économique. »

HENRI MAZEL

CHRONIQUE UNIVERSITAIRE

L'Ecole normale supérieure et l'esprit normalien.— L'Ecole de Pédagogie pratique. — Les conférences universitaires à l'Ecole des hautes Etudes sociales. — Maurice Barrès : *Les Amitiés françaises*.

L'Ecole Normale supérieure a vécu ; ce dénouement, par les uns redouté à l'égal d'une catastrophe, souhaité par d'autres comme une délivrance, n'a surpris personne. Il était inévitable. Dans l'Université réorganisée, la vieille maison de la rue d'Ulm devenait inutile et encombrante, d'autant plus que, soi-disant pépinière de professeurs, elle semblait avoir surtout la mission de fournir des recrues à la politique et au journalisme. La gloire de M. Gaston Deschamps brouillait les cervelles, la gloire de M. Jaurès troublait les cœurs. On assure que le sérieux des études en souffrait ; le culte des belles-lettres, dans l'estime de ces jeunes ambitieux très avisés, cédait le pas à la culture des relations utiles : ils ornaient les bals de la petite bourgeoisie dans l'intervalle des sauteries officielles, et préparaient ainsi leur fortune par des voies ignorées de leurs anciens.

Nous n'insisterons pas sur ces griefs non plus que sur les autres, la mort éteint tous les procès. Nous ne nous attarderons pas davantage aux vains regrets ; c'est un soin qui regarde la famille ou les proches. Il faut laisser l'éloge funèbre à ceux à qui de pieux souvenirs font une obligation d'atténuer les ombres. M. André Beaunier était tout désigné pour cet office ; il a dit les paroles essentielles en phrases mesurées et bienséantes, avec une chaleur discrète où l'expression de la gratitude se tempère des exigences du bon goût.

Un panégyrique étant « par delà le vrai et le faux » échappe à la discussion. Je voudrais cependant relever un point de celui-ci.

On parle beaucoup, dit M. Beaunier, d'un « esprit normalien », et chacun croît connaître ce fantôme ; mais au vrai personne ne l'a vu, c'est un rêve d'imaginations malveillantes; que peut-il y avoir de commun, en effet, entre un Taine, par exemple, et M. Izoulet ?

La boutade est spécieuse. Un réfractaire comme Vallès, une

puissante nature comme Taine sont des exceptions, et l'on ne fonde pas une règle sur des exceptions. Les fortes individualités se développent selon leur nécessité intime et échappent plus que les autres au mimétisme, mais non pas tout à fait cependant. Il serait au surplus étrange, singulier même, que cette action prolongée en vase clos de circonstances répétées et identiques demeurât sans effet sur des esprits de vingt ans. Le séminaire, la caserne, le couvent imposent une empreinte reconnaissable, et l'Ecole normale démentirait la loi commune? La question n'est donc pas entamée. Et peut-être un élève distingué de la grande école manque-t-il du recul nécessaire pour être en l'espèce un bon juge.

Que la discipline de la rue d'Ulm communique un air de famille à ceux qui l'ont reçue, le fait n'est pas contestable, mais il est naturel aussi que cette influence n'existe pas chez tous au même degré. Les hommes de valeur s'en dégagent assez vite ; quelques-uns s'y attardent ; d'autres, plus nombreux, en restent marqués toute leur vie. On en retrouverait des traces et plus que des traces dans le Taine des *Philosophes français* et de *Graindorge*, elle s'épanouit en plénitude chez Edmond About, l'exemplaire le plus accompli du type. Qu'est-ce donc que l'esprit normalien? Pour dire la chose en gros, il est fait principalement de médiocrité fleurie et de vanité corporative. Il y a un parfum de fausse distinction apprise, une désinvolture indiscrète et assez puérile, un désir vers le fringant, un pédantisme de légèreté, un ton de contentement et de supériorité un peu agaçant, bref une certaine manière de dire *je* qui est une marque sûre d'origine et ne trompe pas les connaisseurs. Il faut renoncer à fournir des exemples, et à citer des noms, le choix serait délicat, et non faute de matière.

§

L'Ecole Normale ne disparaît pas tout entière ; outre que son esprit va lui survivre, seulement un peu dilué, dans « l'esprit universitaire », elle est supprimée sous sa forme actuelle, non dans son principe ; elle devient une école de pédagogie pratique. On a fini par s'aviser qu'il serait utile aux professeurs de connaître leur métier, et sans autre délai on va le leur apprendre. De quelle manière se fera leur initiation ? Nous pouvons répondre sans crainte d'erreur : si l'on considère en effet qu'une autre institution d'Etat, l'Institut agronomique, produit chaque année plusieurs douzaines d'ingénieurs admirables, possédant à fond la botanique, la chimie

agricole, l'économie rurale, sans parler du reste, et dont aucun fermier, dit-on, ne voudrait pour valets dans sa ferme, il n'est pas aventureux de prédire que l'Ecole pratique de pédagogie ne fera que superposer un cycle d'enseignements aux autres enseignements qui se délivrent en Sorbonne. Pour des idéologues, entre la théorie et ce que l'on nomme la pratique, la distance est petite et la limite incertaine; toute la différence est dans le degré d'abstraction; l'une est le raisonnement appliqué aux principes généraux, l'autre est le raisonnement appliqué à des notions plus concrètes, en sorte que la pratique ainsi entendue n'est, en fin de compte, qu'une variété moins inconsistante et moins éthérée de spéculation. C'est en ce sens, à n'en pas douter, que l'Ecole de pédagogie sera pratique. « Au commencement était le Verbe. » En France, le Verbe est au commencement, au milieu et partout. *Prœtereaque nihil.*

§

A cet égard, rien n'est plus instructif que de parcourir la série des conférences universitaires tenues l'an dernier à l'école des Hautes Etudes sociales ; elles viennent d'être publiées à la librairie Alcan (1), sous ce titre : *L'Education de la Démocratie*, leçons professées à l'Ecole des Hautes Etudes sociales par MM. *Ernest Lavisse*, de l'Académie française, *Alfred Croiset*, de l'Institut, *Ch. Seignobos*, *Malapert*, *G. Lanson*, *J. Hadamard*. « Ces conférences, est-il dit dans la préface, forment la première partie d'un ensemble d'études qui se poursuivront pendant plusieurs années. Le problème est celui-ci : étant donné que les institutions d'un pays tendent à se mettre en harmonie les unes avec les autres et doivent satisfaire à un besoin d'unité morale qui s'impose aux sociétés comme aux individus, quelles seront les conséquences de cette nécessité en ce qui concerne l'éducation dans la France démocratique du xx[e] siècle ? Les conférences reproduites dans ce volume ont pour objet de constater l'état actuel des choses, d'analyser les divers éléments de la réalité vivante, de voir comment ces éléments sont nés, d'où ils viennent, et de dégager les principes généraux qui doivent inspirer nos jugements dans l'appréciation que nous avons à en faire. » Leçons professées (c'est bien cela), analyse, principes généraux : sommes-nous

(1) 1 vol. in-8 de la *Bibliothèque générale des Sciences sociales*, cart. à l'anglaise, 6 fr.

en présence de la théorie spéculative, ou de la théorie pratique? En tous cas nous sommes en pleine idéologie. Dûment avertis, nous ouvrons le volume; il est à lire en entier (1), mais arrêtons-nous seulement à M. Croiset; il est le promoteur et le pivot de l'institution,et la nature du sujet qu'il traite est plus propre que toute autre à illustrer la méthode et le système.

Il faut une religion à la démocratie, cette religion c'est la science, qui doit par conséquent être l'âme de l'éducation. Un minimum (indéterminé) de savoir positif, de bonnes habitudes d'esprit, et quelques notions générales qui se dégagent de l'ensemble des découvertes de la science, voilà ce que l'éducateur a l'obligation de fournir à la démocratie; il a de plus le devoir de *créer l'énergie*, de coordonner les énergies individuelles en vue du bien social, et enfin d'inspirer l'amour du beau. Tel est le programme, ramené aussi sèchement que possible, à ses traits essentiels.

Il semble nous promettre la création de nouvelles chaires magistrales pour l'enseignement de l'énergie, car c'est chez nous l'habitude, et après tout ce professeur de gymnastique n'était point tant ridicule qui dictait un cours à ses écoliers: il était peut-être un ironiste; une conférence de gymnastique, cela n'est pas autrement bouffon qu'une conférence de morale ou d'esthétique.

Nous retrouvons ici la vieille superstition herbartienne, qui est aussi la superstition démocratique par excellence: l'éducation par l'instruction. Et il faut bien que ce préjugé soit tenace et universel pour qu'un penseur comme Remy de Gourmont, l'un des esprits les plus vigoureux et les plus libres de notre temps, ait été touché par la contagion; ne dit-il pas que l'abolition du latin aura pour conséquence d'affermir l'influence du clergé, en lui donnant le monopole de quinze ou vingt siècles d'histoire (2)!

Un mot de M. Croiset exprime le préjugé régnant d'une façon pour ainsi dire matérielle; il convient, dit-il, de « *meubler* les esprits » de précieuses notions. La difficulté est de rencontrer le mobilier idéal. Depuis plus de vingt ans on dispute là-dessus: c'est ce qu'on appelle la crise universitaire, qui n'est

(1) Notamment : *Souvenirs d'une Education manquée*, par M. Lavisse, et *Les divers types d'enseignements*, de M. Seignobos, où les adversaires de l'éducation actuelle trouveront le sujet d'amples méditations.

(2) *Epilogues*, p. 289, Lettre à M. Alfred Fouillée.

pas un mal français, ni même européen, mais une plaie démocratique. L'Université nous offre le spectacle d'un malade que tourmente l'insomnie ; il se tourne, se déplace, se croit un instant soulagé, mais ne peut trouver le repos. Voyez les programmes comme on les tiraille en tous sens ; on les allonge, puis on les raccourcit ; on retranche du latin, on ajoute des sciences, et chaque réforme est saluée comme l'aube d'une rénovation qui doit être le salut, mais l'allégresse est fugitive.

S'il était possible que l'on renonçât à ce creux rationalisme, bien des difficultés s'évanouiraient. Supposons, un instant, qu'il n'y ait pas en soi de « connaissances précieuses » et que l'instruction n'ait pas une valeur absolue et éducative ; supposons qu'elle soit reléguée à un rang subordonné, réduite à un rôle proprement utilitaire, nous voilà du même coup en possession de la mesure jusqu'alors introuvable qui dosera son application. Il faut savoir lire, écrire, compter, parce que cela est utile ; il faut connaître les langues, les sciences et tant de choses enfin, parce qu'on y a intérêt, et à proportion qu'elles peuvent servir.

— Mais alors, dira M. Fouillée, vous êtes un rétrograde ; « vous êtes enrôlé dans le grande réaction contre la raison. » — Laissons parler M. Fouillée.

— Mais, insiste M. Lavisse, à vingt ans j'ignorais tout ; je ne connaissais pas mon propre corps, ni la vie des animaux et des plantes, ni le cours des astres, ni rien ; j'étais « un jeune homme charmant, mais infirme ». — Vous étiez charmant malgré votre éducation et infirme par elle, et si vous étiez ignorant, c'est qu'on vous avait empêché d'apprendre. Je sais un grand collégien qui à quinze ans n'avait jamais encore vu la lune. « Je le crois bien, disait la mère ; il n'a jamais eu le temps. » Que pèse le savoir rouillé des pédants auprès des enseignements de la nature ! Celle-ci est la grande institutrice et la grande maîtresse de logique. L'enfant a surtout besoin de n'être pas entravé, et il se trouvera en fin de compte plus et mieux instruit, en possession d'un savoir précieux, parce qu'il est réel et efficace, le seul précisément dont il ait besoin, et qui constitue *sa* vérité.

La fin de l'éducation n'est pas sociale, mais individuelle, toute l'éducation consiste à susciter les énergies latentes ; on ne devient que ce que l'on est ; il faut aider la nature, sans vouloir se substituer à elle.

Ces idées ne sont pas neuves : Rousseau les exprimait déjà dans *l'Emile*, mais on ne le comprenait pas ; plus récemment

M. Paul Robin essayait de les mettre en pratique à Cempuis; il ne parvint qu'à exciter la méfiance et le scandale. Maurice Barrès vient à son tour de les reprendre dans ce qu'elles ont d'essentiel, en leur prêtant le charme magique de son style (1); par lui elles peuvent devenir séduisantes, actives, fécondes. Tel est le prestige du talent. Un poète crée des images splendides, et du même coup il donne la vie à des idées. Il y a plus de profit à lire cet aimable livre, ce beau livre, qu'à suivre les séances d'un congrès de pédagogues.

L. BÉLUGOU.

LES REVUES

L'Occident : M. E Bernard, sur Puvis de Chavannes. — *Revue Bleue :* Balzac et l'Académie française. — *Les Marges.* — *Le Festin d'Esope :* M. A. Jarry, vers à la louange de la Force armée.

L'Occident (décembre) publie un fort bon article de M. Emile Bernard sur *Puvis de Chavannes.* C'est un acte de foi de la meilleure intention où l'œuvre d'un des plus grands peintres du siècle dernier est justement exaltée et commentée avec une rare intelligence.

« Rien de sombre et d'attristant en cette œuvre de majesté sévère La foi, la jeunesse, la naïveté partout ; une teinte de regret mélancolise assez le présent pour le lier aux symboles immanents de la tradition, une fraîcheur tiède y chante l'espérance. On sent l'humaine naissance s'y joindre au repos des félicités promises. La vie est emjambée, pressentie ou fragmentée, jamais blessante par son spectacle cru. Le Christianisme y rejoint le Paganisme en un bain de rêves lucides et fortifiants ; sainte Geneviève enfant est une jeune muse de bois sacré. Puvis a puisé dans son âme de chrétienne origine ses primes inspirations, en cette voie il fut toujours sublime, jamais fade. Le désir de créer du neuf, d'innover, le fit entrer dans l'allégorie moderne. A cet ordre de compositions se rattachent surtout ses œuvres dernières : *la Sorbonne, le Rhône et la Saône*, *Victor Hugo*, etc., etc., et il a prouvé par elles que jamais, pour le génie, l'époque n'est un empêchement d'art. Il faut s'incliner bien bas devant ces ordonnances si neuves, d'un classicisme si distingué et si noble où nul civisme scolaire ne jette de discordance. Par leur beauté elles

(1) Dans *les Amitiés françaises* (Paul Juven, édit).

égalent les compositions sur des sujets de traditions, elles démontrent les ressources du grand esprit que fut le Maître. Un penseur les ordonnait d'abord, les épurant de l'ambiance, du fait divers, de l'actualité, les haussant vers le symbole, un peintre venait ensuite qui, fort de sa science, sûr de ses moyens, en rendait plastique l'organisme. Si l'art, comme l'a dit Richard Wagner, commence au delà de la vie, c'est-à-dire dans le domaine de l'esprit, l'art tout entier est représenté, en ces pages de Puvis, par cette faculté rare d'extraire, en songeant, l'essentiel et le profond de la complication des faits et des formes. Par la pensée qui les simplifie ses œuvres sont des pages d'éloquence comme, par la ligne et la couleur qui les ornent, elles sont des chefs-d'œuvre picturaux. A ce point Puvis s'affirme notre génie français le plus élevé et le plus complet. Sa faculté d'idéalisation le place, au-dessus de nos plus grands maîtres, au rang des génies dont l'universalité intellectuelle se résume par ces mots : Un Poète. »

M. Emile Bernard appelle très exactement son modèle : « le Virgile français », il recueille quelques-unes des idées qu'il chérissait et celle-ci, notamment où il exprima le symbolisme de son art :

« Pour moi, j'ai toujours cherché à deviner le corps sous la robe aux reflets changeants ; j'ai cherché les choses sous leur caractère permanent, dans leur apparence profonde, c'est-à-dire dans leur essence. Ma façon de travailler est intérieure, si j'ose dire ; avant de rien exécuter ma création est entièrement achevée dans ma tête. »

Nous citerons encore cette grande leçon condensée en peu mots :

« Il faut élaguer de la nature tout ce qui est contingence, accident, tout ce qui est momentanément inexpressif, c'est-à-dire ce qui ne tendrait pas à traduire notre pensée. L'art achève ce que la nature ébauche, prononce la parole qu'elle balbutie. Comment arrive-t-on à aider la nature dans son effort pour parler ? Par l'abréviation et la simplification. Attachez-vous à exprimer l'important, passez le reste, c'est là le secret de la composition, c'est là le secret du destin, c'est même le secret de l'éloquence et de l'esprit. »

« En toute chose il réclamait *la clarté, la clarté avant tout* », ajoute M. E. Bernard — et c'est le suprême enseignement de Gœthe à son lit de mort.

Cette étude montre comment l'influence d'Eugène Delacroix retarda l'expression définitive de la personnalité de Puvis de

Chavannes. Il convient de recueillir ici ces quelques lignes :

« Dans ces premières œuvres est flagrant un conflit entre des éléments divers qui ne veulent pas s'associer. Faut-il l'attribuer à des influences extérieures ? Et cet homme qui devait tout tirer de lui-même pour réaliser son harmonie définitive se laissa-t-il entraîner hors soi par des admirations ? On peut le croire. L'élément pittoresque introduit par Delacroix dans l'art, élément dont la composition et la couleur ici s'altèrent en un dessin décoratif déjà rythmique, semblent un malheur plutôt qu'un bénéfice dans cette période d'œuvres primes d'une cependant si admirable et déjà très belle tendance au sérieux, au noble et au profond. Mais ce ne sera vraiment que plus tard, quand il accordera à sa pensée, à son inspiration poétique droit de cité, que Puvis sera dévoilé à nos yeux et à nos âmes. Il ne se possédera tout, enfin, que lorsque les clameurs admiratrices et de bon combat cesseront autour de Delacroix, disparu pour faire place à l'immortalité que tout génie se conquiert en quittant l'enveloppe sensible l'hostilisant au monde. Alors il commence sur les murs d'Amiens ces panneaux d'un dessin encore scrupuleux, mais ascendant au style, il ose cette couleur calme aux allures tapissières, il ouate les parois de rêveries, d'harmonies apaisées, établissant péremptoirement l'éclosion de son être entier au royaume supérieur du grand art. Comme Samson emportant les portes de Gaza, il brise ces lois dont il se fit le volontaire captif pour la rétribution du savoir, et essore dans une forme modelée sur sa pensée qui, d'abord, inattendue, bouleverse, puis, significative comme une hiéroglyphe idéale, conquiert. Le voici non plus copiste, décalqueur, imitateur scrupuleux de la nature, mais, selon son mot, *parallèle*.

« Loin le coloris qui se voulait puissant à tort et ne faisait que discorder ; loin la composition chargée, loin la forme explicative et froide ! Maintenant éclot de l'embryon du tempérament l'œuf chantant d'où jaillit la claire claironnée du réveil idéal et le *Bois sacré cher aux Muses et aux Arts*, allie à la grâce hellénique la décorative largeur des tapisseries françaises du xve siècle, avec, en outre, l'ampleur la plus majestueuse des lignes paysagistes qu'aient risquées les premiers amants des beautés de la fresque ; les byzantins, les giottesques. Le voile des couleurs bariolées est tombé des groupes compliqués de *Marseille, porte de l'Orient, de Marseille, colonie grecque*. Le morcellement prend fin, une

imposante eurythmie grandit jusqu'au poème un ensemble où plus rien ne se heurte. »

§

Il est piquant de retrouver dans une correspondance la trace des rapports d'Honoré de Balzac avec l'Académie française. La correspondance inédite, que la **Revue bleue** (5 décembre) achève de publier, contient ce trait du sublime écrivain : « La morale est excessivement chère, et vous voyez l'académie qui né peut pas en obtenir de bonne en la payant, car les prix Monthyon n'ont pas, depuis quinze ans, produit un seul volume. »

Mais voici une lettre de Balzac à M. de Pongerville qui, lui, fut immortel en son temps. Il nous apparaît aujourd'hui, à la faveur de cette correspondance comme un galant homme et sa réponse à Balzac vaut d'être lue :

« Passy, 23 décembre 1843.

« Mon cher monsieur de Pongerville,

« J'ai su d'une manière trop directe que ma situation de fortune est un motif qui s'oppose à la candidature dont nous parlions, pour ne pas être profondément blessé de ce contrôle et il en est résulté chez moi cette opinion, — je vous fais juge de sa convenance et de sa justesse :

« Si le courage dans la lutte, si l'indépendance qui fait préférer le travail à la protection toujours gênante du gouvernement, si la pauvreté devient un obstacle pour mon élection, je ne dois jamais me présenter quand la fortune m'aura prêté son lustre, car il serait aussi honteux pour moi que pour l'Académie de voir dans l'or un titre supérieur à celui que donne une vie consacrée aux lettres.

« Du moment où cette opinion passe du sein de l'Académie au dehors, il est d'un homme qui se respecte d'attendre, et de ne plus rien briguer dans les suffrages. Aussi vous exprimé-je ici la plus affectueuse reconnaissance pour les bonnes dispositions que vous m'avez témoignées, en vous priant d'user de votre influence en faveur des talents contemporains qui rencontrent chez vous sympathie et culte. Votre estime, Monsieur, est une consolation suffisante pour moi. Je la garde comme un joyau. Je cultiverai, si vous le permettez, votre société si précieuse, et vous approuverez, je l'espère, l'attitude que me fait prendre le respect de soi-même, sentiment inséparable de l'amour d'une bonne réputation,

« Je suis heureux de vous offrir ici l'expression de mes sentiments les plus affectueusement distingués.

« DE BALZAC. »

« Paris, 27 décembre 1843.

« Mon cher monsieur de Balzac,

« La confidence que vous voulez bien me faire me flatte et m'afflige en même temps. Je pense que vous exagérez les obstacles qu'on vous présente, et je ne puis croire, je vous l'avoue, qu'il soit possible de préférer la richesse au talent, et d'exiger que la fortune d'un homme célèbre égale sa renommée. Vous auriez, dans ce cas, une tâche financière trop difficile à remplir. Je sais bien que la pauvreté seule n'est pas un mérite ; mais elle rehausse l'éclat du talent et de l'honneur. Elle devient alors vertu, et procure plus d'indépendance que l'extrême richesse. Vous le savez mieux que moi, peintre habile des hommes et des choses ; vous savez que la véritable opulence du penseur, de l'éloquent écrivain, est dans l'ascendant qu'il a pris sur le public. Encore une fois, je ne conçois pas l'alliance dont on vous parle entre le mérite et l'or.

« Il paraît cependant que votre détermination est prise, et que vous ajournez l'occasion de faire valoir vos droits. Au surplus, ils sont imprescriptibles, et vous seul pouvez être l'arbitre dans cette cause. Pour moi, laissant de côté des considérations où je deviens étranger quand elles cessent d'être littéraires, je ne puis que vous dire combien j'honore le talent qui sait instruire et plaire, et dont le sentiment philosophique, sympathisant avec la société tout entière, lui présente, dans son attrayante malice, l'image des travers et des ridicules que chacun reconnaît, mais seulement dans les autres....

« DE PONGERVILLE. »

Balzac étant en Ukraine, sa mère le renseigne sur l'avancement des travaux de la maison qu'il fait aménager à Paris pour l'habiter à son retour. De cette lettre, du 20 août 1849, nous détachons ce passage :

« ... Tu auras besoin de te frotter les yeux pour retrouver ton Paris d'autrefois. Pour t'en donner une idée, je te dirai que, dans la rue de Richelieu, du Boulevard au Palais-Royal — que dis-je, *royal !* c'est bien *national* qu'il faut dire, — il y a trente-deux boutiques de fermées, et les marchands qui

tiennent ferment à la nuit, de sorte qu'il n'y a plus que le gaz qui éclaire le soir. Cependant, on dit que tout reprend un peu. Souverain est désolé. Il m'a dit qu'il n'y avait plus qu'un éditeur à Paris qui ose encore se risquer, mais en ne payant aux auteurs que le quart de la valeur des livres qu'il achète. Les théâtres sont aussi bien malades ; pas d'argent, pas de spectateurs ! »

§

Les Marges, *gazette littéraire par Eugène Montfort* (novembre), paraissent dans un cadre vieillot, comme il sied à une gazette dont l'unique rédacteur se recommande un peu des *Guêpes* d'Alphonse Karr.

Les Taches d'encre, de M. Maurice Barrès, seront, un peu aussi, le modèle des *Marges*.

Au surplus, voici comme M. E. Montfort, — qui fut l'un des lieutenants héroïques de M. Saint-Georges de Bouhélier à la belle époque du naturisme, — définit sa « gazette » :

« *Les Marges* seront des cahiers sur la littérature publiés à époques irrégulières. Irrégulières, car l'auteur, pour lequel cette publication se présente comme une sorte de délassement agréable, désire qu'elle ne devienne point pour lui un travail ennuyeux; il convient donc qu'il ne soit pas contraint et borné par le temps... On recueillera peu à peu, et entre deux travaux de plus longue haleine, la matière d'une livraison ; puis, tout étant au point, on la livrera à l'imprimeur : cette manière de procéder, si elle n'est point habituelle, offre, il nous semble, cet avantage qu'elle permet de donner au lecteur des pages spontanées, naturelles, écrites avec plaisir et au seul moment où l'on a ressenti le désir de les écrire, ce qui serait impossible peut-être avec un périodique à date fixe. »

« Dès le deuxième numéro, » — lisons-nous d'autre part, — le tirage des *Marges* sera limité au chiffre des demandes. »

Dès le premier numéro, on peut féliciter M. Montfort d'une évolution qui lui permet de reconnaître la valeur de Gérard de Nerval, — encore qu'il parle de la « maladie intellectuelle » dont Victor-Hugo était atteint !

Une jolie page : *La Conversation et les canards*.

§

Le Festin d'Esope (décembre) publie *l'Objet aimé* ou *le Premier suicide de M. Vieuxbois*, d'après Töpffer, par

M. Alfred Jarry. « La force armée, composée de deux personnages mi-militaires, » exprime avec distinction son rôle dans l'Etat et son penchant au bien :

C'est nous la Force armée,
Nous montons la faction.
Des meilleur's intentions
Nous sommes animée.

« La Force armée » dit encore :

Quand la manche droite a fait ça,
A ce signe l'on optempère,
On s'dit qu'il faut faire
Par le flanc droit.
Quand la manche gauche a fait ça,
On se fourre dans la caboche
Que c'est qu'il faut faire
Par le flanc gauche.
Quand
Les pans
Vont au vent
De façon extraordinaire,
C'est sign' que le pas s'accélère :
En avant !

L'utilité des armées permanentes est ainsi démontrée.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Herbert Spencer (*Les Débats*, 11 décembre; — *Le Figaro*, 9 décembre ; — *L'Eclair*, 10 décembre ; — *L'Aurore*, 9 décembre; — *L'Action*, 9 décembre). — Le théâtre des Goncourt (*Le Figaro*, 14 décembre).

La mort d'Herbert Spencer a passé inaperçue du peuple anglais. Les *Débats* disent à ce propos :

« On peut affirmer, sans la moindre exagération, que la mort de Herbert Spencer a fait plus d'impression en Allemagne, en France, en Italie, où certains journaux ont paru encadrés de noir, que dans le pays même de ce grand penseur. Bien certainement, les universitaires, les littérateurs et un certain nombre d'hommes éclairés, constituant l'élite intellectuelle du pays, comprennent mieux que personne la perte que vient de faire l'Angleterre et, avec elle, le monde civilisé; mais en dehors de cette petite minorité, il est indubitable que 99 Anglais sur 100 ignorent jusqu'au nom de Herbert Spencer.

« Il n'y a pas, en Europe, de peuple qui s'intéresse moins à ceux qui, dans le domaine des lettres, de la science, de la philosophie illustrent leur pays, que le peuple anglais. M. Her-

bert Spencer disparaît, une intelligence supérieure s'éteint, une flamme manque au foyer intellectuel du monde, et les Anglais ne se doutent pas qu'une de leurs forces nationales n'est plus.

« Si Herbert Spencer avait joué, bien ou mal, la comédie, s'il avait possédé une écurie de courses, s'il avait été un jockey heureux, un *cricketer* ou un *footballer* distingué, son nom serait connu des neuf dixièmes de ses compatriotes; mais il s'est contenté d'être un des plus grands esprits, un des plus profonds penseurs du dix-neuvième siècle; et qu'est-ce que c'est cela, dans l'estime des Anglais, à côté de l'éclat qui s'attache au nom d'un auteur à la mode, d'un riche sportsman. Moins que rien. »

De M. J. Bourdeau, dans le même journal :

« Herbert Spencer, qui vient de mourir à quatre-vingt-trois ans, est un des plus grands penseurs du dix-neuvième siècle. G. Lewes se demande si, sans excepter Bacon et Darwin, il a jamais paru un penseur plus éminent en Angleterre. Spencer est le seul de sa nation qui ait construit un système général de l'univers : l'esprit anglais, essentiellement empirique, s'attache uniquement à l'observation et à l'analyse des faits précis et isolés. Mais les matériaux de la vaste synthèse de Spencer sont empruntés uniquement à la réalité, aux phénomènes accessibles à l'expérience. Sa méthode, rigoureusement positive, sépare avec une extrême rigueur le certain du probable, le connaissable de l'*inconnaissable*, délimite d'une part le domaine de la science, et celui de la métaphysique et de la religion. Il a donné la formule de l'*agnosticisme* en disant que la puissance qui se manifeste dans l'univers est pour l'esprit humain, à jamais *inscrutable*. Cet Inconnaissable, selon la poétique expression de Littré, vient battre de toutes parts le monde réel, comme une mer immense, un océan pour lequel nous n'avons ni voile, ni boussole.

« En dépit de sa santé toujours débile, Spencer a construit une œuvre de géant. Armé des résultats de toutes les sciences, il a cherché, comme Aristote et Thomas d'Aquin, à les classer, à les réunir dans une *somme*, non plus théologique, comme au moyen-âge, mais exclusivement scientifique, et à découvrir la loi suprême et unique du monde connaissable. Hegel et Auguste Comte ont tenté la même entreprise, Hegel, Comte et Spencer s'accordent à considérer que le monde des phénomènes est régi par la loi d'évolution, de transformations incessantes, de devenir perpétuel. C'est l'hypothèse la plus

féconde du dix-neuvième siècle. Mais Spencer a serré le problème de plus près. Tandis que Hegel y introduit la métaphysique, propre au génie allemand, et considère l'évolution comme le progrès de la *Pensée*, représentant le progrès de la nature et de l'histoire, Herbert Spencer définit la loi d'évolution : un développement inconscient de l'homogène à l'hétérogène, autrement dit à une différenciation croissante. Avec une méthode aussi rigoureuse que merveilleuse, une prodigieuse abondance de preuves empruntées à toutes les sciences, il cherche à établir que cette loi d'évolution ainsi définie s'applique à la nébuleuse primitive, au système solaire, aux plantes, aux corps animés, aux sociétés humaines et à l'âme humaine. Tout l'univers connu parcourt les mêmes phases, passe par les mêmes degrés d'évolution. »

Le Figaro publia cette lettre inédite adressée à M. Davenay, le 23 octobre 1902 :

« Monsieur,

« Je ne suis pas descendu depuis mercredi, les désordres nerveux dont je souffrais ayant été aggravés par ma brève conversation avec vous.

« Il va de soi que je ne dois pas aggraver encore mon état par une nouvelle entrevue.

« Les opinions que j'ai exprimées ici devant vous et que vous avez la liberté de publier, sont brièvement celles-ci :

« 1° Le socialisme triomphera inévitablement malgré toutes les oppositions ;

« 2° Son établissement sera le plus grand désastre que le monde ait jamais connu ;

« 3° Tôt ou tard, il prendra fin par un despotisme militaire.

« Sincèrement votre

« HERBERT SPENCER. »

Du même journal, cette notice sommaire :

« Spencer est mort hier matin à Brighton. Il était né à Derby le 27 avril 1820.

« Son père, maître d'école, et son oncle firent son éducation. A dix-sept ans il obtient un brevet d'ingénieur civil et entre dans la Compagnie des chemins de fer de Londres à Birmingham. Il continue à travailler dans ses heures de loisir. Il s'intéresse surtout aux sciences naturelles et à la sociologie. A vingt-six ans il devient sous-directeur d'une revue économique où il défend le libéralisme politique des radicaux utilitaires.

« Dès 1842 il avait déjà publié sa première brochure sur la *Sphère propre du gouvernement*, où il affirmait la nécessité de restreindre au minimum possible l'action du gouvernement. Taine dira plus tard d'après lui : « Le rôle du gouvernement devrait se réduire à celui d'un chien de garde. »

« En 1850, il publie sa *Statistique sociale*.

« En 1855 paraissent les *Principes de psychologie*. En 1860 Herbert Spencer publie le programme de son *Système de philosophie synthétique*, au développement duquel il devait consacrer sa vie. Les ouvrages suivants en sont l'exposé : *Premiers principes* (1862), *Principes de biologie* (1864), *Principes de psychologie* (1872), *Principes de sociologie* (1876), *Institutions politiques* (1881), etc.

Des livres sur la *Justice*, la *Bienfaisance*, le *Progrès*, l'*Individu contre l'Etat*, les *Bases de la morale évolutionniste* et, en dernier lieu, *Faits et commentaires*, qu'il considérait comme son testament, datent de ces douze dernières années. »

L'Eclair donna deux autres lettres relatives : 1° à l'anarchie :

« Saint-Leonard-on-Sea, 24 janvier 1894.

« Cher Monsieur,

« Je vous suis obligé pour l'article où vous niez mon adhésion aux idées anarchistes. La façon dont vous présentez mes principes comme absolument opposés à ces théories est parfaitement correcte.

« Dans la cinquième partie des *Principes d'Ethique*, publiés l'an dernier en mai, et qui vont paraître dans une traduction française, vous trouverez à la page 272 (édition anglaise) le paragraphe suivant que vous ne jugerez peut-être pas inutile de citer :

« Un effet non moins désastreux, sinon plus désastreux encore, doit être rappelé. Un gouvernement auquel on a sans cesse recours tourne au communisme et à l'anarchie. Si la société, dans sa puissance collective, entreprend de pratiquer la bienfaisance comme une de ses fonctions, — si tantôt en un sens et tantôt dans un autre, par des préceptes que renforcent des exemples, on apprend aux inférieurs que l'Etat a pour devoir, non seulement de leur permettre la libre poursuite du bonheur, mais encore de leur fournir les moyens de se procurer ce bonheur, — il se forme naturellement parmi les pauvres, et spécialement parmi les moins méritants, une

croyance fermement arrêtée que, si leur bien-être est insuffisant, le gouvernement doit en recevoir un blâme. Ce n'est pas à leur paresse ni à leurs méfaits qu'ils attribuent leur misère, mais à la mauvaise volonté, à la mauvaise forme de la société qui ne fait pas son devoir envers eux.

« Que s'ensuit-il? D'abord naît parmi eux la théorie suivant laquelle les arrangements sociaux doivent être réformés dans leurs bases, de telle façon que chacun reçoive une part égale des produits du travail, et que les différences de traitements, — dues aux différences de mérites, — soient abolies : c'est le communisme.

« Mais alors, les plus mauvais de tous, exaspérés de ne pouvoir des choses qu'ils désirent et se fondant sur cette doctrine: que la société doit être détruite, affirment que chaque homme peut s'emparer de ce qui lui plaît et « supprimer », ainsi que l'a dit Ravachol, tous ceux qui lui barrent le chemin.

« Ainsi commence l'anarchisme, et un retour à la lutte pour l'existence telle qu'elle a lieu parmi les brutes. »

« Tous mes remerciements pour votre défense de mes idées et sincèrement à vous. « Herbert Spencer ».

2° Au socialisme :

« Londres, le 12 juin 1895.

« Cher Monsieur,

« Le jugement qui a été porté, me dites-vous, sur mes idées, et les fait apparaître comme favorables au socialisme, m'a causé une grande irritation : je dirai même de l'indignation. Aucun jugement ne peut être plus contraire à la vérité.

« Considéré dans ma patrie et à l'étranger comme un champion de l'individualisme, je ne puis que m'étonner de l'audace de quiconque cherche à se servir de mon nom pour le soutien du socialisme, et je suis non moins étonné que le nom de Darwin puisse être également employé à ce même but.

« Depuis que j'ai commencé à écrire, mon hostilité au socialisme s'est clairement manifestée.

« La doctrine de la sélection qui fut découverte par moi dans son application sociale en 1850, réaffirmée de nouveau en 1852, cette doctrine, qui fut exposée par M. Darwin amplement dans son *Origine des espèces*, est diamétralement opposée à la doctrine des socialistes, et quiconque se sert de mes idées pour le soutien du socialisme doit ignorer complètement quelles sont mes idées, car, s'il les connaissait véritablement, il serait un criminel dans toute l'acception du mot.

« J'ai exposé maintes fois ma conviction : que l'avènement du socialisme serait le plus grand désastre que le monde aurait connu, et qu'il ne pourrait finir que dans un despotisme militaire.

« Vous avez pleine liberté de rendre publique cette lettre.

« Votre dévoué, Herbert SPENCER. »

Questionné par *l'Aurore*, M. Th. Ribot aurait répondu (1) :

« En morale, il était d'un optimisme béat : il croyait à la possibilité du bonheur universel. En politique, il était anarchiste. »

« Nous espérions, dit *l'Action*, voir Herbert Spencer présider le congrès de la libre-pensée, à Rome, en face du Vatican. »

Ce ridicule immense lui aura été épargné. Mais il était capable de cela, peut-être. Il se considérait vraiment comme un pape, — et un pape infaillible.

§

Le Figaro publie un ancien document. C'est une lettre d'Edmond de Goncourt à M. Lothar, de Vienne, où il expose ses théories dramatiques ; en voici les passages essentiels :

« Dans cette pièce de *la Faustin*, que vous venez si aimablement de traduire et de faire accepter par le Deutsches Volkstheater, vous voulez bien voir une pièce d'un théâtre nouveau, que vous qualifiez de *théâtre de l'avenir*, et vous me faites l'honneur de me demander un manifeste de mes idées théâtrales.

« Je ne puis vous refuser, et je vous avouerai qu'après de longues réflexions et même pas mal de variations en ma manière de voir à ce sujet, je suis arrivé à la conviction qu'il n'y a pas de révolution radicale à introduire au théâtre, qu'on ne peut décidément pas supprimer le dénouement comique ou tragique, les monologues, les apartés, etc., etc., en un mot, tout ce qui fait fatalement partie de son outillage conventionnel, et cependant, en dépit de cet outillage, je crois qu'il y a un théâtre neuf à créer : théâtre que j'ai cherché dans *Germinie Lacerteux* jouée par Réjane, dans *la Faustin* qui va être jouée par Mll. Sandrock, dans *Manette Salomon* que je viens de terminer.

« Et la petite révolution que je tente se réduit à l'emploi de deux choses :

(1) M. Ribot a, croyons-nous, tout en le jugeant, une grande admiration pour Spencer.

« 1° A mettre dans une pièce plus de ressouvenirs de la vie vécue qu'on n'en met d'ordinaire; à apporter moins de sauce *vaudevillièrement* imaginative autour des situations ; à faire mieux toucher la vraie réalité des sensations, des sentiments, des passions ; à montrer les caractères dans une étude poussée à fond, sans souci du *chut !* futur d'un public bégueule ou pubibond ; à rejeter cette facile enluminure des existences, trop semblable à de la peinture décorative hâtivement brossée ; enfin, dans l'analyse de l'humanité des bonshommes des planches, à se rapprocher du livre pour la mise en valeur et en nature de ses personnages ;

« 2° A employer le moins possible, dans la langue théâtrale, la phraséologie *livresque ;* à se servir de la parole coupée, cassée, brissée, pour ainsi dire minée de la conversation ; — enfin à trouver une langue — là est pour moi le grand art de l'auteur dramatique, — une langue parlée n'ayant rien de la rédaction du livre, tout en laissant sentir, sous la libre et volante parole, un écrivain.

« En résumé, voici mes conclusions : pour la peinture des êtres et des sentiments, le théâtre doit se rapprocher le plus possible du livre ; pour la langue, s'en éloigner autant que c'est faisable.

« Je crois encore que la composition théâtrale par tableaux — la composition shakspearienne — est préférable à l'acte ; qu'elle est une forme plus rapide, plus débrouillarde et en même temps plus démonstrative ; qu'elle permet de plus nombreux changements de lieux : qu'elle aide à débarrasser l'action des personnages dans les moments où on n'a pas besoin d'eux ; et qu'elle évite le remplissage des actes trop courts par des scènes vides.

« Maintenant je pense qu'en France le théâtre tourne trop absolument autour de l'amour. N'y a-t-il pas d'autres grands sentiments comme l'ambition, la haine, l'envie, etc., etc., trouvés dignes d'être interprétés par le théâtre antique, et qui demeurent plus que jamais du théâtre, en ce siècle de psychologie...

« C'est sous l'influence de cette idée que, dans la pièce des *Frères Zemganno,* tirée de mon roman, je décidai Paul Alexis et Oscar Méténier à n'introduire dans la pièce que le sentiment fraternel, et s'il m'arrivait un jour de chercher une pièce dans *Mme Gervaisais,* mon ambition serait d'intéresser seulement le public avec le sentiment maternel. »

M. de Goncourt termine en exposant le droit qu'ont les

romanciers de tirer des pièces de leurs romans ; c'est pour ceux qui ne lisent pas, mais vont au théâtre. On fabrique aussi des romans avec des pièces à succès, pour les gens qui lisent et ne vont pas au théâtre. Il y a aussi les images d'Epinal où les plus belles histoires sont montrées et contées en seize petits tableaux : et cela ne coûte qu'un sou.

R. DE BURY.

LES THÉATRES

ODÉON : *L'Absent*, pièce en quatre actes, de M. Georges Mitchell, musique de M. Fernan Le Borne (28 novembre) ; *Iphigénie*, tragédie en cinq actes, en vers, de M. Jean Moréas, d'après Euripide (10 décembre). — VAUDEVILLE : Reprise de *Germinie Lacerteux*, pièce en dix tableaux, d'Edmond et Jules de Goncourt ; *les Coteaux du Médoc*, comédie en un acte, de M. Tristan Bernard (2 décembre). — GYMNASE : *Le Retour de Jérusalem*, pièce en quatre actes, de M. Maurice Donnay (3 décembre). — THÉATRE SARAH-BERNHARDT : *La Sorcière*, drame en cinq actes, de M. Victorien Sardou, musique de M. Xavier Leroux (15 décembre). — THÉATRE ANTOINE : *La Paix chez soi*, comédie en un acte, de M. Georges Courteline (26 novembre) ; *Maternité*, pièce en trois actes, de M. Brieux (9 décembre). — ATHÉNÉE : *Le Prince consort*, comédie fantaisiste en trois actes, de MM. Xanrof et Chancel, musique de M. Paul Marcelles (25 novembre). — PORTE-SAINT-MARTIN : *Gil Blas de Santillane*, pièce en cinq actes et huit tableaux, de MM. Armand d'Artois et Gorges Duval (26 novembre). — ŒUVRE : *L'Oasis*, pièce en cinq actes, de M. Jean Jullien (13 décembre).

M. Georges Mitchell a l'âme sensible : nous entendîmes de lui, il y a quelques années, un drame intitulé *la Maison*, où on larmoyait presque autant que dans une tragédie bourgeoise du dix-huitième siècle ; aujourd'hui, il nous donne l'Absent, pièce qui mettra à une rude épreuve les glandes lacrymales des spectateurs. Il faut avouer que les personnages de *l'Absent* sont les propres artisans de leurs douleurs. Il y a là une grand'mère qui accueille assez légèrement les mauvais propos que tiennent sur une femme des commères de village, et qui, par la suite, refuse avec une insistance quelque peu puérile d'avouer son erreur à son petit-fils. Il y a là un père dont la rudesse est parfois excessive, et un fils dont la crédulité violente est assez inconsidérée. Ce n'est pas par la juste observation des caractères que vaut la pièce de M. Georges Mitchell, ni, semble-t-il, par l'étude exacte des mœurs. La scène de *l'Absent* est en Zélande, chez des paysans, mais elle pourrait aussi bien être à Toulouse, chez des boutiquiers, ou à Londres, chez de riches industriels. L'auteur

aurait-il d'abord écrit sa pièce, sans désigner d'aucun nom les lieux ni les personnages, puis aurait-il cherché, pour la situer, un pays qui donnât prétexte à des costumes amusants, à des décors pittoresques, et à des noms qu'on n'ait pas trop souvent entendus? On est tenté de le croire, tant les actes des personnages de *l'Absent* sont peu locaux, tant leurs discours sont peu colorés.

Il y a pourtant des qualités dans *l'Absent :* le premier acte du drame est clair, et, aux dernières scènes, traité avec une violence qui n'est pas sans vigueur. La situation développée au troisième acte est gracieuse, et, au dernier acte, le dénouement heureux, souhaité par le public attendri, est amené avec une aimable ingéniosité.

L'excellente interprétation de *l'Absent* ajoutera au plaisir qu'y goûteront certains spectateurs. Mlle Sylvie joue triomphalement un rôle agréable de jeune fille, qu'elle fait on ne peut plus charmante; Mme Tessandier est une noble grand' mère; M. Gémier prête au père offensé toute la force de son jeu, et M. Dorival rend avec bonheur les indignations et les attendrissements du fils. Mmes Dehon et Marcilly, MM. Cornaglia et Daumerie méritent aussi des éloges.

Les décors de *l'Absent* sont bien faits et les costumes plaisent.

La partition qu'a écrite M. Fernand Le Borne pour accompagner *l'Absent* est importante, — trop importante. Le prélude du quatrième acte en est, me semble-t-il, le meilleur morceau.

Il nous a été donné de voir à Paris la belle tragédie de M Jean Moréas, **Iphigénie.** C'est un noble plaisir que d'entendre une pareille œuvre. J'espère le goûter encore, et je souhaite que bientôt, dans une longue suite de représentations, de nombreux spectateurs acclament *Iphigénie*.

Mmes Silvain, Tessandier, Roch, MM. Silvain, Gorde, Boyer ont retrouvé ici le succès qu'ils avaient eu à Orange.

Il ne faut pas s'étonner qu'on ait repris **Germinie Lacerteux.** La pièce qu'Edmond de Goncourt tira du roman qu'il avait écrit avec son frère reste d'un haut intérêt. Les procédés du drame-chronique y sont appliqués à l'humble aventure d'une bonne, et le misérable amour de Germinie n'est pas moins tragique que ceux des reines et des nobles bourgeoises. Il y a, dans *Germinie Lacerteux*, des scènes admirables, et qui

restent parmi les plus émouvantes du théâtre contemporain. On souffre pendant la scène, si simple, où la pauvre Germinie, enceinte, doit servir silencieusement le dîner où a invité ses petites parentes Mlle de Varandeuil et l'agonie lamentable de la triste fille a de quoi faire pleurer les spectateurs les plus insensibles et les plus endurcis.

Mme Réjane créa le rôle de Germinie, elle joue encore le rôle de Germinie : elle y est d'une grandeur simple, vraie, souveraine; jamais elle ne fut plus digne d'être acclamée. Mme Daynes-Grassot est parfaite dans le personnage de Mlle de Varandeuil. Mmes Cécile Caron et Jeanne Bernou et MM. Marié de Lisle, Lérand et Baron fils font preuve de talent.

L'acte nouveau de M. Tristan Bernard, **les Coteaux du Médoc**, est d'une bien spirituelle ingéniosité. M. Tristan Bernard nous a démontré victorieusement qu'on pouvait encore renouveler au théâtre les heureux effets du téléphone.

Mlle Marthe Régnier et M. Tarride jouent le plus finement du monde *les Coteaux du Médoc.*

Il serait difficile de ne pas reconnaître en **le Retour de Jérusalem** une des meilleures comédies de M. Maurice Donnay, si les antisémites qui la virent représenter n'avaient faussé le sens et la portée de la pièce.

L'erreur de M. Maurice Donnay — erreur que commettent, comme lui, beaucoup de très honnêtes gens, mais qu'a fait naître et que veut exploiter une bande abjecte — est de croire qu'il existe, aujourd'hui encore, une race juive. La question juive, si tant est qu'il y ait une question juive, n'a rien d'ethnologique; elle est toute religieuse. Il n'y a pas plus de race juive qu'il n'y a de race catholique, protestante ou musulmane. On rencontre partout des êtres qui restent attachés au fétichisme primitif : beaucoup de nos contemporains n'implorent-il pas Notre-Dame de Lourdes ou saint Antoine de Padoue? On rencontre des malheureux qui, incapables de penser par eux-mêmes, remettront le soin de les guider à un pasteur ou à un rabbin. On rencontre des hommes et des femmes qui agissent d'après leur conscience et qui sont fiers de vivre francs et libres. Si, dans les familles qui ont pratiqué la religion juive autrefois, il y avait plus d'individus libres que dans les familles catholiques ou protestantes, cela ne pourrait être qu'à l'honneur de la culture juive; mais la longue persécution qu'ont subie les juifs, celle dont ils souffrent encore,

l'obligation où ils ont été, pendant des siècles, de ne pratiquer que des métiers exigeant de l'intelligence et de la subtilité, l'exclusion prononcée contre eux des professions brutales et avilissantes, la modestie de leur église, leur petit nombre ont certainement contribué à leur donner le goût des méthodes qui font des indépendants et des sages. Il y a d'ailleurs des juifs cléricaux et imbéciles; il en est qui sollicitent et obtiennent des titres dans la noblesse pontificale; il en est qui collaborent aux œuvres les plus lâches et les plus rétrogrades; et l'on pourrait citer, heureusement, des chrétiens dont le libre esprit ne connaît plus grand'chose des anciens préjugés.

Je vois en quoi l'héroïne du *Retour de Jérusalem*—M. Donnay nous dit qu'elle est juive — diffère des chrétiennes qui l'entourent. Elle est intelligente, elle est cultivée, elle est franche. Mais aucune de ces qualités n'est spécifique du groupe juif. Elle s'habille d'une manière un peu voyante, elle protège ses amis, au détriment de ceux qui lui sont indifférents, elle a quelque exagération dans la manière dont elle exprime son admiration pour les écrivains et les peintres qu'elle connaît. Il n'y a là rien qui soit bien particulier aux juifs; mais ses amis sont juifs, son couturier est juif, les artistes qu'elle admire sont juifs. Je connais des protestants qui n'ont jamais aidé que des protestants, et des catholiques pour qui M. Charran devint le plus merveilleux peintre du monde, le jour où il exposa le portrait de Léon XIII. Judith a des particularités fâcheuses peut-être, elle a, du moins, le grand mérite d'en savoir et d'en avouer la raison.

Elle a pleuré, nous dit-on, en voyant prier, sur une place de Jérusalem, des juifs chassés de Russie; elle a juré d'être la sœur fidèle de ces malheureux. Une pareille douleur, un pareil serment ne peuvent que l'ennoblir. Judith eût crié d'horreur, je pense, au récit des massacres de Kichinew, et elle doit mépriser, sans doute, l'hypocrite législation qu'ont établie les chrétiens de Roumanie. En agissant ainsi, elle prouve seulement qu'elle est sensible à l'injustice : et ceux qui ne souffrent point du long martyre où succombent les juifs pauvres de Russie et de Roumanie, ceux qui, si faibles qu'ils soient, si peu qu'ils puissent, ne le dénoncent point ni ne s'efforcent de le faire cesser prouvent qu'ils ne comprennent guère l'exigence de la fraternité humaine.

Les amis de Judith ne sont pas d'ailleurs méprisables. Voici



Lazare Hœndelsohn; nous ne faisons guère que l'entrevoir, mais nous ne pouvons que l'estimer hautement; l'œuvre à quoi il s'est donné est noble et pure. Voici le docteur Lourdau, dont les préoccupations ne sont pas médiocres, et qui semble raisonner fortement des questions qui l'intéressent. Vowenberg n'est pas très bien élevé, il met une affectation quelque peu ridicule à contredire de braves gens dont les opinions ne sont pas les siennes, et son arrogance n'est pas faite pour plaire; en outre, il semble qu'en actes il ne soit pas aussi indépendant qu'en paroles. Vowenberg ne serait pas fort agréable à fréquenter; mais il faut avouer que, dans la discussion où il prend part, il garde le dernier mot : mettre un homme à la porte n'est pas répondre à des arguments. Je suis étonné qu'on n'ait pas accusé M. Maurice Donnay d'un philosémitisme excessif.

La pauvre Judith n'est guère heureuse, dans la vie. Elle essaye du mariage, elle essaye de l'union libre. Toute jeune, elle s'est amusée à l'idée d'entrer dans la bourgeoisie titrée; elle a épousé M. de Chouzé. Le peu que nous apprenons de M. de Chouzé n'est pas pour nous le faire aimer; M. de Chouzé doit être un triste imbécile. Aussi, Judith l'abandonne-t-elle sans remords, pour vivre avec Michel Aubier.

Michel Aubier n'est pas inintelligent, mais il n'a pas l'intelligence hardie. L'anarchisme dont l'accuse son père doit être singulièrement modéré. Il nous dit lui-même, d'ailleurs, qu'il hésite sans cesse sur la route qu'il doit prendre; les chemins nouveaux le tentent, mais il en voit le péril, et il n'ose s'y engager; il se résigne aux sentiers connus, aux sentiers doux et faciles, avec quelque remords, pourtant. Il affirme comprendre la noblesse de certaines œuvres, mais il ne veut pas y participer activement. Ce n'est pas qu'il craigne de se compromettre, mais par des scrupules sentimentaux il ne se compromettra pas. Les rudesses, la franchise de Judith l'effraient. Le personnage de Michel Aubier, qui ne parvient qu'à gâcher sa vie, est finement observé. J'estime, d'ailleurs qu'il eût pu fort bien être d'origine juive, comme Judith eût pu être d'origine chrétienne.

Michel et Judith n'étaient guère faits pour vivre ensemble, non parce que leurs ancêtres étaient attachés à des cultes différents, mais parce que leurs natures sentimentales, leurs tempéraments divergeaient. On comprend qu'ils se séparent. Et la scène où ils se disent adieu est d'une grande beauté. Elle est parmi les plus simples et les plus pathétiques qu'ait écri-

tes M. Donnay. On ne songe plus, en l'écoutant, que, dans *le Retour de Jérusalem*, il s'est agi, un instant, de la question juive; on assiste, ému, au dénouement désolé d'un drame sentimental, sobre et fort.

Le Retour de Jérusalem est joué avec un rare ensemble par Mmes Simone Le Bargy, Andrée Mégard, Gabrielle Dorziat, MM. Dumény, Calmettes, Numès.

M. Victorien Sardou a voulu ajouter un drame à ceux qu'il écrivit déjà, et qui sont innombrables : il a fait **la Sorcière** M. Victorien Sardou réduit maintenant ses pièces au strict nécessaire ; on dirait souvent qu'il ne nous montre qu'un scénario: peut-être désire-t-il laisser à l'imagination des spectateurs le soin de le compléter.

M. Sardou — on ne peut le nier — sait varier agréablement les tableaux d'un drame. Il passe au cours de *la Sorcière* d'agréables images sous nos yeux ; il en passe de terribles.

Tout le drame, d'ailleurs, semble avoir été combiné pour que nous assistions à une séance du funeste tribunal de l'Inquisition. Les scènes où l'on interroge la triste Zoraya, faussement accusée de sorcellerie — et coupable, en vérité, d'être musulmane, d'être savante et d'être amoureuse — ne sont pas sans grandeur. On aime entendre dire leur fait à des moines sanglants et fourbes, cruels et cyniques. Et l'on se prend à songer que, parmi nos contemporains, il est beaucoup de juges — et je ne parle pas seulement de juges militaires — qui ont gardé pieusement les procédés chers aux inquisiteurs.

Mme Sarah Bernhardt est d'une éternelle jeunesse : elle est gracieuse au possible quand elle aime don Enrique, elle est d'une énergie sans pareille quand elle répond aux inquisiteurs. Mlle Moreno est effrayante dans le rôle d'une pauvre folle, haineuse et hallucinée ; Mlle Blanche Dufrêne est touchante dans le personnage d'une malheureuse que les moines forcent à commettre un faux témoignage. M. de Max joue le Cardinal Ximénès avec une vérité terrible.

La mise en scène de *la Sorcière* est des plus intéressantes. Malheureusement on n'entend guère, et je le déplore, la musique, que, pour le drame de M. Sardou, a écrite M. Xavier Leroux.

M. Georges Courteline vient encore de nous réjouir par une de ces petites comédies qu'il imagine si plaisamment et qu'il écrit avec tant de force. **La Paix chez soi** a tout ce qu'il

faut pour divertir et pour charmer. On sourit aux traits délicats d'observation dont est pleine la comédie, et l'on écoute avec une joie sans mélange les phrases pittoresques, d'un rythme rigoureux, qu'y disent les acteurs.

Mlle Sandra Fortier et M. Signoret jouent avec esprit *la Paix chez soi*.

M. Brieux vient de nous faire entendre une vaste conférence, **Maternité**.

M. Brieux commença par écrire des pièces à thèse ; comme ses devanciers, il laissait la première place à l'intrigue, et l'on ne voyait pas toujours très bien quelle thèse il avait voulu soutenir. Peu à peu, sa manière s'est modifiée. M. Brieux a négligé l'intrigue pour la thèse. Aujourd'hui il ne nous donne plus guère que des thèses dramatiques. Dans *les Remplaçantes*, M. Brieux usa franchement de son nouveau procédé ; là encore, pourtant, l'intrigue gardait une certaine importance ; dans *Maternité*, comme dans *les Avariés*, l'intrigue, rudimentaire, n'est imaginée que pour permettre à des personnages divers de se rencontrer et de disserter sur le sujet qui intéresse M. Brieux et qui, pense-t-il, intéressera les spectateurs. C'est là, en somme, un ingénieux moyen de faire une conférence.

Le public, d'ailleurs, écoute avec passion les conférences de M. Brieux. Et cela ne vient pas seulement de l'intérêt qu'il prend aux sujets choisis. M. Brieux fut, de tout temps, un auteur dramatique adroit ; tout ce qu'il fait est scénique ; maintenant, il est plus habile que jamais. Après avoir, pendant deux actes, montré comment sont traitées les mères, par les plus actifs partisans même de la repopulation, M. Brieux veut poser ses conclusions : pour lui, la situation où la société réduit les femmes d'ouvriers, les petites fonctionnaires, les filles-mères rend l'avortement légitime. Il nous fait assister au jugement, par la cour d'assises, d'une sage-femme qui a pratiqué plusieurs avortements. Voici les accusés, les avocats, les témoins, les magistrats. L'acte est mouvementé, il est vigoureusement conduit, et son effet est incontestable. M Brieux a su, en quelques mots, nous présenter ceux des personnages que nous ne connaissions pas encore (il n'en est qu'un qui paraisse dans les trois actes de la pièce), il a su nous faire participer à leurs peines ; l'issue du procès ne nous laisse pas indifférents. Nous en arrivons presque à ne plus songer que ces personnages ne sont que les porte-paroles d'un auteur ;

c'est avec un intérêt d'ordre dramatique que nous suivons la scène qu'on nous met sous les yeux. Et, en fin de compte, M. Brieux, sans nous ennuyer, nous a fait entendre la plus grave des conférences. Et je n'oserais pas affirmer que les idées de M. Brieux parvinssent à nous intéresser, s'il nous les exposait ailleurs que sur un théâtre.

La conférence de M. Brieux est admirablement mise en scène, et elle est dite très fortement par Mmes Jeanne Rolly, Jeanne Lion, Danielle Lory, Grumbach, Miller, par MM. Antoine, Signoret, Marquet.

C'est une comédie très agréable que **le Prince consort,** de MM. Xanrof et Chancel. L'aventure du prince Cyril, mari de la petite reine Sonia, a de quoi nous attendrir; le malheureux pensait pouvoir, sans être ridicule, faire le pauvre métier de prince consort! MM. Xanrof et Chancel ont su, avec la plus aimable dextérité, mêler le léger et le grave; il est des moments où le *Prince consort* touche à la farce, il en est d'autres où il tourne presque à la tragédie. Le père de Cyril — un roi détrôné — est d'un comique excellent, et la tante de Sonia, princesse exubérante, est d'une fantaisie parfaite. Deux fantoches divertissants passent, de temps à autre : le président du Conseil et un lieutenant des gardes. MM. Xanrof et Chancel ont été bien inspirés le jour où ils ont écrit *le Prince consort.*

Mmes Leriche et Duluc, MM. Coquet, Maury, Levesque, Leubas tiennent, comme il sied, les rôles du *Prince consort.*

Nous avons été quelque peu déçus par la représentation de **Gil Blas de Santillane.** Que de pièces admirables on pourrait tirer du livre merveilleux de Le Sage! Quelle pièce agréable en avaient tirée, sans doute, MM. Armand d'Artois et Georges Duval! C'est, je pense, le travail des répétitions qui l'a réduite à n'être rien, ou presque rien. On a, sans doute, mutilé le dialogue primitif, supprimé des scènes entières; on voulait tout sacrifier au plaisir des yeux, on y a trop bien réussi.

Mmes Maggie Gauthier, Jeanne Brindeau, Irma Perrot, Delphine Didier, MM. Capellani, Séverin Mars, Bouthors, Léon Noël ont, de leur mieux, interprété *Gil Blas de Santillane.*

Il ne me semble pas que **l'Oasis** soit des meilleures parmi les pièces de M. Jean Jullien. Certes, l'idée qu'il y a déve-

loppée est des plus justes et des plus nobles, et nous ne pouvons que louer le musulman et la chrétienne qui s'unissent pour lutter contre les préjugés sanguinaires et contre l'horreur farouche des religions. Il est d'une haute morale qu'ils trouvent enfin l'oasis où se réfugier et où fonder la paix utile et laborieuse. Mais M. Jean Jullien n'a pas su, cette fois, éviter les longueurs ; ses héros, trop souvent, cèdent au désir qu'ils ont de prouver leur éloquence et de prononcer de curieux discours. Il est fâcheux que ce défaut dépare *l'Oasis :* car quelles situations émouvantes y a conçues M. Jean Jullien, quelles scènes puissantes il y a ébauchées ! Le troisième acte est, surtout aux dernières scènes, d'une belle imagination : le brusque retour de Mohamed et de Marie aux croyances ataviques et aux fureurs avilissantes est l'invention d'un vrai dramaturge. Et le dénouement du drame, dans sa consolante sérénité, a une grandeur vaillante.

J'espère que, bientôt, M. Jean Jullien nous donnera une œuvre nouvelle et que nous applaudirons tout entière.

Mmes Jane Villeneuve et Marcelle Bailly, MM. Lugné-Poe, Léon Pollet, Albert Mayer, Robert Liser, Henry Perrin ont joué *l'Oasis* avec un zèle des plus intelligents.

A.-FERDINAND HEROLD.

MUSIQUE

Académie Nationale de Musique : *l'Etranger,* action musicale, poème et musique de Vincent d'Indy.

Une question qui a longtemps divisé les historiens vient d'être tranchée, avec une maëstria toulousaine, par l'administration de notre Opéra national et subventionné. On ne peut plus douter de l'exécution morcelée des tétralogies grecques, après avoir entendu *l'Etranger* et *l'Enlèvement au sérail* à la file. Ce serait désormais faire injure à soi-même autant qu'au goût si sûr et si délicat des vieux Hellènes que de supposer encore ceux-ci capables d'avoir joué le même jour, en spectacle coupé, les trois tragédies immédiatement suivies du drame satyrique, et supporté la farce après l'horreur ou le sublime. Le mérite de cette élucidation lumineuse d'un point obscur et discuté s'ajoute à l'honneur que s'acquit notre première scène lyrique, en accueillant enfin de la vraie musique en un lieu où ne résonne si souvent qu'un bruit oiseux, mais très cher. L'antithèse, néanmoins, déconcerte assez brutalement la réceptivité de l'auditeur pour que, sortant du théâtre, il

sente l'impérieux besoin de débrouiller l'écheveau confus de sensations disparates. Un cigare passable et une bière incolore m'en fournissant le prétexte, j'avais cherché le recueillement désiré en un recoin d'une taverne bourdonnante, lorsque mon attention fut attirée par des propos partis d'une table voisine. Des gens venus du même endroit que moi, assez différents d'âge, d'humeur et surtout d'avis, y devisaient de *l'Etranger*. L'un d'eux semblait fort excité et s'exprimait sans précaution.

— On pouvait espérer que le symbole était mort avec Wagner; noyé avec l'Anneau, dans la teutonne « profondeur » d'un Rhin limoneux, métaphysique et capitaliste. Que son fantôme, en baudruche *made in Germany* et gonflée de vent, continue ses ballades romantiques, errant la nuit dans le brouillard des *Lorelei* ou autres nébuleux rochers, rien de mieux : il est chez lui. Mais que revient-il faire sous notre ciel limpide, au bord de notre clair Océan, dans notre vie vivante, vraiment « profonde » parce que réellement vécue avec notre chair, avec notre sang qui bouillonne, avec nos nerfs qui vibrent et notre cerveau qui perçoit nettement et vite? Et pourquoi nous faut-il le revoir apparaître, rapporté par un Français de France, un noble artiste dont l'œuvre et les efforts divers s'imposent à notre admiration ou à notre respect?

— Vous vous emballez bien à tort, objecta un blond plus tranquille. Et puis, mon cher, vous avez une drôle de façon de dauber sur le romantisme. On croirait entendre un verset de l'Apocalypse ou un vieux discours de Victor Hugo. D'abord, le symbole n'est pas l'allemand que vous dites ; il est au moins autant français. Si vous lisiez le *Courrier musical*, vous auriez su, de M. de La Laurencie, le nom de quelques entités abstraites des « Miroirs » de notre scolastique. *Amor*, *Prudentia*, *Justicia* nous assurent que la mentalité de nos pères eût très bien accepté et compris « Vita ». Enfin je ne vous parlerai pas des romans de la Rose ou de Mlle de Scudéry, ni même de Rabelais ; mais vous avez oublié La Fontaine, qu'il est fort malaisé de défranciser. Chez celui-là, rien n'est en baudruche, ni les héros, hommes ou bêtes, ni le symbole, de qui des tableaux de réalité bien vivante — et contemporaine — gagnent une insoupçonnable profondeur, une signification si pénétrante et précise, que la « moralité » en apparaît, certes, surérogatoire. Il y eut de tout temps un symbolisme français, et celui qu'on découvre dans *l'Etranger* est avant tout « humain ». On n'y rencontre pas des gnomes

humides, un dragon ventriloque, une chevauchée de walkyries adultérines, les dieux prolifiques, retors et verbeux d'un Walhall scandinave et crépusculaire ; ce sont des êtres de notre humanité quotidienne et sociale, qui parlent notre langage, qui vivent et souffrent aujourd'hui et parmi nous...

— Il est certain, interrompit un troisième, qu'on ne peut guère reprocher à l'Opéra d'avoir situé *l'Etranger* sur la plage de Biarritz. J'avoue, pourtant, que ce mélange du rêve et du réel me gêne pour la préalable invraisemblance qui en résulte. Cet « Etranger » avait assurément le droit de n'être pas électeur,mais on imagine mal un administré français, voire immigré, qui ne soit contribuable. Alors, comment personne ne saurait-il son nom, et cela dans un petit port de notre province où,jusqu'aux douaniers, tout le monde le tutoie et où sa veine insolente fait envie et scandale?

— Pour que l'émotion soit humaine et le symbole efficace, il n'est pas nécessaire que l'action soit strictement vraisemblable. D'ailleurs, le vrai lui-même ne l'est pas toujours.

— Enfin, reprit le premier un peu calmé par la douche, français ou germain vous convenez qu'il y a symbole. Voudriez-vous me l'expliquer ? Je confesse n'y avoir rien compris, et c'est même à cause de cela que j'en avais déduit la filiation bien authentique.

— Il est cependant assez transparent. L'Etranger, c'est l'Artiste, l'artiste véritable et complet. Il représente l'Idéal, l'idéal de beauté, l'idéal d'amour, de dévouement, de sacrifice. Je n'ai pas besoin de vous traduire « Vita ». Elle est toutefois une exception dans la vie commune. C'est l'âme d'une élite que froissent les promiscuités, les bas appétits, la lutte sournoise, cupide et vaine de ceux-là qui, pour vivre,en perdent jusqu'à l'excuse et tarissent en soi les vraies sources de vie. Elle éprouve bientôt leur vilenie ou leur néant, et se détourne pour suivre son rêve idéal, en dût-elle mourir.

— Mais l'émeraude ?...

— Par son origine, l'émeraude symbolise le caractère sacré de la mission de l'Artiste; car lui aussi est un Apôtre de Vérité. Il porte au front le signe des prédestinés. « *Ich diene* » est sa devise; « Servir », sa joie et son devoir. Il déchoit s'il succombe un instant à la passion égoïste, oubliant l'amour idéal et fécond, — *Caritas*.

— Votre interprétation est plausible et belle, intervint un autre, mais je crois que vous exagérez le symbolisme transcendant. Pourquoi ne pas reconnaître ici la puissance de la

bonté et de l'intelligence virile sur une âme simple et droite, une créature de saine jeunesse, que le seul printemps de sa puberté avait entraînée d'abord vers un joli gas sensuel, fat et un peu niais ? En somme, c'est presque l'histoire de *Claudine à Paris*. Sur la partition, l'étranger a les quarante-deux ans de Renaud. Il aime Vita sans se l'oser avouer ; Vita l'aime sans s'en douter. Ils étaient faits l'un pour l'autre. Un sublime et inutile dévouement le leur dévoile, et, n'était l'aveugle fatalité qui les fait périr ensemble dans la tempête...

— Mais c'est l'émeraude jetée par Vita dans la mer, c'est l'émeraude sacrée qui a causé cette tempête !...

— Pour engloutir l'innocent Jean-Marie et son Artémise ? Oh ! non ; ce serait trop gratuitement injuste et cruel ! Pour moi, c'est une catastrophe, un accident tragique, mais un « accident » ; une atroce fatalité qui refuse le bonheur promis, sûr, et effleuré seulement.

A ce moment s'éleva une voix nouvelle, très douce, avec un léger accent qui scandait les mots comme une caresse.

— Je pense aussi qu'il ne faut pas chercher là trop de symboles. Je n'en vois qu'un, pour ma part, mais c'est précisément cette tempête et son dénouement. Ce beau drame est surtout simplement, profondément « humain » et vous en méconnaissez le héros, car cet « Etranger » n'est pas des vôtres. Il vient d'un pays où le rêve alourdit le bon regard du peuple enfant, où l'idéal absolu ne fait pas peur à la volonté des forts. C'est un homme de haute culture, un grand seigneur comme notre Tolstoï, comme lui, un *chrétien* militant par l'exemple, un pur soldat du vrai Christ. Il a vu l'inanité du monde et renoncé à ses mensonges. Il a voulu travailler de ses mains, apprendre à « servir » ses frères en se servant soi-même, et, ne conservant de ses richesses qu'une pierre inestimable, une sainte relique pour le protéger et le conduire, il est parti conquérir les âmes à sa foi, prêcher l'amour, le bien, l'équité suprême. Il combat tous les ennemis de son rêve idéal : le respect d'un pacte social honteux, l'obéissance à la loi barbare, la discipline impie d'un inepte militarisme. Il convertit bientôt l'âme sœur de Vita. Grâce à lui, elle discerne enfin la sottise criminelle d'une aveugle fidélité à la fonction acceptée, le faux honneur d'un scrupule imbécile, la superstition de « la consigne », l'odieux de la « part de prise », et l'inconsciente infamie du blanc-bec et suffisant gabelou. N'en doutez pas, c'est pour satisfaire à l'optique simpliste de la scène, que le poème a transposé en fatuité de bel-

lâtre cette « fatuité morale », indissoluble compagne et conséquence de ce que ces gens appellent « le devoir accompli ». Mais, juste au moment qu'il vient de persuader Vita, « l'Etranger » sent que c'est lui-même qui fut conquis par elle. Comme Guntram en face de Freihilde rendue libre et s'offrant, il aperçoit qu'il a démérité. Croyant lutter pour l'amour idéal, il a cédé au désir égoïste. Il a troublé une âme naïve et dérobé un cœur; et il frémit en se devant avouer et reconnaître prêt à subir avec joie tous les jougs méprisés, pour posséder celle qu'il aime « d'amour ». Lui indigne, il donne à Vita l'émeraude, gage sacré de l'avenir idéal, et il s'éloigne pour un autre exil...

Ici, sans se hausser d'un comma pythagoricien, la voix fluide devint âpre et d'un froid d'acier. Les phrases s'échappaient martelées, ou sifflantes comme des lames aiguisées coupant l'air.

— Alors intervient l'admirable symbole où le penseur a su montrer le salut du monde gangrené, content et orgueilleux de son ignominie. C'est la tempête déchaînée par le mal ou la faiblesse complaisante, l'ouragan qui anéantit l'innocent avec le coupable. Les meilleurs sont tentés par la chair, le lucre ou la vanité, et succombent. L'unique rédemption est dans la Mort, qui prépare les demains radieux sur les ruines pourries du présent, la Mort justicière et féconde, apôtre et instrument de l'anarchie salvatrice...

Un petit frisson cingla le silence où sombra l'ultime parole. Le blond reprit le premier ses esprits :

— Je ne crois pas que telle fut l'intention de Vincent d'Indy.

— On ignore souvent le fond de sa propre pensée.

— Il n'en reste pas moins que le symbole était très explicable, conclut le germanophobe un peu goguenard. Je dois en convenir. Il l'est même trop, vraiment, pour que l'embarras du choix et la difficulté de vous accorder ne nous engagent à l'abandonner. Nous nous entendrons mieux sur la musique. Celle-ci, heureusement, défie tout encombrant symbole. Elle est belle de la sereine splendeur de la « musique pure ». Jamais peut-être V. d'Indy n'avait déployé une maîtrise aussi aisée, plus sûre de soi-même dans la minutieuse probité de l'écriture. Ici, tout vaut pour ce qu'il vaut, et apparaît à son plan, encore qu'aucun dessous ne soit négligé afin de truquer la perspective au profit de l'effet. Les mélopées empruntées à la liturgie et à la muse populaire nuancent d'austérité ou de fraîcheur la noblesse enthousiaste de l'inspiration. L'émotion

purement musicale est sans mélange et la perfection de cette polyphonie, si naturelle que les beautés sont prodiguées parmi les menus détails de sa trame souple et solide. Vous avez la partition ? A la cinquante-troisième page, cherchez ce cri de l'Etranger : « Mais si tu parviens à graver un signe sur le vieux roc... » Le chant domine un entrelacs sonore dont le charme et l'apparente simplicité cachent néanmoins un merveilleux contrepoint double, constitué des « imitations » d'un thème unique exposé, à la fois, et fragmenté « par diminution » en arabesques ondulantes. Oser parler de « métier » serait aussi absurde ici qu'à l'égard d'un chef-d'œuvre de Bach. Cet art n'a rien de commun avec les pédanteries artificielles d'un « style sévère » et conservatorial. Là et partout ailleurs, l'artiste parle librement sa langue naturelle ; sa pensée en revêt sa forme spontanée — et spécifique. C'est le comble de l'art absolu, l'apollinienne beauté de la musique pure.

— Ce que vous dites est cent fois vrai, répondit le positif et sentimental claudiniste. La profonde sincérité de cet art, avant tout, en fait l'indisputable beauté. *L'Etranger* est un fleuron de plus à la couronne de notre musique française, dont de récentes et multiples comparaisons nous permettent quelque fierté. Mais je ne puis m'empêcher d'être troublé de l'ardeur de votre admiration pour ce que vous nommez, je crois, « la forme spécifiquement musicale de la pensée », en constatant que vous entendez par là l'usage naturel et spontané d'une syntaxe contrapunctique. Certes, si le mot s'applique à la mêlée des sons, la « polyphonie » est éternelle, car elle évolue avec l'art et, comme la mélodie dont elle est née, elle a su devenir « harmonique ». Mais le contrepoint est « monodique » par essence et définition : point contre point ; note contre note. Voudriez-vous priser, en ses combinaisons, le but suprême de l'art musical ? Les plus captivantes ressortissent d'une mentalité qui n'est plus la nôtre. Elles portent la marque d'une époque révolue, d'un stade évolutif de notre développement sensoriel. Nous ne pensons plus en « notes ». Le son que nous entendons est complexe, et nous l'avions éprouvé longtemps avant d'en posséder la certitude. Nous l'éprouvons toujours plus fortement. Aujourd'hui, non seulement nous ne pouvons plus concevoir la mélodie sans l'harmonie adéquate, mais nous pensons volontiers en « résonnances », en « accords » formés des éléments naturels et constitutifs du son musical, phénomène objectif et complexe. C'est au XVIIe siècle, chez Mersenne et Descartes, qu'on rencontre le premier

indice d'une perception consciente des harmoniques partiels les plus proches. Le contrepoint fut le langage naturel de nos pères, tant que leur sensation n'avait point ou que vaguement éprouvé les effets de cette complexité. Même alors que cette influence nouvelle apparaît évidente et transforme insensiblement la pensée musicale, le contrepoint resta quelque temps, pour l'harmonie novice, un légitime et bienfaisant compagnon. Il lui devint peu à peu un mentor gênant et, bientôt, dangereux. Dans le concept sonore, « note » et « intervalle » sont désormais des abstractions. Une polyphonie de « monodies » combinées est un composé, sinon artificiel, du moins arbitraire, d'entités abstraites. Si le contrepoint a pu constituer jadis l'expression spontanée de la pensée et sa forme spécifiquement musicale, c'est qu'il correspondait au total de la sensibilité contemporaine ; aujourd'hui, il serait tout au plus une sorte de « représentation » métaphysique d'une réalité complexe gratuitement épitomée en entéléchies, et appauvrie de tout le déchet de l'abstraction simplificatrice. On ne peut plus guère, en tout cas, réserver encore à ses combinaisons le monopole de la « musique pure », y reconnaître la somme intégrale ou la suprême expression de l'art.

— Nous voilà bien loin de *l'Etranger*, car vous ne prétendez pas, j'imagine, que la polyphonie n'en soit « harmonique » et de savoureuse modernité. Peut-être ai-je eu tort de parler d' « imitation ». Tout terme technique fleure le procédé. Mais il ne faut pas s'arrêter aux mots, et juger la chose d'après la seule et conventionnelle étiquette. En musique, tout se tient ; le contrepoint est l'ancêtre de toute polyphonie. Voudriez-vous renoncer au bénéfice des conquêtes passées, et bannir du langage sonore certaines combinaisons possibles, parce que la forme purement musicale en est traditionnelle, encore que libérée et, à mon humble avis, toujours propre, par sa cohérente complexité, à la plus haute expression de la pensée géniale?

— Non certes ; ce serait restreindre les ressources de l'art, et l'appauvrir d'une autre façon. Mais c'est votre enthousiasme qui m'émeut. Depuis une trentaine d'années, nous avons fait des progrès en musique. Nous y avons même acquis assez de culture pour en comprendre et aimer le passé. On nous a nourris de sonates, abreuvés de symphonies, et nous avons violé les plus mystérieux secrets de la fugue. Tremblons d'oublier trop que le passé est le passé ; de nous laisser séduire par ses beautés au point d'en rechercher dévotement

l'image ou la ressemblance, pour lui dédier notre plus sûre admiration. Souvenons-nous que ce que nous appelons « classique » fut, en son temps, novateur et, souvent, révolutionnaire. Redoutons un art devenu « historique » ; c'est ainsi, assure Nietzsche, qu'arts et religions ont coutume de mourir. Pour qu'il vive, notre art doit évoluer sans cesse, s'appuyer sur le passé sans doute, mais afin de suivre son exemple, et marcher toujours plus loin vers l'avenir.

— Etes-vous si certain que cet appui même soit tutélaire ? articula la voix amie et alliée. Pour moi, j'admire fort ce Mansart, qui voulait rebâtir votre Notre-Dame au goût de son génie. Mais il avait d'autres préjugés. Je l'avoue, une bonne suite de quintes augmentées ou justes m'inspire plus de respect qu'une ingénieuse « imitation » ou un savant travail thématique. Nous nous débattons trop souvent dans les langes de l'éducation. La condition idéale de l'artiste créateur serait bien probablement l'ignorance ou le mépris du passé. D'ailleurs, pour continuer celui-ci sans le savoir soi-même, l'inconscient génie en fait table rase et poursuit, chantant libre et joyeux, la montée d'Iserlech vers des cimes immaculées.

— Nous déraillons, interrompit le blond défenseur du symbole. La «musique pure » vous égare en son spécieux labyrinthe. Vous y jouez à cache-cache, emprisonnés chacun dans un sentier divers. Avez-vous tressailli tout à l'heure, subjugués, quelque instant, par une force immédiate ? C'est un fait d'évolution musicale, que le « contrepoint » et l' « harmonie » se sont développés côte à côte, générateurs de l'art à la façon d'un couple tour à tour ennemi ou fécond, où votre Nietzsche eût reconnu sans peine « l'esprit apollinien » et « l'ivresse dionysiaque ». Sans doute est-ce dans l'exaltation dionysienne que l'instinct de l'artiste déchiffre la nature, pénètre le phénomène sonore et lui arrache des ressources nouvelles, propriétés ignorées jusque-là, mais virtuelles, et que nous nommons harmoniques. L'histoire de notre musique montre, après chacun de ces efforts, une période où intervient, et domine, pour un temps, l'intelligence apollinienne, créatrice de formes, soumettant la plasticité de la matière conquise aux combinaisons logiques de la pensée volontiers systématique, jusqu'à ce que d'autres conquêtes l'obligent à recommencer son ouvrage. On constate une alternative analogue dans l'œuvre de la plupart des grands créateurs. Chez certains, la portée de l'essor est inespérable de ses débuts. De *Rienzi*, qui eût attendu *Tristan* ?

Après, et jusqu'à *Parsifal*, c'est comme un vol d'aigle qui *plane*. En effet, soit qu'il ait achevé son évolution sensorielle, soit que son génie se repose pour un nouvel élan, un moment vient où l'artiste semble se concentrer en soi-même, s'arrête satisfait des « moyens d'expression » acquis; désormais, il modèle et pense, et souvent, alors, il fait son chef-d'œuvre. Oui, Nietszche a raison; une profonde vérité s'exprime en son symbole: la beauté accomplie de la tragédie est d'essence double et divine. Hier, Dionysos nous émerveilla dans *Fervaal ;* Apollon, aujourd'hui, nous émeut avec *l'Etranger*.

Une intempestive et bruyante invasion rompit le charme isolateur. On était retombé sur la terre, et même en plein boulevard. Les causeurs dérangés s'enfuirent et je les suivis, songeant que peut-être, en effet, l'émotion est belle autant que a beauté, touchante, et qu'il est vain de rechercher les causes, de disséquer l'instrument de sa joie, d'analyser son cœur après qu'il a battu au contact de l'œuvre harmonieuse et haute où un grand artiste mit, avec son génie, tout son cœur.

JEAN MARNOLD.

PUBLICATIONS D'ART

Les Livres : Gustave Geffroy : *La National Gallery*, Per Lamm, 15 fr. — Gustave Geffroy : *Versailles*, Per Lamm, 15 fr. — Les Revues : *Gazette des Beaux Arts ; Revue de l'Art Ancien et Moderne ; L'Art Décoratif ; La Chronique des Arts ; Le Bulletin de l'Art Ancien et Moderne ; Revue de la Bijouterie ; Le Journal des Arts ; L'Ermitage ; L'Occident ; L'Amateur des Arts ; Le Courrier Français ; L'Intention généreuse ; La Carte postale illustrée ; Kunst und Dekoration.*

Les Livres. — M. Gustave Geffroy continue d'édifier le monument de critique artistique et humaine dont la première pierre a été le beau livre sur *Le Louvre* dont j'ai parlé ici-même. Cette collection sur *Les Musées d'Europe* s'augmente cette année de deux volumes, *La National Gallery* et *Versailles*, où se concentre le précieux Liebig des observations et des émotions d'un écrivain entre tous susceptible de goûter tout ce qu'une œuvre d'art contient superficiellement et profondément de beauté et de volupté. M. Gustave Geffroy, qui est tout ensemble un poète naturaliste et un visionnaire, un sociologue et un observateur pénétrant, tient, de la réunion de ces diverses qualités, ce don de critique à la fois précise et lyrique qui est le fond même de sa personnalité. J'ai déjà dit combien il était heureux qu'un sensitif comme lui ait accepté

d'initier à l'admiration des trésors des Musées la foule qui ne pouvait guère se reporter jusqu'ici qu'à des ouvrages de didactisme ou d'érudition, alors que ce qui importe le plus c'est de susciter en ce public avide de passions la passion du beau et de la guider ensuite en la lui expliquant. Il n'y avait qu'un poète susceptible d'ajouter au côté quasi-pédagogique d'un ouvrage sur l'histoire de l'art ce je ne sais quoi de cordial, d'humain et d'éternel qui jette sur l'aridité des dates et des descriptions un voile de charme. Ce charme, c'est celui de la beauté plastique intrinsèque des œuvres d'art transposée par un styliste compréhensif en une beauté d'écriture et de pensée qui rapproche davantage ces œuvres de la foule en les lui interprétant.

Dans **la National Gallery**, un bon tiers du volume est consacré à l'Ecole anglaise étudiée là sur place et dans le seul endroit au monde où l'on puisse en écrire l'histoire. En effet, alors que l'on trouve, dans les divers musées d'Europe, des échantillons plus ou moins nombreux des écoles italienne, hollandaise, flamande, française et même espagnole, il est presque impossible de connaître l'Ecole anglaise ailleurs que dans sa patrie 'A cause de cette concentration en un seul lieu, les pages que lui consacre M. Gustave Geffroy prennent un intérêt plus particulier. Si nous retrouvons, en effet, dans la seconde partie du volume qui traite des autres écoles, des artistes déjà notés pour la plupart dans l'ouvrage sur *Le Louvre*, l'auteur n'aura plus, dans ses futures promenades à travers les musées d'Europe, l'occasion de revenir avec autant de suite, ni de s'étendre aussi abondamment sur la riche pléiade des peintres anglais. En quelques feuillets rapides, concis et lumineux, M. Gustave Geffroy a écrit une admirable récapitulation de leur apport esthétique, de leur histoire et de leur influence.

De **Versailles**, je voudrais disposer ici d'une place suffisante pour reproduire en entier la préface. L'auteur y résume parfaitement l'esprit de son travail et je ne saurais en aucune façon dire mieux ni plus exactement l'impression qui nous demeure le livre fermé. Hélas! je dois borner mes désirs à l'espace qui m'est mesuré et je ne puis de ces deux pages exquises citer que quelques fragments. Ils sont assez caractéristiques pour que je n'aie nul besoin d'en dire plus.

« Versailles tout entier est d'abord un grand musée, et c'est aussi un grand cimetière magique, où la vie réapparaît par places, quand on s'obstine à regarder les aspects anciens, à

écouter les échos des voix évanouies. Le cimetière est celui de la monarchie française. Elle est momifiée, embaumée là pour jamais. Le parc est une splendide nécropole, avec ses massifs d'arbres sombres, à croire qu'il y a des tombes au long de toutes les allées, dans toutes les salles de verdure...

« ... A Versailles, il y a le château de si extraordinaire attrait. C'est l'histoire fixée, l'aspect d'un temps, non pas empreint sur une toile, gardé sur une gravure, mais conservé par les choses elles-mêmes. Il n'y a qu'à regarder et qu'à évoquer. Les revenants errent par les escaliers, les galeries, les salons, les charmilles, au bord des bassins. Avec un effort d'imagination, ils vous apparaissent... »

Les Revues. — **Gazette des Beaux-Arts** (décembre). — *Albert Lebourg* envisagé par Roger Marx dans une étude où il le suit pas à pas. — *Les Récentes acquisitions du département de la peinture au Louvre 1901-1903*, dernier article sur la question par M. Henry de Chennevières. Une très blonde et très subtile pointe-sèche de Lopisgich traduit pour lecteur un de ces derniers achats, *Bord de Rivière* par Salomon van Ruysdael.

La Revue de l'Art ancien et moderne (décembre). — M. Robert de la Sizeranne, en un article appuyé de nombreuses citations, s'insurge contre l'opinion qui fait de Whistler un impressionniste et de Ruskin — qui combattit le peintre dont M. Helleu nous donne une curieuse image — le champion d'un art terne et officiel. Il nous montre que Ruskin fut le dépenseur de la technique impressionniste dont Whistler ne se servit jamais, restant avec son grand talent en dehors du groupe qui marchait avec Monet, Pissarro, Renoir, à la conquête de la couleur et de la lumière. J'ajouterai à l'opinion de M. de la Sizeranne que je considère précisément Wistler comme le père du mouvement de réaction contre l'impressionnisme qui grandit depuis quelques années et qui s'installe de plus en plus dans nos expositions les plus importantes, à tel point que l'année dernière on trouvait difficilement au salon de la Société nationale un tableau clair et coloré. La mode est aux notations atténuées, aux harmonies sourdes, aux tons apaisés, au crépuscule et à la nuit. Ainsi, dans l'évolution picturale, la succession des doctrines, des techniques et des goûts empêche les producteurs de s'enliser dans une conception toujours pareille de la beauté du monde et de la façon de l'interpréter.

L'Art Décoratif (décembre). — De M. Rémy Salvator

une étude sur Abel Faivre. — M. Gustave Soulier signale longuement les travaux de M. A. Ballié et particulièrement les installations d'intérieurs qu'il vient d'achever au Grand-Hôtel, à Paris. — MM. J. Bramson et S. de Félice consacrent deux copieux articles illustrés au Salon d'Automne.

La Chronique des Arts (5 décembre). — Le chroniqueur revient avec une constance méritoire sur la question du voisinage du ministère des Colonies et de nos collections du Louvre. Il espère que le nouveau directeur, homme d'action et de volonté, saura faire triompher sur le caprice entêté des bureaux la loi ordonnant le transfert du ministère des Colonies.

Le Bulletin de l'art ancien et moderne (5 décembre). — Le bulletinier relatant le regret que le rapporteur du budget des Beaux-Arts avait exprimé de voir la manufacture des Gobelins « assurer la survie de compositions d'un goût suranné et d'une invention poncive parfois bien malheureuse » au lieu de s'attacher « à interpréter des modèles de style vraiment moderne », constate que les artistes des Gobelins ont à assurer la sauvegarde des tapisseries de nos collections publiques, pièces inestimables qu'il faut parfois réparer sous peine de les perdre. Ici, je suis d'accord avec l'auteur de l'article, mais lorsqu'il s'étonne que l'on critique le peu de modernité d'une manufacture dont les derniers cartons sont signés Gustave Moreau, J.-P. Laurens, L.-O. Merson, Rochegrosse, A. Maignan, J. Blanc, Toudouze, mon étonnement surgit du sien, mais pour des raisons inverses. Le défenseur des Gobelins croit-il vraiment répondre à l'argument du rapporteur du budget des Beaux-Arts en jetant dans la discussion ces noms énormes? Croit-il vraiment que voilà des artistes modernes? Ce serait presque de l'ignorance. Les gens qu'il nous cite appartiennent déjà au Passé. Ils lui appartiennent encore plus par leur art que par leur âge et presque tous, hélas! ne défendent dans le passé que le lieu commun et le poncif. N'avons-nous donc pas dans la splendide éclosion d'art contemporaine de véritables décorateurs affranchis de la routine et capables d'entraîner à leur suite les artisans d'une manufacture qui fut glorieuse, mais ignore trop que l'art doit suivre dans leur évolution la Vie et l'Histoire et changer avec les époques en les exprimant.

Revue de la Bijouterie (octobre). — M. Henri Vever commence une série d'articles documentés sur l'histoire du

bijou en France durant le XIXe siècle, en s'étendant plus particulièrement sur les objets de parure personnelle.

Le Journal des Arts (18 novembre). — M. André Arnoult parle de *la porte extérieure du Palais de justice à Dijon* et demande avec raison que cette porte que l'on vient de remplacer par une copie parce qu'elle était trop vermoulue, soit, dans le musée où elle va trouver place, incorporée à la structure présentée comme une vraie porte et non déposée à l'état de grand bibelot contre une muraille.

L'Ermitage (décembre). — A lire pour qui s'intéresse à Paul Gauguin, à son œuvre et à son influence, les notes communiquées sous forme de lettre par M. Daniel de Monfreid qui fut un ami du peintre.

L'Occident (décembre). — Etude sur *Puvis de Chavannes* par Emile Bernard et sur *Alphonse Germain écrivain d'art*, par Armand Praviel.

L'Amateur d'Art (novembre). — Chronique de M. Victor Thomas sur les fabricants de fausses œuvres d'art anciennes.

Le Courrier Français (6 décembre). — Passim, dessins de Willette, Louis Morin, aussi charmant écrivain que fantaisiste et brillant dessinateur, Widhopff, Boutet de Monvel fils, etc.

L'Intention généreuse (décembre). — Article de M. Edmond Rocher sur le puissant et personnel graveur sur bois Pierre-Eugène Vibert, dont de nombreuses illustrations prouvent le talent mouvementé, vigoureux et pittoresque.

La Carte postale illustrée (octobre). — Publication des statuts du *Cartophile-Club* formé dans le but de favoriser l'étude de tout ce qui concerne la carte illustrée et la petite estampe.

Kunst und Dekoration (décembre). — Cette revue consacre la plus grande partie de son fascicule, c'est-à-dire un article important et vingt-quatre reproductions, à l'œuvre de René Lalique.

M. Alexandre Koch, l'actif directeur de *Kunst und Dekoration* — qui paraît depuis peu en allemand et en français — demande que le gouvernement allemand expose avant leur départ pour Saint-Louis les œuvres qu'il expédie en Amérique afin qu'on se rende compte de la façon dont l'art allemand sera représenté.

Nous devrions, en France, suivre cet exemple et nous se-

rions peut-être fort étonnés de voir ce que les jurys considèrent comme le résumé le meilleur de la production française. Certaines exclusions n'auraient d'équivalent en scandale que celui de certaines présences.

YVANHOÉ RAMBOSSON.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

Ainsi que je vous l'annonçais dans ma dernière chronique, le grand événement musical de cet hiver aura été la Première, au théâtre de la Monnaie, du *Roi Arthus*, le drame lyrique en trois actes et six tableaux de votre compatriote, feu Ernest Chausson.

Le succès de l'œuvre a été considérable et s'est confirmé aux représentations suivantes. On en est à la dixième et tout fait prévoir que la pièce fournira une carrière des plus brillantes.

Chausson a emprunté le sujet de sa pièce aux romans de la Table Ronde; à l'exemple de Wagner il a composé lui-même son livret, et comme le maître de Bayreuth le fit pour *Tristan, Parsifal, Lohengrin, Tannhœuser* et le *Crépuscule des Dieux*, il a singulièrement rehaussé et passionné son sujet; il l'a pour ainsi dire anobli et il en a élargi et intensifié la portée morale. L'aventure de Lancelot et de Guinèvre ressemble beaucoup à celle de Tristan et d'Isolde. Aussi les critiques ne sont-ils pas fait faute de constater cette analogie. Ils auraient mieux fait, à mon avis, d'insister sur la différence absolue à établir entre l'œuvre de Richard Wagner et celle de Chausson à partir de la consommation de la faute des chevaliers félons envers leurs maîtres et des reines infidèles à leur époux. Dans Wagner, c'est le triomphe de l'amour, c'est l'apothéose de la passion érotique, fatale, inéluctable, tandis que chez Chausson nous assistons à l'exaltation du devoir, de la beauté morale, de la foi en l'idéal, symbolisées en Arthus. Non seulement le maître français nous montre les combats intérieurs qui se livrent en l'âme de Lancelot et qui aboutissent à une expiation tragique, mais, après s'être arraché douloureusement des bras de celle qui le perdit d'honneur, le chevalier félon ira trouver la mort en proclamant la noblesse et en prophétisant la gloire immortelle de son roi.

Chose piquante, si, dans *Tristan et Isolde*, Wagner, l'Allemand, a préservé le fond gaëlique ou celtique des récits importés en France après la conquête de l'Angleterre par les



Normands, récits où l'amour prime tous les autres sentiments et l'emporte même sur les liens sacrés du mariage, Chausson, le Français, tout en adoptant pour le *Roi Arthus* la donnée puisée comme le poème de Wagner dans le *Brut* de Robert Wace qui fut repris par Chrétien de Troyes, a traité plutôt son sujet dans l'esprit des poèmes primordiaux des Germains et des Francs, c'est-à-dire dans les chansons de Gestes du Cycle de Charlemagne, de l'*Edda*, de *Beowulf* et des épopées barbares. La loyauté de l'ami, la fidélité de l'époux, le respect de la foi jurée par le paladin à son roi sont des sentiments que les rhapsodes germains et scandinaves exaltaient au-dessus de tous les autres. Sous ce rapport le personnage de Lancelot conçu par Chausson se rapproche davantage des irréductibles thanes saxons que des galants, intrépides, sentimentaux mais un peu frivoles chevaliers celtes et bretons. Au deuxième tableau de l'œuvre de Chausson, l'amour défendu de Lancelot et de Guinèvre s'exhalera d'une façon aussi enivrante que celui de Tristan et d'Isolde, au deuxième acte du chef-d'œuvre de Wagner. Mais tandis que dans *Tristan et Isolde* ce duo délicieux prélude à des accents plus éperdus, plus exaspérés encore, jusqu'à ce que les deux possédés d'amour finissent par accueillir la mort comme le seul soulagement à leurs voluptueuses souffrances, dans le *Roi Arthus*, au contraire, dès que l'adultère aura été consommé, Lancelot, revenu des premiers mirages et des extases de la passion, sera pris de remords, se sentira rappelé de plus en plus impérieusement par l'ami, par ce maître sublime envers lequel il fut doublement parjure.

Aussi, à partir du deuxième acte le *Roi Arthus* représente plutôt l'antithèse de *Tristan et d'Isolde*. Après cet intermède langoureux, la partition assume un caractère de plus en plus poignant et pathétique ; l'accent général se virilise en quelque sorte ; en même temps que s'affermit la trame musicale les caractères grandissent et accentuent leurs reliefs. L'héroïsme de Lancelot réagit contre sa faiblesse. Il n'y a pas jusqu'à Guinèvre dont l'opiniâtreté dans l'amour criminel ne revêt quelque grandeur farouche et scélérate et ne la rapproche de telles autres légendaires créatures de perdition : les Médée, les Clytemnestre, les lady Macbeth. Et c'est bel et bien une Franque et non une Celte cette contempteuse des sacrements ; elle se dresse aux côtés des Frédégonde et des Brunehaut de l'ère mérovingienne, et de tant d'autres princesses de proie et de joie.

Arthus, le personnage capital, est conçu aussi dans un esprit germanique. Il nous apparaît bien moins comme ce roi des prestiges, ce thaumaturge brillant et romanesque, friand de merveillosités, de talismans, de philtres et de folles gageures, tel qu'il nous intrigue dans les adaptations de Chrétien de Troyes, que comme ce roi d'essence pure et austère ainsi que le célèbre Tennyson dans ses *Idylles du roi*.

La critique fut unanime à louer la ferme et noble tenue de la partition du *Roi Arthus*. Le travail orchestral très fouillé et opulent sans surcharge, les riches harmonies, l'écriture élégante et recherchée quoique toujours aisée et lumineuse; les exquises combinaisons de timbres, le chromatisme si attachant, les modulations infinies, l'originalité et la valeur expressive des thèmes mélodiques, l'allure et le style des récits, la justesse de l'accent, le commentaire symphonique des gestes et des sentiments des personnages, et surtout les admirables préludes et interludes descriptifs, sans oublier le prestigieux ensemble choral du dénouement; tous ces éléments concourent à faire de cette œuvre une des plus belles dont s'enorgueillira la jeune école française.

La partition s'ouvre par un alerte prélude de couleur épique ; au thème emporté et tumultueux en *ut* mineur succède un autre motif martial et plus soutenu, suivi lui-même par un autre en *mi* bémol majeur, phrase capitale proclamant la gloire d'Arthus et de la Table Ronde.

Au point culminant de cette progression symphonique, le rideau se lève sans transition sur la cour du roi dans son palais de Carduel, où, après la péroraison d'une apologie que le suzerain fait de son feudataire favori, éclatent des bardits laudatifs entremêlés des envieux et jaloux sarcasmes et apartés cauteleux du traître Mordred, et à l'allure épique desquels les éloges prononcés par la reine Guinèvre ménagent une gracieuse et discrètement tendre diversion. Puis une transition d'orchestre reprenant les thèmes principaux du prélude pour s'atténuer graduellement en des dessus moins militants et plus passionnés nous amène à ce tableau délicieux, à cette longue scène d'amour, digne pendant du duo dans la nuit de *Tristan et d'Isolde*. En effet, Chausson a trouvé pour dépeindre l'intime communion de Lancelot et de Guinèvre des harmonies aussi troublantes et aussi insidieuses, aussi parfumées de capiteux effluves, serais-je tenté de dire, que celles dont Wagner a enveloppé les effusions à la fois lancinantes et balsamiques de ses amants oublieux de tout, sauf de leur extase éperdue.

Chausson a trouvé moyen de traiter le même état passionnel dans un mode identique sans tomber dans le pastiche ou dans de flagrantes réminiscences. Rien de plus exquis, de plus spontané ; on croirait à des pages égarées par le maître de Bayreuth et retrouvées par Chausson. Ce sont les mêmes susurrements, les mêmes halètements, les mêmes friselis d'orchestre, les mêmes titillations de timbres, les mêmes frémissements du quatuor, les mêmes soupirs des bois. La rencontre était d'ailleurs fatale et je crois que,loin de la déplorer, tout le monde s'en sera profondément réjoui, d'autant plus que cette proximité d'inspiration et de facture n'est que fortuite et que,dans ce qui suit, l'œuvre de Chausson ne tarde pas à s'originaliser magistralement. Ces ineffables incantations du deuxième tableau sont corsées et dramatisées par des appels de veilleurs, par la vigilance et l'angoisse du page Lyonnel appréhendant une surprise et par le combat rapide dans lequel Lancelot croit avoir tué Mordred.

Au deuxième acte, après un calme et religieux paysage d'orchestre et la mélopée archaïque d'un semeur, Lancelot, en un monologue, nous confie ses premiers remords contre lesquels prévaudront toutefois la présence et les exhortations enflammées de la reine. Après les alternatives de repentir et de rechutes suggestivement traitées par le musicien cette fois encore le héros retombera au pouvoir de la charmeresse.

Le quatrième tableau s'enchaîne au précédent par un nouvel interlude où domine la note de bravoure et nous assistons ensuite, après un récit attristé et anxieux d'Arthus, à de fantastiques conjurations, puis à une entrevue de couleur non moins occulte du roi avec l'enchanteur Merlin. Ce tableau de floraison claire et pourtant morbide, de nuances spécieuses et pour ainsi dire cabalistiques, saturé de troubles harmonies me semble le seul de l'œuvre où se trouve quintessencié plutôt l'esprit subtil et rêveur des Gaëls et des Celtes des romans de la Table Ronde que le génie exaspéré et farouche du cycle de Charlemagne.

Au troisième acte, magnifique et poignant d'un bout à l'autre, se déroule d'abord une sombre page orchestrale dans les perspectives et sur l'horizon de laquelle s'évoqueront bientôt la houle et les tourmentes d'une bataille dont les stridentes et rageuses fanfares me rappelaient ces *alarms* qui résonnent dans les mêlées historiques de Shakespeare ; puis Lancelot et Guinèvre se joindront, à l'écart de la boucherie, dans une suprême confrontation après laquelle Lancelot se ruera au de-

voir, à l'expiation, à la mort, tandis que sa complice s'étranglera « de ses nattes luxuriantes qui n'ont pu le retenir dans leurs filets soyeux ». Ce suicide de Guinèvre précédé d'un exorde symphonique, d'une sorte de *lamento* funèbre aussi poignant qu'un *Dies Iræ*, et d'un superbe récit où l'abandonnée exhale sa désespérance, mais aussi son impénitence, comptera évidemment au nombre des pages définitives de l'art français. Le pathétisme de cet épisode s'impose d'autant plus que toute la scène est traitée avec une extrême simplicité de moyens, et que la polyphonie y fait place à un chant d'orchestre et à un récit d'une discrétion presque classique.

Tout aussi émouvante que la fin de Guinèvre, mais présentant une heureuse antithèse avec celle ci, sera la mort de Lancelot au tableau suivant. Cette mort dégage un frisson moindre, mais peut être plus touchant. Il meurt repenti et réconcilié comme elle expira en transfuge du mariage, et réfractaire à la foi conjugale. Et quant à la mort mystique ou plutôt à l'apothéose d'Arthus, on n'en saurait louer assez la très rare, la presque sublime élévation : les dernières pensées du roi sur son œuvre et sur sa vie, ses adieux à son épée et à son bouclier, ce chœur final dont le thème, une trouvaille de mélodie, d'abord berceur et éthéré, se rapproche, s'enfle, s'avive se précipite, s'illumine en se déployant comme une gloire et en se mariant au motif héroïque d'Arthus qui surgit une dernière fois, aussi éclatant que le disque du rouge soleil, toutes ces pages s'apparentent à l'art le plus pur, le plus immaculé.

Les directeurs de la Monnaie, MM. Kufferath et Guidé, méritent toutes les félicitations pour nous avoir donné cette œuvre et surtout pour nous l'avoir donnée dans de si remarquables conditions. Ils auront droit aussi à la reconnaissance toute spéciale des artistes français. L'interprétation du *Roi Arthus* s'est imprégnée de la ferveur d'un véritable acte de foi artistique. On n'aurait pu rendre un plus touchant hommage à la mémoire du noble musicien-poète enlevé si prématurément et dans des circonstances d'une fatalité si atrocement aveugle et stupide, à une carrière qui eût été des plus créatrices.

L'orchestre, consciencieusement dirigé par M. Sylvain Dupuis, s'était pour ainsi dire assimilé les plus délicates intentions du compositeur, et il a mis en lumière toutes les richesses, tous les joyaux symphoniques de ce merveilleux écrin musical.

Mme Paquot-d'Assy incarne, joue et chante de prestigieuse

façon le rôle de Guinèvre; on ne parviendrait pas à assurer à l'altière et véhémente épouse d'Arthus un relief plus tragique, une ligne aussi sculpturale, une physionomie à ce point expressive, une voix plus adamantine et aux intonations aussi prenantes.

M. Albert a créé avec autorité réelle, tant sous le rapport du chant que de la diction et de l'allure le personnage du roi Arthus. M. Dalmorès compose un excellent Lancelot; il a la voix jeune et fraîche, au timbre vierge, à l'ample et vibrante étoffe pour ainsi dire héraldique; bref, la voix indispensable pour nous suggérer les accents des paladins. Il brûle aussi les planches avec une intrépidité et une conviction superbes. Tous les rôles sont d'ailleurs bien tenus; tous, indistinctement.

Les costumes, dessinés par M. Fernand Khnopff, l'artiste si raffiné et si documenté, s'imposent autant par leur bon goût que par un archaïsme assez discret pour ne pas empiéter sur les droits de la fantaisie, droits imprescriptibles quand il s'agit de la toilette de personnages fabuleux.

Quant au décorateur, M. Dubosq, et à M. De Beer, le metteur en scène, ils pourront revendiquer une grande part aussi de l'accueil triomphal fait à l'œuvre de votre regretté compatriote.

La figuration, les groupements, l'ordonnance de cette succession de tableaux méritent toutes les louanges. Nous assistons à un défilé de compositions plastiques et suggestives qui nous rappelaient les chefs-d'œuvre scéniques réalisés par les mémorables Meininger. Je citerai entre autres l'intérieur roman du palais de Carduel, la terrasse si féodale et les profils grandioses de l'extérieur du château; le cloître et la pommeraie fleurie dans laquelle se produit l'apparition de Merlin; les champs et la lisière de forêt du troisième tableau, d'une si belle mélancolie automnale; puis le site tragique et sauvage de l'avant-dernier tableau, avec sa suite de falaises, son échappée sur la mer, et ce promontoire d'où les écuyers de Lancelot épient les stades de la bataille; enfin la grandiose marine du tableau final, avec, d'abord, sa plage de bataille à l'avant-plan, puis la perspective infinie des flots ensanglantés aux rubis d'un soleil prophétique, dans laquelle s'évanouissent la barque miraculeuse et les angéliques nautonières de l'immortalité d'Arthus.

§

A signaler encore, parmi les faits artistiques de ces der-

nières semaines, le salon de peinture du Cercle le Sillon, où l'on admirait les toiles de M. Philippe Suyncop, notamment le très beau portrait d'un jeune homme, M. Van de Walle, une marine de M. Maurice Blieck; les paysages de M. Gilsoul et de M. Mathieu, des études d'animaux de M. Bernier, un nu de M. Gouweloos; — au Cercle artistique une savoureuse exposition de M. Marten Melsen, qui peint les rusticités du Bas-Escaut d'une touche gaillarde et avec un coloris plein d'harmonie, mais avec encore quelque superficialité et certaine tendance à la grimace et à la charge, et de M. Jules Merckaert, un paysagiste de race, un peintre vigoureux, qui nous évoquait la banlieue de Bruxelles si particulière et aussi de jolis sites du littoral maritime, entre autres une lumineuse et vibrante vue de La Panne.

Le *Guide Musical* a consacré un numéro spécial du plus haut intérêt au centenaire de Berlioz. A y lire les articles de MM. Edouard Schuré, Maurice Kufferath, Hugues Imbert, Félix Weingartner, N. Le Kime, Robert Sand, Adolphe Jullien. Ce numéro est illustré de nombreux portraits et documents autographiés, entre autres d'un superbe portrait d'après Honoré Daumier.

La livraison de décembre d'*Onze Kunst* contient outre de nombreuses chroniques de partout la suite de la très intéressante étude de M. Max Rooses sur les dessins des anciens maîtres flamands, texte accompagné de nombreuses reproductions de dessins de Jacques Jordaens.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ALLEMANDES

Lic. Dr Eugen Kretzer : *Joseph Arthur Graf Gobineau, sein Leben und sein Werk*, Leipzig, Hermann Seemann Nachfoger, M 3. — Ludwig Woltmann : *Politische Anthropologie*. Eisenach, Thüringische Verlags-Anstalt, M 6. — REVUES : *Süddeutsche Monatshefte*.— *Velhagen u. Klasings Monatshefte*.

Gobineau. — Tandis que le bel ouvrage où Mr Ernest Seillière étudie *le Comte Gobineau et l'Aryanisme historique* passait presque inaperçu en France, l'Allemagne est séduite tous les jours davantage par l'œuvre touffue de ce singulier diplomate amateur. L'*Essai sur l'inégalité des races humaines* est traduit en entier, ainsi que les *Nouvelles asiatiques*, et la « Société Gobineau », dont M. Louis Schemann à Fribourg en Brisgau est le président, élargit continuellement le cercle de ses adeptes. On est même allé jusqu'à jouer sur le

Théâtre grand-ducal de Weimar (le 9 mai 1903), sans aucun succès d'ailleurs, son *Alexandre le Macédonien*, cette tragédie, conçue sur le mode de Ponsard, qui fut, dit-on, acceptée à la Comédie-Française quelques semaines avant qu'éclatât la révolution de 1848. La pièce elle-même, trouvée dans les papiers posthumes du comte, fut publiée, il y à deux ans, en langue française, par un éditeur allemand de Strasbourg, aucune maison parisienne n'ayant pu se décider à lancer cette œuvre de jeunesse, dont Gobineau s'était toujours refusé à faire état.

D'où vient cet engouement singulier pour un écrivain oublié chez nous, dans un pays où l'on a coutume d'admirer d'une façon placide et sans distinction, toutes nos productions médiocres? C'est que Gobineau semble encourager par ses hypothèses *racistes* toutes les aspirations de la vanité néo-germanique. Il aima encore l'Allemagne et les Allemands à une époque où l'on pouvait s'attendre à les voir suivre une autre voie que celle qu'ils ont parcourue depuis lors, et il fut un admirateur passionné de Richard Wagner, qui le tenait en haute estime. Ces amitiés wagnériennes du premier groupe de Bayreuth de 1874 à 1878, où l'on voyait les Nietzsche et les Gobineau, les Schuré et les Chamberlain, à côté de Mlle de Meiysenbug et d'autres personnalités de premier ordre, ces amitiés qui devaient se poursuivre et s'affermir, si ce n'est se désagréger comme Nietzsche, n'étaient-elles pas le centre du dernier épanouissement de la pensée allemande?

Gobineau cependant avait étudié la race arienne, il avait montré comment elle présidait à l'origine de toute civilisation, comment, mêlée à d'autres races, la jaune ou la noire, elle acquérait une profondeur nouvelle et amplifiait son sens civilisateur, mais aussi comment toute civilisation disparaissait, dès que, dans le mélange des races, l'élément blanc (arien) venait à s'affaiblir. Aujourd'hui, il n'y a plus d'Ariens purs, il n'y a donc plus aucune possibilité de civilisation nouvelle. Tout au contraire, le métissage ne pourra que s'accentuer et nous aboutirons à une médiocrité universelle. Selon les différentes combinaisons entre les trois races qui couvrent le monde, certaines qualités et certains défauts qui sont le propre de ces races, se sont affirmés ou atténués. L'art grec n'est possible qu'avec quelques parcelles de sang nègre. Si la poésie épique est le privilège de la famille arienne, la poésie lyrique ne doit cependant sa naissance qu'à l'infiltration noire. Mais la doctrine de l'égalité absolue nous vient de la

race jaune et à mesure que le Chinois prendra le dessus en nous, nous deviendrons d'un démocratisme plus pur, jusqu'à adopter une autre idée de la race jaune : la séparation de l'Eglise et de l'Etat !

J'ai cueilli dans l'ensemble des théories gobinistes quelques idées séduisantes. Il faudrait suivre pas à pas le développement que nous présente *l'Essai sur l'inégalité des races humaines*. C'est une façon nouvelle et imprévue d'écrire et d'expliquer l'histoire universelle. Nos anthropologistes modernes y ont puisé largement. Sur bien des points, ils ont dû donner raison au comte de Gobineau. Mais ils ont refait les théories des races, et aujourd'hui nous pouvons parler un langage plus clair, pour fixer des données précises, que Gobineau, il faut le reconnaître, avait pressenti d'instinct il y a près de cinquante ans.

Pour Gobineau, la civilisation arienne est toute dans le passé. Que quelques doux maniaques allemands s'amusent à interpréter une théorie, acceptable en somme, au bénéfice de leur race, nous ne voyons aucun inconvénient à cela. Mais c'est bien autre chose, quand nous voyons un H. S. Chamberlain faire siennes les théories de Gobineau, les accaparer à son bénéfice, sans en nommer l'auteur, et retourner ces hypothèses sur le passé, pour les ériger en bréviaire des appétits pan-germanistes. C'est le procédé dont il use dans ses *Grundlagen des neunzehnten Jahrhunderts*. Libre à lui de démontrer que tout ce qui a été fait de grand dans le monde l'a été par des Germains ! Que nous importe de savoir que Léonard de Vinci ou Michel-Ange charriaient dans leurs veines du sang des vieilles Germanies ! Encore qu'il faudrait pouvoir le démontrer, nous connaissons trop l'influence que peuvent avoir le sol, le climat et le milieu, pour accorder à des origines obscures un rôle déterminant dans la constitution de l'homme génial. Et l'incapacité civilisatrice de l'Allemagne d'aujourd'hui ne nous est-elle pas expliquée précisément par ce fait que ce sont des éléments pré-ariens qui tiennent maintenant le pays ? Cette Allemagne, où le juif est le seul être intéressant, devrait-elle prendre la tête d'un mouvement de régénération arienne ?

Mais revenons à « ce bon Gobineau », comme on l'appelait dans la diplomatie de son temps. Lui du moins n'allait pas, avec M. H. S. Chamberlain, jusqu'à vouloir démontrer que Jésus-Christ était un Germain. Si ses origines normandes lui avaient tourné la tête au point qu'il s'imaginât descendre d'un Wiking indompté (qu'il appelait Ottar Jarl), il savait fort bien



qu'une floraison ancienne ne prouve rien en faveur d'un épanouissement futur et que la décrépitude finale est encore ce qu'il y a de plus certain.

Mais voici une belle étude biographique et bibliographique que M. Eugène Kretzer consacre à l'auteur de l'*Essai sur l'inégalité*, dans la collection des *Maenner der Zeit*, éditée par Seemann à Leipzig. La vie de Gobineau, d'après de nombreux documents inédits, y est racontée pour la première fois d'une façon complète, et c'est aussi le premier catalogue complet et raisonné des œuvres, tant de littérature, de linguistique et de philosophie que de sculpture (car il était sculpteur) produites par ce génie multiforme. C'est en lisant sa biographie que nous saisissons le mieux tout ce qu'il peut y avoir de contradictions singulières dans un esprit si merveilleusement doué. « Quatre éléments influencèrent d'une façon caractéristique son développement, écrit M. Kretzer : l'esprit allemand, l'Orient, le royalisme et la religion. » Peut-on imaginer mélange plus disparate ! Ce gentilhomme catholique, dont les parents légitimistes avaient refusé de servir le gouvernement de juillet, entre dans la carrière sous le second Empire, mais réserve toute sa sympathie à la Perse et à l'Allemagne démocratique de Luther. Quand on le congédie après le Seize mai, les seuls amis qui lui restent sont des Allemands.

Nous ne suivrons pas M. Kretzer dans son bel exposé de l'hypothèse raciste. Gobineau vaut beaucoup mieux que l'oubli où nous le laissons. Si l'*Essai sur l'Inégalité* nous séduit peu, nous trouverons dans les *Nouvelles asiatiques* et dans le poème *Amadis*, malgré une langue un peu pauvre, assez d'idées pour fixer définitivement une réputation.

§

Politische Anthropologie.— Nous avons vu la théorie. Voici l'application. M. Louis Woltmann consacre toute sa carrière de savant à élucider les problèmes que suscite l'idée darwinienne appliquée à l'étude des races humaines. Il a fondé l'année dernière une revue politico-anthropologique qui étudie l'évolution organique, sociale et intellectuelle du peuple au point de vue de la lutte pour la vie et de la sélection. Gobineau y est nommé presque aussi souvent que Darwin, mais c'est surtout aux travaux des Mortillet, des Lapouge, des Hervé que l'on emprunte des vues générales. Il s'agit avant tout de montrer que l'Allemand d'aujourd'hui est le mieux outillé pour « réussir », et je crois que l'on y parvient assez bien.

Le développement politique des peuples a intéressé spécialement M. Woltmann, dans l'ouvrage sur l'*Anthropologie politique* qu'il vient de faire paraître. Ses arguments sont empruntés exclusivement aux sciences naturelles. Il étudie d'abord : les facteurs de l'évolution organique; la base physiologique de la variation et de l'hérédité; la variation naturelle et l'hérédité chez l'homme; le perfectionnement et la dégénérescence de la race; puis les lois fondamentales de l'évolution sociale; l'évolution des droits et de la famille; l'histoire sociale des castes et des métiers; l'évolution politique des peuples: la base anthropologique de cette évolution; pour montrer enfin l'origine des partis politiques, leurs théories et leur avenir. Il y aura lieu de revenir sur cet intéressant ouvrage qu'il s'agissait seulement de mentionner ici, pour montrer les premiers fruits que produit l'agitation gobiniste en Allemagne.

§

On annonce à Munich l'apparition d'une nouvelle revue mensuelle **Süddeutsche Monatshefte** que dirige M. Wilhelm Weigand. Le nom du directeur dit suffisamment tout le bien que l'on peut attendre d'une pareille entreprise.

Dans **Velhagen u. Klasings Monatshefte** (septembre) M. Marcel Montandon publie une intéressante étude sur le peintre Giovanni Segantini, accompagnée de nombreuses illustrations.

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

Joseph Conrad et Ford Madox Hueffer: *Romance*, 463 p., cr. 8°, 6 s., Smith Elder. — *Stories from de Maupassant*, translated by E. M. Preface by F. M. Hueffer, xxiv-180 p., pet. in-8°, 2 s. Greenback Library, Duckworth. — Laurence Hope: *Stars of the Desert*, 152 p., in-8°, 5 s., Heinemann.— John Davidson : *A Rosary* viii-212 p., cr. 8°, 6 s., Grant Richards. — William Watson : *To England, Poems written during Estrangement*, 64 p., petit in 8° 2 s. 6 d., John Lane. — Alfred Ainger : *Crabbe*, viii-210 p., cr. 8°, 2 s., Macmillan. — Austin Dobson: *Fanny Burney*, viii-216 p., cr. 8°, 2 s., Macmillan. — *Poetry of Thomas Moore*, xxvi-254 p., in 8°, 2 s. 6 d., Macmillan. — Rudyard Kipling : *Just so Stories*, 220 p., cr. 8°, 6 s., Macmillan. — Collection Tauchnitz : Dernières publications. — Réimpressions de *The Bibelot*. — Fiona Macleod : *The House of Usna, a Drama*, xxxi-76 p., in-8° T. B. Mosher, Portland, Maine, U. S. A. — Revues : *The Cornhill Magazine*. — *The Monthly Review*. — *The Fortnightly*

Review. — *The Independent Review.* — *The World's Work.* — *The Review of Reviews.* — *Pearson's.* —*The Nineteenth Century and After.* — *The Weekly Critical Review* (Paris).

En littérature, et plus particulièrement dans le roman, une question se pose en apparence oiseuse et frivole, mais qui, en réalité, possède une importance très grande qu'on ne lui reconnaît pas souvent, et c'est de savoir quelle longueur raisonnable doit avoir un livre, le nombre de pages que doit contenir un roman. L'éditeur, cependant, personnage influent dans la mise au monde de l'œuvre, a sur ce sujet une opinion solidement assise. Il ne veut pas d'un roman long; quatre cents pages sont l'extrême maximum qu'il daigne accepter, mais les romans qui ont de deux cent quatre-vingts à trois cent cinquante pages ont toutes ses préférences. — et il a bien raison. Le tout est de savoir si le public est de son avis. Question dangereuse et controversable. Les uns diront que le public n'a certes pas boudé devant les épais volumes de Sienkiewicz, mais on prétend aussi que l'exception confirme la règle; en effet, les prestigieuses épopées et les décors grandioses de Sienkiewicz sont exceptionnels, et il n'est pas surprenant que *Quo vadis* ait pu séduire unanimement le grand public qui lit. Néanmoins, il reste probable que d'autres longs romans ne recevraient pas le même accueil; la vie moderne est trop exigeante, trop affairée pour permettre les lectures de longue haleine, et le roman rapide, concis et court a pour lui des chances nombreuses, sans compter la sympathie du critique surmené.

En Angleterre, le roman est volontiers de quatre à cinq cents pages; sans doute parce que l'éditeur anglais est moins que son confrère français hostile aux volumes compacts — il y a de toute évidence une différence sensible entre les six shillings de l'ordinaire roman anglais et les trois francs du roman à couverture jaune, ce qui explique suffisamment cette indulgence. Parmi les auteurs de longs romans, Mr. Joseph Conrad est des meilleurs Son dernier volume **Romance**, écrit en collaboration avec Mr. Ford. Madox Hueffer, dépasse quatre cent soixante pages de texte serré. Vraiment, le récit aurait gagné à être conté en cent pages de moins. Tel qu'il est, cependant, il intéresse et il entraîne... une étape trop longue au long d'un chemin enchanteur. Mais, comme je préfère aux longueurs de John Kemp celles de *Lord Jim*, par exemple. Dans ses autres volumes, ceux qu'il écrit seul, Mr. Conrad fait vivre davantage ses personnages; non pas que les événe-

ments, aventures, incidents y soient plus nombreux; au contraire, mais ses héros ont une vie intime, profondément, intensément humaine. Les innombrables personnages de *Romance*, John Kemp, les hôtes de la Casa Riego, les flibustiers, le ténébreux O'Brien, sont mélodramatiques plutôt que romanesques; ils sont tous extérieurs et ils parlent leur rôle au lieu de l'agir. Mais qu'ils le parlent bien! Comme chacun d'eux dit ce qu'il faut dire et connaît sa réplique! L'intrigue savamment compliquée est habilement dénouée. Après tant de romanesque dans ces quelques années de jeunesse, le héros et l'héroïne vont mener une existence paisible et sédentaire, et ils auront beaucoup d'enfants. C'est un livre tout en décor, où le décor est fait avec des mots.

§

Il est difficile de dire quel sera le sort du petit recueil de nouvelles de Maupassant, traduites par E. M. Dans sa préface, Mr Ford Madox Hueffer dit que le public ne s'intéresse guère à Maupassant. On traduit fort peu en anglais les romans français; cela ne tient pas seulement à leur réalisme qui effaroucherait la pudibonderie d'outre Manche, mais c'est surtout parce que le public éclairé est suffisamment lettré pour lire dans le texte les romans français; de plus, les littérateurs parlent ou lisent couramment le français. Edmond Gosse, Andrew Lang, Henry James, Arthur Symons, Joseph Conrad n'ont pas besoin de traducteurs pour apprécier Flaubert, Maupassant ou Anatole France. Mais peut-être y aurait-il quelque intérêt à offrir au grand public une partie importante de l'œuvre de Maupassant; il y a, en ce moment, une tendance à réagir contre la pudibonderie exagérée de l'époque victorienne et Maupassant a des qualités qui plairaient vraisemblablement à beaucoup de gens de l'autre côté du détroit.

§

Dans un précédent volume *The Garden of Kama*, Mr Laurence Hope interprétait en vers d'Occident les poèmes d'amour qu'il avait entendus et recueillis dans l'Inde; et l'on eût cru des poèmes originaux tant leur charme était profond et si irrésistible et ardente était la passion qui les animait. Cette fois, le poète nous fait contempler les étoiles du désert — — **Stars of the desert** — et il nous entraîne de la rivière des Perles à Fez jusqu'aux murs de Pékin, et du désert afri-

cain à la jungle. Parfois, il rêve en pleine mer, sur le pont du navire, il médite à Paris sur un portrait vu au Salon, ou sur un livre de Maeterlinck; d'autres fois, il songe aux amours de jadis, au *Droit du Seigneur*, ou il appelle *Istar-i-Sahara;* mais toujours ses vers expriment admirablement les paysages exotiques et les désirs de vie et d'amour qu'il traîne à travers le monde.

§

Mr. John Davidson est parfois un versificateur incorrect, et souvent un poète; il est parfois un critique judicieux, mais il n'est pas souvent un génial essayiste. En outre, il a fait quelques excellentes traductions du français et il adapta pour la scène anglaise le *Pour la couronne*, de M. François Coppée, et *La Reine Fiammette*, de M. Catulle Mendès.

Mr. Davidson publie maintenant ce qu'il appelle un **Rosary**, un chapelet. Nous dirons que c'est un pot-pourri de vers, de dialogues en prose, de paradoxes, d'aphorismes, de concetti, où il y a peu de choses tout à fait bonnes et où il y en a de réellement mauvaises. Mr. Davidson n'a pas le don de la généralisation; il s'achoppe au détail, se rattrape au paradoxe et culbute dans le parti pris — sans que sa verve en souffre.

§

En sa qualité d'excellent versificateur, Mr. William Watson s'inspire habituellement de ce qui horripile les poètes. Avec des sonnets soigneusement calqués sur les meilleurs modèles, il invective l'Europe qui laisse massacrer les Arméniens; quand Edouard VII monte sur le trône, M. Watson y va de son ode grandiloquente; pendant la guerre Sud-Africaine, il resta obstinément pro-boer et il exprima son chagrin en des poèmes divers, qu'il a rassemblés maintenant sous ce titre : **For Angland**, *Poems written during Estrangement*. La majeure partie de ce recueil est médiocre ; quelques pièces ont une noble allure et il y a même parfois quelques beaux vers.

Mr. Watson est toujours un habile versificateur.

§

Les excellentes biographies des *English Men of Letters*, publiées par Macmillan, sont riches de deux nouveaux volumes: **Crabbe**, par Alfred Ainger et **Fanny Burney** par Austin Dobson.

Le biographe de Crabbe, *canon* Ainger, est chapelain ordinaire du roi et il est réputé déjà par ses ouvrages sur Charles Lamb. Georges Crabbe est un des poètes les plus intéressants de la fin du XVIIIe siècle et du commencement du XIXe; il est fort peu ou fort mal connu en France, peut-être parce qu'il est tout particulièrement local : il eut une jeunesse très malheureuse et quand, grâce à Burke et à divers autres patrons, il fut à l'abri du besoin, il souffrit de sa dépendance. Il est réaliste et pessimiste : tout ce que la vie a de laid, de douloureux, de pénible l'attire, et il dépeint avec sincérité et minutie la vie des pauvres et des humbles. La vie villageoise, le vice et la misère des campagnes, la lie de la Société sont des sujets habituels pour Crabbe, et il tire de là des effets poétiques émus et émouvants. Ses descriptions sont souvent fastidieuses, mais elles sont d'une exactitude surprenante : il savait voir. C'est lui que Byron a appelé « Nature's sternest painter yet the best ». Les débuts de sa vie furent difficiles, mais quand il eut à sa disposition des revenus élevés, sa bonté lui fit les distribuer généreusement. Une vie du poète parut avec l'édition complète de ses œuvres, en 1834; elle était rédigée par son fils. Depuis, divers biographes se sont occupés de Crabbe, entre autres Sir Leslie Stephen, dans la 2e série des *Hours in a Library* (1876); le chanoine Ainger a eu l'heureuse chance de pouvoir ajouter quelques faits nouveaux à la vie du poète, et expliquer certains autres qui étaient restés obscurs. Le style du biographe est concis et agréable et ses appréciations sont d'un bon sens et d'un goût impeccables.

Bien qu'elle ait vécu jusqu'en 1840, Fanny Burney (Mme d'Arblay) appartient à la fin du XVIIIe siècle et la biographie que donne d'elle Mr. Austin Dobson est un parfait ouvrage; car Mr. Dobson connaît mieux que quiconque le XVIIIe siècle anglais, et son style a l'élégance et la grâce de cette époque; il est, en plus, un critique avisé et prudent, un érudit excellemment documenté. Fanny Burney est née en 1752, et sa renommée fut grande aux environs de 1780. Ses deux premiers romans surtout, *Evelina* et *Cecilia*, eurent une vogue extraordinaire. La jeune fille connut bientôt tous ceux qui, à la cour ou à la ville, étaient notoires, et, en 1786, elle devint « gardienne des robes » de la reine Charlotte, poste fort absorbant et ennuyeux qu'elle abandonna en 1791. Deux ans après, elle épousait un émigré français, le général d'Arblay, qu'elle suivit à Paris en 1802; elle vécut à Passy pendant

dix ans, après quoi elle retourna en Angleterre avec son fils. Plus intéressants maintenant que ses volumineux romans, sont ses *Diary and Letters*, publiés seulement en 1842-46; ce *Journal* et ces *Lettres* fourmillent d'anecdotes piquantes, de relations divertissantes et de portraits malicieux; la société anglaise y est fort curieusement dépeinte, mais il y a certainement des longueurs et bien des pages sans intérêt. Pour son volume, Mr. Austin Dobson s'est habilement servi de tous ces documents et après avoir lu sa biographie, on connaît intimement la spirituelle Mme d'Arblay.

§

La série *Golden Treasury*, que publie la maison Macmillan, vient de s'enrichir d'un nouveau volume : un choix des poèmes de Thomas Moore avec une introduction de C. Litton Falkiner. Les *Irish Melodies* et *Lalla Rook* représentent le meilleur aspect du poète et le choix est abondant dans ces deux recueils. Outre la table par titres, le volume contient, ce qui est souvent plus utile, un index alphabétique des premiers vers de chaque poème.

§

Les si amusantes *Just So stories*, de Rudyard Kipling, paraissent dans l'édition in-octavo avec une réduction des illustrations de l'édition in quarto, tout aussi attrayantes sous ce nouveau format. Une édition française illustrée, due à l'élégant traducteur M. Fabulet, a paru chez Delagrave.

§

Parmi les récentes publications de l'édition Tauchnitz, nous signalons : *His Majesty Baby and Some Common People*, par Ian Maclaren ; *Letters of a Self Made Merchant to his Son ; the Lady Paramount,* par Henry Harland; *The Five Nations* par Rudyard Kipling; *The Heart of Rome,* 2 vols, par F. Marion Crawford; *Adventures of Gerard* par A. Conan Doyle.

§

The Bibelot, la série de réimpressions éditée par Thomas B. Mosher, contient, dans ses trois derniers numéros, des *Lyrics,* de W.-E. Henley; *Ann, a Memory,* titre sous lequel sont réunis les divers passages où Thomas de Quincey relate la mélancolique rencontre de la petite prostituée d'Oxford Street; *A Christmas Garland,* recueil de poèmes sur Noël, par

Swinburne, Wm Morris, J.-A. Symonds, Tennyson, Selwyn Image, H.-P. Horne, etc.

§

Le même éditeur donne une superbe édition de **The House of Usna,** *a drama,* par Fiona Macleod. Il s'agit d'un drame poétique basé sur une des magnifiques légendes de l'Irlande, et dont Miss Macleod a tiré un superbe effet. Dans une préface fort intéressante, l'auteur disserte sur le mystère des silencieuses visites du Destin et sur l'émotion de la douleur au passage de la beauté. Le format et l'impression du volume sont ravissants.

§

Revues. — Un intéressant numéro du **Cornhill Magazine,** avec la seconde partie de *The Fond Aventure,* par Maurice Hewlett; des articles de Mortimer Mempes sur *Whistler the Purist;* d'Andrew Lang sur *Mr Whibley's Thackeray;* de W.-H. Hutton sur *Samuel Rawson Gardiner*, etc.

En compagnie de **The Monthly Review**, on peut faire un amusant *Second voyage to Laputa*, lire une bonne étude de Emil Reich sur *Theodor Mommsen* et se renseigner sur *Public Opinion and Macedonia*, grâce à MM. Noel et Charles Buxton.

Le sommaire de **The Fortnigbtly Review** invite à la lecture; on y trouve des articles variés sur la question des tarifs, sur Tammany, sur les Etats-Unis d'Europe, sur Mommsen, sur lord Wolseley, sur la biographie de Gladstone par John Morley, sur d'Annunzio, sur Hector Berlioz, etc.

Le troisième numéro de **The Independent Review,** offre un excellent choix d'articles captivants par W. B. Yeats: *Red Hanrahan*, par H.-F. Pelham : *Theodor Mommsen,* par G. M. Trevelyan : *The Latest View of History,* etc.

The World's Work offre cette fois son *Birthday number.* Voilà un an qu'existe ce superbe magazine illustré, consacré aux questions nationales et au progrès social ; ces douze numéros forment une collection unique dont l'intérêt ne peut vieillir. Tout ce qui s'est fait de notoire dans la politique, l'industrie, le commerce, les sciences, les arts, les lettres, a été traité excellemment dans les pages de ce magnifique recueil. Cette fois, il faut lire *Motors and Men*, par Henry Norman; *John. S. Sargent, portrait painter*, par Mrs. Meynell ; *The Mystery of Radium,* par J.-A. Harker, etc.

La **Review of Reviews**, si vigoureusement menée par Mr. W.T. Stead, contient, dans son numéro du 15 novembre, un article sur le tsar et l'arbitrage, une étude sur le duc de Devonshire et son rôle politique, et un long examen du livre du professeur Metchnikoff : *The Nature of Man.*

Au sommaire de **Pearsons** : *The Food of the Gods*, par H.-G. Wells.

Le numéro de décembre de **The Nineteenth Century** *and after* est d'un bout à l'autre fort remarquable. Les seize articles qu'il contient sont variés et intéressants à des points de vue différents ; on n'a que l'embarras du choix entre : *The Rival Empires*, par Edmond Dicey ; *Bristish East Africa*, par lord Hindlip ; *History and War Office Reform*, par J.-W. Fortescue ; *Impressions of Korea*, par R.-J. Farrer ; *The Administration of the National Gallery*, par C.-L. Eastlake ; *The Carlsbad Cure*, par H. Cunynghame ; *The Magpie*, par R.-B. Smith ; *Shifting Scenes in Rural Workhouses*, par Edith Sellers ; *Constable's Landscape*, par Frederic Wedmore ; *The Woman who toils in America*, par Mrs Frederic Harrison ; *Hammurabi's Code*, par le professeur Carl Lehmann, et la chronique du mois écoulé par Sir Wemyss Reid. Un article intitulé *English Style and Some French Novels*, par Mrs Margaret L. Woods, mérite une mention particulière. L'auteur recherche les qualités du style anglais à l'heure actuelle et se réjouit de l'influence française qui se fait sentir depuis quinze ou vingt ans. Elle parle ensuite de quelques romans français récents à l'occasion desquels elle dit d'excellentes choses ; le thème du romancier n'est plus l'amour, mais l'instinct ; les personnages sont maintenant pour la plupart des inconscients ou des êtres exceptionnels et l'auteur emprunte ses exemples et ses contrastes à *L'Inconstante*, le roman de Mme H. de Régnier, et à *La Maison du Péché*, de Mme Marcelle Tinayre. Elle fait de ce dernier ouvrage un long examen et sa conclusion est assez inattendue : « Je vois que *La Maison du Péché* a été traduite. Si j'étais empereur allemand de l'Angleterre, j'interdirais les traductions de romans français. Ceux qui sont suffisamment lettrés pour les apprécier doivent n'éprouver aucune difficulté à les lire dans le texte. Ceux qui ne savent pas le français ignorent sans doute aussi l'histoire et la littérature de la France, ses manières de penser et de vivre, ses conventions sociales différentes. Un lecteur anglais, ainsi ignorant, peut-

-il comprendre un roman français ? Au contraire, il ne peut que le mal comprendre. »

Les derniers numéros de *The Weekly Critical Review* contiennent les réponses à l'enquête sur le Roman contemporain. Articles de Remy de Gourmont : *La Femme naturelle*, *Les Survivants*, *Jules Lemaître ;* de Louis Dumur : *Alfred Capus ;* d'Arthur Blès : *Sea Stories ;* d'Ernest Newman : *Musicians and Poets*, *The Artist and the Critic* ; de Paul Acker : *M. Vincent d'Indy ;* de M. E. Poutney : *Whistler ;* de Alys Hallard : *Sully-Prudhomme ;* d'Arthur Symons : *The Painters of Brescia*, *Moretto ;* etc. A signaler aussi les amusantes caricatures hors texte de Réjane, de Kubelik, d'Isaye, etc.

HENRY-D. DAVRAY.

P.S.—Nous avons, dans notre dernière chronique signalé à tort comme étant du P. Gasquet l'article sur *La France et les Congrégations*, publié *en français* dans la *Quarterly Review*. Le Père Gasquet avait signé seulement une note concernant l'expulsion des moines anglais de Douai. Cette erreur n'enlève rien à l'intérêt de l'article, dû à une personnalité française qui a voulu garder l'anonyme.

LETTRES RUSSES

L'événement littéraire du mois est le livre intitulé *A l'Université* et signé d'un nom inconnu jusqu'à présent dans les lettres russes, M. Gueguidzé. L'auteur présente dans son livre, avec un talent que ses plus âpres critiques sont obligés de reconnaître, la vie, les mœurs et les aspirations de la jeunesse universitaire russe. Et c'est épouvantable. C'est encore, si possible, pire que ce que nous avons lu dans *V. Toumanié*, de L. Andreïeff — nouvelle qui valut, on se le rappelle, à son auteur, une véhémente lettre de la comtesse L. Tolstoï l'hiver dernier. M. Gueguidzé présente ses héros, les étudiants, sous l'aspect des pochards, des débauchés, des habitués des lieux de plaisir et de vice. Pas une revue, pas un journal ne passa sous silence ce livre cruel, fort, et d'une lecture attachante, malgré tout. Comme toujours, les journaux publièrent des lettres de protestations émanant de professeurs, d'universitaires, etc., et criant à la calomnie, à l'injustice et au scandale. Ces protestations n'eurent qu'un seul résultat : une plus grande vente du livre. Et cependant, que je sache, personne n'en a encore souligné le côté vraiment faible, l'esprit de

généralisation qui l'anime. Qui de nous ne sait qu'une partie de la jeunesse russe ne pense qu'au plaisir et à la débauche? Dans les pays où la vie est plus organisée qu'en Russie, les ébats de la jeunesse qui s'amuse ont pris une certaine forme : les *brasseries* et *commersches* allemands, les établissements du *Boul'Mich* en France. En Russie, où la vie publique n'est pas libre et dont beaucoup de ressorts se trouvent par conséquent faussés, les manifestations de la « *jeunesse qui s'amuse* » sont aussi plus grossières et plus répugnantes.

C'est ce que M. Gueguidzé nous montre dans son livre. Mais ce n'est qu'un petit coin de la vie de la jeunesse russe, et le tort de M. Gueguidzé est précisément de n'avoir regardé que ce coin. Il a l'air de ne point connaître les autres côtés de la vie de la jeunesse universitaire russe, ni les autres éléments de cette dernière.

Cependant, M. Gueguidzé a dû apprendre qu'il existe depuis des générations en Russie, dans *toutes* les Universités russes, une jeunesse laborieuse, studieuse, qu'on commence à connaître mieux, même à l'étranger ; qu'il existe une jeunesse universitaire qui, aux époques des grands désastres du pays (famine, épidémies, etc.), s'en va — abandonnant tout — porter secours au peuple malheureux, lui sacrifiant jusqu'à sa vie ; qu'il existe une jeunesse noble et généreuse, dévouée à l'idéal de justice et de liberté — jusqu'à la prison, jusqu'à l'exil, jusqu'à la mort... M. Gueguidzé a-t-il oublié ou ne connaît-il pas cette jeunesse universitaire russe ? Il aurait tort dans les deux cas.

Le second succès du moment, mais plus pur et dans un ordre d'idées plus sain, est la nouvelle pièce en 4 actes du prince V. Bariatinsky, la *Danse de la Vie*, jouée tous les jours sur la scène du Nouveau-Théâtre de Mme Lydie Yavorskaïa (princesse Bariatinsky).

La pièce commence par un ballet intitulé la *Danse de la Vie* — d'où le titre de la pièce — qu'on mime pendant une répétition chez la princesse Iziaslav-Bynsky et qui doit être joué par des amateurs au profit des victimes d'un incendie en province. L'auteur du ballet est un mondain, Bibi, et la maîtresse de la maison nous raconte dans une scène spirituelle le sujet de ce ballet, qui n'est qu'une turpitude sans idée, mais pleine de prétentions : nous y voyons un radja au sommet d'une montagne neigeuse, une jeune Grecque aimée du radja qui se jette tout à coup dans un précipice aux accents

d'un chœur qui chante : « Jamais, jamais, jamais ! » Après cela, c'est au tour du radja de mourir aux sons de ces « jamais, jamais, jamais » ; il est vrai qu'il avait reconnu, avant, sa Grecque dans une hirondelle. Il est vrai aussi que ce qui attire surtout les désœuvrés mondains dans ce ballet ce sont les danses mondaines et plutôt modernes : le cake-walk est absolument obligatoire.

C'est dans cette société mondaine, *Société de Secours Immédiats*, que tombe M. Radine, homme actif et dévoué à ses concitoyens qui du fond de sa province est arrivé à Saint-Pétersbourg pour y intéresser la Société au sort des victimes d'un épouvantable incendie. Il est ahuri à la vue de cette société et — imprudent — lui dit son fait. Il ne lui faut pas davantage pour perdre sa situation et la possibilité même d'être utile à ses concitoyens. Mais un brave homme — il y en a partout — le comte Koutchourguine, qui devient amoureux d'une brave jeune fille, la princesse Nadia Livinsky, dont il fait sa femme, lui offre le poste d'intendant de ses biens. Le point intéressant de la situation se trouve précisément dans les rapports respectifs de ces trois personnages. Radine catéchise la jeune princesse sur le vide de la vie mondaine, sur les intérêts supérieurs de la société, etc., et lui ouvre de larges horizons d'activité. La jeune fille l'écoute avec enthousiasme, ce qui provoque dans le *monde* des potins et des calomnies faciles à deviner. Le comte Koutchourguine, sous son extérieur léger et moqueur, porte un cœur noble et ferme, il aime la petite princesse Nadia, et par tous ces potins indignes est amené — même lui — à une explication avec Nadia. Elle le comprend et l'aime, tandis que Radine n'est à ses yeux qu'un maître, un conseiller, un professeur de vertu civique et sociale — trait essentiellement russe. Elle rend Radine sympathique au comte, et digne d'intérêt à cause des persécutions qui l'accablent. Le comte ne confie pas seulement à Radine la gérance de ses propriétés, mais, sous l'influence de Nadia, décide, une fois marié, d'aller avec sa femme vivre et travailler à la campagne, « qui sent si mauvais et où les hommes sont si mal mis ». Jusqu'à la fin, à cette heureuse fin, on ne sait pas quels sont au juste les rapports entre les trois principaux personnages ; d'un autre côté, *le beau rôle*, Radine, n'est pas présenté par l'auteur comme un héros, mais simplement comme un homme honnête et convaincu : c'est précisément cette écriture adroite, vive, alerte, ce réalisme de la *vie russe*, qui font de la dernière œuvre du prince V. Bariatinsky une des plus fortement conçues et

des mieux construites. C'est une satire des mœurs de la haute société, mais c'est aussi une page de la *vie moyenne* des honnêtes gens qui ne demandent pas mieux que d'être utiles à leur prochain, mais qui, n'étant pas des héros, généralement succombent sous le coup des *conditions de la vie russe*.

Un intérêt non moindre que celui qui a accueilli la pièce du prince Bariatinsky se manifeste à l'égard de la nouvelle œuvre de A. Tchekhoff, qui doit être jouée sur la scène du fameux Théâtre Artistique de Moscou, où l'on joue actuellement, avec un succès retentissant et une mise en scène qu'on n'avait encore vue nulle part, le *Jules César* de Shakespeare. C'est une pièce inédite, mais les journaux en parlent et commettent des indiscrétions.

Profitons-en pour en raconter le sujet à nos lecteurs. Elle s'appelle le *Jardin des Cerisiers*. L'affabulation, comme toujours dans les pièces de Tchekhoff, n'y joue pas un grand rôle. Il s'agit d'un ancien bien d'une famille noble qui passe dans les mains adroites et crochues des marchands; c'est la victoire de cette classe transitoire en Russie, où elle est stigmatisée du nom de « Koulatchestvo » (du mot *Koulak*, poing, exploitateur), rudiment de la bourgeoisie, classe d'usuriers, de gros « sacs », de « capitalistes campagnards », d'hommes sans cœur, ni pitié, — victoire d'ailleurs facile sur ce qui reste encore de l'ancienne noblesse de province insouciante et prenant la vie à la légère. Le bien, *l'ousadba*, appartient à la famille Ranevsky depuis des générations. La maison seigneuriale est séculaire, les meubles y sont séculaires, et il y a des serviteurs âgés de 85 ans. Le jardin de cerisiers, séculaire lui aussi, n'en est pas moins admirable. Dès le premier acte, par les fenêtres du salon, on l'aperçoit qui est en fleurs, riant au soleil matinal d'avril, avec sa couverture blanche. Toute la maison est en émoi: on attend le retour de la maîtresse, Mme Ranevsky, qui revient de l'étranger. C'est la principale figure de la pièce. Tchekhoff l'a travaillée avec un amour tout particulier, en créant une nouvelle figure dans sa galerie déjà riche des types de femmes. Un des personnages de la pièce l'appelle *femme légère*. Le fait est qu'elle change souvent d'humeur, toute pénétrée de l'instinct de *la joie de vivre* et d'une belle insouciance, apportant avec elle partout un arome de poésie et un rire argentin, étant capable de danser joyeusement ou de s'attrister poétiquement, lorsque l'orage du désastre final gronde déjà sur sa tête... Et voilà que le marteau de l'huissier va frapper le coup fatal, et son nid

qu'elle aime à la folie va passer dans des *poings* étrangers, et elle-même, elle va se trouver à la rue.

Elle n'est plus jeune. Elle frise la quarantaine. Son passé est bien chargé. Elle avait depuis longtemps quitté son mari. Elle est partie avec sa fillette, Ania, pour Paris, où elle a vécu de longues années avec un Français. Elle n'y a pas connu de bonheur non plus, mais n'a pas perdu sa joie de vivre, ni sa « légèreté ». Elle apporte cette joie avec elle, elle introduit quelque chose de gai, de bon dans cette vieille maison seigneuriale qui est en train de tomber, de disparaître dans l'abîme de la convoitise du *Koulak*, dans le *sac* démesuré de Lopakhine qui est là présent, lui-aussi. C'est presque un lettré, et il raconte lui-même en plaisantant que son père, un serf, un moujik, un imbécile, le frappait toujours à la tête avec ce qui lui tombait sous la main, et cependant le voilà un homme important, arrivé. Et, en effet, il est reçu dans la maison, en égal. On l'y traite en ami. Il est presque fiancé à la fille adoptive de Mme Ranevsky, la jeune et laborieuse Varia, nature sérieuse, profonde. Mais il ne cache pas et les autres ne se méprennent pas sur ce qui va arriver: l'orage qui menace la maison c'est lui qui l'apporte; c'est lui qui va dévorer cette nichée d'une famille noble et détruire à jamais avec le *jardin des cerisiers* sa poésie touchante. Les Ranevsky s'y résignent, comme à une chose fatale, comme à une force de la nature. Cela est inéluctable, et Lopakhine, bien que *canaille*, est « tout de même un brave homme »: c'est là le point tragique du drame, comme il l'est dans la vie. Lopakhine prévient sans ambages Mme Ranevsky que l'adjudication va avoir lieu et lui donne même des conseils: diviser la propriété en lots, couper la moitié du jardin des cerisiers, et ainsi de suite; alors lui-même, Lopakhine, lui viendrait en aide, lui prêterait encore de l'argent.

A côté de ces figures principales, nous en voyons dans la pièce de M. Tchekhoff plusieurs autres. Ania, jeune fille de dix-sept ans, âme tendre, fine, déjà prise par la fatigue de sa mère, par l'air de Paris, mais aspirant en même temps à quelque chose de profond, de fort, de véritablement beau, telle Nadia de la pièce du prince Bariatinsky. En face d'elle nous trouvons l'étudiant Trofimoff, de ces étudiants *sur le tard*, tels qu'on les trouve parfois en Russie, qui n'ont pas pu achever à temps leurs études pour des *causes indépendantes de leur volonté*, âme droite, opinions extrêmes, morale claire. Il est très lié avec la famille Ranevsky, parce qu'il fut le cama-

rade et l'ami du fils de Mme Ranevsky qui est mort noyé. On entrevoit, entre lui et Ania, les premiers germes d'un amour pur et sain. Une figure intéressante est aussi Tchaïeff, le frère de Mme Ranevsky, grand seigneur, mais aussi grand enfant, un vaincu de la vie, qui à ses rudesses et à ses coups ne peut répondre que par les larmes.

Autour de ces personnages gravite tout un monde de figures *tchekhoviennes* palpitantes de vie, c'est-à dire comiques et douloureuses à la fois. Après l'exposition claire et nette du premier acte, nous sommes, au second, dans un coin perdu et abandonné du village, le cimetière avec sa petite chapelle en ruines, ses pierres tombales s'émiettant en poussière. Au loin, on voit les allées du jardin et la maison seigneuriale. Les habitants de cette vieille maison y viennent pour causer, les uns d'amour, les autres de la ruine qui approche à grands pas et contre laquelle ils ne savent ni ne veulent lutter : on les dirait victimes d'un fatalisme oriental.

Et la ruine vient au troisième acte, dont l'action se passe dans la ville, où sont arrivés presque tous les habitants de la vieille maison.

Ils sont descendus dans un hôtel quelconque.

Et voilà qu'aux sons grêles d'un petit orchestre de province, dans ces âmes insouciantes se réveille et éclate un désir violent de s'amuser, une *joie de vivre* insurmontable. Ce n'est pas une attaque d'hystérie, encore moins une crise de désespoir. Mais tout simplement : « Pourquoi ne pas s'amuser un brin ? » Et pendant qu'à la salle des ventes ou chez le notaire se décide le sort de la *vieille maison* et du *jardin des cerisiers*, ici, à l'hôtel de quatrième ordre, l'on danse en attendant les nouvelles de la vente. L'on danse aux sons grêles d'un orchestre enroué et aux rires argentés des dames. Surviennent Tchaieff et Lopakhine. Les danses et les rires tombent à l'instant même.

— Eh bien?

— Vendu. Plus de jardin des cerisiers.

— Mais qui est l'acheteur?

— Moi ! répond Lopakhine, insolent et confus. Et, un peu ivre, il parle encore de son père, serf, moujik, idiot, qui le frappait à la tête avec tout ce qui lui tombait sous la main, ce qui n'empêcha pas qu'il fût là, qu'il prît la propriété des Ranevsky. En serait-il étonné, le paternel !

Et ce discours ne provoque ni révolte, ni protestation, ni rancune. Mme Ranevsky pleure doucement pendant qu'il la

console passivement sans donner d'espoir, sans promesse aucune... Et c'est navrant, c'est mortellement lugubre et triste.

Le quatrième acte nous ramène pour la dernière fois dans la *vieille maison* qu'on est en train d'abandonner complètement. Les pièces sont vides. Les meubles sont emballés, les paquets sont faits. La nichée est désolée. Et déjà par les fenêtres on voit l'impatient Lopakhine faisant couper par les ouvriers les arbres du *jardin des cerisiers*, ce qui ne l'empêche pas de faire servir le champagne pour les adieux. Madame Ranevsky et Tchaïeff, tels de grands enfants, pleurent dans les bras l'un de l'autre. Et au bruit de ces pleurs on sent que quelque chose se brise. Une vie finit, une autre va commencer, et dans cette autre *le jardin des cerisiers* est de trop, et c'est bien qu'on le coupe. Le vieux ne va pas avec le neuf. Pourtant si ! Car Varia reste avec Lopakhine. Il va l'épouser : ils s'aiment, bien qu'il n'ait « pas encore fait de proposition ». « Il est si occupé ! » l'excuse Varia elle-même ! Mais il est temps de partir et on va fermer la maison jusqu'au printemps prochain. C'est fait. Et le silence, grand, souverain, entre dans la maison abandonnée, lorsque tout à coup l'on ne sait de quel coin apparaît, se traînant à peine jusqu'à la porte cadenassée, le vieux serviteur, âgé de 85 ans, et il frappe faiblement à cette porte, tel un enterré vivant au couvercle du cercueil, et de ses vieilles lèvres glissent avec efforts ces paroles : « Vous avez oublié un homme ! »....

En même temps que la pièce de Tchekhoff, sont attendues avec impatience une nouvelle pièce de Gorky et un nouveau roman du comte Tolstoï : *Hadji-Mourat*, que l'illustre écrivain a commencé il y a à peu près... un demi-siècle et auquel il met amoureusement la dernière main. Mais si nos informations sont exactes, le comte Tolstoï est décidé à ne pas publier *Hadji-Mourat* avant sa mort : il n'y en aura par conséquent de publié avant que des pages détachées, distraites et copiées par des amis et admirateurs indiscrets. Quant à la pièce de Gorky, il paraît qu'elle n'est pas encore sortie de chez son auteur, qui la soumet à de laborieuses corrections et retouches.

Il arrive une bien bonne histoire à Gorky. Tout le monde a pu lire dans presque tous les journaux d'Europe et d'Amérique une *autobiographie* de Gorky *en quelques lignes*, une espèce de *curriculum vitæ*, ainsi conçue : « Je suis entré en 1878 comme élève chez un cordonnier » etc... Or il se trouve ue cette autobiographie est apocryphe. Un des nombreux

biographes de Gorky explique que cette *autobiographie* avait bien été écrite par lui et placée en tête d'une brochure sur les « caricatures et anecdotes sur Maxime Gorky », comme une sorte de *table* des principaux faits biographiques de l'écrivain. Des publicistes qui ne doutent de rien accaparèrent cette table, y substituèrent partout la première personne à la troisième et donnèrent ainsi une simple table des matières pour une autobiographie. C'est bien simple, comme on le voit.

Un grand bruit se fait aussi à l'heure présente autour de *La Maison n° 13* de M. Korolenko, dont les fêtes jubilaires ne sont pas encore terminées. C'est un récit emprunté par l'auteur aux événements tragiques qui se déroulèrent au printemps dernier dans la ville à présent tristement célèbre de Kichineff. On l'a publié et répandu clandestinement en Russie. Le talent de Korolenko y apparaît dans tout son éclat : la profondeur shakespearienne, l'horreur dantesque, y sont mêlées à la mélancolie et à la triste ironie de Tourguéneff. Mais Korolenko ne s'est pas borné à son rôle de conteur : comme dans beaucoup de ses dernières œuvres, il y apparaît aussi comme publiciste et s'élève avec force contre les massacres, contre la haine des races, contre les préjugés confessionnels. Il termine par ces lignes :

« Je n'avais pas l'intention de préconiser une solution de la question juive. Mais si j'étais un des millionnaires juifs qui semblent s'occuper de la question, je n'aurais pas hésité à essayer l'expérience sociale suivante : j'aurais transporté, sinon tous, au moins la grande majorité des juifs des lieux de *pogromes*. J'aurais rendu aux riches leurs fortunes perdues et aux pauvres de quoi vivre à l'aise pourvu qu'ils consentissent à émigrer. Et lorsque du dessous de la couche du capital juif ainsi écarté eût apparu le capital chrétien et même patriotique sans alliage ni mélange; lorsque M. Krouchevane n'eût plus eu de moyen de créer de sombres légendes de meurtres rituels et que les usuriers et les accapareurs se fussent promenés en habit à l'européenne ; il faut croire qu'alors on eût vu clair dans l'affaire. On eût compris combien il est possible de résoudre de telles questions par les assassinats, par les *pogromes*, par les meurtres des pauvres vitriers et cochers juifs qui gagnent leur pain amer par un labeur aussi dur que celui de leurs camarades chrétiens. »

Après les lettres de Tolstoï, Gorky et autres écrivains russes que la presse mondiale a publiées à l'époque, la *Maison n° 13* de Korolenko dégage définitivement la société russe, dans ce

qu'elle a de plus noble et de plus honnête, des responsabilités qu'elle eût pu encourir lors des tristes événements de Kichineff, dont l'émouvant épilogue se joue à l'heure qu'il est dans ce chef-lieu de la Bessarabie.

E. SÉMÉNOFF.

P. S. — J'ai le devoir — et je le fais avec plaisir — de signaler à nos lecteurs, parmi les publications russes que nous avons reçues au *Mercure*, toute la collection du *Mir Iskousstva* (*Le Monde de l'Art*) pour 1903, ainsi que le livre remarquable du poète russe de grand talent Valery Brussoff, recueil de poésies intitulé *Urbi et Orbi*. La place nous manque malheureusement pour en parler comme nous le voudrions. Disons seulement et en attendant que dans le No 9 du *Mir Iskousstva*, comme toujours artistiquement présenté, nous avons lu avec plaisir une étude de M. Mayergraefe sur l' « Art moderne français ».

PUBLICATIONS RÉCENTES

Bibliophile. —*Pantagruel*, fac-similé de l'édition de Lyon, François Juste, 1533, d'après l'exemplaire unique de la Bibliothèque royale de Dresde ; introduction de Léon Dorez et Pierre-Paul Plan; « Mercure de France », 20 francs.

Histoire. — Franck Alengry : *Condorcet*, guide de la Révolution française; Giard, 14 fr.— F. A. Aulard : *Recueil des actes du Comité de Salut public*, tome XV; Leroux, 12 fr. — L. Bonneville de Marsangy : *Madame de Beaumarchais*, d'après sa correspondance inédite ; Calmann-Lévy, 4 fr. — Liard-Courtois : *Souvenirs du bagne;* Fasquelle, 3.50. — Jean Jaurès : *La Constituante*, 1789-1791 ; J. Rouff, 10 fr.; *La Législative*, 1791-1792; J. Rouff, 7 50; *La Convention*, t. I, 1792; J. Rouff, 10 fr.; *La Convention*, t. II, 1792-1794; J. Rouff, 12.50. — Conrad de Mandach : *Le Comte Guillaume des Portes*, 1750-1823; Perrin, 7.50. — Dr Ph. Maréchal : *La Révolution dans la Haute Saône;* Champion, 12 fr. — Arsène Thévenot : *Notice généalogique et biographique sur le conventionnel Danton et sa famille*, annotat. de Victorien Sardou ; Arcis sur-Aube, Bonnat, 1 fr. — *La Macédoine et les Réformes ;* Athènes, Impr. Sakellarios.

Littérature. — Gaston Deschamps : *La Vie et les Livres*, 5e série ; Colin, 3 50. — Victor Giraud : *C. A. Sainte Beuve. Table alphabétique des premiers Lundis, nouveaux Lundis et Portraits contemporains;* Calmann-Lévy, 3.50. — Albert Grimaud : *La Race et le Terroir;* Anthologie des Poètes du Clocher; Petite bibl provinciale. — Gabriel Hanotaux et Georges Vicaire : *La Jeunesse de Balzac, Balzac imprimeur et fondeur de caractères*, 1825-1828; Ferroud, 25 fr. — *L'Âme Latine. Nos Maîtres;* Toulouse, « L'âme Latine ».

Occultisme. — Falcomer : *Phénoménographie ;* Libr. des Sciences psych., 1.50. — M. Sage : *Le Sommeil naturel et l'hypnose ;* Alcan.

Pédagogie. — C.-A. Laisant : *L'Education fondée sur la science ;* F. Alcan, 2.50. — Georges Leygues : *L'École et la Vie ;* Calmann-Lévy, 3.50.

Philosophie. — A. Bossert : *Schopenhauer, l'homme et le philosophe ;* Hachette. — Ossip-Lourié : *Le Bonheur et l'Intelligence ;* Alcan, 2.50. — Anna Wallenberg : *Paradoxes philosophiques,* trad. du suédois ; Libr. de l'Art Indépendant.

Poésie. — Clovis Hugues: *Les Roses du Laurier ;* Fasquelle, 3.50. — Jacques Langlois : *La Chanson des Champs ;* Victord Havard. — Marcelle Ooster : *Les Heures sereines,* Lettre-préface de Sully-Prudhomme; Victor-Havard, 3 fr. — Moritz Wrongel : *La Souveraine Chimère ;* Genève.

Publications d'Art. — Philippe Auquier : *Puget ;* Laurens. — Elie Faure : *Velasquez ;* Laurens. — Fierens Gevaert : *Van Dyck ;* Laurens. — Albert Guillaume : *Pour quand il pleut,* cent dessins ; Simonis Empis, 3.50. — Camille Mauclair : *Idées vivantes ;* Libr. de l'art ancien. — Jules Momméja : *Ingres ;* Laurens.

Roman. — Léonide Andreief : *Le Gouffre,* trad. du russe par S. Persky ; Perrin, 3.50. - René Bazin : *Récits de la Plaine et de la Montagne ;* Calmann-Lévy, 3.50. — F.-A. Beyerlein : *Iéna ou Sedan,* trad. de l'allemand par Joseph Schrœder et P.Bruck-Gilbert ; Tallandier, 2 vol., 7 fr. — Arthur Colson : *En herbage ;* Liège, Wathelet. — Judith Gautier : *Le second rang du collier ;* Juven, 3.50. — Ernst Georgy : *La Libératrice,* adapt. de l'allemand par Fay Petit; Taillandier, 3.50. — Heimburg : *Le Roman d'une Orpheline,* trad. de l'allemand par V. Tissot ; Hachette. — Edmond Jaloux : *Le Triomphe de la Frivolité ;* « L'Ermitage », 2 fr — Marius-Ary Leblond : *Le Secret des Robes ;* Fasquelle, 3.50. — Georges Lechartier : *Où va la Vie ?* Fontemoing, 3.50. — Dr Gabriel Legué : *La Messe noire ;* Fasquelle, 3.50. — Pierre Lelong : *Ma Chanson ;* Victor-Havard, 3 50. — Auguste Lepage : *Le Collier de Diamants ;* Bernard, 0.60. — Auguste Lepage : *Le Roman d'une Ambitieuse ;* Bernard, 0.60. — *Le Livre des mille nuits et une nuit,* tome XIV, trad. de M. J.-C. Mardrus ; Fasquelle, 7 fr. — Léon Paschal : *Jeanniot ;* Bruxelles, Weissenbruch. — Pierre Rosegger : *Gabriel Heidepeter,* scènes de la vie styrienne ; Fontemoing, 3.50. — Saint-Georges de Bouhélier : *Julia ou les relations amoureuses ;* Fasquelle, 3.50. — Sanborne Gama : *Cœurs saignants ;* Messein, 3 50. — Jacques Sautarel : *Le Pacte ;* « Le Libertaire ». — Jean Schlumberger : *Le mur de verre ;* Ollendorff, 3.50. — Senac de Meilhan : *L'Émigré,* publié par Casimir Stryienski et Frantz Funck-Brentano ; Fontemoing, 7.50. — Louis Michel y Serentant : *L'Idole monstrueuse ;* Ollendorff, 3.50. — Charles Teilhac : *Le Monde et la Faute ;* Tillié, 3.50. — Gustave Tillié : *Une Fille au Vatican ;* Tillié, 3.50. — Jean Vignaud : *Les Amis du Peuple ;* Fasquelle, 3.50. — Maurice de Wlaminck : *Tout pour ça ;* Offenstadt, 3.50.

Sciences. — Dr Auguste Eymin : *Médecins et Philosophes ;* Storck. — Camille Flammarion : *Astronomie des Dames ;* Flammarion, 3.50. — J. W. Gibbs : *Diagrammes et surfaces thermody-*

namiques; Naud. — Gabriel et Adrien de Mortillet : *Musée préhistorique*, album de 105 planches; Schleicher. — Mme Alexandra Myrial : *De l'Entraînement physique dans les sectes yoguistes;* Paris, rue de l'Ecole-de-Médecine.

SOCIOLOGIE. — L. Cazamian : *Le Roman social en Angleterre, 1830-1850;* Soc. nouv. de librairie, 7.50. — C. Coignet : *Où allons-nous?* Paulin, 1 fr. — Paul Ghio : *L'Anarchisme aux Etats-Unis;* Colin, 2 fr. — Abbé Félix Klein : *Quelques motifs d'espérer;* Lecoffre. — P. Louis : *Les Etapes du Socialisme;* Fasquelle, 3.50. — Eugène de Roberty ; *Nouveau programme de sociologie;* Alcan, 5 fr — Léon Tolstoï : *Conseils aux dirigés*, trad. par Halpérine-Kaminsky ; Fasquelle, 3.50.

THÉATRE. — E. Butti : *Lucifer*, drame en 4 actes, traduit de l'italien; Lib. Théâtrale, 2.25. — Ed. Hosemann : *Le Duc*, comédie en 5 actes; Stock, 2 fr. — Guillaume Rovetta : *L'Ecole du Déshonneur*, drame en 3 actes, trad. de l'italien; Librairie Théâtrale, 2 fr.

MERCURE.

ÉCHOS

Une lettre de M. Stuart Merrill. — Une lettre de M. Adolphe Retté (à propos des *Temps héroïques du Symbolisme*). — Une lettre de M. Maurice Denis (à propos des *Notes sur l'Ecole dite de « Pont-Aven »*). Le nouveau comité des Indépendants. — Un cours sur le roman moderne. — Le prix Goncourt. — *Le Donneur d'Illusions*. — *Athena*. — Publication du *Mercure de France*. — Une protestation. — La flore du Sahara.

Une lettre de M. Stuart Merrill.

Paris, 2 décembre 1903.

Mon cher Vallette,

Dans le dernier numéro du *Mercure*, Mme Lucile Dubois, sous la rubrique *La France jugée à l'Etranger*, a traduit un article de M. Ruben Dario paru dans la *Nacion* de Buenos-Ayres. Celui-ci m'y citait assez longuement, et cette citation, traduite du français en espagnol par M. Ruben Dario, a été retraduite de l'espagnol en français par Mme Lucile Dubois. Il en résulte quelques inélégances de langage auxquelles un écrivain reste toujours sensible. Donc, tout en remerciant Mme Lucile Dubois d'une traduction qui est, dans les circonstances, aussi exacte que possible, je tiens à dire que le texte cité n'est pas intégralement le mien.

Bien à vous,

STUART MERRILL.

§

Une lettre de M. Adolphe Retté.

Fontainebleau, 6 décembre 1903.

Mon cher Vallette,

L'article de Mazel, sur les *Temps héroïques du Symbo-*

lisme, publié dans le dernier *Mercure*, me paraît fort bien fait. Je lui sais gré du bien qu'il a dit de mon livre et surtout de l'émotion avec laquelle il parle de cette admirable période où nous combattions tous, avec tant d'ardeur, pour la Beauté.

Permettez-moi cependant d'y faire quelques observations sur des points de détail.

1° La plaisanterie faite à Bernard Lazare, à propos des *Ennéades* de Plotin, a, paraît-il, pour auteur, M. Bélugou et non Paul Masson. C'est ce qui ressort d'une lettre que Mazel m'écrivit à ce sujet et que j'ai sous les yeux. Quand je l'ai reçue, mon livre était tiré : je n'ai pu rectifier.

2° En parlant de Le Cardonnel comme d'un *disparu*, je n'ai nullement voulu faire entendre qu'il était perdu pour la littérature. Bien au contraire, puisque le chapitre que je lui ai consacré se termine par le vœu qu'il « revête de nouveau la pourpre étoilée des lyriques » et qu'un éditeur réunisse ses poèmes en volume. Ce vœu s'est en partie réalisé puisque, depuis que mon livre a été écrit, le *Mercure* a publié de lui des vers admirables. Je m'en réjouis fort et je souhaite qu'ils soient suivis de beaucoup d'autres d'une aussi pure beauté.

3° Mazel me semble mal servi par sa mémoire quand il estime que j'exagérai en parlant des oppositions que le symbolisme eut à subir. D'ailleurs, c'est surtout sur le caractère de ces oppositions que j'ai insisté. A cet égard, certain article de M. Sully-Prudhomme cité par moi me paraît significatif. Il est vrai que nous avons triomphé de tous ces mauvais vouloirs et que personnellement je n'ai pas à me plaindre d'être aujourd'hui méconnu. Mais plusieurs des nôtres n'en pourraient dire autant. C'est pour ceux-là que j'ai tenu à dénoncer la mauvaise foi de quelques-uns de nos adversaires.

Cela dit, laissez-moi, je vous prie, spécifier que si mon livre contient quelques errreurs de faits, cela tient à ce que la plupart des souvenirs que j'y ai ressemblés remontent à une douzaine d'années. J'accueillerai avec reconnaissance toute réclamation fondée et je rectifierai dans la prochaine édition. Ces erreurs sont, du reste, de peu d'importance, et je ne crois pas qu'on puisse m'en signaler beaucoup.

Quant à l'esprit général de mon livre, j'estime — quoique certains prétendent le contraire — qu'il est à la gloire du symbolisme.

Cordialement à vous.

ADOLPHE RETTÉ.

§

Une lettre de M. Maurice Denis.

10 décembre 1903.

Monsieur,

Permettez-moi de rectifier une erreur ou deux qui se sont glissées à mon sujet dans l'article d'Emile Bernard sur l'Ecole de Pont-Aven. Je crois en avoir déjà fait la remarque à Emile Bernard lui-même, à propos d'un article paru dans une *Revue Egyptienne :* il a tort de me vieillir pour rajeunir Gauguin. J'étais encore au collège que déjà Gauguin avait peint l'admirable et « synthétique » série de la Martinique (1887).

Sans prendre parti, ni décider d'ailleurs qui a « inventé », de Gauguin ou de Bernard, le Cloisonnisme, le Synthétisme, etc., j'affirme que c'est l'œuvre de Gauguin, que c'est l'enseignement de Gauguin, à nous transmis par Sérusier, qui eurent sur Bonnard, sur Ibels, sur Ranson et sur moi, à l'Académie Julian, l'influence décisive. C'est Gauguin qui fut pour nous *le Maître*.

Il est absolument inexact que j'aie « produit avant Gauguin une œuvre originale », que j'aie illustré *Sagesse* avant d'avoir subi son influence libératrice. J'ajoute que Ranson, Bonnard, Roussel, etc., étaient en 1888 aussi éloignés que moi des idées d'art qui nous ont depuis réunis.

« Sérusier seul se cherchait encore, » écrit E. Bernard. Or tous ceux qui fréquentèrent l'Académie Julian savent que c'est Sérusier qui le premier nous révéla le nom et la doctrine de Gauguin (en octobre 1888).

Peut-être la part de Sérusier dans l'élaboration de nos théories est-elle plus considérable qu'on ne l'imagine d'ordinaire. C'est pour la bien marquer, que je me suis déclaré plusieurs fois élève de Sérusier. Mais, de l'aveu même de Bernard, n'est-ce pas Gauguin seul qui a formé Sérusier ?

Au surplus, j'estime que les œuvres de Gauguin, dont la plupart sont datées, forment un ensemble d'une qualité et d'une logique interdisant tout soupçon de plagiat. J'avais proposé jadis (dans la *Revue Blanche,* 1892) une solution au débat. — Em. Bernard y répond dans le paragraphe « Echappatoires ».

Je laisse aux fidèles amis de Gauguin, Paul Sérusier et Charles Morice, qui eux aussi sont renseignés, le soin de pré-



ciser leurs souvenirs et d'en tirer un ensemble historique enfin conforme à la vérité.

Agréez, Monsieur, mes sentiments les plus distingués.

MAURICE DENIS.

§

Le nouveau comité des Indépendants. — La Société des Artistes Indépendants vient de renouveler son comité, dont le bureau a été ainsi constitué : MM. Valton, président ; Signac et Ottoz, vice-présidents ; Séguin, secrétaire ; Matisse, secrétaire-adjoint ; Périnet, trésorier ; Mellerio, délégué à la Presse.

Les adhésions et demandes de renseignements doivent être adressées à M. Périnet, trésorier, 47, rue Crozatier.

§

Un cours sur le roman moderne. — M. Robert Scheffer commencera en janvier un cours sur le roman moderne à l'Ecole des Hautes Etudes.

§

Le prix Goncourt (5.000 francs) a été donné à M. John-Antoine Nau, pour son roman *Force ennemie,* paru dans la Bibliothèque de *La Plume.*

§

Le Donneur d'Illusions est le titre d'une pièce en trois actes, en prose rythmée et en vers, à laquelle travaille M. P.-N. Roinard.

§

Athena, revue d'art et de littérature, qui paraît depuis huit ans à Lyon, vient de confier à l'un de ses collaborateurs, M. Gabriel Clouzet, les fonctions de directeur à Paris (1, rue du Mont-Cenis).

§

Publications du « Mercure de France ».

PANTAGRUEL, fac-similé de l'édition de Lyon (François Juste, 1533), d'après l'exemplaire unique de la Bibliothèque Royale de Dresde. Introduction de Léon Dorez et Pierre-Paul Plan. Volume petit in-8 tiré à 250 exemplaires numérotés sur vélin d'Arches, dont 50 hors commerce, 20 francs.

§

Une protestation. — Nous avons dernièrement adressé quinze mille catalogues à différentes catégories de personnes lettrées. Nous avons reçu la lettre suivante :

« Monsieur,

« Nous protestons avec indignation contre l'envoi qui nous a été fait du catalogue des publications du *Mercure de France.* — Nous l'avons jeté au feu. — En vérité, pour qui nous prenez-vous ?

« L'aumônier du Bon Pasteur,

L. LEFÈVRE.

« L'aumônier de Sainte-Anne,

« F. GOINEAU. »

§

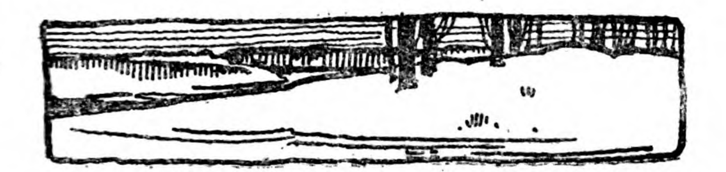
La Flore du Sahara. — Du *Figaro*, 16 décembre, premier Paris sur la question marocaine :

« ... Car, à cette époque, le Sahara était encore fertile de tout son inconnu. »

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo, 7



ÉMILE VERHAEREN

LA SURVIVANCE FLAMANDE DE L'ESPAGNE

—

Des Symbolistes, Emile Verhaeren est à peu près le seul que saluent avec un enthousiasme spontané les jeunes poètes ou critiques des nouvelles écoles qui cependant attaquent le Symbolisme pour des caractères plus éclatants chez lui que chez aucun autre. On ne saurait que s'en féliciter. En dehors même des questions d'écoles, c'est une joie de le voir apprécier par tous les vrais poètes, depuis les plus célèbres parmi ses frères de rythmes, comme M. Henri de Régnier, jusqu'aux plus jeunes talents, comme M. Jean-Louis Vaudoyer, dont la grâce se rafraîchit à de tout autres sources. C'est qu'il est une individualité passionnée qui fond au creuset de son âme ardente les inspirations et les sentiments les plus opposés, les plus anciens et les plus modernes, les plus personnels et les plus généraux, et que ce que tous subissent en lui c'est la passion, cette force altière qui, par ses dédains mêmes, oblige à l'admiration et contraint l'amour, et dont on finit par accepter jusqu'aux fiévreux égoïsmes, jusqu'aux outrances fières.

I

Il y a en lui quelque chose de grandiose qui le dépasse lui-même et dépasserait la personnalité la plus cornélienne, et qui ne peut que retenir toutes les attentions. Il est, en effet, extrêmement émouvant de voir certaines civilisations qui ont ébloui l'univers de leur faste, après avoir été ensevelies aux cendres de l'histoire, se survivre encore dans la poésie — dans une poésie triomphale aux éclats de laquelle elles reprennent leur splendeur, — se résumer en un homme, et se représenter à nous non plus seulement par des monuments et des ruines, mais par un être vivant, mobile et enthousiaste — par celui de tous les êtres vivants qui est le plus émouvant, le poète, éphémère et éternel. Ce qui fascine en Émile Verhaeren, c'est tout ce qui brûle d'Espagnol en lui, c'est l'Espagne admirable et maudite de Charles-Quint et de Philippe II, cet épanouissement en fleurs d'or et de feu du moyen-âge féodal et catholique. Son œuvre entière dresse une Espagne noir et or, en l'architecture de ses vers grandiose et sombre comme un Escurial, Escurial opaque dont toutes les fenêtres, au coucher de soleil, éclatent d'or sur la façade déjà enlinceulée de nuit. Le mot *or* revient à chaque page dans ces vers qui se déploient et évoluent en escadres de galions revenant d'Amérique par à travers les Atlantiques tempêtueux. Le poète jongle avec ce mot *or* comme avec une rime royale dont son cerveau est héréditairement hanté. Ce mot, qui ne présente plus, au contraire, qu'une image banale aux esprits contemporains, a gardé tout son feu dans cette imagination espagnole qui, parmi les sujets modernes, en *Les Forces tumultueuses*,

chante La Bourse et Le Banquier à côté de L'Utopie et de La Science. Pour M. Verhaeren, l'Art est « un monument d'or » comme La Bourse est « le monument de l'or ». Les cercueils mêmes sont d'or. Rome est le colombier d'or des croyances. Les moines « s'étalent tout en or » dans les fêtes civiles, splendides comme les héros « au bout de leur existence en or et en tempête », et dans ses visions il met des corsets d'or aux gouges. Il nombre avec des chiffres d'or les pages de l'histoire où Arteveld brandit la révolte, « suprême allumeur d'or parmi des incendies ». Et le métal primordial étincelle encore à ses yeux dans toute la nature, y tenant le même rôle capital que dans la société : « un tressaillement d'or court au ras des moissons »; été et automne sont également riches en or — « le baiser d'or de midi, le vent d'or de l'automne » —. Lorsque le soleil s'éteint, le ciel s'allume « de l'or errant des étoiles perdues ». Et quand il regarde même l'incolore avenir, il y voit un âge régi par des « lois d'or ». Dans notre civilisation contemporaine orientée vers des aubes douces et édéniques, ce mot est devenu étranger et lointain et ne garde plus pour nous qu'une poésie exotique : l'exotisme espagnol de l'or, métal que l'Espagne allait chercher en ses Indes et qui pendant des siècles perpétua en l'esprit des plus ignares européens la vision et le désir de l'Amérique.

Or, feu. Toute l'œuvre de M. Verhaeren reflète les grands incendies de la domination impériale, le Brabant mis à feu et à sang par le duc d'Albe. Ses visions, contractées puis soulevées et déchirées en flammes, sont les visions du fils d'un peuple, ivre et tourmenté, qui a été contraint par ses maîtres à danser autour des bûchers allumés par l'Inquisition,

étourdissant sa fureur dans l'orgie. S'il y a, particulièrement en ses premiers poèmes, quelque chose d'excessif et de morbide et de malsain, une hystérie de spasmes, et de l'énervement jusque dans les cris de joie, c'est que cette joie rappelle celle de foules godaillant pour oublier les massacres continuels, ainsi qu'il apparaît dans les grandes kermesses peintes avec une outrance tragique par Breughel d'Enfer. Il faut constater chez lui, à cette époque des *Bords de la route*, une nervosité exaspérée :

A tout jamais mortes, mes fermetés brandies!
Mes poings? flasques; mes yeux? fanés; mes orgueils? serfs;
Un sang coulait, péniblement, jusqu'à mes nerfs
Et comme de suçoirs gluaient mes maladies.

Et maintenant que je m'en vais vers le hasard...
Dites, le vœu qu'en un lointain de sépulture,
Comme un marbre brûlé de gloire et de torture,
Rouge éternellement se crispera mon art...

(1887.)

toutes exaspérations qui devaient amener à une lassitude générale de l'être trop voisine de l'épuisement :

... se futiliser le cœur intègre,
Et plein de sa folie allègre,
Regarder loin vers l'horizon fallace,
Aimer l'écho parce qu'il n'est personne,
Et lentement traîner son pas qui sonne
Par les chemins en volute de l'inutile...
Passer et ne pas trop s'arrêter au passage;
Ne jamais repasser du tout; ne savoir l'âge
Ni du moment ni de l'année — et puis finir
Par ne jamais vouloir de rien se souvenir.

(1889.)

Et cela fait que, poète, M. Verhaeren ne fut point en sa jeunesse un poète de l'amour. Il n'y trouvait point le bonheur, mais une exaltation qui était un délire de visions ou plutôt d'illusions de force. La

jouissance violente que, mise en branle et en branlebas, son imagination de poète finissait tout de même par y rencontrer, semblait venir d'un vertige de damnation à croire que l'amour est un péché et la femme une tentatrice, « femme d'amour féroce et de force profonde » qui « aime l'homme comme une proie ». En ces vers tourmentés, la femme est celle qui fait oublier Dieu. Elle est une gouge ; et comment pourrait-il y avoir autre chose que des gouges dans un pays de rapts et de viols : le vrai amour, tel qu'il le désire, pacifique, suave et mutuel, il le rêvera d'instinct dans une lointaine île flottante et la splendeur d'une flore tropicale (*L'Amante*). Mais au lieu ordinaire de ses poèmes, l'amour ne saurait être qu'une folie de puissance démoniaque et de sensations.

Bien plutôt que le poète de l'amour, de l'amour humain, l'auteur des *Soirs* se manifesterait seulement celui de l'orgueil, entre tous le péché capital espagnol. Un orgueil funèbre et fauve brûle au haut de ses vers embrasés. Orgueil mental dardé en une poésie presque toute cérébrale ; orgueil physiologique encore, fait d'hystérie et de congestion, où le sentiment du panthéisme, qui est chez les autres une religion de modestie et d'apaisement, devient ostentatoire. Pour le cerveau halluciné des *Flambeaux noirs*, la vie n'a de goût que dans le débordement d'une sève excessive, et il rêve de mourir « comme des fleurs trop énormes, trop massives et trop géantes pour la vie ». Ainsi

La grande mort serait superbement servie,
Et notre immense orgueil n'aurait rien à souffrir.
Mourir, mon corps, ainsi que l'automne, mourir !

Point d'existence lente et pâle, qui s'accepte servile sous l'exercice adouci des tyrannies quotidiennes :

La vie, hélas ! ne se supporte et ne s'amende
Que si la volonté la terrasse d'orgueil.
(*Dialogue.*)

Bien plutôt encore que le poète de l'amour, l'auteur des *Flamandes*, pour qui l'amour est « affolement » (1), serait le poète de la folie. Ses *Campagnes hallucinées* sont sans cesse traversées de déments, revenants et deuillants, sous une lumière hagarde. En *Les Villes tentaculaires*, conception qu'eût enviée Hugo, gigantesque vision d'apocalyptisme moderne, le poète socialiste, ami des Vandervelde, allégorise sous la forme de quelque poulpe colossal, mondial, la civilisation industrielle qui dépeuple les campagnes au profit des villes, cités de fièvre et de neurasthénie où se brasse la folie de notre temps. *Les Débâcles* sont bien aussi celles de la conscience. Et il suffirait de lire les titres ou sous-titres des premiers recueils — *les Flambeaux noirs, les Apparus dans mes chemins, les Villages illusoires, Déformation morale*, — pour comprendre qu'il ait pu quelque part synthétiser son sentiment de la vie sociale en ce vers :

L'énorme effort humain bandé vers la folie.

Réalité, rêves, poésie : folie, folies, folie.

Le futur éclatant est un oiseau de feu
Dont les plumes une par une
Se détachent de l'aile, et, retombant vers nous,
Frôlent de flamme et de splendeur nos regards fous.

Folie, folie ! Il y a de l'Hamlet dans tous les poètes belges dont l'imagination, en ses évocations solitaires, a revécu dans la Flandre ancienne, chez M. Verhaeren comme chez l'auteur de *La Princesse Maleine*. Poésie autochtone d'un pays de tourbières !

(1) *Amours rouges.*

Ici, folie noire ; là, folie rouge : *Philippe II* est le poème dramatique de la démence sanguinaire, drame intensément espagnol où la violence impulsive de l'infant Carlos s'exaspère sous les serres de la folie froide de Philippe II. Carlos est le type symbolique émouvant d'une humanité maladive qui s'éperd, s'égare en des rêves d'orgueil disproportionné à ses forces, en des cauchemars de conquêtes « aux horizons fous ».

Quand des feux de folie illuminaient mes nuits,

évoque-t-il, songeant à ses heures de rage et de fièvre sournoise, quand, à pas sourds, surprenant et glaçant son entretien avec la comtesse de Clermont, passe son père,

Roi de colère et de silence et roi d'horreur !
Roi mon père, dont les crimes rouges se nombrent
D'après les cris, les désespoirs et les effrois
Qui traversent, hurlants et fous, les vents du monde.

Et à la fin du drame, lorsque le roi très catholique a abandonné son fils à l'Inquisition et que les moines, pour le jeter aux étrangleurs, l'arrachent d'entre les bras de sa maîtresse, très significativement elle s'écrie du fond de son âme claire et saine de française :

Du plus profond de mon âme, je vous hais, prêtres
D'un Dieu sauvage *et fou* qui n'est plus Jésus-Christ,
Moines cruels, moines *déments*, moines flétris.

Ainsi que son compatriote, M. Maurice Maeterlinck, dont le noble effort métaphysique reste durement entravé d'un esprit catholique, l'auteur des *Moines* a l'imagination marquée au fer rouge du catholicisme espagnol, et l'emprise du catholicisme s'atteste jusque dans la forme de sa vision, peinte et, si l'on peut dire, presque toujours cuite en

vitraux. Une âme héréditaire reste subjuguée en lui par la puissance papale, qu'il révère malgré soi comme Barbey d'Aurevilly adorait le diable, avec une haine nostalgique.

II

Ce qu'il célébra dans le catholicisme du moyen-âge, ce fut la féodalité du catholicisme, sa formidable organisation épiscopale, son architecture politique monumentale aux assises de « granit », ses cathédrales, ses processions cardinales que le poète a ressuscitées en ses processions de strophes aux rimes en bannières, ses conciles œcuméniques, sa suprématie martiale, son autorité qui ceignait l'Europe d'une couronne de bûchers. Il a exalté dans le catholicisme une Force Tumultueuse analogue à la Guerre, qui envahit, soumit, enchaîna, commanda, — la force impériale du catholicisme.

Le catholicisme ancien reste, entre toutes choses, merveilleux pour lui par une sorte bien particulière d'exotisme hallucinatoire où le Moyen-Age lui apparaît comme un continent d'or embrasé. Le poète en reste hanté, ainsi qu'on pouvait l'être alors de l'Amérique, terre des Eldorados, et il traverse douloureusement les siècles pour découvrir et contempler leur magnificence mortelle. L'Europe d'alors, traversée de croisades, où les moines, avec des âmes ardentes de conquistadores, allumaient autant de feux que les Espagnols au Mexique et au Pérou, s'illumine d'un prestige étrange et effrayant, égal à celui de ces terres lointaines évoquées en songes agités et colorés. C'est un âge d'ignorances sauvages, de fanatismes, d'idolâtries et de conquêtes où le vieux continent est barbare et neuf comme les autres parties du monde. C'est la grande ère de la

colonisation religieuse où, comme d'innombrables factoreries, s'élèvent les abbayes, où les missions rivales des grands ordres se partagent les pays. Ce sont les temps apostoliques dont M. Verhaeren est le dantesque annaliste.

Il contemple encore dans le catholicisme, religion du Viatique, sa puissance conquérante et voyageuse, universelle, venue de l'Orient boréal et se répandant jusqu'au Pérou austral, visitant les régions les plus excentriques de la terre, les convertissant et les civilisant à une loi unique, — la force impérialiste du catholicisme. Et c'est bien la *mission* civilisatrice, hardie et périlleuse, aventurière, romantique, dont il a la nostalgie quand il dit des poètes, ces voyageurs, ces pèlerins toujours assoiffés d'évangéliser les cerveaux et de les entraîner par des mirages vers l'idéal :

> Les poètes venus trop tard pour être prêtres.

Poète du voyage, qui a dit les trains et les gares, les vaisseaux et les ports, M. Verhaeren, qui admire aujourd'hui l'organisation cosmopolite des banques et considère en les banquiers les grands lanceurs par le globe de navires et d'affaires qu'ils suivent en visions, admirait avant tout dans le christianisme qu'il voyageât en maître à travers tous les pays du monde.

> C'est eux, quand l'Occident s'arme contre l'Asie,
> Qui conduisent l'Europe à travers les déserts
> Et les peuples domptés suivent leur frénésie,
> Emportés, dans leur geste, au bout de l'univers.
> (*Les Crucifères.*)

III

Espagnol du XVIe siècle, féodal et catholique, M. Emile Verhaeren l'est resté jusque dans les par-

ties de son œuvre où s'incarne l'âme moderne. N'est-ce point un songe presque papal, celui de ce Banquier omnipotent comme un Innocent III qui fait figure dans *Les Forces tumultueuses* à côté du moine et du conquérant, lui, le banquier, « celui qui divise le pain miraculeux du gain », Christ industriel !

Sur une table chargée, où les liasses abondent,
Serré dans un fauteuil étroit, morne et branlant,
Il griffonne menu autour d'un papier blanc ;
Mais sa pensée est là-bas, au bout du monde.

Le Cap, Java, Ceylan vivent devant ses yeux
Et l'océan d'Asie, où ses mille navires
A l'est, à l'ouest, au sud, au nord cinglent et virent
Et, les voiles au clair, rentrent en des ports bleus.

Et les gares qu'il édifie et les rails rouges
Qu'il tord en ses forges et qu'il destine au loin
A des pays d'ébène et d'ambre et de benjoin,
A des déserts, où seul encor le soleil bouge ;

Et ses sources de naphte et ses mines de fer
Et le tumulte fou de ses banques sonores
Qui grise, enfièvre, exalte, hallucine, dévore
Et dont le bruit s'épand au delà de la mer ;

Et les peuples dont les sénats sont ses garants ;
Et ceux dont il pourrait briser les lois futiles,
Si la débâcle ou la révolte étaient utiles,
A la marche sans fin de ses projets errants.

Qu'il envisage le travail moderne, il voit en lui ce qui remplace la guerre moyen-âgeuse. Pour le poète des *Villes Tentaculaires*, l'industrialisme contemporain, dont il est le Dante à la fois septentrional et espagnol, épuise autant l'humanité ; la même atmosphère méphitique domine la campagne brumale des premiers Poèmes et la ville ténébreuse où s'entrecroisent ouvriers et courtisanes. En même temps il aime dans le travail la lutte et la sueur, le côté violent du labeur. Pour « labourer » il dit

« fatiguer les labours ». Il aime le labour parce qu'il y faut de la force et que le soc fend et pourfend la terre comme une chair qui va saigner la moisson; et il énumère ainsi qu'une armée tous les gens qui y vont, en campagne. Le labour est une guerre de vilains contre la Terre Seigneuriale.

La Glèbe avec ses mains convulsées
Avec fièvre, avec joie, avec acharnement
La Glèbe, pied par pied, coin par coin, est conquise.

Contemplant le siècle industriel et agricole, M. Emile Verhaeren est un féodal qui salue l'ère de la féodalité ouvrière.

Dans le socialisme, il aime encore l'organisation féodale où revivent les corporations, le grand air de religion dont il se pare plus en Belgique que partout ailleurs, ses temples, telle cette Maison du Peuple de Bruxelles où il créa, en 1892, une section d'art, son universalité d'Eglise cosmopolite et fraternitaire. Et pour lui alors, logiquement avec son atavisme de moyen-âge, ne se pose point, comme pour la plupart des contemporains, l'antinomie entre l'individualisme et le socialisme, comme il est évident dans *Les Aubes* où le socialisme triomphe par ses grandes individualités.

De même la fascination que l'or exerce sur ce socialiste serait incompréhensible, si l'on n'avait constaté là une tenace hérédité! Le catholicisme a, durant tant de siècles, ébloui les yeux des générations avec ses ciboires, ses ostensoirs, l'incendie de ses candélabres au milieu desquels brille le tranchant des croix, qu'à travers les âges l'homme garde pour l'or une adoration, même quand sa conscience sociale lui fait comprendre tout le mal qui lui est dû. Lorsqu'il parle du banquier, il ne peut s'empêcher, devant le miracle moderne de la

multiplication de l'or, de faire la litanie de l'or, en magnificence d'église.

Oh ! l'or! son or qu'il sème au loin, qu'il multiplie,
Là-bas, dans les villes de la folie...
Son or ailé qui s'enivre d'espace,
Son or plantant, son or rapace,
Son or vivant,
Son or dont s'éclaire et rayonnent les vents,
Son or que boit la terre
Par les pores de sa misère,
Son or ardent, son or furtif, son or retors,
Morceau d'espoir et de soleil — son or !

« Son or ailé qui s'enivre d'espace » : l'or puissance de voyage, dont la religion universelle est une autre catholicité; l'exotisme espagnol de l'or !

Dans un article sur Loti, M. Ferdinand Brunetière, en un raccourci assez cinglant, a défini les apprêts de l'exotisme : « tout ce paillon, tout ce clinquant romantiques. » Il est curieux de rapprocher les théâtrales visions exotiques que M. Verhaeren a dénommées « Les Spectacles » dans ses *Villes Tentaculaires*.

Au fond d'un hall sonore et radiant
Parfois le soir on déballe les Orients...
O le blasphème *en or criard* qui, là, se vocifère !

La scène brille ainsi qu'un éventail;
Au fond luisent des minarets d'émail.
Sous les yeux bleus des lampadaires,
En rythmes lents d'abord, mais violents soudain,
Se cueillant des baisers et se frôlent les seins,
Se rencontrent les bayadères;
Des négrillons, coiffés de plumes,
— Les dents blanches, couleur d'écume,
En leurs bouches, vulves ouvertes —
Bougent, tous les mêmes, d'après un branle inerte.

Voilà un des poèmes très caractéristiques de M. Verhaeren où se marque avec le plus de force

amère et violemment enluminée son pessimisme apitoyé, forme douce et un peu fataliste du sentiment chrétien sur les spectacles et le monde — qui n'est que spectacles. On constate à relire ce poème aux tons lourds et chauds, d'une pâte colorée qui brûle même dans les touches sombres, comme les peintres dont le poète se rapproche le plus sont des Espagnols. De même encore, à regarder les premiers vers du poème suivant, « les Promeneuses »,

Au long des promenoirs qui s'ouvrent sur la nuit
— Balcons de fleurs, rampes de flammes, —
Des femmes en deuil de leur âme
Entrecroisent leurs pas sans bruit,

on retrouve exactement, intensément, la vision et les émotions de M. Hermenegildo Anglada, ce jeune peintre espagnol dont le grand talent ardent retrouve dans les casinos de Paris, — en harmonies de noir de velours, de rouge sang de bœuf, de safran, de piment et d'orange, — le monde de fête exaspérée et de vice qui se damne à Cordoue et à Séville. Et quand c'est avec des notes grises qu'il évoque, en des visions de noir et de gouache blanche, c'est de Goya qu'on se souvient : ce sont des albums de Goya que *Les Flambeaux noirs* et *Les Apparus dans mes chemins*, où il se montre aussi éclatant dans ses paysages sourds et tragiques, d'une largeur basse infinie, où il fait vibrer aussi hautement que du rouge et de l'or toutes les teintes du gris, faisant jusque du blême une couleur.

IV

On pourrait définir un écrivain, et particulièrement un poète, en détachant les mots qui reviennent le plus souvent chez lui, et particulièrement ses

néologismes. N'est-il pas évident que c'est par ceux-ci qu'on se caractérise, puisqu'ils servent à exprimer les idées et sensations que les autres n'éprouvèrent point ou éprouvèrent faiblement, ne ressentant nul besoin de leur donner la vie extérieure par des mots exacts? Voici quelques-uns des mots qu'on rencontre fréquemment chez M. Verhaeren à côté de or : *auréole*, *braisière*, flamme, torche, brûler, ardre, illuminé, *myriadaire ;* — *cymbaliser*, *tintamarrante*, *éclatamment ;* —croc, mordre, griffer, râcler, tordre, grimacer, cingler, darder, *dardement*, *hérissonnée*, *rauquer*, éructer, *mordacité*, *torridités*, *exaltatif*, excessif, immensément, *illimiter*, *fourmilleusement*, *panoramique*, emmêlement ; un grand nombre de mots en *oir* et en *al:* monumental, colossal, triomphal, claustral, crucial, total ; — monstrueux, victuailles, godaille, graisse, liesse, rut, étalon, gouge, étal.....

Par leur choix spontané se manifestent cette exaltation de son tempérament passionné et le besoin « d'exprimer l'être humain en sa totalité » la plus intense. On remarque aussi un grand nombre de termes médiévaux; ce poète contemporain emploie un vocabulaire métallique, un arsenal de mots et d'images empruntés à la guerre, aux vêtements et aux objets d'un moyen-âge épique et torsionnaire : d'où une intensité particulière dans le hérissement du langage où s'entrechoquent infatigablement les lances et les épées, où sonnent les armures, où les marteaux brisent les étaux.

En ses métaphores — « sabords souffletés de soleils, bannières claquantes, les gifles du vent, les soufflets du vent, le soleil de mai sabre l'eau dormante,

Le tintement des cloches
Qui casse du silence à coups de battant clair »

— se manifestent la même violence aiguë de sensation, comme la même imagination surélevée : « Un monument d'orgueil, bardés d'orgueil princier, »

Et les codes sont des meutes qu'on dresse à mordre...
Le crime immense avec la mort à son poing rouge...

ce sont là des images de couleur tranchantes et souvent sanglantes comme celles des vitraux où se reverbère le soleil mourant, de lignes nettes et cassantes, rapides et brutales comme en les tableaux du belge Eugène Laërmans, peintre tragique également hanté de la Flandre du Moyen-Age.

De telles métaphores, picturales, crûment colorées ou ardemment sombres, font contraste chez Emile Verhaeren avec une autre sorte de métaphores scolastiques, — dont la qualité n'est plus dans la couleur. mais dans la densité, — où les idées morales se dessinent en des images optiques ou sont évoquées par elles :

La mer où les courants tracent des certitudes...

*

En des clairières d'or le soir dans les forêts
Où des granits carraient leurs symboles épais...

*

Et les textes *autoritaires*
Apparurent *tels des glaives hors des fourreaux.*

*

La vie, avec des cris et des sursauts déments,
Brusque et rouge, fut *dégaînée*,
Mais lui resta le clair apôtre et *le soleil*
Tiédi, aux yeux de tous, *de patience* et d'indulgence.

« Soleil d'indulgence, textes dégainés comme des glaives », ces images, qui semblent empruntées

aux proses d'église ou aux récitatifs des litanies, caractérisent le symbolisme propre à M. Verhaeren. Une des originalités de sa poésie parmi les contemporaines est de rendre plus sensibles des idées ou des vérités essentielles, tellement générales qu'on les exprime quotidiennement par des mots incolores, en les symbolisant sous de primitives images de vitrail au dessin rude et aux couleurs populaires. Traités par lui, tous les sujets — le prêtre, l'auteur, le guerrier, l'amante — deviennent extrêmement généraux, universellement synthétiques, presque anonymes, comme les sculptures gothiques. C'est par là d'ailleurs que sa vision du moyen âge diffère de celle de Leconte de Lisle, dont *la Bête écarlate* ou *le Corbeau* le frappèrent sans conteste, parce qu'elle est excessivement synthétique pour arriver à être exclusivement symbolique : tandis que Leconte de Lisle, avec des traits généraux, il est vrai, peignait *un* hérétique, il peint l'hérétique. Il semble peindre des individus, mais, en réalité, il peint des types : c'est de l'individualisme, mais de l'individualisme symbolique.

Et ce caractère éminemment symbolique de ses poèmes et de son esprit apparaît encore dans la composition de ses œuvres, dans leur division en chapitres d'ensemble par quoi ils s'apparentent à des traités descriptifs, à des albums synoptiques. *Les Villes Tentaculaires* comprennent successivement : l'Ame de la ville, les Cathédrales, le Port, les Spectacles, les Usines, la Bourse, le Bazar, l'Etal ; *Les Forces tumultueuses* se composent de « l'Amour » subdivisé en « Vénus, Madeleine, Téroigne de Méricourt, » les Femmes, subdivisé en « l'Éternelle, l'Amante, l'Amazone », « les Maîtres » qui sont : le Moine, le Capitaine, le Tribun, le Banquier, le

Tyran, etc., qu'il envisage comme des corporations d'antan.

L'habitude de traiter les sujets d'une façon encyclique est assez belge, et on la remarque déjà chez l'auteur de « l'Homme en amour », « Adam et Ève », « le Mâle », Camille Lemonnier, dont l'influence fut très nette sur M. Verhaeren. C'est cette tournure méridionale de l'esprit — on a dit depuis assez longtemps que les Flamands étaient les méridionaux du Nord — qui détermine la facilité à la belle rhétorique. La poésie de M. Emile Verhaeren est un développement de lieux communs ainsi que la prose de tous les grands orateurs, Cicéron et Bossuet, et par là il s'apparente à Victor Hugo, né « à Besançon, vieille ville espagnole » : il est même le poète qui rappelle davantage aujourd'hui l'auteur des *Quatre vents de l'esprit*. La première pièce du tome I n'est qu'une magnifique explication, en tous les points, de l'idée de la parenté de l'homme avec les produits du terroir. On parlait tout à l'heure de la composition de ses livres, celle de son œuvre complète n'est pas moins significative : le côté de développement classique ressort pleinement de l'ordonnance symétrique des volumes par rapport les uns aux autres, de leur classification : chaque recueil forme dans l'ensemble de l'œuvre un chapitre groupant les morceaux les plus ressemblants.

C'est que sa poésie est essentiellement oratoire : déroulée en périodes auxquelles s'assouplissent les strophes, elle frappe et émeut par les procédés du genre oratoire, par des images parlantes et des rimes cinglantes; elle s'impose par l'ampleur et le débit de l'éloquence verbale; elle s'enfle et se soulève d'une nouvelle sorte de gongorisme de la rhé-

torique, majestueusement. On peut dire de cette poésie, qui est l'écho d'un siècle sonore, que c'est une poésie qui se répercute.

V

Par là, Emile Verhaeren apparaît encore un Espagnol. Mais, en Flandre, la fervente race ibérique s'adoucit et s'appesantit au commerce des Hollandais, parmi les labours épais de la Lys et de l'Escaut. Au milieu des filles flamandes qui, même gouges, se font admirer par leur santé, la franchise de leur sang et leur air de royauté, elle apprit l'amour de la terre pacifique, belle comme une femme grasse, et des hauts herbages où dorment les troupeaux. Lentement, son catholicisme fanatique s'y apaisa, reposa, engraissa en un naturalisme panthéïste où l'homme repu s'absorbe dans une intime communion avec le terroir et les plantes. (*Les Flamandes.*)

Le voisinage de la France, dont ne séparent plus des Pyrénées, se fait mollement sentir. Les fleuves français apportent leurs eaux vives aux plaines assombries par un ciel brumal presque allemand. Dans l'imagination mi-espagnole (1) mi-saxonne, gothique, de M. Verhaeren, ne serait-ce pas l'influence de la France qui a mis la clarté et la douceur floréale? Dans *Philippe II* l'infant fiévreux d'Espagne est rappelé à la vie calme et à la jouissance harmonieuse par la comtesse de Clermont :

Je suis venue à toi, belle et docile,
De mes plaines de France où l'on aime sans peur,
Où le ciel bienveillant illumine la vie,
Où les heures d'amour clément ne sont suivies
D'aucun songe malsain, ni d'aucune terreur.

(1) Se rappeler que l'Espagne de Charles-Quint est fortement saxonne et qu'il n'y faut point voir celle des Romantiques.

Cette influence s'est fait sentir chaque année davantage dans son œuvre saxonne où *Les Heures claires* (1) font une tache française. Au milieu des livres de la guerre, de l'orgueil et de la folie, entre les campagnes hallucinées et les villes tentaculaires, il est le livre, matinal, de l'amour, poèmes aériens et diaphanes aux vers tissés de soleil soyeux et de jour comme les anciennes robes de fées de nos comtes français. Et combien on est loin de la « promeneuse » espagnole ou de la gouge flamande des autres recueils! Il semble bien que ce soit une Française que le poète ait rencontrée dans un silencieux et prairial étonnement. Et son cœur progressivement s'élève d'une reconnaissance virginale, en des poèmes translucides où les rimes ne se heurtent plus en lances au rythme teuton des vers, mais, en un limpide cours sentimental, glissent et se mêlent insensiblement, telles que les ondes d'une rivière ou de l'air, au pays du Tendre. La légèreté, la transparence et même la préciosité, ailée et parfumée, de cette œuvre sont suavement françaises.

Enfin, dans son dernier livre, où il reprend sa grande épopée des Forces de la nature et de la civilisation (1902), une valeureuse sérénité maintenant domine, on pourrait presque dire un optimisme clairvoyant : c'est une œuvre ouverte avec calme sinon avec confiance sur l'avenir, cet océan où les forces tumultueuses du passé viennent déboucher et se confondre horizontalement. Cet optimisme lui a été inspiré par la science en son séjour aux plaines aimables où l'accueillit l'amitié française, la science qui progressivement pénétra et maîtrisa son âme catholique de Flamand.

(1) La délicieuse édition en a paru chez Edmond Deman, à Bruxelles.

Presque tous les artistes belges sont des hommes du passé, Laermans, Maeterlinck ou Verhaeren, et leur intelligence ardente ne se dégage bien que dans l'allègre Paris des lourdes influences de la race et d'un pays couvert de vieilles églises dont la beauté artistique les retenait encore.

§

L'œuvre loyale de M. Verhaeren devait logiquement aboutir à cette forte, haute et sidérale clarté. Une âme généreuse, à l'âge mûr, se porte naturellement vers la santé comprenant qu'il est un devoir social de l'acquérir pour la répandre. Et d'autre part, puisqu'on a dit que M. Verhaeren était un barbare, n'est-il point dans le destin millénaire des Barbares septentrionaux de descendre vers la France? et ceux-là mêmes qui poussaient jusqu'en Espagne repassaient bientôt les Pyrénées pour s'arrêter sous le ciel harmonieux de l'Aquitaine.

Tels qui admirent le plus l'âpreté métallique et la solidité minérale de ses premiers poèmes où « l'acier » et « le fer » travaillent « le granit » avec une patience gothique, sculptant les goules qui crachent dans leurs grimaces l'eau noire des pluies venues du Nord, préfèrent habiter les chefs-d'œuvre aux proportions spacieuses et équilibrées qu'a édifiés, avec l'ampleur que les Belges aiment mettre en leurs nouveaux monuments, son génie sérénifié. Le jour n'y arrive plus assombri à travers des vitraux opulents, il y entre avec la foule mêlée et vive par toutes les portes ouvertes, tonique et lumineux.

MARIUS-ARY LEBLOND.

POÈME

—

C'est l'heure, après la pluie, où, redevenant pur,
Le ciel du soir se peint dans les vitres riantes,
Où les trottoirs mouillés réfléchissent l'azur
Et les pieds nus des mendiantes.

Couple las que son rêve isole des passants,
Nous suivons vers l'Ouest les rives de la Seine,
Mais tout à leur souci nos cœurs restent absents
Des lieux où le hasard nous mène.

Parfois, levant les yeux au bord d'un carrefour,
Nous regardons avec des paupières émues
Les amants séparés par la tâche du jour
Se rejoindre à l'angle des rues.

Ils vivent, à les voir, dans de pauvres emplois;
Et leur destin pourtant nous fait haïr le nôtre,
Car la nuit dont l'attente entrelace leurs doigts
Va nous arracher l'un à l'autre.

Aussi l'éclat pensif du beau couchant d'été,
L'air neuf où la rumeur de Paris se disperse,
Attristent-ils, ce soir, jusqu'à l'anxiété,
Notre amour que le sort traverse.

Tu gémis. Un profond soupir gonfle ton sein,
Ta douleur un moment paraît sur ton visage;
Puis ton âme aussitôt rentre dans le dessein
Qu'elle s'est tracé d'être sage.

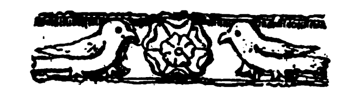
Cependant le soleil qui s'est couché là-bas
Couronne d'or le front bleuâtre des collines.
Maintenant nous marchons avec l'heure à grands pas.
Soudain contre moi tu t'inclines :

« Bien-aimé, me dis-tu, c'est l'instant d'être fort.
Adieu. » Ma bouche presse une bouche qui brûle,
Tu pars vite ; et tandis que je souffre la mort,
Tu te perds dans le crépuscule.

Il me semble être seul sur la terre à présent.
Ayant quitté les quais pour la berge déserte,
Je me plais à sentir les souffles du néant
Se disputer mon cœur inerte.

C'est la nuit. Bon refuge à tous les désespoirs,
Devant moi qui sanglote assis sur une borne,
Le fleuve d'argent roule au loin sous les ponts noirs
Son onde éblouissante et morne.

CHARLES GUÉRIN.



LETTRES

DE CHATEAUBRIAND

A SAINTE-BEUVE[1]

—

Un livre faible peut intéresser. Distinguons quelques cas : l'œuvre inégale, l'ouvrage bourré de faits, vide d'idées, mais grâce auquel nous édifions les nôtres; celui qui, nul, fut bien critiqué; celui qui, sans valeur aucune, nous fait revenir à tel point délaissé...

Le livre de M. l'abbé Bertrin, *La Sincérité religieuse de Chateaubriand* [2], fut un de ces utiles revenez-y. La question Chateaubriand-Sainte-Beuve a été débattue avec âpreté ces trois dernières années.

Nous apportons quelques matériaux pour l'une des parties de cet essai encore à faire: *Chateaubriand et Sainte-Beuve*. Ce serait le début : les Rapports entre les deux hommes. Pour légitimer sa palinodie, Sainte-Beuve explique ainsi son premier mouvement, l'admiration expansive : Chateaubriand était un si grand nom, Mme Récamier et lui furent si aimables pour moi [3], comment résister, jeune et ignoré la veille encore.

Chateaubriand homme de lettres savait ménager les critiques. La nuance politique et l'âge mis de côté, voici de nouvelles preuves à cette assertion de Sainte-Beuve le bavard.

Nous avions déjà de lui à Sainte-Beuve quatre lettres

1. Cf. *Lettres inédites de Chateaubriand*, publiées par moi. *Mercure de France*, décembre 1903.
2. Paris, Lecoffre, 1900.
3. Sur l'affabilité de Mme Récamier, voyez le tre de Mérimée à Mme Senior, datée du 20 mai 1862, *Prosper Mérimée*, par Othenin d'Haussonville (*Revue des Deux-Mondes*, 15 août 1879). Citée par Hugues Rebell. *Les Inspiratrices de Balzac, Stendhal, Mérimée*.

caressantes, pour ainsi parler [1], en voici quatre telles que Sainte-Beuve semble véridique : on sut le bien traiter. (Mais qui donc, romantiques, protestants suisses, second empire, n'a point fleuri ses chemins de Damas?)

Que si l'on vient me dire: « Mais ces lettres ne descendent jamais à la platitude », j'accéderai volontiers. Le déplaisant, c'est qu'un vieillard les adresse à un beaucoup plus jeune. Et d'ailleurs il faut y voir tout au plus une habileté. Il n'est point question de bassesse. C'est une nuance, et rien autre.

Si, de plus, on objecte que Sainte-Beuve, puisqu'il s'était laissé piper, n'avait qu'à se taire, dans l'ignorance où il se trouvait de la volonté mise à le surprendre, la mort de Chateaubriand n'étant point faite pour le dessiller subitement, je répondrai : on l'engluait, mais il voyait le piège. En effet, dix ans avant la mort de Chateaubriand : « Mme Récamier est ici et j'y ai entendu l'autre jour de belles pages de M. de Chateaubriand sur Fontanes pour notre édition ; il y a sur moi deux lignes qui me lient désormais à l'adroit Chateaubriand d'un nœud de soie et d'un carcan d'or [2]. »

La risposte est facile. « Il est doublement trompeur : caressé par un puissant qui a besoin de lui, sachant ce qu'on lui veut, il s'abandonne, pour se dégager quand il n'attend plus rien. » — « Vous vaguez dans l'absolu, prédicant de Genève. Au début de sa vie, un jeune homme intelligent, qu'un supérieur flatte, tire maints avantages d'une affabilité entière. Le vieillard mort, pour sauvegarder sa réputation d'homme fait, il laisse entendre à tous qu'il sut rester le plus habile, et c'est des deux moins le berné, gardant le dernier mot.

1. 30 mars 1830. *Portraits contemporains*, I, 76. — 16 mai 1834, Pailhès, *Chateaubriand, sa femme et ses amis*, p. 568.— 10 juillet 1834, *Portraits contemporains*, I, 79. *Volupté*. Appendice (à partir de la 5e édition). — 4 octobre 1838, *Portraits contemporains*, I, 81. — Biré, *Dernières années de Chateaubriand*, p. 277.

2. Lettre du 29 août 1838 à M. et Mme Juste Olivier (*Une correspondance inédite de Sainte-Beuve. Lettres à M. et Mme Juste Olivier*, publiées par M. Léon Séché, *Revue des Deux-Mondes*, novembre 1903, pp. 23-24).

C'est un jeu de bascule observable tous les jours. »

Et si l'on prêche encore, je me retire, n'aimant point les rigides qui ne se glissent aux tortueuses réalités.

En somme, un fait reste établi : Chateaubriand estimait l'esprit critique du jeune Sainte-Beuve.

Nous devons les lettres suivantes à M. le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, leur possesseur ; il m'en a envoyé copie, sachant que je prépare l'édition générale de la correspondance de Chateaubriand. Nos lecteurs lui en seront reconnaissants.

LOUIS THOMAS.

I

Chateaubriand venait de publier l'*Essai sur la littérature anglaise* et la *Traduction du Paradis perdu de Milton* (4 vol. enregistrés dans la *Bibliographie de la France* du 25 juin 1836) ; il les envoie à Sainte-Beuve :

« Paris, 20 juin 1836.

Permettez-moi, Monsieur, de vous offrir quatre énormes volumes : vous y trouverez, avec votre nom, des choses que vous connaissez et que vous avez jugées d'avance avec votre bienveillance accoutumée. Que devenez-vous donc, Monsieur ? On ne vous rencontre plus chez Mme Récamier. C'est pourtant là que vous avez des amis et qui sentent vivement ce que vous valez.

C'est ainsi que la voix du bonheur nous arrive
Peu bruyante, lointaine, et nous venant du ciel.

CHATEAUBRIAND. »

II

Le 6 mai [1844], Chateaubriand envoie à Sainte-Beuve la *Vie de Rancé* :

« 6 mai

Voilà, Monsieur, mon chétif volume ; je n'ai pu ni vous l'envoyer plus tôt, ni vous l'envoyer en

détail pour la *Revue des Deux-Mondes*, car je l'ai composé de suite, sans m'être arrêté nulle part : je vous l'envoie comme je le reçois, à l'instant, du libraire.

Tout à vous, Monsieur, et sincère admiration.

CHATEAUBRIAND[1]. »

III

Le 15 mai 1844, Sainte-Beuve donna à la *Revue des Deux-Mondes* un article sur la *Vie de Rancé*[2]. Ce n'était certes point un panégyrique, mais du moins une critique tempérée, respectueuse.

On sait que, dans la Chronique de la *Revue Suisse*[3] de juin, il donnait en même temps le coup de pied de l'âne à ce malheureux ouvrage, accueilli « avec regret » par la critique (j'excepte les critiques de droite, il faut quelquefois les oublier quand on parle de Chateaubriand).

Chateaubriand, pas plus que ses contemporains, ne savait quel était le collaborateur de la *Revue Suisse*.

Voici ses remerciements à Sainte-Beuve, critique à la *Revue des Deux-Mondes*.

« Paris, 16 mai 1844.

Je ne puis que vous remercier, Monsieur; nous sommes déjà de vieux amis et mon admiration vous est à jamais acquise. Ce n'est pas que, sur quelques faits mentionnés par vous, il ne soit possible d'engager une controverse; mais je me soumets à mon maître sans hésiter.

Je vous renouvelle, Monsieur, les témoignages de mon admiration; vous n'avez point fait un

1. La signature seule est autographe.
2. *Port. Cont.*, I, 30 (éd. en 3 vol.); I, 45 (éd., en 5 vol.).
3. Rédigée à Lausanne par son ami Juste Olivier. Sainte-Beuve y donnait une chronique anonyme où chaque mois il vidait ses carnets et sa poche à fiel.

article, mais un véritable ouvrage, et un ouvrage excellent.

CHATEAUBRIAND [1]. »

IV

Sainte-Beuve, successeur de Casimir Delavigne, fut reçu à l'Académie le 27 février 1845. Dans son *Discours de réception*, appréciant *les Messéniennes*, il adresse un motélogieux à Chateaubriand. « Elles coururent d'a« bord en manuscrit, puis parurent en public avec un « succès prodigieux. Toutes les âmes jeunes, vives, natio« nales, naturellement françaises, y trouvèrent l'expres« sion éloquente et harmonieuse de leurs douleurs, de « leurs regrets, de leurs vœux; tout y est honnête, « avouable, et respire la fleur des bons sentiments. Ca« simir Delavigne s'y montra tout d'abord l'organe de « ces opinions mixtes, sensées, aisément communicables « et si bien baptisées par M. de Chateaubriand[2], de ce « nom de *libérales*, qui leur est resté. »

Plus loin, citant comme exemple de l'homme de lettres pur Delavigne, qui après la révolution de 1830, quand tous ses amis arrivaient au pouvoir, resta et voulut rester « homme de lettres », il ajoute: « Je conçois, « Messieurs (et d'assez beaux noms autour de moi me « le disent), que le divorce entre les différentes applica« tions de la pensée ait cessé de nos jours, qu'un noble « esprit habitué à tenter les hautes sphères, à parcourir « la région des idées en tous les sens, ne se croie pas « tenu à circonscrire son activité sur tel ou tel théâtre, « qu'il ne renonce pas à sa part de citoyen, à faire peser « ou briller sa parole dans les délibérations publiques, à « compter dans l'Etat. » Chateaubriand pouvait croire que ce second passage se rapportait encore à lui (curieuse

1. La signature seule est autographe.
2. Ceci est le texte du *compte-rendu de l'Académie;* on le trouve dans les *Portraits contemporains et divers* publiés en mars 1846 : « par un grand écrivain, le mieux fait pour les comprendre et les décorer, par M. de... ». Cette surenchère notre lettre l'explique peut-être. Sainte-Beuve avait tant de petits côtés.

coïncidence: c'est comme une réfutation, par Sainte-Beuve lui-même, d'une des thèses de son *Chateaubriand*[1], un homme de lettres qui devient homme public s'abaisse dans l'ordre littéraire et ne peut faire de bonne politique, trop réaliste pour s'élever haut, trop soucieux de la forme pour être réaliste). Chateaubriand remercia le lendemain.

« Paris, 28 février 1845.

Je vous remercierais longuement, Monsieur, si j'avais encore de la vie; mais vous voyez bien que je suis obligé d'emprunter une main, en attendant que je sois forcé de recourir hors de moi à toutes les forces qui me manquent; vous êtes riche et vous n'avez pas craint de secourir ma faiblesse; vous savez combien je suis un de vos sincères admirateurs...

Adieu, Monsieur, je me recommande à votre souvenir.

CHATEAUBRIAND[2].»



1. Voyez entre autres *Chateaubriand et son groupe littéraire*, I, pp. 127, 137, 311-312, 418; II, pp. 52 à 57, 133 note, 427. Je concède d'ailleurs que dans presque tous ces passages Sainte-Beuve pense autant, sinon plus à Lamartine, historien des Girondins, qu'à Chateaubriand homme politique, mais cependant le coup de griffe demeure.

2. La signature seule est autographe.

SENTIMENTALITÉS

—

PERSONNAGES

KIKI-LA-DOUCETTE, chat des Chartreux.
TOBY-CHIEN, bull bringé.
LUI } seigneurs de moindre importance.
ELLE }

Le perron au soleil. La sieste après déjeuner. Toby-Chien et Kiki-la-Doucette gisent sur la pierre brûlante. Un silence de dimanche. Pourtant Toby-Chien ne dort pas, tourmenté par les mouches et par un déjeuner pesant. Il rampe sur le ventre, le train de derrière aplati en grenouille, jusqu'à Kiki-la-Doucette, fourrure tigrée immobile.

TOBY-CHIEN

Tu dors?

KIKI-LA-DOUCETTE, ronron faible.

. . . .

TOBY-CHIEN

Vis-tu seulement? tu es si plat! Tu as l'air d'une peau de chat vide.

KIKI-LA-DOUCETTE, voix mourante.

Laisse.

TOBY-CHIEN

Tu n'es pas malade?

KIKI-LA-DOUCETTE

Non... laisse-moi. Je dors. Je ne sais plus si j'ai un corps... Quel tourment de vivre près de toi! J'ai mangé, il est deux heures... dormons.

TOBY-CHIEN

Je ne peux pas. Quelque chose fait boule dans mon estomac. Cela va descendre, mais lentement. Et puis ces mouches, ces mouches!.. La vue d'une seule tire mes yeux hors de ma tête. Comment font-elles ? Je ne suis que mâchoires hérissées de dents terribles (entends-les claquer!) et ces bêtes damnées m'échappent. Hélas! mes oreilles! hélas, mon tendre ventre bistré! ma truffe enfiévrée!... Là! juste sur mon nez, tu vois? Comment faire? je louche tant que je peux... Il y a deux mouches maintenant? Non, une seule... Non, deux... je les jette en l'air comme un morceau de sucre. C'est le vide que je happe... Je n'en puis plus. Je déteste le soleil et les mouches et tout!...

Il gémit.

KIKI-LA-DOUCETTE, assis, les yeux pâles de sommeil et de lumière.

Tu as réussi à m'éveiller. C'est tout ce que tu voulais, n'est-ce pas? mes rêves sont partis. A peine sentais-je, à la surface de ma fourrure profonde, les petits pieds agaçants de ces mouches que tu poursuis. Un effleurement, une caresse, qui parfois ride d'un frisson l'herbe inclinée et soyeuse qui me revêt... Mais tu ne sais rien faire discrètement; ta joie populacière encombre, ta douleur cabotine gémit. Méridional, va!

TOBY-CHIEN, amer.

Si c'est pour me dire ça que tu t'es réveillé!..

KIKI-LA-DOUCETTE

Que tu m'as réveillé.

TOBY-CHIEN

J'étais mal à l'aise, je quêtais une aide, une parole encourageante...

KIKI-LA-DOUCETTE

Je ne connais point de verbes digestifs. Quand je pense que, de nous deux, c'est moi qui passe pour un sale caractère ! Mais rentre un peu en toi-même, compare! La chaleur t'excède, la faim t'affole, le froid te fige...

TOBY-CHIEN, vexé.

Je suis un sensitif.

KIKI-LA-DOUCETTE

Dis un énergumène.

TOBY-CHIEN

Non, je ne le dirai pas. Toi, tu es un monstrueux égoïste.

KIKI-LA-DOUCETTE

Peut-être. Les Deux-Pattes — ni toi — n'entendez rien à l'égoïsme, à celui des chats... Ils baptisent ainsi, pêle-mêle, l'instinct de préservation, la pudique réserve, la dignité, le renoncement fatigué qui nous vient de l'impossibilité d'être compris par eux. Chien peu distingué, mais dénué de parti pris, me comprendras-tu mieux? Le Chat est un hôte et non un jouet. En vérité, je ne sais dans quel temps nous vivons! Les Deux-Pattes, Lui et Elle, ont-ils seuls le droit de s'attrister, de se réjouir, de lapper les assiettes, de gronder, de promener par la Maison une humeur capricieuse? J'ai, moi aussi, MES caprices, MA tristesse, MON appétit inégal, MES heures de retraite rêveuse où je me sépare du monde...

TOBY-CHIEN, attentif et consciencieux.

Je t'écoute, et je te suis avec peine, car tu parles compliqué et un peu au-dessus de ma tête. Tu m'étonnes. Ont-Ils coutume de contrarier ta changeante humeur? Tu miaules : on t'ouvre la porte. Tu te couches sur le Papier, le Papier sacré qu'Il

gratte : Il s'écarte, ô merveille, et te livre sa page déjà salie. Tu déambules, le nez froncé, la queue en balancier agitée de secs mouvements, visiblement en quête de méfaits : Elle t'observe, rit, et Il annonce : « la Promenade de Dévastation ». Alors? D'où vient que tu récrimines?

KIKI-LA-DOUCETTE, de mauvaise foi.

Je ne récrimine pas. D'ailleurs les subtilités morales te demeureront à jamais étrangères.

TOBY-CHIEN

Ne parle pas si vite. Il me faut le temps de comprendre... Il me semble...

KIKI-LA-DOUCETTE, ironique.

Ne te presse pas; ta digestion en pourrait pâtir.

TOBY-CHIEN, fermé à l'ironie.

Tu as raison. J'ai de la peine à m'exprimer aujourd'hui. Voici : il me semble que, de nous deux, c'est toi qu'on choie; et, cependant, c'est toi qui te plains.

KIKI-LA-DOUCETTE

Logique de chien!... Plus on me donne, plus je demande.

TOBY-CHIEN

C'est mal! C'est de l'indiscrétion!

KIKI-LA-DOUCETTE

Non; j'ai droit à tout.

TOBY-CHIEN

A tout! Et moi?

KIKI-LA-DOUCETTE

Tu ne manques de rien, j'imagine?

TOBY-CHIEN

De rien? je ne sais. Aux moments où je suis le plus heureux, une envie de pleurer me serre les côtes, mes yeux se troublent... Mon cœur m'é-

touffe. Je voudrais, à ces minutes d'angoisse, être sûr que tout ce qui vit m'aime, qu'il n'y a nulle part, dans le monde, un chien triste derrière une porte, et qu'il ne viendra jamais rien de mauvais...

KIKI-LA-DOUCETTE, goguenard.

Et alors, il arrive quoi de mauvais?

TOBY-CHIEN

Ah! tu ne l'ignores pas! C'est fatalement à cette heure qu'Elle survient, portant une fiole jaune où nage l'horreur... tu sais... l'huile de ricin! Perverse, insensible, Elle me maintient entre ses genoux vigoureux, desserre mes dents...

KIKI-LA-DOUCETTE

Serre-les mieux.

TOBY-CHIEN

Mais j'ai peur de lui faire mal... et ma langue épouvantée connaît enfin la fadeur visqueuse... Je suffoque, je crache. Ma pauvre figure convulsée agonise, — et la fin de ce supplice est longue à venir... Tu m'as vu, après, me traîner mélancolique, la tête basse, écoutant dans mon estomac le glouglou malsain de l'huile, et cacher dans le jardin ma honte...

KIKI-LA-DOUCETTE

Tu la caches si mal!

TOBY-CHIEN

C'est que je n'ai pas toujours le temps.

KIKI-LA-DOUCETTE

Elle a voulu, — j'étais petit — me purger avec l'huile. Je l'ai si bien griffée et mordue qu'elle n'a pas recommencé. Elle a cru, une minute, tenir le démon sur ses genoux. Je me suis roulé en spirale, j'ai soufflé du feu, j'ai multiplié mes vingt-cinq

griffes par cent, mes dents par mille, et j'ai fui, comme par magie.

TOBY-CHIEN

Je n'oserais pas. Je l'aime, tu comprends. Je l'aime assez pour lui pardonner même le supplice du bain.

KIKI-LA-DOUCETTE, intéressé.

Oui? dis-moi ce que tu ressens. La vue seule de ce qu'Elle te fait dans l'eau me remplit de frissons.

TOBY-CHIEN

Hélas!... Ecoute, et plains-moi. Quelquefois, lorsqu'Elle est sortie de son bassin de zinc, vêtue de sa peau toute seule, — une peau sans poils et douce, que je lèche avec respect, — Elle ne remet pas tout de suite ses peaux de linge et d'étoffe. Elle reverse de l'eau chaude, y jette une brique brune qui sent le goudron et dit : « Toby. » Çela suffit; mon âme me quitte déjà. Mes jambes flageolent. Quelque chose, sur l'eau, brille, qui danse et m'aveugle, une image en forme de fenêtre tortillée... Elle me saisit, pauvre corps évanoui que je suis, et me plonge... Dieux!... Dès lors, je ne sais plus rien... je n'espère qu'en Elle, mes yeux s'attachent aux siens, durant qu'une tiédeur étroite colle à moi, épiderme sur mon épiderme...

Brique mousseuse, odeur de goudron, eau piquante dans mes yeux, dans mes narines, naufrage de mes oreilles... Elle s'excite, Elle m'étrille d'un cœur allègre, ahanne, rit..... Enfin, c'est le sauvetage, le repêchage par la nuque, pattes battant l'air et cherchant la vie; — la serviette rude, le peignoir où je goûte une convalescence épuisée...

KIKI-LA-DOUCETTE, impressionné, au fond.

Remets-toi.

TOBY-CHIEN

Dame, rien que de le raconter... Mais toi-même, si narquoisement curieux de mes malheurs, ne m'es-tu pas apparu, un jour, terrassé sur une table de toilette, au-dessous d'Elle, qui, armée d'une éponge...

KIKI-LA-DOUCETTE, très gêné, queue battante.

Une vieille histoire! Ma culotte de zouave était salie... Elle a voulu la nettoyer. Je l'ai persuadée que je souffrais atrocement sous l'éponge...

TOBY-CHIEN

Que tu es menteur! Elle l'a cru?

KIKI-LA-DOUCETTE

Heu... pas tout le temps. C'est ma faute. Renversé sur le dos, j'offrais le ventre candide, les yeux pardonnants et terrifiés d'un agneau à l'autel. J'ai perçu, à travers ma culotte floconneuse, un fraîchissement à peine... puis rien d'autre... L'épouvante me prit, je craignis ma sensibilité abolie... Mes gémissements rythmiques s'enflèrent, puis décrurent — tu connais la puissance de ma voix! — puis montèrent encore comme une clameur marine! J'imitai le petit veau, l'enfant fouetté, la chatte en amour, le vent sous la porte, grisé peu à peu de mon propre chant... Si bien qu'Elle avait depuis longtemps fini de me souiller d'eau froide, et que je gémissais encore, les yeux au plafond, devant Elle qui riait sans tact et criait : « Tu es menteur comme une femme!... »

TOBY-CHIEN, convaincu.

Ça, c'est embêtant.

KIKI-LA-DOUCETTE

Je lui en ai voulu pendant toute une après-midi.

TOBY-CHIEN

Oh! pour bouder, tu t'en acquittes. Moi, je ne peux jamais J'oublie les injures...

KIKI-LA-DOUCETTE, pince-sans-rire.

... Et tu lèches la main qui te frappe. Connu !

TOBY-CHIEN, gobeur.

Je lèche la main qui... Oui, c'est tout à fait comme tu dis. C'est une très jolie expression.

KIKI-LA-DOUCETTE.

Elle n'est pas de moi. La dignité ne t'étouffe pas. Ma parole, souvent, j'ai honte pour toi. Tu aimes tout le monde, tu accueilles d'un derrière plat toutes les rebuffades, ton cœur est avenant et banal comme un jardin public.

TOBY-CHIEN

N'en crois rien, mal élevé. Tu te trompes — toi, l'infaillible — aux manifestations de ma politesse. Voyons, franchement, veux-tu que je gronde aux mollets de ses amis à Lui, de ses amies à Elle? Des gens bien vêtus, qui savent mon nom (il y a beaucoup de gens que je ne connais pas et qui savent mon nom) et me tirent bonnement les oreilles?

KIKI-LA-DOUCETTE

Je hais les nouveaux visages.

TOBY-CHIEN

Je ne les aime pas non plus, quoi que tu dises. J'aime.... Elle et Lui.

KIKI-LA-DOUCETTE

Moi, j'aime Lui... et Elle.

TOBY-CHIEN

Oh! il y a longtemps que j'ai deviné ta préférence. Il y a entre toi et Lui une espèce d'entente secrète...

KIKI-LA-DOUCETTE, souriant, mystérieux et abandonné.

Une entente... oui. Secrète et pudique, et profonde. Il parle rarement, gratte le Papier avec un bruit de souris. C'est à Lui que j'ai donné mon cœur avare, mon précieux cœur de chat. Et Lui, sans paroles, m'a donné le sien. L'échange m'a fait heureux et réservé, et parfois, avec ce bel instinct capricieux et dominateur qui nous fait les rivaux des femmes, j'essaie sur Lui mon pouvoir. A Lui, quand nous sommes seuls, les oreilles diaboliques pointées en avant, qui présagent le bond sur son Papier à gratter! A Lui le tap-tap-tap des pattes tambourinantes à plat au travers des plumes et des lettres éparses. A Lui aussi le miaulement insistant qui demande la liberté, — « l'Hymne au bouton de porte », dit-Il en riant, ou encore « la Plainte du séquestré ». Mais à Lui seul aussi la contemplation tendre de mes yeux inspirateurs qui pèsent sur sa tête penchée, jusqu'à ce que son regard appelé cherche et rencontre le mien dans un choc d'âmes si prévu et si doux que je clos mes paupières dans une honte exquise... Elle... Elle s'agite trop, me bouscule souvent, me vanne dans l'air pattes réunies deux par deux, s'énerve à me caresser, rit haut de moi, imite trop bien ma voix...

TOBY-CHIEN, ému d'indignation.

Je te trouve difficile. Assurément je l'aime, Lui, qui est bon, qui détourne les yeux de mes fautes pour n'avoir pas à me gronder. Mais Elle!.. C'est ce que je vois au monde de plus beau, de plus cher et de plus incompréhensible. Son pas m'enchante, ses yeux variables me dispensent le bonheur et la tristesse. Elle est pareille au Destin et n'hésite jamais! Les tourments mêmes de sa main... Tu sais comme Elle me taquine?

KIKI-LA-DOUCETTE

Durement.

TOBY-CHIEN

Non pas durement, mais finement. Je ne puis rien prévoir. Çe matin, elle s'est penchée comme pour me parler, a soulevé mon oreille de petit éléphant, et a jeté dedans un cri pointu qui est descendu au fond de ma cervelle...

KIKI-LA-DOUCETTE

Horreur!...

TOBY-CHIEN

Etait-ce bon? Etait-ce mauvais? Maintenant encore j'hésite. Cela a déchaîné en moi une folie circulaire de nervosité... Presque chaque jour, sa fantaisie exige que je fasse « le Poisson ». Soulevé dans ses bras, Elle étreint mes côtes jusqu'à la suffocation, jusqu'à ce que ma bouche muette s'ouvre comme celle des carpes qu'on noie dans l'air...

KIKI-LA-DOUCETTE

Je la reconnais bien là.

TOBY-CHIEN

Soudain je me sens libre et vivant, vivant par le miracle de sa seule volonté! Que la vie alors me paraît belle! comme je mâchouille sa main pendante, l'ourlet de sa robe!

KIKI-LA-DOUCETTE, méprisant

Le joli jeu!

TOBY-CHIEN

Tout le bien et tout le mal me viennent d'Elle... Elle est le tourment aigu et le sûr refuge. Lorsque, épouvanté, je me jette en Elle, le cœur fou, que ses bras sont doux, et frais ses cheveux sur mon front! Je suis son « enfant-noir », son « Toby-Chien », son « tout petit h'amour »... Pour me rassurer, Elle s'asseoit par terre, se fait petite comme moi,

se couche tout à fait, pour m'enivrer de sa figure au-dessous de la mienne, renversée dans sa chevelure qui sent bon le foin et la bête... Comment résister alors? Ma passion déborde, je la fouis d'une truffe énervée, je cherche, trouve, mordille le bout croquant et rose d'une oreille, — son oreille! — jusqu'à ce qu'Elle crie, chatouillée : « Toby ! c'est terrible! au secours, ce chien me mange! »

KIKI-LA-DOUCETTE

Saines joies, brutales et simples... Et tu t'en vas ensuite faire la cour à la cuisinière.

TOBY-CHIEN

Et toi à la chatte de la ferme...

KIKI-LA-DOUCETTE, sec.

Assez, je te prie, ceci ne regarde que moi... et la Petite Chatte.

TOBY-CHIEN

Une jolie conquête! Tu devrais rougir, une chatte de sept mois!

KIKI-LA-DOUCETTE, excité.

Un fruit vert, une baie sauvage, je te dis! Et personne ne me la volera. Elle est svelte autant qu'une rame à pois...

TOBY-CHIEN, à part.

Vieux polisson!

KIKI-LA-DOUCETTE

... Longue et balancée sur de longues pattes, elle va du pas incertain des vierges. Le dur travail des champs — elle y chasse le mulot, la musaraigne, voire la perdrix — a durci ses jeunes muscles, assombri un peu sa figure d'enfant...

TOBY-CHIEN

Elle est laide.

KIKI-LA-DOUCETTE

Non point laide! mais bizarre : un museau de chèvre, aux narines roses, coiffé, d'oreilles d'âne à la mode paysanne, des yeux latéraux, couleur d'or ancien, dont le regard vif trébuche souvent dans un piquant strabisme... De quel cœur elle me fuit, confondant sa pudeur avec l'effroi! De mon côté, je passe lentement, on dirait indifférent, drapé dans ma robe splendide dont les rayures l'étonnent... Elle y viendra! J'aurai à mes pieds la Petite Chatte énamourée, qui aura jeté toute contrainte et se roulera sous moi, pareille à une écharpe blanche...

TOBY-CHIEN

Moi, je veux bien, tu sais. Ici les choses de l'amour me laissent relativement froid. L'exercice physique... mes soucis de gardien... je ne pense guère à la bagatelle.

KIKI-LA-DOUCETTE, à part

La bagatelle! Commis-voyageur, va!

TOBY-CHIEN, sincère

Et puis, je peux bien t'avouer... Tu vois comme je suis petit... Eh bien! par une guigne invraisemblable et pourtant vraie, je ne rencontre aux alentours que de jeunes géantes. La chienne de la ferme, une grande diablesse bâtarde, aux yeux jaunes, toujours haletante, m'accueillerait, comme elle accueille.. n'importe qui. Dévergondée, oh! ça... mais bonne fille, odorante, et cette espèce de charme exténué et canaille, ces regards affamés de louve douce... Hélas... je suis si petit... Chez les voisins, je connais encore une danoise placide, vertigineuse comme une alpe; une bergère qui n'a jamais le temps à cause de son métier; une chienne d'arrêt nerveuse qui mord tout à coup, mais dont les yeux sauvages promettent

l'ardeur... Hélas, hélas! J'aime mieux n'y plus penser. C'est trop fatigant. Revenir surmené et non satisfait, battre la fièvre toute la nuit... Assez.

J'aime... Elle et Lui, dévotement, d'une passion émue qui me grandit jusqu'à Eux. Elle suffit d'ailleurs à occuper mon temps et mon cœur. L'heure de la sieste passe, Chat, mon méprisant ami, que j'aime pourtant, — et qui m'aimes. Ne détourne pas la tête! Ta pudeur singulière s'emploie à cacher ce que tu nommes faiblesse, ce que je nomme amour. Crois-tu que je sois aveugle? Lorsque je reviens avec Elle vers la Maison, j'ai vu vingt fois, derrière la vitre, ta figure triangulaire s'éclairer et sourire à mon approche. Le temps d'ouvrir la porte : tu avais déjà remis ton masque de chat, ton joli masque japonais aux yeux bridés... Peux-tu le nier?

KIKI-LA-DOUCETTE, *résolu à ne pas entendre.*

L'heure de la sieste passe. L'ombre conique des poiriers croît sur le gravier. Tout notre sommeil est parti en paroles. Tu as oublié les mouches, ton estomac inquiet, la chaleur qui danse en ondes sur les prés. Le beau jour lourd s'en va. Déjà l'air s'émeut et courbe vers nous l'odeur des pins dont le tronc fond en larmes claires...

TOBY-CHIEN

La voici. Elle a quitté son fauteuil de paille, étiré ses bras gracieux, et je lis l'espoir d'une promenade dans le mouvement de sa robe. Tu la vois, derrière les rosiers? Elle casse de l'ongle une feuille de citronnier, la froisse et la respire... Je lui appartiens. Les yeux fermés, je devine sa présence...

KIKI-LA-DOUCETTE

Je la vois. Elle est tranquille et douce... pour un instant. Je sais surtout qu'Il la suivra de près, en quittant son Papier; Il sortira en l'appelant : « Où

es-tu? » et s'asseoira, fatigué, sur le banc. Pour Lui, je me lèverai avec politesse et j'irai carder de mes ongles la jambe de son pantalon. Silencieux, pareils, heureux, nous écouterons tomber le jour. L'odeur du tilleul deviendra sucrée jusqu'à l'écœurement, à l'heure même où mes yeux de voyant s'agrandiront, noirs, et liront dans l'air des Signes mystérieux... Là-bas, derrière la montagne pointue, un calme incendie, plus tard, s'allumera, une vapeur ronde, d'un rose glacé dans le bleu cendreux de la nuit, un cocon lumineux d'où éclora le tranchant éblouissant d'une lune coupante qui voguera, fendant les nuages... Et puis, ce sera le moment d'aller dormir. Il me prendra sur son épaule, et je dormirai (car ce n'est pas la saison de l'amour) sur son lit, contre ses pieds soigneux de mon repos. Mais le petit matin me verra frissonnant, rajeuni, assis face au soleil, dans le nimbe d'argent dont m'encense la rosée, et semblable, en vérité, au Dieu que je fus.

COLETTE WILLY.



CE QVE LES AMÉRICAINS PENSENT DE LEVRS FEMMES ET DV FÉMINISME.

—

Le vingtième siècle, on nous l'a prédit, verra le double règne de la femme et du Nouveau-Monde, « dont il est aussi impossible d'arrêter la marche en avant que celle du soleil ». Nous touchons au triomphe du féminisme et des mœurs américaines qui en sont la conséquence. C'est à Boston, à Chicago, que les féministes vont chercher le mot d'ordre. « L'Américaine a su conquérir pour son sexe, mieux que l'égalité, la suprématie. Partout elle est prépondérante. Dans la vie privée, père, frère, mari, sont à ses pieds; elle collabore à la vie sociale, s'il lui plaît. Elle accède aux fonctions administratives et publiques, impose ses droits aux professions libérales, elle a le pouvoir de prendre la parole partout, même en qualité de ministre de la religion ». (T. Bentzon.) Bref, l'Américaine est l'Eve future, régénératrice du monde nouveau, et puisque l'équilibre social, nous dit-on, dépend avant tout de la place faite à la femme, nous n'avancerons véritablement sur la route du progrès et du bonheur que le jour où les mœurs américaines seront les nôtres, et où nous concevrons le rôle féminin tel qu'on le conçoit en Amérique.

Certes, ce doit être un pays heureux que celui « où la femme a le droit de prendre la parole partout » ! Personne ne se permettrait d'en douter. Grâce à ces mœurs nouvelles, tout est donc pour le mieux en Amérique. Du moins est-ce en Europe qu'on le dit, où les féministes revendiquent avec tant d'aigreur, au nom du bonheur

universel, les prérogatives de leurs sœurs du Nouveau-Monde. Mais enfin, qu'en pensent les Américains eux-mêmes? S'inquiète-t-on assez de le savoir? Ils ont pourtant bien un peu voix au chapitre. Sont-ils aussi enchantés que nous le prétendons de la situation faite à leur pays par les progrès du féminisme? Considèrent-ils que la prépondérance de la femme chez eux a réellement « élevé le niveau moral et intellectuel, contribué au « bonheur de l'individu et de la nation »? Peut-être serait-il bon de nous en informer auprès d'eux, au lieu de nous en tenir aux affirmations de ceux, et surtout de celles, qui se sont faits leurs interprètes.

En réalité, l'état d'esprit des Américains, la façon dont ils envisagent la situation créée chez eux par le triomphe de l'idée féministe, sont tout autres qu'on nous les présente. Dans l'unanime concert en l'honneur de leurs mœurs, c'est d'eux-mêmes que vient la note discordante. Personne plus qu'eux ne serait surpris d'apprendre que leur sagesse et leur félicité sont citées en exemple. Ceci leur paraîtrait une amère ironie. Un vent de révolte souffle à nouveau de l'autre côté de l'Atlantique, et cette fois parmi les hommes. On a dit que « le culte de la femme faisait partie d'un américanisme de bon aloi, qu'il devait servir de base à un état social idéal ». Idéal peut-être, mais irréalisable. Car ce culte, ceux-là mêmes qui l'ont établi en aperçoivent aujourd'hui les désastreuses conséquences, et s'en épouvantent. Ecrivains et publicistes américains jettent un cri d'alarme. On signale les périls de l'envahissante tyrannie du sexe féminin, de cette inégalité à rebours qui fait de la femme un despote, de l'homme un sujet. Déjà M. O. Fay, M. Croffett, entre autres, avaient exposé les revendications, combien justifiées celles-là! de leurs compatriotes réduits en esclavage, et la nécessité de sauvegarder enfin les droits masculins contre l'égoïsme féroce, la froide insolence, l'étouffante personnalité des femmes d'Amérique. N'a-t-on pas dit qu'il s'était fondé une société secrète pour réagir contre les empiétements des femmes

et y mettre obstacle? On a cité des noms illustres parmi ses membres. Plaisanterie peut-être, ceci n'en est pas moins l'indice d'un état d'esprit. Plus récemment, un journaliste de New-York, M. Cleveland Moffett, a pris la parole au nom de son sexe lesé. Courageusement il a dévoilé le mal dont souffre, à l'entendre, la nation tout entière : ce culte exagéré de la femme, qu'il qualifie de *mortal sin of false chevalry*, et du courage, il lui en a fallu, certes, pour dire la vérité aux femmes dans un pays où il semble que tout leur soit dû, comme tout leur est permis, où la plus bénigne critique à leur égard devient un crime de lèse-majesté.

I

Les Américains se plaignent que l'Amérique soit, de tous les pays du monde, celui où les femmes reçoivent le plus des hommes — et leur donnent le moins en échange. La femme, en Europe, conserve encore le désir de paraître aimable et de se faire aimer. Les visées de « l'Eve nouvelle » sont autres : abusant du dévouement masculin, elle ne cherche qu'à exploiter le compagnon de sa vie, au profit de ses insatiables besoins de luxe et de jouissances. L'Américaine transforme l'homme en esclave de l'argent. Puis, ceci fait, le tient naturellement en parfait mépris, parce qu'il est esclave. De cette situation anormale et humiliante, les hommes d'Amérique commencent à comprendre qu'ils ne doivent accuser qu'eux-mêmes : ils l'ont créée par leur imprudence. Imbus d'idées de chevalerie mal interprétées — et qui ne sont plus en accord avec le mode d'existence et la nature féminine modernes, — ils ont érigé la femme sur un piédestal et lui ont laissé croire que son unique rôle consistait à recevoir, avec une magnanime condescendance, le très humble hommage masculin. Les sentiments *chevaleresques* envers la femme moderne sont ridicules. Les Américains s'en aperçoivent. Il ne saurait être question de rendre un culte à des femmes qui n'ont d'autre aspiration que de faire « suer » de l'argent aux hommes.

Que les hommes en prennent leur parti : en pays féministe ils ne doivent compter sur aucune aide, morale ou matérielle, de la part des femmes. Ce n'est pas que les Américaines manquent de moyens : elles sont, au contraire, fort bien douées. Mais une éducation absurde, des idées faussées depuis l'enfance, les ont détournées du rôle de compagne. Dès l'âge de la poupée et de la corde, la petite Américaine s'entend répéter qu'elle est de tous points adorable — adorable jusque dans ses caprices, son insolence, ses excentricités — et combien supérieure à ses frères ! Une atmosphère de flatteries l'environne. Elle grandit dans la croyance en la chimérique supériorité de son sexe. Jeune fille, tout concourt à lui persuader — parents, entourage, littérature — qu'un mari est une « glorious institution » établie uniquement dans le but de procurer à la femme tous les plaisirs et tous les agréments — ceci, bien entendu, sans la moindre idée de réciprocité. Ce mari, qui travaille en forcené au bien-être de sa femme, n'a droit à aucune reconnaissance. Pourquoi lui en saurait-elle gré ? Machine à produire de l'argent, il ne fait que remplir sa fonction, et sa fonction, à elle, est de le dépenser. La parole sacrée : « Unis pour les peines comme pour la joie », a depuis longtemps perdu toute signification. Il n'est même plus question de *partager les joies* — ni les dépenses. L'Américaine entend les accaparer à elle toute seule. C'est ainsi qu'une femme qui porte des chapeaux de vingt dollars et flâne toute la journée dans les magasins s'indignera de bonne foi si son mari prétend faire la moindre dépense personnelle, ou songe à prendre vingt-quatre heures de congé. De même, vous rencontrerez l'Américaine vêtue comme une reine de théâtre, laissant traîner une jupe somptueuse, qu'elle ne daignera se donner la peine de relever, — installée dans un « refreshment room » où elle absorbe, rien qu'à son goûter, pour deux ou trois dollars de pâtisseries — tandis que le mari, dans toute sa journée, se sera contenté d'une côtelette, d'un verre de lait, avalés précipitamment, debout,

au buffet de quelque *grill-room* de dernier ordre, à proximité de son office pour perdre le moins de temps possible. C'est qu'il en est redevable, de ce temps, de cet argent, à son despote, et si peu que le pauvre homme en garde pour lui-même, elle est convaincue qu'il lui en fait tort.

M. Cleveland Moffett en appelle à la sincérité des Américaines elles-mêmes. « Avez-vous jamais tenté quoi que ce soit, leur demande-t-il, pour aider vos maris dans le « struggle for life », que vos besoins et vos exigences rendent particulièrement pénible dans notre pays?... » — A cause des femmes, et parce qu'elles ont voulu s'affranchir une fois pour toutes des tracas du rôle de maîtresse de maison, la majorité des ménages, adoptant la vie d'hôtel, s'établit dans des « boarding houses ». Ainsi l'homme se trouve frustré du réconfort auquel il a droit : le repos, l'intimité du foyer. Il subit une existence de perpétuel camp volant. Dans ces boardings, les femmes ne font, à la lettre, œuvre de leurs doigts. Leurs journées traînent dans une complète oisiveté — « dans la fainéantise », dit tout carrément M. Moffett.

Celles qui occupent des appartements privés et sont censées « diriger la maison » n'en font guère davantage. Leurs soins se bornent à donner, de fois à autre, un vague coup d'œil à l'intérieur et des ordres aux domestiques. La besogne est assez légère; elles ont simplifié la tenue du ménage, selon les principes féministes, qui considèrent comme du « temps perdu » celui employé aux travaux domestiques. Jamais, au grand jamais, on ne raccommode dans un intérieur américain. Les bas et le linge déchirés sont jetés, — ou portés avec des trous : ce qui est plus fréquent qu'on ne pense. Les « dessous » que recouvre une robe de 10.000 francs se réduisent bien souvent à une « combinaison » de propreté douteuse; et l'Américaine, qui réclame et revendique sans cesse, a du moins ceci de commun avec les gens heureux — qu'elle ne porte pas de chemise.

Couture, travaux du ménage, souci de l'intérieur supprimés, quel devoir reste à la femme ? — Certes, je n'ai garde d'oublier les enfants. Jadis le soin de les élever incombait aux mères. La tâche est assez absorbante pour accaparer toutes les forces et tous les instants. Mais en Amérique, le féminisme, la science moderne de l'éducation, ont changé tout cela : biberons, nurses, gouvernantes, kindergarten, écoles et collèges, remplacent la mère auprès de l'enfant. Nul doute qu'on ne lui épargne bientôt la peine même de le mettre au monde. C'est une redite que de signaler le nombre effrayant de ménages sans enfant à New-York, et non pas seulement dans la « Fifth Avenue », mais parmi la classe modeste. Au surplus, une Américaine (M[rs] Fenwick Miller) l'a déclaré : « La mère de plusieurs enfants suffit tout juste aux devoirs de la mère d'autrefois. La femme nouvelle aura donc peu ou point d'enfants. » Et philosophiquement elle ajoute : « On ne peut faire deux choses à la fois ! »

Dans la vie de ménage la plus libérée reste toujours une part aux incidents et aux tracas inévitables, maladies, renvoi des domestiques, conflits avec les fournisseurs. En pays féministe, c'est encore le mari qui doit l'assumer. La femme se garderait bien de la prendre pour elle, de lui éviter un souci. N'est-il pas là pour tout supporter ? — Tandis qu'elle, cependant, restera systématiquement et par principe étrangère aux préoccupations de ce mari. Vaguement elle saura qu'il est ingénieur, médecin, industriel, ou quelque chose d'approchant. Qu'il spécule sur les valeurs, la farine, la laine. Elle pourra vous donner l'adresse de son « office » en ville, vous dire si sa « typewriter » est jolie, et c'est tout ce qu'elle se souciera jamais de connaître du mystère de sa vie laborieuse.

« Qui jamais, à New-York ou à Chicago, observe amèrement M. Moffett, a ouï parler d'une femme au courant de la situation de son mari, sauf en ce qui concerne le nombre de dollars qu'il en retire ? — Chaque

mois il doit lui rendre ses comptes et lui remettre telle somme : sur ce chapitre elle est plus impitoyable que le plus impitoyable des patrons envers son caissier. Pour le reste, cela ne la regarde pas, elle n'en veut rien savoir. Cependant le malheureux peine en esclave six jours sur sept. Littéralement il meurt à la tâche ; cette existence de forçat, il ne se l'impose que pour satisfaire aux exigences de sa femme, car pour lui-même il est sans besoins, et jamais ne lui viendra la pensée de confier à cette femme, pour qui il se tue, ses projets, ses inquiétudes, et de solliciter son appui, son concours, ou seulement ses conseils. »

Les féministes raisonnables, — car il en existe — semblent pourtant croire que s'il est utile à la femme d'adopter une profession, c'est précisément « pour faciliter le mariage dans tel cas où son gain s'ajoutera à celui du mari et produira l'aisance ». Les Américaines envisagent autrement la question. Elles jugent au contraire, toujours avec M[rs] Miller, que « le péril serait dans les habitudes de paresse prises volontiers par le mari en pareille occurrence ». Elles sont sensibles à la menace. « Le mari s'appuiera sur la femme aussitôt qu'il la verra se suffire à elle-même » (M[rs] Fenwick Miller), et pour conjurer radicalement ce péril, une fois mariées, celles qui avaient une profession s'empressent de l'abandonner.

« Je veux bien avoir une occupation jusqu'à mon mariage, mais du jour où j'aurai un mari, je ne consentirai jamais à travailler, non, en vérité, pour l'amour de quelque homme que ce soit au monde. » Ce langage, nous l'avons entendu de la bouche d'une jeune personne qui occupait un emploi dans un important « office » de New-York, où elle avait fait preuve d'aptitudes remarquables pour les affaires. Devenue la femme d'un *devoted* américain, d'un brave garçon à qui son concours eût pu être utile, elle entendait bien le lui refuser, et ne plus faire œuvre de ses doigts ni de son cerveau, — quitte à périr d'ennui tandis que le mari succombe sous les charges du ménage.

Elles sont des centaines de mille, les jeunes filles américaines qui professent le même mépris systématique, la même *horreur* du travail. Ces jeunes filles, on nous les représente, en France, avides de se suffire, éprises de tâches sérieuses; en réalité, elles n'envisagent leurs occupations qu'ainsi qu'une corvée terrible dont un *mari* les débarrassera.

Et finalement, c'est en pays féministe que la majorité des femmes répugne le plus à travailler.

II

Les Américains s'aperçoivent que les mœurs féminines nouvelles rendent le mariage de plus en plus difficile. Chacune des deux parties redoute les risques d'une existence qui ne satisfera ni l'une ni l'autre. On comprend que l'Américain recule devant le labeur écrasant d'être mari. Les jeune filles sont presque aussi perplexes. L'instinct féminin, qu'elles ne sont point parvenues à étouffer complètement, les porte encore vers l'amour vrai, l'amour désintéressé. D'autre part, leur paresse, leur vanité, et plus encore cette fatale persuasion qu'elles ne sont faites que pour un rôle d'apparat, que ce serait déchoir d'accepter une vie modeste et laborieuse, les incitent à ne chercher en un mari que « le banquier », capable de leur fournir une existence brillante et de les « mettre en vue ».

« Je suis bien à plaindre, disait à M. Moffett une jeune fille des provinces de l'Est, venue en séjour à New-York. J'aime un jeune peintre. Mais il n'a pas de fortune. Un stockbroker de la ville m'a demandée en mariage, il représente plusieurs millions. Si j'épouse le stockbroker je serai malheureuse, parce que je le déteste. Si j'épouse le peintre, je serai tout aussi malheureuse, parce que je déteste la médiocrité. Je ne me sens plus le courage, maintenant que j'ai séjourné à New-York, de retourner à la campagne chez mes parents : j'y périrais d'ennui. Je voudrais rester à New-York, et m'amuser! Mais par quels moyens me suffire : mes goûts sont

dispendieux (extravagants), ils dépassent de beaucoup les ressources que le travail pourra jamais me procurer. Alors que faire ? Quel parti prendre ? Le mariage me paraît impossible, la vie chez mes parents impossible, le travail impossible. Que me reste-t-il ? » — Question dangereuse. Il ne faudrait pas qu'une femme se la posât trop souvent.

Ce qui leur reste, à celles qui ne se lancent pas dans des entreprises masculines, qui ne font point partie de cette aristocratie de l'argent, chargée de redorer les blasons d'Europe, ce qui reste à toutes ces femmes oisives, insatiables, aux perpétuels loisirs, on le devine. « Adulées, désœuvrées, *trop bien nourries*, — les Américains insistent sur ce point : ils trouvent décidément que leurs femmes mangent trop — elles se lancent à la recherche de l'aventure, à la poursuite d'un idéal romanesque, chimérique. Le nombre considérable des procès en divorce, dont les comptes-rendus s'étalent dans les grands journaux, est là pour le prouver. » N'y a-t-il pas lieu de s'étonner que ce soit dans un pays où l'homme est profondément moral, où il concède à la femme tous les privilèges et tous les pouvoirs, que les liens conjugaux soient le plus relâchés, que les divorces soient les plus fréquents ? Chaque année leur nombre augmente en des proportions effrayantes.

La colonne des « Annonces personnelles », au *New-York Herald*, témoigne d'un état de profonde immoralité parmi les femmes. M. Moffett a tenté une expérience à cet égard. Il a fait insérer, dans cette curieuse colonne, l'annonce classique : « Célibataire, trente ans, riche, désire connaître pour union jolie personne... » A ces lignes, qui n'avaient pourtant rien de particulièrement romanesque ni alléchant, M. C. Moffett ne reçut pas moins de cinquante réponses en quarante-huit heures. La plupart, ainsi qu'il se donna la peine de le vérifier, émanaient de femmes ayant tous les droits du moins à s'intituler *respectables*, et considérées en effet comme telles. Une vingtaine de correspondantes appar-

tenaient à la meilleure société : les unes, jeunes filles choyées par leurs parents, d'autres, mariées à des hommes fort honorables, dont l'un bien connu à New-York. Son enquête lui révéla, pour chaque cas, la même histoire : vie oisive, esprit désœuvré, liberté absolue, imagination qui se donne carrière, « les infortunées n'avaient rien trouvé de mieux, pour tromper leur ennui et combler leurs aspirations, que de risquer l'honneur de leur nom entre les mains d'un inconnu qu'elles avaient toute raison de suspecter ! »

III

« ...Regardez les femmes de New-York parader dans la « Fifth Avenue » ou flâner aux heures de « Shopping » le long de la 23e rue. Ce sont de superbes créatures, éclatantes de fraîcheur, débordantes de santé. A vrai dire, on pourrait critiquer dans leur plastique un développement exagéré des hanches, du buste, et du reste. Vivant dans l'oisiveté, absorbant des pâtisseries toute la journée, rien d'étonnant à ce qu'elles prennent des proportions de femmes de harem. N'importe, auprès de ces magnifiques échantillons de la race féminine, les hommes font piètre figure : chauves, voûtés, épais ou desséchés, vieux avant l'âge, négligés dans leur allure et leur toilette, apoplectiques, dyspeptiques et surmenés. Avouons que les femmes n'ont pas tort de passer la tête haute devant d'aussi pauvres êtres ! » (*New-York Illustrated.*) Tristes portraits ! Tel est pourtant l'état minable où réduit le *doux servage* chanté par les poètes !

Les femmes de la haute classe et de la classe moyenne se croient aussi supérieures à leurs maris intellectuellement que physiquement. Il est vrai que leur éducation a coûté très cher. Mais, à tous points de vue, les résultats ne sont peut-être pas aussi heureux qu'on le pense. Sous des dehors brillants, la majorité des femmes, à part celles qui se spécialisent dans des études bien souvent au-dessus de leur portée, fait preuve d'une extraordinaire ignorance. Il n'est pas question ici des « héritières » qui,

à la lettre, ne savent rien. On se rappelle cette milliardaire, parée aujourd'hui d'un grand nom d'Europe, hors d'elle parce qu'on avait voulu « *lui faire croire*, disait-elle, que la terre tournait » ! Du *savoir* pour lui-même, des joies qu'il procure, l'Américaine ne se soucie guère. Elle ne possède que des connaissances très superficielles, vernis fragile de littérature et d'art, servies par un stupéfiant bagout, et de stupéfiantes prétentions.

Les voyages à l'étranger, les séjours dans les grandes capitales d'Europe passent pour l'indispensable complément de l'éducation féministe. Aux Françaises, trop casanières, on cite volontiers la facilité d'émigration de l'Américaine, son aisance à courir aux quatre coins du monde. L'exemple n'est pourtant pas à suivre. Les Américains supportent les voyages de leurs femmes comme tous leurs autres caprices, mais ils les déplorent, et les jugent bien plus nuisibles qu'utiles.

« Une vie errante et agitée prépare mal la jeune fille à l'existence forcément sédentaire de la maîtresse de maison et de la mère de famille... Sous prétexte de parfaire son éducation, la jeune fille américaine se crée des besoins artificiels, et se jette à la poursuite de jouissances sans lendemain. A courir les musées et les concerts dans les centres artistiques de l'Europe, elle apprendra peut-être à reconnaître, qui sait, même à goûter les différentes écoles de la Peinture et de la Musique ; elle n'apprendra pas à diriger un ménage, ni à se contenter des joies modestes, mais durables, de l'intérieur et de la famille. » Elle augmentera son bagage de connaissances inutiles, elle ne rapportera pas une once de bon sens ni d'esprit pratique.

Et cette fureur de voyages, cette vie de perpétuelle errance, attriste surtout les Américains parce qu'ils les croient néfastes au propre bonheur de leurs femmes.

« Nos jeunes filles sont à plaindre, vous diront-ils sérieusement. Après avoir respiré l'atmosphère excitante de Rome et de Paris, elles reviennent dans un pays positif, puis s'y trouvent soudain aux prises avec la réalité.

Assoiffées de sensations, il leur faut vivre dans un milieu forcément bourgeois et terre à terre, qu'il n'est pas au pouvoir du mari le plus dévoué de transformer. Elles souffrent du contraste qu'offre leur vie de femme mariée avec les séductions et les promesses irréalisables de leur existence de jeune fille. Leur temps passe en regrets, et en aspirations, vers quoi? elles ne le savent pas bien elles-mêmes. Dirons-nous que ces femmes aient perdu ou gagné, au point de vue de leur propre bonheur, dans leurs séjours à l'étranger? »

Rien d'étonnant si, avec la logique féminine, elles s'en prennent au mari inoffensif, et mettent à son compte des désenchantements dont le pauvre homme est bien innocent. Rien d'étonnant si elles deviennent fiévreusement agitées, et si les natures passionnées, estimant que la vie ne leur a point donné ce qu'elles se croyaient en droit d'en attendre, se jettent à l'aventure dans des entreprises extravagantes, en complet désaccord avec les attributions et les destinées féminines.

« Si nos femmes désertent le foyer pour envahir les fonctions publiques, si, lasses d'exploiter l'homme, elles cherchent à lui faire concurrence, c'est bien plus par agitation, inquiétude morbide, que par désir réel d'affirmer leurs droits. Aussi bien, ces droits, ne savent-elles pas, au fond de leurs cœurs, qu'elles les ont depuis longtemps assurés, et bien au delà, s'emparant des privilèges et plaisirs de leurs pères, frères, maris, en ayant soin de rejeter leurs responsabilités. Si quelques-unes d'entre elles prétendent adopter les carrièrières masculines, ce n'est point par vocation, comme on voudrait nous le faire croire, mais tout bonnement pour accaparer l'attention. »

En France, nous citons volontiers le nombre assez considérable des femmes médecins en Amérique. Et nous en concluons qu'il y aurait là un champ d'action nouveau pour l'activité féminine — une carrière en harmonie avec leurs aptitudes, où elles trouveraient à appliquer leurs qualités spéciales : douceur, adresse, dévouement...

Nous nous plaisons à croire que les femmes se confieront plus volontiers aux soins des doctoresses qu'à ceux des docteurs... Les Américains restent sceptiques à cet égard. A les entendre, si leurs femmes veulent être docteurs, c'est parce que la carrière médicale leur donnera de l'importance. C'est celle où il leur semble qu'elles pourront le plus « faire parler d'elles » ! — Faire parler de soi, se mettre en avant, c'est, en somme, en Europe comme en Amérique le but de toutes les actions de la femme moderne.

« C'est un fléau que le nombre des femmes-médecins chez nous, dit M. O. Fay. Il faudrait pourtant prendre des mesures pour empêcher le demi-savoir et les maux qui en résultent. » Car les connaissances ne sont pas à la hauteur des prétentions. Récemment, on a dû fermer une université médicale spécialement établie pour les femmes : on avait constaté que pas une de celles qui suivaient les cours n'était en état de profiter de l'enseignement et d'exercer convenablement son art. Quant aux doctoresses ayant conquis leurs diplômes, bien souvent délivrés par des universités de fantaisie, il faudrait mal connaître la nature féminine américaine, et, au surplus, de tous les pays, pour supposer qu'elles trouveront crédit auprès des femmes. Celles-ci d'ailleurs savent un peu trop à quoi s'en tenir sur la solidité des connaissances de leur sexe. Reste, il est vrai, la clientèle des hommes. Mais il faut avouer qu'ils se font prier. C'est assez de supporter l'Américaine en tant que femme sans aller la prendre pour médecin. Le dévouement masculin a des bornes.

Thomas Wentworth Higginson, qui fut, à l'aurore du féminisme, « le ferme champion des droits de la femme » — et son détestable flatteur — a proclamé « qu'il n'y avait pas une vertu appartenant au sexe masculin que l'autre ne pût revendiquer ». Mais est-ce bien les *vertus* masculines que les femmes cherchent à revendiquer ?...

— « Pourquoi, demande M. Moffett, les femmes de

notre pays affichent-elles un goût pour le moins féminin des jeux, le poker? — si ce n'est afin de prouver aux hommes qu'elles sont, aussi bien qu'eux, capables de perdre la *forte somme*. Pourquoi, dans les restaurants les mieux fréquentés, se font-elles servir cocktail et whisky par tasses à thé, s'il vous plaît, dans des proportions à nous faire rougir? J'ai peine à croire que ce soit par goût de l'alcool. Pourquoi parient elles aux courses, prétendent-elles trouver grand intérêt à des sports auxquels elles ne comprendront jamais rien — affectent-elles de parler argot, de fumer, — s'affublent-elles d'accoutrements d'allure masculine – et se lancent-elles dans des carrières peu convenables à leur sexe, telles que le journalisme et le reportage? »

— Pourquoi, si ce n'est précisément parce qu'elles savent qu'elles ne devraient pas le faire, et parce que les hommes, dans la niaiserie de leur culte, les ont si bien tenues quittes de tous devoir et de toute besogne, qu'elles ne savent plus à quoi occuper le temps?

Qu'est-ce donc, si ce n'est esprit faussé, puéril désir d'empiéter sur le domaine de l'homme dans ce qu'il a de moins intéressant, pousserait les Américaines en voyage à envahir le compartiment des fumeurs? Ici la revendication tombe dans le grotesque. Le conducteur du « New-Yoik Central », interwievé, a déclaré que le cas devenait très fréquent, et sur les lignes les plus « respectables ». « Récemment, nous dit-il, une jeune demoiselle fort bien mise s'installe dans le « smoking-car » et allume une cigarette. Je la prie de sortir. Elle refuse, indignée. Nul doute que cette demoiselle, en se rendant ridicule, ne crût avoir accompli une action d'éclat et fait faire un grand pas aux droits féminins.

Une autre fois, c'est une vieille dame qui manifeste à sa manière en tirant une pipe de sa poche et en l'allumant d'un air provocant, sous les regards de ses voisins ébahis. Tout New-York a su l'aventure parfaitement authentique survenue au train de minuit arrivant d'Albany. Une personne fort élégante, en toilette de

bal, ayant reçu quelques observations d'un monsieur parce qu'elle fumait, jeta sa cigarette, et, se mettant en posture de boxe, commença par envoyer un magistral coup de poing à la tête de l'imprudent. Puis retroussant sa jupe à falbalas et à traîne, d'un coup de pied en pleine poitrine, elle l'envoya rouler tout étourdi sur la banquette. Ceci fait, elle remit sa toilette en ordre et alluma une autre cigarette, cette fois sans soulever la moindre protestation.

Les rapports entre les deux sexes seront vraiment tout remplis d'un charme imprévu, quand les progrès du féminisme auront généralisé de telles mœurs. Car c'est un Américain qui l'a dit : « Les femmes qui se ruent à l'assaut des compartiments de fumeurs forment l'avant-garde de l'armée féministe des mal contentes. »

IV

« Mal contentes » — elles le sont toutes en Amérique, et c'est ce qui désole les Américains. Quoi qu'ils fassent, les pauvres hommes ne parviennent pas à les satisfaire. A chaque nouvelle concession succède une exigence nouvelle qui, aussitôt comblée, ne paraît pas les contenter plus que les autres. « Nos femmes sont dans la situation de ces enfants gâtés qui trépignent pour avoir la lune, et ne sauraient qu'en faire si on la leur donnait. »

Poursuivant elle ne sait quelle chimère, la femme nouvelle rejette et méprise les occupations du ressort de son sexe : travaux du ménage, soins de l'intérieur et des enfants, ouvrages à l'aiguille. Inutile de chercher plus loin les causes de la crise domestique qui sévit aux Etats-Unis, rendant insoluble la question des serviteurs.

Dans un pays où n'existe nul respect de la hiérarchie, chacune s'estime l'égale de Mme Vanderbilt. Et, de fait, l'histoire des cités américaines est si féconde en exemples de changements de fortune subits et invraisemblables que toute femme, si misérable soit-elle, n'en est pas moins en droit de compter posséder un jour son palais dans la « Fifth Avenue ». La servante est très persuadée

qu'elle vaut en tous points la dame. Or, elle voit celle-ci tenir en mépris et en dégoût tout ce qui est travail manuel, occupation domestique. Pourquoi devra-t-elle faire ce qui semble abaisser sa maîtresse? Aussi, observez combien les femmes, forcées d'accepter une situation mercenaire, haïssent et jalousent celles qui les emploient. Regardez de quelle mauvaise grâce elles remplissent leur tâche, à quel point elles la jugent dégradante pour elles, combien promptes elles sont, la besogne journalière hâtivement « bâclée », à fuir la maison de servitude, à se précipiter en ville, femmes de chambre ou cuisinières, affublées de robes voyantes, chapeaux à plumes, bijoux faux, qui prétendent imiter ceux de leurs maîtresses, et les faire confondre avec elles.

Domestiques, demoiselles de magasins, institutrices, bourgeoises, grandes dames, c'est une jalousie, une rivalité, une lutte générale entre toutes les catégories de femmes, dans toutes les classes de la société, et un mécontentement général. Pas une qui s'accommode de son sort, qui consente à remplir les devoirs de sa situation.

Qu'on en juge par cet apologue américain : « Mrs. Malony (la Mrs. Malony est un type national de vulgarité prétentieuse), oisive et « worried to death » (ennuyée à mort) dans son « parloir » de Shanty town (un quartier de sixième ordre), songe qu'elle ne le cède en rien à la femme du président et qu'après tout il serait très naturel, et bien mérité, qu'à son tour elle devînt présidente. Rêvant aux hautes destinées qui l'attendent, et dont elle se sent si bien digne, elle laisse nonchalamment errer ses regards par la fenêtre, et aperçoit la chèvre, détachée de son piquet, broutant les géraniums du jardin. Mais Mrs. Malony n'aurait garde de bouger! Il serait séant, en vérité, qu'une future présidente s'abaissât à un détail d'intérieur aussi mesquin que de faire sortir une chèvre des plates-bandes! Quand M. Malony rentrera de son office, il ne trouvera plus une fleur dans son jardin. Périssent les géraniums et la maison tout entière, plutôt que la dignité de Mrs. Malony ! »

Cette chèvre, broutant les plates-bandes sans que Mrs. Malony daigne y porter remède, est symbolique de ce qui se passe dans les intérieurs américains : le désordre, l'incurie, autant que les prodigalités, y dévorent l'argent péniblement gagné par le mari. La maison est au pillage, l'enfant à l'abandon... « Périssent tous les géraniums! » Il ferait beau voir, en vérité, que Mrs. Malony y prît garde!

V

Entretenue par l'humilité dévotieuse de l'homme dans le sentiment de sa supériorité, ne trouvant chez lui ni autorité ni direction, l'Américaine ne lui sait pas le moindre gré de son perpétuel sacrifice et le traite avec un parfait dédain, cela va sans dire. En Amérique, le mépris de la femme pour le mari est général. Et il faut convenir que celui-ci l'accepte avec une stupéfiante facilité. Il s'incline devant les fameux « accomplissements » de son éducation, qu'elle fait sonner si haut. Elle, de son côté, trouve prétexte à ses dédains, dans ce fait que le mari manque évidemment de culture. Mais, là encore, l'Américaine se montre souverainement injuste. Si l'Américain manque en général de culture intellectuelle, à qui la faute? Où, comment pourrait-il en acquérir, alors que toutes ses facultés, toutes ses énergies, se concentrent et s'épuisent précisément à procurer à sa femme les moyens de s'instruire? Cours d'art, séjours à l'étranger, homes esthétiques, musique, langues, — tout cela coûte cher et qui le fournit? qui travaille en esclave pour en faire les frais, si ce n'est ces pères, frères, maris, obtus, ignares et méprisés?

Contre cette absurde injustice de leurs femmes, les Américains commencent à se révolter : « Nous dira-t-on enfin de quel droit les femmes de notre pays nous considèrent comme des bêtes de somme? Que si, dans un esprit faussement *chevaleresque*, nous avons pu nous plier à un rôle aussi dégradant, comment n'ont-elles pas compris, elles qui passent pour subtiles, qu'un tel disparate entre les deux sexes, et des inégalités aussi anor-

males, ne pourraient aboutir qu'à leur réciproque malheur... Quel peut bien être une vie conjugale où le mari accepte le rôle d'ilote? »

Faut-il donc croire que le féminisme doive aboutir à la suppression du mariage et de la famille? Ou, si non, comment parer à la situation et combler l'abîme qui se creuse chaque jour davantage entre les époux, dans les intérieurs où règnent ces mœurs nouvelles?

Le mal n'est pas seulement au foyer, il atteint la nation américaine tout entière, il cause un péril social dont on découvre la gravité. Les femmes de la haute classe, celles qui détiennent la fortune du pays, en nombre qui chaque année va croissant, désertent l'Amérique pour se marier en Europe où les hommes conservent encore leur prestige d'homme, et savent garder sur la femme une nécessaire supériorité, qui est le meilleur moyen de s'en faire aimer.

Et, résultat final du dévouement forcené des Américains envers leurs femmes, suprême ironie : l'argent gagné au prix d'un labeur surhumain est draîné par elles hors de la patrie et sert à enrichir les étrangers.

Faut-il rappeler ces lignes d'un humoriste Américain?

« La femme aux États-Unis a remplacé l'idole de bois ou de paille à qui les ancêtres Peaux-Rouges offraient des chevelures scalpées et des victimes humaines. Elle inspire la même frayeur, on ne sait que lui sacrifier pour se la rendre favorable... elle absorbe les existences masculines. Pourtant ce sont les hommes qui l'ont fabriquée, et ils savent qu'il n'y a rien dedans. »

Pour que les Américains en arrivent à protester contre un pouvoir qui, chez eux, appartient par tradition à la femme, il faut qu'ils en aient cruellement ressenti les abus. C'est que la femme, américaine ou non, est comme l'enfant : elle ne connaît pas la mesure, elle ignore la modération. Qu'on lui fasse trop de concessions, elle deviendra envahissante et tyrannique. Quoi qu'elle en dise, elle a besoin de se sentir dirigée — ou maintenue. Le pouvoir, la liberté, sont en ses mains des instruments

dangereux : elle en blesse les autres, elle s'en blesse elle-même. Et aussi la femme est ainsi faite qu'elle en arrive infailliblement à mépriser celui qui n'a pas su la dominer. Les Américains l'ont appris à leurs dépens. L'expérience du Nouveau-Monde profitera-t-elle, et serons-nous assez sages pour maintenir les conquêtes du féminisme dans les limites tracées par la prudence, par le bon sens?...

C'est aux femmes elles-mêmes que M. Cleveland Moffett fait appel : c'est à leur intelligence, à leur raison qu'il s'adresse :

« Femmes d'Amérique, s'écrie-t-il non sans emphase, daignez descendre du piédestal où la folie des hommes vous a placées. Vous êtes les plus belles et les plus intelligentes du monde, — l'Américain montrera toujours le bout de l'oreille! — vous pouvez en être les plus heureuses... Arrêtez-vous dans la voie dangereuse où notre faiblesse vous a laissées vous engager, et où se trouvent compromis, plus que le bonheur et la sécurité du foyer... ceux de la nation. Prenez quelques leçons de la vieille Europe... et en particulier de la France. »

Hélas! pour parler de la sorte, M. Moffett, sans doute, n'est guère mieux renseigné sur ce qui se passe en France que nous ne le sommes sur les sentiments américains. — Autrement ne saurait-il pas qu'il est un peu tard pour « prendre des leçons de la France »... puisque c'est elle au contraire qui est en train de « s'américaniser et de se féminiser »?

CHARLOTTE CHABRIER-RIEDER.



LA VIE ET LA MORT
DE M. DE TOURNÈVES
OU LE MIRAGE SENTIMENTAL

En l'âme imaginons avoir ne sçay quoy de subtil et celeste, et souventes foys nous complaisons en nobles resveries; et toutes foys demourons les piés en fange, au tant que porcs et aultres vilaines bestes...
MONTAIGNE.

Au printemps de 1796, M. le vicomte de Tournèves revint des Iles. Du trois-mâts où gesticulait, se démenait et criait le capitaine de Loges, écarlate en sa familière colère, il débarqua gaillardement sur le quai Nantois avec ses sacs d'or, ses singes et ses négresses. Il ne savait où il irait, en attendant d'acheter le château qui abriterait sa retraite; comme il la voulait délicieuse, il entendait ne point se presser, afin de mieux choisir. Le capitaine lui parla d'un oncle à lui, de bonne naissance et de grand âge, qui ne refuserait pas d'offrir pour quelque temps l'hospitalité à un gentilhomme comme M. de Tournèves, non plus qu'à ses sacs d'or. Ceux-ci furent hissés à grand'peine sur une voiture. Le capitaine appela un jeune maraud déguenillé et fort mal en point qui baguenaudait au soleil, puis le pria de s'atteler à la voiture et de la conduire où on lui dirait, pour quoi il aurait un écu; le maraud ayant assuré qu'il n'en aurait point la force, si on ne lui donnait deux écus au moins,

il obtint aussitôt des injures et des coups de botte, ce qui le décida.

Derrière lui marchaient M. de Tournèves et le capitaine, au bras l'un de l'autre et appuyés sur leurs hautes cannes d'ébène. M. de Loges, rude le plus souvent, et malgracieux, savait, quand il voulait, être bénin et courtois. M. de Tournèves était son plus vieil ami. Ils avaient le même âge, et leurs destinées s'étaient ressemblées singulièrement; de compagnie, au temps du roi Louis, ils avaient couru les brelans et les filles, et s'étaient trouvés ruinés à peu près à la même époque. Avec ce qui lui restait, M. de Loges était parti pour l'Amérique; M. de Tournèves avait préféré se marier. Cela ne lui avait point réussi. Il n'avait pu s'accoutumer à sa femme qui était riche, mais acariâtre, avaricieuse et laide en surcroît. Un beau jour, le vicomte prit sa canne à pommeau d'argent, sa perruque la mieux accommodée, et sortit, après avoir baisé la main de Mme de Tournèves, comme d'habitude. Il ne rentra pas le soir, non plus le lendemain; il était parti pour les Antilles avec M. de Loges, sur un des bâtiments à l'aide desquels celui-ci transportait depuis quelque temps des produits divers d'un monde à l'autre, à grand renfort de jurons.

Dès son arrivée, M. de Tournèves acheta, sur le conseil de son ami, une usine à fabriquer du rhum; il ne la paya point, car il possédait pour toute fortune sa canne à pommeau d'argent et une petite tabatière d'or. M. de Loges répondit de lui. Le vicomte fabriqua donc du rhum; il en profita pour en boire beaucoup, mais en vendit encore davantage. Au bout de deux ans, il régnait sur un peuple nombreux de noirs. Il les battait fortement et ils lui étaient dévoués. Il prit tout à fait les mœurs

du pays, et se réjouit de voir que, la maréchaussée n'y existant point, il lui était facile d'agir véritablement avec la désinvolture d'un gentilhomme. Le vendeur de l'usine étant mort, son fils, qui était de mère quarteronne, vint demander à M. de Tournèves de bien vouloir penser à régler le dû; mais sans doute M. de Tournèves croyait qu'il ne devait que des coups à un homme de couleur; il lui en fit distribuer copieusement par ses gens, l'autre comprit qu'il avait eu tort et se le tint pour dit.

Le vicomte vit tous les jours prospérer ses affaires et son contentement. Les années coulèrent vite, molles et fleuries. Parfois, M. de Loges apparaissait, tandis que son brick faisait relâche, pavillons déployés, dans la rade lumineuse de la ville. Puis, de trois ans, on ne le revit plus. Un jour, M. de Tournèves trouva son laquais en larmes : un blanc était venu, qui lui avait rudement tiré les oreilles pour ne s'être pas assez profondément incliné à son approche. M. de Tournèves adjoignit un grand coup de pied à cette correction méritée, puis se dirigea vers le port, ne doutant point que le capitaine ne fût là. Il reconnut de loin sa haute taille et ses jurons. Ils s'embrassèrent et partirent pour la maison blanche que venait de faire construire M. de Tournèves sous les cocotiers aux palmes flexibles et les bananiers dont les feuilles immenses s'agitaient comme des éventails au moindre vent. Parmi les cris des perroquets et les conversations gazouillantes des nègres, le vicomte interrogea son ami sur ce qui se passait en France : il avait entendu parler de choses surprenantes, auxquelles il ne croyait pas. Le capitaine le tira de son erreur : la canaille avait pris les armes, on avait fort bien tué le roi et tous les gens de qualité qu'on avait pu

trouver. Cette révolution, comme on disait, avait eu les plus fâcheuses conséquences; le pays était triste, ruiné, les mauvais lieux étaient fermés, et l'on ne voyait plus de jolies filles. Le vicomte demanda au capitaine s'il avait entendu parler de Mme de Tournèves. Celui-ci répondit que non et ajouta :

— On l'aura sans doute tuée, comme les autres.

— C'est probable, dit M. de Tournèves, car elle portait mon nom, qui est illustre.

M. de Tournèves se félicita d'autant plus de ne point être resté en France. D'ailleurs il ne regrettait pas son pays et ne pensait guère à y revenir. Il avait laissé pousser sa barbe et adopté des vêtements en coutil blanc, à galons d'or: il allait, vénéré comme un roi, parmi ses noirs, la mine réjouie, l'haleine fleurant le rhum, la jambe leste, la main prompte; peu à peu, cependant, il se faisait plus doux avec les esclaves; il était charmé par leur douceur et leur servitude aveugle, leurs âmes enfantines et inoffensives. M. de Tournèves n'était pas cruel avec les animaux; des chiens et des singes gris nombreux fraternisaient en sa maison, luisants et grassement nourris. Il finit par considérer les nègres comme des singes d'espèce inférieure, et dès lors ne les accabla plus du mépris qu'il professait à coups de rotin vis-à-vis de la canaille humaine. D'ailleurs, il commençait à n'être plus insensible au charme des femmes du pays; déjà il avait été forcé de leur accorder une ardeur inimitable aux jeux d'amour. Il devint amateur, rechercha avec soin les beautés bronzées; il vit que, toutes jeunes, elles avaient des dents éblouissantes, les seins étrangement fermes et droits, et des yeux éloquents; leur charme était incontestable, et M. de

Tournèves le reconnut; il apprécia leurs naïves attitudes lascives, et leurs souplesses de jeunes bêtes. Il peupla sa maison des plus belles filles qu'il trouva dans l'île, et se réjouit de ressembler de plus en plus au Grand Turc; il avait son pouvoir illimité, et, comme lui, un sérail; il en fit les honneurs au capitaine, à sa première escale; celui-ci applaudit fort à l'idée et goûta l'exotique parfum des fleurs de ce jardin, où, libéralement, il lui avait été permis de cueillir celles qui lui plairaient. Le plaisir intense que retirait le vicomte de ses multiples amours avec les noires fut cause que sa reconnaissance s'étendit à leur race. Au respect que son nom et sa fortune lui attiraient vint se mêler la réputation louangeuse d'une peu commune bénignité. M. de Tournèves s'en réjouit doucement en son égoïsme.

Un jour, le capitaine se trouvant dans l'île, M. de Tournèves était assis avec lui dans la véranda, parmi les fleurs; les singes grimpaient autour d'eux, guignant les pâtisseries qu'ils mangeaient nonchalamment, le rhum qui brillait sur leur table, pailleté d'or, dans les fioles à long col, et leurs verres remplis de vins de France. Le vicomte avoua que peu à peu sa belle sérénité l'abandonnait. Il se sentait des roideurs dans les membres, et avait remarqué récemment la blancheur clairsemée de ses cheveux. M. de Loges identifia sans peine son âme à celle de son ami; les embruns des mers le fatiguaient, et il n'était plus assez jeune pour courir toute l'année au gré des vents; sa poitrine devenait faible, et il ne jurait plus qu'à voix enrouée. Mélancoliquement, ils s'aperçurent que l'âge venait. Par contraste, ils évoquèrent leur jeunesse; leurs mémorables parties de brelan, et les fins soupers chez les filles. Ils furent

nostalgiques et émus. M. de Tournèves secoua les cendres de sa courte pipe de terre rouge, sans parvenir à disperser celles qui couvraient son cœur.

— Monsieur, dit-il au capitaine, je ne regrette pas la vie que j'ai menée aux Iles; mais j'étais venu ici pour m'enrichir. Il me semble que je n'y ai point failli, et qu'il ne me reste plus qu'à retourner en France. Avez-vous une place pour moi sur votre brick?

— J'allais vous en proposer une. D'ailleurs, Monsieur, nous qui accomplîmes ensemble nos premiers combats, nous prendrons ensemble notre retraite. Me voici suffisamment fortuné. Je me fais aménager en mon pays une maison où je compte terminer mes jours. Je vous félicite d'imiter mon exemple.

Peu de temps après, M. de Tournèves quittait l'île, escorté jusqu'au brick d'une foule de nègres en pleurs; mais il ne put se décider à se séparer de son sérail, et l'emporta avec ses singes et ses sacs d'or; et c'est ainsi qu'après vingt-cinq ans d'exil fortuné, et deux mois de traversée, la mer ayant été belle, M. de Tournèves débarqua gaillardement sur le quai Nantois avec ses sacs d'or, ses singes et ses négresses, et revit la terre de France, sans émotion.



M. de Tournèves et M. de Loges suivaient, au bras l'un de l'autre, et appuyés sur leurs hautes cannes d'ébène, le maraud geignant et soufflant, qui halait la voiture à travers la ville, prenant les rues qu'ils lui indiquaient; derrière eux venaient les négresses, en leurs costumes bariolés de jaune et de rouge, curieuses et attentives, se poussant du

coude, se pinçant les unes les autres et pouffant de rire sans raison; une d'elles était chargée des singes; elle en tenait un par la main, et celui-ci en tenait un autre et ainsi de suite; ils se hâtaient gravement sur leurs pattes courtes et agiles; parfois l'un d'eux houspillait son voisin, et c'étaient d'un bout à l'autre de la file des cris aigus, des colères violentes et rapides que la vue d'un fouet calmait immédiatement. Au cou de la négresse et soutenue par son autre bras, la guenon Gothon, qui était près de mettre bas, tournait vers les autres singes ses petits yeux larmoyants et douloureux, en poussant de faibles gémissements, auxquels répondait la bande fraternelle apitoyée. Les passants regardaient avec ahurissement l'étrange cortège; la barbe et les vêtements de coutil galonnés d'or de M. de Tournèves faisaient sensation. Les têtes se retournaient; les enfants suivaient; les chiens jappaient de loin après les singes.

Le maraud, sur l'ordre de M. de Loges, s'arrêta; M. de Tournèves s'arrêta aussi, et ses négresses et ses singes l'imitèrent. On était devant un grand hôtel d'apparence triste. Le capitaine s'approcha de la porte, saisit vigoureusement et laissa lourdement retomber le heurtoir. Un petit laquais en piètre livrée vint ouvrir. Devant les étranges et inopinés visiteurs il resta muet, et sa bouche s'ouvrit, bée. Un soufflet de M. de Loges le tira de son extase:

— Va dire à M. et à Mme de Landerray que le capitaine est revenu.

Tout le monde entra dans un vaste corridor humide et obscur, et on attendit M. de Landerray. Il vint. C'était un petit vieillard chétif, à perruque falote et à regards ternes; il avait vécu dans les

livres, étudiant les monuments antiques et les inscriptions, plein d'un grand ressentiment contre la destinée, car, étant pauvre, il n'avait jamais pu visiter la Grèce et l'Italie, où ses pensées rôdaient perpétuellement. Sa tristesse était accrue par la tristesse voisine de Mme de Landerray; celle-ci, qui avait nom Herminie, était une masse de chairs paralysées, qui restait tout le long des jours écroulée dans un fauteuil bas, suçant de la réglisse, et geignant sans fin ou marmottant des prières, on ne savait trop. L'arrivée du capitaine et le train qu'il menait dans la maison augmentaient l'amertume de M. de Landerray, et les gémissements douloureux ou pieux de la malade en devenaient plus aigus. Cette fois-là, en voyant les compagnons de route que M. de Loges s'était adjoints, M. de Landerray laissa tomber le long de son corps ses bras maigres, et son visage devint terreux.

— Monsieur, avait dit le capitaine, voici mon ami le vicomte de Tournèves. Il revient des Iles, et je ne doute point que, jusqu'à ce qu'il soit pourvu d'une demeure, vous ne lui offriez, pour l'amour de moi, l'hospitalité...

Et le capitaine, désignant du doigt les négresses et les singes, ajouta, hautain :

— Ainsi qu'à ses gens.

Heureusement M. de Tournèves pria son hôte de bien vouloir veiller à ce qu'on mît en lieu sûr les sacs qu'on venait de déposer près de lui, car ils étaient pleins d'or. Le petit vieux eut un sourire aimable, mal à l'aise sur son visage, et accabla le vicomte de courtoisies inexpérimentées. Il voyait déjà ses poches remplies par la générosité reconnaissante de M. de Tournèves; déjà une équipe nombreuse de travailleurs fouillait sous ses ordres

le sol hellène et la terre latine, et déjà surgissait devant ses yeux ravis le grimoire familier d'une inscription ou la blancheur souple, harmonieuse et nue d'une déesse ou d'un dieu.

On installa les négresses dans une chambre, les singes dans une autre : la vieille chambrière de Mme de Landerray, Dorothée, conjura par de nombreux signes de croix les puissances assurément terribles de ces démons mâles et femelles, petits et grands, velus et noirs, criards et rieurs qui envahissaient la demeure taciturne, studieuse et dévote. Par les soins intéressés de M. de Landerray, le capitaine et surtout le vicomte furent proprement logés.

Ils sortirent. M. de Tournèves se fit habiller au goût du jour. Il se trouva le visage rajeuni sous la perruque, tombée sa barbe grise, et se reconnut grand air avec son col haut, son chapeau élevé et étroit en croissant de lune, sa redingote ample et son pantalon vert pâle, que serraient au mollet des bottes de cuir verni. M. de Tournèves et M. de Loges se promenèrent ensuite sur le mail; ils admirèrent les femmes, apprécièrent les modes antiques et les péplums indiscrets qui dévoilaient aimablement un sein de neige ou une jambe parfaite; ils reniflèrent des parfums aigus et frôlèrent des démarches coquettes; deux jeunes personnes aux rires frais accueillirent leurs œillades, et consentirent sans trop de peine à les emmener chez elles; ils y firent porter du cabaret voisin un repas succulent, ayant fort goûté du reste certains autres mets qui, au préalable, avaient satisfait leur gourmandise amoureuse. Le balthazar se prolongea avant dans la nuit, et ne cessa que quand eut été bue la dernière des nombreuses bouteilles, dont M. de

Loges avait fait sauter les goulots, un à un, du tranchant d'un couteau, habilement.

Ils ne rentrèrent qu'à l'aube, vacillants et vagues, comme les étoiles qui pâlissaient et s'éteignaient dans le ciel frissonnant et mouillé. Ils riaient fort et parlaient haut. Ils ouvrirent la porte avec peine, et tombèrent plusieurs fois dans l'escalier; leurs chutes renversèrent un guéridon; il supportait une urne antique, honneur du musée scientifique de M. de Landerray; elle se brisa à grand fracas. Le vieillard apparut, blême, et manqua s'évanouir en voyant le désastre; la chambrière Dorothée sortit de chez elle, terrifiée. M. de Loges et M. de Tournèves étaient couchés à plat ventre sur les débris de l'urne, ils vomissaient lentement, avec des hoquets graves. Des bruits divers et lamentables emplirent la maison. Aux gémissements de Mme de Landerray réveillée, aux cris de terreur de Dorothée, aux balbutiements coléreux et timides du savant, aux hoquets des ivrognes, se mêlaient les cris des singes, compatissant aux douleurs de la guenon Gothon, qui accouchait.

Depuis, des scènes semblables troublèrent perpétuellement le silence mélancolique de l'hôtel, et la perspective d'un cadeau généreux ne consolait guère M. de Landerray, d'autant qu'elle restait en somme hypothétique; quand il laissait entrevoir à M. de Tournèves la gloire qu'il y aurait pour un homme riche à faire progresser la science, celui-ci lui prêtait une oreille polie, mais distraite. Les deux amis, au retour de leurs promenades nocturnes, réveillaient régulièrement tout le monde et causaient de considérables dégâts; les singes s'échappaient, rôdaient, maraudaient, poursuivaient les volailles dans la basse-cour, et, quand ils en avaient saisi

une, se réjouissaient grandement de la plumer vivante. Un jour, l'un d'eux entra dans la chambre de Mme de Landerray, la tira par le bas de sa robe et, l'ayant considérée avec gravité, lui pissa tranquillement sur les pieds; la pauvre dame poussa des cris déchirants et s'évanouit. Depuis, elle vit sans cesse en imagination des singes autour d'elle, et tomba dans la plus noire mélancolie. D'autre part, Dorothée s'était aperçue que les négresses s'introduisaient nuitamment chez ces messieurs; elle conçut une horreur profonde de ces commerces, qui lui paraissaient presque choquer la nature; ses signes de croix devinrent plus fréquents, et elle finit par ne plus sortir de chez sa maîtresse, craignant de rencontrer, obscure dans l'ombre des couloirs, une de ces créatures équivoques, qui allaient riant toujours comme des démons, impudiques comme des sorcières, et noires comme le diable.

Le ciel prit pitié de M. de Landerray au delà de ses espérances. Il possédait une propriété, depuis longtemps abandonnée, à côté de celle qu'avait achetée M. de Loges; celui-ci, ayant emmené M. de Tournèves un jour qu'il allait surveiller ses ouvriers, lui montra dans les arbres un toit d'ardoise, que surmontait une girouette mal équilibrée.

— Voici, Monsieur, le château de la Guénardière; il appartient à M. de Landerray. J'ai réfléchi que vous pourriez lui acheter ce domaine, et qu'ainsi vous seriez mon voisin; cela me charmerait, j'espère que vous n'en doutez point. Je pense, d'ailleurs, qu'on vous le laisserait à bon prix, et qu'à peu de frais vous en pourriez faire une habitation charmante.

M. de Tournèves s'éprit de l'idée et s'en ouvrit à M. de Landerray. Celui-ci accepta aussitôt les

conditions de l'achat, supputant qu'avec les dix mille écus que lui proposait le vicomte il pourrait partir pour la Grèce. Il reçut la somme immédiatement, et tandis que, pour la tacite joie de la maison, M. de Tournèves se dirigeait vers la Guénardière, il fit ses préparatifs de départ.

Mais à quelques jours de là une statue de marbre lui tomba sur la tête, tandis qu'il voulait l'atteindre sur le dernier étage de sa bibliothèque. Il chut avec elle, et, comme elle, ne se releva pas. Ainsi mourut M. de Landerray, qui n'avait pas eu de chance dans sa vie.



Le parc de la Guénardière plut singulièrement à M. de Tournèves. Depuis longtemps, nul jardinier n'était passé par là ; la nature avait rendu leur liberté aux sèves fantasques, et laissait la terre vivre à son gré sa vie violente et silencieuse. Les rosiers étaient redevenus sauvages, et enlaçaient de pousses hardies les branches des arbres voisins ; le buis des bordures avait grandi, débordant sur les allées herbeuses ; dans les parterres, les fleurs s'étaient reproduites d'elles-mêmes, dessinant sur les pelouses de nouveaux parterres imprévus et charmants ; les bassins et les canalisations s'étaient brisés ; l'eau se répandait çà et là en ruisselets, surgissait en sources, s'étendait en étangs où nageaient discrètement de vieux cyprins déteints et pesants. Les arbres qu'on ne taillait plus s'étaient épaissis, couvraient la maison d'un berceau feuillu ; le lierre vivace étreignait les murs, glissait sur les marches du perron, comme une cascade verte et sombre. M. de Landerray avait aimé à placer dans son parc des statues de divinités antiques : à pré-

sent, sous les jets d'eaux, les sirènes qu'écaillaient les lichens semblaient vivantes, et vivants aussi dans les bosquets les silvains qui se veloutaient sournoisement d'une toison de mousses dorées.

M. de Tournèves se plut à retrouver dans cette effusion de la nature redevenue sauvage un peu de la grandeur désordonnée des forêts vierges qu'il avait vues en son séjour aux Iles. Il lui sembla que ses négresses et ses singes seraient en leur place à la Guénardière, et il se réjouit à l'avance de cette harmonie inopinée. Il se contenta de faire réparer la maison et de la meubler confortablement; il eut des jardiniers, mais pour le verger seulement, car il était friand de fruits ; il ne voulut point se rendre à leur prière de ratisser les allées du parc, de corseter ses naïades, et de peigner décemment les chevelures des nymphes bocagères.

M. de Tournèves vécut en sage; il jouissait avec sérénité de sa vie, et, soucieux de la prolonger, car elle lui paraissait belle, il la réglait philosophiquement ; il tempérait même sa paillardise et sa gourmandise, ce qui faisait dire à M. de Loges, en manière de plaisanterie, que son voisin finirait moine. M. de Tournèves le laissait parler, et souriait d'une façon entendue et satisfaite. Il s'astreignait bénévolement à une régularité d'horloge, surveillait la façon dont on préparait les plats qu'on lui servait, et la teinte de ses urines. Au saut du lit, il prenait un lavement de mauve, puis, la tête au chaud en une calotte de drap exotique où étaient brodés des colibris et des feuilles de bananiers, il s'asseyait avec soin sur un vase de nuit de forme bizarre rapporté aussi des Antilles, et qui, peint d'oiseaux et de fleurs du pays, ressemblait quelque peu au couvre-chef familier de M. de Tournèves. Devant

lui, son singe favori, le jeune François, fils de Gothon, qui ne le quittait pas, le regardait attentivement, et ses yeux allaient tour à tour de la calotte qui protégeait la tête de son maître à celle où se dissimulait son visage inférieur. Apparemment son esprit établissait des relations mystérieuses entre ces deux objets.

M. de Loges, de goûts moins sédentaires, allait souvent à Nantes, et parfois ses bordées le conduisaient jusqu'à Paris. Il en revint un jour avec la mine radieuse de quelqu'un qui en a de bien bonnes à conter :

— Monsieur, dit-il au vicomte, j'ai à vous donner des nouvelles de votre fils.

M. de Tournèves resta stupéfait et leva les bras au ciel. M. de Loges continua :

— J'étais, il y a huit jours, chez une femme où la société parisienne fréquente assidûment. J'y rencontrai un jeune homme de bonnes manières et d'aimable tournure qu'on me présenta ; je fus surpris, je l'avoue, quand j'entendis son nom : M. de Tournèves ; je m'attablai avec lui dans le salon de jeu ; il me gagna deux cents louis. Après quoi, je crus pouvoir me permettre de lier conversation avec lui ; je lui dis que j'avais connu aux Iles un gentilhomme, qui portait son nom. M. de Tournèves m'écoutait attentivement ; quand il sut la date où vous aviez quitté la France, son attention s'accrut. Je cessai de parler; il réfléchit quelque peu et se contenta de dire :

— Ce M. de Tournèves est mon père, sans nul doute.

Je lui contai ce que vous étiez devenu, et notre amitié. Nous causâmes alors longuement ; il m'apprit qu'il était né sept mois après votre départ. Il

est marié, et fort bien ; j'ai vu sa femme, qui est des plus jolies. Je vous félicite, Monsieur, de votre fils et de votre bru. Nous nous sommes quittés les meilleurs amis du monde. M. le chevalier m'a dit en prenant congé:

— Veuillez faire savoir à mon père que je serais curieux de le connaître autrement que par le mal que Mme de Tournèves, ma mère, m'en a dit.

Rassurez-vous, Monsieur, Mme de Tournèves, votre épouse, est morte.

M. de Tournèves trouva l'aventure amusante; puis sa joie se tinta légèrement d'émotion. Il se fit sur-le-champ apporter son écritoire, et dépêcha une lettre à son fils, le priant à venir à la Guénardière sitôt qu'il pourrait. Cela fait, il congédia M. de Loges, car c'était l'heure où il avait accoutumé de faire la sieste, et il s'endormit tranquillement.

Monsieur le chevalier et sa femme arrivèrent à quelques jours de là. Tout fut fait pour le mieux. M. de Tournèves les attendait sur le perron en ses plus beaux habits; par la porte entr'ouverte apparaissaient dans l'ombre les robes voyantes, les dents blanches et les yeux brillants des négresses averties; les singes se jouaient sur la grille de fer forgé. Le vicomte accueillit ses enfants avec la meilleure grâce du monde, baisa la main blanche et potelée de sa bru et embrassa son fils. M. de Loges, qui était là, avait fait les présentations. Ensuite le vicomte offrit son bras à Mme de Tournèves, et on passa dans le salon à manger, où une collation des plus galantes était servie.

— Monsieur, dit M. de Tournèves à son fils, je suis charmé de vous voir; je regrette fort, soyez-en persuadé, que feue Mme de Tournèves ait été cause que notre connaissance ait été ainsi retardée. Il n'y

va point de ma faute, quoi que vous en puissiez penser, vous qui avez le bonheur de posséder une épouse exquise et qui ignorez combien on est gêné de vivre perpétuellement avec une femme comme Mme votre mère; car elle était fort désagréable, sauf le respect que je lui dois pour l'amour de vous.

La femme du chevalier méritait les compliments de M. de Tournèves. Elle avait la peau d'une blancheur éblouissante, la taille bien prise, une figure gracieuse et hautaine; son pied nu était délicieux en ses sandales lacées à la grecque; ses lourds cheveux d'un blond roux s'échappaient toujours des bandelettes qui voulaient les retenir; elle avait des regards chaleureux, les narines minces et battantes et des lèvres toujours entr'ouvertes comme pour attendre des baisers, toutes choses qui révélaient un tempérament ardent et voluptueux.

On vécut en bonne entente à la Guénardière. M. le chevalier aimait sa femme et la chasse; il puisait aux exercices de celle-ci l'énergie nécessaire à satisfaire les exigences de celle-là; tous les matins il courait les cerfs et les lièvres, mangeait de bon appétit et conservait, grâce à ce régime, un teint frais et reposé; pourtant il bataillait en de nocturnes luttes qui devaient êtres chaudes à en juger par les yeux de Mme de Tournèves qui étaient singulièrement brillants et battus, quand elle descendait au matin, alanguie et jolie, en une ample robe flottante.

En l'absence du chevalier, M. le vicomte tenait compagnie à Mme de Tournèves. Elle aimait les histoires amusantes et risquées qu'il lui débitait avec une bonne grâce parfaite, et elle était charmée des attentions perpétuelles, des soins presque amoureux dont il la comblait. Le matin, il frappait dou-

cement à sa porte; depuis longtemps déjà le chevalier chassait; M. de Tournèves s'asseyait au chevet de sa bru et commençait à l'entretenir. Il humait voluptueusement l'odeur jeune et fraîche qui s'exhalait de sa demi-nudité ; quand un sein apparaissait hors de la chemise légère de linon, il ne manquait pas d'exprimer bien fort la joie qu'il retirait de l'aubaine; un jour, un pied blanc délicat et menu s'évada des draps; M. de Tournèves demanda d'y poser ses lèvres, ce qui lui fut accordé; elles furent gourmandes et s'attardèrent; on ne s'en fâcha point. La jeune femme n'était pas insensible à ces mignardises; elle aimait à sentir rôder les convoitises autour d'elle; elles lui semblaient la preuve la plus certaine de sa beauté, à laquelle elle tenait, puisqu'elle lui garantissait des joies dont elle était friande. D'ailleurs, comme le chevalier comblait ses vœux, elle ne l'aurait trompé pour rien au monde; mais, avec le vicomte, la galanterie ne pouvait être que plaisante et badine; elle y prenait donc d'autant plus de plaisir qu'en jouant avec le feu elle ne croyait point risquer de se brûler.

Quand Mme de Tournèves se levait, M. le vicomte se retirait en soupirant. Il ne rentrait que lorsqu'il s'entendait appeler. Un jour, il se trompa, ou prétendit s'être trompé, et entra trop tôt. Mme de Tournèves était à sa toilette, nue à mi-corps. Les bras relevés, elle tordait les flots d'or de ses cheveux; monsieur le vicomte vit en un éblouissement l'éclat de sa chair, l'ombre soyeuse et duvetée de ses aisselles, et les pointes fleuries de ses seins cambrés; elle se retourna; elle tenait entre ses dents lumineuses un peigne d'argent ciselé : elle ne dit mot, car elle avait peur que le peigne ne s'abîmât en tombant.

M. le vicomte restait immobile, près de la porte, ne sachant quelle contenance prendre; il balbutia quelques excuses et se prépara à sortir. Mme de Tournèves avait fini de nouer ses cheveux; ses mains délivrèrent sa bouche, qui put parler; elle dit simplement, sans embarras :

— Vous pouvez rester à présent, puisque aussi bien je n'ai plus grand'chose à vous cacher; asseyez-vous et demeurez coi.

Dès lors, le vicomte assista à la toilette de sa bru. Il en concevait une joie intense et amère. Il s'asseyait loin d'elle, et la contemplait, la bouche close et un léger frémissement au coin du nez. Peu à peu, il osa s'approcher d'elle; il lui tenait le miroir ou l'aidait à rassembler ses cheveux; il se grisait de leur odeur, et l'envie contenue de couvrir de baisers la nuque fraîche qu'il avait tout près de ses lèvres le remplissait d'un tel trouble qu'il n'y voyait plus, et que, quand il voulait parler, sa voix mourait dans sa gorge. Un matin, Mme de Tournèves, prête à descendre, s'aperçut que ses sandales n'étaient point lacées; elle s'assit sur une chaise longue et tendit son pied au vicomte. Il s'agenouilla devant elle, et enroula les cordons de soie rose tendre autour de la cheville, puis du mollet de la jeune femme. Il s'attardait à cette aimable besogne et embrouillait volontairement les cordons. Mme de Tournèves souriait de sa bouche humide et mi-close, charmée d'inspirer un désir violent, et d'ailleurs agréablement chatouillée; le petit singe François, qui se trouvait là, comme d'habitude, regardait la scène de ses yeux narquois, attentivement, comme s'il avait compris que quelque chose d'extraordinaire allait se passer. M. le vicomte, ayant jugé que, pour la seconde jambe, son travail

était défectueux, le recommença avec un zèle louable. Quand les cordons furent noués, ses mains se levèrent, puis se reposèrent, tout près d'un genou rosé. Celle à qui il appartenait ne bougeait pas et souriait toujours. M. le vicomte pâlit, puis rougit violemment, sa bouche grimaça et des flammes passèrent dans ses yeux; soudain sa tête disparut, et c'est alors que Mme de Tournèves sentit des lèvres indiscrètes grimper le long de ses cuisses, et un souffle ardent l'échauffer à travers ses dentelles les plus intimes. Un peu surprise et émue, Mme de Tournèves hésita un instant si elle succomberait; en une seconde, elle envisagea la situation, comprit qu'en l'occurrence elle n'avait rien à gagner à une infidélité, et se décida : elle se souleva rapidement, puis, ayant appuyé son pied sur la poitrine du vicomte, elle le repoussa, et s'enfuit en un éclat de rire, tandis qu'il tombait sur son séant, battant l'air de ses bras effarés, et que le petit singe François, terrifié, bondissait et grimpait en criant le long d'un rideau.

Seulement, comprenant qu'il lui était difficile à présent de continuer avec son beau-père le jeu auquel elle avait pris tant de plaisir, Mme de Tournèves, la nuit suivante, au cours des baisers, confessa à son mari qu'elle s'ennuyait à la Guénardière et le supplia de rentrer à Paris. M. le chevalier n'avait rien à refuser à sa femme, en la posture où il était. Il lui promit qu'il avertirait son père d'un départ prochain.

Il eut lieu trois jours après. M. le vicomte accompagna son fils et sa bru jusqu'à leur carrosse, la tête basse et des larmes aux yeux. M. le chevalier fut fort ému de la tendresse que lui manifestait un père si longtemps méconnu. Dans le

fond de son âme, il ne put s'empêcher d'être sévère pour feue Mme de Tournèves, sa mère, qui avait défavorablement jugé un homme d'un esprit aussi exquis et d'un cœur aussi sensible.



M. le vicomte de Tournèves essaya d'oublier. Il s'efforça de retrouver sa vie d'autrefois; pour y reprendre goût, il ne s'en ménagea plus les plaisirs. Il faisait porter à ses repas les meilleures bouteilles de sa cave et tâchait d'éprouver encore dans son sérail des joies qu'il avait jadis appréciées. La saveur du vin ne lui fit point oublier celle qu'il avait imaginée à une chair blanche et nacrée, où s'étaient complus ses regards; les beautés de bronze, qu'il étreignait sans conviction, évoquèrent nettement par contraste une beauté plus chère, qui était d'ivoire. Il devint silencieux et mélancolique; souvent il s'enfermait dans la chambre, où de si douces et rapides heures s'étaient écoulées pour lui; il essayait de percevoir encore un peu d un parfum qu'il avait aimé; il flairait les draps du lit qu'il n'avait point voulu qu'on enlevât, et les tentures.

L'ennui s'ajouta naturellement à sa tristesse. Il regretta les lointaines Antilles, et s'en voulut de n'y n'avoir point passé ses dernières années. Il se remémora avec un regret amer les jours qu'il y avait vécu heureux sans arrière-pensée. M. de Loges visitait son ami fréquemment, essayait de lui rendre courage et de le guérir de cette étrange et soudaine maladie, dont il ignorait les causes.

— Monsieur, vous me paraissez atteint d'un mal pareil à celui dont la jeunesse d'aujourd'hui souffre

sans raison; on conte qu'un auteur allemand vient d'écrire un livre si désespérant que les jeunes gens éprouvent une sorte de joie à se suicider après l'avoir lu. Voilà qui est bien; mais vous êtes trop vieux, ce semble, pour être pris de cette maladie, qui naît chez eux à propos de tout et de rien, même à propos de l'amour. Si je ne me trompe, ce n'est pas ainsi que nous l'entendions, et il est bien tard pour changer; ce n'est plus à notre âge qu'on suit la mode. Croyez-moi, vous avez encore un assez grand nombre d'années à vivre; veuillez continuer à être heureux; vous êtes riche et libre : imitez-moi; je pars pour Paris dans quelques jours. Je vous emmène, si vous le voulez; peut-être la Guénardière a-t-elle sur vous une fâcheuse influence ; vos idées noires resteront accrochées aux branches du parc et sans doute, au retour, ne les y retrouverez-vous plus.

Mais M. de Loges partit pour Paris tout seul. Privé de lui, le vicomte se laissa aller tout entier à ses souvenirs; il en cultiva soigneusement et douloureusement l'amertume. Peu à peu, la claire image de Mme de Tournèves s'idéalisait en son esprit; il oublia les charmes charnels qui la lui avaient fait désirer, et ils ne demeurèrent en sa mémoire que sous l'espèce d'un nimbe de grâce autour de l'image de l'amour parfait, en laquelle il avait transformé son souvenir. M. de Tournèves constata que jamais il n'avait éprouvé en sa vie amoureuse cette passion que l'ardeur même de sa flamme purifiait ; il se persuada facilement qu'il n'avait jamais connu le bonheur et n'en avait étreint que l'illusion ; il ne songea pas un seul moment que, si Mme de Tournèves avait cédé, il l'aurait aimée comme toutes les autres, sans plus.

Il vieillit rapidement, à tel point que M. de Loges ne put retenir à son retour un geste de surprise; il n'échappa point à M. de Tournèves, qui sourit tristement.

— Monsieur, lui dit M. de Loges, je suis sans doute suffisamment votre ami pour me croire autorisé à vous demander formellement les causes de votre mal; je voudrais les connaître afin de pouvoir vous guérir...

— Tous les êtres, dit M. de Tournèves, ont en leur cœur de multiples désirs. Qu'ils prennent bien garde à ne pas en laisser un se développer au dépens des autres, car s'il était par malheur irréalisable, ils en souffriraient étrangement. Voyez l'attention avec laquelle mon singe François contemple mon couvre-chef. Sans doute sa frêle âme de bête est comme attirée vers ces images, qui représentent des fruits et des oiseaux d'un pays, où il aurait dû vivre, et qu'il regrette obscurément, sans l'avoir jamais connu. Moi je vois fort bien ce que je regrette; je dis « je regrette », car je sais que mon désir est vain. Vous voyez que j'en meurs. Mais n'essayez pas, Monsieur, de connaître mon secret; vous n'y réussiriez en aucune façon et vous me désobligeriez; croyez, malgré tout, que mon amitié pour vous est restée la même. Adieu, Monsieur, laissez-moi seul avec mes pensées, je veux dire avec mon unique pensée.

Un jour, dans la chambre où sa bru avait dormi, M. de Tournèves trouva un livre qu'elle avait sans doute emporté de Paris pour charmer les ennuis de la route. M. de Tournèves le baisa longuement et l'ouvrit. Ce livre s'appelait Paul et Virginie; dès les premières pages, il fut charmé de retrouver comme vivants, dans les descriptions de pays loin-

tains, des souvenirs de sa vie passée, qui avait été heureuse en somme, puisqu'il avait cru être heureux. Il lut très lentement ; sur chaque phrase son esprit élaborait sans fin de sentimentales scolies. Le livre ne le quitta plus ; les événements qui s'y déroulaient teintèrent peu à peu de leur couleur les événements réels, et envahirent bientôt définitivement l'existence mentale de M. de Tournèves. Il fut Paul ; il s'imagina parcourant avec son amie les paysages familiers des Iles ; ils étaient jeunes, et, sous leur amitié fraternelle, l'aube d'une tendresse plus douce naissait délicieusement ; Virginie avait les cheveux d'or, les narines minces, et les lèvres humides. Chose étrange, il la voyait souvent se retourner vers lui, nue, avec un peigne d'argent entre les dents ; mais alors il baissait modestement la tête et rougissait. Monsieur le vicomte de Tournèves était devenu irrémédiablement gâteux.

Il arriva, mot par mot, ligne par ligne, après des mois, au passage où Paul et Virginie se font timidement l'aveu de leur amour. A cette page, il vit briller, comme un signet, un cheveu d'or roux. Il lui marquait, à n'en point douter, que là était la conclusion nécessaire de l'histoire et de son rêve. Or il n'avait plus vécu que de son rêve, et maintenant que ce rêve était fini...

Le soir tombait, le soleil ensanglantait les vitres ; la fenêtre s'entr'ouvrit au vent d'automne ; trois feuilles desséchées entrèrent ; l'ombre se glissait sournoisement dans la chambre ; la tête de M. de Tournèves s'inclina ; le livre glissa de ses mains, tomba. Le cheveu d'or, plus léger, voleta quelques instants dans la flamme rougeâtre du soleil. M. le vicomte de Tournèves était mort.

Alors, doucement, par la porte entr'ouverte, le petit singe François entra, méfiant et attentif, il s'approcha du corps de son maître, le flaira, le palpa, sauta sur ses genoux, et attendit. M. de Tournèves ne bougeait pas. Il s'enhardit, étendit son grêle bras velu, le retira, l'avança de nouveau, hésita encore, puis, ayant brusquement saisi le couvre-chef historié de son maître, sauta à terre, épouvanté de son audace. Mais M. de Tournèves n'avait pas bougé.

Et, rassuré, le petit singe, ayant déposé le couvre-chef sur le plancher, s'accroupit au-dessus, et, la face grimaçante d'orgueil et de joie, fit ce que faisait jadis Monsieur le vicomte de Tournèves après ses matinaux lavements de mauve, assis sur un vase de nuit de même forme, pareillement orné de colibris et de feuilles de bananiers.

Paris, décembre 1902.

CHARLES DERENNES.



L'ABBÉ LOISY

—

C'était un petit curé du diocèse de Châlons. Avisé, studieux, érudit, il eut la curiosité de savoir ce que, scientifiquement, l'on pouvait connaître de la Bible. Par je ne sais quel hasard, il vint à l'Institut catholique de Paris, y prépara des examens de théologie; et le successeur de M. le Hir, l'abbé Vigouroux, lui enseigna les éléments de la critique biblique traditionnelle, avec assez de talent pour qu'il en pût constater l'insuffisance et la puérile honnêteté. Une thèse de doctorat sur le *Canon de l'Ancien Testament* fut trouvée trop audacieuse, mais lui valut l'attention d'un homme de valeur, le Recteur de l'Institut catholique. Mgr d'Hulst était moins remarquable par l'originalité de sa pensée philosophique que par sa volonté de grouper, non pas des personnages falots appartenant à tous les ordres connus et capables seulement de faire affluer dans la maison de l'argent et des élèves, mais des esprits dont les études scientifiques et la personnalité fussent remarquées. Il savait soustraire ses choix aux influences mondaines, aux soucis de la scrupuleuse et craintive orthodoxie. Et Mgr Duchesne, le directeur actuel de l'Ecole de Rome, l'abbé de Broglie, l'abbé Loisy, pour ne citer que les plus connus, furent discernés par lui.

Les cours de l'abbé Loisy furent très critiqués. Un vénéré supérieur de Saint-Sulpice, dont la pruderie était égale à l'ignorance, en interdit l'accès à ses élèves, et au bout de peu de temps il devint nécessaire ou d'interrompre cet enseignement ou de l'expliquer au public religieux. Mgr d'Hulst crut bien faire d'exposer dans *le Correspondant* les idées qu'il pensait appartenir à l'abbé

Loisy. Dans un article maladroit, il exprima clairement des opinions malaisées à défendre. En tous cas, il ne sut nullement dégager les conclusions du célèbre exégète qu'il prétendait expliquer. En outre, il y commit certaines formules peu heureuses, dont s'alarmèrent les théologiens chez qui le sens de l'hérésie est fort aiguisé comme chacun sait. Cette maladresse eut un retentissement immense; les Pères Jésuites que l'on trouve surtout dans les affaires politiques ou judiciaires, et qui, en théologie, font profession de condamner leurs contradicteurs, menèrent une ardente campagne dans *les Etudes* et ils finirent par obtenir de Léon XIII une lettre sur la question biblique. Le pape eut sans doute, en cédant à leurs sollicitations, l'idée un peu voltairienne d'étonner tout le monde; en tous cas l'Encyclique *Providentissimus Deus*, si elle condamna copieusement, et dans ce style plein de réticences et d'eau bénite particulier à ces sortes d'écrits, la manière de voir du recteur de l'Institut catholique, ne dédaigna pas d'approuver incidemment, et comme sans le faire exprès, les idées mêmes de l'abbé Loisy. L'opinion n'y vit malheureusement qu'une chose; la condamnation de l'exégète fut comprise dans celle de son malheureux protecteur; il dut envoyer une lettre d'adhésion et de soumission aux doctrines papales et sans doute ni l'une ni l'autre ne lui coûtaient beaucoup, mais cela fit croire au public catholique que l'une et l'autre étaient nécessaires. Cela parut si évident bientôt, que Mgr d'Hulst y fut trompé à son tour et il punit l'abbé Loisy, auquel il avait imputé des doctrines condamnables, en le privant de sa chaire. Il fut d'ailleurs remplacé par un sulpicien tellement médiocre, avec ses travaux de compilation vague, que l'on se demande si Mgr d'Hulst, qui était facétieux à ses heures, ne voulut pas châtier Saint-Sulpice de son opposition sournoise et prolongée en étalant aux yeux de tous l'incapacité notable d'un de ses membres vénérés.

L'abbé Loisy disparut et se cacha. Dans la solitude ce travailleur acharné écrivait de longues et laborieuses études. Son silence obstiné l'avait fait oublier quand,

tout à coup, se sentant protégé sans doute par quelque savant évêque, étonné de voir se fermer à sa plume quelques Revues spéciales, il lui vint à la pensée d'exprimer sous un pseudonyme transparent quelques-unes de ses idées sur les origines de la Religion d'Israël. Dans la *Revue du clergé français*, peu coutumière de telles audaces, Firmin exposait sa pensée. Les jésuites, flairant l'érudition et la compétence, reconnurent l'auteur, et le Cardinal, ayant lu pour la première fois que le monde remontait à plus de six mille ans, fit interrompre, suffoqué, une aussi scandaleuse publication. Alors parut *l'Évangile et l'Église*. Pour réfuter un ouvrage dans lequel Harnack, le célèbre critique allemand, concevait d'une façon un peu étroite le royaume de Dieu, l'abbé Loisy exposa l'idée qu'à son sens Jésus et ses contemporains se firent du christianisme, de son établissement et des sacrements. Il insistait, en terminant, sur le rôle protecteur et miraculeux de l'Église dans l'évolution du dogme, dans l'organisation liturgique et intellectuelle de la pensée de Jésus. Ce livre provoqua un scandale. Sous la conduite de l'éminent Cardinal de Paris, une opposition apparut menaçante, prévenant, par la presse coutumière des scandales religieux et désireuse des condamnations théologiques, les catholiques ignorants et badauds et les têtes chenues d'abbés qui se signent à la moindre apparence d'érudition. Léon XIII, au déclin de sa vie glorieuse, fut pressenti ; mais, se souvenant de l'énigmatique encyclique dont il était l'auteur, et ayant lu le livre où il découvrit une magnifique défense de l'Église, il eut l'idée heureuse de constituer une Commission des Etudes bibliques, y nomma les autorités les plus compétentes, et non les plus titrées, et lui abandonna la discussion et la solution de ces questions épineuses. L'affaire fut ainsi enterrée, aucun des membres de cette grande commission n'osant condamner un si remarquable talent et des idées auxquelles, pour la plupart, ils adhéraient. Quelques cardinaux et évêques mécontents défendirent à leurs fidèles la lecture d'un ouvrage difficile que d'ailleurs on

ne se sentait pas curieux d'étudier. Par déférence, l'abbé Loisy retira son livre de la librairie.

Il en préparait un autre, dans lequel il prenait prétexte des lettres de quelques cardinaux pour expliquer plusieurs questions qu'il avait dû traiter fort incomplètement dans *l'Evangile et l'Église*. *Autour d'un petit livre* exaspéra l'irritation des catholiques malveillants. Tout leur en déplut : l'irrévérence du lettré coutumier de la plaisanterie fine, l'audace du théologien qui faisait servir les données de l'histoire aux enseignements du dogme, et jusqu'à l'érudition savante habilement dissimulée, mais perceptible cependant au travers du texte. Les cardinaux auxquels il était répondu apparaissaient si profondément ignorants qu'ils s'indignèrent au nom du catholicisme lui-même et qu'ils dénoncèrent à Rome l'inquiétante théologie du nouveau livre. Pie X venait de succéder à Léon XIII. L'ascète caduc qui préside aux destinées glorieuses du clergé parisien se dirigea vers Rome sous le fallacieux prétexte de s'arracher pendant quinze jours aux tracas de l'administration. Ce repos n'étant pas intellectuel, cela va sans dire, fut employé à intriguer auprès des cardinaux et du pape. Pie X déclara qu'il préférait avertir que condamner, et l'on put obtenir seulement de lui que l'abbé Loisy fût déféré au Saint-Office. A cette nouvelle, en France, on se hâta de lire les petits livres et d'entendre le savant exégète à la Sorbonne où un gouvernement sectaire lui avait offert une chaire libre et on attendit avec fièvre la décision romaine. Le *Saint-Office*, que la condamnation de Galilée semble avoir rendu prudent, n'osa pas promulguer de sentences contre des propositions déterminées suivant sa coutume. Il se contenta de prier une congrégation voisine, moins réservée et dont les arrêts sont depuis longtemps discrédités auprès des meilleurs catholiques, de se prononcer sur ce sujet délicat. La congrégation de l'*Index* n'hésita pas un instant : elle inscrivit dans son catalogue, à côté des ouvrages de Galilée, de Descartes, de Balzac, de Lamartine et de

Victor Hugo, ceux de l'abbé Loisy. Ironie des choses! Dans sa précipitation, elle oublia justement *les Etudes bibliques*, où se trouve exposée la méthode dont les autres livres ne sont que la mise en œuvre.

Cette condamnation combla de joie le Cardinal Richard, qui ne put se contenir de la communiquer à son clergé. L'abbé Loisy, dit-on, s'est soumis; on ne connaît pas encore, à l'heure où j'écris ces lignes, les termes de son adhésion qui sera, je n'en doute pas, celle d'un chrétien. Il est bon de rappeler en effet que la définition de l'infaillibilité pontificale, entre autres services, a rendu au monde catholique celui d'indiquer quand l'adhésion est *de foi* et quand elle doit être *d'obéissance*. Quand le pape définit *expressément*, c'est l'esprit du catholique qui doit s'incliner devant la vérité. Mais si se sont les cardinaux ou même le pape qui indiquent, sans autre spécification, ce qu'il leur paraît bon ou dangereux de lire ou de faire, le fidèle n'est tenu qu'à observer attentivement une consigne. A ceux qu'étonnerait cette distinction, nous rappellerions que, dans tout Etat, il est des vérités nécessaires et qui ont l'assentiment de tous les citoyens, et des idées que chacun accepte malgré soi et parce qu'il le faut bien. Il y a des lois puériles et injustes à mon sens, que je n'ai pas le droit d'écarter sous prétexte de libre conscience. En m'imposant l'obéissance, la majorité parlementaire n'oblige pas, que je sache, la minorité qu'elle opprime de ses prescriptions légales à en accepter, à en aimer ou même à en comprendre la justice ou l'opportunité.

§

Telle est, réduite à ses proportions naturelles, l'histoire des démêlés de l'abbé Loisy avec les pontifes du catholicisme. On pourrait se demander quelles sont les idées de l'exégète qui lui ont valu de telles oppositions. Elles sont simples.

La méthode employée par l'abbé Loisy est peu téméraire, c'est la méthode historique. Le manuel bien connu

de MM. Langlois et Seignobos, plus clairement encore que *les Etudes bibliques*, en pourrait donner une idée juste. Et il semble qu'il n'y ait pas là de quoi tant s'émouvoir. Mais il faut remarquer que la critique biblique a, jusqu'en ces derniers temps, revêtu les apparences d'une critique à part. Même les exégètes qui, selon l'expression de Renan, ne « lisent pas à genoux » le texte sacré, ont du mal à se défaire de je ne sais quelle révérence d'esprit en présence de symboles ou d'idées qui ont bercé leur enfance et dont, en tous cas, il reste comme un respect atavique dans leurs âmes. Bien peu d'historiens ou de critiques ont étudié en historiens ou en critiques l'Evangile et la Bible. L'abbé Loisy, qui est un croyant, est admirablement indépendant. Assuré que la foi n'est point contredite par la science, il donne à celle-ci le plus libre essor. Sans repousser les avantages de la critique « externe », il sait discerner au style, à la forme mythique, à la suite du récit, les intentions cachées, la diversité des auteurs ; il sait enfin démêler les habitudes d'écrire ou de parler, des écrivains sacrés, et projeter son esprit lucide à cette époque troublante de l'éclosion du catholicisme. Tel ouvrage, comme le *Quatrième Evangile*, dénote une subtilité d'esprit, une habileté dans la construction d'hypothèses et de synthèses et enfin une érudition tellement large qu'elles suffisent à distinguer l'abbé Loisy de tous ses adversaires et de ses amis même les plus incroyants.

L'abbé Loisy est plus qu'un critique, il est un théologien positif. Aussi il a su se faire une idée de la religion de Jésus telle qu'elle apparaît aux origines et qui était quelque peu dissemblable de la nôtre ; il sait expliquer comment de ces idées premières, par voie d'évolution providentielle et sous l'inspiration habile et directrice de l'Eglise de Jésus, sont sortis tous les dogmes chrétiens auxquels adhèrent nos esprits modernes. Il a paru à certains qui ne connaissent ni l'histoire ni la théologie que cette conception de la pensée catholique était téméraire ; faut-il leur faire remarquer que les éléments en pourraient

être retrouvés dans le *Cours complet de Migne* que tant d'ecclésiastiques possèdent et respectent sans le lire, dans saint Vincent de Lerins, dans Newmann, et enfin dans un livre récent *les Etudes du Clergé*, publié par M. Boudinhon et qui a été écrit par un sulpicien, M. Hogan.

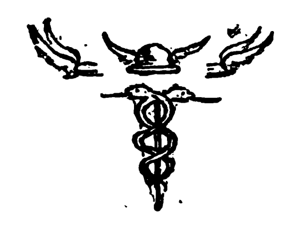
Il va sans dire que personne ne songe plus à lui reprocher le symbolisme de la *Genèse* ou de *Jonas*, non plus que les explications qu'il s'efforce de donner, après tant d'autres, des graves récits mythiques, ou de la composition large des anciens auteurs, pas plus que personne ne songe à lui contester sa théorie de l'Inspiration qui, tout en faisant de l'Eglise la seule autorisée des interprètes, laisse à l'historien le champ le plus large et le plus vaste. Ces idées autrefois téméraires ne le sont plus, et l'abbé Loisy n'est guère attaqué pour ces menus faits.

Pourquoi faut-il que l'abbé Loisy ait du savant l'engouement irréfléchi et naïf? Il lui arrive de dire très sérieusement des ingénuités, et pour les indépendants qui, comme nous, observent avec sympathie ses efforts, les définitions absolues, les affirmations que telle chose sera ou que rien ne sera, font sourire. On nous a si souvent obligés à ces dilemmes inutiles et prématurés! Si l'on y prend garde, cet enivrement du savant pour ses hypothèses les plus délicates procédant de ses convictions est respectable comme elles. Il serait indécent de les blâmer et, dans le cas présent, il y a assez à admirer dans l'abbé Loisy, le savant et le critique, pour ne lui pas chicaner quelques hardiesses puériles.

Renan écrivait, dans ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, que le livre d'Isaïe n'est pas tout entier d'Isaïe, que celui de David n'a pu être composé par David, que le Pentateuque ne saurait être attribué à Moïse. « Or on n'est pas catholique, concluait-il, si l'on s'écarte sur un seul de ces points de la thèse traditionnelle. » Il y a longtemps que ces quelques vérités qui éloignèrent Renan de l'Eglise font partie de l'enseignement biblique même dans les séminaires. On peut être catholique et croire à

ces choses. Renan, s'il avait survécu, n'eût pas médiocrement été étonné de les voir enseignées par les théologiens catholiques de toutes les Ecoles même les plus timides. Les idées de l'abbé Loisy auront le même sort. Il est le facteur de vérités audacieuses, et il serait étonnant qu'elles ne fussent pas contredites par les ignorants et les vieillards. Mais il est de l'intérêt de l'Eglise qu'il le soit de façon prudente afin que peu à peu s'élève et s'étende, avec l'érudition profane, la vérité chrétienne, plus claire, plus expressive et plus complète. L'abbé Loisy a, d'ailleurs, les qualités du réformateur, l'intégrité morale, la foi profonde, le sacerdoce indiscuté, et je ne sais quel bon sens, dont la divine Providence a malicieusement sevré ses adversaires. Il est l'avenir, le catholicisme est avec lui.

L'ABBÉ E. PARADIS.



POÉSIES

A L'OMBRE DES SAPINS

A l'ombre des sapins, exhalant leur arome,
S'ouvrent un peu gluantes des bises,
Le vent indolemment fait tomber des alises
Et le jour qui s'écoule a la saveur d'un baume.

Un torpide sanglot monte des fondrières,
Languissante prière et qui scande
Les chuchotis légers qu'ont les blancs de Hollande
Et les trembles semant leurs feuilles aux lisières.

Souplement écartant les branches enlacées,
Les taillis d'un bleu d'hortensias,
Un brocart, suspendant sa marche cadencée,
Frotte ses cornes aux troncs des acacias,

Renvoyant à l'écho les coups brefs qu'il assène,
Un pic entêté fouille du bec
L'écorce crevassée et rugueuse d'un chêne
D'où tombe en crépitant l'averse des glands secs.

Un mulot dérangé a glissé sous les ronces
Et je rêve, ô solitude douce...
Mon cœur pacifié te pénètre et s'enfonce
En toi, comme le pied des hêtres dans la mousse.

★

LE SOIR ENTRE

Le soir entre, s'assied dans la pénombre rouge,
Dresse ses ailes d'ombre en la clarté qui bouge
Et rêve. Il est notre hôte, accueillons-le tous deux
Et laissons librement à l'essor vaporeux
Qui nous vient visiter la porte large ouverte.

Ecoute ! La forêt, non plus chantante et verte,
Mais rauque et ténébreuse autour de nous s'endort,
Pendant que de la mousse une amertume sort,
Apre, qui vient griser d'un pénétrant breuvage
Nos sens très affinés de faune et de sauvage.
Senteurs de source fraîche et de menthe et de buis
Montent comme à la bouche obscure d'un vieux puits ;
Senteurs de l'inconnu, senteurs de la nuit nue,
Dont la bleuâtre chair frissonne et se dilue
A la vitre où s'épand la vive floraison
Des fantasques bouquets éclos par les tisons,
Calices crépitants aux sanglantes macules,
Fleurs dont chaque pistil s'étire et gesticule.
Jette ces épineux ajoncs sur les landiers
Et restons genoux à genoux près du foyer.
Du reflet empourpré de nos songes s'éclairent
Nos cœurs avec les murs du logis solitaire.
L'univers trop étroit a disparu pour nous,
Nous ne sommes qu'un couple uni de ramiers doux,
Qui vivent inconnus par la forêt profonde,
Blottis l'un contre l'autre et livrés à l'instinct,
Libérés de penser comme pense le monde.

Et rien autour de nous de gênant ou d'humain,
Des bêtes seulement dont nous partageons l'âme,
Un cerf énamouré, sous la lune, qui brame
Et peut-être à travers la nuit s'épaississant,
Muet et promenant des yeux phosphorescents
Un loup. Partout l'espace et la fruste nature
Et le bois fraternel ouvrant son arche obscure
Et la terre et le ciel et le vaste au-delà,
Qu'un dogme mensonger trop longtemps nous voila.
Loin des ineptes freins qu'ont acceptés les hommes,
Ah, soyons tout entiers enfin ce que nous sommes ;
Dans la hutte sauvage, avec son toit de joncs,
Percevons l'infini, puisque nous nous aimons.
Et laisse entrer le soir, qu'il s'asseye et protège
Le seuil clos et le lit près de la cendre tiède,
Où la flamme indécise en vacillant s'éteint.
Serrés l'un contre l'autre et livrés à l'instinct,
Au farouche désir, tel un fleuve à la rive,
Nous saurons deviner avec sa profondeur
Et son déchaînement l'étreinte primitive
Et dans son abandon nous aimer comme on meurt.



SIMPLICITÉ

Dans une ville à l'abandon
Très vieille, où sommeillent les pierres,
Où les murs délabrés enfouissent leur front
Sous la mousse et les pariétaires,

Je connais une ancienne cour
Toute pleine de poésie

Et d'humidité verte, avec sa chambre à four
Dont branle la porte moisie ;
Avec son bûcher qui sent bon
Et d'où la ténébreuse haleine
Monte des hêtres aux feuillage moribond
Et des troncs mutilés des chênes.

En face, au mur embruiné,
Qu'habite un nid de rouges-queues,
Une fenêtre s'ouvre ; à ses carreaux fanés,
Pendent des rideaux à fleurs bleues.

A travers l'ombre s'éplorant,
Les bardanes et les orties ;
Le puits dort où parfois, le soir, la lune errant
Glisse une lueur amortie.

A l'oubli d'exister vraiment,
La cour obscure nous convie,
Cloître doux opposant aux rumeurs de la vie
Son silence et son dénuement.



Mais seule, en un pot vernissé,
Languit une pâle anémone,
Languit infiniment et comme un cœur blessé
D'amour, une pâle anémone.

MARIE DAUGUET.

LES GAUGUINS

DU PETIT PALAIS ET DE LA RUE LAFFITTE

Peut-être voudra-t-on s'en souvenir, je réservais — dans l'étude sur le Salon d'Automne — les tableaux de Gauguin, groupés à part, pour les joindre à ceux qui étaient alors exposés rue Laffitte, dans les galeries Vollard.

Après tant de semaines écoulées, je crois devoir réduire mes notes à de succinctes indications, en me réservant encore, quant à de plus amples développements, pour l'occasion capitale d'une exposition d'ensemble de l'œuvre de Gauguin. Manifestation nécessaire; elle sera sans doute difficile à réaliser, mais il suffit qu'elle ne soit pas impossible : on fera l'effort qu'il faut. Et qu'il me soit permis de profiter de la grande publicité du *Mercure* pour adresser dès aujourd'hui un fervent appel à toutes les bonnes volontés. Cette œuvre immense de Gauguin, nous ne rêvons pas de la réunir toute; non que nous ne le désirions, mais il sied de compter avec d'insurmontables obstacles. Ces toiles, ces estampes, ces céramiques, ces sculptures sur bois, qui se chiffrent par plusieurs milliers, sont étrangement dispersées déjà, en province, à l'étranger, et leur fuite s'accélère au vent de la gloire. On ne fait pas à leurs heureux possesseurs l'injure de croire qu'ils se déroberaient à l'obligation de servir cette gloire tant disputée en se privant, pour quelques semaines, d'œuvres dont ils ne sauraient être, après tout! que les provisoires détenteurs : car elles ne leur furent point dédiées, mais au monde. Ce n'est pas d'eux, à coup sûr, que viendrait la difficulté, c'est plutôt, on

peut du moins le craindre, des initiateurs mêmes de cette exposition. Les grandes distances comportent, à les franchir, de grandes dépenses, et il est fort à craindre que les amis d'un art redouté encore des marchands — ils vérifieront trop tard que la défiance et même la prudence ont aussi leurs dupes — n'aient pas les moyens de rappeler tous les loin en allés Heureusement, la réunion matériellement totale de l'œuvre n'est point essentielle. La production quotidienne d'un artiste reste sans doute le plus sûr témoignage de son développement : mais celui-ci, comptable des accidents infinis de la vie, procède par bonds successifs qui ne sont pas tous des gestes de conquête. Il y a des tâtonnements, des retours, des regrès ; le public à les compter ne gagnerait rien : ce sont, en quelque sorte, dans la carrière du génie, des détails biographiques plutôt qu'esthétiques. L'exposition posthume de Gauguin sans être totale sera suffisante et on peut dire complète, pourvu qu'elle permette de suivre les lignes principales de son développement. Nous aurons atteint le but si les cinq séries de la Martinique, de la Bretagne, de Paris et des deux séjours à Tahiti sont assez fortement représentées pour offrir au public une vue d'ensemble sur chacune d'elles. — Alors, on connaîtra Gauguin; on saura quelle fut sa vision, splendide et simple, quelles furent sa force, son ingéniosité, son ardeur; alors on saura quel artiste délicat et savant était ce sauvage, et s'il ne dessinait pas, et s'il ne construisait pas. Ce sera l'heure des regrets et des remords, car alors on pourra mesurer la perte que l'art vient de faire et de quel déni de justice mourut victime un homme né pour honorer l'espèce. Mais ce sera l'heure aussi des grandes espérances. Ces paresseuses portes du Luxembourg, d'abord, il faudra bien qu'elles s'ouvrent enfin devant le méconnu d'hier, — et puis, — on peut compter sur nous, — nous la ferons retentissante et elle restera fameuse, l'exemplaire leçon que nous déduirons, pour l'avenir, de cet épisode illustré, dans l'histoire contemporaine de l'art, par le nom de Gauguin! — Car elle

comporte une précieuse morale, pratique et singulièrement féconde. — Qu'on nous aide, donc! L'entreprise est noble et belle (est-il besoin de dire que toute intrusion marchande, toute idée de spéculation lui est étrangère?), utile, aussi et en conséquence, supérieurement. Nous comptons sur les adhésions spontanées qui se produiront dès le premier instant, pour triompher de telles possibles ou probables résistances...

§

Les quelques toiles du Salon d'Automne ne faisaient point un ensemble, et il s'en fallait que celui de la rue Laffitte fût homogène. — Je parlerai brièvement des premières d'abord.

Elle était, pourtant, profondément émouvante — pour un regard averti, pour une mémoire fidèle, cette collection de huit ou neuf tableaux choisis par le hasard à de très diverses dates; entre elles bruissaient mes souvenirs. Il est regrettable qu'à ces mornes désignations — si peu dans le goût de l'auteur — : *Etude... Paysage...* — on n'ait pas au moins ajouté la date de l'œuvre et le lieu de son exécution.

De la toile, par exemple, prêtée par M. Roger Marx à celle de M. Saincère, la distance est grande dans le temps comme dans l'espace. Dans les deux œuvres, c'est un couple féminin, nu: deux civilisées, dans la première, et dans la seconde deux Tahitiennes. Je ne m'attarderai pas aux différences techniques; le peintre des blanches est encore un impressionniste, tandis que l'autre peintre — le très autre, non pas le tout autre — a dépassé les formules où l'on voisine entre confrères, pour se rejoindre lui-même et, par ses caractéristiques et significatives différences constitutives, s'ajouter magnifiquement à la très vieille et toujours jeune Tradition, — j'entends la vraie, celle que les académies et les écoles ignorent. Mais les deux âmes — à ces deux dates — dans leurs écarts mêmes témoignent d'une profonde harmonie. L'une, opprimée par la négative atmosphère qu'elle respire,

— tandis que l'autre, la libérée, ne chantera que de joie et d'admiration — exprime une pitié dédaigneuse et un peu cruelle pour ces dolents témoins de l'espèce abâtardie par la civilisation, pour cette féminité peureuse dans l'air, précautionneuse, étrangère, dissonante dans cette nature où elle avoue l'artifice dont elle est constituée; sa démarche est maladroite, sa physionomie niaise; la terre blesse ses pieds nus, l'eau effraie sa chair, et toute sa grâce est restée dans les soies et les laines, les étoffes dépouillées, — sa peau vraie. Nudités « pleurant leurs vêtements »! — Ce ne sont pas tout à fait les nus de femmes de Degas et son implacable complaisance à préciser, à désigner la déchéance intime qu'avouent, dans le secret matutinal du cabinet de toilette, les victorieuses de ce soir: œuvres de haine, elles ont inspiré à M. Huysmans des pages célèbres, qu'il était seul capable d'écrire, car il fallait bien les si personnelles phosphorescences — un peu laborieuses, toutefois — de son style excrémentitiel; à ces indiscrétions formidables *devait* se délecter, ou le mystère de la prédestination n'est qu'une plaisanterie sans joie, l'admirable pipelet de lettres que fut dès sa première panse d'a l'auteur d'*A Rebours*. Il n'a pas pris le même plaisir aux férocités de Gauguin. C'est qu'elles procèdent de l'Amour, c'est qu'on y devine une soif d'affirmation, un besoin de force belle et simple, que ne laisse pas voir M. Degas — malgré son immense talent et du moins en ses études d'après l'humanité. Le maniérisme nécessiteux, la tristesse sans grâce de ces deux blanches nues a sa correspondance — châtiment ou consolation — dans la sérénité puissante, dans la splendeur aisée de ces deux Polynésiennes, aux ampleurs sculpturales, pleines et solides; à travers l'espace et le temps, dis-je, les deux toiles échangent d'éloquentes répliques, et l'âme de l'artiste reste constante avec elle-même, harmonieuse. Il n'y a pas à discuter son dégoût de l'humanité civilisée ou soi-disant telles; il n'y a pas davantage à lui demander compte de ses préférences pour ces êtres où nous préten-

dons voir des sauvages. Avec lui, sous l'empire de son génie, il nous faut admirer la beauté de ceux-ci et consentir à voir en celles-là les stigmates de la décadence.

§

A l'Exposition d'ensemble de l'œuvre de Gauguin nous retrouverons toutes les toiles du Salon d'Automne, et je n'insiste donc pas davantage aujourd'hui sur elles. — Il est à désirer que nous retrouvions aussi la plupart de celles de la rue Laffitte.

Une mêlée un peu confuse des œuvres tahitiennes de la première période avec les productions les plus récentes, dont quelques-unes datées de la Dominique, jetait d'abord quelque trouble dans la pensée du regardant. Et puis, détail matériel qui certes à son importance, l'éclairage des galeries Vollard est insuffisant. Les personnes que ont vu, en 1893, la première moisson d'œuvres que Gauguin rapportait alors de Tahiti gardent à coup sûr le souvenir du faste, de l'illumination, de l'éblouissement que ce fut chez Durand Ruel, dans la bonne lumière de la grande salle (aujourd'hui divisée). Il semblait que le soleil lui-même rayonnât de ces coloris éclatants. Mais que serait ce s'il était possible de voir les peintures de Gauguin dans la pleine lumière du plein air! Ceux qui croient le mieux les connaître les apercevraient pour la première fois. Un hasard m'a permis de faire cette constatation dans une cour spacieuse où les toiles étaient pour un instant déposées. Littéralement : elles flamboyaient. Elles habitaient l'atmosphère libre comme leur élément naturel. On eût dit qu'elles y étaient en mouvement, et, dans le recul respectueux qu'elles imposaient, aussitôt ces détails dont prétend si fort se choquer notre bon goût d'occident, contours heurtés, raccourcis trop rapides, apparentes insuffisances de modelés, — tout s'expliquait, se légitimait, devenait harmoniquement nécessaire. Est-ce donc en plein air que ces peintures ont été exécutées? Le procédé serait contraire aux théories de l'artiste; mais, les théories... ! il est bon d'en parler — quand

on parle, et peut-être meilleur de les oublier quand on réalise; Gauguin le savait bien. — Au moins, nous constatons ici à l'évidence qu'il eut l'extraordinaire privilège de conserver dans toute son ardeur, ou dans toute sa fraîcheur, inaltérablement, l'impression reçue de la nature du moment où elle lui parlait à celui où il lui répondait, — ou plutôt jusqu'à celui où il achevait de lui répondre : je veux dire, pendant tout le temps qu'il consacrait à l'accomplissement de l'œuvre inspirée d'elle. Me fera-t-on observer, je n'y contredirai pas, qu'il partage ce don avec les meilleurs des impressionnistes, — encore que la plupart restent en relations directes avec la nature, pendant qu'ils travaillent, comme plusieurs s'en font gloire et quoi qu'en disent les autres? Mais, de leurs yeux ou de leur mémoire, ce n'est pas, à ma connaissance, une lumière comparable à celle de Tahiti qui coule sur la toile d'aucun d'eux, — et la question d'intensité est ici capitale, constituant presque une « catégorie »...

On n'espère point que la ville de Paris nous offre le jardin du Luxembourg ou celui des Tuileries pour y exposer les œuvres de Gauguin, durant quelques jours d'été. Le seul intérêt de cette observation sur la nécessité de mettre en forte lumière tout tableau de ce peintre est qu'elle répond à certaines critiques de maints visiteurs trompés par le clair-obscur, trop obscur, d'un rez-de-chaussée parisien...

La collection de la rue Laffitte nous fut surtout précieuse, pour ce qu'il nous y fut donné de voir des plus récents envois de Gauguin; par là elle nous permettait de nous faire une juste idée de son aboutissement suprême (1).

(1) Il sied toutefois d'attendre, pour poser des conclusions définitives, qu'il nous ait été donné de voir les productions tout à fait dernières du maître. Le docteur Victor Ségalen, médecin de la marine, à la vente publique qui clôtura le règlement de la succession, put se rendre acquéreur d'une bonne part des toiles, croquis, gravures non encore expédiés en Europe. Dès son retour, qui ne saurait beaucoup tarder, il nous les communiquera, et nul doute qu'il ne nous apporte aussi de précieux renseignements sur les dernières années de Gauguin aux Marquises.

Il est mort en pleine force, dans la consciente possession de sa vision et de ses moyens. Circonstance qui ajoute, à la fois, à nos regrets et les tempère. De combien de miracles d'art cette fin subite et prématurée ne nous a-t-elle pas privés! Mais toute déchéance fut du moins épargnée au noble artiste. A cinquante-cinq ans, le producteur d'œuvres déjà innombrables continuait à se dépenser avec la fougue d'un jeune homme, — ou, peut-être avec la hâte d'un homme malade, vieillissant, averti que les minutes étaient comptées. Il se développait encore, il se renouvelait toujours, — sans rien renier, bien entendu, de ses pensées et de son œuvre antérieures (du moins depuis le voyage à la Martinique) : *selon leur ligne*. Mais la ligne tout ensemble se creusait plus profonde et sinuait plus loin son arabesque. Dans sa longue solitude parmi des êtres primitifs lui revenait, comme épuré par le grand éloignement et par le grand silence, l'enseignement traditionnel de l'idéal latin en ce qu'il eut de plus haut, et c'est avec une surprise émue qu'on reconnaît une parenté de distinction et de grâce, de charme noble entre telle de ces neuves figures — la jeune fille couronnée de fleurs, par exemple, du tableau désigné par le peintre lui-même sur la toile même par ces mots : « Contes barbares » — et telle grande image, charmante et dangereuse, de Botticelli. Est-ce ressemblance ou contraste? L'un et l'autre peut-être. Mais en dépit d'essentielles différences — races, couleurs, climats... — ces deux êtres de jeunesse et de fête dans notre esprit s'appellent et dans l'infini se rejoignent comme deux expressions de la même pensée éternelle. Et ce qu'il y a de plus curieux et selon nous de plus intéressant, c'est qu'en son récent effort Gauguin donnait beaucoup à la recherche de l'expression psychologique. Il ne nous avait point préparés à le suivre dans ce sens, le maître décorateur aux yeux de qui les formes vivantes ne valaient guère qu'en qualité de signes expressifs de son dessein préconçu, et qui tout au plus acceptait d'elles des surprises heureuses, impérieusement limitées

par sa volonté. Il ne s'était guère attardé, avant ces années récentes, à peindre le sourire d'une jeune fille ou sa mélancolie : or, voici qu'il nous montre des visages *expressifs d'eux-mêmes;* c'est dans son art une grande nouveauté.

Et dans une autre direction, n'est-ce pas aussi un Gauguin très nouveau, le Gauguin peintre de la vie « moderne » et « vraie », de l'activité océanienne objectivement étudiée et — presque — sans interprétation? *Presque;* il y a tout de même une intention visible, mais aucune insistance ne la souligne, dans ces scènes familières où l'artiste montre des religieuses en robe de leur ordre, qui font la leçon à des Tahitiennes mi-nues; les élèves reçoivent l'austère enseignement avec une tristesse atone et résignée; il semble voir une bêtise inconnue, acquise, artificielle, stérile et incurable, s'installer dans tous ces yeux à mesure que l'Esprit pénètre dans toutes ces oreilles.

Des tableaux, plus de cinquante, des dessins, au moins autant ; cette exposition, et le public l'a compris, était, autrement aussi que numériquement, considérable. On sent comme elle se complèterait, sélection de peu s'en faut la dernière heure, avec les antérieures séries où l'on verrait les origines et le développement large et continu d'une grande œuvre. Ceci me ramène au projet dont je parlais dans les premières lignes de cet article — et me conseille le silence — en attendant.

§

Comment, toutefois, m'abstiendrais-je de dire un mot de la querelle ici même cherchée par M. Emile Bernard à la mémoire de Paul Gauguin ? Non pas que l'affaire soit d'importance et, dans le fond, je ne cède pas sans regret à l'obligation d'en parler... Mais de son petit commérage à propos d'un grand mort M. Bernard attendait quelque réclame, faut-il la lui refuser? Qu'il enregistre celle-ci : Gauguin, — oui, lui-même, — consulté sur la valeur artistique de M. Bernard, répondait: « Vous

verrez qu'il finira par faire du Benjamin-Constant. » M. Bernard a ponctuellement tenu l'engagement qu'on prenait en son nom, et c'est, je pense, dans cette si spéciale et si fatale direction de son esprit qu'il faut chercher l'explication, l'excuse de la présente polémique ; un peut de goût la lui eût interdite, aussi un peu de bon sens. Car il est imprudent de mériter des corrections — ou des rectifications comme celle, si simple, si digne et si catégorique, de Maurice Denis, que publiait le *Mercure* dans son numéro de janvier.

Paul Sérusier, que je consulte, s'associe pleinement aux conclusions de Maurice Denis et ajoute quelques renseignements, notables. — Il y aura lieu d'en tenir compte.

Pour ne dire que le nécessaire sur le cas de M. Bernard, c'est celui d'un arriviste insolent et naïf. Il parle de ses propres mérites sur un ton qui serait à dégoûter de la vérité si elle pouvait lui être favorable. Il se vante de ses « découvertes », et cela est purement ridicule. Il n'y a en art, il n'y a pour un poète ou pour un peintre qu'une découverte qui compte : c'est la découverte de soi-même, c'est la conscience et c'est l'expression d'une vision personnelle. Gauguin eût vainement imaginé le *cloisonnisme*, le *synthétisme* et je ne sais quoi encore que lui dispute M. Bernard, si Gauguin n'eût (selon ses formules ou en dépit d'elles) produit nombre d'œuvres admirables, nouvelles et qui témoignent d'un Être.

Et il est, en effet, très certain que Gauguin n'a inventé ni le synthétisme ni le cloisonnisme, pour ce péremptoire motif qu'ils étaient inventés avant qu'il y pût penser. Mais M. Bernard, qui assigne pour date à cette invention l'an 1886 de notre ère, se trompe, et c'est, plus vraisemblablement, 1886 avant notre ère qu'il aurait dû dire. Il ne le dit pas ; il veut avoir, en collaboration avec Anquetin, tout fait de rien. C'est d'avoir marché dans son ombre qu'existèrent Gauguin et les Nabis. Le peintre, en Gauguin, naquit en 1888 — M. Bernard sait les dates — d'un tableau de M. Bernard. M. Bernard se trompe encore. Si Gauguin, en entrant chez M. Bernard,

« s'enthousiasma », comme celui-ci le note avec complaisance, ce n'est point aux œuvres de M. Bernard qu'allait cet enthousiasme, mais à celles de Cézanne possédées par M. Bernard et par lui accrochées sur les murs de son atelier ou transcrites dans ses propres œuvres. — M. Bernard consigne lui-même dans son mémoire qu'en cette année 1888, où il rencontrait Gauguin, celui-ci revenait de la Martinique. Le voyage et la campagne d'art de la Martinique, qui comptent parmi les principales séries de l'œuvre de Gauguin, sont en effet de 1887. Or, elle est *synthétique*, la série martinicaine. Que devient donc cette prétention à l'honneur d'avoir « initié » un artiste déjà maître, déjà loin en avant dans la voie la veille du jour où l'on se targue de la lui avoir ouverte ?

Mais j'ai hâte d'en finir avec des cancans indignes de Gauguin, et de moi.

Une théorie n'est jamais la propriété de personne. Tout son prix est dans sa réalisation, dans sa mise en œuvre. Mais par là elle devient nécessairement subjective à chacun des artistes qui l'adoptent : et pas plus que la nature elle-même elle n'apparaît à deux d'entre eux une et identique. Si, dans le groupe plus ou moins artificiellement constitué par une communauté de croyances esthétiques, quelqu'un s'élève au-dessus de tous, ce n'est point pour avoir « inventé » la théorie ni pour l'avoir « appliquée » avec une scrupuleuse fidélité. Il n'y a point de recette à chefs-d'œuvre. C'est seulement que ce *plus grand* — par, pour ou contre la théorie — au delà d'elle, à coup sûr — avait les visées les plus lointaines et les plus hautes, les plus pures, les plus fécondes, et qu'il a su les révéler.

§

Un des plus chers élèves de Gauguin, Armand Seguin, vient de mourir.

Il était malade depuis de longs mois, seul et pauvre, au fond de la Bretagne, où il devait obscurément, douloureusement, achever sa courte vie. Il se plaignait avec

douceur. Le 23 novembre dernier, il m'écrivait, à propos de la mort de son maître, le grand chagrin qu'il en avait et il ajoutait : « Pour moi, je suis depuis huit jours au lit, très faible. Seul depuis trois ans ! Les jours s'écoulent, et je ne veux pas songer au lendemain. Quant au labeur que je fais pour ne pas mourir absolument de faim, il me semble que, jeune et vigoureux, j'aurais mieux aimé casser des pierres. Je suis las de cette vie... »

Seguin jugeait bien sévèrement son « labeur », ces illustrations de *Gaspard de la Nuit* et de *Manfred*, qui sont des choses belles et charmantes, un peu trop ingénieuses peut-être, mais si délicates ! Par malheur, elles lui prenaient tout son temps, tout le temps, du moins, et toutes les forces que lui laissait son mal, une bronchite ancienne, négligée, et dégénérée en tuberculose. Sa pire souffrance fut l'affreuse douleur de ne se point réaliser. Il était très doué. Son exposition chez Le Barc de Boutteville, en 1895, révélait un dessinateur et permettait d'espérer un peintre. Peindre ! il s'est consumé dans *le désir de peindre !* — Son tort, cet aimable et irréparable tort de tant de poètes et de tant d'artistes, fut de n'avoir pas toujours su rentrer dans sa chambre, chaque jour, « avant que se levât un autre jour », d'avoir trop voulu, trop espéré et trop attendu. Pourtant... ! Il n'avait pas encore accompli sa trente-cinquième année...

CHARLES MORICE.



LE JARDINIER
DE LA POMPADOUR

(*Suite* [1])

—

XII

Un après-midi, Etiennette Lampalaire, mandée par Martine, débarqua à Bellevue. Jasmin l'attendait sur la berge.

La fillette était d'une jeunesse éblouissante. Ses yeux noirs pétillaient, ses cheveux avaient la couleur de l'ébène et, malgré sa mise modeste de villageoise, elle attirait l'attention.

Buguet l'embrassa.

— Te voilà rudement belle ! Il faudra que tu tapes souvent sur les mains, par ici !

Tiennette répliqua, baissant deux longues paupières, qui adoucirent le feu de ses regards :

— Je n'ai point peur.

Elle parla du village, de la Buguet qui s'occupait du jardin et paraissait bien triste. Cette nouvelle fit soupirer Jasmin.

— J'irai la voir, dit-il.

— Ah! Tu feras bien !

Quant à l'oncle Gillot, il avait eu une attaque et restait paralysé. La tante Laïde Monneau se portait mieux. Elle avait fait de pressantes recommanda-

(1) *Mercure de France*, nos 167, 168, 169.

tions à Tiennette, l'exhortant à rester sage et lui affirmant qu'il vaut mieux se contenter de pain et d'eau que de vivre dans la bonne chère aux dépens de l'honneur.

Jasmin conduisait Tiennette par le jardin.

— Que c'est beau ! s'exclama-t-elle. C'est toi qui as fait tout ça ?

— J'y ai travaillé, dit modestement Jasmin.

— C'est-il vrai ce qu'on dit là-bas? Toutes les fois qu'une feuille tombe il faut la ramasser et on ôte celles qui jaunissent ? Et sitôt que des traces de pas marquent les allées, on râtisse le sable ?

— C'est vrai.

— Mais pour tout cela il faut être plus de deux !

— J'ai de nombreux aides ! Jamais une plante ne manque d'eau, jamais l'ombre ne la gêne, elle reçoit le soleil à ses heures.

Le château émerveilla à tel point Etiennette qu'elle le prit pour une caserne à cause des domestiques chamarrés et des gardes. Martine arriva et les deux amies échangèrent leurs effusions.

— On se bécote ! railla un mousquetaire qui passait en chenille, petite canne et joli plumet.

Il connaissait les Buguet, s'approcha, s'informa de Tiennette.

— C'est grand dommage, s'exclama-t-il qu'une aussi belle fille entre au service de la Marquise ! Elle serait mieux à celui du Roi et de son armée !

On rit. Flipotte, qui arrivait au rire comme un chien à l'appel, compléta le groupe.

— Eh oui, continua le mousquetaire, ce serait pitié d'aller au feu des cuisines quand, avec ces yeux-là, elle pourrait enflammer les cœurs d'un régiment !

— Ah ça, monsieur le capitaine, s'exclama Tiennette, je n'ignore pas ce que vaut l'aune de vos flatteries. Pour éviter l'embrouille, sachez que je ne m'embarrasse guère des mirliflores qui se gaussent des filles !

— Bien parlé ! dit Flipotte.

Elle s'adressa au mousquetaire :

— Va-t'en dans le jardin de l'hôtel de Soubise ! Tu trouveras là les vieilles marquises qui se paient les beaux militaires ! Et laisse les vertus en repos !

Le lendemain matin les oiseaux du parc réveillèrent Tiennette. De la mansarde, elle vit les boulingrins si ras tondus qu'ils lui parurent peints en vert. Çà et là des statues s'élevaient toutes blanches. Ah ! la villageoise en avait vu, des statues, depuis deux jours ! Quelques-unes étaient sans vêtement ! On lui avait dit que des femmes se montraient ainsi à des sculpteurs. Elle n'en croyait rien. Quelle fille serait assez effrontée pour se mettre pareillement devant un homme ? Celle-là en entendrait, des mots de broustille ! Tiennette n'avait jamais laissé couler sa chemise sale sur ses talons avant d'avoir entonné la propre. Il est vrai que sa mère braquait toujours le regard au judas de sa chambrette et que le bon Dieu a l'œil partout ! Mais tout de même n'a-t-il pas mis au monde Tiennette toute nue ?

— Il verrait que j'ai poussé droit, se dit-elle, il n'y a pas de honte à cela !

Après avoir constaté que tout dormait derrière les volets clos, sournoisement l'enfant releva sa grossière chemise au-dessus de ses seins pommés, puis se mira du haut en bas dans les carreaux de vitre. Elle se trouva belle et rougit. Certes dans ce logis plus d'un miroir étamé n'encadrait pas

souvent pareil corps. La pauvrette, en revêtant ses humbles habits, eut la sensation qu'elle cachait un trésor.

— Quand je saurai œillarder, pensa-t-elle, je vaudrai bien une Parisienne !

Pleine d'espoir, elle réveilla Martine :

— C'est-il bientôt que je vas voir la Marquise?

— Comme te voilà pressée !

— Pourvu qu'elle ne me trouve pas trop mal avenante! C'est que je n'ai pas ta dégaîne. Pour venir j'ai fait raccoutrer mes souliers et Cancri n'y a pas ménagé les clous. J'ai ce matin essayé de me débarbouiller aussi bien que toi. Ma peau reste jaune.

— C'est le hâle ! Tes couleurs te vaudront mille compliments.

— Veux-tu me dire si j'ai les oreilles propres ? Je les ai curées jusqu'au fond.

— Elles sont rouges comme des coquelicots!

— Et mes ongles? Je les ai raclés tant que j'ai pu, mais le noir ne s'en va pas tout à fait. Ah! c'est qu'avant de partir j'ai tout fourbi à la cendre.

— Il n'y que les fainéants qui aient les mains nettes!

Un peu avant midi, Tiennette fut conduite au boudoir meublé en perse dorée. Mme de Pompadour était allongée sur une ottomane. Elle lisait des lettres qui s'éparpillaient autour d'elle. Une table à écrire, avec des plumes d'oie, se trouvait à sa portée.

La favorite regarda la nouvelle venue. Tiennette était fort intimidée. Sa poitrine se soulevait, ses joues avaient une fraîcheur de rose.

— Tu te nommes?

— Tiennette Lampalaire.

La voix de Tiennette, un peu voilée par l'émotion, était jolie.

— Et tu viens?

— De Boississes-la-Bertrand.

La Marquise, écartant un rouleau de paperasses, se leva.

— Tu as quel âge?

— Vingt ans.

— Un bel âge! Et tu es pucelle? demanda la Marquise en plongeant son regard spirituel et aigu dans les yeux noirs et veloutés de Tiennette.

— Oui, Madame, répondit Tiennette étonnée.

— Tu ne mens pas? insista la Marquise en levant la tête.

— Non, Madame, je n'ai point menti.

La Marquise avait un costume de sultane : veste turque, serrée aux poignets et au col, mais laissant apercevoir les seins en une ombre lascive et, plus bas, du ventre, par des fentes (crevés libertins que le moyen-âge appelait « portes de chair »).

— Est-elle accoutrée! se dit la villageoise.

Tiennette n'osait bouger, regardant les plumes de l'écritoire, ou les dépêches jetées sur l'ottomane.

— Pourtant, dit la Pompadour, on m'avait parlé (car je suis bien renseignée) d'un vieux marquis qui courait à tes trousses?

— Il ne m'a point eue, je vous le jure, Madame. Je ne tenais point à souffler dans ses cendres.

La Pompadour se recoucha sur l'ottomane.

— Tu es solide, dit-elle en souriant. Mais je n'ai point de place pour toi en ce château. Tu iras à Versailles.

La physionomie de Tiennette s'attrista tout à coup.

— Que cela ne t'ennuie! reprit la Pompadour.

Tu seras bien traitée et je ne veux faire de toi une maritorne, peste!

— Mais, Madame, il me faudra quitter Martine!

La Marquise éclata de rire :

— Tu la reverras souvent. Tu partiras pour Paris. De Paris on te conduira à Versailles. Et pour que le voyage te semble moins long, Martine et son mari t'accompagneront jusqu'au Pont Royal. Va!

Quelques jours après, par un beau temps de juillet, Jasmin, Martine et Tiennette prenaient le coche d'eau pour Paris. Ils devaient manger à midi à la rôtisserie de la rue Gît-le-Cœur avec un vieux valet du roi qui s'appelait Bachelier et un autre qui avait nom Lebel. C'est à ces deux hommes qu'il fallait confier Etiennette. Agathon Piedfin était du voyage, ayant demandé un jour de repos.

Aussitôt arrivé à Paris, Piedfin s'esquiva. Martine alla avec Tiennette commander pour la Marquise des bimbeloteries au « Petit Dunkerque », quai de Conti, au coin de la rue Dauphine. Jasmin les accompagna, mais il quitta les femmes à l'entrée du magasin où le sieur Granchez vendait « sans surfaire tout ce que les arts produisaient de plus nouveau », et il se mit à flâner. Il était neuf heures du matin.

Jasmin prit le Pont-Neuf. Il contempla d'abord la statue équestre d'un roi élevée sur du marbre blanc et que les gens appelaient le « cheval de bronze ». Aux quatre coins du piédestal des hommes en métal, mi-nus, foulaient des cuirasses, des boucliers, des carquois et des casques. Comme c'était jour ouvrier, les deux trottoirs du pont se trou-

vaient couverts de tentes avec boutiques. Des forains vendaient cent objets pour le populaire. On se bousculait parmi les mendiants, les crocheteurs, les fiacres, les carrosses jaunes aux essieux rouges; une poissarde poussait sa brouette en criant : « Voilà le maquereau qui n'est pas mort, il arrive! il arrive! », un chanteur, hissé sur un tabouret, braillait aux sons d'un violon aigre devant la place Dauphine : bâtie sur l'île de la cité, celle-ci avançait vers le cheval de bronze deux maisons roses aux stores bleus, aux carreaux verts; l'une faisait le coin du quai des Orfèvres et Jasmin vit à ses fenêtres une belle jeune fille poudrée de blanc qui pendait ses cages.

Mais un carillon tinta, joyeux comme si le ciel lui-même se fût pris à chanter. Ses notes tombaient du campanile doré de la Samaritaine. Buguet regarda les cloches. La Samaritaine avait été reconstruite en 1712 à la seconde arche du Pont-Neuf, du côté du Louvre. Ce bâtiment, édifié sur pilotis, élevait l'eau par une pompe et comprenait trois étages, dont le second se trouvait au niveau du pont. L'avant-corps, en bossage rustique, vermiculé et cintré au-dessus d'un cadran bleu, supportait un groupe représentant Jésus-Christ avec la Samaritaine auprès du puits de Jacob. Le puits était figuré par un bassin en forme de grand vase dans lequel tombait une nappe d'eau sortant d'une coquille à dégueuleux.

Jasmin trouva à la Samaritaine l'élégance du château de Bellevue avec lequel il lui parut qu'elle avait des ressemblances.

— Cette fontaine devrait s'élever au bord de la rivière, là-bas, se dit-il. On dirait vraiment qu'elle est bâtie sur les plans de la Marquise!

Tout y était bleu, blanc et doré, et la femme debout au bord de la coupe souriait au Christ.

La Seine, battue par les bateaux de blanchisseuses, les boutiques à poissons, les barques, jetait ses reflets au petit castel hydraulique, le baisait jusqu'à la toiture, faisait passer sur ses murs des frissons. Les flots qui apportaient pareille joie venaient de Juvisy, de Corbeil, de Boississes. Ils firent songer Jasmin à son passé : il lui sembla qu'un peu de son enfance claire venait avec l'onde lutiner le charmant édifice.

Sous le bassin, il était écrit : FONS HORTORUM. Buguet demanda à un abbé ce que cela voulait dire.

— La fontaine des jardins, répondit-il. Elle fournit de l'eau à celui des Tuileries.

A ces mots la Samaritaine offrit un charme de plus à Jasmin. Au-dessus du fleuve qui reliait Boississes à Bellevue, elle devint à ses yeux une source de fleurs : il aperçut des lueurs roses dans la nappe qui s'épandait et les petites cloches du faîte furent comme de grosses campanules luisant au soleil.

Enchanté de sa matinée, Buguet fut à midi à « Gît-le-Cœur ». Il retrouva dans la rôtisserie Martine, Tiennette et Agathon Piedfin, qui venait d'entrer.

Buguet offrit un verre de vin blanc en attendant l'arrivée des laquais. Ceux-ci ne tardèrent point. Le vieux, Bachelier, était connu de Jasmin. Toujours en noir il se donnait l'air paternel d'un bon curé. L'autre, Lebel, jeune et coquet, entra dans la rôtisserie en faisant des courbettes, esquissa des gestes caressants, l'œil langoureux, la bouche en cœur. Les valets étaient accompagnés d'un abbé et d'un personnage singulier qui se présenta la tête

haute, en frisant sa moustache, une épée à la hanche et à l'épaule une perche où pendaient des dindons, des poulets, des cailles et des levrauts.

— Des amis, dit Bachelier d'une voix terne.

On se salua. L'homme à l'épée déposa sa perche dans un coin.

— Ne te trompe pas, dit-il au rôtisseur, et ne fourre pas mon gagne-pain à ta broche.

Il ôta son épée, en dardant sur Tiennette un œil plein de flammes; l'abbé fit un clin d'œil au rôtisseur et la petite compagnie s'installa autour d'une table.

— Le joli morceau ! dit l'homme à la perche en regardant Tiennette. Voilà une fille de corps de garde! Elle attirerait des recrues à nos boutiques, sous le drapeau armorié, et ferait signer des engagements!

— Mon cher, interrompit Bachelier, elle n'est vraiment point faite pour servir de complice à un vendeur de chair humaine! Elle est trop jolie et je la conduis à Versailles, où je la mets en sécurité.

— Ah! protesta le recruteur, je cherche des hommes pour les colonels qui les repassent au Roi. Les jolies enjôleuses servent leur souverain ! D'ailleurs j'ai des sacs d'écus, et puis ma perche : elle excite l'appétit de ceux qui échappent à celui de la luxure!

Le repas fut gai. Le raccoleur ne cessait de lancer des regards brûlants à Tiennette. La fûtée ne paraissait pas insensible à l'admiration du beau gars.

— Vous serez heureuse à Versailles, lui dit Bachelier.

Agathon se montrait aux petits soins près de l'abbé. Il lui avoua qu'il avait porté la tonsure.

— Moi, jamais ! s'écria l'autre.

— Comment ?

Le prêtre ôta sa calotte de soie.

— C'est vrai, murmura Agathon.

— Je ne suis pas abbé, reprit le singulier personnage. Je porte quelquefois l'épée, quelquefois la canne en bois des îles du financier. Je fus une fois dans la même journée chevalier de Saint-Louis, montreur d'ours et posticheur ! Et vous allez voir !

Il se leva et disparut.

— C'est un comédien ? demanda Piedfin.

— Non, répondit Lebel, il s'appelle Mamert Cornet et il est espion de la marquise de Pompadour. Nous le disons à vous !

Le bizarre bonhomme rentra. Il était rose et frais comme si, au lieu de vin, il eût pris du bouillon ambré. Martine remarqua qu'il s'était mis trois dents postiches.

— Vous voilà changé, dit Buguet.

— Oui, répondit Mamert Cornet, il faut que j'écoute ce qui se dit dans un café de nouvellistes.

Piedfin regarda avec plus d'admiration encore l'abbé transformé en mouchard.

A la fin du repas, les laquais emmenèrent Tiennette. Le raccoleur glissa à l'oreille de Bachelier :

— Quand on aura assez d'elle à Versailles, songe à moi.

Il fit tinter son gousset.

— Je paie cher la bonne marchandise.

Il s'inclina :

— Et nous sommes tous les deux fournisseurs du roi !

Les adieux de Tiennette à Martine furent larmoyants.

— Est-ce loin, Versailles? demandait la jeune fille.

— En carrosse, à peine cinq heures, dit Bachelier.

— Défie-toi des galants, insinua Martine.

On se sépara. Mamert Cornet profita d'un instant où Martine était seule pour lui demander un rendez-vous.

— Je suis honnête, dit-elle. Et je vous prie de ne point insister. Si je répétais la chose à Jasmin, il vous casserait les reins.

Quelques jours après, Martine vint trouver son mari dans les potagers où il travaillait au milieu des cloches de verre.

— Viens, dit-elle. J'ai parlé à Mme de Pompadour de ton admiration pour la Samaritaine. Elle veut te montrer d'autres merveilles.

Jasmin, suivant sa femme, entra dans le château. Des portes ouvertes lui laissèrent voir les attributs de chasse et de pêche peints par Oudry dans une salle à manger et il monta le bel escalier, qui s'éclairait à l'étage par un lanterneau heureusement disposé. Martine introduisit son mari dans la galerie imaginée par Mme de Pompadour et dont la favorite tirait grande fierté. Aux murailles des guirlandes légères en bois couraient autour de tableaux de François Boucher qui représentaient les attributs de l'agriculture. Dans cette galerie se trouvaient aussi les fleurs parfumées en porcelaine de Vincennes, assorties à quatre-vingt-huit plantes de cannetille et employées dans vingt-quatre vases de différentes grandeurs bordés de soie.

Le soleil avivait tout, faisait parler les fleurs

comme de vraies belles de jour, de vrais myosotis, de véritables roses. Jasmin se crut dans une grande tonnelle de fée. Il jeta un regard timide aux baigneuses de Boucher qui gardaient un ruban au cou et une mouche à la lèvre, aux bergères tenant des houlettes fleuries, aux joueurs de flûte champêtre, aux amours culbutés ou battant du pied un ruisseau.

Mme de Pompadour vint, pareille à la reine de ces cupidons et de ces nudités.

— Jasmin, dit-elle, vous n'avez point vu le nouveau jardin de Bellevue, qui se fit sans vos soins.

Elle désigna les vingt-quatre vases. Jasmin s'extasia.

— Voilà, mêlées, des fleurs de toutes les saisons, dit-il.

— Cueillez, dit la marquise.

Le jardinier approcha la main et fut surpris de trouver une jacinthe dure et froide.

Les deux femmes s'amusèrent du saisissement de Buguet, et leurs rires, se mêlant, tombèrent dans l'âme du jardinier comme si les déesses des allégories eussent égréné sur lui leurs colliers de perles.

La vie habituelle reprit pour Jasmin et Martine parmi les dames coquettes, dont les corsages serrés au-dessus des jupes bouffantes avaient l'air de grands cœurs, parmi ces petits-maîtres qui portaient des perruques à l'oiseau royal et se mettaient des bouquets gros comme la gorge d'une nourrice. Mme de Pompadour donnait souvent des fêtes. Et Jasmin prenait grand plaisir à la voir célébrée par les seigneurs orgueilleux dont les habits à pans bouillonnés se mariaient aux massifs

et aux parterres, grâce à leurs tons de fleurs de pommiers, de verts réséda et de violettes, fournis d'argent et d'or. Dans les allées, les dames de qualité avaient des airs de cloches parées avec leurs jupes pompeuses sur les paniers et sur les « jansénistes » ; leurs brocarts orfévrés de pivoines et de coquelicots, les ramages des soies légères, les gerbes peintes sur cotonnade d'Inde — tout cela parsemait le labyrinthe et les salles de verdure de grands bouquets cérémonieux qui enchantaient Jasmin. Les femmes avaient de délicieuses petites têtes poudrées et promenaient sur les boulingrins les regards étourdis de leurs yeux en amande, des yeux « à la chinoise », et leurs nez retroussés « tournés à la friandise ». Les gentilshommes faisaient la révérence en portant les mains jusqu'à terre. Dans ce monde chamarré de grâces on se faisait un plaisir, comme l'écrivait un auteur précieux, de se renvoyer l'un à l'autre, à l'aide des zéphyrs, des tourbillons de poudre à la maréchale ou d'ambre gris. Et parfois, flambant des rubans vifs de Lyon, de Gênes ou de Palerme, toute la compagnie dansait la ronde (le roi aimait cela !) par les bosquets du baldaquin ou sous les arbres de Judée. Les danseurs se tenaient à bras très allongés, à cause des paniers en gondole ou à guéridon, et Mme de Pompadour, d'une voix qui faisait songer Jasmin à l'orgue de son église au printemps, chantait :

Nous n'irons plus au bois,
Les lauriers sont coupés !

Dans les premières années de son séjour à Bellevue Jasmin aperçut souvent à ces réunions l'abbé de Bernis, qu'il avait entrevu à Etioles. Il le trouva

plus replet et d'un air plus grave. Il en fit la remarque.

— Ah ! s'écria Flipotte, il n'en est plus au temps où, lorsqu'on l'invitait, ses amis lui donnaient un petit écu pour payer son fiacre !

— Il vient souvent chez la Marquise, dit Agathon.

— C'est que déjà à Etioles il était du dernier bien avec elle !

Jasmin serra les poings. Mais Martine intervint :

— Non point !

— Comment ! s'écria Flipotte, mais Madame l'appelle son bébé, son poupard, son pigeon !

— Bah ! reprit Martine, j'ai entendu devant Mme du Hausset la Marquise dire que l'abbé de Bernis est un pantin qui l'amuse, et qu'elle l'habillerait et le déshabillerait sans songer à mal. Il va partir pour Venise, où il sera ambassadeur.

Jasmin soupira. Et Agathon avoua que le départ de M. de Bernis le navrait autant que l'avait enchanté celui de M. de Voltaire pour la Prusse.

— Je crois bien, s'écria Flipotte, tu allais jeter de l'eau bénite à la place où M. de Voltaire avait passé. Cela te fait une besogne en moins !

Piedfin haussa les épaules, caressa son menton glabre et regarda les autres avec l'air d'un prestolet qui se croit l'étoffe d'un évêque.

Chaque fois qu'il y avait foule à Bellevue, Mamert Cornet, l'espion, apparaissait parmi la valetaille ou les seigneurs, souvent richement vêtu comme tous les coqueplumets, mousquetaires, dragons, timbaliers qui formaient les suites et les escortes. Piedfin l'avait pris en affection. Il préparait de petits plats pour Cornet, lequel était gourmand, et en échange l'espion lui apprenait des choses de son métier.

Cornet, à chaque visite, poursuivait Martine de ses assiduités, mais la soubrette se défendait. Le mouchard en vint à la moquerie et aux menaces.

— La fidélité est une vertu de village, dit-il.

— Eh bien, je suis villageoise, répliqua Martine, et n'ai point été élevée parmi les grands fripons de Paris.

— Malpeste ! Est-elle gothique! s'écria Cornet esquissant avec vulgarité une pirouette de petit-maître. Mais je te rattraperai, la belle !

Il y avait aussi à Bellevue des représentations théâtrales, des feux d'artifice, des mascarades. Le plus beau feu d'artifice fut tiré à l'occasion du rétablissement du fils de Louis XV. On vit sur le bassin un dauphin lumineux, attaqué par des monstres. Apollon descendit d'un nuage plein de feu de bengale et frappa les méchantes bêtes à coup de foudre. Elles s'éparpillèrent dans l'eau, et les grottes d'où elles étaient sorties se transformèrent en un éblouissant palais où le dauphin rayonna en une splendeur nouvelle.

Les mascarades commençaient l'été au crépuscule et se prolongeaient dans la nuit. Jasmin élevait dans les allées des arcs de fleurs, des portiques parfumés et le soir il regardait passer les turcs, les dominos, les bergères, les arlequins, des gilles, des pèlerins. Les femmes déguisées montraient, sans panier, des corps souples et dansants, et du rire vermeil à la fente des masques. Quand la nuit tombait, Buguet s'employait avec les gens à poser des torches enflammées qui jetaient des reflets sanglants aux ramures et aux soies rayées, à allumer des étoiles de godets rouges, des frises, des lanter-

nes et parfois de grands feux au delà des murs.

Un soir de fête, Buguet s'occupait à l'illumination du bosquet de la cascade; la marquise, en bayadère, arriva près de lui, poussant quelques petits cris et suivie de Martine.

— Oh! Mon pied me fait mal! Voyez donc, Martine!

Mme de Pompadour était fort décolletée. Avec le sans-gêne des grands avec les domestiques, elle ordonna à Jasmin:

— Soutenez-moi!

Jasmin hésitait.

— Vite, ou je tombe! s'écria la marquise.

Jasmin lui prêta son bras. Tandis que Martine accroupie ôtait son soulier dont elle retirait une épine, Jasmin sentit contre lui respirer la Pompadour. Elle était palpitante, et Buguet dut fermer les yeux pour ne pas être tenté d'embrasser à lèvres folles la nuque qui semblait s'offrir.

L'épine enlevée, la marquise partit rieuse vers un groupe de masques qui agitaient des castagnettes.

On jouait souvent au théâtre de Bellevue. Le spectacle des petits appartements, qui se donnait jadis à Versailles et au sujet duquel Martine avait écrit à Jasmin, lorsqu'elle était son accordée, y fut transporté. Mme de Pompadour devint la principale actrice. On donna l'*Impromptu à la Cour de marbre*, *Zélisca*, le *Préjugé de la Mode*, les *Fêtes de Thalie*, *Vénus et Adonis*, le *Devin du village*. Ces spectacles étaient mêlés de concerts délicieux. Quelques seigneurs y assistaient, un triolet de velours à la garde de leur épée. Jasmin put se glisser un jour et apercevoir Mme de Pompadour dans le rôle de Vénus. Elle avait le corps, les basques et une grande queue d'étoffe bleue, mosaï-

qués d'argent et elle brillait aux lueurs d'un soleil éclairé de mille bougies. Elle commandait, d'un sourire étoilé de mouches subtiles où Buguet retrouva l'étincelante séduction qui l'avait charmé dans la forêt de Sénart. Autour de la Marquise, les danseuses — des enfants de dix à quatorze ans — travesties en Plaisirs, portaient des jupes de taffetas blanc tamponnées de gaze d'Italie et parées de fleurs artificielles; elles firent songer Buguet aux vingt-huit figurines de Saxe que possédait la favorite et qui représentaient des amours déguisés.

Lorsque Mme de Pompadour chantait, Buguet s'approchait du théâtre. Celui-ci résonnait de l'harmonie du clavecin, des violons, des violoncelles, des bassons, des violes, des flûtes et des hautbois. La voix de la Marquise s'élevait au milieu de ces phrases caressantes. Elle montait vers les étoiles. La voix était souple et chaude comme une fleur au soleil. Aux moments passionnés elle faisait frémir Jasmin. Le parfum des plantes qui dormaient autour de lui dans l'ombre achevaient de l'étourdir et il lui semblait qu'il n'était plus du monde.

Martine, qui assistait depuis Etioles aux études vocales de sa maîtresse, l'imitait à ravir.

Et une nuit d'été que toute la maison était couchée, elle osa mener Jasmin dans la grotte que la Marquise venait de quitter.

Assise sur les coussins au milieu desquels la favorite, s'accompagnant sur la mandoline, avait détaillé pour le roi des airs de Rameau, Martine, dans l'obscurité voluptueuse, chanta pour Jasmin comme Mme de Pompadour.

XIII

Cette année-là, en 1755, un jeune domestique

nommé Valère Loriot fut admis au château de Bellevue. Il avait quatorze ans, venait de Lille en Flandre et paraissait garder dans ses yeux le bleu du ciel des carillons. François Boucher le trouva joli : « Il semble, dit-il, que Valère a assisté à la naissance de Vénus. » Il le peignit nu, empoignant des tourterelles dans une cage. Une autre fois il le fit poser avec un carquois au dos et le cothurne au pied.

Valère Loriot fut choyé par Martine, Flipotte, Buguet, et tous accueillirent avec joie ce blondin qui restait gracieux même auprès des statues. La Pompadour l'employa à tenir son parasol ouvert ou la traîne de sa robe.

Quand les maîtres n'étaient point là, Valère, suivant une habitude contractée aux canaux de Flandre, gagnait quelque bassin du parc, se déshabillait et se jetait à l'eau. Il était pâle sous la nappe fluide, mais dès qu'il en sortait il avait l'air d'un Adonis éclairé par l'aurore.

Souvent pour amuser l'enfant, quelque domestique donnait l'élan à un jet qui débouchait du tuyau avec des bruits de pétard. Valère y sautait, s'éclaboussait, s'enivrait de fraîcheur, se faisait fouetter, une main protectrice à son bas ventre.

Il aimait aussi s'ébattre dans une fontaine ombragée de vignes vierges, au fond d'un cabinet de treillage. Là jaillissaient des bouillons de six pieds de chaque côté d'un petit gradin dont l'onde formait en retombant une nappe circulaire. Aux flancs du gradin montaient des chandeliers d'eau avec trois masques cracheurs à leur gaîne. Tout cela constituait un refuge humide, plein de murmures et de sanglots, où la lumière coulait avec des douceurs fuyantes sur le marbre et lui donnait un peu

de la lueur dorée des vignes vierges. Valère présentait les épaules, le ventre, les tétons aux cierges hydrauliques; ils le baisaient, le caressaient, se brisaient sur sa peau vierge en gouttes étincelantes.

Ravi par ces blandices, Valère passait la main sur la nappe d'eau pour la flatter, essayait de rendre leurs cajoleries aux claires chandelles, les entourait de ses bras, les frôlait de son haleine.

Une fois qu'il s'essayait à ce jeu il entendit un bruit et s'étant retourné il vit Agathon Piedfin embusqué derrière le treillage. Rieur, l'enfant envoya un paquet qui inonda les habits du curieux.

— Va te sécher au fourneau! s'écria-t-il.

Valère découvrit autour d'un autre bassin diverses machines hydrauliques très à la mode dans les jardins royaux. L'une présentait plusieurs oiseaux : ils chantaient quand une chouette se retournait vers eux et cessaient leur ramage dès qu'elle leur montrait la queue. Autour du bord, suspendus sur de minces jets, tournaient des globes argentés qui retombaient en un entonnoir, mais étaient relancés aussitôt et dansaient sur une aigrette de perles.

Ces fantaisies ravirent le gamin. Il fit chanter les oiseaux mécaniques, enleva les boules argentées, s'amusant de les voir retomber dans le bassin où lui-même plongeait jusqu'au haut des cuisses et où, surnageant, elles venaient le frôler.

Valère surprit encore Piedfin. Il était tapi derrière la machine.

— Agathon! s'écria l'enfant, viens-tu jouer aux boules?

Il sortit de l'eau, une balle dans chaque main :

il les levait, formant des anses à la jolie amphore de chair blonde et rose qu'il figurait.

Agathon devint écarlate. Son corps tremblait. La gorge oppressée, il balbutia :

— Je cherche comment on fait chanter les oiseaux.

Il regardait à droite et à gauche comme pour s'assurer que personne ne venait.

Jasmin parut au bout de l'allée. Alors Agathon s'enfuit en criant :

— Jésus ! Maria ! Jésus ! Maria !

Valère le poursuivit en jetant des mottes de terre. Quand ils arrivèrent près de Buguet, celui ci se prit à rire .

— En voilà une tenue ! s'écria-t-il. Va te rhabiller, morveux ! Et ne recommence plus !

Puis il regarda Piedfin :

— Eh bien, Agathon, tu trembles. On dirait que tu viens d'échapper à un grand malheur ! Tu ne peut donc plus courir? C'est-y la fumée des fricots qui t'affaiblit?

— Non, répliqua Piedfin, ce petit drôle m'a fait peur en me voulant atteindre avec des pierres!

— Veux-tu que je lui tire les oreilles?

— Non ! Non ! Non ! s'écria Piedfin implorant.

La remontrance de Buguet ne produisit aucun effet. Valère devint plus impudique. Au lieu de se rhabiller dans le parc il rentra nu à sa chambre, qui se trouvait près de celles de Buguet et d'Agathon.

— Est-il gentil, dit Flipotte. Depuis que je l'ai aperçu ainsi, le cœur me fond quand il me regarde.

— Il est si jeune ! répliqua-t-on.

— Peuh !

Elle eut l'occasion de constater que Valère, au moindre contact, devenait homme. Comme il ren-

trait en Adam, il rencontra une chèvre attachée à la grille de la cour. Badinant il la prit par les cornes et se mit à califourchon dessus, dans une attitude de Bacchus. Il caressa la bête au col, se frotta à son poil. Elle baissait la tête, se débattait. Finalement la chèvre désarçonna son cavalier : il se releva riant, gambada barbouillé de verdure, joyeux, fier et droit comme Priape, le dieu des jardins.

— Je ne le dirai point aux amies, se promit Flipotte.

Valère regagna sa mansarde. Il y entra chantant. Sa voix caressante fit se pâmer la tourangelle. La gaillarde était dans la chambre de Martine.

— Qu'il chante bien !

— Le refrain cessa brusquement et on entendit Valère crier :

— Allons, Piedfin ! Laisse-moi m'essuyer ! Tu es fou ! O le laid ! Lâche-moi !

— Que fait-il ? dit Flipotte en fronçant les sourcils.

Soudain Valère hurla :

— Le sale homme !

Flipotte et Martine accoururent.

— Bouc! s'écria Martine en apercevant Piedfin.

Flipotte s'élança vers le jeune Valère et l'attira contre elle :

— Pauvre petit !

Valère ouvrait de grands yeux bleus. Il regarda Flipotte en souriant.

Alors Piedfin mit ses mains dans ses poches, releva le nez et siffla aux commères :

— Je ne lui faisais rien ! Peut-on pas être de bons amis ! Dieu défend-il de s'embrasser entre hommes ? Un seul baiser est ignoble, celui de Judas. Et d'ailleurs est-ce que je m'occupe de voir quand vous

chuchotez à deux dans le grenier comme des pies borgnesses?

— Ah! tu nous crois des gueuses de ton espèce! répliqua Flipotte. Je vais te servir, défroqué, quelques giroflées à cinq feuilles!

— Effrontée! dit Piedfin. Tu paieras ces menaces en enfer!

— C'est toi qui iras chez le diable pour t'achever, mal cuit!

Valère écoutait abasourdi. La figure décomposée du marmiton lui fit peur. Il se frottait à Flipotte, ce qui augmenta la rage de Piedfin.

— Cloaques d'infection, lança-t-il aux femmes, puantes bêtes, pots fêlés, serves de Belzébuth, bourbiers d'immondices, avec le fard dont vous frottez vos figures pour attirer les mâles, pareilles à des écrevisses, vous allez à reculons dans la voie du ciel! C'est ce qu'un prédicateur m'a dit.

— Ce prêcheur devait être laid comme toi! interrompit Flipotte.

— Il avait raison de vous honnir, ô vous les viandes pourries que le démon offrit à saint Antoine et sur lesquelles ce saint cracha!

— C'était un bougre de ta sorte!

— Ferme ta bouche, créature, dit Agathon devenu vert, et ne te sers pas pour blasphémer de la langue que Dieu t'accorda pour la prière!

Flipotte se mit à rire :

— Il a une araignée dans sa vieille tonsure.

Elle embrassa Valère d'un air qu'elle essaya de rendre maternel. Alors Agathon vociféra rauque de fureur :

— Débauchées! Que le diable vous perfore!

Martine s'élança vers le drôle, menaçante :

— Que me reproches-tu, enfin?

— Comme toutes les femmes (car elles ont toutes sur leur corps un poil de la Reine de Saba!) tu es une coureuse, une libertine!

Un soufflet interrompit le marmiton.

— Pouah! fit-il en se jetant en arrière. La main d'une femelle!

Il se retira dans sa chambre, se tenant la joue comme s'il avait eu mal aux dents.

Flipotte resta avec Valère :

— Je vais rhabiller cet enfant!

Martine rentra chez elle, reprit sa toilette. Mais les deux femmes n'eussent pas été aussi à l'aise si elles avaient pu voir le défroqué frotter sa joue, la parfumer en marmottant des choses qui n'étaient pas des litanies :

— Par saint Barnabé, je ferai chasser ces impies, ces éhontées! Leur place est chez la Paris, rue de Bagneux, où elles recevront d'abondantes visites et où leur vertu se mesurera au cordon d'Angleterre! Mais leur présence ici est comme l'ombre de Satan! Hors d'ici, les vipères, hors d'ici, les diablesses!

Il se mit un peu de poudre :

— Hé! hé! Doux Jésus! Le nigaud de Jasmin ne se doute point que je connais le fond de son cœur, que je sais qui il aime et ce qui le tourmente! L'homme est faible et stupide. Hé! Hé! Au lieu de laisser son âme s'épanouir à la grâce de Dieu, s'enmouracher d'une marquise, d'une maîtresse de roi! Ce fleuriste est vraiment digne de porter les reliques!

Agathon ricana :

— Et je sais (car nous avons mission de rechercher partout les traces du péché) où il cache une signature de Mme de Pompadour sur laquelle il va poser en cachette ses lèvres comme pour narguer

les patènes et les baisers de paix! Je sais où il a mis le gant, et un soulier qu'elle perdit en descendant de sa fliguette! Hé! Hé! grâce aux saints du paradis et aux conseils de mon ami Mamert Cornet, j'ouvre son coffret sans clef et je connais la place d'où l'on peut épier ses simagrées. Hé! Hé! je soufflerai le sabbat dans sa vie!

Piedfin roula des yeux troubles :

— Ma conscience est à l'abri! Je ne dois souffrir qu'un amoureux de Mme de Pompadour vive à proximité du roi. Ah! si c'était encore quelque petit-maître, plein de jolies fadeurs! Mais un rustre qui manie la bêche et la serpette! Le Roi a peur des assassins. Sait-on ce que la jalousie peut provoquer et à quel crime se livrera un brutal épris avec pareille frénésie? Jésus Marie, j'aime mon maître et je sacrifierais ma propre vie pour la sécurité du Roi.

Agathon continua en souriant :

— D'ailleurs Cornet m'a assuré qu'en toute circonstance je pouvais compter sur lui; va donc, Piedfin, va donc!

Le cuisinier sortit de sa chambre, dégringola vers les casseroles, dans lesquelles il se mira en s'ajustant un toquet blanc. Sur la table se trouvaient des andouillettes. Il les compta avec l'allure d'un sacristain qui range des chandelles.

Quelques jours plus tard le défroqué préparait dans la cuisine une liqueur à son usage. A cet effet il avait cueilli des œillets rouges et en coupait la partie herbeuse. Deux cruches de grès pleines d'eau-de-vie s'alignaient sur un dressoir à côté de lui,

avec du sucre royal, de la cannelle fine, du macis, de la coriandre et des clous de girofle.

Buguet vint chercher du vin blanc.

— Ah! te voilà, Piedfin! Tu prépares une chose qui sent bon!

— C'est du rossoli.

— Elle est bonne, ta drogue?

— Le rossoli fortifie le cœur, ranime la mémoire, préserve de la malignité en temps de peste.

Agathon coupait avec vivacité les œillets comme s'il eût ressenti du plaisir à plonger un couteau dans une chair quelconque :

— Assieds-toi, dit-il à Jasmin.

Buguet s'installa. Le défroqué sortit de sa poche un petit calendrier au chiffre de la Pompadour:

— Il est de l'an dernier. Mme de Pompadour le tint plusieurs mois sur sa poitrine. Le veux-tu?

Jasmin saisit le calendrier, puis il hésita :

— Je ne sais pas si je dois l'accepter.

— Oh! les choses qui appartiennent à notre maîtresse sont un peu à nous.

— Pourquoi me fais-tu des cadeaux? Tu as eu avec Martine l'autre jour une dispute qui doit...

— Mince affaire! Histoire de femmes! Colères de femmes!

— Tu les détestes toujours?

— Comme toutes les choses qu'on peut avoir aisément. Il est plus facile d'en gagner une que de gagner le ciel.

— Pas toujours!

— Hé! Hé! Les laquais qui prennent le droit de porter la montre d'or, de se poudrer, de courir en chenille comme leur maître, séduisent avec aisance les plus belles filles. Il suffit de bourdonner une chanson d'amour à leur oreille et de les inviter à

quelque promenade dans une désobligeante azurée. Ce que ces coquins peuvent faire nous l'accomplirions aisément, sans avoir besoin de nous adoniser la figure et par notre seul esprit. Mais ne parlons pas de cela! J'ai pardonné à Martine. Jésus n'a-t-il point dit : « si l'on te frappe sur une joue, offre l'autre! » Garde le calendrier, et pour te prouver que je ne t'en veux point je vais t'offrir quelques autres objets qui ont appartenu à notre maîtresse. Oh! de petites pertintailles sans valeur, mais elles feront plaisir à Martine.

— Pourquoi me donner tout cela?

— Cela me rappellera l'époque où j'étais au couvent. Nous échangions souvent de minces bagatelles entre frères et cela rendait plus profondes nos liaisons.

— Tu as l'air de t'être plu au monastère. Pourquoi l'as-tu donc quitté?

Comme toujours Piedfin répondit :

— C'est un mystère.

Et yeux baissés, lèvres closes, il prit l'attitude d'un saint François d'Assises qu'il avait vu sculpté en bois et qu'il aimait à imiter.

— Viens! dit-il brusquement à Buguet.

Ils allèrent dans la chambre de Piedfin. Le lit ressemblait à la couche d'un moine. A la muraille pendaient des rameaux, un bénitier, de petits miroirs, l'image d'un saint Sébastien au torse nu, à l'œil pâmé.

— Voici, dit Agathon.

Il sortit d'un tiroir une boucle de corset :

— Elle a servi trois fois.

Puis ce fut une navette à frivolité, un pot à oille, une houpette, un gland d'argent :

— Ce gland provient du costume de Vestale que

portait Mme de Pompadour dans Beaucis. C'est trop païen. Je ne veux pas garder cet attirail de diable.

Jasmin prit les riens que lui offrait le cuisinier et les porta au coffret qu'il fermait avec soin et où Martine elle-même ne pouvait jeter le moindre regard. Il baisa tous les objets comme il le faisait d'habitude, il sourit au soulier à talon violet, au gant de chevrotin, et rangea près d'eux les cadeaux de Piedfin. Il ferma la boîte et descendit au parc sans voir Agathon qui, retourné à la cuisine, s'y trouvait seul et dansait en faisant des signes de croix.

Quelques jours après le Roi vint avec Mme de Pompadour. Le ciel d'août dorait les cimes des arbres et au loin les blés. Les moulins tournaient à des horizons bienheureux. La Seine était paresseuse et le château de Bellevue semblait prêt à s'endormir parmi ses fleurs et ses statues. Mamert Cornet se trouvait du voyage. Il était costumé en piqueur de cerf et portait des gants de vénerie. Il se mêla aux domestiques. Agathon seul le reconnut.

— Le roi est triste, dit un cocher qui avait conduit le carrosse du monarque. Dans chaque village il a demandé combien on avait depuis un mois creusé de tombes neuves. Il a peur de mourir.

— Dame, fit Agathon, à chacun son tour d'aller au ciel, au purgatoire ou en enfer! Mais le roi est-il fort préoccupé de ces idées?

— Fort! Sa Majesté prédit que les mânes de Ravaillac se réveilleraient un jour et qu'elle mourrait comme Henri IV!

— Ceci est grave et il faut qu'on prenne des précautions, reprit Agathon.

— Est-ce que le Roi s'est fait dire l'avenir? demanda quelqu'un.

— C'est notre maîtresse qui va chez la tireuse de cartes avec une verrue postiche et un faux nez répliqua Flipotte!

On rit. Jasmin sortit. Il alla soigner les bêtes : le sapajou attaché par une chaîne d'acier à sa boule brillante, les perroquets verts et rouges avec lesquels se disputait Valère Loriot, tous les oiseaux rares que Mme de Pompadour fit peindre par Oudry, perchés sur un cerisier. Agathon Piedfin disparut avec Mamert Cornet du côté des goulettes. Ils parlaient mystérieusement et le marmiton désigna de loin au piqueur de cerfs certaines places sur les toits des communs du château.

Trois mois plus tard, vers la fin d'octobre, l'intendant des domestiques, Collin, vint trouver Buguet et lui dit d'un air ennuyé :

— J'ai une fâcheuse nouvelle à vous apprendre.

— Laquelle?

— Le Roi vous ordonne de quitter le château avec Martine.

— Quitter le château?

Jasmin devint blême. Ses jambes flageolèrent. Il dut s'appuyer à un orme.

— Oui, dit l'intendant. Et cela dans les deux jours. Sa Majesté s'apprête à venir et elle ne veut plus vous savoir ici.

— Mais, s'écria Jasmin, le Roi n'est-il point satisfait de mon zèle?

— Oui!

— Je me lève avant le soleil!

— C'est vrai.

— Que puis-je faire de plus?

— Il ne s'agit pas de cela, murmura l'intendant.

— Ah! si je pouvais sacrifier mes nuits, me passer de sommeil et travailler toujours. Mais depuis que je suis ici je n'ai pas pris le temps d'aller revoir ma mère.

— Mon pauvre ami, ceci importe peu au Roi. Ce que j'ai à vous dire est difficile. Je sais combien vous êtes courageux et bon jardinier. Mais vous avez la tête folle, un caractère léger!

— La tête folle!

— Oui. Il est dans votre chambre un coffret et dans ce coffret, que vous croyez fermé à tous, se trouvent vingt objets que vous allez baiser.

Jasmin sursauta :

— Qui l'a vu?

— Oh! Ne niez pas. Vous avez été dénoncé. A la cour il faut craindre les envieux et se défier de son ombre! Il y a des gens qui savent prendre la couleur des murailles pour épier et qui voient à travers tout. On m'a fait monter sur le toit. Je vous ai vu ouvrir le coffret et je viens de confisquer les objets que vous portiez avec tant de passion à vos lèvres : ce papier paraphé, le soulier, le gant, le pot à oille, j'ai tout reconnu.

Jasmin était atterré.

— Un homme amoureux de votre façon peut, à ce qu'il fut expliqué à la police du Roi, devenir jaloux et dangereux. Le roi redoute les gens de l'âme desquels il n'est pas sûr.

Buguet se prit la tête dans les mains :

— Ah! hurla-t-il. Quel démon est entré dans ma vie! Mais vous me rendez fou!

L'intendant s'apitoya :

— Oui, c'est bien malheureux.

— Martine se jettera aux pieds de la Marquise!

Elle lui dira la religion que j'ai pour sa personne, et comme je suis inoffensif! Elle lui dira que tout mon bonheur est de tailler ses arbres et faire pousser ses fleurs.

Collin haussa les épaules :

— Martine ne sera point entendue et ne reverra pas Mme la Marquise. Ici on n'enfreint pas les ordres. Ils sont formels. J'ai même mission de veiller à ce que vous ne séjourniez pas dans ce pays ni l'un ni l'autre.

— Malheureux que nous sommes! soupira sourdement Jasmin.

Il s'en fut affolé au fond d'un bosquet et là il pleura longtemps au milieu des feuilles mortes qui tombaient.

— Pauvre garçon! se dit l'intendant. Il n'a pas même demandé en sa candeur le nom du traître.

Au soir, Buguet se retrouva vis-à-vis de Martine, dans sa chambre. Le crépuscule éclairait tout d'une lueur grise. Derrière les arbres mi-dépouillés une barre cuivrée s'allongeait au ciel triste. Des corbeaux qui avaient été picorer dans la plaine de Billancourt regagnaient les bois de Meudon.

— Martine, dit doucement Buguet en retenant avec peine un sanglot.

— Jasmin?

— Sais-tu, Martine, ce qui est arrivé?

— Oui, Jasmin, je le sais. Piedfin est venu me le dire. Il avait l'air navré, le brave garçon!

— Il t'a dit que nous étions chassés?

— Oui.

— Que tu ne pourrais revoir la Marquise?

— Oui.

— Que nous devions nous éloigner tout de suite?

— Oui, Jasmin.

Buguet hésitait. Il jeta son chapeau sur le lit.

— Pauvre Martine, murmura-t-il.

Il embrassa sa femme sur la joue, et la pressa sur son cœur.

— Mon pauvre Jasmin, répliqua la soubrette.

Jasmin regarda par la lucarne le jardin désert où la nuit commençait à descendre. Le fleuriste poussait de profonds soupirs. Il s'approcha de sa femme et d'une voix tremblante :

— Tu sais pourquoi?

Martine baissa les yeux et murmura :

— Je le sais.

— Dieu!

— Oui, Piedfin me l'a rapporté. Mais ne crains rien. Il m'a affirmé que lui seul le savait parmi les gens, par un hasard divin, a-t-il ajouté.

— Alors pourquoi t'avoir fait cette peine, c'est lâche! Mais toi! O Martine, Martine, tu dois me maudire!

— Non, Jasmin.

— Et tu ne me chasses pas, toi aussi!

— Je voudrais te reprendre entièrement, au contraire!

— Martine!

— Il y a longtemps que je savais tout.

— Tu dis?

— Depuis le premier jour, celui des vendanges, après la rencontre dans la forêt de Sénart, j'ai deviné qu'elle t'avait pris.

— Ah! Ce n'est pas possible!

— Oui, Jasmin.

Buguet avait le vertige comme si un abîme s'était creusé sous ses pieds.

— Et tu voulus de moi? s'écria-t-il.

— Je t'aimais tant! dit doucement Martine.

XIV

Le départ, deux jours après, fut des plus tristes. Le petit château, dans la lumière d'hiver, parut à Jasmin pâle comme le visage d'un mort. Le parc était en deuil, des corbeaux vinrent du bois de Boulogne battant des ailes vers Grenelle. A côté de Martine, Flipotte s'essuyait les yeux. Valère embrassa dix fois les époux. Les aides jardiniers se montrèrent navrés. Mais personne n'osait trop parler. On ne savait au juste pourquoi les Buguet partaient et nul ne voulait se compromettre. Agathon Piedfin fut le dernier de la maison que Jasmin aperçut. Le marmiton s'écria :

— Je prierai pour vous!

La barque, chargée de mannes, se détacha de la rive et bientôt Bellevue disparut dans le brouillard. Il sembla à Jasmin qu'on lui volait un morceau de lui-même, qu'une part de sa vie s'évanouissait et que plus jamais le soleil ne transpercerait les lourds nuages qui encombraient le ciel.

L'eau clapota à l'avant du bateau. Dans la campagne de Billancourt les labourés bruns s'estompaient derrière les buées. Chaillot montra à gauche ses villas trempées par les pluies, puis ce fut à droite, au fond de l'esplanade, l'hôtel des Invalides, solitaire dans la vaste plaine de Grenelle, avec la majestueuse façade de Mansard et le dôme à lanterne où l'or luttait avec la tristesse embrumée du ciel. Vis-à-vis, sur l'autre rive, autour d'un tapis de gazon, le Cours-la-Reine arrondissait en un cirque des rangées d'arbres où l'humidité noyait les dernières feuilles.

La barque s'arrêta au Pont-Royal. Jasmin et sa

femme en descendirent et allèrent rue du Pot-de-Fer, chez un éperonnier avec lequel ils avaient lié des relations d'amitié à Bellevue, où il vendait aux piqueurs et aux gardes. Ils tombèrent au milieu d'une petite fête. La femme de l'éperonnier venait d'accoucher et les voisins accouraient avaler le coup de vin à la santé du poupon. Un potier d'étain était parrain et les parents avaient mis une perruquière pour marraine.

— Ainsi l'on pourra dire qu'il est né coiffé, fit le père.

Les Buguet furent reçus avec joie.

— Vous aller voir le petit! s'écria l'éperonnier. Il pèse déjà six livres! Une rôtisseuse de la famille nous offre une dinde qui pèse deux fois son poids pour le dîner de baptême! Vous la mangerez avec nous? Et nous irons, une fois n'est pas coutume, prendre des huîtres chez l'écaillière!

Jasmin soupira :

— Mon bon ami, nous partageons votre bonheur. Mais vraiment nous serions des trouble-fête! Nous partons demain avant l'aurore pour Boississes-la-Bertrand!

— Pour Boississes! Votre mère est malade?

— Nous ne sommes plus chez la marquise de Pompadour, dit Buguet.

— Vous n'êtes plus chez la Marquise!

L'artisan leva les bras au ciel.

— Je ne m'explique pas notre départ, raconta Buguet. On a rapporté je ne sais quoi à mon sujet et on m'a congédié sans vouloir m'entendre.

— Vraiment!

La révélation de Jasmin avait chassé le sourire de son hôte. Il bredouilla :

— C'est vraiment dommage. Vous étiez heureux

là. Ce devait être pour vous un vrai paradis. Et il n'y a pas moyen d'y rentrer ?

— Oh ! non ! sanglota Martine.

— Diable !

L'éperonnier prit une bouteille.

— Mais cela ne nous empêchera point de boire à mon enfant. Il a nom Nicolas-Daniel.

Le Parisien remplit les verres.

— A la santé de Nicolas-Daniel !

On but. Alors l'artisan, qui avait l'air embarrassé depuis l'aveu de Jasmin, déclara :

— C'est vraiment fâcheux que vous soyez arrivés aujourd'hui. La sage-femme loge dans la chambre qui vous était destinée et la maison est pleine.

Buguet fut gêné :

— Oh ! nous ne voudrions pas être importuns.

— En d'autres circonstances, nous vous recevrions comme des frères, affirma l'éperonnier. Mais aujourd'hui ! Vous voyez ce que je suis occupé et ma femme est au lit !

— Nous nous en irons !

— Ah ! pas sans avoir vu Nicolas-Daniel, protesta le jeune père.

Il alla prendre le nouveau-né, l'apporta vagissant, roulé dans une tavayolle :

— Il rit déjà !

Les Buguet regardaient le petit être rougeaud, aux chairs plissées, au nez épaté, qui crispait les poings dans la mousseline.

— Est-il joli ! murmura Martine.

— On a dit qu'il me ressemblait, répliqua l'éperonnier.

Les Buguet allèrent loger dans une petite auberge dont le patron était de leur pays. Là ils n'avouèrent plus qu'ils avaient été chassés de Bellevue. Mais

l'hôte, enflammé par quelques « topettes de sacré chien », parla de la favorite :

— Ici on l'appelle la coquine au Roi. Sa mère est morte de la vérole et voici l'épitaphe qu'on fit à cette maquerelle :

Ci-gît qui, sortant d'un fumier
Pour faire une fortune entière,
Vendit son honneur au fermier
Et sa fille au propriétaire.

— Le fermier, ajouta l'aubergiste, c'est M. de Tournehem, fermier général, qui fut l'amant de la mère de la Pompadour, de Mme Poisson, en d'autres termes, et qu'on dit être le père de la coquine au Roi. Quant au propriétaire, c'est Louis XV, n'en doutez pas !

Jasmin souffrait.

— Des contes, dit-il. Il y a des gens méchants.

Mais l'aubergiste insistait :

— Vous verrez, Buguet, le peuple se révoltera. La Marquise dilapide les fonds du pays à des futilités. Elle fait tournevirer de jolies filles par d'ignobles valets pour les fournir au Roi dans une petite maison bâtie sur l'ancien parc aux Cerfs de Versailles. Elle compromet de toutes façons Louis XV, qui n'ose plus venir à Paris et donne ses fêtes à Versailles, à Bellevue, à Crécy, à Fontainebleau ! Eh ! Cela finira mal ! Vous vivez au milieu des grandeurs, vous, mais dans ces affaires-là c'est l'opinion des poissardes, des charbonniers, des blanchisseuses, qui importe ! Ah ! Buguet, vous verrez un jour tout ce qui sortira des halles, des ateliers, des greniers et des caves pour s'en prendre aux rois et à leur sacrée bande ! J'ai senti ça, moi, aux émeutes de mai. Et depuis lors cela bout toujours, dans le fond de la grande marmite !

— Peuh ! vous écoutez trop les gens, qui croient à tout et vous vous faites des idées noires !

— Des idées noires ! Avez-vous vu déjà le peuple furieux ? Non ! Ah ! Moi, j'ai frôlé des gaillards qui faisaient rage dans les rues et qui parlaient d'élever des barricades et de porter sur des piques les têtes des nobles !

— Vraiment !

— Ah ! oui ! C'étaient des crève-de-faim et des va-nus-pieds ! Que voulez-vous, quand l'estomac crie et que les pieds saignent !

— Ils feraient un jour des choses pareilles ?

— Oui, je le crois, affirma l'aubergiste en se versant un verre d'eau-de-vie.

Jasmin pâlit. Il vit une tête exsangue, terrible, le col rouge, au-dessus d'une canaille noire que dominaient des poings crispés.

— Pourvu que cela n'arrive pas, dit-il. Malgré tout j'en mourrais aussi.

Le lendemain, quand le soleil se leva, Jasmin et Martine naviguaient déjà dans le coche d'eau au milieu de la plaine de Juvisy. L'aube blafarde éclaira le chemin de halage, où pataugeaient les chevaux.

Sept ans auparavant, Jasmin, par une matinée de juin, avait voyagé là, plein d'espoir. Aujourd'hui il remontait la Seine l'âme navrée. Le rêve était brisé, les illusions étaient mortes, l'enchantement s'était évanoui. Il lui restait au cœur une blessure profonde qui lui fit bien mal lorsque le coche, ayant dépassé Champrosay, arriva en vue d'Etioles. Martine se cachait au fond de la cabine, n'osait regarder son mari. Jasmin poussa un grand soupir.

— Plus jamais! Plus jamais! dit-il en serrant les poings.

Cela pesait sur sa poitrine comme un poids de fer. En ce moment il crut que sa vie était terminée.

Corbeil apparut sous une averse. Le pont s'allongeait sans personne au dos de ses arches. Bientôt à un tournant du fleuve, Jasmin aperçut dans le gris les coteaux du Coudray, avec l'endroit appelé la Demi-Lune, où les abbés de Mennecy avaient fait bâtir une sorte de donjon.

— Nous approchons de Boississes, pensa-t-il.

Et il se demanda ce qui l'attendait après une aussi longue absence. Une angoisse indicible le saisit. Il lui sembla que le coche n'avançait plus. Déjà à Corbeil il avait prié un cavalier de sa connaissance, qui regagnait Melun par la rive, d'annoncer l'arrivée.

Le bateau doubla la tannerie de l'oncle Gillot. Tout était fermé. Puis ce fut Saint-Port, Saint-Assises. Vis-à-vis de Boississes-la-Bertrand, une barque stationnait au milieu du courant.

Un jeune homme s'y trouvait. Jasmin ne le reconnut pas d'abord. Puis, l'ayant dévisagé, il s'écria :

— Eloi Regneauciel!

C'était le premier amoureux d'Etiennette Lampalaire. Il venait aux nouvelles.

— Bonjour, Jasmin! Bonjour, Martine! disait-il en recevant les paquets qu'on lui passait du coche.

— Comment! c'est toi, petit? dit Martine. Comme ça te va de vieillir, ajouta-t-elle en sautant dans la barque.

— La mère Buguet n'est pas malade? demanda Jasmin anxieux, en s'installant au milieu des bagages.

— Malade, non. Mais l'âge lui pèse. Vous aurez peine à la reconnaître. J'aime mieux vous prévenir pour que vous n'ayez pas l'air de la trouver changée, ça lui ferait de la peine, et elle en a eu tout son saoul depuis que vous êtes partis.

Jasmin retint un sanglot.

— Passe-moi les rames, ça ira plus vite!

Chaque fois qu'il se penchait, d'un grand bond la barque se rapprochait de la rive.

Comme Martine ignorant le sort de Tiennette ne pouvait répondre aux questions du garçon, le silence régnait lorsque la pointe de l'embarcation s'enfonça dans les joncs de la berge.

Sans se retourner, Jasmin escalada la rive, suivi de Martine qui avait confié son butin au passeur. Ils allaient sans rien voir que la maison : elle était presque méconnaissable avec ses volets clos, le pignon humide et le marronnier qui avait grandi, mal taillé et s'emportait à la cime.

La mère Buguet apparut à la porte. D'une main elle s'appuyait sur un bâton, de l'autre elle se tenait au chambranle. De loin on lui voyait le front assombri, les orbites embrumées de tristesse, les joues pâles, d'une pâleur un peu verte, le dos voûté. Jasmin s'élança, franchit le jardinet enfonçant dans la pourriture des feuilles mortes. La vieille pour lui tendre les bras s'accota au mur. Elle pleurait.

— Ne pleurez-pas! Ne pleurez pas! supplia Jasmin. C'est pour toujours que nous revenons.

— Laisse, laisse, petit, ça fait du bien.

Une quinte de toux secoua la vieille. Quand ce fut calmé, elle s'assit, s'informa : étaient-ils contents? Pour elle il ne fallait pas abandonner leur place. Et tous ces beaux jardins que Jasmin avait faits là-bas? Ce devait être magnifique! Par contraste le sien

allait bien le dégoûter ! Tant qu'elle avait eu la force, elle l'avait entretenu, mais depuis deux ans, oui ! c'était juste au départ de Tiennette que ça l'avait prise, comme une grande fatigue, l'ennui de vivre.

— Dame, ça se comprend, cette petite, elle me parlait de vous, elle ne voyait rien de mieux au monde et là-dessus on s'entendait. A force d'envier un bonheur pareil au vôtre, elle m'y faisait croire. Et maintenant, plus je vous regarde, plus je doute que vous soyez heureux ! Les grands sont ingrats, bien souvent.

— Mais non, la Marquise a toujours été bonne. Malgré cela on ne peut être toute sa vie chez les autres, et puis nous en avions assez d'être loin de vous, dit affectueusement Martine.

— Oh ! ma fille ! C'est toi qui as eu la bonne idée de revenir ! Et moi qui t'accusais de me l'avoir pris pour toujours. Dieu est juste ! Il me semblait que j'avais mérité de vous revoir ! Enfin ! Enfin ! Je suis bien heureuse ! Mais me voici plus lasse et plus essoufflée que je si j'étais montée au clocher.

Elle haletait ; ses enfants en furent effrayés. Sur leur conseil elle se mit au lit. A ce moment la tante Laïde Monneau entra sans frapper :

— Eh bien ! Eh bien ! En voilà une histoire ! s'écria-t-elle. C'est comme ça qu'on revient sans prévenir le monde ! Quand le garçon à Cancri m'a prévenue, j'ai tressauté si fort sur ma chaise que ma chaufferette a culbuté. Au bout de sept ans ! Revenir comme ça sans crier gare ! Au risque de donner le coup de mort à cette pauvre Buguet ! Enfin, puisque vous voilà, laissez-moi vous embrasser ! et vous regarder à mon aise !

La bavarde reprit :

— J'espère que ce n'est pas les mains vides que vous revenez ? Vous devez pourtant avoir eu du tourment... Ça se voit à votre mine... Enfin ! Si votre affaire est faite !

—Tante Laïde, interrompit doucement Martine, nous sommes assez de deux pour compter notre fortune Là-dessus, laissons dormir la mère.

Elle sortit en affectant de marcher sur la pointe des pieds. Jasmin et Laïde la suivirent.

Dehors une rumeur attira leur attention. Des villageois arrivaient aux nouvelles. Cancri le cordonnier portait sur sa tête frisée et grisonnante un des paquets de Jasmin. Euphémin Gourbillon suivait, le dos courbé sous une manne assez légère : il se déchargea de son fardeau, mais son échine ne se redressa point. Le joyeux dévot avait un nez rouge, les yeux éraillés, les joues bourgeonnées. Il souhaita le bon retour aux Buguet d'un air triste. Nicole Sansonnet vint. A un de ses bras devenus trop courts, elle tenait un panier rond où bâillaient des poissons sortant du vivier. Elle les apportait pour se faire une entrée.

— A Paris on n'en mange pas d'aussi frais, dit-elle. Mais à Bellevue ça doit être un plaisir ! On les engraisse bien sûr ! Aussi vous devez être difficiles ! Mais si vous nous restez il faudra vous réhabituer aux petits poissons et aux petites gens !

— Ce n'est pas pour toi que tu parles, riposta Martine. Tu as des rotondités qui font honneur à ta marchandise !

Nicole minauda en serrant les lèvres. Un sale propos de Gourbillon la fit pouffer d'un large rire édenté, qui ouvrit un trou noir dans son visage.

Martine et Jasmin observaient avec tristesse les décrépitudes de leurs anciens voisins.

— Comme on devient, se disaient-ils.

Pourtant, en ce moment, la curiosité animait le visage de tous ces rustres et faisait luire leurs regards.

Ils étaient venus pleins d'envie. Ils repartirent heureux. Les femmes trouvaient que Martine « en avait rabattu », qu'elle n'était plus aussi fière, que d'ailleurs « il n'y avait pas de quoi », car elle faisait moins envie que pitié avec ses yeux caves et son front soucieux.

— Ils vous ont des airs de chiens fouettés!

— On voit qu'ils en ont gros sur le cœur!

— M'est avis qu'ils sont revenus avec un chétif butin!

— Tout de même, ils sont bien discrets sur la cause de leur départ, affirma une Regneauciel.

— C'était le meilleur moyen de vous clore le bec, tas de pies! répliqua Cancri. A vous entendre jacasser sans rien savoir, on se demande ce que ce serait si vous étiez renseignées!

— Bien dit, savetier! affirma Gourbillon. Là-dessus allons boire à la santé des revenants!

— Tu nous invites, Euphémin? demanda la Sansonnet.

— Après tous vos cancans, un seau d'eau vaudra mieux pour vous rincer la langue!

Le soir même l'état de la mère Buguet empira.

Martine, qui toute la journée avait nettoyé le logis, sommeillait, la tête entre ses bras étendus sur la table. Au chevet de la malade Jasmin veillait.

Atterré, le jardinier voyait la fièvre empourprer le visage aux pommettes saillantes de la Buguet, brûler ses pauvres mains dont les veines se gon-

flaient de sang noir. Ses mains, à lui, étaient froides, un peu tremblantes : doucement, il les posa sur le front de sa mère. Elle sourit vaguement sous cette fraîche caresse. Jasmin la renouvela souvent et chaque fois il fut payé d'un regard tendre, en même temps que la vieille murmurait, comme sortant d'un cauchemar :

— Ah! c'est toi! Que je suis heureuse! Je vais dormir encore un peu, tu ne vas pas me quitter?

La nuit se passa ainsi. Martine, avec des simples ramassées en leur saison, fabriquait des tisanes qu'elle sucrait de miel, pour apaiser les quintes de toux devenues plus fréquentes.

A l'aube Jasmin courut à Melun chercher un médecin. Il faisait grand jour lorsque la berline du vieux praticien traversa le village. Elle s'arrêta devant la maison Buguet. Ce fut Laïde Monneau qui ouvrit la porte.

— Hélas! Hélas! s'écria t-elle en levant les bras, le curé lui serait peut-être plus utile, soit dit sans vous offenser! La pauvre femme ne peut plus rien avaler!

Le médecin alla droit au lit, d'où s'élevait un râle. Il regarda tristement la malade :

— Laissez-la en repos, le temps achève son œuvre.

D'un geste lent de vieux philosophe il remit son gant de laine qu'il avait ôté en entrant.

— Il n'y a rien à faire, mon pauvre ami, avoua-t-il à Jasmin.

— Rien?

— Rien.

Le médecin partit. Alors des voisins firent irruption dans la maison. Ils s'informèrent de ce qu'il avait ordonné et tous protestèrent.

— Ce n'est pas la peine de l'appeler pour qu'il ne donne pas une recette!

Chacun proposa un remède.

— Une bonne saignée, ça fait revenir de loin, dit la tante Gillot. La sage-femme de Corbeil s'y entend. Elle a la main légère. Son coup de lancette fait moins mal qu'une piqûre d'aiguille. Grâce à elle mon homme n'est que paralysé au lieu d'être mort.

— Quand j'étais grosse de mon petit dernier, surenchérit la femme d'Eustache Chatouillard, qui se trouvait à Boississes chez des parents, elle m'a guérie d'une mauvaise toux qui me tenaillait le ventre jusqu'au tréfond, rien qu'en me bouchonnant avec une poignée d'orties! Ah, dame, il m'en a cuit longtemps, mais je suis arrivée à terme. Sans ce remède, j'avortais, bien sûr!

Laïde Monneau interrompit :

— Bien sûr! Bien sûr! Rien n'est sûr en ce monde, la Chatouillard! En tous cas, c'est pas votre sage-femme qui tirera la Buguet de là. Et si le diable la guette, il est grand temps d'aller chercher le curé, car elle pourrait passer, la pauvre femme!

— J'y cours, dit la Sansonnet.

— On la dirait morte, reprit Laïde.

Martine, toute éplorée, traversa la chambre. Devant son chagrin le silence se fit. Très vite elle monta l'escalier de sa chambre; là elle déficela un grand panier, le fouilla et y prit un coffret. Elle en retira une chose précieuse, enveloppée d'un mouchoir, puis redescendit l'escalier en courant.

— Du courage, ma bonne, lui dit la femme d'Eustache. Si tu as besoin d'un coup de main pour la remuer, je suis là.

— Merci, répondit Martine, nous sommes déjà trop autour d'elle. Ça mange l'air.

La tante Gillot, penchée sur le lit, observait la mourante :

— Mon Dieu! Vlà son nez qui se pince, on ne l'entend plus respirer! Et le curé qui ne vient pas!

Martine s'approcha de Jasmin. Elle lui remit l'objet qu'elle tenait. C'était un coquet miroir encadré d'écaille que la marquise de Pompadour avait abandonné à la soubrette parce qu'il était fêlé. Le jardinier jeta un regard triste sur la glace brisée, puis, se penchant vers sa mère, qu'il baisa au front, il le lui mit au-dessus des lèvres.

— Vois, Martine, elle respire. Le miroir est terni.

A ce moment le curé entra. Martine et Jasmin soulevèrent la malade sur l'oreiller. Elle soupira :

— A boire!

Une lueur passa dans les yeux de Jasmin. Avec une cueiller, Martine fit prendre à la Buguet deux gorgées d'eau à la fleur d'oranger. La vieille rouvrit les yeux, regarda son fils :

— Ah! J'ai trop dormi! J'ai trop dormi! Donne tes mains!

Mais elle ne tendit pas les siennes. Comme deux chauves-souris abattues qui cherchent l'ombre, elles couraient incertaines sur le drap de grosse toile; elles le saisissaient, le tiraient dans un vague désir d'ensevelissement, qui n'aboutissait pas et renaissait toujours avec la même ardeur impuissante.

— Laissez-nous seuls, dit le curé.

— Non! Qu'ils restent! Ah! J'ai trop dormi, soupira la mourante.

Comme ses paupières étaient closes, Martine et Jasmin s'éloignèrent sur un geste du prêtre.

Quand ils rentrèrent tout le monde les imita.

La Monneau, de son œil sec de vieille poule, suivait toute la cérémonie. A la communion elle dit :

— Pourra-t-elle garder le bon Dieu?

Elle découvrit les pieds pour qu'on y mît les saintes huiles.

La tante Gillot était affolée, ses soupirs gonflaient son épaisse poitrine, ses joues luisaient sous les larmes. Mais elle pleurait plutôt sur elle-même, car elle répétait avec douleur :

— A qui sera-ce le tour maintenant?

La femme d'Eustache, l'air hébété, tenait dans ses bras son dernier-né, qui frappait de ses petits pieds le ventre de sa mère, resté gros. Pendant la prière des agonisants, Laïde, qui en épiait l'effet sur les traits de la moribonde, s'écria tout à coup :

— Elle a passé!

D'une main fébrile, Jasmin présenta le miroir aux lèvres de sa mère : il ne ternit pas. Le jardinier chancela. Le miroir roula sur le sol.

— Heureusement que j'arrive, dit Nicole Sansonnet, qui retint Jasmin dans ses bras. Jetez-lui de l'eau à la figure!

Martine était déjà près de son mari. Elle baisait son visage douloureux, frappait le creux de ses mains; elle tira de sa poche un vieux flacon de sels trouvé dans les rebuts de la Marquise et le lui fit respirer. Jasmin se ranima. Alors Rose Sansonnet lui remit le miroir qu'elle avait ramassé : une nouvelle fente traversant la première faisait une croix dans sa clarté.

— Lequel de vous deux va fermer les yeux à la défunte? demanda Laïde Monneau.

Martine repoussa doucement son mari, voulant lui éviter ce cruel devoir. Elle se pencha sur la Buguet, posa une bouche brûlante sur le front immobile, puis elle murmura en baissant les paupières de la morte :

— Vous ne verrez plus les méchants !

Elle ajouta :

— Dis-lui adieu, Jasmin, et laissons-la dormir.

Le fils embrassa la mère et, docile, suivit sa femme, qui l'entraîna hors de la chambre funèbre.

— Ce que c'est que de nous ! soupira la tante Gillot.

Le curé avait rejoint Jasmin. Il consolait le jardinier.

— Vous reverrez votre mère à la Résurrection. Elle sera comme elle fut au temps de sa pleine jeunesse. Saint Thomas a annoncé que le miracle aurait lieu au crépuscule, au moment où le soleil et la lune seront à l'endroit même où ils furent créés. L'archange saint Michel sonnera de la trompe avec tant de force que les morts l'entendront et les anges gardiens reconstruiront le corps de leurs anciens pupilles.

XV

Tous ces événements avaient anéanti Buguet. Durant l'hiver, Martine vit son mari penché des jours entiers sur les livres de M. de la Quintynie, mais le soir descendait sur la même page que l'aube avait éclairée. Et qu'importait à Buguet les lois de l'horticulture ! Il avait planté un paradis et il ne pouvait oublier qu'il en était chassé ! Des souvenirs poignants se bousculaient en lui.

Les époux ne parlaient jamais du passé, sentant que des paroles les eussent fait souffrir davantage et que les consolations étaient inutiles.

Mais pour distraire Jasmin, Martine se prit à l'exciter au travail. Emoussant les arbres fruitiers pendant le jour, au soir elle fourbissait les sécateurs, la serpette, l'égoïne, dont la rouille rongeait

les lames. Une nuit de gel que la faucille sortait brillante de ses mains, elle dit à Buguet :

— Vois-tu, mon pauvre homme, si tu le veux, nous pouvons aussi nous décrasser de notre misère. Le présent n'est pas pire pour nous que pour les autres. Combien se contenteraient de notre sort? Avec nos économies et l'argent que nous a laissé ta mère nous possédons mille écus sonnants! Et puis, Dieu merci, nous avons nos bras!

Jasmin ne dit mot.

— Hier, reprit Martine, en passant devant le parc du marquis d'Orangis, j'ai vu que ses arbres étaient en aussi piteux état que les nôtres. Va lui offrir tes services, que son père ne dédaignait pas.

— J'irai, promit Jasmin.

Les jours passèrent. Il fallait se décider.

— Après les gels poussent les bourgeons, ce sera trop tard, dit Martine.

Par un clair matin de février Jasmin se présenta à la porte du parc.

Depuis que le vieux marquis avait disparu, son petit-fils habitait le château. Insolent et dur, il affectait de ne pas regarder les villageois. Il exigeait des corvées, donnait des coups de cravache et viola, dit-on, une des filles aux Régneauciel.

Ce fut dans le fond de son parc, où il tirait des pics-verts, que Jasmin, conduit par un domestique, aborda le jeune seigneur. Il lui fit ses offres pour façonner le jardin au goût du jour, tailler les arbres :

— Beaucoup de ceux-ci ont été plantés par mon père. Cet érable a plus de quatre-vingts ans. Mon grand-père l'élagua le premier. Son tronc n'a pas un chancre. On le dirait de marbre.

Buguet passa la main sur l'écorce fine et jaspée.

— Il meurt malheureusement par la cime, continua-t-il. C'est dommage. Il faudrait le rabattre.

Le châtelain, qui n'avait pas encore ouvert la bouche, arma son arquebuse et, tirant sur l'érable, fracassa une branche.

— Voilà comment je taille mes arbres, railla le gentilhomme. Mais crois-tu, manant, qu'il soit aisé d'entrer chez un d'Orangis? Je t'ai écouté trop longtemps. De qui te recommandes-tu?

— J'ai planté les jardins de Bellevue, sous les ordres de M. de l'Isle, et suis resté près de neuf ans comme jardinier au service de Mme la Marquise de Pompadour.

— Et pourquoi la Marquise t'a-t-elle chassé?

— Je l'ignore, répondit Buguet en baissant la tête.

— Va le lui demander et reviens me le dire.

Le marquis rechargea son arme et regarda le jardinier s'éloigner. L'homme marchait le dos courbé, embarrassé de ses bras qui lui semblaient gourds et lâches.

En rentrant Buguet dit à Martine, d'un ton qu'il voulut rendre indifférent :

—Le marquis est un braque qui taille ses arbres à coups d'arquebuse et n'a que faire de mon travail.

Mais Martine exigea des détails. Jasmin ne put s'empêcher de tout lui raconter, rougissant encore de l'affront.

La paysanne eut une révolte.

— Les nobles, s'exclama-t-elle, les nobles, des égoïstes, des sans-cœur, ils nous piétineraient sans vergogne. Nous ne sommes rien pour eux. Ah! qui sait, un jour on se vengera!

Ces mots rappelèrent à Jasmin les murmures de la populace qui montèrent un jour jusqu'à Bellevue.



— Le peuple a aussi ses méchants, dit-il.

Quelque temps après, Buguet se dirigea vers le château de Courances, espérant y trouver l'emploi d'aide jardinier. Il traversa la Seine, grimpa par Vosves, Perthe, Cély. C'était un froid matin où la rosée semblait de lait sous le ciel bleu. L'hiver pluvieux avait empêché de travailler la terre et avancé la pousse des bourgeons. Toutes les fleurs vivaces perçaient déjà les plates-bandes.

Le concierge de Courances ne reconnut pas Jasmin, tant il avait changé. Buguet dut se nommer. L'homme eut un mouvement de plaisir à revoir une ancienne connaissance. Mais son sourire s'effaça bientôt :

— Tu sais, camarade, les gens de la marquise de Pompadour sont vus ici d'un mauvais œil. J'ai le regret de ne pouvoir te garder plus longtemps.

Il fit un pas pour reconduire Jasmin. Celui-ci insista :

— Je ne suis plus à Bellevue. J'ai repris mon ancien métier de fleuriste avec l'aide de ma femme, et comme autrefois je façonne les jardins, je fais des corvées et j'ai pensé qu'en cette saison on pourrait m'occuper.

— En ce cas, c'est une autre affaire. Viens voir le maître jardinier, un nouveau, pas commode.

Il conduisit Jasmin vers les serres ; un homme y donnait des ordres brefs à des jeunes gars occupés à lever les paillassons qui interceptaient le soleil. Buguet lui fit sa demande que le portier appuya en disant :

— Il sait son métier.

— D'où sors-tu ? demanda le maître.

— De Bellevue.

— Je n'ai point de place ici pour les gens qui

ont servi chez la catin du roi. Monsieur le comte me chasserait si je t'embauchais!

Pendant quelques secondes, Buguet resta hébété, puis les larmes lui montèrent aux yeux et il s'esquiva comme un voleur, évitant le concierge, qui ne le vit pas sortir.

Cette tentative fut la dernière. A partir de ce jour Buguet s'enferma chez lui. Mais l'ivraie qui avait envahi son jardin étouffait aussi son courage. Il ne s'occupa plus guère que des arbres à fruits.

En août un confiseur de Melun vint chercher ses prunes, qui étaient réputées. En septembre il descendit ses poires fines au marché de Corbeil. Le voyage fut dur, car il faisait du vent et les vaguelettes de Seine se brisaient à l'avant de l'embarcation. A Corbeil, Jasmin regarda au loin, avec amertume, les peupliers qui voilaient Etioles, et son cœur se serra. A la fin d'octobre des marchands enlevèrent ses pommes.

Ils avaient un chaland accoté à la rive. Quand il fut plein ils jetèrent de grandes bâches vertes sur les fruits rouges et blonds et descendirent vers Paris.

Jasmin ne retrouvait plus la force de cultiver des fleurs, sauf pour Martine : quelques violettes en mars, puis des jonquilles ou des bassinets, des croix de Jérusalem et quelques géraniums. Ces plantes ornaient les petits théâtres que Jasmin avait raccoutrés et elles suffirent, avec les fleurs des pommiers et des cerisiers au printemps, puis en automne les flammes des sorbiers et des buissons ardents. D'ailleurs Martine ne sortait jamais sans rapporter un bouquet des champs; elle excellait à découvrir les places mystérieuses où poussent les orchidées sauvages, telles que l'ophris, qui

croît en juin sur les coteaux exposés au levant.

Les Buguet vivaient solitaires. Les pauvres autant que les seigneurs leur faisaient grise mine. Seul Vincent Ligouy venait quelquefois travailler au verger. Il chantait, et cela faisait rêver Buguet. L'insensé montrait de la tendresse plein ses yeux, dès qu'il entrait et souvent il embrassait la main du jardinier qu'il avait prise brusquement.

Les autres reprochaient aux époux la mort de la mère Buguet. Laïde Monneau, qui gagnait une figure bouffie sous des cheveux blancs et marchait comme une canne, s'apitoyait dès qu'elle voyait Martine :

— La pauvre défunte! clamait-elle d'une voix aussi verte que le trèfle. Elle eût vécu encore si on ne l'avait laissée seule! Moi qui veillais sur elle comme si j'avais été sa fille, je la voyais se manger les sangs tous les jours! Elle se minait! Elle se minait!

Quand Jasmin allait porter quelques pauvres chrysanthèmes au cimetière, les gens le dévisageaient avec des yeux sournois.

— Ça l'avance bien à cette heure, la vieille, dit une des Regnauciel. Il fallait lui donner plus de soins pendant sa vie. Les fleurs ne profitent qu'aux abeilles, maintenant qu'elle mange les pissenlits par la racine!

Comme Jasmin ne travaillait plus autant :

— Le fainéant! disait-on. Il a appris chez les grands à passer de grasses journées pendant que sa mère préparait elle-même son pain noir.

A cause du décès de la mère et des objets du ménage qu'ils durent renouveler, les Buguet furent forcés, dès la seconde année de leur retour, d'entamer fortement leurs économies. Les commandes

n'arrivant pas, le pécule s'épuisait. Le fleuriste vendit au prieur de Saint-Guenault, à Corbeil, les livres de M. de la Quintynie, et ses gravures de jardins de propreté aux religieuses Augustines qui voulaient créer des parterres près de leur église de Saint-Jean-de-l'Ermitage. Elles employèrent même Buguet durant quelques jours. Il dut orner les autels et se rappela la façon dont Piedfin formait jadis les bouquets destinés au culte. Le talent qu'il montra le fit rappeler pour garnir des églises et les jardins des curés, à Notre-Dame de Corbeil, à Saint-Léonard et à Saint-Jacques.

Mais ces profits ne suffisaient point à rendre à la maison de Buguet sa petite aisance. D'ailleurs, les dîmes, la gabelle, les corvées augmentaient. L'Etat saignait le peuple à fond. Les artisans et les laboureurs se plaignaient.

Un maréchal ferrant, qui venait quelquefois chez Jasmin prendre des feuilles et des fleurs de châtaignier pour guérir les chevaux poussifs, racontait les misères des pauvres et la méchante humeur de ceux qui souffraient:

— Les gens deviennent des bêtes, affirmait-il.

Dans le village on accusait les Buguet :

— Ils ont eu leur part à la galette des rois quand ils étaient à Bellevue.

Deux événements aggravèrent cette hostilité.

On apprit par les laquais du marquis d'Orangis qu'Agathon Piedfin était compromis dans une affaire de bougrerie. Tous les villageois se rappelèrent qu'il était venu à la noce de Jasmin.

Laïde Monneau accourut chez les Buguet :

— Quand je pense que j'ai plumé des volailles avec lui! Mon Dieu! Ce qu'on risque à se frotter comme ça au premier venu! Et puis, de vider des

chapons tout seul avec une femme, ça peut leur donner des idées, à ces coquins-là! C'est-il comme qui dirait un bouc-bique?

Euphémin Gourbillon expliqua à la vieille paysanne l'erreur qu'elle commettait:

— Un bouc-bique c'est encore une autre affaire. Ça peut arriver à tout le monde et ça n'empêche pas d'être honnête. Seulement un bouc-bique n'est pas soldat et n'a point d'enfants.

— Ça, ce n'est pas toujours un malheur, répliqua aigrement la vieille.

Vers le même temps le bruit arriva à Boississes-la-Bertrand que Tiennette Lampalaire, dont personne ne recevait plus de nouvelles, avait servi au Roi, dans la maison du Parc aux Cerfs, à Versailles.

-- Elle est restée longtemps chez le Roi, avait dit un valet du marquis d'Orangis. Puis, attirée par un raccoleur, elle est venue fringuer à Paris et fut bientôt la plus délurée danseuse de guinguette connue au Petit-Chantilly et au Grand-Vainqueur. Puis je la vis rue Pierre-au-Lard, criant aux passants : chit! chit! le soir, par son volet entr'ouvert.

Le village fut bouleversé.

— C'est-il Dieu possible! s'écria la tante Monneau. Evertuez-vous à prêcher d'exemple pour éduquer la jeunesse! C'est pourtant pas les bons conseils qui lui ont manqué! Pour ma part je l'ai mise en garde contre tous les dangers qui guettent une honnête fille à son arrivée dans le grand monde. Et moi qui un jour l'ai caressée d'un revers de main parce qu'elle venait écouter ce que nous nous disions entre femmes, Rose Sansonnet et moi! Ah! faut qu'elle en ait entendu bien d'autres, à Bellevue, pour en arriver là. C'était donc un repaire de paillards et de catins, votre château?

— Pourtant, dit Rose Sansonnet, elle a eu la bonne fortune la plus relevée, puisqu'elle a couché avec le Roi !

— Peuh ! c'était pas la peine qu'elle aille au catéchisme pour devenir pareille à la marquise de Pompadour !

Jasmin était atterré :

— Que de calomnies ! s'écria-t-il.

Martine, qui en savait plus que son mari, fit un geste vague.

Alors les commères la traitèrent d'entremetteuse.

— On t'a payé cher l'honneur de Tiennette?

Martine se sauva. Des enfants lui lançaient des pierres.

A la suite de ces nouvelles, Eloi Regneauciel et plusieurs de ses amis attaquèrent Jasmin un soir, au bord de la Seine. Il allait sans doute être jeté dans le fleuve quand de violents coups de bâton plurent sur la tête des agresseurs. C'était Vincent Ligony. Il sentait qu'un danger planait sur Jasmin et il veillait.

Vers la fin d'avril 1764, un matin, Laïde Monneau et Nicole Sansonnet passèrent devant la maison de Buguet. Il faisait un joli temps printanier. Les alouettes planaient au-dessus des champs et la Seine était bleue. Les deux paysannes paraissaient solennelles comme le jour de Pâques.

— Elle a crevé, dit Laïde à Jasmin.

— Qui?

— La coquine au Roi.

Le jardinier pâlit.

— Oui, dit Nicole, le 15 de ce mois, dans les petits appartements, à Versailles. On ne parle que

de cela au marché de Melun. Elle est enterrée, à ce qu'on m'a dit, au couvent des Capucins. La v'là à son tour dans une boîte, celle qui mit tant de monde au cachot!

— On ne dit pas de quoi elle est morte, reprit Laïde. Des femmes comme celle-là on ne sait pas de quoi ça meurt.

— Allez-vous-en! hurla Buguet.

Il avait l'air si étrange que les deux bavardes obéirent. Alors le jardinier s'affala sur un escabeau.

Toute la douleur retenue au fond de son cœur depuis des années sauta à sa gorge, creva en sanglots.

Maintenant, c'est bien fini! Toujours Jasmin a espéré. Chaque matin il attendait un billet de Mme de Pompadour. Souvent il a cru tenir le papier de petit format, doré sur tranche, avec le cachet aux trois tours qui le rappelait... Mais, c'est fini! Les crachements de sang ont tué la Marquise. Buguet la voit pâle, très pâle, plus pâle qu'elle n'était les lendemains de fête, quand elle buvait du lait d'ânesse.

Elle est morte! Cela pèse sur Jasmin. Il a le vertige du passé. Une angoisse l'étreint. Il étouffe, ouvre la porte et les fenêtres à l'air qui entre chargé du frémissement et des arômes du printemps.

— Les fleurs! murmure Buguet. Elle les aimait!

Il sort, la poitrine gonflée, et machinalement cueille sur les petits théâtres des anémones, des primevères, des auricules. Il cueille sans plus penser, sentant le soleil sur son dos, sur ses tempes qui grisonnent. Il cueille d'une main tremblante et verse des larmes dans les calices.

Martine arrive :

— Tu me fais un bouquet?

Le jardinier, serrant les tiges, cache son visage ruisselant.

— Tu sanglotes, Jasmin?

Jasmin laisse rouler sa tête sur l'épaule de sa femme.

— Elle est morte, murmure-t-il.

Martine comprend. Elle saisit le bras de Buguet :

— Rentre, il ne faut pas qu'on te voie pleurer!

Elle installe Jasmin près de la table, mais ne trouve point de mots pour le consoler.

— Avons-nous été malheureux! dit Buguet.

— Que veux-tu? Nous avons eu nos jours de bonheur. Et tous n'en ont pas dans la vie.

Elle passe le bras autour du cou de Jasmin :

— Mais je te reste!

— Oui, ma bonne Martine, je me plains et tu es là! J'ai dû souvent te navrer le cœur!

— Non, Jasmin, rien n'est arrivé par ta faute.

— Je t'ai mortifiée, Martine!

— Allons, mon pauvre homme, ne te lamente pas sur des peines passées! De te voir si chagriné ça me fait du mal, et à notre maîtresse aussi, ajouta Martine très doucement, car maintenant qu'elle est là-haut elle reconnaît ceux qui lui sont fidèles.

— Oui, oui, dit Jasmin d'une voix sanglotante. Elle me pardonnera ma folie. Tu m'as bien pardonné, toi, Martine. Et pourtant il a dû t'en coûter de faire bien des choses...

— C'était pour te forcer à m'aimer. Tout à cet effet m'était doux. Et à vrai dire jamais notre maîtresse ne m'a porté ombrage. Et même, voici la preuve que je ne fus point jalouse.

Martine disparut dans la chambre voisine. Jas-

min entendit un bruit de clef. Martine revint avec une gravure qu'elle déroula.

— Elle! s'écria Jasmin,

— Dieu me pardonne, dit Martine, c'est la seule chose que je volai en ma vie!

C'était la Pompadour en « belle Jardinière », portant sur la tête un chapeau de paille, au bras gauche un panier de fleurs, de la main droite une branche de jacinthe.

Buguet prit l'estampe :

— J'ose la contempler devant toi, Martine. Maintenant ce n'est plus ni lâche ni méchant.

Martine laissa Buguet regarder la gravure, puis elle dit :

— Je veux ce portrait à notre muraille. Nous l'aurons chaque jour devant les yeux.

— Oh! Martine! Cela te ferait souffrir!

— Non! Ce qui peut te consoler ne peut me déplaire. J'aimais aussi la Marquise et de la savoir disparue cela me fait de la peine. Elle était si bonne pour moi. Jamais je ne croirai qu'elle fut cause de nos malheurs.

Quelques jours après la gravure ornait la chambre.

Jasmin et Martine entretinrent des bouquets de fleurs sous le portrait de leur ancienne maîtresse.

Et la favorite, qui posséda tant de jardins et de parcs splendides, garda, après sa mort, alors qu'elle était oubliée, un parterre que des humbles cultivaient pour elle dans un coin de village.

XVI

Depuis des temps éloignés, les Buguet n'avaient cessé d'être la proie du village; leurs cheveux blancs ne faisaient pas cesser les rancunes, que les rustres,

avec des méchancetés de bêtes fauves, transmettaient à leurs enfants.

Quand il se rendait le dimanche à l'église, Jasmin entendait toujours les mêmes propos. On lui reprochait la mort de la mère Buguet, la disparition de Tiennette Lampalaire. Personne n'oubliait que le jardinier s'était vu chassé de Bellevue après avoir été le serviteur de la « putain du Roi ». Les nouveau-nés, à Boississes, paraissaient téter cette haine avec le lait de leurs mères. Les Régneauciel et les Lampalaire se montraient les plus venimeux et les plus hostiles. Ils menacèrent plusieurs fois les Buguet de mort.

Le curé seul venait chez Jasmin avec un bon sourire. Il consolait, prêchait la résignation. Il était maigre et pâle. On disait qu'il avait bien cent ans. Il trouva pour Buguet quelques travaux dans des cures et des couvents.

De son côté Martine allait coudre à Melun chez des bourgeois. Elle rapportait quelques sols. Mais elle était obligée de revenir le soir au bord de la Seine par des nuits où le vent sifflait. Jasmin allait à sa rencontre et ils rentraient sans espérance de jours meilleurs dans leur petite maison. En hiver, ils se couchaient tôt pour ne consommer ni huile ni chandelle, et ils ne se nourrissaient souvent que de pain d'orge et d'avoine. Jasmin, le dos voûté, rattachait ses semelles avec des cordes pour peiner dans son jardin et Martine, les traits tirés, la mine creuse, finit, quand elle se rendait à Melun, par ressembler à une vieille pauvresse qui va quêter par les chemins.

Les Buguet avaient toujours gardé à leur muraille le portrait de la marquise de Pompadour. Jasmin cultivait quelques fleurs pour composer des



bouquets qu'il mettait pieusement sous l'image.

Cette fidélité redoublait l'acharnement du village. Les gens rendaient les pauvres jardiniers responsables des exactions croissantes qui amaigrissaient leurs pitances. On leur montrait le poing :

— Vous recracherez ce que vous avez avalé chez les nobles!

Les paysans récriminaient contre le droit exclusif de chasse, celui de fuies et de colombiers. La dîme les exaspérait.

— C'est pour payer les frais de vos ripailles à Bellevue que nous sommes réduits à manger l'herbe! criaient-ils aux Buguet.

Ceux-ci protestaient doucement. Jasmin se hasarda un jour à dire que la Marquise avait des goûts de bergère.

— De porchère! lui fut-il hurlé en réponse. Elle a gardé sur terre les cochons du diable et elle les soigne en enfer!

Cependant depuis trente années les événements s'étaient pressés et des bruits singuliers arrivaient parfois aux marchés de Melun ou de Corbeil.

Louis XV était mort. Les gens avaient dû se boucher le nez à l'approche de son cercueil. La nouvelle reine était une Autrichienne, que personne n'aimait.

Puis on raconta qu'à Paris des gens montaient au ciel dans des choses qu'on appelait des « globes aérostatiques » et qui s'élevaient tout seuls comme les oiseaux.

— Je ne croirai jamais cela! dit Jasmin.

Pourtant le fils Cancri lui montra peint sur une assiette une boule jaune entourée de cordes violettes.

Dessous, en une sorte de petit sopha, deux bonshommes agitaient des banderolles vertes.

— On dirait une citrouille dans un panier à couver, dit Buguet!

Un beau jour, en l'an 1789, le bruit se répandit que Louis XVI était ruiné et qu'il voulait demander de l'argent au peuple.

— Tu vois, dirent les paysans au vieux Jasmin, c'est nous qui paierons les violons!

Quelque temps après un des Régneauciel, Pierre, garçon de vingt ans, accourut essoufflé de Melun :

— Le peuple de Paris a pris la Bastille d'assaut! s'écria-t-il. Ils ont massacré la garnison!

On s'assembla vis-à-vis de l'église. Pierre, qui avait vécu dans la capitale, parla de la liberté conquise. Il voulait aller se battre contre les Suisses et les Allemands du roi.

A ces nouvelles, le vieux Jasmin vacilla sur ses jambes. Son visage, tout fripé par les rides et qu'encadrait une barbe argentée, devint plus pâle.

— On vit trop! On vit trop! murmura-t-il en levant une main tremblante.

Pierre Régneauciel entra chez lui, désigna le portrait de la Pompadour :

— Tu devrais brûler cela!

— Non! s'écria le vieillard d'une voix rauque.

— Cela te portera malheur!

Les jours suivants, Pierre se promena dans le village avec quelques galvaudeux. Ils donnaient les détails sur l'événement du 14 juillet. Ils mirent des feuilles vertes sur leurs feutres cabossés pour imiter Camille Desmoulins au Palais-Royal : ils remplacèrent bientôt les feuilles par une cocarde rouge et bleue et Régneauciel agita une pique de

garde national, qu'un marinier lui avait apportée de Paris.

Bientôt on apprit que les paysans boutaient le feu aux châteaux par toute la France. Jasmin craignit pour celui de Bellevue. Il le voyait avec ses quatre murailles noires, son toit écroulé, les serres détruites, les orangers jetés sur le sol comme les révoltés que la mitraille avait tués le long des murs de la Bastille. Le soir il fouillait l'horizon du côté d'Etioles.

Cependant les événements se calmèrent pour de longs mois. Une ère fleurie semblait renaître. Il vint de Paris quelques vagues espérances. Une fête avait eu lieu au Champ-de-Mars, où le Roi avait embrassé les représentants de la commune et les fédérés des départements. On se répétait jusqu'à Boississes les inscriptions patriotiques de l'arc de triomphe. L'Assemblée constituante ayant aboli les titres, les armoiries, les livrées et les ordres de chevalerie, Pierre Régneauciel affecta d'appeler le seigneur du village « citoyen Orangis ».

Mais peu après les manants virent plusieurs berlines attelées chacune de six chevaux s'arrêter devant le château. Le marquis descendit de l'une d'elles, botté à l'anglaise, sanglé dans un habit vert-dragon, les jambes serrées en une culotte de peau de daim. Il portait un chapeau rond qu'il s'enfonça, d'un geste colère, en pénétrant dans son parc.

Les valets hissèrent de grosses malles dans les voitures. Des villageois vinrent regarder. Les laquais les chassèrent avec furie.

Quand les berlines furent chargées, elles partirent au galop.

Pierre Régneauciel courut derrière le cortège en agitant un vieux pistolet sans amorce :

— Ils émigrent ! s'écria-t-il. Ils émigrent !

Il revint essoufflé devant l'église et cria :

— Vive la nation !

Jasmin hocha la tête :

— Cette fuite ne présage rien de bon.

Ses pressentiments ne le trompèrent pas. On sut, certain jour, que Louis XVI avait fui aussi et que, ressaisi du côté de Varennes, il était sous la garde de la nation.

Pierre Régneauciel, en revenant de Melun, cria plusieurs fois :

— Vive la République !

Beaucoup de paysans ne comprirent pas ce mot. Pierre expliqua que c'était la suppression des rois. Ses auditeurs frémirent.

— Au moins aurons-nous le pain quotidien ? demanda un vieux.

— On pillerait !

Puis des bruits de guerre circulèrent. Toute l'Europe, excitée par les émigrés, s'apprêtait à envahir la France. Régneauciel raconta qu'il avait vu des poteaux rouges sur lesquels il était inscrit : « Citoyens, la patrie est en danger. » Il parla de s'engager dans les armées qui allaient se battre à la frontière. Sa pique de garde national ne le quittait plus.

Jasmin entrevit des choses épouvantables. Les châteaux flambaient dans ses rêves. On massacrait les habitants. Il se réveillait hagard, et murmurait :

— Dieu ! qu'il ne lui arrive point de mal !

La vieille Martine savait pour qui son mari craignait. Elle n'osait lui rappeler que la marquise de Pompadour était morte depuis longtemps. Mais

quand le jour pointait Buguet se souvenait et disait en hochant la tête :

— C'est fini ! Tout est fini !

En août 1792, l'écho des canons qui avait tonné à travers les Tuileries parvint à Boississes. Buguet trembla pour les beaux arbres, les statues et les nobles dames. Au mois de septembre, Régneauciel arriva chez le jardinier.

— On en a massacré des centaines ! s'écria-t-il.

— Des centaines? demanda Jasmin anxieux.

— Des aristocrates !

Régneauciel se pencha pour regarder Buguet d'un air menaçant :

— Et des suspects !

Régneauciel désigna le portrait de la Pompadour d'un doigt farouche :

— Si celle-là eût vécu, on l'aurait massacrée !

Il cracha sur la Belle Jardinière et partit.

Buguet essaya de courir sur les pas du garçon. Ses mains se levaient comme pour étrangler l'insolent. Celui-ci, déjà loin, sifflait le nez en l'air.

Le vieillard suffoqué s'appuya sur le coin de sa table. Puis il prit un coquemar plein d'eau, se hissa d'un mouvement caduc sur une chaise et lava le cadre. Buguet fut heureux de se trouver tout près de la figure au clair regard, au chapeau gaillardement posé sur l'oreille gauche. D'ordinaire ses yeux faibles la voyaient à travers un brouillard. Il embrassa le bas de la gravure et demanda :

— Pardon !

A la fin du mois, Jasmin et Martine virent par la fenêtre Régneauciel qui arrivait, un bonnet rouge sur la tête, en agitant un bâton et escorté de gail-

lards qui braillaient. Martine se précipita pour fermer la porte. Régneauciel se prit à ricaner.

— La République est proclamée ! s'écria-t-il. Vive la République !

Il poussa la porte.

— Crie donc : Vive la République ! hurla-t-il à Buguet.

Le vieux jardinier de la Pompadour ne répondit pas.

— Vas-tu m'obéir, canaille !

Régneauciel fit mine de vouloir briser le portrait de la favorite. Alors, branlant la tête et d'une voix chevrotante, Buguet murmura :

— Vive la République !

— Plus fort ! s'écria Régneauciel.

Il leva son bâton vers la Belle Jardinière.

— Vive la République ! cria le vieillard de toute la force de ses pauvres poumons.

Régneauciel partit en criant :

— A bas Louis Capet !

L'exécution de Louis XVI épouvanta Jasmin. Dans ses idées, le souverain restait le roi au visage rose et rond sous la poudre blanche, le roi à la démarche élégante et ennuyée qu'il avait vu à Bellevue et devant qui il s'était maintes fois agenouillé. C'est à ce cou cravaté de dentelles qu'il imagina la raie de la guillotine et, longtemps, son front chauve dans ses mains gourdes, il hoqueta :

— Mon Dieu ! mon Dieu !

Les mois suivants des bruits de guerre et d'échafaud continuèrent à arriver aux oreilles de Jasmin. Les prêtres du pays étaient partis. On raconta que des « Jacobins » avaient fait périr la Reine. Des « brûlements » eurent lieu à Corbeil et à Melun, où l'on faisait flamber tout ce qui rappelait la « ty-

rannie » et la « superstition » : armoiries, titres, reliques, livres, drapeaux. Régneauciel racontait qu'on accomplissait ces cérémonies au son de la musique et il ne manquait point d'aller acclamer.

— Tu ferais mieux de brûler de la poudre contre les Autrichiens, lui dit Martine.

— Je me fous de toi ! répliqua le sans-culotte.

Des bandes passaient dans les bourgs pillant les églises. L'une d'elles apparut un matin à Boississes. Ces hommes étaient plus de cent et venaient on ne savait d'où. Déguenillés, ils avaient l'air de sortir d'une prison. Des femmes échevelées portaient des bonnets rouges. Tous avaient des piques, des fusils, des sabres. Les villageois se réfugièrent dans les bois de La Mée. Régneauciel se joignit à la bande et la conduisit à l'église.

Buguet et Martine n'avaient pu fuir. Ils s'enfermèrent dans leur maison.

Des cris retentissaient par le village. Martine, qui avait conservé de bons yeux, aperçut une fumée épaisse qui montait du cimetière.

— Ils brûlent les livres de messe, dit-elle, et les catéchismes.

Elle observa par une lucarne. Des coups de feu éclatèrent.

— Ils tirent sur la croix !

Martine crispait ses mains à une poutre, se hissant pour mieux voir.

— Ils décapitent saint Antoine devant la maison de Cancri !... Ciel, le saint ciboire !... Oh ! les porcs ! les porcs !

Elle fit le signe de la croix.

— Ils jettent les hosties ! Bon Dieu ! Ils outragent la Sainte Vierge !

Martine lâcha la poutre et vint haletante s'asseoir

près de son mari, qui était pâle comme un mort.

Les émeutiers entonnèrent un « Dies iræ » qu'ils coupaient des refrains de la « Carmagnole ». Les Buguet entendirent briser les vitres de l'église et le bruit de la cloche qui tombait. Ils prièrent.

Tout à coup, la bande encombra le chemin qui descendait vers la Seine. Jasmin les aperçut par la fenêtre. Ils s'étaient vêtus de chasubles et de surplis qui leur mettaient au dos de l'or et des croix noires. Ils brandissaient le goupillon, les encensoirs, les cierges bénits. La statue de la Vierge était promenée au milieu de leur bande sur un âne et une grosse « Mariane » toute rouge brandissait le petit porc de saint Antoine. Trois hommes sur une planche portaient la cloche. Tous hurlaient. Au milieu, Pierre Régneauciel, coiffé du bonnet phrygien, agitait sa pique au bout de laquelle se trouvait enfilée une toque de curé.

— C'est là ! dit-il.

Il montrait du doigt la maison de Jasmin. Quatre gaillards enfoncèrent la porte. Les Buguet se blottirent au fond de la chambre.

Un homme entra, en chemise déchirée, les mollets nus. Ses yeux brillèrent quand il aperçut la Belle Jardinière :

— La Pompadour, je l'ai connue en ma jeunesse ! J'ai logé à la Bastille pour un pamphlet à cause de cette arrogante Poisson ! Voyez, mes amis ! Je la retrouve !

Il agita un sabre sous la gravure :

— Tiens, crève à nouveau, grisette formée pour le bordel, comme l'a chanté ton ami de Voltaire, crève, honte de la France !

Il donna trois coups à l'image. Le cadre vola en éclats, le portrait fut déchiré.

— Monstre ! s'écria Jasmin.

Il s'élança, armé d'un couteau, vers le brigand. Mais celui-ci l'arrêta avec la pointe de son sabre et étendit le vieux jardinier sur le sol :

— Ainsi périssent les ennemis de la liberté !

Jasmin râle. Le sang coule sur sa poitrine.

— J'étouffe, dit-il.

Martine se jette sur son mari, déchire sa veste, cherche la plaie.

— Jasmin ! Reviens ! Reviens !

Buguet ne répond pas.

— Jasmin ! hurle Martine.

Il pâlit davantage.

— Reviens donc ! Ah ! Tu reviendras !

Rapide comme à Etioles, elle escalade l'escalier, fait glisser d'un coin du grenier un coffre qu'elle ouvre. Elle en tire une robe rose et la déploie.

Cette robe ! Celle que sa maîtresse portait à Sénart, que Martine mit à Etioles devant Jasmin et que Buguet vit à la Marquise quand elle dansait à la lueur des étoiles ! Martine s'en revêt ; fanée et fripée, la robe est lâche à la taille, se décollette sur la poitrine vide de la vieille, embarrasse ses pas. Qu'importe ! Martine la prit pour rappeler Jasmin si, un jour, il voulait la quitter ! Et Jasmin s'en va !

Trébuchante, Martine redescend, se précipite sur le blessé. Elle sourit d'une façon étrange :

— Jasmin, reviens donc ! Pourquoi partir ?

La vieille a imité l'accent de Mme d'Etioles. Buguet ouvre les yeux, ses lèvres remuent, il saisit la robe d'un geste vague de mourant. Jadis il épandit sur l'étoffe soyeuse des gouttes d'eau. Il la tache de sang. Ses doigts se crispent sur les rubans, s'accro-

chent aux nœuds. Ses narines paraissent chercher un relent de parfum. Martine roule sa tête sur le corps de son mari en riant aux éclats :

— Je savais bien que tu reviendrais !

Mais la bouche du jardinier reste ouverte, ses yeux deviennent vitreux, ses mains inertes.

Alors Martine se relève avec un sourire édenté ; elle prend un coin de sa robe, et, fardée de sang, poudrée par la vieillesse, elle entame autour de Jasmin le menuet, tandis que, d'une voix brisée, elle chante un air sautillant de Lulli qu'aimait la Pompadour.

EUGÈNE DEMOLDER.

FIN



REVUE DU MOIS

—

ÉPILOGUES

Le Canal de Panama et M. Edouard Drumont. — Encore la Cruauté des philanthropes. — Documents sur le protestantisme.

Le Canal de Panama et M. Edouard Drumont. — Depuis les histoires d'Egypte, la France n'a pas commis une faute de politique extérieure plus grave et plus humiliante que l'abandon du canal de Panama. Que d'abandons, pourtant! Le Canada, la Louisiane, l'Inde, l'Orient. Nous sommes une race de commenceurs. Toute entreprise qui ne se réalise pas aussitôt nous ennuie : à la première difficulté, nous nous retirons avec joie, pour aller, dans un autre coin du globe, entamer une aventure dont on ne sait jamais comment elle finira. « Les amours, dit La Bruyère, meurent par le dégoût et l'oubli les enterre. » Ainsi en est-il pour la France de ses conquêtes coloniales. Mais c'est un oubli cynique : n'allons-nous pas, dans quelques mois, participer à l'exposition et aux fêtes par quoi les Etats-Unis célébreront l'acquisition de la Louisiane? Ce cynisme politique, M. E. Tardieu l'a oublié dans sa nomenclature des variétés de cynisme : il est un des plus révoltants et, quand on y participe soi-même, involontairement, l'un des plus tristes. Peut-être rentre-t-il dans le cynisme du faible qui fait risette à son vainqueur? Oui, je sais, il faut être prudent; mais une nation qui sent la nécessité de la prudence doit entendre en même temps les premiers avertissements de la déchéance. Un amant commence à se ménager. D'abord, c'est involontaire; d'une inconsciente main, en composant son poème, il élargit les interlignes; puis la réflexion intervient et sug-

gère que huit ou dix vers, bien adroitement disposés, remplissent une page fort convenablement. Les années vont et la page blanchit; elles vont, et elle recouvre sa définitive virginité. Dans son amour de la gloire et sa volonté de puissance, la France en est au quatrain : après le partage du Maroc, si elle le souffre, elle en arrivera au distique. L'Espagne et le Portugal lui feront place sur le banc où, se chauffant au soleil, « ces illustres débris se consolent entre eux ».

Il y aurait une distinction importante à faire entre le sentiment général de la nation et le sentiment particulier des politiciens de gouvernement; mais, après tout, serait-elle justifiée? Un gouvernement n'est-il pas toujours plus ou moins représentatif de l'élément gouverné? Laissons. Aussi bien il s'agit du Canal de Panama et ce n'est pas le gouvernement qui en a imposé la renonciation au peuple; ni le peuple, au gouvernement. Le crime appartient tout entier à un homme dont on n'apprécie pas toujours la véritable valeur : M. Edouard Drumont. Il est très intelligent et très instruit; et sa tournure d'esprit, avec un fond chrétien, est philosophique. C'est le meilleur journaliste de ce temps; il est peu de ses articles où, parmi des violences et des énormités, il n'y ait quelques lignes qui incitent à réfléchir. Sa popularité fut très grande, pendant quelques années; je pense qu'elle a fléchi un peu et que son influence, qui irradiait au large, s'est sensiblement localisée. Il est encore puissant ; il a eu la puissance. C'était aux temps de l'anti-sémitisme ; il menait les événements, il gouvernait la magistrature, faisait trembler le Parlement; il était le maître. Alors, avec cette détestable inconscience des croyants et des spiritualistes, mû par des idées de vérité, de justice, d'égalité, de libération, il entreprit sa grande œuvre, qui fut son grand crime, « Panama ».

Sous prétexte de réprimer quelques abus, qui, après tout, ne regardaient que les actionnaires, il a ruiné une entreprise que l'on ne pouvait atteindre qu'en blessant la France elle-même. Il croyait bien faire; et c'est ce qui

est terrible. Il fut le médecin qui voit le mal, le décrit, en prédit les phases et n'a à jeter dessus que des remèdes exaspérants; celui qui saigne les anémiques et sur les brûlures jette du vitriol. Ou bien, qui sait, l'amant jaloux et fou qui poignarde sa maîtresse? Plutôt l'homme à idées fixes et qui, dans son entêtement terrible, ne conçoit pour ceux qu'il aime que les seules joies qui lui conviennent personnellement. Cette psychologie est difficile, je l'avoue, et il est possible que je n'y démêle rien. Mais les actes sont là et les faits : celui grâce auquel le canal de Panama va devenir une œuvre nord-américaine, un outil de guerre dirigé contre la France et contre les éléments latins du monde, celui-là fut un homme détestable.

Ce serait l'occasion de dire un mot de sa campagne antisémite menée avec une injustice telle qu'elle a fini par la révolte de la race la moins apte à la révolte, la plus décidée aux compromissions et aux soumissions. A force de parler du péril juif, alors douteux ou fort peu pressant, il l'a créé; les victimes de son verbe audacieux se sont soudées en un bloc qui, à la vérité, est devenu dangereux. Mais sans M. Drumont, il n'y aurait pas plus de question juive, ni de péril juif en France, qu'il n'y en a en Angleterre. En attaquant les Juifs avec la violence désordonnée que l'on sait, il a donné aux Juifs la conscience de leur force. Et M. Drumont a été vaincu : et avec lui ont été annihilées des forces dont l'exercice n'était peut-être pas inutile au bon fonctionnement de la machine française.

D'un mot qui n'a pour moi qu'un sens littéraire, mais qui a pour lui un sens réel, je dirais que M. Drumont est un être satanique. Cependant, son satanisme fut inconscient. Les anges révoltés, eux aussi, croyaient peut-être travailler à leur bonheur et à ceux de leurs frères. Milton a raconté cela, et il a fait de Satan une belle et mélancolique figure. Je suppose que M. Drumont ressent, lui aussi, quelque mélancolie, quand il considère la métamorphose en mal de tout le bien qu'il voulait faire.

Encore la Cruauté des philanthropes. — A propos d'une note parue sous ce titre dans les avant-derniers « Epilogues », j'ai reçu d'un anonyme (qui pourrait bien être un familier de l'Assistance publique) une lettre qui n'est pas sans intérêt D'abord, elle confirme le fait monstrueux de l'abandon légal. Voici le passage :

« La mère qui abandonne son enfant se reconnaît par cela même incapable (tout au moins matériellement) de l'élever : il est logique que ses droits soient aussi cédés à l'orphelinat quelconque qui s'en charge.

» La mère signe donc *l'abandon légal* de l'enfant; elle le confie à l'Assistance publique jusqu'à sa majorité.

» Si, après renseignements pris, la mère est jugée digne d'intérêt, à dates fixes elle pourra venir savoir des nouvelles de l'enfant et même avoir des relations *directes* avec lui (après autorisation) soit par visites, soit par lettres, et ce cas est le plus fréquent.

» Si, au bout de quelques années, la situation de la mère s'est améliorée et si elle redemande son enfant il *ne lui est pas refusé :* l'Assistance s'assure que l'enfant peut, sans dommage pour lui, lui être rendu (après consentement de l'enfant), et réclamera, suivant le temps que lui est resté l'enfant, une indemnité.

» Ceci pour les parents.

« Toutes les précautions prises. »

» Souvent insuffisantes encore. Si nous ne sommes plus « aux temps abhorrés de jadis où une femme pauvre pouvait confier son enfant quelques années à un hospice » nous ne sommes pas encore au temps où certains parents ne songeront plus à spéculer sur leurs enfants.

» Le fait n'est pas rare où tels parents paraissent offrir les garanties désirées par l'Assistance Publique, où l'enfant consentant rentre dans sa famille et y est exploité.

» C'est triste mais cela est. »

Suit l'énumération des soins qui entourent l'enfant abandonné. On lui apprend un métier, je le sais, soit

mécanique, soit agricole. Toute cette partie du rôle de l'Assistance Publique est dignement rempli. Ce qui reste affreux, c'est l'abandon légal, malgré ses tempéraments, c'est l'alternative où l'Etat met la femme pauvre : ou garder son enfant et le voir mourir de faiblesse sous ses yeux, ou le délaisser *légalement*. Si ensuite l'administration permet des relations entre la mère et l'enfant — relations indirectes, relations par lettres, ce qui suppose sept ou huit ans de silence, d'abord — c'est une tolérance de sa part : elle peut refuser.

L'indignité ? Soit. Mais c'est un cas particulier, quoiqu'il puisse être fréquent. Il faut faire de la psychologie sérieuse. Une mère qui, par misère, abandonne son enfant n'est pas à cause de cela indigne. On n'a pas le droit, humainement, de la punir pour un manquement d'argent. Elle devra donc, ayant confié son enfant à un hospice, pouvoir le reprendre quand il lui plaît. Mais tout cela ce n'est qu'une extension de la « garderie » ; il n'y a là rien de révolutionnaire ni d'immoral : c'est le principe de l'aide mutuelle. J'abhorre le socialisme, mais non les institutions de mutualité, de coopération et d'assurance, qui sont, chez un peuple, une preuve, non de bas humanitarisme, mais de clairvoyance et d'intelligence.

Les enfants ainsi abandonnés sont presque toujours des enfants naturels. Que de choses à dire aussi sur cela, sur la honte qui accompagne toujours l'accouchement d'une créature humaine non mariée ! Une telle barbarie religieuse est vraiment négative de tout le reste du progrès matériel. C'est si bête ! L'homme, vu sous certains aspects, est un des plus méprisables des animaux. L'homme est un animal domestique ; et, chose étrange, il s'est domestiqué lui-même. Il aspire à ne faire l'amour que muni d'un « laissez-passer ». Cet animal, vraiment, a de la chance d'avoir découvert le feu.

Il y a, en Italie, au moins un hospice où toute femme, riche ou pauvre, peut venir accoucher, un loup sur la figure. Elle y est reçue comme une femme anonyme, comme la femelle : et c'est très beau.

Documents sur le protestantisme. — M. Frank Puaux a bien voulu me renseigner sur l'origine des documents que j'ai cités, il y a quelques mois, et dont l'authenticité fut assez maladroitement contestée par quelques journaux genevois :

« Voulez-vous me permettre de vous donner le nom de ce « brave pasteur » dont vous avez reproduit une lettre si curieuse dans le *Mercure de France?* Est ce une erreur de ma part de croire que vous avez trouvé le fragment de journal, auquel cette lettre est empruntée, dans une boîte très voisine du Pont des Arts. Avant vous, sans doute, là même j'avais acheté les premiers cahiers de cette naïve correspondance et quelques cahiers de cours qui me révélèrent ce nom qui vous était demeuré inconnu. Nulle erreur possible, car les indications que vous donnez concordent étroitement avec les documents que je possède.

» Ce pasteur s'appelait Ambresin et était originaire du canton de Vaud ; aussi bien la *Revue Suisse*, qui semblait douter de l'authenticité de la lettre que vous citiez, devra-t-elle, à plus juste titre, faire amende honorable.

» Je connaissais M. Ambresin, l'ayant rencontré à Paris, à diverses reprises, dans les dernières années de sa vie. Malgré un long séjour en France, il avait conservé l'accent le plus effroyablement vaudois qui se puisse imaginer; son aspect était étrange : deux yeux énormes roulant sans cesse entre un nez puissant. L'homme était excellent, mais verbeux à l'excès, et l'entendre demandait souvent une ferme patience. Il avait fait ses études à l'école de théologie de l'Oratoire de Genève et était l'un des derniers survivants des élèves d'Edmond Scherer, dont il se plaisait à rappeler l'enseignement. M. Ambresin appartenait donc à une génération qui avait subi, d'une manière très profonde, l'influence du Réveil religieux qui suivit la chute de l'Empire.

» Si je vous donne ces détails, c'est afin de replacer M. Ambresin dans son milieu, et de le présenter tel qu'il était, d'un caractère très original et à ce titre ne

donnant, en aucune manière, le type normal du pasteur protestant français.... »

S'ensuivent des réflexions qui témoignent que M. Puaux est un protestant intelligent, mais qui sont pour moi sans au-delà. Il me conseille de ne pas juger du protestantisme d'après ses déformations, mais d'après son type normal. Il n'y a pas de type normal; cela, c'est un pur concept. Quant aux déformations et exagérations, elles représentent le seul côté par lequel nous puissions aborder les psychologies. La méthode créée par M. Ribot est toujours utile : ce sont les maladies de la croyance qui permettent de voir ce qu'est la croyance.

M. Puaux me permettra de négliger la fin de sa lettre où est invoqué S. Paul, lequel était, paraît-il, « ouvrier avec Dieu ». S. Paul n'est rien autre chose pour moi qu'un écrivain médiocre et frivole. L'Eglise catholique défend à ses fidèles la lecture intégrale et suivie des Evangiles. Quelle prudence ! La parole de Dieu n'est tolérable, comme celle de Scribe, qu'en musique.

REMY DE GOURMONT.

LES ROMANS

Hubert Krains : *Le Pain noir*, « Mercure de France », 3.50. — H. G. Wells : *La Merveilleuse Visite*, traduit par Louis Barron, « Mercure de France », 3. 50. — Jeanne Leroy : *Le Plaisir d'aimer*, Flammarion, 3. 50. — Jean Vignaud : *Les Amis du peuple*, Fasquelle, 3. 50. — Jean Schlumberger : *Le Mur de verre*, Ollendorff, 3. 50. — Saint Georges de Bouhélier : *Julia ou les relations amoureuses*, Fasquelle, 3. 50. — Marius-Ary Leblond : *Le Secret des robes*, Fasquelle, 3 50. — Louis Michel y Serentant : *L'Idole monstrueuse*, Ollendorff, 3. 50. — Georges Lechartier : *Où va la vie*, Fontemoing, 3 50. — Maurice de Vlaminck : *Tout pour ça*, Société de Journaux et Illustrations, 3. 50. — Charles Teilhac : *Le Monde et la Faute*, G. Tillé, 3. 50. — René Bazin : *Récits de la Plaine et de la Montagne*, Calmann Levy, 3. 50. — Pierre Lelong : *Ma Chanson*, Havard, 3. 50. — Edmond Toucas Massillon : *Vierges d'Orient*, A. Messein, 2. 50. — Gustave Tillé ; *Une fille au Vatican*, Tillé, 3. 50. — Pierre de Querlon et Charles Verrier : *La Princesse à l'aventure*, « l'Ermitage », 3 fr. — Edmond Jaloux : *Le Triomphe de la frivolité*, « l'Ermitage », 2 fr. — Pierre Rosegger : *Gabriel Heidepeter*, Fontemoing, 3. 50. — Lieutenant Bilse : *Petite garnison*, Librairie Populaire, 3. 50.

Le Pain noir, par Hubert Krains. Pas de socialisme, pas de rêves creux humanitaires, ni politique ni fausse sentimen-

talité dans ce roman. Ce pain noir est l'ordinaire vie des malheureux pauvres sur laquelle ils se brisent les dents une à une en espérant toujours des temps meilleurs. Or, les temps ne sont pas meilleurs depuis le commencement du monde, bien que de nombreux philosophes enseignent de successives manières d'enrayer la misère y compris l'art de faire sauter le globe en le bourrant de dynamite. On se sent pénétrer de la tristesse toute résignée de l'auteur devant ces mornes tableaux qu'il semble avoir peints d'après nature. On aime malgré soi toutes ces figures faiblement illuminées de la flamme intérieure de leur particulière souffrance. Ils marchent à la petite lueur trop certaine de leur peine au milieu du chaos social rempli de ténébreux non sens. Et ils crient encore plus d'espoir que de douleur jusqu'au soir où, convaincus enfin de l'inutile effort, se sachant condamnés pour de vagues crimes commis par d'autres, ils se couchent désespérés sous les roues du progrès qui passe. Une grande sérénité enveloppe leur existence et leur mort parce qu'ils ne se débattent point contre la fatalité, ne profèrent point de vains discours. C'est aussi pourquoi ils n'en sont que plus attendrissants. On voudrait les récompenser de leur patience en leur montrant une autre vie où le pain serait de la blancheur lumineuse des astres et ce sont ceux-là qui feraient croirent à la possibilité d'une intervention divine. Ces villageois n'ont rien de l'actuel esprit français. Ils n'ergotent pas, ne se révoltent pas et leurs fautes n'ont pas le genre de crapulerie féroce qui caractérise nos excellents campagnards de la banlieue parisienne. Est-ce la clarté du cerveau de l'auteur qui rend ces personnages même douteux sympathiques? Ou est-ce parce que le peuple rural de la Belgique possède encore une probité naïve inconnue du nôtre qu'il inspire aux écrivains de là-bas une sorte de respect pour toutes ses misères? Je ne connais guère d'étude de mœurs de ce genre qui ne décrive les pires turpitudes dans le roman français. Tous nos malheureux sont en général des monstres d'avarice, de sensualité, de méchanceté ou de veulerie. Alors on pourrait dire bénis soient les pauvres d'un royaume qui gardent le seul véritable trésor de toute humanité, c'est-à-dire : l'obéissance au travail quotidien, et vont, presque purs d'intention et de cœur, au dévouement final de rendre à la terre dévoratrice le corps qu'ils en ont reçu. Le style d'Hubert Krains est d'une grande limpidité, dépourvu de toutes les métaphores en honneur chez les écrivains dont le cerveau est vide de faits précis. Comme un historien qui conterait pour les siècles fu-

turs, il veut situer le décor et ses personnages d'une façon sincère. Il dit: l'auberge était là, ce chemin conduisait à telle route et tel champ appartenait à tel propriétaire. Rien de vague ni de fabriqué, de falsifié. Cependant ces différents héros de l'éternel drame semblent de tous les temps, de tous les pays. Ils sont à la fois belges, français, anciens et modernes parce qu'ils ont une étonnante vérité de gestes, mais une vérité harmonieuse, non violente. D'apparence plus honnêtes que des paysans, des petits provinciaux de chez nous, ils sont cependant plus proches du symbole de la vie que tous les fantoches qu'on nous présente affublés de la traditionnelle couleur locale. Ils sont couleur de terre, déjà estompés de la brume, de la poussière de tous les siècles. On peut les admirer comme on admire ces statues modèles de l'antiquité représentant d'humbles semeurs de grains au vent, de simples laveuses tordant leur linge au bord d'une rivière. Ces paysans, ces servantes peuvent aussi devenir des dieux, de loin, car leur père, l'artiste qui les osa modeler d'après des hommes ou des femmes ordinaires, y mit cependant un peu de l'éternité de sa belle âme.

La Merveilleuse Visite, par H.-G. Wells, traduit de l'anglais par Louis Barron. Qu'est-ce qu'un ange? Un homme-oiseau ou un mythe religieux? Et de même qu'on peut imaginairement reconstituer la femme-sirène à l'aide du phoque ou du morse aux doux yeux de jeune fille scandinave, on peut aussi prétendre qu'une créature humaine a primitivement existé avec des ailes membraneuses, sorte de chauve-souris, de vampire doué des deux locomotions. Cet entêtement noble que mettent les écrivains de la Bible et tous les pères de l'Eglise à nous parler des anges, purs esprits visibles et volants, y compris les documents de pierre égyptiens où l'on retrouve l'homme-scarabée qui n'était probablement pas plus dieu que bête, nous prouvent que la légende en question de l'homme-oiseau pourrait bien contenir un fond de vérité. Je pensais donc, en ouvrant le livre de H.-G. Wells, que j'allais assister à l'éclosion, très motivée, d'un de ces œufs d'homme-oiseau oublié au fond d'une caverne préhistorique et... conservé miraculeusement par le sable pur. (On sait que le sable pur, s'il n'était jamais influencé par les différentes pressions atmosphériques, pourrait, à la rigueur, conserver un germe couvert déjà d'une enveloppe calcaire durant des années... mettons des siècles). Mais je fus très étonné de voir descendre simplement du ciel un ange à figure impassiblement ver-

nie de lumière et sachant jouer du violon comme dans les images. On dirait que le très intéressant auteur anglais a quelquefois peur des excès de ses fantaisies scientifiques. D'ailleurs, ce mythe religieux, moitié martin-pêcheur (voir le changement de la nuance de ses plumes lors de sa blessure), moitié valet de chambre du divin, est très amusant. Il ne sait pas manger, mais il a des regards pour les petites bonnes. Ce domestique du ciel ne dédaigne pas les filles de chambre de la terre. Son apparition est surtout nécessaire pour faire ressortir la sottise des habitants du tout petit endroit qu'il a choisi comme pis-aller. J'aime surtout le chapitre de l'explication où l'on a la jolie audace de ne rien nous expliquer. Mais je parierais bien que l'auteur a souvent été tenté, en cours de péripéties, de nous donner d'autres lettres de naturalisation...Ah! s'il avait voulu ! Notre ange remonte aux cieux par la fumée d'un incendie dans lequel il a cherché une mort volontaire avec l'objet aimé, c'est-à-dire la sensible et vertueuse petite bonne. A recommander la séance musicale où Monsieur l'Ange joue du violon sans savoir ses notes et s'assied tout le temps sur le tabouret du piano parce que ses ailes, à peine cicatrisées, le gênent. Le type du médecin-chirurgien est aussi un type charmant, et combien le pauvre vicaire qui ose offrir le spectacle d'un ange vêtu de court aux yeux irrités de quelques dévots est un pauvre cher homme tout à fait digne d'estime !

Le Plaisir d'aimer, par Jeanne Leroy. L'auteur, une charmante femme, vive, spirituelle et bonne, pouvait se contenter comme auréole de la double gloire d'être à la fois épouse et sœur d'hommes de lettres remarquables, mais, non seulement il ne lui suffisait point de joindre son talent d'écrivain à la notoriété d'un Charles Leroy, le créateur du si connu *Colonel Ramollot*, et à celle d'Alphonse Allais, ce rieur philosophe qui dit souvent des choses, dans sa *Vie drôle*, profondes à faire pleurer, il lui fallait aussi devenir l'apôtre protecteur de l'enfance pauvre. Voilà bien des travaux pour une seule femme capable d'écrire *le Plaisir d'aimer* en guise de distraction. J'ai lu *le Plaisir d'aimer* avec le froncement de narines que l'on a toujours en pensant aux émancipatrices de l'ère nouvelle. A mon grand étonnement, j'ai découvert là-dedans une exquise sensibilité de femme dépourvue de coquetterie, mais point du tout du préjugé que l'on nomme vertu. Mme Jeanne Leroy est donc le contraire d'une *féministe*, car elle ne réclame rien pour la prétendue éternelle sacrifiée que

le droit au plus complet sacrifice. Le plaisir d'aimer, c'est le régal de ceux qui pleurent... à cœur joie! Larmes qui ont bien leur douceur, faut-il croire, car depuis que le monde est monde les amantes de tous rangs et de toutes intellectualités les versent en pluie bienfaisante et fécondante sur toutes les turpidités masculines. Que l'on soit bien ou mal aimée, trop aimée même, cela ne va jamais sans désolations et la femme tendre doit tôt ou tard fondre un peu. Mme Jeanne Leroy, collaborateur de la *Revue philanthropique* et conférencière s'occupe des enfants, des filles-mères, de la charité publique à canaliser moins administrativement, mais plus directement dans la sébille du pauvre. Elle n'est ni d'une religion ni d'une secte, ni dame patronnesse ni orateur de parlotes à la mode. Elle m'a l'air de descendre en ligne droite de ces grandes dévouées qui pensaient que, pour faire le bien, il n'y avait pas besoin de brevet. De temps en temps on en brûlait une comme sorcière, car se servir de simples, en fait de moyen, c'est toujours inquiétant pour les charlatans qui compliquent leurs soins de discours. A notre époque, on ne brûle plus personne, mais on est enrôlé dans tel ou tel camp, ce qui est souvent plus funeste pour la lutte pour l'idée que n'importe quel bûches. Maintenant, Mme Leroy a certainement des illusions. Elle prétend par exemple que si on remplaçait dans certains hospices les infirmières laïques par des femmes du monde, ça vaudrait mieux. Alors, on aurait pu y laisser les religieuses, chère Madame! Au point de vue de la sainte ignorance elles les valent, j'imagine.

Les Amis du peuple, par Jean Vignaud. Ce sont des ouvriers désireux de s'occuper du sort de l'ouvrier, le peuple gouvernant le peuple. Ils fondent des patronages, des écoles pour les ignorants, des asiles pour les enfants. Rien ne va parce que la dureté de sectaire d'un certain Durieu les force à en exclure la bonté immédiatement utile. On devrait dire : l'odeur si humble, mais si réconfortante du pain chaud. Un pauvre diable de poitrinaire presque mourant rêve d'une boulangerie... rien que la distribution entre tous de ce morceau de pain fraternel telle que jadis l'enseignait le premier des grands révolutionnaires martyrs. Et après bien des discussions où sont lancées des vérités pour et contre le peuple aveugle, on en arrive à la fondation de ce four obligatoire. Le plus pressé c'est toujours de nourrir son monde et durant la paix ou la guerre le plus heureux chef d'état est celui qui fabriquera le plus de pain. Ce livre est bien écrit, sans intri-

gue romanesque inutile et la mort du pauvre Chêneau qui s'en va sans avoir vu se réaliser son grand rêve du pain gratis, est un bon tableau, d'un effet sobrement réaliste.

Le Mur de verre, par Jean Schlumberger. Un peu subtil ce conflit entre deux personnalités humaines cependant assez intelligentes pour se pénétrer suffisamment. La femme n'est étrangère à l'homme que lorsqu'elle désire traiter d'égale à égal, mais la soumission amoureuse est un des meilleurs plaisirs des femmes vraiment fortes, et on ne comprend pas pourquoi ce mur de verre, sur lequel deux amants-époux posent leur front au moins également illuminé de la science de la vie. L'épouse meurt et en partant elle brise cette barrière à la fois si glaçante et si fragile. Ils se comprennent et s'aiment plus purement parce qu'ils vont se séparer; cette fois, pour toujours. La mort a tout l'absolu de l'amour; seulement, il y a le lendemain, et je me demande si, devant la triste réalité d'un oubli commençant, les âmes sœurs ne préféreraient pas n'importe quel tête-à-tête où la discussion tiendrait lieu d'existence. En tous les cas, ce roman est soigneusement écrit dans la forme, si subtil soit-il dans le fond.

Julia ou les relations amoureuses, par Saint-Georges de Bouhélier. Deux esprits de castes en présence. Un Monsieur Hector de Clausade, qui épouse une belle jeune juive trop peu amoureuse encore car, elle lui garde rancune de certaines brutalités de la nuit de noces. Plus tard, elle prend un amant et elle a moins de scrupule de conscience sexuelle. Il ne s'agit pas, comme on pourrait le croire, d'un antagonisme de race. M. de Bouhélier prend soin de nous prévenir par une préface (oh! les préfaces naturistes) qu'il n'a voulu que trois choses dans ses tentatives de romanciers : 1° l'indifférence à l'égard des hiérarchies établies; 2° l'absence de toute arrière-pensée morale; 3° la recherche et la description de la vérité au mépris de tout. Hector de Clausade, mari malheureux, se suicide pour laisser sa femme aux bras d'un vainqueur plus habile. C'est d'une rare chevalerie. Et cette petite juive a de la chance. Maintenant je cite quelques phrases qui démontreront que le talent naturiste est décidément de plus en plus en progrès sous le rapport du goût : « L'instant où, sans réserve et dans toutes ses parties, celle-ci se donnerait à lui. » « Julie tremblait du profond désir d'avoir son amant enfoncé en elle. » Cette même petite juive si délicate au sujet des différents rapports qui peuvent exister entre deux époux! « C'est par des mots si excitants et d'une véhé-

mence aussi déchirante que, toujours, dans leurs tête-à-tête, ils s'exaltaient! » « Qu'en silence elle s'absorbait à ses côtés, parmi les pamoisons d'une rêverie effrénée, d'une naïve contemplation. » Comme on le voit, le chef de l'école naturiste dépasse de beaucoup tous les symbolistes anciens ou nouveaux pour le tortillement élégant du style. Ça devient la danse du ventre de la phrase, et c'est vraiment beau de candide impudeur.

Le Secret des robes, par Marius-Ary Leblond. Fantaisies picturales transcrites au cours d'un petit roman. Des jeunes gens autour d'une jeune fille dont les robes sont comme l'écharpe d'Iris. Jolis tableaux d'une Algérie presque mondaine. Décor de discours sur la grâce et la science des séductions de la vie intelligente en plein air. A part que la jeune personne en question n'existe que comme valeur de toile de fond avec ses robes changeantes, il y a des observations et des jeux de lumières qui retiennent l'esprit et le regard voluptueusement blottis à ses pieds de déesse trop pensive... surtout bien trop pensée pour être vivante d'une vie mortelle.

L'Idole monstrueuse, par Louis Michel y Serentant. Doué des meilleures intentions, l'auteur écrit un gros volume pour nous prouver que la fille d'un voleur et d'un criminel peut échapper aux lois de l'hérédité. Nous en sommes persuadés, mais pour être logique vis-à-vis des dites lois il faudrait nous présenter les enfants de cette courageuse personne. Le fatalisme de l'hérédité ne choisit que très rarement ses victimes dans la ligne directe. De plus, M. Louis-Michel y Serentant devrait se défier de certaines expressions qui feraient douter de son instruction au moins française. « Retournez auprès de ceux qui vous instiguent... » « Spastiquement les lèvres se figèrent. » Peut-être des coquilles... Mais il y en a beaucoup alors. Et puis : trouver ses apaisements pour s'apaiser est une drôle de locution.

Où va la vie, par Georges Lechartier. Roman dans la manière de Bourget. On arrive à tout par l'inconduite élégante et l'adultère mitigé de profonds remords. Description curieuse d'un dîner mondain où tous les gens sont pleins de leur sujet tout en causant de choses du jour essentiellement frivoles. Une dame, très aristocratique, est enceinte des œuvres de son amant et ne sait comment l'avouer à un mari des plus dépourvus de moyens conjugaux. Une autre jeune héroïne songe au suicide pour dissimuler le même état sans doute et des banquiers voleurs songent au train de nuit

pour Bruxelles. Vers la fin, tout s'arrange sur des ruines et des cadavres et on fonde une crèche. Ça c'est une mode qui sévit dans les romans du jour. Religieuse ou socialiste, la crèche répond à tous les besoins de dénouements convenables.

Tout pour ça, par Maurice de Vlamink. Et c'est une face de camarde se poudrederizant qui nous le déclare en posant un doigt indiscret sur sa terrible bouche. Etude de mœurs de filles très poussées, peut-être un peu trop. Il y a des dessins à faire frémir et des descriptions tout à fait sans aucune chemise ni de gaze ni de tulle. Enfin... tout pour ça !

Le Monde et la Faute, par Charles Teilhac. Il n'y a pas de faute encore que le monde s'en aperçoit tout de même et l'on chasse par la honte des pauvres diables d'amoureux qui n'avaient encore rien fait. Mais comme ils se rattrapent plus tard !

Récits de la Plaine et de la Montagne, par René Bazin. Des anecdotes de voyage et des nouvelles. On dirait un Daudet du Nord. Tout est propre, probe, d'un parfum choisi et finement académique. J'aime les lettres au sujet du lépreux de la cité d'Aoste, cette intrigue entamée non terminée et que vient clore un bien amusant postscriptum de femme légitime.

Ma Chanson, par Pierre Lelong. Cette chanson est en prose et elle a des couplets d'un réalisme très inattendu.

Vierges d'Orient, par Edmond Toucas-Massillon. En Orient, les jeunes filles des mieux élevées m'ont l'air d'avoir les vices de beaucoup de demi-vierges occidentales. Quant aux hommes, de France ou d'ailleurs, ils sont tout aussi nigauds et aveugles.

Une fille au Vatican, par Gustave Tillé. On dirait du Léo Taxil, mais c'est d'un esprit plus religieux, certainement. Il y a un enlèvement par les Barbaresques qui semble dater de 1830 pour la fougue romantique. Que Dieu pardonne au cardinal, car il a beaucoup aimé.

La Princesse à l'aventure, par Pierre de Querlon et Charles Verrier. C'est un conte bleu délicatement peint et d'une honnêteté qui permet de le faire lire aux jeunes filles. On ne se demande pas pourquoi ces histoires-là commencent, mais plutôt pourquoi elles finissent...

Le Triomphe de la frivolité, par Edmond Jaloux. C'est charmant, la mort de cette mondaine entourée de mondains qui causent de bagatelles. Toutes les femmes devraient mourir au moins comme elles ont vécu.

Gabriel Heidepeter, par Pierre Rosegger. Scènes de la

vie styrienne traduites de l'allemand. Ce sont des récits de vie rurale d'une grande fraîcheur de ton. C'est à la fois simple et sincère. Peut-être trop tendre, trop fleur bleue dans la mort d'Anna, la femme du poète, mais les femmes de poète meurent dans l'imagination de leur mari et alors s'ils les voient ainsi on ne peut pas leur reprocher un excès de phrases qui vient d'un excès de chagrin. Il est si rare que le cœur monte jusqu'au cerveau dans la vie littéraire.

Petite Garnison, par le lieutenant Bisle. Encore un roman de mœurs militaires allemandes. Décidément, l'armée prussienne va mal. Après les capitaines sages et philosophes, voici le camp volant des petits lieutenants tapageurs, frondeurs, extrêmement bourdonnants, qui s'en mêlent. Ce n'est toujours pas très méchant, et sans la maladresse des juges on aurait pu supposer qu'il s'agissait d'une garnison des plus fictives tant elle était de mœurs drôles. Le lieutenant Bilse n'a plus qu'à venir en France grossir la phalange des auteurs gais. Il y en a qui écrivent encore plus mal que lui pour moins de réclame. « Quoi qu'il en soit, déclare le ou les traducteurs, nous nous sommes efforcés de conserver au livre sa saveur étrangère et ses inexpériences qui, d'ailleurs, ajoutent à son originalité. » En effet, c'est d'une saveur étrangère sous le rapport du français, mais comme faute de goût ça n'a rien de bien original. Nous en faisons tous les jours autant, et j'ai moi-même écrit l'histoire d'une petite garnison de ce genre il y a quelque quinzaine d'années. Il suffit de vivre dans une société quelconque, culottée de rouge ou noir, pour en découvrir les tares et les ridicules... dont on fait naturellement partie.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Laclos : *Les Liaisons danjereuses*, Nouvelle édition, suivie d'une Notice, de variantes et de Lettres inédites (Mercure de France), in-18, 476 pages. 3 fr. 50.

On a considéré les **Liaisons dangereuses** de Laclos comme un roman pervers et immoral, et peut-être le paraîtra-t-il encore aujourd'hui à ceux qui pensent que la morale réside dans la chasteté et dans la fidélité conjugale (ce qui n'est qu'une paroisse minuscule de la Morale). Au XVIIIe siècle, où les mœurs étaient plus libres, les jeux de l'amour n'étaient pas regardés comme des choses si importantes, et la vertu était une carrière un peu ridicule. Les femmes avaient des amants,

à côté de leurs maris qui avaient des maîtresses, et cela paraissait si naturel que personne n'eût songé à mettre l'adultère en roman. L'amour sentimental était exceptionnel et provoquait plutôt une sorte de pitié que de l'admiration. Mais bientôt, à côté de l'aristocratie, « race physiquement diminuée » dit de Maistre, au moment où la révolution française éclata, va se lever une caste neuve, et qui depuis longtemps se préparait pour ce rôle : la bourgeoisie, qui voudra diviniser ses qualités de médiocrité et faire de la fidélité conjugale une vertu civique et religieuse. Pour justifier cette fidélité, les bourgeois ont inventé l'amour sentimental.

Mme de Tourvel (seule appartenant à la bourgeoisie (1). Observation importante, note Baudelaire) représente ce sentiment nouveau, l'amour romantique; l'amour qui restitue à l'être qui en est possédé toute sa franchise naturelle, sa bonté et sa générosité instinctives; l'amour qui est un baptême d'innocence : « On n'est pas coupable avec autant d'amour », s'écrie la Présidente, en parlant de Valmont; l'amour qui tue aussi : abandonnée de son amant, elle demande qu'on l'oublie entièrement : « Quand les blessures sont mortelles, tout secours devient inhumain... Rien ne peut plus me convenir que la nuit profonde où je vais ensevelir ma honte. » Elle ne vivait que pour le *bonheur* de son amant : « Mon ami, vous m'avez facilement appris à ne vivre que pour vous (2). » Elle lui sacrifie son honneur, ses principes, et sa vie même.

Sœur de Werther, elle fut une des premières à vivre ces idées allemandes : elle se suicide; ce qui la tue, c'est de lutter contre un instinct fatal : l'amour. La religion et la société lui interdisent de s'y abandonner. C'est ce que Laclos a voulu démontrer. On peut, en effet, s'imaginer cette femme, belle et faite pour l'amour, délivrée de toute idée de péché social ou religieux, devenue enfin une femme selon la nature. N'a-t-elle pas en elle tout ce qu'il faut pour atteindre « le bonheur », but prétendu de la vie? Bonheur médiocre; tandis que, dans cette lutte splendide contre ses désirs, si naturels au fond, elle acquiert une intensité de passion surhumaine où elle trouve sa joie dans la douleur même. Nous avons en nous tout ce qu'il faut pour vivre les plus fatales tragédies, il suffit d'avoir un peu de « cruauté envers soi-même ». Ce fut le secret inconscient de la belle Présidente de Tourvel.

(1) Appendice : *Lettre inédite de la Présidente de Tourvel.*
(2) *Notes inédites de Baudelaire*, publiées, par E. Champion, à la suite de l'*Education des femmes* de Laclos (Vanier).

Cette femme possédait encore d'autres vertus, qui seront tant en honneur au XIXe siècle, la pitié et la charité : « Il faut voir, écrit Valmont, comme, auprès d'un malheureux qu'elle s'empresse de secourir, son regard annonce la joie pure et la bonté compatissante. » Valmont lui-même, qui considère la pitié comme une faiblesse, avoue qu'en faisant l'aumône (par calcul) ses yeux se sont mouillés de larmes : « J'ai été étonné du plaisir qu'on éprouve en faisant le bien. » Et c'est comme une virginité que les hommes de cette époque, convertis par Rousseau, ce prêtre, se découvrent au fond du cœur.

§

Le vicomte de Valmont et la marquise de Merteuil ont pris le soin, dans leurs lettres, de s'analyser ; ils le font avec beaucoup de finesse et une psychologie très sûre. Ce sont des gens à principes. Ce dont ils se méfient le plus dans la vie, c'est du sentiment : « Cette femme — écrit la marquise au vicomte, parlant de la Présidente de Tourvel, — qui vous a rendu les illusions de la jeunesse, vous en rendra bientôt aussi les ridicules préjugés. Déjà vous voilà timide et esclave ; *autant vaudrait être amoureux*... Vous voilà donc *vous conduisant sans principes*. »

« Pour moi, je l'avoue, écrit encore la marquise, une des choses qui me flattent le plus est une attaque vive et bien faite, où tout se succède avec ordre, quoiqu'avec rapidité ; qui ne nous met jamais dans ce pénible embarras de réparer nous-mêmes une gaucherie dont au contraire nous aurions dû profiter ; qui fait garder l'air de la violence jusque dans les choses que nous accordons et flatter avec adresse nos deux passions favorites : la gloire de la défense et le plaisir de la défaite. »

— « Je suis indigné, avoue à son tour le vicomte, quand je songe que cet homme (le chevalier de Belleroche, l'amant actuel de la marquise) sans raisonner, sans se donner la moindre peine, en suivant tout bêtement l'instinct de son cœur, trouve une félicité à laquelle je ne puis atteindre. »

Pour lui, le bonheur de l'homme est l'œuvre de son intelligence, de sa volonté : il faut calculer tous ses gestes et tous ses actes, commander à ses sentiments comme un général à des soldats sur un champ de bataille. L'amour a sa stratégie, comme la guerre : il y a des manuels. « Jusque-là, ma belle amie, vous me trouverez, je crois, une *pureté de méthode*

qui vous fera plaisir, et vous verrez que je ne me suis écarté en rien des *vrais principes* de cette guerre, que nous avons remarqué si souvent être si semblable à l'autre. Jugez-moi donc comme Turenne et Frédéric... » Et ce sont « de savantes manœuvres », « le choix et les dispositions du terrain », « la certitude des ressources en cas de défaite », « la retraite assurée », etc.

La passion est un égarement ; ces amoureux ne veulent pas s'égarer, ils veulent garder la conscience de ce qu'ils font, et mettent leur joie dans l'orgueil de la lutte et de la victoire. Immunisés du sentiment, et semblables à des dieux, ils jouent avec les passions des autres, étudient, sans se troubler, le mécanisme des sentiments humains, plaçant leur volupté moins dans la jouissance physique ou sentimentale que dans la connaissance.

Et Valmont, représentant de la culture française du XVIIIe siècle, pourrait, ainsi que Mme de Merteuil, nous être donné en exemple. Ils ont cette supériorité de n'être dupes d'aucune émotion et de ne pas se laisser entraîner par le flot de la vie. La marquise a une façon divine de cultiver la passion : on dirait un fruit qu'elle a soigné et qu'elle s'apprête à cueillir : « Je suis sûre que si j'avais le bon esprit de le (le chevalier) quitter à présent, il en serait au désespoir, et rien ne m'amuse comme un désespoir amoureux ; il m'appellerait perfide. Et ce mot de perfide m'a toujours fait plaisir ; c'est, après celui de cruelle, le plus doux à l'oreille d'une femme, et il est moins pénible à mériter. »

Ce Belleroche est pour elle une machine à plaisir, et seulement le briquet qui bat le silex. Elle n'est pas de ces femmes qui, dans leur folle illusion, confondent l'Amour avec l'Amant et croient « que celui-là seul avec qui elles ont cherché le plaisir en est l'unique dépositaire ». Elle a très bien dissocié ces deux idées. Elle écrit encore : « Tremblez surtout pour ces petites femmes actives dans leur oisiveté... imprudentes, qui dans leur amant actuel ne savent point voir leur ennemi futur. » Cette femme est un profond moraliste.

§

Cécile Volanges est le « type parfait de la détestable jeune fille, niaise et sensuelle », écrit Baudelaire. Elle aime le chevalier Danceny, martyr un peu ridicule de l'amour, et qui semble une première ébauche de René. Mais c'est à Valmont qu'elle se donne ; et je ne connais pas de situation plus tragi-

que et plus grotesque dans toute la littérature. Danceny écrit à sa Cécile des lettres enflammées et d'un mauvais goût parfait : « Eh! pourquoi vous fâcheriez-vous d'un sentiment que vous avez fait naître? Emané de vous, sans doute il est digne de vous être offert : s'il est brûlant comme mon âme, il est pur comme la vôtre... »

Et c'est ce malheureux Danceny qui la pousse lui-même dans les bras de Valmont. Cécile est toute étonnée d'aimer quelqu'un et de se trouver tout naturellement être la maîtresse d'un autre : « C'est pourtant plaisant, écrit-elle, que ce soit Danceny que j'aime et que M. de Valmont... » C'est d'un très beau comique. « Ce qui me console, ajoute cette naïve enfant, c'est que vous m'assurez que Danceny m'en aimera davantage? » Et c'est sublime. Obscurément, tout cela est l'œuvre de la marquise de Merteuil. Elle dit à Cécile, « sa pupille » : ceci est bien, et ceci est mal. Et le mal est le bien et le bien est le mal. Cécile a la foi : « Oh! oui, vous ne voudriez pas me tromper. »

L'écolière devient très savante : « Oui, en vérité, dit Valmont, je lui ai tout appris... » Il s'amuse à composer pour elle une sorte de catéchisme de débauche, où tout est nommé par le mot technique. Oh! l'intéressante conversation que cela fournira entre elle et son mari, la première nuit de leur mariage. « Rien n'est plus plaisant que l'ingénuité avec laquelle elle se sert déjà du peu qu'elle sait de cette langue! Elle n'imagine pas qu'on puisse parler autrement. Cette enfant est réellement séduisante! Ce contraste de la candeur naïve avec le langage de l'effronterie ne laisse pas de faire de l'effet; et, je ne sais pourquoi, il n'y a plus que les choses bizarres qui me plaisent. »

Et voici, pour finir, un conseil dont beaucoup de jeunes filles pourront faire leur profit. « Voyez donc, écrit Mme de Merteuil à Cécile Volanges, voyez donc à soigner davantage votre style. Vous écrivez toujours comme un enfant, je vois bien d'où cela vient; c'est que vous dites tout ce que vous pensez, et rien de ce que vous ne pensez pas. Vous voyez bien que quand vous écrivez à quelqu'un, c'est pour lui et non pas pour vous : vous devez donc moins chercher à lui dire ce que vous pensez que ce qui lui plaît davantage. »

Cet essai de culture morale et sentimentale « à rebours » est très curieux et d'un divin immoralisme. L'élève obéit, et cela démolit, comme d'une chiquenaude, l'idée d'une morale naturelle et instinctive que Laclos lui-même voulait démontrer.

L'âme des enfants est un jardin où, sans étonnement, poussent les graines les plus différentes: la fantaisie d'un jardinier paradoxal pourrait s'y exercer. Mais la main du jardinier tremble: la plante a une âme « libre », encore tachée de sang divin.

En réalité, n'est-ce pas un bouturage aussi paradoxal et immoral que pratiquent les missionnaires sur l'âme des petits Chinois: la greffe envahit la chair et l'âme: les fleurs du bien deviennent les fleurs du mal, et réciproquement; je rêve parfois d'un missionnaire catholique converti par un vénérable et pieux bonze à la religion bouddhique, qui est très belle, et subissant le martyre pour cette foi nouvelle.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Calmon-Maison : *Le Maréchal de Château-Renault (1637-1716)*; Calmann-Lévy. — Edme Champion : *La Séparation de l'Eglise et de l'Etat en 1794* ; Armand Colin. — Albert Sorel : *L'Europe et la Révolution française* : sixième partie : *La Trêve, Lunéville et Amiens, 1800-1805* ; Plon-Nourrit et Cie. — Charles Grolleau : *Journal du Capitaine François*, publié d'après le manuscrit original, tome II ; Ch Carrington. — James de Chambrier : *La Cour et la société du second Empire*, 2e serie ; Perrin et Cie. — Booker T. Washington ; *L'Autobiographie d'un nègre, Booker T. Washington* ; traduit de l'anglais avec une introduction et des notes par Othon Guerlac ; Plon-Nourrit et Cie.

Le Maréchal de Château-Renault, par Calmon-Maison. On sait que le maréchal de Château-Renault fut, sinon un des plus renommés, du moins un des plus éminents chefs de la marine de Louis XIV. Il n'eut ni le coup d'œil génial de Du Quesne et de Tourville, ni la hardiesse légendaire de Jean-Bart et de Duguay-Trouin. Mais ce fut un solide et actif marin, et à qui furent confiés les plus hauts commandements dans les plus importantes entreprises du règne. Lors de la chute des Stuarts, en 1688, il dirigea l'expédition d'Irlande dont le but était de porter des secours à Jacques II. Il gagna, dans cette occasion, le combat de Bantry sur l'amiral anglais Herbert. Il fut fort mêlé aux guerres de la succession d'Espagne, où il se signala notamment dans la défense des colonies espagnoles et la protection du commerce des Indes Occidentales. Mais c'est dans cette guerre que lui advint le grand malheur de sa carrière : le désastre de Vigo. Qu'on suppose, à ce propos (lors de la dernière guerre de Cuba), la flotte américaine ayant forcé les passes de la longue baie de

Santiago et venant détruire la flotte espagnole dans la rade. C'est exactement ce qui arriva pour Château-Renault dans une disposition toute pareille des lieux. On est d'accord pour trouver que si Château-Renault fut malheureux, il ne fut point fautif. Toutefois, nous remarquons ceci : la flotte ennemie entra dans la baie par un temps si obscur qu'elle fut prise pour le convoi de vivres attendu de la Corogne. Elle put ainsi mouiller tout à son aise. Du Quesne et Jean-Bart ne s'y fussent pas laissé prendre. — Il faut savoir gré à M. Calmon-Maison, aux mains de qui sont parvenus, par diverses alliances de famille, les papiers de Château-Renault, de nous avoir, en ce livre, que complètent des recherches faites dans les Archives de la Marine, donné un document très précis et très savant sur l'histoire de notre marine. Son récit, toutefois, n'est pas exempt de quelque aridité.

La Séparation de l'Eglise et de l'Etat en 1794, par Edme Champion. — C'est, comme le dit M. Edme Champion, un sujet immense qu'une *Histoire religieuse* de la Révolution française. La seule bibliographie prendrait tout un volume. Un érudit, M. Paul Lacombe, a dressé en partie celle des ouvrages relatifs à l'histoire religieuse de Paris durant cette période. Limité aux seules sources originales, ce catalogue n'a pas moins de 111 pages gr. in-8o. M. Ludovic Sciout a publié, en quatre gros volumes, un vaste et savant ouvrage d'ensemble, vrai monument, qu'il ne faut pas d'ailleurs aborder sans précautions, l'auteur étant franchement royaliste et réactionnaire. Un certain sentiment de prudence, quoiqu'en sens opposé, n'est pas non plus inutile en lisant aujourd'hui l'étude de M. Champion, que l'auteur présente comme une simple *Introduction* à l'histoire religieuse de la Révolution. Bien que soucieux de ne pas se laisser entraîner par l'exemple fameux de Montlosier et nous assurant avoir trouvé en Bretagne, où son livre fut médité, le détachement que ne put connaître, en sa solitude du Mont-Dore, l'auteur du célèbre *Mémoire à consulter,* M. Champion n'a peut-être pas échappé, autant qu'il l'eût voulu, à certaines influences militantes, et ignoré, autant qu'il eût fallu, les partis-pris de son temps. Ses opinions, moins étroites, ou plutôt moins professionnelles, que celles de M. Aulard, le rapprochent cependant assez de ce dernier ; et, s'il est légitime de n'être pas du camp dont M. Sciout est le plus récent héraut ; s'il est permis de ne pas voir, avec M. Sorel, dans la constitution civile du clergé, « la cause vraie de l'échec d'une révolution pacifique et durable »,

il est excessif de traiter Taine (page 115) de pamphlétaire ultramontain. On ne parle pas ainsi de l'auteur des *Origines*. MM. Aulard et Champion sont tout à fait à côté de la question en ce qui concerne Taine.

Il faut distinguer deux parts dans l'ouvrage de M. Champion : l'exposition des faits et la controverse. L'auteur montre comment la Constituante aborda les matières ecclésiastiques : « C'est par les décrets du 4 août, pour remplacer la dîme, et pour faire les frais du service divin, que la Constituante se trouva d'abord amenée à s'occuper des richesses détenues par l'Eglise. » Tel est le point de départ. Les biens ecclésiastiques, ajoute l'auteur, n'étaient pas en réalité propriété du clergé. La dépossession (et la suppression) des ordres monastiques, en particulier, fut légitime, nécessaire. Comment, de là, l'Assemblée aboutit à promulguer la Constitution civile du clergé, c'est ce que l'auteur montre en détail dans les chapitres IX à XIV. Nous n'avons pas la prétention d'analyser cet exposé. Notons seulement ces paroles de Charles de Lameth à propos d'une motion de La Fare, évêque de Nancy, tendant à faire déclarer le catholicisme religion d'état. « Je ne m'élève pas contre la motion, dit-il, mais je m'élève autant qu'il est en moi contre l'intention... Si *pour sauver une opulence ridicule* (c'est nous qui soulignons), contraire à l'esprit de l'Evangile, on appelle l'inquiétude du peuple sur nos sentiments religieux ; si l'on fait naître, par une motion incidente à l'ordre du jour, les moyens d'attaquer la confiance due à cette assemblée ; si l'on a le projet d'armer le fanatisme pour défendre les abus,... je dénonce cette intention à la patrie. » A quelque temps de là, l'Assemblée rejetait la fameuse motion de Dom Gerle, laquelle rééditait la proposition de La Fare. Plus exactement, elle s'abstenait, et en motivant cette décision en termes très respectueux pour la religion. Mais le haut clergé ne voulut rien entendre et la guerre fut déclarée. Cependant, vers cette époque, en 1790, il n'était pas possible, explique M. Champion, de séparer l'Etat de l'Eglise. Il fallut donc établir entre l'Eglise et l'Etat un lien nouveau, et tel que l'impliquaient les réformes précédentes et les circonstances présentes. Ce lien fut la Constitution civile du clergé. On sait le reste. Notre historien étudie la situation, bientôt désastreuse, qui s'ensuivit, au point de vue des progrès de la Révolution vers une conception purement laïque de l'Etat, progrès représentés par deux faits principaux, restés acquis : la liberté des cultes, en mai 1791 ; la

réforme de l'état civil, en septembre 1792. M. Champion ajoute un troisième fait, qui serait, à vrai dire, le fait capital, si, révoqué depuis, il ne restait, au grand regret de l'auteur, à l'état de pure indication : la séparation de l'Eglise et de l'Etat en 1794.

Assurément, dans l'exposé des agissements de la Révolution en matière religieuse, s'il y a des guides aussi informés que M. Champion, il n'en est pas qui le soient davantage. Nous ne pouvons lui donner la même approbation en ce qui concerne la controverse où il commente les faits. A entendre M. Champion, les auteurs de la Constitution civile et des réformes qui la préparèrent étaient, sous le rapport religieux, des mieux intentionnés. A chaque instant, il insiste là-dessus. Cela lui tient à cœur. Leur respect, leur zèle même pour la religion, était, dit-il, incontestable. Des hommes comme Fauchet, comme Dom Perle, comme Grégoire s'associaient de cœur et d'esprit à leur œuvre. Ils servaient l'orthodoxie. La Constitution civile du clergé est, sous ce rapport, irréprochable ; il ne lui manque absolument que les « formes spirituelles » qu'on était en droit d'attendre du concours de Rome ; et encore n'est-il pas certain que le refus de Rome ait été absolu, le bref *Quod aliquantum* n'enlevant point, affirme à notre grande stupéfaction M. Champion, qui se contente de peu, toute espérance à cet égard. Nous ne pouvons suivre M. Champion dans sa longue argumentation, intéressante souvent, parfois obscure et ennuyeuse. Mais elle repose sur une équivoque, mettons sur une illusion. Notre historien est persuadé que les deux premières Assemblées révolutionnaires comptaient absolument, pour accomplir la Révolution, « sur le concours loyal de l'Eglise de France »; que tel fut l'esprit de leurs innovations en matière ecclésiastique. Et tant pis, n'est-ce pas, si l'Eglise de France ne voulut pas comprendre ? Nous ne pensons pas que les législateurs de la Révolution eussent à un tel degré le sentiment de l'importance historique de l'Eglise. Le point de vue nous semble défectueux, un peu bien bénévole. Se disaient-ils même, avec le gros bon sens du Bonaparte du Concordat, que : « Cela représentait encore quelque chose » ?... En tous cas, les intentions des réformateurs religieux de 1790 pouvaient être fort judicieuses, conformes à la réalité des choses, au vœu du pays, exprimé dans ces cahiers de 89 dont M. Champion, qui en a fait une étude approfondie, veut nous montrer l'esprit toujours présent dans les délibérations des Assemblées : il n'en est pas moins vrai que

l'œuvre religieuse de 1789 et 1790 n'a, sous le rapport politique, pas la moindre valeur, — en dehors d'une *signification négative*, fort sérieuse, sans doute, fort digne d'une étude purement positive (laquelle ne semble pas être dans les moyens du spiritualiste qu'on devine en M. Champion), mais enfin qui est le renversement total des prémices dont elle sortit (1). Comment ceci sortit-il de cela, et, une fois sorti, se développa-t-il, agit-il dans l'économie des forces du pays? C'est ce que la méthode quelque peu sentimentale de M. Edme Champion nous montre insuffisamment; c'est ce que la méthode psychologique de Taine nous dévoile le mieux jusqu'ici.

L'Europe et la Révolution française : La Trêve, Lunéville et Amiens, par Albert Sorel.— Voici la sixième partie de ce grand ouvrage qui devait d'abord n'avoir que quatre volumes, et dont deux volumes encore, croyons-nous, sont à publier, œuvre de toute une vie, si le patient chercheur, M. Albert Sorel, y travaille depuis 1885. Le tome actuel contient l'étude de la période comprise entre 1800 et 1805, période que marquent ces trois grands événements : le traité de Lunéville, le traité d'Amiens et la défaite de la troisième coalition. On ne peut encore, même après ce volume, porter un jugement d'ensemble : mais les grandes lignes s'accusent, et l'on peut mieux rappeler ou marquer certains points.

Dans son volume introductif, *Les Mœurs politiques et les traditions*, M. Sorel, reprenant la thèse de Tocqueville, ainsi qu'on l'a remarqué, s'attachait à établir, entre autres choses, que « sur la plupart des points, extérieurement, la Révolution n'a guère innové, mais a suivi les traditions du régime qu'elle détruisait; que ses agissements diplomatiques, en particulier, procèdent des légistes royaux, et que le droit public de la République française était, comme celui des monarchies européennes, fondé sur la convoitise et la force ». La raison d'Etat des Jacobins est celle-là même de Louis XIV. Cependant, si âpre et terrible qu'il fût chez les Jacobins, le sentiment des nécessités politiques se mélangeait, avec eux, d'une assez forte dose de rationalisme; et nous le retrouvons avec le même caractère abstrait et adventice chez Napoléon, mathématicien et logicien, qui suppose « qu'il y a une limite, une fin logique, un système coordonné et définitif dans les choses humaines, et que toutes les questions posées en Europe peuvent être ré-

(1) Nous ne pensons pas qu'il suffise, pour expliquer cette déviation, d'incriminer la contre-révolution, quelque provocatrice, quelque « irrationnelle » qu'elle ait pu être.

solues. » Ceci, aussi bien que la destinée du parti, explique la fatalité de l'homme, et caractérise la position de celui-ci par rapport à l'ensemble des croyances et habitudes politiques dont il est l'héritier. Toute cette politique héréditaire, celle du Comité du salut public et celle du Directoire, a été longuement analysée par M. Sorel (il y a, d'ailleurs, en ce sens, tout un mouvement d'études historiques dont l'auteur de *L'Europe et la Révolution* a pu profiter), et il fallait qu'elle fût étudiée de la sorte, pour que fussent rendus palpables et vivants au regard les liens complexes rattachant à ces traditions Bonaparte et ce même qu'il y a de plus exceptionnel dans son génie. Là est l'unité de l'œuvre. Entre les devanciers de Napoléon et lui, entre même les pantins du Directoire et lui, pas la moindre solution de continuité.

La grande construction déterminée, mi-idéologique, mi-réaliste, parvenue de la sorte aux mains de Bonaparte, s'appelle la « Paix républicaine ». Commencée sous Louis XIV, à la paix de Nimègue, elle trouve, après un siècle de luttes et l'effort synthétique de la Révolution, son couronnement factice dans la paix d'Amiens. Cette « Paix républicaine », à l'époque du Consulat, se caractérise comme une nécessité de tenir le continent, et avec lui les Anglais, « par la Hollande, par l'Espagne, par le Portugal, par l'Allemagne, par l'Italie, par le Piémont et par la Suisse enfin qui occupent les passages de France et d'Allemagne en Italie ». Tel est le fond du sac de la paix d'Amiens, la plus précaire si la plus brillante, conclue assez sincèrement par Napoléon pour qui elle est un besoin, avec toute espèce d'arrière-pensée par les Anglais qu'elle amoindrit. « La condition de la paix, pour l'Angleterre, sera un traité de commerce, pour la France, un tarif de prohibition ; pour l'Angleterre, l'Inde et l'Afrique interdites à la France, le resserrement de la France dans ses limites nouvelles, en attendant le refoulement dans les anciennes ; pour la France, l'effort à sortir de ses limites et à se porter aux colonies. Enfin, la Méditerranée. Voilà ce qui fait, pour des années, la lutte irrémédiable et la paix illusoire. » Cette paix douteuse d'Amiens, durant laquelle tout le monde prend position en Europe, tous par rapport à la France et chacun par rapport à chacun, est certainement l'état le plus caractéristique, au point de vue européen, à considérer dans la France de la Révolution et de Napoléon. On avait déjà pu entrevoir quelque chose de ceci dans Thiers, mais il fallait M. Sorel pour rendre parfaitement sen-

sible cette formidable période historique toute débordante de significations.

La méthode de M. Sorel, dans cette partie de son grand ouvrage, est donnée par la nature même des faits que l'historien avait à décrire ici; c'est-à-dire que l'attention de celui-ci s'est surtout portée sur les agissements diplomatiques, qui sont la grande affaire durant la « Trêve » de Lunéville et d'Amiens. L'auteur était préparé de longue main à ce genre d'investigation; il a l'art, dès longtemps acquis, de dépouiller les documents de chancellerie. C'est ainsi qu'il a naguère redigé l'article *Autriche* pour le « Recueil des instructions données aux ambassadeurs de France, depuis le traité de Westphalie jusqu'à la Révolution ». L'on serait même aujourd'hui disposé à se plaindre d'un excès de science et de détail, si une telle analyse n'était le plus délicat des travaux de précision. C'est en notant jusqu'au moindre protocole que l'on parvient à présenter sous leur vrai jour les négociations.

D'ailleurs, des procédés de la diplomatie, l'auteur descend dans le caractère des diplomates. A la place des signalements assez abstraits de Thiers, nous avons ici des portraits vivants. M Sorel est vraiment le contemporain de cette société. Il y circule avec aisance, en homme du monde plus encore qu'en érudit. Ses portraits de Talleyrand, de Fouché, de Cambacérès, de Lord Withworth, de Metternich, de Lombard, de Luchesini, de Markof et de bien d'autres encore, ceux aussi d'Alexandre Ier (très développé, celui-ci), de Frédéric-Guillaume, de la reine Louise, etc., sont d'une touche à la fois sérieuse et spirituelle, — où un certain accent d'âpreté s'ajoute lorsqu'il s'agit des Frères du grand homme; de ce Joseph, par exemple, qui eût bien voulu traiter le prodigieux cadet en petit frère, se croyant supérieur à lui, même sur la chose militaire, « ce cochon de Joseph qui croit conduire une armée aussi bien que moi! »; parvenu envieux et avide, dont l'air de trouver toute faveur inférieure à son mérite, toute place indigne de lui, excepté celle même de son frère, où, par exemple, il vous ferait de toute autre besogne! serait digne de Molière, si cet Atride cauteleux et bouffi ne convenait mieux encore à Shakespeare. Pour Lucien, le seul, avec Napoléon, qui eût du caractère et du talent, il se montra plus digne assurément; mais sa conduite après Waterloo, qui enchante beaucoup de gens, ne nous transporte pas le moins du monde. Il vient là, au moment du grand ratage, juste pour dire au Frère jusqu'alors dédaigné, pour lui dire, avec une fausse générosité, d' « oser ». Voit on la façon de se

donner le luxe d'un avis! Il était bien temps! Parole sans à-propos parce qu'elle était sans justice, toute pénétrée d'une sorte de pédanterie sournoise et de revanche tacite. « Eh! je n'ai que trop osé! » dit l'autre qui l'envoie promener. — Mais nous anticipons, et pour revenir à la date de M. Sorel, notons, entre autres peintures dont s'anime si heureusement le récit un peu technique des négociations, ce profil de Bonaparte premier Consul. Il s'agit de son entrevue avec Hyde de Neuville, venu pour le sonder au sujet de Louis XVIII : « Hyde vit entrer un homme petit, maigre, les cheveux collés sur les tempes, la démarche hésitante ; un frac olive, un air d'une négligence extrême, un air de rien. Il le prit pour quelque commis et n'y fit point attention. » Le « commis » va s'adosser à la cheminée, se met à dévisager Hyde. « Il me regarda avec une telle expression, une telle pénétration, que je perdis toute assurance sous le feu de cet œil investigateur. L'homme avait grandi pour moi, tout à coup, de cent coudées. » Le récit de l'assassinat de Paul Ier, un peu en hors-d'œuvre peut-être avec ses développements, est une page magistrale, une saisissante évocation de cette cour moscovite qui tenait à la fois d'un camp tartare et d'un salon parisien ; où la barbarie orientale avait de sauvages éclats sous les modes importées de Paris ou de Londres, sous le scepticisme élégant appris des Encyclopédistes. Le tableau du sacre, à Notre-Dame, un peu écourté, est une esquisse où tous les traits significatifs sont indiqués avec une entente subtile de l'époque. La fameuse scène entre Lord Withworth et Bonaparte, à la veille de la rupture avec l'Angleterre, est encore une chose bien curieusement dessinée, etc.

Mais nous marquerons surtout le caractère général de ce livre, son espèce de beauté, en notant comme son intérêt dramatique se dégage précisément de sa facture analytique. En son aiguë psychologie européenne, surtout, son évaluation profonde des obscures et terribles forces où se trouve jeté le génie de Bonaparte, il fait ressortir l'incertitude continue des affaires, même aux moments les plus brillants. Les choses ne se présentent pas tout d'une pièce, comme chez Thiers. La poignante analyse scientifique moderne, en décomposant la Légende, en redouble par là même le pathétique. On voit la vie du Héros se faire à mesure.

Journal du Capitaine François, tome II, publié par Charles Grolleau. — Nous avons signalé et apprécié tout au long, dans notre dernière chronique, cette intéressante publi-

cation dont l'on vient de mettre en vente le deuxième et dernier volume. Cette dernière partie du journal s'étend de 1803 à 1830. C'est toujours de l'histoire anecdotique, et ceci a son prix, si l'on trouve François à peu près partout. Point ou peu de jugements. L'exécution du duc d'Enghien est rapportée en trois lignes sans le moindre commentaire. Mais, ce qui est préférable sans doute à des considérations d'ensemble que le modeste troupier n'était guère en situation de donner, beaucoup de sincérité, et un sentiment descriptif assez vif. Voici des détails typiques sur les misères de la retraite de Russie qui ne seraient pas déplacés dans certaines belles et brutales pages des derniers romans militaires de M. Paul Adam: « Nous avions des têtes hideuses, la figure jaune et enfumée, salie par la terre des bivouacs, noircie par la fumée grasse des sapins, les yeux caves, la barbe couverte de morve et de glace. Nous ne pouvions nous servir de nos mains et boutonner nos pantalons que beaucoup avaient attachés avec une corde ; moi, comme mes camarades, j'avais ouvert mon pantalon derrière et faisais souvent dedans. Je voyageai ainsi pendant plusieurs jours sans pouvoir me nettoyer, encore moins changer de vêtement. Tel est le tableau que présentait l'armée qui, hui mois auparavant, était la plus belle du monde. » Le ton général, d'un bout à l'autre de ce journal, est détaché et un peu goguenard. Je rapporte ici une impression de M. Grolleau lui-même.

Un index des noms cités et diverses pièces annexes, se rapportant à certaines circonstances de la vieillesse de François, complètent le volume, où deux très curieuses reproductions de dessins de Goya, relatifs aux horreurs de la guerre d'Espagne, sont atrocement parlantes.

La Cour et la Société du second Empire, par James de Chambrier. — Sans faire oublier les *Souvenirs du second Empire*, de Granier de Cassagnac, si utiles à consulter pour l'histoire politique intérieure de ce règne, le livre de M. James de Chambrier peut se substituer avantageusement aux papotages de cette brave Mme Carette. C'était un peu mince, comme histoire anecdotique, les cancans de palais compilés par l'excellente dame. Nous avons lu cela, et c'est fastidieux. Ce livre-ci est, tout au moins, plus amusant. L'auteur apparaît comme un conteur d'historiettes sans prétention. Il s'abstient de considérations tant soit peu étendues, et, en fait de passages touchant au fond même de l'histoire du second Empire, nous n'avons guère ici que le parallèle du prince de Metter-

nich et du commandeur Nigra, de l'Autrichien et de l'Italien, rivaux d'influence aux Tuileries, pages d'où ressort quelque peu la politique flottante et sentimentale de Napoléon III, partagé entre sa belle chimère italienne et un désir plus pratique d'entente avec l'Autriche ; hésitation fatale, si, en se prolongeant, elle contribua à Sadowa et de là aux désastres de 1870. Mais l'auteur n'a pas fait son livre pour nous dire ceci. Nous écoutons quelqu'un qui a traversé, en homme du monde dilettante de littérature, la société du Second Empire et qui en a gardé un souvenir attendri et tout indulgent. Il est assurément très renseigné. Souvenirs et anecdotes sur les gens célèbres ou notoires de cette période, hommes de lettres, artistes, hommes politiques, grands seigneurs, grandes dames, se pressent sous sa plume.

C'est une évocation légère, non sans charme, dans un sentiment mondain et boulevardier. On conçoit qu'un tel livre soit plein d'intérêt pour les survivants de cette époque heureuse. Il a aussi son utilité pour les chercheurs.

L'Autobiographie d'un Nègre, Booker T. Washington, par Booker T. Washington, traduit de l'anglais par Othon Guerlac. — L'on nous affirme que cette « autobiographie d'un nègre » en qui s'est rencontré un homme d'intelligence, de volonté et de savoir, un éducateur, qui, parti de rien et de moins que rien, « esclave parmi des esclaves », a pu réaliser, dans l'institut nègre de Tuskegee, la solution pratique de la question des noirs, l'on nous dit que ce livre est comme « une nouvelle case de l'Oncle Tom, aussi captivante, mais plus moderne et plus vraie que l'autre ».

M. Othon Guerlac, le traducteur du livre, vit depuis longtemps en Amérique; il a le sens des choses de ce pays ; et cette circonstance prête un surcroît d'intérêt et d'autorité à ce curieux témoignage sur la race nègre.

Son introduction est une des bonnes études qu'on ait écrites. Cependant il eût pu ajouter ceci : l'effort de M. Booker T. Washington fera peut-être que, dans une nouvelle série de choses, les droits de sa race seront reconnus, — en principe ; leur revendication effective risquant de provoquer ces mêmes coups de révolver, qui partent, on ne sait comment, en temps d'élection, pour peu que les nègres, ces jours-là, mettent, de par la constitution, le nez dehors. Et il n'y a rien à faire à ceci. Point de transaction possible, là-bas, entre les deux races, noire et anglo-saxonne, celle-ci devant payer de son existence une concession de fait (« *micegenation* »). La sen-

timentalité sait beaucoup de choses : la nature en sait encore bien plus.

EDMOND BARTHÈLEMY.

PHILOSOPHIE

Philosophie de l'Effort, par A. Sabatier, doyen de la faculté des sciences de l'Université de Montpellier ; in-8°, 481 p., Alcan. — *Dieu et l'Ame*, Essai d'idealisme expérimental, par Ad. Coste : in-8°, 184 p., Alcan. — *Revue philosophique* de la France et de l'Etranger, dirigée par Th. Ribot, année 1903 ; Alcan. — *Le Radicalisme philosophique*, par Elie Halévy ; in-8°, 512 p., Alcan.

M. A. Sabatier a réuni, sous le titre **Philosophie de l'Effort**, des essais sur les problèmes de la liberté et de la création. Savant naturaliste, il envisage ces questions au point de vue de l'évolutionnisme biologique, tout en paraissant constamment préoccupé de montrer que l'étude de la nature vivante ne conduit pas nécessairement aux solutions désespérantes du pessimisme et de l'amoralisme. Son érudition scientifique l'a convaincu que la nature est non seulement « belle et intelligente, mais aussi morale et profondément morale ; car si elle n'est pas le bien parfait, elle tend avec persévérance, avec énergie, vers cette perfection ; et c'est là ce qui lui confère la dignité morale. C'est vers cet idéal qu'elle évolue ; et quand, dans notre ignorance, nous l'appelons aveugle, brutale, cruelle, immorale, nous agissons en juges inconsidérés et mêmes iniques, qui s'empressent de condamner sans avoir entendu la cause ». Justifier la nature vis-à-vis de la conscience morale humaine, tel est donc le but que s'est proposé l'auteur. Les idées fondamentales qui dominent dans ces essais et qui forment les liens de leur unité peuvent être ainsi résumées :

Il y a dans la nature un idéal qui peut être défini le développement et le perfectionnement de l'esprit sous la forme d'individualités de plus en plus fortement constituées, de personnalités de plus en plus hautes.

Il y a dans la nature une tendance évidente à la poursuite et à la réalisation de cet idéal, et une volonté qui correspond à cette tendance.

Cette tendance évolutive constitue un sentiment d'*obligation biologique* immanent à la nature. L'effort est la conséquence de cette tendance. Il représente l'activité déployée par la nature et la satisfaction donnée à cette volonté pour aboutir à la réalisation de l'idéal. L'effort est partout, et il est le

promoteur par excellence de l'évolution ascendante de l'univers.

Cet idéal moral donné comme fin à la nature, les aspirations qu'il y a en elle de le réaliser et les puissances capables de satisfaire à ces aspirations, la nature les doit à son origine divine, en ce sens qu'elle est précisément le résultat de l'évolution d'un germe détaché du Créateur, c'est-à-dire de la suprême sagesse et du suprême amour, comme parcelle de l'énergie divine.

Le lecteur remarquera la parenté de ces idées avec celles de Renouvier et de l'école néo-criticiste. J'appelle l'attention sur ce fait important de l'histoire des doctrines actuelles, fait dont M. Sabatier nous fournit la preuve, à savoir : que les résultats de la biologie et l'hypothèse transformiste ne sont nullement incompatibles avec un théisme finaliste et providentialiste. Il est donc faux de prétendre, avec Haeckel, que cette science et cette méthode ne se peuvent rattacher qu'à une métaphysique panthéiste et matérialiste. Il est également faux de croire que les enseignements de la biologie aboutissent au nihilisme moral. A ce point de vue surtout, les dissertations de M. Sabatier seront utiles à la saine philosophie.

§

Adolphe Coste est surtout connu comme économiste et sociologue. Son essai sur **Dieu et l'âme**, malgré son titre, n'est pas étranger à ses doctrines sociales. Des notions courantes de Dieu et de l'âme il donne une interprétation curieuse, positiviste dans son esprit, sociale par son contenu. Dieu, c'est l'univers, avec l'ensemble des êtres vivants et pensants, de ces derniers principalement, en qui l'univers prend conscience de soi et atteint sa perfection. La Providence, c'est le génie humain réalisant peu à peu dans la société l'ordre, la justice et la liberté. L'âme, c'est la formule de combinaison des éléments organiques; son immortalité, immortalité biologique et sociologique, nullement transcendante, c'est la transmission de cette formule, des auteurs à leurs descendants. La doctrine est curieuse, dis-je, non par ses éléments, qui n'ont rien de nouveau, mais la manière dont ils sont groupés et en une certaine mesure synthétisés. Dans ces pages, pleines de bon sens et de bonne foi, Ad. Coste se montre tour à tour idéaliste ardent et empiriste convaincu, et il s'efforce de concilier les deux tendances auxquelles tantôt l'enthousiasme, tantôt la raison le font obéir. Je signale particulièrement le

dernier chapitre, qui a pour objet l'adaptation du spiritualisme cousinien aux vues de l'auteur. Le célèbre exposé de Cousin, dans l'ouvrage intitulé *le Vrai, le Beau et le Bien*, est commenté et traduit en quelque sorte dans le langage de la psychologie et la sociologie évolutionnistes. Je ne sais ce que Cousin lui-même aurait pensé de cette paraphrase, mais elle est intéressante, car elle atteste, chez un positiviste résolu, un sérieux besoin de transfigurer les vérités positives, de les égaler en dignité et en profondeur aux intuitions de la métaphysique dogmatique. « Il faut, a dit Pascal, avoir une pensée de derrière, et juger de tout par là, en parlant cependant comme le peuple. » Ad. Coste essaie de nous parler de Dieu et de l'âme et, d'une manière générale, des éternelles inconnues qui circulent à travers les équations philosophiques, dans le langage des faits. Je ne dis point qu'il y réussisse, et il n'est pas certain qu'on y réussisse jamais. Mais la tentative est remarquable. Elle montre que « les pensées de derrière » sont, par une inévitable réaction de l'idéal sur le réel, les guides nécessaires du savant lui-même qui cherche à comprendre sa science.

La deuxième édition de l'ouvrage est précédée d'une préface de M. René Worms, qui fut un ami de l'auteur et qui a voulu rendre un hommage mérité à sa vie si laborieuse et si honorable.

§

La vingt-huitième année (1903) de la **Revue philosophique** renferme, parmi ses articles de fond, un certain nombre d'études psychologiques que je me bornerai à signaler, ne pouvant les analyser ici même sommairement. En voici les titres : l'*autoscopie interne*, par le Dr Sollier ; la *pensée, sans images*, par A. Binet; les *formes simples de l'attention*, par G. Rageot; la *simulation dans le caractère*, par F. Paulhan; la *pudeur*, étude psychologique, par P. Dugas; *contribution à l'étude des sentiments intellectuels*, par C. Bos; la *volonté dans le rêve*, par Ch. Mourre ; la *mémoire affective*, par F. Paulhan; le *sens du retour*, par le Dr Bonnier. La simple énumération de ces travaux montre que l'intérêt du recueil dirigé par M. Th. Ribot n'a pas diminué. Je souhaiterais néanmoins que les travaux de philosophie générale, de philosophie et de logique des sciences y soient un peu plus nombreux. Voici plus d'un quart de siècle que la *Revue philosophique* contribue avec persévérance et succès à répan-

dre en France le goût de la réflexion indépendante sur les questions générales, en même temps qu'elle a été la première à propager l'idée d'une psychologie strictement scientifique. Sur ce dernier point, son œuvre a vraiment réussi. Sur le premier, il y a encore beaucoup à faire, et c'est le plus difficile. Les revues spéciales se multiplient; les périodiques proprement philosophiques et largement éclectiques, comme l'a toujours été la *Revue philosophique*, sont plus que jamais nécessaires afin de maintenir le goût et le sens de l'unité spéculative concurremment avec la différenciation croissante de la recherche scientifique.

§

Le livre que M. Elie Halévy vient de publier sur le **Radicalisme philosophique** forme la conclusion d'un travail considérable qui a déjà fait l'objet de deux volumes concernant la doctrine de Bentham et l'évolution de l'utilitarisme anglais, volumes que j'ai mentionnés à leur apparition. Le radicalisme philosophique a historiquement une importance extrême. Il représente le grand courant issu de Bentham, qui a entraîné la pensée anglaise pendant la plus grande partie du siècle précédent et qui s'est répandu sur presque tous les domaines de l'activité intellectuelle de ce peuple, notamment sur les sciences économiques, politiques et juridiques, sur les sciences biologiques, sur la philosophie morale et jusque sur la métaphysique, témoins Stuart Mill et Herbert Spencer, formés tous deux à l'école des radicaux philosophiques.

Bentham, le créateur, et James Mill, l'apôtre de la doctrine, voient se grouper autour d'eux les penseurs et les hommes d'action qui marchent à la tête du mouvement philosophique et économique, et qui, progressivement et systématiquement, attaquent tous les sophismes des partis conservateurs. Je ne retiendrai, de l'exposé de l'auteur, que les sophismes philosophiques, qui sont, dit M. E. Halévy, à la base de tous les autres : « La morale *sentimentale* et, en particulier, la morale *ascétique* est, si nous en croyons Bentham, le produit d'un régime aristocratique. Ceux qui enseignent la morale du sacrifice, ceux qui exhortent l'individu à sacrifier son intérêt à un idéal supérieur, ceux qui commettent ce contre-sens d'opposer l'intérêt de l'individu à l'intérêt de la société, comme si la société était autre chose que la collection de tous les individus, ne sont pas, à proprement parler, victimes d'une erreur : ils se rendent, plus ou moins consciemment, coupables d'un sophisme. Membres de la corporation gouvernante, c'est aux

intérêts de cette corporation qu'ils invitent les individus à se sacrifier. Mais les utilitaires ne prêchent aux hommes ni l'obéissance ni l'humilité; c'est par la défense égoïste de leurs droits et de leurs intérêts qu'ils les invitent à réaliser la prospérité générale. Pour les convaincre, ils s'appliquent à détruire le dualisme établi par la philosophie traditionnelle entre la raison et la sensation, entre le devoir et l'intérêt; comme la raison est le produit naturel de l'arrangement des sensations, l'ordre moral résulte nécessairement de l'équilibre des intérêts. Ainsi, grâce à Bentham et à James Mill, s'évanouissent les obscurités sophistiques de la morale et de la logique, et la simplification des lois se trouve préparée par la simplification de la pensée philosophique ». Simplification, tel est, en effet, le mot qui semble le mieux caractériser le sens général de l'œuvre du radicalisme philosophique. La réaction contre la morale et la philosophie traditionnelles qui s'est développée en Allemagne, depuis Marx, procède d'une toute autre inspiration, métaphysique et parfois mystique. « La morale des utilitaires anglais, c'est leur psychologie économique mise à l'impératif. » S'il lui manque la profondeur et l'étendue de la réflexion génératrice, elle possède au plus haut degré cette netteté primesautière et cette carrure un peu brutale, que l'on constate chez presque tous les grands représentants de la pensée anglo-saxonne, depuis Hobbes jusqu'à Spencer.

LOUIS WEBER.

SCIENCES

L'esprit scientifique (à propos de la brochure de M. Louis Fabre *l'Esprit scientifique et les méthodes scientifiques*. Schleicher, éd.)

M. Louis Fabre vient de consacrer une étude à l'*esprit scientifique*. Certainement le sujet mérite d'être traité à une époque où tout le monde met ces deux mots à toutes les sauces possibles, et où on voit s'en targuer des gens qui n'ont avec l'esprit scientifique pas la moindre accointance; mais je crois que les quatre-vingts pages de ladite brochure ne répondent pas au but que s'est proposé l'auteur.

C'est trop ou pas assez. Si vraiment cette brochure est seulement destinée à poser la question et — comme le dit une note — « à permettre à la discussion de s'ouvrir et de prendre une bonne direction », il y a là bien des pages inutiles et même un peu dangereuses pour cette discussion; si au contraire la brochure veut exposer dans ses détails les dif-

férentes interprétations de l'esprit scientifique, son usage, ses applications et ses incompatibilités, elle est manifestement insuffisante.

Aussi le défaut capital de ce travail, malgré la bonne volonté de son auteur, est l'absence absolue de netteté.

Voyez la définition : « Il est un souffle qui anime le savant, qui pousse le chercheur à la poursuite de la vérité si difficile qu'elle soit à atteindre, et le fait s'éloigner de l'erreur. Ce souffle c'est l'esprit scientifique. »

Peut-on rien imaginer de plus flou ? Mais on peut être animé de la plus vive ardeur pour la recherche de la vérité sans avoir le moins du monde l'esprit scientifique! Je crois que les temps que nous traversons le démontrent péremptoirement, où ce mot de vérité, envisagé dans toute son obscurité métaphysique, produit chez certains esprits — certainement prédisposés — une sorte d'intoxication, de perturbation mentale dont les ravages semblent vouloir dépasser ceux, au xve siècle, de l'idée épidémique de la recherche de l'or potable. Comme les déséquilibrés s'en allaient au cimetière Saint-Médard commencer la danse, un tas de gens bien intentionnés — exploités par des meneurs — s'en vont combattre pour le triomphe de la vérité, et il n'est pas besoin de lentilles grossissantes pour s'apercevoir que l'esprit scientifique n'a rien à voir là-dedans.

D'autre part, on peut parfaitement aboutir à l'erreur tout en ne se départissant pas du plus rigoureux esprit scientifique. Car, en somme, le vrai, qu'est-il au juste ? Doit-on entendre par là le *vrai absolu !* Il est probable que celui-là nous ne le saurons jamais; peut-être même est-il en dehors de notre entendement. N'est-ce pas le géomètre Poincaré qui disait récemment que si on nous faisait connaître les règles qui régissent l'Univers nous ne les comprendrions peut-être pas ? Alors, il s'agit du vrai relatif, de celui qui admet que deux et deux font quatre, parce que un et un font deux ? pour celui-là, avec de l'esprit scientifique on peut encore *espérer* marcher dans la bonne voie... Mais le jour où il serait prouvé qu'un et un font trois, on s'apercevrait que tous les résultats sont faux, bien que l'esprit scientifique conducteur du travail ait été impeccable.

Comme toutes les monomanies persécutrices, la hantise de cette abstraction : la vérité, s'est compliquée d'un tas d'idées morbides secondaires qui viennent compléter le syndrome pathologique. L'auteur de la brochure n'y a pas échappé. Il con-

sacre tout un chapitre à vouloir nous prouver que, puisque l'esprit scientifique conduit infailliblement au vrai, il conduit non moins infailliblement au beau et au bien. Et voilà ce que peut produire, dans un cerveau qui veut penser scientifiquement, cette forme de l'intoxication verbale! On se demande quel rapport peut avoir la vérité où doit nous conduire l'esprit scientifique, avec le beau musical comme l'œuvre de Beethowen qui est le cri d'une sensibilité douloureuse, avec le beau pictural comme les fresques de Michel-Ange qui sont la réalisation d'un concept religieux, c'est-à-dire hypothétique, avec le beau architectural comme la victoire de Samothrace qui est la représentation d'une monstruosité, avec le beau littéraire comme l'Enfer du Dante qui est l'apothéose de l'absurde et de la légende.

Et avec le bien! que rapport! y a-t-il entre la vérité métaphysique et cette idée morale qu'on voit chez certains peuples primitifs atteindre une hauteur inattendue? Quel rapport y a-t-il entre la théorie darwinienne de la loi du plus fort, qui est probablement exacte dans ses grandes lignes, et les idées d'altruisme, de charité, de sacrifice, qui ne sont que des préjugés convergeant vers un idéal qui n'a rien de scientifique et contraire en tout cas à la loi de défense et de conservation individuelle?

A quelle tendance vers le vrai obéit le terre-neuve en se jetant à l'eau pour sauver quelqu'un? A-t-on pensé à développer l'idée de reconnaissance en en établissant les modalités et la loi? Et en tout cas, tout cela, pour se développer, a-t-il eu besoin que l'esprit scientifique montrât la route du vrai?

Je sais bien que M. Favre n'est pas seul à soutenir de pareilles théories. Il cite même des références, parmi lesquelles cette phrase de Gaston Pâris : « La science, en déracinant, partout où elle s'implante, les préjugés, causes de tant de haines, et les superstitions, sources de tant de crimes, défriche le champ où pourra germer et fleurir la semence que trop d'épines étouffent, que trop de rocailles stérilisent ». Des mots, des mots, et toujours des mots. Les mots sont devenus des fétiches qu'on adore faute de mieux. Je défie quelqu'un de sang froid de trouver à cette phrase un sens quelconque. Mais l'amour filial est un préjugé! le sentiment de la famille en est un autre : le patriotisme — culte de la terre des morts — en est un autre ; mais tenez, voici une superstition d'une folie sublime : *l'espérance*... Et alors l'esprit scienti-

fique, pour notre bonheur, va pouvoir nous remplacer tout cela par la VÉRITÉ?

Quelles divagations! quelle ignorance absolue de la nature humaine! quelle méconnaissance de cette MÉTHODE qu'est la science, et de ce mode d'activité psychique qu'on appelle l'esprit scientifique!

L'esprit scientifique est une manière de penser qui impose à tout jugement, pour s'établir, *l'impartial examen des faits en même temps que la recherche persévérante et la sévère critique des preuves.*

Comme on l'a dit avec raison, il n'est inutile nulle part; mais on aurait dû ajouter : il n'est pas nécessaire partout.

Il est certainement le meilleur chemin pour conduire à ce que nous appelons la vérité, mais il peut conduire à l'erreur, et le vrai peut se manifester sans son aide. L'esprit scientifique sert alors de contrôle.

C'est même son rôle le plus ordinaire : il complète et il confirme ; en général il ne crée pas. D'où cette conséquence que, s'il est indispensable à l'évolution de la science, il n'est pas suffisant : il a besoin d'être aidé par d'autres facultés véritablement créatrices, au premier rang desquelles est l'imagination.

Maître absolu sur le territoire qui lui est dévolu dans le champ de l'activité humaine, il n'a garde de vouloir accaparer tout ce champ. Il n'y arriverait d'ailleurs pas ; car si sa part varie avec le temps et s'accroît sans cesse, il est des régions de ce champ d'activité qui, par leur nature organique et fonctionnelle, n'ont rien à voir avec l'idée de contrôle scientifique et le souci du vrai.

Aussi, grâce à la diversité qui règne dans ces modalités d'activité, l'esprit scientifique n'est exposé à aucune incompatibilité. Il n'est opposé, comme le veut M. Favre, ni à l'esprit d'autorité et de foi, ni à l'esprit mystique père du surnaturel. Il peut parfaitement cohabiter avec eux, à la condition qu'on ne laisse pas s'enchevêtrer leurs rôles.

L'auteur de la brochure — qui, en somme, est homme de bonne volonté — n'a pas cru devoir se dérober à cette évidence que prouvent tant d'illustres exemples. Les lignes qu'il a écrites à ce sujet sont curieuses, car, par la contradiction des idées qu'elles expriment, elles montrent l'embarras de leur auteur : « L'esprit d'autorité et de foi étant directement contraire à l'esprit critique et scientifique, il semble *à priori* qu'on ne puisse trouver les deux chez le même individu. L'expé-

rience montre cependant que la chose arrive quelquefois, exceptionnellement : certains hommes, en effet, parviennent, au moyen d'une méthode ou d'un artifice ingénieux, non pas à concilier les deux esprits (qui sont inconciliables), mais à les juxtaposer dans le temps. Quelques savants parmi les plus grands — Pasteur par exemple — sont parvenus à opérer en eux une sorte de dédoublement de la personnalité, qui leur permet de juxtaposer et faire alterner l'homme de science et l'homme de foi. Alors l'homme de science (ne croyant qu'aux preuves) exerce son action dans le domaine de la science positive, et l'homme de foi (croyant sans preuves) exerce la sienne dans le domaine de l'inconnu et de l'inconnaissable...Chercher à juxtaposer dans un même individu, et sans les confondre, l'esprit scientifique et l'esprit d'autorité et de foi, c'est ce que les amateurs de jeux appelleraient : « jouer la difficulté ». Ce jeu est extrêmement difficile : seuls les grands savants sont capables de s'y livrer avec succès. Ceux qui, comme vous et moi, étant dépourvus de l'envergure de ces protagonistes, voudraient le pratiquer, y perdraient leur latin et le reste. Ils ne pourraient être jamais ni tout à fait hommes de science ni tout à fait hommes de foi, les deux personnalités ne se succéderaient pas, ne se juxtaposeraient pas avec netteté, mais empiéteraient constamment l'une sur l'autre... »

Que de détours et aussi que d'inexactitudes pour arriver à cette simple constatation que l'esprit scientifique et l'esprit de foi coexistent chez l'homme, et cela non seulement chez les plus grands savants, mais encore chez le plus élémentaire individu. Quand il manque un des deux, c'est l'esprit scientifique... l'autre existe toujours, quelle que soit l'épithète qu'on lui donne, quelle que soit l'application qu'on en fasse. Ce qui fait qu'on se leurre facilement et que, plus facilement encore, on leurre les autres, c'est que, sciemment ou inconsciemment, on a confondu l'esprit de foi et l'esprit d'autorité avec l'esprit plus particulier de religion qui n'en est qu'une catégorie particulière. Aussi en notre pays — un des plus superstitieux pourtant qui soit au monde — a-t-on cru en se targuant d'incrédulité religieuse donner l'illusion d'un progrès équivalant de l'esprit scientifique; et cela le croit-on encore plus aujourd'hui, où vient de s'installer une sorte d'église nouvelle où l'on célèbre le culte d'une abstraction — la vérité — inexistante en soi et invérifiable — mille fois au-dessous, comme valeur scientifique, du culte du Soleil.

Et y a-t-il de meilleure preuve de ce dédoublement dont

M. Fabre parlait tout à l'heure — dédoublement qu'il affirme exceptionnel et qui est pourtant la loi générale — que ces formes d'incrédulités ayant tous les caractères des superstitions; que ces crises paroxystiques contre le surnaturel et la légende ayant, au point de vue de la psychologie morbide, la même valeur que des paroxysmes mystiques; que ces cultes nouveaux, avant-hier de la Raison, hier de la trinité Liberté-Egalité-Fraternité, aujourd'hui de la Vérité, ayant, au point de vue de l'outrance où ils arrivent, des déformations psychiques qu'alors ils provoquent, des persécutions qu'ils préparent, la même signification que n'importe quel culte de n'importe quelle peuplade de la terre ?

Ah! ce dédoublement, si réel, si normal, si physiologique, qu'il serait si facile de constater chez n'importe qui, car il existe chez n'importe qui, sous toutes les formes imaginables; qu'il serait si VRAI, si SCIENTIFIQUE d'enregistrer, pourquoi ne pas en tenir compte et nous servir des histoires dans le genre de celles que M. Favre a rassemblées dans son livre où il avoue n'être frappé que par des cas *exceptionnels* comme celui de Pasteur ?

Oui, je sais, celui-là est impressionnant — comme bien d'autres d'ailleurs — car il s'applique à une variété de l'esprit d'autorité — l'idée religieuse — qui est, certes, caractéristique, et à un homme dont la valeur n'a de raison d'être que parce qu'il a su tirer d'immense de l'esprit scientifique. Pour qui connaît et comprend son œuvre, il est même, pour ainsi dire, la personnification de cet esprit scientifique... et pourtant, tranquillement, sans effort, avec la simplicité qui accompagne tout phénomène normal, il s'est dédoublé comme tout le monde. Il a expliqué lui-même, dans un langage d'une parfaite quiétude, quelle voie a suivie ce dédoublement. A propos de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme, il dit son avis : « Quant à moi qui juge que les mots progrès et invention sont synonymes, je me demande au nom de quelle découverte philosophique ou scientifique on peut arracher de l'âme humaine ces hautes préoccupations. Elles me paraissent d'essence éternelle parce que le mystère qui enveloppe l'univers et dont ils sont une émanation est lui-même éternel de sa nature. » Puis : « La grandeur des actions humaines se mesure à l'inspiration qui les fait naître. Heureux celui qui porte en soi un Dieu, un idéal de beauté, et qui lui obéit : idéal de l'art, idéal de la science, idéal de la patrie, idéal des vertus de l'Evangile. Ce sont là les sources des grandes pen-

sées et des grandes actions. Toutes s'éclairent des reflets de l'infini ».

Et Pasteur ne se borna pas à mentionner le dédoublement religieux — que devaient illustrer des hommes comme Ampère et comme Cauchy, qui fut chrétien aussi illuminé que mathématicien prodigieux; il indique aussi d'autres formes de dédoublement parmi celles qu'il croit souhaitables à l'individu.

Parler de toutes les autres serait analyser en entier l'activité psychique de l'homme, dont une partie seulement est régie par l'esprit scientifique et est tributaire de l'idée du vrai.

§

Je ne voudrais pas, à ce propos, laisser passer le dernier livre de M. Le Dantec sur *Les Limites du connaissable* (1). J'aurais pu, comme exemple de ce que peut produire l'idée préconçue, citer la préface de ce livre. Lui aussi, il est intoxiqué par la superstition du vrai, et cela le fait tomber dans des distractions impardonnables à un homme de sa valeur. Il dit d'une part : « Tout ce que nous connaissons est du domaine de la biologie *au moins par la manière dont nous le connaissons ; nous connaissons en effet au moyen de nos organes et le fonctionnement de nos organes est du ressort de la biologie.* » Cela est parfaitement clair et parfaitement exact. Puis voilà que dans la même préface nous trouvons des phrases comme celles-ci : « Il n'est pas inutile de faire remarquer que ces fameuses questions auxquelles la science ne donne pas et ne donnera jamais de réponse (il s'agit de la foi) se posent dans le cerveau de l'homme par suite d'un travers d'esprit commun à la plupart d'entre nous et résultant héréditairement des croyances de nos ancêtres. » Puis : « Même au point de vue purement artistique, je ne suis pas bien sûr que le culte du mythe par les artistes ne soit pas quelque peu dangereux. »

Que veut dire ce langage dans la bouche d'un biologiste? qu'est-ce que c'est qu'un *travers d'esprit?* ça veut-il dire *erreur?* que viennent faire l'idée et le mot *d'erreur* à propos d'un phénomène psychologique — c'est-à-dire biologique, *commun à la plupart d'entre nous* et *résultant héréditairement des croyances de nos ancêtres*, c'est à-dire fixé par l'hérédité? qu'est-ce que c'est que cette intervention du *danger*

(1) Félix Alcan, éditeur.

à propos du fonctionnement de ce mécanisme particulier de notre activité psychique qu'on appelle l'*imagination;* — à propos de l'idée de beau, résultante d'une double action sur nos facultés intellectuelles et sur notre sensibilité? Qu'y-a-t-il de biologique et même de scientifique dans cette préoccupation de savoir si l'idée de beau est en deçà ou au delà de la vérité ?

Quand j'ai parlé d'intoxication, vraiment, n'est-ce pas, je n'ai rien exagéré...

D[r] ALBERT PRIEUR.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

Les villes d'art célèbres. —Ch. Diehl : *Ravenne,* 3 fr.50; H. Barth : *Constantinople,* Laurens, 4 fr. — M[me] E. Carlier : *Au milieu des massacres,* F. Juven, 1 fr. 50. — Comtesse du Bourg de Bozas : *Mon Tour du Monde,* Plon, 10 fr. — Dernières nouvelles du Vieux Paris.

La librairie Laurens a eu l'heureuse idée de comprendre, dans sa collection des *Villes d'art célèbres*, **Ravenne**, cette cité morte d'Italie qui possède les monuments les plus précieux, et une série sans doute unique d'édifices où l'on retrouve, conservée merveilleusement, la somptuosité décorative de l'art chrétien aux v[e] et vi[e] siècles; surtout nous croyons qu'elle a été bien inspirée en confiant à M. Ch. Diehl, dont nous connaissons de longue date les excellents travaux sur l'art byzantin (1), le soin de commenter les très belles illustrations de ce nouvel album. — Ravenne est d'ailleurs le type pourrait-on dire de la ville d'art, si nous entendons désigner une ville dont le meilleur privilège soit d'avoir gardé intacte, — justement parce que la vie s'en est retirée — sa physionomie historique et sa parure monumentale; et à Ravenne rien ne peut intéresser, sinon le grand souvenir de sa prospérité défunte, et les témoignages de son passé. — Au temps des invasions, ce fut la capitale du petit Honorius, réfugié parmi les lagunes de l'Adriatique, tandis que l'Empire s'écroulait sous le débordement des Barbares. Théodoric s'y établit ensuite (493) et son tombeau, cette rotonde demi-enterrée, couverte d'une coupole basse, taillée dans un seul bloc en pierre d'Istrie mesurant 33 m. de circonférence, dénonce la singulière erreur

(1) Cf. *L'Art Byzantin dans l'Italie méridionale* (1894). — M. Ch. Diehl a déjà publié une curieuse notice sur *Ravenne*, études d'archéologie byzantine, à la librairie de l'Art (1886).

de ceux qui attribuèrent la qualification de gothique à l'architecture ogivale du Moyen-âge. En 540, enfin, les généraux de Justinien reprirent Ravenne, qui demeura, sous la domination byzantine, le siège de l'exarchat d'Italie, et dont les évêques luttèrent jusqu'au ixe siècle contre la prééminence de Rome. Mais lorsqu'en 751 Aistulf, roi des Lombards, s'en fut emparé et que peu après Pépin, roi des Francs, l'eut remise au pape, commença pour la vieille capitale de Théodoric une décadence dont elle ne s'est jamais relevée. Les relations avec l'Orient, qui avaient fait sa fortune et sa gloire, cessèrent; ses ports, lentement ensablés, ne recevaient plus les navires de l'Adriatique, le port de Classis, presque détruit après avoir reçu jusqu'à 250 vaisseaux, s'effaçait devant la puissance naissante de Venise; la maremme, grandissante du côté de la terre, isolait peu à peu Ravenne du reste du monde; Charlemagne avait emporté déjà les bronzes, les marbres, les mosaïques de son palais pour en décorer Aix-la-Chapelle. Gibeline au Moyen-âge, durant la querelle des empereurs et des papes, elle s'emplit de tumulte et de sang; ce fut aussi un centre monastique, et une école de légistes dont la réputation précéda celle de Bologne, et elle retrouva un peu de prospérité au xve siècle, sous la domination de Venise. Mais le pillage de 1512, après la furieuse bataille livrée à ses portes et où fut tué Gaston de Foix, fut le désastre définitif. Ravenne s'endormit d'un pesant sommeil, ville toute religieuse, pleine d'églises et de couvents immenses où émigrèrent peu à peu les moines que le paludisme chassait de la campagne empestée; et, disait Taine, on n'imagine pas une ville plus abandonnée, plus misérable, plus déchue. Des rues vides, d'une banalité navrante, où l'herbe pousse parmi les pavés disjoints, où l'on rencontre de place en place des sarcophages adossés aux murailles; des façades froides et nues d'anciennes églises, des maisons basses, vermoulues et médiocres, au-dessus desquelles se dessine la silhouette de vieilles tours lézardées et roussies, tout cela dans une plaine morne, sous un ciel presque toujours brumeux, parmi des canaux où croupissent des herbes pourries et des nénufars jaunes, — c'est vraiment la ville morte, dans un pays de marécage et de fièvre; et c'est là qu'il faut venir pourtant pour étudier mieux qu'en Orient, mieux qu'à Constantinople même, les merveilles de l'art byzantin; c'est le seul endroit où l'on peut avoir « la pleine et véritable impression de ce que fut l'ancien art chrétien » durant trois siècles, — entre 430 environ et la fin du viie siècle. — Le Moyen-

âge a peu laissé dans cette étrange ville d'histoire et de tombeaux; sa période de grandeur était déjà passée; c'est la tour de la Commune, dernier débris des forteresses féodales dont Ravenne, comme toutes les cités d'Italie, se hérissait au XIIIe siècle; c'est le barbare pavé de mosaïque représentant des épisodes de la croisade, dont on couvrit au XIIe siècle le sol de Saint-Jean l'Evangéliste; c'est le portail gothique de la même église, restaurée entre 1316 et 1321; l'église de Santa-Maria in Porto fuori (à 3 kil. dans la campagne déserte) avec ses curieuses fresques où l'on croit retrouver les portraits de Francesca de Rimini et du Dante, qui mourut et fut inhumé à Ravenne : c'est le petit portique de Saint-Vital (IXe siècle), les colonnes de Lombardi (1483) sur la place aux allures vénitiennes, quelques maisons du XVe siècle et enfin, au musée, cette œuvre superbe d'un artiste inconnu, le tombeau du condottière ravennate Guidarelli.

Les monuments qui remontent à l'époque de Galla Placidia, de Théodoric et de Justinien, d'un caractère si spécial, à côté de cela sont uniques ; le mausolée de la sœur d'Honorius, le baptistère des orthodoxes, Saint-Vital, Saint-Apollinaire Nuovo et Saint-Apollinaire in Classe, — seule encore debout de toutes les églises de Classis, du port florissant dont il ne reste même pas une pierre, et qui se dresse au milieu d'un site désolé, à plus de 5 kilomètres de Ravenne — ont une importance capitale dans l'histoire de l'art ; même des édifices de second ordre, ou ayant davantage souffert du temps et des hommes, tels que Spirito-Santo, Saint-Jean-l'Evangéliste, le baptistère des Ariens, la chapelle épiscopale, Saint-Michel in Affricisco, valent qu'on s'y intéresse, car ils servent à compléter l'impression de cette Pompéi italo-byzantine, « plus grecque encore qu'italienne » et où s'évoquent trois cents ans d'histoire, — d'une histoire dont les monuments, presque partout ailleurs, ont péri. — Les églises de Ravenne déconcertent du reste par leur apparence ; aucun art ne fut peut-être, extérieurement, moins architectural que celui des basiliques chrétiennes aux premiers siècles ; le mausolée de Galla Placidia, Saint-Apollinaire Nuovo, Saint-Apollinaire in Classe, ce sont des baraques allongées, de misérables bâtisses ; des tours du neuvième siècle, qui les flanquent, assez semblables à des cheminées d'usines, ajoutent encore à leur laideur et à leur tristesse consternantes. Mais l'intérieur est un éblouissement ; des marbres, des mosaïques revêtent les murs ; des chapiteaux délicatement fouillés soutiennent les arcades ; une décoration splendide éclate en ara-

besques d'or sur des fonds d'un bleu sombre; des processions de saintes aux vêtements brodés, étincelants de bijoux et de pierreries, s'alignent sur les frises; dans les mosaïques rutilantes des coupoles triomphent les figures majestueuses des apôtres et du Christ; dans les absides où flamboient l'or et la nacre, Justinien et Théodora apparaissent parmi toute la pompe de la majesté impériale. Sans doute c'est d'un art de décadence, l'art des rois Goths et de l'Empire romain agonisant ; c'est somptueux et compliqué comme le cérémonial même de la cour byzantine ; l'art de ce temps ne connut jamais la beauté monumentale d'un ensemble s'enfermant dans le tracé harmonieux des lignes, et plutôt que la beauté, il traduit des notions de faste et de richesse. Pourtant il y a dans la rotonde de Saint-Vital, dans les grandes nefs de Saint-Apollinaire Nuovo et de Saint-Apollinaire in Classe une noblesse de proportions qu'on ne peut méconnaître. Puis ces monuments singuliers sont significatifs de l'époque. Héritier de la tradition antique et pénétré des influences de l'Orient, l'art reflète avec cela toute l'opulence et toute la grossièreté des conquérants ; il est comme eux puéril et barbare, prodigue de couleurs, de métaux et de gemmes; mais de tant de siècles qu'il a traversés il garde, sinon la grandeur, un fini d'exécution parfois d'une délicatesse infinie, dans les chapiteaux à coussinet, les plaques de chancel, les motifs d'ornementation où se fournira l'art héraldique et décoratif du moyen-âge. N'est-ce pas aussi bien le sens défini de l'étude que l'on peut faire des monuments de Ravenne? Non seulement ils suppléent à ceux de Byzance abîmés ou détruits; ils ressuscitent une civilisation qui n'a laissé ailleurs que quelques débris et des décombres, mais ils constituent bien mieux que ceux de Rome — Saint-Paul-Hors-les-Murs, Sainte-Marie-Majeure — trop remaniés, la transition entre le premier art chrétien et celui du Moyen-âge occidental ; la basilique de Saint-Apollinaire in Classe prépare l'église romane. — Du livre de M. Ch. Diehl, il faut dire encore qu'à côté des renseignements précieux qu'il apporte sur les monuments de Ravenne, il contient de très bonnes pages qui évoquent la vie aux différentes époques de son histoire; c'est une œuvre où il a résumé bien des années de travail et d'études et dont on ne saurait trop faire l'éloge. *Ravenne* est un des meilleurs volumes de la collection.

§

Le livre de M. H. Barth sur **Constantinople**, paru pres-

que en même temps et dans la même série, d'une illustration moins bien comprise et d'ailleurs assez incomplète, nous a semblé également moins heureux comme texte, non que l'auteur ait négligé de se fournir de suffisantes indications d'histoire et d'art, mais tout y apparaît pêle-mêle, dans une confusion plutôt déconcertante ; M. Barth a cru avantageux encore d'ajouter à ce qui concerne la ville même l'histoire et la description des lieux circonvoisins, Brousse, Nicomédie, le Bosphore, et avec un sujet déjà si vaste il en arrive souvent à ne pouvoir donner que des notes rapides ou des nomenclatures. Puis il faut convenir que, contrairement à Ravenne, endormie depuis tant de siècles et que son isolement a protégée, Constantinople a subi trop de ravages et de conquêtes pour garder un grand intérêt au point de vue artistique. C'est une ville d'histoire et une ville pittoresque ; ses tableaux multiples, d'un coloris intense, ont toujours fait la joie des orientalistes ; il faut la voir de loin, comme un panorama, flâner dans ce carrefour où se coudoient toutes les races de l'Europe et de l'Asie ; le touriste peut s'amuser à ses types et à ses bicoques, l'archéologue fouiller ses ruines et l'historien imaginer les décors de son passé ; mais de ces décors, il ne reste pour ainsi dire rien ; c'est Sainte-Sophie, odieusement accommodée par les Turcs, quelques églises peu importantes et toutes transformées en mosquées, quelques colonnes marquant la place des édifices détruits, des murailles et des portes croulantes, les vestiges d'un palais que l'on croit celui de Constantin Porphyrogénète. On peut visiter encore deux ou trois mosquées où les influences de l'art byzantin se font du reste curieusement sentir, des tombeaux et le musée dont la pièce la plus importante est le sarcophage en pierre peinte dit d'Alexandre le Grand. C'est à peu près tout et l'on peut revenir. — A la fin du volume de M. H. Barth, on a placé un index qui eût été fort utile dans le désordre de ce récit ; malheureusement, il ne contient par la moitié des choses nécessaires. — On doit regretter encore que, pour toutes ces villes, dont la topographie n'est pas toujours familière aux lecteurs, la libraire Laurens n'ait pas cru devoir donner des plans, — et surtout des plans archéologiques. Rien ne sert mieux à guider, à faire comprendre, et après tout le caractère artistique de la publication n'avait rien à y perdre.

§

Avec le journal de Mme Carlier, **Au milieu des massa-**

cres, nous ne quittons point les Turcs, et la narration des événements auxquels elle fut mêlée avec son mari. consul de France à Sivas, durant l'hiver de 1895, est donnée simplement avec une sobriété de détails, et, chose plus rare encore pour une femme, avec une impartialité dont il faut tenir compte. On nous a longuement apitoyés sur le sort des Arméniens poussés à la révolte par les menées anglaises, pillés et massacrés par la soldatesque du sultan et des bandes fanatiques, et il est à peu près certain qu'on ne saura jamais combien d'atrocités furent alors commises. Rien qu'à Sivas, où le consulat de France les défendit énergiquement, on en tua 1500, on détruisit 300 maisons et 400 échoppes; et Sivas est le vilayet qui compte le moins de victimes; à Orfa on en mentionne 12.000. Mais à côté de la sauvagerie des Turcs que dire de la mauvaise foi, de l'égoïsme féroce, de la rapacité et de la couardise stupide des Arméniens, se laissant assommer avec des bâtons, écraser la tête contre des pierres, tendant le col comme des moutons à l'abattoir. — « Nous avions là cinq cents personnes, dit Mme Carlier; pas une n'était capable de prendre un fusil ! » — Il fallut que le consul et sa femme fissent le coup de feu. — M. Carlier engage Suffi son drogman a s'armer en son absence « puisqu'il représente la France », mais Suffi affolé le supplie de rester. Mon mari hausse les épaules : « Rassurez-vous, Monsieur, ma femme vous défendra. » Les deux évêques, catholique et grégorien, abandonnent leurs ouailles dans l'église et se précipitent au consulat; ils demandent qu'on les sauve, « seulement eux deux ». — Pour récompenser leurs défenseurs, les Arméniens tentèrent de les empoisonner; l'un tira sur M. Carlier espérant faire croire, s'il le tuait, que « c'étaient les Turcs »; ceux des survivants qui avaient encore des provisions les vendaient hors de prix aux Pères de la Mission qui s'étaient donné la charge de nourrir les leurs. — « Ce matin, dit Mme Carlier, des Arméniens m'ont arrêtée dans la rue pour me dire insolemment qu'ils ont appris l'arrivée prochaine de troupes anglaises sur la côte. » — Cependant, au milieu de la tuerie et durant une absence du consul, « passe le vali, très escorté qui en souriant me salue de la main, ses officiers du sabre : « — Comment, Madame, vous avez consenti à ce que le consul s'éloigne? Vous reconnaissez donc que mes Turcs ne sont pas dangereux? » — Et Mme Carlier lui montrant son revolver : — Non, fait-elle, quand on a cela, pas dangereux. — On l'a décorée pour faits de guerre, et certes la croix fut rarement plus humainement méritée. Dans le

Zéitoun et le pays de Van, les Arméniens d'origine caucasienne se défendirent, mais à Sivas, à Orfa, à Erzeroum, à Trébizonde, à Diarbekir, les Turcs avaient beau jeu; ce furent des boucheries, ensuite la famine et le typhus ; les chiens allaient déterrer les cadavres dans les champs et passaient dans les rues avec des débris humains à la gueule. Si peu intéressante que fût la population arménienne, il fallait la protéger, et à Sivas le consulat put sauver près de 5000 personnes. — La diplomatie, pendant ce temps, rédigeait des petits papiers. Elle en rédige encore pour la Macédoine, mais il y a là des gars qui n'ont point froid au ventre et savent que le meilleur, contre le musulman, c'est encore de savoir, comme au temps de saint Louis, « répondre à bonne épée tranchante ».

J'avais réservé de parler du livre de Mme la comtesse de Bozas, **Mon Tour du Monde**, publié chez Plon et qui forme un très bel ouvrage, aux illustrations nombreuses et soignées, concernant l'Inde, le Japon et la Chine. Quelques pages accompagnant des photographies des supplices chinois ou des scènes de la famine dans les provinces hindoues portent toute l'horreur des choses vues et senties. Mme de Bozas donne également des notes assez curieuses sur le Japon. Mais son texte en général offre peu d'intérêt et ce qu'on en peut dire de mieux, c'est qu'il est d'une honnêteté sans prétention.

§

Dernières nouvelles du Vieux-Paris. — On s'est décidé, en creusant rue de Rivoli, au pied de la Colonnade, à retrouver le fossé du Louvre qui ne fut définitivement comblé, pense-t-on, que vers 1840 et qui a été signalé déjà par nombre d'historiens, — même par Balzac dans *La Cousine Bette*. Ce n'est donc point absolument une découverte. Des documents communiqués à la Société que préside M. Ch. Normand, *les Amis des monuments parisiens*, constatent d'ailleurs qu'en 1650 la cour quittait le Louvre pour permettre le nettoyage du fossé qu'emplissaient des détritus de toutes sortes. Ce qui est plus intéressant, c'est que les excavations pratiquées ont permis de reconnaître que l'appareil architectural descendait à 8 m. environ au-dessous du sol actuel. — Il est naturellement question de rétablir le fossé dans son état ancien ; mais il y a là un travail d'aménagement et de voirie qui pourrait bien faire reculer la municipalité. Il ne suffirait pas, en effet, de rendre au fossé sa profondeur ; il y faudrait aussi la largeur et par conséquent sacrifier en grande partie, —

pour ce côté du moins — le quasi-square qui s'étend devant la Colonnade. Toutefois, on donnerait un peu de hauteur à ce monument si écrasé, et notre peu d'enthousiasme pour l'époque nous fait constater avec joie que les architectes qui terminèrent le Vieux-Louvre savaient encore leur métier, et que Claude Perrault n'avait nullement prévu qu'on enterrerait sous des plates-bandes un quart peut-être de la façade qu'il était chargé d'élever. — A propos de ces dégagements, on nous a parlé encore de rétablir l'ancien Parvis Notre-Dame, c'est-à-dire la plate-forme élevée d'environ 2 m. au-dessus des voies environnantes qui s'étendait autrefois devant le portail. Ce parvis, clos de barrières, comportait encore treize marches du côté de l'eau au commencement du XVII[e] siècle : mais par suite de l'élévation du sol qui se produit dans toutes les grandes villes, — à Reims on a trouvé une élévation de 6 à 7 pieds depuis l'époque romaine, à Paris même, des fouilles sur la place de l'Hôtel-de-ville ont indiqué une différence de 7 m. avec le sol primitif de Lutèce, — le parvis ne fut bientôt plus distingué que par la clôture qui en marquait le périmètre. Il serait certes à souhaiter qu'on rende à la cathédrale le soubassement sur lequel les constructeurs du XIII[e] siècle l'avaient placée. Mais quel bouleversement! On pourrait garder une rue de niveau, partant du Petit-Pont et passant devant la caserne de la Cité; l'un conseille une rampe descendant du fond de la place; il en faudrait une autre aboutissant à la porte de l'Hôtel-Dieu. — Cela ferait faire un détour aux fiacres et aux autos qui roulent si bien dans ce désert d'asphalte et il est probable que les choses resteront en l'état. — Il reste à mentionner enfin le *Mémoire* de M. Marius Vachon au sujet d'une inscription à placer dans l'Hôtel-de-Ville en l'honneur du Boccador, architecte italien auquel a été attribué le monument reconstruit en 1874. Il faut le restituer à Pierre Chambiges, auteur déjà de ce joli bâtiment du Louvre où se trouve la galerie d'Apollon, la paternité de l'édifice. — Nous n'avons guère de doute sur ce point, et même on nous permettra de faire remarquer que la trouvaille n'est pas d'hier. L'œuvre de Pierre Chambiges est indiquée jusque dans des manuels populaires, par exemple : *L'histoire de France racontée par les contemporains*, de M. Zeller, publiée en petits volumes au prix modique de 0 fr. 50 il y a bien quinze ans.— Alors ? — Il y a tous les jours des gens, pavés de bonnes intentions, pour lesquels il faut découvrir la lune !

CHARLES MERKI.

QUESTIONS COLONIALES

La fièvre jaune. — Russie et Japon. — Au Maroc. — Guadeloupe. — Bibliographie.

La fièvre jaune. — Fièvre jaune et Grand-Bassam, Côte d'Ivoire et fièvre jaune, — le fléau et le pays sont désormais accouplés pour l'éternité.

Il y a quelque dix ans, lorsque la Côte d'Ivoire vit grandir le nombre des colons français, négociants et traitants, attirés par le commerce des bois et des gommes, Grand-Bassam n'était qu'une modeste agglomération de factoreries occupant une langue de sable stérile et nue située entre des lagunes d'une part, et, d'autre part, la mer (le golfe de Bénin avec sa terrible barre).

Bientôt, l'administration, en mal d'esthétique, planta du côté de la ville européenne une allée de cocotiers et du côté du village noir des buissons de ficus.

Cocotiers et ficus prospérèrent : les cocotiers, notamment, rejoignant leurs têtes, formèrent un dôme d'ombre sous lequel s'allongeait une route faite avec des apports de terre et macadamisée et que le feuillage épais des arbres préservait de l'action destructrice des grandes pluies.

De langue de sable désertique, Grand-Bassam devenait petite ville parée de verdure.

C'était parfait. Un jour, la fièvre jaune éclata, et dès lors, chaque année, le fléau sévit avec rage.

L'assainissement de Bassam fut la question du jour — les moustiques (*baculex* et consorts) furent dénoncés par les médecins comme responsables de tout le mal, les moustiques féroces qui véhiculaient le bacille mortel et qu'attirait vraisemblablement le feuillage épais des cocotiers et des ficus! — une commission spéciale, après maints débats, conclut à la nécessité de raser de suite les arbres maudits. Une armée de nègres se mit à l'œuvre. Cocotiers et ficus ont des racines immenses qui « *tracent* » et cheminent sous terre profondément.

Les ficus furent vaincus et déracinés — les cocotiers résistèrent : les terrassiers improvisés durent se contenter de les « *étêter* » et de couper toutes les feuilles.

L'ancienne allée d'ombre disparut; toute promenade devint impossible ; la moitié des travailleurs mourut d'insolation, et la fièvre jaune, point rebutée, emporta l'autre moitié.

Quant aux moustiques, n'ayant plus de verdure où se

poser, ils attaquèrent les Européens avec une plus grande férocité.

Cette opération avait coûté 60.000 francs et valut au gouverneur des compliments de son ministre.

La fièvre jaune continua de sévir. De 1899 à 1901, 38 Européens sur 40 présents dans la colonie furent fauchés.

Cependant, le service sanitaire ne désespère pas de triompher du fléau : il projette, dit-on, de répandre le pétrole à flots sur la lagune, afin d'empêcher les larves de moustiques de venir, après incubation dans la vase, se métamorphoser en insectes à la surface des eaux. A l'appui de son projet, le service sanitaire cite l'exemple de Cuba qui fut, de cette façon, délivrée de la fièvre jaune. Mais il oublie de nous dire que si la fièvre jaune a disparu de Cuba, cependant, chaque année, un mal étrange se déchaîne qui provoque des vomissements noirs et ressemble à la fièvre jaune comme un frère.

Il oublie également que les cadavres des milliers de poissons et bêtes aquatiques empoisonnés rendent l'atmosphère pestilentielle.

Il oublie enfin qu'à Grand-Bassam, depuis 1820, pas une année ne s'est écoulée sans que de nombreux corps d'Européens fussent enfouis dans le sol, qui constitue ainsi un charnier putride. Il est impossible, à quelque endroit que ce soit, de creuser la terre sans mettre à jour des ossements et sans laisser se dégager des émanations de mort.

Un seul remède s'imposerait, radical : raser cette ville, arroser les décombres de pétrole et les incendier, et transférer le siège du gouvernement un peu plus loin. Cela coûterait un million.

Un chemin de fer en ce moment est projeté qui coûtera dix millions. Qu'on prélève sur cette somme le million nécessaire. Il n'y aura plus, de la sorte, que neuf millions perdus.

Ah ! que n'envoie-t-on, là-bas, pour combler les marigots et tuer les moustiques, tous les nietzschéens manqués, en mal de volonté d'impuissance, et tous les professeurs d'énergie nationale..... en chambre !

Russie et Japon. — Revues et quotidiens nous entretiennent depuis plusieurs mois d'un conflit imminent entre la Russie et le Japon. C'est une excellente matière à copie que les sourdes menées du colosse moscovite et les provocations ardentes du nationalisme japonais. Je n'en userai pas. Il est seulement intéressant de dire, au cas d'une lutte en Extrême-

Orient, les ressources éventuelles de l'Indo-Chine française au point de vue militaire.

Nous avons deux cuirassés, là-bas, dont l'un ne pourrait tenir la mer faute d'équipage.

L'arsenal de Saïgon n'a pas 10.000 tonnes de charbon. La défense fixe est nulle. La baie d'Along est mal protégée. Les contingents terrestres sont de 50.000 hommes sur lesquels on peut escompter un déchet de 70 p. 100, si l'on songe que ce déchet est prévu de 33 p. 100 pour les armées européennes.....

Tel est le bilan, sans pessimisme.

Mais j'oubliais que la conférence de La Haye.........

Au Maroc. — Les querelles se sont apaisées. Le Maghzen annonce périodiquement la mort du prétendant. — Un marchand de cigarettes d'Alger, M. Bastos, a offert au sultan de couvrir personnellement un emprunt de 20 millions — un député prépare un rapport, et une correspondance de Tanger nous apprend que les Maures, à qui le commandant Jaurès a arraché les malheureux marins du « *Frasquita* », sont très mécontents :

« *On nous a volé nos prisonniers !* » ont-ils déclaré.

Guadeloupe. — Aux grands maux, les grands remèdes. La Guadeloupe est menacée d'une faillite prochaine. Le Ministère des Colonies a nommé aussitôt une commission « chargée de rechercher les remèdes à apporter à la crise économique de l'île ».

Cet énoncé, plein de magnificence et de concision, se passe de commentaires.

Bibliographie. — Je suis fort en retard pour le compte-rendu des livres. Il en paraît tant et si peu d'intéressants ! Puis la plupart sont spéciaux — la colonisation n'a pas encore inspiré d'œuvre générale — quelques essais ont été tentés, mais leur dogmatisme leur enlève toute valeur ; tous ces ouvrages ne nous apportent que des documents, souvent connus, et ces documents, en l'absence de toute forme, de toute image, ne prouvent pas grand'chose.

— Rachilde en décembre dernier a parlé du roman de Ferdinand Duchêne : **France nouvelle.** Je n'ai à m'en occuper qu'au point de vue colonial : l'auteur, avec une louable impartialité, donne un vivant tableau des mœurs des colons algériens, et son ouvrage emprunte à un commentaire serré du Koran une réelle puissance et une allure sévère et implacable.

La conclusion est optimiste — serait-elle pire, nous pourrions, avec le farouche Lounès, dire : « C'était écrit! »

Dans **Au pays de la fièvre,** M. Jean Darricarère, ex-aide-major du régiment d'Algérie, raconte ses impressions de la campagne de Madagascar. Ce sujet, bien qu'ancien, est toujours actuel, et l'inscription placée en tête du livre : « 14 tués, 97 blessés, 8000 morts, tel est le prix de l'expédition de 1895, » est la meilleure synthèse de l'ouvrage.

— M. Jean Darcy, avec **Cent années de rivalité coloniale**, expose les luttes de la France et de l'Angleterre en Afrique depuis un siècle. C'est l'histoire de l' « entente cordiale » solidement établie par un homme qui a su étudier et surtout utiliser les archives diplomatiques. Les questions algérienne et tunisienne notamment sont traitées à fond, et la partie de l'ouvrage qui relate nos efforts au Niger et au Congo est pleine d'intérêts.

Cette première partie nous fait désirer l'apparition prochaine de la seconde, qui montrera les phases de la lutte entre la France et l'Angleterre, sur un champ non moins vaste : le continent asiatique.

— De M. Neton, **l'Indo-Chine et son avenir économique**, ouvrage bâclé par un colonial improvisé, prétentieux et sans valeur.

— La publication des ouvrages de M. Pavie sur l'Indo-Chine se continue avec un atlas assez complet de notre possession d'Extrême-Orient. Les cartes, suffisamment claires, et de petit format, sont maniables et constituent pour l'étude de ces régions un excellent document. A examiner surtout celle de ces cartes qui donne la configuration du Cambodge et du bas Laos et de la frontière contestée avec le Siam.

— Un député, M. Dubief, après de longues années de médecine, s'est fait une spécialité de colonial. Néophyte, il est ardent, et le rapport qu'il a déposé à la Chambre des Députés sur le budget des colonies est un véritable monument de 364 pages.

Critiquer ce rapport serait long et oiseux. Disons simplement qu'à côté d'une partie militaire, excellemment traitée, il comporte d'interminables digressions évangéliques et humanitaires qui prouvent, sans qu'il soit besoin d'autre document, que leur auteur n'a jamais vu la moindre colonie.

De l'ouvrage, je ne veux retenir que ces lignes écrites en 1899, par M. Médard Béraud, que M. Dubief déclare « stupides » et que moi je tiens pour remarquables :

« Une mesure politique dont nous n'avons pas calculé la portée sociale en Afrique, c'est la proclamation de la liberté du noir.

« En décrétant, dans nos colonies de l'ouest-africain, la suppression de l'esclavage, nous avons pris une mesure imprudente, dangereuse peut-être, mais tout au moins inutile et certainement prématurée, nous avons accompli un acte aussi mauvais pour le noir que pour nous-mêmes.

« Quand on conduit les noirs, on s'aperçoit bien vite qu'il faut employer les mêmes procédés que ceux qui sont en usage avec les enfants.

« N'exige-t-on pas de ceux-ci une certaine somme de travail et d'obéissance? Ne leur inflige-t-on pas des punitions proportionnées à leurs manquements? Ces punitions ne vont-elles pas parfois, si la mesure devient nécessaire, jusqu'à provoquer des peines corporelles?

« La libération des noirs, posée en principe, ne devait être effectuée qu'à titre individuel et vis-à-vis seulement de ceux qui donneraient la preuve qu'ils en apprécient la valeur et en comprennent la responsabilité. »

Il est regrettable que M. Médard-Béraud ait peu écrit sur les colonies. Il s'est contenté d'y travailler pendant trente années.

Cela vaut mieux, peut-être.

— Un autre député, M. de Pressensé, non moins évangéliquement, a, dans son rapport sur le budget du ministre des Affaires étrangères, prêché l'oubli des injures en général et de l'Alsace-Lorraine en particulier. Je n'y vois, pour ma part, aucun inconvénient. Cela a le mérite de la franchise, tout au moins, et cela vaut bien les lignes suivantes par lesquelles M. Maurice Barrès, cité par M. Henri Albert dans la **Renaissance latine** du 15 octobre dernier, expose ce qu'il considère comme le devoir impératif de l'Alsace nouvelle :

« Je ne vous demande point d'agir, mais seulement de vivre. Je ne vous demande même point de protester, mais naturellement chacune de vos respirations sera une respiration rythmée par deux siècles d'accord avec le cœur français. Demeurez un caillou de France sous la botte de l'envahisseur. Subissez l'inévitable et maintenez ce qui ne meurt pas. »

« Demeurez un caillou ! » il a d'exquises consolations le père des *Amitiés françaises!* — et quel jargon!

— Dans la **Paix latine**, M. Hanotaux, toujours incons-

cient et fécond, parle longuement de l'Islam — Richelieu ne suffit plus à ce grand historien. Il s'attaque à Mahomet. Ce nouvel ouvrage n'atteint pourtant point à la splendeur des études consacrées au *Choix d'une carrière,* études que M. Carnegie vient de reprendre incidemment dans l' « Empire des Affaires » ou la *Recette du milliard.* Ah ! si les grands « trusters » d'outre-mer s'engagent dans la littérature, i's vont perdre de leur prestige. Ils avaient Paul Bourget, n'était-ce pas assez ?

— La **Revue politique et parlementaire** du 10 novembre dernier a publié un intéressant article de M. Etienne sur le Congo et l'acte général de Berlin. A ce sujet, et plus spécialement en ce qui concerne les attaques de la presse anglaise contre le Congo belge, il est intéressant de constater qu'il y a beaucoup d'imbéciles en Angleterre. J'appelle imbéciles les gens qui mêlent sans cesse le leitmotiv « humanité » aux questions pratiques et qui reprochent au roi Léopold de bien « exploiter » son Congo, attirant ainsi à la minorité intelgente de leurs concitoyens, à la tête de laquelle je place M. Chamberlain, des injures bien méritées au sujet des sévices britanniques à la Côte d'Or.

— Dans le numéro de décembre de la même revue, j'ai relevé un article documenté de M. Arthur Giraut sur l'armée coloniale, clair exposé d'une question très actuelle — et ardue.

— M. Etienne Lamy a publié des pages curieuses sur les **Missions catholiques françaises au XIXe siècle.** C'est, dans une langue superbe, l'histoire de l'effort catholique dans les pays lointains.

Œuvre partiale, sans doute, mais riche de faits et d'idées, et qui pourrait faire douter de l'assertion émise par M. Jules de Gaultier au sujet de la non-virulence actuelle du catholicisme.

— Dans l'**Afrique nouvelle,** M. E. Descamps, sénateur, professeur de droit des gens à l'Université de Louvain, membre du tribunal d'arbitrage de la Haye, expose toutes les questions diplomatiques et légales qui touchent au Congo belge. — A rapprocher de l'article précité de M. Etienne.

— La **Revue coloniale,** sur des questions voisines, a publié une traduction d'un ouvrage anglais *Problèmes de l'Ouest africain* de M. Edmond Morel. Cet ouvrage renferme des passages suggestifs sur la traite et l'esclavage domestique à la Côte occidentale d'Afrique.

— Le bulletin du Comité de l'Afrique française a publié une traduction du **Voyage au Ouadaï** du docteur Nachtigal. M. Joost van Vollenhoven a fait là une traduction élégante et précise en même temps d'une œuvre à tous points de vue remarquable.

— Enfin, et pour mémoire, je citerai la liste des études illustrées publiées par la **Dépêche coloniale**, ces derniers mois, et qui sont d'excellentes contributions à l'étude des questions coloniales : *le Maroc ; — les voies de communication en Guinée française ; — la pêche dans les colonies ; — l'art indigène à la Côte d'Ivoire ; — la Mauritanie saharienne ! — l'agriculture à Madagascar ; — l'administration pénitentiaire coloniale ; — le Nil français.*

CARL SIGER.

LES JOURNAUX

Les Célibataires (*Le Journal*, 11 janvier). — *La Diane* de Houdon (*Le Journal*, 3 janvier). — La Morale naturelle (*Mon Dimanche*, 17 janvier). — *Le Sahara*, n° 1.

Le Dr Toulouse, qui se fit connaître du public par une étude psycho-physiologique sur M. Emile Zola, donne depuis quelque temps d'intéressants articles au *Journal*. Voici, par exemple, la question des *Célibataires*. Certains proposent de les frapper d'un impôt, espérant que, pour l'esquiver, ils se marieront. Naïveté, car les hommes ne se marieront pas, ou parce qu'ils ne le peuvent, ou parce qu'ils ne le veulent. Contre le premier cas, rien à faire; contre le second, peu de chose. Quelle est, se demande M. Toulouse, la valeur matrimoniale de ces célibataires? Il la soupçonne fort médiocre, croit qu'ils sont encore plus utiles à la société en ne faisant pas d'enfants qu'en se livrant à la procréation, non pas intensive, au vœu de M. Piot (un célibataire ironique), mais la plus modérée.

« Nous savons, dit le Dr Toulouse, par l'observation commune, que tous les gens fortement tarés sont maintenus dans le célibat par l'impossibilité de contracter mariage. Le simple jeu de la sélection sexuelle emplit donc les cadres célibataires de tous les malheureux, infirmes et malformés, idiots et malades incurables, tous sujets matrimoniaux de choix inférieur. Certes, le célibat contient d'autres individus réellement supérieurs au point de vue de l'organisation physique et mentale, mais égoïstes ou ambitieux et préférant aux charges du ménage les commodités des unions libres de tout engagement à

long terme ; toutefois le groupe comprend forcément les déchets de la race, qui diminuent déjà considérablement la valeur de l'ensemble.

» Parmi les autres, en apparence bien portants et capables, combien ont des défectuosités du corps et de l'esprit qui les ont écartés du mariage ! Le médecin est à même de l'évaluer. J'en connais qui s'abstiennent parce qu'ils se savent atteints de maladies cachées, de tares secrètes plus ou moins dangereuses dans le ménage : d'autres ont conscience d'avoir une résistance trop faible au travail et n'osent pas affronter la lutte pour la vie d'une famille. Si même l'on ne considère que les caractères intellectuels, on peut constater chez les célibataires attardés une réelle diminution des qualités d'altruisme ou tout au moins d'énergie et d'initiative. Le mariage est une institution critiquable pour la quasi-pérennité de l'engagement ; mais c'est par cela même qu'il constitue une pierre de touche pour ceux qui l'acceptent ou qui le fuient.

» Restons sur le terrain physiologique, puisque ce qui nous importe c'est de connaître les qualités des célibataires pour la fonction de l'espèce. Nous avons vu que la valeur totale du groupe devait être considérablement diminuée par l'existence d'éléments réellement défectueux ; — et l'on ne peut pas ne pas considérer le groupe dans son ensemble, quand il s'agit d'établir des mesures fiscales susceptibles de retentissements généraux.

» Y a-t-il des moyens de jauger cette masse sociale, d'en déterminer la valeur par des moyens plus précis que par de simples appréciations ?

» Les célibataires pris en masse sont bien moins résistants que les mariés, ainsi que le montre un tableau dressé par le docteur Jacques Bertillon dans sa *Statistique administrative*. A chaque âge — sauf avant 20 ans — les hommes célibataires fournissent plus de décès que les mariés...

» Il ne faudrait cependant pas croire que cette infériorité physiologique et morale des célibataires est tout entière due à un état organique défectueux. Le mariage exerce, par son existence plus régulière et plus sobre, une action préservatrice à l'égard de toutes les déchéances. Et ce qui le prouve c'est que, lorsque le lien conjugal a été brisé par la mort ou par le divorce, les mêmes individus, qui dans le mariage étaient plus protégés, deviennent plus vulnérables et se rapprochent des célibataires. Mais c'est aussi que la rupture de l'association conjugale apporte pour la plupart un surcroît de

besogne ou une gêne d'argent. A ce point de vue, les veufs ressemblent aux retraités, qui, d'après Legrand du Saulle, meurent en grand nombre au cours de la première année de repos. La cessation d'habitudes quotidiennes est une cause de perturbations profondes et pernicieuses dans la vie d'un individu... »

L'auteur conclut ainsi :

« Ainsi donc cette masse d'abstentionnistes — les célibataires — est certainement viciée dans beaucoup de ses parties et reste dans son ensemble pour le moins sujette à caution. Et c'est vers eux que tous les réformateurs tournent les yeux pour leur demander aide dans la fonction de la repopulation. Ces économistes rappellent beaucoup les politiciens qui, avant un scrutin, supputent ce que peut valoir le bloc de non-votants. Chaque parti les enrégimente dans ses rangs, d'autant plus aisément que, par définition, ils ne manifestent de préférences personnelles dans aucun sens.

» Que pourrait bien faire — si on les poussait à bout — ce bloc de célibataires? Je crains bien que leur besogne ne serait pas de nature à satisfaire beaucoup ceux qui les y auraient engagés. S'ils venaient accroître — et ce seraient peut-être les plus pauvres, les plus déshérités qui, comme il est de règle dans la natalité, répondraient les premiers à la sollicitation — nos charges d'assistance par la procréation d'êtres tarés, infirmes, arriérés ou seulement vicieux ! Je vois bien que c'est une chance à courir; mais je ne sens nullement la nécessité de la courir en ce moment. Car enfin ou toutes ces taxes n'auront aucun effet sur la dépopulation — et il ne faut pas les établir, car elles sont au fond vexatoires et attentatoires à la la liberté de l'individu — ou elles sont réellement capables de pousser à l'action les hésitants. Dans ce cas, il y a lieu de se demander s'ils ne seront pas plus dangereux en agissant qu'en s'abstenant. A moi médecin, ce bloc des célibataires — considéré dans son ensemble — me paraît très suspect ; et il faudrait l'examiner encore de plus près pour savoir si sa valeur est positive ou négative. »

Il y aurait à faire une observation supplémentaire. Elle tient dans cet aphorisme parisien — et humain : « Il n'y a pas de célibataires. »

§

On connaît la question. La *Diane* de Houdon est-elle con-

forme au modèle original du statuaire ? N'a-t-elle pas été « angélisée » par des moralistes stupides ?

Houdon avait modelé une femme complète, comme c'est l'usage pour les statues d'hommes : or le bronze du Louvre est asexué. De là dans *l'Intermédiaire*, dans *l'Eclair*, enfin dans *le Journal*, toutes sortes de réflexions historiques ou philosophiques.

Dans *le Journal* M. Pierre Louys nous dit, à propos des statues féminines ratissées, épilées et neutralisées :

« A une coutume si singulière, on a cherché des antécédents qui l'expliquassent.

» Car il s'agit d'une tradition, cela est bien entendu. Si l'art venait de naître, nous adopterions sur ce point un principe conforme à l'idéologie de la vie contemporaine, et nettement opposé au précédent.

» Cette tradition, certains ont cru pouvoir en fixer l'origine chez les Grecs, de qui notre art descend et s'inspire. Rares, il est vrai, sont les Aphrodites sexuées : cela tient d'abord à ce que les Grecs représentaient volontiers la déesse dans une attitude naturellement chaste, qui dissimulait la difficulté par un certain recul et une inclinaison ; mais il s'en faut que la règle ait été générale, comme le croyait Quatremère de Quincy, et qu'une Aphrodite au corps droit soit toujours incomplètement femme. Jamais les Athéniens n'ont légiféré sur cette question. Les Lacédémoniens eux-mêmes se permettaient d'être exacts : on conserve au musée de Sparte, dans la salle de gauche, près de la porte, une figure de grandeur naturelle qui en est un bel exemple. Ailleurs, une statue de premier ordre et de la meilleure époque grecque, dont nous possédons une excellente réplique alexandrine — la femme nue vulgairement appelée la *Vénus de l'Esquilin* — suffirait de nos jours à disculper Houdon. Sa vérité anatomique est éclatante.

» Et combien de statues analogues ont été brisées au marteau par le vandalisme chrétien ! Si les Vénus pudiques étaient décapitées, que ne faisait-on pas des autres ! Celles de ces dernières qui nous sont parvenues sont presques toutes archaïques parce que la terre de l'oubli les recouvrait déjà et les protégeait à l'époque où les Polyeuctes massacraient les déesses jusque sur les autels. Les vases et les statuettes de terre que nous retrouvons dans les tombes inviolées nous laissent un meilleur témoignage, plus fidèle et plus complet,

de ce que permit l'art grec depuis son origine jusqu'à son déclin.

» Non, la loi dont nous parlons ne s'est pas imposée en Grèce. Elle n'appartient pas davantage aux deux autres grands pays qui pourraient partager avec elle l'honneur d'avoir créé une esthétique humaine, et qui se rapprochent à travers les âges par la perfection de leur goût : je veux dire l'Egypte et le Japon. A Memphis pas plus qu'à Yeddo, nul n'a jamais eu la pensée de mutiler une femme nue, comme osent le faire nos contemporains.

» De même les primitifs de toutes les écoles européennes ignoraient cette altération que leur public n'eût pas comprise. On sculptait des *Eves* naturelles aux portails des cathédrales. Sainte Marie l'Egyptienne était peinte sans détour sur les plus vieux vitraux des églises de Paris et sur les miniatures pieuses des livres d'heures, en regard d'une prière ou d'un évangile. Les cuivres du moyen âge, les bois anciens, les ivoires, puis, au seizième siècle, les faïences décorées, les estampes de toutes sortes et de tous pays, certaines statuettes et peintures, témoignent de la même liberté. La Renaissance allemande, loin de réagir, pose cette tolérance en principe. Dürer l'applique dans son enseignement. Son ami Peter Vischer sculpte une *Vénus* qui est toujours exposée en Allemagne et qui devance de deux siècles « l'innovation » de Houdon. Nous exposons nous-même au Louvre une *Pandore,* une *Maternité,* qui appartiennent à la même école, et qui, pour être sexuées, ne sont nullement licencieuses.

» Un art entre tous gardait le privilège de la sincérité dans le détail des figures nues : la gravure. On peut affirmer que, depuis l'invention de l'estampe jusqu'au dix-neuvième siècle, la majorité des graveurs fut hostile à toute suppression. Le chef-d'œuvre de l'invention décorative sous le règne de Fontainebleau, le *Livre de la Conqueste de la Toison d'Or*, par René Boyvin et Léonard Thiry, pourrait illustrer le sujet à toutes ses pages s'il en était besoin. Encore, en 1609 et en 1617, lorsqu'il s'agit d'élever à la poésie française un monument définitif en publiant les œuvres complètes de Ronsard, le graveur du frontispice, Léonard Gautier, burine sous le buste du poète une grande Naïade debout, dont l'exacte nudité ne sera couverte que plus tard, par une retouche dont il faut retenir la date : 1623. C'est la date du Procès des Satyriques. — Pendant deux siècles, les graveurs vont protester contre une rigueur nouvelle qui trouble évidemment leurs traditions.

particulières. Certains vendront sous le manteau leurs estampes nues, plutôt que de les altérer. D'autres tireront pour eux et pour leurs amis un état découvert de chaque planche, un état « avant la draperie », selon la coutume du dix-huitième siècle. — Mais la rigueur ne se relâchera point, et elle n'a pas encore disparu après deux cent quatre-vingts ans. 1623 est une date de démarcation très nette entre la liberté du nu féminin et sa contrainte. »

Cette coutume ridicule est une des conséquences de la grande réaction chrétienne du dix-septième siècle : elle coïncide avec le triomphe moral du protestantisme, qui fut consacré par le Concile de Trente. Par là-dessus est venu l'idéalisme sentimental des Allemands et leurs divagations sur la beauté en soi. Il est fâcheux de ne pas pouvoir dissocier les idées, mais plus fâcheux encore de les dissocier mal à propos. Quelle valeur peut bien avoir la beauté féminine dissociée de l'idée sexuelle ?

§

Mon Dimanche, la célèbre revue populaire, publie, d'après un journal américain, la fantaisie suivante, qui n'est pas sans valeur philosophique :

» Lorsque le célèbre professeur de philosophie Newmann eut conçu le projet d'établir une morale basée sur les seules inspirations de l'instinct, il partit d'abord pour l'Afrique. Son but était d'y étudier sa « morale purement naturelle » chez des tribus nègres encore « vierges » de toute civilisation.

» Pendant ce voyage, Newmann s'égara dans un désert où il eut cruellement à souffrir du manque d'eau. Finalement, il tomba à terre épuisé de fatigue et de soif. Un nègre qui vint à passer le releva doucement et lui donna à boire l'eau d'une outre qu'il portait sur ses épaules.

» Newmann, réconforté, put accompagner son sauveur jusqu'à un petit village nègre.

» Là, celui qu'il bénissait déjà comme l'incarnation du bon Samaritain lui donna une hutte à part et s'empressa de lui servir en quantité des bananes, des noix de coco, des dattes, du gibier et de l'hydromel.

» Alors le philosophe, pensant tout ému aux merveilles de la morale naturelle, dit à son hôte :

» — Mon fils, dis-moi qui t'a inspiré d'avoir ainsi pitié et de recueillir un pauvre voyageur mourant ? Est-ce le fétichis-

me de la tribu qui te l'a conseillé ; ou bien as-tu simplement suivi l'inspiration spontanée de ton bon cœur ?...

» Le noir ne répondit rien...

» Le lendemain matin, le pauvre philosophe, embroché comme un poulet, grillait sur un grand feu, tandis que le bon nègre, suivant encore la morale naturelle, tournait la broche avec une impatience gourmande.

» Le philosophe fut croqué à belles dents par celui qui l'avait recueilli et sauvé la veille. »

§

Tous les journaux s'y sont laissé prendre. Ils ont cité sérieusement des extraits du *Sahara*, organe officiel de l'empire de M. Lebaudy. Ce journal est un simple canard.

R. DE BURY.

LES THÉATRES

Comédie-Française : *Le Dédale*, pièce en cinq actes, de M. Paul Hervieu (19 décembre). — Vaudeville : *Frère Jacques*, comédie en quatre actes, de MM. Henry Bernstein et Pierre Veber (6 janvier). — Théatre Victor-Hugo : *Le Droit des Vierges*, comédie dramatique en trois actes, de M. Paul-Hyacinthe Loyson ; *le Porteur de dépêches*, comédie en un acte, en vers, de M. Raoul Lefebvre (15 janvier).

Il arrive souvent qu'on ignore la vraie nature de ses sentiments et de ses passions : on croit haïr, et l'on aime ; on se dit qu'on ne pardonnera jamais une injure qu'on juge mortelle, et il suffit qu'on revoie l'insulteur pour qu'on lui tende la main. Ces erreurs sont funestes pour le bonheur des hommes ; mais elles ne les conduiraient peut-être pas au mal irréparable, si l'on faisait meilleur marché des coutumes et des convenances, et si la vie n'était pas enserrée dans l'inextricable réseau des lois civiles et religieuses. Ces lois, ces coutumes, ces convenances sont des armes cruelles que les hommes ont forgées contre eux-mêmes ; elles ne font qu'exalter les passions ; loin de réfréner nos instincts de sauvagerie, elles les exaspèrent, et elles nous conduisent peu à peu au désespoir farouche et à la mort.

Telle est, je crois, la thèse tragique que M. Paul Hervieu a voulu illustrer par **le Dédale**. Il l'a fait avec une noble énergie et avec une impitoyable rigueur, à son ordinaire, et sans recourir à d'inutiles ornements ni ménager jamais, par une sensibilité mesquine, la susceptibilité des spectateurs.

L'aventure de Marianne Vilard-Duval est tragique. Elle a épousé Max de Pogis, qu'elle aimait. Max de Pogis l'a trompée. Elle n'a pas voulu pardonner. Une séparation, bientôt convertie en divorce, a été prononcée entre Max et Marianne. Max s'est remarié; il a épousé sa maîtresse. Marianne a rencontré un honnête homme, Guillaume Le Brueil, qui lui manifeste une ardente affection. Marianne comprend que, par la faute d'un autre, toute sa vie ne doit pas être perdue, et, malgré sa mère, stricte catholique, elle épouse Guillaume.

Mais un triste accident la remet en présence de Max. L'enfant né de leur mariage tombe malade au moment où il séjourne dans le château paternel. Marianne est accourue. Elle et Max ont donné à l'enfant des soins communs. Il est sauvé, maintenant. Mais Max, devenu veuf, d'ailleurs, a senti qu'il aimait toujours Marianne; Marianne s'est devinée reprise par l'amour ancien. Entre Max et Marianne, il n'y a eu qu'un malentendu sentimental. Il est dissipé, maintenant. Et la malheureuse femme ne résiste pas aux prières fougueuses de l'homme qui la désire éperdument.

Tout le troisième acte du *Dédale* est d'une force incontestable. Les scènes s'y succèdent, rapides, émouvantes, passionnées, et il faut louer hautement M. Hervieu de n'y avoir jamais faibli, et de n'avoir jamais cherché à adoucir la rudesse des situations.

Voici la pauvre Marianne rejetée dans la vie. Que fera-t-elle? Elle est en proie aux plus cruels remords. Et ce n'est pas son père, ancien magistrat, plein de scrupules légaux, ni sa mère, pleine de scrupules religieux, qui peuvent la consoler, ni lui donner de justes conseils. Elle va, un peu au hasard, ne voulant revoir aucun des deux hommes à qui elle est liée, triste, malheureuse, — égarée dans l'affreux dédale des lois, des convenances et des coutumes.

Et les deux hommes, aussi, sont malheureux. Ils se haïssent, et, quand ils se rencontrent, leur rencontre est mortelle.

Marianne, du moins, se vouera toute à son fils. Elle oubliera peut-être les deux hommes dont elle a fait le malheur, dont elle a causé la mort. Mais, quoi qu'elle fasse, elle n'aura pas connu tout le bonheur; elle aura vécu dans de constantes entraves, elle n'aura pas eu la vie libre, la vie féconde, la vie vraie qu'un être humain est en droit d'exiger. Et cela, parce qu'il lui est arrivé de se tromper sur ses propres sentiments, et que les législateurs religieux, civils et mondains n'admettent pas cet ordre d'erreurs.

Le dénouement du *Dédale* est d'une haute logique. Il fallait, pour que nous vissions toute la pensée de M. Paul Hervieu, que mourussent les deux hommes par qui s'est égarée la vie de Marianne, et dont Marianne a perdu le bonheur. M. Paul Hervieu n'a jamais reculé devant l'horreur des dénouements funestes, et il me semblerait étrange qu'on l'en blâmât.

Le Dédale est joué peut-être avec un peu de lenteur, aux premiers actes surtout. Ce sont Mmes Bartet et Pierson, MM. Le Bargy et Paul Mounet, qui en tiennent les principaux rôles.

Il y a de l'esprit dans **Frère Jacques**, et il y a de la délicatesse. MM. Henry Bernstein et Pierre Veber ont fait la gageure de dénouer gaiement une aventure qui, contée par des auteurs moins avisés, eût pu devenir assez sombre, ou très burlesque. *Frère Jacques* reste une comédie d'une constante élégance, dont le dialogue est vif, et où défilent des personnages divertissants. On y voit un marquis ruiné, joueur, semble-t-il, assez peu scrupuleux, mais d'une tenue parfaite et d'une grâce raide, et toute aristocratique. On y voit une jeune Américaine romanesque ; on y voit une tante de l'héroïne, femme excellente qui a la gaffe fréquente, mais parfois heureuse. Les auteurs ont dû s'amuser eux-mêmes en écrivant leur pièce. Et l'étude sentimentale qui donne prétexte à la comédie, étude un peu ténue, est loin d'être sans charme.

C'est avec beaucoup d'agrément qu'est joué *Frère Jacques*. M. Tarride est au-dessus de tout éloge. Et il est très heureusement entouré par Mme Jeanne Thomassin, Marie Magnier, Andrée Méry, Cécile Caron, Jeanne Bernou, par MM. Lérand Numa, Baron fils.

A. FERDINAND HEROLD.

Au théâtre Victor-Hugo, **le Droit des Vierges**, de M. Paul-Hyacinthe Loyson : une petit oie blanche qui se révolte, elle pure, des « initiations » répétées que n'a point méprisées son mari, un romancier mondain, peut-être psycho-chrétien, dont le passé fut très agité ; quelque chose dans le genre de Paul Bourget... Et naturellement il nous arrive désabusé, assoiffé de candeur et de moralisme. A côté de ce mariage malheureux, où la femme, bien que possédée toutes les nuits, est encore vierge *(sic)*, quoique « vipère lascive » (le mot a eu un

succès fou), nous voyons se dérouler l'heureuse idylle d'une Canadienne et d'un beau mâle, d'ailleurs à peine entrevu. L'auteur veut dire, sans doute, qu'il faudrait que nous soyons aussi purs que nos fiancées; mais, franchement, pour longtemps encore, les maris martyrs, je crois, seront plus nombreux que les maris vierges. — M. Loyson aurait peut-être eu plus de succès en conseillant aux fiancées d'être aussi impures que leurs futurs. — Çà et là de belles scènes, notamment la scène de séduction, où Saga, la femme du beau mâle, ne manque pas de sagacité. Cette pièce est pavée de bonnes intentions. L'Enfer aussi.

Très bonne interprétation; mise en scène scrupuleuse. M. Bour, dont nul plus que nous n'admire le talent, devrait bien, lui qui compose admirablement les rôles de vieillards ou de comiques, attendre l'âge des jeunes premiers des Français pour jouer les jeunes hommes. M. Bernard a été plein d'entrain et de verve, et du reste fort applaudi.

Il y avait au théâtre Victor-Hugo, à la mode romaine, un baisser de rideau, **le Porteur de dépêches**. Les spectateurs devaient sans doute féliciter M. Loyson dans les coulisses; en tout cas, il n'en restait que douze dans la salle. (Dernier métropolitain, minuit un quart.)

CHARLES DERENNES.

MUSIQUE

Mlle Bl. Selva et Bach à la *Schola*. — Opéra-Comique: *la Reine Fiammette*, conte dramatique de M. C. Mendès de M. X. Leroux. — Théâtre de la Gaieté: *Messaline*, tragédie lyrique de MM. Arm. Sylvestre et E. Morand, musique de M. I. de Lara. — Deux concerts.

Il se passe en ce moment et depuis presque deux mois à la *Schola* une chose, je crois, sans exemple à beaucoup d'égards. Une jeune fille, tout juste majeure selon la loi, a entrepris la tâche écrasante d'y faire entendre l'œuvre de piano complet de J.-S. Bach. N'en cherchez point la nouvelle ou les échos dans les journaux à six pages : il ne s'agit pas d'un virtuose exotique, roublard et chevelu. L'événement fut résolu sans réclame, sans « prière d'insérer », avec la noble simplicité habituelle en ce sanctuaire de l'art pur qu'est devenue la petite salle de la rue Saint-Jacques, et il s'accomplit peu à peu, pour la joie et la stupéfaction émerveillée des auditeurs. Tous les mardis soir, l'audacieuse tourne quelques pages de

l'in-folio cabalistique, où Wagner avait lu « le secret de la nature et du monde », et dévoile le mystère de ses runes, un invraisemblable mystère d'inépuisable beauté. Mlle Blanche Selva est bien probablement la première qui ait réussi à faire bisser une fugue par un public parisien, mais ce résultat peu banal apparaît, en somme, surtout à l'éloge du dit public, et il serait presque ridicule de mesurer un tel art à son succès. Il n'y a pas très longtemps qu'on sait le nom de Mlle Selva. Ses débuts furent sensationnels. Elle s'est révélée depuis une grande artiste, autant pour les aspirations que dénoncent ses programmes que par une interprétation où son extrême jeunesse induit à reconnaître l'effet d'une génialité naturelle et rare. Après avoir entendu Mlle Selva jouer *Prélude, Aria et Finale* de Franck à la Nationale, on ne peut pas plus l'oublier qu'imaginer la possibilité d'un autre ou plus absolu idéal. Ces petites mains de femme possèdent et dispensent à la fois la suprême délicatesse et la force irrésistible ; en leur maîtrise, s'exprime une âme qui vibre et qui comprend. C'est un captivant spectacle que celui de l'artiste aux prises avec Bach. Le jeune visage est devenu sérieux ; les sourcils froncés sous le front volontaire semblent tendre l'arc de la pensée ; le regard accuse l'effort qui dompte et gouverne la sensibilité exaspérée. En décidant de parcourir jusqu'au bout la route jalonnée par un prodigieux génie, Mlle Selva n'a pas trop présumé de soi-même. Elle fouille sans embarras l'organique complexité de cette polyphonie lointaine, en pénètre la profondeur, ou découvre la grâce inopinée de ses savantes arabesques. C'est un guide enthousiaste et sûr. En la suivant, on croit marcher vers l'horizon dans une allée bordée de chefs-d'œuvre ; et toujours l'horizon se recule tandis que de nouveaux chefs-d'œuvre surgissent, déroulant sans fin leur chemin de gloire. C'est une belle promenade. A la faire avec Mlle Selva, si bien qu'on connaisse Bach, on se figure en avoir à peine, jusque-là, soupçonné la grandeur. On assiste à la successive et gigantesque genèse d'un univers organisé. Ce fut un rude génie, cet Allemand ardent, bourru, loyal, irascible et bon, qui fit vingt enfants à deux femmes et assez de musique pour remplir quarante-quatre gros volumes. Il y avait, sous sa perruque, un cerveau de créateur de mondes. L'insouciant démiurge les baptisait sans prétention : il appela l'un d'eux *le Clavecin bien tempéré*. Ne nous fions pas à la couverture. C'est bien un monde qu'elle recouvre ; un monde où l'innombrable voix des êtres et des choses chante dans les

préludes, où tout une Iliade déploie, dans les fugues, ses cortèges et ses combats. La puissance évocatrice des sons est singulière et volontiers favorable aux divagations. Mais il est curieux que cette œuvre quasi-didactique demeure émouvante entre toutes. Dans la fugue en *do dièze* mineur, que Mlle Selva dut répéter, la mêlée sonore est saisissante, à l'image de la vie. Un thème de mélancolique gravité est lentement exposé, puis s'enchevêtre et s'étale en enlacements harmonieux. Un tressaillement bientôt vient troubler la sereine quiétude, et soudain, fantaisie d'Olympien humoriste, éclate en fanfare un appel ironique ou joyeux. Alors le drame s'engage : la poursuite haletante, éperdue comme la course de Pan après la nymphe Syrinx, l'alternante et plus proche clameur, le terrain gagné chaque fois jusqu'à la lutte corps à corps et l'étreinte victorieuse. C'est grandiose et poignant. Et les protagonistes de cette tragédie sont deux motifs de quelques notes, et ils n'ont pas besoin d'être autre chose. De l'essentielle et seule conflagration de la matière sonore organisée naît une émotion purement esthétique et incoercible. Tout symbole surajouté ou travesti arbitraire en corromprait la beauté sans augmenter sa force. Une quelconque humanisation risquerait d'y mêler cet excitant « pathologique », dont Gœthe discerna et redoutait l'attrait grossier. *Le Clavecin bien tempéré* suffirait à immortaliser un homme et illustrerait à soi seul l'art de toute une époque. Cependant, rien que dans ce que le piano peut traduire de l'œuvre colossal, parmi les *Inventions*, les *Partitas*, *Suites* et *Toccates*, il y a encore *l'Arie avec 30 variations*, *l'Offrande musicale* et *l'Art de la fugue*. Et si M. Guilmant, à son tour, voulait nous réciter le livre d'orgue entier de Bach! On a comme un vertige en songeant à tout le reste : instrumental ou vocal, c'est le pain quotidien de la Schola, qu'on ne sait plus comment louer et remercier des hautes jouissances artistiques à nous assurées depuis qu'elle existe. Aujourd'hui, un public toujours plus nombreux et ravi se presse à ses concerts, foyer constamment renouvelé de culture musicale. En célébrant l'admirable exploit de Mlle Selva, il convient de rappeler que c'est la Schola qui en rendit possibles la réalisation et le succès, et, remémorant ses commencements difficiles, les obstacles surmontés par la persévérance et le dévouement à un but désintéressé et noble, de l'associer à l'honneur après la peine.

§

« Conte », *la Carmélite;* « conte » encore, *la reine Fiammette :* M. Catulle Mendès a un faible pour les contes. Il s'en épargne le souci de la vraisemblance, et en espère l'excuse du maniérisme incohérent. J'ai l'avantage ou la disgrâce d'ignorer « le conte dramatique » antérieur, où le poète narra tout au long les amours et l'infortune d'Orlanda ; mais, pour en être une seconde mouture, le présent livret ne gardait pas moins l'obligation de se suffire à soi-même, de nous offrir une trame plausible et autonome, acceptable prétexte aux tragiques péripéties proposées à notre émotion. Au lieu de cela, M. Mendès nous sert un pot-pourri de roman-feuilleton. On y rencontre d'abord un cardinal à la Léo Taxil, tout-puissant neveu du pape, qui se déguise en pèlerin pour préparer lui-même un assassinat politique. Pourquoi veut-il occire la petite reine amoureuse, cette folle et jolie « Fiammette, flamme au vent vive et changeante » qui ne brûle que pour le plaisir? On ne le comprend pas très bien, malgré les explications dont sa prolixité accable un prince consort esthète et falot, bénéficiaire éventuel et complice, à cet effet convoqué dans une auberge de banlieue champêtre. Il y est vaguement question de Luther, de « la Sainte Eglise romaine » et même — déjà — de l'unité italienne: et ce sermon filandreux établit vraiment trop peu que l'insaisissable fin justifie le moyen sanguinaire. Pour couronner le mari, ce dont on ne discerne pas assez l'utilité ou la raison, le pontifical neveu eût pu conseiller à son oncle d'excommunier simplement la femme, à supposer qu'une telle arme fût nécessaire contre une si frêle ennemie. En somme, nous ne savons guère pourquoi la joyeuse Orlanda doit forcément mourir, et les motifs confusément allégués nous intéressent aussi peu que les conjurés eux-mêmes. Le drame commence ainsi par un postulat dont la banalité cousue de fil blanc eût peut-être désarmé jusqu'à M. Sardou. Mais, avec le meurtrier désigné, nous tombons dans Ponson du Terrail. En cette Italie du XVIe siècle, en ce temps des poisons subtils et discrets, c'est par le poignard que périra Fiammette. Et qui tuera la pauvre ? L'un des conspirateurs ? Ils sont trois seigneurs de la cour, outre le prélat et l'époux de la reine. Ou bien, introduit par eux la nuit dans l'alcove royale, quelque bandit payé, facile à supprimer ensuite? Mais non ; ce serait trop simple et trop probable. Le cardinal appelle : « Danielo ! » Tout de noir habillé comme un quaker anti-

cipé, la face pâle sous le chapeau des portraits de Calvin, un gracile éphèbe apparaît à l'entresol, descend lentement l'escalier de glycines et vient s'agenouiller, les mains jointes, aux pieds du faux pèlerin. « C'est l'heure ! dit celui-ci. — Je la bénis. —... Et tu ne faibliras jamais ? —Je suis chrétien », murmure l'adolescent assoiffé de martyre, sans savoir toutefois le premier mot de quoi il retourne. Et il délaie un laïus diffus : jadis, il a perdu son frère, enlevé dormant à ses côtés; il l'a cherché longtemps en vain, désespéré ; mais, un jour, « il vit au-dessus d'une porte une croix ». — « Un cloître me reçut parmi la solitude — Du silence, de l'ombre et du recueillement ; — Et ma douleur s'engourdit gravement — Sous l'habitude — De l'oraison et de la règle rude. » Cet enfant de chœur un peu illuminé est l'assassin choisi par l'inscrutable astuce cardinalice : « En ce palais charmant — Vit une impie avec le diable pour amant. — Le sixième d'Avril, toi, d'un éclair de lame, — Juste et prompt comme la foudre, frappe ! » — « Une femme !... » Mais l'intimé regimbe à l'idée de tuer une femme, fût-ce « d'un éclair de lame », et eût-elle « le diable pour amant ». « Je ferai tout, hormis cela ! » s'écrie ce singulier chrétien. «... Ordonnez-moi d'être — Le meurtrier d'un prince ou le bourreau d'un prêtre,— Fallût-il, m'induisant l'âme en péché mortel, — Frapper le prince au trône ou le prêtre à l'autel. » En leur solitude et leur recueillement, les cloîtres de M. Mendès recèlent des inspirations particulières. Et s'il ne veut pas tuer une femme, c'est que, de plus en plus singulier « clerc » peut-être déjà tonsuré, — il aime ; et il ne l'envoie pas dire au cardinal dont on voit d'ici la tête. Il « adore » une femme inconnue, entrevue rêveuse « à la fenêtre d'un couvent ». Les aspirants martyrs de M. Mendès ont l'adoration panachée et le sacrilège complaisant. Mais la pourpre romaine est tissée de mensonge, nul n'en ignore aujourd'hui dans nos écoles primaires ; et ce n'est pas pour rien qu'on nous avait parlé d'un petit frère escamoté. Le neveu du Pape n'a pas de peine à persuader son interlocuteur qu'il pleure la victime d'une goule infâme, dont «... le lit royal eut pour ruelle — Le tombeau » ; et Danielo, ivre de rage, jure de venger le crime dans le sang d'Orlanda. Feu Montépin aurait deviné tout de suite que Fiammette-Orlanda est la belle inconnue du couvent, où sa majesté fait une agréable retraite. Le jour, elle apprend à danser galamment la pavane à d'accortes et délurées nonnains, ou leur lit des sonnets de Pétrarque à Laure. Le soir, elle attend son adorateur

innocent pour, cette fois, lui « clore les lèvres d'un baiser », sur quoi le rideau a tout juste le temps de tomber. Les couvents de M. Mendès sont des maisons de toute spéciale tolérance. Dennery se fût régalé des expertes machinations subséquentes : le complot révélé à la souveraine parmi l'amoureux incognito d'une couche en désordre et de coussins saccagés; sûre de son amant, Orlanda qui l'éveille et l'envoie assassiner la reine qu'il n'a jamais vue; le régicide décidant de frapper, non pas dans l'ombre de couloirs propices, mais devant cent personnes, en plein jour au milieu d'une fête; afin que, pour ce meurtre inconsommé, le cardinal puisse livrer le « clerc » au tribunal ecclésiastique; afin que, en échange d'une bulle papale grâciant Danielo, Orlanda puisse et doive abdiquer; afin que, « n'étant plus qu'une femme », le fourbe et acharné cardinal la puisse saisir à son tour, et enfermer au cloître même qu'elle profana de son péché; afin que l'arrêt la condamnant « à périr sous la hache » lui puisse être signifié aux sons inopinés de l'orgue, derrière la grille au fer massivement forgé, à la blême clarté des vitraux et des cierges. L'acte dernier fera pleurer tous les concierges. Ces esprits incompliqués trouveront tout naturel que précisément Danielo, — prêtre enfin, — soit chargé d'apporter l'absolution suprême à la condamnée, afin que celui-ci puisse être détrompé comme il sied, mais trop tard. Ces cœurs sensibles frémiront au désespoir de ce novice et singulier confesseur, impuissant à sauver celle que derechef « il adore » et entamant d'un coup de hache insuffisant la barrette écarlate, afin que le *papabile* féroce le puisse châtier illico sans jugement ni tribunal requis et, bramant de sadique ironie nuptiale, unisse « les deux fronts » sur le chevet macabre de l'échafaud.

En ce livret, qui semble une gageure d'extravagant chiqué, s'affirme une fois de plus le goût bizarre de M. Mendès pour le froc et le goupillon. Il se plaît aux relents de soutane autant quasi qu'un cloporte de sacristie. Une fois de plus aussi, le truc captieux égarant sa veine, le dramaturge oublia qu'au bout des ficelles, au théâtre, il y a toujours des pantins. Ceux de cet imbroglio expriment leur bafouillage sentimental ou grandiloquent en un français d'agaçante préciosité. Les vers de *la reine Fiammette* méprisent le mirliton, qui le leur rend peut-être ; ils aspirent au bâton de cosmétique ou au pot de pommade hongroise. Voltaire, méchant poète, écrivit, je crois ; « Ce qui est trop bête pour être dit, on le chante. » M. Mendès, qui fit *Médée*, a trop compté sur la musique en

travaillant pour elle. Celle de M. Leroux, en revanche, paraît avoir compté sur le poème ou, du moins, sur la réputation de son signataire. Le compositeur, qui professe en notre conservatoire, a sans doute attendu de son collaborateur indépendant le bienfait d'une originalité, dont son officielle inspiration se manifeste administrativement dépourvue. Il y a des choses à propos de quoi on ne peut pas avoir d'opinion, qui se dérobent à toute tentative d'appréciation ou d'analyse. La musique de M. Leroux commence, continue et finit sans qu'on sache au juste pourquoi elle est ainsi plutôt qu'autrement. L'auteur a probablement pensé à ses élèves en prodiguant, dans sa partition, les escaliers cléments de « marches d'harmonie ». Il eut peut-être un but didactique en transcrivant pour eux des exemples célèbres; tels, parmi la foule anonyme d'impénitents souvenirs, un motif démarqué de *Tristan* (p. 134, l. 1 et *passim*); ou bien, textuellement emprunté de Schumann, un passage rebattu du *Carnaval* (p. 25, l. I, et p. 125); ou encore (pp. 181-182 et plus loin), une obstinée variation sur *l'Oiseau prophète;* ou mainte autre authentique et moins illustre réminiscence. Tout cela défile à la queue leu-leu, avec l'abondance commode d'une improvisation au piano, et l'écriture inciterait, par comparaison, à s'excuser auprès de MM. Puccini et consorts d'une injuste sévérité. Ce « conte » à dormir debout bénéficie de l'art d'autrui. Il a la quadruple chance d'être monté et mis en scène par M. Carré, servi par M. Messager, défendu par la grâce de Mlle Garden ou le jeu élégant et sûr de M. Jean Périer : c'est cinq fois plus qu'il ne mérite. Le spectacle en devient supportable et, même, çà et là, l'illusion ainsi procurée réussit presque à déguiser l'inanité du simulacre.

§

Il est remarquable que les livrets versifiés par des « poètes » font souvent regretter ceux des professionnels, Gallet ou autres. Une bonne dose de génie apparaît certes indispensable pour manier sans simagrées le « dans mon corbillon, qu'y met-on ? » de la rime. Mais, quand celle-ci ne s'emploie qu'à cheviller des platitudes, la rengaîne en est énervante, et le ridicule du jeu semble croître avec la virtuosité de l'exécutant. Défunt Armand Sylvestre et sa *Messaline* pataugeaient déjà dans l'ornière où s'embourba depuis M. Mendès. Sans musique, ni l'un ni l'autre assurément n'eût laissé représenter sous son nom les monstres commis au prétexte d' « art lyrique ».

Ces « poètes » estimaient-ils que le dit art impliquât la négation du leur? Les rimailleurs de ce genre apportent une démonstration *ab absurdo* aux intuitions perspicaces de M. C. Mauclair, touchant l'essence véritable de la poésie. Le livret de *Messaline* vaut celui de *la reine Fiammette*. Il est découpé sur le vieux patron : chœurs, discours ampoulés, romances, épisodes factices, intrigues *idem*, sentiments *idem ;* — la joie des cabots et la tranquillité des directeurs. Nous arrivant de suite après celle de M. Leroux, la musique de M. de Lara gagne inespérément au voisinage. Evidemment, entre leurs deux génies, on serait embarrassé de choisir; mais le second a du moins l'avantage de n'être pas professeur d'harmonie. On s'en aperçoit vite et, pas très souvent mais parfois, agréablement. Il y a dans *Messaline* quelques pages que M. Reyer eût pu signer, et même en vertu d'un droit peut-être trop légitime; telles, les psalmodies initiales du troisième acte : « Leila!... Eïya!... Leiza!... » Ce sont des oasis d'amateur inspiré clairsemées au hasard d'un désert de clinquant et, pour les découvrir, il faut les chercher dans la partition de piano. De l'art d'orchestrer, M. de Lara paraît ne pas posséder la moindre notion naturelle ou acquise. Il aurait tout profit à abandonner à ses secrétaires l'instrumentation de ses ouvrages. La sienne serait capable de défigurer, quelquefois jusqu'au burlesque, les inspirations les plus heureuses. Ici, à vrai dire, elle n'a pas grand'chose à gâter. Sa charge est rarement déplacée, et la facétie de ses typophone et xylophone obligés offre plutôt une opportune et bienvenue distraction. Les ambitions de l'auteur de *Messaline* sont peut-être respectables, mais ses efforts pour les réaliser attestent tout au plus une témérité visiblement présomptueuse. Pour connaître à fond Massenet, Wagner et Mascagni, voire Arrigo Boïto, le compositeur semble s'être imaginé qu'il ne lui serait pas plus difficile d'écrire des opéras ou des « tragédies lyriques » que de changer « Cohen » en « de Lara ». On ne fait que ce qu'on peut faire. On risque surtout de faire moins, en voulant forcer son talent. Je ne prétends pas que la romance manque de bras; mais, entre MM. Bemberg, Fontenailles et Reynaldo Hahn, il y aurait pour M. de Lara une place toute indiquée, et en même temps une jolie part à s'attribuer de la reconnaissance des salons, des maisons d'éducation, et même des couvents, — s'il en reste.

§

Les concerts, heureusement, nous consolent du théâtre.

Dans la marée mucilagineuse des piétreries industrielles, ils sont le refuge de l'art. Toutefois, pour les artistes vivants, ce refuge ressemble souvent à ceux qu'on a construits parmi les hauts glaciers alpestres. Il faut une longue ascension pour y parvenir et y entrer avec son bagage. L'*Ouverture pour un drame*, que Pierre de Bréville fit jadis à l'intention de *la Princesse Maleine*, attendait depuis douze années l'honneur de la « première audition » que vient de lui accorder M. Chevillard. Dans l'espèce, l'honneur est pour celui-ci. Cet hôte si tardivement accueilli est une œuvre, à la fois, de sombre et toute harmonieuse beauté. L'inspiration, toujours élevée, dénote l'horreur autant de la formule que de l'effet, et une très fine sensibilité de pur musicien s'exprime en une polyphonie subtilement fouillée, où l'art sait dissimuler la science en faveur de l'émotion. Enfin l'instrumentation est vraiment des plus remarquables. Les timbres en sont combinés avec une sûreté rare, et maniés avec une souplesse dont la véhémence éventuelle ne tourne jamais à la brutalité. Malgré la tristesse du sujet, une impression de grâce quasi-classique émane de ces pages délicates. Leur tragédie nous touche et, dans sa cruauté, l'horrible n'est jamais laid. Le même jour, M. Chevillard nous fit entendre *Orphée* (1854) de Liszt, sans doute pour fêter le cinquantenaire de ce délicieux poème, dont la fraîcheur nuisit aux deux numéros qui l'encadraient, encore que signés des noms diversement illustres : Lalo et Haendel. Mais un autre concert nous dédommagea des mystifications théâtrales. Le premier soir de *la Nationale*, après un pitoyable massacre du *Quatuor* de Franck par M. Tracol et ses complices, M. Ricardo Vinès joua l'œuvre nouvelle de Claude Debussy, *Estampes*. Ce sont, pour le piano, trois courtes pièces que la fantaisie du musicien agrégea en un tout de saveur imprévue, triptyque indivis dédié à la muse exotique ou populaire. Avec la gamme chinoise, tout un monde bizarre, puéril et charmant s'éveille dans *Pagodes*. *La soirée dans Grenade* palpite de rumeurs et d'éclats. Sous la molle cadence d'habanera, une mélopée mauresque évoque les califats déchus ; des lambeaux de sérénades, des fracas de rythmes et de voix surgissent ou sourdent par bouffées sonores ; le grésil des mandolines crépite parmi le silence ou tout s'éparpille, puis s'éteint. Dans les *Jardins sous la pluie*, nos deux vieilles chansons, « Dodo, l'enfant do,.. » et « Nous n'irons plus au bois », s'égrènent exquisement ou fusent en notes claires sous la prestigieuse averse de sons enlevée par Ricardo Vinès avec une fougue

assurée qui, — après un succès égal et non moins mérité pour les deux morceaux précédents, — lui valut un tonnerre d'applaudissements, et le devoir d'en recommencer sans effort l'étourdissant tour de force. Dans ces trois petits chefs-d'œuvre, on ne sait qu'admirer le plus, de la profondeur des tableaux suggérés par le poète, ou de l'art du musicien. Ici, les titres veulent dire quelque chose. Une vision toujours plus précise s'en dégage, où, parmi le clair-obscur des nuances et sous le chatoiement de la dynamique expressive, on découvre autre chose que du pittoresque; où une « pensée » semble avoir pénétré et traduit l'impondérable et diverse complexité d'âmes humaines. En cet art qui ne ressemble à aucun autre; où tout, inspiration, harmonie, écriture, est d'une insoupçonnable et décisive originalité, le compositeur déploie une maîtrise dont l'aisance déconcerte. Et, comme il souligna l'unité de l'ensemble par la cohésive analogie de caractère, de même il sut créer aussi, pour chaque « estampe », une forme purement musicale achevée dans sa neuve et merveilleuse liberté. Mais, à côté de ces menus joyaux à quoi son génie se délasse, d'autres joies nous sont préparées par l'auteur. Outre une œuvre lyrique, *le Diable au beffroi*, Claude Debussy achève un pendant aux *Nocturnes*, triade symphonique où chantera *la Mer*, et il vient de promettre une musique de scène pour *le roi Lear* de P. Loti. Grâce à *Pelléas*, nous n'attendrons pas douze ans la « première audition » de tout cela. Il en sera beaucoup pardonné au théâtre. Sa grosse caisse attire la foule autour de sa baraque, et lui jette un nom, désormais célèbre. C'est quelquefois celui d'un grand artiste. L'aubaine rachète bien des sottises et compense maint inepte calice. Sans le vouloir, le théâtre parfois nous console de lui-même.

JEAN MARNOLD.

ART ANCIEN

Le centenaire de François Boucher et le centenaire de Maurice Quentin de La Tour. — Une lettre de Rigaud.

Le centenaire de François Boucher et le centenaire de Maurice Quentin de La Tour. — Je sais bien que, ces temps-ci, il est excellent de se spécialiser : il n'y a pas plus de confrères ignorants que de chroniqueurs et de nouvellistes à surprendre par une révélation. Tous sachant tout, il est donc excellent, avec une ingénue persévérance, de s'entêter sur un filon éloigné, si petit et si mince qu'il puisse

être, et d'en tirer jusqu'à la moindre trace de métal. On a, ainsi, quelques chances, peu à la vérité, mais enfin quelques, on a ainsi quelques chances de déterrer de l'original, ou du moins, ce qui est plus vraisemblable, du très oublié... Il y a filon et filon, et il faut choisir, naturellement, sous peine de voir lesdits confrères, chroniqueurs et nouvellistes s'amuser inimaginablement au réjouissant spectacle d'un monsieur découvrant, gravement, la *Cène* de Léonard ou le *Printemps* de Botticelli.

Parfois, les filons les plus éloignés sont les plus proches n'est-ce pas, tant de sujets passionnants se profilant seulement à l'extrême-vue, petites silhouettes sur l horizon lointain. Vers juillet 1899 les petites silhouettes étant en Flandre Van Dyck et en Espagne Vélazquez, je regardai plus près et découvris Chardin. Très simplement, je proposai le centenaire de Jean-Siméon Chardin. On s'étonna. On vérifia; et si Chardin n'eut rien, j'eus une très bonne presse. Je me consolai en pensant que Chardin pouvait attendre. Cependant, je tenais mon filon. Je laissai passer quelques mois, et, en janvier 1900, je proposai un autre centenaire : celui de Claude Lorrain. Nouveaux étonnements, nouvelles constatations : presse excellente et très chaude à mon endroit. Naturellement, Claude Lorrain n'eut pas plus que Chardin. Entre temps on avait laissé passer Delacroix et Corot. Le filon donnant des résultats curieux, mais assez semblables, je résolus de tenter une troisième et dernière expérience. En 1901, je rappelai que Charles-Parkes Bonington était né le 25 octobre 1801. Cette fois, je croyais bien la fête décidée, ce peintre français étant né en Angleterre. Je me trompais une troisième fois : une troisième fois les mêmes effets se produisirent, désespérément semblables.

Mon cas, seul, semblait vouloir s'aggraver : pour certains, je devenais « l'homme des centenaires ». Je m'arrêtai, fort prudemment, n'ayant nul goût pour cette application que je signalais plus haut, et ne voulant en porter l'étiquette. Je laissai donc faire, bien décidé à ne plus réclamer pour les plus grandes gloires de l'Ecole française de peinture, un peu du laurier et un peu du bruit, un peu de l'apothéose qu'on accorde si libéralement à d'autres.

Cependant (et si vite!) les douze mois de 1903 se sont écoulés, et on a oublié François Boucher. Et, quelle que soit la promesse que je m'étais faite, je ne peux m'empêcher de, tout de même, signaler ce honteux manque de mémoire. Ah!

Boucher flamand, Boucher hollandais, Boucher espagnol ou Boucher italien! .. Vous auriez vu!... Eh oui, certes, malgré son maniérisme et tout ce que nous sommes *si nombreux* à savoir de fâcheux sur le peintre de la Pompadour, il est honteux, je le répète, que les quelques-uns qui, eux aussi, savent ces choses, mais aussi ont conscience du prestigieux et inégalable « metteur en scène », du dessinateur de génie, du créateur de tant de grâce spirituelle et d'harmonie, partant de tant de « force » indéniable, du représentant si complet et si juste d'une heure délicieuse du goût français, il est honteux pour ces quelques-uns qui connaissent le grand et intègre conseilleur et le maître qui fut si aimé des jeunes, il est honteux que ceux-là ne se soient levés et qu'ils n'aient courageusement demandé la fête, la fête « jolie », et grave, ma foi! que François Boucher méritait.

Boucher n'a rien eu : Maurice Quentin de La Tour, aura-t-il quelque chose?

Je préviens que Maurice Quentin de La Tour, c'est pour la présente année 1904. On me fera grâce, n'est-ce pas, des considérants et des attendus...

Pour La Tour, je suis un peu moins inquiet : il est de Saint-Quentin. C'est un provincial. Là-bas, dans la cité des filatures et des tissages, on a l'amour des grands ancêtres. Saint-Quentin, c'est le bout du pays picard, c'est presque déjà la Flandre, et il y a des chances pour qu'on s'émeuve, pour qu'il y ait une apothéose dans la lumière dorée et le rougeoiment d'une journée de septembre prochain...

§

Une lettre de Rigaud. — Ainsi qu'on va le voir, elle est curieuse à plus d'un titre cette lettre et mérite certainement de ne pas demeurer inédite. Pour bien la comprendre, il faut se reporter à la date qu'elle porte : 1743. Le roi va charger le vieux peintre de faire un choix de tableaux à la vente du prince de Carignan. Cela indique que, malgré ses 84 ans, le vieux peintre n'est pas trop oublié, qu'on lui accorde encore quelque jugement, qu'on se souvient encore de son nom et qu'il n'a encore trop perdu de sa renommée. Où en est sa fortune? Où sont les sommes qu'il a touchées pendant tant d'années pour ses innombrables effigies? Trente à quarante portraits l'an et, en plus, la retouche de quinze à vingt copies, avec l'ordre que décèle son livre de comptes si bien tenu et dont on a retrouvé un fragment, cela pourtant, en

plus des pensions, des cadeaux et des gratifications, cela devait constituer un assez joli avoir...

A la vérité, il y a eu un certain train à soutenir et qui, d'années en années, devenait plus pesant avec les impôts et les réductions; il y a eu son frère, le mariage de sa nièce, sa femme... Il y a peut-être autre chose, qui semble sourdre entre les lignes.

Enfin, voici cette lettre que je copie, suivant, sur la grande feuille de papier jauni, l'écriture ferme de l'octogénaire, une écriture aux lettres scrupuleusement formées, non tremblées et volontaires.

Elle est adressée à Orry, ministre d'Etat et Directeur général des Bâtiments du roi.

Rigaud monseigneurise, Orry étant en même temps Contrôleur général des Finances.

Donc, le vieux peintre lui écrit :

« A Paris, le 22e mars 1743.

« Monseigneur,

« Toutes les preuves de bonté que j'ay reçu de vous, me portent à vous demander la grâce de les augmenter s'il est possible, par celle que je vous supplie dy mettre par surcroit. Le sujet qui my porte est le malheur qui vient de m'accabler par la perte que je viens de faire de ma femme, parce qu'en la perdant je perd seize cens livres de rentes viagères, que j'avois mis sur sa tête au cas qu'elle me survecut.

« Le Roy m'ayant fait l'honneur un jour, en peignant son portrait, de me demander si j'avois des Enfans, je luy répondit, non, Sire, par la grâce de Dieu. Ce mot le surprit; il me répliqua qu'est-ce que cela veut dire par la grâce de Dieu; cela veut dire, Sire, que si j'en avois, ils seroient fort à plaindre le jour que je quitterois la vie, parce que Votre Majesté héritera à ma mort de cinquante mil écus. Cela luy fit une si forte impression que, le même jour, à l'heure de son coucher, il demanda à feu M. le Cardinal si ce que je luy avois dit était le vray.

« Luy ayant confirmé la vérité, le Roy luy répondit, il faut voir ce qu'il y aura à faire. Feu M. Desforts étoit alors controlleur général et y étoit présent et me rapporta le lendemain ce que Sa Majesté avoit dit. Je le priay de croire, puisque le Roy avoit marqué tant de bonté pour moy, que je serois très content si on me faisoit rendre 400 écus de rentes, que je perdois par le dernier retranchement qu'on avoit fait aux

rentes viagères. Et comme cette somme ne pouvoit pas se mettre à la Ville sur le même pied, je demandois par une grace une pension de la même Somme. Ce qui me fut accordé sur la tête de ma femme et la mienne. M. de Boullongne qui en est instruit pourra vous rendre compte de ce que j'ay l'honneur de vous dire.

« Ainsy, Monseigneur, ce seroit une grande grâce que le Roy me feroit, si par votre intercession il vouloit m'en accorder encore une seconde en me donnant une pension de la somme que je viens de perdre, affin que j'eusse de quoy pendant le reste de ma vie, qui ne doit pas être fort longue, qu'ant on a atteint l'âge de quatre vingts ans passés. Et cela seroit fort affligeant pour moy si cela n'étoit pas, après avoir eu l'honneur de peindre les trois plus grands Rois du monde, Louis XIV, Louis XV, le Roy d'Espagne et feu M. le Frère unique du Roy et feu Madame. Et tous les princes du sang jusqu'à la quatrième génération en ligne directe, Louis XIIII, Monseigneur le grand Dauphin, Monseigneur le duc de Bourgogne Second Dauphin, le Roy, que je me trouvasse resserré avant de mourir, après avoir été ocupé dans le plus fort de mon âge à peindre de si Grands Princes; et sachant que quant l'heure arrivera Sa Majesté héritera du fruit d'un travail de plus de soixante années.

« Je me flatte, Monseigneur, que vous avés des sentimens si équitables envers le bien du prochain, pour ne pas entrer dans la justice de ma demande; s'il m'est permis de me servir de ce terme, je connois trop le caractère de votre vertu et l'envie que vous avez de protéger les arts, et surtout ceux qui se distinguent par leurs excellents ouvrages, pour ne pas les protéger dans une occasion semblable à celle cy. Je viens la demander, cette protection, et vous supplie de l'accorder à celuy qui a l'honneur d'être avec un très profond respect.

« Monseigneur
« De votre Grandeur
« Le très humble et très
« obéissant serviteur
« Rigaud. »

Au haut de la supplique, Orry met cette mention :

« Luy répondre que le Roy luy a accordé 1000 l. de pension, que je voudrois avoir pu luy en procurer une plus considérable, mais qu'eu égard aux circonstances présentes cela ne m'a pas été possible. »

Nous sommes en mars; Desportes meurt, à propos, le

15 avril : on donne à Rigaud la pension de Desportes, — et une nouvelle mention s'ajoute alors à la première :

« Cette pension sur les Bâtimens à la place de Desportes. »

Rigaud n'en toucha beaucoup de quartiers, car il s'éteignit le 27 décembre de cette même année.

VIRGILE JOSZ.

PUBLICATIONS D'ART

Les Livres : Camille Mauclair : *L'Impressionnisme*, Librairie de l'Art Ancien et Moderne, 12 fr. — Camille Mauclair : *Idées vivantes*, Librairie de l'Art Ancien et Moderne, 3 fr. 50. — Louis de Fourcaud : *François Rude*, Librairie de l'Art Ancien et Moderne, 12 fr. — Jules Momméja : *Ingres*, H. Laurens, 2 fr. 50. — Elie Faure : *Velazquez*, H. Laurens, 2 fr. 50. — Philippe Auquier : *Puget* H. Laurens, 2 fr. 50. — Fierens Gevaert : *Van Dyck*, H. Laurens, 2 fr. 50. — Eug. Hénard : *Etudes sur les Transformations de Paris*, fascicules 2 et 3, Honoré Champion. — Paul Bastier : *Fénelon critique d'art*, Emile Larose, 1 fr. — L. I. de Marly : *L'Art de la Gravure*, Charles, 1 fr. — Jean-Paul Dubray : *Les Malheureuses*, E. Chausson, 10 fr. — Les Revues : *La Revue de l'Art Ancien et Moderne; La Gazette des Beaux-Arts; Art et Décoration; La Chronique des Arts; L'Epreuve; Le Journal des Arts; La Plume; L'Atlantide; La Famille; L'Art moderne; The Burlington Magazine; Kunst und Dekoration; Innen Dekoration.*

Les Livres. — J'ai souvent dit ici même en quelle estime il faut tenir la critique subtile et renseignée de M. Camille Mauclair. Je compte cet écrivain d'art parmi les deux ou trois critiques les plus compréhensifs de ce temps; je le considère un de ceux qui savent allier à la lyrique interprétation des œuvres une glose plus précise et plus rationnelle basée sur une connaissance des lois immuables de l'esthétique, du métier pictural en général et des procédés particuliers à chaque école ou à chaque artiste.

Avec une sincère satisfaction je puis renouveler aujourd'hui ces éloges à propos de la publication de deux volumes fortement documentés et déduits : **L'Impressionnisme et Idées Vivantes**.

Dans *l'Impressionnisme*, l'auteur résume brillamment la plus importante révolution qui se soit produite dans l'histoire de la peinture depuis la Renaissance. Peu nombreux sont ceux qui se doutent dans le public, et souvent — hélas! — parmi les artistes, de ce qu'est l'impressionnisme. Bien restreint le nombre de ceux qui sauraient en donner une définition et dire son apport dans le domaine technique et dans la façon d'interpréter les divers spectacles du monde. Le livre

de M. Camille Mauclair vient combler cette lacune. Il explique magistralement comment l'impressionnisme découle des sources les plus pures de l'art national après avoir remonté par-dessus l'art italo-français et par-dessus tous les académismes, à cette admirable tradition réaliste qui commence avec les premières manifestations artistiques de la race. Et définissant très heureusement l'impressionnisme « une révolution de la technique picturale parallèle à un essai d'expression de la modernité », M. Camille Mauclair nous montre les protagonistes de la doctrine nouvelle substituant la beauté de caractère à la beauté de proportion, abolissant l'erreur du ton local, introduisant en maîtresse omnipotente la lumière dans la peinture et faisant de l'atmosphère le sujet réel de leurs toiles.

A cette explication de la théorie et de son application, M. Camille Mauclair ajoute un historique de l'école. Il dit ceux qui l'ont illustrée et l'illustrent encore, les premiers initiateurs, les émules, les continuateurs et tous ceux qu'influença le nouvel évangile esthétique.

Cette étude impartiale forme le travail le plus complet publié jusqu'ici sur la question et quiconque voudra s'instruire sur le mouvement qui part de Manet, Monet, Renoir et Degas pour aboutir à Van Rysselberghe ou à Steinlen, sera obligé d'avoir recours à ce volume.

Dans le second livre, **Idées Vivantes**, M. Camille Mauclair se hausse aux plus hardies discussions de philosophie et d'esthétique. A propos de Rodin ou de Carrière, il aborde les plus considérables problèmes de l'Art et de la Vie.

Il descend au fond des choses, scrute les manifestations du génie pour trouver les lois de leur genèse, étudie avec impartialité les modes de sentir et d'exprimer et recherche attentivement par quoi chacun d'eux se relie avec les autres dans l'éternel et l'immuable. C'est ainsi que l'ouvrage se termine par un essai des plus pénétrants sur le tourment de l'Unité. *L'Identité et la fusion des Arts* y sont étudiées avec une perspicacité divinatrice qui ramène à leur point de départ commun les émotions esthétiques les plus diverses pour bien démontrer qu'elles sont régies par les mêmes règles appliquées parallèlement dans différents domaines. *Idées Vivantes* donnera de la mentalité de M. Camille Mauclair une opinion des plus justificatrices d'un légitime orgueil d'artiste et de penseur.

Il faut beaucoup de conscience, de temps, d'érudition et de

méthode pour écrire un ouvrage comme celui que M. Louis de Foucaud vient de consacrer à **François Rude**. Ce n'est pas là une biographie où les digressions littéraires tiennent lieu de tout. M. de Fourcaud, historien lettré et philosophe, a — selon la méthode de Taine dont il continue l'enseignement à l'Ecole des Beaux Arts — campé l'artiste dans son milieu. Il le fait surgir de son époque bouleversée comme un des corollaires de cette époque même, et ce n'est pas seulement l'histoire de *François Rude, sculpteur*, qu'il fait revivre, c'est aussi celle d'un citoyen français dans la première moitié du XIXe siècle. Nous voyons passer au cours des pages, comme au théâtre la toile de fond se déroule derrière un navire, le diorama mouvementé qui résume notre vie nationale du premier au second Empire. Au milieu de ces pittoresques résurrections, M. de Fourcaud nous montre le grand artiste que fut François Rude, se sortant de la condition la plus humble par son énergie et son désir ardent de créer, révolutionnant par son simple amour de la vérité la statuaire académique, ouvrant à la sculpture renouvelée une ère féconde. Ce Bourguignon rationaliste retrouve instinctivement la belle tradition de son terroir dijonnais et la grandeur réaliste et sauvage que revêtent toutes les figures dues au génie de François Rude est bien la même que celle qui émane du tombeau de Philippe Pot, cette œuvre anonyme où se résument de si caractéristique façon les qualités de l'Ecole de Bourgogne.

M. de Fourcaud, après avoir détaillé la vie et l'œuvre de Rude, complète son travail d'investigation par un répertoire chronologique des œuvres de l'artiste. Sculptures, dessins, projets — conservés, égarés ou détruits — tout cela a été catalogué avec une minutie laborieuse et méritoire qui ne laisse plus guère à glaner autour de l'illustre mémoire.

La collection des *Grands Artistes*, que publie avec succès l'éditeur Laurens, vient de s'augmenter de quatre monographies. M. J. Momméjà, conservateur du Musée d'Agen, consacre à **Ingres** des pages d'une critique attentive, experte à déchiffrer et à expliquer l'œuvre de rénovation réaliste dont le maître du *Portrait de Mme Récamier* et de *la Baigneuse* fut l'initiateur.

Sur les **Velasquez**, M. Elie Faure a écrit une glose dans laquelle il prouve sa compréhension d'un des plus puissants tempéraments d'artiste du passé. Il constate combien Velasquez est insaisissable, tant son langage se confond avec celui des phénomènes naturels et il nous le montre un des premiers

préoccupé de l'atmosphère, du lien fluide qui relie les êtres et les choses et leur donne leur véritable signification. Au point de vue cérébral, M. Elie Faure relève très justement que « dans cette Espagne du xviie siècle, encore dévorée par la fièvre ascétique, Velasquez jouit d'une santé morale intacte. Il n'est pas de peintre moins mystique que lui. Il n'en est pas de plus humain. Il est humain dans le sens le plus bref et le plus éternel du mot. Non seulement toutes les manifestations de la vie ébranlent sa sensibilité, mais toutes les manifestations de la vie le trouvent pleinement conscient. »

A M. Fierens-Gevaert a été confiée l'étude sur **Van Dyck** et il l'a composée avec son accoutumé sens critique secondé ici par une origine flamande qui le rapproche davantage de son sujet.

Egalement, nul n'était mieux désigné pour s'occuper de **Puget** que M. Philippe Auquier, conservateur du Musée de Marseille, qui possède à sa portée le plus bel ensemble connu d'œuvres du maître.

Les fascicules que M. Eug. Hénard publie sur les **Transformations de Paris** sont toujours riches en idées originales et en considérations pratiques sur le renouvellement de l'esthétique citadine. Il serait à souhaiter que ces *Etudes* soient lues avec soin par les services administratifs compétents et que les architectes et les ingénieurs autorisés ne se retiennent point d'emprunter à la féconde imagination de M. Eug. Hénard des idées sur une ordonnance plus décorative, plus hygiénique, plus logique, plus en rapport avec nos besoins et nos goûts, de nos boulevards, de nos rues et de nos jardins. M. Eug. Hénard propose, alors que le déclassement des fortifications va permettre une expérience, de créer des types nouveaux de voies urbaines : avenues à redans et à alignements brisés qui remédieraient à la monotonie des alignement actuels et feraient à notre Paris un aspect plus pittoresque et moins fatigant.

Dans un fascicule spécial, M. Eug. Hénard compare la surface occupée par les parcs à Londres et à Paris. Ce parallèle n'est pas à notre avantage bien que nos maisons soient beaucoup plus élevées et la population beaucoup plus ramassée qu'à Londres. Il faut réclamer avec l'auteur de ces opuscules ingénieux et utiles la création de parcs sur la périphérie à l'emplacement des fortifications. C'est là une besogne qui tentera certainement l'activité de la jeune mais vaillante société du

Nouveau Paris, dont M. Hénard est d'ailleurs un des membres.

Dans une thèse d'humaniste distingué, M. Paul Bastier nous présente **Fénelon, critique d'Art,** premier en date, contrairement à ce que professe M. Brunetière qui, d'accord avec l'opinion courante, voit en Diderot le véritable ancêtre de la profession.

M. de Marly a écrit sur l'**Art de la gravure** une trentaine de pages qui ne nous apprennent rien, bien que la « Prière d'insérer » proclame que *cette brochure était d'une urgente et absolue nécessité!*

M. Jean-Paul Dubray a noté avec talent quelques-unes des grimaces de la misère dans une suite de lithographies, **Les Malheureuses** d'un effet un peu trop répété cependant.

Les Revues. — **La Revue de l'Art Ancien et Moderne** (janvier). — *Les fouilles de Delphes : les Découvertes de Marmaria* par M. T. Homolle.

La Gazette des Beaux-Arts (janvier). — M. Henri Bouchot, qui s'est donné tout entier à l'étude des Primitifs Français, recherche les origines du *Parement de Narbonne* du Louvre, prouve que le travail est français et croit pouvoir l'attribuer au peintre Jean d'Orléans. — Dans le même numéro Miss Maud Cruttwell commence une étude très documentée sur *Girolamo della Robia et ses œuvres*.

Art et Décoration (janvier). — M. Léonce Bénédite consacre à M. Auguste Lepère, peintre et graveur, une élogieuse étude, méritée, par les œuvres si personnellement pittoresques d'un artiste qui rappelle dans ses productions et dans sa vie les artisans d'autrefois.

La Chronique des Arts (16 janvier). — Le chroniqueur critique fort justement l'envoi à l'Exposition de Saint-Louis de nos plus belles tapisseries des Gobelins.

« On se plaint, à juste titre, dit-il, que nos tapisseries se détériorent dans les ministères et les ambassades. Pourquoi veut-on leur faire passer l'Océan? Si l'Exposition de Saint-Louis comprenait une section spéciale de tapisserie, la question se serait posée de savoir ce qu'il était convenable de décider. Mais les Gobelins sont, à Saint-Louis, à titre purement décoratif. Les jurys ont-ils craint que le choix qu'ils ont fait des ouvrages de nos contemporains ne suffise pas à assurer le prestige de l'art français? »

L'Epreuve (décembre). — Très luxueux numéro entièrement pris par le compte-rendu du *Salon d'Automne* par

M. Victor Thomas, qui a fait reproduire une quarantaine d'œuvres (dont sept en hors texte.)

Le Journal des Arts (30 décembre). — Article de M. André Arnoult sur *le Musée de Dijon.*

La Plume (1er janvier). — Dernier fascicule du numéro spécial consacré à *Constantin Meunier.*

L'Atlantide (janvier). — Avec la nouvelle année, *l'Intention généreuse* se transforme en *l'Atlantide,* toujours sous la rédaction en chef de M. E. Rocher.

La Famille (27 décembre). — Composition inédite de Gorguet.

L'Art moderne (20 décembre). — Georges Lecomte écrit sur Jules Chéret quelques pages vibrantes où il rend l'hommage qu'il sied à l'éclatante, alerte et saine fantaisie du maître décorateur.

The Burlington Magazine (décembre). — Cette revue, toujours splendidement illustrée, reproduit, entre autres, dans ce fascicule, de nombreux portraits de l'Ecole anglaise, des œuvres de primitifs flamands, des miniatures indo-persanes et des toiles de Fragonard.

Kunst und Dekoration (janvier). — Nombreuses reproductions de mobiliers modernes à l'occasion de l'exposition des ateliers de Dresde. — Article sur *le Salon d'Automne* accompagné de plusieurs illustrations.

Innen-Dekoration (janvier). — Installations intérieures par A. Bembé, Berlage, J.-A. Pool, Holub, Ludwig Schwarz, Peter Behrens, etc.

YVANHOÉ RAMBOSSON.

LETTRES ANGLAISES

Chambers's Cyclopædia of English Literature, new edition edited by David Patrick, LL. D., Vol. III, XVI-858 p., imp.-8°, 10 s. 6 d., Chambers. — Andrew Lang : *The Valet's Tragedy and other studies*, XIV-366 p., in-8°, 12 s. 6d., Longmans. — Fanny Burney : *Evelina*, introduction par Austin Dobson, illustrations par Hugh Thomson, XXVI-478 p., cr. 8°, 3 s. 6d., Macmillan. — Florence Montgomery : *An Unshared Secret and other stories*, 264 p., cr. 8°. 6 s., Macmillan. — Laurence Binyon: *The Death of Adam and other Poems*, VIII-96 p., cr. 8°, 3 s. 6 d., Methuen. — Herbert Strang : *Tom Burnaby, a Story of the Great Congo Forest*, 368 p., cr. 8°, 6 s., Blackie. — Frank Norris : *A Deal in Wheat and other Stories of the New and Old West*, 272 p., cr. 8°, 5 s., Grant Richards. — Arnold Bennett : *The Gates of Wrath*, 248 p., cr. 8°, 3 s. 6 d., Chato and Windus. — Maurice Baring : *Gaston de Foix and Other Plays*, 264 p., cr. 8°, 5 s., Grant Richards. — REVUES : *The Fortnightly Review.* — *The Cornhill Magazine.* — *The Independent*

Review. — The Monthly Review. — The World's Work. — Pearson's Magazine. — The English Illustrated Magazine. — The Open Court (Chicago). — *The Modern Language Association of America. — The SaturdayReview. — The Academy and Literature. — The Weekly Critical Review..*

La nouvelle édition de la **Chambers' Cyclopœdia of English Literature** est maintenant complète: le troisième volume a paru. Alors que le premier donnait un tableau de la littérature anglaise depuis ses débuts jusqu'à la fin du xviie siècle, que le second se contentait du xviiie siècle, le troisième commence avec le groupe d'écrivains qui, fameux déjà dans les dernières années du xviiie siècle, furent la gloire des débuts du xixe et il arrive sans aucune solution de continuité jusqu'aux écrivains d'aujourd'hui.

Un essai sur *The Renascence of Wonder in Poetry*, dû à Mr. Theodore Watts-Dunton, ouvre le volume, puis ce sont les notices sur William Wordsworth, Sir Walter Scott, Robert Southey, Samuel Taylor Coleridge, Charles Lamb, Hazlitt, de Quincey, Keats, Shelley, Byron, Landor, Leigh Hunt, etc., jusqu'aux auteurs contemporains, William Morris, George Meredith, Swinburne, Thomas Hardy, John Morley, Austin Dobson, Andrew Lang, Robert Bridges, Sidney Colvin, Saintsbury, Edmund Gosse, W.-H. Henley, R.-L. Stevenson, Mme Duclaux, Alice Meynell, Fiona Macleod, G.-B. Shaw, Oscar Wilde, George Moore, Kipling, Stephen Phillips, W.-B. Yeats, Arthur Symons, H.-G. Wells, Charles Whibley, George Gissing, Joseph Conrad, etc.

Un chapitre spécial groupe les représentants de la littérature anglaise *in the British Dominions beyond the Seas.* Au cours du siècle dernier, certains écrivains, dont d'excellents poètes, se sont révélés dans les colonies anglaises ; au Canada Charles Grant Allen, John Beattie Crozier, W.-H. Drummond, W. Bliss Carman, sir Gilbert Parker, etc. ; en Australie : Lindsay Gordon, Marcus Clarke, T.-A. Browne, B.-L. Farjeon, Mrs Campbell Praed, George Egenton ; dans le Sud Afrique : George M. Call Theal et Mrs. Cronwright Schreiner.

C'est de même, au cours du xixe siècle, qu'il y eut réellement un mouvement littéraire aux Etats-Unis. Trois auteurs seulement, Cotton Mather, Jonathan Edwards, Benjamin Franklin, vécurent et moururent au xviiie siècle, et l'on peut dire que tous les autres appartiennent au siècle dernier, qui a vu le véritable début de la littérature américaine. Dans la centaine de noms qui forment le premier groupement, certains

sont certes familiers : Washington Irving et Fenimore Cooper, Emerson et Longfellow, Nathaniel Hawthorne et Edgar Allan Poe, H. David Thoreau et James Russell Lowell, Walt Whitman l'unique, Mark Twain et Bret Harte, Frank Stockton et W.-D. Howells, puis Edward Bellamy, Henry James, Marion Crawford, Stephen Crane, Winston Churchill, John Oliver Hobbes, G.-E. Woodberry, Hamlin Garland, Richard Hovey, etc.

Dans ce volume de plus de huit cent cinquante pages, près d'un millier d'auteurs ont trouvé place. Pour bon nombre d'entre eux, les notices sont de véritables essais biographiques, critiques et bibliographiques, accompagnés en outre de fragments excellemment choisis. Les auteurs de ces études sont eux-mêmes d'importantes personnalités littéraires ; par exemple, Mr Swinburne s'est chargé de Shelley ; Mr Th. Watts Dunton, de George Borrow et de Byron ; Mr Edward Dowden, de Matthew Arnold ; Mr Robert Steele, de William Morris ; Mr Charles Whibley (prénommé George par erreur à la page XIV), de Beaconsfield ; Mr. G. E. Woodberry et Mr J. White Chadwick de certains auteurs américains, etc. De plus, cent quarante-deux portraits égaient les pages à double colonne de cet énorme tome. L'*editor*, le Dr David Patrick, peut, à juste titre, être fier de cette Encyclopédie qui est l'indispensable référence pour tous ceux qu'intéresse la magnifique littérature de l'Angleterre. Un index, simple et très complet, facilite les recherches dans les trois volumes.

§

Mr. Andrew Lang a un penchant particulier pour tout ce qui est article de foi ou occasion de crédulité ; tout ce qui est mystérieux, incompréhensible ou inexpliqué l'attire. C'est ainsi que tour à tour il s'est occupé de *The mystery of Mary Stuart*, de *The Gowrie mystery*, de *The making of Religion*, d'Homère et du poème épique, de mythologie moderne ; c'est ainsi qu'il a disserté de *Myth, Ritual and Religion*, et de *Custom and Myth ;* c'est ainsi qu'il écrivit *The Book of Dreams and Ghosts* et *Cock Lane and Common Sense*. Mais s'il s'approche volontiers du mystère, du mythe et de l'illusion, ce n'est pas en « gobeur », disposé à s'émerveiller et à croire en aveugle ; ce n'est pas en sceptique de parti-pris, en démolisseur acharné pour le simple plaisir de détruire, non plus qu'en railleur sarcastique, ni en persifleur désireux de ridiculiser ; non, on croirait plutôt que Mr. Andrew Lang a

des intentions mystificatrices et que son sérieux raisonnable et captivant va se terminer tout à l'heure en un éclat de rire. Ce en quoi l'on se trompe; Mr. Lang est sérieux sans arrière-pensée et si son attitude vis-à-vis du mystère est quelque peu ambiguë, il ne fait que lui rendre la pareille. Le lecteur y gagne, en ce sens que, par exemple, les douze études qui composent le volume intitulé **the Valet's Tragedy** se lisent comme autant de chapitres d'un roman palpitant, malgré ce qu'ont d'aride les discussions historiques. Mr. Andrew Lang discute les diverses opinions et explications concernant le Masque de Fer, duquel il rapproche incidentellement le mystère de James de la Cloche, après avoir penché vers l'identification du prisonnier masqué avec le valet de Roux de Marsilly; puis il examine le mystère de la fausse Jeanne d'Arc, des voix de Jeanne d'Arc, de la mort d'Amy Robsart, de la mort de sir Edmund Bury Godfrey, le mystère de lord Bateman, et plusieurs autres secrets de l'histoire d'Angleterre; enfin, il termine par un spirituel et judicieux procès des fauteurs de l'imbroglio Bacon-Shakespeare. Tous ces mystères restent mystères, mais l'ouvrage n'en est pas moins captivant.

§

Evelina, *ou l'entrée dans le monde d'une jeune fille de qualité*, fut publiée pour la première fois, nous dit Mr. Austin Dobson, à la fin de janvier 1778, par Thomas Lowndes, de 77 Fleet Street, qui, quatorze ans auparavant, avait fait paraître un autre ouvrage populaire et anonyme, le *Castle of Otranto*, d'Horace Walpole. Et ce savant historien de la littérature du XVIIIe siècle raconte le sort qu'eut le roman, comment l'auteur, Fanny Burnay, plus tard Mme d'Arblay, le composa et le fit imprimer et quel succès il eut. C'est en rapportant les opinions des lecteurs de l'époque que Mr. Dobson fait une délicate critique de l'œuvre ; il explique, par exemple, l'absence de certaines descriptions par cette raison plausible que l'auteur était myope. Cette introduction présente parfaitement aux lecteurs modernes cette œuvre d'autrefois, ce roman par lettres qui eut une vogue immense il y a cent vingt-cinq ans. L'édition nouvelle est exquise, avec soixante-quinze illustrations excellentes et charmantes dues à Mr. Hugh Thomson.

§

C'est en 1869 que parut *Misunderstood*, la fameuse nouvelle qui assura la renommée de Miss Florence Montgomery. Elle



publie aujourd'hui : **The Unshared Secret**, qui ne sera pas parmi les meilleurs des quinze volumes constituant son œuvre. La nouvelle qui donne son titre au recueil occupe cent cinquante pages, et elle est la moins mauvaise des quatre que contient le livre ; les autres sont vraiment trop puériles. Cette histoire d'un secret obstinément gardé aurait dû être traitée plus longuement ou bien en quelques pages. La situation est assez dramatique pour intéresser jusqu'au bout, mais elle n'empêche pas de remarquer les négligences et le style lâché de l'auteur.

§

Parmi les poètes de la jeune génération, Mr. Laurence Binyon est un de ceux dont le talent s'affirme de jour en jour plus personnel et plus original. Si l'on put, dans ses premiers essais, trouver trace de certaines influences, il se montra, dans *Porphyrion* et un volume d'*Odes*, affranchi de toute réminiscence et de toute hésitation. Le seul reproche qu'on pût lui faire était de laisser trop transparaître l'effort vers la perfection des moyens d'expression. Dans le présent recueil : **The Death of Adam** *and other Poems*, Mr. Binyon a conservé ses qualités d'imagination, sa richesse de mots et d'images, la noble dignité de sa technique et nous lui trouvons en outre une émotion plus volontiers avouée, plus franchement sentie. *The Death of Adam* est un beau fragment tragique, où le poète de *Porphyrion* se surpasse, et nous avons admiré particulièrement *The deserted Palace* et *A Hymn of Love*.

§

Tom Burnaby est le héros d'aventures extraordinaires dans la grande forêt de l'Ouganda, au centre de l'Afrique, et, sans nul doute, les lecteurs de dix à dix-sept ans liront avec enthousiasme le long récit des exploits que narre Herbert Strang. L'histoire reste d'un bout à l'autre suffisamment vraisemblable ; grâce aux ressources de sa seule intelligence, Tom Burnaby tient en échec les hordes des Arabes marchands d'esclaves, et il détruit finalement la dernière forteresse des trafiquants. Bien que s'adressant à un public dont le sens critique est encore assez peu développé, l'auteur a le mérite de s'être préoccupé de la valeur littéraire de son ouvrage, soigneusement écrit et composé, et qui peut se ranger, certes, parmi les meilleurs du genre.

§

Les tomes II et IV de l'**Illustrated Record of English Literature**, qui édite si somptueusement Mr. William Heinemann, viennent de paraître, complétant ainsi ce volumineux travail. La première moitié du tome II est rédigée par Mr. Richard Garnett et la seconde par Mr. Edmund Gosse. Le tome IV, qui couvre la période s'étendant de Johnson à nos jours, est tout entier de Mr. Edmund Gosse. Un examen, trop hâtif malheureusement, nous a permis de constater que l'éminent critique s'est montré historien et érudit, avec une science impeccable et un goût parfait. Dans une prochaine chronique nous rendrons compte plus longuement de l'ouvrage tout entier.

§

Un recueil de dix nouvelles, portant le titre de la première: **A Deal in Wheat**, par Frank Norris, révèle certains détails des mœurs de la Californie; l'auteur possédait un talent fort original et il manque peu de choses à ces récits pour être parfaits.

Dans **The Gates of Wrath**, M. Arnold Bennet montre un aspect nouveau de son talent versatile. On a plaisir à lire ce roman bien qu'on puisse lui préférer *Leonora, Anna of The Five Towns*, ou même *The Grand Babylon Hotel*. Il fut d'ailleurs écrit avant ces derniers.

Mr. Maurice Baring donne, sous une même couverture, trois drames en quatre actes en vers : **Gaston de Foix**, qu'on apporte, mort, au dernier tableau devant celle qui l'aimait; *Dusk*, où les personnages surnaturels sont empruntés au conte russe: *la Roussalka;* et *Tristram and Iseult*, dramatisation de la légende telle que l'a reconstituée M. J. Bédier.

§

Revues. — La **Fortnightly Review** ne se désintéresse pas de la gloire du grand philosophe qui vient de mourir; elle donne dans son numéro de janvier: *Herbert Spencer, A Character Study*, par W.-H. Hudson, et *Mr. Herbert Spencer and the Dangers of Specialism*, par J.-B. Crozier. Outre les articles politiques et économiques, on peut y lire encore: *Ibsen's Apprenticeship,* par Mr. Wm. Archer, qui démontre qu'Ibsen apprit son métier dans Scribe; *The Creevey Papers* par G.-S. Street, et des vers de Laurence Housman : *The Huntress.*

Le sommaire du **Cornhill Magazine** offre entre autres lectures intéressantes : *The Mystery of Kaspar Hanser, the Child of Europe*, by Andrew Lang; une remarquable étude sur *Theodore Hook* par le Viscount St Cyres; *Charles Dickens and The Guild of literature and art*, par Sir J.-R. Robinson; *Alms for Oblivion*, par Richard Garnett; *Blackstick Papers*, par Mr. Richmond Ritchie, etc.

The Independent Review accorde une large place aux questions économiques et à la politique générale : M. Ch. Trevelyan traite un sujet d'actualité: *Land Reform versus Protection ;* H.-W. Newinson relate *A Ride in Monastir ;* G.-L. Dickinson disserte du *Motoring;* l'Hon. George Pee- s'occupe du *Canada and the Empire* et M. J.-H. Clapham de la *Protection and The Wool Trade*, etc.

Un fort intéressant article de Tugan Baranowski, dans la **Monthly Review**, renseigne sur l'*Antisemitism in Contemporary Russia ;* Mr John Ward publie une étude sur *The Reconstraction of Karnak* avec des illustrations; lire encore: *The Idea of Proportion*, par T. Sturge Moore. *The Creevey Papers*, par Rowland E. Prothero; *Tennyson and Dante*, par T. H. Warren; *Crescent and Cross*, par D.-G. Hogarth.

Il faudrait citer le sommaire entier de **The world's Work** pour donner une idée de la variété des matières qu'il contient; parmi ses innombrables illustrations, un curieux portrait de Rudyard Kipling.

Dans **Pearson's Magazine**, la seconde « tranche » de *The Food of the Gods* par H.-G. Wells, avec d'amusantes illustrations par Cyrus Cuneo.

Parmi les nombreux articles de **The English Illustraded Magazine**, de courtes études sur Alfred Russell Wallace, par G.-K. Chesterton; sur Austin Dobson, par W.-G. Blaikie Murdoch, et sur Maurice Hewlett, par Francis Thomson.

Le numéro de décembre de **The Open Court**, magazine mensuel publié à Chicago, contient une étude sur *Robert Houdin, conjuror, author and ambassador*, par H.-R.-Evans, et *The Wandering Jew, A Buddhist Parallel*, par A.-J. Edmunds.

L'une des récentes publications périodiques de *The Modern Language Association of America* contenait un excellent essai intitulé *Literary Symbolism in France*. L'auteur, Mr. Albert Schinz, se montre remarquablement renseigné sur le récent mouvement poétique; il distingue entre le décadentisme mort-né et le symbolisme bien vivant trop souvent con-

fondus ; il connaît les œuvres poétiques de Vielé-Griffin, de Henri de Régnier, de Verhaeren, de Stuart Merrill, de Kahn, de Paul Fort, de Saint-Pol-Roux, de Moréas, de Quillard, etc., et les ouvrages critiques de Beaunier, de Kahn, de Mauclair, de Ch. Morice, de Vigié Lecoq, de R. de Souza, etc. ; mais il ignore, sans grande perte, sans doute, tel volume de souvenirs qu'un outrecuidant personnage publia il y a quelques mois et annonça, en tous lieux, par des lettres encombrantes où il célébrait lui-même sa gloire minuscule.

L'actualité littéraire, dramatique et artistique, est suivie de près par *The Saturday Review* et *The Academy and Literature*, à Londres, et *The Weekly Critical Review*, à Paris.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES ESPAGNOLES

La jeunesse littéraire. — Opinion de Mme Pardo Bazan. — Une lettre de Unamuno sur les jeunes. — *La Cathédrale*, par Blasco Ibanez. — *La Déséquilibrée* de Echegaray. — Une revue.

La question qui occupe le plus l'Espagne intellectuelle est de savoir si les nouvelles générations littéraires sont réellement différentes de celles qui les ont précédées, s'il existe une jeunesse douée d'idées jeunes, si, en somme, le modernisme n'est pas un vain mot.

Une revue, curieuse des idées que les écrivains qui n'ont pas encore atteint quarante ans avaient sur ce sujet, organisa une enquête.

Mais à Madrid, personne ne répond. Sur les vingt ou trente hommes de lettres consultés, il n'y en eut que trois ou quatre qui firent parvenir leur opinion. Alors une autre feuille *Gente Vieja* (*Vieilles gens*), employant un moyen pratique, ouvrit un concours afin de primer les études les plus remarquables sur le modernisme national. Les envois furent très nombreux — aussi nombreux que nuls. Oh! l'ingénuité de tous ces écrivains de concours qui ne peuvent parler de rien sans citer Homère ou Cervantès! Toutefois, la tentative de *Gente Vieja* eut cet avantage : les maîtres daignèrent pense aux jeunes, encore qu'ils ne le firent pas avec beaucoup de sympathie. La première qui parla sur ce sujet fut Mme Pardo-Bazan. Ecoutez-la :

« On les appelle *jeunes* ou bien parce qu'ils n'ont pas encore acquis de vraie réputation, ou bien parce qu'on croit leur donner de la sorte un brevet d'innovation ou encore parce

que le mot justifie toute indulgence à leur égard. Malheur aux éternellement jeunes !

« Ils ne sont que les éternellement ratés. Je ne prendrai donc pour critérium ni la jeunesse physique, ni la toute récente apparition de l'ouvrage et je me restreindrai aux écrivains qui, dans le roman ou dans le conte, se sont fait connaître avantageusement au cours de cette dernière période quinquennale. J'ajoute qu'aucun ne s'est imposé complètement au public en obtenant une célébrité vaste et bruyante. Nous sommes loin de cette époque où les Zorilla et les Garcia Gutierrez conquéraient le rang de généraux, loin aussi de cette décade de 1875 à 1885 où il suffisait à un auteur d'un premier roman pour le rendre populaire. Aujourd'hui la décadence s'étend à tout et il est difficile de sortir de la pénombre. On répète parmi les lettrés tels ou tels noms, mais le public ne s'est pas mis à les sanctionner. Est-ce parce que cette nouvelle génération vaut moins, intrinsèquement, que celles qui l'ont précédée ?

« J'incline à croire, pour ma part, que les écrivains nouveaux ne sont inférieurs à leurs aînés ni en talent ni en sensibilité. Peut-être ont-ils une intention et une perception plus délicates des rapports des choses. On dirait que quelque génie malfaisant les empêche de développer et d'exprimer cette perception d'une manière aussi artistique et aussi forte qu'il le faudrait. Agités d'un trouble nerveux ou abattus par une espèce de lassitude empreinte d'indifférence, ils me rappellent toujours, — je parle des meilleurs de cette génération — le buste impressionnant de Rodin qui représente, si je ne me trompe, la Pensée : une intéressante tête de femme, prise par les épaules dans un bloc informe d'argile. Leurs livres, en général, manquent de souffle ; la fatigue s'y trahit à chaque page, à tout instant ils y proclament l'inutilité de l'effort et la vanité de tout. Cette génération se montre imbue de pessimisme, avec des accents de mysticisme catholique à la moderne (sans foi et sans pratique religieuses) et avec des tendances à un néoromantisme où s'exerce principalement l'influence de la mentalité du Nord — Nietzsche, Schopenhauer, Sudermann, Maeterlinck — à travers leurs nombreuses traductions. »

Ne dirait-on pas un de ces articles que les graves écrivains de France consacraient, il y a quinze ans, à la jeunesse symboliste ? Et au fond cela en est un, peut-être. Mme Pardo-Bazan aime mieux *traduire* que penser et de même que son livre sur le *Roman en Russie* n'est que la traduction du

célèbre volume de Vogüé, de même ses idées sur les jeunes espagnols peuvent n'être que le reflet des idées de Brunetière sur les jeunes de France.

§

Un autre écrivain qui ne semble guère estimer les jeunes, c'est Miguel de Unamuno, critique éminent et recteur de l'Université de Salamanque. Celui-ci m'adresse, à propos de ma première chronique du *Mercure*, une longue lettre, expression de l'opinion courante des vieux écrivains sur la jeunesse. Je vais donc vous la traduire *in extenso* : « Chaque fois que je vais à Madrid et que je me trouve en contact avec les jeunes qui ont fait retentir leur nom ou qui s'efforcent de le faire retentir, je suis envahi bien vite d'un grand sentiment de tristesse.

« Leur principale occupation est de se dénigrer, de se diminuer les uns les autres, ou de se louanger mutuellement aussi, d'une manière démesurée. Mais il faut ajouter que l'éloge pour l'un d'entre eux entraîne presque toujours la critique d'un autre ; à tel point que lorsque vous entendrez louer un écrivain, vous devrez demander contre qui est dirigé cet éloge. Le sujet habituel de la conversation est de discuter si celui-ci a ou n'a pas de talent ou si son talent est supérieur ou inférieur à celui de tel autre ; d'idées, de doctrines, de sentiments, de sensations, il n'est jamais parlé. L'envie — qui est la perte de l'âme nationale — les corrompt. Ils vont à pas gauches et incertains parce que distraits à regarder si tel ou tel avance plus ou moins qu'eux. Ils n'en voient plus le sol sur lequel ils posent les pieds. La calomnie leur fait perdre leur temps. Au lieu de s'affirmer, ils rient des autres. Quand ils louent au public une œuvre dont ils disent le plus grand mal en petit comité, c'est à titre de réciprocité, c'est ainsi que sont les plus nombreux.

« D'autres n'attaquent pas autrui, mais ils ne parlent que de livres et d'auteurs. Leur but est de montrer qu'ils connaissent tel et tel autre et celui-là encore.

« La pédanterie, ici, est un mal presque aussi grave que l'envie. Ce n'est pas le noble désir de se créer des convictions ou des doctrines, sinon la puérilité de citer les autres.

« Pour construire une tour il leur faut élever des échafaudages solides et compliqués et ensuite ils ne se résolvent pas à démolir l'échafaudage pour que l'on voie la tour se dresser fière et libre : ils préfèrent le laisser pour qu'on apprécie

l'effort. C'est tout le contraire du mérite qui consiste à effectuer un grand effort sans le laisser voir. C'est à cela que l'on doit attribuer la lourdeur caractéristique de bien de nos écrivains, y compris nos jeunes. Sans aucun à propos, ils vous font une citation tirée par les cheveux ou bien ils introduisent dans leurs écrits une doctrine mal digérée, c'est-à-dire sans sa forme didactique.

« Et le grand mal, le mal suprême d'une bonne partie de cette jeunesse — qui vaut mieux sous d'autres rapports — c'est qu'elle s'est engouée de *minuties de la technique* littéraire et de procédés décadents, aussi trompeurs qu'artificiels dans un pays comme celui-ci où il faut lutter et lutter dans la rue !

« Vivre dans la fameuse Tour d'ivoire, rêver de princesses de chromos, créer à sa fantaisie un hellénisme traduit du français me semble en Espagne un crime de lèse-humanité. Comme la plupart de ces jeunes ne se soucient pas de ce qui intéresse le public, le public ne s'intéresse pas à eux et ne prête aucune attention à leur vie. Chez quelques-uns dont la culture intellectuelle est poussée à l'excès et qui de plus ont une certaine plénitude de vie, on remarque quelques expansions de luxe. Mais le luxe dans la misère est la chose la plus déplorable que je connaisse. Ici, en Espagne, de prétendus raffinements artistiques ou littéraires, misérables invitations du galimatias boulevardier parisien, semblent des colliers de diamants (américains naturellement) ou des bracelets de luxe sur une pauvre fille affamée, sale, dégoûtante, déguenillée. Il vous vient l'envie de lui dire : « Vends cela, ensuite mange, lave-toi et achète-toi une petite robe de percale propre et bon marché. » La jeunesse doit s'efforcer à donner à l'Espagne une littérature de percale propre et bon marché et l'inviter à manger, à se laver et non à ce qu'elle aille ainsi qu'elle va aujourd'hui déguenillée et boueuse, portant sur les épaules quatre vieux oripeaux hérités de ses aïeux. Qu'elle bannisse toutes ces défroques à la mode.

« Je suis las d'entendre les jeunes se plaindre de ne rencontrer personne qui leur donne une orientation. Malgré leurs protestations d'indépendance et même d'anarchisme, si vous prêtez à leurs propos une oreille attentive. vous observerez qu'ils soupirent après le chef intellectuel. Tous, ou au moins le plus grand nombre des *jeunes* se moquent des *vieux* ou assurent que ceux-ci leur barrent la route. Mais à côté de cela chacun d'eux essaye de s'approcher de quelque vieil écrivain et

de se mettre sous son égide afin d'être introduit et recommandé dans le monde des lettres ou des arts.

« L'Espagnol a été, est, et je crains qu'il ne continue d'être le mendiant arrogant et hautain qui demande une petite aumône pour l'amour de Dieu, répond « que Dieu vous le rende » s'il l'obtient, et se croit quitte avec cette exclamation, si, on la lui refuse, s'écrie : « En voilà un client! que se croit-il donc cet impudent?... c'est de ma faute! pourquoi me suis-je abaissé au point de demander quoi que ce soit à un tel voyou. »

« Je vous le dis, au fond ils désirent un chef qui les mène à l'assaut du temple de la fortune ou de la célébrité et ce chef, j'en suis chaque jour plus convaincu, ne peut être qu'un vieil écrivain. Seule une telle individualité pourra grouper autour de soi, en les unissant, nos jeunes et à elle seule pourra les assembler en vue d'une action sociale et d'une action totale artistique, littéraire et politique. Je ne vois pas pour notre jeunesse intellectuelle d'autre avenir fécond que celui qu'elle aura en s'unissant sous la direction d'un vieux maître (certains indiquent déjà Galdos, fermant les yeux devant les insuffisances que cet esprit peut comporter) et avec le drapeau « blanc » du radicalisme en vue d'une action sociale dans le sens le plus progressif. En qualifiant le drapeau de *drapeau blanc*, je veux dire qu'il ne comporte pas de programmes d'articles ni de dogmes, mais qu'il devra être le symbole du seul sentiment de l'indépendance spirituelle, du progrès, de l'ample compréhension — et qu'il n'exclurait que les exclusivistes. Il y eut ici une feuille hebdomadaire, *La Vida Nueva* (*La Vie Nouvelle*), qui à son début semblait devoir réaliser cet idéal. Elle décéda bientôt.

« Je dois vous avertir que j'appelle vieux un homme qui a dépassé la cinquantaine, encore qu'il ait conservé la juvénilité de son esprit et de son corps, un homme qui ait sa renommée faite, qui ne puisse inspirer de soupçons ni provoquer des compétitions.

« Je reconnais que le jugement que je vous livre de notre jeunesse intellectuelle est dur, et je dois ajouter que je connais parmi elle maints jeunes de talent sûr, de doctrine solide, de sentiments généreux, pleins de *sympathie humaine*. Je veux dire qu'ils rient avec le peuple comme ils pleurent avec lui, qu'ils se réjouissent de ce qui le réjouit et qu'ils souffrent de ce qui le fait souffrir. Mais l'atmosphère ambiante les gagne, les esprits se contaminent, sans le vouloir, sans le

savoir, et, en général, retardant leur marche ils se replient sur eux-mêmes et ne font plus que se lamenter.

« Actuellement, en Espagne, rien, pour ainsi dire, ne s'affirme. Il semble que les républicains et les monarchistes luttent entre eux, mais, en regardant de près, l'on voit qu'il n'existe ni républicains ni monarchistes. Il n'y a que des anti-républicains et des anti-monarchistes. Et ne croyez pas que je vais donner dans un de ces paradoxes ou, qui pis est, dans un jeu de mots dont on m'accuse sans raison; non ! Les républicains maudissent la foi qu'ils ont en la République, ils n'ont aucune idée nette de ce qu'ils feront quand ils l'auront imposée — s'ils l'imposent !

« La seule chose qu'ils sachent, c'est que la monarchie est onéreuse et ils la veulent renverser. Ils sont donc anti-monarchistes et non républicains. Quant aux monarchistes, à leur tour, ils sont les premiers à juger la monarchie avec une extrême sévérité, et à ne la vouloir soutenir que contre la République et ses hommes. Ils sont donc anti-républicains et non monarchistes. Et au milieu de tout ceci, ce qui croît en Espagne et augmente, c'est d'un côté le radicalisme et, lui faisant opposition, l'esprit de réaction. Et je ne me mêle pas de définir le radicalisme, sans doute parce que nous le savons tous fort bien.

« Ce qui manque, c'est donc celui qui réunira cette jeunesse et, hors du républicanisme et du monarchisme, et de toutes les autres distinctions, purement politiques, économiques ou littéraires, la fera communier dans le radicalisme et lui indiquera une action sociale qui vivifie notre art, notre science, nos lettres, notre vie spirituelle tout entière.

« Si, à présent, vous me demandez quelle devra être, à mon avis, cette action vers le radicalisme en même temps qu'action totale, cela sera bien autre chose. Dans ce cas, je vous l'avoue, je sais que je resterai presque seul — et c'est pourquoi je m'isole. La plupart des jeunes haussent les épaules devant moi à cause de cela. Je crois que l'action sociale qui embrasserait la vie entière de l'esprit et lui apporterait un radicalisme profond devra être une action religieuse. Malheureusement on qualifie ici de *religion* une dérision telle qu'on ne peut parler, dans certains centres, d'action religieuse sans faire sourire les assistants. Malgré tout ce qui se débat aujourd'hui en Espagne, il s'y agite avant tout et surtout, à la surface comme au fond des mêmes préoccupations économico-sociales : le problème religieux. On a voulu nous arra-

cher au catholicisme et faire de nous des libres-penseurs alors que nous n'avions pas de pensées propres, au lieu d'essayer de nous faire des libres-croyants. Sans passer par la liberté de la conscience chrétienne, on veut nous amener à je ne sais quelle libre conscience humaine. »

§

Il ne me reste plus que peu de place pour parler des dernières œuvres publiées en Espagne. Mais je ne m'en plains pas. Pour le peu dont j'ai à rendre compte, une page suffira.

Blasco Ibanez, l'auteur de *Terres Maudites*, que tous ont pu admirer dans la traduction française de Herelle, publie un roman intitulé *la Cathédrale*. Le héros de ce livre, le fils d'un suisse de la Cathédrale de Tolède, est né dans le presbytère. Son père, naturellement, veut en faire un prêtre et l'enferme dans un séminaire d'où il sort, avant de prendre les ordres, pour aller s'enrôler dans l'armée carliste. Après la campagne, c'est l'émigration. Là renaît l'ancien penchant de l'ex-séminariste pour l'étude. Mais la nouvelle ambiance intellectuelle et morale, les nouvelles fréquentations produisent en son esprit une complète révolution. Le catholique de la veille devient anarchiste et fait de la propagande. Les avatars de sa vie le mènent à Barcelone, où il est torturé à Monjuich. Et quand il recouvre sa liberté il se voit surveillé et constamment persécuté par la police qui, dès qu'il s'installe quelque part, l'oblige à déménager.

La conviction de l'anarchiste s'émousse dans cette hasardeuse existence ; sa santé est ébranlée. Il aspire au repos, à l'obscurité, à l'oubli, et sa pensée se tourne vers l'ancienne cathédrale où s'écoula son enfance. Il voit là-bas un asile, un coin ignoré, où il pourra mourir, car il prévoit que ses jours sont comptés. Il retourne à Tolède, dans la cathédrale où son père l'accueille tendrement.

Là, au début, notre héros passe inaperçu, il tait ses idées, il les enfouit au fond de lui-même ; il veut oublier son récent passé de luttes pour vivre entièrement son passé lointain que toute la cathédrale lui rappelle.

Mais ses anciens penchants, ses habitudes de prosélytisme renaissent bien vite, et peu à peu il commence à faire de la propagande en faveur de ses idées parmi les serviteurs du temple qui vivent avec lui. D'abord, ces humbles l'écoutent avec crainte et terreur. Mais bientôt leurs passions s'éveillent. Ils comparent la médiocrité de leur existence aux trésors que

la foi a accumulés dans la cathédrale, à tous ces joyaux offerts par la piété aux saintes images. Lentement, de criminelles pensées se lèvent dans le champ de ces imaginations et une nuit que Gabriel (qui a accepté le poste de gardien nocturne dans l'église afin d'aider son père) veille dans la cathédrale, ceux qui sont devenus ses disciples pénètrent dans l'église.... Ils lui proposent d'accepter le plan qu'ils ont formé : s'emparer des bijoux de la Vierge. Il proteste et s'y refuse. Mais il est terrassé. Le vol s'accomplit. Il est considéré comme complice du délit. Et, au moment où il va être condamné pour ce vol accompli par d'autres mains, mais qui est le fruit de ses enseignements, il meurt soudainement.

L'œuvre est belle. Mais, hélas! elle n'est pas originale. Un journal nous a dit, en effet, que Blasco Ibanez a pris son bien où il l'a trouvé — c'est-à-dire dans quelques livres français.

§

La Déséquilibrée de Echegaray, que Mme Guerrero joue avec un grand succès à Madrid, est une pièce qui, en France, semblerait vieillotte et puérile. Mais on est moins difficile en Espagne.

Voici l'intrigue en quelques mots :

Thérèse et Maurice de Vargas s'aiment passionnément : tous deux sont jeunes, généreux, capables de toutes les bontés, et de tous les héroïsmes. Mais il est pauvre et elle est la fille d'un opulent banquier. Or Robert Cardenas, riche aventurier, veut ajouter à sa fortune les millions de Thérèse! Il l'emporte dans sa lutte contre Maurice de Vargas, et épouse la jeune héritière. De cette union naît un fils. Au troisième acte, nous voyons Robert s'efforcer de répandre le bruit de la folie de Thérèse. Ce n'est là qu'un prétexte « *odieusement* » imaginé par « *le noir* » Robert afin de faire enfermer « *l'infortunée* » Thérèse, comme aliénée, l'éloigner à jamais de son fils, et s'ériger, de ce fait, seul administrateur de leur immense fortune.

Dans le dernier acte nous apprenons que Thérèse s'est enfin délivrée du joug affreux de son mari en le jetant à la mer. Hantée par le sinistre cortège de ses remords et de sa douleur, elle part pour un voyage lointain, afin d'éloigner de sa pensée les ombres qui l'habitent, laissant son fils sous la protection du noble Maurice, l'inoubliable aimé. Elle refuse pourtant de venir à lui, présumant la vengeance du mort dont le souvenir,

sans cesse vivant entre eux, glacerait leur passion. Maurice l'approuve. Et c'est tout.

§

En terminant, je veux signaler une revue dont le premier numéro vient de paraître. Elle s'intitule *Paris Ilustrado y Artistico;* et en effet, c'est bien Paris, le Paris charmant qui est la capitale du Rêve; et c'est aussi l'illustration dans ce qu'elle a de plus nouveau; et c'est l'Art surtout. Je ne m'en étonne point, car je lis sur la couverture le nom du directeur — qui est une femme, la plus exquise et la plus parisienne de nos femmes de lettres, Mlle Hynda Coats, que ses intimes appellent *Linda Coats*. Ce charmant confrère se propose de faire connaître, en Espagne et dans l'Amérique d'Espagne, les élégances intellectuelles et artistiques de Paris et si tous ses numéros ressemblent au premier, on peut dire, d'ores et déjà, que la meilleure de nos revues mondaines est le *Paris Ilustrado y Artistico.*

E. GOMEZ CARRILLO.

LA FRANCE JUGÉE A L'ÉTRANGER

Herbert Spencer et la Presse française. M. Edmund Gosse, l'éminent critique, a adressé au *Times* la lettre suivante, dont voici la traduction :

« Monsieur, nos amis de France avouent qu'ils ne sont pas médiocrement scandalisés par notre prétendue indifférence pour la renommée d'Herbert Spencer. L'accusation est générale; son écho se répercute dans toute la presse parisienne. *Les Débats* ont publié à ce propos un article des plus sévères, dans lequel il est dit que si Herbert Spencer avait été « un jockey heureux, un cricketer ou un footballer distingué », au lieu d'être, tout bonnement, « un des plus profonds penseurs du dix-neuvième siècle », sa mort eût fait en Angleterre dix fois plus de bruit. M. Henry Michel a professé la même opinion dans *le Temps*, et nous ne fûmes pas rabroués moins sévèrement en des journaux aussi divers que *l'Eclair* et *le Figaro*, *l'Aurore* et *l'Action*. Cela est déjà devenu un lieu commun. Dans un autre périodique français que je viens précisément de recevoir, je trouve cette phrase au début du premier article : « La mort d'Herbert Spencer a passé inaperçue du peuple anglais. »

« Si l'accusation était réellement fondée, elle serait certaine-

ment déshonorante pour nous ; c'est pourquoi je pense qu'il est de notre devoir de faire tous nos efforts pour étouffer dans son berceau cette légende fâcheuse. Elle a paru incroyable aux Français eux-mêmes et, dans une piquante étude sur Herbert Spencer, donnée au *Mercure de France* de janvier, M. Remy de Gourmont pose tout d'abord cette question : « Est-il vrai qu'il était presque inconnu en Angleterre et que sa mort n'y a été qu'un tout petit événement? » Il continue en disant qu'il doit sûrement y avoir là quelque malentendu et il a la bonté d'ajouter : « Je voudrais avoir là-dessus l'opinion de M. Edmund Gosse. » Malheureusement, je ne suis pas, comme M. de Gourmont, un philosophe, et mon opinion ne peut être que celle d'un simple homme de lettres. Mais, puisque l'on m'interroge, je réponds sans hésiter qu'il m'est impossible d'admettre que la Presse Anglaise se soit montrée coupable d'une infamante indifférence envers Herbert Spencer; et je n'admets pas non plus que l'on puisse, comme un autre éminent « Spencérien », appeler les journaux anglais « une école d'ignorance ». La copieuse et sérieuse étude sur la vie et l'œuvre d'Herbert Spencer, parue dans *le Times* au lendemain de sa mort, était assurément de celles que l'on réserve aux seuls hommes de la plus grande notoriété aussi bien que de la plus haute réputation. Et les meilleurs journaux anglais, de toutes les opinions politiques, n'ont pas manqué, en très grand nombre, de rendre les derniers devoirs au grand philosophe.

« Ce qui semble avoir égaré les journalistes français, ce sont les bulletins des journaux du soir à un sou. Les correspondants londonniens de la Presse française ont télégraphié à Paris que, le lendemain de la mort d'Herbert Spencer, son nom ne figurait pas dans les bulletins, tandis qu'on y lisait le récit de l'accident arrivé à quelque célèbre mime. Ces bulletins du soir sont un grand sujet d'étonnement pour nos voisins qui ne possèdent rien de semblable à Paris, et qui s'imaginent que leurs manchettes sensationnelles représentent l'étiage de la curiosité des classes éclairées en Angleterre : « Qu'est-ce que, dans l'estime des Anglais. s'écrie, indigné, un des brillants écrivains du *Journal des Débats*, qu'est-ce que c'est qu'Herbert Spencer à côté d'un riche sportsman ? » Je ne savais pas que l'on fît attention à la richesse de tel sportsman, mais je ne contesterai pas qu'il n'y ait un élément d'extrême puérilité dans le culte populaire pour « un criketer ou un footballer distingué ». La partie du peuple, cependant,

à laquelle s'adresse la presse à un sou, ne représente pas la couche dans laquelle nous pouvons espérer de découvrir les admirateurs du philosophe disparu. M. J. Bourdeau, autre Spencérien scandalisé, déclara que « l'esprit anglais, essentiellement empirique » est incapable de comprendre le Maître. C'est peut-être vrai, et peut-être faux. M. de Gourmont est pour cela un meilleur juge que moi-même. Ce dont je suis sûr, c'est que nous devons prier nos amis de France de bien vouloir croire que nos classes intellectuelles sont fort éloignées d'ignorer qu'Herbert Spencer est une des gloires de la littérature anglaise. »

LUCILE DUBOIS.

VARIÉTÉS

Un mode de décentralisation. — Voici longtemps que l'on fait à Paris le grief de tout dominer, de tout absorber, de résumer tout. La fortune, le bonheur, le goût, l'esprit, le génie, la renommée, la gloire ne pouvaient s'épanouir qu'en son enceinte. On admettait que, à un certain degré de culture ou d'aisance, on ne pouvait vivre ailleurs. C'était exact : ce ne l'est plus; ce l'est de moins en moins. Ceux qui symbolisent la fleur de Paris, les oisifs, les écrivains, les artistes, tendent à y vivre le moins possible. On passe l'été à la campagne, l'hiver dans le Midi ou en Italie. On ne garde à Paris qu'un pied-à-terre ; quelques-uns n'en ont même plus. Si le besoin de Paris les tourmente, ils y viennent comme les étrangers, comme les provinciaux : ils demeurent à l'hôtel. Ainsi, les mœurs et la mode avaient créé une centralisation extrême : la mode et les mœurs la détruisent. Elles travaillent à cette tâche plus sûrement que des lois.

Ces observations s'imposent à quiconque est conduit par le hasard à faire, l'hiver, un voyage dans le Midi. Partout, en cours de route, on rencontre des amis et des connaissances ; dans chaque localité, on vous montre la demeure d'une célébrité parisienne. A la vérité, celui qui, en hiver, a connu le littoral, ne forme qu'un projet : y retourner et, s'il est possible, s'y installer.

Laisser Paris, un soir, sous la pluie ou la neige, dans le vent ou le froid, s'endormir transi et triste dans un train, puis, au matin, s'éveiller entre Valence et Avignon, dans le soleil et la lumière : voilà un contraste de sensations singulièrement aigu, auquel n'échappent pas ceux qui se dirigent vers le

littoral. Ils en conservent un souvenir délicieux et profond, et la tentation naît, naturelle, de le renouveler, ainsi que celui de toutes les sensations successives, de tous les charmes subis.

A partir de Toulon, ce bien-être devient du ravissement; on s'y baigne comme dans une eau tiède et voluptueuse. Le soleil, la chaleur, la lumière, la végétation, les fleurs, composent une atmosphère qui dilate, rend léger et dispos. Heureux ceux qui y vivent! M. Paul Bourget réside à Costebelle; le docteur Richet possède un château à Carqueiranne et exerce sa souveraineté sur l'île de Ribaud; Ernest Reyer écoule sa verte vieillesse dans le soleil toujours printanier du Lavandou. Ce Lavandou est un petit port familier et pittoresque, où la manière de vivre des habitants évoque les âges évangéliques. Le matin, à l'aube naissante, les pêcheurs vont à leur butin. Ils rentrent à l'heure du déjeuner. Le travail est alors fini jusqu'au lendemain. A quoi bon trop peiner? Si le travail est une nécessité à laquelle il convient de se soumettre, la sagesse ne prescrit-elle pas de se réserver des loisirs et de parer l'existence d'amusements?

Les humbles pêcheurs de Lavandou comprennent la vie à la façon des grands philosophes : ils ont le sentiment qu'elle est vaine et éphémère. Il est inutile de se tuer à gagner des gains excessifs; l'existence une fois assurée, il est bon de jouir du temps. Convaincus de la perfection de ces principes, les pêcheurs du Lavandou consacrent leurs après-midi à jouer aux boules sur la place. Ils y prennent un plaisir toujours nouveau. L'air, le soleil, l'exercice, l'intérêt du jeu les entretiennent dans des dispositions heureuses. Ils favorisent la digestion, excitent la soif, aiguisent l'appétit donnent de la rapidité aux heures. A ces jeux on s'enrichit encore de vertus précieuses; on acquiert de la souplesse, de la grâce, de l'adresse. Il n'est pas surprenant que les étrangers forment galerie autour des joueurs de boules du Lavandou. C'est une des distractions d'Ernest Reyer de les regarder « tirer » et « pointer ».

Nous pouvons reprendre le petit chemin de fer du Sud qui, d'Hyères à Saint-Raphaël, se promène sur la lisière de la mer.

En passant au Dattier, c'est encore un nom connu qui s'offre à l'esprit : au sommet d'une colline giflée par tous les vents, le géographe Foncin a édifié une maison blanche. Il découvre de là l'immensité; il embrasse, par les jours clairs, la

longue broderie du littoral qui se déroule depuis Toulon jusqu'à la frontière italienne.

Voici Cavalaire, au paysage riche et riant, décoré de pins, de chênes-liège, d'oliviers, d'orangers, de mimosas, avec des coteaux sillonnés de vignes. Une vaste baie se développe en demi-circonférence jusqu'au cap Lardier ; un sable fin et solide, sur lequel on marche comme sur du velours, tapisse le rivage. L'atmosphère est limpide, le climat si doux que l'on pense au paradis terrestre. Pourtant c'est à peine si les yeux rencontrent quelques maisons à moitié perdues dans des bouquets de verdure : on s'étonne de ne pas trouver là une ville merveilleuse que l'avenir sans doute créera un jour.

De Cavalaire à Saint-Tropez, où M. John-Antoine Nau savoure dans sa villa Claire-Emile la gloire d'avoir obtenu le prix de l'Académie Goncourt, où M. Emile Ollivier cache sa personne historique, on traverse un panorama harmonieusement accidenté. Il s'aplatit ensuite jusqu'à Saint-Raphaël, où commencent la terre et la pierre rouges de l'Esterel. Il n'y a guère à remarquer que les collines garnies de pins de Saint-Eygulf, à l'ombre desquels se complaît M. Carolus Duran.

Quant à Saint-Raphaël, il s'étale au bord d'un ample golfe. Alphonse Karr aima jadis cet endroit : il le vanta en prose. De nos jours, c'est la lyre de M. Jean Aicard qui le chante en vers. L'occultiste Albert Jhouney n'en dit rien : il se contente d'y vivre durant toute l'année. Ainsi, Saint-Raphaël se prévaut de beaucoup de gloire. Mais la gloire n'empêche pas la décadence : en hiver, Saint-Raphaël reçoit trop de vent.

A quelques kilomètres surgit Boulouris, parmi les romarins et les hautes bruyères. M. Georges Leygues se promettait d'y connaître des heures exquises, loin de la politique : sa villa l'y attend.

Mais le cruel destin a infligé à cette jolie station naissante deux terribles fléaux : un incendie et une invasion de Suisses allemands. Avec le temps disparaîtront les ravages de l'incendie, alors qu'il est à craindre que ne persistent les maux de l'invasion.

Une multitude d'autres stations se cachent, à l'instar de Boulouris, dans les replis du rivage de l'Esterel. Agay a ses fidèles : Maurice Donnay y possède la villa *Lysis;* la gentille Polaire y doit baptiser la villa *Claudine;* Jean Moréas, Stuart Merrill, Gustave Charpentier choisissent volontiers

Agay pour lieu de rêverie. Brieux préfère Anthéor, dont le nom est un parfum de Grèce.

Le Trayas, Théoule, la Napoule se déroulent successivement, chacun avec son aspect personnel : « criques » charmantes où peuvent s'épanouir les joies sereines de la méditation et du recueillement.

Voici Cannes, la ville des Anglais; Nice, où les Parisiens se plaisent mieux, où Jean Lorrain, Alfred Mortier, Georges Maurevert ont résolu d'aimer et de mourir, comme dit la romance...

Voici enfin Monte-Carlo, la ville du monde, aussi élégante qu'artificielle, aussi luxueuse que minuscule. On dirait un bijou où l'artiste a réuni tout ce qui représente la richesse. Les hôtels sont des palais qui se pressent les uns contre les autres, s'étagent les uns sur les autres, autour d'un jardin dans lequel poussent les arbres les plus rares. Les ficus y atteignent des proportions de géants; en toute saison, des cyclamens, des pensées, des primevères, y composent des corbeilles et des arabesques qui sont l'enchantement des yeux. On imagine être dans une Babylone en réduction. On ne serait pas surpris de voir Sémiramis, ses attelages royaux, ses pompeux cortèges. On les cherche ; on les attend. Il faut un effort, ou l'accident de la rencontre d'un ami, pour se rappeler que l'on est en pleine réalité. Le doute alors n'est plus permis : Paris et son atmosphère morale ont émigré et se trouvent ici. Des œuvres de la plupart de nos peintres sont exposées dans un palais voisin ; au Casino se jouent les pièces de nos auteurs, se chantent les opéras de nos compositeurs, ou ceux des étrangers que nous aimons. Partout vous reconnaissez des visages familiers : écrivains, acteurs, actrices, hommes politiques, hauts fonctionnaires. Chacun est venu jouir du climat et de la beauté de Monte-Carlo.

Le climat est un délice. Il gèle ailleurs : ici, dans les mois les plus redoutables, c'est en vêtements légers que l'on sort.

La beauté naît du contraste entre la sauvagerie des montagnes et la pureté de la mer. Les montagnes se dressent, d'un côté, en murailles énormes, bossuées, lézardées, déchiquetées, nues et grises avec des taches de verdure, — oliviers, pins, orangers poussant dans des crevasses de rochers. De l'autre côté chante la mer, avec un air alangui de princesse lointaine, avec des teintes et des irisements où se mélangent l'argent, l'azur, l'opale, l'émeraude, le saphir. Est-il en Grèce rivage plus doux et plus chatoyant ?

En face de Monte-Carlo, cité neuve, se dresse sur son rocher la vieille cité de Monaco, amas de maisons aux ruelles étroites, groupées aux flancs de l'antique citadelle qu'est le palais du Prince. Sa visite vous transporte en plein Moyen-Age. La vie actuelle y marque pourtant son empreinte. L'église cathédrale est de date récente. Elle reproduit le style roman. Des sculptures et des frises ornent son extérieur. On en garde une impression de finesse et de perfection, sinon d'originalité. L'intérieur procure une déception. Les lustres ne sont pas d'un goût heureux ; dans les chapelles latérales, on regrette ces statues en plâtre colorié, qui, à Paris, déshonorent le quartier Saint-Sulpice. On voudrait des statues dues à de vrais artistes. Un autre monument laissera à Monaco la trace de notre époque : c'est celui du musée Océanographique. On ne peut le juger : il est seulement en construction.

Quoi qu'il en soit, on éprouve à foison, sur le littoral, des sensations d'art : la nature donne les plus nombreuses et les plus fortes. On revient de ces contrées merveilleuses avec le souvenir que l'on a traversé l'antique Eden.

JACQUES DAURELLE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Ethnographie. Voyages. — Marquis de Barthelemy : *Au pays Moï;* Plon, 4 fr. — Gaston Choisy : *Chez les Allemands;* Genonceaux, 3.50. — A. Vlahoutza : *La Roumanie pittoresque;* Bucarest, Indépendance roumaine, 3.50. — A. Vignola : *Toutes les femmes.* III. *Femmes d'Extrême-Orient et d'Amérique;* Méricant, 3.50.

Folklore. — Adolphe Orain : *Contes du pays gallo;* Champion.

Histoire. — Victor Bérard : *Pro Macédonia;* Colin, 2 fr. — Jean Carrère : *Le Pays de l'or rouge, II;* Flammarion, 3.50. — Ed. Driault : *La Politique Orientale de Napoléon*; Sébastiani et Gardane (1806-1808) ; Alcan, 7 fr. — Maurice Gandolphe : *La Crise Macédonienne;* Perrin, 3.50. — Paul Ginisty : *Mémoires de Louise Fusil* (1774-1848); Schmid, 6 fr. — A. M. Gossez : *Le Département du Nord sous la 2e République* (1848-1852); Lille, Leleu, 8 fr. — P. Grenier : *L'Empire byzantin, son évolution sociale et politique;* Plon, 2 vol. 10 fr. — J. Silvestre : *De Waterloo à Sainte-Hélène* (20 juin-16 oct. 1815); Alcan, 3.50.

Littérature. — Juhani Aho : *Pour ma Finlande;* Fischbacher, 3.50. — J. Bourdeau : *Les Maîtres de la pensée contemporaine;* Alcan, 2.50. — H. Chardon : *Scarron inconnu et les types des personnages du Roman Comique;* Champion, 2 vol., 20 fr. — M. Dreyfous : *Napoléon raconté par Chateaubriand;* Flammarion, 7.50 — Léon Levrault : *La Satire;* Delaplane. — F.-T. Marinetti : *Gabriele d'Annunzio intime;* Giornale Verde e Azzuro. —

Léon Riotor : *Les Arts et les Lettres*, 2e série ; Lemerre, 3 fr. — L. Thuasne : *Robertii Gaguini epistolæ et orationes;* Bouillon, 2 vol., 25 fr. — Gabriel Trarieux : *Les Petites Provinciales;* Libr. Molière, 3.50.

Occultisme. — Papus : *Traité élémentaire de Science occulte ;* Ollendorff, 7 fr.

Pédagogie. — C.-A. Laisant : *L'Education fondée sur la Science;* Alcan, 2.50. — Jules Payot : *Cours de morale;* Colin, 2.50.

Philologie. — Bonnard et Salmon : *Grammaire sommaire de l'ancien français, avec un essai sur la prononciation du IXe au XIVe siècle;* Welter, 3.50.

Poésie. — Antoine Gallet : *Du Fauve au Gris;* Ed. de « l'Amateur d'Art », 2 fr. — Olimp Joan : *Le Livre d'amour et d'amertume;* Nouvelle « Revue Moderne ». — Xavier Privas : *L'amour chante;* Ollendorff, 3.50. — Paul Souchon : *La Beauté de Paris ;* « Mercure de France », 3.50. — Emile Verhaeren : *Les Villes tentaculaires,* précédées des *Campagnes hallucinées;* « Mercure de France », 3.50.

Publications d'Art. — E. Bayard : *La Pudeur dans l'Art et la Vie;* Méricant, 3.50. — L.-I. de Marly : *L'Art de la gravure;* Charles.

Roman. — Lieutenant Bilse : *Petite garnison;* Librairie popul. illustrée, 3.50. — R. Blanco-Fombona : *Contes américains;* Impr. Richard, 3.50. — Paul Dolfus : *L'Abbaye des Damnées ;* Fasquelle, 3.50. — Hubert Krains : *Le Pain noir ;* « Mercure de France », 3.50. — V. Nadal : *L'Abbesse damnée;* Méricant, 3.50. — Pierre de Querlon et Charles Verrier : *La Princesse à l'aventure ;* Edit. de « l'Ermitage », 3 fr. — Rachilde : *Le Dessous;* « Mercure de France », 3.50. — Jean Rodes : *Adolescents,* mœurs collégiennes ; « Mercure de France », 3.50. — Edmond Toucas-Massillon : *Vierges d'Orient;* Messein, 2 fr. — Willy : *La Môme Picrate;* Albin Michel, 3.50.

Science. — G. Morache : *Naissance et Mort;* Alcan.

Sociologie. — Georges de Lauris : *Benjamin Constant et les idées libérales;* Plon, 3.50. — Lieutenant A. Lorriot : *De la nature de l'occupation de guerre;* Ch Lavauzelle, 7.50. — Lydie Martial : *Vers la Vie !* Union de la Pensee féminine. — Renée Pingrenon : *Les Enfants d'époux divorcés;* Dujarric, 1 fr. — *Almanach de la paix. 1904;* Associat. de la Paix par le Droit, 0.20. — *La Vie démocratique. Discours de Marc Sangnier, Contradiction de M. Fernand Buisson;* « Le Sillon ».

Théatre. — Alfred Capus et Emmanuel Arène : *L'Adversaire,* comédie en 4 actes; Fasquelle, 3 50.

Divers — Péladan : *Supplique à S. S. le Pape Pie X pour la réforme des canons en matière de Divorce ;* « Mercure de France », 1 fr.

ÉCHOS

Une lettre de M. H.-S. Chamberlain. — Une lettre de M. Albert Mockel — Une lettre de M. Emile Bernard. — L'Exposition des Indépendants. — La XIIe Exposition internationale des Beaux-Arts à Monte-Carlo. — *La Revue des Idées.* — *Les Arts de la Vie.* —

La Revue Provinciale. — Publications du *Mercure de France.* — Erratum.

Une lettre de M. H. S. Chamberlain.

Notre collaborateur Edouard Dujardin a reçu de M. H. S. Chamberlain la lettre suivante, qu'il nous a apportée. On sait que M. H. S. Chamberlain, sujet anglais, est écrivain allemand, et que son dernier ouvrage, *les Assises du Dix-neuvième siècle* (Grundlagen), a obtenu de l'autre côté du Rhin le succès le plus considérable.

Vienne, 11 janvier 1904.

Mon cher ami,

Je lis dans le *Mercure de France* de janvier 1904 l'article portant le titre « Lettres Allemandes » et le sous-titre « Gobineau ». Ne craignez pas, cher ami, que j'accapare votre temps et le mien par une discussion sur le fonds ; je suis plongé dans des études très ardues ; vous aussi, je le sais ; le loisir me manque donc comme à vous. Mais les quelques lignes qui me sont consacrées, non seulement travestissent ma pensée jusqu'à la rendre méconnaissable, mais contiennent en outre deux affirmations qui sont aussi injurieuses que fausses ; je ne voudrais pas qu'elles restassent sans réponse dans une revue pour laquelle j'ai toujours eu de la sympathie. Mes *Grundlagen* prêtent suffisamment à l'attaque pour qu'on se dispense de me calomnier. Et puisque vous avez des attaches au *Mercure*, je vous serais bien reconnaissant si vous pouviez y faire insérer une rectification, en vous appuyant pour ce faire sur les renseignements suivants.

1. On affirme dans l'article en question que « *M. Chamberlain accapare les théories de Gobineau à son bénéfice, sans en nommer l'auteur* ». Vous voyez que l'accusation est grave et qu'elle vise mon honneur d'écrivain. L'unique circonstance atténuante pour celui qui ose la formuler, c'est qu'il n'a évidemment jamais ouvert mon livre.

Mon livre, en effet, ayant une table analytique, vous n'avez qu'à y jeter les yeux pour voir que Gobineau y est mentionné *quatorze fois*. Son nom apparaît (outre les préfaces) pour la première fois dans le premier chapitre, pour la dernière dans le dernier chapitre. Vous voyez donc que le phrase « sans en nommer l'auteur » est fausse sans atténuation.

Mais le reste de la phrase l'est tout autant.

Je ne partage les idées de Gobineau *sur aucun point fondamental ;* tout au plus nous rencontrons-nous dans certains détails ; tout en lui rendant justice, je suis forcé d'attaquer les doctrines de Gobineau, dès qu'il est question de races. D'où prend-on donc le droit d'affirmer que « j'accapare ses théories à mon bénéfice » ?

Gobineau, qui est jurisconsulte et historien et qui ignore complètement la biologie, prend son point de départ dans le dogme de races primitives, pures, dont une seule est noble

dès son origine; c'est celle-là qui crée les civilisations ; mais en se mêlant aux autres, elle dégénère de plus en plus, et nous allons vers la débâcle. Peut-être Gobineau a-t-il raison... tout cela est très clair, très logique et, partant, très séduisant, — surtout pour ceux qui n'ont pas étudié les sciences naturelles. Quant à moi, je ne considère toute cette hypothèse de Gobineau que comme un conte de fées. Il m'est presque impossible de lire cet *Essai sur l'Inégalité*, tant cette méthode de fabriquer l'histoire *a priori* m'est antipathique. J'ai passé toutes mes années d'Université dans les laboratoires d'anatomie, de physiologie, de chimie. Ma santé seule m'a empêché de me vouer à la biologie pratique; mais aujourd'hui encore, si vous veniez chez moi, vous trouveriez la nouvelle édition du magnifique ouvrage de M. Yves Delage et le dernier volume de son *Année Biologique* sur ma table; tandis que vous auriez bien de la peine à découvrir dans quelque coin poussiéreux les volumes de Gobineau, feuilletés à la hâte avec pas mal de pages non coupées.

Vous comprendrez facilement qu'en suivant une route si différente, je ne puisse guère me rencontrer avec Gobineau; nos méthodes, ni nos résultats ne se ressemblent.

Je nie qu'on puisse discuter des « origines »; on ne les connaît pas et on ne pourra jamais les connaître, l'enchaînement de l'effet à la cause allant à l'infini; il est donc oiseux de prétendre expliquer ce qui *est* par une hypothèse gratuite sur ce qui *a été*. Je prends donc le mot « race » au sens où le prenait Darwin, non pas comme une entité, sortie jadis telle quelle des mains de Dieu, mais comme un phénomène « plastique », « mouvant », qui apparaît et disparaît, qui se forme et se dissout (voir *Grundlagen*, pages 267, 293, etc). Je compare, par exemple, les termes d'*Aryen* et de *Sémite* à des jetons de jeu, dont on a besoin pour s'entendre plus facilement, mais qu'il faut bien se garder de prendre pour de la monnaie légale (page 343).

Je n'insiste pas; cela suffit pour vous montrer que c'est bien à la légère qu'on m'accuse d'acccaparer les théories de Gobineau. Un fanatique et monomane, M. Kretzer, a pu le dire; ce n'est pas une raison pour le répéter.

2. Une seconde affirmation, qui n'est injurieuse que pour mon bon sens, est la suivante: « *M. Chamberlain va jusqu'a vouloir démontrer que Jésus-Christ était un Germain.* » Cette sottise a été lancée, il y a un an, par un pasteur orthodoxe, qu'irritait mon scepticisme sur l'origine davidique que les Evangiles attribuent au Christ et mon parti-pris d'étudier historiquement cette origine. Son mot a fait fortune; je le rencontre aujourd'hui partout, mais il est curieux de retrouver cet argument de sacristie dans une revue qui se pique d'être libérale et scientifique.

Mon livre ne contient pas une syllabe qui puisse prêter à

cette interprétation saugrenue. J'ai bien montré que le Christ n'était pas Juif au sens jérusalémique et strict du mot. C'est là un fait indiscutable, on n'a qu'à consulter les livres des Macchabées, en y joignant, si l'on veut, les *Antiquités Juives* de Josèphe et la grande *Histoire des Juifs* du Professeur Graetz, pour se convaincre que la Galilée, à l'époque de la naissance du Christ, ne contenait pas de Juifs, à l'exception de quelques races lévites, c'est-à-dire pas de Juifs de *race juive* descendant des tribus d'Israël et de Juda. C'était un tel tohubohu, un tel mélange de peuples, dans cette Galilée, qu'il est impossible de débrouiller la parenté d'un homme de naissance obscure. La seule chose qu'on puisse affirmer avec une certitude presque absolue, c'est que Jésus-Christ n'était pas d'origine juive; pour le reste, il n'y a que des probabilités, et voilà pourquoi je termine l'étude en question en disant qu'il est de toute probabilité que Jésus-Christ descend d'ancêtres sémites (page 219).

Vous voyez que nous sommes à mille lieues du « Christ Germain ». Je défie qu'on montre un seul mot dans mon livre qui prête à croire que j'entretiens cette idée absurde.

Si nous avions le temps, vous et moi, il y aurait encore bien des choses à ajouter. Rien n'est plus absurde, par exemple, que d'identifier « Germane » et « Allemand ». Jamais les mots « Germane » et « Germanisch » n'ont signifié et ne signifient « allemand », ni même « germain », avec la nuance que ce mot a en français. Dans mon livre, et le lecteur en est prévenu dès la Préface, le mot « Germain » a un sens plus large encore. Virchow et ses élèves ont démontré l'identité des Slaves primitifs et des Germains de Tacite; et plusieurs auteurs français, parmi lesquels je cite Gabriel de Mortillet, ont démontré d'une façon péremptoire (à mon avis) qu'il y a identité complète entre les anciens Gaulois ou Celtes et les anciens Germains. Mortillet parle d'une « race gallo-germaine », et tout ce qu'il propose, en bon Français qu'il est, c'est de dire « Gaulois » tout court pour indiquer la race entière, tandis que moi j'ai trouvé plus pratique de prendre le groupe central, et de dire « Germain » tout court. Mais je l'ai fait en expliquant en détail et plus d'une fois que j'entends par là le Homo europaeus, albus, sanguineus, etc. de Linné, dans son ensemble. C'est cet homme, ce Gaulois, ce Germain, ce Slave qui a créé notre civilisation actuelle, laquelle est différente de celle des Romains, des Grecs, des Sémites, des Indo-Aryens, etc. Voilà ma thèse, si vraiment cette simple affirmation d'un fait indiscutable mérite ce nom; et mon livre est si peu une glorification des *Allemands* que, dans ses onze cents et quelques pages, il est question d'eux tout juste onze fois : une fois par cent pages. On pourrait traduire mon livre mot à mot et mettre, ainsi que le veut Mortillet, « Gaulois » pour « Germain »; il n'y aurait pas une syllabe à changer.

Sur cela, cher ami, je vous serre la main. J'ai écrit au courant de la plume, et je ne sais plus le français ; mais vous me comprendrez.

Une vigoureuse poignée de mains de votre

H. S. CHAMBERLAIN.

§

Une lettre de M. Albert Mockel

Mon cher Vallette.

Je n'ai connu que récemment, par une découpure de journal une assertion de M. Retté concernant à la fois Stéphane Mallarmé, Bernard Lazare et moi-même, à propos d'une petite mystification dont je fus l'auteur et Bernard Lazare la victime. M. Retté ne me nomme point ; mais il veut bien annoncer qu'il me dénoncera si j'ose réclamer... J'aime mieux me dénoncer tout de suite, et rétablir les faits dans leur exactitude. Comme vous allez le voir, on ne saurait tirer de cette menue anecdote la sorte de ridicule que M. Retté voudrait en faire rejaillir sur Bernard Lazare et sur l'œuvre de Stéphane Mallarmé.

A l'époque en question, quelques hommes de lettres, — MM. Léon Dierx, Téodor de Wyzewa et Bernard Lazare, — se réunissaient le samedi dans un cafe de la rue de Clichy. Un soir, comme nous sortions, il fut question de Stéphane Mallarmé que nous admirions tous, et je me plaignis de l'obscurité de certains de ses vers.

— C'est, me dit Lazare, que vous ne connaissez pas comme moi tous ces poèmes par cœur. Les pièces nouvelles s'éclairent ainsi, par avance, et on les comprend sans peine.

— Ah! répondis-je, comme je sens bien ici mon infériorité ! Je n'ai jamais pu retenir qu'un seul quatrain :

Surgi de la croupe et du bond
D'une guirlande avec la même
Dans le doute du jeu suprême
Le col ignoré s'interrompt...

— Je le connais de longue date, dit Lazare. Que trouvez-vous là de si ardu ?

Et en effet cette strophe garde un certain aspect pictural, grâce au dessin puissamment raccourci du 1er et du 4e vers, et peut-être aussi grâce au souvenir du vers qui les unit dans la pièce originale.

Or moi je me mis à rire, car mon quatrain était formé de vers empruntés à *deux* sonnets voisins.

— Mockel, vous êtes un infernal blagueur, s'écria Lazare.

Mais il était le plus charmant des camarades, et ne m'en voulut point.

M. Retté n'assistait pas à cette petite scène, et c'est évidemment pour cela qu'il en a si étrangement parlé ; le souve-

nir des choses que l'on n'a point vues manque toujours un peu de certitude. Il ne s'agit donc nullement d'un prétendu poème inédit de Mallarmé, d'une sorte de monstre, forgé de toutes pièces et absurde à dessein, offert à l'admiration de Bernard Lazare qui s'en serait enthousiasmé. Il n'y eut rien de plus qu'une plaisanterie sans portée entre deux jeunes gens. Je taquinais volontiers Lazare qui, très instruit d'ailleurs, aimait à insister sur l'infaillibilité de sa documentation. En vérité, voilà-t-il pas de quoi révolutionner l'univers?

Au surplus, Stéphane Mallarmé répugnait à nous lire ses vers, et plus encore à en faire l'exégèse. On causait, à ses mardis; on y échangeait des idées entre deux bouffées de cigarette, — mais on n'y était pas à l'école.

Croyez, mon cher Vallette, à ma cordialité.

ALBERT MOCKEL.

§

Le Caire,

Cher Monsieur Vallette,

Je lis avec intérêt les rectifications que M. Maurice Denis apporte à mon écrit : *Notes sur l'Ecole dite de Pont-Aven*. La question n'est pas importante, à mon point de vue, de savoir si les peintres que je croyais issus d'eux-mêmes sont sortis de Gauguin; mais ce qui me concerne, et je le confirme comme vérité indéniable. Les dates seraient une solution, et je souscris d'avance à un examen de ce genre, renouvelant que, en 1888, ce n'est que vers juillet que Gauguin changea sa manière.

Voici ce qu'écrivait la même année Félix Fénéon dans la *Revue indépendante*, à propos d'une exposition de toiles peintes en 1887 par Anquetin :

« Le peintre, négligeant toute photographie, ne cherchera qu'à fixer *en le moins de lignes possible et de couleurs caractéristiques*, la réalité intime, l'essence de l'objet. »

C'est le *gauguinisme*, lequel ne vint qu'après.

D'ailleurs, je ne tiens à répéter des choses trop dites déjà, le seul examen possible sera celui des dates.

La querelle est superflue, semble-t-il, aujourd'hui que moi ainsi qu'Anquetin, j'ai délaissé comme stériles les voies un tantinet puériles, non du symbolisme, mais d'un art rudimentaire volontairement, afin de remonter vers les complexités du grand art classique.

David, qui fut un peu plus fort que nous tous, répondait à quelqu'un qui l'entretenait de ces misères : « Je savais tout cela quand je ne savais rien. »

N'est-ce pas un peu mon cas de le redire?

Tout votre cordialement,

EMILE BERNARD.

P. S. — Voici une phrase de Seguin tirée de son dernier article de *l'Occident* (Seguin intime ami de Gauguin) :

« La vérité est qu'Emile Bernard plus autorisé que nul autre à écrire sur cette période de notre art, dont ce fut l'un des meilleurs représentants, conserva une grande influence sur P. Gauguin comme sur moi-même, plus tard... »

Enfin Roger Marx écrivait, il y a dix ans, dans *le Voltaire*.

« Le jour où la figuration du vrai, mise à la mode, a été aveuglément acceptée par tous au point de devenir conventionnelle et banale, la nécessité s'est imposée d'un mouvement d'art nouveau, et, selon la loi de succession des évolutions, ce mouvement devait se produire en sens contraire et préconiser l'idéal, l'irréel. M. Emile Bernard, qu'on retrouve à la galerie Durand Ruel, fut avant Gauguin même l'initiateur de cette esthétique depuis qualifiée de symboliste...

§

L'Exposition de la Société des Artistes indépendants ouvrira sa 20e Exposition, aux Serres du Cours-la-Reine, le dimanche 21 février (vernissage le samedi 20). Les œuvres devront être déposées les 11 et 12 février. Pour les cotisations et les renseignements, s'adresser à M. Périnet, trésorier, 47, rue Crozatier.

§

La XIIe Exposition internationale des Beaux-Arts a été ouverte à Monte Carlo le 15 janvier dernier. La plupart des œuvres portent des noms connus, voire célèbres : *Escalier du château de Blois*, par Roybet ; *Vérité au fond d'un puits*, par Gérôme ; *Portrait de Mlle Bréval*, par Bonnat ; *Dans l'antique Ecbatane*, par Rochegrosse ; *Portrait du prince Albert de Monaco*, par Félix Moscheles ; *Etude*, par Henner ; *Paysage*, par Harpignies.

Il y a aussi des œuvres d'inconnus : ce ne sont peut-être pas celles-là qui manquent le plus de talent.

§

La Revue des Idées. — Le n° 1 s'ouvre par une étude sur le *Radium*, où le Dr G. Bohn expose très clairement la question de la *Radio-activité* au triple point de vue physique, biologique et philosophique. Des notes sur l'*Action toxique des émanations du radium* et sur les *Rayons N* complètent cet article important.

Une autre étude scientifique, destinée à un grand retentissement, est celle où M. R. Quinton formule la *Loi générale de constance du milieu vital des cellules :* ce n'est rien moins que la question des origines de la vie et de l'ordre d'apparition des espèces animales sur le globe L'homme ne serait plus, loin de là, le dernier venu : cette place suprême appartient aux oiseaux.

Un sévère quoique sympathique examen, par M. Maurice Vernes, de la *Valeur scientifique de l'œuvre de Renan* et

quelques pages de M. R. de Gourmont sur *François Bacon et Joseph de Maistre* achèvent la physionomie de ce premier numéro, où l'on trouvera encore des notes critiques sur *Herbert Spencer*, l'*Abbé Loisy*, différentes communications scientifiques et une *Chronique* pleine de faits curieux.

§

Les Arts de la Vie, revue d'art et de littérature, dirigée par notre confrère Gabriel Mourey, paraîtra sous peu. On y combattra pour un idéal de « *belle harmonie moderne* », tout à la fois contre l'académie anachronique et le modernisme outrancier. *Les Arts de la Vie* seront, au point de vue matériel, la démonstration tangible des idées d'ordre et de beauté qui y seront exprimées.

Le numéro, mensuel, comportera 64 pages sous une couverture illustrée (Direction et Rédaction, 6, chaussée d'Antin, Paris).

§

La Revue provinciale, qui entre dans sa quatrième année, paraît désormais en fascicules mensuels de 64 pages, et formera deux volumes par an. Le numéro de janvier contient une étude inédite d'Anatole France sur *Jean Gutenberg*, un article sur *Vigny* d'E. Zyrowski, professeur à l'université de Toulouse, etc. *La Revue provinciale* publiera quelques lettres inédites d'Alfred de Vigny, des pensées de Ch. Renouvier et continuera à être rédigée par les meilleurs des écrivains méridionaux (Rédaction, 28, rue des Paradoux, Toulouse).

§

Publications du « Mercure de France » :

Les Villes tentaculaires, précédées des Campagnes hallucinées, par Emile Verhaeren, 3.50.

Iphigénie, tragédie en 5 actes, par Jean Moréas, 3.50.

Le Dessous, roman, par Rachilde, 3.50.

Le Pain noir, roman, par Hubert Krains, 3.50.

Adolescents, *Mœurs collégiennes*, roman, par Jean Rodes, 3.50.

La Beauté de Paris, poèmes, par Paul Souchon, 3.50.

Supplique a S. S. le Pape Pie X pour la réforme des canons en matière de divorce, par Péladan, 1 fr.

§

Erratum. — Numéro de janvier, rubrique *Les Romans*, page 189, ligne 34, lire : *Nationalistes* au lieu de *Naturalistes*.

MERCVRE.

Le Gérant : A. Vallette.

Poitiers. — Imprimerie du Mercvre de France, Blais et Roy
7, rue Victor-Hugo, 7



HENRI DE RÉGNIER

La critique est aisée et l'art est difficile.

M. Henri-François-Joseph de Régnier est né à Honfleur, le vingt-huit décembre 1864, de Henri-Charles de Régnier et Thérèse du Bard de Curley. C'est un homme grand, maigre, un peu dégingandé. Il a le visage un peu coloré, des yeux gris, les pommettes saillantes, une bouche aux lèvres minces, surmontée d'une longue moustache tombante, le front déjà dégarni et le menton très accusé. Un monocle cercle son œil gauche, qu'il a faible. Ses mains sont remarquables par leur finesse. Il ne commence jamais un entretien sans d'abord assurer son monocle, la bouche ouverte, en haussant un peu la tête. Il parle lentement, presque bas, sur un ton plein d'inflexions, en cherchant un peu ses mots, avec toujours l'air de se souvenir, ne cessant de regarder son interlocuteur, comme si, en lui parlant, il voulait l'étudier. Rien, à le voir, de l'homme de lettres. Tout un ensemble courtois, discret, indulgent et fin. Comme on disait au temps qu'il s'est plu à dépeindre dans la plupart de ses romans, on sent tout de suite qu'il est « né ». On en pensera ce que l'on voudra : par le temps qui court, ça nous change.

Honfleur est une petite ville pittoresque, bâtie en amphithéâtre au pied de jolies collines, à l'embouchure de la Seine. On y voit une église de style gothique, en bois, séparée de sa tour par une rue, et toute ornée à l'intérieur, de vieilles statues et de panneaux du XVIe siècle; une autre église du XVIIe siècle, avec une tour octogonale en pierre, et une autre église encore, XVe et XVIe siècles, convertie en musée régional. Plusieurs autres musées, de vieilles maisons du XVIe siècle, des arbres séculaires, et, sur la colline de la Côte de la Grâce, une chapelle fondée en 1034 par Robert le Magnifique et reconstruite en 1606. « J'aime les charmants coteaux couverts d'arbres qui bordent l'Océan au couchant de Honfleur, écrivait Stendhal en 1837 (1). On jouit de six lieues de forêt en tous sens et de l'air de la mer. » M. de Régnier passa dans cette ville une partie de son enfance, jusqu'à l'âge de sept ans. Dans un petit volume qui a pour titre *Le Trèfle blanc*, au chapitre intitulé : *Jours heureux*, il a noté quelques-unes des impressions qui lui sont restées de ces premières années. En 1871, sa famille vint à Paris, et en 1874 il entra au Collège Stanislas. Il y fut un assez bon élève, et j'y ai vu le tableau du Concours général de 1882, où il eut un accessit d'histoire. Bachelier en 1883, il fit ensuite son Droit, plutôt pour gagner du temps, sa famille voulant qu'il ait un métier, puis passa l'examen des Affaires étrangères. Il y avait beau jour qu'il avait commencé à faire des vers, au collège, en quatrième, sans aucun dessein, comme une chose naturelle, un besoin. On trouverait les premiers qu'il eut d'imprimés dans *Lutèce*, petite revue où il débuta en

(1) *Mémoires d'un Touriste.*

1885, et il y a des vers de collège dans son premier recueil, *Les Lendemains*, publié la même année à la librairie Vanier. En 1886, il publia à la même librairie un deuxième recueil : *Apaisement*. Les vers contenus dans ces deux volumes n'avaient rien de sensationnel. Il y avait de la forme, de l'harmonie, mais les motifs en étaient bien habituels. C'étaient les vers d'un élève parnassien, déjà très fort, voilà tout.

M. de Régnier vivait alors très retiré. Le seul homme de lettres qu'il connût était M. Sully-Prudhomme, dont les écrits philosophiques confinent quelquefois à la poésie. Peut-être était-ce encore pour lui l'époque des grandes lectures, celles dont on a dit qu'elles préparent la personnalité, ce qui est vrai si l'on veut. Il avait lu et lisait beaucoup Hugo. Il lisait aussi Baudelaire, Vigny, Mallarmé, et les sonnets de M. de Heredia, épars dans les revues et que les lettrés collectionnaient. Son ardeur poétique ne l'occupait cependant pas tout entier. Il pensait déjà au roman. Un autre côté de son esprit le portait vers les livres d'analyse, les romans, les Mémoires, tout ce qui peint la vie et les hommes, présents ou passés. A ce sujet, il croit que *Les Liaisons dangereuses*, *La Chartreuse de Parme*, *La Faustin*, *Salammbo* et *Mme Bovary* furent les livres de cette sorte qui le prirent le plus. Même au plus fort de sa carrière poétique, il est resté attentif aux choses et aux gens. Il me le disait : « J'étais double, en quelque sorte; symboliste et réaliste, aimant à la fois les symboles et les anecdotes, un vers de Mallarmé et une pensée de Chamfort. » Cela n'étonne pas (1). Je l'ai dit : quand M. de Ré-

(1) Cela est néanmoins à remarquer. La vocation littéraire commence en effet généralement par l'amour de la forme, de la rhéto-

gnier vous parle, il a toujours l'air de vous étudier. Dans leur couleur un peu passée, dans leur ton de Mémoires, du reste très naturel puisqu'ils racontent une vie passée, ses romans sont pleins de traits pris à des gens d'aujourd'hui, et de traits profonds, significatifs, qui peignent d'un coup un personnage, et que seul un esprit d'analyse et d'observation pouvait saisir. Or, on ne devient pas observateur, on l'est et on se perfectionne. Il y a d'ailleurs dans l'œuvre poétique de M. de Régnier un grand côté de subjectivisme, d'étude du moi, de dédoublement, je pourrais presque dire d'égotisme. Seulement, le besoin poétique fut longtemps le plus fort. Une puissance de création était en lui qu'il lui fallait utiliser, sous peine de la voir tarir, et il voulait dire d'abord tout ce qu'il sentait avoir à dire poétiquement. Il comprenait aussi qu'on n'écrit pas de romans valables à vingt ans, qu'il est nécessaire d'avoir un peu vécu, et il attendait. Son œuvre poétique avancée, il songea davantage au roman. Il écrivit alors ses Contes, qui lui furent une transition de l'une à l'autre. On peut aussi se rendre compte du travail de son esprit comme romancier. Dans *La Double Maîtresse*, le poète des *Poèmes anciens et romanesques* se sent encore à chaque page. On le retrouve moins dans *Le Bon plaisir*. On ne le retrouve presque plus dans *Le Mariage de minuit*. Dans *Les Vacances d'un jeune homme sage*, il n'y a plus que le romancier.

La réputation de M. de Régnier, si elle est un peu récente dans le grand public, cinq ou six ans

rique. Le goût pour le fond, pour ce que j'appellerai l'esprit, la sensibilité d'un livre, en dehors de tout style, ne vient que plus tard, après qu'on a beaucoup lu et comparé, et qu'on aime un peu moins la « littérature ». Il faut du temps pour arriver à se ficher des chefs-d'œuvre, ou du moins, de ce qui passe pour tels.

au plus, date de plus longtemps dans le monde lettré. Un des promoteurs les plus en vue du mouvement littéraire appelé symboliste, il n'est pour ainsi dire pas une des revues suscitées par ce mouvement où il n'ait écrit : *La Wallonie*, *La Jeune Belgique* , *La Revue indépendante*, *Les Essais pour l'Art*, *La Pléiade*, *La Vogue*, 2e série, *Les Entretiens politiques et littéraires*, *La Conque*, *Floréal*, *L'Idée moderne*, *L'Art littéraire*, *Le Livre des légendes*, *Le Centaure*, *L'Almanach des Poètes*, *La Revue blanche*, *L'Image*, *le Mercure de France*, où il collabore toujours, *La Vogue*, nouvelle série, 1899, etc., tantôt simple collaborateur, tantôt directeur. Bientôt connu des maîtres, il fréquenta chez Leconte de Lisle, et je me suis laissé dire que, ces jours-là, les jeunes poètes changeaient leur manière, et récitaient à l'auteur des *Poèmes barbares* non pas leurs vrais vers, mais des vers écrits spécialement pour lui. Il connut aussi Stéphane Mallarmé, dans le petit salon de la rue de Rome, à ces mardis où il n'est presque personne ayant acquis un nom aujourd'hui qui ne soit venu au moins une fois. Malgré son œuvre déjà accomplie, Paul Verlaine vivait alors presque ignoré, méconnu de ses anciens compagnons de lettres, pauvre, malade et vagabond. M. de Régnier fut de ceux qui contribuèrent à répandre un peu son nom, et qui firent mieux, peut-être, sans qu'il soit besoin d'en dire plus. Il fut aussi de ceux qui entourèrent les dernières années d'un autre méconnu, Villiers de l'Isle-Adam, et de ceux aussi qui restèrent fidèles jusqu'au bout à Stéphane Mallarmé. On change tous les jours. S'il me fallait retrouver seulement le souvenir de mes idées d'alors, de mes jeunes enthousiasmes dont j'étais si heureux, sans en

jamais parler, je ne sais pas si je le pourrais, ou alors je crois bien que j'en sourirais. Je n'en ai pas moins plaisir à écrire cela.

Je me rappelle la représentation de *La Gardienne*, au théâtre de *L'Œuvre*, en 1894. Les journaux n'avaient pas encore trouvé du talent à M. de Régnier. M. France, qu'on appelle un grand écrivain, alors qu'il n'est qu'un excellent écrivain, n'avait pas parlé de ses vers dans sa critique du *Temps*. Parmi les spectateurs, il n'y avait guère que les jeunes écrivains pour applaudir. Les autres faisaient : hou hou, après chaque vers. L'Evangile a raison : ... *les derniers seront les premiers*... Il n'y faut qu'un peu de temps, et quelques articles. Ces autres spectateurs sont certainement aujourd'hui les premiers à lire les livres de M. de Régnier, et ils ne voudraient pas n'en pas pouvoir parler, sitôt qu'un vient de paraître. C'est l'histoire littéraire, qui a aussi ses recommencements. On a vu cela pour Hugo — on commence même à le revoir, je crois ? — on l'a vu pour Ibsen. On le verra encore pour d'autres.

En 1896, M. de Régnier épousa Mlle Marie de Heredia, deuxième fille de l'auteur des *Trophées*. Mme de Régnier est aussi un écrivain. Etant encore jeune fille, elle a publié, dans la *Revue des Deux-Mondes*, sans les signer, des vers remarquables. Elle a aussi publié récemment, sous le nom de Gérard d'Houville, un livre de prose : *L'Inconstante*, dont on a beaucoup parlé. Je ne l'ai pas lu. C'est un roman. En 1898, M. et Mme de Régnier eurent un fils, Pierre-Marie-Joseph-Henri de Régnier.

Je ne t'enverrai pas, mon fils, dans ton berceau...

Cette pièce, *Le Berceau*, dans *Les Jeux rustiques*

et divins, page 133, semble bien avoir été écrite par avance pour cet enfant. Je ne le connais que par son portrait, que j'ai vu il y a quelque temps dans un numéro de *La Vie Heureuse*. C'est aujourd'hui un jeune garçon de cinq ans qui m'a paru ressembler beaucoup à sa mère.

M. de Régnier a été fait chevalier de la Légion d'honneur en 1897. L'Académie française lui a décerné, en 1899, le prix Vitet. Il a fait, au commencement de l'année 1900, des conférences en Amérique sur le mouvement poétique français. Il a publié des romans à *l'Echo de Paris* et au *Journal*. Il collabore à la *Revue des Deux-Mondes*, à la *Revue de Paris*, à la *Renaissance latine* et au *Gaulois*. Il a beaucoup travaillé. Il est devenu un écrivain connu, et, de plus, réputé. Il a conquis son rang, celui qui lui était dû. Le reste est acquis d'avance.

Je ne vois plus rien à dire sur sa personne, pour demeurer dans les limites de mon travail. Je vais passer à ses livres.

Après *Les Lendemains* et *Apaisement*, mentionnés plus haut, M. de Régnier publia *Sites*, en 1887, et *Episodes*, en 1888. Dans ces deux recueils, sa personnalité commence à apparaître. Toutefois, c'est, à mon sens, dans les *Poèmes anciens et romanesques*, publiés en 1890, qu'elle se manifesta vraiment pour la première fois. D'autres que lui auraient peut-être pu écrire les vers des *Lendemains*, d'*Apaisement*, et, qui sait, de *Sites* et d'*Episodes* aussi. Mais il pouvait seul écrire les *Poèmes anciens et romanesques*, comme presque tous les poèmes qu'il a donnés depuis. C'est dans les *Poèmes anciens et romanesques* que M. de Régnier commença à se servir du

vers libre, soit pour le mêler à des alexandrins, soit pour écrire des pièces entières. Je sais bien qu'on a dit que son vers libre, à lui, n'est pas très loin de n'être qu'un alexandrin morcelé, et il l'est souvent, en effet. Il n'en a pas moins écrit, avec ce vers libre, des poèmes remarquables au plus haut point par leur harmonie mystérieuse, pleine de nuances, de langueur et de fluidité, et, à cet égard, je ne vois à joindre à lui que M. Vielé-Griffin, le seul vrai poète du vers libre, après Jules Laforgue. Il y a du reste dans tous les volumes de M. de Régnier des pièces qu'on ne peut oublier et qui vous reprennent tout entier dès qu'on les relit, j'en fais l'expérience en ce moment. Ainsi dans les *Poèmes anciens et romanesques*, *La Vigile des Grèves*, *Le Salut à l'Etrangère*, et toute cette série des *Scènes au crépuscule*, citées si souvent:

En allant vers la Ville où l'on chante aux terrasses
Sous les arbres en fleurs comme des bouquets de fiancées,
En allant vers la Ville où le pavé des places
Vibre au soir rose et bleu d'un silence de danses lassées,
Nous avons rencontré les filles de la plaine
Qui s'en venaient à la fontaine,
Qui s'en venaient à perdre haleine,
Et nous avons passé.

La douceur des ciels clairs vivait en leurs yeux tristes...

Les ballerines ont croisé nos chemins
Et nous avons suivi leurs fards, leurs rires, leurs tambourins,
Pour les perdre un soir d'ombre au détour du chemin...

Tel qu'en Songe (1892). Le titre de ce volume indique le ton des poèmes qu'il contient. C'est le poète qui se recueille, contemple sa rêverie, triste ou joyeuse, du plus lointain de son passé à l'heure présente, et tant de routes qui s'offraient à lui, et tant d'autres qui s'offrent encore:

Au carrefour des routes de la forêt, un soir,
Parmi le vent, avec mon ombre, un soir,
Las de la cendre des âtres et des années,
Incertain des heures prédestinées,
Je vins m'asseoir.

Les routes s'en allaient vers les jours
Et j'aurais pu aller avec elles encor,
Et toujours,
Vers des terres, des eaux et des songes, toujours
Jusques au jour
Où, de ses mains magiques et patientes, la Mort
Aurait fermé mes yeux du sceau de sa fleur de paix et d'or.

C'est dans *Tel qu'en Songe* que se trouve *La Gardienne*, le poème représenté à *L'Œuvre* en 1894. Il est écrit en vers libres et en alexandrins, et porte comme épigraphe ce vers de Mallarmé : *Je m'apparus en toi comme une ombre lointaine. La Gardienne* est un drame à personnages emblématiques : le Maître et la Gardienne. Le Maître revient de la guerre, vers la maison paisible et la compagne qu'il avait quittées pour elle. Son âme, lui semblait-il, le suivait comme une ombre, et le doute le prend de ce qu'il croyait être et de ce qu'il a été. Après l'avoir accompagné jusqu'au seuil, ses compagnons d'armes le quittent. Il se retrouve seul devant la maison d'autrefois. Il maudit l'aventure dont il revient, chocs des épées, sang des blessures, cris des mourants, tout l'illusoire appareil de la gloire, et souhaite que le passé puisse revivre un peu. Alors, la Gardienne apparaît, qui l'accueille, demeurée la même. Il faut lire le début, quand le Maître paraît avec ses compagnons :

O forêts, belles de solitaires automnes !
Mon enfance a tressé vos feuilles en couronnes
Et vous avez grandi sur l'oubli de mes pas,
Hélas !
Et vous avez vieilli d'aurores et d'automnes.

O retour, ô tristesse, ô soir !

. . . .

Le passé, c'est le soir derrière la forêt
Et la mer par delà les plaines, les landes, les grèves;
C'est l'ombre où l'oiseau disparaît...

. . . .

Quand vos pas seront morts comme mourra ma voix,
Avec l'adieu suprême enfin qui vous conjure
D'oublier au départ les chemins de ce bois
Et le château désert où mon âge se mure,
Il ne restera plus, de qui brandit le glaive
Injurieux parmi la plaine et sur la grève
Où ses pas au couchant saignent peut-être encor,
Qu'outre quelque renom qu'amoindrira la Mort,
Quelqu'un qui vient, un soir, vers le château qui tombe
Pierre à pierre ainsi que nos jours vont à la tombe,
Voir s'il ne reste rien dans le Songe et la Nuit
De ce qui fut un autre et de ce qui fut lui,
Et confronter, au seuil que la ruine encombre,
Son Ame, face à face, hélas ! avec son ombre.

et ces morceaux sonores, celui commençant par:

Armures d'argent clair où l'art des émailleurs
Avait gemmé de claires gouttes de rosée...

et celui commençant par:

Et je vous hais, pennons, pour cette allégorie
Que secouait le vent du soir, ample en vos pans...

où M. de Régnier a fait revivre la grande période à rimes plates, délaissée depuis Hugo et Leconte de Lisle. Je ne puis citer autant que je le voudrais, autant qu'il le faudrait. Ce sera ainsi pour chaque volume. Ici, il faudrait citer toute *La Gardienne*, et tout cet autre poème : *Discours en face de la Nuit*.

§ *Contes à soi-même* (1893). C'est la première œuvre en prose de M. de Régnier. Le style qu'il montre dans ces contes est fort loin du style aisé et rapide de ses romans. C'est, au contraire, une

prose savante, solennelle, empesée même, et quelquefois aussi un peu difficile, tant elle est contournée. On y retrouve tout le poète, avec ses mots préférés. J'ai déjà dit que les Contes de M. de Régnier lui furent une transition entre ses poèmes et les romans qu'il voulait écrire, pour ainsi dire un apprentissage. On peut s'en rendre compte en étudiant le changement progressif du style et aussi le choix des sujets.

Le Trèfle noir (1895). Ce sont encore des contes. Dans cet ouvrage, commence le changement que je viens de dire, surtout dans le conte intitulé : *Hermocrate ou le récit qu'on m'a fait de ses funérailles*. Le style est plus net, il y a moins de recherche dans les mots, et plus de vie dans le sujet. Quelques années plus tard, en 1897, M. de Régnier joindra les contes du *Trèfle noir* à huit contes nouveaux et les publiera ensemble sous le titre : *La Canne de jaspe*. Il sera alors tout préparé pour écrire ses romans. *M. d'Amercœur*, *Le Voyage à l'Ile de Cordic*, *Le Signe de la Clef et de la Croix*, *La Maison magnifique* (ce sont quelques-uns des huit nouveaux contes joints à ceux du *Trèfle noir*) pourraient, à très peu de chose près, par le style et par le sujet, être des chapitres de *La Double Maîtresse*.

En 1895, M. de Régnier publia une nouvelle série de poèmes sous le titre : *Aréthuse*. J'ai toujours eu cet avis que ce recueil, où pas une pièce n'est secondaire, a la même importance dans l'œuvre de M. de Régnier que les *Poèmes anciens et romanesques*, publiés auparavant, et que *Les Jeux rustiques et divins* publiés ensuite. Il est divisé en trois parties : une série de poèmes intitulée *Flûtes d'avril et de septembre;* un poème : *L'Homme et la*

Sirène, et une autre série de poèmes intitulée encore: *Flûtes d'avril et de septembre*. Les *Flûtes d'avril et de septembre* sont écrites en alexandrins, *L'Homme et la Sirène* en vers libres. Trois noms qui sont chers à M. de Régnier s'y retrouvent dans les dédicaces ; ceux de ses deux maîtres : Stéphane Mallarmé et José-Maria de Heredia, et celui de son compagnon de lettres : M. Vielé-Griffin. Je l'ai dit : il n'est pas possible de choisir dans ce volume. Toutes les pièces en sont également belles par la pensée, par la rêverie, par les paysages tendres, tristes et profonds qu'elles suggèrent. Les mots, les constructions poétiques qu'affectionne M. de Régnier, les mélancoliques contrastes entre l'été et l'automne, la nymphe et le faune, la tristesse et la joie, le regret et le désir s'y retrouvent, assemblés dans une harmonie sans cesse plus pénétrante, depuis *L'Accueil*, *Les Visiteuses*, *Le Faune au miroir*, *Dans une vigne vendangée*, *Les Ombres fidèles*, *L'Amie*, *L'Image*, jusqu'à cette *Sagesse de l'amour* dont le début vient, malgré moi, de mémoire, sous ma plume :

> Avant d'être de ceux qui marchent vers la Nuit,
> O toi qui fus l'enfant que sa jeunesse a fui
> Et qui, grave, t'assieds déjà, debout hier,
> Ecoute encore, avant les fifres de l'Hiver,
> Les flûtes de l'Eté qui chantent dans l'Automne ;
> L'heure tendre là-bas embrasse l'heure bonne,
> Et quand le chant se tait, au loin, tu peux entendre
> Ce que le bel Août dit au calme Septembre
> Et ce que dit ta joie à ta mélancolie...

Les Jeux rustiques et divins (1897). On y retrouve *Aréthuse*, accompagnée d'autres séries de poèmes intitulées : *Les Roseaux de la Flûte*, *Inscriptions pour les Treize Portes de la Ville*, *La Corbeille des Heures*, et *Poèmes divers*. C'est dans *Les Jeux*

rustiques et divins que se trouve le poème intitulé : *Le Vase*, que je ne suis pas loin de considérer comme le chef-d'œuvre de M. de Régnier. Il est vrai qu'il y a aussi dans le même volume *L'Obole*, un autre poème parfait... *Le Vase* est écrit en vers libres et c'est sûrement le plus beau poème qu'on ait écrit en vers libres. Je ne connais du reste rien dans la poésie d'aujourd'hui qui me donne autant l'idée de la perfection, et de la perfection sans les défauts qui lui sont habituels, selon moi, c'est-à-dire la raideur et le manque d'horizon. Voici à peu près le sujet — remarquable — du *Vase*. Le potier travaillait, voyant au loin la rivière et le verger, la prairie et le bois, taillant les pans du vase qui s'ébauchait peu à peu dans la pierre. L'ébauche finie, il attendit, inquiet sans savoir, pendant des jours. Tout, autour de lui, semblait s'animer. Des parfums de fleurs lui venaient dans le vent, les fruits tombaient, il lui semblait que près de lui on parlât bas, et un jour, il vit des faunes sortir du bois, un centaure passer la rivière à la nage, et des femmes danser, dont une lui parla, qui était nue :

. . . .
Elle me dit : Sculpte la pierre
Selon la forme de mon corps en tes pensées,
Et fais sourire au bloc ma face claire;
Ecoute autour de toi les heures dansées
Par mes sœurs dont la ronde se renoue,
Entrelacée,
Et tourne et chante et se dénoue.

Et je sentis sa bouche tiède sur ma joue.

Alors, tout, autour de lui, s'anime et vit :

. . . .
Les trois Nymphes debout auprès des trois roseaux
Se prirent par la main et dansèrent, ...
. . . . et des voix,

Chantèrent par delà les arbres du verger
Avec des flûtes en éveil dans l'air léger.
La terre retentit du galop des centaures;
Il en venait du fond de l'horizon sonore,
Et l'on voyait, assis sur la croupe qui rue,
Tenant des thyrses tors et des outres ventrues,
Des satyres boiteux piqués par des abeilles,
Et les bouches de crin et les lèvres vermeilles
Se baisaient, et la ronde immense et frénétique,
Sabots lourds, pieds légers, toisons, croupes, tuniques,
Tournait éperdument autour de moi, qui, grave,
Au passage, sculptais aux flancs gonflés du vase
Le tourbillonnement des forces de la vie.

Mais le crépuscule vint. Tout ce qu'il avait entendu, tout ce qu'il avait vu, le potier l'avait taillé dans son marbre, et, sa tâche faite, il ne lui restait que de l'amertume :

..... sur son socle, enfin, du pied jusques aux anses,
Le grand Vase se dressait nu dans le silence,
Et, sculptée en spirale à son marbre vivant,
La ronde dispersée et dont un faible vent
Apportait dans l'écho la rumeur disparue,
Tournait avec ses boucs, ses dieux, ses femmes nues,
Ses centaures cabrés et ses faunes adroits,
Silencieusement autour de la paroi,
Tandis que, seul, parmi, à jamais, la nuit sombre,
Je maudissais l'aurore et je pleurais vers l'ombre.

Je veux signaler aussi dans *Les Jeux rustiques et divins* des pièces comme *L'Obole*, *Les Souhaits*, *Le Visiteur*, *Jour d'automne*, *La Lampe*, *Eglogue marine*, *Les Ombres des Heures*, *Elégie double*, etc. Il s'y trouve aussi une série de petits poèmes légers, sous le titre d'*Odelettes*, d'une douceur incomparable. Qu'on lise seulement ce début d'une *Odelette* prise au hasard :

Un petit roseau m'a suffi
Pour faire frémir l'herbe haute
Et tout le pré

Et les doux saules
Et le ruisseau qui chante aussi ;
Un petit roseau m'a suffi
A faire chanter la forêt.

et ce début d'une autre :

Si j'ai parlé
De mon amour, c'est à l'eau lente
Qui m'écoute quand je me penche
Sur elle ; si j'ai parlé
De mon amour, c'est au vent
Qui rit et chuchote entre les branches ;
Si j'ai parlé de mon amour, c'est à l'oiseau
Qui passe et chante
Avec le vent ;
Si j'ai parlé
C'est à l'écho.

Après *Les Jeux rustiques et divins*, M. de Régnier publia son premier roman, *La Double Maîtresse*, dont il sera parlé plus loin, puis un nouveau recueil de vers, *Les Médailles d'argile* (1900). *Les Médailles d'argile* sont dédiées à la mémoire d'André Chénier. Quelques-unes des pièces qu'elles contiennent sont, en effet, un peu dans la manière de Chénier. On a dit qu'avec ce volume M. de Régnier semblait vouloir revenir aux formes poétiques habituelles. Les uns entendaient lui faire ainsi un compliment, les autres un reproche. Il y a selon moi une chose plus importante à dire sur cet ouvrage, c'est que l'inspiration n'y est pas toujours aussi personnelle que dans les recueils précédents. Une certaine facilité aussi, facilité de rythme, facilité d'expressions... Il semble que M. de Régnier ait simplement voulu s'y délasser, et s'y amuser, témoins ces *Passants du Passé*, sonnets qui ressemblent assez à des sonnets de M. de Heredia, moins durs et moins sonores. *Les Médail-*

les d'argile contiennent cependant de nombreuses pièces dignes du poète d'*Aréthuse* et du *Vase*, entre autres *Puella*, *La Couronne*, *Chrysilla*, les *Sonnets à Bilitis*, *l'Empreinte*, *Odelette*, *Ode*, et il faut mettre aussi à part la pièce liminaire, si expressive :

. . . .
Face invisible ! je t'ai gravée en médailles
D'argent doux comme l'aube pâle,
D'or ardent comme le soleil,
D'airain sombre comme la nuit ;

. . . .
Et j'ai fait les plus belles de belle argile
Sèche et fragile.

Une à une vous les comptiez en souriant,
Et vous disiez : Il est habile ;
Et vous passiez en souriant.

Aucun de vous n'a donc vu
Que mes mains tremblaient de tendresse,
Que tout le grand songe terrestre
Vivait en moi pour vivre en eux
Que je gravais aux métaux pieux,
Mes Dieux,
Et qu'ils étaient le visage vivant
De ce que nous avons senti des roses,
De l'eau, du vent,
De la forêt et de la mer,
De toutes choses
En notre chair,
Et qu'ils sont nous divinement.

La Cité des Eaux (1902). C'est à ce jour le dernier volume de vers de M. de Régnier. *La Cité des Eaux*, c'est Versailles :

O Versailles, Cité des Eaux, Jardin des Rois.

Les sonnets réunis sous ce titre avaient été écrits pour commenter des dessins, de M. Helleu, je crois. Il faut le regretter. Le poète s'est trouvé limité, et sauf quelques-uns, ces sonnets s'en res-

sentent par une sècheresse, une régularité, parfois même un manque de transparence qui surprennent chez lui. Quel dommage que M. de Régnier n'ait pas été livré à sa seule inspiration! Il eût peut-être, pour un tel sujet, si difficile, du reste, évité le sonnet, et aussi écrit des poèmes en vers libres. Cela est si vrai qu'il était mieux que personne indiqué pour écrire sur Versailles! Il est des sujets où il ne faut pas que du talent, mais encore de la personnalité, je dirais presque de la naissance. Ainsi Versailles. Il faut en quelque sorte sentir en soi un certain passé pour le sentir pleinement et pour pouvoir l'évoquer. La plupart n'y goûtent que la solitude, le silence et la mélancolie, et les couleurs pensives de ses arbres, de ses bassins et de ses marbres.

Les sonnets de *La Cité des Eaux* sont suivis d'autres poèmes où semble apparaître un nouvel aspect du talent de M. de Régnier. Par exemple, la pièce intitulée : *La Lune jaune*, d'une couleur et d'une émotion tout à fait singulières. Plus on la relit et plus elle trouble. C'est pur et amer tout ensemble. Du reste, je ne sais pas dans l'œuvre poétique de M. de Régnier un livre qui m'ait fait autant songer à lui. Je lisais, et pensais à son sentiment secret alors qu'il écrivait. Je ne dirai pas toutes mes réflexions, pour toutes sortes de raisons. Elles n'ont peut-être d'intérêt que pour moi-même, et je ne dis déjà que trop *je* dans cette notice. Je dirai seulement celles-ci. Les sonnets de *La Cité des Eaux* sont dédiés à M. de Heredia. Parmi les poèmes qui suivent, il y en a un, écrit en vers libres, et intitulé : *Marsyas*, qui est dédié à la mémoire de Stéphane Mallarmé et qui est une allégorie de la vie du poète. Stéphane Mallarmé et M. de Heredia sont certai-

nement les deux poètes qui ont eu le plus d'influence sur le talent de M. de Régnier, le premier avec *L'Après-midi d'un faune*, le second avec *Les Trophées*. Or, il faut bien le dire, à lire *La Cité des Eaux*, il semble que M. de Régnier ne veuille plus maintenant se souvenir que des derniers. Si ce poème, *Marsyas* :

Marsyas !
Je l'ai connu
Marsyas
Dont la flûte hardie a confondu la lyre ;

fait plaisir pour le grand hommage que M. de Régnier y rend au meilleur de ses maîtres, quelques-unes des pièces qui le suivent donnent l'impression, si confuse soit-elle, qu'il commence à brûler ce qu'il adorait, ou du moins à adorer ce qu'il brûlait. Ce qui a produit ce travail chez M. de Régnier, ce n'est pas dans une notice aussi rapide qu'on peut le rechercher, et, d'ailleurs, je le répète, il n'y a peut-être là que des rêveries, et quand même ce serait vrai, ce ne serait que très humain. Ce qui est certain, c'est que tout ce dernier livre fait singulièrement songer à lui. Il s'y trouve quelques pièces, d'un ton tout personnel, qu'on ne peut lire sans s'y arrêter, à cause de la pensée et du triste sourire dont elles sont pleines. Le poète a accompli une grande partie de son œuvre. Il s'arrête un moment et se retourne vers sa jeunesse, presque dans un geste d'adieu. Ce qu'elle fut, ce qu'elle lui donna, il le considère avec sérénité. Il demande seulement qu'en revive en lui la force dont elle l'emplissait, et dont il a besoin encore, plein qu'il est de nouveaux désirs. Voir les pièces intitulées *Ode*, *L'Oubli suprême*, et surtout celle intitulée *Epilogue* :

Une dernière fois reviens en mes pensées,
O jeunesse aux yeux clairs,
Et, dans mes mains encor, pose tes mains glacées.
Le soir parfume l'air.

. . . .

Ce que je veux de toi, ce n'est pas, ô jeunesse,
De me rendre les lieux
Où nous avons erré ensemble...

. . . .

Ce que je veux de toi, c'est ta jeune colère
Qui te montait au front,
C'est le sang qui roulait en toi sa pourpre claire,
Lorsque d'un vain talon,

Tu frappais à durs coups, frénétique et penchée,
Le sol sec et ardent,
Comme pour qu'en jaillît quelque source cachée
Que tu savais dedans ;

C'est cela que je veux de toi, car je veux boire
A pleine bouche, un jour,
L'eau souterraine encore à ta fontaine, ô gloire,
Quand ce sera mon tour !

Et, si le temps ingrat m'accorde pour salaire
L'opprobre meurtrier,
Je veux m'asseoir du moins à l'ombre que peut faire
La branche du laurier.

La première impression qu'on retire des romans de M. de Régnier, c'est celle d'un individu pour qui écrire doit être un véritable plaisir. Tout y est clair, facile et orné, avec un grand pittoresque, d'un ton indulgent et amusé, même dans les traits méchants, qui y abondent, car, je l'ai dit, ce sont les romans d'un observateur. Les milieux n'ont jamais rien de sévère, soit par trop de pompe, soit par trop de simplicité. Les personnages, divers au possible, et toujours un peu XVIIIe, qu'ils soient d'alors ou d'aujourd'hui (du moins jusqu'aux *Vacances d'un jeune homme sage*), sont des gens

aimables, à la fois diserts et discrets, souvent très curieux d'aspect et de manières, qui vous intéressent tout de suite et qu'on aime à revoir. Enfin, il n'est pas jusqu'au libertinage souvent très vif que l'auteur y montre à chaque instant, comme pour ajouter à tant de séductions, qui ne confirme dans cette impression. Si j'ajoute qu'il ne s'y trouve rien de cette excessive nouveauté qui choque, le plus souvent, et ne permet que deux sentiments extrêmes : adorer ou détester, ce sera dire qu'il y a aussi pour le lecteur un grand plaisir à les lire. Dans tout le roman contemporain, celui qu'écrit M. de Régnier m'apparaît le plus parfait, en ce sens qu'il remplit le mieux l'objet du roman, qui est peut-être uniquement de distraire en intéressant. Aucune thèse, aucun postulat ; M. de Régnier a trop d'esprit et trop de goût pour tomber jamais dans ce travers à la mode qui est de vouloir un but moral à la littérature. Non plus aucuns soucis humanitaires comme il en traîne à présent dans tous les livres ; de telles lourdeurs iraient mal avec son élégance. Nous sommes également loin, quand nous le lisons, du fouillis des derniers livres de tel auteur, des racontars militaires de tels autres, ou des manuels civiques et mornes de tel autre encore. Il n'y a là qu'un homme qui raconte, avec un laisser-aller qu'on voudrait plus accentué encore, savant sans qu'il y paraisse, négligé moins qu'il y paraît. Sûr qu'il doit être le premier amusé par le jeu qu'il déroule sous nos yeux ! Quand on le lit, on croit quelquefois relire quelque chapitre de ces délicieux *Mémoires de Grammont*, où il semble bien, du reste, qu'il ait fait, très adroitement, une partie de « sa rhétorique ».

Je dis : une partie, seulement. On a en effet pré-

tendu que les romans de M. de Régnier ne sont, au fond, que de très beaux pastiches des conteurs des XVIIe et XVIIIe siècles. C'était entendre bien mal le sens du mot pastiche, et faire au romancier une critique qui ne tenait pas debout. Qu'est-ce que pasticher? C'est reproduire le plus exactement possible, en en conservant même jusqu'aux défauts, qu'on voit ou qu'on ne voit pas, selon le cas, le modèle qu'on s'est donné. Je connais, par exemple, un jeune homme qui admire beaucoup M. de Heredia. A ses moments perdus, il fait des vers, et tout son sens poétique s'applique à faire des sonnets qui sont à s'y tromper avec *Les Trophées*. Je suis sûr qu'il lui viendrait un vers dont l'harmonie serait différente de l'harmonie des vers de M. de Heredia, qu'il le referait aussitôt pour l'y conformer. Voilà des pastiches, et ce n'est pas joli. Voit-on rien de pareil chez M. de Régnier? Il apparaît bien que ses modèles, pour ses romans, ont été ces conteurs du XVIIIe siècle, par exemple cet Hamilton que je rappelais plus haut. Il leur a pris quelque peu leur style, ce style rapide, sec et net, tout en étant souvent tendre et passionné. Mais il faut bien reconnaître aussi, d'abord qu'il n'a pas gardé ce style tout entier, quant à sa construction, et ensuite qu'il y a ajouté ce qui est bien à lui : son don d'images et ses grandes qualités de poète. La preuve en est facile à trouver. Il n'y a qu'à prendre une phrase dans un des romans de M. de Régnier. On verra tout de suite où un écrivain du XVIIe ou du XVIIIe siècle l'aurait arrêtée, et ce que M. de Régnier y a ajouté. On se rendra compte alors de la distance qui sépare ses romans des simples pastiches qu'on a voulu prétendre qu'ils sont.

Les romans de M. de Régnier sont aujourd'hui

au nombre de quatre. Je lui ai demandé comment il les a écrits, depuis la trouvaille du sujet jusqu'au mot *fin* sur la dernière page. La façon dont un livre a été écrit m'intéresserait souvent plus que le livre lui-même ne m'intéresse. Je n'aurai probablement jamais une explication sincère sur ce sujet, ni personne non plus. Il y faudrait d'abord un sens critique exceptionnel, et aussi, une de ces franchises !... Tout ce que l'amour-propre, la vanité, le besoin d'illusion même auraient à souffrir, s'il fallait avouer la part d'artifice, d'emprunt, d'imitation, de mémoire et d'indiscrétion qu'il y a quelquefois dans le travail d'un livre (1) ! Quiconque a commencé à écrire, et l'a fait avec conscience et sang-froid, est renseigné là-dessus et tout le premier se gardera d'en rien dire. M. de Régnier lui-même n'a pas répondu à toutes mes questions, et il a eu raison, car, après tout, il n'y avait rien là qui regardât le lecteur ni moi. Il n'y avait que mon désir de pouvoir démonter davantage quelques livres, et j'aurais facilement gardé pour moi ce qu'il m'eût dit, s'il m'avait répondu. Il a bien voulu toutefois m'expliquer sa méthode de travail et la voici. Ce sera certainement l'agrément de ces pages que d'y entendre un moment M. de Régnier lui-même. Ça changera aussi un peu le lecteur.

« Je trouve d'abord le sujet, son point de départ et son aboutissement. Cela prend d'ordinaire une forme visuelle, puis mes personnages se font. Je prends sur eux quelques notes, très brèves. Je

(1) Il y a des écrivains chez qui la manière se démonte et les sources se découvrent tout de suite : M. France, par exemple ; d'autres chez qui c'est plus difficile ; d'autres, enfin, chez qui tout est recréé par la sensibilité : par exemple, Jules Laforgue, Maurice Barrès.

laisse le tout reposer. J'y pense. Peu à peu les scènes s'organisent, le livre naît en ses points principaux; grandes lacunes, soit dans les personnages, soit dans les événements, dont je ne m'occupe pas. Alors, un jour, je commence à écrire, vite, très vite, sans relire, de manière presque illisible. C'est mon grand travail, j'invente à mesure : il le faut. Travail fatigant. A ce moment-là, je ne pense à mon livre que la plume à la main; le reste du temps, je le fuis. Dans cette première rédaction, il y a tout, trop même, généralement, mais c'est écrit en galimatias. Alors, je recopie et je refais. Cela devient des phrases, je retouche, j'arrange. Une fois fait, c'est lisible, mais mauvais. Je recopie encore, j'améliore, je raccourcis, et la chose prend tournure. Pour finir, il faudra les épreuves et une dernière révision très sérieuse. Une fois le livre imprimé, publié, il ne m'intéresse plus, je l'oublie. » J'ai demandé aussi à M. de Régnier ce qu'il préférait dans son œuvre de conteur et de romancier. Il m'a répondu : « Je crois que mes meilleurs contes poétiques sont ceux de *M. d'Amercœur* (1) et *La Vie d'Aldramin* (2). J'aime beaucoup *Le Rival* (3). Mon roman le plus curieux est à mon sens *La Double Maîtresse*. Les cent dernières pages du *Mariage de Minuit* sont bien. Il y a dans *Le Bon plaisir* quelques tableaux réussis. De tout ce que j'ai écrit, ce que j'aime le mieux, comme style, c'est mon étude sur Michelet (4). » Enfin, je lui ai demandé quel livre il voudrait avoir écrit. C'est quelquefois tout un renseignement sur un

(1) Dans *La Canne de jaspe.*
(2) Dans *Les Amants singuliers.*
(3) Dans *Les Amants singuliers.*
(4) Dans *Figures et Caractères.*

écrivain, le livre ou les livres dont il aurait voulu être l'auteur. Mais ici, M. de Régnier ne m'a guère renseigné. « Cela dépend des jours! » fut toute sa réponse.

Le premier roman de Régnier est *La Double Maîtresse* (1900). Il parut d'abord en feuilleton dans *l'Echo de Paris*. Ce n'est pas seulement le plus curieux de ses romans, c'est encore un des plus curieux romans qui soient. C'est aussi un des livres que j'ai lus qui contient le plus de personnages: quarante-quatre, et j'en ai certainement sauté deux ou trois en les comptant. L'action s'en passe au XVIIIe siècle. Quant au sujet, qu'il serait peut-être plus exact de mettre au pluriel, tant ce livre est plein, on ne peut que l'esquisser. C'est l'histoire d'un homme timide, mais passionné sous sa timidité, et qui a gardé de son éducation par une mère revêche au possible, une gaucherie pour les choses de l'amour qui le fait s'arrêter chaque fois au désir, sans même oser l'exprimer. A dire vrai, cette gaucherie et cette timidité lui viennent surtout d'une certaine scène du temps de sa jeunesse, vers ses dix-huit ou vingt ans, dont le souvenir vient toujours le glacer au bon moment. Nicolas de Galandot, c'est son nom, vivait alors à Pont-aux-Belles, dans le château familial, avec sa mère. Elle rêvait de faire de lui un homme tout différent des autres, c'est-à-dire ignorant tout des choses de l'amour, tant elle avait été choquée du dévergondage et de la grossièreté que celui-ci comporte. Nicolas avait là pour compagne de vacances une jolie cousine de son âge, ou à peu près, Julie de Mausseuil, aussi dégourdie qu'il était benêt, et qui avait mis dans sa petite tête de lui montrer et de lui apprendre ce qu'il ne soupçonnait même pas. Une après-midi

qu'ils revenaient du verger où ils avaient cueilli du raisin, elle l'avait fait entrer dans la bibliothèque du château. Une table de mosaïque ornait la pièce. Elle s'y était étendue, avait défait peu à peu son corsage, et s'était mise à manger son raisin, grain par grain, le cou, la gorge et les bras nus, et sa jupe fort retroussée. Assis dans un coin, Nicolas ne savait où se mettre. Arrivée au dernier grain, elle le lui avait lancé au visage, avec un grand rire de provocation. Lui, alors, s'était levé, s'était approché d'elle. Elle avait senti un souffle sur sa peau, des lèvres sur sa bouche, une main à ses jeunes seins, une autre main... puis, soudain, plus rien. Elle avait alors regardé. Dans le cadre de la porte restée entr'ouverte derrière eux, Mme de Galandot les regardait, suffoquée du spectacle, suffoquée surtout de voir son fils, son fils! lui aussi!.. Toute la vie de Nicolas de Galandot se ressentira de cette journée, et du magistral soufflet qu'il y reçut de sa mère. Jamais il ne pourra voir de raisin, ni une femme en manger, sans se souvenir de la jolie Julie de Mausseuil, couchée à demi nue sur la table de mosaïque, dans la bibliothèque du château de Pont-aux-Belles, — et sans se sentir glacé de nouveau, comme si ce jour datait d'hier, à l'idée de sa mère, entrant soudainement... Quelques années après, Mme de Galandot meurt. Nicolas part pour Paris. Il y entend parler d'une vigne célèbre que possède à Rome le Cardinal Lamparelli. Il part pour Rome. Il y voit un jour, au cours d'une promenade, sur une terrasse d'où pendent des grappes, une femme couchée, le dos tourné à la rue. Elle aussi, dans une pose libre et voluptueuse, mange du raisin, et il ne peut s'empêcher de s'arrêter, et de la regarder, et un nom lui vient

aux lèvres, qu'il n'a pas dit depuis de longues années : Julie! Julie!... A ce moment, une voix appelle la femme : Olympia ! Elle se relève, et, en se retournant, elle aperçoit Nicolas, absorbé devant elle. Un grain reste à sa grappe, et comme autrefois Julie de Mausseuil, elle le lui lance au visage, en éclatant de rire, amusée par ce bonhomme, planté là à la regarder, et s'en va. Nicolas s'occupe d'arriver jusqu'à elle. Cela lui est facile, car Olympia n'est guère qu'une Vénus de carrefour, ce qu'il est longtemps à ignorer. D'ailleurs, le saurait-il... A chaque entrevue, il ne sait que la regarder, timide et gauche, malgré toutes les avances qu'elle lui fait, le sachant un riche seigneur. Enfin, un jour, elle brusque les choses, il se laisse à moitié faire, mais soudain s'écroule sur le parquet, les bras tendus dans une attitude d'épouvante vers la porte de la chambre qui s'ouvre avec un léger bruit, lentement, comme si allait y apparaître, comme autrefois...C'était tout simplement la petite chienne d'Olympia qui entrait, n'ayant eu qu'à pousser la porte restée entr'ouverte. Dès lors, l'existence de Nicolas n'est plus qu'une suite de dégradations. Olympia l'a persuadé de venir s'installer chez elle, et avec son soi-disant frère, le ruffian Angiolino, c'est à qui hâtera la déchéance du pauvre amoureux. Nicolas en arrive bientôt à porter les billets doux de sa belle, à cirer les bottes des amants, à laver la vaisselle et à récurer les chaudrons, vêtu de loques, mangeant à la cuisine, couchant sur une paillasse, préférant tout subir plutôt que de quitter cette femme, jusqu'au jour où il meurt, vieillard resté chaste, n'ayant eu dans sa vie que deux aventures, qui n'en font qu'une, comme ses deux maîtresses, la *Double Maîtresse*, qui ne l'ont été

réellement ni l'une ni l'autre. Je le répète, je ne saurais donner ici une idée de ce livre. Ce que je viens d'en dire n'est que la matière de deux courts chapitres. Il faut connaître les autres personnages : le couple du Fresnay, le mari avec son violon, la femme avec son clavecin; la folle Anne du Bastan, dont tout l'égarement consiste à se donner force lavements, dans des toilettes extravagantes; M. Mellier avec sa vielle; l'abbé Hubertet, membre de l'Académie des Inscriptions, à Paris, et de celle des Arcades, à Rome; Mlle Damberville, du ballet de l'Opéra; M. de Parmesnil, naturaliste, qui a passé trois années tout nu dans une île déserte où l'avait jeté le naufrage d'un navire ; le beau François de Portebize, avec qui toutes les femmes de Paris veulent coucher, allant jusqu'à corrompre ses valets, pour s'introduire en cachette dans son lit; M. Tobyson de Tottenwood, anglais riche et brusque, qui essaye, à Rome, de sortir Nicolas de son bourbier, et, devant son refus, se confond en admiration pour tant de ténacité. Il faut connaître aussi tant d'épisodes et de tableaux, tantôt charmants et gracieux, tantôt libertins et cyniques, tantôt aussi saisissants de réalisme et de vérité, où ces personnages font leur rôle tour à tour : la mort de M. de Mausseuil reposant sur son lit, entre deux cierges allumés, tandis que la folle, dans la pièce voisine, coiffée bizarrement et sa jupe troussée, s'occupe gravement à s'administrer un clystère, tenant de ses deux main la grosse seringue derrière son dos et lui cherchant un point d'appui au mur; la scène entre Nicolas, Julie et Mme de Galandot, dans la bibliothèque du château de Pont-aux-Belles; le départ de Nicolas après la mort de sa mère; la maison de l'abbé Hubertet, à Paris, rue Saint-Jacques; le

souper chez Mlle Damberville; la rencontre de Nicolas de Galandot et d'Olympia; la scène dans la chambre de cette dernière; les singes du cardinal Lamparelli; la sortie de M. de Tottenwood, un matin, à Olympia et à son pseudo-frère, au sujet de leurs mauvais traitements pour Nicolas, et la mort de Nicolas, sur son grabat, avec les injures du couple Olympia-Angiolino. Quand le livre parut, quelqu'un dit qu'il était « le frère de *La Rôtisserie de la Reine Pédauque*, de M. Anatole France ». Je n'ai pas la place pour discuter cette opinion, exprimée si bizarrement. Il y a tout de même une autre diversité dans *La Double Maîtresse* que dans *La Rôtisserie*. C'est moins bien écrit, me dira-t-on peut-être. Il y a comme ça des gens, ce sont généralement ceux qui n'y connaissent rien, qui ont la manie du style; sitôt qu'ils trouvent des phrases chantantes, ils se pâment. Je ne vanterai pas à l'excès le style de *La Double Maîtresse;* je ne suis pas assez fou du style à images; un peu moins de poésie m'irait mieux. Mais *La Double Maîtresse* n'est pas moins bien écrite que *La Rôtisserie*. Elle est écrite autrement, voilà tout, et avec moins de lectures, ce qui est le grand point. Quand se rendra-t-on compte que les livres de M. France ne sont que les livres d'un homme très savant, sans aucune sensibilité, ni rien à lui. Je pense à lui souvent. Il connaît tous les livres, avec toutes leurs éditions, les éditeurs et les dates. Il a une mémoire admirable, — et probablement des fiches excellentes. Il aurait fait un libraire de premier ordre. Ceux à qui on a affaire sont si ignorants, la plupart du temps! Je demandais, l'autre jour, à l'un d'eux, assez fréquenté, pourtant, s'il avait une ancienne édition du *Père Goriot*. « Le Père Goriot?... De

qui donc que c'est déjà? » me demanda-t-il (1)!

Après *La Double Maîtresse*, M. de Régnier publia un volume de critique, *Figures et caractères* (1901). On y trouve quatre grandes études sur Michelet, Vigny, Hugo et Mallarmé, des études plus courtes sur Chateaubriand, Beaumarchais, Chénier, Sainte-Beuve, Jean de Tinan, Oscar Wilde, Rudyard Kipling, la Conférence à Bruxelles publiée en 1894 sous le titre : *Le Bosquet de Psyché*, une autre Conférence faite en 1900 à la Société des conférences : *Poètes d'aujour'hui et poésie de demain*, et quelques pages sur des sujets divers.

Les Amants singuliers (1901). C'est un volume de contes : *La Femme de marbre*, *Le Rival*, et *La Courte vie de Balthazar Aldramin, vénitien*. Ils sont tous trois égaux par l'intérêt du sujet, par un style parfait, rapide et simple, où pas un mot n'est de trop. Bien des romans qu'on publie n'ont pas la matière de l'un ou l'autre de ces trois contes. M. de Régnier le dit aussi dans sa préface : ce volume aurait presque pu faire suite au *Trèfle noir* et au *Trèfle blanc*, sous le titre *Le Trèfle rouge*, puisque le sang y coule par trois fois, de la gorge des deux Corcone (*La Femme de marbre*), du flanc de Balthazar Aldramin (*La Courte vie de Balthazar Aldramin*), et du crâne défoncé sous sa perruque grise, de ce bon M. de la Thomassière (*Le Rival*).

Le Bon plaisir (1902). C'est le deuxième roman de M. de Régnier. Il porte en épigraphe ces mots

(1) Il y a un mot charmant de Ninon de Lenclos à un père qui se plaignait à elle de l'ignorance de son fils : « Votre fils ne sait rien ! Tant mieux ! lui répondit-elle. Il ne citera pas ». Quelle belle épigraphe pour une étude sur M. France! Chez lui, c'est tout le contraire : il cite à chaque instant.

de Mme de Maintenon : « Un peu de crapule se pardonne en ce temps-ci. » Il est en effet très licencieux, comme du reste presque tous les romans de M. de Régnier. Il y a une différence entre la licence et la grivoiserie. J'y pensais tout à l'heure en parlant de *La Rôtisserie de la Reine Pédauque*. L'abbé Jérôme Coignard n'est pas licencieux, il est grivois, et c'est ce qui me déplaît. On peut être licencieux et rester agréable; on l'est même nécessairement; quand on est grivois, jamais.

Chaque fois que j'arrive à un roman de M. de Régnier, je suis tenté de dire que c'est celui que je préfère. Puis je songe aux autres, et, alors, je ne dis rien. Ce qui fait le grand talent de M. de Régnier, romancier, c'est que ce n'est jamais d'imaginer qu'il a l'air, mais de raconter, mais de se souvenir. Cela est surtout sensible dans *Le Bon Plaisir*. Ce livre n'est qu'un roman, mais par le style, par la façon dont il est construit, il a tout le caractère de Mémoires sur quelques années du règne de Louis XIV. Pas d'intrigue, pour ainsi dire. Des portraits, une suite d'anecdotes, avec un ou deux événements de l'époque utilisés. Un léger pastiche, si parfait qu'on s'y trompe, que M. de Régnier y a mis en épilogue, des Mémoires d'un certain M. de Collarceaux, ajoute encore à ce caractère de Mémoires. Il me vient même un scrupule à ce sujet. On n'a peut-être pas eu si tort de dire que les romans de M. de Régnier approchent quelquefois de pastiches des conteurs du XVIIIe siècle. Je songeais trop tout à l'heure à *La Double Maîtresse*. J'aurais dû songer aussi un peu au *Bon Plaisir*... En tous cas, ce roman est bien le seul qui puisse mériter vraiment le nom de pastiche, ce que M. de Régnier a peut-être voulu qu'il fût, du reste. Surtout,

cela ne saurait enlever rien de leur intérêt à ces romans, ni de son talent à leur auteur, au contraire. Avoir su évoquer avec autant de grâce une époque unique comme vie et comme art, « *cette douceur de vivre* » dont parlait Talleyrand ! Il était indispensable, pour cela, de la sentir et de la comprendre parfaitement. Rien que cela prouve un esprit remarquable. Le sujet du *Bon Plaisir* serait encore plus difficile à raconter que celui de *La Double Maîtresse*. Quand on l'a lu, il reste dans la mémoire de nouvelles choses charmantes, de nouvelles choses parfaites, comme l'arrivée et le passage des troupes royales à Vircourt (vingt pages absolument parfaites), avec la belle Mme Dalanzière demi-nue à sa fenêtre, pour voir passer le roi, et criant : « Vive le Roi ! » toute penchée sur le balcon, sa gorge abondante à l'air, — et les Mémoires de la belle Courlandon, d'un style si harmonieux dans sa sécheresse. J'avais commencé à copier quelques passages de ces deux morceaux, mais je me suis aperçu que cela allait me mener bien loin, et j'ai raturé. Quand je désigne certaines pages dans un livre, c'est que je les trouve vraiment excellentes, et je voudrais montrer tout de suite que je ne me trompe pas.

Le Mariage de Minuit (1903). Paru d'abord en feuilleton dans *Le Journal*. C'est le premier roman de M. de Régnier où les personnages sont de notre époque. Il y a mis comme épigraphe cette parole de Gœthe : « Je ne veux plus que tu fasses de semblables riens, car les autres s'en tireront aussi bien que toi. » Pure modestie, naturellement. Il serait à souhaiter que beaucoup des romans qu'on publie fussent de semblables riens. On a critiqué dans ce livre le soin qu'y a mis M. de Régnier à faire le por-

trait et à donner la généalogie de tous ses personnages. On en a critiqué aussi la composition. Il ne faut pas trop y croire. J'ai déjà dit que le côté Mémoires, anecdotes, est ce qui fait le plus grand charme des romans de M. de Régnier. Sans doute, l'unité du livre s'en ressent. Il s'y trouve des personnages qui ne touchent que très peu à l'action principale, et M. de Régnier nous raconte sur chacun d'eux une ou deux petites histoires qui n'ont pas absolument affaire avec le sujet du roman. Mais est-ce un livre mal composé que celui où l'on ne perd jamais de vue aucun des personnages, chacun d'eux étant rappelé à chaque chapitre par un détail, un mot, si bien que, même lorsqu'il n'y en a que deux en scène, on a tous les autres présents à l'esprit? C'est le cas du *Mariage de Minuit*, et de plus, tous les personnages secondaires en sont si amusants à connaître, qu'il serait fort regrettable qu'ils n'y fussent pas. Le sujet principal du livre est court à dire. Une jeune orpheline, pauvre, Françoise de Cléré, vit chez une tante, Mme de Brignan, dont le tempérament très amoureux est fort connu dans le monde. La jeune fille subit un peu de cette réputation, et en souffre sans rien dire. Un jour qu'elle a surpris sa tante en conversation chaleureuse avec un jeune homme, Antoine de Puyfond, elle prend le parti de quitter cette maison. Il n'y a pour elle qu'un moyen: se marier. Elle va demander conseil à un ami, le romancier Boispréaux, profondément honnête sous ses apparences légères, et lui offre d'être sa femme. La scène se passe sur la terrasse des Tuileries. Elle est délicieuse. Boispréaux refuse, et dit pourquoi, sincèrement. Ce qu'il veut de la vie, ce qu'il en accepte, ce qu'il en accomplit, c'est seulement ce qu'elle a d'agréable, de léger, de facile,

de frivole même, et l'épouser, elle! Françoise! serait pour lui une action beaucoup trop sérieuse, beaucoup trop grande. Décidée à ne pas retourner chez sa tante, Françoise va demander conseil et protection à un ami d'enfance, Philippe Le Hardois. Il a en province un château dont il ne fait rien. Elle pourrait y aller vivre pendant quelque temps, en attendant qu'elle ait trouvé une situation; cela ne le gênerait pas beaucoup. Philippe l'écoute sans l'interrompre, puis, à la fin, sourit doucement. A-t-elle bien réfléchi aux conséquences de ce séjour à son château de Grandmont? Sa tante la recherchera, on saura où elle est, on viendra la lui réclamer à lui. Il aura l'air de l'avoir séquestrée. Non, il y aurait un bien meilleur moyen de tout arranger, ce serait de devenir sa femme, et il lui demande si elle le veut. Elle refuse d'abord, puis consent. Ils se marient. Après la cérémonie, ils partent pour Grandmont. Françoise est en costume de voyage, et porte à sa ceinture une boucle en fleur d'argent que lui a donnée Philippe. Ils arrivent le soir, pour le dîner, et après vont se promener dans le parc, puis gagnent la forêt qui avoisine le château. Je veux citer la fin, si juste, si pénétrante, avec cette admirable image de la boucle de ceinture qui se détache...

... Ils s'assirent au rebord du fossé, le dos à l'herbe et restèrent ainsi longtemps immobiles, sans parler...

Un bruit de pas les fit tressaillir. Quelqu'un marchait sur la route. L'homme passa près d'eux. C'était un ouvrier en bourgeron de toile, son paquet à l'épaule, au bout d'un bâton. Il fit un détour pour s'écarter du couple assis. Sa figure apparut en pleine lumière, tannée et saine. Il passa outre, et, une fois passé, tourna la tête, puis s'éloigna. Le silence redevint lui-même.

Philippe et Françoise se sourirent, puis leurs visages devinrent graves. Qu'avaient-ils été pour ce passant inconnu? ce qu'ils étaient vraiment l'un pour l'autre : un homme et une femme, car que leur importait qu'on les attendît là-bas, dans ce vaste château impérial, debout avec ses hautes fenêtres éclairées, ses meubles massifs, ses aigles, ses couronnes, ses abeilles. Qu'importaient les valets du vestibule et les chevaux des écuries, et la fortune et l'argent, pourvu que ce chemin fût solitaire, que cette lune fût brillante, que cette nuit fût silencieuse ! Ils n'étaient plus que deux êtres qui s'aimaient. L'amour leur battait au cœur. L'herbe était douce et l'heure bonne. Que leur fallait-il de plus, sinon eux-mêmes ?..

Ils se prirent doucement, sans que leurs lèvres unies se quittassent. La main de Philippe toucha la fleur d'argent de la ceinture de Françoise. Il en disjoignit les pétales agrafés qui se heurtèrent, avec un petit bruit argentin, au bout du ruban souple. La lune de minuit atteignit le haut du ciel vide, et, quand elle éclaira leurs visages, ils se regardèrent de si près qu'ils ne se voyaient plus, parce que leurs bouches se touchaient.

Il y a d'autres choses aussi belles dans *Le Mariage de Minuit*, par exemple les pages sur Venise comparée à une verrerie vivante, la fête à Louveciennes, avec les danses de la délicieuse Mlle Kingby. Il y a des ridicules notés avec une ironie si fine qu'on la sent à peine, — et des passages d'une si grande douceur, d'une si grande tendresse... Tous les personnages aussi, ou charmants ou ridicules, Boispréaux, la comtesse Rospiglieri, le prince de Bercenay, M. de Hangsdorff, Mme de Bocquincourt, M. de Serpigny, M. Barangon, etc., et tant de détails saisissants par leur réalisme et par la façon dont ils sont amenés. Il y a, par exemple, une dame de Vitry qui perd sa peau. Sa fille, pour s'amuser, lui en fait mettre chaque

jour, en cachette, des morceaux dans sa soupe. M. de Régnier n'a certainement pas inventé cela. Ailleurs, la même M[lle] de Vitry, qui brûle de voir ce que c'est qu'un homme, vient, à une soirée, de se laisser renverser sur un divan par le gros M. de Bocquincourt. Elle est interrompue par une amie qui vient lui dire que sa mère la cherche partout. « C'est bien, répond-elle sans se démonter; j'y vais; j'étais en train de m'amuser! » et elle ajoute tout bas, en passant : « Il m'a tout montré, tu sais! » C'est si bien rendu qu'on se sent presque choqué, je parle pour les gens prudes, bien entendu. Bref, on peut dire de ce roman de M. de Régnier ce qu'on dit des autres : il a certainement dû avoir beaucoup de plaisir à l'écrire; on en a peut-être plus à le lire.

Les Vacances d'un jeune homme sage (1903). C'est actuellement le dernier roman de M. de Régnier, et c'est un roman fort simple. Si ce n'étaient quelques pages, une dizaine au plus, ce serait presque un roman pour jeunes filles, pour jeunes filles un peu avancées, cependant, comme le sont toutes les jeunes filles, du reste. Le titre dit tout le sujet. C'est l'aventure d'un collégien avec sa cousine, pendant des vacances qu'il passe en province, chez ses grands-parents, où la cousine vient également passer quelques jours. Elle est jolie, elle a vingt ans, et est déjà veuve. Avec son visage frais et ses yeux ignorants, il lui plaît, et elle se mêle de lui apprendre, pour leur profit à tous les deux, ce qu'il rêvait seulement d'aller demander à une maîtresse d'ami, bonne fille du Quartier Latin, en villégiature dans les environs. C'est même cette intention du collégien qui amène l'aventure. Un jour qu'il sort de chez la demoiselle, sans avoir réussi

à rien, il est rencontré par des amis de sa famille, qui rapportent tout. Naturellement, les grands parents sont renversés, la mère pleure, c'est toute une scène. La jolie cousine, plus adroite, elle, prend le collégien à part, le cajole, le confesse, — et la pénitence est douce. Un passage de la préface de M. de Régnier complétera ces indications.

... Ce sont des figures plaisantes et naïves que l'on rencontrera dans ces *Vacances d'un jeune homme sage*. J'ai tâché de les dessiner avec vérité. Je les crois vraies, mais il ne faudrait pas les croire réelles. Elles ne le seront qu'autant qu'elles vivront dans la mémoire de ceux qui auront bien voulu feuilleter ces pages familières. Qu'elles les aident à se souvenir qu'ils furent jeunes, car ils y retrouveront rapportés quelques-uns des petits événements qui, à quinze ans, nous émeuvent le plus et qui, plus tard, nous font sourire, comme on sourit du passé, avec regret et mélancolie.

Telle est, à ce jour, l'œuvre de M. Henri de Régnier, poète et romancier, avec une légère part de critique qui porte bien sa marque. Si le poète paraît y avoir atteint tout son développement, il est probable que le romancier n'y a pas encore donné tout ce qu'on peut attendre de lui, surtout dans le roman contemporain. Mais telle qu'elle est déjà, cette œuvre compte et a sa place. On ne peut aimer les vers sans lire les *Poèmes anciens et romanesques*, *Tel qu'en Songe*, *Les Jeux rustiques et divins*, *La Cité des Eaux* et *Les Médailles d'Argile*. Après le Romantisme si faux, si enflé et si ridicule, après le Parnasse si morne, si froid et souvent si trivial, on trouve dans ces poèmes une harmonie dont la sensibilité n'est pas absente et des images qui ne sont pas que plastiques, avec d'autres

motifs que la bien-aimée infidèle, les misères des humbles, ou les problèmes de *La Justice*. Quant aux romans de M. de Régnier, je ne saurais en faire de meilleur éloge que de dire qu'ils se rattachent à ce qu'il y a de meilleur dans la littérature française, et le continuent. Ils s'y rattachent même si bien que je ne sais pas si un étranger peut les goûter dans leur totalité, avec leur ton à la Saint-Simon, leurs portraits, leurs anecdotes, leurs traits tendres ou satiriques, leur atmosphère de libertinage et d'épicurisme. Ils n'ont encore rien apporté de très nouveau, c'est entendu. Mais ils ne sont pas loin d'avoir un autre mérite. Ils remontent un peu, au delà des romans naturalistes, depuis le dernier jusqu'au premier, environ jusqu'à Stendhal, plus loin même. On peut presque oublier, en les lisant, que ces romans ont existé (1). On retrouve le style alerte, clair, pas loin d'être osé, bientôt naturel, — le mépris des morales... On oublie aussi les chinoiseries, la bijouterie littéraire, les décors d'opéra, le toc, les Théophile Gautier, les Flaubert, tous les phraseurs. Cela fait du bien, donne de l'air, égaie, redonne de l'esprit... On en a tant besoin, plus même que je ne saurais dire! On en aura encore besoin bien davantage, si ça continue.

PAUL LÉAUTAUD.

(1) J'en excepte les romans des Goncourt, tout à fait différents et à part.

LA RHÉTORIQUE

I

Il s'est dessiné, depuis quelques années, un mouvement très intéressant contre la rhétorique. Le mot est devenu honteux, au point que l'administration universitaire a dû le rayer des programmes. C'est un progrès, quoique nominal. Autrefois, et hier encore, on passait par la « Rhétorique »; les adolescents d'aujourd'hui, s'ils subissent les mêmes méthodes déprimantes, en ignoreront le nom traditionnel. Les mots ont une grande importance; échapper au mot, c'est entrer dans la voie de la libération. Sans doute il est à craindre que la rhétorique, c'est-à-dire l'art d'apprendre à écrire sans don naturel, ne continue à priver les jeunes gens d'une année heureuse, et cela sans aucun profit ni intellectuel, ni esthétique; on leur épargnera cependant l'étiquette ridicule qui servait à les appeler. Il n'y aura plus de rhétoriciens. Un jour, qui n'est peut-être pas très loin, on remplacera ces vains exercices par des études de biologie. La bêtise n'en diminuera pas pour cela; mais elle aura pris une autre forme : cela reposera.

L'antiquité, disaient les Goncourt, non sans quelque dureté, c'est le pain des professeurs. La rhétorique est le beurre qui sert à faire couler cette miche; elle est onctueuse et digestive, elle contient de précieux sels. Grâce à la rhétorique, d'antiques

galettes flattent encore notre palais. Cicéron, sans la rhétorique, serait l'émule de feu M. Louis Figuier; c'est à la rhétorique orientale que les évangiles doivent leur saveur et leur faveur.

Que de rhétorique ne faudrait-il pas pour suivre cette métaphore! Théophile Gautier s'y serait amusé. Je ne sais plus. J'aime mieux une fleur qu'une fleur de rhétorique et j'estime que l'art de plaire aux imbéciles est le même que l'art de déplaire aux délicats. La rhétorique, en somme, est une des plus grandes niaiseries qui aient abusé les hommes. C'est quelque chose d'aussi bête que le vertugadin, la fraise ou la crinoline. Il est temps que le style se réjouisse de modeler strictement la pensée, comme les plus charmantes robes féminines sont celles qui sourient de montrer la beauté des femmes, dont elles ne sont plus que la pudeur. Le style est la pudeur de la pensée.

La rhétorique me fait songer à toutes sortes de choses singulières: aux tiares de plumes des Incas, aux tatouages australiens, à la poudre, au rouge et aux mouches, à la perruque de Louis XIV, à la queue des Mandchous, au corset cuirasse, aux talons Louis XV, à tous les artifices imaginés par l'homme pour fuir sa nature.

Il y a une rhétorique ingénue et presque toujours heureuse. Dans les moments où la mode est moins tyrannique, les femmes, rendues à leur instinct, imaginent des nouveautés personnelles qui soulignent leur grâce; elles excellent à se composer un cadre. Aussi, des écrivains, sans y trop penser, organisent un paysage autour de leur pensée. On ne peut pas aller tout nu. S'il est rarement permis de choisir la forme de son vêtement, on a quelque licence pour la nuance. Ne souffrez pas de

conseils; repoussez-les, bouchez-vous les oreilles: laissez vos yeux maîtres de leur choix.

Un traité de rhétorique, cela ressemble beaucoup au « Journal des Tailleurs » ou à « La Mode illustrée »:

« Voilà ce qui se porte, dit M. Albalat. Le Chateaubriand, cet hiver, est fort demandé. Mais nous avons aussi le Flaubert, qui en dérive, et le Maupassant qui est du Flaubert ironique et dépouillé. Voulez-vous plaire à tout le monde? A' quelques-uns? Aux femmes? Aux ecclésiastiques? Entrez, j'en ai pour tous les goûts. D'ailleurs, Messieurs, voici les manuscrits. »

Pascal a recopié treize fois et corrigé treize fois l'une de ses Provinciales. Cela prouve, dit M. Albalat, que « les refontes sont nécessaires à la perfection du style ». Cela prouve que Pascal aurait peut-être mieux fait de continuer ses expériences sur le vide, et qu'il n'était point destiné, par la nature de son génie, à entrer dans les querelles théologiques. Mais, comme il avait du génie, il a porté, même dans ces ténèbres ridicules, quelque lumière. Si Colbert lui avait commandé de construire une frégate, il aurait construit une frégate, avec ses ponts et ses caronades, ses mâts, ses hunes et sa voilure; cela ne veut pas dire davantage. Il y a dans Pascal des pages travaillées, qui sont belles; il y a aussi des pages improvisées, qui sont belles. La pensée va quelquefois plus vite que la main la plus rapide et que la plus docile mémoire: de là des embrouillements. Il faut reprendre, reconstruire ce qui s'est écroulé faute d'étais. La rature, la surcharge, la refonte, autant de nécessités physiques, que la pensée soit trop prompte ou qu'au contraire elle coule avec paresse et que la liaison logique de

ses parties se fasse difficilement. L'un de ces deux états, l'un ou l'autre, est l'état normal de celui qui écrit; cela est élémentaire et connu. Mais pourquoi cette désharmonie presque constante entre deux mouvements qui se conditionnent réciproquement?

C'est que les mots, hormis les noms propres et quelques rares noms communs très systématisés, correspondent à des idées générales, cependant que celui qui écrit prétend, très souvent, exprimer des idées particulières ou, tout au moins, particularisées, précisées par le milieu et selon l'ordre où on les considère. L'amour, la justice, le salut, l'intelligence, la volonté et tous ces mots abstraits qui sont communs d'usage aux philosophes et au peuple n'ont pas le même sens pour le peuple et pour les philosophes ; quoiqu'ils représentent essentiellement des idées générales, ils ne peuvent, en effet, être compris, même par un philosophe, que sous la catégorie particularité. Celui qui profère de tels mots sans pouvoir immédiatement les monnayer en faits concrets, observés ou collectionnés, je crains qu'il ne soit capable que de psittacisme ou que sa pensée ne soit d'une impénétrable obscurité. Une idée générale est en effet un réservoir de contradictions, au moins de nuances. L'amour : ce mot tout seul contient tant de sens différents, et même opposés, qu'il n'en a aucun de véritable. Il ne sera clair que conditionné par une épithète, par un discours préparatoire, par le caractère de qui le prononce, par le milieu où il est introduit, par tout ce qui, en somme, transforme une idée générale en une idée particulière ou du moins spécialisée.

Tel est notre alphabet que pour quarante-deux voyelles ou nuances de voyelles, environ, nous ne

possédons que dix-neuf signes ou groupes de signes ; tel est notre langage que pour quinze ou vingt idées, nuances ou même oppositions d'idées, nous n'avons souvent qu'un mot. « Il y a fagot et fagot » : l'art d'écrire n'est pas de raturer, comme le croit M. Albalat, mais de donner à cet unique « fagot », selon les occasions, une valeur représentative chaque fois exacte et chaque fois différente. C'est assurément très difficile. Cela s'apprend-il ? Non. On apprend à extraire laborieusement des racines carrées ; on n'apprend pas à les extraire sur la minute, à la manière d'Inaudi. L'écrivain de génie qui rature et corrige, reprend, recopie, il a sous les yeux de son esprit le dessin idéal qu'il prétend reproduire et qu'il reproduira ; l'élève de M. Albalat, comme dans le conte d'Andersen, noue, dénoue et renoue, opiniâtre, du vent et du néant.

Le mot est général et l'idée est particulière. Ecrire ou parler, c'est donc exprimer le particulier au moyen du général, l'individu par les termes qui qualifient l'espèce. Plus la civilisation se complique, plus les cerveaux s'emplissent d'images, plus les objets dont on parle deviennent nombreux, et plus il est difficile de les exprimer avec des mots, car, à l'inverse, les mots deviennent de plus en plus amples, embrassant des quantités parfois immenses de faits particuliers.

Dans les civilisations très restreintes, au contraire, le particulier se confond, presque toujours, avec le général. Les caractères sont moins différenciés, facilement classables sous quelques types. Pour distinguer entre eux les individus, Homère use du même expédient que les sauvages et nos paysans, le sobriquet : cela, faute de moyens d'analyse. A cette période de l'évolution humaine, les

individus n'ont, à part quelques héros, qu'une existence sociale ; comme unités, ils sont ce qu'est encore un soldat dans son régiment, ce que serait, avec le triomphe du socialisme absolu, le citoyen dans la cité. Ces états primitifs ou rétrogrades sont représentés jusque dans les civilisations les plus complexes par la masse aux intelligences rudimentaires; on voit même des hommes d'une certaine culture superficielle qui croient s'exprimer clairement en disant : un ouvrier, un bourgeois, un curé, un militaire; mais un esprit vraiment lucide se rend compte que chacun de ces termes contient des milliers de significations différentes ; un chasseur même sait qu'il y a perdrix et perdrix et un fermier, bœuf et bœuf. La nature ne contient que des faits particuliers ; la généralisation de ces faits est une opération intellectuelle ; mais comme la pensée est la seule chose que nous connaissions directement, il est vrai de dire aussi que les idées que nous atteignons le plus facilement ce sont les idées générales. C'est même, en somme, une maladie de l'esprit humain, maladie peut-être heureuse, d'élever fatalement le particulier au général. Cependant l'art exige un retour de la pensée sur elle-même : il faut qu'elle se replie à la mesure de la nature et qu'elle redevienne le fait particulier. Il y a là un effort de torsion auquel peu d'esprits peuvent se soumettre sans angoisses et qu'un bien plus petit nombre encore supporte sans déchirures.

Le monde des choses est représenté pour nous par le monde des idées. Il y a donc sous notre domination intellectuelle deux mondes : le monde des idées et le monde des mots. Ecrire, parler, c'est les faire coïncider à peu près ; écrire parfaitement c'est les faire coïncider parfaitement, c'est obtenir

que les dessins se confondent : tâche impossible. Je pense qu'ayant retouché treize fois sa Provinciale, Pascal n'en fut pas encore content. A la centième, comme à la treizième, il n'eût encore obtenu qu'une très faible approximation.

Buffon a voulu résoudre ce problème des coïncidences. Il conseillait, comme on sait, l'emploi des termes les plus généraux. Ce moyen semble paradoxal, puisqu'il éloigne indéfiniment toute chance de concordance entre l'idée et le mot. Il ne l'est peut-être qu'en apparence. En usant des termes les plus généraux, l'écrivain, renonçant à obtenir lui-même des coïncidences toujours contestables, laisse au lecteur le soin de les obtenir au gré de sa logique personnelle; il livre une ébauche dont les imaginations particulières feront le tableau de leur rêve : des peintres ont réussi à plaire par un procédé analogue. Un autre motif peut faire admettre le système de Buffon : c'est que la précision est illusoire; très souvent, elle ne fait qu'augmenter l'obscurité. La science a le droit de la chercher, parce qu'elle poursuit un but très différent du but littéraire; elle l'a trouvée par la considération des traits fixes, spécifiques des groupes de faits ou des groupes d'êtres. Mais l'art vit de décrire le particulier, c'est-à-dire le dissemblable, encore que son intention dernière soit de rendre le particulier avec tant de force que les hommes donnent à ce dessin une valeur synthétique.

Je crains que tout cela n'explique pas très bien pourquoi l'art est difficile et son enseignement chimérique. S'il suffisait de raturer, de copier et de refondre, nous aurions davantage de bons écrivains. « Les refontes, dit M. Albalat, sont nécessaires à la perfection du style. » M. Albalat déduit cet apho-

risme de l'examen de quantité de manuscrits d'écrivains illustres. Il semble presque raisonnable. Cependant prenons un nombre égal de manuscrits d'auteurs notoirement médiocres : nous y verrons la médiocirité obtenue exactement par les mêmes procédés que la perfection. La refonte signifie seulement que l'écrivain, quel qu'il soit, a un certain sens critique, illusoire ou véritable; il corrige, parce qu'il se croit capable de faire mieux. Mais cela n'est pas toujours vrai, ni pour les mauvais, ni pour les bons écrivains. Plus d'un, par un fâcheux scrupule, a gâté de bonnes ou d'honorables pages. Le *Chef-d'œuvre inconnu* de Balzac est la critique en action de cette habitude, qui peut s'accentuer jusqu'à la manie.

Il n'y a pas une psychologie pour les grands hommes et une pour les moyens et une autre pour les petits. Ce qui serait intéressant et scientifique, ce serait de pénétrer le mystère de la parole et celui de l'écriture; quant au style, il est personnel et, comme disait Hello, par intuition, inviolable. L'exceptionnel et l'individuel ne sont pas matière à science; on peut enseigner tout ce qui est général, tout ce qui, en se joignant à une intelligence, en reste séparé, tout ce qui se surajoute : l'essence reste indemne; elle est impénétrable et inchangeable. Et c'est ce qui fait la beauté de l'homme et de tout animal, que sa nature intime et personnelle résiste à tous les pédagogues, à tous les dresseurs; j'aime les têtes récalcitrantes qui reprennent invariables leur position naturelle : elles veulent bien apprendre tout, mais tout hormis ce qui les ferait changer de personnalité. Un âne qui broute ingénûment les chardons est plus agréable qu'un âne savant.

M. Albalat fait de la callipédie. Comme ce mé-

decin qui enseignait l'art d'avoir de beaux enfants, il enseigne l'art d'avoir un beau style.

Le beau style et les beaux enfants dépendent de causes obscures et lointaines. C'est l'accident, le hasard du sol et des nourritures, la qualité de l'air, les multiples hérédités, et, comme méthode secondaire, une bonne éducation. On n'a sans doute vu que bien rarement un grand écrivain ignorant; cependant l'instruction ne lui est nécessaire que parce qu'il vit dans un milieu instruit, parce qu'il s'adresse à un public dressé par la tradition. L'art de grouper les mots, les images, les idées selon un dessin harmonieux est indépendant de toute culture littéraire : le grand poète, en particulier, est un rossignol de génie, et n'est que cela.

L'instruction, cela est douloureusement visible dans la vie, n'est pas autre chose qu'un engrais; c'est de l'azote ou du phosphate de chaux; cela fait pousser la plante, mais ne change pas sa nature. On voit, le long des marais baignés par la mer, de magnifiques épis d'ivraie, plusieurs fois gros comme celle du bord des chemins; une culture savante leur donnerait encore un plus bel aspect; on en obtiendrait peut-être qui rivaliseraient avec les hampes grenues du maïs : et cela serait toujours de l'ivraie. Instruire un sot, c'est amplifier sa sottise, la faire voir, sous une cloche grossissante, énorme et ronde.

Les écrivains les plus médiocres au point de vue du style sont acceptables et parfois excellents, dès qu'ils incorporent à leur écriture quelque notion précise, un fait, une idée juste. Le talent y ajouterait peu de chose. Très souvent même le talent est nuisible et pénible, lorsque, profitant de son habileté, il s'exerce sur rien, souffle des bulles,

enfile des perles diversement colorées. On peut acquérir une certaine apparence de talent littéraire, comme une femme peut, étant blafarde, se donner un teint factice. Et après? Il faut craindre également les perfidies du fard et celles de la rhétorique. Un style ingénu n'est jamais tout à fait laid; ce qui est affreux, c'est le masque que les professeurs de belles-lettres appliquent sur cette laideur naturelle.

II

L'art de raturer est représenté dans le livre de M. Albalat par Chateaubriand, Flaubert, Bossuet, Pascal, Rousseau, Buffon, Montesquieu, La Fontaine, Racine, Victor Hugo, Balzac, Fénelon, Stendhal, George Sand, Théophile Gautier et quelques autres qui, sous le nom d'improvisateurs, sont rapidement flagellés par l'apôtre de la rature : Mme de Staël, Lamartine, « l'immoral Restif de la Bretonne ».

Chateaubriaud avait la passion d'écrire. Du moment qu'il fut revenu de son rapide voyage en Amérique, il n'eut guère d'autre véritable plaisir. Indifférent à tout, hormis au beau style, il travailla comme un violoniste l'agilité de son poignet. Jusqu'à sa dernière heure, on le vit reprendre et corriger ses mémoires, ajouter un mot, changer une épithète. Il se souciait de l'harmonie de la phrase plus que de l'exactitude. Il semble bien prouvé maintenant que le récit de son voyage en Amérique n'est qu'une fantaisie. Il parle des Natchez et de la Floride et il n'a vu, de toute l'Amérique, que les bords de la route qui, de Baltimore, mène au Niagara. En une récente étude, M. Bédier a démontré l'impossibilité de l'itinéraire que Chateaubriand

prétend avoir suivi ; mais il a eu le bon goût de n'accompagner sa démonstration d'aucune invective contre l'imposture du grand écrivain. En critique intelligent, soucieux de surprendre une méthode de composition, M. Bédier a recherché et trouvé les sources du *Voyage en Amérique* ; il a montré comment le récit de Chateaubriand n'est qu'un roman composé de centons empruntés aux voyageurs réels et juxtaposés avec un art extrême (1).

Chateaubriand était un visuel. Il avait besoin pour écrire d'avoir sous les yeux le tableau qu'il allait transposer. Ce tableau lui était fourni soit par le spectacle immédiat des choses, soit par sa mémoire, soit par des notes de carnet, soit par un texte étranger. La lecture du P. Charlevoix, par exemple, lui suggérait une vision très nette des paysages du nouveau monde, dont il avait lui-même aperçu quelques échappées: et il transcrivait Charlevoix, non pas seulement en corrigeant son texte, mais en adaptant ce texte à la vision que ce texte lui avait suggérée.

Après avoir cité, selon la méthode des deux colonnes, de nombreux exemples de ces emprunts de Chateaubriand aux récits des explorateurs anglais et français, M. Bédier résume ainsi son impression : « C'est parfois traduction littérale ou simple transcription : une humble retouche de syntaxe, ellipse ou inversion, un mot mis à sa place, un membre de phrase élagué, et la sèche matière amorphe s'organise et palpite ; un mot puissant, une image créée y projettent comme un afflux de sève ; la lumière s'y insinue, et les nombres, et la

(1) Voir, dans les *Etudes critiques* de M. Joseph Bédier : *Chateaubriand en Amérique : Vérité et Fiction.*

vie. Ce n'est qu'une ébauche encore : le poète la reprend à deux, à trois reprises; elle passe du *Voyage en Amérique* au *Génie du Christianisme*, puis aux *Mémoires d'outre-tombe :* procédé de peintre (1); et chaque transposition est création. »

Poussant plus loin l'analyse, M. Bédier ajoute que ces divers remaniements représentent autre chose que ce travail préparatoire auquel doit se livrer tout écrivain qui veut peindre des mœurs étrangères, décrire des paysages exotiques. La persistance de Chateaubriand révèle encore ceci : « Il semble que pour créer il ait souvent besoin de la suggestion d'une page déjà écrite (2)... » Il y a, disait Fourier, qui avait parfois des idées justes, deux sortes d'esprits, parmi les écrivains: les commenceurs et les finisseurs. Chateaubriand était un finisseur. Nul, mieux que ce créateur du romantisme, n'a pratiqué les préceptes de Boileau : il travaille rarement d'original et il corrige jusqu'à satiété. C'est bien, comme le dit M. Bédier, une méthode de travail.

Les méthodes de travail, encore qu'on puisse les classer par genre, sont personnelles. Bourdaloue, avant d'écrire un sermon, se jouait un air de violon ; Thomson travaillait dans son lit ; Corneille ne pouvait composer que dans l'obscurité, et aussi Malebranche et Hobbes; à Mézeray, il fallait de la chandelle, même en plein jour ; Cujas se couchait par terre à plat ventre ; à Beethoven il fallait un

(1) Remarque très exacte : les peintres sont infailliblement des visuels. Ils ne peuvent être que cela, qu'ils copient, qu'ils inventent.

(2) Comme ces peintres qui s'inspirent d'un tableau antérieur, le copient presque — mais seulement presque, font quelque chose de connu, quelque chose de nouveau. — Cf. *La Vénus à la Tribune* (ou des Offices) de Titien et ses diverses répliques, dont celle de Carrache.

appartement nouveau, chaque fois qu'il se mettait à une œuvre nouvelle. Voilà aussi des méthodes de travail. M. Albalat pourrait les conseiller à ses élèves ; elles ne sont pas plus déraisonnables que la rature érigée en principe absolu.

Ce n'est point seulement par association d'idées que j'ai laissé M. Bédier intervenir dans une question qu'il n'a jamais eu l'intention de traiter ; j'aurais voulu confronter sa méthode, qui est la méthode scientifique, avec celle de M. Albalat, qui est la méthode professorale. Voici, dit M. Bédier, comment procédait Chateaubriand ; et il n'ajoute rien. Il dit cela comme il dirait, s'il faisait de l'entomologie : voici comment progresse le notonecte; il nage sur le dos. M. Albalat, moins discret, donne des conseils ; il en a pour toutes les natures, parce qu'il les réduit toutes à un type unique : l'élève. S'il existait vraiment, l'élève, comme la tâche des professeurs serait simple et brillante, quels succès à ces éducateurs mécaniques! Mais l'élève n'existe pas; il y a, chez les hommes comme chez les enfants, des personnalités plus ou moins différenciées, mais assez sensibles pour que l'on n'ait jamais rencontré ni deux hommes identiques, ni deux enfants tout pareils. Alors la pédagogie n'est pas une science, mais un art: il ne faut pas traiter le coudrier comme l'osier ; l'un rompt et l'autre plie.

Chateaubriand n'est pas un exemple ; c'est un caractère ; il est unique ; et uniques sont également les autres modèles que M. Albalat soumet à notre vigilance. Voici Flaubert. Son génie était lent, alenti encore par la solitude, par des habitudes déprimantes de rêverie. Il vivait dans une paresse laborieuse. Elle a, sans doute, donné de merveilleux fruits, mais avec le risque de l'infécondité.

Tout autre que Flaubert eût succombé dans une lutte où l'ennemi était la langueur. Ne le regardons pas travailler, détournons les yeux de ce sofa où il se vautre en cherchant des combinaisons musicales pour ses fins de phrases. Stendhal, qui ne savait pas écrire, vaut autant que lui, littérairement, et Balzac, au jugement commun, vaut davantage. Les pages harmonieuses de *Madame Bovary* et de *la Tentation* ne nous consolent pas de l'absence du second volume de *Bouvard et Pécuchet*. Ce roman, qui a exactement, pour notre temps, la valeur que Don Quichotte eut au dix-septième siècle, est presque vulgaire de style, à force de simplicité. Le manuscrit porte certainement des corrections : croit-on qu'elles soient littéraires? Elles sont plutôt des corrections d'idées. Flaubert est mort au moment où il comprenait enfin la vanité du grand style romantique. « Flaubert, dit plaisamment M. Albalat, finit par se stériliser dans la dessiccation du style. La prose de *Bouvard et Pécuchet* n'a plus ni chair ni sang ; il ne reste que l'ossature. » Exactement comme dans celle de Molière. Flaubert est arrivé, à force de travail, à la dureté précise que Molière trouvait du premier coup. Il n'y a peut-être d'autre exemple d'un pareil dépouillement que dans La Rochefoucauld; mais lui était naturellement abstrait et Flaubert a dû conquérir lentement cette sécheresse qui est signe que l'idée à vaincu l'image plastique. Ne pas écrire : comment faire pour ne pas écrire ? Voilà la question que l'on se pose avec angoisse, quand on a lu *l'Art d'écrire* et ses naïfs succédanés. Nous sommes arrivés au moment où le romantisme peut être jugé. Le juger, c'est le rejeter. Pour retrouver la langue française, il faut remonter, par-dessus Michelet, au delà

de Rousseau, jusqu'à Montesquieu. Le sentimentalisme allemand, cause de tant de troubles dans la syntaxe, nous fait sourire enfin. Le dernier écrivain romantique, Judith Gautier, écrit maintenant comme le cardinal de Retz, qu'elle n'a peut-être jamais lu.

C'est à propos de Bossuet surtout que M. Albalat confond la correction du style avec la correction des idées. Je cite, pour égayer un peu cet article sévère : « En général, les refontes de Bossuet sont faites avec beaucoup de tact. » On n'en saurait dire autant des remarques de M. Albalat : « Bossuet transitionne avec infiniment d'adresse. » Et voilà le style avec lequel on nous enseigne le style !

Bossuet écrivait fortement, parce que sa pensée était forte, sûre d'elle-même. Ce grand esprit autoritaire ne considère le style que comme l'instrument de la pensée. Là où M. Albalat voit des intentions de poète, Bossuet n'avait que des intentions de théologien. Il veut le mot exact et, quand il l'a trouvé, il le répète jusqu'à trois fois de suite sans souci de l'harmonie : tel un savant qui relate des faits et qui doit, pour rester un savant, caractériser le même fait toujours avec les mêmes mots. Comment ne pas comprendre cela, et comment voir une simple hésitation entre deux synonymes dans ce passage d'un manuscrit :

« Voilà comme les trois sources et les trois premières notions qui { portent / obligent } l'homme à adorer Dieu... »

Pour justifier, l'un contre l'autre, un de ces deux mots, une dissertation théologique ne serait pas inutile. Je ne sais lequel Bossuet a choisi définiti-

vement, mais on doit être assuré qu'il s'est décidé par des raisons de pensée, et non par des raisons d'oreille. Il y a dans les manuscrits de Bossuet, comme dans tous les manuscrits, de simples corrections verbales : il ne faut pas les confondre avec les corrections d'idées.

On poursuivrait inutilement cet examen. Je lisais récemment une savante étude de psychologie où un des maîtres de cette science nous apprenait sans rire, moyennant d'abondants exemples, que les enfants sont, plus que les grandes personnes, suggestibles. M. Albalat, avec le sérieux dont il ne se départit jamais, nous apprend que les manuscrits originaux des grands écrivains sont rarement vierges de ratures. Jusqu'ici, c'est anodin; mais il a le tort d'ajouter : le plus grand écrivain est celui qui rature le plus; et, voulez-vous devenir, sinon un grand, du moins un bon écrivain ? Raturez. On se demande pourquoi. Il est impossible, en effet, d'établir entre ces deux ordres d'idées aucun rapport légitime. Du moins, le travail de M. Albalat ne le permet pas. Il a choisi arbitrairement dans des séries de manuscrits les pages les plus chargées de corrections, les plus souvent recopiées et refondues, et il tire de ces exemples des conclusions tout à fait factices. On pourrait faire la démonstration inverse et, au moyen de pages pures, établir que le grand écrivain écrit spontanément sous la dictée de son génie.

Mais cela serait réprouvé, car il s'agit de cultiver la rhétorique. Tout ce qui dans un manuscrit est venu de jet, tout ce qui est spontané, innocent et inconscient, M. Albalat est disposé à le trouver médiocre. Parlez-lui d'une page bien noire, bien tachée, et pareille à ces gribouillis où s'amusent

les écoliers : il exulte. Voilà, dit-il, les marques du génie : le pâté et la rature. D'astucieux improvisateurs, pour capter notre indulgence, ont insinué qu'ils composent et corrigent dans leur tête avant de prendre la plume. Qui le prouve? Je veux vôir sur le papier la preuve de vos hésitations : sans rature, pas de génie.

Cependant c'est tout le contraire, et, théoriquement, cela doit être tout le contraire : le génie improvise. Quand il n'improvise plus, c'est qu'il est fatigué. Ce qu'il y a de meilleur dans les grands écrivains, ce sont les pages venues naturellement, sans effort, sans choix, souvent sans conscience. Mais les heures de génie sont presque aussi rares que les hommes de génie, et les grands écrivains sont, comme les moindres, soumis à la loi de l'effort. Ce qu'il faut affirmer et redire, jusqu'à la satiété, c'est que l'effort sans le génie est parfaitement vain et que l'on ne fait sortir d'un cerveau que ce qu'il contient en puissance. Par génie, on entend l'aptitude naturelle à une fonction.

Il est certain, d'après son manuscrit même, que la plupart des plus profondes pensées de Pascal sont sorties brusquement de son cerveau, comme des éclairs : il les a fixées si rapidement que la lecture en est difficile. D'autres, aussi belles, sans doute, ont été d'un accouchement plus ou moins laborieux. Nous ne devrions pas le savoir : il y a quelque impudeur à considérer de trop près ces mouvements secrets du génie, et cela, parce que l'étude en est inutile et qu'on n'y apprend rien.

M. Albalat est, avec Pascal, familier : « Pascal tâtonne et piétine... (p. 131). » Il lui fait des compliments : c'était en somme « un fin joaillier... (p. 132) ». Il se met à sa place, avec bonhomie : «A



la place de Pascal, il me semble que j'eusse... (p. 136). » Et tout le temps, M. Albalat croit que Pascal joue avec les mots, que sa pensée dépend des mots, et qu'un nouveau degré de condensation en augmenterait beaucoup la valeur. L'illusion est naturelle à un esprit nourri de la rhétorique classique; je la partage jusqu'à un certain point : une rédaction esthétique n'a jamais nui à la beauté ou à la hardiesse d'une pensée, mais quand la pensée est belle ou hardie, les mots qui l'expriment sont éclairés par son reflet et ils brillent, même humbles, de toute la lumière qui rejaillit sur eux. Pascal est, avec Spinoza, Hobbes et Nietzsche, l'un des plus grands démolisseurs philosophiques, et peut-être le plus grand, étant le plus spontané; comme c'est important, quand on songe à cela, d'apprendre qu'il a remplacé, un soir qu'il se relisait, *considère* par *contemple* et *entrevoir* par *apercevoir !*

Il y a d'excellents écrivains qui, on le sait, ne se corrigeaient jamais visiblement. M. Albalat les connaît, car il est bien renseigné, et il les juge. D'après ses principes, ils ne peuvent être que médiocres : tel Gautier.

Quand il écrivait, dit sa fille (1), « il ne réclamait ni le silence, ni la solitude, aimant, au contraire, à être un peu dérangé. On allait le voir un instant, l'embrasser, le plaindre d'être forcé de travailler. Alors il montrait les pages déjà remplies de cette jolie écriture si nette et si fine : « Tu vois, disait-il, comme c'est bien écrit! Remarque que je boucle les *e*, malgré la petitesse des lettres! Et pas de ratures; au bout de ma plume la phrase arrive retouchée déjà, choisie et définitive : c'est dans ma cervelle que les ratures sont faites. »

(1) *Le Second rang du collier*, par Judith Gautier, p. 228.

A cette déclaration, M. Albalat hoche la tête. Il n'a pas confiance dans ces ratures cérébrales. Est-ce bien sûr? se demande-t-il. D'ailleurs, cela ne compte pas : la seule rature sérieuse est celle qui se voit, qui laisse des traces et des taches. Ce qui prouve bien l'utilité de la rature visible, c'est que Théophile Gautier écrit mal; et M. Albalat est allé chercher dans les rapides chroniques du journaliste une page, à la vérité insignifiante. Ici, la mauvaise foi est évidente. Tout n'est pas bon dans Gautier, mais il y a, dans son œuvre, de belles œuvres et dans ces œuvres d'admirables pages. La préface de *Mademoiselle de Maupin* suffirait à elle seule à le mettre au rang des maîtres : elle est, pour le roman, ce que fut pour le drame la préface de *Cromwell*. Et ce roman lui-même reste l'une des cinq ou six œuvres vivantes du romantisme.

Mais la bête noire de M. Albalat, ce n'est pas Théophile Gautier, c'est Stendhal. Pour celui-là, il est tout mépris. Il le prend par la peau du cou, comme un chat méchant, et le jette par la fenêtre. « La perfection racinienne et noble, dit Stendhal, m'est antipathique. » M. Albalat trouve cela « bizarre pour un écrivain ». Maintenant peut-être, que nous n'avons plus rien (ou presque rien) à craindre de Racine; mais, en 1820, il fallait détester Racine. « Il est des morts qu'il faut qu'on tue. » Il fallait tuer Racine, parce que cela égorgeait en même temps le honteux troupeau des dégénérés classiques. Racine, quand il est venu, était une floraison; sa tragédie était la perfection, donc la fin d'un genre. On la prit pour modèle, et cela stérilisa tout le dix-huitième siècle. En 1822 (date de *Racine et Shakespeare*), le propos de Stendhal était naturel; il fut fécond.

Stendhal dit quelque part : « Je ne savais jamais en dictant un chapitre ce qui arriverait au chapitre suivant. » C'est intéressant, cela, avoué par l'auteur de trois ou quatre chefs-d'œuvre. M. Albalat proteste : « Une pareille méthode, affirme-t-il d'un ton docte, devait fatalement engendrer des ouvrages indigestes. » Mais ce qui l'indispose surtout contre Stendhal, c'est qu'il ne raturait pas. Sur les conseils de Balzac, il essaya de corriger *la Chartreuse de Parme*. Il en résulta quelques « ajoutés », mais aucune correction vraie. M. Pierre Brun, qui a beaucoup étudié Stendhal, le loue de n'avoir pas été capable de cette besogne de « regratteur de syllabes ». M. Albalat, pour qui regratter les syllabes constitue presque tout le génie, manifeste pour Stendhal une douce pitié. « Il n'y a peut-être pas dans son œuvre, nous dit-il, une page qui soit tout à fait digne d'être imprimée. » Pour qu'il y en ait au moins une, M. Albalat a pris la plume, faisant ce que Stendhal ne pouvait ou dédaignait. Voici cette page.

LE ROUGE ET LE NOIR PAR STENDHAL	LE ROUGE ET LE NOIR PAR M. ALBALAT
Julien admirait avec transport *jusqu'au chapeaux...*	*Julien* contemplait avec ravissement *jusqu'aux chapeaux...*
Admirant *la beauté et l'arrangement de tout ce qu'il* trouvait...	S'extasiant sur *la beauté et l'arrangement de tout ce qu'il* touchait...
Mme de Rênal, de son côté, trouvait *la plus douce des voluptés à instruire ainsi...*	*Mme de Rênal, de son côté,* goûtait (*ou* savourait, *ou* éprouvait) *la plus douce des voluptés à instruire ainsi...*

Cette rhétorique enfantine aurait bien amusé Stendhal; mais elle n'était pas possible de son temps. Les écoles primaires supérieures n'étaient pas inventées.

Stendhal, le mauvais écrivain, est tout de même un grand écrivain : voilà le fait contre lequel se brisent toutes les rhétoriques. Casanova, bien plus mauvais écrivain encore, et dont, à vrai dire, on ne connaît pas même le style, est, lui aussi, un grand représentant des passions humaines; et j'y ajouterais volontiers Restif et quelques autres physiciens de la vie. Mauvais écrivains, non; c'est mauvais rhétoriciens qu'il faut dire, ce qui est bien différent.

La conclusion de tout cela, je la trouve dans ce mot de Stendhal lui-même : « Ce n'est pas le tout de faire de jolies phrases, il faut avoir quelque chose à mettre dedans. »

REMY DE GOURMONT.



POUR CELLE QUI EST TRISTE

—

Lorsque ton profil romantique
Dans la chambre mélancolique
Se penche sur un livre ouvert,

Quand la tristesse inexpliquée
Qui dort en ta voix résignée
S'exhale au rythme de mes vers,

Je voudrais te prendre la bouche,
Et, comme une enfant que l'on couche
Sur un lit de feuillage clair,

Sans qu'aucun désir ne t'effleure,
T'emporter jusqu'à ma demeure
Et t'égayer le long hiver.



Si tu me permettais de lire,
Dans ton cœur que l'amour déchire
(De quels soucis inexpliqués?),

Ce qui fait battre tes paupières
Sur tant de larmes prisonnières,
Tant de sanglots dissimulés,

Je saurais sécher ces yeux tendres
Où les larmes semblent attendre,
Comme en une source gelée,

Qu'un tiède rayon de lumière
Ait fondu leur prison de verre,
Pour sourdre et puis bouillonner.



Je voudrais, sous ma lampe sage,
Chasser l'ombre de ton visage :
Laisse-moi m'asseoir près de toi.

Je te coucherai sur la mousse
De ma tendresse calme et douce,
Puis, en te caressant les doigts,

Je te dirai des paysages :
La fraîcheur verte des pacages,
Les cimes farouches des monts,

Les moulins, la mer et les dunes,
La fièvre des molles lagunes,
Les villes et les bois profonds...



Ou veux-tu, sous la lampe sage,
Feuilleter mes belles images?
Viens les regarder avec moi.

Il est un portrait qui ressemble
A l'ovale visage, où tremblent
Tes larmes, à l'ombre des cils :

Si tes yeux tristes le rencontrent,
Tu souriras faiblement, contre
Mes cheveux voilant ton profil,

Et tu te diras : Je m'explique.....
J'aime ton profil romantique
Incliné sur un livre ouvert,

Et j'aime ta voix résignée
Dont la tristesse inviolée
S'exhale au rythme de mes vers.

SYBIL O'SANTRY.



RELIGIONS ET SUPERSTITIONS
CORÉENNES [1]

—

La Corée, semblable en cela au plus grand nombre des pays de l'Extrême-Orient, n'a pas de civilisation propre. Les clans barbares qui, deux mille ans avant notre ère, occupaient les broussailles incultes et les forêts sauvages de la montagneuse péninsule, n'ont rien produit par leur évolution directe. Arts, sciences, industries, philosophie, les Coréens ont tout reçu de la Chine.

A l'encontre de certains de leurs voisins, notamment des Japonais, chez qui l'initiation à la culture chinoise a été le point de départ d'un mouvement considérable où le génie particulier de leur race s'est hautement manifesté, les Coréens n'ont été que des imitateurs, et des imitateurs maladroits, n'ayant jamais réussi à égaler leurs modèles.

Elèves mal doués, ils ont progressé lentement depuis les leçons de leurs premiers maîtres : les chefs chinois qu'ils se donnèrent dès les temps lointains de leur préhistoire. Leur effort s'est maintenu jusque vers le xive siècle ap. J.-C. ; puis, à la chute du Bouddhisme, disparaissent, tout ensemble, l'industrie, les arts, les belles-lettres. La civilisation coréenne subit, alors, un recul sur lequel elle ne reviendra plus. Les écoliers, au cerveau trop paresseux pour adapter à leurs besoins les modèles qui auraient pu leur servir d'exemple, pour animer leur vie nationale de la mentalité supérieure de leurs voisins, semblent, dès lors, s'abandonner à une routine inconsciente, acceptant passivement leur impuissance, ne paraissant même pas s'en rendre compte.

(1) V. *Mercure de France*, n° 169.

D'où vient cette infériorité?... C'est là un problème trop compliqué pour qu'on puisse le résoudre à la légère et je ne m'y hasarderai point. Les Coréens que j'ai connus faisaient preuve, dans nos conversations, d'une intelligence bien au-dessus de la moyenne. Deux d'entre eux ont particulièrement retenu mon attention : Le premier, un lettré, absolument Chinois d'éducation, était un esprit ouvert, avide de s'instruire, pratique et positif malgré un vieux fond de superstition qu'il cachait soigneusement. L'autre, élève des missionnaires, fils et arrière-petit fils de Coréens chrétiens, ayant déjà subi l'influence héréditaire de deux générations en contact direct avec les idées occidentales, achevait de rejeter les dogmes catholiques et lisait assidûment Büchner, Haeckel et nos savants modernes. Mais, à vrai dire, ce sont là exceptions rares en Corée et quelques cas isolés ne peuvent que préparer de loin la rénovation d'une race, en supposant qu'elle ait en elle l'énergie nécessaire pour secouer sa torpeur.

L'attention des Occidentaux étant actuellement appelée sur la Corée, il ne manque point de gens bien informés pour leur dépeindre l'aspect général de son territoire et les mœurs les plus apparentes de ses habitants. Il serait, sans doute, superflu de m'attarder à décrire les multiples enceintes de la demeure royale de Séoul, les ruisseaux traversés par de minuscules ponts de marbre, ornements de ses jardins, l'étang couvert de lotus dans lequel se mire le palais d'été, ou les rues coupées de fondrières de la capitale et le costume national des coolies ou des élégants indigènes.

A côté de ces détails tout extérieurs, il en est d'autres, d'un ordre plus intime, non moins intéressants pour nous, touchant de plus près à l'âme de la nation et plus susceptibles de faire connaître sa véritable mentalité : ils ont trait aux concepts religieux ou philosophiques et aux manifestations matérielles auxquelles ceux-ci donnent naissance. C'est donc à l'étude succincte de quelques-unes des croyances et coutumes superstitieuses, en hon-

neur dans le royaume de la « Sérénité du Matin (1) », que je consacrerai ces pages.

Les Coréens ont-ils une religion?... Non, si l'on prend ce terme dans l'acception ordinaire que nous lui prêtons. Chez eux, de même que chez les Chinois, l'élite de la population est attachée aux doctrines de Kong-tse (Confucius). Or, l'on sait que l'enseignement de ce philosophe ne porte que sur les questions d'ordre social, établissant une sorte de code de morale laïque capable, d'après lui, de régler les divers rapports des hommes les uns avec les autres pour le plus grand bien de la nation entière.

Nulle partie métaphysique dans la doctrine de Kong-tse; son esprit pratique et utilitaire n'éprouva jamais le besoin d'appuyer ses préceptes sur une autorité surnaturelle, ni de franchir les limites étroites de la terre et des connaissances humaines pour se lancer dans l'au-delà infini et le peupler au gré de ses rêveries. L'interrogation capitale, base de tous les systèmes religieux : Quelle fut l'origine de l'univers?... D'où vient l'homme?... Où va-t-il?... paraît l'avoir peu préoccupé, en admettant même qu'elle se soit jamais posée à lui. La seule immortalité qu'il reconnaisse est celle de la mémoire des sages, des savants, de ceux qui se sont signalés par des actes éclatants de vertu civique humanitaire ou familiale. A cette survivance de leur nom, promise aux hommes exceptionnels, Kong-tse ajoute, pour les humbles anonymes, le souvenir pieux que leurs descendants leur conserveront pendant plusieurs générations. En somme, la vie future du confucéiste se résume à la petite tablette funéraire sur laquelle son nom sera gravé et qui, selon ce qu'aura été sa personnalité, prendra place sur l'autel de famille ou sera jugée digne de l'hospitalité d'un temple public.

Si les disciples officiels du célèbre philosophe chinois se livrent à certains sacrifices, à certains rites pouvant

(1) Tchio-Shen, nom officiel de la Corée.

donner l'illusion d'un culte, il ne faut voir dans ces manifestations qu'un reste de superstitions antérieures à leur maître, que celui-ci, en son dédain de toutes spéculations extra-terrestres, n'a pas condamnées. Plusieurs d'entre elles lui ont, sans doute, paru, par le vague même des croyances qui les inspiraient, pouvoir constituer des fêtes civiques ralliant la population entière de l'empire.

De l'avis du philosophe, les solennités et ce qu'elles entraînent de pompe et de divertissements — pourvu que les frais en soient proportionnés aux ressources du budget — ont leur place marquée dans un Etat bien ordonné. Pour peu qu'on y regarde de près, on remarquera, d'ailleurs, que les fêtes célébrées par les Confucéistes sont, ou naturalistes, ou civiques, de même que leurs temples ne constituent, en réalité, que des panthéons où s'inscrivent les noms de leurs grands hommes.

Dans ces conditions, il semble vraiment difficile de donner au Confucéisme le titre de religion.

Une seconde fraction de la population coréenne invoque, comme patron, le philosophe Lao-tse.

Lao-tse n'éprouva pas la même indifférence que Kong-tse pour les énigmes de l'univers. De ces deux hommes, qui vécurent à la même époque (1), l'un fut un homme d'Etat, un sociologue, l'autre un penseur dont la profondeur déconcerte, maintes fois, lorsqu'à travers les obscurités de son style imagé son idée jaillit simple, logique et puissante.

Le sens du terme *Tao* qui est la base du célèbre ouvrage de Lao-tse : le *Tao-te-king*, a soulevé de nombreuses discussions dans le monde des orientalistes. Il est probable, du reste, que ce mot était déjà usité en Chine, depuis des temps reculés, fort antérieurs à l'existence de ce philosophe.

Si l'on cherche la signification du *Tao* dans les passages où Lao-tse s'attache à le définir, on pourra se con-

(1) Lao-tse naquit en 603 av. J.-C., Kong-tse en 551 av. J.-C.

vaincre de la grande ressemblance existant entre cette désignation vague d'une chose plus vague encore, et le *Sat* des Hindous, c'est-à-dire le « Grand tout », l'Universelle Substance, une en son essence, multiple en ses aspects ou, selon la traduction même du terme sanskrit : *Cela qui est :*

« Voici quelle est la nature du Tao :
« Il est vague, il est confus.
« Qu'il est confus, qu'il est vague !
« Au dedans de lui il y a des images.
« Qu'il est vague, qu'il est confus !
« Au dedans de lui il y a des êtres.
« Qu'il est profond, qu'il est obscur !
« Au dedans de lui il y a une essence spirituelle (1).
« . . . .
« Au dedans de lui réside la connaissance de lui-même.
« Depuis les temps anciens jusqu'à aujourd'hui
« Son nom demeure immuable.
« De lui émanent tous les êtres...
[Tao-te-king, XXI]

« Il est un être confus qui existait avant le ciel et la terre.
« O qu'il est calme ! O qu'il est immatériel !
« Il subsiste seul et ne change point,
« Il circule partout sans jamais s'altérer.
« Il peut être regardé comme la mère de l'Univers
« Mais je ne sais pas son nom
« Pour lui donner un titre je l'appelle *Tao* (2).
[Tao-te-king, XXV.]

Tel est l'enseignement du philosophe, ainsi que nous pouvons l'entrevoir à travers les difficultés des textes altérés et des versions dissemblables proposées par les sinologues.

Complètement dénaturées, les doctrines de Lao-tse ont donné naissance, en Chine, à une véritable religion (religion sans dieu créateur suprême, comme toutes

(1) Cette essence spirituelle peut, semble-t-il, se rapprocher du *Purusha* hindou, le principe mâle représentant l'esprit, l'énergie, en opposition avec le principe passif *Prakriti*.
(2) Ou Raison suprême de l'existence phénoménale. Le caractère chinois *Tao* signifie *raison*.

celles de l'Inde ou de l'Extrême-Orient) comprenant un sacerdoce important qui eut ses jours de prospérité sous certains empereurs inféodés aux superstitions tao-sse.

Il serait trop long d'expliquer, ici, par quel enchaînement la doctrine de Lao-tse contenant, de même que les philosophies hindoues, le principe du pouvoir direct de l'homme sur la matière qui l'entoure, est arrivée à servir d'enseigne à des jongleurs de la plus méprisable espèce. Quoiqu'il en soit, par une bizarre ironie du sort, les sectateurs de la « Raison » s'adonnent, uniquement, de nos jours, à des pratiques aussi absurdes qu'incohérentes, dérivées d'une sorcellerie grossière.

C'est, bien entendu, sous cette dernière forme que le taoïsme existe en Corée. Ses adhérents appartiennent aux classes populaires, et ses prêtres, tout à la fois, rebouteux, conjureurs de mauvais sorts, devins intermédiaires obligés entre les humains et les génies, exploitent sans merci le misérable troupeau de leurs fidèles.

Après leur établissement en Chine, les Bouddhistes, dont le zèle missionnaire fut si ardent, pénétrèrent en Corée (vers le IVe siècle ap. J.-C.) et y prêchèrent les subtilités métaphysiques des différentes sectes auxquelles ils se rattachaient. Comme dans toutes les contrées de l'Extrême-Orient, leurs efforts répétés emportèrent la victoire et le Bouddhisme se fit, non seulement, une place entre le Confucéisme et le Taoïsme, mais arriva même à acquérir une véritable suprématie dans le pays.

Quelle que soit la valeur réelle de l'espèce de Bouddhisme bâtard, transformé en religion, que les bonzes chinois, les lamas thibétains et les pandits hindous instaurèrent peu à peu dans le pays, l'époque où il florit fut aussi la période la plus brillante de la civilisation coréenne.

Les temples, les monastères, les édifices religieux de toute nature dont les moines couvrirent la péninsule, et même les îles voisines, donnèrent à l'architecture et aux beaux-arts en général un développement qu'ils n'avaient jamais atteint jusque-là. La littérature reli-

gieuse qui, des couvents, se répandit dans le pays, éveilla, en même temps, chez les Coréens le goût des Lettres. Des auteurs surgirent et, à côté des ouvrages dogmatiques ou philosophiques, des sutras, des recueils de légendes, naquirent des poésies profanes et des romans pleins de charme, telle cette naïve histoire, célèbre en Corée, intitulée « Le Bois sec refleuri ».

Cependant, la prospérité aveugle et corrompt les bonzes coréens. A l'exemple de leurs confrères chinois, ils deviennent arrogants envers le Pouvoir civil. Avides de richesses, tous les moyens leur paraissent bons pour augmenter leurs biens ; leurs mœurs privées excitent l'indignation publique. Bref, s'étant rendus odieux, à la fois, aux classes dirigeantes et à la masse du peuple, ils disparaissent, emportés dans une de ces tourmentes issues de l'explosion des colères amassées de longue date. Les temples, les monastères, furent incendiés ou démolis ; leurs habitants périrent dans les tortures et les massacres en masse (XIVe siècle)... Le scandale causé par l'insolence et la dépravation des moines s'achevait par l'exécution impitoyable des coupables... La justice impulsive de la foule était satisfaite!...

La suite devait, une fois de plus, confondre les moralistes qui rattachent directement tout effet heureux à l'observance de l'équité, de la pureté de mœurs et autres vertus d'ordre intime ou public.

De par leur origine étrangère, leurs attaches avec des populations mieux douées, ces bonzes assoiffés de domination, ces thésauriseurs impitoyables, ces débauchés sans vergogne, tristes successeurs des premiers apôtres bouddhistes, maintenaient, néanmoins, en Corée l'œuvre de leurs devanciers et y conservaient un centre de vitalité que l'élément indigène n'était pas en état de remplacer. Leur fin tragique entraîna la ruine des Lettres, des Arts et même celle des plus intéressantes industries comme celle de la porcelaine. Les édifices abandonnés, envahis par la végétation, gisent, maintenant, en ruines, au quatre coins du pays, sans que, depuis cinq siècles,

d'autres monuments soient venus les remplacer. La Corée, tombée dans une morne torpeur, ne s'est plus jamais réveillée !...

Si les Coréens ont pu exterminer leurs bonzes (1), il leur aurait été moins aisé — y eussent-ils songé — d'extirper, des esprits, les superstitions qu'ils y avaient semées. Ces bonzes s'étaient, du reste, montrés eux-mêmes impuissants à détruire les croyances d'origine taoïste, antérieures à leur enseignement.

Ce que l'on serait tenté d'appeler la « religion » des classes populaires coréennes se compose d'un mélange confus de pratiques et d'idées empruntées aux deux sectes rivales : étrange amalgame auquel s'ajoute, encore, le culte traditionnel des ancêtres.

A part les cérémonies accomplies en l'honneur des aïeux et destinées à perpétuer leur mémoire, les rites en usage procèdent, presque uniquement, de la sorcellerie.

Méprisés par les Lettrés, redoutés par le peuple, haïs par tous, mais comblés de présents commes des puissances malfaisantes dont il importe de se concilier les bonnes grâces, les devins, évocateurs de génies, semblables aux shamans sibériens, pullulent en Corée.

Les pratiques superstitieuses en honneur dans le royaume de la « Sérénité du matin » sont innombrables : un volume ne suffirait pas à les décrire. La majeure partie d'entre elles se rapportent à la prédiction de l'avenir et à la conjuration des mauvais sorts.

Tout d'abord, la chiromancie se place au premier rang. Les Coréens des plus hautes sphères confessent, hautement, la foi qu'ils ajoutent aux déductions qu'une personne compétente en la matière tirera de l'inspection des lignes de leurs mains.

Une autre façon, tout aussi estimée, d'interroger le destin est la consultation par les huit symboles (Koua) et le Y-king, le célèbre et si obscur ouvrage attribué à Fou-hi.

(1) Il existe bien encore de soi disant bonzes en Corée, mais ils vivent sous le régime militaire. Le cadre de cet article ne me permet pas d'entrer dans des détails à leur sujet.

Le Y-king est un des livres les plus répandus dans tout l'Extrême-Orient. Ecrit, sans doute, pour servir d'exposé à une doctrine philosophique, l'étrangeté de son texte symbolique et presque entièrement incompréhensible l'a réduit à remplir, généralement, le rôle d'augure familier.

Il y a plusieurs manières de prédire d'après les « Koua » et le Y-king; toutes exigent des combinaisons passablement compliquées qui ne contribuent guère à la clarté des oracles.

Vient ensuite la prédiction par *l'âge*. Elle sert également à se garder des événements fâcheux.

« Celui qui observe les règles des âges et des étoiles, « quoique cela soit difficile, trouvera le moyen de re- « pousser les mauvaises influences » (Guide pour rendre propice l'étoile qui garde chaque homme » (1).

D'après cette méthode, il convient, pour obtenir un oracle véridique, de connaître d'abord les Bodhisatvas (2) qui président aux années des hommes. Cette connaissance aura, en outre, l'avantage d'empêcher le Coréen de se tromper dans le choix de la personnalité supraterrestre à qui il adressera ses requêtes et ses invocations.

Non pourvu de cette utile science, un indigène, âgé de 25 ans, est exposé, par exemple, à réclamer les bons offices de Moun-sou-Posal en faveur de son commerce ou de ses récoltes... Erreur funeste, dont il supportera les conséquences! Moun-sou-Posal gouverne les destinées des hommes de 15 ans, de 27 ans, de 39 ans, etc., mais ne peut, en aucune façon, s'occuper de ceux de 25 ans, dont la garde est commise à son collègue Po-hyen-Posal.

Les Bodhisatvas (en coréen Posal) reconnus par les indigènes de la péninsule sont au nombre de douze : Mireuk, Yé-rai, Tchoi-tjeng, Po-hyen, Yak-sa, Moun-sou, Tji-tjang, Tjen-tan, Ma-ri, Tai-syei-tji, A-mi et Koaneum.

Sous ces noms coréens, nous retrouvons quelques-uns des Bodhisatvas hindous les plus connus : Maritchi,

(1) Trad. de Hong-Tjyong-ou et H Chevalier.
(2) Personnages qui ne s'incarneront plus qu'une fois sur la terre et seront alors des Bouddhas parfaits.

Maïtreya, Avalokitesvara, etc. D'autres semblent être d'origine thibétaine tel que Tchoi-tjeng que M. de Milloué croit identique à Tchoi-tchong. Ce serait alors une des divinités les plus célèbres du Thibet : l'un des Kounga-Gyalpo, c'est-à-dire des cinq grands rois protecteurs de l'homme contre les esprits malfaisants et le dieu particulier des astrologues. Enfin, l'origine de certains autres ne nous apparaît pas clairement : tel Ye-rai pour lequel M. Chevalier (1) propose le nom sanskrit de Tathagata, qui n'est point un nom propre, mais un titre commun à tous les bouddhas et que les textes donnent couramment à Cakya-Muni.

Quels qu'ils soient, ces protecteurs célestes ne semblent point s'occuper des enfants en bas âge. Ce n'est que lorsqu'il a atteint sa dixième année que le Coréen se trouve placé sous la direction de Mi-reuk Posal. Ce Bodhisatva prend soin, indifféremment, des filles et des garçons. A cette exception près, les hommes et les femmes du même âge n'ont pas un protecteur commun. Ainsi la partie masculine de la clientèle d'A-mi Posal, comprend des individus de 20 ans, de 32 ans, de 44 ans, etc., tandis que la partie féminine est composée de femmes de 12 ans, de 24 ans, de 36 ans, etc.

Les Sin-jyang (esprits des mois ou des signes du Zodiaque) suivent les mêmes règles. On les dénomme respectivement : Teung-myeng, Sin-hou, Tai-kil, Kong-tjo, Tai-tjoung, Tai-tchoung, Tchyen-kang, Tai-eul, Seung-koang, So-kil, Tjyen-song, Tjong-koi et Ha-koi.

De même que les Bodhisatvas, chacun de ces génies préside à des années déterminées de la vie des mortels.

A l'influence de ces deux catégories de personnages, vient encore s'ajouter celle des étoiles, que les astrologues coréens, tout comme nos mires du Moyen-Age, consultent pour dresser les horoscopes.

Neuf étoiles exercent une action sur la destinée des humains. Les Coérens les désignent sous les noms de

(1) Dans son intéressante traduction du « Guide pour rendre propice l'Etoile qui guide chaque homme ».

Etoile du Dragon, Etoile de la Terre, Etoile de l'Eau, Etoile du Métal, Etoile du Soleil, Etoile de la Lune. Etoile du Feu, Etoile de l'Enseignement moral, Etoile du Bois.

Quand l'indigène, désireux d'interroger le sort, a parfaitement déterminé le Bodhisatva, le Génie et l'Etoile dont il dépend, il lui reste encore à connaître le sol et l'animal symboliques qui, selon son âge, vont entrer dans la formule.

On compte douze terrains ou sols et huit animaux. Ce sont : la rivière, le pic de la montagne, le champ, la montagne, la vallée, l'eau bouillante, le champ de fleurs, le jardin, la chambre, l'île, le précipice, — le rat, le faucon, le loup, le tigre, le lion, le faisan, le porc, le cerf.

Ainsi, par exemple, à 45 ans, un homme correspond au « tigre » et au « précipice », ce qui donne lieu à la rédaction de la formule : « Le tigre tombe dans le précipice. » Une femme, du même âge dépend du « faisan » et du « pic de la montagne ». Sa formule sera : « Le faisan va sur le pic de la montagne. »

Bref, quand tous les éléments nécessaires ont été scrupuleusement rassemblés, on obtient de précieuses indications du genre de celle-ci :

« Etoile : du Soleil.
« Bodhisatva : A-mi Posal.
« Génie du mois : Tjong-koi.
« Formule : Le porc entre dans l'île. »

ou bien encore :

« Etoile : de l'Eau.
« Bodhisatva : Koan-eum.
« Génie du mois : Ha-Koi
« Formule : Le tigre tombe dans le précipice. »

Muni de ces renseignements, le Coéren n'a plus qu'à trouver l'effet pratique que produira la combinaison de ces diverses influences. S'il est lettré et très habile à consulter les tables spéciales contenues dans les traités de divination, il peut y trouver quelque lumière par la lec-

ture d'oracles rappelant de bien près ceux que l'on trouve inscrits sur les jeux de cartes dits : de Mlle Lenormand ou les billets qu'offrent parfois de vieux mendiants. On en jugera par les exemples suivants :

« Tout réussi — un lointain voyage fera gagner de l'argent — On aura une place du gouvernement. — Il y aura seulement quelques procès avec perte d'argent et quelques maladies en février et en mars. — Ne pas se servir de bois pendant ces deux mois. »

« Très mauvais signe — procès à l'automne — En en hiver on perdra un fils, ses bœufs, ses chevaux et son argent. — Si l'on fait un long voyage il sera heureux, si l'on reste chez soi on sera accusé. — Ne pas voyager la nuit, au printemps et en automne. »

On s'imaginera, peut-être, que l'opération est enfin terminée et que le consultant n'a qu'à s'en rapporter à la prophétie qu'il a obtenue?... Que non pas!... S'il a trouvé la prédiction se rapportant à l'influence exercée sur lu par l'étoile dont il dépend, il lui reste encore à chercher celles que donneront son Bodhisatva, son génie, l'animal et le terrain désignés dans la formule et, quand il les a toutes sous les yeux, il n'a plus qu'à interpréter, comme il le peut, leur sens presque toujours contradictoire. On pense, sans peine, que ce ne doit pas être la partie la plus aisée de la besogne et combien il est rare qu'un simple particulier, même suffisamment lettré, ose se risquer à l'entreprendre. Il préférera donc appeler à son aide l'homme indispensable, le sorcier, qui, en se jouant, assemblera les éléments constitutifs de l'horoscope et traduira, en langage plus intelligible, les ambiguïtés des textes.

On aurait tort de supposer que la seule curiosité pousse les Coréens à poursuivre, par ces moyens bizarres, la révélation de leur destinée. D'après leur conception, les événements que l'oracle leur fait entrevoir ne s'accompliront pas fatalement. Il est possible, si l'on est exactement prévenu à leur sujet, de les empêcher de se produire ou de les atténuer fortement. On conçoit, dès lors,

l'importance capitale attachée, par les consultants, à éviter qu'aucune erreur ne se glisse dans la prédiction qui les concerne.

Il est à remarquer que les tables de divination sont singulièrement pessimistes. Les oracles favorables y paraissent en nombre infime. On ne lit, de toutes parts, que maladies, mort, perte de ses proches ou de ses biens, envahissement de sa maison par les démons et une menace continuelle de procès qui jette un jour pittoresque sur le royaume de la « Sérénité du Matin » en proie aux misères de la chicane judiciaire.

Ce pessimisme, est-il besoin de le dire, tourne au bénéfice du sorcier. Plus l'avenir effraie le Coréen, plus il met d'empressement à le prévoir afin d'user des moyens de nature à en adoucir la rigueur.

En général, le sorcier fait suivre sa prédiction d'un conseil et indique une pratique propre à conjurer l'effet néfaste qui se prépare. Il dira par exemple :

« N'entreprenez pas de voyages. » — « N'allez pas en « bateau. » — « Ne prenez pas de nouveaux serviteurs. »

Et ensuite :

« Allez sur la montagne, faites-y cuire du maïs que « vous jetterez dans toutes les directions, et le bonheur « reviendra. »

« Découpez des chaussures en papier, attachez-les à « un bâton au-dessus de votre demeure, prosternez-vous « quatre fois, et le bonheur reviendra. »

Le prix de telles consultations ne saurait s'évaluer; aussi les devins ne manquent-ils pas de se faire largement rémunérer pour chacune d'elles.

Il existe, cependant, des méthodes plus simples que celle de *l'âge;* notamment celle des *baguettes*, usitée dans tout l'Extrême-Orient.

Voici en quoi elle consiste :

Le consultant tient en mains cinq baguettes faites de morceaux de bambou refendus en deux. Sur leur face creuse est écrit le nom d'un des cinq éléments (1). Il les

(1) Métal, Eau, Bois, Feu, Terre.

secoue, en invoquant une divinité de son choix, puis les jette par-dessus son épaule. Il examine alors celles des baguettes qui présentent l'inscription au-dessus et cherche, dans une table *ad hoc*, l'explication de la combinaison qu'il vient de former.

Exemple : sur les cinq baguettes, deux montrent seules leur inscription ; elles portent les éléments : Métal et Bois. On lira à la table.

« Métal et Bois. — Une comète que l'on voit de jour. « Vous aurez des discussions, vous rencontrerez un « ingrat ou vous vous séparerez de votre famille. — « Le métal attaque le bois. Vous aurez de mauvais « résultats dans toutes vos affaires. »

Les baguettes servent aussi, en Chine et au Japon, à la consultation par les « Koua » ; mais leur nombre est alors porté à soixante-quatre. En Annam elles sont également employées dans les pratiques divinatoires. On les secoue, dans un vase, en se tenant agenouillé devant l'autel d'un génie. Celles qui tombent à terre servent de base à la prédiction. Je me suis assez souvent amusée à ce jeu, dans les pagodes, et y ai récolté une série d'oracles empreints d'une poésie originale et non sans saveur.

Plus simple encore est la méthode dite « des blocs » :

Une boîte contient quatre petits blocs de bois présentant, à peu près, l'aspect d'une boule coupée par le milieu. Le côté arrondi est peint en noir, la tranche plane est blanche. Les indigènes s'en servent comme d'un jeu de dés en jetant les blocs en l'air à trois reprises. Les différentes combinaisons auxquelles ils donnent lieu en retombant sont appelées :

To si l'on retourne un blanc.

Kai si l'on retourne deux blancs.

Kel si l'on retourne trois blancs.

Nyout si l'on retourne quatre blancs.

Mo si tous les blocs montrent leurs faces noires.

D'après le résultat obtenu on se reporte à la table de divination où l'on trouve des formules emblématiques et des prédictions variées :

Kai — To — Kel, c'est-à-dire trois coups de « blocs » amenant successivement deux blancs, un blanc, trois blancs, s'interprètent : « La flèche n'a pas de pieds — « si vous déménagez, prenez vos précautions. »

Kai— Nyout ou Mo — To : « La maison n'a pas de « tuiles — mauvaise affaire avec le mandarin et dysen- « terie. Faites des offrandes le matin. »

Quelque aisées que paraissent ces dernières façons d'interroger le sort, elles ne peuvent, cependant, être employées que par les indigènes capables de lire les tables : or, les illettrés formant la grande masse de la population coréenne — et, cela va sans dire, étant les plus superstitieux — le sorcier reste toujours, pour le peuple, l'être à part qui peut, à son gré, dévoiler l'avenir aux pauvres mortels et éloigner le flot des calamités prêtes à fondre sur eux.

Les Coréens ont des médecins officiels. Les Lettrés des hautes classes requèrent même, parfois, les bons offices des docteurs européens ou américains, mais l'homme d'humble condition préfère, presque toujours, recourir au sorcier. Il considère, en effet, chaque maladie comme l'œuvre d'un esprit malfaisant particulier et n'a pas de souci plus pressant que celui de connaître le nom de l'ennemi à qui il a affaire.

Bien étranges, les désignations de quelques-uns de ces démons !

Les vomissements de bile et le manque d'appétit sont l'ouvrage du « Petit démon des prières et des pétitions ».

Le « Jeune démon femelle de l'Ouest » donne des maux de tête, une forte fièvre : les bras et les jambes du malade se congestionnent.

Le « Démon des peintres du Nord-Ouest » attaque également la tête. On a des étourdissements et le corps devient d'une faiblesse extrême.

Existent, encore, le « Démon des jeunes coquilles de l'Est », le « Démon des vivres du Sud-Ouest » qui apporte le choléra, etc., etc.

Tous ces êtres nuisibles peuvent être conjurés par des

pratiques appropriées telles que : Préparer, avant le lever du soleil, de la saumure avec sept coupes de riz cuit ; y ajouter une coupe de vin, des fruits, des légumes, faire bouillir le mélange, puis, muni de cette préparation, se rendre à quarante-neuf pas dans la direction du Nord, y appeler trois fois le démon par son nom et le renvoyer. On compte un grand nombre de recettes traitant des divers mets que l'on doit présenter aux esprits causant les maladies.

La conjuration faite, d'après les indications du sorcier ou celles d'un traité de magie, le malade sera-t-il guéri ?... Pas toujours, on se l'imagine aisément, et les professionnels de la sorcellerie coréenne semblent aussi sceptiques que nous quant à l'efficacité de leurs grimoires. Il importe, cependant, pour la prospérité de leur caste, que le malade leur conserve sa confiance, même en cas d'insuccès. En homme avisé, l'auteur du « Livre des démons » glisse, à ce sujet, dans le court préambule de son ouvrage, cette phrase qui en dit long sur la malicieuse duplicité des sorciers : « La règle sert à aider « l'homme (le malade). Si après avoir accompli les pra- « tiques il ne va pas mieux, il a, du moins, chassé les « démons des huit points cardinaux, et, par la suite, le « remède (celui prescrit par le médecin officiel) le gué- « rira. »

On pourrait s'étendre indéfiniment sur les pratiques superstitieuses en usage chez les Coréens. Les tortues, la fumée, les nuages — d'où mon ami Hong-tjyong-ou affirmait avoir vu, parfois, sortir des griffes de dragons — servent tour à tour de base aux oracles. Il faut me borner. Je citerai seulement encore deux coutumes assez curieuses : d'abord celle de conserver soigneusement les cheveux tombés afin de les jeter dans un brasier le jour du Nouvel-An : ceci pour écarter de sa demeure le mauvais Dragon. Puis la pittoresque fête du Tchong-Oual pendant laquelle les Coréens lancent, dans les rues, des poupées de paille renfermant un nombre de sapèques (monnaie de très minime valeur) égal à l'âge de celui

qui jette le mannequin. Les indigènes croient, ainsi, conjurer les mauvais sorts et écarter, pour une année entière, les événements fâcheux.

Par ces quelques exemples, l'on voit combien grossière et arriérée est la civilisation du royaume de la « Sérénité du Matin ». Il est à supposer que, fort longtemps encore, la masse du peuple recourra aux sorciers et se complaira à leurs absurdes pratiques si une autre nation, occidentale ou de même origine, ne vient, par sa mainmise sur la péninsule, réveiller et mettre à l'unisson de la sienne la misérable mentalité coréenne.

ALEXANDRA MYRIAL.



LES TROIS IPHIGÉNIES

L'*Iphigénie à Aulis*, d'Euripide, est, comme on sait, une œuvre de la vieillesse du poète et qui fut même jouée après sa mort. C'est l'une des plus parfaites de ce maître du théâtre que les Grecs appelaient *Tragigôtatos*, et qui, comme le dit Racine, « savait merveilleusement exciter la compassion et la terreur, qui sont les véritables effets de la tragédie ».

Contrairement à ce qui arrive dans quelques-unes de ses pièces où la philosophie et l'humanité l'emportent visiblement sur la religion, Euripide a, cette fois, tenu la balance égale entre ses préférences et la tradition reçue. De là vient sans doute qu'il fit accepter à ses contemporains et qu'il nous fait accepter une fable odieuse par plus d'un côté. Il n'atténue en rien la croyance admise, ne la discute pas et lui conserve ainsi son caractère sacré. Mais, d'autre part, il n'évite aucun des conflits purement humains qu'une telle action fait naître et il nous mène à son but par les moyens les plus universellement pathétiques.

M. Jean Moréas, ayant choisi ce sujet d'*Iphigénie*, a eu raison de s'en tenir à la forme que lui a donnée Euripide plutôt qu'à celle de Racine. Le tragique français, comme je le montrerai plus loin, a cru devoir arranger l'action, modifier les caractères et les sentiments, supprimer des personnages, en créer. C'était son droit absolu et, en outre, con-

forme à sa poétique. Mais, en agissant ainsi, Racine a sacrifié à son époque peut-être plus qu'il ne convenait dans un genre qui doit planer au-dessus des siècles. Son Agamemnon, son Iphigénie, son Achille ne déparent pas le temps des Louis XIV et des Condé, mais ils dépareraient sûrement le nôtre si l'on s'avisait de les faire entrer dans une œuvre nouvelle.

Euripide, au contraire, ne prête à ses personnages que des mœurs en conformité avec l'action. Son Agamemnon, son Achille, son Ménélas sont des barbares des âges homériques, violents, vindicatifs, passionnés pour leurs intérêts et ne reculant pas devant un sacrifice sanglant pour les satisfaire. Son Iphigénie n'est pas résignée comme la vierge chrétienne de Racine, mais elle se plaint tout d'abord, elle se lamente comme une faible femme : « Si j'avais la voix persuasive d'Orphée, ô mon « père, pour me faire suivre des rochers et adoucir « qui je voudrais par mes paroles, ce serait là mon « refuge. Mais pour toute science je t'apporte mes « larmes : voilà tout ce que je peux. Comme une « suppliante, je presse contre tes genoux ce corps « que celle-ci a mis au monde pour toi. Ne me fais « pas mourir avant le temps, car il est doux de voir « la lumière.... » Et quand Agamemnon est sorti, après avoir renouvelé l'horrible assurance, ses plaintes se font plus véhémentes : « Malheureuse « que je suis ! ô ma mère ! ô ma mère ! Les mêmes « plaintes nous conviennent à l'une et à l'autre ! « Ni la lumière, ni l'éclat du soleil ne sont plus « faits pour moi ! Hélas ! Hélas ! etc. » Par ces détails profondément humains et vrais, Euripide arrive presque à nous faire oublier le point de départ de la tragédie et à nous intéresser pour elles-mêmes

aux diverses phases d'une action qui met aux prises deux frères, puis un père et sa fille, puis une épouse et son époux. Aux accents pénétrants de ces dialogues on se sent remué sans plus songer au meurtre rituel qui est en cause.

Dans Racine, le côté humain de cette tragédie est trop restreint au dix-septième siècle. Devant cet Achille amoureux et cette Iphigénie soumise et résignée, devant un politique tenace et fin comme Ulysse, une princesse « déplorable » et passionnée comme Eriphile, on se demande inévitablement pourquoi des personnages si polis en sont encore à immoler des victimes humaines et à attendre dans de telles occupations le bon plaisir des dieux et du vent.

Il y a cependant une scène où Racine nous touche par les mêmes moyens que le tragique ancien et où ses personnages tiennent un langage conforme à leur caractère traditionnel, où ils sont grecs et barbares et, par là, beaucoup plus semblables, une telle action étant donnée, aux hommes de tous les temps que dans les autres scènes où ils sont français et chevaleresques. Je veux parler de la querelle d'Achille et d'Agamemnon, au quatrième acte, qui commence par :

> Un bruit assez étrange est venu jusqu'à moi...

et qui est d'un mouvement superbe. C'est dans de telles scènes que le doux et noble Racine découvre tout ce que son génie enfermait de vigueur et de vérité. Qu'on relise les fameuses répliques :

AGAMEMNON

> Mais vous qui me parlez d'une voix menaçante,
> Oubliez-vous ici qui vous interrogez ?

ACHILLE

> Oubliez-vous qui j'aime et qui vous outragez ?

AGAMEMNON

Et qui vous a chargé du soin de ma famille?
Ne pourrai-je, sans vous, disposer de ma fille ?
Ne suis-je plus son père? Etes-vous son époux ?
Et ne peut-elle...

ACHILLE

Non, elle n'est plus à vous!
On ne m'abuse point par des promesses vaines.
Tant qu'un reste de sang coulera dans mes veines,
Vous deviez à mon sort unir tous ses moments,
Je défendrai mes droits fondés sur vos serments.
Et n'est-ce pas pour moi que vous l'avez mandée ?

AGAMEMNON

Plaignez-vous donc aux dieux qui me l'ont demandée;
Accusez et Calchas et le camp tout entier,
Ulysse, Ménélas, et vous tout le premier !

ACHILLE

Moi !

AGAMEMNON

Vous... etc.

Mais il n'était pas dans l'intention de Racine, pas plus dans *Iphigénie* que dans dans *Andromaque* ou dans *Phèdre*, de nous offrir un tableau des mœurs des Grecs et nous aurions tort de le critiquer à ce sujet. N'est-ce pas lui qui se réjouit de « l'heureux personnage d'Eriphile, » sans lequel, ajoute-t-il, il n'aurait « jamais osé entreprendre cette tragédie » ? Il est évident que, pour nous, qui considérons autant que la vérité historique ou légendaire la vérité humaine, ce personnage n'est pas aussi heureux que Racine le pensait. La biche d'Euripide, avec sa « grande taille et sa rare beauté », nous est moins odieuse quand, « palpitante, elle arrose des flots de son sang l'autel de la déesse », que cette jalouse et vindicative jeune fille qui

.....sur l'autel prochain,
Prend le couteau sacré, le plonge dans son sein.

Racine se préoccupe avant tout de son temps.

Il ne veut en aucune façon choquer ses contemporains chrétiens et raisonnables. Ecoutons-le s'en expliquer, toujours à propos de « l'heureux personnage » dont il vient d'être question : « Quelle « apparence, dit-il, que j'eusse souillé la scène par « le meurtre horrible d'une personne aussi vertueuse « et aussi aimable qu'il fallait représenter Iphigénie? « Et quelle apparence encore de dénouer ma tra- « gédie par le secours d'une déesse et d'une machine, « et par une métamorphose qui pouvait bien trouver « quelque créance du temps d'Euripide, mais qui « serait trop absurde et trop incroyable parmi « nous? Je puis dire donc que j'ai été très heureux « de trouver dans les anciens cette autre Iphigénie, « que j'ai pu représenter telle qu'il m'a plu, et qui, « tombant dans le malheur où cette amante jalouse « voulait précipiter sa rivale, mérite en quelque « façon d'être punie, sans être pourtant tout à fait « indigne de compassion. Ainsi le dénouement de « la pièce est tiré du fond même de la pièce. Et il « ne faut que l'avoir vu représenter pour com- « prendre quel plaisir j'ai fait au spectateur, et en « sauvant à la fin une princesse vertueuse pour « qui il s'est si fort intéressé dans le cours de la « tragédie, et en la sauvant par une autre voie que « par un miracle, qu'il n'aurait pu souffrir, parce « qu'il ne le saurait jamais croire. » (*Préface d'Iphigénie.*)

C'est à de telles préoccupations que nous devons le ton général de l'œuvre de Racine, la pompe des discours qu'échangent Agamemnon et son esclave (qui devient Arcas), la substitution d'Ulysse à Ménélas, l'amour d'Achille pour Iphigénie, la jalousie d'Eriphile, la résignation d'Iphigénie aux ordres de son père,

Quand vous commanderez vous serez obéi,
Ma vie est votre bien...

enfin, le dénouement « tiré du fond même de la pièce » et qui remplace un animal par une personne humaine victime de l'amour et d'une naissance qu'elle ignore. J'ajouterais qu'avec tous ces remaniements et ces changements l'action devient parfaitement invraisemblable et incompréhensible, si je ne craignais de m'attirer les foudres posthumes de Voltaire qui déclare « qu'*Iphigénie* est la tragé- « die la plus parfaite de Racine et que ceux qui n'en « jugent pas ainsi sont des barbares ». Du reste, pour réaliser les intentions de Racine et lui rendre une pleine justice, il suffirait de jouer ses pièces comme on les jouait de son temps, c'est-à-dire sans aucun souci de la Grèce ou de Rome, avec des costumes et des robes du grand siècle et dans le décor d'un salon.

M. Jean Moréas n'a pas eu les mêmes soucis. Son *Iphigénie* est grecque autant que celle d'Euripide et il se trouve que, pour elle aussi, « le goût de Paris a été conforme à celui d'Athènes ».

Cependant, qu'on ne s'y trompe pas. M. Jean Moréas n'a pas seulement fait œuvre de parfait traducteur. S'il s'est interdit de modifier, comme Racine, dans leurs grandes lignes, l'action et les sentiments de la pièce grecque, il a su, par de simples nuances, nous la rendre plus intelligible et plus émouvante. L'étude de ces nuances, de ces modifications légères, de ces changements si bien fondus dans le texte et qu'il faut regarder de très près pour les découvrir, va peut-être nous donner les raisons du succès d'*Iphigénie* en nous donnant celles de l'originalité de son auteur.

Les transformations que M. Jean Moréas a fait

subir à la pièce d'Euripide peuvent se ramener à deux ordres d'idées : les transformations morales et les transformations poétiques.

Parmi les transformations morales, il me faut citer tout d'abord l'introduction discrète de quelques notions modernes, inconnues au temps d'Homère comme au temps d'Euripide, et qui contribuent, sans en avoir l'air, à rapprocher de nous les personnages qui les expriment. C'est ainsi qu'Agamemnon (sc. IV, acte I) fait intervenir dans sa décision *les droits de la nature* sur lesquels l'Agamemnon d'Euripide est muet :

Les droits de la nature enfin se révoltant
M'ont dessillé la vue et j'ai connu mon crime.

Au même acte (sc. IV), Agamemnon invoque *l'honneur* en place de *l'orgueil* qu'invoquait l'Agamemnon d'Euripide. Ici, je cite les autres vers, pour leur grave beauté et leur émotion contenue :

Pourquoi ne suis-je point l'homme qui sur la terre
Passe obscur, ignoré?
Pour tromper ma misère,
Devant tous, sans rougir, j'aurais du moins pleuré.
Il me faut respecter ma naissance et mon titre,
Et l'honneur rigoureux de ma vie est l'arbitre.
Un peuple sans gémir se soumet à ma loi :
Je fais peser le joug, mais c'est surtout sur moi.

A l'acte III (scène IV), Achille parle également de son *honneur :*

Le soin de mon honneur saura m'intéresser
D'autant plus aux malheurs qui te viennent presser.

Enfin, à l'acte IV (scène IV), le chœur supplie Agamemnon au nom des *naturelles lois :*

Ecoute, Agamemnon, les naturelles lois.

Ces idées nous sont devenues si familières que

nous aurions été étonnés de ne pas les entendre, la situation les commandant. Voici d'autres transformations morales également voilées dans le texte, mais également significatives.

A l'acte III (scène IV), Achille vient d'apprendre qu'on s'est indignement servi de lui et de son nom pour attirer au camp d'Aulis Iphigénie et Clytemnestre. Dans Euripide, Achille est outré d'un tel procédé, mais il ajoute ces paroles qui nous montrent toute l'astuce grecque et qui sont faites pour nous déconcerter : « Ce n'est point en raison de cet « hymen que je parle ainsi ; car des milliers de « jeunes filles recherchent mon alliance ; mais le « roi Agamemnon m'a outragé. *Il fallait qu'il me « demandât à moi-même de se servir de mon nom « pour attirer sa fille.* Si Clytemnestre eût consenti « volontiers à me la donner pour épouse, j'aurais « permis aux Grecs de se servir de mon nom, en « supposant que leur départ pour Ilion eût dépendu « de mon consentement ; je n'aurais pas refusé de « servir ainsi les intérêts de mes compagnons « d'armes. » Un tel aveu nous eût évidemment choqués sans rien ajouter au caractère d'Achille et M. Jean Moréas l'a parfaitement senti quand il fait dire au héros ces beaux vers à la place :

Je sauverai ta fille et je ne souffre pas
Qu'on emprunte mon nom pour des assassinats.
Oui, puisqu'à cet oracle Agamemnon défère,
Je saurai l'empêcher d'être un indigne père,
Et ce sang innocent qu'il aura seul versé,
Il ne me convient pas d'en être éclaboussé !

Au commencement de l'acte V, quand Iphigénie voit s'avancer Achille entouré de soldats, Euripide prête seulement à la jeune fille un sentiment mêlé de pudeur et de honte :

« IPHIGÉNIE. — O ma mère, j'aperçois une troupe d'hommes qui s'approchent.

« CLYTEMNESTRE. — C'est le fils de la déesse, mon enfant, celui pour lequel tu es venue ici.

« IPHIGÉNIE. — Ouvrez-moi les portes, esclaves, que je me cache à tous les yeux.

« CLYTEMNESTRE. — Pourquoi faire, ma fille ?

« IPHIGÉNIE. — Je rougis de paraître aux yeux d'Achille.

« CLYTEMNESTRE. — Et pourquoi ?

« IPHIGÉNIE. — La malheureuse issue de mon hymen me remplit de confusion.

« CLYTEMNESTRE. — Ta situation ne comporte pas tant de délicatesse; la fierté n'est pas de mise lorsque nous sommes dans la douleur.

« ACHILLE. — O femme infortunée, fille de Léda !...

Il y a quelque chose de plus, dans l'*Iphigénie* de M. Jean Moréas, quelque chose de tendre et de contenu qui n'est pas l'amour racinien, mais qui le fait pressentir :

IPHIGÉNIE

Vois ce jeune guerrier entouré de soldats ;
Quel est-il, ô ma mère ? Il porte ici ses pas.

CLYTEMNESTRE

C'est le divin héros qui, par le mariage,
Devait s'unir à toi sur ce triste rivage.

IPHIGÉNIE

Quoi, malheureuse! Hélas ! Que je quitte ces lieux
Et que je me dérobe, ô ma mère, à ses yeux.

CLYTEMNESTRE

Non, reste, mon enfant, touché de ta misère,
Il veut te secourir contre ton propre père.

IPHIGÉNIE

O ma mère ! Il approche !... Ah ! lorsque je le vois,
Hélas ! pour la première et la dernière fois,
Pourrai-je supporter qu'à cette aimable vue
La honte avant le fer cruellement me tue !

CLYTEMNESTRE

Ma fille, écoute-moi : refoule dans ton cœur
Ce fier emportement de ta belle pudeur.
Songe quels maux le ciel en ce moment nous trame.



ACHILLE

Noble reine d'Argos, ô malheureuse femme !...

Dans ce même dernier acte qui, avec le premier, est le plus beau de la pièce, à la scène III, l'Iphigénie d'Euripide dit simplement : « Qu'un des « serviteurs de mon père me conduise à la prairie « de Diane où je serai immolée. » M. Jean Moréas lui fait dire, non moins simplement, mais en résusumant admirablement dans un seul vers la situation dramatique :

Que ce vieux serviteur me mène sans tarder
A l'autel où m'attend et la mort et la vie !

Dans le caractère général des personnages M. Jean Moréas a procédé également à quelques modifications sensibles. C'est ainsi que son Achille est moins raisonneur que celui d'Euripide, lequel calcule, pèse le pour et le contre, hésite, réfléchit, plus que ne le voudrait peut-être l'idée que nous avons de lui, d'après Homère :

ACHILLE. — Essayons encore de ramener le père à de meilleurs sentiments.

CLYTEMNESTRE. — C'est un lâche et il craint trop l'armée.

ACHILLE. — *Mais les raisons triomphent des raisons.*

CLYTEMNESTRE. — C'est là une faible espérance. Mais que dois-je faire? Parle.

ACHILLE. — Supplie-le d'abord de ne pas tuer ses enfants. S'il résiste, viens me trouver. Du moment qu'il aura fait ce que tu souhaites, mon intervention est inutile. Alors le salut de ta fille est assuré, je me conduirai mieux envers un ami, et l'armée n'aura rien à me reprocher, *si je procède par le raisonnement plutôt que par la force......*

Dans le personnage d'Agamemnon, M. Jean Moréas a introduit une modification importante au moment capital où (acte II, scène IV) le roi des rois vient de se heurter à sa femme Clytemnestre

qui ne veut point retourner à Argos, mais accompagner Iphigénie à l'autel nuptial. Agamemnon demeure seul avec le chœur et divers sentiments le combattent. Euripide passe rapidement sur une telle situation et il se contente de faire dire à Agamemnon : « Hélas ! inutiles efforts! me voilà déçu « dans l'espoir que j'avais conçu d'écarter mon « épouse. C'est en vain que je ruse et que je m'in- « génie à tromper ce que j'ai de plus cher ; j'é- « choue de tous côtés. » Puis il l'envoie consulter Calchas : « Cependant je vais consulter le devin « Calchas sur le mal dont souffre la Grèce, sur ce « désir de la déesse si cher à son cœur et si cruel « au mien. » Avant de sortir, Agamemnon profère encore une de ces sentences familières à Euripide le misogyne : « Il faut avoir à la maison, quand on « est sage, une femme soumise et douce, ou il n'en « faut point avoir. » Et c'est tout. M. Jean Moréas n'a pas imité cette brièveté et il m'est agréable d'avoir à citer ce beau monologue :

Par où donc m'échapper ? C'est une main de fer
Qui me tient. Pour tromper ce que j'ai de plus cher
Je ruse sans profit. Justement obstinée,
Clytemnestre s'irrite et ne m'écoute pas.
Elle va célébrer un funèbre hyménée.
Crime dénaturé, te commettrai-je, hélas !
Mais ce meurtre odieux qui de tous biens me prive,
Ce sera la rançon de la flotte captive,
De cette guerre aussi les prémices heureux
Qu'attendent tous ces chefs, de combats amoureux.
C'en est fait, je me rends. Ah ! différons encore !
Non, non, je ne veux pas verser le sang des miens !
Mais que dira de moi la fleur des Argiens
Qui d'un titre sacré m'investit et m'honore ?
Où fixer, et comment, un courage emporté
Au souffle impétueux de la nécessité ?
Les dieux souffriront-ils ma désobéissance ?
Puis-je trahir la Grèce et rompre l'alliance ?

Une aveugle fureur me force à tout oser.
Je la livre à l'autel, à quoi bon m'opposer ?
Je t'y verrai monter, défaillante, éperdue,
Et je supporterai, ma fille, cette vue.
Ni tes beaux yeux en pleurs, ni ton dernier appel,
N'écarteront tes pas, ma fille, de l'autel :
C'est là que j'ai dressé ta nuptiale couche.
Par mon ordre, un bâillon te va fermer la bouche,
Car, comment, maintenant, entendrais-je ta voix ?
Je l'entendais, hélas ! me charmer autrefois,
Quand nous vivions heureux au palais de Mycène,
Quand les dieux bienveillants m'épargnaient toute peine !
C'est assez, et courons, sans plus nous plaindre en vain,
Une dernière fois consulter le devin !

En divers endroits, M. Jean Moréas a défini en peu de mots, à la manière cornélienne, l'état du cœur de ce même Agamemnon pris entre son amour et son ambition :

Maudite ambition, tu forces la nature !
(Acte I, sc. 1.)
Mais un heureux retour enfin me fait connaître
Que, me voulant pieux, j'allais cesser de l'être !
(*id.* *id.*)
Que jamais l'embrassant sur ce funèbre bord
Pour grandir mes exploits je ne cause sa mort !
(*id.* *id.*)

Il y aurait encore à marquer plusieurs transformations morales qui achèvent de rapprocher de nous l'Iphigénie d'Euripide, mais il faut me borner et passer aux transformations poétiques, qui sont très nombreuses et entre lesquelles je me vois obligé de choisir.

Le premier exemple que je donnerai pourrait presque me dispenser de citer les autres, car il montre d'une façon saisissante les procédés employés par M. Jean Moréas pour donner à son *Iphigénie* cet air vivant qui nous séduit. Nous sommes à la fin de la scène entre Agamemnon et le Vieillard, au

début de la pièce. Pendant le dialogue nocturne entre les deux hommes le jour s'est levé. Comment les trois poètes, Euripide, Racine et M. Jean Moréas, ont-ils rendu cette impression du lever du jour ? Euripide se sert d'une comparaison mythologique, conforme aux croyances de son temps, et il fait dire à Agamemnon : « Va: déjà l'aube blan- « chit et les coursiers brillants du soleil ramènent « la lumière. » Racine transforme cette comparaison de plein air en une impression d'intérieur, car la scène de sa tragédie est « dans la tente d'Agamemnon » et son héros dit à Arcas :

Déjà le jour plus grand nous frappe et nous éclaire.

M. Jean Moréas a su s'éloigner de l'un comme de l'autre poète et il nous donne en deux vers une magnifique sensation poétique, souvenir sans doute de quelque matinée d'adolescence passée au bord de la mer natale :

Car la nuit se retire et déjà le matin
Se lève sur la mer et blanchit le rivage.

Les impressions personnelles, les images créées sont nombreuses et on chercherait vainement dans Euripide ou dans Racine ces vers :

Sur le haut Pélion, montagne des Centaures,
Tous les antiques pins bruissent comme des eaux !
(Acte IV, sc. I.)
Vois tes cinquante sœurs, ô fille de Nérée.
Entends les blancs cailloux sonner sous leur pied nu !
(*id.* *id.*)
Et j'approche de tes genoux
Comme fait de l'autel la branche suppliante !
(*id.* sc. IV.)

Ce dernier vers ajoute à l'idée qui est ainsi formulée dans Euripide : « Comme une suppliante, je « presse contre tes genoux ce corps.... » un élément

nouveau, qui est proprement la poésie et qui nous laisse d'Iphigénie une image plus touchante et plus juste. La jeune fille n'est plus une femme suppliante, c'est une branche, c'est le tendre rameau d'olivier, fragile et frémissant.

Les vers robustes, les fortes comparaisons abondent également :

O toi qui sans pleurer ton âge florissant
Sur le terrible autel, d'un pied ferme, t'avances,
Pour abattre Ilion, les gouttes de ton sang
Noble vierge, seront plus fortes que les lances !
(Acte V, sc. v.)

Quand il a été nécessaire, M. Jean Moréas ne s'est pas borné à des changements de détail, il a inventé et il faut lui faire honneur, en dehors du monologue d'Agamemnon que j'ai cité plus haut, des admirables variations rythmiques des chœurs et, surtout, du chœur final qui a produit un effet considérable :

Fille de Zeus, déesse
Qui marches dans la nuit,
Que sur les monts sans cesse
Le meurtre réjouit ;
Divine souveraine
Des retraites d'Aulis,
Je te salue, ô Reine,
Artémis, Artémis !

Vénérable, virile,
Sœur d'Apollon archer
Enfanté dans une île
A l'ombre d'un palmier,
Je t'invoque et t'implore
Autant qu'il est permis
Et te salue encore,
Artémis, Artémis !

Dans la même scène, après le récit du Vieillard, et pendant l'anxiété de Clytemnestre, le chœur qui,

dans Euripide, prononce ces simples mots : « Avec « quel plaisir j'ai entendu le récit de ce messager! « Ta fille vit, a-t-il dit, et habite avec les dieux, » chante les belles strophes suivantes :

Vers la terre est tourné, Reine, ton front pesant,
Hélas! et dans ton âme
Combattue à l'excès, la cendre est à présent,
Et bientôt, c'est la flamme!
Est-ce un solide bien, ce que tu viens d'ouïr?
N'est-ce qu'une ombre feinte?
Du sort de ton enfant vas-tu te réjouir
Ou redoubler ta plainte?
Rappelle, ô cœur meurtri, ton sourire exilé!
Il faut que l'homme sache
Que, malgré la raison, sous le ciel étoilé,
Plus d'un secret se cache!

Telles sont les principales remarques que j'ai cru devoir faire à propos de la tragédie de M. Jean Moréas. J'y joindrai quelques considérations qu'il me reste à exposer, car elles ont trait au sens de la tentative de M. Jean Moréas, à son opportunité et à l'influence qu'elle devrait avoir sur l'art théâtral.

Les critiques ont dit et répété que la tragédie était morte, qu'il y a eu au XVII[e] siècle une période rapide de floraison de ce genre et que, depuis, il se maintenait, mais à l'état fossile, dans certains théâtres où l'on allait comme on va dans les Musées contempler les restes d'un autre âge. La vérité est que la tragédie est éternelle. Tant qu'il y aura des hommes capables d'éprouver la terreur et la pitié et tant qu'il y aura des poètes dramatiques, la tragédie existera. Qu'on ne se laisse pas tromper par les formes diverses qu'elle revêt au cours des temps. Les sujets, les pays peuvent varier, avec les costumes et les langages, ce qui demeure c'est le fonds

tragique, c'est-à-dire l'aboutissement magnifique de la poésie, quand elle s'applique aux événements et aux passions. Toutes les fois qu'un sujet quelconque sera haussé jusqu'au vers, la tragédie ressuscitera. La vie et la mort des genres littéraires sont des idées trop commodes pour être vraies. L'inspiration humaine n'a que faire de ces catégories. Qu'un Hugo ou qu'un Mistral se présentent et nous avons de nouvelles formes de l'épopée, qu'on avait enterrée dans les classes. Qu'un Moréas songe au théâtre et il nous fait passer sur le front le souffle même d'Euripide et de Racine.

Le succès d'*Iphigénie* à Orange et à Paris n'est évidemment pas une preuve irréfutable de la valeur de l'œuvre, puisque nous voyons trop souvent de mauvaises pièces réussir également. Cependant il faut tenir compte de ce succès pour montrer que le public n'est pas réfractaire à un genre dramatique qu'on voudrait écarter de lui. L'étincelle de vie a jailli du contact de l'œuvre et des spectateurs. C'est beaucoup, et cela ne se serait pas produit s'il n'y avait dans la tragédie l'élément éternel dont j'ai parlé. De plus, on peut inférer de là qu'un tout autre sujet, mais traité dans les mêmes conditions de beauté, de pureté et de noblesse, aurait rencontré la même faveur. M. Jean Moréas s'est astreint à suivre Euripide. Il aurait pu, confiant dans ses propres forces, hanter sans guide le même chemin, prendre ailleurs une autre fable, en inventer une au besoin, et nous aurions eu, évidemment, une tragédie différente, mais les mêmes applaudissements.

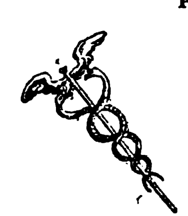
Ce n'est donc pas une simple reconstitution, une adaptation habile, une imitation parfaite qu'il faut saluer dans *Iphigénie*, c'est une tragédie moderne

et vivante, une de ces œuvres qui demeurent parce qu'elles sont à la fois tournées vers le passé et vers l'avenir, un exemple enfin de l'existence des genres dans un ciel accessible seulement aux véritables poètes.

Considérée de ce point de vue, *Iphigénie* devrait orienter vers de plus nobles destinées le théâtre contemporain. Je ne veux pas dire qu'on doive sacrifier à la tragédie les pièces qu'on joue actuellement. Ces pièces correspondent évidemment à un besoin et il est bon que les diverses classes de notre société aient des spectacles appropriés à leurs goûts. Mais il faudrait rendre à la tragédie son rang qui est le premier. Il faudrait que d'autres poètes, sincères et désintéressés comme M. Jean Moréas, prissent en mains cette cause si belle du théâtre poétique pour en faire la fin suprême de leur art. Il faudrait enfin que les directeurs des scènes subventionnées, ceux-là tout au moins, car c'est pour eux une question de probité envers l'Etat qui les fait vivre, accueillissent avec empressement les œuvres de ces poètes.

En attendant la réalisation de ces souhaits, réjouissons-nous à la lecture de cette délicieuse *Iphigénie* que nous applaudirons sans doute quelque jour à la Comédie-Française enfin revenue à sa tradition et à sa gloire.

PAUL SOUCHON.



NOTES SUR LACLOS

La nature fait le mérite, et la fortune le met en œuvre.
(LA ROCHEFOUCAULD, *Maximes*, 53.)

I

L'auteur des *Liaisons dangereuses* ne fut point un persécuté de la fortune, pas davantage un favorisé. L'obscurité de sa vie, et la célébrité de son œuvre, ses talents incontestés, son « génie », comme on disait alors, génie inquiet et inquiétant, sa condition subalterne et son influence dans la politique louche d'un parti décrié, rien de tout cela, chose singulière, n'avait attiré sur le personnage l'attention de la postérité.

Mais aujourd'hui que l'étude des mœurs de l'ancien régime jette sur la Révolution une clarté plus vive, Laclos *le moraliste* apparaît enfin sous l'auteur du « Mauvais livre ».

Le peu qu'on a dit de lui, le peu qu'il a laissé dénote une âme ferme, un esprit grave, fin, pénétrant, une intelligence froide, tendue vers l'action. S'il avait « rempli tout son mérite », selon l'expression du cardinal de Retz, il se serait illustré par quelque œuvre de politique ou d'histoire, comme Rousseau ou Montesquieu, peut-être par des formules impérissables, comme La Rochefoucauld, Vauvenargues ou Chamfort. Ou bien, entré dans les faits, il aurait éclaté au centre même de l'histoire, et non en marge; il était digne de jouer un rôle de premier plan et non de comparse, dans

ce drame grandiose et sombre de la Révolution Française.

L'observation des mœurs de son temps fut sa première étude, et il en est sorti son unique livre, qui est aussi un livre unique : le poème brutal de la corruption contagieuse. Plus tard, en 1791, il fut précisément, par une sorte de fatalité, l'un des promoteurs de la seule émeute qui n'ait pas réussi, pendant la période révolutionnaire. Il a souffert les persécutions communes à cette époque. Il s'est réfugié dans l'armée, sa carrière ; il y a atteint les grades supérieurs, suffisants aujourd'hui pour l'amour-propre, alors primés par la gloire de gouverner.

Parmi les documents en petit nombre qui le révèlent, le plus proche consiste dans les renseignements qu'il a donnés lui-même aux agents de son arrestation sous la Terreur, et dans l'impression qu'ils en ont consignée en leurs procès-verbaux (1). C'est là qu'il se peint lui-même plus nettement que dans son œuvre, où se montre seule sa mentalité.

Mais cette mentalité même, comment se fait-il que, ni de son temps ni du nôtre (2), elle n'ait piqué la curiosité de la critique ? Comment s'expliquer le silence des biographes devant cette figure si originale ? Pourquoi n'a-t-elle pas tenté l'érudition d'un Sainte-Beuve, ou la sagacité plus fureteuse d'un Monselet ?

Une des rares sources où puiser est la correspon-

(1) Le dossier en est reproduit dans les pièces justificatives d'un récent travail ; c'est un mémoire inachevé de Laclos sur l'éducation des femmes, publié par M. Champion d'après les manuscrits de la Bibliothèque nationale. Paris, Vanier, 1903.

(2) La seule biographie qui soit mentionnée dans les Encyclopédies est une notice sur le général Laclos par Pariset, plaq. in-8, sans lieu ni date. — Nous ne parlerons pas d'une publication parue récemment dans une revue, et où figurent des lettres de Laclos au duc d'Orléans, lettres dont l'authenticité aurait mis en éveil Emile Chasles lui-même.

dance de Grimm qui, comme on le sait, n'avait qu'une publicité restreinte — heureusement la source est claire. — Grimm assez fréquemment fait mention de Laclos, mais il est à peu près le seul ; et le « monstrum » des *Liaisons dangereuses* est resté jusqu'ici dans la pénombre injuste des « oubliés et des dédaignés ».

II

Pierre-Ambroise Choderlos de Laclos naquit à Amiens en 1741. En 1759 il fut officier d'artillerie. — Voilà son groupe marqué, sa base pour prendre l'essor ; — il est le militaire homme de lettres, un type du temps, le « personnage régnant », comme disait Taine, à qui s'adressent les travaux de l'esprit, et qui répond par des œuvres de science ou de littérature. Selon l'étage social, c'est M. de Boufflers, dont les contes et l'amour fidèle édifièrent le grand monde ; le chevalier de Bonnard, autre poète que Mme de Genlis fit renvoyer du Palais-Royal, après l'y avoir introduit ; le chevalier de Bertin, élégiaque et idyllique ; puis deux autres, hantés par des préoccupations plus fortes, Carnot, Bonaparte. Au siècle suivant on ne trouvera plus que Paul-Louis Courier et un peu Stendhal, encore dans l'intendance.

Laclos fait de petits vers. On cite de lui une « épître à Margot » qui fit quelque bruit en 1774, sous le règne de Mme Dubarry. En 1777 il fait représenter un opéra comique : « Ernestine », tiré d'un roman de Mme Riccoboni ; les paroles ont été revues par un faiseur du temps nommé Desfontaines ; la musique était du fameux mulâtre le chevalier de Saint-Georges, que Grimm appelle « un jeune Américain plein de talents, le plus habile tireur d'armes

qu'il y ait en France, et l'un des coryphées du concert des Amateurs ».

En 1778, Laclos est versé dans le génie, il est capitaine à 37 ans. On l'envoie construire un fort à l'île d'Aix. C'est l'année de la mort de Voltaire et de Rousseau. Turgot depuis deux ans n'est plus au ministère. Laclos évidemment écrit, converse avec les lettrés que recèle la province; il est membre de l'Académie de La Rochelle. Sans doute, en ces loisirs, il conçoit, médite son roman qui paraîtra en 1782. Un ouvrage de cette envergure est écrit bien avant d'être publié, et longtemps porté dans la tête; aussi faut-il y voir un tableau des mœurs de la société dans les premières années du règne de Louis XVI, peut-être les dernières de Louis XV.

Les Liaisons dangereuses parurent donc en 1782 et le succès en fut rapide, puisque Grimm en rend compte dans un long article dès le mois d'avril de la même année (Grimm, XI, p. 81). Le genre de célébrité que décernait Grimm n'était pas l'opinion qu'un critique donne au public, de son autorité propre. Grimm écrivait à des souverains du Nord et à des princesses en Allemagne, il leur envoyait l'opinion de Paris, et sur les sujets seulement dont Paris s'occupait. Son article sur Laclos est courtois, abondant, admiratif et sévère. Il l'appelle le « Rétif de la bonne compagnie », en souvenir de Rétif de la Bretonne qu'on a surnommé le « Rousseau du ruisseau ». Il signale la vérité des peintures, mais ne croit pas que le dénouement justicier puisse en compenser le dangereux attrait. C'est d'ailleurs l'esthétique courante : ne faites pas vrai, le vrai est immoral.

Malgré ces réserves, Grimm, observateur un peu sec, mais critique avisé, eut le sentiment de la supé-

riorité de l'artiste, et s'intéressa à lui. Il ne laissa rien passer de Laclos sans le noter avec éloge, sans lui faire, comme on dirait aujourd'hui, un bout de réclame.

Il parle en 1783 d'un volume de poésies fugitives, c'étaient des vers badins à la façon de Voltaire; il relate en mai 1784 l'impromptu de la pomme (1); il raconte au long en 1785 (août) dans quelles circonstances Laclos improvisa l'épitaphe de Lemierre, qui n'était pas mort; mais Grimm s'honore en prenant la défense du poète aux vers rocailleux (noble poète cependant) habituel objet des railleries d'une société de « puristes qui n'écrivent point ». Voici cette épitaphe où Laclos a enchâssé le fameux vers gravé sur la porte de l'arsenal de Toulon:

Passant, entre en cet antre et pleure sur ce roc
Un rare et grand auteur qui passa la noire onde,
Ravi d'avoir avant, tiré de son estoc ;
Le Trident de Neptune est le sceptre du monde.

En 1786, Laclos adresse une lettre à l'Académie française qui avait mis au concours l'éloge de Vauban.

Vauban était un de ces opposants de Louis XIV que le siècle suivant recueillait pieusement, entourait de respects affectés. L'Académie, qui, depuis Voltaire, Duclos et Condorcet, était la forteresse des intellectuels, avait cru bien faire de provoquer un éloge du guerrier philanthrope. Mais Laclos est un homme que la gloire n'éblouit pas ; d'autre part, il

(1) Impromptu de M. de Laclos à une dame, à qui il offrait une pomme dans un bal, et qui ne voulait la recevoir qu'avec des vers.

« Comme Vénus vous êtes belle,
Comme Pâris je suis berger ;
Comme lui je viens de juger ;
Voulez-vous me traiter comme elle ? »

est ingénieur,il peut juger un confrère même illustre. Il ne concourt pas, mais il prie l'Académie de remarquer que Vauban n'est ni infaillible ni intangible. Ce qui est caractéristique, c'est que l'Académie était alors considérée comme un sénat chargé d'encourager les études de la nation sur les mœurs et les lois. (C'est, déjà huit ans avant brumaire an IV, la classe des sciences morales et politiques de l'Institut.) Enfin, en 1787, on publie une assez longue pièce de vers d'un officier d'artillerie sur Orosmane et Zaïre, badinage assez gracieux, mais un peu prolixe et sans grande valeur...

Entre temps, et dès le mois de mars 1783, Laclos avait tenté d'aborder un sujet plus vaste : l'éducation des femmes. C'était une question mise au concours par l'Académie de Châlons-sur-Marne.

Il dut probablement se voir déjà (comme Rousseau devant l'Académie de Dijon) célèbre du jour au lendemain, et il se mit à la besogne. Comme tout le monde alors,il soutenait la thèse du retour à la nature. Après la Chine et l'Inde, dont l'antiquité devait faire pâlir la Bible, ce que le XVIII[e] siècle aimait le plus, c'étaient les sauvages. J.-J. Rousseau domine ici au détriment de Buffon et de Voltaire lui-même, de Voltaire civilisé, entaché de métaphysique, et qui veut absolument qu'il y ait une *morale universelle*. Laclos allait droit à l'amour libre, à la douce apathie des hommes sur le sein de la nature.

Mais il s'arrêta court, on ne sait pourquoi, et le mémoire ne fut ni terminé ni publié.

A ce moment, le monde, les vers de société, la gloire littéraire le réclamaient, et pendant plus de six ans l'officier d'artillerie traîna dans les salons de Paris sa muse et ses espérances.

III

Au début de l'année 1789, il fut nommé secrétaire surnuméraire des commandements du duc d'Orléans. C'est là, autant qu'on peut juger des destinées, c'est à ce tournant de sa vie qu'il fut décidé que cet homme n'aurait pas d'action prépondérante sur les événements. A la veille d'un bouleversement politique — qu'il n'avait su ni prévoir ni attendre — ce lien, cette livrée plutôt, le frappait d'incapacité pour les grands rôles dont la Révolution allait disposer. C'est à Mme de Genlis que Laclos dut son emploi, semble dire Michelet, qui relate les patronages des gens de lettres : Beaumarchais chez Mesdames, Chamfort chez le prince de Condé, Laclos chez Mme de Genlis, etc...

Michelet qui visiblement, de par l'hérédité et la tradition, avait gardé la terreur superstitieuse du « livre tristement célèbre » que peut-être il ne lut jamais, Michelet montre les intrigues du duc d'Orléans, et devant les fenêtres du Palais Royal: « J'y vois distinctement, dit-il, une femme blanche, un homme noir (1) ; ce sont les conseillers du prince, le vice et la vertu, Mme de Genlis et Choderlos de Laclos. »

M. Champion, en citant cette phrase, ne craint pas d'affirmer que Michelet a dit une bêtise pour le plaisir d'une banale opposition.

C'est être un peu tranchant, car la citation est écourtée ; le grand historien ne s'en tient pas à son antithèse ; il précise son ironie : « Dans cette mai-« son où tout est faux, la vertu est représentée par

(1) Michelet sans doute avait lu la phrase des mémoires de Tilly (1828). « Un grand Monsieur, maigre, jaune, en habit *noir* ». De là, l'homme noir.

« Mme de Genlis, — sécheresse et sensiblerie —
« un torrent de larmes et d'encre, — le charlata-
« nisme d'une éducation modèle, la constante exhi-
« bition de la jeune Paméla. »

Dès 1789, Laclos avait collaboré à la galerie des Etats-Généraux (c'est là qu'il publia entre autres un portrait curieux et piquant du chevalier de Boufflers, qu'il appelait Fulber).

Son nom fut mêlé aux événements des 5 et 6 octobre, mais on ne connaît pas exactement la part qu'il a pu prendre à ces événements. Comme son maître le duc d'Orléans, il s'était affilié aux Jacobins. « L'homme noir, qui est au bureau, qui sourit d'un air si sombre, c'est l'agent même du prince, » dit Michelet, qui plus loin l'accuse nettement de distribuer aux émeutiers l'argent du duc d'Orléans.

Les Jacobins décident qu'un journal sera créé pour publier par extraits la correspondance de la Société avec les départements. C'est Laclos qui est chargé de le rédiger sous le nom de « Journal des amis de la Constitution ».

Un tel journal, dit Michelet, était une véritable « *dictature* de *délation* ». Il attaquait violemment le *Cercle Social* de Fauchet et Bonneville « et ces attaques, ajoute l'historien, étaient un indigne manège par lequel le parti orléaniste cherchait la popularité dans des fureurs hypocrites ».

Mais l'œuvre capitale de Laclos, qui fut en même temps son testament politique, c'est la pétition du Champs-de-Mars.

Après la fuite à Varennes, l'Assemblée n'avait rien statué sur Louis XVI; elle avait voté des mesures préventives contre une désertion possible du roi, — folle assemblée de tant d'hommes sages,

qui délivrée d'un roi le remettait sur le trône pour ne pas renoncer à sa constitution ! Mais ici il convient de citer Michelet textuellement, moins à cause de l'exactitude que de la beauté du tableau.

« L'homme du duc d'Orléans, Laclos, qui présidait ce jour-là aux Jacobins, demanda qu'on fît « à Paris et par toute la France une pétition pour « la déchéance. Il y aura, dit-il, j'en réponds, dix « millions de signatures ; nous ferons signer les « enfants, les femmes. Il savait bien qu'en général « les femmes voulaient un roi, et qu'elles ne signeraient contre Louis XVI qu'au profit d'un autre « roi. Un grand flot de foule envahit la salle. « Mme Roland dit que c'étaient les aboyeurs ordinaires du Palais Royal avec une bande de filles, probablement une machine montée par les Orléanistes, pour mieux appuyer Laclos. Cette foule se « mit sans façon dans les rangs des Jacobins pour « délibérer avec eux. Laclos monte à la tribune. « Vous le voyez, dit-il, c'est le peuple, voilà le « peuple, la pétition est nécessaire. » — Et plus loin : « Après le départ de Danton, restent face à face « Laclos et Brissot, c'est-à-dire l'Orléanisme et la « République. Laclos ayant, dit-il, mal à la tête, « laisse la plume à Brissot qui la prend sans hésiter. « Il met en saillie les deux points de la situation : 1° le « timide silence de l'assemblée; 2° son abdication « de fait, enfin la nécessité de *pourvoir au remplacement*. Arrivé là, Laclos sortant de son demi-sommeil arrête un moment la plume rapide : « La « Société signera-t-elle, si l'on ajoute un petit mot « qui ne gâte rien à la chose, remplacement par « *tous les moyens constitutionnels?* » Ces moyens « qu'étaient-ils sinon la régence, le dauphin sous un « régent? Ainsi Laclos trouvait moyen d'introduire

« implicitement son maître dans la pétition. Soit « légèreté, soit faiblesse, Brissot écrivit ce que « Laclos demandait. »

Mais la supercherie de Laclos est arrêtée au passage par Bonneville de la « Bouche de fer » ; on signe à d'innombrables noms par cinquante feuilles; l'Assemblée, qui se sent menacée, suspend par un décret le Pouvoir exécutif *jusqu'à l'acceptation de la constitution*. C'était couper court à tout pétitionnement, rétablir Louis XVI. Les événements se précipitent; Bailly proclame la « loi martiale ». C'est l'autorisation du massacre du Champ-de-Mars, c'est la fin de la vie politique de Laclos.

IV

Il ne s'abandonnait pas. Il avait donné sa démission d'officier en 1791, avant la pétition; il la reprend en 1792; il est nommé chef de brigade, adjoint à Luckner, le général en chef contre l'Allemagne. Il rentre à Paris en 1793. Arrêté avec Egalité, il est incarcéré à La Force. C'est de là qu'il écrit aux comités du gouvernement pour leur soumettre des plans de réforme et des projets d'expériences sur une nouvelle espèce de projectiles. Relâché, il fait ses essais à Meudon et à La Fère, avec quelques succès, paraît-il. Peu après, il est nommé gouverneur des établissements du Cap! Pourquoi n'y va-t-il pas? On ne sait. Mais voici que ce gouverneur, ce maréchal de camp, tout à coup voit entrer chez lui la force armée. Seconde arrestation, septembre 1793 ; il est emprisonné à Picpus.

Le désordre du temps, de toutes ces administrations qui se croisent et qui, chacune dans sa sphère, agissent, rédigent, enquêtent avec minutie, éclate à la lecture des procès-verbaux transcrits conscien-

cieusement par des illettrés, qui disposent de la liberté, de la vie des premiers hommes de la nation. Là nous apprenons, et de Laclos lui-même et de ses geôliers, divers détails de famille et de fortune : qu'il est marié, qu'il a deux enfants, l'un de 9 ou 10 ans, l'autre de 5 à 6; qu'avant la Révolution son revenu se composait de 1800 l. de rentes de la succession de son père, plus de 4 à 6000 l. du chef de sa femme, plus ses appointements d'officier.

En 1789, en plus 6000 fr. d'appointements du duc d'Orléans réduits en 1790 à 4000, puis à 3000, et supprimés le 1er octobre 1792. Au 1er juin 1791, il a obtenu une pension de retraite de 1200 à 1400 livres de rentes, son revenu actuel est de 1000 à 1200 l., ayant vendu le reste dans le dessein d'acquérir un fonds d'industrie qui le mette à même de faire vivre sa famille.

Est-ce un faiseur ? Nullement. Comme presque tous les hommes de ce temps, il tient les métiers pour égaux, il ne se fie pas uniquement au budget.

La captivité dure près de neuf à dix mois ; il sort de prison, comme tant d'autres, au lendemain de Thermidor. Thermidor ne fut pas, du moins au début, une réaction ; ce fut une reprise du pouvoir et des places par tout ce qui n'était pas Robespierriste. A ce moment il n'y a plus rien contre Laclos. Il est du monde révolutionnaire, du personnel des cinq grandes années. Pour vivre, vraisemblablement, il dut continuer l'ouvrage du juré Vilate : « Les causes secrètes de la Révolution du 9 Thermidor. » — On ne sait guère de lui d'autre écrit contre-révolutionnaire.

Quelque temps après, il est nommé par le Directoire secrétaire général de l'administration des hypothèques. Ce n'était pas là un emploi pour ses

facultés, et la même année il est envoyé comme général de brigade à l'armée du Rhin. C'est la sévère armée de Moreau (en parfait contraste avec les bandits de l'armée d'Italie), qui a fait les compagnes de l'an IV racontées par l'Archiduc Charles.

Sous le Consulat, sans date exacte, il est inspeceur général de l'armée du sud de l'Italie, non plus l'armée de Macdonald, dispersée en 1799 par les Russes à la Trébie, mais une autre qui opère concurremment avec l'armée consulaire de Marengo. Le 5 novembre 1803 il meurt à Tarente. Sentant venir sa fin, il écrit au Premier Consul une lettre touchante, où il recommande sa femme et ses enfants.

Le portrait de Laclos est à Versailles (1) (salles de la Révolution) en costume de général. L' « homme noir » est rouge d'habit et de figure. Dans son uniforme, il n'a pas l'air militaire, très rare alors. Son port de tête déjeté, renversé, méditatif, n'est pas d'un personnage officiel, c'est celui d'un lutteur, d'un homme de volonté. Sous le flegme du visage, une ardeur concentrée. Les traits inharmoniques, point d'aménité, mais rien non plus de l'air rogue ou de la morgue des gens en place. Aucune élégance, une personnalité irrécusable. Les yeux translucides dardant une flamme étrange, la même qu'on rencontre aux portraits de Schopenhauer.

Les deux intelligences pénétrantes : le grand philosophe de l'humanité en général, et l'observateur aigu d'une société spéciale et compliquée ont le même regard attentif.

The proper study of mankind is man. (Pope.)

Janvier 1904.

JACQUES DE BOISJOSLIN
ET GEORGE MOSSÉ.

(1) Il existe à Versailles un autre portrait de Laclos, par Ducreux. Celui dont nous parlons est de Boilly.

PROPOS DE FEMME

—

Je suis aimée et j'en suis sûre
(... est-on jamais sûr de s'aimer?...)
J'en suis sûre et pour l'affirmer
je vais vous conter l'aventure.

Le début en fut simple, inattendu, charmant.
Nous nous sommes connus, je ne sais plus comment
par un hasard étrange et bête (ô destinée!)
par un hasard un peu prémédité.

... Il faisait une claire et chaude matinée
d'été.
O l'inoubliable journée!
Et pourtant
nous ne nous sommes dit que des choses banales
pendant
cette journée inoubliable et la première...
Mais il avait une manière
de me sourire en m'abordant,
une façon en bavardant
de certain geste, originales
et je crois, sans le faire exprès,
que j'avais l'air assez gentille...

Il me dit : « Chère petite fille,
« je vous attendais.
« Je vous sais gré d'être venue

« malgré que vous ne fussiez prévenue
« et d'avoir ainsi consenti
« sans surprise
« et sans démenti
« au hasard qui nous favorise. »
Rajustant une agrafe et d'un ton détaché
je répliquai (depuis, il me l'a reproché...) :
« Voulez-vous bien m'aider à retrouver la ganse ? »
— Il s'en fallut de peu que cette impertinence
n'ait tout compromis ! —
Dès lors, malgré cela, il nous prit fantaisie
de nous considérer comme de vieux amis.
A ne paraître pas surpris
nous affections une vilaine hypocrisie,
lorsque nous parvenions à nous rejoindre enfin,
à force de chercher, sur le même chemin.
En s'éloignant, il demandait : « Vous reverrai-je ? »
Je répondais : « Demain. »

— Joli petit manège ! —
Et c'était chaque jour ainsi ou chaque soir
la même joie à se quitter, le même espoir
pour le plaisir de se revoir...
Puis survint l'époque éphémère
des vains propos et du mystère...

C'était l'heure où le sable au jardin solitaire
est rougi du soleil couchant...
Le cœur vide, l'esprit méchant,
nous demeurions ensemble au bord d'un parterre
émaillé d'acacias,
de géraniums incendiaires
et de roses hortensias,

à nous intéresser aux traces de nos pas,
à remuer de petits tas de pierres,
ou bien à feuilleter des livres très pervers
dont je ne lisais pas jusqu'au dixième vers...

... à l'heure où le soleil trop valétudinaire
fait pâlir les hortensias...

Je ne regrette rien des choses attendues
ni des heures perdues
par ces après-midi ternes et assidues :
instants de mutisme agaçant
comme le cliquetis grinçant
d'un coquillage qu'on écrase
ou le cri d'un jet d'eau tumultueux qui jase...

Je ne regrette rien,
car ce n'était vraiment que les préliminaires
d'un plus sérieux entretien,
tout le prélude des chimères
dont le rêve s'est embelli...
Au sein de ce décor par la brume ennobli
de cette fiévreuse amertume
que suggère l'attrait de tout charme aboli,
nous nous étions attardés plus que de coutume
un soir de Messidor...

Près de partir, il se leva... j'eus le vertige :
« Il ne fait pas tout à fait nuit ; restez encor...
« lui dis-je,
« pourquoi nous séparer déjà ?... »

— C'était délivrer des entraves
ce badinage qu'il engagea :

« Au plus profond de nous les choses les plus graves
« ont lieu dans le secret, sans qu'on sache pourquoi:
« la minute qui les amène
« ne suscite aucun émoi.
« Votre absence m'aurait causé beaucoup de peine
« ce soir... je suis très heureux en moi. »

... Puis ce fut une confidence
et ce fut un court silence
après quoi je murmurai : oui...
et ce fut une longue étreinte
où son aveu marqua l'empreinte
sur ma lèvre épanoui...
... et ce fut que je devins blême...

— « Comme il fait noir, repris-je, ici ! »
— « Si l'horizon semble obscurci
« plus brusquement, c'est lorsqu'on voit clair en soi-même.
« Vous voyez clair en vous... très chère, je vous aime.»

(... Notre premier baiser fut assez réussi.)

« L'amour est enfant de Bohême ! »
Le bonheur, hélas, aussi !
Comme un voleur il nous atteint ou nous évite.
.. Ah ! comme le temps passe vite !..

Mais où vont les reflets défunts
des yeux d'amour et les parfums
des gerbes énormes de roses
envahissant les chambres closes ?
Où vont les rires éperdus
dans les minutes de délire ?

car je ne me rappelle plus
que l'extase de son sourire...

Tant de projets anticipés !
Autant de projets dissipés
par le départ du grand navire !...

(... est-ce demain ?... était-ce hier ?..)

Le gigantesque steamer des messageries
appareille pour outre-mer...
O suprêmes coquetteries !
J'ai mis ma robe à petits plis
et cette jupe bleue où sont des asphodèles,
avec un chapeau bleu garni des larges ailes
d'un oiseau de paradis,
un soupçon de poudre de riz
sous ma voilette de dentelles,
comme à l'aube d'amour de nos jours attendris...
Tracas d'embarquement pour le lointain voyage !
Ah ! ce ronflement sourd des sirènes en rage !

(.. Si le steamer allait faire naufrage ?..)
Je dois me raidir pour ne pas crier.
— Il me rassure en larmoyant pour supplier :
« ... Il faut oublier...
« ...mais si nous oublions, que ce soit ensemble !
« la kyrielle des baisers fous.
« Désormais pensons à nous,
« au bonheur qui nous rassemble
« en cet ultime sanglot... »

— Ce fut là son dernier mot. —

... Et vogue en bas ! Et vogue en haut !
voilà le grand paquebot
qui vire...

Voilà le grand bateau parti...
tout mon chagrin anéanti !
Car maintenant vogue ou chavire !
Nous n'avons plus rien à nous dire :
jamais les larmes n'ont menti.

Quelle tendresse explicitement exprimée,
quel mot d'amour ! qu'un pleur, mieux qu'un baiser traduit

... Les larmes ne font pas de bruit...

Je vous l'ai dit : je suis aimée.

LUCIEN BAUZIN.



CÉLINA LANDROT

ROMAN CALÉDONIEN

—

..... J'en veux à Dostoiewski d'avoir mis la pitié russe à la mode. J'entends cette pitié injuste qui ne va qu'aux coquins et aux gourgandines, qui nous attendrit exclusivement sur les détresses du bagne et autres mauvais lieux, comme si le malheur n'était touchant que dans le crime et l'abjection.

(ALPHONSE DAUDET.— *La Petite paroisse.*)

« Ah ! mon gouverneur, si j'avions su qu'on était si bien ici, j'aurions fait le coup dix ans plus tôt ».

(*Mot d'un concessionnaire du bagne à l'amiral de Pritzbuer, gouverneur de la Nouvelle-Calédonie.*)

PREMIÈRE PARTIE

I

Célina Landrot siffla Dogui, un pauvre chien noir et blanc, maigre carcasse grimpée sur des pattes maladroites. La bête tourna vers elle sa grosse tête, pointa les oreilles à son geste d'appel, et se décida à la suivre.

La mère Landrot, dans la cuisine, agitait du bout de sa fourchette, dans la poële léchée de flammes, des oignons qui devenaient roux. Devant la porte, trois enfants, deux frères et une sœur de Célina, presque nus, la figure barbouillée de terre et de jus d'orange, se poussaient et roulaient au milieu d'un tas de paille de maïs qu'ils éparpillaient.

Leur grande sœur Françoise était assise, non

loin de là, sur un escabeau boiteux. Rageusement, elle écossait des haricots. Elle était de mauvaise humeur parce que sa mère venait de lui imposer cette tâche. Elle faisait la moue, fronçait les sourcils et jetait de mauvais regards à Célina, qui enlevait, sans se hâter, la pièce de bois qui retenait la porte de la cour.

— Dépêche-toi d'aller chercher le pain, Lina, cria la mère. La nuit vient, et le père va rentrer.

Célina courut sur la route. Elle foulait le sol poussiéreux de ses pieds nus et agiles. Une fleur de citronnier, qu'elle mâchait, parfumait sa bouche. Elle faisait sonner dans sa main les sous destinés à l'achat d'un gros pain de six livres.

Les pentes du plateau de Thia, derrière elle, au loin, commençaient à s'imprégner d'ombre. Le sommet, où, sur l'horizon lumineux, se détachaient nettement quelques arbustes, devenait de plus en plus noir. La masse de la montagne, qui barrait l'occident, versait sur la plaine une obscurité envahissante et véloce. Des étoiles naissaient; le tremblement de leurs petites flammes pâles, dans le ciel crépusculaire, était comme mal assuré. Sur les bords de la route, des niaoulis (1) tordaient leurs troncs et leurs rameaux blanchâtres.

Célina — Lina, comme tout le monde l'appelait — atteignit le petit pont de bois, intervalle sombre sur la route. En passant, elle entendit des grenouilles qui sautaient de la berge dans l'eau dormante du crique. Elle pensa qu'elle viendrait le lendemain avec ses frères, pour cette pêche qu'elle adorait. Lina qui était gourmande, et qui aimait beaucoup les grenouilles, savait fort bien, après

(1) Espèce d'eucalyptus, très fréquent en Nouvelle-Calédonie.

leur avoir coupé la tête, dépouiller leurs cuisses de leurs belles culottes vertes et jaunes.

Dogui, que le bruit des plongeons intriguait sans doute, demeura un instant à japper sur le bord de l'eau, puis, le clapotement ayant cessé, lampa quelques gorgées hâtives, et rejoignit la jeune fille.

Les premières maisons de Tombouène apparaissaient. Lina croisa des Canaques ivres qui psalmodiaient sur un rythme niais, avec un balancement avachi de tout leur corps. Des « popinées (1), drapées dans de grands pagnes, titubaient aussi, et riaient aux éclats, en montrant leur double rangée de dents blanches.

Célina arriva au Syndicat. C'était à la fois une boulangerie, une épicerie et un débit de boissons, sorte de coopérative pour les condamnés concessionnaires de Tombouène.

Elle y avait vécu plus d'une année, auprès de sa marraine, la mère Gervais, qui, depuis, avait été assassinée.

Elle entra. Elle revit le large comptoir, derrière lequel allait et venait maintenant la mère Bradeuil, courte de jambes, grosse de poitrine, rubiconde de visage. Elle revit le coin où sa marraine s'était écroulée, un couteau dans la gorge. On pouvait remarquer encore les limites de la nappe de sang épandu, car la place, alors soigneusement râclée, contrastait toujours avec l'uniforme saleté du parquet. Elle revit les planches graisseuses, où s'attablaient pêle-mêle les Canaques et les libérés du bagne; elle revit les litres multicolores rangés sur les étagères. Cette atmosphère empuantie d'alcool et de vice lui était familière, et des scènes tour à tour crapuleuses

(1) Femmes canaques.

et atroces étaient gravées dans sa mémoire, aussi naturellement qu'elles s'étaient déroulées dans sa vie. Chacun a la vie qu'il peut, et arrive à s'en contenter. Célina, non seulement s'en contentait, mais comme c'était une fille bien portante, elle se complaisait à la vivre.

— Un pain de trois kilogs, s'il vous plaît, Madame Bradeuil, demanda-t-elle.

Au son de sa voix, quelqu'un, dans le fond de la salle, se leva, et dit :

— C'est toi, Lina, tu vas boire un verre.

François Landrot, chancelant sur ses jambes, les yeux luisants, la face rouge, tapa sur le comptoir de zinc et commanda :

— Un vermouth-grenadine pour la gosse.

Lina répondit sèchement :

— Merci, père, je n'ai pas soif.

— Mais je veux que tu boives. Tu aimes le sirop et je paie un verre. C'est dit.

— Puisque je vous répète que je n'ai pas soif!

Et, levant les épaules, elle prit le pain sous son bras, et passa la porte.

Sur la route, elle se mit à courir. Dogui, qui croyait qu'elle voulait s'amuser, la suivit en jappant et en mordillant sa blouse (1). Elle lui détacha un coup de pied qui lui fit perdre ses illusions de jeune chien fou

La nuit était tout à fait venue. De rares lumières piquetaient çà et là la plaine, et l'on entendait seulement la chanson au rythme monotone que bégayaient les « tayos (2) » ivres, en s'éloignant vers leur tribu.

(1) Peignoir flottant.
(2) Hommes canaques.

Quand elle poussa la barrière, les enfants jouaient encore dehors, et la mère taillait la soupe.

— Te voilà ! Sitôt, dit Françoise, tu rentres vite, ce soir ?

— Il ne s'agit pas de blaguer. Le père a empoigné sa cuite. Je l'ai trouvé au syndicat, il voulait m'offrir une grenadine, il faisait son gentil ! Ça commence toujours comme ça avec lui ; des douceurs d'abord, il cogne ensuite.

La mère avait posé son pain et préparait prestement les écuelles.

— Dépêchons, les petits, allons, ouste ! à la soupe. Il va falloir filer.

— Chouette ! ricana Pierre, papa est saoul, c'est la grande noce !

Les enfants et les femmes avalèrent leur soupe à la hâte. Puis elles disposèrent sur la table une lampe, des allumettes, du pain, et un morceau de porc salé. Si le cœur lui en disait, le père pourrait manger.

Tout le monde fuyait ainsi, car des fureurs secouaient François Landrot, à son retour dans la case, les soirs d'ivresse. Son visage, semé de taches de son, au poil roux et rare, avait alors une expression de haine têtue et concentrée.

Un de ces soirs-là (quatre ans s'étaient écoulés depuis), d'une voix mauvaise, il avait exigé un souper vite préparé. La mère Landrot avait dû se lever, allumer le feu, torcher la poêle, faire fondre la graisse, peler les patates douces. Comme elle ne se hâtait pas assez, à son gré, pris d'une rage froide, sans souffler mot, il avait saisi la poêle, pleine de saindoux qui grésillait, et d'un geste, à la fois luxurieux et féroce, avait brutalement four-

ragé sous sa robe, lui ébouillantant les jambes, et lui faisait au ventre d'atroces brûlures.

Et comme il retournait ensuite sa colère sur son dernier né, et menaçait de jeter l'enfant par la fenêtre, l'instinct avait centuplé les forces de la mère, qui, oubliant son horrible douleur physique, avait arraché la petite Mimi à l'étreinte paternelle. Puis elle était tombée, assommée par la souffrance, pendant que l'ivrogne s'écroulait dans un sommeil semblable à la mort.

Au réveil, il ne s'était souvenu de rien, et son regard, naturellement sournois, s'était dérobé lorsque le médecin, qui venait de faire le premier pansement, l'avait mis au courant de son crime, en le lui reprochant avec véhémence. Pendant deux jours il avait soigné sa femme, sans desserrer les dents, et en évitant ses regards. C'est elle qui, la première, avait dû lui parler, puis elle lui avait pardonné; car la mère Landrot, insouciante, ne savait point garder de rancune, surtout contre son homme qui, lorsqu'il n'était pas saoul, n'était pas plus méchant qu'un autre, et ne rebutait pas à l'ouvrage.

De semblables scènes — où le destin ne se contente pas de menacer, mais frappe, laisse des marques sur la chair, et qui ne s'effaceront jamais — sont gravées pour toujours dans la mémoire, et font, à l'occasion, lever tous les ferments de peur dans l'âme des enfants et des femmes.

Et c'est pourquoi la mère Landrot n'attendait plus son homme, quand il s'était attardé dans les débits de Tombouène. Chaque fois, elle abandonnait la maison, et fuyait avec toute la marmaille. Chaque fois, l'ivrogne se mettait dans une effroyable colère, la cherchait autour de l'habitation, puis chez le voisin Nosta, et enfin rentrait, pour dormir

son pesant sommeil. Le lendemain, un peu de honte dans son regard sournois, et c'était tout. Plus taciturne encore que d'habitude, lui, retournait à la caféerie; elle, comme toujours, sale et débraillée, vaquait sans hâte aux travaux du ménage.

— Vite, Lina, cria la mère Landrot en finissant de poser sur la table le souper sommaire, va au poulailler, et prends la poule noire, tu sais, la grosse, qui veut toujours couver.

Lina y fut. On entendit des battements d'ailes, des gloussements effarés qui n'en finissaient pas. La jeune fille revint, jeta la bête à Françoise qui l'égorgea avec dextérité. Les soubresauts et les cris cessèrent.

On se mit en route. Pierre et Jules, les deux garçons, marchaient en avant, l'un portant le pain, et l'autre, la casserole. La mère Landrot venait ensuite, puis Lina avec sa petite sœur, et Françoise enfin qui tenait par les pattes la volaille morte, dont le cou sanglant dégouttait encore.

Ils traversèrent la caféerie ou l'habitude seule les guidait, car les « bois noirs » et les « piquants » interceptaient la lueur des étoiles. La lune n'était pas encore levée. Ils dégringolèrent le sentier étroit qui menait à la rivière. Des bananiers le bordaient, dont les palmes étaient humides sous leurs doigts frôleurs. Sans hésiter, ils franchirent le gué de la Tombouène. Dans les rides de l'eau, agitée à leur passage, trembla le reflet des astres.

C'était une belle nuit. Pas une buée dans l'atmosphère. Le frémissement sourd qui montait du sol, emplissait l'espace. On aurait dit que cette vague rumeur tissait une toile immense, que trouaient par intervalles des bruits inattendus et

précis : une pierre qui roule le long des berges, un poisson qui saute, une roussette (1) qui passe avec de lents flottements d'ailes.

La concession de Nosta était sur le bord de la Tombouène. Ils furent vite près du « paddock «(2); ils entendirent ruminer les bœufs accroupis. Théodore, le frère aîné de Lina, qui vivait chez Nosta, et l'aidait dans ses travaux, achevait de fixer les barres de bois qui fermaient la barrière, lorsque le bruit de leurs pas résonna sur la sente. Les chiens aboyèrent, puis se turent brusquement. Théodore reconnut les siens.

— Bon ! pensa-t-il, le père est saoul... Ce n'est point samedi, pourtant !

Il leur dit :

— Alors, comme ça, on couche dans la brousse, ce soir?

La mère eut un geste résigné, puis elle expliqua paisiblement :

— Tu viendras nous rejoindre à l'endroit habituel, tu mangeras avec nous. Prends un litre chez Labarthe, et ne nous fais pas trop attendre...

La lune va se lever bientôt, ajouta-t-elle, ce sera mieux pour nous.

— Fais vite, Théo, cria Lina, nous plumerons le poulet pendant ce temps, et tu casseras les branches pour faire le feu, quand tu arriveras !

— Oui, oui... Je vais prévenir Nosta. Il est certain d'avoir la visite du père. Ça va le mettre de bonne humeur !...

Les femmes se faufilèrent dans un sentier et gagnèrent la berge. La petite Mimi se faisait traîner

(1) Grande chauve-souris spéciale aux îles du Pacifique.

(2) Terme anglais acclimaté en Calédonie : parc pour gros bétail.

par Lina; elle fermait à demi les yeux et trébuchait aux mottes de terre sèches.

— Ne sois pas gourde à ce point, Mimi, ou papa va nous rattraper, sais-tu?

Mais Théodore, qui avait été diligent, les rejoignit; il donna le vin à porter à Lina, et prit sa petite sœur sur ses épaules.

Ils atteignirent l'endroit où ils avaient accoutumé de venir. C'était sous un banian, près de la rivière. L'eau coulait, claire, sur un fond de sable et de cailloux; sous l'arbre, l'herbe était épaisse, et fraîche pendant les chaleurs.

Non loin de là, une case abandonnée, que des Canaques engagés dans une plantation voisine avaient jadis construite, leur offrait un abri, les jours pluvieux. Quand la nuit était belle, ils préféraient dormir sous le banian. Dans l'île bienheureuse, en effet, aucun croc, aucun venin n'étaient à craindre; mais dans les cases, en revanche, les puces pullulaient.

Ils n'eurent plus que la pensée de faire cuire leur repas. L'assiettée de soupe était loin, et leurs estomacs de jeunes animaux bien portants criaient famine.

Pierre déboucha la bouteille que Lina avait déposée sur l'herbe, et, sournoisement, il but à même le goulot une bonne gorgée. Jules le dénonça aussitôt au frère aîné qui lui tira les oreilles.

— Hé bien! quoi! j'avais soif, fit-il, grognon.

— Tu peux bien attendre les autres, je pense.

— Tu m'embêtes, ricana le gamin. Zut! Et puis ne me touche pas, surtout!

Théodore leva les épaules et s'éloigna, tandis que Pierre, vautré dans l'herbe, les doigts dans la bouche, se mit à siffler.

Ce garçon de dix ans était mauvais et têtu, prompt aux insolences et aux coups de poings. Le père qui avait un faible pour lui, car il lui ressemblait physiquement, disait que c'était une forte tête.

Le feu allumé, la casserole bien calée entre deux pierres, la mère Landrot fit rissoler la volaille.

Chacun eut sa part de « fricot ». Le litre passa de main en main et de bouche en bouche. Mimi grignota sa cuisse de poulet, en dodelinant de la tête, et elle s'endormit, le bâton graisseux bien serré dans sa petite main. Le grand frère lui fit une couche de feuilles, et la couvrit avec un vieux sac qu'ils avaient apporté, afin que la petite n'eût point froid.

Tous aimaient et gâtaient cette dernière venue, mais les préférences de l'enfant allaient à Françoise, l'aînée des filles, blonde et taciturne comme le père, et dont les yeux gris regardaient les gens en dessous.

Quand ils furent bien rassasiés, ils s'installèrent commodément pour la nuit. Ils ne tardèrent pas à s'assoupir.

Seule, Lina, étendue snr le dos, les yeux grands ouverts, regardait les étoiles qui brillaient si haut au-dessus d'elle, la Croix du Sud, que Mme Harel, son ancienne maîtresse, lui avait appris à connaître et que l'on ne voit pas, paraît-il, dans le ciel de France. Un cocotier, sur la berge opposée, au-dessus de son fût droit et noir sur le ciel, épanouissait ses palmes qui luisaient sous la lumière de la lune, et que des bouffées de brise faisaient lentement balancer.

— Le gérant de M. Lecoff m'a chargé d'un bonjour pour toi, lui avait dit Théodore avant de s'endormir.

Lina revit le garçon, svelte et souple sur son cheval, quand il poursuivait les bœufs dans la plaine. Elle songea qu'il l'avait remarquée, et elle sentit au fond d'elle même un mouvement de vanité satisfaite, car c'était un homme libre.

Puis sa main ayant rencontré à son cou l'étroit ruban de velours, cadeau du libéré Bastiani, elle frissonna de tout son corps, et ferma les yeux, pour mieux savourer le souvenir du baiser qu'il avait mis sur sa bouche, l'autre soir, quand elle l'avait accompagné jusqu'à la barrière.

II

Victorine Landrot, la mère de Célina, était née dans un village de l'Aunis, de parents très pauvres, qui étaient domestiques chez des cultivateurs. A sept ans, elle gardait les vaches, et trottinait gaiement par les prés, une gaule à la main. Après sa première communion, elle fut placée comme servante chez une vieille dame de La Rochelle, maniaque personne s'il en fut, qui, tous les matins, exigeait un nettoyage compliqué de sa maison. Il fallait que Victorine passât une aiguille à tricoter dans chaque fente du vieux parquet, pour en enlever la poussière.

Elle resta chez cette dame pendant quatre années, puis elle entra au service d'un ménage sans enfants. C'étaient de petits boutiquiers retirés des affaires. Chez eux, elle fut bien nourrie.

Victorine était gourmande, et soignait la cuisine. Elle aimait l'odeur des sauces, et se plaisait, chaque semaine à voir revenir le dimanche, car, ce jour-là, sa maîtresse lui donnait une petite part de dessert.

C'était aussi sa sortie hebdomadaire, entre la

vaisselle du matin à laver et le rôti du soir à aller chercher au four du boulanger. Elle musait, avec sa belle robe couleur d'azur, et sa coiffe blanche à larges coques, sur la promenade de « La Jetée », ou « au Mail » avec quelques campagnardes de ses amies. Elle commençait à se sentir regardée par les soldats de la garnison, dont quelques-uns lui frôlaient le coude en passant. Elle avait dix-sept ans. A la ville, elle restait la fraîche petite paysanne d'Esnandes, sans intelligence comme sans méchanceté. Elle honorait par habitude servile, et détestait d'instinct ses maîtres, qui, d'ailleurs, ne s'intéressaient à elle que comme un rouage indispensable de leur vie domestique, un peu plus qu'au tournebroche, un peu moins qu'à leur chatte familière.

Depuis quelque temps cependant, Monsieur lui tapotait les joues dans les corridors, en passant, et, en outre de ces façons inusitées qui la surprirent fort, elle s'aperçut qu'à maintes reprises il lui marquait une indulgence à laquelle il ne l'avait point accoutumée.

Elle s'étonna, et ce fut tout. Sa candeur n'avait d'égale que sa stupidité. Elle n'eût jamais supposé que les frôlements de coude des soldats à la promenade, et les tapotements de joue de Monsieur à la maison, pussent avoir pour cause le même sentiment à son égard. Entre les deux choses, il y avait, rendu plus profond par sa simplicité d'âme, l'abîme de sa servitude qui l'empêchait de les comparer. Aussi la scène qui termina cette pauvre comédie fut-elle aussi atroce qu'elle était banale. Poussée à l'improviste sur un lit et possédée par son maître, elle fut en vérité comme une pitoyable brebis sans défense, dont le pasteur achève la destinée, en l'amenant à l'abattoir.

Six mois après, Madame, avertie charitablement par une voisine — car, à vivre tous les jours auprès de la petite, elle n'avait point remarqué ses traits tirés, ni son ventre qui pointait sous ses jupes — Madame, dont l'honnête maison n'était pas un asile pour les « dévergondées » et les « filles de rien », la mettait à la porte, et Monsieur n'essayait point d'intervenir pour sa défense.

Jetée à la rue, Victorine tenta vainement de se replacer. A la vue de ses flancs alourdis, le mépris durcissait les visages. Elle ne songea point à revenir chez ses parents. Son père, dont elle se rappelait la violence, l'eût infailliblement chassée.

Enfin, comme c'était l'époque de la moisson, elle trouva l'abri et la nourriture dans une ferme, où elle eut à travailler rudement, et à subir les rebuffades de tous. Mais, les récoltes rentrées, on n'eut plus besoin d'elle, et on lui dit qu'il fallait chercher ailleurs à gagner sa vie.

Alors, elle traîna de ferme en ferme son ventre douloureux dont elle avait honte, jusqu'au soir, où, dans un fossé, pauvre bête traquée, elle put, après une dernière douleur, prendre et détacher d'elle à jamais la cause innocente de toutes ses souffrances. Inconscientes et cruelles, ses mains se crispèrent autour du frêle petit cou, et, le lendemain, un roulier la trouvait évanouie, auprès de son enfant mort.

En prison, avant son jugement, Victorine fut presque heureuse. Elle put enfin dormir tout son saoul, sans être inquiétée. Le gardien et sa femme l'aimaient à cause de sa douceur, et elle ne put s'empêcher de pleurer en les quittant.

Elle passa aux assises. Condamnée à vingt ans

de travaux forcés, elle fut transférée à la maison centrale de Clermont.

Là, ce fut l'emprise insensible d'un engrenage irrésistible et lent. Cet être simple, tout instinctif, jusque-là sans vertus ni sans vices, coupable seulement d'avoir voulu échapper à la trop grande douleur de la vie par un acte mauvais, fut passé au laminoir de la prison, où les caractères sont broyés, et mis au moule de la bassesse et de la perversité.

Dans la promiscuité des criminelles, des voleuses, des prostituées meurtrières ou recéleuses, Victorine devint la Martineau, n° matricule 1909. Paresseuse et rusée pour éviter le travail, hypocrite avec les religieuses surveillantes et les gardiens, elle s'initia, dans les limites de son intelligence, à l'argot de la basse pègre, et aux vices qu'elle ignorait.

Elle fut une des préférées des religieuses, car elle était docile et bête, avec juste assez de malice pour singer la dévotion.

Elle avait fait six ans de sa peine, lorsqu'un jour on apposa un peu partout dans la prison des affiches blanches, devant lesquelles les femmes firent cohue. L'Administration pénitentiaire, désireuse de peupler de ménages de condamnés les centres de concessionnaires qu'elle avait créés en Nouvelle-Calédonie et à la Guyane, y faisait appel aux volontaires du mariage.

Victorine eut alors le souvenir d'un monsieur, qui venait quelquefois chez sa première patronne, la vieille maniaque; c'était un ancien sergent d'infanterie de marine, qui avait fait un séjour en Nouvelle-Calédonie, et qui parlait toujours de ce pays, où il n'y a pas d'hiver, et où les orangers

« donnent », comme en France les pommiers.

Elle ne dit rien à personne de ce qu'elle savait, mais fit coucher son nom sur la liste des candidates à l'hymen. Il y eut des visites et des contre-visites de médecins, et, trois mois après, avec vingt autres, on l'embarqua.

La traversée, où Victorine fut abrutie de mal de mer, fut dure. Le garde-chiourme, chargé de surveiller les femmes à bord, les parqua férocement. Elle en vint à regretter d'être partie.

Une fois débarquée à Bourail, elle eut un peu de répit. La « Pénitentiaire » eut des égards pour les épouses qu'elle avait élues.

Le jour de la présentation ne tarda pas à venir. Les hommes, qui avaient été amenés en bateau, pour l'occasion, de l'Ile Nou à Bourail, furent fractionnés en petits groupes, et confrontés avec leurs futures victimes, amenées en nombre égal. Le sort désigna dans la même fournée le condamné François Landrot n° matricule 5432 et Victorine Martineau n° matricule 1909. Ils se choisirent, et quelques jours plus tard, sous la surveillance de sœurs de Saint-Joseph de Cluny qui faisaient là une singulière besogne, dans un pavillon préparé pour la circonstance, ils furent autorisés à faire « parloir ».

Les entrevues furent décisives. Landrot trouva décidément Victorine à son goût. Quant à elle, elle eût épousé un cul-de-jatte, plutôt que de rester un jour de plus à Bourail.

« Les mariages sont écrits dans le ciel », a dit quelque mystique ; celui-là, pour avoir été préparé par un garde-chiourme sur un état administratif, ne s'en fit pas moins.

François Landrot, lui, était fils de pauvres paysans lorrains. Jusqu'à dix-huit ans, il fut contraint de travailler à la maison paternelle, bicoque perdue à l'orée d'un bois. L'été, François menait la dure vie d'un garçon de ferme; l'hiver, la plupart du temps, il braconnait dans la forêt, ou « bribait » (1) dans les ruisseaux.

Ce fut un enfant violent et borné. Les rares fois qu'il alla à l'école, il insulta l'instituteur, qui renonça à lui apprendre même ses lettres, et lui prédit, en quoi il ne se trompait qu'à demi, qu'il périrait sur l'échafaud. Mais, en revanche, aux champs, quand il était disposé, et qu'on le laissait faire à sa guise, une fois à l'ouvrage, il en abattait plus que son père. Si on le contrariait, si peu que ce fût, il devenait insolent et plantait tout là.

Puis il se mit à boire; l'alcool exaspéra ses instincts mauvais. Ce méchant rouquin, s'encanaillant dans sa passion pour l'eau-de-vie de prunes, pour la maraude et la dispute, s'affirma, à mesure qu'il avançait en âge, plus batailleur et plus malfaisant. Il fut celui que recherchent les rôdeurs coutumiers des mauvais coups, et celui que l'opinion publique désigne infailliblement lorsque le mauvais coup est fait.

A ce jeu, il ne pouvait que perdre. Il connut l'amende, puis tâta de la prison. Il sortit, haineux, puis recommença. De braconnier inoffensif, il devint le gredin qui réserve une cartouche à chevrotines pour le garde qui le pourchasse. De donneur de coups de poing, il passa joueur de couteau.

Enfin, ce qui devait arriver arriva. Dans une rixe, où il fut l'agresseur, il tua son homme, et

(1) Terme lorrain : bribeur : braconnier d'eau.

acharné, le larda de coups de « surin ». A ce terme d'argot, qu'il affectionnait, on reconnaîtra que l'heure du bagne avait sonné pour Landrot. Souvent avant nos actes, en effet, nos mots familiers, qui sont les reflets sonores de nos sentiments profonds, nous prédestinent.

Il fut condamné à vingt ans de travaux forcés.

Il était depuis cinq ans à l'île Nou, lorsque la prévoyante Administration songea à en faire un époux et un père de famille.

Le mariage civil et religieux consommé, Landrot et sa femme s'installèrent dans la concession de Tombouène. Une case aux murs de torchis, et couverte de paille, bâtie par les soins de la « Pénitentiaire », les y attendait. Cette infatigable bienfaitrice devait aussi leur fournir des vivres en nature, pendant les trente premiers mois.

La nouveauté de leur condition, la crainte de rentrer au pénitencier au moindre manquement leur donnèrent une ardeur à l'ouvrage qu'ils ne connaissaient plus depuis longtemps.

Landrot abattit de la besogne, comme aux meilleurs jours de sa jeunesse. La première année, il défricha la moitié de sa concession, sema du maïs, du manioc, des patates douces, planta du café, des bananiers et quelques cocotiers ; il remplaça par de la tôle ondulée la paille du toit qui, fait à la hâte, laissait filtrer la pluie : bâtit des dépendances ; cuisine, hangar, poulailler ; éleva des porcs, des chèvres et des volailles.

Mais, avec l'accoutumance à la liberté, et l'aise apportée par les récoltes, son enthousiasme pour le travail tomba. La première fois qu'il toucha le prix de son maïs, il ne rentra pas au logis de deux jours.

Et ce fut la fin : il épousa définitivement sa vieille maîtresse l'ivrognerie.

Victorine Landrot, qui avait un enfant presque régulièrement chaque année, fut la femelle que le mâle asservit, sans jamais une caresse ni une douce parole. Elle fut assez bonne mère, et resta fidèle à son homme, pendant les trois premières années de leur vie commune. Théodore et Françoise naquirent pendant cette période.

Mais, quand Landrot se fut remis à boire, qu'il la délaissa, et même la battit, elle se laissa « consoler » par le voisin Nosta, un Corse travailleur et âpre au gain qui, petit à petit, avait pu se constituer un troupeau, et fournissait de lait les familles de Tombouène. Il la désirait depuis longtemps, et, dès qu'il l'eut, devint exigeant et jaloux.

Et ainsi, la vie coula.

Le père Landrot (comme on l'appelait maintenant à Tombouène) but, et, dans ses intervalles lucides, peina sur la plantation qu'il aimait encore avec le cœur de paysan que lui avaient fait ses pères depuis des siècles. Quant à la mère Landrot, elle eut désormais deux maris, et accepta avec docilité sa double servitude de femelle. Elle ne conservait au fond d'elle-même que des embryons de sentiments, trop vagues pour qu'elle se les formulât, même en pensée, et qui se confondaient en une sorte d'abrutissement, semblable à celui d'un animal, qui se résigne aux mauvais traitements, parce que c'est sa vie, et que, telle quelle, la vie est encore une chose désirable.

III

Lina vint au monde avec les yeux noirs et le teint brun de Nosta. Elle fut la préférée de sa mère, et

Landrot lui-même trouva des sourires pour ses gentillesses précoces.

Quand elle eut dix ans, ses parents cédèrent aux instances de la femme Gervais, sa marraine, qui voulait prendre l'enfant à sa charge. Ils trouvaient dans cet arrangement leur intérêt et celui de la petite, qui serait bien soignée, mieux nourrie que chez eux, et ne leur coûterait rien. La femme Gervais, elle, pensait que Lina lui serait utile dans sa boutique.

Son mari, Urbain Gervais, condamné à vie pour parricide, avait, par sa bonne conduite pendant vingt années de bagne, obtenu une concession, et, depuis peu, avait été élu gérant du Syndicat de Tombouène.

A vrai dire, le mari et la femme se saoulaient un peu trop souvent. Quelquefois, Lina était réveillée au milieu de la nuit par le bruit d'une bataille. Elle se tournait tranquillement de l'autre côté, sachant que son parrain et sa marraine étaient en train de se « flanquer une peignée » et qu'il serait dangereux pour elle d'intervenir mal à propos.

Elle ne les craignait point. L'homme ne la brutalisait jamais, et quand la femme Gervais lui allongeait une gifle ou criait après elle, il suffisait à Lina de dire que, puisqu'on l'ennuyait et qu'on la battait, elle préférait retourner chez sa mère, pour que sa marraine fût aussitôt calmée.

D'ailleurs, les Gervais s'étaient attachés à elle. Ils la trouvaient espiègle et avenante, avec ses yeux noirs flambant dans sa figure, et sa langue si bien pendue !

Elle leur était devenue indispensable. Elle allait et venait, du comptoir aux rayons de bois, comme une petite femme, et les calculs se faisaient naturel-

lement dans sa tête. Elle ne se trompait jamais d'un sou en rendant la monnaie pas plus celle d'un billet de banque que celle d'un « dollar ». Ses doigts agiles préparaient les rouleaux de sous, et savaient, sans trop de casse, disposer les verres sur le zinc.

Elle se mouvait à l'aise au milieu de la fumée des pipes, des odeurs d'alcool et de mangeaille. Les habitués aimaient cette petite fille si avisée, si diligente, qui pour atteindre les bouteilles sur l'étagère, devait se hausser sur la pointe des pieds.

Ces fameuses bouteilles ravissaient Lina, qui ne se lassait point de contempler leurs belles couleurs, le vert de l'absinthe et du pippermint, l'or du vermouth, et surtout le rose ardent du sirop de grenadine!

Sa marraine l'envoyait assez régulièrement à l'école.

L'école de Tombouène était une vaste bâtisse carrée qui menaçait ruines et qui, autrefois, avait servi de résidence à un commandant de pénitencier, alors que le centre était plus important.

L'institutrice, jeune femme d'un garde-chiourme, fut particulièrement indulgente à la paresse de Lina, dont la frimousse éveillée lui plaisait. La petite fille fut une élève peu appliquée. A quatorze ans, elle avait des notions vagues sur Jeanne d'Arc et Napoléon, et savait tout au plus lire et écrire.

Cependant, grâce à ce savoir, elle jouissait parmi les siens d'une grande considération et le père Landrot comptait sur elle pour donner, deux fois l'an, des nouvelles à l'unique parent qui lui restait en France : un frère cadet crevant la faim et chargé de famille.

Ironie! Landrot, maintenant à son aise, se sentait comme le protecteur de ce frère pauvre qui, de

son côté, dans sa Lorraine, parlait de lui avec honte. Il lui écrivait de venir, qu'il trouverait une concession proche, où il vivrait d'une vie plus large, sans la froidure de l'hiver, ni l'inquiétude du pain quotidien. Mais le frère ne répondait point à cette invite. Ses lettres, que Lina lisait à la famille réunie, étaient pleines de vagues formules empruntées à quelque « Secrétaire des familles » et ne contenaient jamais la plus petite allusion à l'offre faite. Cette offre apparaissait d'ailleurs à ce frère comme une plaisanterie, et le récit de la félicité des concessionnaires comme un mensonge.

Ironie plus forte encore! C'était le bagnard qui avait raison! Il jouissait d'un ciel presque éternellement bleu, d'un morceau de plaine fertile qui donnait deux récoltes de maïs par an; ses enfants étaient de petits animaux solides, et il pouvait même, tout comme les hommes riches, s'adonner à ses vices sans trop en pâtir, et sans que le nécessaire manquât chez lui. Quant au moral, c'était, après le cauchemar des années de bagne, une sorte d'assoupissement bienheureux de brute harassée, au repos près d'une écuelle toujours pleine.

Lina fit sa première communion à douze ans. Le père Arnould, missionnaire mariste, venait de Koué le mardi et le vendredi. Il s'installait dans une des salles d'une maison inhabitée, appartenant à M. Lecoff, riche éleveur qui avait des propriétés sur plusieurs points de l'île. Là, il enseignait le catéchisme aux enfants des concessionnaires. Les garçons et les petites filles écoutaient, distraits par le moindre bruit du dehors. Les « images » que distribuait le père aux plus méritants étaient l'unique cause de la sagesse de Lina. Un habitué

de chez sa marraine lui avait fait cadeau d'un coffret en bois de santal, grossièrement sculpté, et elle y serrait les cartons pieux...

Le jour de sa première communion, Lina fut joyeuse de ses habits blancs, de son voile, de sa couronne de roses, et du cierge, lourd à ses petites mains.

Les Gervais avaient bien fait les choses, et le dîner qui réunit les Landrot et quelques invités autour de la table dressée dans la boutique du Syndicat — dont les volets furent clos pour la circonstance, vers quatre heures de l'après-midi —, ce dîner fut un festin inoubliable où l'on servit des volailles, des lapins et un jeune chevreau farci et cuit au four. Un libéré qui avait exercé autrefois le métier de pâtissier, et à qui Lina servait son absinthe biquotidienne, voulut bien, en l'honneur de la gosse, et pour la grande joie de tous, édifier une tour en nougat, flanquée de petits choux à la crème. Les litres succédèrent aux litres, et la fin du repas fut d'une gaieté un peu tumultueuse.

Lina garda de ce beau jour un bon souvenir, gâté à peine par la souffrance que lui causèrent ses souliers trop étroits.

Ce fut peu de temps après cette cérémonie que la femme Gervais mourut assassinée.

Ce jour-là, Lina était allée à l'école, et en rentrant à la maison, vers quatre heures, elle vit un rassemblement devant la boutique Elle pensa que quelques libérés ivres se disputaient, et, sa curiosité entrant en éveil, elle courut pour savoir plus vite de quoi il s'agissait. Mais elle resta clouée au seuil du magasin, hébétée et sans larmes, les yeux agrandis de terreur devant le corps de sa marraine qui

gisait au pied du comptoir, la gorge ouverte et le corsage souillé de sang.

Elle parvint à comprendre que le garçon boulanger du Syndicat s'était pendu, après avoir tué la « patronne ».

Le chef de centre, puis le brigadier de gendarmerie l'interrogèrent. Ils ne pouvaient rien tirer de Gervais, qui, affalé sur une chaise, sanglotait. Avait-elle remarqué quelque chose d'anormal dans les faits et gestes du boulanger Guion, dans ses rapports avec sa marraine? Les réponses de Lina éclairèrent peu la justice.

Le libéré Guion buvait rarement, et quand, par hasard, il était saoul, il allait tranquillement se coucher et ne cherchait querelle à personne. Il n'était pas causeur et ne disait pas quatre paroles dans sa journée. Il aimait, vers le soir, fumer sa pipe devant la porte, et parfois il jouait aux cartes avec Gervais et sa femme. Il y avait déjà six mois qu'il était au Syndicat et ne parlait pas de s'en aller.

Le matin, Lina était partie à l'école; à midi, elle avait mangé seule avec sa marraine (Gervais n'était pas revenu de sa concession, où il était allé biner les haricots). Des petites camarades l'avaient rappelée à une heure pour retourner en classe, et elle n'avait rien remarqué chez sa marraine, qui se préparait, comme à l'ordinaire, à faire sa sieste.

En elle-même, Lina pensa que Guion devait avoir eu un accès de folie, car elle ne pouvait pas le croire méchant. Elle savait bien qu'autrefois il avait tué un homme, mais son père aussi avait tué un homme, et son parrain, et le voisin Nosta, ceux-là mêmes qui lui étaient si proches, tous avaient tué quelqu'un, mais cela était si loin, si loin derrière eux! Elle ne pensait pas qu'ils pouvaient encore

tuer, et surtout elle n'aurait jamais cru que ce Guion qui, parfois, cuisait tout exprès pour elle un petit pain blanc, ou un gâteau aux bananes, et riait, quand, avec des mines gourmandes, elle mordait prudemment dans la pâte chaude, que ce paisible boulanger eût été capable de faire un « malheur » !

Gervais, une fois veuf, revint sur sa concession, et la gérance du Syndicat passa au ménage Bradeuil.

Lina vécut de nouveau chez ses parents. Deux frères et une sœur lui étaient nés ; elle s'accommoda fort bien de jouer avec eux et de travailler le moins possible. Elle savait gagner les bonnes grâces de tous, grands et petits, avec une repartie, avec des caresses. Chez le voisin Nosta, il y avait toujours pour elle des friandises en réserve. Le Corse l'aimait beaucoup, ainsi que son petit frère Jules, qui, avec Lina, possédait les seuls yeux noirs de la famille.

Lina trouvait très naturel d'être ainsi choyée. Elle ne rencontra d'animosité que chez sa sœur aînée, Françoise, qui la jalousait.

Françoise n'avait pas connu les jeux de l'enfance, car ses parents avaient toujours eu besoin de ses petits bras pour bercer les poupons, et aider aux travaux du ménage et de la plantation. Et parce qu'elle était utile à la maison, les époux Landrot ne l'envoyèrent pas à l'école.

Elle avait grandi sans caresses, à cause de sa sauvagerie qui la faisait se tenir à l'écart, et rester des heures sans parler, les sourcils froncés, et la bouche mauvaise. Elle se faisait craindre de ses petits frères, ayant toujours à leur disposition une parole bourrue ou une gifle prête. Seule, la petite

Mimi trouvait grâce auprès d'elle, peut-être parce qu'elle était venue au moment où Françoise sentait monter en elle les indicibles tendresses de la puberté.

Mais elle détestait Lina, d'abord pour la chance que celle-ci avait eue, en arrivant au monde dix-huit mois après elle, d'éviter les corvées qui incombent à l'aînée, ensuite parce que Lina avait été instruite à l'école, et gâtée par les Gervais, et enfin parce que, depuis son retour à la maison, elle était la préférée de tout le monde.

Lina s'ingénia à pénétrer dans ce cœur qu'elle se sentait fermé, mais elle se buta sur une jalousie que ses avances rendaient plus ombrageuse. Elle dut renoncer. Se sentir toujours épiée par un regard malveillant mit d'abord un peu d'amertume dans sa joyeuse insouciance. Puis, à mesure que le temps coulait, elle y pensa de moins en moins et partagea avec sa sœur les besognes du ménage, jusqu'au jour ou M. et Mme Harel vinrent habiter Tombouène.

IV

M. Harel, administrateur, vint s'installer provisoirement à Tombouène, en attendant que sa maison de Koué, détruite par un incendie, eût été reconstruite.

Le père Arnould, missionnaire, indiqua Françoise et Célina à Mme Harel qui cherchait une bonne pour son jeune enfant. Les Landrot, flattés de voir leur fille « en service » chez un si haut fonctionnaire, n'eurent pas une hésitation. Le choix de Mme Harel tomba sur Lina. Elle eut à peine un regard pour le visage maussade de l'aînée, mais les beaux yeux noirs de la cadette plurent à la jeune femme.

— Quel âge as-tu? lui demanda-t-elle.

— Quatorze ans passés.

— Je suis sûre que tu es une bonne petite fille, et que Ninette se plaira avec toi!

Et ce fut comme Mme Harel l'avait dit : Ninette, une enfant de trois ans, voulut bien se plaire avec la nouvelle bonne.

Le matin, Célina aidait Madame à faire son lit, puis balayait les chambres et passait le plumeau sur les meubles. Avant le déjeuner, elle préparait le bain de Ninette. L'après-midi se passait sous la vérandah où elle amusait la petite fille.

A cinq heures, presque chaque jour, 'Lina mettait son chapeau de paille, allait chez ses parents, puis rentrait pour dresser le couvert et servir le dîner.

Cette existence n'avait rien de pénible, et Françoise sur qui était retombée la part d'ouvrage qui incombait à sa sœur, sentit sa jalousie en redoubler. Elle pleura pendant deux jours entiers après le départ de Lina, tant elle souffrait de la savoir dans une bonne place, et heureuse d'y être. Lina gagnerait de l'argent. Vingt francs par mois, quatre beaux « dollars », qui feraient une fameuse pile au bout de l'année! Et elle, Françoise? Elle qui, du matin au soir, sans rechigner à l'ouvrage, allait de la cuisine à la basse-coür, de la caféerie au champ de maïs, portait sur ses bras la petite sœur, aidait sa mère à laver le linge et travaillait enfin beaucoup plus que l'autre. Qu'auraitelle en récompense. Rien. Etait-ce juste?

Elle se plaignit à sa mère devant Lina, et celleci, qui ne tenait pas à l'argent, lui proposa, pour la calmer, la moitié de ses gages.

Françoise ne dit pas non. Puis les jours passè-

rent, elle parut se résigner à l'heureuse condition de sa sœur. Mais sa jalousie persistait, quoique moins apparente.

M. Harel était un de ces hommes sanguins dont le tempérament vigoureux se plaît aux longs repas et au libertinage, et qui, vers l'âge de trente ans, deviennent obèses, car ils mangent beaucoup et ne travaillent point. Il était à cette période critique de son existence, et comprimait en vain dans ses gilets une pointe de ventre qui s'arrondissait lentement, mais sûrement, en forme de cul de mandoline.

Avant son mariage, il avait, durant cinq années, vécu à Paris; il avait, au « Quartier », bu d'innombrables bocks en compagnie de « courtisanes », comme il disait, et cela avait été son occupation favorite, bien qu'il voulût se donner l'air, par une sorte de respectabilité bourgeoise, d'avoir sérieusement fait son droit, et de s'être adonné aux « joies supérieures de la littérature et de l'art », comme il disait encore. Il excellait dans la chansonnette comique, dont il plaçait fréquemment des bribes dans sa conversation, tout en affectant d'en mépriser le genre, parce qu'il avait, dans la vie parisienne, reconnu que beaucoup de gens en usent aussi, se vantent de sentiments exquis et de lectures rares, et ne se complaisent, en réalité, qu'aux chansons crapuleuses et aux feuilles polissonnes.

Il était d'ailleurs jovial, et savait raconter avec une verve cabotine les anecdotes de sa vie passée. Il était promptement familier avec ses interlocuteurs, quels qu'ils fussent, et peu lui importait les auditeurs de ses plaisanteries, pourvu qu'il en fît.

Le plus patient et le plus admiratif de ces auditeurs était certainement Mme Harel, qui, bien loin de se lasser d'histoires qu'elle savait cependant par cœur, s'en pâmait d'aise, les yeux larmoyants, et son joli cou gonflé par le rire.

Il avait rencontré en elle, en même temps qu'une docile écouteuse, une femme à la chair délectable, au savoureux embonpoint, et il était reconnaissant à sa divinité de posséder des attributs divers, mais également chers à son cœur : une simplicité d'âme et une harmonie de formes qui remplissaient de douceur et ses jours et ses nuits.

Mme Harel, qui était blonde et grasse, avait quelque orgueil de la blancheur de son cou et de ses bras. Elle portait toujours, dans la maison, des peignoirs de mousseline ou de batiste légère, très échancrés, et aux manches courtes. Pour sortir, sans crainte du soleil, qui, d'ailleurs, ne hâlait point son teint, elle mettait des corsages ouverts en pointe, qui laissaient à nu le haut de sa gorge et sa nuque aux frisons épais.

Elle était fière aussi de sa belle chevelure, qu'elle relevait haut sur sa tête, en une torsade aux reflets de cuivre, et dont elle prenait un soin tout particulier. Chaque soir, Lina brossait et parfumait les cheveux de sa maîtresse, et les tressait en une lourde natte, pour sa toilette de nuit.

La chambre de M. et Mme Harel était séparée du réduit où couchait la bonne par une simple cloison, ce qui permettait à la fillette d'entendre tout ce qui se passait chez ses maîtres. Généralement, elle était vite dévêtue, et se glissait entre ses draps, où elle s'endormait bientôt; mais, parfois, si le sommeil tardait, elle se plaisait à écouter le murmure des voix proches, les craquements du lit, les

rires étouffés, les baisers un peu bruyants de Monsieur, et les « chut, chut » de Madame qu'une certaine pudeur, ou plutôt une méfiance féminine, avertissait du danger des oreilles indiscrètes.

Lina, au reste, n'était point ignorante des choses de l'amour. Son séjour chez sa marraine, au Syndicat, l'avait instruite. La nature, en outre, y avait pourvu : la nudité des Canaques explique en Calédonie ce que les petites filles en France ne font que deviner.

Justement à cause de la facilité qu'elle avait eue à apprendre les gestes amoureux, ils n'avaient pas pour elle l'attirance d'un fruit acide et défendu. Elle se trouvait ainsi peut-être plus près de la sagesse, sans qu'elle s'en doutât. A dire vrai, il n'y avait en elle pas plus d'innocence que de perversité.

V

M. et Mme Harel s'occupaient fort peu de leurs serviteurs. C'est dire qu'ils furent de bons maîtres pour Lina, qui vivait à peu près à sa guise, en petit animal domestique et gâté. Ninette l'aimait beaucoup et sa mère n'était point fâchée de cet attachement qui la laissait libre, plus souvent qu'autrefois, de paresser dans sa berceuse, sous la vérandah, environnée du chaud murmure des insectes dans le soleil, pendant que, sur la toile d'abri, se balançait l'ombre bleue des tiges grimpantes.

Mme Harel aimait à ne rien faire, ou presque rien — une broderie prise, puis abandonnée, puis encore reprise. Elle pensait à des choses vagues, menus faits de sa vie de pension, heures de ses fiançailles, non point qu'elle goûtât fervemment la volupté précise et renouvelée du souvenir, mais parce qu'en

elle une sorte d'automatisme mental faisait repasser, en images grises, mais fidèles, les scènes de son existence de jeune fille, écoulée sans joies, ni peines, ni désirs exagérés.

Lina admirait l'indolence de sa maîtresse et l'enviait de pouvoir se laisser aller à cette indolence, sans qu'aucune tâche quelconque la pressât jamais. Encore qu'elle n'eût presque rien à faire, elle non plus, Lina aurait préféré jouer toute la journée avec la petite fille, sans se livrer à aucun travail régulier et minutieux. La répétition journalière du balayage des chambres lui apparaissait comme une manie des messieurs et des dames riches.

Mme Harel s'occupait elle-même de la toilette de sa fille, puis elle confiait ensuite l'enfant à sa jeune bonne, et passait en partie sa matinée dans sa chambre, à se baigner, se peigner et s'habiller. C'était encore un étonnement pour Lina que ces stations prolongées devant la table à toilette encombrée de nécessaires, de flacons et de brosses. Sa coquetterie ne comportait pas de si longues ablutions. Elle aimait à prendre des bains dans la Tombouène, non pour se laver, mais pour sentir la caresse fraîche de l'eau. Une crasse obstinée lui faisait un collier sombre et ourlait ses oreilles, et elle avait pour sa chevelure une indifférence coupable, qui amena une catastrophe.

Un soir, Mme Harel sentit une vive démangeaison derrière l'oreille gauche. Elle y porta la main, et saisit quelque chose entre ses ongles. Prise d'un battement de cœur, elle courut vers la lampe, et, anxieuse, osa regarder.

Elle poussa un cri qui fit accourir son mari et Lina.

Il fallut se rendre à l'évidence, hélas! Monsieur

mit son lorgnon pour mieux s'en assurer, et Madame se laissa tomber, sanglotante, sur une chaise.

C'en était un!

Lina, depuis qu'elle était au monde, avait toujours vécu en bonne intelligence avec ses poux. Elle était habituée à les sentir grouiller dans ses cheveux, aussi ses doigts se portaient-ils rarement à sa tête pour la gratter. Mme Harel n'avait donc jamais remarqué ce geste révélateur. Elle pleura d'abord à chaudes larmes, comme un petit enfant, et Lina, apitoyée devant cette douleur, eut ces consolantes paroles :

— Ah Dieu, Madame, si c'est possible! Faut pas tant vous chagriner pour un pou. Moi, y me gênent guère!

— Comment, petite malheureuse, c'est donc toi, c'est toi! Lucien, Lucien! c'est elle! c'est Lina qui m'a donné ce pou! Quelle horreur! Va-t'en loin de moi! Ne me touche pas! Mais tu es dégoûtante! Et moi, qui ne me méfiais pas, qui te croyais propre!

— Voyons, voyons, mon chou, calme-toi, suppliait Monsieur. Ne te mets pas dans des états pareils. Je vais aller demander au docteur une drogue efficace et je laverai moi-même tes cheveux. Dans deux ou trois jours, tu n'auras plus rien. Cela peut arriver à tout le monde. En France même, dans l'omnibus, au bain, on peut en attraper...

— Jamais! Ce n'est que dans ce sale pays! affirmait Madame, en épongeant ses yeux gonflés. Quand pourrons-nous partir d'ici, mon Dieu!

— Tu n'as plus que quelques mois à patienter, ma chérie. Ils fileront vite, va!

Et Monsieur avait rapporté le remède : une solution de sublimé.

La nuit se passa sans sommeil. Le lendemain à la pointe du jour, sous la vérandah, assise sur une chaise basse, Madame livra sa tête à son mari. Le lorgnon bien assujetti sur le nez, Monsieur fourrageait consciencieusement dans les boucles blondes. Parfois sous son ongle, un imperceptible craquement.

Madame sursautait sur sa chaise.

— Là, là, je m'étais trompé. Ce n'en est pas un. Je t'affirme que tu n'en avais qu'un. Parole d'honneur !...

Ce furent de mauvais jours pour Lina. Madame lui fit une impitoyable guerre. Elle l'obligeait, chaque matin, à inonder sa tête de pétrole, dont l'odeur incommodait la fillette, beaucoup plus que ses poux. A la longue, ils finirent par céder; ils moururent tous, et, dans l'œuf, périt aussi leur innombrable progéniture.

Lina prit davantage soin de sa personne. Tous les jours, elle brossait et peignait ses cheveux, et, soucieuse désormais d'éviter le retour des parasites, elle ne s'attardait plus à caresser ses petits frères, trop bien pourvus sous ce rapport.

VI

Dans la vie de Mme Harel, la venue du courrier d'Europe était le grand événement du mois.

Elle en parlait une semaine à l'avance, et, quand le bienheureux jour était enfin arrivé, elle ne tenait pas en place, allait et venait sous la vérandah et dans les chambres, sans plus se soucier de sa broderie ou de son roman.

Elle s'accoudait à la barrière et regardait vers le chemin de Doueo, pour être la première à voir le Canaque porteur du sac de dépêches. Mais, quand il tardait trop à apparaître, elle envoyait Lina sur la route. La petite s'empressait pour la satisfaire. Essoufflée, et toute rouge, elle revenait en courant prévenir Madame que le « tayo » serait bientôt en vue. Alors, Mme Harel attachait à la hâte sa capeline de dentelle, et, suspendue au bras de son mari, le cœur battant, elle se dirigeait vers le bureau de poste. Là, impatiente et furieuse des lenteurs de l'employé qui, méthodiquement, classait lettres et journaux, elle assistait au dépouillement du courrier.

Une fois en possession de leur correspondance, M. et Mme Harel revenaient vers leur demeure, non sans avoir, tout en marchant, jeté un coup d'œil sur toutes les enveloppes, et ouvert les lettres de la famille.

L'heure du dîner avait beau sonner, ces soirs-là, peu importait à Madame qui, enfouie dans sa berceuse, lisait et relisait ardemment. Des papiers jonchaient le sol. Le rôti calciné apparaissait sur la table. Madame, très animée, son paquet de lettres dans son assiette, soupait d'un verre d'eau claire, tandis que Monsieur, dont la gourmandise était mise à l'épreuve, se servait copieusement, résigné à manger un mauvais repas, et à entendre sa femme lire pour la dixième fois les passages les plus intéressants.

Les lendemains de courrier étaient tristes. Mme Harel relisait encore ses lettres; elle parlait de sa mère, de ses amies, de la France lointaine, et la journée s'achevait rarement sans crise de larmes.

Mme Harel recevait quelques visiteuses. La plus assidue était Mme Labarthe, sa plus proche voisine.

Mme Labarthe, dont le mari possédait une mine à quelques kilomètres de Tombouène et tenait au village un hôtel et un « store (1), » était une jeune femme insignifiante, maniérée, et vaine de l'éducation que ses parents, riches propriétaires miniers, lui avaient fait donner à la Conception : le couvent des religieuses de Saint-Joseph de Cluny, aux environs de Nouméa.

Mais le frêle et pompeux édifice élevé à grand' peine par les sœurs avait subi les injures d'un long séjour dans la « brousse ». A vivre derrière le « zinc » du store, à contempler le défilé des libérés et des Canaques, Mme Labarthe avait usé peu à peu la couche délicate de son vernis de distinction. Et de son éducation lointaine, dont elle était si fière, elle n'avait conservé intactes que la vanité, et la fureur de jouer sur un piano inaccordé les deux seules valses qu'elle eût jamais apprises : « La Vague », et « le Beau Danube bleu ».

La Calédonienne aurait voulu entretenir des relations plus qu'amicales avec la femme du fonctionnaire, et tâchait d'entrer dans son intimité en multipliant les invitations. Mme Harel acceptait Mme Labarthe comme un pis-aller et répondait froidement à ses avances.

Lina n'aimait guère non plus cette « pimbêche » (ainsi qu'elle l'avait entendu appeler par sa maîtresse) et préférait de beaucoup voir arriver le docteur Terline et sa femme.

Mme Terline venait passer des journées entières

(1) Terme anglais acclimaté en Nouvelle-Calédonie : magasin où l'on vend un peu de tout : comestibles, conserves, étoffes, mercerie, quincaillerie, etc.

chez Mme Harel. Elle n'avait pas d'enfants, et s'ennuyait seule dans sa maison, pendant les absences de son mari, assez fréquemment appelé au loin.

Bien que très dissemblables de caractère et d'idées, les deux jeunes femmes avaient l'une pour l'autre une très vive sympathie, et leur commune horreur de cet exil dans la brousse calédonienne les rapprochait encore.

Elles aimaient à parler ensemble de leur passé d'insouciantes jeunes filles. Elles s'étaient confié le petit roman de leur mariage, et leurs rêves d'avenir.

Mme Terline était remuante et gaie. Elle secouait Mme Harel de sa torpeur et provoquait les éclats de rire de Ninette. Elle restait volontiers des heures, assise sur une natte, comme une petite fille. Elle détestait les ouvrages de couture, mais, en revanche, possédait un vrai talent de pâtissière.

Les manches de son peignoir haut relevées sur ses bras nus, elle se plaisait à mélanger les œufs, le sucre et la farine, puis elle pétrissait la pâte, secondée par Lina, qui beurrait les moules et dorait à l'œuf les pâtés et les tartes.

Lorsque Mme Harel et son amie étaient lasses de toujours se répéter les mêmes confidences, elles faisaient causer la petite bonne. Mme Terline la mettait à l'aise par ses interrogations familières, que soulignait un bienveillant sourire.

— Ainsi, tu n'as pas du tout envie de voir la France?

— Ah non ! Madame.

— Tu te plais donc ici?

— Mais oui, j'y suis née.

— Si Mme Harel voulait t'emmener avec elle, la suivrais-tu?

— Oh non ! Madame, à cause de ma mère ! Je m'ennuierais, loin de ma mère !

— Qu'a-t-elle donc fait, ta mère, pour être venue en Calédonie ?

Mme Terline demandait cela d'une voix un peu grave, la voix que l'on prend pour faire aux parents d'un mort des compliments de condoléance. Elle était bonne, et n'aurait pas voulu, pour satisfaire sa curiosité, faire de la peine à la petite.

Mais Lina ne changeait pas de visage, et trouvait la question très naturelle.

— Madame, on a dit comme ça que ma mère a tué un petit enfant qu'elle a eu, là-bas, en France, mais ce n'est pas vrai, allez ! Maman n'est pas méchante, elle nous aime bien tous !

— Et ton père ?

— Lui ! Oh ! il n'a pas fait grand'chose, il a tué un homme !

— Comment, tu comptes pour pas grand'chose la vie d'un homme ?

— Papa se défendait, Madame ! Mais Gervais, mon parrain, lui, par exemple ! C'est très vilain ce qu'il a fait, il a tué son père !...

Lina disait ces choses énormes tout simplement, à la grande stupéfaction de ses interlocutrices.

Parfois, Mme Harel était prise du besoin impérieux de revoir et de remettre en ordre tous les chiffons qu'elle avait apportés de France. Alors, elle faisait traîner sous la vérandah ses quatre grandes malles de cuir noir, et, à la grande joie de sa petite bonne, « elle exposait à l'air ses belles affaires ».

Les doigts de Lina se plaisaient à manier la lingerie fine, les batistes, les dentelles, les sachets parfumés, à déplier les étoffes apportées en prévision des bals : satins roses aux reflets chatoyants,

mousselines de soie pâles, couchées dans des cartons.

Mme Harel, avec des gestes las, ouvrait un éventail en plumes d'autruche, accrochait un bijou, expliquait à Lina l'emploi de telle ou telle fanfreluche.

— Ici, disait-elle, ce serait vraiment dommage de porter de si jolies choses.

Agenouillée devant la malle, elle pliait et dépliait les étoffes, les dérangeait pour avoir le plaisir de les placer de nouveau, cependant qu'elle laissait éclater sa rancœur : — cette réclusion forcée aurait une fin ; cette vie ne pouvait toujours durer !

En pensée, Lina se parait de tous les trésors étalés devant ses yeux, et, en elle, germait une vague envie de posséder des choses aussi belles.

Mais aller en France ne lui disait rien. D'abord là-bas, elle le savait, il faisait froid, et Lina détestait le froid, d'instinct. Et puis elle n'avait point de curiosité.

Elle resterait dans son pays : mais comme elle était paresseuse, gourmande, et que la coquetterie commençait à s'éveiller en elle, elle se souhaitait, dans un avenir certain, assez de richesses pour pouvoir sommeiller dans une berceuse du matin au soir, se vêtir de blouses aux couleurs éclatantes, et manger à sa faim de tout ce qu'elle aimait.

Ses rêves les plus hauts n'allaient pas au delà.

Mme Harel, quand vint le moment de quitter Tombouène, laissa donc Lina chez ses parents. La petite se séparait à regret de cette aimable maîtresse qui n'avait jamais eu pour elle une parole dure. Elle embrassa Ninette en pleurant. Ce départ l'impressionnait, et elle pleurait aussi un peu sur elle-même. Il allait falloir rentrer à la concession, vivre

de l'ancienne vie. Sa gourmandise ne se complaisait plus aux cuisines délicates.

Mme Harel fut touchée du chagrin de la fillette. Elle crut devoir lui faire diverses recommandations :

— Conduis-toi bien, Lina, sois sage, et écris-moi une fois par an au moins, que je sache ce que tu deviens.

Monsieur appuya ces paroles d'une bonne poignée de main, et, au moment de monter en voiture, Madame se pencha vers la petite qui sanglotait, et mit un baiser d'adieu sur sa joue mouillée.

VII

Françoise, debout contre la barrière, cachait ses yeux du revers de sa main. Elle pleurait et avait honte de montrer ses larmes. De ses dents pointues, elle mordait nerveusement sa lèvre boudeuse.

— Puisque le père ne veut pas, expliquait la mère Landrot, sans se troubler, à Mme Labarthe qui parlementait avec elle, puisque le père ne veut pas, il faut qu'elle se fasse une raison, n'est-ce pas, Madame ?

Visiblement contrariée, Mme Labarthe ne répondait point. Sa « popinée » venait de terminer son engagement, et elle désirait avoir Françoise pour la remplacer.

— Vous n'êtes vraiment pas raisonnable, mère Landrot, dit-elle enfin, en faisant tourner entre ses doigts le manche de son ombrelle. Je lui donne vingt-cinq francs par mois, et deux blouses neuves, une au premier de l'an et l'autre pour les fêtes du 14 Juillet, sans compter mes vieilles. Et vous savez que je n'y regarde pas de si près...

— Je sais bien, Madame, et je regrette beaucoup

de vous refuser. S'il n'y avait que moi! Mais c'est Landrot qui ne veut pas. La petite a assez de chagrin!...

— Tu aurais donc été contente de venir à la maison, Françoise?

— Oh oui! fit la jeune fille, mais moi, je n'ai pas de chance!

Ses yeux se fixèrent, haineux, sur sa cadette, qui arrivait du bord de la rivière avec un paquet de linge, et qui s'arrêta pour saluer la visiteuse.

— Ce n'est pas comme ma sœur, marmotta Françoise entre ses dents. Elle a été placée, elle. Vous l'avez bien laissée aller chez l'administrateur, il y a deux ans!

— Ce n'était pas la même chose, répondit étourdiment sa mère.

— Comment! pas la même chose, riposta Mme Labarthe. Que voulez-vous dire? Croyez-vous que votre fille ne serait pas aussi bien chez moi, par hasard?

Orgueilleuse, elle leva les épaules, du rouge au visage.

— Oh! Madame, ma bonne dame, vous me comprenez mal, reprit la mère Landrot, essayant de corriger sa phrase maladroite. Seulement je voulais dire que, chez vous, à cause du « store », il y a beaucoup de monde, et le père dit comme ça, que la petite court sur ses dix-huit ans, alors!...

— « Hé bien, quoi! On ne la mangerait pas, votre fille! Elle est assez grande pour se défendre! Vous me faites rire, ajouta-t-elle en s'éloignant, avec ça qu'en la gardant chez vous vous empêcherez ce qui doit être!...

Elle poussa la barrière, furieuse, car les domesti-

ques étaient difficiles à trouver, et marcha sur la route, dans la direction du village.

Le soir, à l'heure de la soupe, la mère Landrot raconta à son homme la visite de Mme Labarthe. Elle aurait bien voulu qu'il consentît à y laisser aller Françoise.

Têtu, le père bourra sa pipe, et dit d'une voix nette :

— Je ne veux pas.

Elle se fit persuasive, elle parla des vingt-cinq francs, des vêtements neufs, Françoise ne leur coûterait plus rien... et puis, la petite en avait envie...

— Je m'en f... Elle n'ira pas!

Françoise, le visage plus renfrogné que d'habitude, écoutait sans dire un mot. La rancœur l'étouffait, et, soudain, les paroles se pressèrent sur ses lèvres!

— Mais, alors, pourquoi avez-vous permis à Lina d'aller chez les Harel! Elle y est restée un an. Elle a encore, à la caisse d'épargne, l'argent qu'elle a gagné chez eux. Moi, je trouve une bonne place, et vous m'empêchez d'en profiter. J'aurais amassé quelque chose, tandis qu'ici je travaille du matin au soir, pour rien. Je veux aller chez Mme Labarthe!

François Landrot sentait la colère monter en lui. Il donna du poing sur la table. Les enfants, effarés, mangeaient en silence.

— Je te dis que tu n'iras pas chez les Labarthe! cria-t-il. Ce n'est pas une raison, parce que je suis un bagnard, pour que mes filles deviennent des p... N... de D...

Quand la vaisselle fut lavée et mise en place dans la cuisine, la mère Landrot déshabilla la petite Mimi et l'amena embrasser son père. Il fumait, assis sur le banc devant la case. La vue de la gamine à demi-nue, lui tendant les bras, dissipa un peu sa mauvaise humeur. Il la tint sur ses genoux un moment, puis il la porta lui-même au lit.

Quand il revint sur le seuil de la porte, le chien se mit à aboyer; des pas résonnèrent sur la route, et une voix jeune dit :

— Bonsoir, Landrot.

Jean Ferrier, le « stockman (1) » qui gérait la station de M. Lecoff à Moindi, entra dans la cour. Il avait à la main un paquet plié dans une toile cirée. C'était son linge de la semaine qu'il portait à la mère Landrot, sa blanchisseuse.

— Hé bien! Landrot, la maison est vide? Où est donc votre femme?

— Pas loin d'ici, monsieur Ferrier. Elle doit être avec les petites à prendre le frais dans la caféerie. Vous voudriez lui parler?

Le jeune homme hésita un instant.

— Oui, fit-il tout à coup, j'ai à lui faire une recommandation. Ne l'appelez pas, Landrot, ajouta-t-il, en réprimant un geste de l'homme. J'allais justement traverser votre caféerie, pour aller chez Nosta, où j'ai laissé mon cheval.

MARIE ET JACQUES NERVAT.

(*A suivre.*)

(1) Terme anglais acclimaté en Calédonie : homme à cheval qui surveille, rassemble, conduit les troupeaux de bœufs.

REVUE DU MOIS

La Guerre. — La salle des callipyges, au Louvre. — L'Espagne et l'évolution linguistique de l'Amérique espagnole. — Sur l'idée de décadence. — Une ligue pour la moralité publique.

La Guerre. — Il n'y a pas dix ans que j'ai commencé d'écrire ces Epilogues, et voici la troisième fois que je suis obligé de mettre en tête d'un de mes chapitres ces mots, qui deviennent le verset d'une litanie : la Guerre. Alors étant un animal tout soumis à l'expérience, humble sous les lois de la nature, je me vois, à mon grand regret, forcé de considérer les « pacifistes », tels que des imbéciles analogues à ceux qui rêvent d'entrer en conversation avec les Martiens, ou d'abolir la douleur (donc le plaisir), ou d'augmenter l'intelligence en multipliant les écoles primaires. L'humanité est stupide. Incapable de volonté, elle rêve, croyant qu'un rêve doit éclore, à force d'être rêvé, comme un œuf à force d'être couvé. Je songe à ces hommes chamarrés qui échangent des phrases, par-dessus un drap vert, à La Haye, sous la présidence auguste et fantômale de Nicolas. Combien les paie-t-on, ces ombres ridicules ? Avec l'argent que coûte à la France celle que sa sottise entretient là-bas, dans cette ville qui est un parc triste, on aurait pu, peut-être, finir *le Sully*, au lieu de l'envoyer inachevé courir les hasards des mers d'Orient.

Toutes sortes de mouches, puantes d'avidité, de vanité et de bêtises, bourdonnent autour de ce tribunal absurde. Elles ne songent ni à la paix, ni à la guerre ; elles sont des mouches qui guettent un morceau de sucre. M. Nobel a eu la singulière idée d'instituer un « Prix pour la Paix ». L'exercice est à la portée de toutes les mouches du coche :

elles bourdonnent. Ce spectacle et cette musique sont infiniment dégoûtants. Mouches à sucre ou mouches à viande? Elles font des cercles autour des premiers cadavres, à Port-Arthur : il en sortira des vers.

On désire la paix, on désire être tranquille, et même heureux, et après? Quelle influence sur la marche fatale des événements peuvent avoir des désirs? La paix? On la possède quand on est fort, et quand on peut l'imposer. L'Angleterre est assurée de la paix, parce qu'elle défie sur mer toutes les convoitises. Dans combien de temps seriez-vous prêts en cas de guerre maritime ? demandait-on à un ministre anglais. Il répondit, en souriant : L'Angleterre est toujours prête. C'est là un mot qu'on n'attribuera jamais à M. Pelletan.

Et pas davantage sans doute à la haute excellence qui dirige les bateaux russes. Les ministres prolétaires de la République et les ministres aristocrates de l'Empire des Tzars semblent atteints d'une identique indolence. Ils fument des cigarettes ou leur pipe, en attendant les événements. Il est vraiment fâcheux que le premier acte de la guerre des Russes avec les Japonais ait humilié les Blancs devant les Jaunes. Je considère que dans ce duel les Russes me représentent. Ils sont les mandataires de toutes les races européennes. C'est très honorable pour eux, mais aussi très lourd. Il faut qu'ils soient vainqueurs, et vainqueurs absolus, et que ces singes trop savants, échappés du grand cirque Corvi, qu'est devenu le Japon, soient réintégrés dans leur état primitif de peintres de paravents. Ils ont tant de talent pour cela! *Natio sequior*, peuple d'artisans auquel il ne faut pas laisser le moindre espoir de pouvoir jamais être admis parmi les maîtres. Les Japonais me font penser aux Martiens : c'est aux Russes de trouver le poison.

La Salle des callipyges, au Louvre. — On a ouvert au Louvre une nouvelle salle de sculpture. Mais on a eu l'idée singulière d'y jucher les statues sur des socles tellement hauts que les regards atteignent difficilement plus haut que les reins. Encore faut-il dresser

la tête et même la rejeter en arrière. Le socle règne dans tous les musées, dans les jardins ; partout où il y a une statue, il y a un socle. Pourquoi ?

La réponse est difficile. Je pense que c'est une habitude très ancienne qui nous a été transmise par les prêtres. Elle est absurde. Il est naturel que les prêtres, qui n'admettent chez eux que des dieux ou des demi-dieux, hissent ces personnages respectables sur des colonnes ou sur des autels. Cela augmente leur prestige. Les statues des églises sont faites pour être adorées ou vénérées ; plus elles sont loin de l'œil et plus elles en imposent à la piété populaire. Il ne faut pas qu'on puisse les regarder dans les yeux; les sentiments qu'elles doivent inspirer sont ceux qui conviennent à un fidèle dont le bonheur est de s'humilier devant un être tout-puissant ou très puissant.

Mais rien de tout cela n'est valable, quand il s'agit de simples exemplaires de la beauté humaine. Nous n'avons pas l'habitude, quand nous considérons avec émotion une femme nue et belle, de la faire monter sur une table; du moins c'est là un raffinement, précisément inspiré par les musées, auquel on n'a pas généralement le loisir de songer, en de telles conjonctures. Nous ne connaissons donc guère la beauté humaine que sous deux aspects : ou couchée, en diverses poses, ou debout, devant nous, front contre front et lèvres contre lèvres. L'homme étant généralement plus grand, il admire la femme un peu de haut en bas; la femme, très légèrement de bas en haut, mais les femmes sont peu sensibles au spectacle du nu, il leur faut le contact.

Pourquoi donc le socle ? Cela serait si agréable de se promener, de plain pied, parmi un peuple de marbre. Cela donnerait à la statue une telle vie ! A-t-on jamais osé cela; un parc de pelouses, de grands arbres et, çà et là, foulant l'herbe, comme de vraies femmes, des femmes, belles d'être en marbre ou en pierre ? Il faudrait humaniser l'art, le rendre familier, vivant. Une simple dalle, haute de quatre doigts; tel est le socle qui convient à

toute statue de grandeur naturelle. Nous n'avons plus besoin de dieux : que l'art nous donne des amis.

L'Espagne et l'évolution linguistique de l'Amérique espagnole. — Je me suis permis d'écrire dans la Préface d'un recueil de poèmes, *Las Sombras de Hellas* de M. Leopoldo Diaz, poète argentin, que l'espagnol de l'Amérique du Sud était en train de se séparer, dans des nuances qui vont devenir des couleurs, du vieux castillan. Cela a déplu aux professeurs espagnols, à ceux, par exemple, qui, comme M. Miguel de Unamuno, régissent, au delà des Pyrénées, des universités fantômes. Celui-ci est le maître des ombres qui hantent les antiques écoles de Salamanque; il se croit toujours le contemporain du célèbre « Bachelier », et, pour lui, l'Amérique du Sud n'est qu'un amas de cases et de huttes où des traitants assemblent des diamants et des plumes. Il ignore qu'une civilisation toute neuve se développe là-bas, non sous l'influence de l'Espagne, mais sous l'influence de l'Europe. A cette remarque, dont tout écolier est capable, que l'espagnol écrit à Buenos-Aires est du castillan par le son et la forme des mots, mais du français par la syntaxe et la construction de la phrase, le recteur de l'université fantôme où prit ses grades le Bachelier de Salamanque, a senti sa tête classique pleine d'invectives, et il les a laissées sortir. M. de Unamuno déteste avant tout Paris et les idées de liberté qu'il répand sur le monde. « Sans dédaigner, dit ce professeur, la littérature française... »

Il peut la dédaigner. M. de Unamuno est célèbre à Salamanque et inconnu à Paris. Cela explique son aigreur et son attitude réactionnaire. Nous avons en France des douzaines d'Unamuno; ils ne représentent pas la France. Si M. Miguel de Unamuno représente l'Espagne, on plaindra l'Espagne.

Sur l'idée de décadence. — Herbert Spencer croyait avoir imaginé la comparaison fameuse de l'organisme politique à l'organisme animal. Il se trompait. C'est Montesquieu qui, le premier, assimilant la vie d'un empire à la vie d'un homme, parla de la jeunesse,

de la maturité, de la vieillesse de Rome, c'est-à-dire de sa croissance, de sa grandeur, de sa décadence. Assurément, pour l'empire romain, c'est un fait : on l'a vu naître on l'a vu déchoir; mais la cause de cette déchéance fut-elle interne ou externe : c'est toute la question. Montesquieu a cru à des causes internes; il a pris les transformations sociales, morales pour des signes de maladie : le contraire serait vrai; la stagnation indiquerait l'anémie profonde. L'empire romain a succombé sous le poids des barbares excités par sa richesse, par son climat, car il s'étendait exactement sur les belles parties de l'Europe. Si l'Italie et la France disparaissaient, englouties sous une coalition septentrionale et asiatique, cela voudrait-il dire que, cent ans avant l'attaque, elles fussent en décadence? Tel est cependant le raisonnement de Montesquieu.

Ceci est dit pour établir que je ne donne aucune valeur à l'idée de la décadence. C'est une idée d'après coup. Il est mort, donc il était malade; nullement, il a été assassiné. Autre raisonnement : il est très malade, il va mourir. C'est possible, mais on a vu des gens très malades en revenir et fournir encore une belle carrière. Quand on parle de décadence française, je voudrais que l'on songeât à la France de la guerre de Cent-ans. Je voudrais aussi que l'on distinguât entre l'Etat, le groupement politique et la contrée, la figure géographique même : il y a des sols d'où la civilisation pousse toute seule; il y en a d'autres où elle sera toujours chétive. Il y a des empires factices qui tombent à la moindre distraction des architectes; il y en a de naturels dont on ne voit pas bien l'inexistence : acclimatés en Espagne, les Maures étaient devenus Espagnols; retournés au Maroc, ils sont devenus Marocains. L'exemple est extrême et même inexact à cause de l'écart infranchissable qui persiste, malgré tout, entre un Sémite et un Aryen; mais il montre bien l'influence du sol et du climat. La France peut s'écrouler politiquement : son sol continuera de produire des Français tout pareils aux anciens. Le Sémite et l'Aryen sont des variétés fixées; mais les sous-variétés sont condi-

tionnées par le sol. L'Algérie et même le Canada produisent encore des Français; mais combien de temps cela durera-t-il ? Le type canadien, dans la caricature de là-bas, incline fort vers l'Indien. Le sol est terrible ; il est invincible.

Il n'y a pas d'histoire ; ou plutôt l'histoire humaine n'est qu'une branche de l'histoire naturelle des animaux. Des espèces fixées périront, comme cela est arrivé déjà ; celles qui sont en formation s'adapteront. Aucune des sous-espèces ou variétés européennes n'est fixée : le sol en fait ce qu'il veut. Les Allemands veulent transformer les Alsaciens en Allemands ; c'est une entreprise chimérique : il arrivera que les Allemands immigrés deviendront Alsaciens. Les hommes d'État devraient étudier la géologie, l'hydrographie et le régime des vents. Les langues subissent également l'influence du sol : un mot latin, débarqué à Marseille au sixième siècle, est devenu français nécessairement. On croit généralement que le provençal est voisin des dialectes italiens ; c'est une erreur profonde : le provençal est étroitement lié aux dialectes français et il suit les règles générales phonétiques. En démontrant cela, M. Antoine Thomas a écrit un beau chapitre d'histoire naturelle, de biologie linguistique.

C'est le sol qui crée les peuples et les civilisations, comme il crée les arbres et les forêts. Là où la civilisation a fleuri, elle peut refleurir, si les conditions climatériques sont demeurées les mêmes, si le régime hydrographique n'a pas été modifié par l'avidité des hommes.

La cause de la décadence de l'Orient, c'est la destruction de ses forêts. La civilisation ne peut vivre dans les terres chauves.

Une Ligue pour la moralité publique. — La France d'aujourd'hui souffre de toutes sortes de petites plaies secrètes ; des œstres, des tiques, des filaires, cent parasites se sont rués sur son corps mal protégé. Voici une de ces nouvelles bêtes ; elle a pour nom scientifique : *Ligue française de la moralite publique*. Mais ce nom

est mensonge, car elle est de Genève, comme tous les animaux de ce genre; son protestantisme induré s'avoue par les noms de ses membres: Raoul Allier, F. Buisson, Réveillaud, Fiaux, etc. On ne peut pas être plus chrétien. Le but de cette association morale de malfaisance est de faire créer par le Parlement deux délits nouveaux: « Celui d'offre et de mise en vente des livres qui, *par leur titre*, ou leurs dessins extérieurs, sont obscènes ou contraires aux bonnes mœurs; celui de fabrication ou de *détention*, en vue d'en faire le commerce, de dessins, écrits ou objets de même nature. » J'ai souligné deux mots particulièrement intéressant. A l'avenir, sous la coupe des Buisson et des Réveillaud, l'autorité pourra saisir d'office n'importe quel livre sur le libellé de son titre. En second lieu, la *détention* de dessins ou écrits obscènes étant un crime, on pourra perquisitionner partout, à fin de découvrir ces objets pervers; nul ne sera désormais à l'abri d'une visite domiciliaire, s'il est soupçonné de détenir chez lui le *Parnasse satyrique* ou les gravures érotiques de Jules Romain.

Qui donc fondera une ligue, non contre ces punaises que le mépris suffit à écraser, mais pour la liberté absolue, la liberté folle, la liberté impudique, franche, naturelle, humaine, la liberté comme sous Louis XV, la liberté comme sous Léon X?

REMY DE GOURMONT.

LES ROMANS

Jean Rodes : *Adolescents*, « Mercure de France », 3 fr. 50. — Rachilde : *Le Dessous*, « Mercure de France, » 3 fr. 50. — Willy : *La Môme Picrate*, Albin Michel, 3 fr. 50.— Emile Morel : *Névrose*, Bibliothèque Internationale, 3 fr. 50. — Léon de Tinseau : *Le Secrétaire de Mme la duchesse*, Calmann Lévy, 3 fr. 50. — Gabriel Maurière : *Le Semeur*, Calmann Lévy, 3 fr. 50. — Paul de Régla : *Les Perversités de la femme*, chez l'auteur, à Asnières, 3 fr. 50. — Charles Pettit : *Les Amours de Li-Ta-Tchou*, Calmann Lévy, 3 fr. 50.— J. Sageret : *La Jeunesse de Paul Méliande*, Ollendorff, 3 fr. 50. — Jean Madeline : *Le Détroit*, Calmann Lévy, 3 fr. 50. — Paule Riversdale : *L'Etre double*, Lemerre, 3 fr. 50. — Henri Bordeaux : *Le Lac noir*, Fontemoing, 3 fr. — Sénac de Meilhan : *L'Emigré*, Fontemoing, 3 fr. 50. — M. Reepmaker : *L'Ecole des rois*, Stock, 3 fr. 50. — Resclauze de Bermon : *Le Passé*, Plon, 3 fr. 50. — Paul André ; *Le Prestige*, « Libre Critique, » 3 fr. 50. — Max et Alex.

Fischer : *Après vous, mon général !* Flammarion, 3 fr. 50. — Henry d'Estre : *Au temps du panache,* Plon, 3 fr. 50. — Blanco Fombonna : *Contes américains*, traducteurs : MM. Marius André et Charles Simond, Richard, 3 fr. 50. — Georges Rens : *En amours vers l'amour,* Tournai, 3 fr. 50. — Anonyme : *Petites choses*, Stock, 5 fr. — Ernest Gaubert : *Sylvia,* Bibliothèque Internationale, 2 fr.

Adolescents, par Jean Rodes. Il s'agit de mœurs collégiennes, mais qu'on se rassure... ou qu'on se désole, c'est chaste. Un jeune homme se forme chez les jésuites et on essaye de le déformer sans y parvenir. Il a des amis, des professeurs, des corrupteurs. Il lutte de toute la force de son caractère, déjà très averti, contre l'entraînement des sens. Les camarades trop efféminés, les supérieurs trop entreprenants n'ont pas d'influence néfaste. Il subit cependant certains contacts un peu malgré lui, et un beau matin il s'évade, le cœur et le corps sains. Il va vers une vie nouvelle, sans foi, mais confiant dans la nature. Ce livre, qui est l'étude de plusieurs états d'âme d'enfant, n'est pas à proprement parler un roman. Ce n'est pas non plus, de partipris, le dénigrement de l'éducation religieuse. L'auteur a l'air de trouver que toute espèce d'enseignement qui se passe en dehors de la famille est mauvais. Il faudrait élever ses fils soi-même et les dorloter avec esprit au moment des troubles sensuels. Ce serait probablement difficile, car les parents ne sont en général ni des anges ni des bêtes. Pour permettre la nature toute nue à son enfant, on se heurterait à des témoins révoltés, et pour lui laisser l'aveuglement des jeunes saints, on serait puni fatalement par ses débordements tardifs. Nos romanciers généreux, qui désirent tout réformer du bout de la plume et sacrifient quelquefois leurs meilleurs dons de fantaisie au sérieux de leurs entreprises, ne songent pas assez que l'humanité contient trop de médiocres pour qu'il vaille la peine de déranger quoi que ce soit aux désordres établis. Quand un enfant doit être plus tard quelqu'un, on peut l'élever n'importe comment, il sortira toujours vainqueur de la lutte ; et s'il doit demeurer l'inutile ou le sot, à quoi bon se tourmenter pour le perfectionnement de ses défauts ? Dans un demi-siècle, si on continue à améliorer le sort de l'espèce masculine par un très savant dosage de toutes les cultures intensives, nous aurons un peuple de crétins à la fois sportmen et idéologues, qui, n'ayant souffert de rien, s'imagineront détenir toutes les puissances. Ils seront athlètes et journalistes dès leur naissance et vous expliqueront le mieux du monde ce que c'était autrefois que le génie. Ils auront de si bonne heure la

connaissance des choses du sexe qu'ils ne posséderont sans doute plus de sexe du tout, et, ne sachant pas ce que la privation peut contenir de germes de joie, ils n'auront plus le vrai goût de la vie. La noble indépendance, l'énergie, la dignité s'apprennent surtout à l'école du malheur. Les Américains, qui ont tout permis et dans les meilleures conditions d'hygiène à leurs futures femmes, sont en train de regretter amèrement le fouet qu'on distribuait si généreusement à leurs grand' mères de couleur. Ils sont pires que cocus, ils sont domestiques. Quand nous aurons dépouillé pour nos filles toutes les épines des premières branches de leur éducation et que nous aurons laissé nos fils tâter de leur petite cousine dès l'âge le plus tendre, nous pourrons crier tout aussi haut que nos frères d'Amérique, mais il sera bien tard. Ce n'est pas pour le plaisir ou l'utilité de croire en Dieu qu'on doit regretter le départ de toutes les croyances religieuses, c'est pour ce goût du jeu de l'idéal qu'on va extirper définitivement du cerveau de l'homme. Trembler, pleurer, éprouver les transes d'un remords ou d'un espoir, c'est mettre en exercice des nerfs qui sont certainement les plus intéressants de notre système. Quant aux jésuites et aux prêtres, ils n'abrutiront jamais que des brutes. En exaltant les instincts de révolte chez les créatures vraiment intelligentes, ils nous préparent simplement des grands hommes. Quand tout le monde sera au régime de la bonté, de l'égalité, de la liberté, rien ne dépassera plus, rien ne s'exaspérera plus, et la violence du génie n'effrayera plus personne. L'humanité est elle-même l'ennemie de l'humanité.

J'ajoute que les faiseurs de bons livres n'auront plus qu'à se croiser les bras, et ce sera bien dommage. Il faut des collèges de Saint-Vincent d'Egleyrac, ne fût-ce que pour en sortir.

Le Dessous, par Rachilde. J'ai habité trois ou quatre mois d'été un pays singulier, qui m'a inspiré l'idée de transformer une chose bien réelle en une fiction romanesque. Tombée tout à fait par hasard dans le décor merveilleux des Epandages d'Achères, j'ai subi un enchantement par la vue et un empoisonnement par l'odorat. Le petit village de la Frette, Herblay, Maisons-Laffitte sont autour des épandages, comme médusés devant la décomposition du cadavre d'un géant. Rien de plus administrativement beau que les jardins des épandages, où la grosseur des légumes lutte d'exagération avec la splendeur des fleurs. Là dedans, des jardiniers en bottes comme en portent les cureurs d'égout à Paris se promènent et canalisent. Le petit pavillon hollandais est l'ancien

pavillon de chasse démontable offert à l'Empereur Napoléon III du temps de la dernière exposition de son règne. Ce glorieux débris d'architecture, je m'empresse de l'ajouter, n'est nullement habité par un M. Davenel, père d'une fille qui s'appelle Marguerite, mais le pays tout entier est terrorisé par la haute direction du tout à l'égout et ce qui assainit la capitale désespère absolument les propriétaire des villes de sa banlieue. Non seulement on respire là un air infect, mais encore la Seine, qui continue à charrier une partie du grand collecteur, s'y montre noire comme le Styx. Enfin tout semble réuni pour conspirer contre les amateurs d'atmosphère pure. Je crois que M. Octave Mirbeau a seul, jusqu'ici, réclamé le droit au pittoresque intégral et que quelques savants furent saisis de la question des *nouveaux parasites!* Ce n'est donc pas un roman à l'eau de rose que j'offre à mes lecteurs dans *le Dessous*. J'ai voulu prouver qu'en nettoyant une ville on peut salir une campagne, ce qui n'est pas bien malin et, de plus, insinuer que les véritables monstres ne sont pas toujours ceux qui en portent le masque. Et puis probablement que je n'ai rien prouvé de tout ce qui arrive à pas mal de romanciers de ma connaissance pour lesquels on a généralement beaucoup plus d'indulgence que pour moi. Ce qui m'a intéressé en écrivant ce livre, c'est cependant ce que j'y mettais de vérité. Je n'ai rien inventé au sujet des épandages et en me relisant j'avais pourtant l'impression de lire du Rachilde! Ma joie intérieure n'a du reste pas de borne quand je m'aperçois que le vrai est de moins en moins vraisemblable. J'ai quitté les épandages et ne pense pas y revenir jamais. Seulement j'avais besoin de fixer sur du papier blanc ce coin de terre représentant les meilleurs résultats de l'hygiène moderne et en y campant de face ou de profil un criminel intelligent et une petite bourgeoise bien élevée, je ne crois pas avoir dépassé la permission que tous les écrivains possèdent d'assortir leurs héros ou leurs héroïnes ou pays qu'ils habitent. Chez les gens bien informés, on appelle ça *l'influence du milieu!* Au fond, Marguerite Davenel et Fulbert, personnages fictifs, ne sont qu'une femme et un homme comme tant d'autres, mais le pays, copié d'après nature, semblera certainement le seul monstre de l'histoire... C. q. f. d!

La Môme Picrate, par Willy. Il faut un historien au monde des fêtards qui ne sont pas tout à fait les bohèmes et non plus absolument des gens du monde, de ces êtres qui passent leur vie à s'amuser, qui en sont fatigués, malades, et

s'amusent comme on suivrait des enterrements. (Il n'y a que le premier enterrement qui coûte, car c'est généralement celui d'une personne chère, mais les autres... ça roule tout seul, n'est-ce pas?) Willy a résolu de devenir cet historien du fêtard quand même Il est le citoyen du Paris noctambule où l'on danse, où l'on boit, où l'on joue et où l'on aime. Il connaît ce sérail, vous en montre les détours et s'il ne permet guère aux imbéciles de reconnaître les endroits où ils se firent plumer, c'est qu'il y ajoute le jeu personnel de ses mots qui suffit à désorienter certain public. La Môme Picrate est une danseuse, une petite Goulue nouveau type dont les dessous multicolores font perdre la tête à un pauvre Breton. Il est à remarquer que cela se passe dans ce roman comme dans une *Passade ;* or, comme un auteur a une tendance marquée à refaire toujours le même roman ce qui pourrait être un défaut devient ici le contraire. Willy a *la Passade* dans le sang et dans les doigts. Cette Môme Picrate est la fille de Willy tout seul. Elle est donc bien la sœur de l'héroïne de la Passade. Maintenant la réclame à Maugis et à son bord plat écrase tout ; je sais bien que ça fait des lignes et que c'est très commode de dépouiller son courrier du matin au long d'un chapitre, mais c'est peut-être d'un sans-gêne plus que bysantin. En somme quand Napoléon désirait entraîner ses soldats vers l'impossible il disait : « Regardez-moi ! » Willy a choisi ce procédé si simple pour entraîner ses lecteurs. Ça me paraît le bon, bien qu'il faille tous les courages pour oser l'employer. N'est pas le Napoléon de la fête qui veut !

Névrose, par Emile Morel. Ce qu'on abuse de ce malheureux mot de névrose ! La couverture nous représente un Monsieur jaune qu'un Monsieur vert dévore tout vif. C'est impressionnant, mais ce qui l'est moins c'est le tourment vague de cet amant qui pleure sa maîtresse sur le corps de quelques filles de joie. On sent que l'autre, la regrettée, est du monde... ô combien ! Pour cadre à son désespoir ce jeune homme, non moins du monde, n'entend que Florence. Amoureux d'art, il est volage, il butine ses impressions sur Sainte-Marie des Fleurs et le Pont de Vecchio. Il se vautre dans une maladive débauche. Laquelle? Et il fume des minghetti et pense aux Médici. Et il remplit tous ses devoirs d'homme du monde... enfin si jamais vous pouviez rencontrer un type comme celui-là dans le monde, je vous conseille de ficher le camp, car vous seriez abominablement rasé. Vers la fin de son calvaire, qui en est un surtout pour le lecteur, il retrouve

son adorée tant pleurée, mais sa primitive ardeur pour elle a fui sans retour. Névrose! Névrose!... Mystère! Mystère! Maintenant, il est nécessaire que je décharge mon cœur personnel de tout le tourment qui le gonfle depuis longtemps. Les écrivains en mal de névroses mondaines et snobiques vont finir par me dégoûter de Florence. Je m'étais dit qu'un jour, lorsque je serai très vieille et que j'aurais peut-être des rentes j'irai moi aussi à Florence ou en quelque endroit de rêves et de légendes. C'est fini... J'en ai une indigestion! Rien qu'à voir le défilé connu de leurs noms de peintres, toujours les mêmes et dans le même ordre, de leurs visites aux Musées, toujours dans les mêmes salles avec le même effet de soleil ou de pluie, je me hérisse, je me sens des plumes de porc-épic sur la tête et derrière les épaules, j'ai envie de me précipiter au Point-du-Jour pour y manger des frites ou y découvrir des rapins inconnus en train de copier le quatre-vingt-quinzième pilastre du Viaduc d'Auteuil. Je n'irai jamais à Florence... tant que l'Italie ne restera pas aux Italiens tout seuls. Je sais bien que ce n'est pas la faute d'Emile Morel qui a voulu peindre un jeune snob en mal de Campanile, mais Florence et la Névrose ça tourne à la scie. Rien d'éloquent comme un chiffre, n'est-ce pas? Eh bien! c'est le treizième roman de névrose que je lis ayant Florence pour tremplin, depuis un peu moins d'un an.

Le Secrétaire de Madame la duchesse, par Léon de Tinseau. Romancier de bonne compagnie, cet auteur prodigieusement fécond reste sage tout en analysant malicieusement certain cœur de femme. L'histoire de cette mondaine en villégiature dans le château de Clairval, qui s'énamoure d'un intendant, secrétaire homme de charge dirigeant à la fois les cuisines et l'écurie, me semble fort instructive; elle l'aime jusqu'à vouloir l'épouser... un soir de clair de lune, mais il suffit que la duchesse lui fasse remarquer l'incorrection d'une pareille attitude pour qu'elle oublie complètement son caprice. On peut à la rigueur prendre pour amant un garçon qui sait porter sur ses épaules une armure de cinquante kilogs, mais on ne l'épouse que s'il la fait porter par son blason. Heureusement que le secrétaire ne perd pas la tête et qu'il plante là toute cette ferraille de préjugés pour aller retrouver sa belle petite amie d'enfance.

Le Semeur, par Gabriel Maurière. S'il est vrai que les instituteurs de village et les institutrices de petites villes ne gagnent pas assez, il serait bien temps d'augmenter leurs

appointements, car les écrivains du jour dépensent beaucoup d'encre à leur sujet. Fraternellement on partagerait les frais de bureaux!... Le Semeur est le triste conflit survenu entre une petite institutrice envieuse, vaniteuse, ayant trop appris pour ne pas être irritée contre son sort, et un pauvre garçon de bonne volonté prêt au sacrifice de toute sa vie. Ils s'épousent, ne s'entendent pas, la femme trompe, l'homme se sauve les deux poings sur ses yeux. Ensuite le flot des larmes emporte l'amertume, laissant l'ennui de vivre seul. Le mari reprend la femme repentante dont la vieille robe reprisée témoigne des bonnes résolutions neuves. On s'aimera encore, mais mieux, et on élèvera les enfants des autres comme les siens propres. Roman simple, intéressant, bien conduit, avec un bon sens qui tempère les utopies. On est naïf et sincère sans être illuminé. Très peu socialiste, j'allais dire : à point.

Les Perversités de la femme, par Paul de Régla. Il faudrait enfin savoir de quel droit Messieurs les médecins désertent leur cabinet de consultation pour descendre dans la rue de la littérature et écrire sur le trottoir des romans ou des études de mœurs à faire rougir un naturaliste de la dernière heure? Je ne suis pas pour la confusion des pouvoirs. La luxure nous regarde! C'est notre matière! Nous, les romanciers, nous sommes créés et mis au monde pour pervertir les masses et si ça nous rapporte le mépris public, au moins nous ne réclamons pas les honneurs de la guerre si quelquefois nous tenons au nerf! Alors, qu'est-ce que ces dignes Esculape viennent faire chez nous? C'est pour sauver l'humanité qu'ils nous racontent toutes ces ordures? ou est-ce pour nous montrer le remède qu'ils nous mettent le mal tout nu sous les yeux? Nous autres, les romanciers tout court, dès que nous nous risquons sur un terrain scabreux, on parle de notre amour du gain, de la soif de pervertir qui nous dévore et on nous traîne dans la boue. Je me demande de quelle soif peut bien être altéré un médecin qui nous narre les hauts faits pervers des femmes célèbres de toutes les époques en y ajoutant des tableaux vivants des plus suggestifs comme enluminure. M. Paul de Régla, que je veux croire un savant austère, sait parfaitement que la peinture des vices les plus effrénés n'a jamais corrigé aucun vicieux. Alors, c'est pour les collégiens qu'il écrit? Je n'imagine pas que ce soit pour les lettrés qui ont déjà lu le récit de ces histoires dans les textes anciens. A quoi ça peut-il servir cette éternelle redite des prétendues perversités de la femme et quelle femme cela em-

pêchera-t-il de recommencer? Non. Ce n'est pas l'œuvre d'un médecin, mais bien le livre d'un amateur qui étale complaisamment des bibelots obscènes dont il explique l'usage à une foule. Il faut laisser ce travail-là aux gens de lettres, cher Monsieur. Ils ont le moyen de s'en tirer mieux que vous et de se faire pardonner au moins l'immoralité de leur travail au nom de la question d'art. Maintenant, la préface de M. de Régla contient une perle, une de ces découvertes de la science devant laquelle le radium n'est rien Il paraît que l'adultère .. serait le résultat d'*un gaz*. Hein? Vous avez bien lu? Je cite: « Qui peut savoir combien de mauvais ménages produisant l'adultère, la séparation et le divorce ont été causés par *ces gaz* intempestifs issus de contractions utérines... » Le gaz adultérin! Le voilà bien celui qu'il faut chercher, mais pas avec une bougie, car il y aurait explosion. Le gaz d'adultère... Ah! cher docteur, que c'est précieux votre découverte. Voilà donc pourquoi dans tous ou presque tous les ménages parisiens l'adultère est une source d'économie puisqu'il a des propriétés éclairantes. Tout s'explique et la science qui n'a pas dit son dernier mot va nous découvrir le moyen d'illuminer Paris à peu de frais les jours de fêtes. Il suffira de de répandre le gaz adultérin dans les plus noirs carrefours. « Circulez Mesdames. Circulez? » Mais j'y pense? Et les Messieurs? Les hommes?... Comment produisent-ils leur gaz adultérin? C'est aussi par les contractions utérines! Vous savez, moi la science je n'y connais rien et j'aime, j'adore les explications qui s'embrouillent.

Les Amours de Li Ta Tchou, par Charles Pettit. Roman chinois. Un lettré à lunettes s'éprend d'une petite Chinoise aussi cruelle que savante en l'art de plaire. Il connaît toutes les tortures de la passion et le jour du couronnement de sa flamme il cesse d'aimer parce qu'il cesse de souffrir. L'auteur prétend n'avoir jamais exagéré dans ces peintures de mœurs et avoir longtemps vécu chez les habitants du Céleste Empire. Cependant son œuvre sent le roman romanesque beaucoup plus que l'étude de mœurs.

La Jeunesse de Paul Méliande, par Jules Sageret. Encore l'initiation d'un jeune homme à l'amour et ses aventures de collège. Toutes ces confessions sont désolantes en ce qu'elles nous démontrent les bêtises primitives des hommes d'esprit. Ils se plaignent presque tous de n'avoir connu que des maritornes aux débuts de leur existence amoureuse, mais puisqu'ils n'ont pas la patience d'attendre, Vénus c'est qu'ils ne

la méritent pas. Des réflexions originales au sujet des différentes philosophies en honneur dans les collèges. Plus tard, le héros a un nombre incalculable de maîtresses et se marie comme tout le monde.

Le Détroit, par Jean Madeline. Un Français de vieille souche en présence d'une Anglaise qui n'est certes pas la caricature de sa race. Lutte à armes courtoises et petits chocs d'où jaillissent mille étincelles qui ne mettent pas cependant le feu aux poudres. A toutes les minutes, les adversaires se sentent éloignés l'un de l'autre par un mot malheureux, une profession de foi brutale, des goûts différents quoique très naturels. Ils ont le détroit entre eux et dans le pays neutre où ils évoluent ils ne parviennent pas à prendre absolument contact. Puis la mère, la vieille française, arrive un jour où l'ennemie venait certainement se livrer sans condition. Elle gâche toute la scène par sa façon de troubler le décor et la jeune anglaise qui aurait peut-être fini par baisser le pavillon de son orgueil, flaire ce que nous appelons sans autre explication : la belle-mère, et se sauve en une très honorable retraite. Les plages de quelques coquettes villes de plaisir ou de far-niente sont déroulées avec leurs chatoyantes draperies mondaines autour des deux jouteurs. On voit des bateaux, des voiles, des ombrelles, des jupes claires, des papillons et des fleurs. C'est amusant, léger, fragile, un brin hypocrite, comme les courbettes d'un cheval de cirque bien dressé à ne pas renverser la table aux bibelots du prestidigitateur, mais quelque philosophie s'en dégage pourtant, pareille à la saveur amère de l'air de l'Océan.

L'Etre double, par Paule Riversdale. Que de vers! Et que d'histoires japonaises. Le roman, peu de chose du reste, un amour de femmes, est complètement noyé par ce déluge de citations. Trop de vers! Trop de fleurs! Trop de Lucioles, trop de Poissons bleus!

Le Lac noir, par Henri Bordeaux. Un roman bien fait, merveilleusement conduit. Une histoire de sorcier se passant de nos jours et pour découvrir ce coupable, espèce de monstre que semble avoir vomi le moyen-âge, la froide et très moderne méthode d'un honnête juge d'instruction. Le duel est curieux. Les conversations entre magistrats sont très amusantes et tout en coupant habilement la chasse ne ralentissent jamais l'intérêt du drame. Le lecteur est toujours tenu adroitement en laisse comme un bon chien flairant la piste, mais n'apercevant jamais le gibier et il se sent très heureux quand on l'égare dans le trop fameux maquis de la procédure. Il a

l'illusion qu'il va enfin démêler quelque chose à lui tout seul. Ces sortes de romans de plus en plus rares à notre époque sont les seuls qu'il faut lire pour se délasser vraiment le cerveau. Tous les salmigondis psychologiques, les prétendues confessions d'états d'âme et les histoires d'adultère ne vaudront jamais le roman judiciaire bien écrit et mené avec l'autorité d'un maître plaideur.

L'Emigré, par Sénac de Meilhan. On a publié ce roman dans une réédition, expurgée de quelques longueurs. Tel qu'il est il est encore bien long. C'est une étude historique, mais elle est faite à un point de vue d'émigré. C'est élégant, avec froideur, bien écrit avec des manchettes de dentelles et des mains calmes. Les passions y ont un bon air dont je me méfie. Quant aux renseignements historiques, je les pense plus mondains qu'historiques. Le testament philosophe du père de Saint-Alban me semble le morceau le plus instructif de toute cette histoire tendre, polie et de trop bonne compagnie pour être utile au reste de la terre. Je ne veux en détacher que quelques aphorismes qui sont un résumé, bien inattendu, de tout ce fatras de sentimentalités : « Celui qui n'est pas heureux avec de la santé et de l'argent est un fou. » « Le plus grand des biens est la volupté des sens. » « Tout ce qu'il y a de *moral* dans l'amour est factice et dangereux. Il n'y a de bon que le *physique* de cette passion. » La révolution de 89 a été faite, je pense, pour répandre les maximes des auteurs de la meilleure société jusqu'à la plèbe... seulement la plèbe ne saura jamais s'en servir, il lui manque la santé, l'argent et le tour de main aristocratique. Ce livre est publié par Casimir Stryenski et Frantz Funck-Brentano avec un portrait de Sénac de Meilhan.

L'Ecole des rois, par M. Reepmaker. Un roi et une reine qui sont victimes de leur bonne volonté. Ils causent souvent de leurs affaires d'état comme de simple petits bourgeois, en une langue dépourvue de toute prétention et leurs tracas de famille sont bien compliqués. L'auteur nous prévient qu'il s'agit d'un couple royal fictif. Nous nous en doutons rien qu'à voir la manière vertueuse dont ils se tirent de toutes les difficultés sentimentales qui surgissent autour d'eux.

Le Passé, par Resclauze de Bermon. Un jeune homme et une jeune fille sont empêchés de se marier par un ancien amoureux de la mère qui s'est cru trahi jadis comme fiancé alors que la future belle-maman n'était que sacrifiée à la richesse du sauveur de la famille. On s'explique et tout s'ar-

range. Si on s'était expliqué avant le premier chapitre il n'y aurait pas eu lieu d'écrire le roman.

Le Prestige, par Paul André. Une femme trop vertueuse dont la vertu finit par éblouir tellement son amoureux qu'il ne la voit plus, même lorsqu'elle vent se jeter dans ses bras. Détails intéressants sur l'existence monotone d'une jeune femme trompée par un mari à qui elle veut rester fidèle. Un type de financier enjôleur et perfide qui poursuit son but l'argent à la main. Des parents égoïstes et des femmes légères, complices du mari. Vers la fin le drame d'un laboratoire qui saute détruisant à la fois la calomnie et toute espérance d'amour. La vertu triomphe et le mari revient à sa femme, qui méritait peut-être mieux.

Après vous, mon général! par Max et Alex. Fischer. Auteurs gais. Une interversion de rôles dans deux cercueils. La vieille dame est enterrée sous le nom du général et au son des tambours pendant que le général est mené sans aucune cérémonie à la tombe de sa vieille voisine de table. Au courant de cette histoire funèbrement baroque des cocasseries philosophiques plus fines que le sujet. La plus drôle de ces nouvelles clownesques est l'aventure des Durand qu'on réunit tous dans la même salle de spectacle et qui fichent le camp comme un seul homme parce que quelqu'un est venu dire à haute voix : « M'sieur Durand, y a le feu chez vous. »

Au temps du panache, par Henri d'Estre. Puisque M. d'Esparbès a le monopole de ces histoires, on devrait le lui laisser. Et c'est certainement lui qui a le plus de panache.

Contes américains, par Blanco Fombona. Il y a dans ces contes américains une histoire vécue bien française qui n'aurait pas dû étonner un citoyen des Etats-Unis où l'on a pour habitude d'être le barnum de ses propres malheurs et d'où nous viennent des gueuses donnant à leur mari le dîner de centième de leurs amants. Oui en France on peut avoir de la gloire pour de la douleur et c'est meilleure justice que d'en avoir pour son argent.

En amours vers l'amour, par Georges Rens. Encore une confession de jeune homme. Toujours la maritorne à la place de la Vénus rêvée. La langue est riche d'images imprévues.

Petites choses, par un Monsieur très joufflu, si je veux en croire une vignette qui représente probablement l'auteur au dos de la couverture. Dans ces petites choses il y a des

petits dessins qui sont très bien. Les histoires sont à la fois féeriques, ironiques et documentaires.

Sylvia, par Ernest Gaubert Ou, sans aucune prétention, le roman du nouveau Werther. En voici le début : « Tout d'abord je n'aperçus pas Sylvia, mais elle vint à moi, me tendit la main, puis m'interrogea de façon brève et fort courtoise sur mes études. Je répondis de mon mieux. Ensuite, elle me dit :

— Vous êtes poète ?

Avec embarras j'avouai que j'écrivais des vers.

— Je le savais, m'affirma-t'elle et j'ai même lu vos œuvres. *C'est très bien*.

Oh ! que les jeunes filles *dernier cri* sont renseignées ! Je me souviens de la première question que j'ai posée à mon premier poète. Comme un très estimable sous-préfet de la Dordogne me le présentait au milieu d'une réunion de gens graves, je mis d'abord ma main derrière mon dos pour ne pas être obligée de serrer la sienne parce qu'il faut tenir les plumitifs à distance, puis je lui demandai, le plus naturellement du monde :

— Est-ce que vous savez monter à cheval, Monsieur ?

J'avais quinze ans et ne lisais que les classiques, hélas !...

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul : *Bibliographie et Littérature (Trouvailles d'un Bibliophile)* (Henri Daragon). — Judith Gautier : *Le Collier des jours* : *Le second rang du collier. Souvenirs littéraires* (Félix Juven). — Remy de Gourmont : *Judith Gautier ;* Henri Albert : *Frédéric Nietzsche ;* Roger Lebrun : *Maurice Donnay ;* Sansot-Orland : *Jules Lemaître ;* Roger Lebrun : *Anatole France ;* A. Séché : *Emile Faguet ;* S. Bazalgette : *Camille Lemonnier* (Bibliothèque internationale d'édition). — Un Bibliophile inconnu : *Sonnets gaillards et priapiques* (Bibl. int.). — Hugues Lapaire : *Le Patois berrichon* (Crépin-Leblond.) — *Une énigme d'histoire littéraire : L'auteur des XV joyes de Mariage* (Paris, 1903). — Adolphe Retté : *Le Symbolisme. Anecdotes et Souvenirs* (Messein). — Adolphe Retté : *Dans la Forêt* (Messein).

Voici, dans ce petit volume de la collection des bibliophiles parisiens, les dernières trouvailles bibliographiques de M. le vicomte Spoelberch de Lovenjoul. *Le catalogue complet des poésies de Théophile Gautier mises en musique*— 174 pièces de vers. « Théophile Gautier, dit-il, l'emporte encore sur ses deux rivaux — Victor Hugo et Alfred de Musset — quant

au douteux privilège d'avoir inspiré le plus grand nombre de musiciens, dont une véritable légion fut, en effet, attirée par les perles de poésie tombées de sa plume magistrale ».

Mais, continue-t-il, « un fait nous a singulièrement révolté au cours de nos recherches. C'est l'incroyable abus fait du grand nom du maître, pour lui attribuer, non seulement des vers d'Emile Augier (ce qui me paraît moins honorable que ne le dit M. de Lovenjoul), mais aussi une sorte de paraphrase tout à fait transformée de ses propres rimes, et même une élucubration inouie, par surcroît vaguement empruntée à des stances de Ponsard (!), production hors de tout rapport avec la poésie ».

La vraie musique n'a jamais pu se marier à la vraie poésie; c'est peut-être qu'elles se suffisent l'une et l'autre à elles-mêmes.

Suivent: le *catalogue des œuvres complètes de Prosper Mérimée, inscrites dans leur ordre chronologique de publication*; *à propos du rôle de la critique*, préface écrite pour un livre de M. Eugène Gilbert; *en marge de quelques pages*; *une pièce de vers de M. de Latouche*, adressée à Mme Desbordes-Valmore :

..... tu vivras dans un long souvenir
Soit qu'Amour dans tes chants, dictés pour l'avenir,
Célèbre sa douceur et ses lois éternelles;
Soit que tes vers, trempés de larmes maternelles,
De ton fils qui n'est plus consolent le tombeau,
Ton fils, ange du ciel, et si jeune et si beau!

. . . .

Latouche serait-il le père du fils clandestin de Marceline Desbordes-Valmore « né bien avant son mariage », et qui mourut à cinq ans. Mais « où et quand Marceline Desbordes et M. de Latouche se seraient-ils connus? Quant et comment leur rupture se serait-elle produite? Autant d'énigmes non encore résolues? »

Et puis, Latouche ne pouvait-il pas être seulement le confident des amours et des « peines profondes » de Marceline. Les poètes chantent volontiers les douleurs des autres.

Ce petit recueil d'épaves se termine par un article écrit par Baudelaire au début de sa carrière d'écrivain : *Comment on paie ses dettes quand on a du génie.*

L'illustre auteur de la théorie de la lettre de change — Balzac — avait le lendemain un billet de douze cents francs à payer; et la soirée était fort avancée.

... Il monta dans une maison, ou un commerçant riche (Curmer) le reçut avec tous les honneurs dus à son nom.

« Voulez-vous, lui dit Balzac, avoir après-demain, dans *le Siècle* et *les Débats*, deux grands articles-variétés sur *les Français peints par eux-mêmes*, deux grands articles de moi et signés de mon nom? Il me faut quinze cents francs. C'est pour vous une affaire d'or. »

Le marché fut conclu immédiatement. Balzac fit faire le premier article par Edouard Ourliac, qui lui avait fait naguère une ébouriffante préface pour la Grandeur et Décadence de César Birotteau. Il le lui paya cent cinquante francs.

« Le grand romancier commanda son second article rue de Navarin. »

Le premier article parut le surlendemain dans *le Siècle*, signé, chose bizarre, de Gérard de Nerval; l'article de Théophile Gautier ne parut pas dans *les Débats*, mais dans *la Presse* — quelques jours après.

« J'ai voulu montrer, dit Baudelaire, en terminant, que le grand poète savait dénouer une lettre de change aussi facilement que le roman le plus mystérieux et le plus intrigué. »

Premier article, mais probablement aussi première mystification de Baudelaire.

§

Mme Judith Gautier, dans le *Second rang du collier*, qui fait suite au *Collier des jours*, nous donne d'amusants détails sur les relations de son père avec les compositeurs de son époque. Et, à propos de cette phrase fameuse, si souvent citée et que répète aussi M. de Lovenjoul : « La musique est le plus désagréable et le plus cher de tous les bruits », la vérité, dit Judith Gautier, est que (Théo-Gautier) n'est pas l'auteur de cette boutade. Il n'a fait que la citer en ces termes dans *Caprices et Zigzags* :

« Un soir, j'étais à Drury-Lane. On jouait *la Favorite*, accommodée au goût britannique et traduite dans la langue de l'île, ce qui produisait un vacarne difficile à qualifier et justifiait parfaitement le mot d'un géomètre qui n'était pas mélomane assurément : « La musique est le plus désagréable et le plus cher de tous les bruits. » Aussi j'écoutai peu et j'avais le dos tourné au théâtre. »

Il se trouve ainsi que c'est ce géomètre inconnu qui détestait la musique, et non Théophile Gautier, qui fut au contraire

un étonnant critique musical. Mais le mot est maintenant historique, et c'est irrévocable.

« Théophile Gautier (lors de l'affreux scandale de l'Opéra, à propos de la représentation de *Tannhäuser*) nous révéla, raconte sa fille, un fait extraordinaire : c'est qu'il connaissait parfaitement le Tannhäuser, qu'il avait vu représenter à Wiesbaden.

— C'est moi qui en ai parlé le premier à Paris! disait-il non sans orgueil.

Il avait écrit dans le *Moniteur Universel* (1857) :

« L'auteur de Tannhäuser, loin de renchérir sur Weber ou Meyerbeer, a remonté délibérément dans le passé vers les sources de la musique, comme un peintre qui imiterait Van Eych ou l'ange de Fiesole... Le romantisme de Wagner est bien plutôt un retour aux anciennes formes qu'une innovation révolutionnaire; son orchestre est plein de fugues, de contrepoints fleuris, de canons, exécutés avec beaucoup de science. Rien n'est moins échevelé; l'air de désordre vient de l'absence de rythme carré que de parti pris le maître évite, de même qu'il s'abstient de moduler (1). Wagner écrit lui-même les paroles de sa musique « pour que la cohésion de l'idée et de la note soit encore plus parfaite ».

Lorsque ses filles, Judith et Estelle, qui étaient passionnées pour la musique allemande, attaquaient une ouverture de Weber, Théophile Gautier « descendait sans bruit, et entrait dans le salon, comme attiré par un charme. Il ne se trompait jamais ».

« Quand on écoute la musique de Weber, a-t-il écrit, on éprouve d'abord une sensation de sommeil magnétique, une sorte d'apaisement qui vous sépare sans secousse de la vie réelle... »

Encore en jupes courtes et les cheveux dans le dos, Judith Gautier, pour faire plaisir à son père, a écrit son premier article sur Eureka, d'E. Poë, traduit par Charles Baudelaire.

« Un matin, raconte-elle, j'étais à peine éveillée, quand mon père entre dans ma chambre, tenant le *Moniteur Universel* tout déployé.

— « Regarde!

« Il me montre du doigt un titre: *Eureka*.

(1) Il y avait, nous révèle Mme Judith Gautier, quelque musicien parmi ses compagnons de voyage, qui lui souffla les appréciations assez singulières, que nous avons citées, comme par exemple : « Le maître s'abstient de moduler... »

— « Qu'est-ce que c'est?

— « Ton article!... je l'ai jugé digne d'être imprimé, ce qui vaut mieux que tout ce que j'aurais pu te dire...

— « Tu as refait l'article?

— « Je n'y ai pas changé un mot. »

Il est signé Judith Walter. C'est Théophile Gautier qui a choisi ce pseudonyme.

Huit jours après, Judith Walter recevait une lettre de Baudelaire, que je voudrais pouvoir citer tout entière, où le poète manifeste son étonnement et aussi sa joie « de voir qu'un de ses plus vieux et de ses plus chers amis avait une fille vraiment digne de lui ».

« ... Vous avez fait, ajoutait-il, ce qu'à votre âge je n'aurais peut-être pas su faire, et ce qu'une foule d'hommes très mûrs, et se disant lettrés, sont incapables de faire. »

§

La Bibliothèque Internationale d'édition continue la publication des *Célébrités d'aujourd'hui*. Voici justement *Judith Gautier* par *Remy de Gourmont*. J'y cueille cette curieuse page de M. Anatole France:

« On a signalé avec raison l'indifférence presque hostile de Mme Judith Gautier, non seulement pour ses œuvres d'art, mais même pour ses belles œuvres littéraires. M. E. de Goncourt raconte qu'il trouva un jour dans la maisonnette de la rue de Longchamp la jeune Judith qui sculptait *l'Angélique* d'Ingres dans un navet. Le fragile chef-d'œuvre périt en peu de jours. Ce n'était qu'un amusement, le jeu d'une jeune fée; mais ceux qui connaissent l'indifférence de Mme Judith Gautier pour la gloire sont tentés d'y voir un trait de caractère. L'auteur de tant de beaux livres écrits avec amour n'a nul souci de la destinée de ses ouvrages. Comme elle a sculpté Angélique dans un navet, elle tracerait volontiers ses plus belles pensées sur des feuilles de rose et dans des corolles de lys que le vent emporterait loin des yeux des hommes. Elle écrit comme Berthe filait, parce que c'est l'occupation qui lui est la plus naturelle. Mais, quand le livre est fini, elle ne s'y intéresse plus et demeure parfaitement indifférente à tout ce que l'on en pense, à tout ce que l'on en dit. »

« Le *Dragon impérial*, dit M. Remy de Gourmont, est sûrement une œuvre de génie, et sûrement l'une des trois ou quatre belles œuvres littéraires qui furent jamais produites par des femmes. »

A la même librairie, voici *Frédéric Nietzsche* par *Henri Albert:* « L'influence de Nietzsche sur la jeune littérature française a déjà été considérable. Elle ira tous les jours grandissante. Salutaire? Néfaste? Qu'importe! Elle nous a apporté de nouvelles matières à penser, de nouveaux motifs de vivre. » Ce qui est une excellente conclusion.

Maurice Donnay, par *Roger Le Brun*. « C'était autrefois... il y a peut-être bien dix ans. Le bon poète annamite s'est fort développé et est devenu un célèbre auteur dramatique parisien. Mais s'il n'est presque plus annamite, il est demeuré poète. » Et c'est l' « opinion » de M. Jules Lemaître.

Jules Lemaître, par *Sansot-Orland:* — « C'était là le charme essentiel de cette critique impressionniste, toute faite de contradictions agréablement amenées et habilement justifiées entre elles... »

Voici encore *Anatole France*, par *R. Le Brun; Emile Faguet*, par *A. Séché; Camille Lemonnier*, par *L. Bazalgette*, et la série se continuera jusqu'à complet épuisement d'hommes célèbres.

Un *bibliophile inconnu*, à la même bibliothèque, nous donne des « *sonnets gaillards* et *priapiques*, extraits des manuscrits de Conrart ». Nos grand'mères lisaient cela sans trop rougir.

Approche, embrasse-moi, ne fais plus la farouche,
L'Amour est un plaisir et si juste et si doux
Serre moy de tes bras, mets ta langue en ma bouche,
Aussi bien que ton cœur ouvre-moi tes genoux.

§

M. Hugues Lapaire qui chanta fort mélodieusement:

La vieill' les pieds sur les landiers
Acoute l'vent sous l'joint des portes
L'vent qu'va chanter des mois entiers
C't'air si vilain des chouses mortes (1).

nous donne aujourd'hui un petit glossaire du patois berrichon. Il y a dans ce recueil, composé au hasard des conversations avec les paysans, beaucoup de mots qui ne sont pas plus berrichons que normands ou picards. M. H. Lapaire est plus poète que philologue; je crois qu'il a voulu seulement s'amuser à collectionner de jolis mots, comme ces enfants de son pays berrichon qui font des chapelets des œufs d'oiseaux dont ils ont « supé » (2) le contenu.

(1) « Au pays du Berri. »
(2) Mot normand très expressif, qui signifie: avaler en aspirant.

§

« Un petit livre a ce privilège d'être le premier en date parmi les plus parfaits qui soient en notre langue. Il se nomme Les XV Joyes de Mariage. Rien d'aussi achevé, jusqu'à lui, n'avait paru en prose française. Et nous ne savons qui l'a écrit :

De *la belle* la teste oustez
Tresvistement davant le monde
Et *samere* deeapitez
Tantost et après *leseconde*
Toutes trois à messe vendront
Sans teste bien chantée et dicte
Le monde avec elles tendront
Sur deux *piez* qui le tout acquite.

« En ces huyt lignes trouverez le nom de celui qui a dictes les XV Joies de Mariage au plaisir et à la louange des mariez. Esquelles ils sont bien aises. Dieu les y veille continuer. Amen. Deo gratias. »

L'auteur anonyme de cette petite plaquette espère avoir éclairci le problème et peut-être avoir résolu l'énigme. Il a décapité les mots indiqués, suivi les autres indications mystérieuses. Il trouve :

L'abbé de Samer, Pierre II, et prouve que cet abbé a parfaitement existé et qu'il vivait — et écrivait — au XIVe siècle.

« Ouvrez, dit-il, à la colonne 1597, le tome X de la *Gallia Christiana*. Vous y trouverez la liste des abbés de Samer... :

Pétrus II, 25 februarii 1377, 6 julii et 8 septembris 1378, ex chartis authenticis D. de Gaignières.

§

M. Adolphe Retté publie ses souvenirs sur le *Symbolisme*, et c'est un nouveau recueil de documents et de faits, de jugements aussi : M. Retté a ses amours et ses haines. Il détesta Mallarmé, après l'avoir beaucoup aimé. Il le dit, il a raison de le dire, puisqu'il est sincère : « l'écrivain en lui m'apparut désastreux et j'ai cru de mon devoir de le démontrer ». Mais cela ne se démontre pas aussi facilement qu'un théorème de géométrie, et beaucoup encore ne se sont pas laissé convaincre. « D'ailleurs, ajoute M. Retté, aujourd'hui qu'une dizaine d'années ont passé sur ces polémiques, il est facile de constater que maints symbolistes, renonçant au spiritualisme nébuleux et à l'art hermétique préconisés par Mallarmé, ont évolué vers la nature ou l'art social. » Y a-t-il un art social, et n'est-ce pas une sorte de profanation de vouloir donner à

l'art un autre but que lui-même. Hélas ! oui, quelques poètes de jadis ont laissé pousser dans leur cœur de mauvaises herbes sentimentales ; ils prêchent sur la montagne, ils annoncent la venue prochaine de la justice, et même de la Beauté — la beauté enfin monétisée en petites hosties, pour la communion du peuple.

M. Retté consacre tout un chapitre aux morts et aux disparus. Les morts : Edouard Dubus, Emmanuel Signoret, Albert Aurier. « Grand cœur, grand talent, Aurier, » dit-il, aurait été — quelqu'un. M. Retté a raison, mais ce qu'il faut préciser, c'est que ce quelqu'un eût été le grand critique d'art que nous n'avons pas.

§

En un autre petit livre, M. Retté nous emmène « *Dans la forêt* », dans sa forêt de Fontainebleau. Ce sont de petits contes très simples, ce sont surtout des paysages, il y a des nymphes et des dryades qui sautent légèrement dans l'herbe et se posent devant vous, les mains jointes derrière la tête, en une attitude provoquante et éblouissante. Des tuniques se déclosent et révèlent des beautés très secrètes, des ceintures glissent le long des hanches, des yeux scintillent comme des lucioles amoureuses.

La nuit autour de nous sème des fleurs d'or sombre.
Restons ici jusqu'au matin : je veux mêler
Notre rêve amoureux aux caresses de l'ombre
Et la douceur du clair de lune à nos baisers.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Gabriel Hanotaux : *Histoire du Cardinal de Richelieu*. Tome II, deuxième partie; Firmin-Didot et Cie. — Alfred Rambaud : *Jules Ferry;* Plon-Nourrit et Cie. — Maurice Courant : *Ministres et Hommes d'Etat : Okoubo;* Félix Alcan. — J. Fehmi : *Les Coulisses Hamidiennes dévoilées par un Jeune Turc;* A. Michalon. — Henri Dagan : *Les Massacres de Kichinef;* Cahiers de *la Quinzaine*.

Histoire du Cardinal de Richelieu, par Gabriel Hanotaux. — Cette volumineuse deuxième partie du tome II de l'*Histoire de Richelieu* expose trois ordres bien définis de faits. L'on trouve d'abord le tableau de la longue disgrâce de Richelieu, depuis la mort de Concini (1617) jusqu'au traité d'Angers (1621), suivie de l'accession au cardinalat et du retour définitif au pouvoir. L'on contemple l'agonie d'une ambition

qui faillit tuer l'homme. Exilé à Avignon par Luynes, son heureux rival, déconcerté à fond, glacé, Richelieu alla jusqu'à faire son testament. Que de passes misérables dans ces existences souveraines! — Cependant, nous ne savons pas si M. Gabriel Hanotaux a été bien inspiré et n'a pas un peu dérangé l'unité profonde de cette vie, en allant jusqu'à écrire ce titre de chapitre : « Richelieu rebelle. » La tactique de Richelieu, dans la redoutable situation transitoire où il se trouva après son rappel inopiné d'Avignon, consistait à servir d'intermédiaire entre la reine-mère et la cour, en empêchant toutefois un rapprochement si complet qu'il emportât le retour de Marie de Médicis auprès de son fils, conjoncture où l'influence du prélat sur la reine, influence qui était alors son unique ressource, se fût trouvée bien compromise. Son opiniâtreté sous ce rapport fut incroyable. Cependant la guerre civile, point très méchante au surplus, fut surtout le fait des Grands, les d'Epernon, les Soissons, les Vendôme et autres étourdis dont les bravades vinrent tomber à plat aux Ponts-de-Cé. On fait grand état des dispositions prises à la Cour d'Angers sous l'impulsion de Richelieu. Mais celui-ci ne s'engageait pas à fond pour cela, et elles n'empêchent pas d'oublier ce « regard froid de l'évêque » que tous ces gens-là « se sentent dans le dos », ce regard qui les pèse, et qui ne les pèse pas lourd. Richelieu, à cette époque, avait, en réalité, lié partie avec les Grands juste assez pour se servir d'eux, et, pour le surplus, prendre d'eux cette idée, — la terrible idée de toute sa vie, — qu'ils étaient vaincus d'avance dans leur lutte contre la puissance légitime, leur imagination (il la connaissait bien), « qui leur représente *les bourreaux* en même temps qu'ils affrontent les ennemis », rendant la partie fort inégale. Les « bourreaux » déjà! l'échafaud entrevu de Montmorency... Voilà la note juste. Un tel homme, même aux moments les plus difficiles de sa carrière, pouvait-il être malheureux au point de mériter de donner l'impression d'un « rebelle »? Ou alors, on ne s'explique pas que l'évêque de Luçon, après la défaite du parti de la reine-mère aux Ponts-de-Cé, ait pu si aisément tirer son épingle du jeu. Selon toute apparence, le prélat est alors vaincu; et cependant, juste à ce moment, il obtient, par le traité d'Angers, de précieux avantages. On s'attendait plutôt, d'après l'importance donnée à son opposition, à le voir renvoyé en exil. Il y a, dans cette partie de l'analyse de M. Hanotaux, quelque chose de heurté et de peu compréhensible. Nous pensons qu'une excessive minutie

du détail grossit hors de proportion un trait qui ne fut que fugitif chez Richelieu.

Quoi qu'il en soit, cet ambitieux durement contrarié est l'acteur né, le protagoniste immanquable d'un formidable théâtre politique qui semble s'agencer tout exprès en vue de son geste, à mesure que M. Hanotaux, avec une science toute nouvelle de la situation européenne d'alors, en dispose autour de son héros l'ordonnance. C'est la partie la plus forte de son livre. Tandis qu'à Angers Richelieu, à la merci de cette lourde bourgeoise de Marie de Médicis, lutte obscurément pour la vie, intrigue, doute, se reprend, persévère, tout autour, l'Europe de la Guerre de Trente Ans complique son terrible échiquier. L'esprit de Richelieu y perce par profondes échappées, commence de concevoir ses principales idées politiques. Sur ce prélude de la Guerre de Trente Ans, sur cette crise européenne de 1621, « à peine mentionnée par nos histoires », triplement importante comme préparation de la lutte de Richelieu avec la Maison d'Autriche, comme clef de son attitude à l'égard du protestantisme continental, comme occasion enfin de ses conceptions politiques, M. Hanotaux a apporté de nombreux et attachants éclaircissements. Il nous suffira de les signaler.

En France, à la même époque, le Protestantisme se fonde en République indépendante, âpre et tenace construction qui ne croulera qu'avec le dernier bastion de La Rochelle. Je crois que c'est cette partie de l'ouvrage qui engage le plus notre historien. Lisez à ce propos son commentaire analytique d'un livre de controverse écrit par Richelieu. (« Les principaux points de la Foy de l'Eglise catholique, etc. », pp. 241 et sq.). D'une manière générale, M. Hanotaux semble garder sur le Protestantisme français, tel qu'il se présente à l'époque de Richelieu, l'opinion qu'il lui avait inspirée à l'époque de la Ligue. Nous retrouvons à peu près la doctrine naguère exposée, dans les *Etudes historiques sur le XVIe et le XVIIe siècle*, à propos de la Ligue. De même qu'il se montrait favorable alors à la Ligue, « mouvement national et religieux » (ne faillit-elle pas faire cependant, à certain moment, le jeu de l'Espagne ?), par conséquent hostile aux calvinistes, de même M. Hanotaux signale maintenant dans le Protestantisme français, tel que Richelieu va avoir à le combattre, un phénomène de séparatisme et de cosmopolitisme, absolument contraire à l'unité française (affaires de Béarn), etc. « Au fond il y avait impossibilité de vivre sur les données de l'édit de Nantes »

(p. 420). On sait que c'est là une thèse en honneur à la *Revue des Questions historiques*. Nous savons d'autres endroits où elle ne l'est pas. Sous la plume de M. Hanotaux particulièrement, cette phrase va faire bien des ennemis à l'*Histoire de Richelieu*. Elle suffit pour vous compromettre tout un ouvrage d'histoire, nous entendons pour appeler sur lui, non pas des contestations scientifiques, car les recherches de M. Gabriel Hanotaux sont d'exceptionnel aloi, mais les controverses et la passion.

Jules Ferry, par Alfred Rambaud. — La carrière du très sage et très laborieux homme d'Etat que fut Jules Ferry ne peut encore s'abstraire suffisamment de bien des circonstances parlementaires et journalistiques dont la portée reste à déterminer, c'est-à-dire, selon la constatation de M. Alfred Rambaud, qui « ne trahissent pas tous les secrets des partis ». Un véritable ouvrage d'histoire est donc ici particulièrement difficile à écrire. Un exemple entre tous fera comprendre combien l'informe atmosphère contemporaine enveloppe encore la mémoire et l'œuvre de Jules Ferry. Considérez la partie de l'œuvre scolaire de Ferry qui est plus particulièrement dirigée contre l'enseignement congréganiste. C'est là un des points sur lesquels on veut qu'il y ait une opinion proprement *historique*. Cette opinion, formée depuis quelque temps déjà, et que le livre de M. Rambaud, — où l'on s'est donné beaucoup de mal pour trouver des origines libérales et parlementaires, au meilleur sens du mot, à la réforme de Jules Ferry, — va certainement fortifier, cette opinion, dont s'emparent déjà les historiens, consiste à croire que « ni les principes, ni les procédés de Jules Ferry ne furent ceux de ses prétendus continuateurs »; que son « anticléricalisme *politique* » n'a rien de commun avec leur « anticléricalisme sectaire ». Eh bien! nous nous demandons comment on réussira à montrer en réalité le caractère particulier de la réforme ferryste, c'est-à-dire à *délimiter* celle-ci et à la dégager de ses actuels succédanés. On pourrait s'inspirer ici, dans une certaine mesure, nous le savons, de M. Waldeck-Rousseau, par exemple; mais, pour le surplus, il est trop commode de rejeter sur les hommes demain actuels la responsabilité tout entière de la déviation du principe. Nous n'émettons ici aucune opinion personnelle, nous ne faisons pas de polémique, ni cléricale, ni anticléricale. Nous venons seulement de prendre cet exemple comme le meilleur critérium dont on puisse se servir pour évaluer le degré de fixité historique où a pu parvenir jusqu'ici la car-

rière du meilleur ministre de la troisième République. Ce degré est vague. L'heure n'est pas encore venue. Pour l'œuvre coloniale, peut-être.

Ceci dit, on ne peut que se féliciter d'avoir enfin sous la main, grâce à M. Rambaud, une si nombreuse collection de documents. Il faudra toujours se reporter à ce livre. Lui-même, dans plusieurs années, pourra être refait et alors s'approcher davantage du caractère de l'histoire : sa refonte ne donnera rien de plus abondant. Toute la matière première est là. Futurs *Mémoires* et futurs *Souvenirs* serviront, sans doute, à ordonner ou à épurer cette matière première, mais non à l'étendre. Nous signalerons particulièrement les livres II, III et IV, relatifs à l'œuvre scolaire (l'article 7 et les décrets, l'enseignement primaire, l'enseignement secondaire et supérieur); à l'œuvre politique (notamment la révision partielle de la Constitution); enfin à l'œuvre diplomatique et coloniale (l'Egypte et le Canal de Suez, la Tunisie, Madagascar et l'Indo-Chine, la guerre contre la Chine, la politique en Europe) (1). Le volume est enrichi d'un appendice contenant un tableau chronologique des Lois, décrets, etc., concernant l'instruction publique durant les trois passages de Ferry dans ce département; un tableau analogue, relatif à la politique intérieure; enfin, divers extraits et des lettres inédites.

Okoubo, par Maurice Courant. — Okoubo Tosimitsi (1830-1878), dont M. Maurice Courant, d'après de très curieuses sources japonaises et de savants documents européens, nous retrace la carrière en un livre d'actualité s'il en fut (1), doit être considéré comme un des principaux fondateurs du Japon actuel.

On sait qu'avant la Révolution de 1868, qui concentra toute l'autorité dans les mains du Mikadô, deux empereurs se partageaient le rang suprême : le Mikadô, issu du soleil, figure hiératique, momifiée dans les rites du Palais, « la demeure plus haute que les nuages », sorte de souverain mystique et fainéant, à qui n'appartenait qu'une autorité spirituelle; et d'autre part, le Chôgoun (connu aussi sous le nom de Taïkoun), à qui, depuis des siècles, était déléguée l'autorité du Mikadô; chef militaire et possesseur foncier tout-puissant, empereur effectif, souverain de fait, devant qui le souverain de droit

(1) Voir aussi le récent livre de M. G. Weulersse : *Le Japon d'Aujourd'hui*. Etudes de mœurs, et même, comme l'indique le sous-titre, « Etudes sociales ». On y trouvera une intéressante application des idées de M. Tarde.

s'était effacé de plus en plus, mais en devenant par là même un symbole de plus en plus métaphysique et de plus en plus vénéré de la puissance suprême. Cette dualité extraordinaire du pouvoir, base plusieurs fois séculaire de toute l'ancienne organisation sociale japonaise, était encore assez nette et traditionnelle en 1853, lorsque, à cette date, l'arrivée du commodore Perry dans la baie de Yeddo, puis, dans les années suivantes, les impérieuses demandes de traités émanées des Etats-Unis, de l'Angleterre, de la Russie et de la France, en posant la question vitale de l'admission des étrangers, suscitèrent un conflit entre le Chôgoun et le Mikadô. Ce fut le début d'une situation qui, à travers bien des vicissitudes, aboutit, le 3 janvier 1868, au célèbre coup d'état par lequel le Chôgoun Yosinobou, descendant et héritier de la famille souveraine des Tokougâwa, se trouvait déposé, et, après un soulèvement vite réprimé, définitivement dépouillé d'un pouvoir vieux de onze siècles.

Okoubo Tosimitsi, de la caste des Samourahi, mort ministre de l'intérieur de l'empire, eut la part la plus active dans ce coup d'état, qui pourrait bien être un des plus grands événements de l'histoire contemporaine. Dès 1852, il était un des chefs du parti progressiste et impérialiste, qui, demeuré jusqu'alors théorique et surtout un centre d'études chinoises et européennes, devenait désormais un véritable instrument politique. Après le meurtre, par les Samourahi loyalistes, du Régent Ii Nahosonké (1860), tuteur du Chôgoun alors adolescent et tout dévoué au Chôgounat qui lui dut un regain de vigueur, l'influence d'Okoubo s'affirma. Il fut bientôt l'intermédiaire préféré entre le Palais mikadônal et le Bakou-hou (conseil chôgounal), inspira maintes mesures énergiques à sa cour de Kyôto, et surtout, par son adresse, sa ténacité, la connaissance profonde du pays, sut concilier à l'empereur les clans les plus importants, les grands daimyô (principaux chefs militaires), si bien que les projets de Restauration trouvèrent, au moment décisif, dans toute cette orgueilleuse aristocratie féodale, une majorité de partisans.

Arrivé au pouvoir après le succès final, Okoubo se consacra librement à « la construction du Japon nouveau ». L'idée-mère de la centralisation administrative, telle que la pouvait comporter le Japon, semble lui appartenir : instituer un fonctionnarisme impérial et national par l'accession des classes inférieures aux emplois officiels. Les Samourahi, caste moyenne et nombreuse, subordonnée jusqu'alors aux daimyô, clientèle

militaire et civile de ces grands seigneurs, les Samourahi, promus aux postes dont disposait le seul Palais, se virent dégagés des liens féodaux qui les rattachaient aux clans. Ceci, qui se reproduisit pour tous les ordres de fonctions, pour l'administration des provinces, pour la gestion des finances, pour la magistrature, etc., est un fait considérable, — on pourrait dire le fait- type, — dans la transformation sociale du Japon. Par ce procédé si simple, — mais, remarquons-le, dont l'application voulut une indomptable énergie, car dans le Japon de Mutsuhito cette application fut en quelque sorte inopinée, et non climatérique comme dans la France de Louis XIV, — l'immémoriale organisation féodale de ce pays se trouva ruinée du jour au lendemain. Ajoutez que la centralisation territoriale et foncière ne tarda pas à suivre la centralisation administrative; trop long pour être même résumé ici, le détail de cette dernière réforme est infiniment curieux; c'est encore un des points où apparaît le plus significativement le rapport nouveau du pouvoir impérial au pouvoir aristocratique. — Cette aristocratie, d'ailleurs, au dernier moment, faillit renverser tout l'édifice. Quel que fût le radicalisme impérial, le caractère général des réformes avait d'abord été celui d'un essai de conciliation des clans et du pouvoir central; de même, on avait précédemment essayé d'abord d'une entente entre le Chôgoun et le Mikadô; mais, comme pour le Chôgoun, il fallut, pour les clans, aller jusqu'au bout : les supprimer et les remplacer par des préfectures. De là, en sens inverse, un mouvement régional et fédéraliste, lent et sourd d'abord, mais qui finalement éclata ,en un soulèvement terrible où faillit périr le Japon nouveau. Favorisés sous tant de rapports par la Restauration, les Samourahi, notamment, voyaient toutefois leur prééminence militaire disparaître avec les clans, la conséquence de cette mesure, au point de vue de l'armée, étant un recrutement national et uniforme. Entraînés par l'héroïque Saigô, « le grand Samourahi », soutenus par les anciens daimyô, servis par la trahison du préfet Oyama, ils se mutinèrent, mirent le gouvernement régulier à deux doigts de sa perte. On les écrasa. Ce fut le dernier grand obstacle rencontré par la Révolution. A partir de ce moment, les réformes se précipitèrent, étudiées principalement et appliquées par Okoubo, devenu ministre de l'intérieur. A sa mort, le 14 mai 1878 (il mourut assassiné par les Samourahi, ses anciens compagnons, qui maintenant, à tort ou à raison, voyaient en lui l'auteur principal de leur amoindrissement militaire), bien des résultats

restaient encore à obtenir : « préciser l'administration (suivant ses propres paroles), enrichir le peuple, devenir forts en face de l'étranger ». Mais ces résultats, acquis en partie depuis, étaient alors en germe, et l'on pouvait déjà prévoir le moment où la constitution du 11 février 1889, curieux témoignage de la plus étonnante des improvisations politiques et sociales serait enfin promulguée.

Les Coulisses Hamidiennes, par J. Fehmi. — Curieux renseignements sur Yildiz et ses mœurs, lesquelles, à vrai dire, ne sont ni guère moins ni guère plus que ce que l'on a toujours entendu par mœurs orientales. Seulement ceci se double aujourd'hui, dans la Turquie des Vieux-Turcs, d'une situation politique empoisonnée, irrémédiable au point qu'elle apparaît comme le moyen même de durée de l'empire Turc. N'importe, le malaise de cette situation d' « homme malade » vient singulièrement exaspérer ces fameuses mœurs turques, et nous admettons fort bien que la Turquie d'Abdul-Hamid soit pour beaucoup de gens un pays inhabitable. Mais, si nous passons au chapitre des remèdes proposés, quels singuliers plans de Révolution, de Convention, de Comité du Salut public, que sais-je encore ! Que M.J. Fehmi, dont nous aimons le courage, se méfie de ces réminiscences de 93, où se laisse prendre sa bonne foi. Conçoit-on un 93 turc ? Laissons là d'historiques précédents qui n'ont, en l'espèce, pas la moindre utilité. Le parti jeune-Turc, en tant que parti, semble n'avoir qu'un avenir bien étroit, pris qu'il est entre l'inertie ottomane et l'égoïste et sournoise politique européenne. Un critique très renseigné, M. Maurice Kahn, a, dans *l'Européen*, fort bien exposé ceci, justement à propos de la récente brochure de de M. Fehmi. Il est vrai que le Tsar, retenu en Extrême-Orient, va probablement se montrer moins vigilant dans les Balkans ; et ceci (mais il reste l'Autriche) peut être un avantage pour le parti de M. Fehmi. Parti ? Complot plutôt, et c'est déjà, certes, quelque chose.

Les massacres de Kichinef, par Henri Dagan. — Une autre question aussi triste que celle de l'arbitraire turc, c'est la question juive en Russie. L'on a présents encore à la mémoire les terribles massacres de Kichinef (Bessarabie). Il faut savoir gré à M. Henri Dagan de nous avoir renseignés sur les événements. Il a produit les documents eux-mêmes, « articles de journaux russes, lettres privées de correspondants, rapports officiels, etc. ». De cette façon, le contrôle s'est fait autant que possible par la comparaison des sources.

En somme, le gouvernement russe a traité les juifs à peu près comme Yildiz les Arméniens. M. Dagan ne se borne pas à relater les troubles, les récents et les anciens (1881-1882), ou à rechercher les responsabilités. Les causes générales du mal, qui sont les seules causes fixes et certaines, le préoccupent aussi. De la sorte, il étudie la situation au point de vue historique. L'on trouve donc dans sa forte brochure des renseignements très précis et des vues très nettes sur les causes générales et économiques de l'antisémitisme russe, comme aussi sur ses causes spéciales et administratives. C'est la partie la plus instructive de son très utile exposé.

EDMOND BARTHÈLEMY.

PSYCHOLOGIE

Guido Villa : *La Psychologie Contemporaine* (trad. Rossigneux), V. Giard et E. Brière, 10 fr. — Carlos-Octavio Bunge : *Principes de Psychologie individuelle et sociale* (trad. A. Dietrich), Alcan, 3 fr. — Emile Lubac : *Esquisse d'un système de Psychologie Rationnelle*, préface de M. Henri Bergson, Alcan, 3 fr. 75. — Dr Paul Sollier : *Les Phénomènes d'Autoscopie*, Alcan, 2 fr. 50. — Herbert Spencer : *Faits et Commentaires* (trad. A. Dietrich), Hachette, 3 fr. 50. — PUBLICATIONS PÉRIODIQUES : *Archives de Psychologie* (Genève), *Bulletin de l'Institut général Psychologique* (Paris), *Journal de Psychologie normale et pathologique* (Paris).

M. Guido Villa, dans **La Psychologie Contemporaine**, se préoccupe d'abord de rechercher comment on en est venu à séparer la psychologie de l'ensemble des sciences philosophiques et à « en faire une science autonome, fondée sur des principes propres, ayant une méthode propre ? Et pourquoi s'est-elle séparée de la philosophie bien après les sciences mathématiques, physiques et naturelles, et après les autres sciences morales, à tel point que bien des philosophes se demandent encore, théoriquement du moins, si elle constitue une science spéciale » ? Il joint à cette étude historique un exposé critique des doctrines contemporaines, exposé relativement complet, mais qui se transforme trop souvent en une apologie des seules théories de Wundt, et en un dénigrement visiblement partial des systèmes en contradiction avec celui de l'auteur allemand. Cette tendance à adopter en manière de dogme les hypothèses, même les moins fondées, d'un seul philosophe nuit considérablement à la valeur de l'ouvrage.

Nous rencontrerons plus d'effort personnel dans la tentative faite par M. C.-O. Bunge pour établir ses **Principes de Psychologie individuelle et sociale**. Selon l'auteur, la

psychologie pourrait être divisée en trois degrés : *psychologie, physiologique* ou *psycho-physiologie*, traitant du système nerveux et de ses fonctions; *psychologie scientifique* (?) *ou spéculative*, occupée de « l'étude de l'intelligence par les données de l'observation interne »; et *psychologie transcendantale* ayant pour objet d'établir les limites du connaissable et de l'inconnaissable. La psychologie embrasserait ainsi toute la philosophie, emploierait, allant de la psychologie de la cellule jusqu'au problème de l'infini, toutes les méthodes, et, se complétant par la connaissance des sciences morales ou sociales, leur donnerait une méthodologie unique. Pour passer du premier degré au second, M. C.-O. Bunge se sert beaucoup du subconscient et de l'inconscient, et comme il associe la conscience à la volonté, il inaugure le terme de « faits subconscient-subvolontaires ». Cette association le conduit naturellement à reprendre la théorie de l'idée-force, créée par M. Fouillée. Il faut reconnaître qu'il la modifie par de sensibles correctifs. La notion des idées-forces est pour lui « un principe intermédiaire, demi-scientifique, demi-hypothétique, entre la psycho-physiologie et la métaphysique ». Après l'exposé de lois sociologiques, de « théorèmes de la vérité, du bien et de la beauté » un chapitre sur l'inconnaissable et la « métaphysique positive » ou psychologie transcendantale, termine ce livre d'une originalité très réelle, et auquel un mélange imprévu de lyrisme et de science fournit une couleur spéciale.

L'Esquisse d'un système de Psychologie Rationnelle, par M. E. Lubac, est un essai de psychologie basée sur l'intuition. Par intuition, il ne faut pas entendre ici, nous dit M. Bergson dans sa préface, « une contemplation passive de l'esprit par lui-même, un rêve d'où il sort en donnant ses visions pour des choses vues ». L'intuition dont il nous parle, quoique métaphysique de tendances, peut être « aussi précise que les plus précis d'entre les procédés scientifiques, aussi incontestable que les plus incontestés d'entre eux. Elle consiste à reprendre contact avec une réalité concrète sur laquelle les analyses scientifiques nous ont fourni autant de renseignements abstraits ». A ce titre, l'ouvrage de M. E. Lubac dépasse en intérêt la plupart des recueils similaires, encore qu'il se limite aux bornes un peu étroites de l'enseignement classique. L'on peut ajouter qu'il emprunte beaucoup à la philosophie de M. Bergson et qu'il est écrit en une langue non moins claire qu'élégante.

§

Le Dr Sollier, avec **Les Phénomènes d'Autoscopie**, étudie sous le nom d'autoscopie externe les cas connus dans lesquels la représentation de notre être extérieur se projette autour de nous, sous forme d'une véritable hallucination, et il donne le nom d'autoscopie interne à d'autres phénomènes entièrement nouveaux dans lesquels « il y a représentation de tout ou partie de notre personne intérieure, où le sujet aperçoit nettement au dedans de lui certains de ses organes dans leur forme, leur situation, leur structure et leur fonctionnement ». C'est, selon lui, « exactement le même phénomène que le précédent et d'ordre cénesthétique comme lui ». Aux premiers (1), signalés par Féré (2), le Dr Sollier ajoute douze observations, déjà publiées d'ailleurs. Il s'attache à montrer qu'il s'agit là d'une objectivation de sensations cénesthétiques et que le rôle de la vision, en apparence prépondérant, demeure en réalité tout à fait secondaire. « Nous sommes obligés de nous servir de modes d'expression visuelle ou tactile parce que jusqu'ici nous ne savions pas que nous pouvions percevoir les formes des objets dans l'espace autrement que par la vue et le tact, et que la cénesthésie pouvait les percevoir également et nous en fournir des représentations comme celles des autres sens ». C'est là une notion nouvelle dont l'auteur se sert pour rendre compte d'une autre série de phénomènes qu'il définit en ces termes : « Si, au lieu d'objectiver extérieurement le sentiment général qu'on a de soi-même (autoscopie externe)... on se perçoit en partie seulement et on prend conscience de ses organes internes...nous avons ce que j'ai appelé l'autoscopie interne. » Les personnes observées — en état d'hypnose — décrivent leurs organes internes avec une précision anatomique et un pittoresque d'expressions qui excluent toute idée de supercherie. L'une dira, en parlant de ses poumons : « Oh! là (elle met la main sur sa poitrine, à gauche) j'ai comme une branche de corail; il y a deux petits champignons où l'air ne veut pas entrer. » Les veines seront

(1) Rudyard Kipling décrit un de ces cas d'une manière saisissante (*Les Bâtisseurs de ponts*, pp. 220 et suiv.). Nous-même en avions fait déjà le sujet d'un de nos contes (*Contes d'Au-Delà*, pp. 169 et suiv.)

(2) Féré · *Note sur les hallucinations autoscopiques ou spéculaires et sur les hallucinations altruistes*. (Comptes-rendus de la société de Biologie, p. 451, 1891). — *Hallucinations autoscopiques périodiques* (Journal médical de Bruxelles, n° 9, 1898).

de « petits tuyaux », les artères des « cordes ». Le cas le plus intéressant est celui d'une malade, atteinte d'appendicite, et voyant dans son appendice, dont elle précise l'état d'inflammation, un petit morceau d'os, qu'elle parvient à expulser; elle en indique le trajet au médecin. Celui-ci a pu recueillir le fragment, conforme au signalement donné. La courbe de température, les symptômes observés concordent avec les dires du sujet. Une autre note décrit l'expulsion d'une épingle que la malade a vue, traversant la paroi intestinale sans en prendre toute l'épaisseur, et ressortant en bas d'un centimètre environ. Il semblerait résulter de ces faits que non seulement ces personnes ont obtenu des représentations de leurs organes internes, et ont eu conscience de phénomènes organiques ordinairement inconscients, mais encore que, « dans les états d'hystérie, dans les états d'engourdissement plus ou moins marqué des différents centres cérébraux, et d'arrêt plus ou moins complet des fonctions organiques qui en dépendent, les sujets peuvent agir volontairement sur leurs muscles lisses, qui échappent normalement à l'action de la volonté ».

Faits et Commentaires, d'Herbert Spencer, demeure, comme l'avait prévu son auteur regretté, une sorte de testament du grand philosophe anglais. On y trouvera des clartés sur les sujets les plus variés, des commentaires ajoutant ici un détail aux œuvres précédentes, définissant là leur mode de composition, une critique des mœurs, et surtout, qu'il s'agisse de questions importantes ou secondaires, la forte marque de l'éminent esprit qui vient de disparaître.

§

Publications périodiques : Le no 8 des **Archives de Psychologie** contient, à côté des *Observations de Psychologie Religieuse* de M. Th. Flournoy, d'articles de MM. H. Zbinden et M. C. Schnyten, une intéressante observation de *Psychologie canine* sur la hiérarchie, la politesse et la vassalité, étudiée d'après la conduite d'un chien de Saint-Bernard, au cours de sept années, par M. J. Ed. David. Selon lui, il y aurait une hiérarchie respectée parmi les chiens, fondée en partie sur la force et en partie sur l'âge, et l'inférieur rendrait hommage à ceux qui appartiennent aux rangs plus élevés.

Aux sommaires des derniers nos du **Bulletin de l'Institut général Psychologique**, de curieuses expériences de M. Hachet Souplet sur l'*Intelligence des chats*, de M. Bohn, pour essayer de déterminer l'*Evolution des connaissances*

chez les animaux marins littoraux, des communications de M. Yves Delage sur la *Nature des images hypnagogiques et le rôle des lueurs entoptiques dans le rêve*, de M. le Dr Sollier sur le *Sens de la direction dans ses rapports avec l'automatisme*, de M. H. Piéron sur *la Connaissance du caractère par l'étude des associations d'idées*.

Sous la direction de MM. Pierre Janet et Georges Dumas, paraît, avec le titre de **Journal de Psychologie normale et pathologique**, un recueil qui se propose de grouper les analyses des divers travaux concernant les études psychologiques, et de présenter ainsi, à côté de travaux originaux, une sorte d'index des recherches entreprises en France et à l'étranger. Le premier numéro comprend, en effet, à côté d'articles des Prs Ribot, Flournoy, Grasset, Raymond et Janet, une bibliographie internationale très étendue, passant en revue tous les domaines de la psychologie normale et pathologique.

GASTON DANVILLE

SCIENCE SOCIALE

Léon Tolstoï, *Conseils aux Dirigés* (Fasquelle). — Roosevelt, *la Vie intense* (Flammarion). — *L'Idéal Américain* (Colin). — Henry Barly : *La Religion dans la société aux États-Unis* (Colin). — Paul Ghio, *l'Anarchisme aux Etats-Unis* (Colin). — Andrew Carnegie, *l'Empire des Affaires* (Flammarion). — Gabriel Hanotaux : *Du choix d'une carrière* (Flammarion). — Mme Coignet. *Où allons-nous?* (Paulin). — Edward Montier, *l'Education du sentiment* (Lecoffre). — Sangnier et Buisson, *la Vie démocratique* (le Sillon). — Henri Dagan, *De la condition du peuple au XXe siècle* (Giard et Brière). — E. de Roberty : *Nouveau programme de sociologie* (Alcan). — A. Lorriot ; *De la nature de l'occupation de guerre* (Charles-Lavauzelle).

C'est un hasard savoureux qui rapproche dans cette chronique Tolstoï et Roosevelt. On ne saurait imaginer deux forces plus centrifuges. Le Tolstoï des **Conseils aux dirigés** c'est le Tolstoï de *l'Appel aux dirigeants*, et de tant d'autres livres analogues, l'apôtre infatigable de la paix à tout prix, de l'absolue non-résistance : se laisser tuer plutôt que de tuer, ou d'apprendre à tuer ; le prêcheur, aussi, de tout ce qui est mansuétude, pardon des injures, respect attendri, sauf bien entendu envers ceux qu'il n'aime pas, et que vous devinez. Non qu'il aille — comme l'autre — jusqu'à vouloir « Dans le boyau du dernier prêtre — Serrer le cou du dernier roi » ; mais il semble se consoler assez vite des mésaventures qui peuvent arriver à ces « suppôts de superstitions monstrueuses » et à

ces « professionnels de l'assassinat ». Hélas ! la nature humaine est partout la même, et tous les apôtres sont d'une bonne volonté robuste. Quand il s'agit d'expliquer comment la misère disparaîtra de la société qu'il rêve, Tolstoï n'est pas plus embarrassé qu'un professionnel de la superstition : « Comme le peuple qui écoutait les sermons du Christ avait faim, le Christ, sachant que quelques-uns avaient fait des réserves, ordonna à tous de s'asseoir en cercle, et dit à ceux qui avaient des réserves de les passer à leurs voisins, et à ceux-ci, une fois rassasiés, de les passer aux autres. Quand ils eurent fait tout le tour, tous étaient rassasiés, et il y avait beaucoup de restes. » Pas plus difficile que cela.

§

Un jour qu'il lut quelque tolstoïsme de ce genre, le futur président Roosevelt sursauta. C'était une âme simple de *cow boy* qui avait mal saisi la beauté de la non-résistance. Tel un Varègue à moustaches rousses au pied de la colonne d'où prêchait Siméon Stylite. Et comme il avait l'indignation féconde, il répondit à jets répétés à l'apôtre. Ce sont les articles que l'on a traduits en jargon bizarre et réunis sous le titre biscornu **la Vie intense**, ou encore ceux qu'on a ailleurs traduits en bon français et sous un titre sans prétention : **l'Idéal américain**. Etranges et retentissants articles où « le malsain mysticisme de la paix » de Tolstoï reçoit une bordée d'injures égale à celle que Tolstoï caronadait sur la féroce idolâtrie de la guerre. Comment mettre d'accord ces belligérants ? Autant vouloir chanter le *Lotus de la bonne foi* sur l'air de *Yankee doodle*. Le plus sage est d'écouter tour à tour les deux chansons, la vieille qui a son délire pour les bonzes, et la nouvelle qui son délire pour les jingoes. « Si la Russie avait agi d'après la philosophie de Tolstoï, dit le *rough-rider*, tout son peuple aurait depuis longtemps disparu de la surface de la terre et le pays serait maintenant occupé par des bandes errantes de barbares tartares. Les massacres arméniens sont de simples illustrations sur une petite échelle de ce qui se produirait sur une très grande échelle si les principes de Tolstoï devenaient universels parmi les peuples civilisés. » Et Roosevelt a raison de parler ainsi. Mais Tolstoï aurait raison de répliquer que si ses principes étaient si universels il n'y aurait plus de bachibouzouks pour massacrer les Arméniens. Et Roosevelt aurait reraison d'objecter qu'il n'y a pas de principes si universels que des bachibouzouks ne puissent filtrer entre les formules. Mais Tolstoï aurait re-raison... Arrêtons-nous là.

§

Terre digne d'études, d'ailleurs, celle des Etoiles et des Raies ! Presque chaque année voit paraître quelque livre de lucide observation sur elle. C'est il y a quelques mois à peine que je signalais la *Psychologie politique du peuple américain*, d'Emile Boutmy. Et voici d'autres ouvrages, de moindre importance sans doute, mais dignes d'attention pourtant.

D'abord **la Religion dans la Société aux Etats-Unis**, de M. Henry Bargy, une étude fort neuve de la façon dont, là-bas, le sentiment religieux, s'intensifie et s'unifie, tout en libérant des dogmes et des rites. — Pour nos habitudes latines, le spectacle est tout d'abord incohérent d'un pays à la fois de plus en plus chrétien et de plus en plus incrédule, dans le sens d'indifférent aux *credos*. Et pourtant cela est. Une des raisons des progrès du catholicisme au pays yankee, c'est justement qu'en faisant admettre tout de suite son *credo* il permet de ne plus en entendre parler. Aussi bien on va vers l'unitarisme ou le méthodisme qui, eux, n'ont pas de *credo* du tout. Le résultat est le même. Comparez cet heureux état d'esprit avec le nôtre qui depuis trois mois nous fait halcter à la poursuite du sphinx Loisy : Croit-il ? Et que croit-il ? Et comment croit-il ? Voilà des fariboles dont Cousin Jonathan ne se préoccuperait pas. M. de Kerallain, en vrai Français de vieille roche, s'étonnait naguère de l'indignation d'un Américain à qui on réclamait à Berlin son certificat de baptême pour un mariage ; il n'avait pas été baptisé et se croyait bon « christian gentleman ». Peut-être un jour cela ne surprendra-t-il personne, et peut-être le ritualisme aura-t-il pour dernier refuge notre positivisme français ou notre maçonnerie française. Alors en quoi consiste le lien religieux aux Etats-Unis ? Mais tout simplement en une sympathie de sentiments tendres et forts, ceux qu'on voit si bien exprimés dans les Psaumes et les Prophètes (d'où l'importance dominante de la Bible) et si bien personnifiés dans les Evangiles (d'où la persistance dominante du christianisme). Et assurément, de ce point de vue, bien des choses changent. Il importe peu qu'on réponde oui, oui, oui, à un formulaire quelconque, mais il importe énormément qu'on vibre à certains versets du Psalmiste ou à certains mots du Galiléen. Sur ce terrain-là, d'héroïsme magnanime, tout le monde peut convenir, libres penseurs et dévots, artistes et puritains, individualistes et solidaires, chacun d'eux vraiment chrétien s'il peut au moins

dire comme tel clergyman yankee: « Je suis plus ému par ma vision de la personnalité de Jésus que par la pensée de ses doctrines. » Las! Allez donc faire entendre cela à un fils de la vieille Europe, et de l'Europe méditerranéenne, qui porte le glorieux, mais lourd héritage des juristes romains et des sophistes grecs, et qui ne connaît la religion que sous forme d'un très rigoureux problème de responsabilité morale, ou d'une très logique explication d'ontologie générale!

§

Ensuite l'**Anarchisme aux Etats-Unis** de M. Paul Ghio, avec des observations à lire sur ce que l'auteur appelle les trois formes de la révolte du peuple contre la ploutocratie, qui sont: 1° le socialisme marxiste, lequel ne se recrute guère que chez les immigrants allemands; 2° le mysticisme social, représenté par quelques rares illuminés; 3° l'anarchisme, qui par son côté individualiste plait davantage à la masse anglo-saxonne (et Benjamin Tucker représente fort congrûment, paraît-il, la doctrine,) mais par sa face révolutionnaire exalte surtout des Italiens ou des Slaves. Mais ceci, joint à la question nègre dont M. Ghio dit un mot, joint aussi à la question jaune, montre bien que, sous ces bagatelles théoriques, il y a d'autres dures réalités divergentes et malaisément réductibles.

§

Mais peut-être vaut-il mieux, pour connaître l'Amérique, s'adresser aux Américains eux-mêmes. Nous avons déjà interrogé Roosevelt. Voici maintenant Carnegie. Son livre, **l'Empire des Affaires**, est fort intéressant et plein de judicieux conseils. Mais comme celui qui l'achèterait pour découvrir « le chemin du succès dans les affaires » n'aurait pas beaucoup plus de chances qu'auparavant de mourir millionnaire! A peu près autant que de mourir dans la peau d'un Chateaubriand pour avoir pioché l'*Art d'écrire enseigné en vingt leçons!* En vérité Andrew Carnegie est bien bon de nous révéler « comment faire fortune » : 1° travailler très jeune, 2° pour son compte, 3° à une seule affaire, 4° sans boire, 5° sans spéculer, 6° sans prêter, 7° sans s'assurer dès qu'on peut le faire. Je gage que parmi ceux qui ont suivi scrupuleusement ce petit formulaire, il en est plus qui sont restés maigres que devenus gras. Les « idées de M. Andrew Carnegie » n'en sont pas moins à s'inoculer: beaucoup de bonne humeur et de bon sens. Il y a plaisir à entendre le financier aussi jovial que le

savetier. « La vie ne doit pas être prise trop au sérieux. C'est une grande erreur de croire que l'homme qui travaille continuellement gagne la course. Ayez vos distractions. Rien n'est meilleur qu'un bon rire. J'attribue la meilleure part de mes succès dans la vie au fait que les ennuis glissent sur mon dos comme l'eau sur le dos d'un canard. Shakespeare a dit : Portez vos ennuis comme vos habits, indifféremment. » Ceci est important, et pourrait bien être l'explication décisive. Une armée victorieuse, c'est une armée qui se croit victorieuse. Mais le meilleur moyen de se croire ainsi, c'est de ne pas se préoccuper à l'excès des mésaventures. Et rappelons, chemin finissant, un conseil de Roosevelt qui pourrait bien être, lui aussi, décisif et expliquer bien des choses : « Ayez une grosse canne, et parlez d'un ton doux, vous irez loin ! »

§

Un des chapitres de Carnegie est intitulé **Choix d'une carrière**. C'est aussi le titre d'un volume de M. Hanotaux avec qui je suis un peu en retard. Volume de causeries sur bien des sujets autres que le dit choix, ce qui n'est pas pour surprendre, étant donné que tout se tient en science sociale, et qu'on ne peut pas trancher une question sans en taillader une demi-douzaine à l'entour. Comment, à propos d'une profession à choisir, ne pas proposer une refonte de la loi scolaire ou de la loi militaire, alors que le Recrutement punit de deux ans de travaux forcés ceux qui n'ont pas tel diplôme ? (On dit bien que la nouvelle loi militaire va supprimer la peine en infligeant ces deux ans à tout le monde. Mais il faut compter avec les accommodements et les amendements). Et comment ne pas se préoccuper de la question du baccalauréat, quand on voit que la conquête de ce talisman retient au collège les jeunes gens de 17 et 18 ans qui devraient être depuis 3 ou 4 ans déjà en train de travailler à leur comptoir ou sur leur ferme ? Tout le monde sortant du collège à 14 ans, comme le veut M. Hanotaux, avec un certificat d'études qu'on pourrait d'ailleurs appeler baccalauréat (ce nom mystérieux est à conserver) rien de mieux. Et tout le monde, au collège, ou même à l'école primaire, ayant fait un bout de latin, pourquoi pas ? On en finirait ainsi avec le sot dédain des petits bourgeois pour les « épiciers ». Les quinze jours qu'il faut pour arriver à traduire le *Pater Noster* ne seraient pas psychologiquement perdus. M. Hanotaux qui demande la chose se rencontre ici avec

M. Gustave Le Bon, et, je crois, avec M. Faguet; malheureusement quand il faut faire aboutir une réforme dans les Chambres ce ne sont plus des opinions de psychologues qu'il s'agit d'additionner. Pourtant le système qu'on peut imaginer à la suite de ces messieurs est séduisant. De 8 à 12 ans, un minimum : lire, écrire, compter. De 12 à 14 une sorte d'enseignement primaire supérieur avec une teinture de latin et des notions de langues vivantes. Ensuite le lâchez-tout! De facultatives écoles professionnelles seulement, et d'obligatoires écoles d'application pour les fonctionnaires qui doivent présenter des garanties au point de vue social. Mais, avant tout, l'apprentissage de la vie. Vous voulez être officier? Commencez par vous faire soldat; c'est le meilleur moyen de prouver que vous avez le feu sacré; pas d'école « spéciale » à la Saint-Cyr, mais des écoles d'application à la Fontainebleau. Vous voulez être juge? Commencez par vous faire inscrire à un barreau; quand vous aurez plaidé quinze ou vingt ans, on vous présentera en connaissance de cause à l'agrément du garde des sceaux. Avec quelques mesures de ce genre, le choix d'une carrière cesserait d'être, comme aujourd'hui, affaire de veulerie ou d'intrigue. J'ajoute une dernière suggestion libératrice : pouvoir, dès l'âge de 16 ans, ou, tout au moins, de 18, se débarrasser de son service militaire, dût-on pour cela organiser des corps de cadets. Ce qui importe ce n'est pas de choisir sa carrière après avoir dûment éprouvé le pour et le contre de toutes, mais de choisir vite. Un jeune homme doit, dès 18 ans, voir comment il s'y prendra pour faire sa fortune, et dès 25 ans avoir fait la moitié de cette fortune. Chez nous, à 25 ans souvent, on sort de la caserne en se tâtant si on ira du côté des Contributions directes ou du côté des Contributions indirectes.

§

Où allons-nous? C'est justement la question que se pose, en des pages très sensées, Mme Coignet. Mais il ne s'agit plus ici des conditions sociales; ce sont les difficultés politiques seules qui préoccupent l'auteur, ce qui sort un peu de mon programme. Au même ordre d'idées appartiennent d'autres brochures que je me contente de mentionner : *l'Education du sentiment* par Edward Montier, *la Vie démocratique*, joute de MM. Marc Sangnier et Ferdinand Buisson, *De la condition du peuple au* XX*e siècle* par Henri Dagan. Tout cela est fort bien, mais quelle phraséologie et que d'idéologie! Il y a, à la fin de ce dernier volume, des échanges de lettres qui consti-

tuent d'instructifs spécimens de notre psychologie nationale. Ah! quand on a mâchonné quelque temps la différence entre la liberté et les libertés, ou le droit de l'associé et le droit de l'association, comme on tourne un œil de regret vers le livre mâle et clair du *cow-boy :* « Une maigre attention est accordée à la femmelette ou au couard qui babille de paix; mais une due attention est accordée à l'homme fort qui, avec l'épée ceinte sur la cuisse, prêche la paix non par d'ignobles motifs, mais par un sens profond du devoir. » Voilà qui vaut du Buisson. Je recommande encore le speech de Carnegie à l'ouverture de la Library de Braddock; et, après avoir savouré cette solide et joviale causerie, qu'on lise un de nos discours ministériels pour inauguration de bibliothèque, si tant est que nos hommes d'Etat dépensent leur éloquence pour de si peu électorales solennités. Admirable matière à donner en composition de « parallèles » aux élèves de l'Ecole des journalistes. Existe-t-elle toujours?

§

Avec un goût aussi modéré pour le style « grand penser », comme on dit dans *l'Ile du docteur Moreau*, on comprendra que je me tienne à distance respectueuse des redoutables savants en *us*. Que dire du **Nouveau programme de sociologie** de M. de Roberty, *esquisse d'une introduction générale à l'étude des sciences du monde surorganique,* sinon que j'admire sincèrement l'homme capable d'exprimer des pensées presque toujours simples en des termes si effroyablement compliqués. Ecrire que nos idées sont le produit de notre pensée et de la pensée de nos voisins, ce serait trop misérable; il faut habiller cela. Dites qu'il faut voir « dans les phénomènes psychologiques individuels le produit commun de la vie, de l'interaction physico-chimique et de la socialité, de l'interaction psycho-physique » et le costume sera du coup fastueux. Heureusement, aux toutes dernières pages, on se réconcilie avec l'auteur qui, par pitié pour son public, prend le solennel engagement de faire à son prochain livre « quelque chose d'aussi rectiligne et de clairsemé que possible »!

§

Les événements d'Extrême-Orient donnent un caractère d'actualité à la thèse de doctorat en droit d'un jeune lieutenant d'infanterie, M. Lorriot : **De la nature de l'occupa-**

tion de guerre. On y apprend notamment la façon habile et humaine dont les Japonais se conduisirent en Chine en 1895; ils avaient poussé le souci de l'ordre jusqu'à attacher à l'état-major de chaque armée des conseillers-ès-lois chargés d'éclairer les chefs sur les règles du droit international. Voilà un exemple que les Espagnols auraient bien dû suivre à Cuba, et les Anglais au Transvaal, et que Japonais de nouveau et Russes devraient bien redonner aujourd'hui. Le nombre de problèmes que soulève l'occupation de guerre est incroyable, et leur difficulté est pire, à commencer par le problème fondamental, si, en fait de crimes de guerre, il n'y a ni droit ni justice, comme dit Rustow, ou si le droit de la guerre peut être fixé tout comme le droit de la paix, ce que nous autres Français nous obstinons à proclamer à l'encontre des légistes allemands et anglais. Le livre de M. Lorriot éclairera ceux que passionneraient ces problèmes; il est impossible d'être plus documenté de faits et plus large d'idées.

HENRI MAZEL.

ARCHÉOLOGIE. VOYAGES

L. de Combes : *De l'Invention à l'Exaltation de la Sainte-Croix*, Edit. de « l'Art et l'Autel ». — Matilde Serao : *Au Pays de Jésus*, Plon, 3 fr. 50.—Masson-Forestier : *Forêt Noire et Alsace*, Hachette, 4 fr. — Le Président Roosevelt : *La vie au Rancho*, Dujarric, 3 fr. 50.— Les déprédations du Louvre et de l'hôtel de Lauzun.

A la librairie de l'*Art et l'Autel*, M. L. de Combes publie un nouveau volume de ses *Etudes sur les souvenirs de la Passion*, **De l'Invention à l'Exaltation de la Sainte-Croix**, travail d'érudition consciencieuse et œuvre de bon aloi comme le premier, et qui se trouve en même temps qu'un recueil des notions éparses de l'archéologie religieuse concernant les souvenirs traditionnels du Christ, un récit historique des premières époques chrétiennes, depuis la construction de de la Basilique de Constantin sur l'emplacement du Saint Sépulcre jusqu'au pillage de Jérusalem par les Perses (614) et au retour de la Sainte Croix reconquise par l'empereur Héraclius. Ce sont les beaux chapitres de ce livre, plein de légendes merveilleuses, de curieux tableaux, de détails et de faits. La discussion scientifique établit à côté de cela, et selon toute vraisemblance, l'authenticité de quelques restes fameux comme la couronne d'épines dont le trésor de Notre-Dame possède encore la tresse de paille, — toutes les épines ayant

été distribuées (1) — et avec quelle réserve il faut accueillir de prétendues reliques comme la colonne de la flagellation, qui figure en même temps à Rome et à Jérusalem, ou le Saint Suaire de Turin, autour duquel on mena récemment un si fort tapage. Au moment où le pape Pie X entreprend de purger l'Eglise de tous les faux souvenirs et de tous les débris douteux, les livres de M. de Combes se trouvent pour ainsi dire d'actualité, — s'il est permis d'employer le jargon du journalisme — et j'ai même, je l'avoue, un certain plaisir à ne pas être, à leur propos, de l'avis de M. de Bonnefon, moins prodigue de son esprit de coutume, et qui nous les recommanda de telle sorte : — Un M. de Combes (je ne pense pas que ce soit le président du conseil, déguisé en gentilhomme du pape) a consacré aux reliques de la Passion deux volumes où il y a de tout, même des révélations intéressantes, des franchises involontaires, le tout enchassé avec désordre dans une littérature ennuyeuse ». — N'en déplaise à M. de Bonnefon, on peut trouver que les Etudes de M. de Combes ne sont pas d'une littérature ennuyeuse. Nous entrons avec lui dans le monde délicieux des légendes, et nous lui savons gré de n'avoir pas trop cherché à la matérialiser; de les avoir rapportées le plus souvent avec leur imprécision et leur incertitude, — c'est-à-dire en leur laissant leur beauté de légendes. L'examen des faits, dans toute la partie critique a un caractère de probité, qui doit au moins retenir; les chapitres qui concernent la lance de Longin, le pas du Sauveur sur le mont des Oliviers, le rapport de Pilate, la statue de Panéade et les portraits du Christ sont de véritables curiosités. Il y a là une lecture attachante, sinon édifiante; et d'ailleurs, toute question de croyance mise à part et si nous laissons aux bonnes âmes dévotes le culte spécial des saints tibias et des crânes multiples de saint Jean-Baptiste, il ne nous déplaît nullement de convenir en fin de compte que nous gardons une certaine reconnaissance à

(1) Le tort des premiers chrétiens fut sans doute de fragmenter leurs reliques dont il ne subsiste partout que des bribes. La couronne d'épines n'est couronne que de nom, dit M. de Combes Son aspect surprend l'archéologue. Il n'en reste qu'un grand anneau de foin ou de paille, car très anciennement les épines en furent séparées... Il fallait que le cercle fût plus grand que le tour de la tête, afin de l'y faire entrer malgré le rétrécissement causé par l'introduction des branchages; on trouve en effet que la couronne de Notre-Dame de Paris, placée sur la tête, tomberait sur les épaules ». — On s'explique ainsi le mot attribué à Henri III qui examinait la tresse de paille : — Jésus-Christ, fit-il, avait la tête bien grosse!

ceux qui,pour satisfaire leur foi, sauvegardèrent à travers les âges, les témoins des époques héroïques du christianisme; les reliques qui ne sont que la petite monnaie de la religion, déterminèrent un mouvement d'art dont les œuvres préservées sont la gloire de nos musées profanes; pour les garantir furent créées les merveilles de l'orfèvrerie religieuse du Moyen-Âge; pour les honorer, l'architecture ogivale éleva ses plus admirables châsses de pierre; enfin, toutes les reliques ne sont point des ossements, des débris de la matière corporelle qui rebute et répugne dès qu'elle a été touchée par la mort; c'est parce qu'elles ont été conservées comme des reliques que nous possédons encore des étoffes de précieux travail comme le voile byzantin de la Vierge,de la cathédrale de Chartres (1), le suaire de saint Potentien ou les tissus décorés de lions verts, blancs, tachés de rouge du trésor de Chinon, qui furent apportés au Petit-Palais pour l'Exposition rétrospective de 1900.Sans doute ces considérations restent bien secondaires pour les fidèles; elles nous suffisent pour estimer que des enquêtes du genre de celle qui a été entreprise par M. de Combes sur les souvenirs de la Passion comportent un intérêt. Le reste dépasse cette rubrique et c'est toujours la foi qui sauve. — Je dois rappeler, du reste, que les livres de ce « gentilhomme du pape » sont édités par la revue **L'Art et l'Autel**, soit par une publication qui était, à l'époque où il en commença la série, la propriété, l'organe de M. de Bonnefon lui-même. — Vous ne trouvez pas que dans la littérature catholique on a des procédés bizarres?

§

De chez Plon, nous avons eu, presque en même temps, le voyage en Palestine de Matilde Serao, **au Pays de Jésus**, dans la traduction excellente de Mme Jean Darcy, et qui est peut-être un des plus beaux livres qu'on ait donnés sur ce

(1) J'indique le *voile* ou *chemise de la Vierge* d'après une très belle planche en couleur rehaussée d'or dont je possède un exemplaire. Ce tissu, brodé d'oiseaux héraldiques et traversé de bandes violettes semées de lionceaux et de fleurons d'or a été donné à la cathédrale par Charles le Chauve en 876. Il est rarement exhibé devant les laïques et c'est seulement à travers les ouvertures d'un reliquaire et à l'aide d'une petite bougie promenée par le gardien de l'église qu'on peut l'apercevoir, soigneusement plié. Son extraordinaire conservation, mieux même, son état de neuf laisserait croire d'ailleurs qu'on n'en montre qu'un *fac simile*.Si la comparaison n'était irrévérencieuse, je dirais qu'il semble un foulard fraîchement lavé et repassé.

sujet éternel. On a dit de Matilde Serao qu'elle était « l'Henry Gréville de l'Italie » ; c'est un rapprochement inutile qu'on pouvait éviter, car on chercherait vainement parmi les productions quelconques de Mme Henry Gréville un ouvrage comparable à ce récit tout vibrant d'émotion contenue, d'une langue claire, et sans recherche, mais chaude, prenante et qui exprime jusqu'à nous les faire partager les impressions ressenties. — Sur les routes de Judée, dans les campagnes bénies de Nazareth, à suivre les traces et les péripéties du drame divin, la voyageuse put dire bien réellement : — « Je me sentais toute autre, avec une âme ingénue comme celle d'un enfant, — mais d'un enfant qui aurait connu l'ardeur de la vie et la douceur du rêve. » — C'est en effet le livre d'une croyante qui s'est refaite simple tout en restant éveillée dans la perception la plus aiguë et la plus subtile. Malgré ses descriptions des délicieux paysages de Galilée, des sites angoissants et farouches de la vallée de Josaphat et des rivages de la Mer Morte ; la notation des multiples souvenirs qui se lèvent et l'assaillent à chaque pas dans Jérusalem, au Mont des Oliviers, sous les voûtes du Saint-Sépulcre ; des croquis nets de physionomies, de costumes, de toutes les rencontres pittoresques du chemin, son livre est plus encore des sensations que des impressions. Et voici justement le miracle. A parcourir ces jolies pages où la voyageuse s'efforça de traduire par des mots si proches l'intime émoi de son être sur cette terre « qui a vu et entendu Dieu », il semble qu'elle y enferma un peu de son âme. Nous la retrouvons avec son parfum idéal et toute voisine de ce que nous l'avons rêvée ; et le livre fini, on se surprend à dire que l'écrivain qui se réalisa si définitivement et dans le milieu qui devait lui être si favorable, est bien heureux d'avoir pu réaliser le vœu d'un tel pèlerinage.

§

On a fort chaleureusement accueilli les notes de vacances de M. Masson-Forestier, **Forêt-Noire et Alsace**, d'une lecture facile, remplies d'anecdotes, d'histoires et même d'*histoire*, ouvrage alerte et sans aucune prétention, qui a surtout le grand avantage d'apporter quelques indications sur des pays qu'on ne visite guère. Pour la Forêt-Noire, il y a quarante ans qu'on n'en a rien publié. Pour l'Alsace, je crois surtout qu'on attendait que la Prusse nous la rende. M. Masson-Forestier trouve ce délaissement injuste, sinon injustifié ; il montre la route et il a raison, car il se pourrait qu'un jour

ou l'autre les bords du Rhin soient remis à la mode. — Toutefois, ce volume rapide, recueil de feuilletons, il le dit lui-même, parus au *Temps*, au *Figaro*, aux *Débats*, est-il bien le livre qui aidera le voyageur disposant de quelques semaines pour ses pérégrinations, et qui non seulement désire voir du pays, mais s'inquiète de ce que fut sa civilisation, recherche l'art et les monuments du passé? Sur ce point spécial, il me reste quelques doutes. Les anecdotes certes donnent du mouvement; certaines sont typiques; il y a des recherches intéressantes sur la bataille de Fribourg, le monument de Turenne et les incidents de l'enclave, l'arrestation du duc d'Enghien, l'assassinat des plénipotentiaires français à Rastadt, et bien d'autres choses encore qu'on ne rencontre pas dans les guides; nous aussi nous estimons insuffisants le Bœdeker et le Joanne; nous verrions avec plaisir remplacer ces tomes désuets, secs, incomplets et trop souvent inexacts, par une publication accessible, documentée, pratique, — le livre de renseignements et d'impressions qui nous fait presque toujours défaut. Mais l'ouvrage de M. Masson-Forestier précieux pour des collectionneurs d'anas, nous renseigne infiniment peu sur ce qui est susceptible de nous intéresser. Il consacre dix pages, par exemple, à *l'école ménagère ouvrière* de Mulhouse, et à Ribeauvillé, il n'a pas quatre lignes pour le château de Saint-Ulrich, tout en le signalant comme une merveille; l'église de Thann et les ruines de l'Engelbourg tiennent en une demi-page; la cathédrale de Strasbourg est moins bien partagée encore et autant dire qu'il n'en est pas question. — Mais, Monsieur, pour le livre que vous souhaitez, — qui remplacerait, qui complèterait au moins le Bœdeker ou le Joanne et dispenserait de traîner une bibliothèque dans sa valise, il faudrait l'érudition, et les éditeurs n'aiment pas cela! — C'est tout un, Monsieur, car il est inutile de faire un livre de ce genre si l'on n'y peut rien mettre.

§

La Vie au Rancho, dont nous devons une traduction à M. Albert Savine, emprunte en grande partie son intérêt au nom du président Roosevelt son auteur, tant il est vrai que nous demeurons avides de savoir quels furent les gestes passés de ceux dont la notoriété tout à coup s'impose, — tantl a notion des individualités, — Carlyle disait le culte des Héros! — demeure en nous vivace, et se manifeste aux moindres occasions et comme si nous éprouvions de la joie à contredire

les « prêchi-prêcha » sur l'égalité. — M. Roosevelt, dans sa jeunesse, a été éleveur dans l'Ouest américain; c'est cette vie d'exil, pénible et monotone, ses fatigues, ses journées de labeur, les chasses dans les décors fantastiques des Mauvaises Terres, l'existence demi-barbare des aventuriers, des types de frontière, des cowboys et des rancheros qu'il raconte longuement. Des histoires de bestiaux évidemment paraîtront dès l'abord peu captivantes; cependant maintes pages de ce récit valent d'être lues, et il en reste surtout une leçon d'énergie, l'exemple des volontés tenaces. Nous vivons dans un âge de fer que le vieux monde civilisé a dépassé depuis longtemps. Les hommes de la frontière sont préparés à des luttes farouches contre la nature qui les entoure. A la terrible âpreté de leurs conditions d'existence, ils opposent la force et une vitalité surabondante ». — D'assez nombreux détails sur les animaux dénotent encore chez le président Roosevelt une certaine finesse d'observation. Malheureusement cette observation est surtout celle du chasseur, — l'homme qui a toujours un coup de fusil en réserve pour la bête qui semble le plus l'intéresser.

§

Les déprédations du Louvre et de l'hôtel de Lauzun. — Malgré les dénégations intéressées des bureaux, d'assez singulières nouvelles concernant le Musée du Louvre ont circulé le mois passé. Une quinzaine de tableaux, paraît-il, ont été abîmés, lacérés à coups de canif. On a même désigné une des dernières acquisitions des Primitifs, *l'Invention de la Sainte-Croix*, qui fut d'ailleurs aussitôt réparée et remise en place. Il fallait bien étouffer l'affaire ; mais une note officieuse, communiquée aux journaux, à propos de la *Kermesse* de Rubens, détériorée en d'autres circonstances, nous laisse bien croire qu'on l'a donnée juste à point pour détourner l'attention. — « Il est exact, disait la note, qu'au commencement de l'été dernier, on a déplacé le tableau de Rubens pour le photographier. Au cours de cette opération, la pièce tomba et fut endommagée. Mais les détériorations, outre qu'elles étaient légères, n'affectaient *qu'une partie des moins importantes* du tableau. D'ailleurs le mal a été si bien réparé qu'il n'y paraît plus. » — Nous pensons d'après cela qu'on avouera un de ces jours des coups de canif « peu importants » et qui auront été comme pour le Rubens et *l'Invention de la Sainte-Croix* si bien réparés qu'il n'y paraîtra plus. Le temps n'est pas si éloigné où un imbé-

cile abîmait *Les Pèlerins d'Emmaüs*, et l'on m'a cité un tableau des petits cabinets flamands où une figure glabre avait été gratifiée au crayon d'une paire de moustaches. Il y a des êtres malfaisants dont c'est le bas plaisir et des fous dont il faut se garder. Les Musées, chaque hiver, sont de plus envahis par des légions de miséreux qui s'y viennent chauffer, encombrent les calorifères et garnissent les banquettes, et les gardiens qui, de préférence les surveillent, délaissent pendant ce temps les œuvres ont ils dont la charge. — Ceux de nos confrères qui préconisent les Musées payants trouveront sans doute ici un bel argument à l'appui de leur thèse. Les Musées ne sont pas des asiles pour les indigents et un droit minime perçu à la porte nous débarrasserait de ces cohues. On peut déplorer encore que toutes les salles du Louvre ne soient pas pourvues de rampes en cuivre, à distance des parois, comme dans la galerie du bord de l'eau. — Mais ce n'est point tout et les accidents en question auraient, selon certains, une cause assez inattendue : — « Ne cherchezpas,me disait un des familiers du Louvre, ce sont les gardiens. Ils se plaignent de n'être pas assez nombreux ; ils sont mal payés et obligés de porter un pantalon qui n'a qu'une seule poche !... Un vieux règlement le leur impose... Alors, pour faire bien comprendre qu'ils sont trop peu et qu'ils ne peuvent surveiller partout !... » — Mettons qu'il n'y a là qu'une boutade. Les gardiens n'ont pas à protester, car nous ne croyons pas un mot de cette histoire ; nous ne pensons point qu'on veuille forcer des hommes paisibles à mettre leurs deux mains dans la même poche. — N'importe, il y a une *Société des amis du Louvre* qui devrait s'inquiéter un peu et tirer les faits au clair ; nous apprendrions peut-être des choses curieuses. Ce qui a été avoué est déjà assez regrettable pour qu'on ne le renouvelle pas.

A l'hôtel de Lauzun on nous signale d'autres méfaits. La Ville, devenue propriétaire de l'immeuble, en doit faire un musée du XVIIe siècle, et en attendant on a laissé *les Parisiens de Paris*, en quête d'un local, s'y installer. *Les Parisiens de Paris*, une fois en possession de leur appartement, l'ont arrangé, — *en le passant au ripolin !* — Et nous avons tous crié quand on a forcé le propriétaire de l'ancien hôtel Hérouët, rue Vieille-du-Temple, à blanchir sa tourelle parce que c'était l'année du ravalement !...

CHARLES MERKI.

LES REVUES

Trois revues nouvelles : *Les Arts de la Vie* : Protestation de M. Georges Lecomte contre la corruption actuelle du goût ; un poème de M. E. Verhaeren à *Rubens*. — *La Revue littéraire* : opinions de M. M. A. Antoine, Paul Hervieu et Emile Faguet sur la « Production dramatique ». — *La Revue des idées* : Le général Bonnal sur Bazaine. — *Revue bleue* : Souvenirs de Mlle Georges. — Les monographies de M. Edmond Pilon.

Avec l'année, a paru le premier numéro de : **Les Arts de la vie**, revue mensuelle dirigée par M. Gabriel Mourey, et qui se recommande de cette large formule de Taine : « L'art résume la vie. »

M. G. Mourey est un homme de goût : pour les Français, il a traduit Swinburne ; et il aura beaucoup contribué à faire connaître aux Anglais la jeune école française de peinture, discutée hier, admirée aujourd'hui dans les œuvres des Le Sidaner, Cottet, Ménard, Simon, R. Ulmann, etc... Il préside utilement aux destinées de *la Société nouvelle de Peintres* où l'on voit, à peu près chaque année, le meilleur des œuvres exposées ensuite aux deux salons officiels. Et l'on ne peut que souhaiter de trouver l'application de ses qualités d'administrateur dans la conduite de ce nouveau recueil.

Les faits, les hommes, les mœurs y sont commentés de cette manière légèrement agressive que permet seulement une foi enthousiaste dans l'influence de la Beauté, et qui est un passe-temps pour l'écrivain et le lecteur, si elle ne redresse aucuns torts et ne communique pas son indignation avec une force qui la ferait utile à quelque chose.

C'est assez ce qu'on pourrait écrire, à propos de *l'Assainissement pour la Beauté* que réclame fortement M. Georges Lecomte. Coups d'épée dans l'eau, peut-être? « Qu'importe, si le geste est beau ! ».

M. G. Lecomte donne parfois, — souvent, — dans le solennel. On s'habitue à ce ton, en faveur des idées qui sont généreuses, d'une bonne âme, en vérité. Et puis, ce temps manque trop de prophètes, hors M. E. Drumont dont les petites manies déforment la clairvoyance ! Admirons sincèrement. sans la moindre ironie, M. G. Lecomte de protester durant sept pages compactes contre l'abominable goût du jour qui « réduit » à la fortune les éditeurs de pornographies, les tenanciers de cafés-concerts, et les « mercantis de la Presse infecte ». Puisse ce réquisitoire vengeur assainir notre Paris encanaillé ! Et sur ce souhait, dans l'espoir de répandre une

bonne parole dont nous ne voudrions pas croire qu'elle sera inefficace, nous reproduisons les lignes suivantes de M. Georges Lecomte :

« Au moins perspicace le plus bref coup d'œil révèlera le péril : sur les murs de la Cité, au lieu de la grâce radieuse des affiches d'antan, ce ne sont que titres scandaleux, que brutales perversités. La Femme, si exquise par le sourire et par la souplesse câline, ne nous est plus guère révélée que par des gigottements de bête frénétique dans l'impudeur de ses dessous étalés, que par sa Croupe ignoblement affirmée jusqu'au malaise, jusqu'au dégoût. Des murs, à tous les étages, la Croupe jaillit, opprimante (?); de tous les journaux égrillards appendus aux kiosques, elle déborde, bête et banale, perpétuel outrage au charme de la femme, à la merveille de l'Amour, symbole de la grossièreté vicieuse par laquelle on cherche à nous abrutir. Sur certain boulevard, jadis charmant de bohême fantaisiste et amoureuse, aujourd'hui véritable boulevard du Crime, cinquante maisons raccrochent pour leurs tréteaux de gouaille et de luxure. Et des affiches où, à leur porte, elle s'arrondit pour émoustiller le public, la Croupe est descendue sur le trottoir, que dis-je? dans les salons, où elle roule, où elle règne. Au lieu de s'indigner d'un avilissement de leur grâce, les femmes se sont laissé affubler, par les renifleurs de galanterie qui les habillent selon les perversités en vogue, de corsets déformateurs qui, suppliciant le corps féminin pour mieux faire saillir la croupe, en emplissent littéralement le monde.....

« Si ces goûts se généralisaient dans ce pays, ce ne serait bientôt plus, comme nous le disions tout à l'heure, qu'un immense remue-ménage d'êtres épileptiques, libidineux, roués et voraces, ne se démenant que pour l'or qui permet le plaisir et pour la satisfaction de leurs vices.

« Or, nous avons la tendre faiblesse de vouloir une Patrie moins simiesque, moins démoniaque. Fiers du passé de notre race, nous ne pouvons nous résigner à ce que le noble effort d'art, de littérature, d'humanité, de justice, dont nous avons été les témoins enthousiastes et, à notre tour, selon nos forces, les artisans convaincus, sombre si vite dans l'infamie et la sottise. Nous n'admettons pas qu'un peuple d'ardent idéalisme, de générosité fraternelle, ayant le culte du Vrai et si plein de goût, s'affaisse dans une torpeur de honte.

« Si la France n'a plus besoin de sa force, de son enthousiasme, de son énergie, pour renaître comme après 1871, il

les lui faut encore, plus alertes même qu'autrefois, pour l'œuvre de justice sociale qui, conçue chez elle, ne peut être réalisée que par elle, pour la mise en pratique des grands rêves généreux qu'elle a eu l'honneur de rêver sans même vouloir se dire qu'ils pouvaient n'être que des chimères..... »

Dans ce même fascicule, M. Emile Verhaeren publie un admirable poème à la gloire de *Rubens*. En voici les derniers quatrains :

Ton travail exalté est comme un incendie.
Qui, tout à coup, prendrait des torches pour pinceaux
Et capterait la vie immense, en des réseaux
De feux enveloppants et de flammes brandies.

Que t'importe qu'aux horizons fous et hagards
Telle lueur de pas clairs et brûlants s'efface,
Pour toi, c'est à jamais, que le temps et l'espace
Retentissent des bonds dont les troua ton art.

Conservateur fougueux de ta force première,
Rien ne te fut ruine, ou chute, ou désaveu ;
Toujours, tu es resté trop largement un dieu,
Pour que la mort, un jour, éteigne ta lumière.

Et tu dors à Saint-Jacque, au bruit des grands bourdons,
Et sur ta dalle unie, ainsi qu'une palette,
Un vitrail criblé d'or et de soleil reflète
Des tons rouges et forts, pareils à des brandons.

§

La Revue littéraire est née le 8 février 1904, sous la direction de MM. F. Gilles et F. Saint-Savin.

MM. Emile Faguet, Paul Hervieu et Antoine y répondent à ces questions sur *la Production dramatique :* « ce qu'elle est de nos jours ; ce qu'elle promet d'être. »

Les sièges du salon de M. Antoine sont « confortables », nous dit-on, et M. Antoine possède « une grande aquarelle de Waldeck-Rousseau ».

M. Antoine parle avec rudesse de « ses » auteurs et des autres. Son opinion n'est pas sans valeur. Il appelle quelques écrivains : *la couche juive*, ce qu'il définit en ces termes :

«... Elle est composée d'une pléiade d'écrivains très intelligents, amis des demi-teintes, des sentiments tendres et du dialogue spirituel. Si je la désigne sous le titre de « couche juive », c'est que la plupart de ceux qui la composent appartiennent à la race sémitique aussi bien que leur art lui-même. C'est d'abord Bataille, puis Edmond Sée avec *l'Indiscret*, Bernstein, qui affronte le théâtre avec la fougue qu'il apporta naguère au baccara ; après avoir perdu et gagné des millions

au jeu, après avoir fait des différences de trois cent mille francs, il demande à la rampe de lui donner des émotions aussi violentes. Son tort, c'est de composer sur commande, de fournir une pièce à date fixe et de livrer au Vaudeville *Frère Jacques* après vingt jours de travail ; en pareil cas, on n'aboutit qu'à une ordure. Admirez, au contraire, sa comédie *le Détour*, qu'il a composée tranquillement, auprès de moi, à la campagne.

« On ne sera donc dans la bonne voie de l'évolution qu'en s'inspirant de Balzac, en mettant sur la scène des caractères réels, des sexes, mais en travaillant avec lenteur. Trop de gens font du théâtre depuis que le théâtre rapporte cent fois plus que le livre.

« Timidement je cite, en prenant congé, quelques noms illustres que d'aucuns désignent comme chefs d'école pour le théâtre à venir : Capus, Hervieu, Rostand.

— « Allons donc ! riposte M. Antoine. Ce ne sont que des imitateurs. Capus procède de tout le monde. Hervieu suit le courant, il cherche encore sa voie et je n'aurais pas voulu de son *Dédale*. Quant à Rostand... sans doute j'eus peur après *Cyrano*. Mais j'ai vite compris que ce n'était là qu'un « accident » terrible, et non une nouvelle école. On pourrait tout au plus comparer son théâtre à un chancre qui serait ouvert, après l'avarie qui s'est glissée dans notre théâtre par le fait du romantisme. Croyez-moi, le théâtre en vers est mort, et bien mort ! »

Le langage de M. Paul Hervieu est plus nuancé. Il se défend d'être le « disciple d'Ibsen » que prétend, paraît-il, M. Lugné Poë. « Je suis un ibsénien très ignorant, confesse M. Hervieu. A part *la Dame de la Mer* et l'*Ennemi du Peuple*, je n'ai rien lu de lui (Ibsen) ».

M. Paul Hervieu ignore « si l'influence d'Ibsen dominera la littérature en France au xxe siècle », — et il ajoute ceci qui n'a pas une étonnante portée, mais amuse :

« Si je ne crois pas que les genres s'imposent par eux-mêmes, j'incline à penser que les hommes peuvent imposer un genre. Le théâtre en vers paraissait enseveli à jamais. Rostand est venu qui l'a vivifié. Il en irait de même pour la tragédie et la comédie pure. Mais il va de soi qu'il y aura toujours des détracteurs : sur une même pièce, les opinions varieront à l'infini. L'aspect général d'une salle peut changer d'un jour à l'autre. Prenez, par exemple, la Comédie-Française. A la répétition générale du *Dédale*, le public était

franchement hostile; à la première représentation, il s'est montré, au contraire, enthousiaste. Or, les causes de la première hostilité étaient innombrables et tout à fait étrangères à l'art : rivalités d'acteurs et d'auteurs s'affichaient ouvertement. Tout sociétaire, en effet, qui ne joue pas dans une pièce, aux Français, a droit à une loge le jour d'une répétition générale; il s'y entoure de sa famille et de ses amis qui partagent sa rancune. Vous devinez le reste. Mais qu'est-ce cela prouve? — « Qu'est-ce donc que l'auteur a changé dans sa pièce, demandait un comédien, le soir de la première, à l'un de mes camarades. Elle ne me fait pas la même impression qu'hier. » — « Il a changé le public, » répondit l'autre.

— « Voyez-vous des hommes qui pourront nous imposer des genres, des genres nouveaux?

— « On ne peut en parler. Il tient à si peu de choses qu'ils ne puissent produire! Songez que Pasteur était hémiplégique lorsqu'il découvrit la généralisation des vaccines. S'il avait été atteint d'une paralysie générale, que serait-il advenu? On en serait sans doute encore à tâtonner dans cette voie. Il en va de même pour les œuvres d'imagination littéraire. Et maintenant, s'il faut terminer d'un mot cet entretien sur les différents efforts des auteurs dramatiques, je vous rappellerai cet aphorisme d'un grand critique anglais : « La vie est une comédie pour l'homme qui pense; la vie est une tragédie pour l'homme qui sent. »

D'après M. Emile Faguet, « la littérature dramatique n'est pas arrivée à un tournant ». Il ne voit « rien à l'horizon qui soit décisif », condamne la pièce politique et la pièce à thèse, égratigne en passant *le Dedale* de « son ami » Paul Hervieu, et remarque fort justement que les idées « neuves » de M. Brieux « sont vieilles d'un demi-siècle ». Ensuite, vient ce couplet sur le théâtre en vers :

« Il sera toujours aussi goûté, tant que nous aurons des auteurs pour le traiter. J'ajouterai même qu'en France on a beaucoup de respect pour le théâtre en vers, alors même que la pièce n'est qu'un enfantillage comme *Cadet-Roussel*. C'est d'ailleurs la pure tradition française : à ce titre, Rostand est le vrai maître et l'on peut établir sa généalogie littéraire depuis La Calprenède jusqu'à Victor Hugo. Un autre auteur, qui me semble n'avoir aucune parenté avec les écrivains étrangers, c'est Lavedan : le côté sentimental, d'une part, et, de l'autre, son goût de la gauloiserie en font un dramaturge

qui ne doit rien à la littérature de l'extérieur. C'est dans cette voie que s'orienteront toujours nos préférences ».

§

La Revue des Idées, qui paraît depuis le 15 janvier, « sera — selon ses fondateurs, — pour tous ceux qui pourront se rendre capables d'attention soutenue, un instrument de culture générale ».

Dans le second numéro (15 février), M. le général Bonnal étudie *La Psychologie militaire de Bazaine pendant la guerre de 1870 et spécialement du 5 au 15 août.*

Voici les conclusions de cette remarquable étude :

« Le 6 août, nous voyons Bazaine marchander les secours au général Frossard, autant par méchanceté que par ignorance.

« Le 8 août, il s'essaie comme manœuvrier en organisant la retraite de 5 divisions d'infanterie et d'une division de cavalerie de Saint-Avold et de Puttelange sur la Nied Allemande, et il aboutit à un résultat lamentable.

« Son insuccès personnel du 8 août dut convaincre Bazaine que ni lui ni les autres maréchaux ou généraux n'étaient de taille à faire marcher et manœuvrer avec ordre et célérité une armée de cinq corps.

« De là à juger indispensable de se tenir dans le rayon d'action des forts de Metz pour n'en pas sortir, il n'y avait qu'un pas.

« Ce pas, Bazaine le franchit, le 12 août, quand il prit la succession de l'Empereur comme général en chef de l'armée du Rhin.

« Ce commandement, naguère si convoité, allait devenir pour Bazaine la tunique de Nessus, un instrument de tortures.

« Pour les ambitieux d'honneurs et non de gloire, la punition commence le jour où, se trouvant pourvus d'une charge au-dessus de leurs forces, de grands événements surgissent qui réclament leur part des qualités qu'ils ne possèdent pas.

« A partir du 12 août, Bazaine, bien que généralissime, ne put dépouiller l'âme du courtisan qui était en lui, et tous les désirs de l'Empereur, il s'efforça, en apparence au moins, de les satisfaire, mais, au fond, sa résolution de ne pas quitter les abords de Metz était prise irrévocablement.

« C'est alors que commencèrent de sa part les mensonges qui devaient le conduire aux pires extrémités.

« Dans quel but a-t-il fait à l'Empereur, dans la soirée du

13 août, le premier mensonge qui l'a entraîné dans l'engrenage, sinon par orgueil professionnel, afin de ne pas avouer que lui et ses généraux étaient incapables d'assurer les opérations combinées des 5 corps de l'armée de Lorraine en rase campagne, sachant des forces au moins doubles lancées contre elle, à la façon d'une meute ardente?

« On se faisait une idée assez juste de la situation,au grand quartier général français, celui-ci foncièrement hostile au maréchal Bazaine, si l'on en juge par l'extrait, ci-dessous,du journal d'un officier de l'armée du Rhin qu'a publié en 1871 M. le lieutenant-colonel d'état-major Fey, devenu dans la suite commandant de corps d'armée.

« Je crois que (le 16) nous ne pouvions pas continuer notre « mouvement (de retraite sur Verdun et Châlons).Nous aurions « réussi à passer le 16 au soir, même le 17 au matin... Mais « après avoir forcément sacrifié tous nos bagages,nous aurions « éprouvé un *grave échec*, les jours suivants,..... enfin Metz « aurait été enlevée plus tôt.

« Aussi, ai-je toujours pensé que les Prussiens, en nous « rejetant dans Metz, avaient *commis une faute*. »

« Bazaine a donc soutenu envers et contre tous, aussi bien au cours de son commandement de l'armée du Rhin que plus tard, devant la commission d'enquête sur les capitulations et au conseil de guerre de Trianon, qu'il n'avait cessé un seul jour de vouloir quitter Metz pour opérer sa jonction avec le maréchal de Mac-Mahon.

« Jamais Bazaine n'a avoué son incapacité à commander l'armée de Lorraine en rase campagne et il est mort impénitent.

« A l'époque de la Terreur, on tranchait la tête aux généraux malheureux.

« Ce système présentait l'inconvénient grave de supprimer un certain nombre de bons chefs que la fortune avait trahis, mais elle avait ceci d'utile qu'elle éloignait des avenues conduisant au pouvoir les nombreux arrivistes que l'on voit en temps ordinaire jouer des coudes pour se pousser au faîte.

« Si, le 7 août au matin,Bazaine eût été, non pas guillotiné — les mœurs se sont adoucies depuis 1793 — mais renvoyé de l'armée pour n'avoir pas renforcé le 2e corps avec ses quatre divisions disponibles, la France n'aurait pas connu les ignominies dont s'est rendu coupable le commandant du 3e corps appelé, le 12 août, au commandement suprême.

« Nous ne voulons pas dire par là que l'armée de Lorraine,

commandée comme elle était, aurait pu gagner Verdun et Châlons sans encourir une défaite.

« Mais, en admettant le maintien presque inévitable de cette armée aux abords de la place de Metz, le rôle qu'elle eût joué sous le commandement d'un Ladmirault ou d'un Deligny aurait été bien différent de celui que Bazaine lui a imposé.

« Enfin, point essentiel, le pouvoir central, une fois au courant des intentions du généralissime, n'eût pas lancé l'armée de Châlons, son suprême espoir, dans la direction de Montmédy, au risque de la voir tomber dans le gouffre, et cette armée aurait servi à en former deux ou trois autres, capables, à force de persévérance et d'abnégation, de faire pencher la balance en faveur de la France. »

§

La Revue bleue (6 février) publie les mémoires de Mlle Georges, écrits pour Mme Desbordes-Valmore. Bonaparte a fait mander la tragédienne à Saint-Cloud. Deux fois elle s'y rend et s'en revient sans avoir cédé au Consul. Elle raconte ainsi sa troisième visite au « grand homme » à l'issue d'une représentation de *Cinna* :

« Il m'accablait de bontés.

— « Mettez-vous là près de moi, vous êtes un peu fatiguée. Voyons, débarrassez-vous de ce schall, de ce chapeau, que l'on vous voie.

« Il défaisait, petit à petit, toute ma toilette. Il se faisait femme de chambre avec tant de gaieté, tant de grâce et de décence qu'il fallait bien céder, en dépit qu'on en ait. Et comment n'être pas fascinée et entraînée vers cet homme ? Il se faisait petit et enfant pour me plaire. Ce n'était plus le Consul, c'était un homme amoureux peut-être, mais dont l'amour n'avait ni violence, ni brusquerie ; il vous enlaçait avec douceur, ses paroles étaient tendres et pudiques ; impossible de ne pas éprouver près de lui ce qu'il éprouvait lui-même.

« Je me séparai du Consul à sept heures du matin, mais honteuse du désordre charmant que cette nuit avait causé. J'en témoignai tout mon embarras.

— « Permettez-moi d'arranger cela.

— « Oui, ma bonne Georgina, je vais même t'aider dans ton service.

« Et il eut la bonté d'avoir l'air de ranger avec moi cette couche, témoin de tant d'oublis et de tant de tendresses.

« Ouf ! en vérité, bonne madame Valmore, il faut une plume

comme la vôtre pour faire passer ces détails historiques et très vrais pourtant. J'ai fait ce que j'ai pu, mais je suis impuissante.

« Le Consul me dit : « A demain, Georgina. » Il me disait : à demain ! pour sans doute calmer mes inquiétudes. C'était encore une délicatesse de son cœur. Non, jamais ceux qui liront ces détails ne voudront y croire, ils sont réels. Pour bien connaître le grand homme, il fallait le voir dans l'intimité ; là, dépouillé de ses immenses pensées, il se plaisait dans les petits détails de la vie simple et humaine ; il se reposait de la fatigue de lui-même.

— « Non pas demain, si vous le permettez, mais après-demain.

— « Oui, ma chère Georgina, comme tu le veux : à après-demain, aime-moi un peu et dis-moi que tu reviendras avec bonheur.

— « Je vous aime de toute mon âme, j'ai peur de trop vous aimer ; vous n'êtes pas fait pour moi, je le sais et je souffrirai ; cela est écrit, vous verrez.

— « Va, tu prophétises mal, je serai toujours bon pour toi, mais nous n'en sommes pas là. Embrasse-moi et sois heureuse. »

§

M. Edmond Pilon écrit depuis quelque temps de très intéressantes monographies d'hommes du XVIIIe et du XIXe siècle. Récemment, l'**Ermitage** publiait un portrait délicat de *M. de Tournefort*, le botaniste. Il y a, dans **la Revue bleue** du 30 janvier une étude sur la *Jeunesse sentimentale de Maximilien Robespierre*, d'un charme extrême. M. Pilon ressuscite avec un art tout à fait délicieux les contemporains d'une époque qu'il aime passionnément. Il sait choisir l'anecdote, le document, et contribue à l'Histoire en poète, ce qui est la façon de la mieux servir.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Le centenaire d'Eugène Sue. (*L'Eclair, L'Intermédiaire*) — La journée-type de Kant (*Le Petit Temps*). — Un ami de Mme de Castiglione (*Le Temps*).

L'Eclair et *l'Intermédiaire* s'accordent à nous déclarer qu'Eugène Sue est né le 26 janvier et non le 10 décembre 1804 ; on disait en ce temps-là, comme le porte son acte de

naissance : 5 pluviôse an XII. Eugène Sue, *les Mystères de Paris?* Que c'est loin et vague! Cependant, nulle gloire actuelle ne fut plus vraie que celle de ce romancier, alors rival, et rival vainqueur de Balzac.

Les Mystères de Paris, que publiait le *Journal des Débats*, suscitèrent à Eugène Sue des admirateurs et des amis sans nombre. On a conservé une partie des lettres qu'il reçut à ce moment de sa vie.

« Le ton en est varié. La moitié émanent de quémandeurs, surtout de quémandeuses. Les femmes demandent beaucoup, et plus elles sont ou se disent du monde, et plus elles osent demander. Une personne titrée qui est dans l'embarras lui dit, sans fard : « Pourrais-je en vous trouver un Rodolphe? »

« L'homme qui écrit si bien doit avoir un si bon cœur », phrase banale et déjà en usage qu'emploie une jeune dame : elle a besoin de 200 fr. pour sauver son père. Un marchand de vins serait hors d'ennuis, s'il avait deux caves. Rodolphe, riche à millions, ne pourrait-il lui consentir un prêt ? Sa réputation a traversé la Manche; de Londres, le « doyen des auteurs anglais » lui écrit pour lui demander un secours; Eugène Sue lui envoie 600 fr. Il semble qu'à tous les solliciteurs de cette nature il ait répondu. Il était devenu le banquier de l'indigence; il est vrai que les gens charitables en avaient fait le dispensateur de leurs aumônes. Mme de Rothschild lui écrivait :

Il ne peut pas vous être difficile de vous intéresser aux malheureux, vous qui savez, avec autant d'éloquence que de puissante imagination, plaider la cause du pauvre et de l'opprimé et la rendre celle de l'humanité tout entière.

Cette correspondance reflète l'enthousiasme suscité par l'œuvre. On lui écrit de tous les points du globe. Un secrétaire du tsar l'applaudit. Des princes du sang lui demandent audience :

Mon cher monsieur, le prince Max de Bavière, mon cousin, qui est à Paris en ce moment, a le plus grand désir de vous voir et de faire connaissance avec vous. Sachant que je vous connais, il m'a chargé de vous demander si vous pouvez le recevoir, dans le cas où une visite ne vous gênerait pas trop. C'est un bon garçon, tout naturel et sans prétention.

Lamartine l'appelle : « Mon cher grand poète en prose. » — « C'est bien beau et bien bon ce que vous faites en ce moment : vous avez pieusement fêté les trois journées de juillet », lui écrit le Père Enfantin. « De mon échoppe à Eugène Sue»,

date ses vers le cordonnier-poète Savinien Lapointe. Agricol Perdiguier, dont on élevait l'autre semaine la statue, proteste contre l'inqualifiable attaque portée contre Eugène Sue à la tribune, où on l'a traité d' « insulteur du peuple ».

C'est à lui qu'on signale les abus. On discute ses théories; on relève respectueusement ses inexactitudes : « Vous dites que la peine de mort est gratuite; non, Monsieur, la pauvre femme d'un guillotiné, chez nous, a été saisie pour payer les frais de l'exécution. »

Il inspire des musiciens; un compositeur fait des *Mystères de Paris* un oratorio en douze chants : il n'est pas mécontent de sa romance, la *Goualeuse*. Les horticulteurs, en son honneur, baptisent des roses « Fleur-de-Marie » et « Duchesse de Gérolstein ». Une mère appelle sa fille « Rigolette », ce qui est peut-être imprudent.

Quand le feuilleton est suspendu vingt-quatre heures, le public s'impatiente : on écrit au journal; on écrit à l'auteur. Si le bruit de sa maladie se répand, on demande à être rassuré. « C'est que vous enfoncez vos rivaux, lui dit un lecteur, qui entend le calembour; vous enfoncez les Hugo, les *Souliers*, les *Quarts*, les *Thiers*. »

On s'inquiète de ce que sera la fin de ses héroïnes. Fleur-de-Marie surtout a le don d'émouvoir. Un négociant belge déclare qu'il la verrait volontiers directrice d'une œuvre philanthropique : « Creusez ça! monsieur Sue! »

Puis ce sont des lettres de femmes. Qu'elles seraient flattées si le dieu s'humanisait : « Vous avez le goût si fin, Monsieur. Venez voir ma galerie de tableaux, rue Taitbout, c'est au troisième, le nom est sur la porte. » Ne trouvez-vous pas que cette missive a on ne sait quoi de déjà lu? On a comme idée d'avoir entendu quelquefois parler d'une telle galerie : on veut croire que, depuis le temps, la marchandise a été renouvelée. Des jeunes filles, des vraies, quémandent son portrait. Une muse de province en est littéralement folle. Deux ans, sans se désespérer, elle attend qu'il vienne chez elle chercher « un vase étrusque »!

§

L'Allemagne vient de fêter, avec un enthousiasme modéré, un autre centenaire, celui d'Emmanuel Kant, mort le 12 février 1804. On avait tenté, dit-on, de célébrer également en France cet anniversaire et il se serait formé, à cet effet, un comité composé de : Frédéric Passy, Charles Richet, Ch. Beau-

quier, Raqueni, Giaccometti, Séverine! Ce comité semble plutôt que réel, emprunté à quelque chronique d'Alphonse Allais; cela explique parfaitement qu'il n'ait pas fonctionné.

Kant fut un grand esprit et son influence a été immense. C'est lui qui est le créateur de cette religiosité philosophique qui règne encore sous le nom de rationalisme. Il y avait des choses belles et sages dans sa *Critique de la raison pure;* mais un retour aux idées religieuses lui fit renier son scepticisme métaphysique, et il a fini par rédiger des catéchismes analogues à ceux de toutes les sectes chrétiennes.

Le Petit Temps, d'après la *Deutsche Rundschau*, donne de curieux détails sur la vie intime de Kant, sur sa journée-type, car il fit, tout le temps de sa vie, tous les jours exactement la même chose.

« Son domestique l'éveillait à cinq heures moins cinq minutes. A cinq heures, Kant prenait son thé, puis, en fumant son unique pipe quotidienne, il repassait dans son esprit le sujet de ses cours et de ses livres en préparation. De sept heures à une heure moins un quart, il donnait ses cours à l'Université et travaillait chez lui. A une heure moins un quart, on lui apportait son repas qu'il expédiait en un quart d'heure. Il ne prenait qu'un verre de vin immédiatement après le potage. Il avait rarement des invités à sa table. En ce cas, le sujet principal de conversation était la pluie et le beau temps. On ne pouvait aborder la politique et les événements du jour que pendant le repas, et cela méthodiquement, une chose après l'autre, et à fond. Entre cinq et six heures, il avait l'habitude de faire une promenade solitaire et toujours au même endroit, dans l'allée de Kœnigsberg, qui est aujourd'hui appelée, en mémoire de lui, l'allée du Philosophe. De six à dix heures, il lisait et préparait les matériaux pour la besogne du lendemain.

« A dix heures très précises, Kant se couchait en une toilette qui lui permît de se montrer à toute heure de la nuit à peu près convenablement mis. Il se plaisait à faire attester par son domestique que jamais on n'avait dû l'éveiller à deux reprises.

« Cette ponctualité et cette régularité dans la vie le rendirent esclave de l'habitude, ainsi que le prouve l'anecdote suivante:

« Le soir, au crépuscule, Kant avait accoutumé de se poster, hiver comme été, près de son poêle, pour penser. Pendant cette méditation, son regard s'attachait régulièrement à une

tour qu'il apercevait de sa fenêtre. Il lui était impossible, disait-il, d'exprimer le bien-être qu'éveillait en lui la perspective de « cet objet ». Or, il arriva que des peupliers qui poussaient dans le jardin du voisin déployèrent leur feuillage par-dessus le mur mitoyen et interceptèrent ainsi en partie la vue de la tour.

« Celle-ci n'était plus absolument isolée et ce fait, insignifiant en apparence, troubla profondément la pensée du philosophe. Dès lors, Kant n'eut plus de repos jusqu'à ce que le voisin consentît très complaisamment à émonder ses arbres. La vieillesse venant, cet amour de l'ordre et de la symétrie devint une sorte de manie qui le tyrannisait. Ses canifs et ses ciseaux devaient être rangés dans la même boîte et toujours placés de la même façon. La plus petite modification dans l'aménagement de sa chambre le rendait malade.

« Il n'était pas moins méticuleux dans sa toilette, à laquelle il attachait une importance extrême. Dans le choix de ses habits, l'harmonie des nuances, l'assortiment des couleurs et la perfection de la coupe le préoccupaient grandement. Avec une redingote brune, par exemple, il voulait absolument porter un gilet jaune. »

Il avait beaucoup d'intelligence, un goût immodéré pour la morale et aucune sensibilité. Sur la fin de sa vie, il découvrit qu'il y a quelques charmes dans l'amitié ; mais il ne connut jamais l'amour. On dit même à ce propos des choses qui ne sont guère à sa louange, mais que l'on ne pourrait exprimer clairement que dans un journal médical. Diogène aussi, — et même en public.

Exemplaire humain très curieux, mais très incomplet par certains côtés, exubérant par certains autres. Un monstre, en somme. Rien de l'équilibre d'un Gœthe.

§

Muni de papiers inédits, M. Frédéric Loliée nous a donné une excellente étude, quoique encore discrète, sur Mme de Castiglione. Sa vie fut galante et sentimentale. Elle eut bien des amants, Napoléon III, le duc d'Aumale, Lord Hertford, Laffitte, pour ne citer que les plus illustres. On compléterait la liste avec les *Mémoires* de Viel-Castel, qui donne sur cette belle femme, secrètement diplomate, les détails les plus vifs. Elle eut aussi un ami.

« M. Estancelin, dit M. Loliée, avait connu Mme de Castiglione au moment de sa plus belle gloire corporelle. Cepen-

dant cette grande beauté n'avait pas eu de prise sur sa volonté. Il s'était juré que les femmes devraient être une joie de son être, mais qu'elles n'auraient jamais d'action dans sa vie. Les goûts entiers, dominateurs, qu'il ne lui avait pas été difficile de discerner sous cet épiderme délicat, s'étaient heurtés à ce qu'il y avait en lui d'indépendant, d'absolu. Une instinctive défiance l'avait préservé d'une passion où il eût craint de trouver une servitude. Elle y eût incliné. Il s'en défendit. Et, à cause de cela, moitié par dépit, moitié par enjouement, elle lui écrivait : « Ah! je le vois! la femme qui doit vous mener, vous, n'est pas encore née. » Longtemps plus tard, en cette période extrême où l'âge autorise les confidences entières, parce qu'elles sont désintéressées, alors qu'elle n'était plus ni jeune ni belle, et qu'elle jetait sur son passé un regard mélancolique, c'était pour exprimer, à la suite de quelques vers italiens assez faibles, dont nous donnons la traduction, cette plainte et ce regret :

« Le passé? Non, je ne t'en peindrai pas la triste ressouvenance. Le futur? Non; mais j'en laisserai fuir le crédule espoir. Le présent seul, nous le vivons, mais il s'échappe et tombe dans le néant, comme l'éclair qui sillonne la nue, et disparaît aussitôt. Donc la vie nous est : Un souvenir, une espérance, un point!

. . . .

« Voilà pourquoi je n'ai pas pris l'homme, que j'ai cru entrevoir à Dieppe, un soir de mes dix-huit ans. Parce que je n'ai pas trouvé en *toi* tout ce qu'il fallait, ni tout ce qu'il m'aurait fallu pour *être* vraiment, et pour faire *devenir* celui que j'aurais aimé, non pas d'une de ces amourettes de carton et de passage, mais exclusivement, fièrement, publiquement. Il me fallait à moi une liaison entière, profonde, sérieuse, stable et continuable après nous par notre race ascendante, sans masque de fer, ni honte, ni crainte, ni scrupule. Pas d'amour à demi ni à côté. Enfin une liaison acceptée par l'opinion, reçue dans le monde, admise à la cour, tolérée par les familles, consacrée par le temps et pour être unis d'esprit comme de corps, pour lutter cœur à cœur, les yeux vers le même unique but, au service volontaire de telle gloire ou de tel dévouement. Et nous aurions pu faire quelque chose, étant quelqu'un à deux, femme et homme. Voilà ce que n'ayant eu n'ai voulu d'autre. »

« Et l'on disait, dans le monde, Mme de Castiglione froide, indifférente, sans âme, occupée de sa seule et unique satisfaction d'amour-propre! La tirade est chaude et vibre bien. Le

caractère, le tempérament, y éclate avec cette fougue dans l'idée, dans le sentiment de la fidélité, comme aucune femme sur la terre ne l'éprouve — dit-on — aussi fortement que l'Italienne pour le mari ou l'amant qu'elle se sera librement choisi. La plainte même sur les heures évanouies ou perdues est d'une expression touchante. Il est vrai que Mme de Castiglione avait attendu longtemps pour la tirer de son sein. Et nous ne pouvons nous empêcher de remarquer que, dans l'intervalle d'une déception de jeunesse à des regrets tardifs, son existence n'était pas restée vide, ni son cœur inoccupé. »

R. DE BURY.

LES THÉATRES

ODÉON : *La Seconde Madame Tanqueray*, pièce en quatre actes, d'Arthur-W Pinero, traduction de M. Robert d'Humières; *l'Ame du passé*, pièce en un acte, en vers, de M. Sonolet (3 février). — THÉATRE ANTOINE : *Papa Mulot*, comédie dramatique en trois actes, de M. Robert Charvay ; *l'Assassinée*, comédie en quatre actes, de M. Grenet-Dancourt, d'après la nouvelle de M. Gaston Bergeret (12 février). — FOLIES-DRAMATIQUES : *Une Nuit de noces*, vaudeville en trois actes, de MM. Henri Kéroul et Albert Barré (2 février). — PORTE-SAINT-MARTIN : *Falstaff*, pièces en cinq actes et sept tableaux, en vers, de M. Jacques Richepin (28 janvier). — RAMPE : *Le Bercail*, comédie en un acte, de M René Fauchois ; *la Fausse Nymphe*, un acte en vers, de M. Paul Souchon ; *la Cousine Rose*, comédie en deux actes, de M. Alexandre Meunier (5 février).

La pièce d'Arthur-W. Pinero, dont M. Robert d'Humières vient de nous donner une excellente traduction, **la Seconde Madame Tanqueray**, a été jouée à Londres il y a quelques années. Les Anglais la jugèrent, je crois, pleine d'audaces, et pour cela même, sans doute, lui firent un succès considérable. Depuis la création, on a joué beaucoup, en Angleterre, *la Seconde Madame Tanqueray*, et jamais le public ne s'est départi de la faveur qu'il lui témoigna tout d'abord.

La Seconde Madame Tanqueray n'est pas une pièce indifférente. Au moment où il l'écrivit, Arthur-W. Pinero — comme beaucoup d'auteurs dramatiques d'aujourd'hui, en France et ailleurs — me semble avoir suivi impérieusement l'influence de deux hommes : Alexandre Dumas fils et Ibsen. La réputation d'Alexandre Dumas était alors universelle ; ses œuvres étaient connues partout, représentées sur des scènes nombreuses ; elles étaient glorieuses, et il ne faut pas nous étonner qu'on en ait fait des modèles de théâtre. Quant à Ibsen, on ne le connaissait guère en France, mais je crois bien que les Anglais, comme les Allemands, avaient déjà découvert son

existence, qu'ils avaient traduit plusieurs de ses drames, et que certains d'entre eux l'admiraient et l'étudiaient.

On pourrait, dans *la Seconde Madame Tanqueray*, faire assez facilement le départ de ce qu'Arthur Pinero doit à Alexandre Dumas et de ce qu'il doit, je pense, à Ibsen. La coutume d'Alexandre Dumas était d'illustrer par un drame une thèse qui était souvent une thèse de morale domestique, et, dans *la Seconde Madame Tanqueray*, Pinero soutient une thèse de morale, une thèse à la Dumas : quoi qu'elle fasse, la femme qui a vécu avec des amants ne se réhabilitera pas par le mariage ; elle est souillée à jamais, rien ne lui conciliera l'estime du monde, sa vie sera une vie douloureuse, et elle en arrivera à se mépriser soi-même ; le suicide sera la seule issue possible à ses souffrances. Arthur Pinero n'est point un auteur indulgent. On voit qu'entre *la Seconde Madame Tanqueray*, d'une part, et, de l'autre, *la Dame aux Camélias*, *le Demi-Monde*, *les Idées de Madame Aubray*, *Denise*, il serait loisible de développer de longues comparaisons.

Mais Paula Tanqueray ne ressemble guère aux héroïnes d'Alexandre Dumas fils. C'est pour la dessiner que Pinero a pris la manière d'Ibsen. L'étude de son caractère est fort intéressante. Paula Tanqueray n'est pas une raisonneuse ; ce n'est que vers le dénouement qu'elle voit pourquoi elle ne guérira jamais de ses souffrances, et qu'elle le dit. Jusque-là elle nous a épargné les phrases abstraites, et c'est par ses actes, c'est par le ton de ses paroles, en apparence quelconques, que nous avons dû comprendre le fond de ses pensées. Même l'Olivier de Jalin de la pièce, qui s'appelle Cayley Drummle, n'a pas, comme ses congénères, abusé des anecdotes, des métaphores et des vastes développements mêlés de mots spirituels. Un petit couplet au premier acte, une réplique, çà et là, et c'est tout. Le reste du temps, il prend part à l'action en personnage naturel, sans l'encombrer.

Les deux premiers actes de *la Seconde Madame Tanqueray* et presque tout le quatrième sont fort bons. La susceptilité maladive où le mépris qu'elle sent autour d'elle réduit Paula est indiquée avec un incontestable talent Cette susceptibilité devient de plus en plus aiguë. Tanqueray a auprès de lui une fille née de son premier mariage. Paula est envieuse de l'estime qu'on a pour la jeune fille. L'envie contribue à exaspérer son intelligence en proie à l'idée fixe. Il était logique que, par le seul jeu du sentiment, elle en vînt à se mépriser, à se haïr, à se tuer. Il n'était point besoin d'imaginer, pour ame-

ner le dénouement, un incident mélodramatique puéril, qui remplit le troisième acte, et qui gâte la pièce. C'est, sans aucun doute, sous l'influence d'Alexandre Dumas qu'Arthur-W. Pinero a imaginé ce pénible incident. Comme Denise, Paula renconte un ancien amant,amant qui est devenu le fiancé de la jeune Ellen Tanqueray. Ah, qu'ici Arthur Pinero eut tort de subir l'influence d'Alexandre Dumas, qui, d'ailleurs, moins psychologue, moins subtil peut-être, était un auteur de mélodrames beaucoup plus expert que lui.

On peut signaler un détail amusant de *la Seconde Madame Tanqueray :* l'Anglais Pinero y parle de la froideur et de la rigidité des catholiques comme certains écrivains français parlent de la froideur et de la rigidité des protestants.

Mlle Berthe Bady aura créé, en France, le rôle de Paula Tanqueray ; elle l'aura créé d'une manière qui lui fait honneur. Il est impossible de mieux rendre les impatiences cruelles de la malheureuse Paula; et, au dénouement, Mlle Bady a su être d'une émotion nerveuse, très simple et très tragique. M. Henry Burguet a composé avec un art parfait le personnage de Cayley Drummle. M. Jean Kemm est un Tanqueray des plus corrects, et, en des rôles moindres, Mlle Carlier, MM. Albert Lambert, Gaston Séverin et E. Violet méritent des éloges.

Il y a peu à dire de **l'Ame du passé**, de M. Sonolet. L'intrigue de la pièce,pas plus que le style ni la versification, ne sont d'une grande nouveauté. Tout cela est honnête, et ne trouble, en quoi que ce soit, la tranquillité du spectateur.

Dans le premier acte de **Papa Mulot**, M. Robert Charvay pose une situation assez curieuse. Il est fâcheux que, dans la suite, la pièce tourne à la rosserie voulue, et que tout y soit sacrifié au plaisir d'écrire des scènes cruelles. Et je ne crois pas que ce soit par un louable amour de l'observation juste que M. Robert Charvay se révèle d'une si rare férocité : il est difficile, en effet, d'imaginer une situation plus artificielle que la situation finale de *Papa Mulot*. Les plus fougueux vaudevillistes n'ont, à l'acte des quiproquos, jamais rien imaginé de plus factice. Les personnages de *Papa Mulot,* d'ailleurs, sont assez conventionnels. Et je ne vois guère, aux derniers actes de la pièce,qu'une seule scène, d'une assez neuve ironie, qui soit heureusement trouvée.

L'excellente interprétation de *Papa Mulot* donne de l'intérêt à la représentation. M. Antoine est puissamment drama-

tique en un personnage de vieux caissier, pauvre et souffreteux, que tous veulent contraindre à une action que réprouve sa conscience. M. Signoret est d'un merveilleux pittoresque en un rôle de notaire. Et Mmes Jeanne Lion, Luce Colas, Miller, MM. Matrat, Desfontaines, Mosnier leur font un excellent entourage.

Tout le temps qu'on écoute **l'Assassinée**, comédie que M. Grenet-Dancourt a tirée d'une nouvelle de M. Gaston Bergeret, on songe aux chefs-d'œuvre de M. Courteline. Le malheur est que la pièce de M. Grenet-Dancourt est quelque peu longue; M. Courteline en eût condensé le sujet en un ou deux actes qui eussent été divertissants au possible. Je ne veux pas dire que *l'Assassinée* ennuie ; au cours de ses quatre actes, il y a maintes répliques spirituelles, il y a de très heureux récits, il y a, sur les procédés des magistrats à l'égard des prévenus, de fines remarques, il y a une critique sagace de la logique judiciaire. Le dénouement, pour manquer un peu d'imprévu, n'en est pas moins vif et amusant. Mais, quoi qu'on fasse, on a la sensation que tout, dans la pièce, dure un peu trop longtemps.

Mmes Miller, Luce Colas, van Doren, MM. Antoine, Signoret, Matrat, Mosnier, Berthier jouent fort bien les principaux rôles de *l'Assassinée*.

Il faut admirer dans **Une Nuit de noces**, vaudeville de MM. Henri Kéroul et Albert Barré, la simplicité des moyens employés pour mettre en joie le public. Tout vaudevilliste qui se respecte fait, aujourd'hui, se déshabiller quelques-uns de ses personnages ; MM. Kéroul et Barré font se déshabiller tous leurs personnages. C'est bien. Mais voici où MM. Kéroul et Barré manifestent un réel génie : les personnages d'*Une Nuit de noces* se déshabillent parce qu'ils vont se coucher.

Le vaudeville, simple et gai, de MM. Kéroul et Barré est joué avec esprit par Mlle Madeleine Guitty et avec verve par Mlle Marcelle Yrven, et par MM. Milo, Bouchard, Modot, Prévost.

Je crois qu'en écrivant **Falstaff**, M. Jacques Richepin s'est trompé. Il a voulu mettre en une seule pièce toutes — ou presques toutes — les aventures que Shakespeare prête à l'énorme chevalier. C'est ainsi qu'à côté de scènes des deux *Henry IV*, M. Jacques Richepin a introduit des scènes des *Epouses de Windsor*, et il a relié le tout par une intrigue

assez faible, et qui ne rappelle que de loin les intrigues shakespeariennes. M. Jacques Richepin nous fait même assister — et, pour cela, il emploie un moyen dramatique assez gauche — à la scène où le prince de Galles s'empare de la couronne d'Henri IV, tombé dans un état léthargique, et au réveil subit du vieux roi : scène admirable d'énergie sobre dans le drame de Shakespeare, et que M. Jacques Richepin a gâtée par d'intempestifs développements.

Le plus souvent, d'ailleurs, M. Jacques Richepin a réduit à l'excès les morceaux de Shakespeare dont il se servait. Falstaff n'est plus le héros prodigieux qu'avait créé Shakespeare. Falstaff est un être sublime; comme Panurge, il ne dit que des paroles précieuses, et, pour un écrivain, il y aurait grand honneur à nous les transmettre fidèlement.

Il ne faut pas en vouloir à M. Jacques Richepin de l'erreur qu'il a commise. En sa juvénile ardeur — qui, parfois, l'a si bien servi — il a cru qu'on pouvait impunément, sinon améliorer, du moins modifier Shakespeare. Ducis, en des temps très anciens, Alexandre Dumas père et M. Paul Meurice, plus près de nous, et, naguère encore, MM. Louis Legendre, Auguste Dorchain, Edmond Haraucourt, Jean Aicard, ont eu la même croyance. M. Jacques Richepin est en nombreuse compagnie. Mais, s'il veut voir comment on doit transporter Shakespeare sur la scène française, qu'à défaut de l'admirable *Hamlet* de MM. Marcel Schwob et Eugène Morand, il lise un certain *Macbeth* que Mme Sarah Bernhardt joua il y a une vingtaine d'années, qui, à la vérité, n'est pas imprimé, mais dont il n'aura pas grand'peine, je pense, à se procurer une copie.

Falstaff est monté avec beaucoup de goût, et joué avec grand soin. M. Paul Clerget est pittoresque au possible dans le rôle du gros chevalier, et M. Henry Krauss est un fougueux Prince de Galles. Mlle Delphine Didier, qui joue Anne Page — une Anne Page, hélas! qui, au lieu de nous charmer par des sourires espiègles, tente de nous attendrir par des larmes un peu faciles — est une ingénue toute aimable. Mmes Aubry et Legat sont spirituelles en Mistress Gué et en Mistress Page.

L'idée du **Bercail**, de M. René Fauchois, est intéressante, et la pièce est composée d'une manière franche et très sûre qu'on ne peut que louer. Peut-être M. René Fauchois a-t-il traité un peu trop sommairement la scène principale de la comédie, celle où le malheureux Charles Malais se décide à fuir l'affection jalouse et tyrannique de ses parents. Mais

M. René Fauchois continue à être, parmi nos très jeunes auteurs dramatiques, un de ceux qui donnent les plus brillantes espérances.

C'est une fort agréable idylle que **le Fausse Nymphe**, de M. Paul Souchon. On y trouve, çà et là, des souvenirs agréables de Théocrite et de Virgile. M. Souchon est sans doute un de ces poètes qui honorent la noble mémoire d'André Chénier. Les vers de M. Souchon sont harmonieux et clairs. L'intrigue qu'il a imaginée est gracieuse et spirituelle; elle est conduite d'une main légère; elle prête aux gestes élégants, aux jolies attitudes. Le début dramatique de M. Paul Souchon est heureux.

M. Alexandre Meunier semble, en écrivant **la Cousine Rose**, avoir eu des incertitudes; et, en somme, malgré un coup de théâtre assez habile, malgré des traits d'observation assez justes, malgré un dénouement d'une rosserie peu compliquée, mais amusante, *la Cousine Rose* reste une comédie assez pâle.

A.-FERDINAND HEROLD.

MUSIQUE

De trois livres récents : Berlioz et ses contemporains; Wagner et ses amis; Liszt et les siens; l'âme et la vie d' « un artiste d'autrefois ».

Le centenaire de Berlioz a donné lieu à des manifestations plutôt éparpillées. Les concerts dominicaux l'ont fêté chacun à sa manière, par devoir ou reconnaissance évidemment corrélative à l'empressement du public. On a réuni en volume quelques feuilletons des *Débats*, qui n'ajouteront pas grand'-chose à la renommée de l'écrivain. M. Weingartner fit le voyage de Grenoble, apportant à la gloire du musicien le tribut d'un laurier teuton. Là-bas comme ici, on s'assembla autour de la statue du maître. Un lyrisme officiel, officieux ou privé apostropha le bronze impassible. En somme, l'enthousiasme s'épandit surtout en discours — parfois singuliers. M. J. Tiersot a voulu dédier à celui qu'il admire un hommage moins éphémère. *Hector Berlioz et la société de son temps* est un livre de lecture fort intéressante, plein de renseignements documentés, d'anecdotes, de détails peu connus. L'auteur nous conduit d'abord « au pays de Berlioz ». Il nous décrit la Côte Saint-André et le site ingrat qui l'entoure. Il nous fait

entrer dans la maison où naquit son héros, nous initie à l'existence familiale et bourgeoise, au milieu ambiant philistin, monotone ou guindé de petite ville de province où grandit le futur sans-culotte du romantisme. Quoiqu'il n'omette pas de parler de l'œuvre du musicien, ce que raconte M. Tiersot a trait plus particulièrement à la vie et à la pensée intimes de Berlioz, au tempérament de l'homme, à son caractère divulgué par le contact avec autrui. On assiste à l'ahurissant imbroglio de ses amours simultanées ou successives, à l'ardente passade Camille-Ariel traversant impromptu la passion fatale Henriette-Ophélie, puis à l'abandon de celle-ci pour une autre parmi plusieurs ; lui, toujours fougueux et indistinctement emballé chaque fois jusqu'à l'offre du conjungo légitime. On le voit ballotté de la gêne à la ruine, devant pourvoir à deux ménages, riche soudain pour un jour et par aventure, et risquant jusqu'au dernier sou de l'aubaine à faire exécuter ses compositions méconnues ; indifférent aux « intérêts » matériels, et criant constamment misère ; exaspéré et incohérent dans ses aversions, sympathies ou transports ; perpétuellement exalté, vite irascible, intransigeant toujours ; sincère, dans ses rapports, parfois jusqu'à la brutalité. L'impression générale est déconcertante. En vérité, Berlioz fut un être « frénétique ». Il aima, vécut et pensa en énergumène. Enfant, homme ou vieillard, c'est le paroxysme incarné. Il apparaît comme un invité dangereux pour une maîtresse de maison, et surtout comme un épouseur aussi obstiné qu'encombrant. A Gênes, il veut se noyer pour Camille infidèle, et on le repêche inanimé. A Paris, peu après, il avale du laudanum devant Henriette indécise, et ne doit son salut qu'à l'ipéca immédiatement absorbé et non moins immédiatement efficace. Sexagénaire, il songe à convoler encore avec la bien-aimée de ses douze ans précoces, qu'il vient de retrouver, grand-maman respectable et assez effarée de ses propos romanesques. Il apparaît enfin comme un individu malaisément sociable, autoritaire, entier, turbulent et volontiers enclin à se plaindre de la destinée. Celle-ci, pourtant, lui fut-elle aussi cruelle qu'il se plaisait à le proclamer? N'en réclamait-il pas, peut-être, plus que son dû ? De son vivant, sa célébrité fut européenne. Dans sa patrie et ailleurs, on le sacra bientôt chef d'école et si, comme tel, il rencontra des détracteurs, il eut aussi de chaleureux partisans. Son art lui valut quelques profits et certains honneurs : à l'étranger, de l'argent et des ordres ; ici, l'Institut ; partout, le commerce, l'estime ou l'ad-

miration de l'élite intellectuelle ou sociale. Il y trouva des amitiés fidèles que son humeur ne parvint pas à lasser. M. Tiersot le montre fréquentant la plupart des illustrations contemporaines, et insiste sur ses relations avec Wagner et Liszt. L'histoire est navrante. Berlioz, à coup sûr, n'était pas fait pour s'entendre avec Wagner, qui jouissait d'un caractère approchant, sinon identique. En outre, musicalement, tout les séparait. Polémistes tous deux, ils ne pouvaient que se blesser réciproquement. A maintes reprises, Wagner fit des avances à son aîné de dix ans et, si celles-ci, peut-être, semblent avoir été souvent intéressées à quelque égard, il respecta et vanta toujours la haute probité artistisque de son terrible confrère. Il jugea selon son sentiment l'art du musicien, et son avis, que M. Tiersot récuse, est aujourd'hui partagé par beaucoup de gens, dont je m'avoue. Berlioz ne comprit jamais rien à la musique de Wagner. Il le traita d'abord avec une tiède mansuétude, puis, s'irrita de critiques où il croyait deviner une jalousie de rival. Bientôt, les événements aidant, Berlioz ne vit plus, en Wagner, qu'un concurrent iniquement favorisé. Son manifeste, à l'occasion du prélude de *Tristan*, est un comble d'incompréhension musicale. A la chute de *Tannhæuser*, il exulte de joie forcenée. Dans ses lettres, il bafoue, insulte le vaincu, se dit « vengé ». Le spectacle est affreux, lamentable. Assurément, Berlioz n'eut guère de chance dans la vie. L'homme fut rarement heureux, et on peut se demander s'il eût été heureux de l'être. L'artiste finit aigri, ulcéré et seul. Avec M. Tiersot, on peut compatir aux déboires du musicien, en saluant son irrécusable et absolue sincérité. On en peut excuser son pessimisme farouche, ses imprécations contre ses adversaires, ses ressentiments implacables ; on pardonnerait même une secrète envie devant le succès de ses émules. Mais que penser de sa conduite envers le plus délicat, le plus loyal et le plus dévoué des amis? — envers celui qui, virtuose alors fameux et adulé, était venu à lui, débutant pauvre et incompris, avait transcrit et publié de ses deniers sa *Symphonie fantastique*, et l'avait fait connaître au monde en la jouant dans ses tournées de concerts ; qui s'était adonné corps et âme à la propagation de son œuvre et de ses idées; qui avait assuré, à Weimar, la revanche de son *Benvenuto* tombé; qui le soutint, l'aida et le défendit en toutes circonstances? Quand Liszt, à son tour, eut besoin d'être défendu, Berlioz lui répondit en le reniant ouvertement. La nature de Berlioz était trop foncièrement antimusicale, pour qu'on soit

étonné qu'il n'ait pas plus compris la musique de Liszt que celle de Wagner. Mais pourquoi infliger à ce frère d'armes un affront public, en quittant ostensiblement la salle Erard au milieu de l'exécution de l'un des *Poèmes symphoniques*, dirigée par l'auteur en personne? Quoi qu'en dise M. Tiersot, la sincérité n'a rien à voir ici; et, si l'insistance ultérieure de la princesse de Wittgenstein à le convertir fut peut-être maladroite, la goujaterie est inexcusable, par quoi Berlioz, un peu plus tard, brisa irrévocablement une telle amitié, outragea de propos délibéré, dans une fin de *lettre* odieuse, les tristesses de ceux dont l'affection, l'appui et l'inépuisable sollicitude ne lui avaient jamais manqué, aux bons comme aux mauvais jours. C'est la page la plus pénible de la vie de Berlioz; on voudrait l'en pouvoir arracher. Enfin, je ne puis accorder que les textes cités par M. Tiersot établissent suffisamment ce qu'il appelle « la rancune » de Liszt. Celle-ci, certes, eût pu paraître excusable. Mais le cœur de ce noble artiste était inaccessible à un sentiment de cette espèce. Il ignora toujours la haine et la vengeance; il ne sut même pas mépriser. Il put errer dans ses jugements, être trompé par les apparences; il était incapable de « calomnie ». Plus on le connaît, plus on doit s'incliner devant sa profonde bonté, la droiture et l'élévation de son caractère. Partout où on le rencontre, on le voit plein d'ardeur à se dévouer aux autres, oublieux de soi-même, ému de toute infortune, désintéressé et généreux jusqu'à l'imprévoyance, exaltant le beau d'où qu'il vienne. Le malheur même n'altéra pas l'enthousiaste sérénité de son âme. Lui aussi vieillit peu fortuné, déçu dans ses espérances privées, méconnu, éclipsé par une gloire qui, peut-être, lui devait tout, — et plus joyeux du triomphe éclatant de son vainqueur que soucieux de sa propre et injuste disgrâce. Son dernier mot est un élan d'amour, un suprême adieu à la beauté qu'il avait admirée et servie ; il meurt en s'écriant: « Tristan!... » Si Liszt s'exprima librement au sujet de l'art de Berlioz et de certaines révélations posthumes, il ne semble guère possible de lui reprocher une excessive sévérité. Ses appréciations paraîtront plutôt modérées à tout observateur impartial. Hélas! ce n'est que trop vrai : le pauvre Berlioz ne gagne pas à être connu. Le musicien ne fait pas longtemps illusion ; l'homme, à tout le moins, exige des trésors d'indulgence.

§

Il n'est pas le seul à pâtir quelque peu des indiscrétions de

sa correspondance. L'éditeur Juven vient de publier des *Lettres de Richard Wagner à ses amis Th. Uhlig, G. Fischer et F. Heine*, où s'étale en toute candeur l'inconscient et formidable égoïsme du génie. — A vrai dire, « égoïsme » peut-être tutélaire à l'égal de celui du nouveau-né et de l'enfant, défense octroyée par la nature à l'individu, contre le milieu ou les contingences. — Des lettres « *à ses amis* »; et quels amis! Ce sont plutôt des ministres à tout faire d'un autocrate zurichois qui, de sa lointaine résidence, commande, adjure, légifère, organise, les excite à travailler pour « la Cause »,—lisez « pour lui »,— met à contribution leur temps, leurs forces, leur intelligence, et... leur bourse. Car la musique nourrit rarement son homme, quand cet homme a du génie. Et Wagner avait des charges : son entretien personnel, sa femme souvent absente, ses voyages d'agrément ou d'affaires, frais de poste, de gravure ou d'impression. Enfin, si Berlioz pensionnait son Henriette malade et délaissée, Wagner soutenait sa belle-mère et, un beau jour, incité par l'urgence autant que par l'honnêteté du motif, il n'hésite pas à faire appel... à la « tirelire » des petits Uhlig. Mais ce qui confère à ses lettres une originalité particulière, c'est la bizarre idée qu'eut Wagner, — Allemand écrivant à des amis allemands — de les rédiger en français. Sans doute, il voulut s'exercer au maniement de notre langue, en prévision d'un avenir incertain. Le résultat n'est pas banal. Il pense sa phrase en son idiome et la transpose mot à mot dans le nôtre. C'est ainsi qu'il parle de « mesure en 3/4 »; qu'il se réjouit d'avoir déménagé parce qu'il a maintenant « une chambre spéciale pour travailler ». Il mande à Uhlig : « Remettez-leur mes salutations ». Ailleurs, ayant le mal du pays, et pensant probablement «... *Sehnsucht nach Dresden* », il lui dit : « Contentez ce dernier désir nostalgique vers Dresde, je vous en prie. » Encore que, d'un bout à l'autre, tout s'énonce à l'avenant, certaines impatiences en acquièrent une saveur spéciale. Il écrit au même Uhlig : «... Je pensais recevoir au moins une lettre de quatre feuillets ; au lieu de cela arrive une misérable castration de papier à lettre, de sorte que vraiment tu excites ma pitié. » Ses professions de foi esthétiques, dont Wagner ne fut jamais chiche, en deviennent, la plupart, incompréhensibles avec la meilleure volonté. Quelques-unes de ses déclarations, toutefois, donnent un tour inopiné à l'éventuelle envolée de l'éloquence : « Je ne suis pas disposé à faire des changements. Il ne faut pas remettre en

question une chose dès qu'elle est sortie de vous!... » s'écrie-t-il, en envoyant à Uhlig un article inédit. Et plus loin : «... Je n'apporte pas la réconciliation avec la Non-valeur, mais la guerre sans merci ! Maintenant, comme notre vie publique est remplie d'indignité, et spécialement en ce qui concerne les artistes et les littérateurs de profession, je ne puis trouver présentement d'amis que parmi ceux qui sont tout à fait à l'écart de l'opinion régnante... » Enfin, un peu plus tard : « Maintenant la situation serait différente. Avant cela elle était telle : désavouer ma personnalité, devenir un autre, prendre la peau d'un Parisien afin de me gagner Paris. A présent je dirais : reste juste comme tu es, montre aux Parisiens ce que tu veux et peux produire; donne-leur en une idée... » En somme, c'est un peu lourd, mais, pour un Allemand, Wagner ne s'en tire tout de même pas trop mal, car il écrivait d'inspiration. On rencontre, en effet, autre part : « Le bon ami... m'a déterminé à exposer cette lâche, molle et absurde objection du *Climat* dans toute sa viduité. » — « *Viduité :* état d'une personne veuve », nous enseignent les lexiques. Wagner voulait évidemment dire autre chose ; mais on ne peut plus supposer qu'il ait confectionné sa prose à coups de dictionnaire. En tout, du reste, Wagner fut un intuitif, et le « flair de précurseur » était, chez lui, si prodigieusement développé qu'il semble avoir pressenti et inauguré, un demi-siècle d'avance, telles acceptions aujourd'hui familières de certains mots de notre langue, en proclamant carrément, à l'adresse du fidèle Uhlig : « Cher brave homme, tu es vraiment le seul avec lequel on puisse marcher!... » Ces lettres nous documentent surabondamment sur la santé de Wagner en Suisse et le traitement aquarien qu'il y suivait selon la méthode et les manuels d'un Raspail hydrophile de l'époque, le Dr Rausse. — « Que d'eau ! Que d'eau !... » — Il s'en douche, il s'en baigne, il en boit tant qu'il peut. Il ne tarit pas sur l'excellence de ce régime humide, le préconise, le conseille, l'impose, en magnifie l'inventeur. Il avait signifié à Uhlig : « Procure-toi *Hafiz*... Ce persan Hafiz est le *plus grand* poète qui ait jamais vécu ou écrit ! Si tu ne te le procures pas immédiatement, je te voue mon plus profond mépris : mets les frais sur le compte de *Tannhæuser.* » Huit jours après, dans un transport reconnaissant : «... Tu dois faire relier *Hafiz* et *Rausse* ensemble; le prophète du *feu* et celui de l'*eau :* cela sifflera un bon coup ! » Une confidence à Fischer, pourtant, le montre un instant refroidi, et entrouvre des horizons inattendus : « ... Dieu

sait si cette cure me sera de quelque utilité ! Pense seulement : il me faut renoncer à priser; depuis six jours, je n'ai pas pris la moindre pincée de tabac ! L'effet, jusque maintenant, est comme si j'allais devenir fou... » « Fou !... » — c'est lui qui l'écrit. O misère des causes ! Genèse obscure des chefs-d'œuvre ! Walhall et Montsalvat ! Sans quelques grains de poudre sternutatoire dans le nez de Wagner, la musique, peut-être, eût changé de face. Ainsi, Wagner prisait ! Et il lui fallait sa prise inéluctable, condition nécessaire d'eurythmie cérébrale, impératif catégorique de l'inspiration. Vénus naquit de l'onde écumeuse. O Elsa, Brunnhilde, Elisabeth, Eva, surgîtes-vous d'une tabatière ? Chacun sait que Wagner était d'une humeur assez peu commode, et accusa rarement une parfaite satisfaction des services mêmes de son prochain. Je ne puis me tenir de citer encore, de ces lettres, un passage que tant d'autres, et Berlioz avant tous, auraient pu contresigner : « Il est étrange de voir un ami, qui, sur beaucoup de points importants, vit et pense un peu autrement que moi, prendre un tel intérêt à tout mon être, montrer un telle inébranlable fidélité, une préoccupation tellement active... je veux parler de Liszt. Il ne comprend pas ma façon de penser ; mon mode d'action est tout à fait l'opposé du sien : cependant il respecte toutes mes pensées, tous mes actes, se garde soigneusement de tout ce qui pourrait, de manière ou d'autre, m'offenser, et semble se vouer de toute son âme à cette seule chose — m'être utile et répandre au dehors mes œuvres... » Il faut lire tout ce qui suit, et relever, ailleurs, effusions et témoignage analogues : Liszt gagne à être connu. En résumé, ce recueil épistolaire nous renseigne avec pertinence sur les faits et gestes de Wagner en exil. Il est précieux pour l'authenticité des détails et, surtout, pour le sans-façon du discours, où Wagner se livre tout entier, sans apprêt, sans précaution, « se déboutonne » et met à nu son âme compliquée. Il y apparaît pris sur le vif, ingénu et roublard, cordial et ergoteur, idéaliste et sensuel, despote et calin, insupportable et séduisant, subjectif toujours et jamais ennuyeux. Mais quelle drôle d'idée eut ce diable d'homme, de vouloir écrire en français !

P. S. — Je prie les lecteurs du *Mercure* autant que l'ombre de Wagner d'agréer mes plus penaudes excuses pour une inconcevable étourderie : Wagner écrivit ces lettres *en allemand*. En jetant les yeux sur le faux-titre du volume, je m'aperçois qu'un M. Georges Knopff y affiche son intention de les avoir traduites en français. Si profonde que soit ma

confusion d'une telle bévue, il s'y mêle pourtant, je l'avoue, un irrésistible soulagement, à l'espoir de me procurer le texte original et de comprendre enfin ce que Wagner avait voulu dire en maint endroit.

§

La place m'est mesurée pour parler d'un autre livre consacré par M. E. Boutet de Monvel à la mémoire d'*Adolphe Nourrit*. Cela se lit comme un roman et, en effet, c'est bien un roman vécu, touchant, mouvementé et tragique, l'histoire de cet « artiste d'autrefois », de cet invraisemblable « ténor » désintéressé, modeste, dévoué jusqu'à l'abnégation à son art, à ses camarades et même à ses directeurs. L'homme était beau, enjoué et fin d'esprit, suprêmement bon, aimant et d'une loyauté scrupuleuse. On a le sentiment d'un être d'exception, égaré d'une humanité idéale, et prédestiné à la souffrance. A Paris, au plus fort de sa vogue, il brise sa carrière par excès de délicatesse et s'efface devant Duprez. Sa correspondance avec les siens nous transporte dans un monde ineffable vraiment, délicieux de vertu, de simplicité et de tendresse. Son extrême sensibilité le rendait particulièrement vulnérable aux déceptions qui l'attendaient en Italie. Ce probe artiste devait en mourir. A Naples, doutant de soi-même et désespéré, il se tue plutôt que de déchoir. On est charmé, conquis, passionné par le récit qui se déroule en ces pages et douloureusement troublé du drame soudain qui termine une si noble vie. L'exquise nature de Nourrit méritait ce souvenir ému. Et, ici encore, on retrouve Liszt : à Lyon, associant la sienne à la charité du chanteur pour soulager les misères d'une longue crise, par un concert, fructueux grâce à leurs deux noms, au bénéfice des ouvriers dénués et sans travail; où, ailleurs, attentif à veiller sur l'ami, confortant son cœur susceptible dans une lettre adorable, « empreinte, observe M. B. de Monvel, d'une tendre sollicitude dont on ne sait à qui faire le plus honneur, de celui qui l'éprouve, ou de celui qui a su l'inspirer ». Enfin je ne puis que signaler aujourd'hui, en me promettant bien d'y revenir, le très grand succès remporté par Mme W. Landowska interprétant du Bach à la salle Erard. Le vieux Bach devient à la mode. Lui aussi gagne à être connu, et il semble ne plus avoir grand'chose à souhaiter en l'espèce : on fait mieux que le comprendre, on commence à l'aimer.

JEAN MARNOLD.

ART MODERNE

Exposition Henri Duhem. *Galerie E. Druet, 114, faubourg Saint-Honoré.* — « Au déclin du dernier siècle, — écrit M. Roger Marx dans la préface du catalogue, — une élite a convoité pour la peinture de paysage le bénéfice d'une émancipation nouvelle. Il lui a paru que la seule jouissance optique était inapte à constituer une fin de labeur suffisante ; elle a exigé un art moins extérieur et plus humain, ennobli par le permanent prestige d'une pensée qui se réfléchit et qui s'épanche. Henri Duhem compte parmi les initiateurs de cette évolution. »

Ce dernier mot est-il trop ambitieux? Faut-il refuser l'importance d'une évolution à ce retour de quelques peintres vers l'interprétation spirituelle et sentimentale de la nature? Loin d'une nouveauté, ne convient-il pas de voir dans leur effort une sorte de néo-romantisme, avec plus de mesure et moins de fougue sans doute que n'en montraient les romantiques anciens?

Si évolution il y a, du moins date-t-elle de plus haut que le dit M. R. Marx et je crois même que la tradition de laquelle elle procède se manifeste assez constante et foncière dans l'histoire de la peinture française. Je ne puis, dans ces courtes notes, me permettre les développements qu'exigerait la démonstration d'une idée générale. Mais, pour nous tenir aux artistes de cette heure ou du « déclin du dernier siècle », tous ces peintres des choses lentes et des heures apaisées, tous ces épris de l'ombre et des nuances assombries, Pointelin, Gosselin, Robert W. Allan, Marché, aussi bien que Henri Duhem et Mme Marie Duhem, ne sont-ils pas des cousins d'Harpignies et des petits fils de Corot? Avant eux on avait découvert la poésie du soir et de la demi-teinte. Pour la rendre en faisant abstraction de l'esthétique impressionniste, on n'est point un initiateur, on ne s'émancipe point : on reprend, à bon droit, du reste, une tradition ancienne, vérifiée par tant de chefs-d'œuvre !

Je ne dis pas qu'à la série glorieuse on n'ajoute rien. Grande est ma sympathie — particulièrement — pour le talent d'Henri Duhem, fait de douceur et de sensibilité réfléchie. Je l'aime surtout dans ses études de Flandre, qui sont d'un peintre et d'un poète. A miracle il a le sens de ces atmosphères tranquilles, de ces calmes maisons, de ces dormantes eaux, et dans sa présente exposition j'admire un esprit

en pleine possession de son but et de ses moyens, une vision personnelle et consciente. — On lui reprochera quelque excès de goût pour la régularité et, dirais-je, pour la propreté. Cela sans doute est flamand et ne me gêne pas. Il me suffit de voir que les vingt toiles alignées ici sont bien du même, — d'un artiste, et qu'il a sa façon à lui d'aimer.

§

Quatrième exposition des arts réunis. *Galerie Georges Petit.* — Je veux le dire tout de suite parce que j'y ai grande joie : il y a des merveilles dans cette exposition, — ce sont les œuvres du sculpteur Rogelio Yrurtia.

Déjà l'an dernier, au Salon des Artistes français, nous avons admiré son groupe des *Pécheresses,* très sûrement la plus belle réalisation statuaire qu'on pût voir dans ce peu mémorable, du reste, entassement de marbre, de bronze et de plâtre. Mais ce n'est pas de la médiocrité des autres que triomphe Yrurtia, c'est bien certainement de sa propre excellence, et je retrouve, je vérifie mon impression première devant deux surtout des œuvres qu'il montre, cette année, chez Petit : une tête d'enfant et ce groupe des *Chercheurs* — un vieillard qui suit un jeune homme. Ce sont choses de maître. — La petite tête d'enfant, d'un modelé si vivant, si précis et pourtant si libre, d'un mouvement si simple et si vrai, d'une facture si large, à la fois si tendre et si ferme, révèle ce don rare, l'intuition de la vie simple, élémentaire. Et, dans les *Chercheurs,* c'est le sens profond de la vie spirituelle : deux hommes sont en marche vers la vérité; le vieillard, averti, affaibli par les années, d'un geste prudent et qui tâtonne, étend la main vers le but, et le visage est pensif, triste, sans espérance; en arrière le jeune homme, dans un mouvement admirable qui dit l'âme ivre et tremblante de certitude d'une main voudrait retenir son compagnon et de l'autre s'abrite les yeux, ses yeux illuminés qui croient voir, qui voient peut-être!

Pour leur beauté expressive et dramatique et pour leur vérité plastique — étudiez la dolente architecture du corps de l'ancêtre, puis la force élégante, l'harmonie alerte et pourtant pleine du dos de l'éphèbe — ces deux figures sont inoubliables. Et comme elles demeurent bien signées du même nom que le groupe des *Pleureuses!* Je voudrais trouver — je trouverai sûrement l'occasion de préciser les « différences » d'Yrurtia, son idéal, en quoi il consiste, ce qu'il apporte. Ici, je dois

me contenter de saluer en lui un artiste, un artiste nouveau. Il dira toute sa parole. Je sais qu'il rêve de vastes ensembles. Ce groupe des *Chercheurs* fait sans doute partie du même projet auquel appartient cette tête énorme, désignée au catalogue : « Figure d'un monument : étude de tête pour la Science. » Cette tête n'est point achevée, et c'est pourquoi je n'en puis dire autant de bien que de l'enfant et du groupe, mais elle est d'un art plus haut. L'enfant et le groupe sont réalistes, la tête relève d'un idéalisme décoratif qui appellera la somptuosité des inventions et exigera des proportions colossales. — Puissent à cet artiste, tout jeune encore, ne point faire défaut, comme à tels et tant de ses plus illustres aînés, les éléments de vie et de travail, plus nécessaires qu'ailleurs, mais plus difficiles à rencontrer dans le grand et rude chemin où si fièrement il s'engage! — Son exposition chez Petit comprend encore deux portraits de femmes, — Mme Ch.. et Mme Yrurtia et une tête d'homme, qui sont de belles transpositions de la recherche du caractère dans l'expression plastique.

Dans les nombreuses œuvres de J.-M. Michel Cazin je remarque surtout un buste de jeune garçon, solide et fier, un peu sec, et un magnifique vase de bronze.

Ce sont les seules œuvres sculpturales qu'on puisse citer après celles d'Yrurtia. Il serait inutilement cruel de nous arrêter longtemps aux études et aux portraits de M. Ségoffin pour en démontrer l'insuffisance, qui mènera leur auteur à l'Institut.

Et parmi les peintres je nommerai seulement : Fernand Maillaud, distingué, fin, ennemi du bruit; sa *Vallée noire* et sa *Rue Saint-Jean* communiquent une émotion tranquille et tendre; Marché, toujours épris aussi des beaux moments silencieux et l'auteur aimé d'œuvres qui sont dans notre mémoire; Augustin Hanicotte, intéressé par le mouvement des foules, par les lueurs et les ombres déplacées au gré des corps en marche; son *Retour de pèlerinage* et son *Souvenir de Kermesse* témoignent de curieuses recherches.

§

Exposition des œuvres de Louis Legrand. — *Même Galerie.* — Comment ne pas voir les précieuses et multiples qualités de Louis Legrand? C'est un peintre à l'huile et au pastel, un dessinateur, un eau-fortiste, un miniaturiste, un ciseleur, et dans tous ces genres il témoigne d'une incontes-

table habileté. Il est abondant, adroit, ingénieux, et d'une imagination étrangement riche et déliée. Il a des admirateurs enthousiastes et dont le goût fait autorité; pourquoi donc ne puis-je, absolument, me ranger à leur suite?

C'est que ce talent m'apparaît privé d'amour, artificiel, négatif, sans distinction. Rien de plus froid que cet art soi-disant, soi-criant sensuel et qui tout au plus pourrait induire les macrobiens et les garçonnets en travaux tardifs ou prématurés, mais qui ne procède ni d'une naïveté ardente ni d'une perversité puissante. Point de formule propre; le dessin, pour être retors, n'en est pas moins académique; et la conception vaut l'exécution. Fausses simplicités ou complications lourdes, ces variations érotiques sur des thèmes mystiques — *la divine Parole, Rosa mystica, l'Annonciation* — sont des essais de blasphèmes, avortés. A les transposer en littérature, c'est du Richepin. Rhétorique apprise, audace calculée, gueuserie bourgeoise, c'est très raisonnable, au fond, et très vulgaire.

§

Exposition d'œuvres de feu O. de Champeaux. — *19, rue Caumartin.* — Le magistrat-peintre O. de Champeaux fut modeste, discret et paisible comme son talent et sa gloire. Il n'eut point de dangereuses audaces. Il n'innova en rien et son œuvre réunie au lendemain de la mort ne trouble pas plus les vivants du jour qu'elle ne gêna ceux de la veille. Cette peinture voyageuse, qui va de Fontainebleau à Venise, de Bretagne en Tunisie, d'Algérie en Irlande, de Hollande en Espagne, promena partout un louable désir de bien faire, un respect méritoire des chefs-d'œuvre et des règles, une honnêteté parfaite et, disons-le aussi, une curiosité fervente, un désir pur. Ce désir resta prisonnier d'une esthétique à la fois indécise et rigoureuse. Elle hésitait du romantisme au réalisme, tantôt cédant davantage à l'un ou à l'autre, tantôt s'efforçant de les mettre d'accord et paralysant l'évidente sincérité d'un homme qui possédait pourtant quelques-unes des plus positives qualités d'un artiste. Mais il ne sut pas choisir. Ce sont les parts réalistes de son œuvre, ses tentatives de reproductions directes, et qu'on peut jurer fidèles, qui nous laissent le meilleur souvenir.

§

Exposition Dufy, Duparque, Juste et Torent. — *Galerie B. Weill.* — La vie propre des choses issues de nos

mains, mais rendues à la nature par la libération du plein air, se révèle avec bonheur dans cette aquarelle que M. Dufy désigne : *Chantier au bord de la mer*. — Nulle recherche d'analogies humaines ou animales; ces choses travaillées, ces objets en train de s'associer pour constituer l'être compliqué dont la fonction sera d'éluder les distances, ne participent pas de sa nature aventureuse. Ce ne sont que des planches équarries et des plaques de fer martelées, des troncs d'arbres dépouillés et polis, des blocs de fonte ; ce n'est pas encore un navire. Mais il suffit que l'atmosphère vibre et tourne autour de ces choses torturées par l'homme pour qu'elles oublient leur mal, et redeviennent des vivants, et concourent à l'universelle beauté par le chiffre de leurs formes et par l'harmonie de leurs couleurs. — Une autre aquarelle, un bord de l'eau à Charenton, retient par ses nobles et souples masses de frondaison, par sa lente perspective lointaine de fleuve. Et les paysages parisiens, où je me ressouviens plus particulièrement des premiers tableaux que j'ai vus de M. Dufy, les rejoignent dans des sympathies déjà classées.

Evelio Torent, qu'en la préface du catalogue Laurent Tailhade recommande éloquemment à l'admiration passante, reste espagnol en Bretagne. On aurait plaisir, le loisir manque, à saisir l'occasion, rare, qu'il nous offre de faire une intéressante étude de chimie psychique en indiquant les éléments, et leurs proportions, d'un art proprement celtibérique s'il en fut. Je crois que l'Ibère domine. Ces églises de son pays, noires, rigides, que récemment il nous montrait, dans la même galerie, en une série de très curieux tableaux, Torent se les rappelle au bord de l'Océan, et avec elles se plairait à confondre les temples d'Armorique. Et le lien, en effet, est là entre son midi et notre occident. Même culte, mêmes idoles. Il poursuit la recherche des parentés et les rencontre dans la raideur des gestes, dans la pauvreté pittoresque des costumes et des objets. Par là, dans cette Bretagne tant pillée des peintres, il s'est fait une patrie à lui : c'est qu'il y a importé la sienne. Ce point de vue, sans doute, ne lui permettait guère de travailler en profondeur. Il s'en tient aux aspects premiers, mais il les traduit dans sa langue, poussant parfois, exagérant jusqu'à la charge, et d'autres fois réduisant tout à l'extrême simplicité, par la tache ou par la ligne, oscillant ainsi — voyez avec quelle amplitude ! — de Doré à Gauguin. Au total, le résultat étonne, intéresse, donne à son-

ger. Sans doute, la formule n'est pas très nette encore, pas très sûre. L'harmonie manque souvent, et, par exemple, il est évident que le jeune artiste n'a pas su jouer avec assez de souplesse de ce beau blanc des coiffes bretonnes, qui jamais dans l'air n'est cru et mort comme il le voit. On aurait donc le plus grand tort de nommer, à propos de lui, ce formidable Goya qui fut un dieu de l'harmonie. — Mais tel que le voici, au lendemain de l'adolescence, à la veille de l'âge des grandes œuvres, Evelio Torent, d'un accent qui ne ment pas, nous fait de grandes promesses.

M. René Juste ne se dégage pas encore de multiples influences.

M. Duparque, parent d'Henry de Groux, l'a trop écouté, — ou pas assez.

§

Exposition Stéfan Popesco. *Galeries Bernheim Jeune.* — Voici de la peinture silencieuse et distinguée; un peu froide. On craint que ce silence — on craint sans certitude — ne soit pas celui des pensées, des sentiments amassés, pressés, frémissants d'intensité et qui recourent, pour s'exprimer sans tumulte, à l'exacte discipline d'une volonté maîtresse d'elle-même. Il y a de la sagesse, beaucoup trop, et je ne sais quel désintéressement qui inquiète dans ce parti-pris de réserve.

Est-il vrai que M. Popesco soit opprimé par la vision de M. Lucien Simon? Ils aiment tous deux la Bretagne, ils l'ont tous deux choisie pour patrie de plusieurs de leurs œuvres. Mais on ne retrouve pas chez le plus jeune des deux artistes les qualités distinctives — bonnes ou mauvaises — de l'aîné, ces pesanteurs des formes, cette immobilité des êtres, ces rugosités et ces massivités qu'on lui reproche si souvent. Au contraire, les atmosphères de M. Stéfan Popesco sont fluides, ce n'est pas la solidité qui fait sa principale vertu, et une « étude pour panneau décoratif » nous révèle chez lui un sens de la décoration que M. Lucien Simon ne nous a pas fait voir.

Ils ont pourtant ce trait commun : c'est que chez l'un et l'autre l'humanité tient peu de place. La vie intérieure, la vie des sentiments et des pensées, ne les occupe point. Ils traitent l'homme comme un accessoire de la nature. Cela est très sensible dans ces sortes de pétrifications humaines que M. L. Simon nous donne pour des paysans bretons. De même quant au résultat, autrement par le procédé, M. Popesco ne voit

guère que des valeurs dans ses personnages. Cette femme qui tient son enfant sur ses genoux et lui donne à manger (*Sollicitude maternelle*, dit et dit mal — car je ne sache pas de peinture moins émue que celle-là — le catalogue), ce n'est qu'une tache importante dans une nature morte considérable, et l'artiste ne semble guère s'être plus intéressé aux êtres vivants qu'aux objets dont il les entoure, — pots, chaudrons et marmites.

Et ces natures mortes sont d'un accent triste. Cherchées dans les bruns et les gris, elles témoignent d'un sens délicat, d'une vision noble, non pas d'une émotion.

§

Première Réunion de « Certains » peintres, sculpteurs, graveurs, architectes, Barbazanges, *48, boulevard Haussmann*.— Que signifie cette étiquette, empruntée d'un livre de Huysmans, — « Certains ? » Est-ce un programme précis, et les vingt-huit artistes qui sont là prennent-ils à leur compte toutes les admirations et toutes les antipathies du critique ? Partagent-ils ses enthousiasmes pour Gustave Moreau et Félicien Rops, et leurs mépris vont-ils avec le sien à Puvis de Chavannes? Je préfère croire à l'indication, simplement, d'une sélection cherchée, où chaque unité garde son indépendance, plutôt qu'à je ne sais quelle communion esthétique.

La plupart de ces peintres, de ces sculpteurs, de ces graveurs sont surtout des exécutants, quelques-uns habiles et savants. Les gravures sur bois de Jacques Beltrand, — notamment son Beethoven et son Constantin Guys et surtout son Pascal — m'ont longtemps retenu. Jacques Beltrand, Camille Beltrand et Jules Germain concourent effectivement à la renaissance de cet art précieux, la gravure sur bois, que naguère encore on croyait condamné. — Les deux peintures et l'aquarelle d'Alfred-H. Maurer représentent bien ce si adroit virtuose. — Dans une formule réaliste et que je n'aime pas, M. de la Chataigneray montre des qualités secondes, point négligeables ; mais les deux joueurs de sa *Partie de jacquet*, par le grossissement du premier plan, avouent qu'ils ont été peints d'après de fâcheuses photographies. — J'ai remarqué les maquettes pour vitraux de Georges Decote et les projets de tapisseries de E. Herscher ; les jolis gris des paysages bretons de Jean Frelaut, et celui surtout où apparaissent, spectrales sur la ligne d'horizon, deux bêcheuses crépuscu-

laires ; le croquis de danseuse d'Imbert, si juste dans sa sommaire indication, — et les danseuses aussi de L. Dejean, d'Eugène Lazaro, de Voulot, etc.; c'est devant l'œuvre du premier de ces trois statuaires, aussi sa *Sortie de spectacle* aussi sa *Petite Parisienne au grand manteau*, que je m'arrête le plus volontiers. — Tout cela, en somme, est fort intéressant, peu émouvant, atteste la sincérité de l'étude plutôt que le bonheur de la trouvaille, — et je n'en dirai pas davantage des marbres, des terres cuites et des grès d'A.-J. Halou, non plus que des statuettes d'Albert Marque, sauf peut-être sa *Femme inquiète*, au chiffre gracieux, non plus que des plâtres, des bois et des bronzes de Gaston et de Lucien Schnegg.

Une chose curieuse, caricaturalement sinistre : *Enterrement d'Enfant en Dordogne*, de Jane Pouplet. Huit personnages, hauts comme la main, hommes et femmes des champs, à la queue-leu-leu, drôles et mornes, laids et vrais. Le premier porte sous le bras la funèbre boite. Banalité fantômale, dont on se souvient.

Je mets à part quatre artistes. Gaston Prunier, de qui je retrouve avec joie les admirables aquarelles ; Jean-René Carrière; ses études de chiens et de chats — plâtres — sont d'une orce naïve et fine qui permet — le sculpteur est encore un enfant — toutes les espérances ; Sunyer, de qui j'admire franchement les eaux-fortes ; François Garas, attirant, inquiétant.

CHARLES MORICE.

PUBLICATIONS D'ART

Les Livres : Pierre Marcel : *Les Industries Artistiques*, Schleicher frères, 6 frs. — Henry Lapauze : *Procès-verbaux de la Commune Générale des Arts et de la Société populaire et républicaine des Arts*, Bulloz, 15 frs. — Fierens-Gevaert : *Nouveaux essais sur l'Art Contemporain*, Félix Alcan, 2 fr. 50. — Léon Riotor : *Les Arts et les Lettres*, Lemerre, 5 frs. — Les Revues : *Gazette des Beaux Arts ; Revue de l'Art ancien et moderne; Chronique des Arts; Bulletin de l'Art ancien et moderne ; L'Art Décoratif ; Art et Dekoration; Les Arts de la Vie ; La Plume ; L'Occident ; La Revue de l'Art pour tous ; Le Journal des Arts ; Revue Alsacienne illustrée; L'Art moderne; The Burlington Magazine; Kunst und Dekoration ; Innen-Dekoration ; Emporium.*

Les Livres. — Nous avons heureusement abandonné le concept de l'Art avec un grand A, de l'Art isolé de la vie, contempteur de toute manifestation utilitaire et industrielle. Nous en revenons à cette conception d'autrefois selon laquelle les artistes n'étaient que des producteurs de beau, d'agréable et

de consolant dans les plus diverses branches de l'activité, des artisans nullement humiliés de créer un objet usuel et tout au contraire légitimement fiers d'embellir le décor quotidien de l'existence. La période de transition et de rénovation qui est la nôtre est très discutée et cette discussion, souvent accompagnée d'attaques passionnées, augmente les difficultés rencontrées par les artistes de bonne volonté qui s'efforcent vers un style rénové, plus en rapport avec nos goûts et nos habitudes modernes. C'est pourquoi il est bon que des livres comme celui de M. Pierre Marcel sur **Les Industries Artistiques** montrent comment chaque époque s'est différemment représentée dans les créations de l'art appliqué et combien sont logiques les tentatives faites de nos jours pour aboutir à une éclosion de formes neuves, d'ailleurs nécessitées par les procédés nouveaux et par les présentes conditions économiques. On trouvera dans le volume de M. Pierre Marcel de nombreux renseignements sur les industries du meuble, de la serrurerie, de la tapisserie, de la dentelle, du papier peint, de la reliure, etc.

Les **Procès-verbaux de la commune générale des Arts et de la Société populaire et Républicaine des Arts**, que vient de publier M. H. Lapauze, contiennent à peu près toute l'histoire de l'Art sous la Révolution. Le registre contenant ces Procès-verbaux — dont une partie, publiée par Détournelle dans son Journal, nous était connue — fut acquis en 1893 par les Archives Départementales de la Seine. L'ensemble nous est présenté aujourd'hui, et le savoureux manque d'orthographe qui caractérise le manuscrit a été strictement respecté. Nous trouvons dans ce recueil les traces dernières de la longue lutte contre l'Académie Royale de peinture, enfin supprimée par décret de la Convention du 8 août 1793. La *Commune des Arts* (septembre 1790-juillet 1793), dont les Procès-Verbaux nous font défaut, avait violemment mené la lutte sous l'instigation de David, l'âme de cette Société, comme il devait être celle de la *Commune Générale des Arts*, continuation du même groupement dont le titre était devenu plus pompeux à la suite de la reconnaissance officielle par la Convention dans un décret relatif à la nomination d'une commision chargée de surveiller sur les monuments publics et religieux la destruction des emblèmes royaux. La Commune Générale des Arts, tout en restreignant autant que possible le vandalisme, n'arrêta point là son utile besogne, car elle s'occupa également de toutes les questions qui

concernent l'intérêt général des artistes. A partir du 10 septembre 1793, sentant le besoin de ne pas paraître prendre trop d'importance aux yeux des Pouvoirs, elle reprit le titre de Commune des Arts. Mais en octobre 1794 cette institution, ayant choqué dans ses délibérations la simpliste conception révolutionnaire, fut dissoute par décret de la Convention. Les artistes se groupèrent alors en *Société populaire et républicaine des arts* (22 décembre 1793 - 18 avril 1794) qui devint simplement la *Société républicaine des arts* le 3 prairial an II (22 mai 1794). Enfin la tourmente révolutionnaire s'était apaisée et, le 25 octobre 1795, la création de l'Institut National signifiait, en même temps que la restauration des académies, la fin de l'influence de cette Commune des arts qui, sous des titres divers, avait assumé, durant la période la plus tumultueuse et la plus difficile, la défense des arts et des artistes. Ainsi ces très curieux Procès-Verbaux éclairent de nombreux points de notre histoire artistique et politique.

Dans ses **Nouveaux Essais sur l'Art contemporain**, M. H. Fiérens-Gevaert entreprend la réhabilitation de l'architecture qu'il considère avec raison comme le premier des arts plastiques. Il en constate la renaissance simultanée dans les divers pays d'Europe et s'efforce de démontrer combien l'éducation et l'élévation morale du peuple sont liées aux progrès de l'Art Public. On trouvera également dans ces essais une sorte de définition de cet Art Public et des observations judicieuses sur la logique parenté des arts mineurs et de l'architecture. M. Fiérens-Gevaert estime avec les meilleurs esprits de notre temps que le créateur moderne doit s'inspirer des exemples des artisans du moyen-âge et, plus près de nous, des préraphaëlites anglais ; que c'est une besogne digne des plus grands artistes de pourvoir d'une forme esthétique un humble ustensile de la vie quotidienne ; que l'inventeur de formes et d'harmonies doit être aussi un ouvrier, rompu aux travaux manuels de sa profession, connaissant toutes les ressources de la matière, faisant de cette dernière son meilleur collaborateur et basant l'ordination même de son œuvre sur le « matériau » employé et sur ses procédés d'utilisation. « Que l'architecte, écrit-il, cesse d'être un calculateur savant et redevienne le constructeur d'autrefois, que le peintre et le sculpteur soient de nouveau leur propre praticien, que ces artistes reprennent un contact étroit avec les artisans chargés d'interpréter leur pensée, pour que ces artisans livrés à leurs propres forces soient des artistes à leur tour, et la beauté plas-

tique sera rendue à sa destination ancienne, toute sociale et populaire. »

L'ouvrage de M. Fiérens-Gevaert se termine par une très compréhensive étude intitulée : *Pourquoi nous aimons les Primitifs.*

M. Léon Riotor rassemble, sous le titre **Les Arts et les Lettres**, une série d'articles, de notes et d'impressions publiés ici et là au cours de ces dernières années. Une lettre autographe et un dessin inédit d'Auguste Rodin (gravé par Léon Perrichon) adornent au fronton cet édifice élevé pierre à pierre au long des ans et dont j'ai plaisir à parcourir les galeries et les colonnades où s'embusquent les souvenirs d'un passé littéraire et artistique encore trop proche pour être oublié, mais assez lointain déjà pour que son évocation n'aille point sans quelque mélancolie.

Les Revues. — **La Gazette des Beaux-Arts** (février). — Au sommaire : *Le Renouvellement de l'Art par les « mystères » à la fin du Moyen-âge* par M. Emile Mâle; *Quelques Bois sculptés de l'école tourangelle du* XVe *siècle* par M. Paul Vitry ; *Un portrait d'enfant : « Elisabeth Laura Henriette Russel »* par le baron Roger Portalis ; *Le Palais Farnèse* par M. André Chaumeix ; *Deux mannequins en bois du* XVIe *siècle* par M. Emile Michel ; *Girolamo della Robbia et ses œuvres* par miss Maud Cruttwell ; *Deux « Vies » d'évêques sculptées à la Cathédrale de Rouen.* par Mlle Louise Pillion ; *Artistes contemporains,* par Georges Riat, etc.

On remarquera parmi les illustrations hors texte un fac-simile de la gravure d'Henry Meyer d'après le portrait que fit William Owen de la jeune Elisabeth Laura Henriette Russel. L'estampe d'Henry Meyer a été, nous dit le baron Roger Portalis, « tirée en couleurs, ce qui constitue presque une rareté, le plus grand nombre des « manières noires » soi-disant en couleurs ayant été coloriées après coup ». Quant à la fabrication de la planche insérée dans la revue elle est à fond d'héliogravure avec un travail de retouché minutieux dérivant du procédé employé au XVIIIe siècle par Debucourt et Janinet.

La Revue de l'Art ancien et moderne (février). — M. Bonnet continue son étude sur *l'Illustration de la correspondance révolutionnaire.* M. de Fourcaud nous initie, dans des pages savantes et avisées, à la genèse des compositions de *Watteau* et nous fait pénétrer dans l'âme du peintre des « Fêtes galantes » en nous apportant « d'utiles informations sur ses façons d'associer la vérité et la libre chimère ».

La Chronique des Arts (30 janvier). — Du chroniqueur : « Si l'académisme était banni du reste de la terre, — mais rien, malheureusement, n'autorise pour l'instant pareille supposition, — on le retrouverait sans doute à Berlin. C'est là, du moins, qu'il semble être ancré le plus profondément et qu'il aime à se manifester avec le plus d'éclat. En vain l'art libre et jeune d'un Menzel et d'un Liebermann, les œuvres de maîtres comme Manet et Degas installées à la National galerie par les soins de M. Hugo von Tschudi, les expositions de la Sécession et les efforts de quelques vaillantes revues, ont montré les voies neuves, les contrées fécondes, ouvertes à l'art d'aujourd'hui et de demain : les représentants de l'art officiel, tous « éminents professeurs », comblés de dignités, notamment le triumvirat A. von Werner-Reinholds Begas-Ihne, forts des sympathies d'un souverain autoritaire, s'emploient, avec l'énergie propre aux défenseurs des causes désespérées, à sauvegarder contre les tentatives impies le trésor sacré des formules qui leur valurent tant de considération et d'avantage et à monopoliser à leur profit la faveur impériale. Et, tandis qu'à leur instigation Manet et les impressionnistes français se voient relégués, par ordre, dans un coin perdu du musée, et qu'on songe, dit-on, — suprême faute — à enlever à M. de Tschudi la direction d'une galerie dont son goût éclairé avait su faire une des plus intéressantes d'Europe, diverses mesures vexatoires viennent de contraindre les libres artistes de la capitale de l'empire à s'unir aux Sécessionnistes des autres villes allemandes dans un *Küntslerbund* qui est allé demander à Weimar et à son prince une hospitalité plus généreuse. Il nous plaît d'enregistrer ces faits pour l'édification future des historiens de l'art moderne : ils sont significatifs de toute une esthétique, aussi violente qu'étroite. Il nous plaît surtout de féliciter Weimar de l'honneur qui lui échoit. »

Le Bulletin de l'Art ancien et moderne (6 février). — Eddy appelle l'attention sur une décision d'un juge de Reims, interdisant l'apposition d'enseignes commerciales sur la Place Royale de sa ville, au nom d'une ordonnance de 1755 qui règle ce qu'il appelle très justement la « servitude d'aspect ». Le rédacteur de l'article se demande si nous ne serions pas en droit d'appliquer les mêmes principes lorsqu'il s'agit du respect esthétique de la Place des Victoires ou de la Cité, par exemple.

L'Art Décoratif (janvier). — Articles de M. Camille

Mauclair sur Paul Helleu et de M. Paul Vitry sur Constantin Meunier.

(Février).— *Un artiste suisse contemporain : Ernest Biéler*, par Henri Frantz.

Art et Décoration (février).— M. Gabriel Mourey nous décrit longuement une villa construite en Bretagne, par MM. Sauvage et Sarazin sur un plan rationnel, logiquement déduit des exigences de la destination. M. Henri Sauvage, dont nous connaissons depuis longtemps les efforts consciencieux et originaux, a créé là, avec l'aide de son associé, une habitation dont le charme ne consiste pas dans une ornementation superfétatoire, mais dans la clarté confortable de la distribution intérieure qui s'épanouit sur les façades en d'harmonieux rapports d'ombre et de lumière, de pleins et de vides.

Les Arts de la Vie (janvier). — Ce premier numéro de la nouvelle publication fondée par M. Gabriel Mourey est très substantiel. Georges Lecomte y parle avec passion en faveur de *l'Assainissement par la Beauté;* M. Gabriel Mourey, dans le compte-rendu d'une conférence faite au Muséum par *Eugène Carrière,* nous expose la profonde et saine philosophie du grand peintre qui est en même temps une des plus hautes et des plus indépendantes cérébralités de notre époque; M. George Auriol se montre maître d'une langue exquise au service d'un bon sens artiste, et non dénué d'une ironie éducatrice, dans trois apologues, — trois moralités, si vous voulez — qu'il réunit sous ce titre savoureux : *De Terre en Vigne;* enfin, M. Charles Plumet confond *le Mensonge de l'architecture contemporaine* dans une critique logique de l'enseignement désastreux de l'Ecole des Beaux-Arts.

La Plume (15 janvier). — Article de M. Louis Bouvy sur un des meilleurs représentants de notre jeune école de sculpture : *Louis Dejean.*

L'Occident (février). — M. Georges Rémond nous retient par une discussion sur Arnold Bœcklin. Il prend assez âprement à partie le peintre suisse et proclame le vide de ses conceptions. Il explique que son influence directe sur la peinture française a été nulle, comme a été superficielle celle de Gustave Moreau et des Préraphaëlites, et qu'il faut en faire remonter la cause au même déplorable éloignement de la vie et de la sincérité d'émotion devant la nature.

La Revue de l'Art pour Tous (janvier).— La *Ferronnerie d'Art,* conférence par M. P. Calmettes.

Le Journal des Arts (17 février).— Intéressantes notes de M. Frédéric Henriet sur la campanographie — ou science descriptive des cloches — à propos d'une récente contribution de M. Berthelé à ces études un peu ardues : *Enquêtes campanaires*.

Revue Alsacienne illustrée (janvier).— M. le Dr Dollinger recherche *ce que nous enseigne la terre d'Alsace* et nous met au courant des travaux de M. Robert Forrer sur la préhistoire alsacienne. Une planche dressée par ce dernier nous met à même de juger par époque les progrès du travail de la pierre, de la métallurgie et de la céramique. Quelques bijoux sont particulièrement remarquables.

L'Art moderne (17 janvier).— Notes de M. Fiérens-Gevaert sur la *Sainte Suzanne* du sculpteur flamand François Duquesnoy dans l'église S. Maria di Loreto à Rome.

The Burlington Magazine (février).— Parmi les nombreuses matières du fascicule, une étude de M. Claude Phillips sur un bronze italien en relief de la collection Wallace et un article de Mrs. Head sur d'anciennes broderies anglaises.

Kunst und Dekoration (février). — Cette publication reproduit un grand nombre de projets de Patriz Huber, architecte du plus grand avenir, mort à 25 ans, laissant une œuvre déjà considérable par le nombre des créations et par leur portée. L'art allemand de décoration moderne a beaucoup perdu avec la disparition de ce talent si vigoureux, d'une inspiration large et riche en ressources.

Dans le même fascicule, M. Schnidkunz retrace la carrière d'un autre architecte récemment décédé, M. Camillo Sitte, de Vienne, qui meurt, lui, après une existence parfaitement remplie, laissant d'importants ouvrages sur « la Construction des villes d'après leurs principes historiques». Il avait été nommé, il y a une vingtaine d'années, directeur de l'Ecole industrielle de Vienne, et son influence comme éducateur fut importante.

Innen-Dekoration (février). — Ameublements et dispositions intérieures, par Chris. et Agathe Wegerif.

Emporium (février).— A travers les numéros de cet Emporium que M. Vittorio Pica sait rendre si souvent intéressant, je cherche en vain la révélation d'un talent italien franchement original et fort. Ce ne sont pas les illustrations de l'œuvre de M. Antonio Rotta, célébré dans ce fascicule, qui me permettront de dire eurêka.

YVANHOÉ RAMBOSSON.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

Je vous ai dit dans ma dernière chronique qu'un mouvement s'organisait parmi nos écrivains et nos artistes, afin d'élever par souscription publique un monument à la mémoire de Max Waller, le fondateur de cette *Jeune Belgique* à laquelle nous dûmes cette belle floraison littéraire qui s'imposa même à l'admiration de l'étranger. En effet, il n'existe pas un nom considérable dans les lettres de ce pays qui ne soit celui d'un poète, d'un conteur, d'un essayiste ou d'un critique ayant fait partie, entre les années 1881 et 1901, du groupe de ces « Renaissants ». Ici tout ce qui tient actuellement la plume avec une certaine autorité collabora à la vaillante et vivante revue, à la fois œuvre de combat et œuvre créatrice.

L'appel du *Thyrse*, l'intéressante revue des « Jeunes » de maintenant, a été entendu. Les adhésions enthousiastes affluent. L'*Eventail*, l'excellent journal théâtral, fondé et dirigé par M. Frédéric Rotiers, un des intimes amis de Max Waller, a aussi ouvert une liste de souscription qui s'allonge et grossit à plaisir. Des conférences seront faites dans le pays entier. Le succès de l'entreprise paraît assuré. Le sculpteur Victor Rousseau s'étant offert pour exécuter le monument, le comité organisateur s'est empressé d'accepter le concours de cet artiste élégant et délicat, peut-être le plus apte entre tous les statuaires à symboliser par le marbre le fin talent, la gracieuse intrépidité, le dandysme si artistique ou plutôt l'art si dandy de Max Waller. Mais en élevant un monument à ce délicieux chérubin de lettres on commémorera aussi, je pense, l'œuvre collective de la *Jeune Belgique*, et la composition de Victor Rousseau célébrera en Max Waller non seulement le gentil poète de la *Flûte à Siebel*, mais surtout l'ardent, le volontaire, le courageux héros qui sut réunir autour de lui toutes les forces littéraires de sa génération pour les conduire à la victoire. C'est à bon droit que, dans sa conférence du *Thyrse*, le poète Albert Giraud comparait notre toujours regretté ami à ces capitaines de vingt ans, à ces généraux imberbes de la première République : Hoche ou Marceau.

L'auteur de *Hors du siècle*, l'évocateur des derniers Valois et des grands fastes princiers, a d'ailleurs fort bien défini l'œuvre et le geste de Waller.

« Avant la fondation de la *Jeune Belgique*, a-t-il dit, il y avait certes des écrivains dans notre pays, et ni Waller ni ses amis ne s'imaginèrent un instant qu'ils venaient d'inventer la

littérature. Mais nos rares écrivains dignes de ce nom végétaient ignorés même de l'élite intellectuelle, séparés les uns des autres par un désert d'hommes, par l'aigreur de la solitude, par les nécessités de la vie, et par la politique qui empoisonnait tout. Pirmez rêvait dans son château d'Acoz ; De Coster et Van Hasselt étaient morts ; Lemonnier et d'autres tournaient les yeux vers Paris et menaçaient de s'expatrier.

« La *Jeune Belgique* honora les morts, répandit leur nom, fleurit leur tombe, fit surgir du sol ingrat des monuments expiatoires. Elle accueillit les vivants avec des airs de joie, les salua comme il convenait, et, par des démonstrations éclatantes, les vengea de l'oubli et du dédain du monde officiel. Et surtout, elle s'ouvrit aux nouveaux venus : elle les inséra, les mit en rapport, en contact, en confraternité. Elle stimula leur zèle en leur inspirant confiance dans leur talent et en leur laissant entrevoir un glorieux avenir. Elle provoqua en combat singulier la lourde indifférence nationale, et l'on vit David, d'un coup de fronde, faire tomber le géant philistin. La foule s'emut, s'amassa, fut scandalisée, irritée, occupée. L'écho, aphone chez nous depuis si longtemps, retrouva sa voix et apprit des noms de poètes et de romanciers...

« Grâce à Max Waller et à la *Jeune Belgique*, la littérature fut émancipée de la politique. Cette intruse fut reconduite jusqu'à la frontière du royaume des lettres. Cette expulsion nécessaire permit à tous les jeunes écrivains de collaborer à la même revue. Tous étaient reçus et insérés pourvu qu'ils montrassent quelque promesse de talent...

« Je n'ai pas à vous apprendre le succès d'une œuvre dont l'effet se prolonge encore. Grâce à Waller la *Jeune Belgique* fut le berceau et l'asile de tous ceux qui tenaient une plume chez nous. Tous, du plus ignoré au plus célèbre, du plus petit au plus grand, lui doivent quelque chose. Aujourd'hui que la littérature belge, émancipée, est en train de faire son tour du monde, pour rentrer ensuite triomphalement dans sa patrie à peu près conquise, nous serions tous des ingrats si nous laissions impayée notre dette sacrée. Il faut qu'un monument de reconnaissance soit enfin élevé à ce jeune héros, non seulement parce qu'il fut un écrivain charmant, mais parce qu'en fondant sa revue, à laquelle il sacrifia tout, son temps, son argent, ses contes et ses poèmes, il a contribué à faire la Belgique plus grande et plus honorée. »

Rien de plus exact que les constatations de M. Albert Giraud.

Ils appartenaient à la *Jeune Belgique* les deux excellents romanciers belges, MM. Eugène Demolder et Hubert Krains, dont le *Mercure de France* vient d'éditer deux nouvelles œuvres, *le Jardinier de la Pompadour* et *le Pain Noir*, après avoir publié celles-ci dans sa revue.

C'est un *Jeune Belgique* encore,et de la première heure,de la fondation, que le grand poète Emile Verhaeren à qui les écrivains de France convoqués récemment par *la Plume* offraient un banquet fraternel, et à qui l'État belge vient de décerner le prix quinquennal de littérature française, pour *les Visages de la Vie*.

M. Emile Verhaeren est le troisième des *Jeune Belgique* qui décroche ce prix. Il y a quinze ans votre serviteur l'obtint pour son roman *la Nouvelle Carthage*, puis, cinq ans plus tard, ce fut au tour de M. Albert Giraud pour ses poèmes *Sous la Couronne*.

Il y a lieu de constater que les jurys, chargés de décerner le prix assez chiche comparé aux encouragements officiels dont jouissent les autres arts (musique, peinture et sculpture), se recrutent avec beaucoup plus de soin et donnent plus de garanties quant à la compétence qu'autrefois. Encore une des conséquences de la vaillante campagne entreprise par la *Jeune Belgique!* Aujourd'hui de vrais écrivains figurent dans ces jurys. Ainsi, dans celui qui vient d'attribuer le prix à Verhaeren, se trouvait son confrère Giraud. Et les graves professeurs et critiques appelés à siéger à côté d'artistes et de poètes ne sont plus les cuistres d'il y a vingt ans. Rappelons-nous la formidable levée de... fourchettes organisée, vers 1882, en l'honneur de Camille Lemonnier à la suite de la décision du jury qui n'avait pas décerné le prix plutôt que de devoir couronner l'auteur du *Mâle* et du *Mort*. Et plus tard, lorsqu'il lui fallait s'exécuter, sous la pression de l'opinion publique arrachée à son apathie par les efforts des Waller, des Giraud et de leurs amis, — avec quelle mauvaise grâce ce jury s'exécutait! Et de quelles réticences il usait! Et à quels injurieux et humiliants commentaires il se livrait dans son « rapport » avant de se décider à conclure en faveur du lauréat. Ma foi! On eût autant aimé se voir traduit devant la cour d'assises. A telle enseigne que des écrivains jugèrent, dans l'intérêt de leur dignité, devoir refuser les quelques malheureux billets de banque que le mécénisme officiel leur allongeait avec de si vilaines grimaces. Tel fut notamment le cas de M. Maurice Maeterlinck qui leur fit rengainer une première

fois leur prix de littérature dramatique et qui n'a accepté ce même prix, par la suite, que, parce que depuis, l'institution du jury, épurée et relevée ainsi que je le disais, ne représentait plus un conciliabule de scribes fielleux et mal appris.

Si les lettres françaises chez nous ont à se réjouir, sous ce rapport, d'un certain progrès, il s'en faut que nos confrères flamands de la jeune littérature aient obtenu des jurys aussi corrects et aussi « dans le mouvement ». Et pourtant Dieu sait si cette jeune littérature flamande se montre généreuse et féconde! Je crois même qu'en ce moment il se produit ici (abstraction faite des noms déjà connus) plus d'œuvres intéressantes, poésies et romans, en flamand qu'en français. Chez nos jeunes « franco-belges » je chercherais vainement des romanciers comme Streuvels, Baekelmans et Herman Teirlinck, des poètes comme Willem Ghysels, René De Clercq. Mais, je le répète, les jurys flamands appelés à analyser et à estimer ces œuvres sont loin d'être à la hauteur des tendances et de la vitalité nouvelles.

Ontwaking, une vaillante et libre revue d'art et de sociologie qui paraît à Anvers, reproduit en les encadrant de belle encre des passages vraiment stupéfiants du rapport du jury chargé de décerner le prix au meilleur ouvrage littéraire en flamand paru pendant les derniers cinq ans. Guido Gezelle étant mort et sa gloire s'étant enfin levée et imposée en dépit de l'envie et de la malveillance des académiques chez lesquels on recrute lesdits jurés, ceux-ci se sont enfin résignés à couronner l'ouvrage posthume, *Rymsnoer*, du grand lyrique, un des plus grands du XIXe siècle. La *Jeune Belgique* lutta, et victorieusement, pour écarter les préoccupations politiques des lettres belges d'expression française; il faudra que la jeune Flandre mène une vigoureuse et non moins vigoureuse campagne pour en finir avec les bonzes flamands qui, pour flatter les tendances puritaines de nos gouvernants, passent les œuvres littéraires au crible de la censure moraliste la plus étroite et la plus cafarde.

Le rapport en question reproche à Pol de Mont, un de nos meilleurs poètes flamands, de manquer d'orientation morale dans son « introduction à la Poésie ». Le même document incrimine M. Christiaens, qui écarte sytématiquement de ses *Gelegenheids bloempjes* (Fleurettes de circonstance) toute allusion religieuse; et il constate en la déplorant l'absence du nom de la divinité dans la plupart des œuvres offertes au concours. Et c'est avec des moues encore plus grima-

çantes et plus rechigneuses que celles de nos jurys français d'il y a vingt ans, que ce rapport, chef-d'œuvre de stupidité et d'incompréhension, enregistre les crânes œuvres des jeunes flamands dont les revues hollandaises les plus collet-monté se disputent la collaboration. Mais, comme dit le proverbe oriental, les chiens aboient et la caravane passe !

M. Styn Streuvels vient de faire paraître chez l'éditeur Veen, à Amsterdam, un grand roman en deux parties intitulé *Minnehandel* (Commerce amoureux). Il s'agit des diverses beautés rustiques que courtise et avec lesquelles se divertit aux kermesses et aux autres fêtes villageoises un jeune gars, luron et bon vivant, avant de faire définitivement choix de celle qui sera sa compagne pour la vie. Et encore par un concours de circonstances étrangères à sa volonté et à ses sentiments, que l'auteur nous raconte avec une ironie mélancolique tempérée par une douce philosophie, — ce choix n'incombe point au galant même. Il aimait sérieusement et exclusivement, croyait-il, la seconde fille d'un notable cultivateur, et lorsqu'il fait sa demande au père, celui-ci l'arrange et le retourne si bien qu'il lui endosse sa fille aînée sous prétexte qu'il n'est décidé à marier ses héritières que dans l'ordre de leur naissance.

Le prétendant, d'abord un peu éplafourdi, se résigne à cette substitution, et ce d'autant plus aisément que l'aînée lui apportera la même dot que sa jolie sœur avec des agréments physiques très passables encore. Comme les précédents écrits de M. Streuvels, ce roman se recommande par une observation très exacte mais aussi très émue et très sympathique des paysans de la West-Flandre ; le terroir où l'auteur est né et où il n'a cessé de vivre. A la différence des romanciers français de l'école naturaliste qui observèrent les campagnards avec des airs de protection et des dégoûts d'homme supérieur, M. Streuvels comprend et chérit ses personnages ; il nous montre leurs petits ridicules et même leurs tares sans appuyer et sans tomber dans la charge ou la satire, sans forcer la note ; il nous fait partager sa sympathie et son indulgence, et le plus souvent même il nous peint ses West-Flamands avec tant de cordialité, de saveur et de lyrisme qu'il arrive à nous les faire voir sous le même jour enthousiaste et poétique. Tous ces personnages, de caractères et de types très variés, vivent d'une vie intense. Il met autant d'accent et d'effusions dans la peinture de leurs déduits que dans celle de leurs travaux. Un frisson de robuste et saine jeunesse parcourt cette œuvre dans laquelle exulte la joie d'aimer et de vivre, mais

aussi de travailler au plein air, dans le libre espace, au souffle intrépide du vent, sous les caresses brûlantes du soleil. Jamais on n'a chanté géorgique plus passionnée que dans ce nouveau livre de Streuvels, peut-être le meilleur qu'il ait écrit. Au commencement du chapitre intitulé *Het Zomerlief*, il y a une description d'une matinée venteuse, à l'époque des labours du printemps, un épisode dont la belle humeur et le mouvement impétueux font songer à certaines pages de Dickens où le romancier prête une personnalité vivante, raisonnable, sensible aux grandes forces élémentaires. De même la fenaison dans le chapitre *De Wondertyd* peut soutenir la comparaison avec *Den Ogst*, cette nouvelle d'un lyrisme épique dont j'eus déjà l'occasion de vous parler. A citer encore le repas de noces et le bal qui le termine; la promenade jusqu'à la chapelle devant laquelle les fiancés ont coutume d'échanger leurs gages d'amour; la lettre d'un soldat à son amie et la réponse de celle-ci, sans parler de toutes les scènes de mœurs, admirablement observées et rendues, où l'insouciance et la joie débridée, exubérante, du jeune paysan contrastent avec les soucis et les calculs du vieux cultivateur, forcé de recourir à l'hypothèque pour faire face à des échéances et garder toutes les apparences de la prospérité, jusqu'au moment où la nouvelle de la mise en vente publique de la ferme, des terres, du mobilier, du bétail et de l'outillage, éclatera comme un coup de foudre et consommera définitivement cette ruine contre laquelle il se débattait depuis tant d'années. La scène la plus poignante de *Minnehandel* est peut-être celle où Max et sa fiancée Clotilde inspectent, en attendant de s'y installer, la ferme des parents d'Anneke, la première amoureuse de Max, et une des très jolies figures dans cette galerie de fraîches villageoises et de gars bien découplés.

A signaler encore un volume de poésies, *Wandelingen*, dans lequel M. Willem Ghyssels, neveu du regretté poète Emmanuel Hiel, marche brillamment sur les traces de son oncle; et une réédition chez H. Van Romburgh, à Utrecht, de *Lentesotternyen en twe Eerste Idylles*, le meilleur recueil de vers de M. Pol De Mont; livres sur lesquels je me propose d'ailleurs de revenir dans une prochaine chronique ainsi que sur de merveilleuses chansons pour le peuple de M. René De Clercq.

Du côté de la production littéraire en langue française, notons un curieux livre de M. Georges Rens : *En amours vers l'amour* et un très bon roman, *le Prestige*, de M. Paul André, qui nous avait déjà donné mainte œuvrette aimable, mais dont

celle-ci est une œuvre dans la plus haute acception du terme.

Les Expositions ne chôment pas. En ce moment est ouverte une remarquable exposition d'art français du XVIIIe siècle organisée par la société française de bienfaisance de Bruxelles, et dans laquelle on admire des œuvres de Watteau, Lancret, Pater, Boucher et de merveilleux gobelins. Au salon du cercle *Pour l'Art* il y avait de robustes et tragiques Laermans, notamment un *Enterrement* dans un paysage inouï valant peut-être tout le reste de l'envoi, et un *Vaincu* d'une faloterie macabre très bien attrapée. La grande toile *les Paysans* a le défaut de reproduire trois fois et presque identiquement le même modèle. A *Pour l'art* il y avait aussi des dessins rehaussés de couleur de M. Amédée Lynen, d'une verve, d'une observation, d'une fantaisie et d'une probité que l'on ne rencontre guère chez nos artistes; autant de merveilles. M. Firmin Bals, aussi, avait de bons dessins. M. Fabry, de très intéressants panneaux décoratifs, et M. Victor Rousseau des sculptures, entre autres un buste de jeune fille, aux cheveux nattés, rivalisant avec l'art florentin le plus pur; du florentin avec un je ne sais quoi d'éminemment moderne et de tout spécial dans la sensibilité.

Au théâtre de la Monnaie, on vient de reprendre *les Maîtres chanteurs* dans des conditions remarquables, avec une mise en scène, des décors et des costumes nouveaux, et sans aucune des coupures traditionnelles. Ainsi, on entend à présent le discours final de Hans Sachs, la conclusion logique et indispensable de l'œuvre.

Dans son dernier concert du Conservatoire, M. Gevaert a exhumé, pour le plus grand bonheur des délicats et des connaisseurs, l'acte principal de la sublime *Vestale* de Spontini, que non seulement les générations actuelles n'ont jamais vue représentée au théâtre, mais dont on n'exécute plus jamais une note dans les concerts.

Vient de paraître l'*Almanach de la Roulotte littéraire et artistique*. Parmi les collaborateurs à ce joli magazine je relève les noms d'Edmond Picard, Stuart Merrill, Rodenbach, Lemonnier, Willy, Remy de Gourmont, Verhaeren, Gille, Gilkin, Eugène Demolder, Louis Delattre, Albert Giraud, Maurice Des Ombiaux, Georges Virrès, Rachilde, Théo Hannon, Hubert Krains, Melck, Retté et ceux des artistes Bernier, Laermans, Gilsoul, Hélène De Rudder, etc., etc.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ALLEMANDES

R. Muther : *J. F. Millet* (*Die Kunst*, vol. 17.), Berlin, J. Bard. M. 1. 25. — H. W. Singer : *James N. Whistler* (*Die Kunst*, vol. 19). Berlin, *ib. id.* M. 1. 25.— Karl Schæffer : *Constantin Meunier* (*Die Kunst*, vol. 25), Berlin, *ib. id.* M. 1. 25. — A. Gœllerich : *Beethoven* (*Die Musik*, vol. I). Berlin, *ib. id.* M. 1. 25. — Oscar Bie : *Intime Musik* (*Die Musik*, vol. 2). Berlin, *ib. id.* M. 1. 25. — Hans von Wolzogen : *Wagner-Brevier* (*Die Musik*, vol. 3.) Berlin, *ib. id.* M. 1. 25. — Alfred Bruneau : *Geschichte der Franzœsischen Musik* (*Die Musik* vol. 4). Berlin, *ib. id* M. 1. 25. — *Moderne Essays zur Kunst und Litteratur*, Heft, 26 à 30, Berlin, Gose u. Tetzlaff à M. 1. 50.—Traductions allemandes du Insel-Verlag.—Revues : *Nord und Süd*. — *Deutsche Rundschau*. — *Süddeutsche Monatshefte*. — *Deutsche Monatsschrift*. — *Die Kunst*. — *Ruthenische Revue*. — *Slavisches Echo*. — *Bibliographie der vergleichenden Litteraturgeschichte*. — *International Bibliographie der Kunstwissenschaft*.

Dans son intéressante série de monographies d'art, intitulée **Die Kunst**, l'éditeur Jules Bard a fait paraître quelques nouveaux volumes. M. Richard Muther, qui dirige cette collection, a écrit lui-même l'opuscule consacré à J.-F. Millet. Il y cause très agréablement et avec l'autorité qu'on lui connaît du grand évocateur de la vie paysanne. L'étude consacrée à Whistler est de M. Hans W. Singer, qui rend par de nombreuses citations les idées qui ont cours en France au sujet du génial Américain. L'œuvre de Constantin Meunier est très consciencieusement traitée par M. Karl Schaefer, qui étudie l'évolution du sculpteur belge selon la méthode de Taine.

Mais le même éditeur vient de créer une entreprise parallèle qui complète très heureusement la série *Die Kunst*. C'est M. Richard Strauss qui a été chargé de diriger **Die Musik**, dont les quatre premiers volumes viennent de paraître. Il y a d'abord un Beethoven de M. Auguste Gœllerich, avec de nombreux manuscrits musicaux et des portraits. Puis c'est un essai sur la musique intime que publie M. Oscar Bie, l'auteur de l'*Histoire du piano*. L'ouvrage est illustré, on ne sait trop pourquoi, de dessins de Vallotton et de quelques reproductions de tableaux. Hans de Wolzogen donne, dans un *Wagner-Brevier*, des extraits des œuvres complètes du maître qui seront certainement fort goûtés par ceux qui veulent se renseigner rapidement sur les théories de l'art wagnérien. Là encore les autographes sont des documents du plus haut intérêt. Enfin M. Max Graf traduit une histoire de la musique française, due à la plume M. Alfred Bruneau. Souhaitons à cette nouvelle collection le même succès qu'a déjà obtenu son aînée.

Les **Moderne Essays zur Kunst und Litteratur** que

publie M. Hans Landsberg se sont augmentés de cinq nouvelles brochures. M. Wilhelm Weigand, qui fut le premier stendhalien en Allemagne, parle de Stendhal avec autorité (fasc. 26). M. Rodolph Klein tente un aperçu général de l'œuvre de Max Klinger (fasc. 27). Fr. Hebbel, « l'expression poétique la plus caractéristique des luttes de l'esprit allemand dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle » est traité par M. Th. Poppe (fasc. 28). M. Félix Paul Greve donne une très sympathique étude consacrée à Oscar Wilde (fasc. 29). M. Maurice Mæterlinck, enfin, sert de sujet de méditation à M. Félix Poppenberg.

Très attentivement, les éditeurs allemands s'appliquent à suivre le mouvement littéraire à l'étranger et font traduire les œuvres les plus saillantes de leurs voisins. J'ai déjà indiqué plusieurs fois, ici même, leur activité dans ce sens. Parfois ils remontent en arrière de plusieurs générations et choisissent des œuvres que l'on s'étonne de voir publiées maintenant, les croyant connues en Allemagne depuis de longues années. C'est ainsi que Stendhal, Flaubert, Taine, et même Balzac et Musset ne se sont acquis que récemment en Allemagne un public attentif, alors qu'il y a fort peu de temps encore ils n'étaient connus que d'une petite élite qui les lisait dans le texte. Les éditeurs de la *Insel* à Leipzig se sont fait une spécialité de pareilles entreprises qui, pour le public allemand, sont de véritables exhumations. La *Physiologie du mariage* de Balzac et les *Confessions d'un enfant du siècle* de Musset ont trouvé maintenant seulement des traducteurs appliqués et fidèles, et, j'imagine aussi, un public sérieux et convaincu. Car on vante ces ouvrages, l'un comme « document humain », l'autre comme « le livre le plus spirituel sur le mariage », et ce sont là des qualificatifs irrésistibles pour l'âme germanique. La *Physiologie du mariage* est même revêtue d'une couverture art nouveau, où une femme, dévêtue selon la dernière mode, se contemple dans la glace de son cabinet de toilette, sous l'œil ironique de sa femme de chambre. Mais voilà qui est mieux : les *Trois Contes* de Gustave Flaubert, traduits dans une langue parfaite par M. Ernest Hardt.

Si nous passons à l'Angleterre, nous trouvons, il est vrai, les *Lettres d'amour d'une Anglaise*, qu'il n'était pas précisément urgent de traduire, mais aussi les *Dilemmes* de ce pauvre Ernest Dowson, délicieusement édités sous une très sobre couverture. Puis ce sont trois petits volumes de Robert Browning traduits en vers par M. H. Heiseler, tirés à petit

nombre et luxueusement édités. Un portrait imaginaire de Walter Pater, *l'Enfant à la maison*, que je ne trouve pas dans notre édition française, a été publié en brochure. Parmi les Russes édités par la *Insel*, il faut citer Tchekhow et W. Korolenko, parmi les Suédois Per Hallstroem. Il était peut-être louable aussi de présenter le *Décaméron* de Boccace dans une édition complète et littéraire (3 volumes au prix de 10 marcs) qui ne présente pas le caractère « spécial » qu'avaient les éditions antérieurement publiées en Allemagne. Le succès qu'obtinrent les éditeurs de la *Insel* avec leur Arétin fait prévoir une très grosse vente.

§

Dans **Nord und Sud** (février) M. A.-K. Muller revient à l'exposition des néo-impressionnistes français, qui eut lieu à Weimar l'automne dernier et loue la préface écrite par M. Meier Graefe pour le catalogue de cette exposition, qui, on s'en souvient, provoqua le mécontentement impérial.

Deutsche Rundschau (janvier) contient une étude de M. Reinhold Steig sur le mariage de Bettina avec Achim d'Arnim. M. Otto Seeck donne une caractéristique de Mommsen. — M. Erich Adickes, à propos du centenaire de la mort de Kant, étudie la vie privée du philosophe (février). Pour le soixante-dixième anniversaire d'Ernest Haeckel, Wilhelm Boelsche essaie de tracer un portrait très sympathique.

La nouvelle revue munichoise **Suddeutsche Monatshefte** s'efforce de grouper les littérateurs, les artistes et les savants de l'Allemagne du Sud. A signaler : Wilhelm von Scherf, *Introduction à l'étude de la guerre;* Wilhelm Weigand, *Anselme Feuerbach* (février) ; Fr. Naumann, *l'Illusion dans la politique;* J. Bahnsen, *les Heures chez Schopenhauer* (extrait des papiers posthumes de ce philosophe schopenhauérien) (mars).

Deutsche Monatsschrift publie de nombreux articles politiques et sociologiques, à côté de productions littéraires d'un genre un peu suranné. Le comte de Pfeil consacre une étude au protectorat français au Maroc (janvier). M. W. von Massow étudie, au point de vue militaire, les enseignements du roman de M. Beyerlein, *Iena ou Sedan*.

Le sommaire de **Politisch-Anthropologische Revue** est toujours d'un intérêt passionnant. Signalons dans le fascicule de février : Curt M. Buhring, *l'Influence du mélange des races sur le langage;* Albrecht Wirth, *l'Origine des*

Japonais, L. Woltmann, *les Germains et la Renaissance en Italie*.

La revue mensuelle **Die Kunst** de la maison Bruckmann, de Munich, qui réunit, sous une même couverture, *Kunst für Alle* et *Decorative Kunst*, est la publication d'art la plus complète de l'Allemagne. Dans chaque fascicule, un article de tête est consacré à un artiste contemporain. En janvier, c'était Max Liebermann avec texte de M. Hans Rosenhagen, en février c'est (du même auteur) Albert Edelfeld et la peinture finlandaise. Puis M. Walther Gensel commence une étude sur *les Maîtres du paysage intime*, Th. Rousseau, Paul Huet, etc.

De Vienne nous parviennent deux périodiques allemands, dont l'un se propose de défendre les intérêts des Ruthènes contre l'oppression des Polonais en Galicie, l'autre les revendications slaves dans l'Autriche allemande. On comprend, à la rigueur, que la **Ruthenische Revue** se serve de la langue allemande pour trouver à Vienne un écho de ses doléances. Mais pourquoi le **Slavisches Echo** déclare-t-il que, « dans l'intérêt des peuples slaves, » il sera rédigé exclusivement en allemand? N'est-ce pas donner prise aux prétentions de « supériorité intellectuelle » et de « mission civilisatrice » que ne cessent d'émettre les pangermanistes d'Autriche?

Je signale, pour finir, le premier fascicule d'une **Bibliographie de la Littérature comparée** que publie M. Arthur-L. Jellinck chez l'éditeur Alexandre Duncker, de Berlin. Bien que le classement des matières paraisse d'une complication inutile, il est certain que cette publication rendra les plus grands services aux critiques qui s'intéressent aux lettres étrangères. M. Jellinck publie déjà un travail analogue pour la critique d'art, l'**Internationale Bibliographie der Kunstwissenschaft**, qui en est déjà à sa troisième année.

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

Mr Edmund Gosse, critique européen. — *English Men of Letters Series*. Edmund Gosse : *Jeremy Taylor*, cr. 8°, XII-234 p., 2 s., Macmillan. — REVUES : *The Review of Reviews*.— *The Rapid Review*. — *Pearson's Magazine*. — *The English Illustrated Magazine*. — *The Pall Mall Magazine*.— *Harper's Monthly Magazine*. — *The Strand Magazine*.— *Technics*. — *The World's Work*.— *The Edinburgh Review*. — *The Quarterly Review*. — *The Fortnightly Review*.— *The Monthly Review*.—*The Cornhill Magazine*.

— *The New Liberal Review.* — *The National Review.* — *The Independent Review.* — *The Bookman.* — *The Athenæum.* — *The Saturday Review.* — *The Literary World.* — *The Academy and Literature.* — *The Weekly Critical Review.*

Depuis l'année 1896, où j'ai commencé ici ces chroniques, j'eus de fréquentes occasions de parler des travaux de Mr. Edmund Gosse. Chaque fois, j'ai dit en quelle estime il fallait tenir l'éminent critique et quel cas on pouvait faire de son savoir et de son érudition. Un des premiers ouvrages dont il me fallut rendre compte fut, je crois, ce recueil d'*Essays*, de *Critical Kit-Kats*, où se trouve une magistrale étude sur M. José-Maria de Heredia. Le poète des *Trophées* y est admirablement commenté et examiné et, de son propre aveu, c'est un des meilleurs articles qui lui aient été consacrés. Par la suite, je dus mentionner un grand nombre des contributions de Mr. Gosse dans les revues d'Angleterre et d'Amérique, citer ses opinions en bien des circonstances, analyser son *History of Modern English Literature*, ses deux volumes des *Life and Letters of John Donne;* me voici maintenant devant un volume de la série des *English Men of Letters*, dans lequel Mr Gosse étudie avec son habituelle dextérité la vie et les œuvres de Jeremy Taylor, et deux énormes tomes de l'**Illustrated Record of English Literature**, qui complètent le splendide ouvrage entrepris par MM. Gosse et Garnett et somptueusement édité par Mr. Wiliam Heinemann. Je n'ai pu que feuilleter ces deux derniers volumes, prenant plaisir à leurs innombrables illustrations, admirant telles enluminures, intéressé par tel fac-similé de manuscrit, ou retenu par les portraits d'écrivains qui foisonnent à travers ces pages. Si j'ai ainsi négligé l'œuvre, ce fut pour mieux m'occuper de l'auteur, de sorte que je ne puis avoir aucune espèce de regret. Appeler Mr Edmund Gosse mon maître et mon ami est un honneur qui m'est échu depuis longtemps et je demande la permission d'en manifester quelque fierté, puisque jusqu'ici très rare était cet honneur parmi mes confrères français. Mr. Gosse, qui depuis trente ans est parfaitement documenté et renseigné sur la production littéraire contemporaine, ne connaissait, en personne, aucun des nombreux auteurs dont il lisait et appréciait les œuvres. Ceux qui passèrent plus ou moins souvent le détroit savent quel accueil les attendait le dimanche chez l'illustre critique; Marcel Prévost, Edouard Rod, Emile Verhaeren, Stuart Merrill, sont les seuls à peu près qui connussent autrement que par correspondance Mr. Edmund Gosse. Aussi,

lorsque la *Société des conférences* invita Mr. Gosse à venir disserter à Paris de l'influence de la littérature française sur la poésie anglaise et qu'un banquet fut annoncé en l'honneur de l'éminent écrivain, la curiosité fut-elle générale. Elle est satisfaite maintenant; et tous ceux qui ont vu Mr. Gosse se déclarent enchantés, ravis, séduits, conquis. L'allocution qu'il prononça en réponse à M. Emile Faguet lui aurait gagné le plus hostile des grincheux, et certainement ceux qui la lurent le lendemain dans *les Débats* durent être charmés par tant d'esprit et de finesse.

Dans son speech anglais, M. Marcel Schwob l'a fort bien dit : Mr. Edmund Gosse est un critique européen; il explique et il commente la pensée étrangère et par lui se fait l'échange fécond des idées. C'est grâce à lui, par exemple, que les mouvements actuels ont pu avoir leur répercussion outre-Manche et exercer leur influence sur les esprits des jeunes générations.

Mr. Gosse est le πρόξενος des nations étrangères; les langues sont autant de barrières qui s'opposent à l'intelligence universelle et,au pied de la barrière anglo-saxonne, Mr.Gosse se tient, choisissant dans la foule qui se presse pour entrer ceux qu'il juge dignes d'intérêt ou nécessaires au développement général et il les aide à franchir la barrière. Il arrive bien que quelque esprit mal avisé proteste contre l'invasion étrangère, mais qu'importe! Si les richesses mentales qui nous viennent du dehors nous étaient subitement arrachées, nous resterions bien pauvres et il est permis de douter que nos exclusivistes littéraires aient à eux seuls assez de génie pour que nous ne regrettions ni Homère, ni Virgile, ni Cervantes, ni Dante, ni Shakespeare ni Goethe, ni tant d'autres. Et M. Schwob eut raison d'insister sur ce beau rôle que Mr.Gosse remplit en Europe avec Georg Brandes et W.G. C. Byvanck. De grâce, qu'on nous laisse regarder par les fenêtres, pardessus les murailles qui enclosent notre petit jardin, notre parc, si l'on veut,et qn'on respecte ceux qui nous ouvrent les volets ou nous font la courte échelle. Et les bravos furent unanimes quand Mr. Gosse eut proclamé que Shakespeare, Milton, Walter Scott et Dickens ne lui suffisaient pas, qu'il lui fallait la joie d'un horizon plus vaste, qu'il avait besoin d'être stimulé par tout ce que l'énergie humaine peut donner de meilleur. Le savoir n'a pas de frontière, et quelles raisons aurions-nous d'ignorer ce qui se fait et se dit au dehors? Quelle noblesse y a-t-il à proclamer qu'on se suffit à soi-même

quand on n'a cessé d'emprunter à ses voisins et qu'on leur emprunte encore, et quelle joie devons-nous attendre de ce que notre grand Verhaeren appelle :

Une science de paroisse,
Sans lumière ni sans angoisse ?

§

C'est une de ces « sciences de paroisse », ayant un peu de lumière cependant et beaucoup d'angoisse, que Mr. Edmund Gosse a étudiée dans la monographie que je viens de lire. L'auteur dont il s'occupe, **Jeremy Taylor** (1613-1667), est encore fameux en Angleterre et deux de ses ouvrages au moins sont restés populaires : *Holy Living* et *Holy Dying*, composés en 1650 et 1651. Son existence fut très agitée, car il était royaliste sous Cromwell et à diverses reprises il fut emprisonné pour ses opinions. Ordonné en 1634, il s'acquit rapidement une grande réputation de prédicateur et l'archevêque Laud lui prodigua ses faveurs. Ce n'est qu'en 1822 qu'une biographie du Chrysostome anglais fut rédigée par l'évêque Heber. Mais elle contenait un grand nombre d'erreurs. Mr. Gosse est le premier à donner des documents d'une réelle exactitude dans l'esquisse biographique qui ouvre son volume. Abandonnant à d'autres la tâche aride et oiseuse de discuter les opinions théologiques de Taylor, il s'attache exclusivement à faire ressortir l'importance littéraire de son auteur, et c'était là, pour lui, une tâche agréable, car il y a une ressemblance frappante entre le style du critique et celui de son sujet. La partie critique de ce volume est tout à fait remarquable, la partie historique est d'une valeur inappréciable, à cause des certitudes nouvelles qu'apporte Mr. Gosse et de tout le fatras ncertain qu'il a définitivement rejeté.

§

Revues.— Les publications périodiques sont, en Angleterre, plus en faveur qu'en France, et par conséquent plus nombreuses. Il n'y a de place, dans notre pays, que pour trois ou quatre revues mensuelles ou bi-mensuelles et deux ou trois magazines. Les hebdomadaires sont en plus grand nombre, mais leur succès est modéré; il ne s'agit ici, bien entendu, que de publications « faisant leurs frais », et non de celles qui n'existent que grâce à la générosité de bailleurs de fonds désintéressés. Souvent des lecteurs m'ont demandé conseil pour choisir une revue qui leur donnât un aperçu complet de ce qui se fait en Angleterre. Ils voulaient une sorte de

résumé de la semaine ou du mois, fournissant cette connaissance superficielle dont on se contente actuellement, et qui produit cette dispersion de l'intelligence sur mille sujets sans intérêt, sans utilité, et donne pour résultat une ignorance générale, une lassitude des esprits blasés.

Il est bien difficile d'indiquer la revue qui puisse satisfaire à ce désir. Diverses tentatives ont été faites qui répondent dans une certaine mesure à la curiosité superficielle du lecteur contemporain. **The Review of Reviews**, par exemple, donne chaque mois un résumé des événements importants, une analyse rapide des publications du mois, des comptes-rendus de livres et les sommaires des revues, le tout parsemé d'illustrations nombreuses. Son fondateur, Mr. W.T. Stead, professe des opinions pacifistes et radicales, et il prit vigoureusement parti pour les Boers dans la guerre Sud-Africaine. Il a lancé, au mois de janvier dernier, un journal quotidien, *The Daily Paper*, conçu d'un point de vue nouveau et sur lequel nous aurons occasion de revenir.

Le titre de la nouvelle tentative de Mr. C. Arthur Pearson : **The Rapid Review**, est caractéristique de l'époque où nous vivons. « Il y a près de 4500 journaux, magazines et périodiques publiés dans les Iles Britanniques à l'heure actuelle. *The Rapid Review* a été fondée dans le but de donner à tous ceux qui la feuillettent l'impression qu'ils ont devant eux un résumé de ce qu'il y a d'intéressant dans toutes ces publications... Nous nous efforçons de diriger l'attention des lecteurs vers les pages dans lesquelles ils trouveront des sujets qui les intéresseront particulièrement. » Le premier numéro n'est pas parfait mais il est « rapide », comme le veut le titre, et il peut utilement renseigner sur le contenu des journaux et des revues du mois. Trait curieux : il n'est fait aucune mention des revues étrangères, si bien que Mr. Gosse pourrait encore dire aujourd'hui que la « Revue du mois » de cette « remarquable revue mensuelle, le *Mercure de France*, contient un sommaire du mouvement intellectuel et artistique du monde entier, bien meilleur que tout ce qu'on peut trouver dans aucun périodique américain ou anglais ; je suis tenté de dire dans tous les périodiques américains et anglais mis ensemble. » Mr. C. Arthur Pearson publiait déjà le **Pearson's Magazine**, dans lequel paraît en ce moment *The Food of the Giants*, par H.-G. Wells, le **Royal** et le **Lady's Magazine**.

Il est un bon nombre d'autres recueils illustrés du genre de ces derniers : **The English Illustrated Magazine**, qui

contient dans son numéro de février de courts articles sur George Meredith et Richard Garnett; **The Pall Mall Magazine,** dans lequel paraît *The Queen's Quair*, le nouveau roman de Maurice Hewlett; **Harper's Monthly Magazine,** qui est lu à la fois en Angleterre et en Amérique. Des imprimeries de Sir George Newnes, d'où sortent tant de publications populaires telles que le *Tit Bits*, provient aussi le **Strand Magazine,** qui tire à plusieurs centaines de milliers d'exemplaires; c'est là que W.-W. Jacobs publie ses plus amusants récits et Wells ses étonnantes nouvelles. De la même maison nous est parvenu aussi le premier numéro d'une nouvelle publication mensuelle, **Technics,** *a Magazine for technical students*, dont le sommaire est extrêmement intéressant : c'est un excellent magazine d'explication et de vulgarisation scientifiques dont le texte et les illustrations sont remarquablement soignés.

Un autre recueil d'idées et de faits, **The World's Work,** publié par William Heinemann et dirigé par Henry Norman, renseigne admirablement sur les événements du mois et expose toutes les questions d'actualité et tous les problèmes qui se posent à l'esprit humain. Lire tous les mois le *World's Work*, c'est être au courant de ce qui se passe d'intéressant au monde.

Toutes ces publications sont illustrées. Nous en venons maintenant aux revues ayant des préoccupations littéraires, politiques, artistiques, scientifiques, s'adressant à un public plus restreint, mais plus cultivé. Tout d'abord la centenaire **Edinburgh Review.** Son dernier volume trimestriel contient douze articles et études sur Gladstone, sur le folklore, sur le télégraphe et le téléphone, sur la guerre boer, sur Robert Herrick, sur l'histoire de Rome, sur saint François d'Assise, sur la question des tarifs, sur Galilée, sur la géologie, sur les légendes jacobites d'Ecosse, etc ; tous sont anonymes, ce qui ne les empêche pas d'être très remarquables. La **Quarterly Review,** rivale de la précédente et presque aussi vieille qu'elle, renonce à l'anonymat, et cet abandon d'une antique tradition fait du bruit dans le monde qui lit en Angleterre. Elle contient aussi ses douze articles et études sur le nouveau socialisme; sur l'histoire de l'armée britannique, par E. M. Lloyd; sur le système métrique appliqué aux poids et aux mesures; sur l'art du XIX[e] siècle, par Laurence Binyon; sur la matière et l'électricité et les nouvelles substances radioactives, par W. C. D. Wetham; sur quelques tendances du

sport moderne; sur Montaigne et ses critiques, par M. Kaufmann; sur les agglomérations, les trusts et les combinaisons industrielles aux Etats-Unis, par S. J. Maclean; sur Mr. Creevey et ses contemporains, à propos de la publication des *Creevey Papers;* sur les dernières opinions concernant Homère; il est à noter que l'auteur de cet article ne fait aucune mention des travaux de M. Victor Bérard, alors qu'aucun érudit digne de ce nom ne saurait ignorer les deux volumes des *Phéniciens et l'Odyssée*, publiés par la maison Colin. Enfin une longue étude des œuvres de l'abbé Loisy et un article sur les relations de lord Salisbury et de la *Quarterly Review* terminent les trois cent vingt-deux pages du présent fascicule.

Les revues mensuelles sont plus nombreuses et nous indiquerons ici quelques-uns seulement des articles de leur sommaire. Divers collaborateurs de la **Fortnightly Review** donnent leur avis sur la question d'Extrême-Orient; Mr. Henry Foljambe Hall disserte sur l'*English History in Napoléon's Note-Books;* Mr. Arthur Waugh parle de *George Gissing*, Mr. Sydney Brooks du *président Roosevelt*, Mr. Francis Gribble d'*Eugène Sue*. Mr. William Watson déplore *the state discouragement of Literature*, le comte de Ségur présente quelques romans français d'aujourd'hui, « Normannus » fait l'historique du mouvement royaliste en France et Mr. Alfred R. Wallace publie *Leonaine*, poème inédit d'Edgar Poë.

La **Monthly Review** se préoccupe aussi du conflit extrême-oriental, mais le présent numéro se recommande surtout par trois contributions dues à des étrangers : *la Politique italienne et le Vatican*, par le commandeur F. Santini, chef du parti libéral au parlement italien; *l'Agriculture danoise et le libre échange,* par R. A. Westenholz, président de la ligue agrarienne du Danemark; *le Péril juif en Russie*, par M. O. Menchikoff, de la *Novoïé Vremya.*

Le **Cornhill Magazine** dédaigne la politique et les questions économiques; par contre, il offre à ses lecteurs un texte varié et fort intéressant : Mr. Andrew Lang étudie un second « mystère historique », le *Campden Mystery;* le professeur Tout publie un excellent article sur Theodor Mommsen, et Laurence Housman une de ses curieuses nouvelles hindoues.

La **New Liberal Review**, sous la direction de Mr. Cecil B. Harmsworth, consacre une bonne partie de son sommaire aux problèmes politiques, sociologiques, économiques, sans négliger les questions d'art et de littérature.

Mr. L. J. Maxse fait de sa **National Review** un des périodiques les plus vivants et les plus intéressants d'outre-Manche. Dans la dernier numéro, Son Excellence Eugenio Montero Rios, président du Sénat espagnol, disserte sur les relations de l'Espagne et du Maroc, et Mr. Austin Dobson donne un remarquable article sur le *Grand Tour* de John Evelyn. Les autres contributions présentent un intérêt non moins certain sur des questions plus particulières.

Dans l'**Independent Review** se trouvent une belle étude sur George Gissing, par N. Wedd, et divers articles sur les Chinois au Sud africain, sur l'Extrême-Orient, sur la Révolution américaine, sur les classiques, etc.

Le **Bookman**, revue de bibliographie et de critique exclusivement littéraire, consacre une partie de son dernier numéro à Gœthe.

Les revues hebdomadaires pullulent ; parmi les plus intéressantes, il faut citer : **The Athenœum, The Saturday Review, The Literary World, The Academy and Literature,** et enfin nous recommandons particulièrement **la Weekly Critical Review,** dirigée par M. Arthur Blès, et qui paraît en anglais et en français à Paris, 336, rue Saint-Honoré. Au sommaire du dernier numéro, nous trouvons les noms de John F. Runciman, d'Ernest Newmann, de Remy de Gourmont, d'Arthur Symons ; à signaler spécialement, au moment où *le Matin* dévoile certaines turpitudes maritimes, le remarquable article de M. Arthur Blès sur la nécessité d'un ministère de la marine marchande.

Livres reçus : John Churton Collins : *Studies in Shakespeare*, Constable. — Havelock Ellis : *A Study of British Genius*, Hurst and Blackett. — Herbert Paul : *A History of Modern England*, vol. I et II, Macmillan. — Thomas Hardy : *The Dynasts, a drama*, Macmillan. — Arthur Symons : *Cities*, J. M. Dent.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES PORTUGAISES

Le rapprochement hispano-portugais. — *Bocage, sua vida e epocha litteraria*, par Theophilo Braga (Histoire de la Littérature portugaise (Livraria Chardron, Porto). — *Paixao de Maria do Çéo*, novella romantica, par Carlos Malheiro-Dias (Tavares Cardoso et Irmao, Lisboa). — *Maria do Céo* (*Cartas de Marcello*), par Julio Brandao (Livraria Chardron, Porto). — *Exiladas*, vers d'Abberto Osorio de Castro ; *O Desterrado*, vers de José de Faria Machado. — Revues.

Peu à peu, et malgré le faible réconfort que doit puiser

l'auteur dans les évènements actuels, se complète la publication vraiment encyclopédique des œuvres de Th. Braga. Mais Th. Braga a la foi dans sa mission, qui est la science. Il a droit à la gratitude profonde de son pays et de tous ceux que que le Portugal intéresse. Grâce à son labeur de bénédictin, la Lusitanie intellectuelle peut être étudiée, explorée, appréciée dans l'ensemble de son évolution. Peut-être s'en avisera-t-on bientôt en France, surtout en France, à cause du rôle prépondérant que nous avons joué, sans le savoir, dans les destinées portugaises.

Je ne sais si le récent voyage de Sa Majesté Alphonse XIII d'Espagne à Lisbonne aura suscité dans notre public quelques réflexions utiles, par rapport aux divergences des deux peuples frères et aux raisons profondes de leur incoercible séparatisme historique; mais le problème vaudrait la peine d'être élucidé en détail, et, sans revenir encore sur des considérations ethnologiques auxquelles m'ont servi de prétexte certains travaux antérieurs du maître Théophilo Braga (*la Patrie portugaise*, etc.), je voudrais spécialement insister aujourd'hui sur le caractère désastreux que l'intervention violente de l'Espagne dans l'évolution lusitanienne doit revêtir aux yeux de l'histoire impartiale. Ceux qui suivent les fluctuations de l'agiotage cosmopolite savent bien que le Portugal est une colonie anglaise de fait. Peut-être ignorent-ils, toutefois, qu'il commença dès 1640 de se livrer pieds et poings liés à la rapacité britannique. Le fameux traité de Methuen, signé plus tard, est devenu un lieu commun de journalisme, et *l'ultimatum* de janvier 1890 n'a fait que resserrer irrévocablement les chaînes du captif.

D'abord, ce fut à cause de l'Espagne, la séculaire ennemie; ce fut à cause de la France révolutionnaire et napoléonienne ensuite. Chose extraordinaire : « Haïssant l'Espagne, dit Bruno, nous l'ignorons. Rien ou presque rien de sa littérature, malgré le beau livre du poète Simoés Diaz : *A Hespanha moderna*, n'est parvenu à passer les frontières. De l'Angleterre presque pas davantage. Rien n'a pu vaincre l'empire que la France a su conquérir dans nos sympathies et dans nos méditations. »

Le grand rêve émancipateur et fédéraliste des démocrates de l'Union Ibérique n'a su formuler jusqu'ici que des revendications stériles ou prématurées. Près de sa fin, Anthero de Quental découragé disait, en 1891, que cette Union « ne saurait se réaliser que par la force des choses et non par l'inter-

vention raisonnable des volontés libres ». Aussi bien est-il assez peu probable que la visite du monarque espagnol puisse avoir quelque résultat effectif de pénétration réciproque entre les deux peuples, que l'irréductibilité de leurs tempéraments réciproques paraît diviser plus profondément encore que leurs aspirations politiques. Toutefois, si l'on ne peut dire absolument, avec Antonio Padula, dans le Chant royal qu'il composa pour le serment d'Alphonse XIII, que « sur l'Espagne, large et vermeil, sans nuage et sans voile apparaît le soleil », on peut espérer un peu moins de trouble et de méfiance au bénéfice de la péninsule. Mais l'Angleterre excelle à semer les profitables divisions, comme à démoraliser ceux qu'elle veut perdre.

La rivalité hispano-portugaise paraît dater particulièrement de l'asservissement du Portugal et de sa violation par le despotisme de Philippe II; mais, où le phénomène se complique, c'est dans l'intervention du jésuitisme pour l'écrasement de la nationalité et de l'intellectualité portugaises. L'une des périodes les plus aiguës de cet étouffement débute précisément à la chute du marquis de Pombal, le Richelieu lusitanien, à l'heure où commencèrent de se diffuser dans la péninsule les idées philosophiques et révolutionnaires de l'Encyclopédie. Littérairement régnait l'imitation stérile du classicisme français. C'est le temps des *Arcadies*, négatrices de toute inspiration vraiment personnelle et vivante. Etouffé, le lyrisme ancestral se réveille au Brésil, parmi des sensibilités plus neuves et plus primesautières. Et voici surgir tout à coup la verve étincelante et vertigineuse de Manoel Maria Barbosa du Bocage, le talent fécond de José Agostinho de Macedo.

En l'un des derniers volumes parus de son *Histoire de la Littérature portugaise*, intitulé : *Bocage, sa vie et son époque*, Théophilo Braga détaille, avec la surabondance de documentation philosophique qui lui est propre, le caractère tout spécial de cette période transitionnelle.

Le ralentissement de l'esprit d'initiative chez les classes dirigeantes, abruties de cléricalisme et soucieuses de donner libre cours avant toutes choses à leurs personnelles rancunes ou convoitises, l'incapacité d'une cour corrompue, un espionnage incessant, suscité par l'épouvante des idées jacobines importées de France, l'oubli des grands intérêts idéaux ou patriotiques, précipitaient le Portugal aux bras de la goule britannique, sans toutefois détruire, au sein de quelques esprits généreux, la fermentation des idées fécondes. Aussi bien, l'intérêt particulier qui s'attache à cette époque jaillit-il surtout

de ce qu'elle apparaît comme le point ultime de l'orbe parcouru par la civilisation troubadouresque. En Portugal, en effet, s'était réfugiée de longue date, sous la protection de rois éclairés et savants et à l'abri des convulsions qui devaient la ruiner ailleurs, cette chevalerie des cours d'amour éprise de nobles manières, de tournois galants et de beau style, qui s'était développée dans les pays occitans et qui, favorisée en Lusitanie par les légendes merveilleuses du cycle d'Arthur et le goût des aventures héroïques, trouva l'aliment de sa durée dans les atavismes celto-bretons propres à la Race. Les *Arcadies* devaient être sa dernière métamorphose.

N'est-il pas curieux, par ailleurs, de constater un certain parallélisme dans la résistance des races celtiques de l'extrême occident européen à la poussée des peuples de l'est et à la rapacité anglaise ? Moins heureuses que le Portugal, elles durent abandonner de longue date leur autonomie et parfois s'exiler, en masse, comme l'Irlande, par delà l'Océan. Le Germain croit en sa force, le Latin dans la cohésion des énergies sociales, le Celte en l'avenir, en son passé, en sa destinée. Il se nourrit de sa propre foi. Détruisez cette foi : il disparaît. Il y a du fatalisme en lui, fatalisme aggravé en Portugal de la présence de nombreux éléments sémitiques. Ceci explique, à l'époque de l'ultimatum anglais de 1890, et par devant l'irrémédiable abaissement de la Patrie, le découragement profond de ces héros de la pensée : les Camillo Castello Branco, les Anthero de Quental, qui se suicidèrent, sans parler de ceux qui disparurent ou désertèrent une lutte reconnue inutile. Il n'est guère de Portugais cultivé qui, à travers le pessimisme désolé de certaines appréciations d'époque, ne demeure en son tréfonds un fervent *sébastianiste*, un croyant de la Résurrection nationale. Aussi, dans son impuissance actuelle, le Portugal contemporain apparaît-il tout entier reployé sur soi-même, appliqué à remuer la poussière de sa gloire, à déchiffrer les vieux titres de sa puissance. Et quoi qu'on puisse dire de sa civilisation dont l'extérieur semble un pastiche de nos modes, peut-être de longue date ne parvint-il à se montrer si sincère et si personnel. Désabusé, il rentre en soi. La crise, toutefois, n'est pas résolue, et tous les problèmes demeurent pendants, d'une effrayante complexité.

Ils sont nés, non seulement des multiples sédiments d'influences qui ont tour à tour laissé là-bas leur empreinte, mais surtout de l'effort démesuré d'un peuple dont toute l'énergie se dépensa longtemps hors du sol ancestral.

L'autoritarisme d'un Pombal avait pu montrer un instant la voie du relèvement et la nécessité de secouer les parasites; le cycle était accompli, l'ère de la chevalerie était close, parce que les chevaliers n'étaient plus et parce que le monde avait marché.

En regard de la censure exclusive exercée par l'intendant Manique sur l'introduction des livres français en Portugal, se dressent l'initiative cultivée d'un duc de Lafoès, fondateur de l'*Académie royale des Sciences de Lisbonne*, dont la première séance fut ouverte le 26 janvier 1780, et le génie poétique du satirique Bocage, né à Sétubal le 15 septembre 1765, bientôt persécuté pour la hardiesse de ses vers et finalement, après des aventures de voyage dignes de Camoens, déféré à l'Inquisition. En la *Nouvelle Arcadie*, présidée par le père Caldas Barbosa, Bocage avait pris le nom pastoral d'*Elmano Sadino*, d'où le nom d'*Elmanistes* donné aux partisans de sa manière. En dépit des persécutions exercées par l'absolutisme, l'esprit encyclopédique s'insinuait dans les consciences, préparant d'une part l'avènement du libéralisme constitutionnel, de l'autre celui du romantisme.

Par Garrett et plus tard par Joao de Deus, Théophilo Braga, Anthero de Quental, etc., allait se renouer enfin la vraie tradition camonéenne.« En l'œuvre de Garrett apparaît le sens profond du Romantisme portugais (supérieur au nôtre par l'esprit) et qui, sans renier l'antiquité classique ni idéaliser exagérement le Moyen-âge, dit Th. Braga, s'approche de la connaissance de la Nature par le sentiment de la continuité historique, fondement de la Science et de la Philosophie modernes. » Mais c'est là le sujet de l'un des prochains tomes de la collection.

En face de ce beau labeur d'exégèse philosophique et littéraire, grâce auquel enfin des sentiers certains sont frayés à travers la forêt d'un siècle obscur et dévasté de luttes sourdes, il convient de lire et relire la *Paixao de Maria do Céo*, le remarquable et récent ouvrage du jeune romancier Carlos Malheiro-Dias.

Maria do Céo! Ce doux nom cher à la sentimentalité portugaise nous désigne l'héroïne, aussi, d'un autre livre, celui de Julio Brandaô, et qui, pour négliger presque complètement le document, n'en arrive pas moins, à force de variations psychologiques, et par là même en quelque sorte musicales, autour d'un motif de platonique amour, à réaliser, quoique

en prose, le pure poème de l'âme lusitanienne moderne, lasse, mélancolique, idéaliste, découragée, mystique.

Par ce livre, Julio Brandaô rejoint à la fois, malgré leurs dissemblances, le Raphaël de Lamartine et les *Vergine delle Rocce* de D'Annunzio. C'est un bercement de fines images autour d'une passion digne de celle de Tristan pour Yseult, et qui s'éploie en un rythme lent à la Rodenbach. José de Figueiredo nous révéla naguère, en effet, dans l'une de ses magistrales chroniques du *Diario da Tarde* (*Caminhantes*) l'affinité profonde des deux artistes. « Il y a, dit-il, dans les livres de ces deux hommes des analogies incontestables de sentir. » Ce quatrain nostalgique, que je cueille au hasard des pages du roman :

Quand tu iras au cimetière,
Au jour de mon enterrement,
Demande à la terre de ne point manger
Les tresses de ma chevelure,

n'exprime-t-il pas tout entier ce tempérament de songe ?

Comme au lent et incessant sursaut d'une mer lumineuse, ces « lettres élégiaques de Marcello » nous apportent tour à tour l'écho des musiques les plus pures : voici l'ondoiement symbolique des flots infinis ; voici la douceur du foyer provincial ; voici la beauté divine et nuptiale d'une union d'amour sincère ; voilà la mélancolie du souvenir, le regret, le désir, la séparation momentanée, la « *saudade* » ; voilà la vie douloureuse de l'artiste qui lutte pour le pain de ses enfants orphelins ; la Mort passe, arrache aux bras du père éploré une innocente créature ; puis l'horizon s'éclaire : il y aura du bonheur pour tous. L'artiste acquiert la renommée ; Marcello de son côté va épouser sa chère Maria do Céo. Mais Maria do Céo est trop faible pour porter le poids du bonheur, et c'est dans l'enivrement océanique de la musique qu'elle expire, avant d'avoir pu goûter la plénitude de son amour partagé ! Du moins, n'aura-t-elle point connu la désillusion.

Tel est le Portugal : il se joue sur un violoncelle divin la musique de sa gloire éteinte, pour s'en griser et mourir. Mais les vrais peuples, ceux qui ont une fois pris conscience, ne meurent pas ainsi. Ils se transforment et se renouvellent pour un nouveau cycle de vie. Voici renaître le peuple de *l'Odyssée ;* celui des *Lusiades* aura son tour. Y eut-il jamais, ailleurs que chez ces explorateurs infatigables de la mer, pareille passion du sol ancestral ? N'inspire-t-elle pas chaque jour, cette passion, les plus vibrants de leurs poètes ? Au

bout du monde, leur fibre s'éveille et le souvenir des montagnes où des fontaines natales se met à chanter sur leurs lèvres. Tels ces vers qu'Alberto Osorio de Castro m'envoie de Nova Goa (*Exiladas*) et qui, pour n'être pas tout récents, n'en gardent pas moins la valeur d'un cri sincère de jeunesse vers l'idéal. *Febre d'exilio* (*Fièvre d'exil*) est une ode splendide à la terre natale :

« Mon pays portugais azuré dans la brume, je ferme les yeux et, dans la clarté du souvenir, je revois ton rivage, tout gémissant et couvert d'écume. Voici tomber la nuit d'exil, et lentement monte comme une fumée, dans l'immensité vague, le songe du pays. »

Cette note émue se retrouve chez les plus humbles. Elle fait le charme encore de ce *Desterrado* de José de Faria Machado, qui débute aussi par un poème *A Minha terra* et dont la *Jornada d'amor* est toute parfumée d'un arôme léger de chants populaires.

Paraissent, dans le domaine un peu désert des revues lusitaniennes, le *Brésil-Portugal*, qui est souvent plus illustré que spécialement littéraire; l'*Instituto de Coïmbre*, qui est avant tout critique et scrupuleusement scientifique ; les *Aguilhadas* de Paulo Osorio, la *Revista de Lisboa*, la *Revista Amarella*, sociologique, *Theatro portuguez*, *A Semana*.

A Naples, la *Revue franco-italienne*, organe de la *Société Luigi Camoens*, consacre une certaine place au Portugal. A signaler une bonne conférence de P. Garofalo ; mais il faut beaucoup, beaucoup de conférences !

PHILÉAS LEBESGUE.

LETTRES RUSSES

J'ai parlé, dans un de mes précédents articles (V. *Mercure de France*, septembre 1903), des efforts que quelques auteurs français et russes font pour introduire plus de régularité et de justice dans les rapports littéraires des deux pays. J'y ai mentionné les deux faits importants par lesquels avait commencé, l'été dernier, la nouvelle campagne en faveur d'une entente littéraire et artistique entre les républiques des lettres des deux pays : le voyage de MM. Capus et Marcel Prévost, accompagnés de M. R. Gangnat, le distingué agent général de la Société des auteurs dramatiques français, et l'incident Korsch-Mirbeau. Le voyage de MM. Capus, Prévost et Gangnat reste sans résultat jusqu'à présent, pour la raison très

simple, à en croire les bruits qui courent à Saint-Pétersbourg, que les Français n'ont pas donné suite au désir que leurs représentants avaient exprimé de se faire inscrire comme membres à l'*Union des auteurs dramatiques et musiciens* de Saint-Pétersbourg. A la demande des Français : quels seraient les effets et la valeur juridiques de cette inscription ? les Russes ont répondu par la communication officielle suivante, que je traduis littéralement, comme un document historique qui jette une lumière particulière sur la question des rapports littéraires entre la Russie et les pays de l'Union :

Au Comité de la Société française des auteurs dramatiques et compositeurs.

Comme suite au télégramme du 2 juillet (19 juin), nous croyons de notre devoir agréable de vous faire savoir que, malgré les difficultés considérables résultant de certaines lacunes et imprécisions dans la législation russe et surtout de l'absence d'une pratique judiciaire correspondante, notre Union des auteurs dramatiques et musiciens a pu arriver, après de longues délibérations et consultations, aux conclusions suivantes, qui résolvent dans un sens favorable la question de principe, ainsi que les points particuliers qui en résultent concernant la communication, hautement flatteuse pour nous, des auteurs dramatiques et compositeurs français, de leur désir de devenir membres de notre Union. Cette complexité de la question, d'un côté, et, de l'autre, la nécessité de consacrer beaucoup de temps à l'organisation première de notre jeune Union, expliquent un certain retard involontaire de notre réponse.

Nous sommes arrivés à cette conclusion incontestable que les auteurs dramatiques et musiciens français peuvent être membres de notre Union avec les mêmes droits — à quelques restrictions insignifiantes près — dont jouissent ses membres russes. Et notamment : l'Union a le droit de sauvegarder, dans les limites de l'Empire, tous les droits des auteurs dramatiques français, aussi bien en ce qui concerne leurs œuvres originales que les traductions et adaptations faites et signées par les membres étrangers de l'Union. — Quant aux œuvres étrangères littéraires-musicales (opéras, oratorios, etc.), pour déterminer la façon exacte de les sauvegarder, il n'existe pas encore de moyen judiciaire suffisant pour combler les lacunes de cet ordre dans la législation russe ; mais, interprétant la loi par analogie, il faut reconnaître que, même sous ce rapport, les droits d'auteur sur les œuvres étrangères littéraires-musicales peuvent probablement être sauvegardés par l'Union au même titre que celles de nos membres russes. Et ce ne sont que les œuvres de caractère exclusivement musical d'étrangers (sans texte littéraire) qui, en vertu des lois en vigueur dans l'Empire, ne peuvent pas être sauvegardées dans les limites de la Russie.

Quant à la restriction — d'une manière ou d'une autre — de la liberté de traduction, les auteurs russes, membres de l'Union, n'en jouissent pas, eux non plus, leurs œuvres pouvant être librement traduites dans n'importe quelle langue sans le consentement des auteurs. Reconnaissant comme anormale cette situation, basée sur une loi historiquement vieillie, et trouvant nécessaire de réglemen-

ter le droit de traduction et d'adaptation par la condition absolue d'une autorisation de l'auteur de l'œuvre originale, l'Union va dans le plus proche avenir appliquer tous ses efforts à obtenir une solution pratique, en commençant par la question de sauvegarde des traductions faites sur manuscrits.

Ainsi, avec les restrictions indiquées et en l'absence d'une convention littéraire entre la France et la Russie, une sauvegarde entière est possible d'ores et déjà des droits des auteurs dramatiques et musiciens par notre Union, laquelle salue joyeusement l'entrée dans son sein, comme membres, des glorieux représentants de l'art dramatique et musical français contemporain, dans la personne de MM. V. Sardou, G. Ohnet, M. Prévost, A. Capus, P. Ferrier, J. Massenet, E. Rostand, G. Feydeau, J. Richepin, P. Decourcelle, P. Wolff, H. Lavedan, E. Brieux, L. Halévy, L. Dubois, P. Milliet, L. Varney, P. Hervieu, M. Donnay, O. Mirbeau, P. Bilhaud, M. Hennequin, H. Amic, A. de Lorde, P. Gavault.

Devenus membres de l'Union, les auteurs dramatiques et musiciens français confient par là même la sauvegarde entière de leurs droits d'auteur en Russie à l'Union (§ 5) et ne peuvent entrer, en dehors de l'Union, dans aucun accord privé avec les Directeurs de théâtres, artistes en tournée, etc., sur les droits d'auteur, pour leurs œuvres jouées en Russie, excepté les villes de Saint-Pétersbourg et de Moscou et leurs environs, et cela seulement pour leurs œuvres nouvelles qui n'étaient pas encore jouées dans l'Empire (§ 10).

Afin que vous puissiez mieux prendre connaissance des statuts de notre Union, nous les avons fait traduire en français et nous vous envoyons cette traduction préliminaire. Nous vous prions en même temps de vouloir bien nous envoyer les statuts de la Société française, en y joignant, si possible, une explication détaillée : 1° quels sont les droits — par rapport à la défense de leurs droits d'auteur — dont jouiront les membres russes de notre Union qui deviendront membres de la Société française, si les œuvres sont représentées (originales ou traductions ou adaptations) en France, — et 2° ces droits d'auteurs dramatiques et compositeurs russes étaient-ils sauvegardés jusqu'à présent en France, et comment était établi en pratique le système de cette sauvegarde, et de quelle manière, dans quelles limites et sur quelles bases la Société française pense-t-elle sauvegarder leurs droits?

Il est en même temps nécessaire d'élucider avec précision cette question : les œuvres dramatiques et musicales des auteurs russes, en général, seront-elles désormais protégées en France, ou celles des membres de notre Union exclusivement?

Nous intervenons instamment auprès du Comité en faveur d'une solution de cette question précisément dans ce dernier sens, vu que ce n'est que dans ce dernier cas que peut être observée une justice et une solidarité réciproques, et qu'il sera obtenu un avantage pour les intérêts aussi bien des membres français que des russes.

Comme vous voudrez bien voir dans les Statuts ci-joints, les conditions suivantes...

Suivent les conditions d'admission à l'Union russe, qui, pour nos confrères français, se résument en un droit d'entrée de 10 roubles (26 francs) et une cotisation annuelle de 5 roubles (13 francs).

Le document finit par un salut fraternel et par l'espoir ferme « qu'avec les efforts communs des deux Associations sœurs, on réussira dans un avenir très prochain à résoudre les questions complexes — pratiquement mûres — de leurs intérêts réciproques sur la base d'une stricte justice et d'une union de camaraderie ». Suivent les signatures du président, du vice-président et du secrétaire du Comité russe.

A cet appel fraternel répondit un seul Français, Octave Mirbeau, en s'inscrivant à l'Union russe ; les autres ne se sont pas encore inscrits. Mirbeau ne s'en tint pas là. Sa protestation contre le sans-gêne de M. Korsch fit le tour de la presse russe, où une polémique ardente s'engagea précisément sur la question des droits des auteurs étrangers.

Les esprits les plus réfléchis et les plus impartiaux répétaient ce que nous venons de lire dans le document traduit plus haut : « La loi est surannée, les précédents juridiques manquent ; il est donc de l'intérêt de tout le monde — des Russes et des Français — d'établir des précédents juridiques *legem ferendi*, afin d'aboutir à une nouvelle loi plus juste et plus conforme aux intérêts en cause. » Ce sera la gloire de Mirbeau d'avoir commencé son procès contre M. Korsch : ce n'est pas à la personnalité de ce dernier que M. Mirbeau en veut, et il ne cherche pas les gains pécuniaires possibles. Il veut simplement établir le principe de la sauvegarde des droits d'auteur par voie judiciaire, car les moyens législatifs et diplomatiques sont à la disposition des hommes dont la littérature et l'art sont évidemment le moindre souci.

Mirbeau a trouvé un collaborateur admirable en la personne d'un éminent avocat de Moscou, Me Goldofsky, qui mène toute l'affaire devant les tribunaux et les cercles littéraires et artistiques de Russie.

Me Goldofsky, pour faciliter la tâche des juges et pour amener l'opinion publique à reconnaître la légitimité des droits d'auteur, pose la question d'une manière fort ingénieuse : « L'auteur jouit-il de la *liberté de création?* — Oui. Alors, ni directeur de théâtre, ni acteur, ni traducteur, n'ont licence de transformer ou de déformer son œuvre. Et dès lors la nécessité de défendre cette œuvre contre toute déprédation s'impose. » Car toute traduction ou interprétation d'une œuvre sans l'intervention de l'auteur est une déprédation.

Le fameux *maquis* de la procédure cependant existe dans tous les pays, et Me Goldofsky doit le franchir avant de pouvoir plaider ce procès qui aura un très grand retentissement.

C'est cette procédure qui a fait échouer l'affaire devant le tribunal de première instance. Actuellement, elle est et va se plaider devant le tribunal de deuxième instance.

Alors une question se pose : Mirbeau restera-t-il seul dans la lutte qu'il vient d'engager, ou ses confrères de la *Société Française* et de l'*Union Russe* vont-ils se solidariser avec lui dans cette affaire, qui, en somme, est la leur, puisque sa solution peut avoir une influence décisive sur la question des droits des auteurs étrangers en Russie, qui préoccupe, comme nous l'avons vu, les deux « Associations sœurs »?

L'Union russe, paraît-il, a décidé de se solidariser avec son membre étranger, et de prendre part au procès avec Korsch. Et la Société française? Pratiquement, cette solidarité peut se manifester par le refus des auteurs français de traiter avec le directeur de théâtre tant que le procès engagé contre lui par un des leurs n'aura pas une solution définitive. Et je ne sais si les confrères de Mirbeau ont pris cette décision, la seule qui soit possible. Quant à la solidarité morale, j'ai fait une enquête auprès des auteurs dramatiques français les plus en vue, qui, tous, sans exception, se sont déclarés absolument solidaires de Mirbeau. Mais, en serrant la question de plus près et pour donner à Mirbeau un argument de plus devant les juges de Moscou, j'ai demandé aux interprètes français des œuvres dramatiques les plus éminents et à quelques directeurs de théâtres de mes amis de se prononcer sur la question telle que la pose Me Goldofsky. Je me permets de donner ici quelques-unes des réponses reçues des directeurs de théâtres et des artistes français; *inédites* encore, elles seront rendues publiques en Russie, où leur effet moral sera très grand.

Voici d'abord la réponse du principal interprète français dans la pièce de Mirbeau, M. de Féraudy :

Cher Monsieur,

Vous me demandez mon avis sur le procès que Mirbeau a le courage de faire à un nommé Korsch pour avoir monté et représenté « *Les Affaires sont les affaires* » dans des conditions absolument défectueuses, malgré ses protestations réitérées.

D'abord, au point de vue artistique, si ce directeur n'a pas senti la nécessité, ni goûté le régal de monter avec le plus grand soin une pièce pareille, tant pis pour lui, il est jugé. Mais, au point de vue commercial, et c'est le seul qui l'intéresse, il est coupable et condamnable sans la moindre hésitation.

Selon moi, l'œuvre sortie du cerveau d'un homme, quand elle a vu le jour et qu'elle a été jugée par tout un public, devient et reste, dans n'importe quel pays du monde, traduite dans n'importe quelle

langue, la propriété inviolable de cet homme. C'est commettre une action punissable que de se l'approprier sans l'autorisation du père, ou de la détériorer en la traduisant ou en l'interprétant mal. L'auteur a tous les droits sur sa pièce et sur les comédiens qui la jouent.

En voici un exemple très probant. J'avais déjà joué le rôle d'Isidore Lechat à Paris et ailleurs une soixantaine de fois; pour des raisons qu'il est superflu de dire ici, j'avais écourté — et cela depuis la première représentation — la scène du troisième acte, où Lechat reproche avec violence à Garraud d'avoir enjôlé sa fille, lui propose de l'argent et le jette à la porte; deux ou trois fois, Mirbeau m'avait dit combien il regrettait que cette scène fût écourtée — mais nous en étions restés là.

Tout dernièrement, un changement d'interprétation dans le personnage de Garraud nécessitait quelques répétitions ; Mirbeau en profita pour me dire affectueusement, mais nettement, qu'il désirait que la scène fût rétablie, qu'il y tenait; cela m'était bien un peu désagréable après tant de belles représentations de me remettre à la besogne, — il me semblait bien un peu que j'avais quelques droits sur ce rôle à qui je me suis donné tout entier, mais j'ai réfléchi que Mirbeau réclamait là le respect à sa pensée, je me suis tu, j'ai appris la scène et je la joue depuis telle qu'elle est écrite.

Si je raconte ici cet incident, c'est qu'à mon avis il doit être d'un très grand secours à la cause qui nous intéresse.

Il n'est pas douteux qu'un directeur qui reçoit une œuvre, par le seul fait qu'il la reçoit, s'engage à la représenter dans toute sa force et dans toute sa beauté — et s'il la représente à l'étranger il y est tenu bien davantage, sachant qu'une traduction — si heureuse qu'elle soit — double les périls que court la pièce en faussant toujours un peu sa véritable expression.

Il y a là une probité commerciale et une honnêteté littéraire auxquelles on ne peut pas faillir sans porter un préjudice considérable à l'auteur et se rendre digne des poursuites les plus sévères.

Voilà, cher Monsieur, ce que je pense, — les juges ne peuvent pas trouver une plus belle occasion de faire éclater une grande vérité, — et je vous avoue que je suis plus tranquille, puisque je sais que ces juges sont choisis dans une nation amie.

Veuillez agréer, cher Monsieur, l'expression de mes sentiments les meilleurs.

DE FÉRAUDY,
Sociétaire de la Comédie-Française.

Paris, novembre 1903.

Puis cette opinion de Mme Lara, qui joue le principal personnage de femme dans la pièce de Mirbeau :

Je pense toujours qu'un auteur devrait rester le maître absolu de son œuvre et que, si les lois défendent la propriété quelle qu'elle soit, c'est encore plus celle de l'idée qui a besoin d'une protection plus impérieuse.

Et à cet effet, à seule fin que l'auteur puisse complètement lui-même exprimer sa pensée dans les jugements d'œuvres dramatiques, où le ministère public est si rigoureux, il est indispensable que son autorisation n'intervienne qu'après entière satisfaction et que sa décision ne puisse arriver que... la cause entendue et écoutée.

Je demande ici si les juges qui doivent prononcer l'arrêt en cette affaire, se contentant de l'appréciation de votre très indépendant im-

presario, ne demanderont pas l'opinion de M. Mirbeau, comme ledit impresario l'eût dû faire? Sans cela comment jugerions-nous nos juges ?

AUTANT LARA.

Le doyen de la Comédie-Française, M. Mounet-Sully, nous dit :

Mon Dieu, je n'ai pas grande compétence dans la matière au point de vue juridique. Mais il me semble que tant qu'une pièce n'est pas tombée dans le domaine public, l'auteur a et doit garder tous ses droits sur son œuvre. Il doit être consulté sur la traduction, sur la mise en scène, sur l'interprétation. Et tenez, c'est tellement entré dans les mœurs chez nous que même pour une reprise d'une œuvre de Hugo, nous consultons M. Meurice, son légataire universel. A plus forte raison un auteur vivant doit être consulté sur tout ce qui concerne son œuvre, et rien ne doit se faire sans son autorisation, car il s'agit non seulement de ses intérêts matériels, mais aussi et surtout de ses intérêts moraux, de sa renommée d'auteur, de sa responsabilité devant la postérité. Les droits d'auteur à ce point de vue sont indiscutables.

Coquelin Cadet nous a fait cette déclaration :

Mais c'est.. j'allais dire *idiot*... non — *enfantin*, ce que vous me demandez là... Mais certainement que l'auteur a tous les droits sur son œuvre. Et personne sans son autorisation ne peut ni la traduire, ni la jouer, ni l'interpréter d'aucune autre façon... Voyons, est-ce qu'un tableau peut être gratté, maquillé ou autrement détérioré même après que son auteur l'a vendu, même après la mort de l'auteur ? Et ce qui est vrai pour un tableau, pour une œuvre de sculpture ou pour toute œuvre artistique, doit être vrai pour une œuvre dramatique et littéraire... Mais cela saute aux yeux... Et Mirbeau a mille fois raison d'avoir fait ce procès pour poser avec Mᵉ Goldofsky cette question de principe... Ici, nous sommes unanimes là-dessus !

Mon ami F. Gémier m'écrit :

Paris, le 20 novembre 1903.

Cher Monsieur Séménoff,

Au théâtre, une pièce peut être dénaturée non seulement par son traducteur, mais encore par son metteur en scène et par ses interprètes.

Combien de pièces ayant réussi dans telle ville ont échoué dans telle autre, et cela malgré la bonne foi, la bonne volonté évidente du traducteur, du directeur et des acteurs.

Donc, si les œuvres dramatiques échouent même quand ces messieurs veulent les faire réussir, que ne peuvent-ils pas pour les faire tomber ?

C'est pourquoi vous voyez quelques-uns de nos auteurs dramatiques et des plus célèbres se déplacer fréquemment pour s'assurer de la façon dont on monte leurs pièces en province et à l'étranger, car l'auteur dramatique a tous les droits sur son ouvrage. C'est bien logique puisqu'il est exposé à tous les pièges.

Vous pouvez m'en croire, cher monsieur Séménoff, puisque je suis à la fois comédien, auteur et directeur.

Cordialement vôtre,

F. GEMIER.

Une note originale est apportée à cette consultation par la lettre de M. Lugné-Poë, dont la manière de voir est partagée par Mme Suzanne Desprès, qui me le dit dans une lettre très amicale. Voici la réponse du directeur de l'*Œuvre :*

Monsieur,

La sauvegarde des droits des auteurs dramatiques est en effet une intéressante question, mais il me semble que l'intérêt même de cette question mérite d'être réservé aux seuls écrivains consciencieux qui voient dans le théâtre autre chose que leur intérêt matériel et qui se préoccupent surtout de faire œuvre de penseur.

Ceux-là seuls méritent d'être protégés, et vous m'accorderez que les « fabricants » de pièces légères ou de revues de music-hall ne doivent pas côtoyer dans votre sympathie tel écrivain de race, tel penseur de génie.

Lesdits fabricants, à mon sens, sont assez protégés en France pour qu'ils sachent se contenter de ce qu'ils gagnent dans leur patrie. C'est même la seule forme de nationalisme que je comprenne bien — et je ne m'offusquerai pas de voir leurs œuvres prisonnières chez nous : c'est un article d'exportation dont nous n'avons pas le droit d'être fiers !

Les autres, les seuls intéressants d'après moi, ont un moyen de protection très simple : ils n'ont, s'ils craignent de voir léser leurs intérêts ou dénaturer leur pensée, qu'à interdire l'adaptation ou la traduction de leurs ouvrages; c'est un procédé peu employé, j'en conviens, mais radical.

S'ils vendent, au contraire, leur pièce à l'étranger, ils doivent, du jour où ils ont vendu leur manuscrit, se résoudre sans murmurer à l'aventure de l'adaptation ou de la traduction ; le traducteur, l'adaptateur devient le « collaborateur » payant qui s'est ainsi acquis le droit d'interpréter la pensée de l'auteur initial au profit de ses compatriotes. — Il va sans dire que la pensée de l'auteur doit être respectée, mais encore faut-il que ce respect ne soit pas incompatible avec le génie de la race nouvelle. Ibsen, et je cite son cas parce qu'il m'est familier, est à ce sujet d'une louable indifférence ; il vend ses manuscrits, touche ses droits d'auteur, mais laisse libre de le comprendre et de l'interpréter traducteurs, adaptateurs ou acteurs, d'après leur compréhension personnelle.

Il y a une autre attitude à prendre, mais je la crois assez difficile, c'est celle de Tolstoï qui, lui, ne se préoccupe de la répercussion internationale de son œuvre ni d'une manière intéressée, ni d'une autre.

Je passe sous silence la question de falsification et de plagiat. — Aussi bien est-elle secondaire et la preuve en est si difficile à faire... N'est-il pas écrit chez un de nos classiques : « Tout est dit et l'on vient trop tard depuis plus de dix mille ans que le monde existe. » Ce qui revient à dire qu'on plagie toujours quelqu'un et que la preuve de l'intention n'est pas faisable.

En terminant, voulez-vous me permettre une simple remarque : Heureux les peuples chez qui les penseurs, les poètes et les dramaturges n'ont pas à subir les rigueurs d'une administration protectrice !

Agréez, Monsieur, l'assurance de mes sentiments très distingués.

LUGNÉ-POE.

Enfin M. Jules Claretie, avec sa grande autorité, clot cette consultation par cette lettre :

Mon cher confrère et ami,

En pareil cas les meilleures réponses sont les plus nettes, partant les plus courtes.

Toute représentation d'une œuvre dramatique sans le consentement de l'auteur est une atteinte à la propriété matérielle.

Toute falsification dans la traduction ou l'interprétation d'une œuvre est une atteinte à la propriété morale.

L'auteur a le droit de n'être ni traduit, ni trahi, ni calomnié par l'interprète. Cela est si vrai qu'il peut, s'il le veut, s'opposer chez nous à la représentation de sa pièce s'il trouve que le directeur l'a mal encadrée ou que l'acteur l'a mal comprise. Il est le maître de ce qui est sorti de son cerveau, comme de son cerveau même, comme de sa conscience.

Tout ce qui porte atteinte à ce droit est du plagiat ou de la diffamation.

A vous de tout cœur, mon cher confrère, et très sincèrement.

JULES CLARETIE.

Je me suis arrêté un peu longuement sur cette question, d'abord parce qu'elle touche de près les écrivains des deux pays, et qu'elle inaugure, en second lieu, une nouvelle époque dans leurs relations littéraires.

Je n'ai plus de place pour parler, comme le sujet le mérite, de la célébration solennelle du dixième anniversaire de la carrière artistique de notre grande artiste et directrice du Nouveau Théâtre de Saint-Pétersbourg, Mme Lydia Yaworskaïa, princesse Bariatinsky. Je dirai seulement que beaucoup d'écrivains français prirent part à cette fête de l'art russe en envoyant des télégrammes et des adresses de sympathie et de félicitation à Mme Yaworskaïa, qui monte avec un goût supérieur toutes les nouvelles pièces françaises de Sardou, Mirbeau, etc.

E. SÉMÉNOFF.

P. S. — Cet article était écrit, lorsque la mort est venue atteindre notre plus grand critique et publiciste, Nicolas Mikhaïlofsky, qui, avec Tolstoï comme romancier, représentait les lettres russes, devant le monde et l'histoire pendant ce dernier quart de siècle. Critique littéraire continuant la grande lignée de Bélinsky, Dobrolioubоff et Pissareff; sociologue et publiciste régnant sur les esprits de générations entières, comme Tchernychefsky et P. Lavroff, journaliste et directeur de la *Richesse Russe*, Mikhaïlofsky laisse un vide irréparable dans le monde de la pensée et des Lettres russes... L'émotion nous étreint en ce moment, où l'intelligence russe

pleure son maître bien-aimé : nous sommes avec elle de pensée et de cœur.

E. S.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie. Voyages. — Abbé Bouillet : *Notre-Dame des Victoires; Saint-Germain des Prés;* E. Vitte, 2 fasc., 2 fr. — André Godard : *Les Routes d'Arles;* Perrin, 3.50. — René Pinon : *L'Empire de la Méditerranée;* Perrin. — Gaston Sortalis : *Excursions artistiques et littéraires,* Ire série; Lethielleux, 2.50. — Baron Marc de Villiers du Terrage : *Les dernières années de la Louisiane française;* Guilmoto, 15 fr.

Bibliographie. — Louis Denise : *Bibliographie historique et iconographique du Jardin des Plantes,* ouvr. orné de 8 planches hors texte; Daragon, 15 fr.

Histoire. — Charles Baille : *Le Cardinal de Rohan-Chabot, archevêque de Besançon* (1788-1833); Perrin. — Louis Batiffol : *Au Temps de Louis XIII;* Calmann Lévy, 7.50. — Maurice Boutry : *Le Mariage de Marie-Antoinette;* Emile-Paul. — Louise Fusil : *Mémoires,* 1774-1848, avec une préf. et des notes par Paul Ginisty; Schmid, 6 fr. — A. Legrelle : *La Normandie sous la monarchie absolue, Louis XIII à Louis XVI;* Rouen, Lestringant, 5 fr. — Gaston Maugras : *Les Demoiselles de Verrières,* av. 2 portr., nouv. éd.; Plon. — Jean Morvan : *Le Soldat impérial* (1800-1804), tome Ier; Plon. — L.-G. Pélissier : *Lettres inédites de la comtesse d'Albany à ses amis de Sienne,* 1797-1820; I, Fontemoing, 7.50. — Edmond Pilon : *Portraits français,* XVIIIe *et* XIXe *siècles;* E. Sansot et Cie, 3.50.

Littérature. Esthétique. — Jean Chantavoine : *Correspondance de Beethoven;* Calmann Lévy, 3.50. — Henri Chardon : *Scarron inconnu et les types des personnages du Roman comique,* avec portraits, photogravure et une suite de tableaux du *Roman* d'après le peintre Manceau, Jean de Coulom; Champion, 2 vol. — Lelia Gorgesco : *Aphorismes du Cœur;* Lemerre, 3 fr. — Roger Le Brun : *Anatole France;* E. Sansot et Cie (Célébrités d'aujourd'hui), 1 fr. — E. Lefèvre : *H. Taine,* de l'Académie française; Guillaumin, 2.50. — Han Ryner : *Prostitués;* Soc. paris. d'Edit., 3.50. — Adolphe Raupe : *Histoire des œuvres de Stendhal;* Dujarric, 5 fr. — John Ruskin : *La Bible d'Amiens,* traduction, préface et notes de Marcel Proust; « Mercure de France », 3.50. — Alphonse Séché : *Emile Faguet;* E. Sansot et Cie (Célébrités d'aujourd'hui), 1 fr. — Victor de Swarte : *Descartes directeur spirituel,* préf. d'Em. Boutroux; Alcan, 4.50.

Occultisme. — Th. Pascal : *Les Lois de la Destinée;* Paris, Publications Théosophiques, 2.50.

Poésie. — Jacques d'Adelswärd : *L'Amour enseveli;* Messein, 3.50. — André Blondeau : *Violes d'amour et guitares;* Dujarric, 3.50. — Louis Chollet : *Chants de Révolte;* Messein, 3.50. — Jean Daleyden (Edouard Pesche) : *Le Nouveau Werther,* roman en vers, lettre-préf. de M. L. Roger Milès; Charles, 2 fr. — Charles Grandmougin; *Promenades,* poésies intimes; Emile-Paul. — Charles Lebreton : *Poésies pour la Beauté;* Messein, 3.50. — Théodore Mau-

rer : *Princesse Avril ;* Paris, en la maison des Poètes. — Paul Mussche : *Les Jardins clos*; Soc. fr. d'imprim., 3.5o. — Henry Peyre de Betouzet : *Le Rouet des Heures ;* Emile-Paul, 3.5o. — Armand Praviel : *La Tragédie du soir ;* Lemerre, 3.5o. — Madame de Tersac : *Au gré du Souffle;* Messein, 3.5o. — Charles Van Lerberghe : *La Chanson d'Eve ;* « Mercure de France », 3.5o.—Gabriel Vicaire : *Emaux bressans ;* Henri Leclerc, 5 fr. — Renée Vivien : *La Venus des Aveugles;* Lemerre, 3.5o. — Hélène de Zuylen de Nyevelt: *Effeuillements ;* Lemerre, 4 fr.

Psychologie. — Victor Egger: *La Parole intérieure, essai de psychologie descriptive ;* Alcan, 5 fr. — Ch. Féré : *Travail et Plaisir ;* Alcan, 12 fr.

Publications d'Art. — L. Bourdeau : *Histoire de l'Habillement et de la Parure;* Alcan. — Pierre Marcel : *Les Industries Artistiques*, dessin de A. Colombar ; Schleicher, 3.5o.

Roman.— Paul André : *Le Prestige;* Bruxelles, « Libre Critique », 3.5o. — Anonyme : *Petites Choses;* Stock, 5 fr. — Henry Bordeaux: *Le Lac noir;* Fontemoing, 3.5o. — Champol : *Sœur Alexandrine;* Plon, 3.5o. — Grazia Deledda : *Elias Portolu*, trad. de l'italien par G. Hérelle ; Calmann Lévy, 3.5o. — Henry d'Estre: *Au temps du Panache;* Plon, 3.5o.— Max et Alex Fischer: *Après vous, mon général!* Flammarion, 3.5o. — Jeanne France: *Joujoux brisés;* « France Semeuse ». — Ernest Gaubert : *Sylvia ou le roman du Nouveau Werther;* E. Sansot et Cie, 2 fr. — Gustave Geffroy : *L'Apprentie ;* Fasquelle, 3.5o. — M. Landay : *Les Avariés*, roman tiré de la pièce de Brieux ; Tallandier, 3.5o. — Jean Madeline: *Le Détroit;* Calmann Lévy, 3.5o. — Gabriel Maurière: *Le Semeur;* Calmann Lévy, 3.5o. — Emile Morel : *Névrose*, ill. d'Orazi ; Biblioth. internat. d'éd., 3.5o. — Alexis Noel : *Le Bonheur des autres;* Plon, 3.5o. — Charles Pettit : *Les Amours de Li Ta Tchou ;* Calmann Lévy, 3.5o. — Pierre de Querlon et Charles Verrier : *Les Amours de Leucippe et de Clitophon ;* « Mercure de France », 3.5o. — M. Reepmaker : *L'Ecole des rois;* Stock, 3.5o. — Dr Paul de Régla : *Les Perversités de la femme;* Asnières, chez l'auteur. — Georges Rens: *En amour vers l'amour;* Tournai, Delcourt-Vasseur. — Resclauze de Bermon : *Le Passé;* Plon, 3.5o. — Paule Riversdale : *L'Etre double ;* Lemerre, 3.5o. — Jules Sageret : *La Jeunesse de Paul Méliande ;* Ollendorff, 3.5o. — Léon de Tinseau : *Le Secrétaire de Madame la Duchesse;* Calmann Lévy, 3.5o. — Willy : *La môme Picrate ;* Albin Michel, 3.5o.

Sciences.— Dr M. Donier: *De l Homicide conjugal;* Storck, 3.5o. — Dr J. Grasset : *L'Idée médicale dans les romans de Paul Bourget;* Montpellier, Coulet.— Dr Gaston Loygue : *Th. M. Dostoiewsky*, étude médico-psychologique ; Stork. — Dr Marc Robert : *Les Empoisonnements criminels au XVIe siècle;* Stork.— Professeur Tarnowsky : *L'Instinct sexuel et ses manifestations morbides au double point de vue de la Jurisprudence et de la Psychiatrie*. Préface du Professeur Laccassagne ; Carrington, 10 fr. — Dr Pierre Valette : *De l'Erostratisme ou vanité criminelle ;* Stork.

Sociologie. — Vicomte G. d'Avenel : *Les Français de mon temps;* Plon, 3.5o. — Pierre-Felix : *Profession de foi du vicaire auvergnat, précédée de celle de M. Joseph Cerisier, financier notoire et coquin estimable ;* Perrin, 3.5o. — J.-B. Ripert : *Politique et Religion ;* Perrin. — Th. Roosevelt : *L'idéal américain;* Colin,

3.50. — P.-Félix Thomas: *Pierre Leroux, sa vie, son œuvre, sa doctrine ;* Alcan, 5 fr. — *A M. le comte Léon Tolstoï, lettre ouverte d'un Libre-Penseur ;* Saint-Pétersbourg, Zinserling. — H.-G. Wells: *Anticipations, ou de l'influence du progrès mécanique et scientifique sur la vie et la pensée humaines,* trad. par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz; « Mercure de France », 3.50.

Théatre. — Paul-Hyacinthe Loyson : *Le Droit des Vierges,* avec une lettre de B. Bjœrnson ; « L'Humanité nouvelle ». — Jean Moréas : *Iphigénie,* tragédie en 5 actes ; « Mercure de France », 3.50. — Comte Léon Tolstoï : *Théâtre complet,* trad. nouv. par Teodor de Wyzewa ; Perrin, 3.50.

MERCVRE

ÉCHOS

Une lettre de M. Adolphe Retté. — Une lettre de M. Emile Bernard. — Le banquet Edmund Gosse. — *La Revue d'Art dramatique.* — Frédéric Nietzsche et la civilisation européenne. — L'Anthologie parlée. — Au Théâtre de Monte-Carlo. — Publications du *Mercure de France.* — « Allons, saute, marquis ! »

Une lettre de M. Adolphe Retté.

Mon cher Vallette,

J'ai été bien étonné en lisant la lettre de M. Mockel. En effet, ce n'est pas de lui qu'il est question dans le passage de mon livre qu'il prétend rectifier.

L'histoire s'est passée exactement comme je la raconte. J'ai eu sous les yeux le sonnet soumis à Bernard Lazare comme étant de Mallarmé. La scène n'eut point pour décor un café de l'avenue de Clichy, et elle m'a été confirmée récemment par un témoin oculaire.

Néanmoins l'anecdote de M. Mockel est d'autant plus intéressante qu'elle établit que Bernard Lazare a été mystifié deux fois : d'abord par M. Mockel et ensuite par... un autre.

Cordialement à vous.

ADOLPHE RETTÉ.

§

Une lettre de M. Emile Bernard.

Cher Monsieur Vallette,

J'ai vraiment abusé du *Mercure de France* pour la polémique entraînée par mes « notes ». Mais après le dernier et hyperbolique article de M. Morice, paru dans ses pages, je ne puis, sans indignité, garder un absolu silence. Je n'ai qu'un mot à dire, et le voici :

J'attends avec sérénité, *malgré les insolents et les envieux,* que la vérité s'établisse (si elle ne l'est déjà). Mes œuvres passées, présentes et futures poursuivent et poursuivront un même but dont on découvrira plus tard l'importance ; elles répondront pour moi.

Vôtre cordialement.

ÉMILE BERNARD.

P. S. — Qu'il me soit permis de faire remarquer que quiconque est assimilateur, d'une part, ne saurait manquer de l'être, de l'autre. Pour Gauguin, voyageur exotique et renseigné sur les productions extrême-orientales et américaines, il n'y a pas à douter qu'au lieu de choisir ses maîtres dans la tradition de notre grand art européen, il ne les prît là. On verra au musée d'ethnographie du Trocadéro des poteries péruviennes dont les siennes ne sont qu'un démarquage ; ses bois sculptés procèdent de l'art du Cambodge, et plusieurs pièces sont si étroitement imitées qu'elles vont jusqu'au plagiat (genre de la tiare) comme en témoigne la petite idole qui fut reproduite dans la *Revue universelle* (Paul Gauguin et son esthétique), juillet 1903, page 536.

Il faudrait donc, pour remettre les choses au point, reconnaître en Gauguin un assimilateur très doué, un curieux d'art, un artiste qui put parfois créer, mais qui ne fut pas indemne d'influences, qui sut les subir (qu'elles fussent du Sud ou du Nord) comme chacun de nous. — E. B.

§

Le Banquet Edmund Gosse. — M. Henry-D. Davray dit ce qu'il faut de M. Edmund Gosse dans ses *Lettres anglaises* de ce mois, et nous nous bornerons à noter que le 9 février, sur l'invitation de la Société des Conférences, le célèbre critique anglais est venu nous entretenir avec succès de « l'influence de la littérature française sur la poésie anglaise ». Le soir, un banquet fut offert à M. Edmund Gosse par une quarantaine d'écrivains de tendances si diverses qu'on peut affirmer que les lettres françaises étaient là représentées dans leur ensemble. Au dessert, ont pris la parole M. Emile Faguet, M. Edmund Gosse, M. Marcel Schwob, dont le discours improvisé fut dit en anglais, et M. René Doumic. Dans la même journée, M. Edmund Gosse avait reçu de Londres la nouvelle de sa nomination aux fonctions de Bibliothécaire de la Chambre des Lords.

§

La Revue d'Art dramatique, qui entre dans sa dix-neuvième année, modifie son titre et devient *La Revue d'Art dramatique et musical*, organe international du théâtre et de la musique. Elle transporte sa direction, sa rédaction et son administration 25, rue d'Ulm, Paris.

§

Frédéric Nietzsche et la Civilisation européenne, tel est le sujet de la conférence que fera M. Henri Albert, le 22 mars, à deux heures et demie, à la salle de Géographie, 184, boulevard Saint-Germain.

§

L'Anthologie parlée des poètes du XIXe siècle obtient toujours le même succès à la mairie de l'Hôtel de Ville. M. Paul Rameau, qui a déjà fait entendre en trois ans les œuvres de plus de quatre-vingt-dix poètes, terminera son cours au mois d'avril.

Pendant les quatre dernières séances, qui seront données les jeudis 3, 24, 31 mars et 7 avril, le public entendra des vers de MM. de Heredia, de Régnier, Vielé-Griffin, Magre, Herold, Quillard, Samain, Le Braz, Mallarmé, Margueritte, Stuart Merrill, Moréas, Rodenbach, Verhaeren, etc.

§

Au théâtre de Monte-Carlo a été donnée, le 18 février, la première représentation d'*Hélène*, poème lyrique en quatre tableaux, de M. Camille Saint-Saëns. L'ouvrage a obtenu beaucoup de succès. Le directeur de la saison d'Opéra, M. Raoul Gunsbourg, avait apporté tous ses soins à la mise en scène de cette œuvre nouvelle.

§

Publications du « Mercure de France ».

ANTICIPATIONS, *ou de l'influence du progrès mécanique et scientifique sur la vie et la pensée humaines*, par H.-G. Wells, traduit par Henry-D Davray et B. Kozakiewicz, 3.50.

LA CHANSON D'EVE, par Charles Van Lerberghe, 3.50. (On trouve à la librairie du *Mercure de France* les deux précédents ouvrages du même auteur ; ENTREVISIONS, poèmes, 3.50 ; LES FLAIREURS, drame en prose, 1 fr.).

LA BIBLE D'AMIENS, de John Ruskin, traduction, préface et notes de Marcel Proust, 3.50.

LES AMOURS DE LEUCIPPE ET DE CLITOPHON, roman, par Pierre de Querlon et Charles Verrier, 3.50.

§

Allons, saute marquis ! — Du *Temps*, chronique théâtrale du 23 février :

« Déjà Molière disait avec une mélancolique ironie :

Allons ! saute, marquis ! »

Si M. Gaston Deschamps, qui nous assure-t-on, faisait l'intérim au *Temps* le 22 février, veut bien relire (ou lire) Molière, il n'y trouvera point l'hémistiche en question ; mais si, par contre, il veut bien relire (ou lire) *le Joueur*, de Regnard, acte IV, scène X, il se convaincra qu'*en outre* il n'y a dans l'affaire aucune mélancolie.

MERCVRE.

TABLE DES MATIÈRES

(*TOME XLIX*)

—

N° 169. — JANVIER 1904

REVUE DU MOIS

N° 170. — FÉVRIER 1904

REVUE DU MOIS

N° 171. — MARS 1904

REVUE DU MOIS

TABLE ALPHABÉTIQUE

PAR NOMS D'AUTEURS[1]

(*TOME XLIX*)

—

(1) Les titres de poésies sont imprimés en italique.

Le Gérant : A. Vallette.

Poitiers. — Imprimerie du Mercvre de France, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo 7.

MERCVRE DE FRANCE

XV, RVE DE L'ÉCHAVDÉ. — PARIS

paraît tous les mois en livraisons de 300 pages, et forme dans l'année 4 volumes in-8, avec tables.

FONDATEURS. — G.-ALBERT AURIER, JEAN COURT, LOUIS DENISE, EDOUARD DUBUS, LOUIS DUMUR, REMY DE GOURMONT, JULIEN LECLERCQ, ERNEST RAYNAUD, JULES RENARD, ALBERT SAMAIN, ALFRED VALLETTE.

Rédacteur en chef : ALFRED VALLETTE.

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Science, Voyages, Bibliophilie, Sciences occultes, Critique, Littératures étrangères, Portraits, Dessins et Vignettes originaux.

REVUE DU MOIS

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Théâtre (publié) : Louis Dumur.
Littérature : Robert de Souza.
Histoire, Sociologie : Marcel Collière.
Philosophie : Louis Weber.
Psychologie : Gaston Danville.
Science sociale : Henri Mazel.
Questions morales et religieuses : Victor Charbonnel.
Sciences : Dr Albert Prieur.
Méthodes : Valery.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Romania, Folklore : J. Drexelius.
Bibliophilie, Histoire de l'Art : R. de Bury.
Ésotérisme et Spiritisme : Jacques Brieu.
Chronique universitaire : L. Bélugou.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : A.-Ferdinand Herold.
Musique : Pierre de Bréville.
Art moderne : André Fontainas.
Art ancien : Virgile Josz.
Publications d'art : Y. Rambosson.
Le Meuble et la Maison : Les XIII.
Chronique du Midi : Jean Carrère.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry.-D. Davray.
Lettres italiennes : Luciano Zuccoli.
Lettres espagnoles : Ephrem Vincent.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres latino-américaines : Pedro Emilio Coll.
Lettres russes : Zinaïda Wenguerow.
Lettres néerlandaises : Pauw.
Lettres scandinaves : Peer Eketræ.
Lettres tchèques : Jean Rowalski.
Variétés : X...
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

PRIX DU NUMÉRO

France : 2 fr. » | **Étranger : 2 fr. 25**

(*Les Nos anciens se vendent au même prix que les nouveaux.*)

ABONNEMENT

France		Étranger	
UN AN	20 fr.	UN AN	24 fr.
SIX MOIS	11 »	SIX MOIS	13 »
TROIS MOIS	6 »	TROIS MOIS	7 »

On s'abonne sans frais *dans tous les bureaux de poste en France (Algérie et Corse comprises) et dans les pays suivants : Belgique, Danemark, Italie, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Suède, Suisse.*

Abonnements étrangers par lettre chargée : Russie : 9 roubles; — Allemagne : 20 marks ; — Autriche : 12 florins ; — Italie : 26 lires.

COLLECTION DU RECUEIL :

Tomes I à XXIX, vingt-neuf forts volumes brochés, avec deux tables par volume.. 181 fr.

Les tomes I et II comptent dans ce prix pour 20 fr. chacun et ne se vendent qu'avec la collection complète. Tous les autres volumes, sauf les tomes V et XVII, se vendent séparément au prix de 5 fr. l'un jusqu'au tome XXIII inclusivement. Le prix de chaque volume est de 6 fr. à partir du tome XXIV.

Poitiers. — Imprimerie BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.



MERCVRE DE FRANCE

XV, RVE DE L'ÉCHAVDÉ. — PARIS

paraît tous les mois en livraisons de 300 pages, et forme dans l'année 4 volumes in-8, avec tables.

FONDATEURS. — G.-Albert Aurier, Jean Court, Louis Denise, Edouard Dubus, Louis Dumur, Remy de Gourmont, Julien Leclercq, Ernest Raynaud, Jules Renard, Albert Samain, Alfred Vallette.

Rédacteur en chef : Alfred Vallette.

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Science, Voyages, Bibliophilie, Sciences occultes, Critique, Littératures étrangères, Portraits, Dessins et Vignettes originaux.

REVUE DU MOIS

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Théâtre (publié) : Louis Dumur.
Littérature : Robert de Souza.
Histoire, Sociologie : Marcel Collière.
Philosophie : Louis Weber.
Psychologie : Gaston Danville.
Science sociale : Henri Mazel.
Questions morales et religieuses : Victor Charbonnel.
Sciences : Dr Albert Prieur.
Méthodes : Valery.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Romania, Folklore : J. Drexelius.
Bibliophilie, Histoire de l'Art : R. de Bury.
Esotérisme et Spiritisme : Jacques Brieu.
Chronique universitaire : L. Bélugou.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : A.-Ferdinand Herold.
Musique : Pierre de Bréville.
Art moderne : André Fontainas.
Art ancien : Virgile Josz.
Publications d'art : Y. Rambosson.
Le Meuble et la Maison : Les XIII.
Chronique du Midi : Jean Carrère.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Luciano Zuccoli.
Lettres espagnoles : Ephrem Vincent.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres latino-américaines : Pedro Emilio Coll.
Lettres russes : Zinaïda Wenguerow.
Lettres néerlandaises : Pauw.
Lettres scandinaves : Peer Eketræ.
Lettres tchèques : Jean Rowalski.
Variétés : X...
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

PRIX DU NUMÉRO

France : 2 fr. » | **Étranger : 2 fr. 25**

(*Les Nos anciens se vendent au même prix que les nouveaux.*)

ABONNEMENT

France		Étranger	
Un an	20 fr.	Un an	24 fr.
Six mois	11 »	Six mois	13 »
Trois mois	6 »	Trois mois	7 »

On s'abonne sans frais *dans tous les bureaux de poste en France (Algérie et Corse comprises) et dans les pays suivants : Belgique, Danemark, Italie, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Suède, Suisse.*

Abonnements étrangers par lettre chargée : Russie : 9 roubles; — Allemagne : 20 marks ; — Autriche : 12 florins ; — Italie : 26 lires.

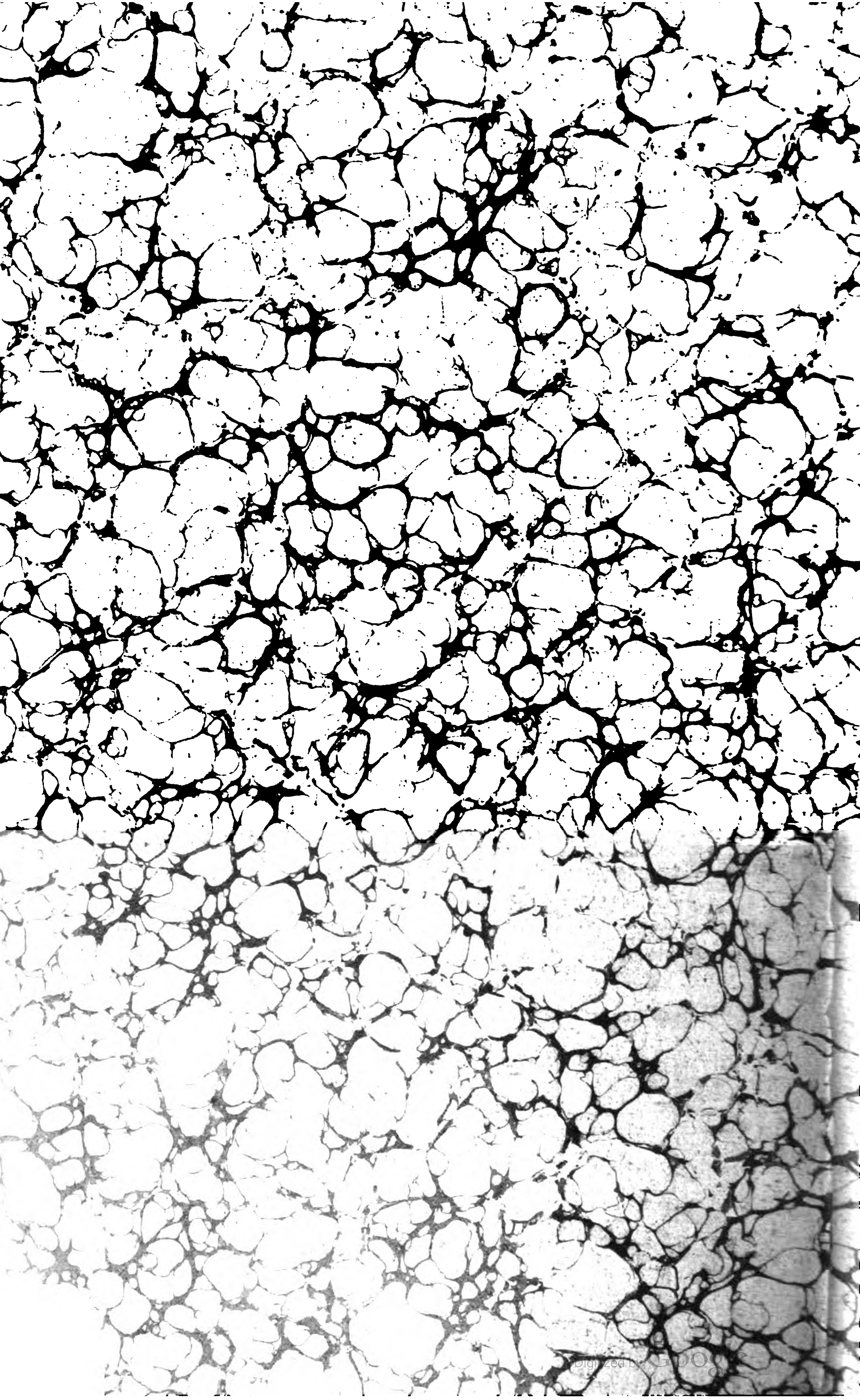
COLLECTION DU RECUEIL :

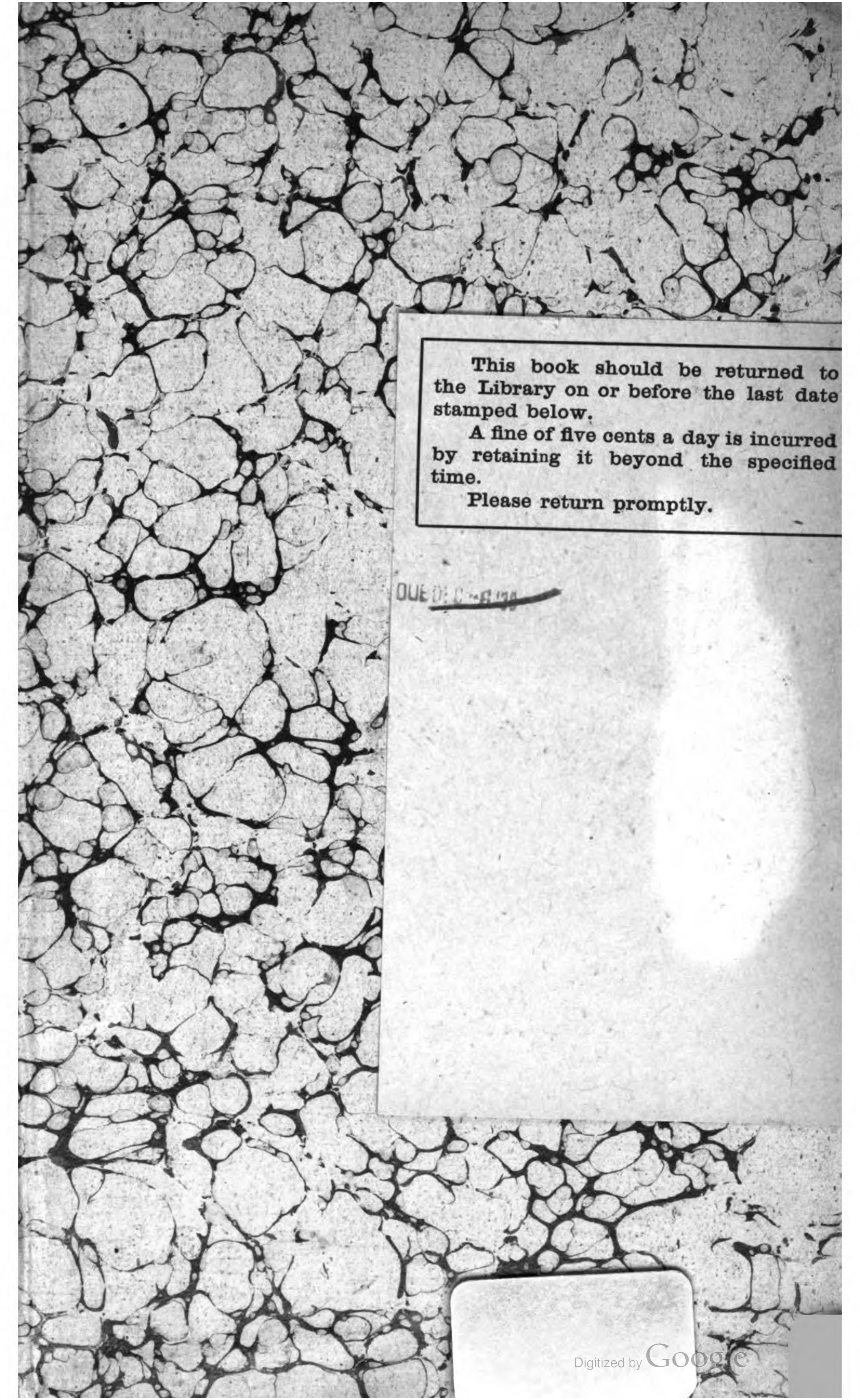
Tomes I à XXIX, vingt-neuf forts volumes brochés, avec deux tables par volume.......... 181 fr.

Les tomes I et II comptent dans ce prix pour 20 fr. chacun et ne se vendent qu'avec la collection complète. Tous les autres volumes, sauf les tomes V et XVII, se vendent séparément au prix de 5 fr. l'un jusqu'au tome XXIII inclusivement. Le prix de chaque volume est de 6 fr. à partir du tome XXIV.

Poitiers. — Imprimerie BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.






This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.
A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.
Please return promptly.

